

ANNALES ÆQUATORIA

Annales Æquatoria 29(2008)

Table des matières

Marc DEPAEPE, L'image du Congo dans les manuels scolaires belges et les écrits psychopédagogiques durant la période coloniale (1908-1960)	5	28
Piet KORSE, Proverbes des Móngo de Basankusu (RDC) -II (nrs. 527-774)	29	114
Augustin ASAAH, Traces et énonces d'autrui dans <i>La petite fille du réverbère</i> de Calixthe Beyala	115	131
Marcel HENRIX, Gbà lénggé ngbàkà. Oyàá lè wà tǝ zé nà Proverbes Ngbaka	133	260
MOTINGEA Mangulu, Esquisse du parler des Móngo-liinja d'Opala (bantou c60-70)	261	364
Ekpe Komlavi POMEVOR, Sembène Ousmane ou l'héroïsme féminin au quotidien	365	379
Koen BOSTOEN & JOSEPH KONI MULUWA, Un recueil de proverbes mbuun d'Imbongo (RD Congo, bantu B87)	381	423
Xavier LUFFIN, Les premières explorations arabes du Congo d'après une source omanaise: le <i>Juhaynat al-ahbār fī tarīh Zinjibār</i> de Sa'īd bin 'Alī al-Muġīrī	425	445
Michael MEEUWIS, The causative construction in Lingála	447	461
Honoré VINCK, La pratique de la recherche sur les manuels scolaires du Congo belge	463	483
ZANA Etambala, Mgr. Gabriel Grison et la Mission des Stanley – Falls (Haut-Congo): Lettres et documents inédits (1897 – 1920)	485	667
Guillaume ESSALO, Chronique Aequatoria	669	671
Recensions	673	681
Adresses des auteurs	682	683

L'IMAGE DU CONGO (R.D.C.) DANS LES MANUELS SCOLAIRES BELGES ET LES ECRITS PSYCHOPEDAGOGIQUES DURANT LA PERIODE COLONIALE (1908-1960)¹

Résumé

Depuis bientôt trois décennies, le Centre de l'histoire de l'éducation de la Katholieke Universiteit Leuven, s'est taillé une réputation reconnue dans la recherche sur l'histoire de l'éducation scolaire dans l'ex-Congo belge. Les manuels scolaires tant belges que congolais, les curricula et les implications colonialistes du projet pédagogique ont été les plus étudiés jusqu'ici. Des recherches psychopédagogiques avaient été timidement engagées pendant la période coloniale, principalement par l'inspecteur Oswald Liesenborghs. D'autres initiatives du genre s'étaient développées en Belgique. Ces approches sont soumis dans cet article à des considérations critiques.

Mots-clés : Manuels scolaires, Congo belge, Liesenborghs, histoire de l'éducation, psychopédagogie.

Abstract

Since nearly 3 decades, the Centre for the History of Education of the Katholieke Universiteit Leuven has amassed a reputation worldwide for its research on the history of school education in the former Belgian Congo. Its focus has been on the Belgian as well as the Congolese, i.e. locally produced, schoolbooks, on the curricula, and on the colonialist underpinnings of the entire pedagogical project. Psychopedagogical research, albeit low-scale, was already carried out in the Congo during the colonial period, mainly by school inspector Oswald Liesenborghs. Similar initiatives were taken in the mother country. The present contribution aims at a critical examination of these endeavours.

Keywords : Schoolbooks, Belgian Congo, Liesenborghs, history of education, psychopedagogy.

¹ Texte d'une conférence tenue à l'Université Nationale Pédagogique de Kinshasa, le 5 juin 2007.

I. Nos recherches sur l'histoire de l'éducation coloniale en Belgique

D'aucuns savent que les recherches sur le Congo en Belgique (et en Flandre) durant la période postcoloniale n'ont pas directement suscité l'attention qu'elles méritent du point de vue « historique ». Il en allait certainement de même pour l'historiographie pédagogique. Lorsque, au début des années 1990, nous avons entamé l'étude de l'histoire de l'éducation coloniale, il n'existait en Belgique que quelques ébauches d'études ou d'anciennes études préliminaires, si l'on fait abstraction de quelques études congolaises (dont celle de Pierre Kita Kyankenge Masandi)² et américaines. Seuls quelques domaines spécifiques (comme dans l'étude des manuels scolaires par Honoré Vinck)³ ont été étudiés scientifiquement sur la base de sources authentiques. Il n'existait aucune monographie qui présente la politique coloniale de l'enseignement (tant de l'Eglise que de l'Etat) dans son ensemble dans la mère patrie. Nous avons apporté ce complément au travail de Kita (qui est basé principalement sur des sources congolaises et des initiatives gouvernementales en la matière) en 1995 dans le livre *In het teken van de bevoogding* (« sous le signe du paternalisme »).⁴ Il s'agissait en l'occurrence de l'achèvement d'un projet d'étude visant à dresser un aperçu de l'action éducative coloniale aux niveaux principalement « macro » (politique coloniale de l'enseignement et politique des « organisateurs » de l'enseignement) et « meso » (structures et diversité de l'offre de formation) (et qui ont également fait l'objet de diverses publications partielles et générales, même avec des liens avec la période postcoloniale).

Même si cet ouvrage se penchait aussi sur les effets de la formation au « microniveau », il restait tout de même de la marge pour l'étude de la pratique pédagogique quotidienne dans une région ou une mission déterminée. Cette approche a constitué l'objet d'un deuxième projet d'étude, qui a notamment été

² Kita Kyankenge Masandi, *Colonisation et enseignement: cas du Zaïre avant 1960*. Bukavu, Ed. du Ceruki – Centre de Recherches Universitaires du Kivu, 1982.

³ Cfr. H. Vinck, Le manuel scolaire au Congo belge. L'état de la recherche, *History of Education and Children's Literature*, II (2007) 117-141. Cfr. également la bibliographie de Honoré Vinck sur www.aequatoria.be

⁴ M. Depaepe & L. Van Rompaey, , *In het teken van de bevoogding. De educatieve actie in Belgisch-Kongo (1908-1960)*. Leuven/Apeldoorn, Garant, 1995.

réalisé dans le cadre du doctorat de Jan Briffaerts.⁵ Il se focalise sur les pratiques pédagogiques à l'époque de la colonisation belge dans la région de la Tshuapa, qui se situe au sud de la province de l'Equateur. Ce choix a notamment été influencé par les bons contacts avec le *Centre Aequatoria* de Bamanian, près de Mbandaka, dont le père Vinck assurait à l'époque la direction scientifique. Il va sans dire que, en tant que vestiges d'une réalité scolaire volatilisée, les manuels scolaires – dont Vinck s'est fait une spécialité – forment une excellente introduction à l'histoire de la réalité scolaire. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous y avons, en marge de l'étude de Briffaerts, accordé une attention spéciale. Le hasard a voulu que nous ayons pu faire appel, pour cet aspect du projet, au professeur Kita qui séjournait alors à Bruxelles et qui, outre des études partielles sur la scolarité des filles, s'intéressait aussi et surtout à l'importance des « chants scolaires » qui, principalement au Congo, mais en fin de compte dans la Belgique des 19^{ème} et 20^{ème} siècles aussi,⁶ et surtout dans l'enseignement primaire, formaient souvent un genre de manuels scolaires « condensés » à part entière. Ils constituaient en effet une variante multifonctionnelle et bon marché des manuels scolaires, qui véhiculaient non seulement des connaissances mais également toutes sortes de préceptes moraux, que l'on apprenait par cœur, notamment en guise de « détente », grâce auxquels les enfants s'en imprégnaient encore plus facilement... La collaboration de Kita avec notre équipe de recherche a déjà débouché, en plus d'articles et de conférences à l'échelle internationale, sur la publication de deux ouvrages : *Manuels et Chansons scolaires au Congo belge* (avec, comme auteurs, Marc Depaepe, Jan Briffaerts, Pierre Kita Kyankenge Masandi & Honoré Vinck, publié en 2003)⁷ et *La chanson scolaire*

⁵ J. Briffaerts, , 'Als Kongo op de schoolbank wil'. De onderwijspraktijk in het lager onderwijs in Belgisch Congo (1925-1960). Leuven/Voorburg, Acco, 2007.

⁶ M. Depaepe, Parallélisme belgo-congolais dans l'histoire de l'enseignement, in: P. Kita Kyankenge Masandi, *La chanson scolaire au Congo Belge. Anthologie (préface de Filip De Boeck)*, Paris, L'Harmattan, 2004, 9-30.

⁷ M. Depaepe, J. Briffaerts, P. Kita Kyankenge Masandi, & H. Vinck, , *Manuels et chansons scolaires au Congo Belge*. Leuven, University Press, 2003. (Studia Paedagogica, n.s., vol. 33).

(une anthologie publiée à Paris par Pierre Kita K. Masandi & M. Depaepe, préfacé par Filip De Boeck).⁸

Partant de l'étude de Briffaerts, nous avons finalement aussi analysé, via des témoignages verbaux, les effets à long terme de l'action éducative coloniale au Congo.⁹ En raison de la préoccupation massive des Belges en faveur de la scolarisation, la voix des Congolais risque en effet de se perdre alors qu'elle est bien évidemment essentielle à une bonne compréhension de l'histoire de l'éducation. Bien loin de vouloir nier que l'histoire de l'Afrique en Belgique a trop longtemps été teintée « d'eurocentrisme », on est bien entendu ici aussi confronté à un problème de sources, qui se pose pratiquement partout dans le monde. Les manuels scolaires évoquent certes une certaine mentalité pédagogique, mais pas nécessairement la réalité. Celle-ci s'est, comme nous venons de le dire, volatisée... surtout dès lors qu'il s'agit de la pratique (pédagogique) quotidienne non problématisée. Il n'en reste généralement plus que des témoins indirects. Ce problème de sources ne peut pas non plus être un alibi pour refuser, comme cela a trop souvent été le cas par le passé, d'écouter la « voix des Congolais » ou – ce qui est sans doute pire encore – de vouloir la manipuler afin qu'elle ne mette pas en cause le colonisateur.

Pour une bonne compréhension de l'histoire (de l'éducation) coloniale, il convient non seulement d'étudier l'influence de la Belgique sur le Congo, mais aussi l'inverse, à savoir l'influence du Congo sur la Belgique. On commence aujourd'hui à appréhender cette réalité dans l'historiographie belge/flamande contemporaine. La métropole et la colonie étaient mutuellement liées et le développement de l'une ne peut être considéré indépendamment du développement de l'autre. C'est ce qui explique pourquoi l'histoire de l'enseignement dans la colonie peut, à notre avis, difficilement être abordée sans l'histoire de la colonie dans l'enseignement, comme il ressort par ailleurs de l'intitulé du sous-titre d'une exposition que nous avons organisée sur ce thème

⁸ P. Kita Kyankenge Masandi & M. Depaepe, *o.c.* (Mémoires lieux de savoir. Archive congolaise. Collection dirigée par Bogumil Jewsiewicki).

⁹ H. Vinck, J. Briffaerts, F. Herman & M. Depaepe, Expériences scolaires au Congo Belge. Etude explorative, *Annales Aequatoria*, 27(2006)5-101.

en 1994 dans le cadre du musée communal de l'enseignement à Ypres.¹⁰ Cela étant dit, l'histoire de l'enseignement du Congo belge se lit, comme nous l'avons déjà souligné dans l'ouvrage général évoqué ci-dessus,¹¹ jusqu'à un certain niveau comme l'histoire de l'enseignement belge « en lettres minuscules », ce qui n'a rien de vraiment surprenant lorsque l'on considère les postulats pédagogiques peu émancipateurs (moralisation plutôt qu'acquisition de connaissances), la situation linguistique (préférence aux langues vernaculaires en vue de l'évangélisation) et des tensions politico-idéologiques exportées par la suite (la guerre scolaire des années 1950).

Nous estimons que l'élaboration d'une histoire pédagogique coloniale équilibrée représente aussi un « travail d'équipe » dans tous les sens du terme : les Congolais comme les Belges (Flamands et Wallons) doivent y prendre part. C'est d'ailleurs dans cet esprit que nous avons lancé notre étude et que nous allons lui conférer, grâce à votre collaboration, une valeur ajoutée. C'est également ce qui explique notre présence ici : nous voulons rechercher des liens de collaboration pour stimuler et donner une chance aux doctorats, aux études et à l'enseignement dans le domaine de l'histoire de l'éducation congolaise par le bas. Une grande partie du travail doit venir d'ici. C'est également la raison pour laquelle je me concentrerai surtout sur le récit des Belges dans le cadre de cet exposé et que je m'efforcerai de démontrer combien le propos des manuels scolaires belges et des scientifiques belges était au service de la colonisation.

La recherche d'interprétations plus équilibrées (et aujourd'hui incontestablement plus politiquement correctes) risque cependant de faire oublier que l'intérêt pour le colonial – surtout dans le cadre du système belge d'enseignement et de scolarité – est resté très marginal dans l'ensemble. La question « coloniale » n'a en effet jamais empêché le Belge moyen – enseignants, éducateurs, inspecteurs, psychologues et pédagogues y compris –

¹⁰ [R. Barbry, M. Depaepe, J. Dewilde & L. Van Rompaey], *Kongo, een tweede Vaderland. De kolonie in het onderwijs en het onderwijs in de kolonie (1908-1960)*. Ieper, Stedelijk Onderwijsmuseum, 1994.

¹¹ M. Depaepe & L. Van Rompaey, *In het teken van de bevoogding*; pour la période après 1960, cfr. M. Depaepe, "Rien ne va plus..." The Collapse of the Colonial Educational Structures in Zaïre (1960-1995), *Education and Society. International Journal in Education and Sociology*, XVI,1 (1998) 37-53.

de dormir sur ses deux oreilles. Pas plus, d'ailleurs, que les historiens (en l'espèce, ceux de l'éducation, de la formation et de l'enseignement) de sorte que, chez nous aussi, il faut un travail de recherche considérable dans les sources ainsi que dans la littérature spécialisée pour trouver trace d'influences « possibles » du Congo sur tout ce qui concerne le processus d'éducation des Belges. Il n'existait pas, et il n'existe d'ailleurs toujours pas de synthèse à ce sujet, même si l'on relève quelques études partielles que nous pouvons utiliser ici comme points de départ. Songeons par exemple aux analyses des manuels scolaires belges (pour l'enseignement primaire et secondaire) d'histoire (sur la base d'un échantillon de 47 manuels scolaires en néerlandais provenant de 304 éditions sur un total de 418 manuels scolaires et 1.091 éditions couvrant la période 1945-1984) par Antoon De Baets,¹² d'une part, et de géographie (sur la base de 110 manuels scolaires en français, 1880-1984) par Edouard Vincke,¹³ d'autre part.

II. Les manuels scolaires

De façon générale, on peut postuler que les programmes scolaires (et les manuels scolaires qui en sont dérivés) d'histoire avant 1960 se concentraient presque exclusivement sur l'histoire de Belgique. Le Congo ne revêtait dans ce contexte qu'une importance secondaire, en ce sens qu'il n'occupait que quelques pages du manuel scolaire. Comme chacun sait, la manière triomphaliste, simpliste et parfois même apologétique, dont la « dixième » province « belge » était alors dépeinte par les auteurs des chants scolaires et des manuels scolaires de l'époque, est jugée aujourd'hui très caricaturale. Le « génial » souverain Léopold II a offert à la petite Belgique, contre la volonté de ses sujets petit-bourgeois, une grande colonie et l'œuvre héroïque de colonisateurs et de missionnaires, qui était à la base de ce que l'on pouvait qualifier de petit miracle dans le domaine de la civilisation – une image qui ressortait également des

¹² A. De Baets, *De figuranten van de geschiedenis. Hoe het verleden van andere culturen wordt verbeeld en in herinnering gebracht*. Berchem/Hilversum, EPO/uitg. Verloren, 1994.

¹³ E. Vincke, *Géographies et hommes d'ailleurs*. Bruxelles, Communauté française, 1986.

études préliminaires de Raf De Keyser (sur la base de son mémoire de licence).¹⁴ Il ne faut donc pas s'étonner du peu de place qui était alors accordé dans les manuels d'histoire aux autochtones de ces régions. Ils ont uniquement, selon De Baets, été mis en scène dans des « rôles de figurants » pour faire comprendre « l'époque Blanche ».¹⁵ Nous allons rapidement revenir sur ce point, mais il convient avant tout de reconnaître que la « race Noire » était traitée de façon tout aussi eurocentriste (ou belgocentriste) dans les manuels de géographie. Durant la première moitié du 20^{ème} siècle – et de facto jusque après 1960 – on parlait de manière abrupte de son « infériorité », qui était mise en relation avec le facteur du climat. Plus important encore pour ce qui suit, il y avait également les implications « psychologiques » qui y étaient liées : les « Noirs » n'étaient pas capables d'abstraction ni de concepts généraux, pas plus que d'initiatives spontanées. Ils témoignaient cependant d'un instinct commercial bien développé et d'un talent exceptionnel pour les imitations...

Bien entendu, les manuels scolaires ne représentent qu'une petite partie de l'histoire complexe de la réalité scolaire – ce que De Baets a également fait remarquer¹⁶ – et ses effets sur le processus de formation des jeunes est difficile à retracer ou à évaluer, surtout à long terme. Sans vouloir donner dans la partialité qui caractérise de nombreuses études sur les manuels scolaires – les manuels scolaires ne sont assurément pas synonymes d'une réalité scolaire lointaine, mais constituent uniquement des artefacts de ces réalités qui doivent être étudiés en combinaison avec différents documents sources (comme des planches didactiques murales¹⁷) ; comparons nos contributions théoriques, méthodologiques et historiographiques dans ce contexte¹⁸ – ils n'en offrent pas

¹⁴ R. De Keyser, Belgisch-Kongo in den belgischen Geschichtslehrbüchern, in: W. Fürnrohr (éd.), *Afrika im Geschichtsunterricht Europäischer Länder: von der Kolonialgeschichte zur Geschichte der dritten Welt*. München, Minerva, 1982, 152-171.

¹⁵ A. De Baets, *o.c.*, 49, 102-106 (ici 106).

¹⁶ *Id.*, 17.

¹⁷ Cfr. K. Catteeuw, *Als de muren konden spreken... Schoolwandplaten en de geschiedenis van het Belgisch lager onderwijs* (Fac. PPW [Faculteit Psychologische en Pédagogische Wetenschappen] , 2005) 511 pp.; M. Depaepe, The Research Role of Education Museums: The case of wall charts as an example, *Zeitschrift für Museum und Bildung*, n. 67 (2007) 19-31

¹⁸ M. Depaepe & F. Simon, Schulbücher als Quellen einer dritten Dimension in der Realitäts- und Mentalitätsgeschichte von Erziehung und Unterricht. Über neue Konzeptionen in der historisch-

moins une excellente caisse de résonance des intentions de l'enseignement et des mentalités régnant parmi les faiseurs d'opinion au sujet de l'éducation et de l'enseignement. Les objectifs généraux de l'institution scolaire ainsi que les attentes qu'elle suscitait, explicitées dans des programmes scolaires et des plans de formation, étaient filtrés dans les manuels scolaires jusqu'à de simples messages qui restituaient crûment, dans leur naïveté, ce à quoi les « agents d'éducation » et les autorités (telle la « triade coloniale » formée par l'Etat, l'Eglise et l'industrie) devaient en fin de compte « servir ». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il est clair que les contenus relatifs au projet colonial dans les manuels scolaires belges représentaient un moyen par lequel on souhaitait intensifier « *l'âme belge* » afin de rehausser la « force morale » de la nation. Les manuels scolaires (et les planches didactiques) belges étalaient la puissance et la richesse de la nation ainsi que la promesse d'un avenir meilleur.

D'un point de vue historico-pédagogique, ces messages sont encore probablement insuffisamment codés. Par conséquent de quoi la cohésion et, le cas échéant, le parallélisme et la synergie de la stratégie éducative dans la mère patrie avec l'action éducative dans la colonie, est même restée en majeure partie dans l'ombre (même si nous avons essayé de soulever ce point en collaboration avec Kita Kyankenge Masandi par le biais de l'étude des manuels scolaires et des chants scolaires du Congo belge).¹⁹ Une analyse microhistorique des leçons modèles dans différentes disciplines (outre l'histoire nationale et la géographie déjà citées, il s'agit des leçons de lecture, des leçons de formation religieuse et missionnariste, et même des leçons d'arithmétique, cfr. Illustration 1) peut aider à démontrer comment la confrontation avec la culture africaine débordait non

pädagogischen Schulbuchforschung, *Zeitschrift für pädagogische Historiographie*, VIII,1 (2002) 7-15; K. Catteeuw, K. Dams, M. Depaepe & F. Simon, *Filming the Black Box: Primary Schools on Film in Belgium: a First Assessment on Unused Sources*, in: U. Mietzner, K. Myers & N. Peim (éds.), *Visual History. Images of Education*. Oxford/ Bern/ Berlin/ Bruxelles/ Frankfurt am Main/ New York, Lang, 2005, 203-231.

¹⁹ P. Kita Kyankenge Masandi & M. Depaepe, *o.c.* ; M. Depaepe, J. Briffaerts, P. Kita Kyankenge Masandi & H. Vinck, *o.c.* ; J. Briffaerts, M. Depaepe & P. Kita Kyankenge Masandi, *Das koloniale Schulbuch und die Spannung zwischen pädagogischer Überlieferung und didaktischer Innovation. Meta-Reflexionen über drei Fallstudien zu von Missionaren verfassten Lesebüchern in Belgisch-Kongo, 1910-1950*, in: E. Matthes & C. Heinze (ed.), *Didaktische Innovationen im Schulbuch*. Bad Heilbrunn/Obb., Verlag Julius Klinkhardt, 2003, 221-232.

seulement de projections occidentales et de tous les stéréotypes afférents sur le peuple congolais, mais étaient également employés pour les besoins de la réalisation du projet d'éducation « moderne », et donc à nouveau occidental (in casu « méritocratique ») (avec des nuances néolibérales et néocoloniales).

Prenons à présent la série « *Het aardrijk in beeld en samenspraak* » (« la terre en images et en paroles ») des Frères de la Charité de l'école professionnelle du Sacré-Cœur à Tessenenderloo, dont nous avons utilisé la couverture comme affiche dans le cadre de l'exposition yproise susmentionnée (deux garçons Blancs en tenue de marin indiquent sur une carte la Belgique et le Congo, cfr. Illustration 2). Dans l'édition non datée de l'entre-deux-guerres pour la troisième année scolaire, « nos petits Noirs » (l'utilisation de l'adjectif possessif est ici bien plus qu'un détail négligeable) étaient érigés en modèles pour les enfants Blancs : « *En classe, ils apprennent à lire, écrire, compter, dessiner, le français, etc. Et ils font de leur mieux ! Les petits Noirs à la tête frisée écrivent tellement bien qu'ils feraient honte à bon nombre d'entre nous. Et leur écriture n'est souillée d'absolument aucune tache, même s'ils ont les mains noires.* »²⁰ En introduisant le facteur de compétition, les frères escomptaient manifestement que l'application et l'enthousiasme se renforceraient du côté belge, car les enfants blancs ne s'en laisseraient tout de même pas remonter par des « Noirs », tout de même ? – ici toujours associés, dans une connotation ([in]volontaire ?) raciste, avec la « saleté » (on pouvait en effet lire, quelques lignes plus haut : « *Notre petit nègre part tôt le matin : en chemin, il se lave dans une rivière. Il s'enduit ensuite d'huile de palme. Et notre petit bonhomme brille alors comme un sou neuf. Et oui, les petits Noirs aiment aussi être bien propres.* » La suite nous apprend que ces aspirations d'égalité via l'éducation et l'enseignement ne figuraient en réalité pas du tout à l'ordre du jour : « *Lorsque les Noirs sont plus grands, ils peuvent apprendre un métier tel que menuisier, forgeron, tailleur, cordonnier, imprimeur, maçon ou autre,* » ce qui induit en tout cas à deux égards la légitimation d'un paternalisme pédagogique. Ce succès, qui doit simultanément démontrer que l'offensive civilisatrice via les missions est efficace, n'est pas uniquement redevable aux missionnaires, et les Noirs

²⁰ [Broeders van Liefde], *België mijn vaderland. Het aardrijk in beeld en samenspraak*. 3^e leerjaar. Tessenenderloo, Beroepsschool H. Hart Tessenenderloo, s.d., 36-37.

devaient également être éternellement reconnaissants envers les missionnaires car, sans eux, ils ne seraient rien. C'est pourquoi ils pouvaient être très heureux de jouer le rôle de « domestiques » et de « serviteurs » du système. Les professions dirigeantes restaient, selon cette conception, entre les mains des Blancs. Cela va sans dire. Les illustrations afférentes (photos mises en scène d'une « *famille chrétienne au Congo* » avec l'homme fagoté dans un costume à l'occidentale – un « évolué avant la lettre » –, comme des ouvriers congolais : « *voyez comme nos Congolais travaillent ! L'un est tailleur, un autre cordonnier et un autre encore relieur* », cfr. Illustration 3) étaient à cet égard suffisamment suggestives. Le paragraphe de conclusion imprimé en caractères gras (et donc vraisemblablement destiné à être appris par cœur par « nos » enfants blancs de huit à neuf ans), ne laissait subsister aucun doute à ce sujet : « *autrefois, les Congolais étaient des sauvages, mais ils sont aujourd'hui plus ou moins civilisés. Les missionnaires bâtissent des chapelles, des écoles et des hôpitaux au Congo. Ils instruisent les nègres et leur apprennent à lire, écrire, dessiner, compter, le français ainsi que toutes sortes de métiers manuels. Aujourd'hui, déjà, de nombreux nègres sont baptisés et vivent comme de braves chrétiens.* »

L'exploitation des mythes fondateurs de l'Afrique Noire était une technique communément employée, et notamment dans le domaine de l'éducation missionnariste et religieuse des enfants Blancs, sans que cela ne confère pour autant aux autochtones le droit d'égalité ou d'équivalence. Les leçons de lecture silencieuse et les services religieux étaient pleins de « solides » gaillards noirs (et dans certains cas de filles aussi), qui n'hésitaient pas à supporter la douleur physique ni les quolibets des autres pour pouvoir pratiquer la « vraie » religion, qui se mettaient en route des heures et des jours entiers pour pouvoir écouter la messe ou recevoir les sacrements, qui vendaient tous leurs biens pour pouvoir payer les pères pour qu'ils disent des messes pour des parents décédés, etc. Dans *De Missiegedachte in 't Onderwijs* (« la pensée missionnaire dans l'enseignement ») du scheutiste M. Schrurs,²¹ un genre de manuel pratique pour les enseignants durant la fin des années 1920 publié dans

²¹ M. Schrurs, *De missiegedachte in 't onderwijs*. Kortrijk, Vooruitgang, 1928, passim. (Paedagogische Studiën, 34). Citations aux pages 183, 185, 187-188.

la série des *Paedaogische Studiën* (« études pédagogiques ») des rédacteurs en chef du *Vlaamsch Opvoedkundig Tijdschrift* (« Revue pédagogique flamande ») comportait même un exemple d'un « *jeune au Congo qui s'était fait attacher sur un nid de fourmis pour se faire dévorer vivant [sic], plutôt que de faire du mal...* ». Régulièrement, les « colonisateurs européens » qui étaient également au Congo « *une source de scandale pour les convertis encore faibles* » étaient durement critiqués dans ce livre. « *Leur vie dépravée, leur cupidité et leur barbarie vis-à-vis des indigènes a fait perdre à bon nombre d'entre eux le respect de la foi chrétienne, la morale chrétienne qu'ils apprennent pour leur baptême s'étiolent peu à peu, et leur apprend même un mal qui était jusqu'alors inconnu dans cette région.* ». Mais les péchés des Congolais ne s'en trouvaient bien entendu pas blanchis pour autant. C'est surtout « l'impudicité » qui allait en pâtir : « *Les polygames du Congo s'abaissent au niveau de l'animal sans raison... Ils perdent leur joie de vivre, étouffent la voix de leur conscience en se laissant aller à leurs instincts* » avec les « *conséquences funestes* » qui ont caractérisé le processus de civilisation occidentale à partir du 18^{ème} siècle dans la censure de l'auto-érotisme : « *peut difficilement retenir quelque chose... intelligence affaiblie... oisiveté... apathie... plus de volonté... ridiculisé par tout le monde... femme est maître...* » [sic]²² Ou comment le racisme et le sexisme allaient parfaitement de pair dans l'offensive missionnaire flamande !

Cette propagande missionnaire, qui s'est surtout développée comme activité parascolaire de l'enseignement catholique, devait à l'évidence contribuer à l'appel aux vocations pour les missions. Du point de vue colonial, il en allait précisément de même pour « l'expansion économique mondiale », au sujet de laquelle Léopold II fit organiser un congrès international à Mons en 1905.²³ L'une des sections aborda la question de savoir comment on devait améliorer l'enseignement en vue de l'expansion économique. La réponse porta sur un

²² L.A. Hall, "It Was Affecting the Medical Profession": The History of Masturbatory Insanity Revisited, *Paedagogica Historica*, XXXIX (2003) 685-699; M. Stolberg, The Crime of Onan and the Laws of Nature. Religious and Medical Discourses on Masturbation in the Late Seventeenth Century, *Id.*, 701-717; F.X. Eder, Diskurs und Sexualpädagogik: Der deutschsprachige Onanie-Diskurs des späten 18. Jahrhunderts, *Id.*, 719-735.

²³ Cfr. A. Bosmans-Hermans, The International Economic Expansion of Belgium and the Primary School (1905-1910), *Rozprawy z dziejów oświaty*, XXV (1983) 179-186.

enseignement « occasionnel » dans autant de disciplines que possible. C'était également l'idée de Leo De Paeuw, le directeur général de l'enseignement primaire qui, après la Première Guerre mondiale, voulait expliquer à nos jeunes par l'entremise des enseignants la richesse exploitable du Congo. Il fallait également mettre en garde ceux-ci contre les dangers d'un séjour dans la colonie : la carrière coloniale de certains aventuriers, clandestins et d'enfants de riches débauchés se terminait souvent de manière tragique.²⁴

III. Les sciences « psychopédagogique »

La mère patrie comptait également plusieurs organismes d'enseignement et instituts de formation spécifiques qui concentraient et transmettaient un savoir sur le Congo. Selon un article paru en 1948 dans *Kongo-Overzee*, on pouvait décrocher des diplômes coloniaux dans les quatre universités belges ainsi que dans les deux écoles supérieures d'agronomie.²⁵ La création de l'école supérieure coloniale d'Anvers dans les années 1920 fut un jalon, tout comme l'avait été la création du musée de Tervuren à la fin du 19^{ème} siècle.²⁶ Ce qui nous intrigue le plus à cet égard, à la lumière de la mentalité instillée dans les manuels scolaires que nous venons d'évoquer, ce sont les postulats scientifiques relatifs à la « psychologie » des indigènes congolais, contre lesquels les futurs colons et missionnaires devaient en principe pouvoir être « armés ». Ces idées scientifiquement fondées étaient-elles en mesure de préparer une mentalité pédagogique moins discriminatoire ou incitaient-elles précisément à la création d'une pédagogie coloniale belge appelée à jouer sur la spécificité de l'âme africaine ?

Pour ce qui concerne ce dernier point, Oswald Liesenborghs, directeur général de la section ouest et inspecteur de l'enseignement à Irumu, fit quelques déclarations durant l'année scolaire 1938-1939 dans le magazine scientifico-

²⁴ M. Depaepe, "Kongo, een tweede Vaderland". De kolonie in het onderwijs en het onderwijs in de kolonie (1908-1960), in: *Kongo, een tweede Vaderland*, 1-19.

²⁵ L. De Wilde, Het wetenschappelijk onderzoek in Belgisch-Kongo, *Kongo-Overzee*, XIV (1948) 63-81.

²⁶ M. Couttenier, *Congo tentoongesteld. Een geschiedenis van de Belgische antropologie en het museum van Tervuren (1882-1925)* Leuven/Voorburg, Acco, 2005.

colonial *Kongo-Overzee*²⁷ : « L'éducation de la jeunesse africaine soulève chez l'éducateur des questions fondamentales auxquelles il convient d'apporter une réponse fondamentale, » et, partant de la loi fondamentale biogénétique (à la Stanley Hall), qui trace un parallélisme entre l'ontogenèse et la phylogenèse, il espérait pouvoir trouver la spécificité de la pédagogie africaine dans sa relation avec la psychologie de l'enfant : « *Les Noirs sont en vérité plus que de 'grands enfants', mais l'analogie entre leur façon de parler et de se tenir et celle des jeunes Blancs est surprenante* ». ²⁸ Selon lui, la différence « racio-psychologique » entre Noirs et Blancs, compte tenu du développement progressif des enfants comme des peuples, présentait également une nature qualitative (et pas quantitative) même s'il devait bien reconnaître que l'on ne disposait alors encore que de peu de données scientifiques expérimentales. Mais cela ne l'empêcha pas de dresser une synthèse de la pédagogie africaine dans la perspective qui « *sera originale du point de vue du contenu et pas uniquement une adaptation des systèmes éducatifs pour Blancs* ». Il plaidait par ailleurs pour une méthode de travail inductive, plutôt que pour une méthodologie déductive. Le principe de réforme pédagogique de « l'apprentissage par la pratique » (Dewey) s'accordait bien mieux aux possibilités psychologiques du « *normaliste des Noirs* » (qui devait le démontrer) que de « *l'enfant indigène* » à éduquer. Les « *Noirs* » restaient caractérisés dans ses écrits comme « *d'excellents imitateurs* », qui pouvaient difficilement résister « *à copier les penchants du Blanc* ». Les tentatives de réforme l'enseignement au Congo de l'époque,²⁹ qui visaient à « *lutter contre les tendances européanisantes exagérées* » ont été

²⁷ O. Liesenborghs, Naar een Afrikaansche Opvoedkunde, *Afrika-Overzee*, IV (1938) 1-16; Idem, De vorming van den Kongoleeschen onderwijzer, *id.*, IV (1938) 127-138; Idem, Beschouwingen over het onderwijs in Belgisch Kongo bij het jongste ontwerp van hervorming, *id.*, V (1939) 58-76; Idem, Bijdrage tot de kennis der lichamelijke ontwikkeling van de Kongoleesche schooljeugd, *id.*, V (1939) 193-204; Idem, Experimenteel onderzoek op het gebied der rassen- en volkenpsychologie, *id.*, VI (1940) 80-94.

²⁸ Idem, Naar een Afrikaansche, 5.

²⁹ Cfr. M. Depaepe, F. Debaere & L. Van Rompaey, Missionary education in the Belgian Congo during the colonial period (1908-1960), *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft. Nouvelle Revue de science missionnaire*, XLVIII,4 (1992) 265-280; J. Briffaerts, M. Depaepe & P. Kita Kyankenge Masandi, Erziehung und Unterricht in Belgischen Kongo, *Jahrbuch für Historische Bildungsforschung*, IX (2003) 283-300.

largement acclamées : elles permettaient aux autochtones de « *former une communauté dont les activités apporteront des avantages dans tous les domaines (...) Seule une élite doit pouvoir bénéficier de manière approfondie de l'enseignement (...) Seuls les élus entrent pour cela en ligne de compte (...) Si vous poussez la masse en même temps que l'élite, la distance se réduit entre les intellectuels et les gens ordinaires [et donc, d'emblée, le danger que « l'intellectuel noir [devienne] un orgueilleux et parfois un exploiteur de ses congénères » !]. Ces derniers [= les gens ordinaires] deviennent plus intelligents et il y a moins de possibilités de tromperie (...) L'objectif est clair : la masse doit passer par le premier degré, et on passe ensuite au troisième stade du développement de l'enseignement : l'enseignement primaire complet pour tous les garçons et filles noirs. Mais ce n'est là qu'une vision d'avenir »...*³⁰

Toujours pour ce qui concerne le Congo, l'héritage (ou la réforme) pédagogique, progressif par essence, a donc été mis au service de l'idéal sociétal de la création d'une société « méritocratique », où, pour ce qui concerne la masse, l'adage de Pestalozzi du 18^{ème} siècle, selon lequel le pauvre doit être éduqué à la pauvreté, était encore bien ancré dans les esprits...³¹ Cette allusion à la possibilité d'émancipation ou d'autonomie via l'éducation et l'enseignement, alors que Kant l'avait déjà proclamé dès ce 18^{ème} siècle comme l'objectif ultime de la pédagogie, était encore exclue en Belgique jusqu'à la fin des années 1960.³² L'école représentait simultanément un instrument de sélection et de

³⁰ O. Liesenborghs, Beschouwingen, 60, 68-69.

³¹ M. Depaepe, *De pedagogisering achterna. Aanzet tot een genealogie van de pedagogische mentaliteit in de voorbije 250 jaar*. Leuven/Amersfoort, Acco, 1998 (2004⁶); M. Depaepe, F. Simon & A. Van Gorp (éds.), *Paradoxen van pedagogisering. Handboek pedagogische historiografie*. Leuven/Voorburg, Acco, 2005 (2006²) 511 pp. + cd-rom; M. Depaepe, Educationalisation: A key concept in understanding the basic processes in the history of Western education, *History of Education Review*, XXVII,2 (1998) 16-28; M. Depaepe, Dealing with the Historical Paradoxes of a Globalised Educationalisation – a Way to Write the “New” Cultural History of Education?, in: M. Cintje-Van Enkevort, M. George & S.S. Scatolini Apóstolo (éds.), *Re-Thinking Education in the Caribbean: Yesterday, Today and Tomorrow – A local imperative in a global context*. St. Martin, Netherlands Antilles, Oct. 11-13, 2006. 1. Conference Proceedings; 2. *Papers on Education and/or the Caribbean*. Philipsburg (N.A.), University of St. Martin, 2006, 33-44 (St. Martin Studies, 2006, 1-2).

³² M. Depaepe, The school, cornerstone of modern society, in: *Guide of the Municipal Education Museum of Ypres*. Ieper, Stedelijke Musea, 1999, 3-20.

socialisation : non seulement elle attribuait dans une large mesure une place dans l'échelle sociale aux individus, mais permettait également une intériorisation des valeurs bourgeoises comme vertus sociétales. En relation avec la colonie congolaise, on pensait tout au plus dans les milieux dirigeants belges à la possibilité de symbiose « harmonieuse », pour laquelle « l'évolué », dont on croyait surtout en la compétence technique « *dans les bureaux, les postes et les chemins de fer* », comme prototype d'un modèle éducatif réussi. (cfr. Illustration 4). Voici d'ailleurs ce que le ministre Buisseret en charge du Congo déclarait en 1955 : « *Nous devons organiser une classe d'indigènes évolués qui marquent leur accord avec les idéaux et les principes de notre civilisation occidentale, et qui nous ressemblent en droits et obligations, (...) moins nombreux que la masse indigène, mais puissants et influents, seront ces alliés que nous devons nécessairement trouver dans les communautés indigènes. Les classes moyennes seront la bourgeoisie noire qui commence à se développer partout, que nous devons aider et qui, comme tous les bourgeois du monde, s'opposeront à tout séisme politique, qu'il vienne de l'intérieur comme de l'extérieur...* ».³³ Si l'on se tient à l'évaluation de ses résultats, l'incorporation des modèles des valeurs bourgeoises vise en premier lieu à la stabilité du système et pas à l'émancipation personnelle des indigènes. Celle-ci a d'ailleurs (non sans une certaine analogie à la « résolution » de la problématique sociale dans la Belgique de la fin du 19^{ème} siècle et les discussions sur l'enseignement obligatoire au début du 20^{ème} siècle) été considérée comme un effet secondaire non sans danger, qu'il convenait d'ajourner ou de freiner. Si l'on prenait au sérieux les approches de la pédagogie congolaise à la Liesenborghs, il convenait de veiller à ce que l'école « *n'aille pas à l'encontre des intérêts de la communauté indigène en aliénant ses élèves de leur environnement* ». ³⁴ Par ailleurs, « ressembler à » n'était pas encore la même chose qu'une véritable égalité ou équivalence. Il était cependant encore trop tôt pour « *l'équivalence dans tous les domaines* » selon l'intervention du représentant de la Belgique auprès des Nations unies à New

³³ Cité dans Zana Aziza Etambala, *Congo 55/65. Van koning Boudewijn tot president Mobutu*. Tielt, Lannoo, 1995, 79.

³⁴ O. Liesenborghs, *Beschouwingen*, 61.

York en 1954, F. Van Goethem.³⁵ Même si ce professeur de l'université de Louvain situait la cause principale « *dans le milieu sociétal dans lequel le Nègre grandit [qui n'était] pas encore d'un niveau suffisant ni suffisamment civilisé* » – « *l'arriération de la femme nègre* » (sic) jouait selon lui un rôle déterminant à ce niveau – d'autres, cependant, ne juraient que par le principe de lacunes « psychologiques ». Ainsi, J.M. van Bol qui prophétisait encore à la veille de l'indépendance : « *L'Africain n'est pas mûr pour raisonner en cartésien et il ne suffit pas d'importer en Afrique les modes de pensée et les processus d'association, tels qu'ils sont appliqués en Europe, pour être certain du résultat final* ». ³⁶

En d'autres termes : le fait que les conceptions pédagogiques générales sur les finalités et le rôle de l'éducation et de l'enseignement dans le cadre de la socialisation, le cas échéant la disciplinisation et la normalisation des élèves en tant que rouages de l'engrenage bien huilé de la société dans la colonie et la mère patrie, différaient à peine, n'excluait pas une approche « adaptée » et donc différenciée pour les deux groupes. Comme c'est apparu lors de la journée d'étude (cfr. Illustration 5) organisée le 29 juin 1957 par la Fondation universitaire de Bruxelles,³⁷ on travaillait en Belgique à une *psychopédagogie africaine* spécifique, qui appliquait avec succès les bienfaits de la pédagogie moderne, comme l'enseignement basé sur des centres d'intérêt, des méthodes « actives », de nouveaux médias (film), etc. (que l'on retrouvait chez Decroly, Montessori et d'autres), en fonction des spécificités psychiques du nègre.

Pour le médecin et psychologue Paul Verhaegen, qui travaillait lui-même au Congo, ce dernier point formait la base de départ d'une étude scientifique sur *De Psychologie van de Afrikaanse Zwarte* (« La psychologie du Noir africain ») qu'il publia en 1958 comme un essai dans le *Katholieke Vlaamse Hogeschooluitbreiding* (Cfr. Illustration 6).³⁸ « *Les représentants*

³⁵ F. Van Goethem, Kongo zoals het is en zoals het uit de U.N.O. wordt gezien, *Afrika-Overzee*, XX (1954) 165-180. Citation de la page 173.

³⁶ Cité de Zana Aziza Etambala, *o.c.*, 47.

³⁷ Conférence consacrée à la Psycho-Pédagogie Africaine, *Alumni*, XXIV, 1, (1957) 9-43.

³⁸ P. Verhaegen, *De Psychologie van de Afrikaanse Zwarte* (Antwerpen/Brussel/Gent/Leuven, Standaard-Boekhandel, 1958 (= Katholieke Vlaamse Hogeschooluitbreiding, 52(3)). Citations des pp. 7, 11, 17, 37, 45 & 63.

cultivés d'autres races qui résident en Afrique centrale » font comme si « le cerveau des Noirs était différent du nôtre », mais est-ce vraiment le cas ? Cette grande question fut subdivisée en quatre sous-questions. Tout d'abord, Verhaegen se demanda s'il existait des spécificités psychologiques qui caractérisaient le « Noir ». Sa réponse, basée sur ce qui « est confirmé » par tous les chercheurs, fut affirmative : « au niveau de l'intelligence et des aptitudes, il y a chez les Noirs une grande difficulté pour toute activité abstraite », ce qui formait à son avis la base de « multiples anecdotes telles qu'elles sont vécues par des Européens dans pratiquement tous les pays sous-développés ». Il évoqua également une attention moins soutenue et un rythme de travail plus lent « que ce à quoi nous sommes habitués en Europe occidentale ». La deuxième question concernait la dimension biologique (entendez génétique, voire « raciste ») possible des différences psychologiques qu'il présuppose. La réponse témoignait à cet égard de bien plus d'incertitude et abondait dans le sens de ce qu'il appelait la théorie (de l'environnement) « non raciste », de sorte que l'on pouvait « encore espérer un progrès énorme pour la race noire sous l'influence continue de l'environnement ». Le troisième problème était celui des tests psychologiques : convenaient-ils à l'identification d'éventuelles différences génétiques entre les races ? Sa réponse était aussi concise que percutante : non, ils « ne peuvent rien nous apprendre sur les différences psychologiques éventuellement d'origine génétique que l'on observe chez certains groupes de population ». Il restait alors la question de savoir s'il existait des méthodes « biologiques » (recherches sur le cerveau, par exemple) « qui attesteraient ou expliqueraient la probabilité d'une différence génétique au niveau des aptitudes intellectuelles ». Des recherches propres (au moyen d'électro-encéphalogrammes !) ont révélé que de telles différences « raciales » ne pouvaient être démontrées, à la suite de quoi Verhaegen concluait que « pour l'heure, aucune différence biologique n'a été observée entre Blancs et Noirs qui attesterait une différence psychologique génétique entre les deux races », ce qui n'excluait pas aux yeux de Verhaegen l'hypothèse de l'existence de différences « non génétiques » de la psychologie des deux races. Mais il n'y avait pour lui aucun motif de pessimisme : les Africains disposaient « de spécificités fondamentales devant permettre de développer les régions dans lesquelles ils habitent, moyennant des mesures énergiques en matière d'enseignement et

d'éducation, qui dépendent elles-mêmes de facteurs politiques et économiques, en régions approchant le niveau des pays occidentaux »...

Le seul problème que Verhaegen, tout comme d'ailleurs pratiquement tous ses contemporains Belges, a alors négligé, c'est le rôle de subalternes des autochtones. A un niveau mental certes différent que les manuels scolaires belges, ces « découvertes » scientifiques étayaient – aux yeux d'Anne Morelli rien de plus que des « hypothèses » qui étaient reprises, accentuées, déformées et élevées au rang de certitudes par des détenteurs du pouvoir que cela arrangeait bien³⁹ – la vision eurocentriste du « développement » et du « progrès » sociétaux. Une fois de plus, ces mesures « bénéfiques » devaient être initiées par les Occidentaux et servir aux Congolais à leur poussée civilisatrice via l'éducation et l'enseignement sans coup férir. Mais, comme chacun le sait, l'indépendance intervenue soudainement a ensuite chassé, lentement mais sûrement, les rêves eurocentristes de bon nombre de personnes dans la mère patrie.

³⁹ A. Morelli, Emile Houzé en de studie van de Belgische schedels. Wetenschap en maatschappelijke belangen, in: M. Beyen & G. Vanpaemel (eds.), *Rasechte wetenschap? Het rasbegrip tussen wetenschap en politiek vóór de Tweede Wereldoorlog*. Leuven/Amersfoort, Acco, 1998, 109.

Illustration 1⁴⁰



⁴⁰ H. Delobel & J. Vanderstraeten, *Knap & Klaar. Rekenen, Metriek Stelsel en Vormleer. Voor lagere scholen en voorbereidingsklassen van het M.O. (IV)*. Lier, Jozef van In & C^o, 1950, 7.

Illustration 2



Illustration 3⁴¹



⁴¹ Cfr. Note 20.

Illustration 4⁴²



⁴² E. Martin, *Wereld-Horizonten. Album Nr. 2: Belgisch-Kongo, Ruanda-Urundi*, Brussel, Drukkerij Pauwels Zonen, s.d. [ca. 1954].

Illustration 5

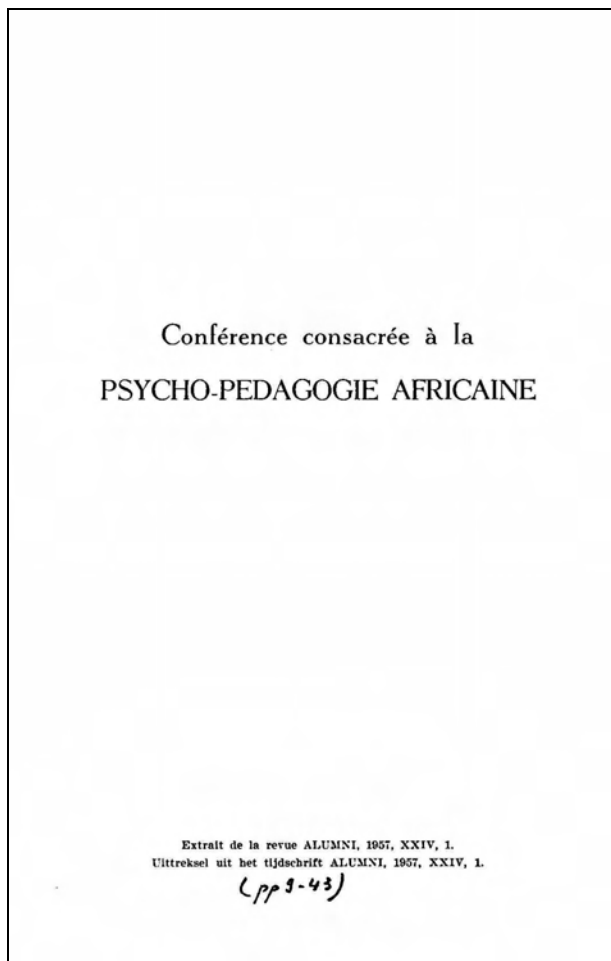
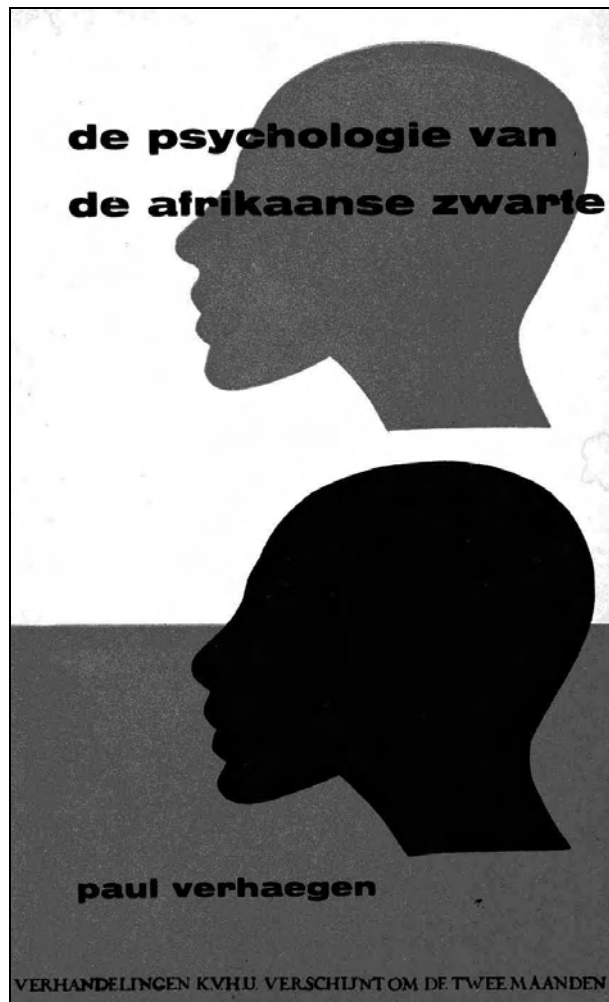


Illustration 6



PROVERBES DES MÓNGO DE BASANKUSU (RDC) II (nrs. 527-774)

Résumé

Une deuxième série de proverbes des Móngo récoltés par l'auteur et ses collaborateurs dans la région de Basankusu, révèle la grande richesse de la littérature Móngo. Les proverbes mentionnent les caractéristiques des plantes, des arbres, des animaux, des poissons et des insectes. D'autres proverbes résument des contes, des fables ou d'autres histoires vécues ou mythiques. Ils fournissent ainsi des données importantes pas seulement linguistiques et philosophiques mais aussi biologiques.

Mots-clés: Móngo, proverbes, littérature orale

Abstract

Here follows a second series of Móngo proverbs which the author and his helpers gathered in the region of Basankusu. These proverbs are another great treasure of the Móngo literature. They reveal to us features of plants, trees, animals, fish and insects. Other proverbs again refer to narratives, fables and other mythic or real life stories. In this way, they give us a host of not only linguistic and philosophic but also biological clues.

Mots-clés: Móngo, proverbes, oral literature

Introduction

Dans les *Annales Æquatoria* 26(2005)243-436, on a pu lire une première sélection (nrs 1 à 526) de ma collection de près de 3000 proverbes des Môngo de Basankusu (R.D.C.) que j'ai publiée, à mon propre compte, en deux tomes. Je suis heureux de pouvoir présenter maintenant une deuxième série (nrs 527 à 774). Pour la carte de la région voir *Annales Æquatoria* 26(2005)243-436.

Les proverbes bantous sont un vrai trésor: ils reflètent le regard de ces peuples sur le monde, leur philosophie et leur spiritualité. Ils décrivent les caractéristiques de certains animaux pour dépeindre nos habitudes bien connues. Les habitants de la forêt équatoriale connaissent parfaitement leur milieu et, grâce à cela, ils peuvent citer les qualités des plantes, des arbres, des animaux, des poissons et des insectes dans leurs proverbes. D'autres proverbes résument des contes, des fables ou d'autres histoires vécues ou mythiques. Ils fournissent ainsi des données importantes pas seulement linguistiques et philosophiques mais aussi biologiques.

Une collection de proverbes bantous est comme une source intarissable: en l'étudiant on y découvre constamment d'autres perles de l'esprit humain dans une tradition pourtant orale. Je me suis toujours étonné de la mémoire collective énorme des chasseurs ou pêcheurs, hommes simples et sans éducation formelle. Ils méritent notre émerveillement et gratitude sincère. Les proverbes bantous contiennent donc une culture ancrée dans leur existence. Les mots de ces sages tranquilles méritent d'être médités par ces temps de recherche hectique!

527. Bokulaka ntákɔ́súláká: (H. 2272)

a. Le notable ne tousse guère.

Expl. : On doit prévenir les souhaits du notable. Il ne faut pas attendre jusqu'à ce qu'il tire ton attention sur ses besoins.

b. A chief never coughs.

Expl. : One should foresee the wishes of an important person and not wait for him to express his needs.

See also: *Bokulaka ntátatáánáká jéfa ntáfíla.* (528)

Bokulaka ntútéláká mengo. (529)

528. Bokulaka ntátatáánáká jéfa ntáfíla :

a. Le notable ne doit pas se plaindre avant le coucher du soleil.

Expl. : Ne vous en faites pas; quelqu'un viendra à votre aide, même à la dernière minute.

b. A chief should not complain as long as the sun has not set yet.

Expl.: Do not complain; someone may turn up and help you even at the last minute.

See also: *Bokulaka ntákɔ́súláká*. (527)

Bokulaka ntútéláká mengo. (529)

529. Bokulaka ntútéláká mengo:

a. Le notable ne retourne pas à la maison pour chercher des provisions.

Expl. : Les gens qui font la chasse dans la forêt, vivent grâce aux provisions qu'ils ont apportées. Un grand personnage ne connaît pas la difficulté que ses provisions sont épuisées, parce qu'il est toujours bien servi.

b. An eminent person does not return home looking for provisions.

Expl. : When people go hunting or fishing in the forest for a number of days, they take provisions along in order to survive. If the food is finished, people either go back home or send someone to bring them more provisions. An important person will not go back to look for food himself, because he is always well provided for.

See also: *Bokulaka ntákɔ́súláká*. (527)

Bokulaka ntátatáánáká jéfa ntáfíla. (528)

530. Bokulak'ów'ont'ěnya límá bilaká:

a. La noblesse d'une personne se voit dans ses promesses.

Expl. : Une personne digne tient ses promesses.

b. The nobility of a person is seen in his promises.

Expl. : A great person keeps his promises.

See also: *Áfáóyalema lokámbá lõkí Imámbó*. (4)

Bilaká bĩky'òtúji. (407)

Bosí likunjú batòfwéyáká; ng'óolofweya wá'áolíl'otéma. (879)

Èkafaka l'omwa ètsíkaka loléu ntúká. (1011)

Ìtsík'ílaká tawòfélé. (1564)

Lilaká lĩky'òtúli. (1751)

Lokámb'ók'Imámbó. (1826)

Mbá la wũju ntálenáká. (1934)

'Nkoomela lóbí nsíngá ô ng'èfèlɔ; 'néna 'nk'èfèlɔ, 'mpéne nsíngá. (2277)

Ósangyá, óóliyéjá. (2668)

Variante: *Bokukulak'ów'onto wáe lilaká*.

531. Bokul'ók'ínkúné ntösíláká loféfá:

a. La corde tissée par un jeune aura toujours des irrégularités.

Expl. : Tout travail accompli par un jeune a quelques défauts.

b. The string made by a youngster will always have a knot in it.

Expl. : The work accomplished by a youngster will have some fault in it.

See also: *Bónǝju ntásesáká lokánga.* (763)

Inkún'áfaólekola mpaka wányá. (1454)

Inkún'áfaótumbey'esángé l'etate. (1455)

Inkún'átánákí wáe engamby'áfetsa. (1463)

Inkúné ntásíják'ókongá wǎ nookó. (1475)

Inkúné ntéák'ǝfw'ésǝfǝ by'ómbolo. (1479)

Nkósá y'ǎnǝj' ífósíle byanga. (2280)

Nkósá y'ǎnǝj' ífósíle tǝsǝ; bǝleng'áfósíl'ék'onto. (2281)

Ófa ntǝmis'ófaótumbey'esángé l'etate. (2494)

532. Bokúmbé w'óme w'ǝkǝmǝlake, njal'ǝy'óme wǝ wǝfelake: (H. 337)

a. Le bagage de ton mari tu le déballes, mais la faim de ton mari, tu l'oublies.

Expl. : Il faut accepter les bons et les mauvais côtés de la vie. Le proverbe donne l'exemple d'une femme qui aime les dons de son mari, mais qui n'aime pas préparer ses repas.

b. The luggage of your husband you unpack, but his hunger you forget.

Expl. : One should take the good as well as the bad things of life into one's stride. This saying concerns a spouse who likes her husband's gifts but does not care about preparing a decent meal.

533. Bokúmb'ǝki l'isúngi bǝofítana l'olina:

a. Le sac d'épaule près d'un tison est gâté par la fumée.

Expl. : Le tison donne de la lumière mais produit aussi beaucoup de fumée.

Chaque chose a des avantages et des inconvénients; par exemple une personne peut être utile à la communauté mais en même temps être ennuyante et difficile.

b. The shoulder bag near the fiery branch is spoilt by the smoke.

Expl. : A glowing branch gives light but also a lot of smoke. Everything has its advantages and disadvantages. E.g., a person may be useful for the community but a nuisance at the same time.

See also: *Bolíko ngǝlǝngǝlǝ ko mpekí bobé.* (570)

Bómot'ǝa litúká k'osámǝ wǎ lokáí ale ng'ókómbé wǎ wólo wǎ nsombo. (662)

Ekólóngwá éa nsé ô wéngǝ ko ô nkangu. (1049)

Ekólóngw'éa ntangé 'nk'olíko ko belinga byólofíta. (1050)

Ekólóngw'é'ibóngo k'esémel'obé. (1052)

Ibóng'ǝlǝtsi k'esémel'obé. (1280)

Ifófol'ɔlɔtsi k'etómbel'obé. (1294)
Isénjú bɔlɔtsi ko mpóná. (1538)
Isesú fée ko súbu bololo. (1540)
Isúngi tsá, bolinga bōolekola. (1552)

534. Bokún'átswáká nkélé, okembolaka 'otoko, mbá y'ókún'ile y'ānsámhá: (H. 339)

a. Si ton jeune frère part à la palmeraie, toi, essaie de parcourir les jeunes palmes, car les noix de palme de ton jeune frère sont pour ses concubines.
Expl. : Il vaut mieux compter sur soi-même. Travaille dur toi-même, car « qui compte sur un ami, dort sans souper ».

b. If your younger brother goes to the palm plantation, inspect the young palm trees yourself, because the palm nuts of your brother are for his lovers.
Expl. : Do not rely on others, but work hard yourself.

See also: *Áfɔ́ngé ô bááj'ákísó báotswá nsé. (7)*
Bakulá bá málé, walanganyak'ésɔ́ngɔ. (165)
Bekol'áfa nsako. (376)
Bofambe ntáɔ́ngák'ísangá. (428)
Bomóng'élájí batōswéjáká nkélé. (622)
Eembe ntásámhá'ésík'éký'end'ósijwáká. (983)
Elongá nsako, nyam'onto l'onto. (1092)
Ibóngo nsako, wēngy'ont'ókáé wáto. (1281)
Jámú líká bolíko wáe l'ɔ́somyákí. (1607)
Lilia lífósámbe bamóngó líkó. (1758)
Lióta ntáɔ́ngáká l'ókún'áotake. (1782)
Lonkás'ále wáe tolelo tolelo. (1897)
Loulú isangá, liómbo bont'onto. (1924)
Málé áóóta, walanganyak'ileka. (1925)
Mbw'étáomé liokó ntáté nkóló. (1990)
Mpɔ́l'éy'ikeji ô wáj'ók'áébí. (2074)
Nsomb'ík'òtsó la nkómb'á nkómbó. (2334)
Ntaa íkáú l'Is'ék'ásála íká ngóya. (2393)
Ntákwéké la nkó yumbi. (2412)
Ô báotswá, ô nk'ókáw'ɔ́l'ékó! (2489)
Tosangí nyangó l'omóngó nyangó. (2827)

535. Bokung'áita 'nk'osakó:

a. L'arbre *bokungú* ne suit que des rumeurs.

Expl. : Autrefois, la sève tirée de l'arbre *bokungú* était utilisée en ordalie. Le proverbe signifie : ce qu'on soupçonnait, a été prouvé vrai : l'accusé est coupable !

b. The *bokungú* tree only follows the rumours.

Expl. : Formerly, people used the sap of the *bokungú* tree in ordeals in order to find out whether a certain person was guilty or not. The proverb wants to say, what people suspected, has been proven right: the accused has been proven guilty!

536. Bokung'ŋéné nkásá tosaji:

a. L'arbre *bokungú* est grand mais ses feuilles sont petites.

Expl. : Une personne parle parfois beaucoup et fait beaucoup de promesses mais réalise très peu. « De grand vent, petite pluie ».

b. The *bokungú* tree is tall but its leaves are small.

Expl. : Those who talk a lot realise little. "Much bran and little meal".

See also: *Bomámbo w'ēngot'ōwéla ô lóngo lól'ōfaómeya yāndá.* (605)

Bonjémb'āwéla 'nk'ongóngó, ilomb'íkáké f'ɔlɔ. (735)

Engamb'ék'ōfeko ntáóngóláká 'iswá. (1122)

Etsíma ngunda ko nsé befengé. (1232)

Ifulú nkétété, 'nk'óm'ōa ntete. (1320)

Intóji nk'ēmpénd'ákómbol'impáka. (1494)

Mpámb'anéne, belemo ntetela. (2035)

Mpwó nk'ēmpéndé, ô longilima nd'ólíko (nd'āns'ólíko) (2102)

Njémá y'āmato ifótswé litumba iyâsélá baóme towá. (2165)

Nkéma ntálék'ōnéngé, wemembo nd'étáfe. (2223)

Ntéféla la nk'ēngila. (2432)

537. Bokungú, kafólá 'itáfe; lolango, kafól'étéma: (H. 341)

a. L'arbre *bokungú*, partage tes branches; amour, partage-toi sur des cœurs différents.

Expl. : 1. Le polygame doit aimer toutes ses femmes de la même façon. Le parent doit aimer et traiter tous ses enfants de la même façon.

2. Évite l'égoïsme.

3. Il faut aimer tout le monde.

b. *Bokungú* tree, spread your branches; love, spread yourself over various hearts.

Expl. : 1. A polygamist should love all his wives in the same way. A parent should love all his children in the same way.

2. Do not be an egotist.

3. Love everybody.

See also: *Mbeji áfa líkangola, bɔlɔtsi wāe bɔlɛngwá.* (1940)

Ole wá' ekeng'ókwá. (2597)

Wáj'óá nkóndé ko wáj'ów'entsubu. (2879)

538. Bokungú ‘ikwá, waka ‘ikɔtama, elelo ‘nko lóbí ko mbil’én’ákulej’ekolo:

a. L’arbre *bokungú* est tombé; l’arbre *waka* est abattu; hier on pleurait un mort, aujourd’hui on voit des traces.

Expl. : 1. Quelqu’un vient d’avoir un malheur et le jour après on l’accuse au tribunal, sans avoir pitié de lui.

2. Dans une famille où on vient de connaître un malheur, on commence à se disputer.

b. The *bokungú* tree came down; the *waka* tree has been cut; yesterday, they wept over a dead relative, and today the feet go round.

Expl. : 1. Someone has just had a misfortune and the following day they bring a court case against him without showing any pity on him.

2. A family has just had a misfortune and straightaway they start a big quarrel.

See also: *Áofim’omóngó lisál’ekokó.* (36)

Áɔfɔnɔl’etúmb’okándo. (38)

Áɔlá wéó l’otsó k’áɔléngéja njwé. (49)

Áotómba l’élanga l’éókó. (70)

Bolinga, íla ‘ikútsu mpímbó. (572)

Bomóng’ íkulá áoténa nkói l’akata. (626)

Bomóngó’ísála ntálék’ètémbe. (630)

Bomóngó liéké lokal’á ntúndo. (635)

Bomóngó nsíng’áɔl’ísá. (640)

Bomóngó yándá ntábúnláká nkói l’akata. (645)

Iful’ákúnjw’enkés’imbwel’éf’ɔlɔ. (1312)

Ikɔjí y’ɔmpélé, bolemo kambá kambá. (1341)

Isɔf’ítúwaka liyóló, nd’élongi nk’ébw’éý’oyaa. (1546)

Lómémbélé ntókáká nkanga bɔnj’ísei. (1888)

Loóla lóótómbak’elíkó. (1907)

Mpwó nk’ísei. (2103)

Nkɔta nkó nsékɔ, ɔnyɔkɔla ô wájí. (2283)

Nsɔmbí ɔla, njúw’ólémó. (2335)

Ólék’ólílí wofwak’entombo, ófóy’ólá ‘óky’entombo. (2591)

Ómukákí bekɔmbe áɔléla nsé la nkásá. (2612)

Ómuky’ébwo, áyɔl’ètémbe. (2613)

Óomákí nsósó áɔlá bekɔsɔ. (2660)

Óómbákí nsósó áɔlá bekɔsɔ. (2663)

539. Bokún’ók’éembe:

a. Le frère cadet du cadavre.

Expl. : Quand l’aîné est mort, le cadet prend sa place.

b. The younger brother of the corpse.

Expl. : When the older brother has died, the younger one takes his place.

See also: *Bafok'áky'ólóngy'áfɔnda nyama, ntátsík'íala nkombo.* (113)
Botámbá séé, lisuki tela. (893)
Ilónɡa íky'ólóng' ífɔnda nyama 'nko ntátsík' íala nkombo. (1412)
Is'áowá, ɔsulunganaka 'nk'ɔna. (1522)

540. Bokúny'e okómb'á nsál'ófa nkos'ókí bilím'otungák'âmpompo: (H. 344)

a. Oiseau *bokúny'e*, ne te glorifie pas de tes plumes; tu n'es pas un perroquet dont les notables emploient des plumes (rouges) pour tresser un éventail.
Expl. : Ce proverbe s'adresse à certains jeunes qui, parce qu'ils gagnent de l'argent, se croient déjà riches.

b. *Bokúny'e* bird, do not be too proud of your feathers; you are not a parrot whose feathers the elders use for weaving a fan.
Expl. : This saying addresses youngsters who think they have made it, because they earn a bit of money

See also: *Béa jói l'asangi.* (366)
Bɔnɔju ntásesáká lokánga. (763)
Inkún'áfaólekola mpaka wányá. (1454)
Inkún'áfaótumbey'esángé l'etate. (1455)
Inkún'átánákí wáe engamby'áfetsa. (1463)
Inkúné ntásíják'ókongá wá nookó. (1475)
Inkúné ntéák'ɔfw'ésɔfɔ by'ômbolo. (1479)
Kyekyekye, 'nkéaky'a nkíngó. (1673)
Ntsíungáká ô báokongoja. (2455)
Ófa ntómis'ôfaótumbey'esángé l'etate. (2494)

541. Bokúny'e ntáléké ntátútuma:

a. L'oiseau *bokúny'e* ne mange pas sans broyer d'abord sa nourriture.

Expl. : Un bon parent ne mange pas sans d'abord penser aux enfants.

b. The bird *bokúny'e* does not eat without first crushing its food.

Expl. : A good parent does not eat, unless he has first thought of his children.

See also: *Mpaka ntáléké lɔɔl'á mpao.* (2017)
Mpaka ntáóláká 'ɔmból'á mpao. (2019)

542. Bokwála, tosámbé la nkóló, ófolóngaki nkól'ômbánjá: (H. 348)

a. Esclave, n'accuse pas ton maître; tu ne triompheras pas de ton maître dans un procès.

Expl. : Il ne faut pas accuser quelqu'un de plus fort que soi, parce que, dans notre société actuelle, la raison du plus fort est toujours la meilleure.

b. Slave, do not accuse your boss; you will not win a case against him.

Expl. : One should not be tempted to accuse a more powerful person, because “might is always right”.

See also: *Báfukýá báókúla néma.* (122)

Bofalá ãókíma mbwá. (423a)

Bolaki ãokanda mũmpe. (548)

Bosófi ãomela nsósó. (881)

Ibat'ãomela ngúma. (1277)

Nkém'ãotumb'olíkó. (2225)

Nkwi ãokanda lɔkɔmbɛ. (2251)

Nkwi ãotómba l'áin'atálé. (2255)

Nkwi ãutak'omóngó lokombo. (2256)

Nsósó ãokand'ikété. (2358)

Nsósó ãolín'iloko nd'ási. (2359)

Nsósó ãotsínda njoku. (2362)

543. Bokwála ntáíkyák'ômóng'ésé:

a. L'esclave n'épargne pas le natif du village.

Expl. : Ces sont toujours les allochtones qui font du mal aux autochtones.

b. The slave does not spare the village people.

Expl. : It is always the strangers that wreak havoc in their adopted village.

See also: *Bofay'ã nkwi ãokand'omóng'õtúmbá.* (439)

Bofaya ntátémáká lioma bomóng'ólá. (446)

Toonják'élúké. (2825)

544. Bokwá wã nsósó bófókoké ko wãsa wã ntaa: (H. 347)

a. Tu n'as pas assez de sel pour préparer un poulet, et tu en cherches pour une chèvre.

Expl. : 1. Il faut vivre selon ses moyens.

2. Ne provoque pas des problèmes, si tu n'es pas capable de payer des procès.

b. You do not have sufficient salt to prepare a chicken, and you look for salt to prepare a goat?

Expl. : 1. Do not live beyond your means.

2. Do not start court cases, if you do not have the money to pay the lawyers.

See also: *Bását'akíkí, bánei bejúo byã nyɔngó.* (235)

Etsíké, tolóngóláké lombóle, tsíkél'ól'ã likuts'álongole. (1229)

545. Bokwél'áfaów'á ntand'èk' iloko:

a. L'oiseau *bokwélé* ne mourra pas dans la rivière de l'oiseau *iloko*.

Expl. : Tous deux sont des oiseaux aquatiques, bien que le *bokwélé* se fatigue plus vite. Mais dans ce cas-là, l'oiseau *iloko* est toujours prêt à le sauver. De même, quelqu'un ne souffre pas longtemps si son frère riche habite à côté.

b. The bird *bokwélé* will not die in the river of the *iloko* bird.

Expl. : Both are aquatic birds, though the *bokwélé* becomes tired more quickly. In this case, the *iloko* bird is always there to come to its rescue. In the same way, someone will not suffer greatly if a rich brother of his lives nearby.

See also: *Baáná bātók'ótóm̃ba lisímaka mpwó lilángwá.* (91)

Bāték'ótóm̃ba básíma mpwó lilángwá. (320)

Bofaya likɔ́ji 'nk'áokit'ék'eóto. (431)

Bonseng'áokit'eka jǎngansenge. (779)

Boselénkéta átúla lotúlo, ikók'íká lɔmbe ífaélengana l'oonda. (876)

Kendá l'otúji lilóngó kelá wéne belemo bék'ótúji by'ólɔ. (1664)

Kɔ́támá nd'ókɔng'óká lokio, kelá wén'etámbá byǎ nkol'aína. (1669)

Lisabu áotsw'ék'ási. (1787)

Mpwó ale ndá lotúlo, ekemb'áfaélengana l'oonda. (2096)

Ntíléké liyóóló 'nk'óat'onkánja; bofaya likutsu 'nk'áoliyel'ék'eóto. (2451)

Ótóm̃ba 'isab'ék'ási. (2721)

Tútámá la mpóngó kel'ólek'akat'áká nkéma. (2851)

546. Bokwōkw'ásang'ōndéá jéfa 'nk'endé: (H. 326)

a. Le coucou dit qu'il est le seul à connaître l'heure.

Expl. : Ne pense pas que tu es le seul à savoir et connaître les choses.

b. The cuckoo says she is the only one to know the time.

Expl. : Do not think you are the only one to know.

See also: *Bɔ́ntɔl'ásang'ōndéá l'ótóm̃ba 'nk'endé.* (791)

Ilok'ásanga ōndéá l'óém̃ba 'nk'endé. (1399)

Ineng'ásang'ōndéá l'ósóngá 'nk'endé. (1446)

Lokum'ásang'ōndéy'óling'etámbá 'nk'endé. (1861)

Ntáúngák'áɔlá lofiko jǎ nyangó. (2430)

Ótóngá ô nguwa, otákit'á lilemba. (2722)

547. Ból'áfosóng'a jongé:

a. La force ne correspond pas à la taille.

Expl. : On peut être petit de taille mais avoir une grande force physique.

b. Strength does not always correspond to the body.

Expl. : One can be small but have great physical strength.

See also: *Bákina mpóngó l'osaji, loló belemo byǎ mpóngó loúnenkésa.* (147)

Bómoto wáto, jende nkái. (678)

Etsím'éf'ɔnéne, loló ele limeló. (1235)

Intójí la nkó nyama, lokúm'eka mpulú. (1492)

Iséléngáná yǎ ngúm'ont'ómelak'esɔfwaki. (1536)

Itámb'óséji. (1557)

Iyangambuj'ont'óót'áfongí. (1594)

Iyól'ákita 'nk'ékítá nkio. (1601)

Jongé 'iyebɛ, lotámbako wéngɛ. (1645)
Jong'ónkóndo, ɔfɔsɔ ngonda. (1648)
Lomómbókójí nkó nsálá, nkend'ítswá mpul'áfáótsíkala. (1890)

548. Bolaki äokanda mümpɛ:

a. Le catéchiste a arrêté le prêtre.

Expl. : L'inférieur prend de force la place de son supérieur. Il faut respecter ses supérieurs et pas attaquer son protecteur.

b. The catechist has arrested the priest.

Expl. : The inferior got hold of his superior. The roles have been swapped. One should respect one's bosses and not attack one's protector.

See also the references under **Bokwála, tosámbé la nkóló, ófolóngaki nkól'ômbánjá. (542)**

549. Bóla litóf'ä wiji:

a. Casse le fruit *litófe* sur une racine.

Expl. : Dénonce le mal ouvertement.

b. Break the *litófe* fruit on a root.

Expl. : Denounce evil openly.

550. Bolámbi ntâóféláká: (H. 355)

a. Le cuisinier ne s'oublie jamais.

Expl. La charité bien ordonnée commence par soi-même.

b. The cook never forgets himself.

Expl. : Charity starts at home.

551. Bolandako ndá jongé j'óníngá:

a. La promenade sur le corps d'autrui.

Expl. : Vous ne vous occupez pas de vos propres affaires, mais celles des autres ! Ne t'occupe pas des affaires qui ne te concernent pas.

b. Walking over someone else's body.

Expl. : Mind your own business, not someone else's.

See also: *Ámbólá 'nk'akángá, tasák'ôté. (24)*

Bäyóun'étumba la litóo, k'em'óyósúk'otaká. (363)

Betúmb'éfé 'imesɔ 'ímɔkɔ? (402)

Mbéélé wǽj'ânjá, likambo wǽj'Ílínjá. (1939)

Nkól'ék'óna ntényáká. (2266)

552. Bolanga, utélá litsína :

a. Chenille *bolanga*, retourne au pied de ton arbre.

Expl. : 1. Avant de déposer une plainte ou avant de défendre une cause, il faut savoir ce qui peut te faire réussir.

2. Après avoir demeuré un peu partout, il est grand temps de retourner au village natal.

b. Procession caterpillar, return to the foot of your tree.

Expl. : 1. Before you go to court, you have to know what can make you win the case.

2. Though you are used to other places, go back to your roots! “Who goes around, comes around”.

See also: *Batákináká nyangó l'osaji.* (270)

Batátónáká nyangó l'okókóji. (308a)

Bobé w'ólá la w'ónang'ófósóngi. (414)

Bofay'áfólel'ólá 'nk' éñ'ólótsi. (429)

Bofaya l'ololé ô fi. (433)

Bofaya ntéáká litsína línimol'ís towawa. (447)

Bofaya ntéáká tónkókó ts'ékeji. (448)

Bofaya ntsúláká mpao, áféy'ókonda. (449)

Bol'ésií, bilang'á jómbo. (567)

Bónǝju áím'olá ntéák'élo. (762)

Botómba w'iléng'ótsím'ikole ô ndá mbóngo. (925)

Jǝǝ ntófélák'éélé. (1650)

L'ákolámbela ndá lifaya, botém'óyólelé 'nk'olá. (1677)

Liǝngí áfótswé ndá lǝkǝndǝ. (1778)

Lióól'áotswá ngelé 'nk'osimbo, bol'ókándé 'nk'inkókó y'ókéji. (1781)

Mbólók'éy'ofay'áféy'élek'ólelé. (1952)

Mbólókó ntáwáká l'ótsíkal'á ngonda. (1958)

Mpǝmp'éa nyǝngǝ ótǝngǝ ô bofambe. (2040)

Mpwó ntóféláká iléngé. (2104)

Ngá lisíle áoóta njǝku, njǝk'ǎf'ǝn'ókáé? (2128)

Ngóla ndá saáni, tóféláké lokásá. (2141)

Ngǝl'ék'ónanga, ófaósámbo'otákómbol'olá. (2145)

Nkǝngǝl'áfóloté júmbu já nyang'á jei. (2269)

Nkoso ntáóták'á jómbo. (2283)

Nsomb'utelaka liokó. (2341)

Ntǝomák'ólá. (2424)

Ól'á mǝngi, ǝnéñ'ewélo. (2572)

Ótswáká liála otswák'olá. (2729)

553. Bolanga w'óm'ǝfǝkwá jiko; ófótsíkel'elolé mpifo. (H. 1098)

a. Toi, chenille mâle *bolanga*, ne tombe pas d'en haut pour ne pas céder le pouvoir aux fous.

Expl. : Celui, qui est chef, doit prendre ses responsabilités; sinon, les gens moins capables font ce qu'ils veulent faire.

b. You, the male *bolanga* caterpillar, do not fall from on high; do not leave the place open to fools.

Expl. : The one who is the chief should take on his responsibilities; otherwise, less capable people will take his place and do what they like to do.

See also: *Bankitsá b'ómámb'ō wěsésu.* (194)

Bomámbo w'əngota, bəngy'áoí, kel'ótsikele la mpifo. (604)

Bómot'əmō ntáómbéláká əmō likunjú. (664)

Esénga ntúól' ísé mpifo. (1174)

Ikôké, bolanga w'əm'əfókwa jiko; ófótsikel'elolé mpifo. (1349)

Nsóm'íféy'áoí, baisé báymeng'á likila. (2345)

Nsósó báɔlɔta basángola bá nkéma. (2372)

Ōmba likunjú 'nk'əsòlemb'onséngé. (2605)

Tóléngé tóléngé wáe toleka báfetsa. (2809)

554. Bolangi nk'òlangi:

a. Celui qui aime n'a personne qui l'aime.

Expl. : La bonté n'est pas rémunérée. « Qui oblige fait des ingrats ».

b. The one who loves has nobody who loves him (her).

Expl. : Goodness finds no reward. "Gratitude is the least of virtues and ingratitude is the worst of vices".

See also: *Báiso fólee, botéma mindo.* (132)

Báiso l'oseka, botéma l'ilanga. (133)

Bofal'átángákí nkɔi éoto. (424)

Bokal'ákolel'inséséng'á lofiko, áowá l'eseng'ěki w'ótsikél'óme. (460)

Bosambelo átsíka nkele nd'ótéma. (844)

Botém'ákotónáké, bomw'ákwsekéláké tɔla. (897)

Boyaa nd'òlifo. (961)

Boyaa ntábíkyák'ònto. (962)

Boyaa ô ndá losáko. (963)

Boyaa tókilé. (964)

Eyayaa ntááták'òlangi. (1265)

Íkosása 'nk'ínk'íkokambáky'òlemo. (1366)

Imemyá y'ámpulu. (1437)

Isei l'omwa, betém'isisója. (1530)

Iyaayaa'á lotefya. (1590)

Iyaayaa'á nsílíká. (1591)

Jongé mpaté, botéma nkɔi. (1646)

Lolango j'áiso, botéma jino. (1865)

Nkang'oyaa ntááták'òndòy'endé. (2204)

Nsówél'oyaa. (2388)

Ō lɔfénó. (2598)

Ónkó lá sabúí. (2633)
Tol'oseka, tol'osulu. (2816)

555. Bolá 'óf'â nyangó totswák'â mpela:

- a. Lorsque ta mère est absente au village, n'y va pas en temps d'inondation.
Expl. : N'emprunte pas de celui qui n'est pas ton parent.
- b. When your mother is not in the village, do not go there in the rainy season.
Expl. : Do not try to obtain a loan from one who is not a relative.

556. Bolá wă ngóy'ên'ěfé ? (H. 352)

- a. Voit-on le village de sa mère deux fois ?
Expl. : On n'aime pas vivre une expérience malheureuse deux fois.
- b. Does one see one's mother's village twice?
Expl. : One does not like to have a bad experience twice.
- See also: *Ntsíkela la nkô ntáɔngáká mpót'ífě. (2448)*
Ntsíkěnakí ntákitáká mpót'ífě. (2449)

557. Bolá wă nsomb'ô nd'élongóte

Bolá wă lokiy'ô ndá lokole

Bolá w'ônt'ô ndá loóla:

- a. La demeure du sanglier, c'est la forêt.
La demeure de l'écureuil, c'est un creux d'arbre.
La demeure d'un être humain, c'est le ciel.
Expl. : Chacun a sa demeure où il se sent chez lui.
- b. The residence of a wild pig is the forest.
The residence of a squirrel is a hole in a tree.
A person's residence is heaven.
Expl. : Every living creature has a place where it feels at home.

558. Bolá wă wájí ná? Ô bóm'ôky'ôkálá:

- a. Quel est le village d'une femme ? Son premier mari.
Expl. : C'est chez son premier mari, qu'une femme se sent épanouie.
- b. Which is the village of a wife? It is her first husband.
Expl. : It is with her first husband that a woman feels herself most comfortable.
- See also: *Ósôwá wáe liála nsimbí atsíkalaka. (2701)*

559. Bolef'áomake nyama ko lokúmo já mbwá (lokúmo lótswake 'nk'ële mbwá):

a. C'est le grelot qui tue des bêtes mais la gloire revient au chien.

Expl. : L'attention amoureuse d'un amant glorifie le mari, parce qu'il a un bon goût. On glorifie le mari pour bien habiller sa femme, tandis qu'en réalité c'est son amant qui lui achète des habits. C'est Dieu qui guérit, mais c'est le médecin qui encaisse l'argent.

b. The small bell kills the animals but the dog receives the honour.

Expl. : The love affair of the lover glorifies the husband who seems to have had good taste to marry his wife. People praise the husband for buying beautiful clothes for his wife, not knowing that her lover buys them for her. God heals the sick but the doctor presents the bill!

See also: *Litúká j'ínanja ná? Ó lánɡi.* (1799)

Lofongó j'ónsámhá lokúmo j'óme. (1819)

560. Bolelá wă likata ntáfáfáká: (H. 356)

a. La ligne de la main ne s'efface pas.

Expl. : Les liens de parenté ne meurent jamais.

b. The line in your hand will never disappear.

Expl. : Family ties never die.

See also: *Ákw'áóy' ô nd'ôseka.* (15)

Ákwéke líkô ô nd'ôseka. (16)

Áofénja lónsé'okwá. (34)

Bāsēke ô bāsangí. (240)

Basék'ôtsá báfot'ilanga. (241)

Batásingóláká 'iǝngǝ. (295)

Běfǝfaka wáe běká lokolo, běká lǝǝ betáfǝfáká. (373)

Bofamb'asílaka, boóto ntáwáká. (426)

Bonto ntáwá k'elǝkǝ ngámó? (797)

Ekénjé ntáluwáká l'ompompo. (1031)

Litsín'ǎ ngǝjǝ ntáluwáká l'ompompo. (1797)

Lǝfǝǝ ô nd'ôseka. (1822)

Mpok'ǎ likútsu nd'ôlík'ǎyólángáná. (2061)

Mpoké la likútsu bǎengáná (nd'ôlíko). (2068)

Óala nd'áliko ô mbúl'al'ésómélá. (2487)

Ówáka nd'ôseka, boóto ntáwáká. (2753)

Yǎl'ǝf' éngemb'itúndáká. (2954)

561. Bolelo wă nsé wáe lokangu, bolelo wă jéfa wáe ilongo:

a. Le milieu du poisson, c'est l'arête; le milieu de la journée, c'est midi.

Expl. : Toute chose a son cœur et on peut diviser tout par deux.

- b. The middle of a fish is the fish-bone; the middle of the day is midday.
Expl. : Everything has a heart and everything can be divided by two.

562. Bolem'ɔfɔsɔ bont'ɔkamb'â w'ăfée: (H. 310)

- a. Lorsqu'il y a une dispute au travail, cela signifie que celui qui travaille avec vous ne sait pas quoi faire.

Expl. : Qui connaît son boulot, le fait sans disputes.

- b. When you quarrel at work, then the one, who works with you, does not know a thing.

Expl. : The one who knows his job works quietly.

See also: *Mpao ěa lɔngɔ batátswáká l'onkómá.* (2041)

563. Bolem'ɔmɔkɔ wáe bokelé 'óká lɔkɔtɔ:

- a. Avoir un seul objet est comme posséder l'œuf de l'oiseau *lɔkɔtɔ*.

Expl. : Cet oiseau ne pond qu'un seul œuf. Si cet œuf se casse, il n'a rien qui reste. C'est pour cela on est vulnérable avec par exemple une seule lance ou une seule femme !

- b. To have one object only is like holding the egg of the *lɔkɔtɔ* bird.

Expl. : That bird is said to lay only one egg. If that one egg breaks, the poor bird has nothing left. If a warrior has only one spear, he is rather vulnerable. If one has only one wife and she happens to die, one is back to zero.

See also: *Boóla wă liála bōosóngana la nyang'ěa nkángi.* (808)

Lonjiká 'ɔmɔk'engolongonyo, wáj'ɔmɔkɔ nsol'onjemba. (1895)

Wáj'ɔmɔkɔ nsol'onjemba. (2880)

564. Bolemo wă lokámano ntáɔngáká:

- a. Le travail d'une personne pressée ne vaut rien.

Expl. : D'autant plus qu'on se hâte, moins qu'on progresse. Il vaut mieux travailler lentement et sûrement.

- b. A hurried kind of job is not worth anything.

Expl. : It is far better to work slowly and surely than to work in a hurry.

See also: *Ātswá wě l'íángu, esang'ěa ntálé.* (83)

Bokiji wáe botálé (bɔkɔl'ɔmɔ bɔl'ekɔ). (478)

Bɔkɔl'ɔmɔ bɔl'ekɔ. (508)

Bonyaké ngá bōolekola, wīfofénd'itúfá. (803)

Iángu itásíják'ésanga. (1276)

Ikɔk'ále ndé nyang'ěa lɔkendɔ. (1344)

Ikɔké. (1347)

Ikɔké ale ô lɔkendɔ. (1348)

Ikɔké, bolanga w'ɔm'ɔfɔkwá jiko; ɔfótsíkel'elolé mpifo. (1349)

Ikɔ́kɛ ntáfták'òlemo. (1350)
Jéf'áfókyá 'ikíndá. (1611)
Jéfa ntáótswáká 'ikíndá. (1615)
Lĩmō líyōyá. (1763)
Mbil'émɔkɔ ntáfɔndáká nyama. (1945)
Njala ntáwák'ont'á jéfa límɔkɔ. (2161)
Nsɔmb'éa jéfa ô límɔ jéfa. (2332)
Ɔkɛndaka 'nk'ikɔ́kɛ. (2535)
Otááta mbil'éné, lóbí ale 'nk'ɔmɔ bɔkɔlɔ. (2705)
Tokelák'ɔfɛfɛ, ɔfóy'ɔtsw'isóng'á jíso. (2795)

565. Bolemo w'ónkeelaka bófa ngá wě mǒng'ókele:

a. Une tâche confiée à quelqu'un d'autre n'est pas faite comme celle faite par soi-même.

Expl. : Il vaut mieux s'occuper soi-même d'une tâche difficile.

b. When someone else does a job for you, it is never as well done as when you do it yourself.

Expl. : It is better to do things yourself. If other people work for you, the job is never so well done, because they do not put their heart into what they are doing.

See also: *Bomóngó wáto álukake mpáng'áfengɔl'ilɔngɔ.* (644)

Botúli ntátúléláká mpambí. (945)

Etsín'ěa wejá w'ěsai ntákambák'òlemo w'ɔlɔ.

566. Bolémwá la Nsói báfótswé lifeta:

a. Monsieur Irascible et Mr. Honteux ne peuvent cohabiter.

Expl. : Il est très difficile pour des gens de différents caractères de vivre ensemble.

b. Mister Quick temper and Mister Shy do not put up house together.

Expl. : It is very difficult for opposing characters to live together.

See also: *Āosanganya ntaa l'angánju.* (63)

Báfùn'étumb'a nsói. (124)

Boseka 'ókí boúmú l'ont'ɔa nsói. (851)

Insói, insói, ɔlálá ik'ɔlɔki. (1487)

Íwéí la nsói álá tǔky'á lomána. (1588)

Kendá lá njósólá lá l'osesengano. (1660)

Ntsíkafáká ko ntsímáká mpólɔ. (2447)

567. Bol'ésií, bilang'ă jómbo:

a. Lorsque le village est loin, les champs sont en esclavage.

Expl. : Personne n'est maître que chez soi.

b. When the village is far, the fields are in slavery.

Expl. : Only at home, you are a free person who owns things.

See also the references under **Bolanga, utélá litsína.** (552)

568. Bolíkó lokukú, nkó nyama ěfísámá: (H. 368)

a. Une épaisse touffe de lianes est l'asile de n'importe quel animal.

Expl. : Même les serpents se cachent dans une touffe de lianes. On compare cette touffe à une personne généreuse qui accueille parfois même des gens méchants.

b. A thick clump of vines hides all kinds of animals.

Expl. : Even snakes hide in such a clump. People compare such a clump with a generous person who even receives thieves under his roof.

See also: *Bási ndé nsúki, bont'ómbaka limpáta.* (246)

Batswáka 'ifay'ěka yěk'ésalángáná, áén'ofay'ók'óme, k'áósalé jongé. Nsôtswá lifay'ěka yěk'élitéáná, áén'ofay'ók'óme k'áólité jongé. (335)

Botéma ókundólá konga. (904)

Esík'énómak'afaya l'ool'á lokíki. (1176)

Etóng'aúmbu. (1211)

Mpak'ingénda. (2033)

Mpok'énén'ěikyak'akún'á njala. (2069)

'Nsôkit'ěka nyang'ékútsu. (2315)

569. Bolíko mpwó, efekele mpwó:

a. Sur l'étagère, il y a des souris et sur la souche d'arbre, il y a des souris.

Expl. : Partout il y a des ennemies et des voleurs.

b. On the rack, there are mice and on the tree stump, there are mice too.

Expl. : Everywhere, you find enemies and thieves.

See also: *Ekel'anto batákelák'ont'omáka.* (1023)

Él'áfa l'žnénaka. (1067)

Esúlú sambélá mpela, ifokolinja lá wě. (1194)

Ifikola yá mbúla nk'ófi'nd'žjwélá. (1291)

Isenjó yá mbúla nk'žfžjwélá. (1537)

Likambo wáe lokio nk'ont'ófi'nd'ókukámá. (1719)

Likambo wáe mbúla nk'žfžjwélá. (1720)

Likambo wáe njala nk'ófoóle móndó. (1721)

Lokel'and'ónk'žyónkelé, óndósambela, ófi'nd'ókelaki l'endé? (1835)

570. Bolíkó ngólóngóló ko mpekí bobé:

a. Une touffe de lianes est splendide mais inutile.

Expl. : Le proverbe parle d'une jolie femme ayant un mauvais comportement.

b. A bunch of creepers looks beautiful but is of no use at all.

Expl. : The proverb talks of a beautiful woman who behaves badly.

See also: *Bokúmb'òki l'isúngi bōofitana l'olina.* (533)
Bómot'òá litúká k'osámbe wă lokai ale ng'òkómbé wă wólo wă nsombo. (662)
Ekólóngwá éa nsé ô wénge ko ô nkangu. (1049)
Ekólóngw'éa ntangé 'nk'olíko ko belinga byólofita. (1050)
Ekólóngw'éy'ibóngo k'esémel'obé. (1052)
Ibóng'ólótsi k'esémel'obé. (1280)
Ifófol'ólótsi k'etómbel'obé. (1294)
Isénjú bólótsi ko mpóná. (1538)
Isésú fée ko súbu bololo. (1540)
Isúngi tsă, bolinga bōolekola. (1552)

571. Bolílí bóúnga nyang'élongi:

a. Le fruit *bolílí* ignore la figure de sa mère.

Expl. : Le nouveau riche oublie ses parents et tous ceux qui l'ont aidé à faire des études. Il ne leur montre pas de gratitude. « Qui oblige fait des ingrats ».

b. The *bolílí* fruit does not know the face of its mother.

Expl. : An upstart forgets his parents and all those who helped him to do his studies. He does not show any sign of gratitude. "Gratitude is the least of virtues and ingratitude is the worst of vices".

See also: *Àokondol'etáfe éki'nd'ósónjámáká.* (44)
Àssek'òndóikyák'á njala. (65)
Bákilela ns'òkwá ko jiso lífeta ng'ítswá, mpáng'ósange nk'òkwá. (145)
Batúnják'ókokaáky'òté w'ònsélá. (344)
Bonéngé 'òkoíkyák'á njala, wóut'òtóola mposò ngámó? (713)
Ilek'ík'òtéma ntákanéláká. (1395)
Itámb'íkoíkyáky'á ngómò, ófikot'á likonji. (1556)
Lšene ékaá emí wānganyi tóma. (1811)
Nkós'iat'onjemba. (2282)
Nsós'áolófel'òndòfanéjáky'ésaka. (2360)
Okaaka ókokaákí la njala. (2527)
Ókí'm'óoméláká mbw'áontumbel'esóféla. (2539)
Waékélé áólin'òndòwujákí. (2864)
Waékélé áosangoja, áfút'óéa óndòwujákí. (2866)
W'ònúngáky'òkemb'òkoékólákí. (2944)

572. Bolinga, íla 'íkútsu mpímbó: (H. 371)

a. Fumée, donne du bon goût aux Calebasses.

Expl. : Ce proverbe est un encouragement pour celui qui ne profite pas de son travail, tout comme la fumée ne profite pas du bon goût qu'il donne à l'eau se trouvant dans les Calebasses.

b. Smoke, give the gourds a good taste.

Expl. : This proverb is an encouragement for someone who does not profit from his work, just like the smoke does not profit from the good taste it gives to the water in the gourds.

See also the references under **Bokungú 'ikwá, waka 'ikotama, elelo 'nko lóbí ko mbil'én'ákulej'ekolo.** (538)

573. Boling'ole nsóngé bole ntsína:

a. La fumée sort tantôt d'une, tantôt de l'autre extrémité de la bûche.

Expl. : Le guérisseur dit que l'ensorcellement vient de deux côtés de la famille : du côté paternel et du côté maternel.

b. The smoke comes out at both ends of the log.

Expl. : The healer says that the bewitchment comes from both sides: from the paternal as well as from the maternal side of the family.

See also: *Bɔlɔki ákoáta ô l'aóí.* (577)

Bɔlɔki ntényáká 'nk'átosiléják'ílɔngɔ. (579)

574. Bolit'ók'ómoto 'nk'óme:

a. La valeur d'une femme, c'est son mari.

Expl. : Une femme est respectée quand elle a un mari.

b. The value of a woman is in her husband.

Expl. : A woman is respected when she has a husband.

See also: *Bolito wă mpwó ô bɔngɔngɔ.* (575)

Bolito w'ítámbá wáe baúnja. (576)

Bóló wă njwá wáe lɔsólɔngɔ. (597)

Botámbá bolit'ókáé wáe baúnja. (892)

Esúl' ákéma ô la byiji. (1191)

Ikóngókósɔ ntéá lɔkɛndɔ, nd'ítul'etóo ôndôsambólí. (1362)

Isésú nk'éúmbwá ô ng'ómoto nk'óme. (1541)

Loas'ákítsí loóla wâte la lofete. (1807)

Ntáátáká l'ókó. (2400)

575. Bolito wă mpwó ô bɔngɔngɔ (Bolito wă mpwó wâte wěla) :

a. Le poids d'une souris se trouve dans sa queue.

Expl. : 1. Personne n'a de force ou de poids qu'appuyé par sa famille.

2. Le pouvoir d'un chef vient de ses sujets.

3. La femme n'est respectée que si elle est mariée.

b. The weight of a mouse is in its tail.

Expl. : 1. The power of a person comes from his family and friends.

2. A leader receives his power from his subjects.

3. A woman is respected only if she is married.

See also the references under **Bolit'ók'ómoto 'nk'óme.** (574)

576. Bolito w' itámbá wáe baúnja: (H. 373)

a. Le poids d'un arbre réside dans ses feuilles.

Expl. : Personne n'a de force qu'appuyé par sa famille.

b. The weight of a tree is in its leaves.

Expl. : A person is only important if supported by his relatives.

See also: *Belanga bétóna nkót'áalakana.* (381)

Betómba bēfotákanyi ntáléké ndekó. (398)

Bolito wá mpwó ô bōngōngō. (575)

Ból'émōkō ntáúnák'étáfe. (593)

Bóló wá njwá wáe lōsólóngó. (597)

Bonéngé w'ókai bosílaka wáe l'ant'oukě. (717)

Bont'émō ábika l'ont'émō. (792)

Bont'omōkō nk'ólō. (793)

Bosay'omōkō ntásumóláká lonsiji nd'ótsá. (849)

Botámbá bolit'ókáé wáe baúnja. (892)

Ej'émōkō ntásekáká wananda. (1006)

Esúl' ákéma ô la byiji. (1191)

Etúká ntémáláká nd'ōnga la nk'ité. (1244)

Ikōngōkōsō ntéá lōkendō, nd'itul'etóo óndōsambólí. (1362)

Likata 'imōkō ntákúndáká 'isáka. (1724)

Linkō 'il'á ngonji litákwéké. (1768)

Loas'ákitsí loóla wáte la lofete. (1807)

Lonombo ntásambák'ésāsamb'áf' ilíkó. (1903)

Lōó júwéláká bongolaka 'ōkōfō. (1906)

Lōó lōmōkō ntāundák'ōlangó. (1910)

Mpak'éfá l'inkún'ákol'isúngy'omóngó. (2028)

Mpamb'émōkō ntásangólák'ōkōka. (2036)

Nyama njōku ófaósesa bont'émōkō. (2462)

Ótswâk'okóma ntāfanóláká. (2734)

Ótswá nd'ótōnga ntáwáká. (2743)

Tótswake mbóka bant'áfé. (2836)

Wāto bōtswá la njaki ntínáká. (2898)

577. Bolōki ákoáta ô l'aói:

a. Un sorcier ne peut t'avoir qu'à travers des objets.

Expl. : Un sorcier t'envoûte par tes rognures d'ongles, déchets de nourriture, habits usés, cheveux etc..

b. A sorcerer can get hold of you only by means of certain objects.

Expl. : A sorcerer bewitches by means of nails clippings, hairs, leftovers of a meal or strips of your old clothes.

See also: *Boling'ole nsóngé bole ntsína.* (573)

578. Bɔlɔki ntálɔkák'áís'ilá :

a. Le sorcier n'ensorcelle pas le sommeil.

Expl. : Celui qui vient de loin, a beau mentir.

b. The sorcerer does not bewitch the sleep.

Expl. : The one who comes from far can easily cheat people.

See also: *Bafombaka nd'ólúká, batáfombáká lotúlo.* (116)

Báfɔta ndé nkanga, báfɔfɔté njémbá, báfókokel'émba. (118)

Bomóng'ólá ntátɔmbák'òleka. (634)

579. Bɔlɔki ntényáká 'nk'átosílélák'ílɔngɔ : (H. 659)

a. Le sorcier ne se laisse pas voir, mais il ne fait qu'éliminer notre famille.

Expl. : Quand le sorcier envoûte les gens et les tue, on ne l'aperçoit pas; tout ce qu'on voit ce sont des cadavres.

b. The sorcerer does not show himself, but he eliminates our relatives.

Expl. : When the sorcerer bewitches and kills people, we do not see him at work; the only thing we see are dead bodies.

See also: *Boling'ole nsóngé bole ntsína.* (573)

Bɔlɔki ákoáta ô l'aói. (577)

580. Bɔlɔki ntíméláká, Yáéká Sún'áolimeja:

a. Le sorcier n'avoue jamais sa sorcellerie mais *Yáéká Súnú* l'a avouée.

Expl. : Les sorciers et sorcières n'avouent jamais qu'ils sont coupables; cependant, la grande sorcière *Yáéká Súnú* a avoué qu'elle était une sorcière. Une seule personne fait parfois l'exception.

b. Sorcerers do not admit their craft; however, *Yáéká Súnú* has admitted that she was a witch.

Expl. : Sorcerers never admit that they are guilty. However, *Yáéká Súnú* did admit that she was a witch. Doesn't one single person sometimes make the exception to the rule?

See also: *Bátswáky'áléngé bǎoyaómba mpambo; balɔky'áfé bǎoyaísola.* (339)

Boling'ole nsóngé bole ntsína. (573)

Bɔlɔki ákoáta ô l'aói. (577)

Bɔlɔki ntényáká 'nk'átosílélák'ílɔngɔ. (579)

581. Bɔlɔki ɔw'anto, ɔlɔka líf'étúká:

a. Sorcier, un jour tu ensorcelleras une petite termitière.

Expl. : Bien que le sorcier soit habitué à ensorceler, il butera un jour contre le mur quand il essaiera d'ensorceler une personne forte et bien protégée par les ancêtres.

b. Sorcerer, one day you will bewitch a small anthill.

Expl. : Though a sorcerer is used to bewitch people, he may, one day, run up against a wall when he tries his hand at a person who is strong and well protected by the ancestors.

582. Bɔɔki ɔw'anto, ɔtswá lóbi 'nk'ekó :

a. Envoûteur des gens, toi aussi, tu iras là-bas.

Expl. : Toi qui tues les gens, toi aussi, tu mourras un jour.

b. Bewitcher of people, you too will go down there one day.

Expl. : You who are killing people, you also will die one day.

See also: Bɔɔki, tɔfɛláké likila. (583)

583. Bɔɔki, tɔfɛláké likila:

a. Sorcier, n'oublie pas le cimetière.

Expl. : Même si tu es sorcier, tu vas mourir aussi.

b. Sorcerer, do not forget the graveyard.

Expl. : Notwithstanding the fact that you are a witch, you also will die one day.

See also: Bɔɔki ɔw'anto, ɔtswá lóbi 'nk'ekó. (582)

584. Bolóko bóówá:

a. Le cœur est mort.

Expl. : C'est une expression de douleur.

b. The heart is dead.

Expl. : This is an expression of grief.

See also: Ándofwa lóbi. (28)

Ekúts'eki nd'ɔling'ɛotswá likila, ʒsɔmel'esɔfɔ ná? (1062)

Lokúlakɔkɔ lókí w'ɔkil'ekelé. (1859)

'Nk'eláj'eky'ɔbíki. (2207)

'Nsólína; 'nsólúnga. (2324)

585. Bɔɔk'ɔtálé, nsámbi y'áói:

a. Un long discours indique le manque d'arguments.

Expl. : Un discours interminable manque souvent des points valables.

b. A long discourse points to a lack of arguments.

Expl. : If a speaker drones on and on, he usually lacks good arguments.

586. Bolol'áfée t'isano yündola: (H. 380)

a. L'insensé ne sait pas que le jeu prend fin.

Expl. : Contre tous ceux qui prennent les choses à la légère et ne pensent qu'à s'amuser.

b. A fool does not know that a dance is going to finish.

Expl. : Against those, who think that life is nothing but pleasure.

See also: *Inkúné ntéáká ntek'étongwa.* (1477)

Isan'á ntando 'nk'óféy'ási. (1512)

Nkój'á mbéngá k'isan'a mpóndé. (2262)

587. Bolol'ále 'nk'ǝm'ǝnto:

a. L'insensé est aussi une personne.

Expl. : Il faut respecter tout être humain.

b. A fool is also a human being.

Expl. : One should respect every human being.

See also: *Batáfɔnɔ́lák'ǝnǝju lonjiká lǝkáé.* (262)

Bolol'al'ǝ ndá mpif'ǝkáé. (588)

Ikǝs'ǝátsi kong'ǝkáé. (1367)

Nyam'ǝátak'intuna. (2471)

Tokótó ááte nyama, tofímáké, wokaaka. (2803)

588. Bolol'al'ǝ ndá mpif'ǝkáé:

a. Le fou a ses droits.

Expl. : Il faut respecter tout être humain, qu'il soit petit ou grand, intelligent ou stupide.

b. The fool has his rights.

Expl. : One must respect everybody whether he is small or big, wise or stupid.

See also the references under **Bolol'ále 'nk'ǝm'ǝnto.** (587)

589. Bololé josó, wányá nd'áfɛka: (H. 383)

a. La folie d'abord et puis la sagesse.

Expl. : La vie nous fait apprendre les choses.

b. First stupidity and then wisdom.

Expl. : Life teaches us a lot.

See also: *Bákosúkáká, wangangalaka, elói awâk'onto.* (161)

Bákosúkáká wǝkaka. (162)

Bǝsangá lingambí ekota bíkya ntembe. (389)

Bǝsangá lingambí nkó likǝji, ilǝng'ǝyóun'á mbejí. (390)

ǝl'ákolaké. (1073)

ǝl'ǝondaka wányá. (1089)

Etúmbe, wǝaka wányá, boleka ntáɔngák'ǝsó l'osó. (1260)

Fombá likátó kelá wǝne bákolélá. (1272)

Mbólók'ǝy'ifoso yóló áólak'atumbi wányá. (1953)

Njákáńá nd'áfeka. (2156)
Ómbákólé, l'ǝǝléńa ákí'm'ókosangéláká. (2604)
Óndeláké 'nk'ál'émy'á nkátó, bǝǝmb'atóy'ákíńda é l'iwá. (2619)
ǝǝléńa ákí'm'ókosangéláká. (2653)
Súka, súka ntawímeja, ǝtsw'óyakana. (2775)
Wányá nd'áfeka. (2894)

590. Bololé nkó ntonga: (H. 385)

a. La folie n'a pas de syringe.

Expl. : On ne peut jamais corriger un insensé, un fou.

b. Against stupidity, there is no injection possible.

Expl. : There is no way of correcting a fool or a stupid fellow.

See also: *Ǟotóna bokwá nd'éfambe. (72)*

Bákosúkáká wokaaka. (161)
Bákosúkáká, wangangalaka, elói awâk'onto. (162)
Bololé ntsókáká lilako. (591)
Bǝnsǝnsǝmb'á lǝtsú, lítetele byanga. (782)
Bont'ont'eléńgé. (798)
Ileka nkó ntonga. (1388)
Ileka ntásǝjáká lilako. (1389)
Iléńg'íkě. (1397)
Is'ákolak'ǝfóke, ileka ngoóló. (1507)
Liát'á nkúm'aand'áfosangi. (1685)
Lilako wáe bǝtǝǝji, boté nd'ínkǝé. (1752)
Mpaólaka ntaa. (2045)
'Mpút'ǝlaka mbwá. (2093)
Ǟnúńlak'otúna ná? (2644)
Tímeja ǝ ng'ók'Ifás'ólekáká. (2784)
Súka, súka ntawímeja, ǝtsw'óyakana. (2775)

591. Bololé ntsókáká lilako:

a. Un fou n'écoute pas de conseils.

Expl. : On a beau conseiller un fou, c'est du temps perdu; il ne changera pas son comportement.

b. A fool never listens to advice.

Expl. : Whatever you teach a fool, you are wasting your time. The fool will not listen to your advice.

See also the references under **Bololé nkó ntonga. (590)**

592. Bololé w'ǝń'ǝkukake, bǝkámí bǝí w'ǝlanjá l'ǝlongo: (H. 386)

a. Tu couvres la sottise de ton enfant, mais celle de mon enfant, tu la proclames dans tout le village.

Expl. : Il ne faut pas juger des gens de deux manières différentes.

b. The madness of your child you cover up; however that of my child you proclaim in the village street.

Expl. : One should not judge people by two standards.

See also: *Jǎ wány'â wílíma, j'ôleka fetsá tsǎ.* (1609)

Wikí líkě mǒngó k'ôétola j'ônúngá. (2932)

593. Ból'ǒmǒkǒ ntáúnák'étáfe: (H. 375)

a. La force d'une seule personne ne brise pas une branche.

Expl. : L'unité fait la force. Tous, nous avons besoin de l'aide des autres.

b. The strength of one person will not break a branch.

Expl. : Unity is strength; division is weakness.

See also the references under **Bolito w' itámbá wáe baúnja.** (576)

594. Bolóng'ǎosulungana mbólókó ndá lifoku:

a. Le chasseur a remplacé l'antilope dans le puit.

Expl. : Le mal souhaité pour autrui survient à soi-même.

b. The hunter replaces the antelope in the hunters' pit.

Expl. : That, which you wanted to befall someone, has come to hit yourself.

See also: *Ilóngá y'ěkwaka ákemba nyam'ákemb'olóngi.* (1422)

Mbólókó ǎsulungányáky'ólóngi ndá lifoku. (1951)

Nkwí ǎkwél'ǎ lifoku, bonyanyam'iy'ǎnko bǎnekela tǔú. (2252)

595. Bolóngy'atángaka mbúla ô nyama:

a. Le chasseur pense que la pluie amène des bêtes.

Expl. : Sous une pluie, les bêtes circulent beaucoup dans la forêt. Lorsqu'il pleut, le chasseur est convaincu qu'il attrapera une bête. Si on voit une bonne occasion, il faut saisir l'opportunité.

b. The hunter thinks that the rain will bring animals.

Expl. : During the rain, the animals in the forest roam around. When it rains, the hunter is convinced that he will catch some game. When one sees a good occasion, one should go for it.

See also: *Bokál'etumba ntákandáká lomángá.* (463)

Bǎwá lokúto atánaka mpela. (958)

Jífé, jífé, wímel'ǎ mpóló, basakaka mpóndé, 'nk'ǎsak'áebí. (1629)

596. Bolótsi bótána bolótsi bǒmǎ:

a. Un service en vaut un autre.

Expl. : Si tu fais du bien, l'autre te rendra pareil service.

b. One good turn deserves another.

Expl. : If you do well, people will reciprocate your good services. “One kindness is the price of another”.

See also: *Etúkwá mpúlóngó, ófasímaka l’áyókay’énd’áyókaf’òsò.* (1247)

Lifik’áf’okala. (1698)

Nsós’éká likiló éfa l’òomaka. (2364)

Ómbíkyá la mpela, ‘nkobíkyá l’owá. (2606)

Ónangélé mbwá, eú òkolangél’óna ntsíótá. (2615)

Ósòkotóna wòtóné; òsòkolanga, wòlang’éndé. (2690)

597. Bóló wă njwá wáe lósólóngó :

a. La force d’un serpent réside dans sa queue.

Expl. : La dignité ou force d’un homme est d’avoir une femme et celle d’une femme est d’avoir un mari.

b. The strength of a snake is its tail.

Expl. : The dignity or strength of a man is having a wife; the strength or dignity of a woman is having a husband.

See also the references under **Bolit’òk’òmoto ‘nk’òme.** (574)

598. Bóló w’òkiló ‘nk’ón’al’ekó : (H. 637 + H. 656)

a. La bonté du gendre se voit lorsque la fille est présente.

Expl. : Aussi longtemps que la fille est chez son mari, on vit en bonnes relations avec la famille apparentée. Mais quand la fille a quitté son mari, c’est la fin de ces bonnes relations.

b. The relationship with the in-laws is good as long as the girl is there.

Expl. : As long as the girl is with her husband, there are no problems.

However, as soon as she leaves her husband, it means the end to the good relationship.

See also: *Boseka wă ‘ikiló ‘nk’óna ntáúnya ‘okolo.* (865)

599. Bolumbé wă nkésá bósíleja nkói:

a. L’humidité matinale achève le bois de chauffage.

Expl. : Le matin, lorsqu’on a froid, on se chauffe auprès du feu et on continue à y mettre du bois de chauffage. Lors d’un problème difficile, on continue à chercher des solutions.

b. The morning cold finishes the firewood.

Expl. : Early in the morning, when it is cold, one tries to warm oneself near the fire; one needs to add firewood all the time. In the same way, when a difficult case comes up, one needs to continue to look for solutions.

See also: *Bomámbo w'etand'akata ntáwáká.* (606)
Bomwa ntámélák'iléngé. (688)
Bóna ntáwáká ndá lifélɔ j'isé. (704)
Etand'akata ntáwáká. (1200)
Mbéo jísá ntáwáká. (1944)
Ndíís'okwála, nsásang'okutsu. (2123)
Nkáng'ófáisa wájí, njal'ófáís'okiló. (2203)
Ntáónda, ntáókwa. (2440)

600. Bóm'áf'oéng'ófaɔlá nsé y'óyoko.

a. Quand ton mari n'est pas un riverain, tu ne manges pas des poissons de la pêche *boyoko*.

Expl. : 1. L'enfant mange et s'habille selon les possibilités de ses parents.

2. L'épouse doit se contenter de ce qu'elle trouve dans le ménage de son mari.

b. When your husband is not a fisherman, you will not eat the fish of a *boyoko*.

Expl. : 1. A child eats and puts on what its parents can afford to buy.

2. A wife has to be happy with what she finds in her new home.

See also: *Elong'ále ô lómɔ́ lokói.* (1090)
Lokás'áókotóne, lítetele k'óúmbe mpoké. (1830)
Mpâmpá l'afula, óyal'ě l'afula. (2039)
Mpóndé ô nsé. (2075)
Nganji lokino ng'ósómbe jóká. (2136)
Nkanga lokino, falá nambá. (2184)
Otáát'esemba k'ótsúkálá la waékélé. (2703)
Otáát'ókólóngɔ́ k'óimbwa l'etúmbé. (2704)

601. Bóm'ákěta, nsôw'â nkángi, bonsámb'ákěté, nsôténguma: (H. 411)

a. Quand ton mari t'appelle, tu réponds : je suis malade; quand ton amant t'appelle, tu réponds : je clopine.(c.-à.-d. j'arrive !)

Expl. : Quand on s'aime, on se donne de la peine.

b. When your husband calls you, you answer: I am ill; however, when your lover calls you, you say: I shall limp. (I am coming!)

Expl. : When you love each other, you are not looking for excuses to be absent.

See also: *Esang'éy'otálé, lolango lóf'ekó.* (1155)
Esang'éy'otálé ófólang'ònto. (1156)
Lolango ntsíya la mbúla lóf'ekó. (1875)
Mbat'ékokúl'onsámb'â tól'ék'óme nsóúnya lɔ́. (1936)
Ófókolangé isano nkímo. (2513)

602. Bóm'ákotón'ákasela 'nk'oyalo: (H. 409)

a. Si ton mari te répudie, il te cherche une demeure.

Expl. : Les femmes se consolent ainsi. Elles espèrent trouver un autre toit conjugal, si le mariage prend fin.

b. If your husband repudiates you, he looks for another home for you.

Expl. : Women find solace in this saying, hoping to find another home in case the marriage breaks down.

See also: *Bómot'âyâsé 'nk'oyalo.* (658)

603. Bomámb'ônd'éong'otsíkalaka, bond'áunj'ákwêke: (H. 590)

a. L'arbre *bomámbó* mort reste debout, mais celui qui a des feuilles tombe.

Expl. : « Les pots fêlés durent longtemps ».

b. The dead *bomámbó* tree remains standing, but the one full of leaves comes down.

Expl. : “Creaking doors hang longest”.

See also: *Itókó ik'iy'ótóngélák'étúmbé, bāokunda l'íkó bókólongo.* (1559)

Njoku āyait'a nkóy' ikáé mǒngó. (2167)

604. Bomámbó w'ěngota, bongy'áói, kel'ótsikele la mpifo: (H. 397)

a. Vieux parasolier, arrange tes affaires, afin que tu gardes l'autorité.

Expl. : Si l'autorité veut être acceptée, il faut qu'elle se conduise comme il faut.

b. Old umbrella tree, put your things in order so that you stay in power.

Expl. : If an authority wants to be accepted, it should behave properly.

See also *Ikóké, bolanga w'óm'ǝfǝkwá jiko; ófótsikel'elolé mpifo.* (1349)

Nsóm'ǝfǝy'áói, bǝisé báýǝmǝng'á likila. (2345)

Nsósó bǝǝlǝta basǝngola bǝ nkéma. (2372)

Ōmba likunjú 'nk'ǝsǝlemb'onséngé. (2605)

Tǝléngé tǝléngé wǝe toleka bǝfetsa. (2809)

605. Bomámbó w'ěngot'ówéla ô lóngo lǝl'ófaómeya yǝndá:

a. Gros parasolier, tu fais beaucoup de bruit, mais tu ne peux résister à la hache.

Expl. : Ce bois n'est pas dur et en conséquence est abattu facilement. Ce proverbe parle de tonneaux vides; il y a des gens qui font beaucoup de bruit mais ne réalisent rien.

b. Big umbrella tree, you make a lot of noise but you are not able to resist the axe.

Expl. : The wood of the umbrella tree is rather soft, and so can easily be cut.
Empty barrels sound loudest. Some people make a lot of noise but realise next to nothing.

See also: *Bokung'ónéne nkásá tosaji.* (536)

Bonjémb'áwéla 'nk'ongóngó, ilomb'íkáké if'ɔlɔ. (735)

Engamb'ék'ɔfekɔ ntáóngóláká 'iswá. (1122)

Etsíma ngunda ko nsé befengé. (1232)

Ifulú nkétété, 'nk'óm'ɔa ntete. (1320)

Intóji nk'èmpénd'ákómbol'impáka. (1494)

Mpámb'anénɛ, belemo ntetela. (2035)

Mpwó nk'èmpéndé, ô longilima nd'ólíko (nd'âns'ólíko) (2102)

Njémbá y'ámato ifótswé litumba iyâsélá baóme towá. (2165)

Nkéma ntálék'ónéngé, wemembɔ nd'étáfe. (2223)

Ntéféla la nk'êngila. (2432)

606. Bomámbó w'ètand'akata ntáwáká:

a. Le parasolier qui tend les mains ne meurt pas.

Expl. : 1. Lorsqu'on a fait des bêtises, il faut implorer pardon. Si on fait ainsi, la punition ne sera pas si sévère.

2. Si on est dans le besoin, il faut quémander de l'assistance et on l'aura.

b. The umbrella tree which extends its hands will not die.

Expl. : 1. If you have committed some fault, ask for pardon. If you act in this way, the punishment will not be very severe.

2. If you are in need, ask for help and you will find it.

See also: *Bomwa ntámelák'íléngé.* (688)

By'óbé bɛaka ô l'ákiló. (974)

Etand'akata ntáwáká. (1200)

Mbéo jísá ntáwáká. (1944)

Ndíís'okwála, nsásang'okutsu. (2123)

Nkáng'ɔfaísa wájí, njal'ɔfaís'okiló. (2203)

Ntɔ́ɔ́nda, ntɔ́fɔ́kwa. (2440)

607. Bomang'íyángó íkumwa 'nk'ële nsósó:

a. Lorsque la civette *bomangá* court, elle court vers les poules.

Expl. : Le proverbe glorifie ceux qui montrent une prouesse.

b. When the civet cat *bomangá* runs, it runs towards the chickens.

Expl. : The proverb glorifies people who show force and courage.

See also: *Bont'ɔa lómá ntáángáká jói.* (789)

Ekak'étáak'esuki. (1014)

Elong'ɛa njɔk'ɛfólot'èngangá. (1098)

Ifwɛfwɛ ntáángáká ngunda. (1323)

Jende ntáángáká. (1622)

Jende ntáloták'ésaúli. (1624)
Njoku ntúták'áfeka. (2172)
Nkōngoló ntálotáká longilima. (2274)

608. Bóm'āokotóne, ósūt'ā nkele wáe ēl'em'ōkalé:

a. Lorsque ton mari te dédaigne, tu viens en colère vers moi, ta coépouse !

Expl. : Lorsqu'en colère on accuse parfois des innocents.

b. When your husband refuses you, you come enraged towards me, your fellow wife.

Expl. : In anger, we sometimes condemn the wrong people.

See also: *Bemboj'éfé, bokalé l'onkanga.. (383)*

Bokal'ákolet'inséséng'á lofiko, āowá l'eseng'ēki w'ōtsikél'óme. (460)

Bokal'ákoótela nsóm'ēa jende wāt'ākasa la 'ikambo. (461)

Bokal'ákosóngé, lófósó lófaósíla. (462)

Bómot'ōa lófósó ntáséká l'ōme ntáand'okalé. (663)

Ekil'ēy'okwá ō bón'ōw'okalé. (1036)

Ikākalé la nk'ōkúné. (1324)

Nkanga lófósó ntáséká l'ōme ntáand'okalé. (2183)

Ólang'on'y'óle ngá nyangó, ōw'esemb'ā nkófó ngá y'āfolé ō ntsín'ē'ākosíja njala. (2577)

609. Bomáts'ōkí ntaa: bē:

a. La première épouse bêlait comme une chèvre.

Expl. : La première épouse doit être sévère pour protéger son mari contre les autres épouses, pour se protéger elle-même et sauvegarder les possessions de son mari, au lieu de laisser ses dents en plein air comme fait la chèvre.

b. The first wife bleated like a goat.

Expl. : The first wife should be strict in order to defend her husband against her fellow wives, to defend herself and the property of her husband instead of displaying her teeth like a goat.

610. Bombolí tswís'ā 'isíle:

a. La veuve a des yeux d'un lémurien (tarsier).

Expl. : Dès la mort de son mari, la veuve commence à guetter qui parmi les hommes pourrait devenir son nouveau mari.

b. A widow has the eyes of a *lisíle*.

Expl. : After the death of her husband, the widow starts looking around in order to see who could be her next husband.

611. Bombolí w'ênkótó, wífiyel'òme:

a. Veuve, si tu es trop plaintive, tu suivras ton mari.

Expl. : 1. Si on se lamente trop de la mort de son mari, on souhaite la mort des maris des ses proches.

2. Si la veuve est trop triste, elle suivra bientôt son mari dans la tombe.

b. You, sorrowful widow, you will follow your husband.

Expl. : 1. If you cry too much over the death of your partner, then you wish the death of the husbands of your friends.

2. If you are too sad, then it will not take long before you follow your partner in the grave.

612. Bɔmɛj'òw'ási ntásíják'étóko:

a. Celui qui a soif d'eau ne vide pas la source.

Expl. : N'étouffons pas les ambitions des autres; donnons une chance à tout le monde.

b. The one who longs for water will not finish the whole spring.

Expl. : Let everybody have his fill. Give everyone his chance in life.

See also: *Bokiji wáe lɔmbesi.* (480)

Inkún'áowá la mpós'éy'ási, wòtsútsá l'ikeji. (1460)

Iyóla ntátáká, òkáké 'nk'ekúmányá. (1602)

Njífóáta 'òkáu bɔkɔlɔ. (2166)

Tòkól'òníngá, benin'èfosangi. (2799)

613. Bɔmɛndɛ ntátawá, yáné yá mbúl'ònoómí:

a. L'antilope *bɔmɛndɛ* ne serait pas tuée, si, après la pluie, le soleil ne l'avait pas attirée.

Expl. : Cette antilope aime se coucher en plein soleil après une pluie, s'exposant ainsi au danger d'être vue par un chasseur. Ceci vaut aussi pour celui qui s'expose à des risques par le seul désir d'obtenir quelque chose ou de rencontrer quelqu'un.

b. The antelope *bɔmɛndɛ* would still be alive, if it were not for her desire to feel the sunshine after the rain.

Expl. : After a rain, the antelope loves to lie down in the sun to warm itself; however, in doing so, she exposes herself to the hunter. This saying applies also to the one who runs too many risks by following dangerous desires.

See also: *Bákála njwá, baende bûtuta.* (137)

Bán'ák'òtómbe jòkaka: is'ékínyó ntáikáká la ndekaka. (184)

Botómbe ntáikáká la ndekaka ndé. (922)

Imbóka ñko, ndekaka nd'òsò. (1435)

'Nkí lóbí 'nk'akó, ndekaka. (2237)

614. Bɔmɛndɛ ntɪmbwáká ákwá lisúnúngú:

a. L'antilope *bɔmɛndɛ* ne dort pas là où tombent des morceaux de bois.

Expl. : Personne ne reste où il ne se sent pas en sécurité. Chacun prend fuite devant l'insécurité.

b. The antelope *bɔmɛndɛ* does not sleep where branches fall down.

Expl. : Everybody flees insecurity.

See also: *Batílák'ílɔmbɛ nd'áns'éonga.* (324)

Bɔmɛndɛ ntsɪmbwáká nd'áns'òtekɔ. (615)

Botúmbá nd'étumba. (949)

Ilɔmbɛ nd'áfumba. (1403)

Lifet'á byéngé. (1693)

'Ndá ko tófókitélá. (2110)

'Nòme nkín'á tɔú, bolito bòolekola. (2292)

Nsé bálót'əkej'òfá l'ási. (2304)

615. Bɔmɛndɛ ntɪmbwáká nd'áns'òtekɔ :

a. L'antilope *bɔmɛndɛ* ne dort pas sous l'arbre *bòtekɔ*.

Expl. : L'arbre *bòtekɔ* laisse tomber ses fruits durs à chaque instant. L'animal ne veut pas être frappé par ces fruits. Personne n'aime demeurer dans un endroit dangereux.

b. The antelope *bɔmɛndɛ* does not sleep under a *bòtekɔ* tree.

Expl. : The *bòtekɔ* tree has very hard fruits. An animal does not like to be hit by those fruits. Nobody likes to stay in an insecure place.

See also the references under **Bɔmɛndɛ ntɪmbwáká ákwá lisúnúngú.** (614)

616. Bɔmɛnd'òky'á lifoku wòsefólé 'nk'elɔkɔ ko wòtsíké 'nk'elɔkɔ:

a. Lorsque l'antilope *bɔmɛndɛ* est tombée dans une fosse et l'on essaie de la faire sortir, on a des problèmes; lorsqu'on la laisse dans la fosse, on a des problèmes.

Expl. : On cite ce proverbe lorsque quelqu'un embête des autres à chaque occasion.

b. When the antelope *bɔmɛndɛ* has fallen in a trench and you try to pull it out, you have problems; when you leave it there, you have problems.

Expl. : People say this of someone who annoys people at every occasion.

617. Bóm'íkó botsíka ménjé l'átóká:

a. Le mâle du porc-épic dépose ses piquants dans ses terriers.

Expl. : Ce porc-épic mâle est très turbulent et laisse ses piquants partout ; de même, un criminel fait des ravages sans être attrapé.

b. The male porcupine leaves his quills in its dens.

Expl. : The male porcupine is a stormy fellow and leaves sometimes his quills behind; the same with a criminal who roams around and is never apprehended.

See also: *Baséká lotómbaka é.* (238)

618. Bóm'ôa ntaa ôme ô nd'ínkolínkoko:

a. Un bouc se repose sur une hauteur.

Expl. : 1. On se repose où on se sent à l'aise.

2. Le responsable doit être vigilant.

b. A he-goat rests on raised ground.

Expl. : 1. One rests where one feels at home.

2. A responsible person needs to be alert.

See also: *Y'ókálá la y'áfeka, ilekanaka wáe y'áfeka.* (2964)

Yömel'ă ntaa ô nd'ôkonjí. (2978)

619. Bómóm'aswĩ la wángo wă likambo (mpak'aswĩ l'aóy'ăle nd'ôtéma):

a. La chauve-souris se penche pour réfléchir sur un problème (un vieux incline la tête à cause des problèmes qui sont dans son cœur)

Expl. : Si un vieux incline la tête, c'est qu'il a un problème à régler. C'est la tâche des gens âgés de résoudre des problèmes.

b. A bat bends down to think about a problem. (An elderly person bends his or her head because of problems in his or her heart.

Expl. : An elderly person bends his or her head in order to think about a certain problem. It is the task of the elders to solve problems.

See also: *Āoma nyangó la byófo by'ásángú.* (59)

Āotóna bokwá nd'éfambe. (72)

Bákosúkáká, wangangalaka, elói awâk'onto. (161)

Bákosúkáká wókaka. (162)

Batíkyák'ă wíl'ekɔji. (322)

Batói ntáféndák'ôtsá. (328)

Běsangá lingambí ekota bíkya ntembe. (389)

Běsangá lingambí nkó likɔji, ilɔng'ăyóun'ă mbejí. (390)

Bongunj'ákosangela mpela, balá iwánga té. (727)

Botálé wă loléu ntómbóláká jólo. (890)

Ekóta nd'ótúmbá ntaa ntótswáká. (1054)

Engambí nd'ótúmbá, ntaa ntótswáká. (1124)

Likamb'én'engambí ntásekwáká. (1709)

Lingólóngól'ákolaké mbóka. (1766)

Liwa líumá falá 'nk'isó. (1801)

Lonjwé lőyőyá límá mpáko. (1896)

Ófósúke wáe ósómánya. (2519)
Ósing'óóng'óndeky'éú bokálá; eú óa mpak'óndéy'ebúin'ékí fafá. (2687)
Ótungy'ósóléngola. (2746)
Ótútsy'á mpoké ô mpaka. (2750)

620. Bomóng'émbe alelaka nd'êtsá:

a. Le responsable du cadavre pleure au chevet.

Expl. : Le proche parent ressent un chagrin sincère. Il prend place au chevet du lit sur lequel le regretté a été mis en bière.

b. The one responsible for the dead body weeps at the bed head.

Expl. : This relative feels a sincere sorrow and takes her place at the head of the bed on which the dear one is laid out.

See also: *Bomóng' ílák'álelak'ă jólo.* (627)

621. Bomóng'ékuté 'nk'ont'ófujis'ónkésá: (H. 417)

a. Le petit déjeuner appartient à celui qui est le plus matinal.

Expl. : Si on veut réussir dans la vie, il faut s'appliquer aux études ou au travail dès le matin.

b. Breakfast belongs to the early riser.

Expl. : "It is the early bird that picks the worm". If you want to succeed in life, you have to work hard.

See also: *Bonjángá ndá wáto ntáomáká nsé.* (731)

Botáy'ă lisóko ntáomáká nyama. (894)

Éímb'akáká l'ekalemaka, omeka nd'éímb'akáká. (1005)

Eóto ô yókó. (1145)

Eóto ô likata. (1143)

Ikokolo ntémala, botéma ntálá. (1354)

Ikokolo ntémala, loléu ntámámunga la lílá. (1355)

Ilóna otáléfá, lokombo otákombá, otúngol'otómba nkó? (1421)

Kalémá, báokotswêla. (1656)

Kúnjw'ónkésá. (1672)

Likóngá lífúté nd'áfeka ntáókáká nyama. (1739)

Lólómbó ntányólák' ífóle. (1879a)

Mpɔw'éfótsw'ókonda, yáká yén'éfel'íyɔk'éntɔtɔ. (2088)

Ófókatsá áfááta njiká. (2511)

Óndás'ólótsi 'nk'omóngó. (2616)

Óyale nkól' éa nkóji, éfaókɔjwêla nsé nd'ílɔmbe. (2757)

Wakémbyaka. (2881)

W'ólén'ekómb'éle nkoso, nkos'ókíndákí wememb'ă ntɔk'éy'osala. (2940)

622. Bomóng'élájí batôswéjáká nkélé :

a. On ne dispute pas la palmeraie avec le propriétaire d'un ancien emplacement.

Expl. : On ne peut s'approprier quoi que ce soit, même pas sous prétexte que l'endroit a été abandonné depuis longtemps. Non, il y a toujours un propriétaire.

b. There is no discussion possible with the owner of an old settlement about the palm plantation.

Expl. : One cannot appropriate anything, not even under the pretext that the place has been lying abandoned for a very long time. No, there is always an owner of the place.

See also: *Áfɔ́ɔ́ngé ô bááj'ákísó báotswá nsé.* (7)

Bakulá bã málé, walanganyak'esɔ́ngɔ́. (165)

Bekol'áfa nsako. (376)

Bofambe ntáɔ́ngák'ísangá. (428)

Bokún'átswáká nkélé, okembaka 'otoko, mbá y'ókúné ile y'ánsámhá. (534)

Eembe ntásámhá'ésík'éky'end'ósijwáká. (983)

Elongá nsako, nyam'onto l'onto. (1092)

Ibóngo nsako, wěngy'ont'ókáé wáto. (1281)

Jámúú líká bolíko wáe l'ɔ́sɔ́myákí. (1607)

Lilia lífósámbe bamóngó líkó. (1758)

Lióta ntáɔ́ngáká l'ókún'áotake. (1782)

Lonkáas'ále wáe tolelo tolelo. (1897)

Loulú isangá, liómbo bont'onto. (1924)

Málé áóóta, walanganyak'ileka. (1925)

Mbw'étáomé liokó ntááté nkóló. (1990)

Mpɔ́l'éy'ikeji ô wáj'ók'áébí. (2074)

Nsomb'ík'ôtsó la nkómb'á nkómbó. (2334)

Ntákwéké la nkó yumbi. (2412)

Ô báotswá, ô nk'ókáw'ɔ́l'ékɔ́! (2489)

Tosangí nyangó l'omóngó nyangó. (2827)

623. Bomóng'ésé aíkaka l'ofaya: (H. 418 + 2082)

a. L'autochtone vit grâce à son visiteur.

Expl. : Il faut bien recevoir des visiteurs, parce que, parfois, le visiteur amène des cadeaux ou des informations utiles. Peut-être, un jour seras-tu reçu par ce visiteur chez lui.

b. The villager survives thanks to his visitor.

Expl. : One needs to receive visitors well, because, sometimes, they bring gifts or vital information. Moreover, one day, the same visitor may receive you at his home.

See also: *Báólútaka ô ntsífókínda.* (213)

Batátónáká bofay'ōw'ūlu. (309)
Īkí w'ōkafáká yōkōlōmbela. (1339)
Lifík'áf'okala. (1698)
Lōō ntátswák'ēfī'nd'úté. (1914)
Nsós'eká likiló ēfa l'ōomaka. (2364)
Okaak'efóngó baáná, nkín'ókita lóby'ek'efóngó. (2525)
Ōkafá ntímáká mpóló. (2529)
Ōkaf'ōnúbola, ótswá wáe engambí. (2530)
Ōmbíkyá la mpela, 'nkobíkyá l'ōwá. (2606)
Ōnangélé mbwá, eú ōkolangél'óna ntsiótá. (2615)
Ōsōkotóna wōtóné; ōsōkolanga, wōlang'éndé. (2690)
Tōkēndaka 'nk'enanga. (2797)

624. Bomóng'ésíká, bolinga bōokisola:

a. Maître de maison, la fumée t'a trahi.

Expl. : C'est la fumée qui indique la présence des gens. Il y a quelque chose qui t'a trahi.

b. Owner of the place, the smoke has betrayed you.

Expl. : Smoke betrays the presence of people. Something must have betrayed you.

See also: *Álé jina wâte āky'ont'olekáká.* (19)

Esík'ey'ifel' ō nsúmolóngi. (1177)

Ifulú l'ōndōkotóji. (1317)

Lōmb'āolófela wēla. (1883)

Lōmb'āōlōtsw'āotsíka wēla. (1884)

625. Bomóng'etsím'ēlaka é yokoyoko, mpáng'ílong'ākok'a mbáosa: (H. 418)

a. Le propriétaire de l'étang écope vigoureusement, puis toute la famille vient ramasser les poissons.

Expl. : Si quelqu'un dans une bonne position travaille arduement, ses sujets en profitent.

b. When the owner of the pond bails out with a lot of vigour, the whole family picks up the fish.

Expl. : If a boss works hard, his employees or subjects will profit from his work.

See also: *Bātsw'ōkálá lokémyaka, bāyōy'āfek'elúkel'ēká tongāngambí.* (340)

Bomóngó wáj'áokila tóma; bonjemba, ámból'isúngi wōtswa. (643)

Bomóngó wáto álukake mpáng'áfengol'ilongō. (644)

Etsína nd'ōmwa, mpōnye nda likata. (1237)

Etsína nkitó. (1238)

Etsín'ēa wejá w'ēsai ntākambák'ōlemo w'ōlō. (1240)

626. Bomóng' íkulá ãoténa nkói l'akata: (H. 2155)

a. Le propriétaire du couteau casse le bois de chauffage avec ses mains.

Expl. : Parfois, on ne se réjouit pas de ses outils, parce que d'autres personnes les ont empruntés et ont oublié de les retourner.

b. The owner of the knife breaks the firewood with her hands.

Expl. : Sometimes, one is not in a position to make use of one's own tools, because others have borrowed them and forgotten to return them.

See also: *Äofim'omóngó lisál'ekokó.* (36)

Äɔfɔnɔl'etúmb'okándo. (38)

Äɔlá wéo l'otsó k'äɔléngɛja njwé. (49)

Äotómba l'èlanga l'éókó. (70)

Bändélá, bändúká ko l'onkín'ónéná nkitó l'osál'ónko. (189)

Bäowéj'omóng'ónkóndo njenjé. (226)

Betúmo byěyá, yɔkɔ mponga, bonsámbá ng'émí 'mpaólúkola, ònko wáe nkás'ile nd'òkonda. (403)

Bokungú 'ikwá, waka 'ikɔtama, elelo 'nko lóbí ko mbil'én'ákulej'ekolo. (538)

Bolinga, íla 'ikútsu mpímbó. (572)

Bomóngó'ísála ntálék'ètémbé. (630)

Bomóngó liéké lokal'ä ntúndo. (635)

Bomóngó nsíng'áɔl'ítsá. (640)

Bomóngó yándá ntábúnláká nkói l'akata. (645)

Bosálá bókí mpúnda. (839)

Botúté l'aúta, eoka l'ɔmɛnge, ifak'ónúmbáky'áúta lakó l'ilóndé. (951)

Etóng'elíko ntáléké ndeɔla. (1212)

Isɔf'itúwaka liyóló, nd'élongi nk'ebw'éy'oyaa. (1546)

Itúlukw'òyów' ä njéélá, bomóng' ifom'òle nd'ésúlú. (1575)

Lɔmémbélé ntókáká nkanga bónj'isei. (1888)

Loóla lórtómbak'elíkó. (1907)

Mpwó nk'isei. (2103)

Nkanga yíy'akíndaka lɔkendɔ l'eléka békí'ndé ntsínáká. (2194)

Nsɔmbí tɔla, njúw'ólémó. (2335)

Ŋkɔtáki ngond' äosómba ntúkúnyú l'etóo. (2556)

Ŋlék'òlílí wofwak'entombo, ófóy'šlá 'óky'entombo. (2591)

Ōmukákí bekɔmbe äɔléla nsé la nkásá. (2612)

Ōmuky'ebwo, áyɔl'ètémbé. (2613)

Ōnúmba mbá òndótala nkangu l'ónámel'íy'èsáká. (2643)

Ōomákí nsósó áɔlá bekɔsɔ. (2660)

Ōomaki nyama álá bakɔlɔngɔnyó. (2661)

Ōómbákí nsósó áɔlá bekɔsɔ. (2663)

627. Bomóng'ílák'álelak'ä jólo:

a. Le propriétaire du corps crie dans son nez.

Expl. : La vraie tristesse est plus profonde que les signes extérieurs des larmes et des cris.

b. The next of kin of the corpse weeps in his nose.

Expl. : Real sorrow goes deeper than the external signs of tears and weeping.

See also:

Bomóng'émbe alelaka nd'êtsá. (620)

628. Bomóng'íláká ámel'ô bási, bafaya bál'ékokó: (H. 419)

a. Le propriétaire du défunt boit de l'eau, tandis que les visiteurs mangent des cannes à sucre.

Expl. : 1. La famille du défunt souffre parfois beaucoup pour recevoir tout ce monde qui vient pleurer le décédé.

2. Le deuil comporte un jeûne plus rigoureux que la parenté est proche.

b. The next of kin drinks water whilst the visitors eat sugarcane.

Expl. : 1. Quite often, the family of the dead person suffers a lot in order to receive all the visitors who come to assist at the funeral celebrations.

2. The near relatives of the deceased have to observe a stricter fast than the other mourners do.

629. Bomóng'imbóka alekak'osó, ifafaya yutak'olá: (H. 415)

a. Le propriétaire de la piste marche en tête, puis l'étranger retourne chez lui.

Expl. : 1. On doit laisser l'initiative au maître de maison. Il connaît les dangers et le protocole. L'étranger (visiteur) doit être modeste et doit éviter de s'imposer.

2. L'étranger doit consulter ceux qui ont débuté les travaux.

b. The owner of the track walks in front whilst the visitor returns home.

Expl. : 1. Leave to the owner of the house to take the initiative, because he knows the customs and eventual pitfalls. The visitor has to be modest and avoid imposing himself.

2. The stranger should consult those who started the job.

See also: *Ásǐjá w'ékok'éney'ǎ 'ifaya, nd'ól'ósíja wá'okonjí.* (77)

Baís'iló ntólóngánáká nkang'otúmbá. (131)

Bákětáká "jubólá", ɔkɔkɔlaka, w'ǒndólekí jibókɔ botálé (Baénga). (143)

Baóy'úké afitaka lolango. (228)

Bofaya nd'áns'á nkóló. (435)

Bofaya ntángéláká nkóló. (444)

Bofaya ntéáká litsíma línímol'ís towawa. (447)

Bofaya ntéáká tɔnkókɔ ts'ékeji. (448)

Bofaya ntsúláká mpao, áfěy'ókonda. (449)

Bofaya ntsúláká njémbá. (449)

Bomóng'ókonda ntáúngáká tɔsélo ts'ékeji. (633)

Bomóng'ólá ntátɔmbák'òleka. (634)

Bomóngó liwa wáe òmekaka boínga. (637)

Imanga, emí mǒngó 'mang'okálá. (1534)

Mbólók'éy'ofay'áféy'élék'òlélá. (1952)

Ól'ǎ mǎngi, ǎnén'ewélo. (2572)

630. Bomóng'ísála ntálék'étémbé: (H. 414)

a. Le propriétaire du champ ne doit pas manger des tiges.

Expl. : Celui qui a travaillé beaucoup doit profiter de son travail.

b. The owner of the field should not only eat the stems.

Expl. : When one has worked hard, one should profit from one's work.

See also the references under **Bomóng' íkulá ǎoténa nkói l'akata. (626)**

631. Bomóng'ítúnd'ǎotsúkala nd'òlelo: (H. 422)

a. Le propriétaire du ramasse-poussière est assis sur les bords.

Expl. : Le propriétaire tire peu de profit de ses biens ou en est dépossédé complètement.

b. The owner of the dust mat sits on the edge.

Expl. : The owner is not able to profit from his property or is simply dispossessed.

See also the references under **Bomóng' íkulá ǎoténa nkói l'akata. (626)**

632. Bomóngó jala ntáfítáká, ǒfita wáe bofaya:

a. Le propriétaire des latrines ne peut les salir; c'est plutôt le visiteur qui les salit.

Expl. : Le propriétaire est toujours soucieux de ses biens.

b. A person does not soil his own pit latrine, but a visitor may do so.

Expl. : The owner takes good care of his property.

See also: *Nyang'éá ntsikélá áfaókita ng'éké mǒngó. (2475)*

Nyang'éá webí l'atóy'óló. (2476)

ǒndóka mpok'ééfě 'nk'ǒnēmákí. (2624)

ǒndóka mpok'ééfě 'nk'ǒsómákí. (2625)

ǒtútsí la nkéma ǒndésany'olíkó. (2748)

633. Bomóng'òkonda ntáúngáká tǎsélǎ ts'èkɛji:

a. Le propriétaire de la forêt n'ignore pas les bords des ruisseaux.

Expl. : Chacun connaît son propre métier et sa propre famille. Il faut respecter son savoir.

b. The owner of the forest knows exactly the banks of the little streams.

Expl. : Respect the owner for what he is and for what he knows.

See also the references under **Bomóng'ímbóka alekak'osó, ifafaya yutak'olá. (629)**

634. Bomóng'ólá ntátombák'òleka:

a. Le villageois n'épouse pas une folle.

Expl. : Les villageois se connaissent, alors qu'un étranger peut être trompé.

b. The village man will not marry a fool.

Expl. : The village people know one another, whilst a stranger may easily be misled.

See also: *Bafombaka nd'òlúkà, batáfombáká 'otúlo.* (116)

Báfɔta ndé nkanga, báfɔfɔté njémbá, báfókòkèl'émbe. (118)

Bɔlɔki ntálɔkák'áís'ilɔ. (578)

635. Bomóngó liéké lokal'ǎ ntúndo: (H. 423)

a. Le propriétaire du lac a sa claie au bout.

Expl. : D'autres personnes se sont appropriées de la place et n'ont pas respecté les droits du propriétaire.

b. The owner of the lake has his fishing gear at the end.

Expl. : Others have taken over the place and have not respected the rights of the owner.

See also the references under **Bomóng' íkulá ǎoténa nkói l'akata.** (626)

636. Bomóngó likambo ntéáká nsang'élòkò :

a. L'accusé ne sait pas s'exprimer.

Expl. : On emploie ce proverbe quand on est dans une position difficile, presque impossible.

b. The accused does not know how to express himself.

Expl. : One is in an awkward and nearly impossible situation.

637. Bomóngó liwa wáe òmekaka boínga:

a. La propriétaire des feuilles de manioc en mange la première poignée.

Expl. : 1. C'est elle qui a préparé ces feuilles et elle en mange avant tout le monde pour s'assurer qu'elle aura une autre grossesse.

2. Elle en mange pour s'assurer qu'elles ont bon goût.

b. The owner of the cassava leaves is the first to taste them.

Expl. : 1. The owner prepares those leaves and takes the first bite to make sure that she will become pregnant again.

2. She tastes the dish first to make sure that the leaves taste well.

See also the references under **Bomóng'ímbóka alekak'osó, ifafaya yutak'olá.** (629)

638. Bomóngó ngonda áóyala ětěta :

a. Le propriétaire de la forêt ne répond plus aux appels.

Expl. : Le notable mort ne répond plus aux demandes des siens.

b. The owner of the forest does no longer answer the many calls.

Expl. : The dead leader no longer answers the many requests addressed to him.

See also: *Bafok'äky'ôlóngy'äfönda nyama, ntátsík'íala nkombo.* (113)

Botúli áówá, mbolo yélengana. (938)

Ekólóngw'éy'isékot' íkwéki l'etumba, báájí báókend'etaká. (1053)

Esas'ëk'òkond'ëtíndák'îíndó. (1162)

Ilinga yá lókendó, betúmbá béósamb'enombo. (1398)

Ilónka íky'ôlóng' ífönda nyama 'nko ntátsík' íala nkombo. (1412)

Nsóng'ále ngelé, belemo byélengana. (2346)

639. Bomóngó ngond'áóyala nd'étate:

a. Le propriétaire de la forêt n'en reçoit qu'une partie.

Expl. : On a donné très peu au propriétaire.

b. The owner of the forest has received only a part.

Expl. : They have given the owner very little.

See also the references under **Bomóng' íkulá äoténa nkói l'akata.** (626)

640. Bomóngó nsíng'áol'îtsá:

a. Le propriétaire du poisson *nsíngá* en a mangé la tête.

Expl. : On n'a pas respecté les droits de propriété.

b. The owner of the *nsíngá* fish has eaten its head.

Expl. : People did not respect the rights of ownership.

See also the references under **Bomóng' íkulá äoténa nkói l'akata.** (626)

641. Bomóngó nyam'äf'ekó nyama 'ikólóngonyó : (H. 413)

a. Lorsque le propriétaire de la viande est absent, on ne reçoit que les jointures.

Expl. : Lorsqu'on rend une visite à un ami malheureusement absent, la réception risque de n'être pas fameuse.

b. When the owner of the meat is absent, one receives only the knuckles.

Expl. : When you visit a friend who happens to be absent, your reception is rather poor.

See also: *Äf'ekó ntálámbélák'öfaya.* (2499)

Weby'áf'ekó, nyama 'ikólóngonyó. (2902)

642. Bomóng'ötúmbá tótáng' îleka: (H. 416)

a. Ne considère pas le propriétaire de maison comme un idiot.

Expl. : Construire une maison, c'est un grand travail. Si on n'est pas courageux et entreprenant, on ne réussit pas. Il faut respecter tout être humain.
b. Do not take the owner of a house for an idiot.

Expl. : It takes a man to construct a house. One needs to be courageous and enterprising. We need to respect every human being.

See also: *Ófa ntómis'ófaótumbey'esángé l'etate.* (2494)

643. Bomóngó wáj'áokila tóma; bonjemba, ámból'ísúngi wôtswa: (H. 431)

a. Lorsque le mari a refusé la nourriture, toi, célibataire, prends le brandon et va te coucher.

Expl. : Si le maître de maison ne s'intéresse plus à une affaire, ceux qui l'assistent feront de même.

b. When the husband has refused the food, you, bachelor, take your torch and go to bed.

Expl. : If the owner himself pulls out of a business, the ones who assist him will follow suit.

See also: *Bomóngó wáto álukake, mpáng'áfengol'ilongo.* (644)

Botúli ntátúléláká mpambí. (945)

Etsík'ótswá kelá nyangó l'ón'ásileja'iméso. (1231)

Etsín'èa wejá w'èsai ntākambák'òlemo w'òlo. (1240)

Líkofata já ngóya móngó la 'íkofata já ngóya j'òkalé. (1736)

Limeso káaká otúmola bomóng'ésíká. (1761)

644. Bomóngó wáto álukake, mpáng'áfengol'ilongo : (H. 432)

a. Le propriétaire de la pirogue doit payer lui-même avant de réprimander sa famille.

Expl. : Le propriétaire doit s'y mettre avant de blâmer ceux qui ne font rien. Il a la première responsabilité ; il faut qu'il donne l'exemple avant d'exiger quelque chose des autres.

b. The owner of the dugout has to row himself before blaming his family.

Expl. : The owner has to pull his weight before he can tell others off for not doing so. He has the first responsibility. He has to set the example before asking others to follow suit.

See also: *Bātsw'ókálá lokémyaka, bāyōy'áfek'elúkel'éká tongāngambí.* (340)

Bomóng'étsím'élaka é yokoyoko, mpáng'ilong'ákok'a mbáosa. (625)

Bomóngó wáj'áokila tóma, bonjemba, ámból'ísúngi wôtswa. (643)

Etsína nd'ómwa, mpōnye nda likata. (1237)

Etsína nkitó. (1238)

Etsín'èa wejá w'èsai ntākambák'òlemo w'òlo. (1240)

Kaá mbwá liwa, w'òfá l'itoko? (1654)

645. Bomóngó yǎndá ntábúnóláká nkói l'akata: (H. 434)

a. Le propriétaire de la hache ne doit pas fendre le bois de chauffage à la main.

Expl. : La personne possédant des outils a le droit de s'en servir.

b. The owner of the axe should not split the firewood with his bare hands.

Expl. : We should not prevent a person from using his own tools.

See also: the references under **Bomóng' íkulá ãoténa nkói l'akata.** (626)

646. Bomóngó yǎkó ál'étémbé: (H. 414)

a. Le propriétaire du manioc ne mange que les tiges.

Expl. : On plante du manioc pour qu'un jour on puisse en manger les tubercules et les feuilles. Si d'autres prennent tout et ne laissent que les tiges non comestibles, cela signifie qu'ils ont dépossédé l'ayant droit. Il faut respecter le droit du propriétaire.

b. The owner of the cassava eats the stems.

Expl. : People plant cassava with the hope to eat one day both the bulbs and the leaves. If others have taken it all and only left the stems, that means that they have dispossessed the owner. One should respect the right of the owner.

See also the references under **Bomóng' íkulá ãoténa nkói l'akata.** (626)

647. Bomóngó yǒmb'awêlaka : (H. 435)

a. Le propriétaire meurt pour sa possession.

Expl. : Si vous vous tentez de récupérer votre possession de force (par exemple votre épouse), vous risquez de vous blesser et même de mourir.

b. The owner can even die for his property.

Expl. : If you try to retake your possessions by force (for example your spouse), people may beat you up or even kill you.

648. Bómot'áfa la mpaka: (H. 127)

a. La femme n'a pas le droit d'aînesse.

Expl. : 1. Autrefois, les femmes ne pouvaient être des juges officiels.

2. On utilise ce dicton lorsqu'une femme âgée, au lieu de calmer les esprits des gens en colère, les excite davantage.

b. A woman has no right to be counted among the elderly.

Expl. : 1. Traditionally, women did not occupy the seat of a judge.

2. They quote this saying if an elderly woman, instead of calming down the spirits of angry people, incites them.

See also: *Esómanyá nkókó.* (1179)

Isómányá (ale wáe isómányá). (1547)

Likalé la nkó móngó 'nk'òme la nk'ísómányá. (1707)
Lokolé ntátswák'ètumba, bosálá ô yösómányáká. (1852)

649. Bómot'áfeka mbá nd'íkatsa, áféne nkóf'ěká 'iyá:

a. La femme a mis un tabou sur les noix de palme dans sa cuisine, parce qu'elle ne voit pas la couronne du palmier.

Expl. : La femme ne pense pas au fait que son mari a risqué sa vie en montant dans un palmier pour couper ces noix de palme. C'est comme l'épouse qui refuse un peu d'argent de poche à son mari qui lui a remis tout son salaire.

b. A woman forbids her husband to touch the palm nuts in her kitchen, not being aware of the top of the palm tree (where he cut the nuts).

Expl. : The woman forgets that her husband risked his life by climbing a tall palm tree in order to cut the palm nuts. It is like the woman who refuses her husband any pocket money from his own salary.

See also: *Áofim'omóngó lisál'ekokó. (36)*

Áɔfɔnɔl'etúmb'okándo. (38)

Áɔlá wéo l'otsó k'áɔléngéja njwé. (49)

Áotómba l'élanga l'éókó. (70)

Bokungú 'ikwá, waka 'ikótama, elelo 'nko lóbí ko mbil'én'ákulej'ekolo. (538)

Bolinga, íla 'ikútsu mpímbó. (572)

Bomóng' íkulá áoténa nkói l'akata. (626)

Bomóngó'isála ntálék'ětémbé. (630)

Bomóngó liéké lokal'ă ntúndo. (635)

Bomóngó nsíng'áɔl'ísá. (640)

Bomóngó yándá ntábúnóláká nkói l'akata. (645)

650. Bómot'áf'eót'ěy'onto: (H. 437)

a. La femme n'est parente de personne.

Expl. : Elle est sans pitié. Son mari abat la forêt pour avoir des champs; mais elle prend les produits de ces champs et elle les donne à son amant.

b. A woman is nobody's relative.

Expl. : She is without pity. Her husband cuts down a forest to make fields, but she takes the produce of those fields and gives them to her lover.

See also: *Bómot'ale wáe bokulak'ókí nsósó. (651)*

Bómoto nd'ólóki. (669)

Lómémbélé ntsókáká nkanga bónj'isei. (1888)

Mpwó nk'isei. (2103)

Ólá l'ómoto, ólá l'ólóki. (2570)

651. Bómot'ale wáe bokulak'ókí nsósó:

a. La noblesse d'une femme est comme celle du coq.

Expl. : Un conte dit qu'une femme n'aimait aucune bête, excepté le coq. Un jour, elle rencontre un coq en train de manger des lombrics (qu'abhorrent les *Móngɔ*). Ce dicton compare la femme au coq dont le corps est joli, mais qui se nourrit de lombrics ! P.e. une femme vivant dans l'aisance commence à flirter avec un servent de son mari.

b. The nobility of a woman is that of a cock.

Expl. : A story tells us that a certain woman loved only one animal, namely the cock. However, one day she met a cock, the bird was busy devouring earthworms. (The *Móngɔ* detest these worms). Moreover, they compare a woman with a cock, because both have a nice appearance but the cock eats earthworms. It is like a woman whose husband is well off, but who starts flirting with the servant of her husband.

See also: *Bómot'ǎf'eót'ěy'onto.* (650)

Bómoto nd'ólɔki. (669)

Etsets'éká nkoso ntálekánáká. (1219)

652. Bómot'ale wáe elang'ěká lóso; wě óyésányá wǐji ko ndɛkɛ bálélé wǐji:

a. La femme, c'est comme un champ de riz; tu le protèges d'un côté et les oiseaux le picorent de l'autre.

Expl. : Il est extrêmement difficile d'empêcher une épouse d'avoir des amants.

b. A woman is like a rice field; you keep watch on one side and the birds eat the rice on the other side.

Expl. : It is extremely difficult to stop one's spouse from having lovers.

See also: *Batókélák'étóo jilo; ɔ́ndókelak'ɪ́s jilo wáe botéma.* (330)

Bómot'ale wáe nyam'ěa njɔku. (653)

Bómoto ndé mbwá. (666)

Bómot'ǎa litúká k'osámbe wǎ lokaí ale ng'òkómbé wǎ wólo wǎ nsombo. (662)

Bómoto ndé wǎto : (bonto nkó loswélé ákus'òkondela) (667)

Bómoto nd'ómende. (670)

Bómoto wáe inenge, nk'ófí'nd'ósóngéla. (675)

Bómoto wáe isásáng'á linkɔ, nk'ófôsátélá. (676)

Etalang'ěa ntand'éfónám'íyɔkɔ 'nk'asúw'álekake. (1198)

Isáng'á linkɔ nk'ófôsátélá. (1513)

653. Bómot'ale wáe nyam'ěa njɔku:

a. La femme, c'est comme la viande d'un éléphant.

Expl. : Lorsqu'un éléphant a été tué, tout le monde s'empare de sa viande. De même, la femme est convoitée par n'importe quel homme. Bien que le

proverbe parle ici de l'infidélité des femmes, il montre aussi le caractère des hommes.

b. A woman is like the meat of an elephant.

Expl. : When an elephant has been killed, the meat is up for grabs. In the same way, a woman is desired by any man. Though the proverb speaks of the infidelity of women, it shows also the mentality of men.

See also the references under **Bómot'ale wáe elang'ěká lóso; wě óyésányá wiji ko ndeke báólé wiji.** (652)

654. Bómot'ăokíma nsósó l'óól'ă jende:

a. La femme poursuit la poule par manque d'homme.

Expl. : Quelqu'un essaie de se débrouiller malgré toutes les difficultés.

b. A woman chases after a chicken for lack of a man.

Expl.: Someone tries to survive notwithstanding the odds.

See also: 'Mmele l'ás'ă 'isáfá l'ojánga w'ăs'ă 'ikeji. (2006)

Mpós'ěy'ăsi, nsômel'elélé. (2080)

'Nsôfotamela wéngé l'osámb'ă nganja. (2314)

'Nsôkît'okau la mpós'ek'íté. (2317)

'Nsôkît'onkenju l'oóla wă likóngá. (2318)

Nsósóla nkôngóló la jilo. (2347)

'Nsóóngol'esukúlu l'oóla wă nsósó. (2349)

'Nsótóngá lifek'ótete l'óóla wă jáng'ă liyá. (2386)

Ntăata nsósó básulungany'esukúlu. (2402)

655. Bómot'ăokotóna ô ngá nsomb'ăđkoma: (H. 438)

a. Quand une femme te dédaigne, elle grogne comme le sanglier.

Expl. : Quand une femme ne veut plus de toi, inutile de discuter: elle ne t'aime plus.

b. When a woman repudiates you, she grunts like a wild pig.

Expl. : When a woman turns her back on you, do not try to discuss things. She has made up her mind.

See also: *Bómot'ăokotóna ô ngá nsombo ntûtéláká likílí.* (656)

656. Bómot'ăokotóna ô ngá nsombo ntûtéláká likílí:

a. Si l'épouse te répudie, c'est comme le sanglier qui ne revient plus sur sa piste.

Expl. : Si ton épouse a décidé de te répudier, sache que sa décision est définitive.

b. If your wife is finished with you, she is like a wild pig, which never comes back to its path.

Expl. : If your spouse repudiates you, her decision is final.

See also: *Bómot'áokotóna ô ngá nsomb'ázkoma.* (655)

657. Bómot'ási, jende tsā:

a. La femme, c'est comme l'eau, et l'homme comme le feu.

Expl. : Dans leur vie conjugale, lorsque le mari se met en colère, la femme doit agir comme l'eau qui éteint le feu (la colère de son mari).

b. A woman is like water and the husband like fire.

Expl. : In their life together, when the fiery husband becomes angry, the wife has to act like water extinguishing the fire.

658. Bómot'âyâsé 'nk'oyalo:

a. La femme ne cherche qu'une habitation.

Expl. : La femme n'est à l'aise que mariée. Son mari s'occupe de tous ses besoins, de ses malheurs comme de ses maladies.

b. A woman only looks for a house.

Expl. : A woman is at ease only with a husband who looks after her life, her needs, her misfortunes and her illnesses.

See also: *Bóm'ákotón'ákasela 'nk'oyalo.* (602)

Iful'áfengol'ɔkɛj'ɛn'elélé. (1309)

659. Bómot'ifulú, kong'olembo: (H. 439)

a. La femme, c'est comme l'oiseau; l'anneau de cuivre est la colle qui la retient.

Expl. : La femme qui veut quitter le toit conjugal, n'est retenue que par la dot versée par son mari à ses parents.

b. A woman is like a bird; the copper ring is the glue which keeps her back.

Expl. : When a woman wants to walk out of her marriage, the only thing, which retains her, is the bride price paid by her husband to her relatives.

See also: *Bón'áfáemol'eala, isé mǎngó ntáfěmol'eala.* (694)

Tómóól'éa liála wáe baúmbá. (2823)

660. Bómot'ôa jémi batôwěngáká:

a. On ne verse pas de dot pour une femme enceinte.

Expl. : La femme enceinte est un grand risque; elle peut mourir à cause de sa grossesse. On ne verse donc jamais de dot pendant la grossesse d'une fille. Il faut être prudent si l'on ne connaît pas les conséquences de ses actions.

b. One does not pay a bride price for a pregnant woman.

Expl. : A pregnant woman is a liability; she may even die in the course of her pregnancy. That is the reason one does not pay yet any bride price. Be careful, if you cannot foresee the consequences of your actions.

See also: *Batákímánáká l'okósola mbáká, ófóy'óamana.* (269)

Ótsímél'óníngá 'ifoku ntsín'éy'iwá, lífólek'omóngó. (2727)

Óyóundé okítaka. (2767)

Wakóngaka, boseka 'okáu la w'óf'ólótsi. (2882)

661. Bómot'óa júwa mpísaji nd'átáma:

a. La femme jalouse a les larmes aux yeux.

Expl. : La femme terrorisée par son mari est jalouse de ses coépouses ou d'autres femmes heureuses ; elle a facilement les larmes aux yeux.

b. A jealous woman has tears on her cheeks.

Expl. : A woman, who is beaten up regularly by her husband, becomes jealous of her fellow wives and other happy women and will easily have tears in her eyes.

See also: *Boél'ófólang' itsw'áfete.* (420)

Bómoto wáe itswá, áfólang'óél'áfete. (677)

Eteko tonkómá tófé. (1207)

Totéfela tófé tókí nkanga júwa. (2832)

662. Bómot'óa litúká k'osám̃ba wă lokaí ale ng'ókómbé wă wólo wă nsombo:

a. La femme belle mais faible d'esprit, c'est comme la beauté du nez du sanglier.

Expl. : Comme le nez du sanglier cherche la nourriture n'importe où, une belle femme stupide cohabite avec n'importe qui.

b. A beautiful woman with an empty head is like the beauty of the nose of a wild pig.

Expl. : Just as the nose of a pig looks for food anywhere, so a beautiful but stupid woman may start living with anybody.

See also the references under **Bómot'ale wáe elang'éká lóso; wě óyésányá wíji ko ndeke báólé wíji.** (652)

663. Bómot'óa lófoso ntáséká l'óme ntáand'okalé:

a. La femme querelleuse ne se bagarre pas avec son mari sans citer le nom de sa rivale.

Expl. : Ce proverbe fustige celui qui mentionne le nom d'un autre pour tous ses problèmes.

b. A quarrelsome woman will not fight with her husband and not mention the name of her rival.

Expl. : This proverb speaks of someone who always brings someone's name into all his problems.

See also: *Bemboj'éfé, bokalé l'onkanga.* (383)

Bokal'ákosóngé, lɔfɔsɔ lɔfaósíla. (462)

Bóm'ákokotóne, ósút'á nkele wáe ɛl'em'òkalé. (608)

Nkanga lɔfɔsɔ ntáséká l'òme ntáand'okalé. (2183)

664. Bómot'ǝmǝ ntáómbéláká ǝmǝ likunjú:

a. La femme ne peut mener la grossesse d'une autre à terme.

Expl. : Chacun doit prendre ses propres responsabilités.

b. A woman cannot carry the pregnancy of someone else.

Expl.: Everyone has his or her own responsibilities.

See also: *Bolanga w'òm'ǝfǝkwá jiko; ófótsikel'elolé mpifo.* (553)

Ǟmba likunjú 'nk'òsòlemb'onséngé. (2605)

Tóléngé tóléngé wáe toleka báfetsa. (2809)

665. Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ǝfǝ'nd'ósengámá: (H. 441)

a. La femme, c'est comme la chrysalide; elle s'égare dans n'importe quelle forêt.

Expl. : Le proverbe fustige l'infidélité de la femme.

b. A woman is like a pupa; she goes and suspends herself in any part of the forest.

Expl. : This proverb censures the infidelity of women.

See also: *Batókélák'étóo jilo; ǝndókelak'ís jilo wáe botéma.* (330)

Bómot'ale wáe elang'éká lósɔ; wě ǝyésányá wǝji ko ndeke báólé wǝji. (652)

Bómot'ale wáe nyam'ǝa njɔku. (653)

Bómot'ǝa litúká k'osámbe wǝ lokaí ale ng'òkómbé wǝ wólo wǝ nsombo. (662)

Bómoto ndé mbwá. (666)

Bómoto ndé wǝto : (bonto nkó loswélé ákus'òkondela). (667)

Bómoto nd'ǝmende. (670)

Bómoto wáe inenge, nk'ǝfǝ'nd'ósóngélá. (675)

Bómoto wáe isásáng'á linkɔ, nk'ǝfǝsátélá. (676)

Etalang'ǝa ntand'ǝfónám'iyɔkɔ 'nk'asúw'ǝlekake. (1198)

Isáng'á linkɔ nk'ǝfǝsátélá. (1513)

666. Bómoto ndé mbwá:

a. La femme, c'est comme la chienne.

Expl. : 1. A la cuisine, la femme goûte ses différents plats; elle donne ainsi l'impression de manger beaucoup, c.-à-d. comme une chienne.

2. Le proverbe parle aussi des obsédées sexuelles agissant comme les chiennes.

b. A woman is like a dog.

Expl. : 1. When preparing food, the woman has to taste the various dishes giving the impression that she eats a lot, namely that she eats like a dog.

2. The proverb refers also to women who are sexually obsessed and act like bitches.

See also the references under **Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ěfi'nd'ósengámá.** (665)

667. Bómoto ndé wăto: (bonto nkó loswélé ákus'ókondela).

a. La femme, c'est comme la pirogue; n'importe qui peut y entrer.

Expl. : La fille est une épouse éventuelle pour chaque homme.

b. A woman is like a canoe. Anybody can board it.

Expl. : Every girl is a potential spouse.

See also the references under **Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ěfi'nd'ósengámá.** (665)

668. Bómoto ndé wěké lilénga:

a. La femme, c'est comme une hernie trompeuse.

Expl. : Une hernie peut nous tromper en se montrant tantôt ici, tantôt là. La femme aussi a la tendance de changer d'avis et de tromper facilement son mari.

b. A woman is like a changing hernia.

Expl. : A hernia sometimes manifests itself today here and tomorrow there. A woman also changes her mind often and easily deceives her husband.

See also: *Bómoto ndé mbwá.* (666)

669. Bómoto nd'ólóki:

a. La femme est une sorcière.

Expl. 1. Elle est comme la sorcière. Il faut éviter de se confier totalement à elle. De plus, les femmes ont des pouvoirs secrets.

2. Elle peut entretenir des relations extraconjugales et même sacrifier son mari.

b. A woman is a witch.

Expl. 1. Every woman is a witch. Avoid entrusting yourself completely to your wife. Moreover, women have secret powers.

2. She may have extramarital relations and even sacrifice her husband.

See also the references under **Bómot'áf'eót'ěk'ónto.** (650)

670. Bómoto nd'òmende:

a. La femme, c'est comme l'antilope *bòmende*.

Expl. : L'antilope *bòmende* dort dans n'importe quel endroit. La femme attirée par les plaisirs est capable de passer la nuit n'importe où.

b. A woman is like the antelope *bòmende*.

Expl. : The antelope *bòmende* may sleep anywhere. A woman, if drawn by certain pleasures, is capable of passing the night anywhere.

See also the references under **Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ěfi'nd'ósengámá.** (665)

671. Bómoto nk'ólolo:

a. La femme n'est pas amère.

Expl. : Bien que la femme soit sale ou vilaine, elle ne manque jamais d'amants.

b. A woman does not taste bitter.

Expl. : Even though a woman may be filthy or mad, she will always have lovers.

672. Bómoto ntókáká njala:

a. La femme n'a jamais faim.

Expl. : 1. Celle qui se soigne a des champs et une cuisine. Comment peut-elle avoir faim ?

2. Actuellement, celles qui se livrent à la prostitution, reçoivent de l'argent tous les jours.

b. A woman is never hungry.

Expl. : 1. A woman is supposed to have fields and to take care of the kitchen; that is why she has always food around.

2. Actually, prostitutes receive money every day.

See also: *Bonjemb'ók'ómoto kúlumbá, bóká jende léngélé* (738)

673. Bómoto wáe etóo, jende sabúi:

a. La femme, c'est l'habit ; le mari, c'est le savon.

Expl. : C'est le mari qui entretient sa femme.

b. A woman is the dress and her husband the soap.

Expl. : The husband looks after the welfare of his wife.

See also: *Bómoto wáto, jende nkáf.* (678)

Ekém'ěy'omot'ō jende. (1028)

674. Bómoto wáe ikond'ă tókají:

a. La femme, c'est comme une forêt de lianes.

Expl. : Vivre avec une femme, c'est accepter d'avoir des difficultés et des problèmes.

b. A woman is like a forest with many lianas.

Expl. : To live with a woman is to accept problems and difficulties.

See also: *Ēl'āfa l'ānéna*. (1067)

Ōsila ô bonjemba, ēlo ntásíláká. (2683)

675. Bómoto wáe inenge, nk'ófi'nd'ósóngélá:

a. La femme, c'est comme le martin-pêcheur ; elle hoche la tête vers n'importe qui.

Expl. : Elle fait la cour à tout homme.

b. A woman is like the kingfisher; she nods to anybody.

Expl. : A woman flirts with any man.

See also the references under **Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ēfi'nd'ósengámá**. (665)

676. Bómoto wáe isásáng'á linkɔ, nk'ófôsátélá:

a. La femme, c'est comme une main de bananes portée par n'importe qui.

Expl. : Elle peut être aimée par n'importe qui.

b. A woman is like a small bunch of bananas being carried by anybody.

Expl. : A woman is loved by anybody.

See also the references under **Bómoto ndé lofolókó, nkó ngond'ēfi'nd'ósengámá**. (665)

677. Bómoto wáe itswá, áfólang'ôél'áfete:

a. La femme, c'est comme le copal de l'arbre *waka*; elle ne veut pas que le copal de l'arbre *boélé* brille.

Expl. : 1. Elle ne veut pas que son mari aide ses propres parents.

2. On emploie ce proverbe quand il y a jalousie entre les épouses du même mari.

3. La femme ne supporte pas l'idée que son argent de poche serve aux besoins du foyer. Elle veut l'utiliser pour elle-même ou pour ses propres parents.

b. A woman is like the copal gum of the *waka* tree; she does not fancy that the copal of the *boélé* tree shines.

Expl. : 1. A woman does not like that her husband assists his parents.

2. There is a sharp jealousy among the women of the same husband.

3. A woman does not like the idea that her pocket money should be used for the upkeep of the family. She wants to use it for herself or for her relatives.

See also: *Boél'ófólang' itsw'áfete*. (420)

Bómot'ōa júwa mpísaji nd'átáma. (661)

Étekɔ tonkómá tófé. (1207)

Totéfela tófé tókí nkanga júwa. (2832)

678. Bómoto wáto, jende nkái:

a. La femme, c'est la pirogue ; son mari, la pagaie.

Expl. : 1. Malgré sa petite taille, l'homme peut avoir une femme grande.

2. On emploie ce proverbe quand un homme, petit de taille, couche avec une femme élancée.

b. A woman is the dugout whilst the man is the oar.

Expl. : 1. Notwithstanding his small stature, the man guides a (big) woman.

2. They use this proverb when a man of a small stature sleeps with a big woman.

See also: *Bákina mpóngó l'osaji, lóló belemo byä mpóngó louínenkésa.* (147)

Ból'áfosóng'a jongé. (547)

Bómoto wáe etóo, jende sabúi. (673)

Ekém'ěy'ōmot'ō jende. (1028)

Īki bómoto nténa ɔlēke. (1336)

Intójí la nkó nyama, lokúm'ěka mpulú. (1492)

Iséléngáná yā ngúm'ont'ōmelak'esɔfwaki. (1536)

Itámb'óséji. (1557)

Iyól'ákita 'nk'ěkitá nkio. (1601)

Jongé 'iyēbe, lotámbako wéngé. (1645)

Jong'ōnkóndo, lɔfɔsɔ ngonda. (1648)

Lomómbókójí nkó nsálá, nkend'itswá mpul'áfaótsíkala. (1890)

679. Bompand'äotómb'elónge:

a. L'union sexuelle emporte la victoire.

Expl. : 1. L'épouse est la seule qui garde les secrets et l'avoir de son mari.

2. Sans relations sexuelles (comme en cas d'impuissance du mari) le mariage est voué à l'échec.

3. Si l'épouse refuse la relation intime, son mari finira par lui donner un cadeau pour régler le problème. Certaines femmes abusent de cette coutume pour dicter leurs demandes.

b. The marital intimacy has won the victory.

Expl. : 1. The wife is the only one who keeps the secrets and the property of her husband.

2. With no intimacy (as in the case of impotence of the husband), the marriage is doomed to fail.

3. If the wife refuses intercourse, her husband will finally give her a gift to settle the problem. Some women abuse this custom in order to have it their way.

See also: *Tɔlɔ tők'ómoto ô ndá ntangé.* (2817)

680. Bompénd'áfáángél'éfɛɔ: (H. 444)

a. Le mollet ne décide pas à la place de la cuisse.

Expl. : L'enfant doit respecter ses parents. On ne donne pas d'ordre à son patron; on doit le respecter.

b. The calf does not decide for the thigh.

Expl. : A child must respect its parents. One cannot order one's boss around; one must respect him.

See also: *Bakélé bǎolina jala.* (142)

Bokátambíl' áolina nkélé. (467)

Bomw'óka'íkat'inkúnyá. (690)

Bón'ókál'áokolanga, wówíla 'nk'eóto. (764)

Bótónd'áfókélá likonji nkele. (930)

Ekénéng' áolina jala. (1030)

Ikej'áwsea mbúla. (1331)

Jémi áolin'ási. (1618)

Jémi áolina ntangé. (1619)

Lokol'em'á w'áýókend'óit'ónkúla nkatá? (1851)

Nkel'éá ntand'éfá w'ósofé l'akák'á nkolo. (2208)

Nyam'áolin'okonda. (2467)

Nyang'ékoóngola tóséké l'endé. (2477)

681. Bompompo w'ókálá ntúmbák'ánkɔ:

a. Le premier vent ne terrasse pas les bananiers.

Expl. : Il faut pardonner la première offense.

b. The first wind does not throw the banana trees down.

Expl. : We should forgive the first insult.

See also: *Mpót'éá ntsíkěáki éyake 'nk'emôkɔ.* (2086)

Nkɔi alekyaka ímó nyama. (2250)

Ntsíkela la nkô ntáwngáká mpót'ífé. (2448)

Ntsíkěnakí ntákitáká mpót'ífé. (2449)

Tolónɡa ndá loánjá, mbák'álólombó. (2814)

Toomák'ónt'a pekát'emôkɔ. (2824)

682. Bompos'á lilongo, bompómból'áokofím'etó :

a. Lorsque l'arbre *bomposo* se trouve dans la clairière, ses fleurs te refusent les chenilles.

Expl. : Si l'arbre *bomposo* se trouve dans une clairière, il ne donne pas de chenilles. De même, si le mari a trop d'amantes, tout son argent part ailleurs et son propre foyer n'a plus rien.

b. When the *bomposo* tree is in an open space, it refuses to give you caterpillars.

Expl. : If that tree is in an open space, it will not produce any caterpillars. It means, if the husband has too many lovers, his money goes to other places and his own family has nothing.

683. Bomposo wáe la bōtswéké :

a. C'est un arbre *bomposo* bien sûr, mais celui-ci produit des chenilles.

Expl. : Tous nous sommes membres de la même famille, mais un membre assiste les autres plus que tous.

b. It is a *bomposo* tree of course, but there is one, which produces caterpillars.

Expl. : We are all members of the same family, but among us, there is one who helps others more than the rest.

See also: *Básongɔl' esongɔ, nkóló 'nk'íkó.* (251)

Bokét'ákanda; nkóló ô losánja. (474)

Bonjémb'áfáólekan'ílok'a njémbá. (732)

lakú y'áliko nkól'ô nkéma. (1275)

Isano y'áliko lotsíkélá ô nkéma. (1518)

Isúngi l'íkus'ôtsó. (1550)

Linyenga l'étoko la wél'ôndíkí mmbá. (1772)

Mbólókó, sangél'ôngunjú mpel'ëofénd'ikeji. (1960)

Yándá l'íkoky'â ngonda. (2956)

684. Bomw'afítak'oseka: (H. 593)

a. La bouche gâche l'amitié.

Expl. : Des insultes gâchent l'amitié.

b. The mouth spoils friendship.

Expl. : Insults spoil everything, friendship included.

See also: *Batálúkáká wáto nkó mémba.* (282)

Bomw'áólotungya nd'áôy'áky'énd'ótéféláká. (689)

Byě byě la nyama, bokálá wáe byě byě. (971)

Iful'áókotswa, bokálá 'nk'enano mpáng'áófúkú's'afafú. (1313)

Ól'â momb'álekya jóy'okálá. (2571)

Ótswá la momb'álekya jói l'okálá. (2740a)

Túla baíno, áng'ɔtsá kel'ófolaj'omwa, ótefele jói l'ɔngá. (2847)

Úól'ótéma kel'ótefele. (2861)

Wáto bōtswá la njaki ntínáká. (2898)

685. Bomw'ă jala:

a. La bouche, c'est comme l'ouverture des latrines.

Expl. : Ce proverbe fustige le gourmand qui bouffe tout comme les latrines.

b. Someone has a mouth like that of a pit latrine.

Expl. : This proverb condemns the glutton who devours everything like the opening of a pit latrine.

See also: *Bákilela ns'òkwá ko jiso lifeta ng'itswá, mpáng'ósange nk'òkwá.* (145)
Ókí'm'étéélák'èkay'äolámbola 'nk'òky'ekó. (2537)

686. Bomwa l'elem'áfosóngi:

a. Paroles et actes différent.

Expl. : Les actes des beaux parleurs ne correspondent pas à leurs paroles.

b. Words and deeds differ.

Expl. : Good talkers are not always good at following up their words.

See also: *Bokung'ónéne nkásá tosaji.* (536)

Bomwa ntákafáká, òkafá ndé likata. (687)

Boseka tóla ntákafáká. (863)

Lomb'áfúka ntánòkwáká, nkanga tóla ntákafáká. (1882)

Mpámb'anéne, belemo ntetela. (2035)

Ntéféla la nk'èngila. (2432)

687. Bomwa ntákafáká, òkafá ndé likata:

a. La bouche ne partage pas ; c'est la main qui partage.

Expl. : Les promesses ne comptent pas ; ce sont les actions qui comptent.

b. The mouth does not give; it is the hand, which gives.

Expl. : Empty promises are nothing. Only actions count.

See also the references under **Bomwa l'elem'áfosóngi.** (686)

688. Bomwa ntámelák'íléngé :

a. Il ne faut pas que l'herbe pousse sur la bouche.

Expl. : Lorsqu'on des problèmes, il vaut mieux demander de l'assistance que garder la bouche fermée.

b. Grass should not grow on one's mouth.

Expl. : When you have problems, ask for help instead of keeping your mouth shut.

See also: *Batísáká tsǎ nyama.* (326)

Bonjánga ndá wáto ntáomáká nsé. (731)

Botáy'ǎ lisóko ntáomáká nyama. (894)

Etand'akata ntáwáká. (1200)

Iful'ákátola l'ekóbo, bont'ábíkya l'omwa. (1311)

Jéf'áfólekáná loánjá. (1612)

Likóngá lifúté nd'áfeka ntáókáká nyama. (1739)

Lisaf'áosangya ntúták'ótéma, nyang'ólóko yākanáká. (1788)

Mpɔw'ěfótsw'òkonda, yáká yēn'ěfel'ìyɔk'ěntɔɔ. (2088)

Ndúis'okwála, nsāsang'okutsu. (2123)

Nkáng'òfáísa wájí, njal'òfáís'okiló. (2203)
Ntíónda, ntófókwa. (2440)

689. Bomw'áólotungya nd'áöy'äky'énd'ótéféláká:

a. La langue l'a trompé par des mots proférés.

Expl. : Beaucoup de gens disent des bêtises, car ils ne réfléchissent pas avant de parler.

b. The tongue has cheated him in what he said.

Expl. : Many people commit blunders, because they do not pause to think before opening their mouth.

See also the references under **Bomw'afítak'oseka. (684)**

690. Bomw'òka 'ikat'inkúnyá :

a. La bouche est jalouse de la main.

Expl. : Nous ne supportons pas toujours celui qui nous aide.

b. The mouth envies the hand.

Expl. : We cannot always stand the one who supports us.

See also the references under **Bompénd'áfáángél'éféló. (680)**

691. Bomwa w'ânto wéja mmbá: (H. 453)

a. La bouche humaine fait mûrir les fruits de palme.

Expl. : La parole humaine est puissante en bénédiction comme en malédiction.

b. People's mouth ripens the palm nuts.

Expl. : What we say takes effect whenever we bless or curse.

See also: *Bókombé bóów'à jino j'òkalé. (516)*

Bomwa w'ònt'òndíj'áfolé. (692)

Emí wáe nyam'èkító, báfuja ô nkásá. (1112)

Èng'onto nkó? Nd'òmwa e! Èbey'onto nkó? Ô nd'òmwa e! (1137)

Lokás'áfóom'ònto, òom'ònto wáe njélá. (1829)

Mpótá éá jói ntéyáká. (2084)

Ófòndá nd'òkòka, jói ntáfòndáká. (2516)

692. Bomwa w'ònt'òndíj'áfolé: (H. 453)

a. La bouche de l'homme fait mûrir les safous.

Expl. : La bénédiction ou la malédiction produit les effets escomptés.

b. The human mouth makes the *bafolé* fruits ripe.

Expl. : A blessing or a curse produces the required effects.

See also the references under **Bomwa w'ânto wéja mmbá. (691)**

693. Bõmyaka wáe bofaya, batómyák'êsakó:

a. On fait reposer le visiteur, mais pas l'échange des nouvelles.

Expl. : Quand un visiteur arrive, il faut procéder rapidement à l'échange des nouvelles.

b. One lets the visitor take a rest, but one does not put off the exchange of news.

Expl. : When you receive a visitor, do not hesitate to proceed with the ritual of exchanging news.

See also: *Batâmbák'ôsak'â tɔla.* (283)

694. Bõn'âfaémol'eala, isé môngó ntáfěmol'eala:

a. L'enfant ne peut retirer la première partie de la dot, si le père ne l'a pas encore retirée.

Expl. : L'enfant ne peut rien décider concernant les richesses familiales aussi longtemps que son père est vivant.

b. A child cannot take back the dowry, if the father has not done so.

Expl. : A child cannot take decisions involving the family wealth as long as its father is still alive.

See also: *Bómot'ifulú, kong'olembo.* (659)

Ióké ìky'akata w'útákáká, bekol'âfaútola. (1497)

695. Bõn'akolaka 'nk'isé, ntákí bokóló:

a. Tel père, tel fils; ceci n'est pas une histoire.

Expl. : Chaque enfant ressemble naturellement à ses parents.

b. A child takes after its father; this is no joke.

Expl. : Every child takes after its parents.

See also: *Botómb'a mpwó, jongé j'ótómba ô mpwó.* (920)

Iléngela, bokún'óá nkɔi. (1396)

Jíl'â mbúíl' âfosangi; ôsangy'â mbúla wáe bokula. (1631)

Kolá kolá êkí lisíl'okolák'îmete. (1666)

696. Bõn'ale nd'ôtéma ántóla ngóya:

a. Le fœtus m'insulte du sein de sa mère

Expl. : Ce proverbe vient d'une fable et parle d'une accusation montée de toute pièce, mais difficile à réfuter.

b. The child in the womb insults me.

Expl. : This is a line taken from a fable. It is an invented accusation but difficult to refute.

697. Bóna l'ókolo bokísi ô nyangó:

a. Le soir, la mère est la gardienne du bébé.

Expl. : Si quelque chose disparaît, questionnez le responsable.

b. In the evening, the mother takes care of the baby.

Expl. : If something has disappeared, question the one who was responsible.

See also: *Ifáfaká y'ókolo búwolaka 'nk'ótekaki.* (1284)

Nyang'éá ntsikéla áfaókita ng'éké móngó. (2475)

Nyang'éá webí l'atóy'óló. (2476)

Óndóka mpok'éfě 'nk'ónémákí. (2624)

Óndóka mpok'éfě 'nk'ósómbákí. (2625)

Ónútsí la nkéma óndésany'olíkó. (2747)

698. Bóna nd'ónsengé, batôlembólaké:

a. L'enfant, c'est comme la ceinture ; on ne la délie pas.

Expl. : Malgré sa mauvaise conduite ou des difficultés multiples, on ne rejette jamais son propre enfant.

b. The child is like a belt; you do not take it off.

Expl. : One never rejects a child even if it behaves badly.

See also: *Batúsáká mbw'á mbúla.* (347)

Bóna wáe ifaká, ng'áokókota, báfówusé. (707)

Bón'óká mpulú álel'á lokole, nyangó ntótsikáká. (765)

Likólótó ntókák'élél'óna. (1738)

Lofíko ntálísáká lólembe. (1816)

Nsombo ntsókáká élél'óna. (2338)

Nyang'éá webí l'atóy'óló. (2476)

699. Bóna nd'ótumbá, is'ájwéla mbúla:

a. L'enfant a une maison, le père se trouve sous la pluie.

Expl. : Ce proverbe fustige les enfants qui ne songent pas à aider leurs parents.

b. The child lives in a house and the father in the rain.

Expl. : People say this of children who do not take care of their parents.

See also: *Botómba bófýé, báofím'engamby'ékolo.* (919)

Botómba ndá ntóká, liokó ndá lokole, nkéma ond'éngambí ájwélake mbúla. (921)

Impwómpwo l'ikétélé, liokó la lokole, nkém'ów'engamb'ájwélake mbúla. (1444)

Mpaka ntényáká 'imomé. (2023)

Mpaka ô mpaka. (2026)

Nsós'éy'ónsǝj'a nsálá; mpak'éy'onto njókend'ótaká nd'ólongo. (2369)

Nsósó l'etóo, ntaa botaká. (2375)

700. Bóna nkóndé ‘nk’ón’ólang’isé:

a. L’enfant préféré est celui qui est aimé par son père.

Expl. : Le proverbe parle de ce qu’on préfère.

b. The preferred child is the one who is loved by its dad.

Expl. : What one prefers is what one loves.

See also: *Ikondó y’ómoto nk’ókíta.* (1360)

Íl’á lolango itábéáká. (1383)

Inkúné l’ílang’íy’áneke nkwa nd’óloi. (1468)

Ólangá wě áfondeky’ónko nd’ótém’òndòlangí. (2576)

Wájí nkóndé ‘nk’ón’ólang’óme. (2877)

701. Bóna ntálekóláká nyangó baende:

a. La fille ne peut avoir plus d’amants que sa mère.

Expl. : 1. L’enfant reste toujours soumis à ses parents.

2. La fille ne doit pas donner l’impression de surpasser ses parents.

b. A girl will have fewer lovers than her mother.

Expl. : 1. A child stays subject to its parents.

2. A girl should not give the impression of being better than her parents are.

See also: *Bóna ntányongúmáká nd’óbina ‘óká nyangó, nyang’ónyongumaka nd’óbina ‘ók’óna.* (702)

Bóna ntíták’isé; is’òndòitak’óna. (705)

Bonkúf’áfakíta ngá momá. (751)

Bón’òda mbwá ntálekóláká nyangó baúta. (760)

Bóúné nsulúngány’áfakíta ng’ókí loolo. (955)

Iyátákonj’áfakíta ng’òkonjí. (1596)

Iyómb’áfakíta ng’éeng’òky’èkájí wiméjá. (1604)

Mbóts’awélaka ‘nk’óna. (1962)

702. Bóna ntányongúmáká nd’óbina ‘óká nyangó, nyang’ónyongumaka nd’óbín’ók’óna:

a. L’enfant ne danse pas à la place de sa mère; c’est plutôt la mère qui danse à la place de sa fille.

Expl. : La mère est toujours supérieure à sa fille.

b. A child does not dance in its mother’s place; it is the mother who dances instead of her child.

Expl. : A mother is always above its child.

See also the references under **Bóna ntálekóláká nyangó baende.** (701)

703. Bóna ntáténáká nyangó benséngé:

a. L’enfant ne déshabille jamais sa mère.

Expl. : L’enfant ne peut jamais décevoir sa mère, ni en public, ni à la maison.

b. A child does not strip its mother.

Expl. : A child should never cheat or let down its mother neither in public nor at home.

704. Bóna ntáwáká ndá lifeló j'ísé :

a. L'enfant ne meurt pas sur la cuisse de son père.

Expl. : Si le jeune a un problème et consulte son père, ce dernier l'écouterait et ils trouveront une solution ensemble.

b. The child does not die on the thigh of his father.

Expl. : If a youngster has a problem and consults his father, this man will listen to him and together they will look for a solution.

See also: *Bolumbé wã nkésá bósíleja nkói.* (599)

705. Bóna ntúták'ísé; is'óndôítak'óna:

a. Le fils ne venge pas son père; c'est le père qui venge son fils.

Expl. : Le père accepte facilement de mourir à la place de son fils, pas l'inverse.

b. A child does not avenge his father; it is the father's duty to avenge his son.

Expl. : A father will easily accept to die instead of his son and not the other way round.

See also the references under **Bóna ntálekóláká nyangó baende.** (701)

706. Bón'ásan'á lisáfá, ásel'is'á nyang'ánkende: (H. 701 + 1190)

a. L'enfant qui joue dans l'eau boueuse couvre ses parents de boue.

Expl. : L'enfant qui se conduit mal couvre ses parents de honte.

b. A child who plays in the mud will cover his parents with dirt.

Expl. : A child who misbehaves covers its parents with shame.

See also: *Áow'ókí jínkinya.* (76)

Ekákola líonga éyâsél'áiso mpumbú. (1016)

Esóng'éyóól'ekútsu k'olak'áyénák'ééfé. (1183)

Esúm'elíko áyâsél'áiso mpóná. (1195)

Inkún'ásan'á lisáf' ásel'is'á nyang'ánkende. (1461)

Mbw'éá yíya lotángo ô nkóló. (1986)

707. Bóna wáe ifaká, ng'áokókota, báfówusé:

a. L'enfant, c'est comme le couteau; s'il te coupe, on ne le jette pas.

Expl. : On ne doit jamais désavouer son enfant.

b. A child is like a knife; if it cuts you, you do not throw it away.

Expl. : Even if a child hurt his parents, the latter should not show it the door.

See also the references under **Bóna nd'ònséngé, batòlembóláké**. (698)

708. Bóna wáe nkwá iká nsé:

a. L'enfant, c'est comme les excréments du poisson.

Expl. : Comme il est difficile à attraper des excréments du poisson, de même, il est parfois difficile d'avoir un enfant (c'est le cas des femmes stériles).

b. A child is like the excrements of a fish.

Expl. : Just as it is difficult to catch the excrements of a fish, likewise it is difficult to have a child as is the experience of sterile women.

709. Bondókó, sangélá nkoi, púsú ãóóta:

See also: *Eték'éá nkoi 'nk'álongí mbwá*. (1201)

a. *Bondókó*, dis au léopard que la chatte a mis bas.

Expl. : Le léopard est carnivore et aime manger les chatons. Ce proverbe indique que quelqu'un est invité à gâcher les affaires d'autrui.

b. *Bondókó*, tell the leopard that the cat has given birth.

Expl. : The leopard is a carnivorous animal and it would like to eat the kittens. Someone is invited to make a mess of things.

See also: *Ík'ákóna, mbwá yótúté; óndétela mbwá t'ánsilólé*. (1325)

Mpwó ákól' ákófefa. (2095)

Nkoi ákosooja ákámbya. (2248)

Nkoi ãóóta, éta mbwá ówujá. (2253)

Nsósó, bomang'ákéta nd'ákusa; 'mpótsw'ómang'ándéta 'é la momba. (2373)

710. Bonéne w'òmoto bole ng'ólé linóngó :

a. La femme ravissante ressemble au fruit *linóngó*.

Expl. : Le fruit *linóngó* est très appétissant, comme la femme.

b. A lovely woman resembles the *linóngó* fruit.

Expl. : The *linóngó* fruit is very attractive. The same holds good for women.

711. Bonéngé nk'éóto, nkân'èk'ólafá:

a. L'arbre *bonéngé* est sans parent ; mais c'est le frère de l'arbre *bolafá*.

Expl. : Les personnes qui vivent seules ont besoin l'une de l'autre.

b. The tree *bonéngé* is without a relative; however, it is the sister of the *bolafá* tree.

Expl. : People who live on their own need one another.

See also: *Bont'ómóko nk'ólé*. (793)

Bosay'ómóko ntásumóláká lonsiji nd'ótsá. (849)

Bosay'ómóko ntójáká lófós'á ntóká. (850)

Ej'émóko ntásekáká wananda. (1006)

Etúká ntémáláká nd'ōnga la nk'íté. (1244)
Etumb'etumba wáe bek'ósó. (1259)
Likata 'imōkō ntākúndáká 'ísáka. (1724)
Linkō 'il'ā ngonji litákweké. (1768)
Lonombo ntāsambák'ēsāsamb'āf' ilíkó. (1903)
Lós júwéláká bongolaka 'ōkōfō. (1906)
Lós lómōkō ntāundák'ōlangó. (1910)

712. Bonéngé 'ōkoíkyáky'ā njala ndá lisála ǫfǫkǫté :

a. L'arbre *bonéngé* t'a sauvé de la faim ; il ne faut pas le couper au champ !

Expl. : Le proverbe fustige l'ingratitude.

b. The sour sop tree, which saved you from starvation, do not cut it down in your garden.

Expl. : Be grateful.

See also: *Āokondol'etáfe ēki'nd'ōsōnjámáká. (44)*

Āōsek'ōndōíkyák'ā njala. (65)

Bákilela ns'ōkwá ko jiso lífeta ng'itswá, mpáng'ósange nk'ōkwá. (145)

Batúnják'ókokaáky'óté w'ōnsélá. (344)

Bolilí bóúnga nyang'élongi. (571)

Bonéngé 'ōkoíkyáky'ā njala, wōut'ótóola mposó ngámó? (713)

Bonsaswá l'itúnda bākōngēja boyalo, ōút'ōabók'ā mbúla. (776)

Itám'b'íkoíkyáky'ā ngōmō, ǫfikōt'ā likonji. (1556)

Lšene ēkaá emí wānganyi tóma. (1811)

Nkós'ít'ōnjemba. (2282)

Nsós'áolófel'ōndōfanéjáky'ésaka. (2360)

Okaaka ōkokaákí la njala. (2527)

Ōkí'm'óoméláká mbw'áontumbel'ēsǫfǫlá. (2539)

Waékélé áólin'ōndōwujákí. (2864)

Waékélé āosangoja, āfūt'óéa ōndōwujákí. (2866)

W'ōnúngáky'ōkemb'ōkoékólákí. (2944)

713. Bonéngé 'ōkoíkyáky'ā njala, wōut'ótóola mposó ngámó? (H. 457):

a. L'arbre appelé « cœur de bœuf » t'a sauvé de la faim ; comment peux-tu l'écorcer ?

Expl. : Ce proverbe fustige l'ingratitude.

b. The sour sop tree, which saved you from starvation, how can you take off its bark?

Expl. : This proverb rebukes ingratitude.

See also the references under **Bonéngé 'ōkoíkyáky'ā njala ndá lisála ǫfǫkǫté. (712)**

714. Bonéng'ōl'okai, il'okwá, kelá bōy'ǫlǫtsi:

a. Au fruit amer *bonéngé* ajoute du sel, pour qu'il soit bon.

Expl. : Donne de bons conseils pour remédier à la situation difficile.
 b. Add some salt to the sour sop fruit so that it tastes nice.
Expl. : In order to amend a bad situation, give some sound advice.

715. Bonéngé w'ětate batákíndáká:

a. On ne se rassasie pas d'une partie du fruit *bonéngé*.

Expl. : Il ne faut pas être mesquin envers les visiteurs.

b. One does not have one's fill by a piece of the *bonéngé* fruit.

Expl. : One should not be stingy towards visitors.

See also: *Bāātá lokafānáká*. (96)

Bāky'ān'ātokaāky'ēfambe; 'néna tōut'ōtsíkala la tolokólok'ātākāák'ōnǎj'ekás'ōmbɔle. (169)

Botéma nkómbé, likata ingulu; ǒléláká y'ōnto, ikáwē ntókafáká. (900)

Botéma w'inenge. (908)

Botém' elómá, ikat' imete, wūmbela mbélá ik'ókɔlɔ, ókafa nkó? (910)

Mpok'ékila. (2066)

Nganj'éká liwa, wē mǒng' ǒleke 'nk'ōw'okwá, ékí wē ntókaf'intsingá, ókafa liwa nd'éndóka wē toméng'ēfē.. (2132)

Otánkaa, ompímaka, ntándétéláká wesé, mpóyókólota. (2714)

Toféndáké wǔjá lokói já webí. (2788)

Yíma 'íkí josó yōsóngan'a mpok'ékila. (2962)

Yɔk'ólolo, ko wē l'ǎna lólá. (2968)

716. Bonéngé w'ōbé likwéla mbóka, w'ǒlǒtsi likwél'ekɔkɔmbɛ: (H. 460)

a. Le mauvais fruit de *bonéngé* tombe sur la route; le bon fruit tombe dans la touffe de lianes.

Expl. : Il faut peiner pour obtenir quelque chose de bon. Ce qui est de bonne qualité est cher. La personne que tu aimes est difficile à avoir.

b. A bad fruit of the *bonéngé* tree falls on the path, whilst a good fruit falls in thick vines.

Expl. : In order to obtain something good we have to toil. Everything of good quality is hard to get by. It is very hard to get the person you love.

See also: *Bentɔle béǒmél'ǎ nkwa ko béǒǒng'éúkelo*. (386)

Epái émǒ tónékake nkwa, enyí tómuakak'ebwo. (1146)

Fengól'ókotóna, ilang'íky'ótámǒ'ǎ mbóka. (1269)

Ífótsw'ótéma yóóyal'ǎ lilongo; ítsw'ótém'ǎ nkaká; eú nkɔfak'ítsw'ótéma ng'ǎfolé. (1307)

Wǔj'onyí tónékake nkwa, k'onyí tóluolak'ebwo. (2948)

717. Bonéngé w'ókai bosílaka wǎe l'ant'oukě:

a. Le cœur de bœuf (un fruit) aigre ne peut être fini que par beaucoup de gens.

Expl. : On termine une tâche difficile grâce aux amis. « L'union fait la force ».

b. A sour sop will only be finished by many people.

Expl. : One can do a good job when many friends come and lend a hand.
“United we stand”.

See also: *Bábalé boláu.* (98)

Belanga bětónga nkót'álakana. (381)

Betómbo bětótákanyi ntáléké ndekó. (398)

Ból'ómókó ntáúnák'étáfe. (593)

Bont'ómó ábika l'ont'ómó. (792)

Bont'ómókó nk'óló. (793)

Bosay'ómókó ntásumóláká lonsiji nd'ótsá. (849)

Bosay'ómókó ntójáká lófós'á ntóká. (850)

Ej'émókó ntásekáká wananda. (1006)

Etúká ntémáláká nd'ónge la nk'ité. (1244)

Etumb'etumba wáe bekóso. (1259)

Likata 'imókó ntákúndáká 'isáka. (1724)

Linkó 'il'á ngonji litákwéké. (1768)

Lonombo ntásambák'ésásamb'áf' ilikó. (1903)

Lóó júwéláká bongolaka 'ókófó. (1906)

Lóó lómókó ntáundák'ólangó. (1910)

Mbók'áonga l'ant'áfé. (1947)

Mpak'éfá l'inkún'ákol'isúngy'omóngó. (2028)

Nseej'átén'ókoka la wimé. (2306)

Nyama njoku ófaósesa bont'ómókó. (2462)

Ótswák'ókóma ntāfanóláká. (2734)

Ótswá nd'ótónga ntáwáká. (2743)

Tótswake mbóka bant'áfé. (2836)

Wáto bótswá la njaki ntínáká. (2898)

718. Bǝngak'efǝfǝ wáe la ntelá: (H. 125)

a. On attire le fantôme avec des bananes mûres.

Expl. : 1. Pour obtenir des faveurs, on doit d'abord rendre de bons services.

2. Il faut agir avec patience et prudence pour mettre fin à une situation difficile.

b. One attracts a ghost with ripe bananas.

Expl. : 1. In order to obtain favours, one has first to render some good services.

2. One has to act with prudence and patience to overcome a difficult situation.

See also: *Bánsím'ólótsi 'nk'átyóntungyá.* (244)

Mpwó ákól'ákófefa. (2095)

Nkóí ákosooja ákómbya. (2248)

Nkóí áoóta, éta mbwá ówujá. (2253)

Ntáóndák'ókáji l'efamb'ěumá, baóndak'ókáji wáe la ntelá. (2425)

719. Bongang'ǎf'a nsóí, áfa l'eóto:

a. Le médecin n'a pas de honte, il n'a pas de parent.

Expl. : Le juge doit être impartial comme le médecin qui traite tout le monde de la même façon.

b. A medical doctor feels no shame; he has no relative.

Expl. : A judge should be impartial, just like the doctor who treats everybody in the same way.

See also: *Mbeji áfa líkangola, bólótsi wǎe bǎlǎngwá.* (1940)

Ole wá' ekeng'òkwá. (2597)

Wáj'óá nkóndé ko wáj'ów'entsubu. (2879)

720. Bonganji ntálekóláká:

a. Même la largesse a des limites.

Expl. : Si on partage trop, on risque de se coucher affamé. Et la plupart du temps, on n'est même pas remercié.

b. Do not hand out too much.

Expl. : If one gives away too much, one risks sleeping on an empty stomach.

In addition, in most cases, your goodness is not returned either.

See also: *W'óá nganji, kafá felé wájí.* (2935)

721. Bongil'etóko, ónkilé l'owa, la mpela wífontókola'nk'emí:

a. Tu m'évites, moi, la source, pendant la saison sèche, mais à la saison des pluies, tu viens puiser mon eau !

Expl. : On aime quelqu'un tant qu'il est riche; pauvre, on l'évite.

b. You avoid me, the source, in the dry season; however, in the rainy season, you come to draw my water.

Expl. : People like someone when he is rich; but once he becomes poor, nobody will visit him.

See also: *Bátóna nsósó la ntete; l'os'òndá likambo báséta ô nsósó.* (331)

Bókeji jino, bási mpósá. (469)

Bontóné lintónak'á lofosó, ko bǎlámǎ'òntóné liléke nkó lifejá. (795)

Ikej'a lonyotó, tómel'ási. (1330)

Impos'á lilong'òyóndekáná, ekek'éy'oje w'òyóndutélá. (1441)

Litswá'ònko, jutak'al'ekó. (1798)

Ǫfénɔl'elia, ósukol'ekolo. (2503)

Óntónáké k'ǫlek'efamb'ékáú; kil'éfambe ng'ókí w'òkilé jongé. (2641)

722. Bòngóí wǎ lontúmbá, ifulú ntǫfɔnólák'íwawa:

a. Quelle que soit la faiblesse de l'oiseau *lontúmbá*, un autre ne lui ravira pas l'insecte qu'il a attrapé.

Expl. : Le proverbe défend le droit de propriété, inaliénable.

b. However weak the *lontumbá* bird may be, another bird will not snatch away his insect.

Expl. : This proverb defends the inalienable right to property

See also: *Baána bá nyongo, mbítsi y'ômóngó.* (92)

Bákafa nyama, nkóló 'nko lofiko. (135)

Batáfɔnɔ́lák'ónǝju lonjiká lǝkáé. (262)

Batátómbák'ékót'éká weby'á wejá. (307)

Emí yǝw'ont'ónéní ndóla; ndól'íkámí mǝng'ont'otswáky'okonda. (1113)

Ikǝsǝ óátisi kong'ékáé. (1367)

Ikúkúité ik'onto tǝkyáké. (1371)

Mbák'éa máánd'etámélák'ásuki. (1931)

Mbólókó ng'áata konga, bǝmend'áfáɔfɔnɔ́la. (1955)

Ótswáky'okálá "ntséna ndóla" k'ǝky'aféka "ndól'íkáu ínko é". (2737)

Tokótó ng'áata nyam'ékáé, wotsíkela. (2803)

Yǝw'ónéní ndóla. (2981)

723. Bôngoja bosanjo l'əsəʃɛngí éy'asíle:

a. On prolonge la chasse *bosanjo* à cause des lémuriers.

Expl. : Il ne faut pas passer son temps pour des choses de rien.

b. They prolong the *bosanjo* hunt because of the *basíle*.

Expl. : Do not waste your time on useless work.

See also: *Báling'eembe, báfit'esísé.* (178)

Básola ntand'áfít'eté. (250)

Báunda liteli, báfit'elangó. (355)

Bonkútsu w'ilóng'ǝkínjaka nkóló lǝkendǝ. (753)

Bots'áonéngola lilǝtǝ, lokolo áonéngol' iakú, mbók'ǝf' ǝlǝ ǝ litswá. (933)

Mpaka ntásónjámáká bǝsǝnjǝ bǝfá la nkwa. (2020)

Mpaka ntémbák'ité if'á lǝfolókó. (2022)

Mpao nd'iléngé. (2049)

Nkéma nkembólá, bont'ǝkínjak'aend'íangu. (2219)

Nsótókol'ási nd' ifóle. (2385)

Ótumbel'etúk'ófita nd'ónǝí. (2744)

Tofíták'ǝkw'á mpolókó, boje w'ónén'ǝóyá. (2790)

Wájí la jémi, ko w'ǝkǝsa nsoso, falá ǝ bóna wǝlelé. (2876)

724. Bôngój'òbé:

a. L'esprit qui porte malheur.

Expl. : 1. La malchance est souvent causée par un mauvais esprit. Ce proverbe parle de celui qui ne rencontre que des malheurs malgré tout le bien qu'il fait aux autres.

2. On emploie ce proverbe pour celui dont les bonnes actions ne sont pas appréciées.

b. A spirit, which brings bad luck.

Expl. : 1. Evil spirits often cause bad luck. Here we speak of someone who has often bad luck, notwithstanding all the good things, which he accomplishes for others.

2. This proverb may also speak of someone whose good actions are not valued as they should be.

See also: *Bāndītákí l'emí nyama bāolitola; ěkámí éyóleké nkisó.* (190)

Bāomákí l'emí njoku báofalangana; ěkám'ěókenda l'akongá. (215)

Befalá bēyówé nd'āns'á nkéma. (372)

Besilá bēotáa ndá nkond' íká tonenge. (393)

Bɔnkókɔ bōkí nyang'ěa nsósó. (744)

Litóf'ǎ njala jɔkw'á junjú. (1793)

Nsé íum'álekake, ko bofaj'áleke ko jólo ngwá. (2307)

'Nsôsíl'óéa, 'mpaút'ótataana. (2354)

Nsós'ék'óóla ntáótáká. (2366)

725. Bongóló la nkó lifengó; bokún'áfengola, ale lífé 'nk'ekóta:

a. Personne n'échappe à la vieillesse; ton frère cadet n'est pas très âgé, mais, un jour, lui aussi sera vieux.

Expl. : Tout le monde finit par vieillir.

b. Nobody can escape old age. Your younger brother is not old yet; however, one day, he also will be an old man.

Expl. : Everybody ages with time.

See also: *Boún'ákita ô njelá.* (953)

Ẹfɔ́jì ákí 'nk'ólómbó. (1000)

Mě mě ákita lóbí ô ntaa. (1994)

726. Bongóngó, tofúkáké, ɛkɛku ákɔtɔmɛla: (H. 470)

a. Gorge, ne bouge pas ; la molaire mâche pour toi.

Expl. : Si quelqu'un travaille pour toi, laisse-le tranquille; n'interviens surtout pas.

b. Throat, do not move; the molar chews for you.

Expl. : If someone works for you, do not bother him; leave him alone.

See also: *Is'Ámpúyá, lonkuka lóôwá, tólúka nkáí, bemambo byɔ́kwá.* (1511)

727. Bongunj'ákosangela mpela, balá iwánga té:

a. L'antelope *bongunjú* t'annonce l'inondation; voici la danse.

Expl. : Il vaut mieux suivre les conseils que les vieux te donnent; ceci t'épargnera bien des problèmes. Les vieux ont une longue expérience.

b. The *bongunjú* antelope announces the floods. Look at the dance!

Expl. : If you follow the advice of the elderly, it will save you a lot of trouble, because they have the experience.

See also: *Áotóna bokwá nd'éfambe.* (72)

Bákosúkáká, wangangalaka, elói awâk'onto. (161)

Bákosúkáká wókaka. (162)

Básangel'Ofulu, Isúl'áowá. (232)

Běsangá lingambí ekota bíkya ntembe. (389)

Běsangá lingambí nkó likɔji, ilɔng'áyóun'â mbeji. (390)

Bɔmɔm'aswí la wángo wá likambo (mpak'aswí l'aóy'ále nd'ótéma). (619)

Botálé wá loléu ntómbóláká jólo. (890)

Ekóta nd'ótumbá ntaa ntótswáká. (1054)

Engambí nd'ótumbá, ntaa ntótswáká. (1124)

Etúmb'áfauing'ɔténgu. (1249)

Kendá l'otúji lilóngó kelá wēne belemo bēk'ótúji by'ólɔ. (1664)

Kɔtámá nd'ókɔng'óká lokio, kelá wēn'etámbá byá nkol'aína. (1669)

Likamb'én'engambí ntásekáká. (1709)

Lingólóngól'ákolaké mbóka. (1766)

Liwa líumá falá 'nk'isó. (1801)

Lonjwé lőyőyá límá mpáko. (1896)

Nyam'ékí jís'énáká. (2472)

Ōfósúke wáe ósómánya. (2519)

Osing'óɔng'óndeky'éú bokálá; eú óa mpak'óndéy'ebún'ékí fafá. (2687)

Ōtolekyá 'nk'ák'Ifás'ólekáká (Ifásó yūwé yūwé k'āotángá Lotó mpela). (2719)

Ōtungy'ósóléngɔla. (2746)

Ōtútsy'â mpoké ô mpaka. (2750)

Súka, súka ntawímeja, ótsw'óyakana. (2775)

Tímeja ô ng'ók'Ifás'ólekáká. (2784)

728. Boníng'ááta, w'óáta, bosek'ófówe : (H. 472)

a. Si ton ami est riche et tu aussi, votre amitié ne mourra pas.

Expl. : L'égalité entre deux personnes soutient leur amitié.

b. When your friend has possessions and you yourself have, your friendship will not die.

Expl. : There needs to be a certain level of equality for friendship to thrive.

See also: *Boót'ólótsi ô w'óáta eú 'mbáta.* (821)

Weby'ááta, wě óáta, boseka bófówé. (2901)

729. Boníng'ákěnéjáká jémbó, wě wotúmyaka bɔkɛji, ófóy'ówá ngá lowáwâ lőkí ngɔlɔ nd'ófásó: (H. 474)

a. Si ton ami te montre le marais, montre-lui le ruisseau, pour que tu ne meures pas subitement comme ce fut le cas du poisson *ngɔlɔ* dans la nasse *bofásó*.

Expl. : Il faut être prudent envers les amis. S'ils te font du mal, il faut le leur rendre !

b. If your friend shows you the swamp, show him the stream, in order not to die a sudden death like the *ngɔlɔ* fish in the fish trap.

Expl. : Watch out for your so-called friends. If they do you in the eye, do likewise to them!

See also: *Boníng'áɔ́kɔ́léfél' ílónɡa, opésolaka, kelá w'óléf'ómóng'átungame.* (730)

Mbw'áokolímbe nyama ko w'ólímbe butá. (1979)

Ósòkotóna wòtóné; òsòkolanga, wòlang'éndé. (2690)

Wáj'ákotumbélák'èngómbo, wě wotumbelak'enkenju; bengómbo nkó nsé, benkenju nkó tsá. (2873)

Wáj'áokotumbél'ésukúlu la nsálá ; bɔkɔl'ókite wókay'énkólónkómbi l'ɛsɔfɔ. (2875)

Weby'ákokúndáká l'okósá, wòkúndak'ɔkɔmbe, loétánáká kɔí la kɔí. (2905)

Weby'áokɔkɔmél'ámpulu nd'ífole, ko w'òwílél'ámpulu nd'ólíko. (2906)

Weby'áokokóme wě, w'òkóm'éndé, ekil'ěa ná? (2907)

Weby'áokɔkɔté mpótá k'òkúnde 'ianda. (2908)

Weby'áokotúmy'áfake ko w'òtúmyá líkáálá. (2909)

Weby'áokúnjá já josó, osóelaka j'áfé. (2910)

730. Boníng'áɔ́kɔ́léfél' ílónɡa, opésolaka, kelá w'óléf'ómóng'átungame:

a. Si ton ami te tend un piège, déclenche-le pour qu'il soit pris lui-même.

Expl. : Il faut rendre le mal pour le mal. « Oeil pour œil, dent pour dent ».

b. If your friend tries to trap you, pull the trigger so that he will be trapped himself.

Expl. : Reciprocate the evil they inflict upon you. "Eye for eye, tooth for tooth".

See also the references under **Boníng'ákěnéjáká jémbó, wě wotúmyaka bɔkɛji, ófóy'òwá ngá lowáwá lókí ngɔlɔ nd'òfásó.** (729)

731. Bonjánga ndá wáto ntáomáká nsé:

a. Le filet ne prend pas de poissons tant qu'il reste dans la pirogue.

Expl. : 1. Il faut travailler pour gagner sa vie. Ce proverbe fustige la paresse.

2. Si on veut résoudre un problème, il faut en parler aux parents, aux autorités ou aux juges; cacher les problèmes ne résout rien.

b. A net in the canoe will not catch any fish.

Expl. : 1. One has to work on order to earn a living. This saying is against laziness.

2. If you want to solve a problem, talk talk about it with your parents, the authorities or the judges. Hiding things does not solve anything.

See also: *Basál'áfé nkó njala.* (231)

Botáy'á lisóko ntáomáká nyama. (894)

Ėĩmb'akáká l'ekalemaka, omeke nd'ėĩmb'akáká. (1005)
Eóto ô likata. (1143)
Eóto ô yɔkɔ. (1145)
Ikokolo ntémala, botéma ntálá. (1354)
Ikokolo ntémala, loléu ntámámunga la lílá. (1355)
Ilónɡa otáléfé, lokombo otákombá, ótúngol'otómba nkó? (1421)
Kalémá, bāokotswēla. (1656)
Kúnjw'ɔnkésá. (1672)
Likák'á mbwá, tɔləmbwáké ləkendɔ nkína wĩfofoman'a wesé. (1705)
Likɔngá lífúté nd'áfeka ntáókáká nyama. (1739)
Ləkendɔ l'okisāns' áfosónɡi. (1840)
Mpɔw' ɛfótsw'ókonda, yáká yén'ɛfel'iyɔk'éntɔtɔ. (2088)
Nkáng' ɔfaísa wájí, njal' ɔfaís'okiló. (2203)
Ntótsw'ǎ nkésá, botataano l'ɔkɔlɔ, ótúmola nd'átswá. (2442)
Ófókatsá áfáata njiká. (2511)
Óndás'ǎlɔtsi 'nk'omóngó. (2616)
Otíkumwa ɔfaóbáta. (2717)
Óyale nkól'éa nkóji, ɛfaókɔjwēla nsé nd'ílɔmbe. (2757)
Óyásé ntásámbáká. (2759)
Wakémbyaka. (2881)
W'ǎlén'ekómb'éle nkoso, nkos'ókíndákí wememb'ǎ ntɔk'éy'osala. (2940)

732. Bonjémb'ǎfaólekan'ílok'a njémbá:

a. Le chant de l'oiseau *bonjémba* ne surpasse pas celui de l'oiseau *iloko*.

Expl. : Chacun est spécialiste en son domaine.

b. The *bonjémba* bird will not beat the singing of the bird *iloko*.

Expl. : Every art has its specialist.

See also: *Básɔngɔl'ɛsɔngɔ, nkóló 'nk'íkó.* (251)

Bokét'ákanda; nkóló ô losánja. (474)

Bomposo wáe la bɔtswéké. (683)

Bongunj'ákosangela mpela, balá iwánga té. (727)

Bonjémb'ǎfaólekan'ílok'a njémbá. (732)

Botálé wǎ loléu ntɔmbóláká jólo. (890)

Botálé wǎ yanga bɔfólekáná ntsé mbóka. (891)

Iakú y'ǎliko nkól'ô nkéma. (1275)

Isano y'ǎliko lotsíkélá ô nkéma. (1518)

Isúngi l'íkus'ótsó. (1550)

Linyenga l'étoko la wél'óndíkí mbá. (1772)

Mbólókó, sangél'ógunjú mpel'əofénd'ikeji. (1960)

Yándá l'íkoky'ǎ ngonda. (2956)

733. Bonjemba ntáyaóngóláká la nkɛlɛ:

a. Le célibataire ne se conduit pas avec colère.

Expl. : 1. Le célibataire dépend d'invitations pour ses repas; s'il se met facilement en colère, il ne sera plus invité.
2. Au lieu de se lamenter sur sa situation, le célibataire est invité à chercher comment améliorer sa vie.

b. The bachelor should not behave himself angrily.

Expl. : 1. A bachelor depends on invitations for his nourishment. If he is an angry person, he will have difficulty in finding a host.

2. Instead of wailing over his situation, the bachelor had better work hard to improve his way of life.

See also: *Baís'iló báfáɔ́nga la nkele.* (129)

Batúnják'ón'ów'óníngá nd'ólémó. (343)

Botéma tu fwao. (906)

Omenga nd'ótéka. (2611)

Óseéla nkó nkele. (2679)

734. Bonjemb'əowá nd'étumb'əy'ikəji, nkó wáj'ótswákí nsé:

a. Le célibataire a trouvé la mort lors d'une bagarre au ruisseau alors qu'aucune épouse n'y était allée écoper.

Expl. : Il ne faut pas se mêler des affaires des autres.

b. A bachelor died in a fight near a stream without having a wife who went fishing.

Expl. : Do not get mixed up in somebody else's business.

See also: *Batákóláká nd'áts'á jólo l'omwa.* (272)

Băyóun'étumba la litóo, k'em'óyósúk'otaká. (363)

Betúmb'éfé 'imeso 'imɔko? (402)

Bolandako ndá jongé j'óníngá. (551)

Botéma ntálambóláká ndambo. (902)

Byesé byá mbwá, liwéji já ntaa, nsósó áwéla ná? (973)

Éfí w'šses'ófaólangola lokulá. (991)

Elongama. (1091)

Ífomí lokolé ntáát'elɔko; ósót'elɔko ísangy'ésakó. (1305)

Ílongí l'étálo, óyale nd'étálo. (1423)

Iloola, íma lím'óléka. (1430)

Likambo límɔko, banto nkóto. (1712)

Límá loóla ko yókwéla 'nk'eoka. (1760)

Lokúk'ók'ótém'óndéa ô nkóló. (1858)

Mbéélé wíj'ánjá, likambo wíj'Ílínjá. (1939)

Nd'áts'á jólo l'omwa ntáɔngáká loswa. (2115)

Nkól'ék'óna ntényáká. (2266)

Ófel'ís 'nk'inina, báfófelé 'isenga. (2500)

Ókatsa liwa ntántengwela, óntengwela ô wé óndólóla nkásá. (2534)

Yámbólámbola ntááták'élɔko; óát'elɔko 'nk'ísang'esakó. (2955)

735. Bonjemb'awéla 'nk'ongóngó, ilomb'ikáé íf'ɔlɔ :

a. L'oiseau *bonjémba* a une belle voix, mais sa maison n'est pas fameuse !

Expl. : 1. « Parler ne nourrit pas son homme ».

2. Les vedettes parcourent tout le pays mais elles n'ont pas de chez soi.

3. Le prédicateur prêche bien mais sa vie n'est pas exemplaire.

b. The *bonjémba* bird has a beautiful voice; however, its house is nothing to write home about.

Expl. : 1. Someone talks all the time but accomplishes next to nothing.

2. Stars travel all over the country, but they have no time to construct a house.

3. A preacher gives beautiful sermons but his lifestyle is not exemplary.

See also: *Bokung'ónéne nkásá tosaji.* (536)

Bomámbo w'əngot'ówéla ô lóngo lɔl'ófaómeya yándá. (605)

Engamb'ék'əfeko ntáóngóláká 'iswá. (1122)

Etsíma ngunda ko nsé befengé. (1232)

Ifulú nkétété, 'nk'óm'óda ntete. (1320)

Intójí nk'empénd'ákómbol'impáka. (1494)

Mpámbo anéne, belemo ntetela. (2035)

Mpwó nk'empéndé, ô longilima nd'ólíko (nd'áns'ólíko) (2102)

Njémba y'ámato ifótswe litumba iyásélá baóme towá. (2165)

Nkéma ntálék'ónéngé, wemembo nd'étáfe. (2223)

Ntéféla la nk'engila. (2432)

736. Bonjemb'ók'ékul'óle ndé likokomaka:

a. L'oiseau *bonjémba* qui vit au bord de la rivière bégaye beaucoup.

Expl. : Dans son effort de cacher la vérité, le trompeur bégaye. Si celui qui explique une difficulté, bégaye beaucoup, c'est qu'il veut tromper.

b. The *bonjémba* bird on the riverbank is a stammerer.

Expl. : A habitual liar stammers when hiding the truth. Therefore, if someone is looking too much for words, it is a sign that he tries to cheat you.

See also: *Bákojímáké k'ólimbak'ongilo.* (736)

Bosakó wá bakoko. (838)

Eteko tonkómá tófé. (1207)

Totéfela tófé tókí nkanga júwa. (2832)

737. Bonjemb'ók'ifulú òndéa ô Njakomba:

a. Dieu seul connaît le célibat de l'oiseau.

Expl. : Dieu seul connaît les secrets de nos cœurs.

b. The celibacy of a bird, only God knows about it.

Expl. : Only God knows the secrets of our hearts.

See also: *Bakomɔlaka ntɔmbi, batákomólák'ótéma.* (158)

Bélé nd'ótéma betényáká. (382)

Botéma ndé lokúka. (898)
Botéma ntálambóláká ndambo. (902)
Botéma sandúku. (905)
Lokúk'ók'ótém'óndéa ô nkóló. (1858)
Nsé iyómb'átsifo, nyama iyómb'ókonda, baóy'áyómb'ótéma. (2308)
Nkwá nd'ótéma ntókánáká jei. (2289)
Wén'elongi, ófén'ótéma. (2927)

738. Bonjemb'ók'ómoto kúlumbá, bóká jende léngéla:

a. La femme célibataire peut se préparer à manger ; le célibataire ne fait que regarder curieux.

Expl. : Une femme seule ne meurt pas de faim, parce qu'elle peut toujours préparer quelque chose à manger; le célibataire ne fait que se promener attendant que d'autres l'invitent.

b. A single woman can prepare her food, whilst a bachelor can only be on the lookout.

Expl. : A single woman will not die of starvation, because she can always prepare something, whilst a bachelor only walks around to see whether someone will invite him.

See also: *Besíf'á byólól'omeka ná? Omek'é besífó.* (392)

Bobé w'ómot'ófa ng'ól'ónjemba. (415)

Bómoto ntókáká njala. (672)

Lókósú j'ónjemb'óétol'omóng'ésíká. (1856)

739. Bonjémba wā yafya :

a. L'oiseau *bonjémba* utilise trop de paroles.

Expl. : Quand les gens apprécient un bon chanteur, ils le rendent orgueilleux ; ensuite il pense pouvoir dénoncer par ses chants toutes les bêtises du clan politique.

b. The *bonjémba* bird adds too many words.

Expl. : The great success of a star makes him so proud that he thinks he can denounce in his songs the misdeeds of the authorities.

740. Bonkán'áfosóngi l'ón'óká liót'εεfé:

a. L'affection pour un petit-fils est différente de celle qu'on a pour un fils.

Expl. : Les grands-parents aiment leurs petits-enfants davantage que leurs propres enfants.

b. The love for a grandchild is different from the love for one's own child.

Expl. : Grandparents love their grandchildren more than they love their own children.

See also: *Ǻkí w'ǿléláká líóta, Ǻkí w'ǿléláká bankáná.* (11)
ƐƐf'ǿy'ǿna l'ǿy'onkán'ǿfosóngi, ǿlekí 'nk'ǿy'onkáná. (982)

741. Bonkándo bǿmela ntóngi:

a. La canne a produit des bourgeons.

Expl. : Le proverbe parle de celui qui a vieilli.

b. The walking stick has produced buds.

Expl. : The proverb refers to someone who has grown old.

See also: *Bonsenge bǿléléla ntando.* (780)

742. Bonkéna bǿlélá:

a. Les fruits de l'arbre *bónkéna* sont mûrs.

Expl. : Les oiseaux aiment beaucoup ces fruits et s'y rassemblent pour les manger. Le proverbe s'emploie pour une abondance sur laquelle des gens se ruent.

b. The fruits of the *bónkéna* tree are ripe.

Expl. : Birds like the fruits of the *bónkéna* tree. When those fruits are ripe, many birds gather to feast on them. This proverb talks about an abundance in which many people rejoice.

743. Bonkíta ntásíláká :

a. La rancune ne finit jamais.

Expl. : Si un père a gardé rancune contre quelqu'un sa vie durant, ses enfants en tiendront compte encore longtemps.

b. Grudges never finish.

Expl. : If a father has had grudges against someone for a long time, his children too will always live with them.

See also: *Boseka lisangó, ilanga lisangó.* (860)

744. Bonkókó bǿkí nyang'ǿa nsósó:

a. L'héritage de la poule mère.

Expl. : Des poules voient leurs poussins emportés par les éperviers. Elles lèguent cette malchance à leur descendance. Si une femme perd des enfants en bas âge, cette malchance se transmet à ses enfants.

b. The heritage of the mother hen.

Expl. : Some hens always lose their chicks to the buzzards. Their chicks inherit the same weaknesses (e.g. a lack of attention or a lack of prudence) to their chicks. When a woman loses some children young, she will transmit this bad luck to her children.

See also the references under **Bongóǿj'ǿbé.** (724)

745. Bonkomó ntááták'ólíkó, bont'õa lɔfɔsɔ ntááták'õndõwetela:

a. L'arbre *bonkomó* n'a pas de touffe de lianes; le querelleur n'a personne qui vient le voir.

Expl. : L'arbre *bonkomó* ne supporte pas d'avoir les lianes sur son tronc dans un effort de se débarrasser de fourmis. Comme les lianes évitent les fourmis, les gens fuient les querelleurs.

b. The *bonkomó* tree never carries a cluster of lianas so as to avoid having ants. As the lianas avoid ants, in the same way, we flee from troublemakers.

See also: *Bákofimé likátsi, bákofim'õmw'a lɔfɔsɔ kel'õyaleme õ wai.* (149)

Limpáta, bakún'ákotákana ko wẽ wányanya. (1764)

Limpáta ng'áotáa, nk'émõ nsé nd'áfeka. (1765)

746. Bonkóngójwá ãolekol'iménga mpía:

a. La graine *bonkóngójwá* pique plus que le poivre.

Expl. : 1. On est toujours surpassé par d'autres personnes.

2. Ce proverbe fustige le travailleur qui accuse son patron au tribunal.

b. The *bonkóngójwá* grain is even sharper than pepper is.

Expl. : 1. There are always people who surpass you.

2. The proverb rebukes the worker who accuses his boss in court.

See also: *Báfukýá bãókúla néma.* (122)

Bofalá ãokíma mbwá. (423a)

Bolaki ãokanda múmpɛ. (548)

Bɔsɔfi ãomela nsósó. (881)

Ibat'ãomela ngúma. (1277)

Ilolé yã lɔleke ãtónnga júmb'ãfanjola. (1400)

Nkém'ãotumb'olíkó. (2225)

Nkɔi ãokanda lɔkɔmbe. (2251)

Nkɔi ẽutak'omóngó lokombo. (2256)

Nsósó ãokand'ikété. (2358)

Nsósó ãolín'iloko nd'ási. (2359)

Nsósó ãotsínda njɔku. (2362)

747. Bɔnkónɔ w'õkómbé ntátɛmák'óluwa nkunja:

a. L'élégant civette ne tarde pas à perdre ses poils.

Expl. : 1. Un habit mal utilisé s'use vite. Il faut bien soigner ce qui est beau et neuf.

2. Une belle femme ne tarde pas à perdre sa beauté, surtout si son mari ne l'entretient pas comme il faut.

b. The beautiful civet cat easily loses its hairs.

Expl. : 1. If a new cloth is not well looked after, it wears out quickly .We have to take care of everything that is new and beautiful.
2. A beautiful woman quickly loses her beauty, especially if her husband does not look after her.

See also: *Bokólongo bóká jéfa ntáyáká ntíla.* (512)

Lokal'awâka ô ndá 'iéké. (1825)

Mpok'étsw'ésúkó, ámbemaka nd'ôkéélé. (2070)

748. Bɔnkóts'ěkí nsambá; is'ákolanga 'nk'ěkí nyɔngó : (H.1554)

a. Le bananier *bɔnkótsi* prend appui sur le toit ; ton père t'aime aussi longtemps qu'il s'appuie sur ta mère.

Expl. : L'affection d'un père pour son enfant est vive aussi longtemps que le père et la mère vivent ensemble. Dès que le mariage est dissous, que le père a trouvé une autre épouse, l'affection s'affaiblit. Ce proverbe est aussi utilisé comme devinette chez les *Móngɔ* de *Befale*.

b. The banana tree *bɔnkótsi* leans on the roof; your father loves you as long as he leans on your mother.

Expl. : The affection of the father for his child is very much alive as long as its mother is around. However, when the marriage bond has been broken and the father has taken another spouse, his affection diminishes. The *Móngɔ* of *Befale* use this proverb also as a riddle.

See also: *Lolango j'ɔna ô lím'эле nyangó.* (1868)

749. Bɔnkótsi ímáná, nomb'ésombe :

a. Bananier *bɔnkótsi*, écarte-toi, pour qu'on puisse conclure le marché !

Expl. : Avant de procéder aux cérémonies de la dot, on lance ce proverbe. On doit d'abord accepter les présents que les femmes ont offerts (les aliments préparés pour la circonstance), puis on continue les cérémonies.

b. You, *bɔnkótsi* banana tree, move aside so that we get on with the market.

Expl. : Before continuing with the dowry ceremonies, people have first to acknowledge the gifts, which the women have presented in the form of food. After this acknowledgment, the ceremony can continue.

750. Bɔnkúú äotúngama ndá lilend'ěí'nd'óas'ámuká:

a. La chauve-souris à la recherche des fruits est prise sur l'arbre *lilenda*.

Expl. : Ce proverbe parle d'un homme surpris avec la femme qu'il convoite.

b. A bat looking for fruits is caught in the *lilenda* tree.

Expl. : People recite this proverb when a man is caught with the woman whom he desires.

See also: *Batáfomwák'ésók'ěa nkoso.* (261)
Ūl'ěl'ěle jende batôsómbáká. (2858)
Yõmba yă wembí kəkólá mpósá. (2977)

751. Bonkúf'áfaókita ngá momá: (H. 489)

a. Le manioc doux ne devient jamais l'igname.

Expl. : L'apprenti n'égale pas son maître.

b. Cassava will never become like yams.

Expl. : A disciple will not equal his master.

See also: *Bóna ntálekóláká nyangó baende.* (701)
Bóna ntányongúmáká nd'óbína 'óká nyangó, nyang'ónyongumaka nd'óbína 'ók'óna. (702)
Bóna ntíták'ísé; is'ondóitak'óna. (705)
Bón'õa mbwá ntálekóláká nyangó baúta. (760)
Bóúné nsulúngúny'áfaókita ng'ókí loolo. (955)
Iyátákonj'áfaókita ng'ókonjí. (1596)
Iyómb'áfaókita ng'éeng'óky'ékáji wiméjá. (1604)

752. Bonkútsu w'ílóna ntákilámáká :

a. Le piège qui n'attrape rien, doit quand même être inspecté.

Expl. : Il faut avoir de la patience et être persévérant pour réussir dans la vie.

b. A trap, which does not catch anything, needs to be inspected all the same.

Expl. : One needs patience and perseverance in order to succeed in life.

See also: *Bókej'áleka, botéma ntálekáká l'osó.* (468)
Efomy'amela ntóngi, botém'amel'atándá. (996)
Mbw'ea lonsínj'ámaka nyama. (1985)
Ǿólá mbéo k'óotsíka 'ikáká. (2650)

753. Bonkútsu w'ílóng'ókínjaka nkóló ləkendo :

a. Le piège bredouille fait marcher le propriétaire pour rien.

Expl. : On travaille parfois sans aucun bénéfice.

b. An empty trap makes the owner walk for nothing.

Expl. : Sometimes, we work hard just for nothing.

See also the references under **Bôngoja bosanjo l'ésēsengí éy'asíle.** (723)

754. Bón'õa josó áólongola tsă, ów'afeka wěake wányá.

See under *Bón'ów'okálá.* (772)

755. Bón'õa lisókó ntákendáká nd'ótóna wă nsombo: (H. 682)

a. Le petit de l'antilope *lisókó* n'entre pas dans la troupe des sangliers.

Expl. : L'enfant unique n'accompagne pas les enfants d'une famille nombreuse : il a peur que ceux-ci ne complotent contre lui.

b. The little one of the *lisókó* antelope does not enter into a herd of wild pigs.

Expl. : An only child will not join the children of a big family, being afraid that they will plot against it.

See also: *Áokola nsálá íká mbólókó k'áolíla nd'átsá 'ók'ôfalá.* (41)

Bón'ôa ntaa ntálómák'éka mbwá. (758)

Mbólókó ntálómáká nd'âél'áká nsombo. (1956)

Njoku ntálómyák'ón'ôa nkéma. (2169)

Nsál'íká ntaa ífóóngám'éle mbwá. (2296)

Nsál'íká ntaa ífótswá nd'átsá 'óká nsósó. (2297)

756. Bón'ôa nkân'ôka: jína líká nyongó ná ?

a. Enfant de ma soeur, quel est le nom de ta mère ?

Expl. : Quand quelqu'un cherche une faveur en me disant qu'il m'est apparenté, je lui demande le nom de sa maman. Je lui montre ainsi que je ne le connais pas.

b. Child of my sister, what is the name of your mother?

Expl. : Someone asks me a favour informing me that he is a close relative.

That is why I ask him for the name of his mother. In this way, I show him that I do not know him.

See also: *Lonkãas'ále wáe tolelo tolelo.* (1897)

757. Bón'ôa nsombo ntáwáká l'ilíngó:

a. Le petit du sanglier ne meurt pas en faisant des contours.

Expl. : Le chasseur connaît la forêt et ne s'y égare pas.

b. The child of a wild pig does not die by going round and round.

Expl. : The hunter who knows the forest will not lose his way.

See also: *Njoku ntúngák'ókonda.* (2171)

Ókúka nsós'óndéy'oanjí w'êkelé. (2559)

Óndéa 'nk'ól'ekó. (2617)

Wányá w'ibenga óndéa ô lóó. (2897)

758. Bón'ôa ntaa ntálómák'éka mbwá:

a. Le chevreau ne tête pas la chienne.

Expl. : 1. Chaque enfant est nourri et élevé par ses parents malgré leur pauvreté.

2. Un enfant ne change pas de parents, même en cas de misère.

3. Dans notre société, il y a des classes différentes et distinctes.

b. A kid does not suck a dog.

Expl. : 1. Every child is fed and educated by its parents notwithstanding their poverty.

2. A child will not change parents because of their poverty.

3. In human society, there are different and separate classes.

See also the references under **Bón'õa lisókó ntákendáká nd'ótóngá wă nsombo.** (755)

759. Bón'õa ntaa ómaka nd'ínkolínkoko:

a. Le chevreau aime se reposer au sommet d'une colline.

Expl. : 1. Les chèvres aiment se reposer sur les sommets. Si tu veux rencontrer quelqu'un, va le trouver là où il aime séjourner.

2. Tel père, tel fils; telle mère, telle fille.

b. The kid likes to rest on top of a knoll.

Expl. : 1. Goats like to rest on top of elevations. If you want to meet someone, go where he likes to stay and you will find him.

2. A child inherits the characteristics of its parents.

See also: *Bón'akolaka 'nk'isé, ntákí bokóló.* (695)

Bɔsɔŋɔ tsă ákola mémbɔ íká nyangó ntɔu. (882)

Botómb'a mpwó, jongé j'ótómba ô mpwó. (920)

Botúmbá bóló, ilɔngɔ bákoka lóbí ô la jɔɔ. (947)

Iléngela, bokún'óá nkɔi. (1396)

Jíl'á mbúl' áfosangi; ósangy'á mbúla wáé bokula. (1631)

Jɔɔ áótaka nkɔi ẽ? (1649)

Kolá kolá ékí lisíl'okolák'ímete. (1666)

Líkambák'isé, bóna ntálitsíkáká; líkambáká nyangó, bóna ntálitsíkáká. (1708)

760. Bón'õa mbwá ntálekóláká nyang'áúta:

a. Le chiot n'a pas plus de graisse que sa mère.

Expl. : Les enfants doivent reconnaître leurs parents comme sources de sagesse.

b. A puppy does not have more fat than its mother has.

Expl. : Children have to recognise that their parents have authority over them.

See also the references under **Bonkúf'áfaókita ngá momá.** (751)

761. Bón'óá wányá lilako límókɔ : (H. 683)

a. L'enfant intelligent comprend à la première exhortation.

Expl. : L'enfant au bon caractère obéit directement ; un seul conseil lui suffit.

b. An intelligent child needs to be told only once.

Expl. : A good child will obey straight away. This proverb admonishes a child to obey.

See also: *Bón'óká nambá ntákwéláká mpéngɔ.* (766)

Bón'ókí ntáwnga mímbí 'nk'alako. (768)
Bón'ótswáka l'isé nkélé, áfóúngák'êlelo byä nkélé. (770)
Itómba lingende ntámwngák'ókit'ofotó. (1562)
Wát'ond'éséólá. (2899)

762. Bónǝju aíme bolá ntéák'élo: (H. 705)

a. Le garçon ne souffre pas quand il vient de son village.

Expl. : Les enfants sont bien soignés par leurs parents et les quittent avec des provisions. Ils ne se rendent pas compte qu'ils auront faim plus tard.

b. A youngster, who comes from his village, does not suffer.

Expl. : In general, parents look well after their children and give them provisions along for the road. However, children are not aware that they will be hungry afterwards.

See also: *Bobé l'ɔlɔ bǝyǝkëndé. (413)*

Bɔkɔl'oum'áf'eyenga. (511)

Bɔwngy'áféy'élo. (814)

Ól'ǎ líwngí wá' empenda. (2567)

763. Bónǝju ntáscsáká lokánga:

a. Le jeune ne dépêche pas la pintade.

Expl. : Un jeune ne traite pas les problèmes coutumiers en présence d'un ancien.

b. A youngster cannot dress a guinea fowl.

Expl. : A youngster should not deal with problems when an elderly person is present.

See also: *Inkún'áfáótumbey'esángé l'etate. (1455)*

Inkún'átánákí wáe engamby'áfetsa. (1463)

Inkúné ntásíják'ókongá wǎ nookó. (1475)

Inkúné ntéák'ǝfw'ésǝf by'òmbolo. (1479)

764. Bón'ókal'áokolanga, wôwīla 'nk'eóto :

a. Si l'enfant de ta rivale t'aime, il faut le regarder comme un frère.

Expl. : Ne hais pas celui qui t'aime.

b. If the child of your co-wife loves you, take him as your brother.

Expl. : Do not hate the one who loves you. "Do not bite the hand that feeds you".

See also: *Bakélé bǝolina jala. (142)*

Bokátambíl' ǎolina nkélé. (467)

Bompénd'áfáángél'éfɛlɔ. (680)

Bomw'óka 'ikat'inkúnyá. (690)

Bɔtɔnd'áfókélá líkonji nkele. (930)

Ekénéng'áolina jala. (1030)

Jémi áolin'ási. (1618)
Jémi áolina ntangé. (1619)
Lokol'em'â w'âyókend'óit'ónkúla nkatá? (1851)
Nkel'ěa ntand'ěfá w'ósofé l'akák'â nkolo. (2208)
Nyam'áolin'okonda. (2467)
Nyang'ékoóngola tóséké l'endé. (2477)

765. Bón'óká mpulú álel'á lokole, nyangó ntôtsíkáká:

a. La mère n'abandonne jamais le petit oiseau qui pousse des cris dans le creux de l'arbre.,

Expl. : Une femme n'abandonne jamais son enfant.

b. If a small bird cries in a tree hole, its mother will not abandon it.

Expl. : A woman never abandons her baby.

See also: *Batúsáká mbw'á mbúla.* (347)

Likólótó ntókák'ělel'óna. (1738)

Lofiko ntálísáká lólembe. (1816)

Nsombo ntsókáká ělel'óna. (2338)

Nyang'ěa ntsíkélá áfaókita ng'éké móngó. (2475)

Nyang'ěa webí l'atóy'óló. (2476)

766. Bón'óká nambá ntákwéláká mpéngɔ :

a. L'éléphanteau ne tombe pas dans le trou où se trouvent des lances.

Expl. : Les chasseurs creusent de grands trous sur la piste des éléphants ; au fond de ceux-ci, ils placent des lances ; puis ils couvrent les trous espérant qu'un éléphant y tombe. L'éléphanteau apprend vite à éviter ce danger en suivant le pas de sa mère. Si l'enfant suit l'exemple de ses parents, il évite pas mal de dangers.

b. A little elephant will not fall into the hunters' pit.

Expl. : On the path, which elephants use, hunters used to dig big pits and in them, they put some lances upright. Then they covered the pits hoping that an elephant will pass there and fall into one of them. However, the little elephant will not easily fall into a pit by following its mother closely. The same holds good for a child; if it follows the example of its parents, it will avoid the pitfalls of life.

See also the references under **Bón'oá wányá lilako límókɔ.** (761)

767. Bón'óká wamba ntáótswáká:

a. L'enfant d'une bagarre ne peut pas naître.

Expl. : 1. La femme qui n'a pas respecté des interdits accouche d'un mort-né, puis regrette son action.

2. Bagarres et guerres ne produisent que blessures et mécontentes.

b. The child of a fight is never born.

Expl. : 1. When a woman does not respect the taboos, she will give birth to a stillborn. Then she will regret her actions.

2. Fights and wars only produce wounds, misunderstandings and regrets.

See also: *Bont'ōw'etumba ntáótáká.* (800)

Etumb'áfóót'ōn'ōw'ólótsi. (1250)

768. Bón'ókí ntánga mímbí 'nk'alako:

a. L'enfant qui a échoué dans la vie se rassasie de conseils.

Expl. : L'enfant qui n'a pas réussi reste l'objet de reproches et de conseils incessants.

b. A child who has not made any progress becomes an object of advice.

Expl. : People will always blame a less intelligent child.

See also the references under **Bón'ōa wányá, lilako limáko.** (761)

769. Bónngw w'óló ntófulá bókají:

a. La liane qui produit les bons fruits *banngw* ne devient jamais grande.

Expl. : Les bonnes choses sont rares. La femme belle n'a pas beaucoup d'enfants.

b. Good *banngw* fruits never become big.

Expl. : Good things are rare. A good or beautiful woman does not have many children.

See also: *Bosák'ā nkéma ntáléké beje l'eje.* (833)

Bosák'ā nkwi nténáká beje l'eje. (834)

Botófe w'óló ntáfuják'ámuká. (915)

Lófóse j'óló ntáikáká l'iswá. (1920)

770. Bón'ōtswāka l'isé nkélé, áfóungák'èlele byā nkélé: (H. 690)

a. L'enfant qui accompagne toujours son père n'ignore pas les limites de la palmeraie.

Expl. : L'enfant attaché à son père et docile à ses enseignements connaît les coutumes, ses droits et son héritage. Il remplacera son père plus tard.

b. The child who always accompanies his father to the palm plantation will know the borders of the plantation.

Expl. : A child who is open and listens to its father will know the customs and his rights. It will replace the father after his death.

See also: *Bón'óká nambá ntákwéláká mpéngw.* (766)

Botámbá séé, lisuki tela. (893)

Ilónka íky'ólóng' ífōnda nyama 'nko ntátsík' íala nkombo. (1412)

Is'áowá, ǒsulunganaka 'nk'ǎna. (1522)
Itómba lingende ntámǎngák'ókit'ofotó. (1562)

771. Bón'ǒw'isísí ntǒfwák' its'á nkéma:

a. Le petit enfant ne se souvient pas de la tête du singe.

Expl. : On doit se contenter de ce qu'on a.

b. A little child should not remember the small head of the monkey.

Expl. : One should be happy with one's situation.

See also: *Bóm'áf'oéng'ǒfaǎlá nsé y'ǒyoko. (600)*

Botómb'ǎsang'ǒndit'ǒtómb'al'ǒ nyama. (917)

Elong'ále ǒ lǎmǎ lokói. (1090)

Lokás'áókotóne, lítetele k'ǒúmbe mpoké. (1830)

Mpámpá l'afula, ǒyal'ǎ l'afula. (2039)

Mpóndé ǒ nsé. (2075)

Nganji lokino ng'ǒsómbe jóká. (2136)

Nkanga lokino, falá nambá. (2184)

Otáát'esemba k'ǒtsúkálá la waékélé. (2703)

Otáát'ǎkǎǎngǎ k'ǒimbwa l'etúmbé. (2704)

772. Bón'ǒw'ókálá áólongola tsǎ, ǒw'ǎfé wǒwǐlé ndá likúnguta:

a. Quand l'aîné s'est brûlé, il faut mettre le puîné du côté de la paroi.

Expl. : Traditionnellement, l'enfant ne se couche pas près du feu, mais contre la paroi de l'autre côté de ses parents. "Un homme averti en vaut deux".

b. If the fire has burnt the first child, the parents put the second child next to the wall.

Expl. Traditionally, people do not put small children in bed next to the fire, but near the wall beyond its parents. "Forewarned is forearmed".

Des expressions parallèles :

Bón'ǒa josó áólongola tsǎ, bón'ǒw'afeka wǎake wányá.

Bón'ǒa josó áólongola tsǎ, bón'ǒw'afék'ǒléa nkúmbako.

See also: *Bákǎléfela wéna, ǒtungam'otataano. (155)*

Íwáka nyangó, bǎna ǎkaak'ofombo. (1582)

Liáté lífá l'ofombo ntákiták'ǎmela mbólókó. (1686)

773. Bón'ǒw'okulaka ntáǎngáká:

a. Le fils du notable ne réussit pas dans la vie.

Expl. : Les enfants des gens au pouvoir sont souvent gâtés et comptent sur le succès de leurs parents pour réussir dans la vie.

b. A child of a prominent figure does not succeed in life.

Expl. : Often, the children of leaders are spoiled and continue to rely on their parents' good fortune.

4. Bɔ́ɔy'áontungya 'mbok'isúngi:

a. Le flambeau m'a trompé pour que je jette le tison.

Expl. : Le flambeau s'éteint vite contrairement au tison. «Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ».

b. The torch has cheated me by advising me to throw away the smouldering stick.

Expl. : A torch goes out quicker than a smouldering piece of firewood. "A bird in the hand is worth two in the bush". "Don't pour out the dirty water before you have clean".

See also: *Āolámela itáfōwá bosáká.* (48)

Āotóng'olíko l'ain'ā nyama. (74)

Bafolé ndebyá k'ōsíl'ōlámela yɔ́kɔ? (115)

Bāolámel'itáfōw'ōsáká. (209)

Batángélák'itáfōw'ōsáká. (284)

Batátēmbólák'ētáfōwá likúka. (303)

Batátumbák'ēsófél'éká webí l'ankɔ. (315)

Batūsáká beóná la jémbela j'ōmēnde. (348)

Nkém'atáwé toandák'ōngɔngɔ. (2226)

Ntabákilólák'ōnto l'ain'ā nyama. (2403)

Ntókangé wīná nkína lituté áówīyélá. (2437)

Ōfóbók'imónódó 'nk'embíl'etásómbama. (2507)

Tusáké wesé, wunyu ntáfókita nd'ákata. (2850)

Abréviation

H. = Hulstaert, G., 1958b, *Proverbes Mongo*, Tervuren, Annales du Musée Royal du Congo belge, série in 8°, Sciences de l'homme, Linguistique, Volume 15.

TRACES ET ENONCES D'AUTRUI
DANS *LA PETITE FILLE DU REVERBERE*
DE CALIXTHE BEYALA

Résumé

Calixthe Beyala a été dans le temps accusée de plagiat. L'objet de ce travail est de déterminer s'il y a encore des cas d'emprunt illégitime dans ce roman autoréférentiel. Seront donc étudiés les phénomènes d'interpénétration, de dialogisme, de transtextualité, de polyphonie et d'altération qui caractérisent cette autofiction. Agent transcodeur, reformulateur et créolisant, la narratrice, double de l'auteure, use de diverses stratégies discursives pour repenser, réfuter et dépasser les énoncés d'autrui sans pour autant tomber dans l'illégitimité.

Mots-clés : Beyala, plagiat, autrui, dialogisme, transtextualité, altération, parasitisme littéraire, créolisation.

Abstract

Calixthe Beyala has in the past been accused of plagiarism. This article sets out to determine if Beyala is still guilty of illicit borrowing in her self-referential novel, *La petite fille du réverbère*. Theories on the interpenetration of lives, dialogism, transtextuality, polyphony and alterity will be invoked to study the phenomenon of heterogeneity at play in the novel. The paper concludes that as a transcoding, reformulating and creolizing agent, the narrator, who is the writer's double, resorts to diverse legitimate discursive strategies to rethink, refute and transcend the speech of others but steers clear of plagiarism.

Keywords: Beyala, plagiarism, alterity, dialogism, transtextuality, alteration, literary parasitism, creolisation.

Introduction

L'intérêt dont fait l'objet Calixthe Beyala tient à plusieurs facteurs: son écriture subversive, ses campagnes médiatiques et l'accusation d'insérer, de façon illégitime, les énoncés d'autrui dans ses récits. Sur ce dernier point, la romancière franco-camerounaise est accusée d'avoir plagié, entre autres, des paragraphes du roman *La vie devant soi* (1975) de Romain Gary en écrivant *Le petit prince de Belleville* (1992). De même, elle est vilipendée d'avoir démarqué certaines parties de *White Spirit* (1992) de Paule Constant et de *The Famished Road* (1991) de Ben Okri pour rédiger respectivement ses romans *Assèze l'Africaine* (1994) et *Les honneurs perdus* (1996). En dehors du célèbre article d'Assouline (1997), « l'affaire Beyala » est au cœur des commentaires récents tels que ceux de Hitchcott (2006), Little (2006), Harrow (2007) et d'Anyinefa (2008). L'accusation de vol littéraire contre Beyala est d'autant plus grave qu'un autre écrivain-rebelle d'Afrique, Yambo Ouologuem, s'est vu pratiquement tomber dans l'oubli après s'être stigmatisé plagiaire, et ceci malgré le succès fulgurant de son roman *Le devoir de violence* (1968/ 2003) dans les années soixante.

Dans le cas de Beyala, la même Académie française établie pour codifier la littérature, la syntaxe et le lexique français a, en 1996, décerné son grand prix du roman à Beyala pour *Les honneurs perdus*, attribution de légitimation et de consécration qui n'a fait qu'attiser la discorde. Selon l'Académie française (Mataillet 1996:71), les écrivains s'inspirent les uns des autres. Les détracteurs de Beyala ne se laissent pas impressionner par la position imposante des Immortels.

Certes, aucun critique n'a, à notre connaissance, porté grief contre Beyala pour son huitième roman *La petite fille du réverbère*. Toujours demande-t-on, à bon droit, si l'écrivain peut se déprendre entièrement des énoncés et des traces d'autrui. L'auteur dispose-t-il de moyens légitimes de parasiter les œuvres d'autrui? Le discours dans une œuvre littéraire peut-il coexister avec d'autres discours ?

Nous allons essayer de répondre à ces questions dans cet article en braquant le projecteur sur *La petite fille du réverbère* de Beyala. Pour ce faire, nous ferons recours aux théories de l'hétérogénéité textuelle: la transtextualité (G. Genette), l'altération (J. Peytard), la créolisation (E. Glissant), l'archive (M. Foucault) et le parasitage littéraire (H. Bloom et J. H. Miller). Force est de reconnaître que ces concepts qui se recoupent se réclament souvent du dialogisme bakhtinien qui insiste sur la nature baroque

et hétéroclite des phénomènes sociaux. En d'autres termes, notre investigation des traces, de la présence et des énoncés d'autrui dans l'autofiction de Beyala s'étayera sur les théories interdiscursives diverses mais souvent coextensives l'une à l'autre.

1. Interpénétration des vies

Le phénomène d'interconnexion existentielle fait que nul n'est autonome. Corollaire, aucun texte n'est homogène. Nous dépendons toujours d'autrui et les autres dépendent également de nous. A ce propos, Glissant (1996:30) affirme avec raison « l'être est relation à l'autre, relation au monde, relation au cosmos ».

L'interpénétration des vies explique également la sociogenèse des textes. La vision de Beyala a été façonnée par l'historicité sociologique, autrement dit par ses interactions avec autrui à travers le temps. Nous reconnaissons avec Montaigne (cité par Lesot 1988:9) que chaque être humain porte en sa personne la forme entière de la condition humaine. A la suite de Lucien Goldmann, Leenhardt (1968 : 270) souligne en ces termes la part de groupe dans la conception de la vision des écrivains:

L'œuvre écrite donne [...] une expression de l'expérience vécue du groupe [...]. Le groupe élabore au fil de son existence, les moyens conceptuels qui lui permettent de résoudre, selon son originalité, les problèmes que lui posent la vie en commun et la confrontation avec le monde. Ces moyens sont des systèmes de dogmes ou de mythes, des philosophies, qui constituent ce que nous appelons des visions du monde, c'est-à-dire des moyens d'investigation du monde [...]. L'individu qui veut « dire » le monde utilise, sans même y songer, cet ensemble conceptuel mis à sa disposition.

La langue elle-même seconde et conforte l'interpénétration des vies. La raison en est que les propos utilisés par l'auteur sont tirés de « l'archive » que Foucault (1969 : 153) définit comme le « domaine de choses dites ». La conception foucaldienne d' « univers discursif » et d' « épistémè » s'apparente à la vision du monde dont parle Leenhardt et au « domaine du dicible ».

Comme tout autre écrivain, Beyala utilise dans *La petite fille du réverbère* la langue qui est un bien commun. Le recours à ce bien humain qu'est la langue investit son roman d'hétérogénéité et d'hybridité. Car, elle

reconnaît les autres et partage une possession collective avec ce que Mead appelle « autrui généralisé » (Todorov 1981 : 70).

On remarque également le dialogue constant entre narratrice et lecteur tout au long de *La petite fille du réverbère* par le biais d'appositions métalinguistiques et même de communications directes dont cet exemple : « aujourd'hui encore, si vous passez sur nos terres vous entendrez un murmure. Ne vous étonnez plus: c'est le chant des feuilles mortes gorgées de notre épopée » (Beyala 1998 :37). Nous notons encore dans le roman que la narratrice associe le lecteur à son discours par l'emploi de « nous ».

Au-delà des rapports narratrice-lecteur, il faut signaler que la réception et l'interprétation que le public réserve au texte constituent un aspect important de la trace et de la présence d'autrui dans *La petite fille du réverbère*. Beyala a d'office incorporé au texte la présence d'autrui. Dans la mesure où la romancière, comme tout autre auteur, ne peut jamais tout dire, elle compte sur la coopération interprétative d'autrui et du « Lecteur-Modèle » (Eco 1988 : 68-69). Elle tient pour acquises la capacité d'autrui de présupposer et la compétence du Lecteur-Modèle de savoir le non-dit. Après avoir défini la présupposition comme une « modalité de coopération interprétative » (Eco 1988 : 28), l'auteur de *Lector in Fabula* affirme qu'une œuvre est un « produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif » (Eco 1998 : 65). Miraux (1996:106), quant à lui, élucide le rapport entre l'écrivain et son public ainsi: « la problématique de l'autobiographie nous ramène à la question fondamentale de la littérature: parlant de soi, on parle aux autres, puis à l'Autre dont on fait partie ». Bref, on ne peut que reconnaître avec Mikhaïl Bakhtine (Todorov 1981: 83) que le « discours (comme en général tout signe) est interindividuel ».

2. Dialogisme

Pour le sociolinguiste russe Bakhtine, chaque énoncé, chaque discours, chaque œuvre littéraire entretient des rapports « translinguistiques » avec des formulations antérieures et de futurs discours à formuler. Il n'y a jamais de discours autonome, libre d'attaches précédentes ou ultérieures. Tout s'enchaîne dans un réseau discursif ininterrompu. Toutes les constructions discursives s'interpénètrent car,

un énoncé est rempli d'échos et d'appels d'autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal. Un énoncé

doit être considéré avant tout comme une réponse à des énoncés antérieurs [...]. Il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus, et d'une façon ou d'une autre, il compte avec eux (Bakhtine 1986:298).

Le principe dialogique explique le rattachement du roman de Beyala à d'autres discours avant et après lui. C'est dans l'ordre même des choses. Comme le dirait Bakhtine, son auteure n'est pas l'Adam mythique capable de prononcer des discours autonomes. L'insertion des mythes africains et chrétiens, le recours à ce que Barthes appelle *doxa* (proverbes, sentences, dictons, clichés, maximes, lieux communs), bref les transformations directes et indirectes des propos d'autrui que l'on observe dans *La petite fille du réverbère* procèdent de la logique dialogique. Si les traits stylistiques, techniques et thématiques (écriture intimiste et autobiographique, recours à l'oral, affirmation du moi féminin, utilisation du merveilleux et du gothique, effacement de l'homme) que Tadié (1987 :259-260), en glosant *L'Ecriture-Femme* (1981) de B. Didier, associe aux oeuvres romanesques féministes se retrouvent dans *La petite fille du réverbère*, c'est justement parce que cette autofiction de Beyala constitue une réécriture du déjà dit.

En effet, Bakhtine ajoute que les sujets divers dont parle un énonciateur quelconque, à l'exception de ceux de l'être humain prototype, ne sont pas nouveaux:

Tout énoncé [...] contient les mots d'autrui, cachés ou semi-cachés, d'un degré d'altérité plus ou moins grand [...]. L'objet du discours d'un locuteur, quel qu'il soit, n'est pas objet de discours pour la première fois dans un énoncé donné et le locuteur donné n'est pas le premier à en parler [...]. L'objet a déjà, pour ainsi dire, été parlé, controversé, éclairé et jugé diversement, il est le lieu où se croisent, se rencontrent et se séparent des points de vue différents, des visions du monde des tendances. Un locuteur n'est pas l'Adam mythique, face à des objets vierges non encore désignés qu'il est le premier à nommer (Bakhtine 1986: 301).

On ne s'étonne pas donc de retrouver dans *La petite fille du réverbère* des questions déjà débattues comme la misère des déshérités, la nostalgie du sacré, les « imitations de Dieu », le narcissisme, la soif des origines, la reconquête du temps, l'injustice de Dieu, les lois tyranniques des Pères et l'échec des indépendances. En d'autres termes, aucun de ces centres d'intérêt n'est particulier à Beyala. Significative encore est l'insertion

consciente des mots de la protagoniste à la chaîne linguistique et conceptuelle avant sa naissance. Son discours s'intègre au déjà dit et au déjà vu de sa grand-mère, dont d'ailleurs le verbe créateur féconde et scelle la vie.

3. Transtextualité

La translinguistique de Bakhtine a inspiré, comme on l'a déjà vu, divers concepts dialogiques dont celui de transtextualité énoncé par Genette. Ce dernier conçoit les liens interdiscursifs sous cinq formes: architextualité, intertextualité, hypertextualité, métatextualité et paratextualité. Nous tenons pourtant à souligner que l'autofiction de Beyala autorise à dire avec Genette et Reuter que les paramètres transtextuels se rejoignent souvent.

Architextualité

Chez Genette (1982:12), l'architexte concerne une « relation de pure appartenance taxinomique ». Cette catégorie abstraite aide à rendre compte de la conformité et de l'opposition du texte à un genre affiché ou non affiché.

Dans le cas de *La petite fille du réverbère*, le genre déclaré étant le roman, cela nous permet d'apprécier la filiation de l'œuvre à ce que plusieurs critiques nomment « épopée bourgeoise ». Autrement dit, Beyala choisit de se situer dans le moule romanesque et autobiographique pour s'y plier et s'en démarquer. Même si des théoriciens comme Bakhtine qualifient le roman d'acanonique, force est de souligner que le choix de genre opéré par Beyala révèle une certaine conception qu'elle a du roman et de l'autofiction. Cette notion lui vient d'autrui. Ceci autorise à dire que l'image qu'elle se construit du roman et que lui donnent les autres, exerce une influence cruciale sur sa rédaction de l'œuvre. Nous pouvons appliquer à la motivation créatrice de ce roman la réflexion de Bloom (1990:247) d'après laquelle chaque création artistique est une réponse à la conception que l'artiste s'en fait lors de sa première rencontre avec l'art. Autant dire que l'idée que Beyala conçoit du roman, idée lui venant des énoncés romanesques et autobiographiques élaborés par autrui, l'a aidée à produire *La petite fille du réverbère*.

Hypertextualité

Sous la plume de Genette, l'hypertextualité relève de « toute relation unissant un texte B (hypertexte) à un texte antérieur A (hypotexte) sur lequel

il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire ». Se voient dans *La petite fille du réverbère* des références parodiques aux discours politiques tenus par les Présidents-à-vie, aux discours mythiques de glorification et de désinformation (dont se passionnent les vieux mystiques et les suppôts politiques) et aux divers « effets de réel » discursifs. A ces indices transtextuels s'ajoutent des clins d'oeil aux énoncés et aux faits de Mitterrand, Robespierre, Toussaint, Diderot, Pasteur et Leclerc, qui deviennent tous des personnages dans cette autofiction subversive de Beyala.

Intertextualité

Genette attribue à l'intertexte une signification beaucoup plus restreinte que le conçoivent les théoriciens, qui dans le sillage de J. Kristeva, baptisent l'interpénétration discursive intertextualité. Celle-ci est assimilable, chez Genette, au phénomène de transtextualité. Après avoir défini l'intertexte comme une « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes », Genette (1982 :8) en donne des exemples : citation, plagiat, allusion.

Nombreux sont les éléments intertextuels et hypertextuels dans *La petite fille du réverbère*. On y trouve des références souvent parodiques, à la Bible et au culte chrétien: Genèse, le nom du père, justice divine, le personnage de Maria-Magdalena-des-Saints-Amours, apothéose, transfiguration, naissance mystérieuse du protagoniste, assurance christique avant la mort (« Je serai toujours près de vous », (Beyala 1998 : 218), diverses désignations de la protagoniste comme « Fille de fantôme » (Beyala 1998 :45), « Fille des esprits » (Beyala 1998 : 63), « Fille de la lumière » (Beyala 1998 :138), « Fille sans père » (Beyala 1998 :45), « Lumière du monde »(Beyala 1998 :168). A ces imitations parodiques viennent s'ajouter des comparaisons bibliques (« comme le Christ », Beyala 1998 : 218) et des paraboles parodiées comme « le bon Dieu avait beau nourrir les oiseaux du ciel, il n'en demeurait pas moins vrai que les bipèdes doivent gagner leur vie » (Beyala 1998 :128).

Les citations se voient dans:

- la reprise des textes publicitaires :

« Bonbons Choclam, rien de mieux pour vos dents » (sans entailles typographiques) Beyala 1998 :10 ; « Lavez plus blanc avec Omo », Beyala 1998 : 138

- la reprise des doxa.

- « Fluctuat non mergitur » (devise parisienne en latin), Beyala 1998 : 121

- « Les bons comptes font les bons amis » (proverbe français), Beyala 1998 : 57
- « Ce que l'homme veut il l'obtient » (Beyala 1998 : 89), (proverbe interculturel sur le volontarisme mais également une imitation du proverbe français : « Ce que femme veut Dieu le veut »).
- « L'homme propose et Dieu dispose » (proverbe occidental), Beyala 1998 : 128
- « Ce n'est pas parce qu'on rentre chez un voisin qu'on est obligé de partager son lit » (proverbe africain), Beyala 1998 : 169.
- « Un bâton jeté dans l'eau ne devient jamais un poisson » (Beyala 1998 : 189) proverbe africain qui se retrouve aussi dans *Sous l'orage* (Badian 1963 :56) : « Le séjour dans l'eau ne transforme pas un tronc d'arbre en crocodile ».
- « Dans la vie, aime de préférence ceux qui t'aiment" (maxime interculturelle)- Beyala 1998 : 36.
- « Nous ne naissons pas égaux, nous le devenons » (sentence universelle aux résonances existentialistes), Beyala 1998 : 46.

Par ailleurs, les formulations anti-colonialistes (« sales colons » Beyala 1998 : 25) et anti-allemandes (« sales Boches », Beyala 1998 : 28), formulations d'interférence diachronique, que la narratrice met dans la bouche de la Grand-mère analphabète relèvent de l'intertextualité, de l'ironie et de la polyphonie.

Métatextualité

Le métatexte, d'après Genette (1982 :11), renvoie à « la relation [...] qui unit un texte à un autre dont il parle sans nécessairement le citer [...] le nommer ». Reuter (1996 : 139) y apporte les éclaircissements suivants: « C'est le cas de récits qui intègrent dans leurs corps les théories de leur auteur ou d'autres sur le roman; c'est aussi le cas d'autobiographies plus ou moins fictionnelle qui inscrivent les réactions critiques dans l'histoire narrée. La métatextualité peut être reprise, comme publicité, dans le paratexte ».

A ce titre, les multiples réactions de la protagoniste-narratrice, dans l'autofiction de Beyala, aux accusations de larcin constituent des métatextes: « Oubliée aussi l'histoire de sa petite-fille bâtarde [...] qui deviendrait une romancière et dont les impropriétés rhétoriques dresseraient les cheveux des Papes de la Littérature française » (Beyala 1998 : 136).

Ou encore : « Je revins sur mes pas pour alimenter les Missiés Riene Poussalire, ces critiques envieux, et leur permettre de continuer une carrière

infertile qui, selon Alexandre Dumas, n'apporte au monde littéraire que ces couronnes de ronces qu'ils ont tressées et qu'ils enfoncent en riant sur la tête du poète vainqueur ou vaincu » (Beyala 1998 : 222).

Paratextualité

Pour Genette, le paratexte regroupe, entre autres, titre, sous-titre, intertitre, préface, postface, avertissement, épigraphe, illustration, bande, jaquette. Dans *La petite fille du réverbère*, les indices paratextuels comprennent le titre, la désignation genrologique, deux épigraphes, trois intertitres, une courte notice biographique et un résumé. Quant au support iconique, il se réduit à une photo-identité de l'auteure et à l'illustration d'une fillette d'aspect énigmatique (un peu comme la Joconde) tenant un livre, les yeux fixés sur un ailleurs ouvert, probablement le ciel ou la lumière. L'éditeur attribue la paternité de l'illustration à Daniel Pudles mais se tait sur la source de la photo¹.

Alors que le titre du roman permet de l'associer à la littérature de la lumière, l'indice sur le genre situe la filiation du texte à une catégorie fictionnelle souvent qualifiée de baroque et de bâtarde, donc issue des discours divers d'autrui. Les trois intertitres « Genèse », « Au nom du père » et « Fluctuat nec mergitur » représentent respectivement des citations directes (donc intertextes aussi) de la Bible, de la liturgie chrétienne et du blason parisien.

Pour ce qui est de deux épigraphes, le premier qui vient de l'auteure elle-même souligne les métamorphoses incessantes de la matière comme des êtres humains. Aussi évoque-t-il la nature protéiforme et l'hybridité de la protagoniste-narratrice, les parallèles entre auteure et narratrice ainsi que la multiplicité des noms qui ornent l'identité de la protagoniste.

La force du discours tiré d'*Etude sur le roman* (1876/2006) de Maupassant qui constitue le deuxième exergue fait office de citation-autorité. L'auteure reprend à son compte la thèse dialogique prônée par Maupassant pour répliquer aux énoncés désobligeants de ses détracteurs et par là même, légitimer les soi-disant « entorses » du passé. Ainsi, pour Wauthier (1998:42), « *La petite fille du réverbère* constitue la meilleure riposte possible de l'auteur à ceux qui mettent son talent en question ».

La postposition de la dédicace confère au texte l'aspect tour à tour d'épilogue, de post-scriptum et de remerciement auctorial aux éditeurs, aux

¹ Ces observations s'appliquent au livre de poche.

universitaires et aux journalistes qui ont défendu sa cause pendant sa querelle avec les doctes, les « puristes » et les « envieux ». On remarque que Gustave Flaubert a également dédié *Madame Bovary* à l'avocat Sénard pour l'avoir, par sa plaidoirie magistrale en 1857, déculpabilisé entièrement de l'accusation d'infraction morale et artistique.

Dans *La petite fille du réverbère*, les deux épigraphes et la dédicace, tous issus des énoncés et des points de vue d'autrui, constituent également des contre-offensives aux discours dépréciatifs de l'Autre. Même si on peut remettre en question le bien-fondé de la position de l'auteure ailleurs, il convient ici de reconnaître qu'elle utilise dans *La petite fille du réverbère*, des stratégies discursives légitimes pour se défendre.

4. Altération

Les réflexions de Genette nous ont permis de voir les « transcendances textuelles » (Genette 1982 : 7) dans *La petite fille du réverbère*. Les choix transtextuels opérés par la narratrice ressortissent également à l'altération dont les deux sous-catégories sont la reformulation et le transcodage. Est reformulation toute transformation intracodique, c'est-à-dire à l'intérieur du même code, par exemple l'écrit. Le transcodage, lui, renvoie à l'opération (intercodique) de passer d'un code à l'autre, par exemple la scripturation (de l'oral à l'écrit) ou l'oralisation (de l'écrit à l'oral). L'autofiction de Beyala, en entier, constitue une grande opération d'altération qui confère à la protagoniste les rôles d'agent reformulateur et d'agent transcodeur.

Agent reformulateur

Tous les exemples de traduction, d'appositions métalinguistiques, de vulgarisation et de réécriture dans *La petite fille du réverbère* relèvent de la reformulation, car ils concernent l'altération, dans le même code écrit, d'un discours source en discours-cible. On relève, à titre d'exemple, le discours narrativisé fait par la narratrice : « Je n'étais pas encore l'écrivain décoré qu'on charrie, qu'on insulte qu'on vilipende, qu'on traite de cervelle en jupon » (Beyala 1998 : 9) qui constitue une hétéro-reformulation. « Je m'appelle Beyala B'Assanga Djuli, ce qui signifie 'Reine d'Assanga' » (Beyala 1998 : 9) est une auto-reformulation.

Agent transcodeur

Dans *La petite fille du réverbère*, le transcodage recouvre les opérations de scripturation. En fait preuve la démarche de la protagoniste-narratrice de

transformer de l'oral en écrit le discours d'autrui, les légendes africaines et les mythes communautaires. C'est ainsi que les histoires narrées et les énoncés émis oralement par la grand-mère sont transformés en discours écrit par la petite-fille.

5. Parasitisme littéraire

Les relations parasitaires, voire cannibales entre œuvres littéraires sont constitutives du dialogisme et de l'interdiscursivité. Tout énoncé, toute œuvre littéraire entre dans une chaîne alimentaire anthropophage où cette fois-ci, le plus fort, c'est-à-dire le cannibale actuel deviendra, à son tour, source d'alimentation discursive pour d'autres cannibales, eux-mêmes destinés à être consommés par d'autres. L'œuvre littéraire parasite des œuvres avant et afin d'établir son identité. En d'autres termes, l'œuvre elle-même se pose inéluctablement en instrument parasitaire et victime parasitable dans le processus incessant de discours. On fait sien le discours d'autrui afin de le réfuter et le dépasser pour ne produire qu'un texte qui, en fin de compte, est une œuvre-source pour l'Autre.

S'inspirant de Freud, Bloom (1990 :247) conçoit chaque texte littéraire comme résultant d'une lutte mortelle oedipienne mais productive entre le connu et l'inconnu, entre le vieux et le jeune. Miller (1990: 284) qui, à son tour, s'inspire de Bloom s'est penché aussi sur les relations parasitaires et anthropophages qui s'installent entre œuvres littéraires. Pour Bakhtine (1986 :300), en effet, « notre pensée elle-même naît et se forme en interaction et en lutte avec la pensée d'autrui, ce qui ne peut pas ne pas trouver son reflet dans les formes d'expression verbale de notre pensée. » Complémentairement à cette réflexion, le père du dialogisme affirme : « Chaque texte [...] représente quelque chose d'individuel, d'unique et de non réitérable [...]. L'énoncé n'est jamais le simple reflet ou l'expression de quelque chose d'existant avant lui, donné et prêt. Il crée toujours quelque chose qui n'a jamais été auparavant » (Todorov 1981 : 80). Bakhtine précise encore : « chaque énoncé possède un achèvement intérieur spécifique [...]. L'énoncé entre en rapport avec les énoncés du passé ayant le même objet que lui, et avec ceux de l'avenir, qu'il pressent en tant que réponses » (Todorov 1981 : 84).

Sous cet éclairage, l'œuvre littéraire est une synthèse particulière et productive des textes précédents, laquelle est appelée à fournir dialectiquement, à son tour, la thèse à d'autres créations discursives. Peytard

et Moirand (1992 : 149) résumant ainsi le parcours identitaire du discours : « prendre la parole, c'est altérer : rendre autre le discours pour le rendre personnel ».

Les rapports cannibales mais féconds entre *La petite fille du réverbère* et des textes antérieurs et ultérieurs sont donc absolument normaux et légitimes car ils attestent avant tout l'inévitable présence et les traces d'autrui. L'individualité du roman relève de ce brassage artistique et du dépassement particulier que fait l'auteure du vécu, du connu et du déjà dit.

6. Agent créolisant

Dans son essai *Introduction à une poétique du divers* (1996), Glissant développe l'image du rhizome qu'il rattache aux communautés créolisées et composites ainsi qu'aux écrivains dans la mesure où ces sujets vont à la « rencontre d'autres racines » (Glissant 1996 :23). A partir de cette image dilatante, Glissant (1996 :27) représente l'écrivain contemporain comme un existant à l'écoute du monde entier et sensible aux énoncés multiculturels de l'univers : « L'écrivain moderne n'est pas monolingue même s'il ne connaît qu'une langue, parce qu'il écrit en présence de toutes les langues du monde ». Mission généreuse que celle que confère Glissant aux créateurs contemporains. Toujours pour Glissant (1991 :41), le multilinguisme n'est que la « présence des langues du monde dans la pratique de la sienne ». A l'écoute des langues diverses du monde, l'écrivain contemporain « multilinguiste » se doit de reconnaître la pluralité des sorts et des langues afin de les insérer dans son œuvre.

Il en va ainsi de *La petite fille du réverbère* où nous assistons à une hétérogénéité linguistique due à sa mosaïque des cultures et des langues. Dans l'univers baroque de cette autofiction, une multiplicité de langues (anglais, portugais, pidgin, beti, parlers camerounais, italien et latin) coexiste avec le français. Certes, quelques emplois relevant des interférences diatopiques et diastratiques, se mettent en italique : « *poulassie* », « *bayam-sellams* », « *We are the best people* », « *cha-cha-cha* », « *Ave Maria* », « *Vénus de Milo* », « *Missie – oui Missie* ».

Il reste que beaucoup de ces interférences et des traces d'autrui sont présentées sans glossaire, guillemets, italique, parenthèses et d'autres marques typographiques: « macabos », « makadjo », « Kwem », « bangala », « extra bonne quality! », « Bonnanée », « boire mon argent », « prima

donna », « Missie ». Tout se passe comme si la narratrice faisait corps avec les énoncés multiculturels venant d'autrui.

En inscrivant les visages différents d'autrui à son discours, l'auteure franco-camerounaise se pose en agent créolisant et facteur de brassage multiculturel. Autrement dit, en faisant coexister des langues diverses, elle légitime son appartenance à l'identité de rhizome que Glissant (1996 :69) assimile également à la « pensée de la trace ».

7. Plagiat ?

Genette (1982 :8) a beau définir le plagiat comme un « emprunt non déclaré » ; nous estimons que la ressemblance inavouée d'une phrase avec celle d'un autre utilisateur ne constitue pas forcément un plagiat. Il arrive que l'on trouve des ressemblances frappantes entre les phrases des auteurs différents sans qu'il y ait forcément démarquage. La similitude frappante que le sujet lisant peut établir entre d'une part, les expressions isolées et les phrases individuelles dans *La petite fille du réverbère* et d'autre part, celles d'autres textes n'est pas illégitime, car autorisée par le dialogisme.

En effet, la vie réelle nous montre que les utilisateurs reformulent ou s'approprient inconsciemment les phrases isolées ou les idées particulières d'autres auteurs. On peut aussi trouver une convergence entre des discours tenus sous des conditions différentes. Le phénomène d'interpénétration et d'archive rend possible cette reformulation, cette appropriation et cette coïncidence. Flaubert (1980 : 387-388), dans sa lettre du 22 juillet 1853 à Louise Colet, commente ainsi la ressemblance étonnante entre le discours fictif de *Madame Bovary* et l'allocution réelle que vient de faire un maire indépendamment du romancier: « Eh bien j'ai trouvé ce matin, dans le *Journal de Rouen*, une phrase du maire lui faisant un discours, laquelle phrase j'avais la veille, écrite textuellement dans ma *Bovary* ... Non seulement c'était la même idée, les mêmes mots, mais les mêmes assonances de style. Je ne cache pas que ce sont de ces choses qui me font plaisir ».

Ce qui néanmoins n'est pas acceptable, c'est l'imitation consciente et suivie, mais inavouée, d'un paragraphe ou d'une page d'un autre texte, et heureusement il n'en est pas ainsi dans *La petite fille du réverbère*. L'imitation railleuse que la narratrice fait de Proust ne constitue pas un plagiat: « Que les accros de la médisance n'y trouvent pas du Proust: longtemps je me suis réveillée de bonne heure, croyant qu'à être la première

à regarder le soleil scintiller derrière les arbres, je prendrais le mauvais sort de vitesse » (Beyala 1998 : 93).

Il en va autrement pour le parallélisme frappant entre certaines phrases de *La vie devant soi* de Gary et celles du *Petit prince de Belleville* de Beyala :

J'avais une course à faire dans un grand magasin à l'Opéra où il y avait un cirque en vitrine pour que les parents viennent avec leurs mômes sans aucune obligation de leur part [...]. La vitrine était entourée d'étoiles plus grandes que nature qui s'allumaient et s'éteignaient comme on cligne de l'oeil. Au milieu, il y avait le cirque avec les clowns et les cosmonautes qui allaient à la lune et revenaient en faisant des signes aux passants (Gary 1975 : 93).

J'accompagne M'am faire des courses dans le grands magasins à l'Opéra. Il y a un cirque en vitrine. Les parents viennent avec leurs mômes gratuitement. La vitrine est tout entourée d'étoiles plus grosses que nature. Elles s'allument, elles s'éteignent en un clin d'oeil. Au milieu du cirque, il y a des cosmonautes. Ils vont jusqu'au ciel, ils reviennent sur terre en faisant des saluts aux passants (Beyala 1998 : 122).

Et encore,

-Madame Rosa, c'est bien ici ?

Il faut toujours être prudent dans ces cas-là, parce que les gens que vous connaissez pas ne grimpent pas six étages pour vous faire plaisir. J'ai fait le con (Gary 1975 :181).

-Monsieur Abou, c'est bien ici ? elle demande.

Il faut toujours être prudent car les gens que vous connaissez pas ne grimpent pas cinq étages pour vous apporter des honneurs et vous faire plaisir. Alors, j'ai fait le sourd (Beyala 1998 : 127).

Nous tenons à affirmer que des imitations pareilles ne se trouvent pas dans *La petite fille du réverbère*.

Conclusion

Au terme de notre investigation, il importe de souligner que l'hétérogénéité et l'altérité traversent chaque discours dans la mesure justement où chaque

énoncé, littéraire ou non littéraire, comme l'a démontré Bakhtine, dialogue avec d'autres énoncés en s'insérant comme un maillon dans l'archive, le dicible et l'univers discursif. Autant le discours ne peut s'affranchir de l'Autre, autant l'écrivain ne peut se soustraire à l'influence d'autrui. Nous sommes la synthèse des traces d'autrui et nos discours constituent l'amalgame de discours d'autrui. On l'aurait constaté, l'Autre exerce toujours son influence sur nous.

Sous ce rapport, Calixthe Beyala ne peut que puiser aux savoirs communs, aux connaissances d'autrui et au fonds culturel de la collectivité. Elle a des moyens légitimes de s'inspirer d'autrui, et elle le fait dans son huitième roman. L'interdépendance des sorts et des discours fait que *La petite fille du réverbère* reflète les traces et la présence d'autrui. L'auteure y créolise le français tout en s'appuyant sur d'autres énoncés. Beyala, assagie, y fait siens les énoncés d'autrui et les tisse, en toute légitimité, en une belle œuvre qui sera, à son tour, parasitée productivement par d'autres créateurs.

Il est surprenant que la célèbre romancière franco-camerounaise de culture riche jette ailleurs son dévolu sur des stratégies illégitimes d'emprunt. Nous estimons qu'elle peut facilement s'en passer. D'autant que les causes féministes et multiculturelles qu'elle défend, depuis *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987) jusqu'à *L'homme qui m'offrait le ciel* (2007), ne gagnent rien à ce défaut tragique aux allures kleptomanes.

Bibliographie

- ANYINEFA, Koffi.
2008. «Scandals: Francophone African Novels and Identity.»
www.english.pitt.edu/events/africannovels/conf1006papers/Anyinefa_Scandals.pdf
Site visité: 10 mars 2008. 0-41.
- ASSOULINE, Pierre.
1997. «L'affaire Beyala rebondit.» *Lire* 252 (février) : 8-11.
- BADIAN, Seydou.
1963. *Sous l'orage*. Paris : Présence africaine.
- BAKHTINE, Mikhaïl.
1986. *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard.
- BEYALA, Calixthe.
1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris: Albin Michel.
1992. *Le petit prince de Belleville*. Paris: Albin Michel.
1994. *Assèze l'Africaine*. Paris: Albin Michel.
1996. *Les honneurs perdus*: Albin Michel.
1998. *La petite fille du réverbère*. Paris: J'ai lu.
2007. *L'homme qui m'offrait le ciel*. Paris: Albin Michel.
- BLOOM, Harold.

1990. «Poetic Origins and Final Phases.» In LODGE, David. (dir.), *Modern Criticism and Theory*. Londres: Longman. 241-252.
- CONSTANT, Paule.
1992. *White Spirit*. Paris: Gallimard.
- DIDIER, Béatrice.
1981. *Femme-Ecriture*. Paris: PUF.
- ECO, Umberto.
1985. *Lector in fabula/Le rôle du lecteur*. Paris: Grasset.
- FLAUBERT, Gustave.
1980. *Correspondance II* (éd. J. Bruneau). Paris: Pléiade.
- FOUCAULT, Michel.
1969. *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.
- GARY, Romain.
1975. *La vie devant soi*. Paris: Mercure de France.
- GENETTE, Genette.
1982. *Palimpsestes*. Paris: Seuil.
- GLISSANT, Edouard.
1996. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard.
- HARROW, Kenneth.
2007. [2003]. *Moins d'un et double : une lecture féministe de l'écriture africaine des femmes*. Paris: L'Harmattan.
- HITCHCOTT, Nicki.
2006. «Calixthe Beyala: Prizes, Plagialism, and 'Authenticity.'» *Research in African Literatures* 37.1:100-109.
- LEENHARDT, Jacques.
1968. «Psychocritique et sociologie de la littérature.» In POULET, Georges. (dir.), *Les chemins actuels de la critique*. Paris: UGE. 253 -271.
- LESOT, A.
1988. *L'autobiographie de Montaigne à Nathalie Sarraute*. Paris: Hatier.
- LITTLE, Roger.
2006. «Reflections on a Triangular Trade in Borrowing and Stealing: Textual Exploitation in a Selection of African, Caribbean, and European Writers in French.» *Research in African Literatures* 37.1 :16-27.
- MATAILLET, Dominique.
1996. « Le cas Beyala », *Jeune Afrique* 1876/1877 (18 décembre) :70-73.
- MAUPASSANT, Guy de.
2006. [1876]. *Etude sur le roman*. Paris : Hibouc.
- MILLER, J. Hillis.
1990. «The Critic as Host.» In LODGE David (dir.), *Modern Criticism and Theory*. Londres: Longman 278-285.
- MIRAUX, J.P.
1996. *L'autobiographie: écriture de soi et sincérité*. Paris: Nathan.
- OKRI, Ben.
1991. *The Famished Road*. Londres: Jonathan Cape.
- OUOLOGUEM, Yambo.
2003. [1968]. *Le devoir de violence*. Paris : Le Serpent à Plumes.

- PEYTARD, Jean et MOIRAND Sophie.
1992. *Discours et enseignement du français*. Paris: Hachette.
- REUTER, Yves.
1996. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris: Dunod.
- TADIÉ, Jean-Yves.
1987. *La critique littéraire au XX^e siècle*. Paris: Belfond.
- TODOROV, Tzvetan.
1981. *Mikhaïl Bakhtine: le principe dialogique*. Paris: Seuil.
- WAUTHIER, Claude.
1998. « A la recherche de l'enfance perdue. » *Jeune Afrique* 1937 (24 février) : 41-42.

Gbà lénggè ngbàkà

Oyàá lè wà tǝ zé ná :

Proverbes Ngbaka

Résumé

Cet article présente 474 proverbes recueillis chez les Ngbaka-minagende, un peuple qui habite au centre de l'Ubangi, au nord de la Province de l'Equateur en République Démocratique du Congo. Sur le plan linguistique, le ngbaka est une langue oubanguienne et appartient au groupe Gbaya-Manza-Ngbaka. Pour se distinguer des Ngbaka ma'bo¹ du groupe linguistique Mondjombo-Kpala-Gbanziri, ils se disent Ngbaka-minagende. Les proverbes ont été recueillis dans les villages autour des paroisses catholiques 'Bominenge, Gbosasa et Takaya, toutes situées à l'est de la ville de Gemena et dans quelques villages au nord de Gemena. Les proverbes ont été classés selon des thèmes, qui couvrent plusieurs domaines de la vie: vigilance, solidarité, travail, relations familiales et sociales, respect envers les aînés, mariage, éducation d'enfants, etc. Comme ce recueil de proverbes est destiné en premier lieu aux locuteurs ngbaka, chaque proverbe ainsi que les commentaires qui le suivent sont présentées dans la langue d'origine, le ngbaka en gardant le style des interlocuteurs. Puis une traduction littérale et l'interprétation en français est ajoutée.

Mots-clés : Ngbaka, proverbes, Gemena, vigilance, solidarité, travail, famille.

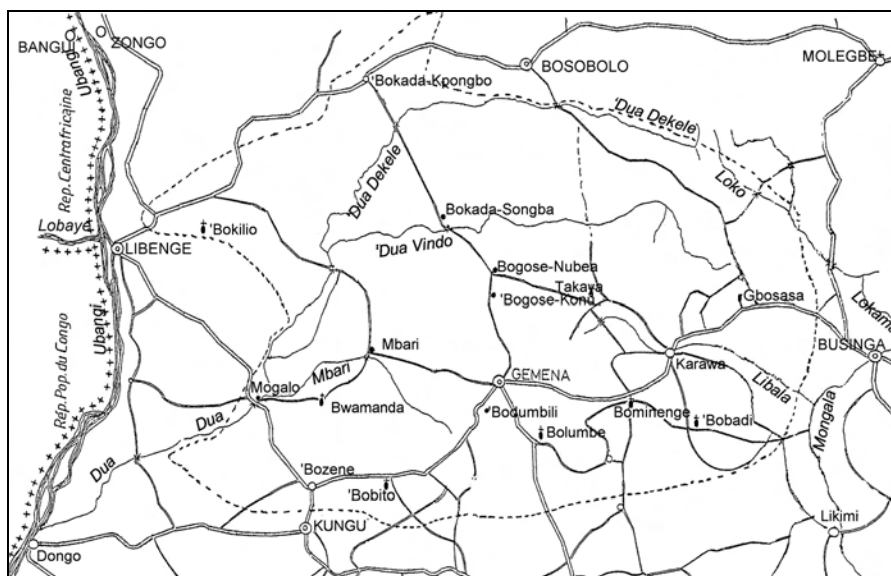
¹ Le peuple Ngbaka ma'bo, qui compte plus de 150.000 personnes, habite les deux rives de l'Ubangi, entre la Lobaye et Bangui à l'ouest, et entre Libenge et Zongo à l'est. Leur langue a été étudiée par Jacqueline M.C. Thomas, *Le parler Ngbaka de Bokanga*, Mouton & Co, Paris MCMLXIII.

Abstract

This article presents 474 proverbs of the Ngbaka-minangende from the central Ubangi region, in the north of the Equateur province in the Democratic Republic of Congo. The Ngbaka language is an Ubangian language and belongs to the Gbaya-Manza-Ngbaka group. In order to distinguish themselves from the Ngbaka ma'bo of the Mondjombo-Kpala-Gbanziri linguistic group, they call themselves Ngbaka-minangende. The proverbs were collected in the villages surrounding the Catholic missions 'Bomingenge, Gbosasa and Takaya, east of the city of Gemena, as well as in some villages north of Gemena. The proverbs are organized according to their themes, which cover a variety of domains of Ngbaka life, such as vigilance, solidarity, work, social and family relations, respect for the elderly, marriage, education, etc. Since this collection of proverbs is first and foremost published to the benefit of Ngbaka speakers, each proverb as well as its comments are presented in the original language, with respect for the style of the interlocutors. A literal translation and a French interpretation follow.

Keywords : Ngbaka,

Ngbaka, proverbes, Gemena, vigilance, solidarity, work, family.



En pointillé: Limite de la région linguistique Ngbaka

Introduction

Le recueil de proverbes Ngbaka que nous présentons ici est constitué de proverbes dont une partie a été puisée dans les sources écrites (voir bibliographie), tandis que d'autres ont été collectés personnellement ou par des informateurs, pendant nos visites dans les villages et à d'autres occasions.

Pour des raisons pratiques, ils ont été classés selon des thèmes, étant conscient qu'un tel classement est toujours artificiel et arbitraire. Les proverbes ont souvent plusieurs sens et peuvent donc être regroupés sous différentes catégories.

Ce recueil présentera nécessairement des lacunes. Pour capter le sens profond d'un proverbe, il devrait être repéré lorsqu'il se présente dans la conversation. Car le but d'un proverbe n'est pas de donner une vérité absolue, mais de répondre à des circonstances ou des situations concrètes. Or la plupart des proverbes ont été rassemblés hors du contexte concret et, quoique les informateurs aient essayé de donner leurs interprétations en se rappelant la situation précise, celles-ci risquent de rester superficielles; elles ne sont pas les seules possibles et seront souvent partielles puisque les proverbes offrent des interprétations diverses selon les circonstances de leur application.

La traduction française des proverbes pose des problèmes, car rendre les nuances de la langue originale dans une autre langue sera toujours incomplet. Chaque traduction sera donc nécessairement approximative.

Présentation des proverbes dans le recueil :

"Le proverbe"

Eventuellement une phrase explicative en ngbaka, pour comprendre le proverbe.

◇ L'interprétation en ngbaka (parfois plusieurs).

"Traduction littérale du proverbe en français."

◇ L'interprétation en français.

Bibliographie sélective

- Guilmin, M., 1933, *Quelques proverbes des "Bwaka" expliqués par eux-mêmes*, dans *Congo*, Revue générale de la Colonie belge, Novembre, pp. 535-557 [72 proverbes].
- Henrix, M., 2000, *Dictionnaire ngbaka-français*, Gent, Recall publications [Avec une bibliographie sur le peuple et la langue ngbaka aux pages 477-480]
- Henrix, M., van den Eynde, K., Meeuwis, M., 2007, *Description grammaticale de la langue Ngbaka. Phonologie, tonologie et morphosyntaxe*, LINCOM, Studies in African Linguistics 70.
- Maes V., 1967, *Proverbes et devinettes Ngbaka*, Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, pp. 53-64.
- Nzolobanga Mbali Bene Gbabete, 1979, *Etude Stylistico-Fonctionnelle des Proverbes Ngbaka*, mémoire présenté pour l'obtention du grade de licencié en Pédagogie Appliquée à l'Université Nationale du Zaïre, I.S.P., Kananga, Juillet [261 proverbes].
- Proverbes Ngbaka*, collectés par nos précurseurs depuis de longues années, rassemblés, corrigés et photocopiés par Kris Vereecke et Théo Vleminckx en 1979 [378 proverbes].
- Parmi les personnes qui ont aidé à l'interprétation des proverbes, nous citons : Zagbalafo-Gbamboko Vedast, Mbuamo Catharine, Monzabana Jean-Paul, Timbisa Jean et les directeurs du projet de l'alphabétisation : Hinimo-Zogbale, Ngbondo et Abraham.

Abréviations

G.n.n.	Gulú nè na	<i>c.-à-d.</i>
<i>qqch</i>		<i>quelque chose</i>
<i>qqn</i>		<i>quelqu'un</i>
<i>Var.</i>		<i>Variante</i>

1. Lí mò sǒ, sè nè 'dòkóló mò nù gè nyélé dê

Sois vigilant et tu vivras longtemps

Fàlà bòà dé gázá ndé ? *Var.* : wà 'bílí zù gá wí wíli fàlà bòà gò.

Wélé kpá ngámò dǎtì, nè ndé má fi ngá lí à ià, yà à kpá sè 'bò kpó ngámé ni fàlà bòà gò.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí lá zàlà, ké à nè 'bò tè kpó fàlà ké ǎ kpá zì dò ngámé ni. (Wà tǔ 'bò nà : kòlà gómó félé 'dó wúkò fàlà bòà gò)

"Est-ce qu'on fait la circoncision deux fois?"

◇ *Un homme averti en vaut deux. L'expérience rend sage.*

Yènggè dò hù, há kǎ nú hù. *Var.* : yènggè dǎ wí, há kǎ nú wí.

Mò yènggè zámò dò ngbà mò, kó ngbà mò nyélé dǎ mò, há à sǎ mò "húú", nè à kǎ tè mé 'bò "húú", sè nè wǎ kpá sè ngbà wà dè.

Né ndé mò yènggè zù mò kpó, kó gèlé wélé íkó ké mò yènggè só dò à gǎé ni, à sǎ mò "húú", mò wè tè kǎ nè gò, wé ké mbè à fá wé dè 'dǎ mò dǎ mò.

◇ Mò tè bà 'bià dò wélé ké mò í tí à dǎtì gò ni gò, dǎ mò kpá ngbànggà dò wálá 'dǎ à gò.

"Qui se promène avec son compagnon répond à son appel."

Si tu es seul en forêt, ne réponds pas aux appels de n'importe qui, il peut te faire du mal.

◇ *Ne te lie pas d'amitié avec qqn que tu ne connais pas.*

Gbà dú dò nǎé lá lí bili fàlà bòà gò. *Var.* : gbà dú gǎ lá lí bili fàlà bòà gò.

Fàlà ké mò zóló kó ngámò kpó ià ndé , nè lí mò sǒ dò tǐ, dǎ mò kpá 'bò kpó ngámé ni gò, wé ké mò zóló sè kǎ nè fàlà bòà gò.

Tàbi : mò dè 'dǎ mò ià, wǎ wià tè là kú'dà dè zù mò, nè ndé fàlà bòà gò.

◇ Mè à mbùlà há wí ké à zélé mò gò, nè lí à sǎ gò ni, tàbi há wí ké à dè mò vǎ ó nè déá sà íkó ni.

"La longue queue d'un oiseau n'échappera pas une deuxième fois au piège."

◇ *Tu peux échapper à un danger une fois, mais pas deux.*

◇ *On peut pardonner une fois, mais pas deux.*

Lènggè tè é gbéá kpélà tè kóni kòmbònù.² *Var.* : zò mò gèè uà lí nàà kpélà.

Mò zǐ tè mò tè mò ké má dò ngámò bóé, nè ngámé ni má kpǎ nè mò.

² Kòmbònù mé à bili, wà ndó há ǒzùlà : "kòmbònù" est un piège à rats.

◇ Wà tǔ dò mbùlà há wí ké, ngámò bóè, nè ndè òngbà à vè wá yù, nè ǎ kò wé yǔ nè gò, nè à 'bána tè zì tē à íkó, nè ngámò má kpá à nì.

"Etre absorbé dans ses pensées a tué la souris 'kpéla' dans le piège."

Var. : "Ayant l'esprit ailleurs, la souris 'kpéla' se fait crever l'oeil."

◇ *Qui n'est pas vigilant ne découvre que trop tard le mal qu'on lui a fait.*

Zàlà zélé yà zù fé gò.

Lénggè ké wélé zilá dò zálá à, nè ǎ bà mà dé zù à, tà zù à élé sè ngó nè gò.

G.n.n. : 'dá mò ké mó zilá dàti ià nì, mò kpá sè ngámò wé dùzù mà gò, wé ké lí mò sǎ ià.

◇ Mè à mbùlà há wélé ná lí à sò tè fálá yàlí à né yènggè nè nì.

"Ce que les oreilles entendent, la tête ne l'oubliera pas."

◇ *Un homme averti en vaut deux.*

2. Mò té kòlò dò mò ké má dò fèná bóè nì íkó gò

Ne brave pas les dangers

Ngá lí gbàlè bá bílí kòmbònù gò.

Lí mò sǔ sǎ, ndè mò kóló sè dò mò ké má dò fèná bóè nì gò.

◇ Wà tǔ mà dò mbùlà há wí ké lí à sǔ gò, nè à kpá ngámò wénà nì.

"L'oeil perçant de la perdrix ne se laisse pas prendre au piège."

◇ *Un homme avisé ne s'approchera pas des dangers.*

Mò gbé dīlī, nè mò nzé gòmbó lí à sè.

Oyàá lè wá tǔ zé ná : dīlī à à sá'dé gbálé, mò té mòmò à gò.

G.n.n. : mò té mòmò wí ké ǎ wià wé dè mò 'dángá nì gò. Mò té mòmò kpàsá wí gò; à mómó dàti, sè nè dè. Mò té mòmò 'bò wí kùndà gò, wé ké mò té fè gò, mbè gò 'dǒ nè, nè mò kpà sè tē 'bò kpó kùndà nì.

◇ Mè à mbùlà há wí ké à zó òngbà à lí à yálá íkó nì.

"Après avoir tué le hibou, tu peux te moquer de ses profondes orbites", parce que le hibou est un animal de mauvais augure.

◇ *Ne te moque pas de celui qui peut te faire du mal.*

Sà'dé bà káfi mò, ángá mò lí ndóló. ³ *Ou* : – ké zǎ wálá.

Mò í ná fálà ní má dò fèná bóé, nè mò té nè dé tǎ nè dò ngá nè gó.

◇ Mè à mbùlà há wí lá zàlà tábi wí bà káfi, ké à zó fálà ngámò, nè á kǎà tè mé ná à né dé tǎ nè.

“Un animal têtú gratte la terre sur la plaine” ou : - le long de la piste.”

◇ *Qui brave le danger risque de rencontrer des malheurs.*

Bé ngbià hó lí gbà fò, ndé ǎ húa wé gùlù gbà sélé. *Ou* : – hó lí bélé ndóló –

Var. : bé kǎlá yòlò lí bélé ndóló ‘bó ‘dà kònggò.

Wé ké à hó lí gbà fò, nè wǎ zò sè à ndúú, kó lí à sǒ gó, nè wǎ gbě nè à.

Bé fà ngámò, à há à kpá ngámò.

◇ Wélé é tǎ à lí ngámò, nè ǎ kpǎ nè ngámò.

“Si un jeune phacochère se risque dans un grand champ, il s’y expose à la grande lance.” Ou : “– une plaine étendue, –

Var. : *“Le poussin qui se trouve sur la plaine attend l’épervier.”*

◇ *Qui prend des risques inutiles s’expose aux dangers.*

Mó yú gbà gógó nditòà, nè gbà gógó ngèlà nyóngó mó.

Var. : yù bé kùndà à kpà gbà kùndà.

◇ Mè à mbùlà há wí ké à yú lé ‘dà à wé bé ngámò, wé bè ná, ngámò má é gó, mó hó gèlé fàlà, nè mbè gó, nè mó kpà sè ngbà mó dò ngámò gǎ wénà né ‘bò ngó ké mó kpà lé ngà ní.

“Si tu fuis les grosses dents d’un rat de maison, les dents d’un rat de forêt te mordent.”

Var. : *“Fuir un petit malheur est rencontrer un grand malheur.”*

◇ *Si tu fuis une petite difficulté, tu en rencontreras une plus grande.*

Mbáláwálá yú kólò dé ‘dó lí.

Mbáláwálá zǎà lí kólò, nè à yú dé ‘dó lí í ná, dǒ tǎ à ‘bó gó; kó à né hò ‘dó lí í, nè tǎ à ‘bó vè.

~ Mè à mbùlà há wí ké à yú ngámò dé té fálà ké ngámò ‘bò tǎ nè bóé ní.

“Le varan fuit la pluie en se jetant dans l’eau.”

◇ *Voir le précédent.*

³ Lí ndóló mè à fálà má yàèè, má dò fèná wénà, wé ké wí sènènmò zó mò ndúú : *étendue ouverte, donc dangereuse.*

Kólá mó dèngbè yáká ní, yà wà kpá à gò.

Lí dèngbè sǎ wénà, mó kpá sè à kò kólá ké má yáká wénà ní gò. Ní à, fálà ké lí mó sǎ né ké 'dà dèngbè ní, yà mó dúngú sè tè fálà ké ngámò, tàbì wí sènè mó bóé ní gò.

~ Mè à mbùlà há wí ké à dúngú tè fálà ké fèná bóé ní, tàbì tè fálà ké ówí sènè à wà dí ní bóé ní, ndé à lénggé dò mò kpó gò, nè à kǎ wé kùlù ngó wé là fálà ní dó'dò gò.

"Si la forêt de la petite antilope bouge beaucoup, on ne l'y trouve pas."

◇ *Ce n'est pas prudent de vivre au milieu des dangers ou parmi ses ennemis.*

Ngbi má alá mbà dò tòndé.

Wé ké má bǎà nè má wià kǎ, nè ndé wà á wálá tòndé tí sǎnggò gò. Ní à lí mó sǎ, dǎ mò mbá mà bǎà nè, kó mò á tí sǎnggó íkó gò.

◇ Mè à lénggé mbèsè dò wélé ná, 'dǎ wí sǎngá wà bóé gè.

"Les fruits de l'arbre 'ngbi' tombent ensemble avec ceux de l'arbre 'tòndé'."

Les fruits de ces deux arbres se ressemblent, mais le fruit du 'tòndé' n'est pas utilisé dans la cuisine.

◇ *Parole pour prévenir quelqu'un qu'il se trouve une mauvaise personne parmi eux.*

Mò dàti dé mó, ndé mó 'dò dé mó gò. Ou : mó dè wí dàti dé wí 'dò gò.

Fálà ké mó kpá zí ngámò tǎ nè ní, má wé 'bò ná, mò hó 'bò dí gò.

◇ Mè à lénggé kò'dò dò wí ké à kpóló tǎ à dé kpó fálà ǎ kpá zí dò ngámè ní.

"Ce qui t'est arrivé avant ne t'arrivera plus après."

◇ *Un homme averti en vaut deux.*

Sìsìwélé wà yú yù mbà gò.

Bè tàbì kpàsá wí à yú yù, ndé ǎ zǎà ngámò.

◇ Mò zó wélé tè yù mà, yà mò í ná ngámò bóé, mò té mòmò à gò.

"Le grillon des cases ne s'enfuit pas sans raison".

◇ *Si une personne sage s'enfuit, il doit y avoir une raison; ne te moque pas de lui, mais sois sur le qui-vive.*

Dàlè à wí wíli, wà énzé à dò nwá gò. *Var. : wà énzé túnú lí sà'dè dò lá gò*

Wè ké dàlè à wí dúngù kpó fàlà gò. A ó tí mbúlú tè, nè lí à kpá ké zà à vè. Kó fàlà ké à zó nà ngámò bóé ó né gò ní, nè à hó tí tè kí ní dó'dò, nè à fá mbé tí gèlè tíá tè dé tè à.

◇ Wí wíli à í nà ngámò fàlà gè bóé, ndé à 'bána sè dé dí ní gò, à lá dò tí, dǒ kó ngámè ní kpá à gò.

"Le crapaud est un homme, on ne le ligote pas dans une feuille."

Var. : "Un animal vivant ne se laisse pas empaqueter."

◇ *Un homme avisé ne se laisse pas faire, il sait comment éviter le danger.*

3. Wélé kpásá wé í tí mé 'dá à

On apprend par l'expérience

Zàmbéléli í tí mò nèá ngó zàmbélénzà. ⁴

Wí nèá gázá í tí mò nèá ngó wí nè gázá gò, wè ké wǎ dòkò wè há à ià. G.n.n. : wí ké wǎ dàlà à dò díá nè, á í tí mò nèá ngó wí ké wǎ dàlà à dò díá nè gò ní.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí ké ǎ zóló há zà, nè à dǒnggò tè à ná è dò há zà wénà ní.

"L'antilope d'eau connaît plus de choses que l'antilope de la plaine."

Un circoncis en connaît plus qu'un incirconcis.

◇ *Une personne expérimentée en connaît plus qu'une autre.*

◇ *Se dit comme reproche à une personne stupide qui se vante de ses connaissances.*

Mò yénggè nú kólò lí dò gbà tǔ, ndé mó í tí tè mó.

Mò yénggè dí ní, má bé ná, mó í tí 'dá mènò ké má dé tè è dí ní. G.n.n. : mò né dè mó ké má dò fèná wénà ní, má bé ná, mó í tí wálá ké mó gbìlì sè dò fèná ní, tàbí mó í tí mé má kpàsà sè mó kǒ nè, sè nè mò né dè.

◇ Mè à mbùlà há bē tàbí wélé ké ǎ kǎà wé yénggè fàlà ké má dò fèná bóé ní.

"Si tu te promènes la nuit le long de l'eau, tu te connais toi-même."

◇ *Si tu veux te rendre là où il y a des dangers, il faut savoir comment les éviter.*

⁴ Zàmbéléli ǎ í tí 'dú lí, kó à kǔ lí, nè à gbìlì 'dú lí, né ndé zàmbélénzà ǎ í tí dóló lí gò, kó à fá wè kǔ mà, nè à 'bìndí, nè à fé íkó : *L'antilope d'eau sait comment traverser une rivière, tandis que l'antilope de la plaine risque de s'y noyer.*

Ngá'bólo dùngù nzà à té kpà ngbà à dò wí gbà fá ndèlè gó.⁵

Wí kẹ à dúngú tẹ fà ngbànggà fàì nì, à té kpà ngbóngbó wí è tẹ nù à gó.

◇ Mè à mbùlà há ngá tẹ wí kẹ ǎ kǎ wè fà ngámò dé tẹ à wénà nì.

"Un petit singe 'ngabolo' encore en vie n'a pas encore rencontré l'homme avec un grand carquois."

Si un homme est vivant, c'est qu'il n'a pas encore rencontré de grandes difficultés.

◇ *Se dit de quelqu'un qui cherche les dangers.*

Mó sì lí bé wálà gó, ndé mó í tí zùgbúlú tẹ lí nè gó.

Mó yàmbà mò dàtì gó, yà mò í sè tí dé mè tàbì 'dá mò tẹ nè gó.

Tàbì : mó yàmbà wélè gó, yà mò í sè déá mò tẹ à gó.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí kẹ à zó mò ndú, né ndé à mó ngó dè kílí kòlò dò mà.

"Si tu n'es pas passé par le petit sentier, tu ne sais pas qu'il s'y trouve un tronc d'arbre."

◇ *Si on n'essaie pas, on ne connaît pas la valeur des choses.*

Dùngù dé mó í tí dùngù dé ngà gó.

Mó kòlò dò mò gó, ndé mó í sè tí díá nè tàbì 'dá nè gó.

Wà tǔ 'bò mà wè dùzú wí wílí dò wúkò kẹ wǎ kǎ wè bà ngbà wà. Má wià ná, wà í tí ngbà wà dó'dò, sè nè wà bá ngbà wà dè.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wélè kẹ à zó mò ndúú, nè à mó ngó tǔ dé wè tàbì 'dá wè tẹ nè, né ndé ǎ kòlò dò mà gó.

"Se trouver ici ne connaît pas se trouver là."

◇ *Si on ne s'approche pas de quelque chose, on ne la connaîtra pas.*

◇ *Si on ne fréquente pas une personne, on ne connaît pas son caractère.*

Mó nè gènè gó, yà mó dé sè nà lé gènè gó.

Wélè à yènggè ngó gó, né ndé à í sè tí ngbà à dò ówélè gèlé fàlà gó, nè à í sè 'bò tí òmènò kẹ má lá gèlé fàlà nì gó.

◇ Wà tǔ mà há wí kẹ à dúngú dé kpó fàlà íkó, à né mbè gènè fàlà kpó gó.

"Si tu ne sors pas de chez toi, tu ne pourras te lier d'amitié avec les gens d'ailleurs."

⁵ Wí gbà fá ndèlè mè à wí yàlí ènggà : *"l'homme avec un grand carquois", c.-à.d. le chasseur.*

◇ *Pour connaître d'autres personnes, il faut voyager. Le voyage instruit.*

Mò kóló dò kpánà, sè nè mò í tí dà tẽ nè dê.

◇ Mò bá nù dò wélé, sè nè mò í tí à dò díá nè dê.

"Si tu t'approches de la jarre, tu y verras les dessins."

◇ *Il faut s'approcher d'une personne pour la connaître.*

Mókólà bà mò gó, ndé mò zó 'dóló gó'dó à ngó kènzé gó.

Mókólà mà á mò zámò, fálà kpà à ngàndà wénà. A bá mò, nè à sí dǒ mò 'dà à í, sè nè mò zó à dê. Nè mbè gó nè à bé 'bò mò zámò há mò.

"Si l'être de la forêt ne t'a pas saisi, tu ne vois pas ses excréments sur le sable."

◇ *Voir le précédent.*

Mòlì bà mò gó, yà mò zó 'dóló gálà ngó 'bètè gó.

Gálà à á bé kòyó ké à yénggé dò mòlì fàì. Ní á fálà ké mòlì bá mò, nè à lé dǒ mò tí lì í, nè mò kpà sè ngbà mò dò gálà.

"Si le monstre d'eau ne t'a pas saisi, tu ne vois pas les excréments du petit poisson 'gālā' sur la boue."

◇ *Voir le précédent.*

Kàtòlò bà mò gó, yà mò í tí ngbòkà ná má á ìnà nì gó.

Mó bà zèlè, kó mò nê kpàsá nè, yà mò í tí òinànò vè ké wá biá zì há mò nì.

~ Mò kpá ngámò, sè nè mò í tí mò dê, nè mò í 'bò tí wí gálà mò dê.

"Si la gale ne t'a jamais attrapé, tu ne sauras pas que la plante 'ngbòkà' est un remède."

◇ *En étant malade, on apprend les médicaments.*

◇ *C'est dans les malheurs que l'on apprend des choses et qu'on connaît aussi ses vrais amis.*

Wà yámbá 'dá 'bùà dò gbèlè.

Mó ké má á ngà nì, wí wià tè è mà gbèlè, wè ké sábelè dùngù nzá 'dà à má dèlè ià, nè ǎ í tí mènò vè ké má wià tè hà ngámò há wélè nì.

"On laisse goûter un mauvais champignon par un vieux."

◇ *Pour des choses difficiles, on demande conseil aux anciens ou aux personnes expérimentées.*

Wà tǔ mbùlǎ lè kó gbà dākà há sísíwélé gó.

Sísíwélé à góé dò lè kó dākà fàì, nè dúngúú, nè ǎ fè sè dé kǎ nè, wè ké nú dākà gǎ gó. G.n.n. : wí ké ǎ kǎ wè zèlè mò gó, wà té tǔ mbùlǎ há à fàì gó, à wélé nè á zǎ nè dò lí à.

◇ Wà tǔ mà wè kò'dò dò wí ké à zélé mbùlǎ gó ní, gènè kǎ à í nà, mè gè à 'dá mò, nè à né dé tǔ nè íkó. Ní à ǎ kpǎ dò lí à.

"On n'avertit pas le grillon du danger d'entrer dans une grandealebasse."

Inutile de gronder tout le temps qqn qui ne veut pas obéir; lui-même s'en rendra compte le jour où lui arrivera un malheur.

◇ *Se dit de quelqu'un qui n'écoute pas les conseils des autres et veut expérimenter tout par lui-même.*

Voir aussi : L'éducation des enfants : wà gá bē nú kǎ kálà gó, p.120

ou : wà tǔ mbùlǎ gbà gbálǎ kólò há bē kólà gó, p.121.

4. Wélé wè tè ì tí mò vǔ gó

On ne peut pas connaître tout

Ì tí mò fǔé ì tí bóló kóni ngbǎyò sǎngá tè kóni gó.⁶

Wélé wè tè ì tí wénà, né ndé à wé sè tè ì tí mò vǔ gó.

◇ Mè à lénggè wé hà sàpè há wí ké à zó tǔ à nà, á ì tí mò vǔ ní.

"Tu connais beaucoup mais tu ne sais pas distinguer le jeune maïs rouge de l'autre maïs."

On ne peut pas connaître tout.

◇ *Se dit de quelqu'un qui se vante de ses connaissances.*

Mó í tí mò fǔé ndé mó í tí gbíní gógó bàá mó tè nú bílá lí gó.

Bàá mó nó lí, nè gógó à gbíní nú bílá, kó à tǔ há mó gó, ndé mó í sè fálá nè gó.

G.n.n. : mó ké wǎ tǔ gúlú nè há mó gó, mó wè sè tè ì tí mà gó.

◇ Wà tǔ mà dò mbùlǎ wè mbèsè wélé nà, à ó dò sǎá lí fàì.

"Tu sais beaucoup, mais tu ne sais rien de la dent de ton père, cassée sur le bord d'un gobelet."

On ne peut pas connaître ce dont on n'est pas informé.

⁶ Kóni ngbǎyò mè à filá kóni. Kó mó mí kóni kó bóló nè hó, yà mó í sè tí ké gè nà mè à tǔ nè, tàbí fǔé nè, tàbí filá nè ní gó : *Aussi longtemps que les épis ne sont pas encore développés, on ne peut pas savoir quel maïs sera rouge ou blanc.*

◇ *Se dit comme admonition : sois toujours vigilant, car on ne peut connaître tout.*

Gbà dú gélé zàmbélé zó mò 'dò kàlà gò.

Mó ké má dé gélé fàlà, tàbì mò ké má né dè tè é dò 'dò, wélè wè tè ì tí mã gò.

◇ Mò zó ké só dàtì.

"Le long cou de l'antilope ne voit pas ce qui se trouve derrière la colline".

On ne peut pas connaître ce qui arrive ailleurs ou ce qui arrivera après.

◇ *Voir le précédent.*

5. Wí tìlì kpá dé mò gò

Un paresseux échouera partout

Dè mò dò tìlì gbéá kólò.

Kólò à á gò, à yénggè gèzò ìkó. Má ké wélè hó ngó à, nè à gbé à.

G.n.n. : wí dè yóndà kpá ngámò wè yóndá 'dà à.

~ Mè à lénggè bè yóndà mó wélè dé nzà.

"La vipère meurt à cause de sa lenteur."

◇ *La paresse fait souffrir un paresseux.*

Wí dúngù lí gbà wèsè à dúnú sàbèlè ìkó.

Wí ké á kò wé dè tò gò nì, à dúngú nú tóà òlò à dò lí gbà wèsè, nè dé mò òlò kó à sè bínà.

~ Mè à lénggè kò'dò dò yóndá wì.

"Qui reste assis chez lui toute la journée remplit les toilettes inutilement."

◇ *Un oisif n'aura jamais rien.*

Dúngù dé kpó fàlà fí kúlá gbàtà gélé wí gò.

Mó yénggè yàlí gò, ndè mò gbé sè gbàtà, nè mò fí kúlá à ngó gélé mò gò. G.n.n.

: mò dúngù dé kpó fàlà fàì, mò dé tò gò, tè mò zélé gò, ndè mò kpá sè dé mò gò.

~ Mè à lénggè kò'dò dò wí ké á kò wé dè tò gò.

"Rester toujours au même endroit ne met pas une civette boucanée sur l'épaule".

◇ *Qui ne travaille pas, qui ne peine pas, n'obtiendra rien non plus.*

Gbà gógó ngbànzà yènggè gó, ndé à nyóngó sè tè mé 'bò zákáyèlè gó.

"Si les fourmis à grandes dents ne bougent pas, elles ne mangeront pas de cancrelats."

◇ Voir le précédent.

Nàá kòlà dúngú kpó fàlà, ndé à gómó sè dólè gó.

Var. : kòlà yènggè gó, yà à gómó gbà zù làkà gó

"Une poule qui ne bouge pas ne mangera pas de termites."

Voir le précédent.

Nàá kòlà fà fàlà kúli gó, ndé à kó gó.

"Une poule qui ne cherche pas un endroit pour pondre ne pondra pas."

◇ Voir le précédent.

Nyángá mò dè ngbònggó gó, yà nú mò dé nzàá gó.

Var. : nyángá mò lò ngbè gó, nè nú mò yéké sè tè è gó.

"Si tes jambes ne se touchent pas en les bougeant, ta bouche ne bougera pas non plus."

◇ Voir le précédent.

Fù mó mó bóé, nè mò ́ wò dé ngó nè.

Mò mó mó bóé, ndé sà wè tè bà mò dé ngó mà gó.

~ Mè à mbùlà, wà tó mà há yóndá wélé ké mò mó à bóé gè, nè ndé á kò wè dè tò dò mà ná má kpásá à ni gó.

"Tu as de la farine de maïs, et tu es assis dessus en souffrant de faim."

◇ *Un paresseux souffre de faim, même s'il a tout à sa portée.*

Kpè 'dò kpá fěá lí kàyà gó.

Wélé à zí dò hò 'dò fàì, à kpá sè dé mò ké òngbà wă kpà dátí à ni gó.

◇ *Mè à lénggé kò'dò dò wí ké à hó 'dò tè déá tò fàì.*

"Arriver le dernier ne trouvera pas un bon couteau."

◇ *Qui arrive toujours en retard ne recevra rien de bon.*

Wă dă wè gó'dó kòàli gó, ndé à né nò gó.

Wélé ké à dé yóndó déá mò fàì, kó né tò wě nè há à, kó à lá fàlá nè gó, nè á dùngù sè kpàtùù íkó, nè à dé sè 'bò sáká déá mò gó.

◇ *Mè à lénggé ngó wí ké wà hělé à dò ngá nè, sè nè à dé mò dé.*

"Si on ne met pas le feu au derrière d'un mille-pattes, il ne s'en va pas."

Si l'on ne réprimande pas un paresseux, il ne fera rien de bon.

◇ *Se dit comme reproche à qqn qui ne travaille pas s'il n'y est pas poussé.*

Mó ngbòlò lí 'dò tǎnà gò, ndé à gò nò gò.

"Si l'on ne frappe pas la tortue sur le dos, elle n'avancera pas."

◇ *Voir le précédent.*

Mó pì gò, nè mò nó gé'dé tùlà.

Mó pì dǒ gò, yà fò sè gèlè mò nà mò nó nóà bínà, wǎ hǎ sè gbàwìà há mò íkó.

G.n.n. : mó dè tò gò, yà mò nyóngó sè tǎ 'bò sáká nyóngómò gò.

◇ Mè 'bò à lènggè wé kǒ'dò dò wí ké mò ià à tǎ mé à gò nyóngómò íkó, ǎ kǒ wé dè tò gò.

"Si tu n'extrais pas le vin de palme, tu boiras de l'eau de maïs."

Qui fuit le travail devra se contenter de n'importe quoi pour vivre.

◇ *Se dit comme reproche à un paresseux qui vit aux dépens des autres.*

◇ *Se dit aussi par le tireur de vin de palme pour se vanter de son vin.*

Dèngbè nóà lí ngó zǐ fǒé 'dà à.

Wélé à wá fò, nè má gánà à, nè à lá mà dé mò, nè má hó fálà yàli mó dèngbè.

G.n.n. : wí ké à dé tò dò tili, né ndé déá tò mó à má á má fé gè.

◇ Mè à lènggè bè sùlù mó wélé dé nzà.

"L'antilope boit de l'eau sur les longues herbes de son champ."

Le champ du paresseux est devenu l'endroit où les antilopes viennent brouter.

◇ *Celui qui néglige son travail n'en profitera jamais.*

Gbégbé ndá'dá tǎ à dò kùsúkòlà.⁷

Sùlù wí ndá'dá tǎ à dò wélé ké à dé tò wénà nì, sè à á kpàsà dè.

◇ Mè à lènggè hǎ sàpè hǎ yǒndó wí ké à kpàsà wé ngbà à íkó nì.

"La fausse gerboise géante s'appuie contre la petite termitière."

Un paresseux s'attache à qqn qui travaille, pour subvenir à ses besoins.

◇ *Se dit de qqn qui vit aux dépens des autres.*

Tù kpó mbúlú zùlà gò.

Mó dísí tòé 'dà mò, tàbì nóé 'dà mò tù kpó íkó, ndé má 'dángá sè gò.

⁷ Gbégbé à dé sáká tòà gò, à ó tí kùsúkòlà íkó : *La fausse gerboise géante ne fait pas de nid convenable et loge contre une termitière.*

Ɔ wò tũ kpó gbé wélé gò, bìnḁ ă nyòngò sè mò íkó.

◊ Mè à lènggè mó sùlú wí kè tìlí déá tò bá lí à wénà.

“Un rat (mort) ne pourra pas en une nuit.”

Un travail ajourné n’est pas perdu.

◊ *Se dit souvent par un paresseux qui défend lui-même son habitude de différer le travail.*

6. Nú mó bá fḁḁ, ndé mó òló nè bínà

Tu te perds dans de belles paroles vaines, mais tu ne fais rien

Bòyò déá mò dò lènggè, kó dòlè wá lí sálá ‘báká à.

Var. : bùyò zĩ dò dè nú wè gbáá, kó ă òà dé ngó kóá nwà.

◊ Mè à lènggè bà sàpè há wí kè à dé nú wè wénà, né ndé déá tò mó à bínà.

“La grive gazouille sans cesse et les termites rongent ses plumes.”

Var. : “La grive gazouille sans cesse et dort sur une feuille morte.”

◊ *Celui qui bavarde sans cesse ne finira pas son travail.*

Kòní mó wí gbèlègbèsè dúnú yànggá gò.

~ Mè à lènggè hà sàpè há wí kè à sí tè fí gbèlègbèsè fàì, né ndé à lènggè dò déá tòè ‘dà à gò.

“Le maïs d’un bavard ne remplit pas le grenier.”

◊ *Un bavard qui ne se met pas au travail n’en éprouvera pas la joie.*

Tò púa ‘bàná dé òló tòà, nè gbìnì wè dò zà húa mbé lè.

Tò wè dḁ dḁ má há sàpè há wí tḁ nè, wè kè lènggè kè ă zilà, né ndé á zèlè gùlú nè dò díá nè gò, nè à sá dò mbílà, nè ‘dḁ nè má húa bèlè, nè kí ní má há sàpè há à, nè òwínò wà tḁ sè ‘bò wè há à gò.

Nè wí ùsù wè dé kó zà à, à à wí zèlè mbé wè, wè kè òwínò wà dé sè kilì wè tò wè zà wà há à gò, wè kè nú à á dḁ.

Mò né dè mò, nè mò té sà mbílá nè dàtì gò, né ndé mò gbíní mà dò zà íkó.

◊ Mè à lènggè kò’dò dò wí kè nú à hàsà wénà ní.

“Ne pas garder sa langue est devenir un village délaissé, savoir garder un secret est devenir un nouveau village.”

Une personne qui ne sait pas garder sa langue n’aura pas la confiance des gens; on ne lui dira plus rien et elle devient isolée comme un village délaissé; tandis qu’une personne qui sait garder un secret aura la confiance des gens

qui n'auront pas peur de lui faire des confidence,, ainsi elle aura beaucoup d'amis et sera comme un nouveau village vivant.

◇ *La parole est d'argent, le silence est d'or.*

7. Wí ké à dé tò, má wè ná à yú zélé tē kó tòé ké à dé ní gó

Ne craignez pas le travail et les peines

Zàmbélé n'èà kù gbà kàlà, ndé ǎ gù kǎ à gó'dó à gó.⁸

Mó né dè mò, nè mò tē dè sàpè lí wínò gó.

◇ Mè à mbùlà há wélé ná, à ó dò kpá sà lí déá tònò 'dà à, nè à tē lènggè dò wínò gó.

"L'antilope qui va gravir une colline ne cache pas son cul."

Si on est dans le besoin, il faut travailler sans avoir honte.

◇ *Si on veut faire un travail, on ne peut pas se laisser détourner par les critiques des gens.*

Wó tē gbè nzàlè bá mó, nè mó tē à tē mó dò filá nù gó.

Mó kǎ wé gbè nzàlè, nè mó zǎ nè nú kǎ à fàì, nè tē mó é dò filá nù sù, sè nè dē.

G.n.n. : mó kǎ wé kpà dé mò, nè tē mó zélé, sè nè dē.

◇ Mè à mbùlà há wélé ná, à ó dò kpá sà lí déá tònò 'dà à.

"Si tu as envie d'un cochon de terre, ne te préoccupe pas de la terre rouge."

C.-à.d. : en creusant dans son trou, la terre rouge te couvrira.

◇ *Si tu veux réussir dans la vie, ne crains pas les difficultés.*

Wó tē nyòngò kpá ó tē mó, nè mó zǐ ká zǎ lí gbà tǔ.

Wé ké kpá 'dónggó kǎ dé lí gbà tǔ dí ní, nè à ó nē.

◇ Wó tē kpà mò bá mó, nè mó tē dùngù kpó fàlà gó, má wià ná mò yénggè, nè mò né fàlà mè ní dò mâ ní.

"Si tu as envie de manger du rat de la forêt, tourne au pied de la termitière."

Parce que ce rat fait son trou au pied d'une termitière.

◇ *Voir le précédent.*

⁸ – ǎ gù kǎ à gó'dó à gó, g.n.n. : ǎ wé tē dè sàpè gó'dó à gó : *ne cache pas son cul, c.-à-d. n'a pas honte de son cul.*

Wò tè nyòngò kòyò bá mó, nè mó kpè sè gbà lì.

“Si tu désires manger du poisson, tu dois endiguer la grande rivière.”

◇ *Voir le précédent.*

Túlú gó’dó mó é tè pèpè ngénzè, nè mó nyóngó gidi ‘dó à.

Ngénzè, nú kǎ ‘dà à bǎà, nè mó nùsù sè túlú tè mó lí wòlò mbèé nè, nè mó dá wè lí wòlò mbèé nè, sè nè mó pèpè dò mbèé túlú gó’dó mó.

◇ Tè mó zélé wè mò, nè mó kpǎ nè dé mò òlò nè.

“Si ton habit s’use à envoyer de la fumée dans le terrier d’un hérisson, tu mangeras son filet.” C.-à-d. : un dur labeur est toujours récompensé.

◇ *Si tu veux réussir dans la vie, tu dois peiner.*

Tè mó nè sòkpá, nè ngòlò bá mó.

Mó dé sòkpá wénà, nè mó lé zámò, nè tè kpǎlǎ mó, nè mó ndó bili, sè nè mó kpásá dè. G.n.n. : mó kǎ wè nyòngò mò, kó zǎ mó hǎ, nè má wià ná, mò dé tò, nè tè mó zélé, sè nè mó nyóngó mò á díà dè.

◇ Mó kǎ wè dùngù ó díà, nè mó dé tò, nè tè mó zélé, sè nè dè.

“Si tu as envie de manger de la viande, les épines t’égratigneront.”

Parce que tu devras entrer dans la brousse et à travers les buissons.

◇ *Voir le précédent.*

Zé wè dò bià sí lí mó, nè mó nyòngó nè gidi ‘dó à.

Mó kpá zélé tè kó déá tò mó dé nì, nè mó kúnú sǐlǎ mó, wè ké mó kpà sè díà mó òlò nè.

◇ Tè mó zélé wè mò, sè nè mó kpǎ nè dé mò òlò nè dè.

“Si on boucane un rongeur ‘bia’, la fumée te monte aux yeux, puis tu mangeras son filet.”

◇ *Si tu souffres pour une chose, tu auras la joie d’en profiter.*

A nyóngó nú à òlò yínggìlǐ.

1. Yínggìlǐ mé á mó gùlù dò sà’dè tàbì kòyò ná, má kóló dò díà nè, nè wélé nyóngó. Má ké wà tǐ ná, wélé á nyóngó mò òlò yínggìlǐ ké ǎ déá mà nì.

G.n.n. : wélé kpásá wè mó òlò déá tò ‘dà à, ó nè òlò yínggìlǐ ǎ déá nì.

2. Wà dá wè tí yínggìlǐ fàì, nè yínggìlǐ tè kùnù sǐlǎ é zǎ zé wě nè nì fàì, nè má yéké tè é gó, sè nè mó sòkpá kóló dò díà nè, nè owélé wà nyóngó dè.

G.n.n. : tẹ̀ mọ́ zélẹ̀, nẹ̀ mọ́ nyóngó nù mọ́, sẹ̀ nẹ̀ mọ́ kpá dé mọ́ dẹ̀, ọ́ nẹ̀ yíngílí nyóngó nù ẹ̀ tẹ̀ zẹ̀ wẹ̀ nì..

◇ Mè à lènggẹ̀ bè dò kpá sílà mọ́ wélẹ̀ wẹ̀ mọ́ ké ǎ kpá òlò déá tò 'dà à.

"Il mange à cause du gril à boucaner." S'explique de deux façons :

ou bien : on vit par son travail, c.-à-d. du gril qu'on a fabriqué ;

ou bien : il serre les dents comme un gril à boucaner qui doit supporter chaleur et fumée, c.-à-d. si on veut obtenir du bien ou réussir dans la vie, on doit peiner.

◇ *Se dit aussi d'une personne qui supporte ses souffrances, mais ne le montre pas, comme le gril à boucaner qui supporte la fumée sans bouger.*

Mà 'bètẹ̀ sámá kà gọ.

Wí ké á yènggẹ̀ 'dó lí í wẹ̀ gbẹ̀ kòyọ̀, à ọ́ sẹ̀ wò gọ. G.n.n. : wí ké à bá tẹ̀ à wẹ̀ dẹ̀ tò á ngá, á kpá nẹ̀ sì òlò kó à.

◇ Mè à mbùlà há wí ké ǎ kò wẹ̀ dẹ̀ tò gọ, nẹ̀ à zóló mọ́ wéná.

"Piétiner la boue ne mange pas la boule sans accompagnement."

◇ *Celui qui travaille jouira du fruit de son labeur.*

◇ *Se dit à un paresseux qui manque de tout, pour qu'il se mette au travail.*

Nàá vùlẹ̀ dángá ndẹ̀lẹ̀ 'díkó gọ, wálá nẹ̀ ngó nẹ̀, sẹ̀ nẹ̀ dẹ̀.

Vùlẹ̀, à á sá'dẹ̀ nyòngò wálá ndẹ̀lẹ̀, fálá ké à zó iá, nẹ̀ à dángá.

G.n.n. : wélẹ̀ zó dé mẹ̀ ké má wiá wẹ̀ kpàsà à nì, nẹ̀ ndẹ̀ à nyélẹ̀ sẹ̀ dò dí nì gọ. Ọ́ nẹ̀ : wélẹ̀ ngé'dé nù tòà mọ́ ngbà à íkó gọ, tuà ké kpási 'dà à dí nì : nyóngómò, dṣ, wúkò, ní dò ní.

◇ Mè à lènggẹ̀ bè ngó tẹ̀ fálá kpási mọ́ wélẹ̀.

"C'est à cause des fruits que mama-genette monte sur l'arbre 'ndẹ̀lẹ̀'."

On ne s'éloigne pas de l'endroit où se trouve ce qu'on aime, comme de la nourriture, de la boisson, une femme, etc.

◇ *On ne peine que quand on espère récolter un bon résultat.*

Gbàzùlẹ̀ hé mọ́ 'bùfí gọ.

Gbàzùlẹ̀ nyóngómò iá, ndẹ̀ à hé sẹ̀ 'bò mọ́ gọ. Ná mẹ̀ nì, wélẹ̀ kpá wálá kpási 'dẹ̀ ẹ̀ iá, ndẹ̀ à hé sẹ̀ tẹ̀ à gọ. Tàbì, wí ké à bá tẹ̀ à wẹ̀ déá tòè 'dà à iá, à lènggẹ̀ sẹ̀ dò zélẹ̀ tẹ̀ à kpá kò déá tòè nì gọ.

◇ Mè à lènggẹ̀ hà dò kpá sílà há wélẹ̀ lí déá tò 'dà à.

“Un cobaye ne pousse pas un cri ‘bùí.” C.-à-d. : un cobaye ne crie pas quand il a le ventre plein.

Qui a du travail ne se plaint pas, même si parfois le travail est dur, car il a de quoi vivre.

◇ *Se dit pour encourager qqn qui travaille dur.*

Sòè gbé wí gò

Wélé bòà wà tè dè dè tò tí túá wèsé, nè mbè kpó à sùlú wí, nè à tó há ngbà à nà : “Wèsé tó wénà, kó lè dá kó lè gò ndè ?”. Nè ngbà à gésé há à nà : “Sòè gbé wí gò”, wè ké á kòá nà, tòè ‘dà è é. G.n.n. : wélé à bá tẹ à wè déá tòè ‘dà à, nè gènè kó tòè nì ngàndà wénà, à lènggé sè nè gò, à dè sè tè mé mà íkó.

◇ Mè à lènggé ké wí déá tò kpé dò nú sùlú wí.

“Le soleil ne tue personne.”

Même un travail dur ne tue pas.

◇ *Se dit comme reproche à quelqu’un qui se plaint souvent parce qu’il trouve le travail trop dur.*

Wà ndó nyángá sàngà tè dò gùlú nè. Var. : — dàngà tè dò gùlú nè.

Mò né wé dè tò, nè mò ndó dò nyángá nè, sè nè wà hó sókpó nè dè.

Tàbí: mò kó wé hà dĩ há wélé, nè mò ndó dò kpàsá nè, sè nè mò hó ngó bènò dè.

◇ Mè à lènggé kò’dò dò wélé ké à né dè tò, né ndé à ndó dò wàlà òlò nè gò. Nè mè ‘bò à lènggé wé kò’dò dò wélé ké à dílí fàlà tè kpàsá wí gò.

“Pour fixer des échelons à un arbre, on commence à la base.”

Var. : “Pour grimper sur un arbre, on commence à la base.”

◇ *Se dit comme reproche à qqn qui veut brûler les étapes : il faut commencer par le début. Aussi : il faut donner du respect d’abord aux vieux, puis aux plus jeunes. (Voir aussi : L’éducation des enfants, p. 120)*

Zé sí lí bē mbà gò, mò mó à lí nè bóé. Ou : — dǎá mò mó à lí nè bóé.

Bē dúngú ké zǎ wé fàì, kó gènè kó zé nè má sí lí à, à kúlú ngó gò, wé ké dé mò mó à lí wé nì bóé.

G.n.n. : wélé à kúnú zélé tẹ mbà gò, ǎ í ná dé mò òlò nè bóé.

◇ Mè à lènggé bē dò kúnú sǐlà mó wélé ngó déá tò ké à kpàsá wě nè nì.

“Ce n’est pas sans raison que la fumée monte aux yeux de l’enfant, il se trouve là qqch pour lui.”

◇ *On ne supporte pas la souffrance sans motif, c'est qu'on espère en retirer du bien.*

8. Mò dé tò dò há zà, sè nè mó kpà sè dé mò òlò nè dè

Pour que le travail rapporte, il faut réfléchir

Wà mbá zù gbà sà'dè dé kò kpánà kpó gó.

Var. : wà mbá zù fòlò dò zù yélè kò kpánà kpó gó.

Wè ké wà dé ní, ndé má mókó sè gó.

Wélè à kpó ă wè tè dè tò bòa gó. A dé ní, nè tònò má 'dàngà sè bòa nè.

◇ *Wà tũ má há wí ké ă káà wè mbà tònò dè kũ à dèlè wénà. Nè wí tò 'bò má à wí ké ongbà à wà há tò há à délé wénà.*

"On ne met pas deux grands animaux ensemble dans une marmite."

◇ *On ne peut pas faire deux travaux à la fois.*

Se dit aussi par quelqu'un à qui on a donné trop de travail.

◇ *Deux chefs ne peuvent gouverner ensemble.*

Yènggè dò 'bàngà há gbó zù nú ngbòlòmà.

Ngbòlòmà mé à bé kili fěá mò bòlò ké wà kásá mâ, nè òyàà lè wà fí zé nú kũ wà tábì nú gélè nyángá wà. Né ndé tátí à wí ké 'bànggà kũ à bóè ní, à há ă gbò sè wòlò nè. G.n.n. : tátí à wí ké à í tí kùnù silà à wénà ní, ă wià wè hò ndòtí déá tò mó à.

◇ *Mé à lènggè wè kò'dò dò wí ké ă yòndò wénà.*

"C'est celui qui se promène avec un poinçon qui percera l'anneau."

Seul celui qui est persévérant peut venir à bout d'un dur labeur.

◇ *Reproche à un paresseux.*

Mò kũ wè bì bòlò, nè mò ń dò ngélè 'dò nè.

Mò kũ wè dè mò ké má á ngá ní, nè mò zó nà, mò ń dò házà dò ngáwí wě nè.

◇ *Mé à lènggè wè kò'dò dò wí ké à né dè tò, né ndé à lènggè mò dàtí gó.*

"Si tu veux aller à la guerre, tu dois avoir un bouclier."

Avant de faire un travail difficile, il faut voir si on en a les possibilités : force, intelligence, et ne pas compter trop sur les autres.

◇ *Se dit de qqn qui s'engage dans un travail sans préparation nécessaire.*

Kúkúlá kòé 'báká dúnggì ó 'báká bésùlfi ndé? ⁹

Kòé mó kpàsá wí, bē 'bé tē nè gó :

◇ Wélé dò wélé nè à bá tòlè, tàbì à dé tò ké má wiá dò 'dà tē à nì.

Tàbì : mò à mò mó mò, sè nè mò bá wè dè dò tò dē.

Tàbì : bē à bē, nè à dé kílí mò mó kpàsá nè.

"Le sac à l'épaule d'une grande chauve-souris se trouve-t-il sur l'épaule d'une petite?"

◇ *Chacun porte une charge ou fait un travail d'après sa capacité.*

Ou : si qqch t'appartient, tu peux l'utiliser.

◇ *Aussi : un jeune doit respecter les biens des aînés.*

Kútí ènzè mò à támbálá kǎ wí. Var. : wà ndó fàná ndèlè dò ngó á nè.

Ndò nyángá dè tò mó wélé, à ndó dò kǎ à. A ndó dò kǎ à sí sí, nè dúngú, nè déá tòè nì má gǎ.

Mò kǎ wè kpà gǎ tò, nè mò ndó nyángá dè bé tònò.

◇ Mè à mbùlà há wí ké á kǎ wè ndó gǎ déá tò.

"Ce qui nous sert à attacher quelque chose, ce sont d'abord nos paumes."

Var. : "On commence à tresser une natte sur une vieille natte."

◇ *Avant d'occuper un grand poste, il faut commencer par un plus petit.*

Wó té filá bǎ bà bàlà gó, ndé à bá bilí gó.

Nyóngómò nú bàlà à filá wálá tē, má ké ówélé wà ndó bílí à dé fàlà nì, nè à bá mà. Né ndé mè à nyóngómè 'dà à, à né bē mà né ndé?

Wó té kpà mò bà wélé, n'á dè sè mò vè ná, é kpà mà. Gèné kó á í ná, tòè nì dò ngámò tàbì fèná bóé, n'á dè nè íkó.

◇ Mè à lénggè bè dò kúnú silà wí mó wélé ngó mó ké á kǎ wè kpà mà.

"Si la civette n'a pas envie d'une banane mûre, elle n'est pas prise dans le piège."

◇ *On ne peine que pour ce dont on a envie.*

Kǎ wí wíli à sálá dòlè, má mbúlú gúlú tē.

Odòlè wà fó, nè sálá wà má nílí dé gúlú tē, nè má mbúlú dé dí nì, nè má há nó há nùí. G.n.n. : mò dúngú, nè mò dé tò, gèné kǎ mó kpà mò òló nè gó, wè bíná, dò 'dǎ nè má gálà sè mò, tàbì má gálà sè òbénò 'dà mò.

⁹ Dúnggì à kpàsá nè, nè bésùlfi à à bē : *la chauve-souris dúnggì dépasse la bésùlfi.*

“Les bras d’un homme sont comme les ailes de termites, elles pourrissent au tronc des arbres.” Sous-entendu : et fertilisent le sol.

◇ *On ne peut pas se lasser de son travail; même s’il ne rapporte rien pour le moment, un jour on en cueillera les fruits.*

Sòè ‘bána fàì gò.

Wèsè gbá, nè má tó gbáá, nè má lé ‘bò nù, má ‘bána fàì gò. G.n.n. : dùngù dò bàà wí ‘bána gò.

◇ Mè à mbùlà ké bàà bē tǐ mǎ há bē dà à ké à gbíní zǎ fàì dò ówí kò à íkó, ndé ǎ kǒ wé dè tò gò. A ná : “É ‘bána sè fàì gò. Kó mó dé tò, nè má galà sè mó dò ònyá mò dē”.

“Le soleil ne reste pas toujours.”

◇ *La présence du père n’est pas éternelle.*

(Voir aussi : L’homme n’est pas éternel, p.64)

Zǎ gǎlà hē gò, ndé à gbótó ngúmbé dò ngèlé lí gò.

Zǎ gǎlà hē gò, ndé à dé sà ‘dò fúá lí í gò. G.n.n. : wí ké á nyóngó mò, kó zǎ à hē gò, né ndé à wé sè wé dè ngá déá tò gò.

◇ Mè à lénggè ké wí wò tǐ mǎ há ngbà à wé mbèsè à ná, à té tǔlù é tǎbì à té hà tò há é gò, wé ké é dò ngáwí bíná.

“Si le ventre du poisson ‘gǎlà’ n’est pas rempli, il ne joue pas à tirer la corde dans l’eau courante.” C.à-d. : il ne joue pas dans l’eau courante.

◇ *Un affamé ne peut pas faire de grosses besognes.*

Dit par un affamé pour qu’on ne l’importune pas.

9. Dè tò ‘dò ngbè dò ‘dò ngbè é gǎ déá tò

Petit à petit, l’oiseau fait son nid

Kàdà ‘bósú kpó kpó, nè má dúnú kǒ. Var. : kàdà kùà sè sè, nè má dúnú kǒ.

Kàdà à né kò mǎ, ndé à kó sè délé kúlì wèsè kpó gò. Tù kpó, nè à kó kpó ní gbáá, nè má dúnú kǒ ‘dà à dē. G.n.n. : mó dé tò ‘dò ngbè dò ‘dò ngbè, nè mó ẽ nè gǎ déá tò. Mó wá fò sí sí, nè fòè ‘dà mó má gǎ sè.

◇ Mè à lénggè dǒnggò dò wí ké ǎ dèà gǎ tò mó à sí sí gbáá, nè má é nì.

◇ Mè ‘bò à lénggè kò’dò dò wí ké à wélé déá tòè ‘dà à ná, má é dǒ, né ndé tòè nì á dè mǎ dò wálá òlò nè gò.

“Le lézard pond ses oeufs un par un et remplit un trou.”

◇ *Se dit pour louer qqn qui a achevé un grand travail en travaillant petit à petit avec persévérance.*

◇ *Se dit aussi pour se moquer de celui qui travaille vite, mais dont le travail n'est pas bien fait.*

Gbà lî ńsń ngó ngà gò.

Gá déá tò má é dò kpó sóé nè gò.

"Une grande rivière ne tarit pas en une fois."

◇ *Voir le précédent.*

Gbà gbàlà gbíní gógò bé tòlò gò.

Wé ké ǎ ngètè sè gbàlà ní gèò gèò gbáá, nè má é. G.n.n. : tò gá wénà, nè mò dé má gèò gèò, té bì tè mò tẽ nè gò, mò dé ní, nè má ẽ nè íkó.

◇ Mè à mbùlà há wí ké ǎ nèà wé dè gá déá tò, nè à má ngó àkà tẽ à nà, má gáná sè mì gò ndé ?

"Un gros os ne casse pas la dent du petit chien."

Si tu fais le travail petit à petit avec persévérance, tu seras récompensé.

◇ *Voir le précédent.*

Sò gbà 'dòlò gáná dò sò ngílá gò.

Sò gbà 'dòlò gáná mò, nè mò sò bé sí bé sí gbáá; nè má è sè kò zà mò, sè nè mò kúlú ngó dè. G.n.n. : mò dé gá tò fàlà kpó, yà má é gò, má wíà nà, mò dé bé sí bé sí fàì nè má è sè.

◇ Mè à mbùlà ngó dè gá déá tò nà, má é á díà.

"Si tu ne peux pas faire tes selles en un seul morceau, fais-les en plusieurs morceaux."

◇ *Si tu ne peux pas achever un travail en une fois, fais-le petit à petit.*

10. Mò té tìlì déá tò 'dà mò gò

Ne remets pas le travail à plus tard

Mò dá'ba dò gíà dá'ba, nè mò dọ 'dòlò fòlò.

Wé ké mò zí tè mò zĩ, nè sà'dénò wǎ yù sè té fàlà ní sù, nè mò kpà sè 'dòlò fòlò íkó G.n.n. : mò né dè tò, nè mò tè zĩ tè mò zĩ fàì gò, ní gò, nè má 'dàngà sè íkó.

Mò dísí wé zò wí zèlè, mbè gò, nè mò hó ngó wòlò à.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí ké à dísí déá tò mò à wénà ní.

“Si tu traînes à brûler un domaine de chasse, tu brûleras les excréments de l’éléphant.”

Si tu diffères toujours ton travail, tu ne pourras plus l’achever et tu auras travaillé pour rien.

◇ *Si tu traînes à visiter un malade, tu risques d’arriver après sa mort.*

Mò gbé gbà sà’dè, nè mò gbá zǎ nè sè.

Wè ké mò gbà zǎ à gò, kó mò lá à íkó, nè ǎ mbùlù sè, mò nyóngó sè à gò. G.n.n. : mò dé tò, nè mò hó ndòtí nè sè.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wí gáná déá tò, à hó sòkpó nè gò, nè à lá dé mò má ó yálà íkó.

“Si tu as tué un gros gibier, il faut le dépecer.”

◇ *Quand tu commences un travail, il faut l’achever, sinon tu n’en profites pas.*

Wà mbóló nzíló dé gùlú nè gò.

Wè ké mò lá mà dé dí nì, nè gèlè wélé ǎ kàlà sè òlò mò. G.n.n. : wà é déá tò dé ngó ngbè ìà gò.

“On ne laisse pas un fruit ‘nzíló’ en repos au pied de l’arbre.”

◇ *Voir le précédent.*

Tóló tè fé sòé gò. Var. : tóló tè fé wèsé gò.

Tè ké má ‘bàná dò tóló nè, gènè kó wèsé tó dé tǎ nè gbáá, né ndé má kóló sè gò. G.n.n. : wélé ké nyóngómò ‘dà à ià dô, nè fòè ‘dà à bóé, né ndé kòni má tè fèngè gò, kà’dànggá má té lè ‘bò gò, nè wò bá à wénà, nè à ná, wè bínà, é kpá nè nyóngómò, é fé sè dí gò.

◇ Mè à lénggè kùnù dò silà wí tè wò.

“Un arbre vert ne meurt pas à cause du soleil.”

Si on est en bonne santé, on ne meurt pas vite de faim ni à cause d’un travail dur.

◇ *Se dit pour se donner du courage quand on a faim, en attendant la nouvelle récolte qui s’annonce.*

Mò tìlì gènè déá tòà mó é lí nzâ. Var. : mò tìlì gènè yóló lí nzâ.

Mé má tìlì déá tò mó wélé fàì à kólò. Tàbì gènè ké à kǎà wè sǐ nè, nè kólé té, nè má ngbí à.

◇ Mò kú wé dè tò, nè mò dé mà dò tî, wé ké mó ì tí mè ké má né dè bindè ni gò.

“Ce qui retient un hôte a sa résidence au ciel”, c.à.d. la pluie.

Var. : “Ce qui retient un hôte vient d’en haut”, c.à.d. la pluie; or, la pluie est imprévisible.

◇ *Nous ne connaissons pas l’avenir, donc ne tardons pas!*

Mò dá’bá zǎ kónzò, nè má dé nwà.

Kónzò mè à gbàsi, kó mò dísi zǎ nè, nè má gbálá nwà, nè má zálá dó’dò. G.n.n.

: mò dísi tò mó mò fàì, nè má ‘dàngá nè.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wí tili.

“Si tu remets à plus tard de déterrer les ignames, ils germeront.”

Le travail que tu remets à plus tard se gâtera.

◇ *Se dit comme reproche à un paresseux.*

11. Wí dè tò nyóngó mò òlò déá tòè ‘dà à

Celui qui fait le travail mérite d’en profiter le plus

Wí fòlò gbàsi há nyóngó ‘búlú nè.

Wí déá tò à kpásá tè fálá tòè ‘dà à ké à dé ni.

◇ Mè à lénggè yánggá ‘dà wí ké à kpásá dò mò òlò déá tòè ‘dà à.

“Celui qui lave les ignames en mange des morceaux.”

◇ *La personne qui fait le travail mérite d’en profiter.*

◇ *Chacun vit de son travail.*

Wí tò kúlà díí kú è dò tè tè gó.

A díí sè kú à dò tè tè gó, nè à fóló sè ‘bò mà dò lì gó, ndé ǎ fèlè sè dò tè à wélé nè ná má ndélé. G.n.n. : wí déá tò ǎ à kpá dé mò òlò tòè ‘dà à.

“La personne qui pile le ‘ngola’ ne s’essuie pas les mains à un bois.”

C.-à-d. : il s’essuie les mains à son propre corps; ainsi il en profite.

◇ *Voir le précédent.*

Gòlò à à ngélé à wè nǎ nè.

Gòlò zó ngámò tè fà òmó à dò ngélé à gbáá, kó fálá ké ǎ zǎ ná, má dúnú kó kǎé vè iá, nè à ndó nò mà dò wálá òlò à. G.n.n. : wélé à zó ngámò wé déá tò gbáá, má wiá ná, à kpásá dò mò òlò déá tòè ni.

“L’abeille remplit ses rayons de miel pour boire.”

◇ Voir le précédent.

Wí wà gbà mò à há à nyóngó gá bílá kà.

Wí kè à dé tò wénà, á kpà sè tẽ 'bò dé mò òlò nè wénà.

◇ Wà tĩ mà wè kò'dò dò wí kè ă kò wè dè tò gò.

"Qui cultive un grand champ mangera une grande boule de maïs."

Celui qui travaille beaucoup en profitera beaucoup.

◇ Se dit pour encourager une personne qui n'aime pas le travail.

Dè kòsà dò yálà, nè ngbà mò díí nẽ.

◇ Mè à lènggè bè dò zélé tẽ kè wélé kpá mà lí tòè 'dà à, nè ă kpà mò òlò nè gò, gèlè wélé à há à díí nẽ.

"Travailler pour rien, un autre en profite."

◇ Se dit comme plainte par une personne qui travaille dur mais dont les autres en profitent et ne lui laissent rien.

Ngá nú nòé gòmò tè fí, nè ngbà à bóé.

Ngá nú nòé gòmò tè, nè má 'dóló, nè òngbà à wà ó kò nẽ.

G.n.n. : wí dè ngá déá tò à zó ngámò tè dẽ nè, kó má né ẽ nè, nè òtálà wínò wà kpásá wè mà.

"Quand le bec fort du pic fait un trou, son prochain (un autre pic) y est présent." (pour y loger)

◇ Se dit comme reproche à quelqu'un qui profite du travail des autres.

Dà wè tí tòkò nyóngó nàá nè gò. Ou : – dàá nè gò.

Wélé é tòkò lí wè, nè à dá wè tí nè ná má mókó. Nè mbè gò, nè à lá, nè à yénggè, nè tòkò mókó dò òlò à, nè gèlè wélé nyóngó súú, nè à lá tàtí à bé 'búlú kè há à íkó.

G.n.n. : wí kè à zó ngámò wè déá tò dátí, ă wè tè zòlò kpási òlò nè gò.

◇ Mè à mbùlà há wí kè ă kò wè lènggè dò déá tò mó à gò.

"Celui qui active le feu sous le taro n'en mange pas le tubercule principal."

Celui qui fait le plus de travail n'en bénéficie parfois pas beaucoup.

◇ Voir le précédent.

Gàlà lí dé ngó, kó bà gòtò há à díí nẽ. Ou : – nè zĩlí bà gòtò díí nẽ.

Mó tè kpè lí dò ngó ngà, nè wànò gè gòtò í, wà tè kàlà kòyó nẽ. G.n.n. : mó dé tòè 'dà mó, nè wí kpásá dò mà à gèlè wí.

◇ Mè à lénggè nǎlǎzà mó wí ké à zó ngámò tè déá tò gbáá, nè gèlé wélé à díí nǎ òlò à. Wí tò mà wénà à wúkó gulà ké à dé tò wénà, né ndé wíli à à gálá dò gulà à íkó, nè à léngé dò à gó.

“Ecoper la rivière en amont, c’est l’aval qui en profite.”

◇ *Se dit comme plainte d’une personne qui travaille beaucoup, mais n’en bénéficie pas; c’est une autre qui en profite.*

◇ *Se dit surtout comme plainte d’une femme qui travaille beaucoup au profit de sa coépouse, parce que son mari dépense les gains pour cette dernière et ne s’occupe pas de la première.*

12. Mò mó fálà mènò ‘dà mò nè mò té ‘bè tè mò mó ngbà mò gó

Prends soin de tes biens et respecte les biens des autres

Mò mó wí wíli dé yàkà síndé gó.

Osíndé wà dé sà dò ngó nyàkà, nè má mó ngó yàkà nè, né ndé wà í fálà bílí ké wǎ ndà há wà ní gó, nè wà bá íkó. G.n.n. : mò mó wí wíli, wà dé dò sà gó. O né bòlè ‘dà à, nú nè tò wénà, má wiá wé kpà mò dò dànì gá wénà. Né ndé wélé nè à lílì dò déá tò nè.

◇ Mè à lénggè bè zù mò mó wélé, nà dǎ má ‘dángá gó.

“Le bien d’un homme ne peut pas devenir une branche secouée par les petits écureuils.” C.-à.d. : ne peut pas traîner partout.

◇ *Le bien d’un homme ne peut pas être à la disposition de n’importe qui.*

Gòlò dé dà ngó ngélé à. Ou : — ngó nó mó à.

Wélé wé tè kǎ nà, gèlé wélé bá mò mó à, nè à ‘dángá mà ní gó.

Ndakisa : wélé bè wé tè kǎ nà, gèlé wélé zé bé ‘dà à gó.

◇ Mè à lénggè bè sǎá lí mó wélé ngó mò mó a.

“L’abeille est furieuse à cause de son miel”.

◇ *Chacun défend ses biens ou son droit. Par.ex. : un père de famille ne tolère jamais qu’on frappe ses enfants.*

Sùtù kòé, è kòé.¹⁰

¹⁰ “Sùtù kòé, è kòé” mè ‘bò à híá mò mó nóé ké lí à nà sàsàlàsà : *expression qui imite aussi le cri de l’oiseau sàsàlàsà.*

Kòé mè á mò ké wà fú fúlù tàbì wà fáná mà fánà. Kó mò sùtú mà fàì, nè má ẽ nè dǎ íkó. G.n.n. : mò ké má 'bàná dò díá nè, nè mò té yèkè mà fàì gò, dǎ má 'dàngá íkó gò. Tàbì : mò ké mò dé dò tò fàì, má wià nà, mò fómó mà dò díá nè, dǎ má 'dàngá íkó gò.

◇ Mè á mbùlà há wí ké ǎ kǎ wè fòmò fàlá mò déá tò gò.

"Retourner à l'envers la sacoche est déchirer la sacoche."

A force de trop manipuler un objet, on l'abîme.

◇ *Il faut prendre soin de ses outils, pour qu'ils ne s'abîment pas trop vite.*

Gbà'bítí zú kǎ wí ià nó gòlò. Ou : kpó zú kǎ ià nó gòlò.

Gènè kǎ mò dò mò bóé, kó mò sí té dè gbèlá nè há òngbà mò sí sí fàì, tàbì : mò bá filì dò nyòngò mà tú kpó kpó fàì, dúngúú, nè mò gbàngà sè, ndé má ià kó mǎ nè vè ià.

◇ Mè á mbùlà há wí ké ǎ ì tí fòmò mènò 'dà à gò. Gènè kó à úsú mò mó à, ndé silà à fé ngó nè gò.

"Le pouce a épuisé le miel." Ou : "Un seul doigt a épuisé le miel."

A force de donner peu à peu, on épuise ce qu'on a.

◇ *Se dit de quelqu'un qui gaspille ses biens.*

Wèlé bìlì sí dò wóló kǎ ẽ gò.

Gènè kó 'dòkóló bìlì mò mó nyélé wénà, kó sòè gè, kó zǎ mò bá yànggà wè yènggè mbè kǎ nè, nè mò kpà sè bé 'búlú nyóngómò kǎ nè.

G.n.n. : mò á mò mó mó, kó gènè kó 'dǎ nè nyélé, nè mò kpàsà sè wé dùzú mà; ní á mò té bè gènè mà gò.

◇ Mè á lénggè ké wélé à tǎ mà ngó mò mó à.

"Le propriétaire de la jachère ne rentre pas les mains vides".

Il ne faut pas se défaire d'une vieille propriété; même si elle ne sert à rien pour le moment, peut-être te servira-t-elle un jour.

◇ *Reproche à quelqu'un qui ne sait pas prendre soin de ses biens.*

Kòlà mó mó délé fée, nè mò té gbè nàá nè gò.

Mè ké má kó dé mò há mò wénà, mò té 'dàngà mà gò. wé ké mò dé ní fàì, ndé mò kpà sè 'bò mbé dé mò gò.

◇ Mè á lénggè kò'dò dò wí ké ǎ kǎ wè 'dàfà fàlá dé mò mó à gò.

"Même si tu as beaucoup de poules, ne tue pas la mère poule."

◇ *Ne détruis pas ce qui t'est une source de revenus.*

Wèlé mò zó góálí gò.

Wèlé mò wè mé gè wè zò góálí lí à gò, nê ndé mò mó à ngbóó, à yó sè tí mâ gò. Kó fálà ké gèlé wèlé à nê wè bà mã, k'á fá wè vì zũ nê ndé, nê ă ì sè mã.

◇ Mè à lénggè ké wèlé à tũ ngó mò mó à, ké ngbà à bà, n'á fá wè vì zũ nê.

"Le propriétaire ne peut pas voir les filaires dans ses yeux ."

Même s'il ne peut pas voir les filaires dans ses yeux, le propriétaire d'un bien reconnaîtra sans difficulté son bien perdu.

◇ *Se dit par une personne qui reconnaît son bien perdu chez un voisin qui l'avait volé et veut le dissimuler.*

Wà á zà bé gùlà dò òlò wèlé à gò.

Wè ké gèlé wèlé íkó á zà bé dò òlò wèlé à, nê mbè gò, nê ndé inà zélé ni á ni gò, nê mã gbè sè bé ni íkó.

G.n.n. : mó wè tè bà mò dò òlò wèlé nê íkó gò, mò áká à dátí sè.

Tàbí : wà gónó ngbànggà dò òlò wèlé ngbànggà ni gò, à ó bóé sè nê dè.

◇ Mè à lénggè bè dò wè há wèlé.

"On ne donne pas de lavement à un orphelin en l'absence de son parent."

◇ *On ne peut pas disposer du bien d'autrui en son absence. Ou : on ne peut pas trancher une affaire en l'absence des personnes concernées.*

Wà gómó sà'dè dò 'dò wèlé nê gò.

Gèlé wèlé gómó sà'dè dò òlò mó, nê mbè gò, mó kpá sè 'bò díá kè gò.

◇ Mó lá mó ké mó kpásá wè nê ni dé kũ gèlé wi íkó, nê á 'dàngà sè mã òlò mó vè.

"On ne dépèce pas un gibier en l'absence du propriétaire."

On ne peut pas disposer du bien d'autrui en son absence.

◇ *Si on laisse ses biens dans les mains de quelqu'un d'autre, celui-ci risque d'en abuser.*

Félé bià gónó dé kũ wèlé nê. Var. : félé nzabélé mã dó dé kũ wèlé nê.

Gèlé wèlé wè tè yènggè dò bià mó ngbà à gò, dũ félé nê gónó, kó mã té, kó mã ó gò. G.n.n. : mò mó wèlé wià tè 'dàngà dé kũ wèlé nê, nê ndé gèlé wèlé wè tè bà mã òlò à, nê à dé dò tò gò.

◇ Mè à lénggè mbèsè dò wèlé nà, à fómó mò mó ngbà à ó nê ké à fómó dò mò mó à ni.

"La corde du tambour se casse dans la main du propriétaire."

Var. : "La corde de l'arc se raccourcit dans la main du propriétaire."

Un bien peut s'abîmer dans les mains du propriétaire, mais pas dans la main de quelqu'un d'autre.

◇ *Respectez les biens des autres.*

Zù kà yóló mọ́, nè má kóló.

Wà é kà há wélé, má wiá ná, má ó dò zù lí à nì gbáá ná, ǎ hòà ndé. Gènè kǝ zǝ nè kóló, nè ndé gélé wélé wè tɛ bà mà gò. G.n.n. : mọ́ ké wǎ iá mà há wélé, má wè dò ké gélé wélé 'bé tɛ nè dò òlò à gò. Má ó fàì 'bó 'dà à, nè gènè kǝ má 'dángá, má zǝ wélé nè.

◇ Mè à lénggé bɛ zù mọ́ há wí ké ǎ kǝ sọ́ wè bà mè 'dà ngbà à dò òlò wélé nè nì.

"La boule de maïs qui t'est destinée devient sèche."

◇ *Ce qui t'est destiné, personne ne peut y toucher.*

Wà nyóngó gbànù mọ́ wélé gbànù dò ngánggálá nè vɛ́ gò.

Ou : wà nyóngó gbànù mọ́ bɛ dò ngánggálá nè vɛ́ gò.

Wélé tǝ gí gbànù wè dùzù wínò nú tǝ 'dà à, kó à tǝ há mọ́ ná, mọ́ nyóngó, nè mọ́ nyóngó bé sǝ, nè mọ́ lá tálá nè há ówélé tǝ.

G.n.n. : mọ́ gbá mọ́ kǝ ngbà mọ́ gbá, tàbì ngbà mọ́ úsú mọ́ mọ́ à 'dà mọ́, nè má wè ná, mọ́ tɛ dè dò tò gbáá ná má 'dángá dé kǝ mọ́ gò.

◇ Mè à lénggé kǝ' dǝ dò wí ké ǎ ì tí fómó mọ́ mọ́ ngbà à gò.

Tàbì wè kǝ' dǝ dò kpàsá wí ké à nyóngó mọ́, nè ndé à lénggé dò òbɛ gò.

On ne mange pas la pintade qui appartient à qqn d'autre avec toutes les cuisses." Ou : "... qui appartient à un enfant..."

◇ *On ne peut pas abuser des biens d'autrui.*

Zùgbúlú gélè dúngú òlò zù.

Wà 'bílí zù wélé iá, nè mè má 'bàná sɛ ngó kili tɛ à à gélè à íkó.

Mó 'dángá mọ́ mọ́ ngbà mọ́, nè mọ́ bá ké 'dà mọ́ òlò nè há à.

◇ Mbè, nè wí wíli tǝ mà há kéné à ké ǎ lá bé 'dà à 'dà ówélé à í, nè bé nì fé dé 'dà wà í nì. Ná, nè kpà sɛ ngbànggà òlò nè, nè fùtà sɛ òlò fiò bé 'dà mì."

"Le moignon du cou remplace la tête."

◇ *Si tu as abîmé un bien d'autrui, tu dois le dédommager par ton propre bien.*

Il arrive qu'une maman laisse son enfant chez ses parents et que l'enfant meure chez eux; alors le mari citera ce proverbe à son épouse, pour dire que sa famille doit le dédommager pour la perte de son enfant.

Gbà kólò má yélé gbálá mò òlò wèlé nè.

Mò ké má à mè 'dà mò, má wè tè 'dàngà dé gbálí mò gò.

Owí kò bẹ wà góé dò nè gènè fàì, nè bènò 'dà wà wǎ kpà sẹ ngámò nú tǎà òlò wà.

◇ Mè à mbùlà há wí ké à sǒnzó dò mò mó à gò ní.

"La pluie disperse les grains de courges (au séchoir) en l'absence du propriétaire."

On ne peut laisser périr ses propres biens quand on est soi-même présent.

◇ *Se dit de quelqu'un qui ne prend pas soin de ses biens.*

Nádálámò dò ngbẹ gbé ngbẹ gó.

Mbà gò, fálà ké onádálámè nò wà gbé ngbà wà fàì, dúngúú, nè nú kpálá wà má kùmù sẹ.

G.n.n. : fálà ké ówélé wà 'dángá mè 'dà ngbà wà fàì, dúngúú, nè wà vẹ wǎ tè sẹ sǎ.

Ndàkìsà : tòlò mó mó bá kǒlá mó ngbà mó, nè à gbé à. Tàbì mbúsú mó mó nyóngó gbàzúlá 'dà ngbà mó. Tàbì ngúlí 'dà mó tǔlù kpálé 'dà ngbà mó dé nzà, tàbì ǎ nyóngó bé kúá dǔà 'dà à, ní dò ní.

◇ Mè à lènggè mó wèlé mò, ké ngbà à 'dángá mò mó à, tàbì à yó mà, wè bẹ ná, à gésé òlò nè!

"Des animaux domestiques ne s'entretiennent pas."

Si les animaux domestiques s'entretiennent, il n'en restera plus.

De même, si les hommes ont l'habitude de détruire les biens des autres, tout le monde sera réduit à la pauvreté.

◇ *Se dit par qqn dont un bien a été détruit ou perdu par qqn d'autre, pour dire qu'il doit être dédommagé de la perte de son bien.*

Gàlǐ mó ngbà wí gónó gó. ('Bòkpòlònù dò ówí kúlú 'Dùà wà tǎ ní.)

Mò gó gàlǐ mó ngbà mó, kó tàbì má gónó tàbì má yó kǎ mó, nè mò é gèlé nè òlò nè, sẹ nè mò gésé há wèlé nè dẹ.

"L'hameçon d'un compagnon ne se casse pas."

◇ *Voir le précédent.*

13. Wí dè mò wùsù wùsù, dúngú, nè à kpá ngámò

Insouciance, instabilité

Kòlálá 'dàngá yólá sǒ mó é.

Owínò wà né zǐ 'dà wí 'bèné mò dò kòlálá, nè mbè gó wà bá kòlálá, nè wà é à ní, wè kpàkó wà bá kúmbí dé ngó à, nè ndé à tǎ tǒ lènggè é gó, nè kòlálá búlú, nè wà má ngó ndàkà à, nè ndé má 'dàngá lènggè ké wí sǒè nèà só wè tǒ há wà ní vǐ.

◇ Mè à lènggè kǒ'dò dò wí ké à kpé lí wálá díá mè 'dà à, túà wè zóló há zǎ 'dà à. O né : wélé sá mò há mó wè tǒ dé wè há mó, nè mò bǐ, yá mó 'dàngá lènggè só mó né zèlè mà ní. Ní à wélé né wè tǒ wè há mó, nè mò gídí sè, mò tè bè dò tí gó.

Tabi : mó lènggè só wè há dé mò há wélé, nè à dò tǎ à, à zú mè ké má gà bé gó ní, kó mó né ǐ fálá nè, nè wó tè há díá mè ké mó 'dáfá só wè há há à ní, má é tè mò dó'dò.

"La poule gâche sa propre danse d'incantation."

◇ *Se dit d'une personne qui gâche ses propres chances.*

Gbà zàlà 'bùà dé kótó gó.

Kpàsá wí kífí 'bò bē gó.

◇ Mè à lènggè kǒ'dò dò kpàsá wí ké à dé mó tǎ à ó né bē ní.

"Un gros champignon développé ne devient pas un petit champignon."

◇ *Un homme mûr ne peut pas se comporter comme un enfant.*

Dè sà dò bē à 'bàlà 'dóló kòlálá zú zàlà.

Mó dé sà dò bē, nè à sǒ sè dé tè mó, nè mó hòló nè.

G.n.n. : mó fí gbèlègbèsè dé zú bē fàì, nè dúngúú, nè zǎ bé ní má nǎlǎ sè, nè á há sè sàpè há mó sàngá gbà dó.

◇ Wà tǎ mà há kpàsá nè ké ǎ kò wè tǔlù bē wénà ní.

◇ Wà tǎ 'bò mà há wí ké ǎ kò wè há dǐ há kili tǎ à gó ní.

"Qui s'amuse avec un enfant finira par enlever la saleté de ses oreilles."

Prendre tout à la légère conduit au malheur.

◇ *Se dit à qqn qui a l'habitude de taquiner les enfants.*

Dè sà dò tòlò à 'bàlà 'dóló zú zàlà.

Mó bá filì dò dè sà dò tòlò, kó zǎ à nǎlǎ, nè ǎ nyòngò sè mó.

◇ Mè à mbùlà wè bé nà, mò té è kili tè mò fàlà fèná fàì gò.

“Qui s’amuse avec un chien finira par enlever les excréments de ses oreilles.”

◇ *Ne t’expose pas toujours au danger.*

◇ *Voir aussi le précédent.*

Yélè bá wí tòè.

Wí fí tòè ké lí à sò gò, à yénggè zámò, kó à kpà ngbà à dò yélè, nè à ndóló à sí fàlà fiò gò, nè yélè ní à bá à, nè à gbé à. G.n.n. : wí ké lí à sò ngó kili tè à gò ní, nè á kpà sè ngámò, nè à fé dǎ íkó.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wí ké à sí té fí gbèlègbèsè fàì, nè à zó mǎnǎ vè ó né mò déá sà íkó ní.

“Le buffle tue le blagueur.”

◇ *Se dit à un blagueur qui prend tout à la légère.*

Tè ilà k’á fé zàgbà.

Tè sà’dè ilà, kó bílí zàgbà bóé, nè má bá à. G.n.n. : wí ké á kpà zí ngámò, kó á hòá nzà kǎ nè, né ndé lí à sò gò, nè à né ‘bò dé té kpó fàlà ké á kpà zí dò ngámè ní, nè tè à má zèlè sè ‘bò mbé nè fàlà bà.

Tàbì, ‘dá mò ké wǎ lá kú’dá nè zù mò dó’dò, kó dúngú mò dé mà dò mbé nè, nè wǎ hà sè gǎ ngbànggà ké má wè dǎ mò gò ní há mò.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wí ké lí à sò gò, tàbì wí ké à zélé mò gò ní.

“Il (l’animal) avait oublié et il est mort dans le piège.” C.-à-d. : l’animal avait oublié qu’il s’y trouve un piège et le piège l’a pris.

◇ *Si tu recommences une faute pardonnée, on te punira pour les deux.*

Ngótó ‘bá tè à nú kǎ kòmbònù.

Ngótó mè à nòè, kó à zí nù, wè gòmò ‘búlú nyóngómèné lí kòmbònù, kó à né lè nè, nè má bá à. Má ké à ‘bá tè à nà, é í só mò ní, nè é zí só nù wè gòmó nè gò.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wèlé ké à lénggè mò gò, kó à né dé mò túá dó’dò, kó à né gbàngá nè, yà má hòá ngbànggà ià, nè à mó ngó ‘bà tè à nà, mi í só mò ní, ndé mi dé só mà gò.

“La tourterelle n’a eu des remords que lorsqu’elle s’est déjà retrouvée dans le piège.”

◇ *On regrette souvent trop tard, lorsqu’on est déjà frappé.*

Tà zù gǎlǎ gbá, ndé á huá kó yèlè. *Ou* : tɛ ǵǎlǎ gbá sí kó yèlè.

Gǎlǎ à á bé kòyò kpó ké zù à má zǐ wénà, ǎ kò wé ùsù tɛ à kó kò ngbóó gò, ndé ǎ kǎ fàì wé yènggè lí gbàgbá lì. Kó à né gbàngá nè, nè ndé wí gǎlǎ lì kpà à dé tɛ 'dò lí ké à né gǎlǎ mà nì, nè lí ǎsǎ tí à, nè à bá à. Kó tà zù à né gbǎ nè yá á huá kó yèlè í ià.

Wí ké ǎ kò wé zìmi tɛ à gò, kó ǎ gbàngá sɛ, yá á kpà ngámò tàbì fiò ià.

◇ Mè à mbùlǎ há wí ké à lénggè mò gò, kó ngámò nè kpà à, sɛ nè à lénggè mà sí 'dò, nè ndé má gálá sɛ 'bò à gò.

"Quand le poisson gālǎ se mit à réfléchir, il était déjà dans le panier."

◇ *Se dit de quelqu'un qui prend tout à la légère et ne découvre que trop tard ce qu'il aurait dû faire.*

Bòlí ngà'di fiá dàngbálá tɛ. *Var.* : mbòkò lí ngà'di fiá dàngmálá tɛ zǎ gùbà.

Wé ké ngà'di à búlú, n'á zǐ tɛ nyòngò mò ní dò ní fàì, nè à lénggè mò kpó gò, kó à né gbàngá nè, ndé wǎ zèà à dò dó tɛ, nè à fé.

G.n.n. : lí mò sǒ gò, tàbì nú mò ngàndà gò, nè mò kpà sɛ ngámò ké mò ì tí gùlú nè gò nì.

~ Mè à lénggè kò'dò dò yóndá wí ké à lénggè dò mò gò, nè lí à sǒ ngó kili tɛ à gò, ǎ fè sɛ dǎ íkó.

"Le criquet a été tué par un bâton à cause de ses gambades."

Var. : *"Le criquet inattentif a été tué par un bâton dans les herbes."*

◇ *Pour éviter les malheurs, il faut être perspicace et attentif dans la vie.*

Mò ó búlǎ, kó wà tɛ fùlù mà gò, nè mò tɛ ò 'bò mbé nè gò.

Má wé dò ké ná, wélè dé ǵǎ ngbàngá 'dà sòè kpó fàlǎ bòà gò. Wé ké à dé ní, kó wà sámábá, yá à hó sɛ nzà kǎ nè gò.

◇ Wà tǒ mà wé kò'dò dò wí ké à fá ngbàngá kùlùlù.

"Si tu as cassé un gobelet, n'en casse pas un deuxième avant que l'autre ne soit réparé."

◇ *On n'est pas permis d'avoir deux "palabres" dans une même journée.*

Zò mò gèè uà lí nàá kpélǎ. (*Voir aussi : sois vigilant... p.6*)

Lí kpélǎ sǒ ngbóó gò, à zó mò gèè, nè wélè hó ngó à, nè à zé zù à íkó. G.n.n. : wí ké à dúngú, kó à zó 'dǎ mò, nè ndé hígì'dí tǒ wě nè dé nzà tó à gò nì, nè dúngú, nè 'dǎ mè nì má 'dàngá sɛ díá fàlǎ à nè nì.

Tàbì : wí kò bē à zó 'dǎ mē ké bē dé nì fàì, nè à wélé wè gó, nè bē á sòkpò sè dò 'dǎ nē.

◇ Mē à lénggē kò'dò dò wí ké kílí tǒ wè 'dǎ mò ké má dé tè è dé lí à nì bá à bà nì.

(Mò zó 'bò : gǒ bà mò mó dùngù fíó, kó á nyòngò dé 'dò tǎà gè, p.103)

"Ayant l'esprit toujours ailleurs, la souris 'kpélà' se fait crever l'oeil."

C.-à-d. : la souris 'kpélà' se laisse facilement tuer, parce qu'elle est trop inattentive.

Ne pas réagir devant un mal qu'on connaît conduit à une situation pire.

◇ *Se dit comme réprimande à quelqu'un qui craint de dénoncer le mal qu'il voit.*

Bóló gélé bē dùà bóló dé gélé wélé nē.

Var. : kóló gélé bē dùà nó dé gélé à 'bórr.

Bē dùà mó ngó dē sà dò éá kòè tàbì éá yèlè, nè dúngú, kó à né gbàngá nē, ndé má hàká dé gélé à, nè ndé má hàká tè gélé gélé dùà gó, má hàká dé gélé à zù à kpó.

G.n.n. : wélé dé 'dǎ mò, kó wà gá à zǎà, kó à kpá ngámò tè nē, nè à zù à kpó ǎ gàmà sè nē.

◇ Wà gá mà dò zùmà wè mòmò dò wí lá zàlà ké á kpá ngámò òlò yíá déá mé ké ǎ déá nì.

"La longueur du cou de la chevrette est à sa mesure."

Var. : "Le collier de la chevrette lui serre à son propre cou." (et ne serre pas le cou d'une autre chevrette.)

La chevrette joue avec un sac ou un panier troué jusqu'à ce que sa tête passe par le trou; alors elle seule doit porter les conséquences de son jeu insensé.

◇ *Qui commet un acte insensé en portera seul les conséquences néfastes.*

1Kúlá félé gélé bē dùà wé dé gélé à.

Mò kpó félé gélé bē dùà, kó kǒ nē gǎ wénà, nè má hùlù sè gélé à, nè à yú, tàbì má nó 'bò gélé à, nè ǎ fè sè.

G.n.n. : wélé á wià tè dē mò dò 'dǎ ngáwí 'dǎ à. Ǿ né mò á bē, nè mò bá tòlè ké má òlǐ wià dò 'dǎ tè mó, má té nè ngó gélé mó gó.

◇ Mē à mbùlà há bē tàbì kpàsá wí, ké à dé mò ké má nēà ngó ngáwí 'dǎ à, nè má wè gó.

“Le collier d’une petite chèvre doit être adapté à son cou.”

◇ *Chaque personne doit entreprendre ce qui convient à sa force.*

Yènggè dò kpálè, yá fí nú zùlà.

Mò bá kpálè kò tóà ‘dà mò ngà, nè mò é kò gèlè tòà, nè zùlànò wà nyóngó sù.

G.n.n. : mò bá lènggè kò tóà ‘dà mò ngà, nè mò tǐ há gèlè wélè kò tòà ‘dà à í, nè à tò sè há mbé gèlè wélè, nè lènggè ‘dà mò má mà sè ngó yènggè dò ‘dà lé vǐ.

◇ Mè à lènggè kò’dò dò wí ké á ì tí usù wè kò zà à gò.

◇ Wà tǐ ‘bò mà wé wí ké à ó kpó fàlà gò, à yénggè tè mé dò bénó ‘dà à zè zè kò lénò vǐ. Dúngúú, nè ǎ kpà sè ngámò dǒ wà vǐ.

“Se promener avec des semences, c’est les introduire dans la bouche des rats.”

◇ *Confier ses secrets à n’importe qui, c’est les répandre partout.*

◇ *Déménager à tout moment et sans motif, c’est exposer ses enfants à toutes sortes de difficultés. L’instabilité est source d’insécurité.*

14. Wè ‘dá ówí yènggè ngó dò gùlú nè bíná.

Vagabonder

Gbà kólò má nyǎlá nú gèlè bìlì, nè kúlí à mbúlú. *Ou* : – nú gèlè tòà, nè –.

Mò né gènè wéná, nè mò sí dǒ gò, nè nú tóà òlò mò má ‘dàngà sè, nè mbè má kùlù sè. Má wè ná wélè lá nú dĩ mó à nyélé gò.

◇ Mè à lènggè wé è tè nú wí ké à yénggè ngó wéná ní ná, à lá fàlá nè.

“Si une forte pluie retient l’oiseau ‘nyǎlá’ dans une autre jachère, ses oeufs pourrissent.”

◇ *Reproche à une personne qui s’absente trop : “Si tu t’absentes souvent de chez toi, ton foyer en souffrira.”*

Yènggè nú tòà mó nàá ngbà mó à à gó’dó gbà yélé.

Var. : mò yénggè nú tòà mó nàá ngbà mó, nè mò kpá ndá kálámò.

Wí ké à yénggè nú tòà mó nàá ngbà wí fàì, nè tòé ké só wà há há ngbà à ní, nè ǎ dè sè mà.

Mò yénggè tè nú tòà mó ngbà mó fàì, nè mò kpà sè ngámò kò tònò wà tómbó mó wě nè ní.

◇ Mè à mbùlà hâ wí kẹ à kpá ngámò tàbì zèlè òlò kẹ à gánggá nú gèlè tòànò fàì nì.

“Si tu te rends continuellement à la maison de la mère de ton ami, tu finiras par raccommorder le fond d’un grand panier.”

◇ *Qui s’absente trop souvent finira mal.*

Nóè dùngù dè, nóè dùngù dí, à nóè dùngù lí gbà ndàkà.

Wí kẹ à yénggè nú tòà mó ngbà à wénà nì, 'dà kálá, sòkó à kpá ngámò tàbì fiò gò. Ɔ nẹ : – bẹ mó mò à yénggè nú tòà 'dà ówínò fù lí gùlú nẹ kpó bínà, 'dà kálá sòkó á kpá nẹ gbà gó'dó wè gò. Ndakisa : wúkò tàbì wí wíli kẹ à bá tẹ à wè yénggè mbà mbà íkó nì, ă kpà sè ngbà à dò 'dà mò òlò nẹ, zélémò tàbì fiò.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí kẹ gó'dó à bá nù gò.

“L’oiseau qui se perche tantôt ici tantôt là se posera un jour dans un piège.”

◇ *Qui se promène partout finira par avoir des ennuis : malheur, palabre, maladie, mort, etc.*

Gbà wíli dùà kúlú tòà fàì gò.

Wíli dùà kẹ à lá nú ngbóé 'dà à, nẹ à lá 'dòkóló ògèlè nàá nẹ, nẹ à ɔ dé 'dò wà mò nì, dúngú nẹ wă gbè sè à kǝ wélè à íkó. G.n.n. : bẹ kẹ ă gǝ lǝ, nẹ à lá tòà 'dà ówí kò à, nẹ à ɔ kǝ gèlè tòà fàì nì, ă kpà sè fiò mbàná.

Gbàlǝ wélè à yénggè ngó fàì gò, má wià ná à dúngú dé kpó fàlǝ wè lènggè dò tònnò 'dà à.

◇ Mè à mbùlà há wélè ná, lí à sǝ ngó dúngi 'dà à dò déá tòé 'dà à.

◇ Mè 'bò à lénggè kò'dò dò wí kẹ à yénggè ngó gùlú nẹ bínà, tàbì dò wí kẹ à dé tò, nẹ ndé à 'dáfá fàlǝ tòé dò díá nẹ gò, fàlǝ sá à dí, fàlǝ sá à dí, ní dò ní, à sòkpó sè á díá gò.

“Un gros bouc ne change pas continuellement d’habitation.”

◇ *Une personne sérieuse reste chez soi pour s’occuper de son travail et de son foyer.*

◇ *Un jeune homme qui vagabonde beaucoup court au-devant des ennuis.*

Bé yénggè ngó, à á à nó gbà gò.

A nó gbà gò = à nó lí ngó tà, wè kẹ à kpá sè ngbóngbó díá lí ná à nó nì dǝ gò.

G.n.n. : bẹ tàbì kpàsá nẹ kẹ à yénggè ngó wénà nì, ă kpà sè ngbà à dò ngámò, ngbànggà, zèlè tàbì fiò.

◇ Mè à mbùlà wè gà dò wélè ná, à té 'bè kòsǝ yénggè mbà mbà fàì gò.

*“Un enfant qui se promène beaucoup boira l’eau dans les creux des rochers”.
Parce qu’il ne trouvera pas d’eau potable, c.-à-d. il souffrira beaucoup.
◇ Qui se promène partout finira mal.*

Yàlí tǔ fé fiò tǔ.

Tǔ mē à fálà yàlí gó. Mó lílì yènggè yàlí tǔ wénà nì, wǎ wè sè zú mó dò tǔ, nè wà dé mó ‘dángá.
Wí fà fènà fé fiò nè. Wí fà ngámò ǎ à kpá ngámò, wí fà fiò ǎ à kpá fiò.
◇ Mē à mbùlà wè gà dò lá zàlà wí kè à é kili tē à lí fènà fàì nì.
*“Qui vagabonde la nuit mourra aussi pendant la nuit.”
◇ Qui prend trop de risques mourra des risques.*

Kòkòlò yénggè ngó, nè à sí dò fànà ngú’dù à.

Kòkòlò yénggè ngó, wǎ ndòlò sè à dò kpili, nè à sí dò gbíní kpili dé tē à.
◇ Mò zó kè só dàti nì.
*“Le canard qui se promène partout rentrera avec une flèche dans la poitrine.”
◇ Voir le précédent.*

15. Dátí dè mò, nè mò lénggè mò sè

Réfléchir avant d’agir

Wà yú fòlò zǎ gbàngbàà gó.

Mó lé zǎ gbàngbàà, nè gítí nè dǎlǎ wénà, nè fòlò zélé, nè à í ná wélé fálà nì bóé.
G.n.n. : mó nè yù ngámò, nè mò sókó fálà kè mó nè yù dò mâ nì.
Mó nè dè mò, nè mò sókó fálà nè dàti.
◇ Mó nè dè mò, nè mò ó dò sǎá lí, nè mò yámbálá ngó nè dàti, sè nè dē.
*“On ne fuit pas un éléphant dans les feuilles gbàngbàà.” Parce que les feuilles gbàngbàà font beaucoup de bruit et peuvent trahir ta présence.
◇ Avant d’agir, il faut réfléchir.*

Lí ndà’bà á tǔ, kó ǎ dǎngà zùgbúlú tē.

Ndà’bà à kú zùgbúlú tē, nè à té, nè à dǎngá, nè à té, nè à dǎngá, ní dò nì, nè wélé lá dí nì, nè à zó à, nè à bá à, nè à nyóngó à íkó.
G.n.n. : Dátí dè mò, nè mò lénggè mò sè, dǎ dò ‘dò, kó mò ‘bǎ tē mó gó.
◇ Mē à lénggè kǎ’dò dò wí kè à nè dè mò, nè à áká mbè dàti gó, nè à dé mènò ‘dà à vè dò tà zú à íkó, kó à nè gbàngá nè, yá má wè wá gó.
Wà tǔ gbà wè gè wénà wè dùzú wè ‘dà bá ngbà wí. Mò zó p. 112.

“L’escargot est aveugle et grimpe sur la souche.”

Un escargot, étant aveugle, monte une souche et tombe, monte et tombe; un passant le voit, le prend et le mange.

◇ *Avant d’entreprendre qqch, il faut réfléchir et prendre des informations. Car un homme non averti court souvent de grands risques.*

◇ *Se dit surtout à propos du mariage (voir p.113).*

16. Wélé dò wélé à ‘dáfá wé ‘dà à, à té è zù ngbà à gó

Chacun doit prendre la responsabilité de son travail et de ses actes

Nóé sábéle hé mò dò zù lí ngbà à gó.

Nóé kpó kpó ké à hó dò zóló sábéle, à hé mò, nè má bé á tèle tẽ à zù à kpó, nè ndé à bá híá mē ké ‘dà ngbà à gó. G.n.n. : wélé dò wélé ‘dáfá tòé ‘dà à, nè à té à tẽ à ngó ngbà à gó.

○ né : sábéle hó iá, nè wélé dò wélé à wá fòé ‘dà à, nè à nyóngó mò òlò fòé ‘dà à dò díá nè. Né ndé à té à tẽ à ngó ngbà à ná, à té wé wá há é, tàbì à gálá é dò nyóngómò fàì gó.

◇ Mē á mbúlá tǒ há súlú wí ké à ‘bó ‘dà kpási ké má yóló dò kǐ òngbà à íkó ní.

“L’oiseau de la saison sèche ne chante pas au nom d’un autre.”

Pour survivre, il ne faut pas toujours dépendre des autres.

◇ *Chacun doit régler ses problèmes sans en charger les autres.*

Má kpá bé ndà’bà n’á nǐlǐ dò nú à.

Mó fí ndà’bà lí wé, tàbì à á bé nè, tàbì à á gǎ nè, nè mbèé nè à nǐlǐ sè dò nú ngbà à gó. G.n.n. : mó á bē, tàbì mó á kpàsá nè, kó mó dúngú tẽ fà ngbànggà fàì, nè wǎ bà sè á mó, wá bà sè gélé wélé òlò mó gó, nè ‘dà fálá ní mó nè sè, nè mò tǐ dò nú mó zù mó kpó.

◇ Mē á lénggè bè sǎá lí há wélé ná, lí á sǐ ngó déá mó tẽ à, wé ké á dé mó vè dò mbàná íkó, nè à zù à kpó á nè sè tàkó wá kóló gélé à.

“Ce qui arrive au petit limaçon, c’est de sa bouche que sortira la mousse.”

◇ *Chacun doit justifier personnellement ce qu’il fait.*

Mó gbé dùà wé dùzú tǐ kó gélé tǎà gó.

Wélé wé tẽ fà sǎnggò mó à wé gǐ nè, nè à é silá à ná, é kpà sè tǐ à tẽ nè kǐ ngbà é gó. G.n.n. : mó né dè mò, nè mò zó ná, mènò vè bóé, sè nè mò dé dè, nè mò té à tẽ mò ngó ngbà mó gó.

- ◇ Mè à lénggè hà sàpè há wí kè à fá kpàsi 'dà à kú ngbà à íkó ní.
"Tu ne peux pas tuer une chèvre en comptant qu'il y a du sel chez ton voisin."
- ◇ *Avant de commencer un travail, il faut pouvoir compter sur ses propres forces pour le finir.*

Tòlò nyóngó gbàlà nẹ̀ dọ̀ lí ẹ̀.

- Tòlò nyóngó gbàlà, kó fálà kẹ́ má bá gélẹ̀ à, nẹ̀ à gámá dọ̀ mà zù à kpó. G.n.n. : wí kẹ́ à fá ngámò, nẹ̀ tẹ́ à zù à kpó zèlẹ̀ nẹ̀, nẹ̀ ndẹ̀ gélẹ̀ wí gọ.
- Mò à kpàsá nẹ̀, tàbì mò à bẹ̀, kó mò dé ngbànggá kẹ́ má wià dọ̀ wí 'bìlì wẹ̀ ní, nẹ̀ ndẹ̀ wà bá sẹ̀ gélẹ̀ wélẹ̀ òlò mò gọ, wá bà sẹ̀ mò ngbóó wí dẹ̀ ngbànggá ní.
- ◇ Mè à mbùlà há wélẹ̀ ná, à nẹ̀ dẹ̀ mò, nẹ̀ à lénggè dátì sẹ̀, dọ̀ má há ngbànggá há à gọ.
"Un chien qui mange un os doit aller personnellement." C.-à.d. : le fait à son propre compte.
 - ◇ *Un coupable doit subir personnellement les conséquences de ses actes.*

Gẹ̀ òlò mò lé káá nwá.

- Mó gú gẹ̀, nẹ̀ mò nẹ̀ gènẹ̀, nẹ̀ gélẹ̀ wélẹ̀ à zó mò tẹ́ nẹ̀ òlò mò, nẹ̀ ndẹ̀ à dé sẹ̀ tó nẹ̀ dọ̀ díá nẹ̀ ó nẹ̀ mó wélẹ̀ nẹ̀ gọ. Mó nẹ̀ hǎ nẹ̀, nẹ̀ ndẹ̀ gẹ̀ 'dà mò dùnú dọ̀ káá nwá íkó. G.n.n. : mó é gélẹ̀ wélẹ̀ ná, à dé tò òlò mò, kó mó zò mò tẹ́ nẹ̀ gọ, nẹ̀ má 'dàngà sẹ̀.
- ◇ Mè à lénggè kò'dò dọ̀ wí kẹ́ à káá wé là tò mò à wénà dé tẹ́ kó ògélẹ̀ wélẹ̀ ní.
"Une nasse abandonnée attrape des feuilles mortes."
 - ◇ *Si tu laisses ton travail à quelqu'un d'autre et ne le surveilles pas, il sera mal fait.*

Ngàlǎ́ lé dọ̀ òlò wélẹ̀ nẹ̀ gọ.

- Ngàlǎ́ mè à bílì nóẹ̀. Kó fálà kẹ́ wélẹ̀ nẹ̀ bínà, nẹ̀ fò sẹ̀ wí gònò nú ngàlǎ́ 'dà à tá mé 'bò bínà, nẹ̀ ònóénò wá búlù sẹ̀, nẹ̀ wà lá íkó.
- ◇ Mè à lénggè kò'dò dọ̀ wí kẹ́ à dé tò, nẹ̀ à é silà à ngó nẹ̀ gọ.
"Le piège 'ngàlǎ́' n'attrape rien en l'absence du propriétaire."
 - Ngàlǎ́ est un piège à oiseaux; quand les oiseaux y entrent, le propriétaire doit être présent pour fermer l'ouverture, sinon les oiseaux s'envolent.*
 - ◇ *Voir le précédent.*

Wèlé tǎ à á à ká mò lí nè, sè nè má hó dè.

Wè ké à lá mà há gèlé wí nà, à zó mò lí nè, nè má 'dàngà sè íkó.

"Le propriétaire du sel doit surveiller sa production, pour la réussite de son travail."

◇ Voir le précédent.

Wí dè gùlù há dúngú tí mà.

Wè ké mò é kǐ gèlé wèlé ké ǎ ì tí há zǎ dà wè gò. nè má bèlè sè íkó.

Wèlé dò wèlé à ngémélé fàlà tòè 'dà à, ní gò nè má 'dàngà sè.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí ké à lá déá tò mó à dé kǐ gèlé wí, nè má 'dángá vè ní, tàbì à é tǎ à ngó ngbà à nà, à tǐ gùlù kpá wè 'dà à.

"C'est celui qui fait le gril à boucane qui le surveille."

◇ Voir le précédent.

◇ Aussi : celui qui a une affaire en racontera lui-même l'origine.

17. Gò mò góà kpásá wèlé gò

Mendicité

Góá ì gí ndàlà mbókó gò.

Mò ké mò gò kǐ ngbà mò, má wé sè dò 'dà wè 'dà mò gò.

◇ Mè à lènggè wé kò'dò dò wí góá mò.

"Cuire une peau avec de l'eau mendrée ne la rendra pas tendre."

◇ Des choses mendiées ne satisfont pas tous les besoins.

Góá mò gónó fèlé kòé gò. Var. : há mò gónó fèlé kòé gò.

"Des choses mendiées ne feront pas casser la poignée du sac."

◇ Voir le précédent.

Kpó gó'dó sòé kpó, wà lú kà dé tǎ nè fàlà bǎà gò.

Sòé mè à dòkò, né ndé à kpó íkó ní, wǎ wè tǎ nyòngò à fàlà bǎà gò. G.n.n. : mò tǎ gò mò kǐ wèlé kpó 'dò ngbè dò 'dò ngbè gò.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí ké ǎ lili tǎ gò mò fàì ní.

"On ne prépare pas deux fois la boule de maïs pour une seule chenille 'sòé'."

◇ Il ne faut pas toujours mendier chez la même personne.

Wà bá wí ngó gélè fàlà bòà gó.

Wélè ǎ 'bàná dò bē, nè wà bá ǎ ngó gélè, kó ǎ fé dó'dò, nè wà bá 'bò ǎ ngó gélè. Ní gó, né ndé wǎ wè tè bà ǎ ngó gélè 'dò ngbè dò 'dò ngbè gó.

◇ Wà dé dé mò há wélè 'dò ngbè dò 'dò ngbè fàì gó.

"On ne prend pas une personne sur l'épaule deux fois."

On peut aider une personne dans le besoin, mais pas continuellement.

Mó á tè mò dò háná zǎ kòé mó ngbà mò, nè gó'dó mó ǎ wòlò.

Mó zó kòé 'dà ngbà mò, né ndé má hànà wénà, kó mó gbíní zǎ mò ná, ǎ gálà sè é, nè mó fě nè wò íkó.

Mó á tè mò ngó kútú zù tǎà 'dà ngbà mò, nè mó ǎ nè wò íkó.

◇ Mè ǎ lénggè kpè dò nú wí ké ǎ gó mò góà fáí, nè ǎ kò wè dè tò gó.

"Si tu comptes sur la gibecière remplie d'un autre, ton anus restera vide."

◇ *Celui qui ne compte que sur autrui restera affamé.*

Wà gó nyóngómó dè gbèlà gèné góà, kó ǎ nyóngó, yà zǎ ǎ hě sè gó.

"Si tu nourris un hôte avec de la nourriture mendiée, il n'aura pas le ventre rempli."

◇ *Voir le précédent.*

18. Lí mó sǎ, dǎ dò 'dò, kó mó 'bá tè mò gó.

Regret

Sǎ òlò 'dá tǎ bá wí dò gá 'dà mbólò.

Tǎé ké wúkò ǎ zó mà lí ǎ yàlà, kó ǎ dá nù, kó dò géá wèsè, kó ǎ kpá sǎnggó gǐ nè ià, nè ǎ 'bà sè tè ǎ òlò nè.

Wà tǎ mà wè dùzù sǎ òlò wélè, tàbì sǎ òlò mò ké mó bǎà zí gèné mà. Ndakisa :

- mbè, nè wà tǎ mà wè wí wílí ké ǎ bà mbé wúkò, nè ǎ gésé kùtí wélé ké; kó 'dǎ nè, nè déá mò tè mbé wélé ké dè 'bò tè ǎ gó, nè ǎ má ngó 'bà kùtí wélé ké;
- tàbì bàá bē tàbì nàá bē ǎ tǎ mà há bé 'dà ǎ ké ǎ mǎlǎ dò ǎ fàì nì ná, ngbà sóé ké é sè bínà nì, nè mó ǐ sè ná, é ǎ bàá mò, nè mó 'bà sè mì;
- wí ké ǎ dúngú zí sàngá nè, nè né kò zí ǎ gó nì, dúngú, kó fò 'bò ǎ sàngà nè bínà, nè mbè, nè né 'bà sè ǎ, wè ké wélè ǎ dé 'dá mò fàì íkó gó. Mbè 'dá fàlà kpó nè ǎ dé zí tà mé 'bò dé mò, kó tè mò gbá ngó dé mè ké ǎ déá zí nì, nè wò tè ǎ má bà sè 'bò mò.

*“Le soir tombé, on regrette le mauvais sel” qu’on a jeté pendant la journée.
Une personne ou une chose qu’on a refusée maintenant, on la regrettera plus tard. Par.ex.:*

- un homme qui a renvoyé son épouse, pour en épouser une autre, la regrettera plus tard, parce que la nouvelle ne vaut pas la première;*
- un père ou une maman qui parle à son fils qui ne s’entend pas avec lui: “Le jour où je ne serai plus ici, tu sauras que j’étais ton père.”*

Mi í zí nà, sálá kòlà à mò dè bisà, ndé mi fí zí nù gò.

Oyàá lè wà dé zé mò bisà ‘dà wà dò sálá kòlà, ó né : ‘dàfà kàngálà dò lúndú ‘dà ògàzá, kòndó zù gàzá wúkò, ngámbé ké zǎ ndábà, ní dò ní. Kó wí ké à zó mà lí à yálà íkó, nè à dà sè sálánò ní nù, kó fálà ké à kpá tò dè dò mà, nè á ‘bā sè tē à. G.n.n. : mi í zí nà, déá tò, kàlási, ní dò ní, má dò dé mò òlò nè bóè, ndé mi yú zí mà gò. Tàbì : mi í zí nà, bá ngbà wi má dò tò wénà, né ndé mi yú zí ‘dǎ nè yû gò, ní dò ní.

◇ Mè à mbùlà há wélé nà, mò ké má gálá à, kó má dè lí à ngbóó gò ni, à té dà mà zǎmò dò tî gò.

“Si j’avais su qu’une plume de poule était un objet d’ornementation, je ne l’aurais pas jetée.”

◇ *Si je savais que le travail, l’école, etc. est une bonne chose, je ne l’aurais pas l’abandonné.*

Aussi dit par une femme mariée : si j’avais su que le mariage est si difficile, je n’aurais pas eu hâte de m’y engager.

Sòè tǐ wè há wi gò.

Wèsè gbá, nè má tó, nè má lé nù, né ndé má mbésé mbè wélé ngó mè ké má né kpà à nì gò.

Wèsè tǐ só gúlù wè há mi, nè mí dè só kàlási, tàbì mi bá só wílì dǒò gò, tàbì mi né só gènè gè gò. Kó wè ké ó né ké mí ì mò kpó góé ni, má ké wǎ bà mi lí wálà ngà gè; – mi dúngú só dé dè gò, ní dò ní.

G.n.n. : ‘dǎ mò tàbì díá mò má gbángá wélé gbángà, wélé à í mà dàtì gò.

◇ Mè à lénggè òlò línggámò, ké má há 'bàkò tàbí ngámò há wélé òlò mò ké má dèà tè é há à.

"Le soleil ne révèle rien à personne."

◇ Parole de regret : "Si le soleil m'avait prévenu que ... si j'avais su que..., je ne l'aurais pas fait."

◇ Aussi : on ne peut pas prévoir ce qui arrivera après, sois donc vigilant!

Tànggè òlò wí tǐ wè há wí gò.

Tànggè 'dà mò ké mò ó nè ní, kó fàlà ké gèlé wélé à ó ngó nè, nè ndè má tǐ sè há mò nà, gèlé wélé óà ngó nè gò.

◇ Wélé tǐ gúlù wè há mò gò, yà mò í sè gúlù wè gò.

"Le lit d'autrui ne révèle rien."

◇ Si personne ne te révèle le secret, tu ne le sauras pas.

19. Mò té dè ngà'bà gò

Gourmandise

Dè wò té dó ngàtà, gánà sǎsǎ.

Sǎsǎ à té lí dó ngàtà, nè má gánà à, wè ké sǎsǎ mè à bé nǎé íkó.

G.n.n. : mò té dè wò té ké má wè dò 'dà té mò gò.

◇ Mè à mbùlà wè kò'dò dò wí ké silà à gǎ ngó òmò wénà ní.

"L'envie des fleurs de la plante 'ngata' a dépassé l'oiseau 'sǎsǎ'."

L'oiseau 'sǎsǎ' suce les fleurs de 'ngàtà' et cela le dépasse, parce qu'il n'est qu'un petit oiseau et les fleurs de 'ngàtà' ne lui conviennent pas.

◇ N'envie pas ce qui te dépasse.

◇ Aussi : qui trop embrasse mal étreint.

Mò nyóngó mùlù fǎlò wè éfè nè, nè ndàmbù gbíní gògò mó.

Sà'dé fǎlò má dò nǐ zǎ nè wénà, kó mò nyóngó mà, nè mò dé zǐ, dǒ gògò mó gbíní gò. G.n.n. : tè mò éfè tè dè 'dá mò, nè mó bà sè bílí òlò nè.

◇ Mè à mbùlà wè kò'dò dò wí ké silà à gǎ ngó òmò wénà ní.

"Si tu manges de la viande d'éléphant parce que c'est délicieux, un tendon te cassera une dent".

◇ A force de chercher du plaisir, on en paie les conséquences.

Éfè (éfè) gélè gbéà zàmbélé.

Zàmbélé tè fà díá nyóngómò kò fò 'dá wínò, má ké bílí bà à, nè à fé.

◇ Mò fá fàì à mò ké má ɛ̀fɛ̀ tɛ̀ mò wénà nì, dúngú nè mò kpà sɛ̀ fiò dò wálá 'dà mè nì.

"La gourmandise a tué l'antilope."

◇ *On se fait prendre par des choses qui plaisent.*

◇ *Voir aussi le précédent.*

Dè wò tɛ̀ kònì tátà nú zǎ ngbià.

Ngbià à tɛ̀ nyòngò kònì, kó à né gbàngá nè, yà wélé tǔà à dò sɛ̀lè, kó nú à tǔà nù ià.

◇ Mò dé ngà'ba wénà, nè mò kpà sɛ̀ ngámò wé ngà'ba 'dà mò.

"L'envie de maïs a tué le phacochère." Parce qu'il a oublié le chasseur.

◇ *Voir le précédent.*

Zàmbɛ̀lɛ̀ tɛ̀ kǒ dò 'dà 'dú nè gò. Var. : zàmbɛ̀lɛ̀ tɛ̀ kǒ nè 'dà bí nè gò.

Gènè kó kǒ 'dù wénà tǎbì má 'dù gò, ǎ tɛ̀ sɛ̀ kǒ nè íkó, wé ké ǎ lili dò yènggè mbɛ̀á nù, kó à é nyángá à kò gótò kǒ, nè à tɛ̀ íkó.

G.n.n. : mò kǒ wé dè mò, nè mò dé mò ké má wià dò ngáwi dò házá 'dà mò, dǎ má gáná mò, kó mò kpá sàpè gò.

Tǎbì : mò ké mò wià tɛ̀ kpà mà 'báná sàngà nì, nè mò tɛ̀ fà nà, má gǎ lá li gò, mò kpá sǐ, ndè má wià.

◇ Wà tǒ mà wénà wé dùzù wí ké ǎ góá mò, nè à kǎá só nà, wà há há à gǎ wénà nì.

"L'antilope ne tombe pas dans un trou selon la profondeur (du trou)."

L'antilope est habituée aux terrains plats. Peu importe la profondeur du trou, elle tombera dedans.

◇ *Il ne faut pas entreprendre un travail qui te dépasse.*

◇ *Il ne faut pas convoiter plus qu'on ne peut obtenir.*

Par ex. tu veux donner une petite quantité d'huile à une personne; or elle se présente avec un énorme récipient.

Dè wò tɛ̀ filá nù gbini 'dò kùnzɛ̀lɛ̀.

Kùnzɛ̀lɛ̀ à á bé sà'dè ɔ̀ né làkà nì, 'dò à dɛ̀à ndúlɛ̀, wé ké à tɛ̀ 'dònggò filá nù dé ngó fàì, nè má gbini 'dò à ndúlɛ̀. G.n.n.: mò dé wò tɛ̀ ɛ̀fɛ̀ nyóngómò wénà, kó mò nyóngó fàì, nè ndòtí nè sɛ̀ à ɛ̀lǎ. Tǎbì : mò dé wò tɛ̀ kpá mò wénà, nè dúngúú, nè mò là sɛ̀ 'bò mà dé ngó nù gè íkó.

◇ Mè á mbùlà wé kò'dò dò wí ké silá à gǎ ngó òmò wénà nì.

"L'envie de terre rouge a cassé le dos de la fourmi".

◇ *Qui convoite trop finit mal.*

Sàfòlò té dò kpó sóé ndòlò dàfà gò.

Mó ndóló dàfà, nè dàfà té nù ngà kpìì, né ndé mò té à tè mò ná, sàfòlò té 'bò dò kpó sóé ni kpìì gò.

G.n.n. : mó kpá dé mò iá, nè mò té à tè mò ná, mó kpá sè 'bò mbé díá mò dò kpó sóé ni gò.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí ngà'bà, ké ă kǎ wé kpà òmò wénà dò tî íkó.

"Le fruit de pompon ne tombe pas le même jour qu'on tue un singe."

◇ *Il ne faut pas croire avoir de la chance deux fois le même jour.*

Nóé lì wálá tándàlà fé gèlé fiò gò.

Nóé ké ă kǎ wé lì wálá tándàlà wénà ní, ă bà sè bílí ké wǎ ndòà dò wálá tándàlà ní.

◇ Wí ké à fá fàì à ɛ́fɛ́ tɛ́ à ní , ă kpà sè ngámò dò wálá 'dà ɛ́fɛ́ mè ní.

"Un oiseau qui mange des grains de poivre ne mourra pas d'une autre mort."

◇ *Celui qui cherche trop le plaisir y trouvera son malheur.*

Wè nyèà òlò bé 'bàlà.

Wí ké à dé ngà'ba wénà, nè tilí à má bà sè lí wínò dô, nè wà fá ná, à lá dó'dò, sè nè wà gí nyóngómò dè.

◇ Mè à mbùlà wé kò'dò dò wí ngà'bà.

"Le feu brûle après le départ de l'enfant gourmand." C.-à-d. : On ne commence à préparer le repas qu'après que l'enfant gourmand soit parti.

◇ *Se dit comme avertissement à un gourmand.*

Nú mó ́ líí, yà mó kú ngó líí gò.

Mó dé sòkpá wénà, nè mó yǔ nè zà mó wénà.

Mó dé wó tè mò wénà, dúngúú, nè mò tè mò é vɛ́, nè mò kpá ngámò.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí ké a dé ngà'ba wénà ní.

"Tu aimes les bonnes choses, la suite sera malheureuse."

◇ *Se dit comme reproche à qqn qui est friand de bonne boisson ou de bonne nourriture. Aussi : si tu fais tout ce qui te plaît, tôt ou tard tu en subiras les mauvaises conséquences.*

Nú mò ó lííí, nè gó'dó mò dúngú fèlè mbúlù.

Nú mò ó ndírr tè nyòngò díá nyóngómò fàì, dúngúú, yà kò zà mò 'dángá dô, nè mò ndó yù zà mò.

"Si tu es trop gourmand, tu souffriras de diarrhée."

◇ *Voir le précédent.*

Tòlò nyóngó mò, n'à únú òlò nè.

Wí kpá dé mò ià, yà à nyélé sè dò fálà nì gò.

◇ Mè à lènggé kò'dò dò wélé ké à dé 'bàlà wénà nì.

"Un chien qui vient de manger renifle encore à cet endroit."

◇ *On revient toujours là où on a trouvé le bonheur.*

20. Mò té dè wò tè kpá mò lá li gò

Cupidité

Wí dùngù nzà 'bà zèkè gbáá ngó í gò.

Wí 'bàna nzà, à wè tè 'bà zèkè ngó í gò, à hó sè tẽ nè gò. G.n.n. : mò té è silà mò ngó kpá mènò ké má nyélé dĩ mò wénà, tàbì ké mò wé sè wé kpà mà fálà kpó gò nì gò.

◇ Mò dé yànggà dò mènò ké má kǐ mò nì.

"Celui qui est encore en vie ne convoite pas la lune loin dans les cieux."

◇ *Ne convoite pas les biens qui sont loin de ta portée, contente-toi de ce que tu possèdes.*

Dè wò tè bé mbàli éà zálà wànzá.

Mó ké má dè tè mò wénà, né ndé mbè gò, má wè dĩ mò gò, nè mò té hà tè mò wẽ nè wé wò tẽ nè íkó gò, dĩ mò kpá ngámò òlò nè gò.

◇ Mè à lènggé kò'dò dò wí ké à dé wò tè mò wénà.

"L'envie de boucles a déchiré les lobes des oreilles."

Un homme cupide subira des conséquences fâcheuses.

◇ *Celui qui cède à tout ce qui lui plaît, tôt ou tard un malheur lui arrivera.*

21. Mò té dè silà gó

Ne sois pas avare

Nyá mó dé tòà dé tí 'bètè, ndé gbà tú kòàli nyélé sè dò à gó.

Wí dè tòà tí 'bètè, à à wí silà ké ă kò wè dúngù dò ònyá à gó. Né ndé fálà 'bètè mē à fálà 'dà gbà tú kòàli, nè wǎ lè sè 'dà à fàì òlò wí nánò 'dà à. A dúngú fàì zù à kpó, dúngúú, nè ă kpà sè ngámò, yá wí gálà sè à bínà.

◇ Mē à lénggè kò'dò dò wí silà.

"Ton frère construit sa maison sous un palmier; or les gros mille-pattes ne sont pas loin."

◇ *Reproche à une personne asociale et avare.*

Dàlà zù silà, há kó silà.

Wí ké à à wí silà, kó mó góà mò kǎ à, kó ă dóà mó, kó 'dǒ nè, há à gó mò kǎ mó, kó mó dó à, nè dúngú 'dà nè dò à má 'dàngà sè dé dátì fàì.

Gèsè 'dǎ mò òlò 'dǎ mò fàì má 'dángá díá dúngú sàngá wínò dé dátì fàì .

◇ Mē à mbùlà há wí ké à fá wè gèsè 'dǎ mò òlò 'dǎ mò fàì.

"Nourrir l'avarice engendrera l'avarice."

Rendre le mal pour le mal, c'est contribuer à la destruction.

◇ *Donne à celui qui te refuse, son égoïsme sera tu.*

Kòkómbò dóà kólá tē ē.

◇ Mē à lénggè kò'dò dò wí silà ké à ndáká ówínò ké zǎ à dó'dò dò 'dǎ kóá nú à tàbì dò déá mó tē à.

Wà é 'bò lí gbèlègbèsè zù wí silà ná "Kòkómbò", tàbì "Ndàkàwítèè"

"La fourmi 'kòkómbò' a brûlé la forêt autour d'elle." ¹¹

◇ *Se dit d'une personne qui, par ses paroles ou ses manières de faire, importune et chasse les autres autour d'elle. On lui donne le sobriquet : "Kòkómbò" ou "Ndàkàwítèè" (litt. : chasser les personnes autour de lui).*

¹¹ Fálà ké tē kòkómbò bóé ní, yá gèlè bé bóló tē tàbì wòkòsónò ké zǎ nè má kòlò sè ngǎó íkó, wè dùzú íní gó'dó wà, má dàlà wénà : là où se trouve un arbuste "kòkómbò", les autres jeunes arbres et herbes à côté dessèchent.

Dè silà mó wèlé tǎà, dò ndà'ba nè kǎà. Ou : — dò kǎà nè.

◇ Mè à lénggè tǎ nù 'bàkô mó gènè, ké wèlé tǎà gálà à gò nì, tǎbì à dé mó ké má dè tǎ à gò nì. A tǎ lénggè nì, nè à kúlú ngó, nè à lá.

Mbè 'dà fàlà kpó, nè wí wíli à kpá mó sòkpá, nè à é kpá wè nù fàl, tàkó wúké dò bènò 'dà à wà lá dé gèlé fàlà, n'á kpá wàlà wè nyòngò zù à kpó.

“Un hôte avare fait cuire les escargots dans leur coquille.”

◇ *Dit par un visiteur à son hôte qui ne l'accueille pas comme il faut, ou qui fait des choses déplaisantes pour le chasser.*

Bili mó kúmà bá gèlé gǎ gó.

Wè ké wà ndó mà lí dóló òlò kúmà ké gèlé gǎ lá dò mà gó nì. G.n.n. :

bílí òlò dè 'dá mò tǎbì dè silà má bá wèlé nè, má bá gèlé wí gó.

◇ Mè à lénggè kǎ'dò dò wí silà, dúngú nè ǎ bà sè bílí òlò nè dò tǎ à.

“Le piège pour le boa n'attrape pas un autre serpent.”

Un malfaiteur ou avare subira un sort malheureux.

◇ *Se dit à un égoïste qui est toujours centré sur lui-même.*

22. Mò té dè gǎ zù gó

A l'adresse des orgueilleux

Nzà kpá gbà dú dò à, wè gbòtò nè ngó 'bètè.

Dé mó ké wèlé kpá mà nì, à té à mà tǎ fàlà wàli dò gǎ zù tǎbì ngátè gó.

◇ Mè à lénggè kǎ'dò dò wí ké à kpá mò ià, nè à dè dò gbálá wè déá mò gó, nè à dé dò wàli íkó, à kpá sè dé mò òlò nè gó. 'Dà kálá bé sí, yà à 'bò dò dí bíná, wí kǎ gènè à wà dó sè 'bò gó.

“La civette a une longue queue pour la traîner dans la boue.”

Celui qui s'enorgueillit des dons que la nature lui a donnés, comme des qualités physiques, l'intelligence, etc., et ne veut pas que les autres en profitent, sera désapprouvé par les autres et perdra sa dignité.

◇ *Se dit à l'adresse d'un orgueilleux.*

Nàá 'bisi kǎ lí dó.

Fàlà ké ò'bisi wà kó zù mò wénà ndé, kó fàlà ké mó hǎà kó dó ià, né ndé wà ndò sè hàlà dé wúlá fàlà nà, wǎ zòà wà sè.

Wí ké à dé ngátè wénà, ǎ kǎà nà, fàlà ké è dúngú dò òngbè è, nè wà zélé tǎtí à è zù è kpó, nè wà zó tǎtí à déá mò tǎ è zù è kpó, tàkó wà óngbó è.

◇ Mè à lénggé kò'dò dò wèlé ké á kò wè bè tē à wéná lí dó.

"La mère du pou aime la foule."

◇ *Une personne orgueilleuse aime à se montrer dans la foule.*

Yòngólóngùmbè kòá lí gbà dó.

Yòngólóngùmbè tè mó bóè, kó mó hòà sàngá gbà dó ià, nè à ndó hàlà tè mó wé há sàpè há mó.

◇ Mè à lénggé kò'dò dò wí ngátè ké à há sàpè há ngbà à lí gbà dó wéná.

"La mite aime la foule."

Quand tu te trouves au milieu de la foule, les mites dans tes vêtements aiment se montrer et te faire honte.

◇ *Reproche à un orgueilleux qui aime dénigrer son prochain en public.*

Tè nè ngénggélé ngbè zámó gè à tǎálǎ.

Tǎálǎ má dǔlú nè má ngándá nèà ngó tálá ténò zámó gè vǎ. Má há wà tó lénggé tǎálǎ há wí gá zù ké à zó tē à ná, é nèà ngó óngbè é vǎ ní.

◇ Mè à lénggé bè dò wé há wí dè ngátè.

"Il n'y a pas d'arbre dans la forêt plus haut que l'arbre 'tǎálǎ'."

◇ *Se dit pour un bon à rien qui aime à se vanter.*

Tù tú tè kpákúlú dè ngátè, nè à ǔ tè kó kúlá tēnggélé¹².

Kpákúlú dé wàli wéná, nè à lénggé mò gó, kó tù tú à tè dè wàli ní, nè à kpá sè díá fálá òi dò túi ní gó. G.n.n. : mò dé ngátè wéná, nè mò yénggé fài, kó tù tú mò, nè wínò wǎ dò sè mò dò fálá òi, wé ké dè tè mò dè gó, nè mò ò sè kó áú tòà íkó.

◇ Mè à lénggé kò'dò dò wí dè ngátè, wé bè ná, ǎ kpá sè ngámò òlò ngátè 'dá à.

"Si le perroquet vantard est surpris par la tombée du soir, il logera dans un arbre tēnggélé mort."

Si la nuit surprend un orgueilleux, il logera dans une maison délaissée.

◇ *Se dit à l'adresse d'un orgueilleux; il n'est aimé par personne et personne ne lui viendra en aide quand il sera dans le besoin.*

Kúngbá mó zó gè, yá kúngbá òlò ngbà mó. (Voir aussi : p. 111)

Wélè hó dé ngó mó òlò ngbà à, má wé ná, à dé wàli ngó nè gó.

¹² Tēnggélé : 'tulipier du Gabon', petit arbre à grandes fleurs rouges. Bois sans valeur.

- ◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí dè ngátè ké à dónngó tɛ à ngó mò òlò ngbà à.
"Le mortier que tu vois ici a été employé par un autre avant toi."
Les biens dont tu disposes maintenant appartenaient à d'autres.
- ◇ *Reproche à celui qui se vante des choses qui ne lui appartiennent pas.*

23. Zǎ wélé nǎlǎ, nè mò é à íkó *A propos d'une personne en colère*

Kálá zǎ tòlò gbálá, yà à í tí wélé à gó.

- Tòlò mó mó kpá dànì, à í sè 'bò tí mó wélé à gó, mó kóló dò â, n'ǎ nyòngò sè mó rǎ. G.n.n. : zǎ wélé nǎlǎ ià, ndé à zélé dé lènggè mó wí gó. Tàbì, wí kpà gǎ ngbànggà à í 'bò tí wélé gó.
- ◇ Ní à, mò ó dò sǎá lí dé tɛ wà, nè mò tɛ kòlò dǒ wà gó, dǒ mó kpá ngámò gó.
"Quand les tripes d'un chien sortent, il ne connaît plus son maître."
- ◇ *Un homme en colère n'écoute plus de conseils, donc laisse-le tranquille.*

Zàmbélè ngbú dǎ, ndé ǎ zǎ zìnggí lí.

- Zìnggí lí mè à lí ké má á kòrr, né ndé lí nè tǔ wénà, nè má 'dù 'bò wénà. Kó zàmbélè hó tɛ nè, ndé má dè tɛ à gó, nè à má ngó ngbù dǎ.
- G.n.n. : wélé à wélé wè mbà gó, à wélé wè, ndé ǎ zílá tàbì a zǎ mó ké má wè tɛ bà yànggà há à gó.
- Wélé à wélé wè dò dǎ, nè mò lá à ní, wè ké mó í tí gùlù ké à dé dǎ ní gó.
- ◇ Wélé à wélé wè dò yànggà, nè mò dé yànggà dò â; wélé à wélé wè do dǎ, nè mò é à, kó à tǔ.
- "Si l'antilope crie, c'est qu'elle a vu une eau profonde."*
- ◇ *Si qqn exprime son mécontentement, il doit y avoir une raison, il faut le laisser parler.*

Lí lí yáká, yà wǎ dá mò 'dǒ nè.

- Wélé wélé wè mbà mbà gó, à wélé wè, ndé wà tǎá lènggè, tàbì ǎ zílá lènggè ké má nǎlǎ zǎ à ní.
- ◇ Mè à lènggè kpè dò nú wí ké à há kò'dá há gèlè wélé ké à tɛ wélé mó ké má zélè tɛ à ní.
- "La surface de l'eau ne se ride que si l'on y a jeté quelque chose."*
- ◇ *Voir le précédent.*

Kólò má té dò 'dà lí nè gò.

Mbè kólò má wià tè líí nè wénà, nè ndè má té dò 'dà nè gò.

G.n.n. : mbè wélé à dǎlá wè wénà, nè ndè à dé mò dò 'dà dǎlá wé nì gò.

Wà tǔ 'bò ná : nǎlǎzǎ mè à gènnè íkó, sòè gè zǎ mò nǎlǎ, yà bǐndè má ià.

Tàbì : nǎlǎzǎ má 'dángá mò mó mó, má 'dángá mò mó gèlè wì gò.

◇ Ní à, mò té dè kilí dǎlá wè mó wì nì gò, à dé sè mò 'dángá gò.

"Il ne pleut pas si fort que le ciel le laissait entendre."

◇ *On n'est pas si méchant qu'on le montre.*

◇ *La colère est comme un visiteur, il arrive aujourd'hui, demain il part. Ne réagis pas devant une personne en colère; laisse-la, il ne fera rien.*

Tòlò ngbù dà nyóngó wì dò 'dǎ nè gò.

◇ Mò té dè kilí wélé wè dǎ 'dà à tàbì wè nǎlǎzǎ 'dà à gò.

"Un chien qui aboie ne mord pas pour autant."

◇ *Ne crains pas une personne en colère.*

Wé lì bélé tǎà gò.

Wílá wè tàbì dǎlá wè é dǎnì tè wélé gò.

Tàbì : wí dǎlá wè wénà, à dé 'dǎ mò dò 'dà dǎlá wè 'dà à gò.

◇ Wà tǔ mâ wè àmbà wélé ké wà tǔ 'dǎ lènggè há à tàbì wà dǎlá dò â, ná à té gèsè nú nè gò.

◇ Tàbì : mbè bènò, 'dà fálá ké ówí kò wà wà dǎlá dǒ wà, nè wà tǔ mâ ní wè lá zàlá 'dà wà.

"De l'eau chaude n'incendie pas une maison."

Des paroles ne blessent pas.

◇ *Se dit à quelqu'un qui est insulté, pour qu'il ne réagisse pas.*

Parfois des jeunes désobéissants disent cela lorsqu'ils sont réprimandés par leur parents.

Ndàlá gǒ bá wì gò.

Wí ké à dǎlá wè wénà, à gbé wì gò.

"La peau du léopard n'attaque personne".

◇ *N'aie pas peur d'un homme qui gronde tout le temps, il ne tue pas.*

Léfà gbùà nú bé mó à dò tǔ, nè má wénggè.

Var. : léfà gbà nú bé 'dà à dò tǔ, kó nú à gǎ.

Déá tò kpó kpó má wiá ná, wà dé mâ dò fálá 'dà mâ. Wèlè tò wélà dé díá tò gó.
◇ Wà tǔ mâ há wí ké à wélé déá tò dò tǔ ná má é dǔ, sè á ǎ kpà mò òlò nè dǔ dè. Nè ndè tòè ní má dé sè ngbóó gó.

"L'engoulement a donné la becquée à son petit la nuit, et il a le bec de travers."

"L'engoulement a ouvert le bec de son petit la nuit, et le bec s'est agrandi."

◇ *Il y a un temps pour tout. Chaque travail doit se faire en son temps.*

Aussi : agir sous l'effet de la colère gâte tout.

Mi ndáká balà lí túá wèsé ní wè sǎ 'búndí gó.

Gènè kó mí zǎlò mò wénà, nè ndè mí dé sè kósá ní gó.

◇ Mè á lénggè nǎlǎzǎ mó wí ké ǎ kǎá só wè kpà mò, nè ndè ǎ kpà gó.

◇ Mbè, nè wí ké à fà wúkô, kó wúkè ní à bǐ bǐà fàì, nè zǎ à nǎlǎ, nè à tǔ gbà wè ní.

"Je ne poursuis pas une civette en plein soleil parce qu'il me manque une sacoche."

Je ne me donne pas tant de peine pour ne rien escompter.

◇ *Expression de désespoir quand on en a marre d'une chose ou d'une personne qu'on sollicite en vain.*

24. Wélè dò wélè à dé mò dò tǎlè tǎ déá tò 'dà à

Chacun a son propre caractère

Kòlǎ sí tòà dò fálá há zǎ.

Kòlǎ à í tí sǎ ké à né lè dò tòà 'dà à ní.

◇ Wélè dò wélè à dé mò né ké ǎ lílì tǎ dǎ nè ní.

"Une poule rentre le soir au poulailler par instinct."

◇ *Chacun agit selon ses habitudes, il faut en tenir compte..*

Zǎ ngénzè ó né zǎ zàmbélè gó. Ou : – ó né zǎ ngbià gó.

Déá mò tǎ wélè dò wélè sí tǎ è.

"Le groin d'un hérisson est différent du groin d'une antilope," ou : – du groin d'un sanglier.

◇ *Chacun a son caractère, ses habitudes.*

Ndèké'dè bá zǎ, ndè ǎ bà dò gbà zùlǎ gó.

◇ Wélè dò wélè à dé tò ké má wiá dò 'dà tǎ à.

"Si la petite souris est enceinte, ce n'est pas d'un gros rat."

◇ *Tout acte est proportionné à la capacité de celui qui le pose.*

Lì fó dò òlò wákálá nê. *Ou :* – dò òlò fónggó nê.

Lì fó dò lí wálá òlò nê ké má zí zǐlǐ nì, má bá sè gèlè wálá gò. G.n.n.: wélé à dé tò nê òlò há zǎ 'dà à, tàbì à dé tò dò wálá òlò ké à lili tè dè mâ nì.

"L'eau en coulant suit le lit de la rivière."

◇ *On ne change pas vite ses habitudes.*

25. Mò kǎ wé ì tí wélé, nê mò bá nù dò a

Pour connaître une personne, il faut la fréquenter

Gàlà tǎ ná, lí félé uà, nê mò té bà kǎfi gò. *Ou :* – yà má uà kpàá.

Gàlà à à bé kòyò, à yénggé dò félé, nê à í tí dúngi 'dà félé vê.

G.n.n.: mò kǎ wé ì tí tèle tè wélé, nê mò áká wí ké à ó dò â.

◇ Mè à lénggé kò'dò dò wí ké à kò wé zèlè wé ké ngbà à tǎ há à nì gò.

"Si le gālā dit que l'oeil du crocodile est crevé, il ne faut pas en douter."

Gàlà est un petit poisson qui a l'habitude de nager avec le crocodile.

◇ *Il faut avoir confiance dans l'information donnée par un intime.*

Aussi : c'est celui qui te côtoie qui révélera exactement ce que tu es.

Mò kù ngó tè màkó wàlà bèlè gò, ndè mò té tǎ 'dǎ lí mâ gò.

Wé ì ná, mé à wàlà bèlè ndé, nê mò kù ngó tè, nê mò zó, sè nê mò tǎ dè.

◇ Mò zò 'dǎ mò ké wélé dèà mâ dò gbálí mò gò, nê mò té tǎ 'dǎ zù lí à íkó gò.

"Si tu ne montes pas sur l'arbre de kola qui porte des fruits en dehors de la saison, tu ne peux pas en dire du mal."

◇ *Ne dis pas du mal de qqn, si tu ne l'as pas vu de tes propres yeux.*

Mò zó nzà kúlú gbà lí, nê mò ná sálí à bóé, kó à kóló, nê mò ná sálí à bíná.

Mò zó wélé ndúú, nê mò lénggé ná, à à gbálá wélé, kó mò né kòlò dò â, yà à à wúkúsú wí íkó.

◇ Mò kǎ wé ì tí tèle tè wélé, nê mò kóló dò â sè.

"Si tu vois une civette de l'autre côté de la grande rivière, tu dis qu'elle est grande, mais quand elle se rapproche, tu dis : elle n'est pas grande."

◇ *Pour connaître le caractère d'une personne, il faut la fréquenter.*

Mó sà 'dò tè gò, yà mò hó ngó alá zà mó tana gò.

Tana à sà'dè, à ó tí tíá tè, kó mó kù 'dò nè, nè mò gé zù mó tí nè gò, yà mò zó sè à gò. G.n.n. : mó kòlò dò wélé gò, yà mò í tí déá mó tē à gò

"Si tu ne contournes pas l'arbre (tombé), tu ne peux pas savoir que la tortue a avorté." Parce que la tortue a l'habitude de se cacher sous un arbre tombé; c'est donc à cet endroit qu'on peut la trouver.

◇ Voir le précédent.

Mó lè zà kúndú mò gò, ndè mò té tǝ 'dá wè há kúndú mē ni gò.

Mó kòlò dò wélé gò, yà mò té tǝ 'dá wè 'da à gò, wè ké mǝ í tí tǝlǝ tē à gò.

"Si tu ne t'engages pas dans les broussailles, tu ne dois pas non plus en dire du mal."

◇ On ne doit pas dire du mal d'une personne qu'on ne connaît pas bien.

Mó zǝ ngámbe tè nú dĩ gò, ndé mò zó gbíní 'dò féndélé gò.

Féndélé à sà'dè, 'dò à ó ndúlǝǝ, à ó wénà nú lì.

Mó né zǝ ngámbe, nè mò 'bìlì sè tǝ nè zámò í tabì nú lì, nè í mò ni, sè nè mò zó sè féndélé dē.

G.n.n. : mó lìlì dò wélé gò, ndé mò í tí déá mó tē à gò.

Wà tǝ 'bò ná : "Bézóngá bē mó mò bínà, yà mò té í tí lí zàgbàlànò sǝ gò."

"Si tu ne mets pas de 'ngámbe'¹³ devant ta maison, tu ne verras pas le dos courbé de la libellule."

◇ Si on n'est pas habitué à une personne, on ne connaît pas son caractère.

Wà í tí nú félé gbàzǝ 'dà mbúlú mò.

Gbàzǝ wà à sà'dè, wà lìlì dò mò ké má mbù mbúlú ni. Kó mò kǝ wè í tí tǝlǝ tē gbàzǝnò ni, nè mò zó mbúlú mò ké ógbàzǝ wà té wǝ nè ni.

G.n.n. : wà í tí wélé dò 'dà lénggǝ nú à, dò déá mó tē à.

"On reconnaît l'espèce d'une grosse mouche à des pourritures."

◇ On connaît une personne par ses paroles et ses actes.

Le langage révèle la personnalité.

¹³ Perche branchue, plantée comme signe d'unité, d'appartenance, de bénédiction, etc.

Gbògbò zù tǔ dólè 'dóló, yà mò í tí sá'dé ò kǎ nè gò.

Wè ké fò sè 'bò dólè kǎ nè bínà, nè ògèlé sá'dèndò kpí dò kpí, ó nè gǔ, ngènzè, kpà, ùkúkú, ní dò ní, wà ó kǎ nè íkó.

G.n.n.: mò ké má 'dàngà dǎtí ià ní, nè wé sè 'bò wé ì tí wí ké ǎ 'dàngà zí mà dǎtí ní gò.

◊ Wà tǔ mà wénà wé dùzù bókó bé ké à ó dò wílinò mbà mbà íkó, wà í sè 'bò tí wí wíli ké ǎ nduà zí ò dò à ní gò.

"Quand le sommet d'une termitière est troué, tu ne peux pas savoir quel animal s'y trouve."

On ne peut plus savoir qui a abîmé une chose qui est déjà abîmée.

◊ *Se dit souvent à propos d'une fille déjà déflorée.*

Lì ké má fò dò gè tǔ, ndé tí nè fò dò ngèlè. Ou: -má fò gè dé ngèlè dò tí nè.

Var. : gbà lì dé ngèlè dò tí nè.

Wí ké à fò tǔ à wénà gò ní, mbè ǎ 'dàngà dò úsú nè wénà.

"L'eau coule lentement à la surface, mais au fond comme un torrent." Var. :

"Une grande rivière a des courants au fond."

◊ *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

◊ *Il ne faut pas se fier aux apparences. L'habit ne fait pas le moine.*

Wà í tí kǎ tǔ kó zǎ bóló tǔ gò.

Mò gómó tǔ, kó má té, sè nè mò ì sè ná, wòlò kó tǔ ní bóé; kó mò tǔ gòmò mà gò, yà mò í sè gò. G.n.n. : línggá wé ó lí silà wélè, kó ǎ tǔ mà gò, yà mò í sè fàlá nè tǔ 'bò gò.

"On ne connaît pas le trou dans un arbre droit."

◊ *On ne peut connaître la pensée de quelqu'un sans que lui-même la dise.*

26. Mó kpá wè dò wélè, sè nè mò í tí 'dǎ mò tǔ à dé

Pour connaître les points faibles d'une personne, il faut la déranger

Yèkè kǎli, yà zò 'dóló à.

Kǎli lá, kó mò táfá à, sè nè mò zó 'dóló gó'dó à dé.

G.n.n.: mò túlú wélè, nè mò zò sè 'dǎ wí 'dà à.

"C'est en remuant le mille-pattes qu'on voit ses excréments."

Pour savoir qu'un tel est mauvais, il faut le déranger.

◇ *A force de déranger quelqu'un, on connaît ses méchancetés.*

Fì wè nù bìlì, yà zò dǎ ngà'di.

Var. : mó fì wè nù bìlì gò, yà mò í tí dǎ ngà'di gò.

Mó kpá wè dò wélé, sè nè mò í tí wí sènè mò dè.

"C'est en mettant le feu à la brousse qu'on voit les criquets."

◇ *C'est en les provoquant que l'on connaît ses ennemis.*

Lùkù ngbànzà, yà zò gbà gógó wà.

Mò lúkú ngbànzà, nà wà hó dé nzà, nè wà mó ngó nyòngò mò.

G.n.n. : mó túlú wélé dò lènggè, sè nè à kpá wè dǎ mò dè.

"Si tu remues la fourmilière avec un bâton, tu verras les fourmis à grosses dents."

◇ *En provoquant quelqu'un, on connaît sa méchanceté.*

Mó fì tè zǎ ngbànzà gó, ndé mò í tí gbà gógó nè gó.

"Si tu ne jettes pas un bâton au milieu des fourmis rouges, tu ne peux pas connaître celles qui ont des dents énormes."

◇ *Voir le précédent.*

Wà gúlú kpánà tǎà, nè wà dó mà nzà.

Lènggè vè ké wà tǎ mà dò úsú nè, dúngúú, nè má hò sè nzà.

Wà tǎ mà wénà wè dùzú wúkò ké ǎ bà zǎ dò úsú nè, wǎ ì sè tí wí è zǎ tǎ à ni dò fálà kùlà.

Tàbì : kpàsá nè tàbì bē, ké wà dò lènggè ngbálá ngbà wà, tàbì nù félé kùlà 'dà wà, kó ikítá wà íkó wǎ wè tè 'dàfà mà gó, nè wà é mà nzà.

◇ Mè à mbùlà há wí ké à úsú 'dǎ mè 'dà à fàì, dúngúú, nè má hò sè nzà.

"On laisse sécher le pot dans la maison, mais on le cuit dehors."

Ce qui est caché finit toujours par être dévoilé.

◇ *Tu peux cacher un méfait, mais il se révélera un jour.*

27. Wélé wè tè lè kó zǎ ngbà à gó

On ne peut pas connaître les pensées d'un autre

Zǎ wí à tǎà gó.

Wélé wià tè lè kó tǎà 'dà ngbà à, nè à zó mǎnò ké ǎ à mà kǎ nè ni.

Né ndé, wélé wè tè lè zǎ ngbà à wè ì tí língámó kó zǎ à gó.

G.n.n. : wélé tǒ línggámè kó zǎ à dé nzà gó, ndé ngbà à wè tè ì tí mǎ gó.

"L'intérieur d'un homme n'est pas une maison."

On ne peut pas y entrer pour connaître ses pensées secrètes.

◇ *On ne peut connaître les pensées d'autrui que s'il les livre lui-même.*

Zǎ mi ó só né tǎà, kó mò lé kó zǎ mi gó wè gè ndé?

Wà tǒ mǎ há wélé ké ǎ gisà lènggè ké mǎ wè gó nì.

Mó í só tí línggámè kó zǎ mi, né ndé mò tǒ só ké nú mò nì gó.

"Si mon intérieur était une maison, pourquoi n'y entres-tu pas?"

◇ *Si tu pouvais connaître mes pensées, tu ne dirais pas ce que tu dis là.*

Wélé à à tǎà dò ké wà bá dèlè à dò òlò à gó.

Wélé à à tǎà gó. Línggámèndò 'dà à vè mǎ dé kó zǎ à, né ndé gèlè wélé ǎ ì tí mǎ gó.

◇ Mè à mbùlǎ wè bè nà, lènggè mó wélé mǎ wè nà wà tǒ dò òlò à gó, à wélé né ngbóó há à tǒ.

"L'homme n'est pas une maison; d'autres personnes ne peuvent pas faire sa bordure en son absence."

◇ *On ne peut pas divulguer les pensées d'autrui; lui seul peut les exprimer.*

Tè tǎà 'dà ngúlǎ dé zǎ ngúlǎ.

Bé tè ké òngúlánò wà dé fùlú wà dé tè'dé nì, mǎ ó dé zǎ fùlú nì.

G.n.n. : wélé dò wélé à dò língggámè 'dà à dé kó zǎ à zù à kpó, nè à dé mò dò há zǎ 'dà à wélé né.

◇ Wà tǒ mǎ há wí ké á ì tí línggámò kó zǎ mò gó, nè á ì tí mè mó 'dáfá wè dè mǎ nì gó, nè à mó ngó tǒ línggámò ké 'dà à, né ndé mǎ wè kǒ dò ké 'dà mò gó.

"Le petit bâton autour duquel la chenille 'ngúlǎ' a fait son cocon se trouve dans le cocon."

◇ *Réponse à quelqu'un qui veut te donner des conseils mais ne connaît pas tes intentions.*

28. Wà tǒ úsú wè sǎngá dó gó

On ne peut pas divulguer ce qui doit rester secret

Wà gbá zǎ kòà dé lí gbà dó gó. *Ou : wà gbá zǎ kpà dé — .*

Wà tǔ úsú wè mó wélè kò dǒ gò. Mó kǎà wè bà zǎ zù lènggè dǒ ngbà mó, nè ndè mó tǔ sè mà dé kò gbà dǒ gò.

“On n’ouvre pas le ventre d’un écureuil (ou : d’un gros rat) au milieu de la foule.”

◇ *Un secret ne se dit pas en public.*

Mò nè gǎzá, kó ngbà mó nè gò, ndè mó bé kpóló gó’dó mó há à gò.

Wí kè ǎ nèà gǎzá, ǎ wè tè tǔ gúlù gǎzá há hǎzi gò.

◇ Mè à mbùlà há wí kè wà tǔ úsú wè há à dǒ úsú nè, ná à té tǔ mà dé wúlá fàlà gò

“Si tu es circoncis et que ton ami ne l’est pas encore, tu ne lui montres pas ta nudité.”

◇ *Si on te confie un secret, ne le révèle pas.*

Mbóé mbóé, yà mbóé báliá.

Tǔ wè mbóé mbóé dé nzà kó báliá.

◇ Mè à lènggè kǒ’dǒ dǒ wí kè nú à hàsà wénà, lènggèndǒ sǔ à tǔ tǎà íkó.

“Parler sans réserve engendre des querelles.”

Gbà fílá mò ó nú gǎ sègbàndǎlí, yà síndé í gò.

Sègbàndǎlí à ó ’dǒ lí, nè síndé à ó zámò, wǎ kòlò dǒ ngbà wà gò, wà í sè tí tǔ té té ngbà wà gò. G.n.n. : wélè tǔ úsú wè ’dǎ à há mó gò, ndè mó í sè tí mà gò.

“S’il y a du rouge sur le sexe de la fauvette ‘sègbàndǎlí’, l’écureuil ne peut pas le savoir.” Parce qu’ils ne vivent pas ensemble.

◇ *Si une personne ne livre pas son secret, on ne peut pas le savoir.*

Wè ó zǎ tǎnà, yà gbà mbúlú tè í gò.

Wè ó zǎ tǎnà, nè gèndé kó mbúlú tè kè à ó tí nè ní, í tí mà gò.

G.n.n. : fálà kè mó tǔ wè kó zǎ mó há ngbà mó gò, yà à í sè tí mà gò.

◇ Mè à mbùlà wà tǔ mà há béndǒ ná, wǎ wíà té ò tí wélé wà, sè nè wà zélé wé kó zǎ wà, nè má gálá wà dè.

“Si la tortue a quelque chose sur le coeur, le tronc d’arbre pourri ne le sait pas.”

◇ *Même ton ami intime ne peut savoir ce que tu conçois intérieurement, si tu ne le lui dis pas.*

Gbògbò bòà, yà 'dóló gó'dó wà bòà. *Ou : ngbàlà bòà – , ou : gò bòà – .*

Owélé bòà ké wǎ yènggè zù wà bòà fàì, nè wè zǎ wà 'bò kpó, né ndé wǎ kò ná, gèlé wélé lé kò lò kó à í tí wè zǎ lò gó, dǒ kó à zélé, kó à bá mà wè hà dò ngámò há nè gó.

◇ Mɛ a mbula sǎa li.

“Deux lions, deux tas d'excréments.” Ou : deux sangliers, deux tas – , ou : deux léopards, deux tas – .

◇ *Deux amis, qui ont leurs propres secrets, ne veulent pas qu'une autre personne se joigne à eux et connaisse leurs secrets, de peur qu'elle n'en abuse.*

Bà nǎà nè áfá lí tí nè.

Wí ké à bá sǎnggò, nè à lá dò mà, à há à nó lí tí nè.

G.n.n. : wélé lènggè ngbóó, à há à tǔ gúlú nè.

◇ Wà tǔ mà wè kò'dò dò wí ké nú à hàsǎ wéná. A zélé lènggè, nè ǎ í tí gúlú nè gó, nè à bá, nè à tǔ, nè à tǔ, ní dò ní fàì, nè má kpá zàlà wínò vè. Kó fálá ké wélé lènggè zélé ní, nè à wiá tè hà ngbànggà há à.

“Celui qui prend (le plat de viande), et le sert, en boit la sauce.”

◇ *Qui divulgue un secret en supporte les conséquences.*

Mó mi ké dé lí gbànù, kó wá àngà sè vè.

Mè mó dǎà ní, mó dǎà mà dé lí wélé, né ndé má hò sè nzà vè íkó.

◇ Wà tǔ mà wè dùzù wí ké à dé mò dò úsú nè fàì, kó à né dè ké gè, nè wà kpá à dé tǔ nè, nè má hó nzà, nè à kpá ngbànggà òlò nè.

“Tu as planté cela en présence de la pintade, elle le déterrera.”

Comme tu as agi en public, cela te causera des ennuis.

◇ *Se dit à un malfaiteur qui, alors qu'il agit d'habitude en cachette, n'a pas été prudent cette fois ci et a été pris en fragant délit.*

29. Dùngù nzà mó wélé fàì bíná

L'homme n'est pas éternel

Dùngù nzà mó wélé nè dùngù nzà mó gbàlà kpánà bíná.

Kpánà ó, nè wà dá úá nè nù, nè gènè kó má ó tí nù gbáá, ndé má mbúlú gó. Ké 'dá wélé má ó ní gó, à fé ià, ndé wà kpá 'bò à gó.

◇ Mè á mbùlà há wélé wè bàtà dò kili tǔ à.

“La vie d’un homme n’est pas comme celle d’un tesson.”

Un tesson ne pourrait pas; même après de longues années sous terre, on peut le retrouver intact. Quant à l’homme, il n’est pas comme un tesson; quand il meurt, on ne le retrouve plus.

◇ *Prends soin de ta santé, car tu n’es pas éternel.*

Támbálá nyángá mò gá ià, ndé mò hùà nú kǎ.

Mò wélè, mò hó kpàsà ià, ndé mò né dé tè fiò.

◇ Mè à mbùlà há bē tàbì kpàsá nè ná, à dúngú, kó à lénggé, nè à ‘dáfá dé tè à.

“Dès que les plantes de tes pieds ont atteint leur grandeur normale, tu es au bord du tombeau.”

◇ *Si tu veux faire du bien, ne tarde pas, car la vie est courte.*

Ndótí kòni à kènggélé. Var. : kòni gbálá kènggélé pàlà bòà gó.

Kòni fèngé ià, nè wà ‘bélé, nè wà á tǎ nè nù; má sè ‘bò dí dò mbé tò bíná.

G.n.n. : wà kó wélè, à gá, mbé à kó bē, yà à á lí wálá fiò.

◇ Mò kǎ wé dé dé mò, nè mò dé mà dò tǐ; wé ké wà kó wélè fàlà bòà gó.

“La fin du maïs, c’est lorsqu’il fleurit.”

Var. : *“Le maïs ne fleurit pas deux fois.” (Voir aussi : Mariage, p.114 et sv)*

◇ *Si tu veux faire du bien, ne tarde pas, car on ne vit qu’une fois.*

Ksá nwà dé gbèlè tè ngó tè gó. (Voir aussi : Relations familiales, p.69)

Nwà ó dé zù tè fàì, kó dúngú, má kóló, nè kǎá nè álá dé gúlú tè, nè má mbúlú dé dí nì íkó. G.n.n. : wélé ó ngó nù fàì gó, a fè sè, nè wà mí à.

◇ Mò zó ké só dàti.

“Les feuilles ne vieillissent pas sur l’arbre.”

◇ *Si tu veux faire du bien, ne tarde pas, car on ne vit pas éternellement.*

Mò zò sòè ‘báná fàì gó. (Voir aussi : Travail, p.23)

Omónò vǎ ké mò zó mà zǎà, ké má dò túnú lí è bóè, má ‘báná sè fàì gó.

◇ Bàá bē tàbì nàá bē à tǎ nì há bé nè à : “É dúngú sè fàì gó, mò té gbìnì zǎ mò dǎ mi fàì gó, kó mò dé tò ná, mò kpàsá, nè mò kpàsá òbé nyá mò.”

“Ce qui voit le soleil ne vit pas toujours.”

Personne n’a la promesse d’une vie éternelle.

◇ *Admonition d'un père ou d'une mère à son enfant : "Je ne serai pas toujours ici. Il faut que tu travailles pour gagner ta vie et subvenir aux besoins de tes frères et de tes enfants".*

30. Wélé zù à kpó wè tè dè gá déá tò gó

Solidarité et entraide

Lì mbá ngbè é fálá fúá nè.

Lì fó zù é kpó gó, má mbá lí ngbè, sè nè má tófó dò díá nè dè. G.n.n. : wélé wà mbá lí ngbà wà wè bà zǎ wè, sè nè wà kpá gbálá wè dè.

Tabì : ówélé wà mbá tè déá tò mbâ, sè nè tòè ni má hó nzâ dè.

◇ Owélé wà mbá tè mò, sè nè wà dé gá mò dè.

"L'eau se rassemble tout en coulant."

◇ *L'union fait la force.*

Wélé à kùsúkòlá, à dúngú nè à lé tè à dò ngbà à.

Wélé à té nè ké 'dá à zù à kpó gó, à kpásá wè ngbà à.

◇ Mè à mbùlà há wí ké ǎ kò wè mbà tè mó, tabì wè tò lènggè dò òngbà à wè kpà gbálá wè ni gó, nè ndé mò mó à má sè á díá gó.

"L'homme est une petite termitière, il prend appui sur les autres."

◇ *L'homme ne peut pas vivre seul, il a besoin des autres.*

Kpó kǎ bá dinya gó.

Mò né wè bà dinya, nè mò ngbó'bóló zǎ tòà wà dé tè ngbè é, tàkó wà fé, sè nè wà bá dè, nè ndé kí ni má wè dò kǎ wi kpó gó.

◇ Mó kǎ wè dè gá tò, nè nè mbá tè nè mbâ, sè nè má wé dè.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí ké ǎ kò wè dè tò dò ngbà à fálá nè kpó gó.

"Une main ne prend pas un nid de fourmis dinya."

Pour ramasser les fourmis dinya, on écrase leur nid entre les deux mains.

◇ *Pour faire un bon travail, il faut travailler ensemble.*

Wà énzé guà dò kpó kǎ wi gó.

"On ne lie pas un fagot d'une seule main." ◇ Voir le précédent.

Njé búlú dò 'báká à kpó gó.

"Un oiseau ne peut pas voler avec une aile." ◇ Voir le précédent.

Wà mbá bàá bià dò nàá bià, sè nè wà zé, nè má wélé dê.

“Si on joint le tamtam masculin au tamtam féminin, cela sonne bien.”

◇ *Voir le précédent.*

Zù zà bàà, sè nè má dólí dê

Wélé à ó zù à kpó, n’á dé sè gá mò gó, kó wà mbá bàà, sè nè má wé dê. Tàbì :
wélé à ó zù à kpó, ndé à wélé sè wénó vè gó, wà ó zù wà bàà sè.¹⁴

“Il faut deux couteaux de guerre pour que ça résonne.”

Il faut être à plusieurs personnes pour réussir un dur travail.

◇ *Une personne seule ne dira pas tout, elles doivent être au moins à deux.*

Làkà wǎ ‘bùá té mò mó wà, nè wà fí kó kǎ.

Var. : Ngbànzà wà kpá mò mó wà, nè wà ‘bó tǎ nè.

Olàkà wà à bé sà’dè sí, né ndé wà ‘bó ngbà wà délé wénà, nè wà dé gá mò.

G.n.n. : wélé à dé tò dò mbá mò, nè má hò sè gbà mò.

“Les fourmis se rassemblent autour de leur butin et l’amènent dans le trou.”

◇ *C’est en collaborant qu’on arrive à réaliser de grandes choses.*

Kànzálá yélé fá wí ‘dè kòlò nú è.

Yélé ké wǎ fàná mà ià, né ndé wà té tò nú nè gó, má ‘bò ‘dà wi tò nú nè. G.n.n.
: wélé à kó ngámò, tàbì à dò zélé, ǎ wè té hò nzà kó ngámé ni dò ngáwí ‘dà à zù
à kpó gó, à ‘bó ‘dà wí gálà à.

◇ *Mè à lénggè há wélé vè ná, wà gálá òwànò wa dò fàlà té wà bínà.*

“Un panier non achevé attend quelqu’un pour le reborder.”

◇ *Une personne dans le besoin en cherche une autre pour l’aider.*

Wà ngbókó zé wè dé go’dó yínggílí ngbókà gó.

Mó dá wè nyélé dò yínggílí, né ndé gènè kó mó dé ngándá wénà, yà zé wè hó
sè tǎ nè gó, kó mó dá dé tí nè ngbóó, sè nè dê.

G.n.n. : wa hǎlé wélé wè dè mbèé nè há ngbà à hǎlà gó.

“On ne force pas la fumée sous le gril à boucaner.”

◇ *On n’oblige pas une personne à porter secours, la solidarité s’impose d’elle-même.*

¹⁴ Wà é ‘bò lí búlú bē ná “Zúzà” wè bē ná, wà dò nyá à búlú bē zù wà bàà, nè wǎ dè sè mò
kó nú fǐlé kùlà : *Le terme “Zúzà” apparaît aussi comme nom personnel.*

Zùnù gbó 'dà ngbè è gó.

Wélé fe ià, yà fálá dò ké ná à hó 'bò 'dà ngbà à bínà.

G.n.n. : mò 'báná dò túnú lí mò, nè mò zó ònyá mò ké wà dò zélé tàbì wà kò ngámò, nè mò gálá wà dò tî, wé ké wà fé ià, yà wálá dò ké ná mò gálá 'bò wà bínà.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò òwí kúlá lí, ké à lénggè dò ngbà à gó.

◇ Tàbì : mè à lénggè mó wí ké à kò ngámò, é bè wé gálá ngbè è gó.

"Le tertre d'une tombe ne va pas chez l'autre."

◇ *N'attends pas d'aider une personne dans le besoin avant qu'il ne soit trop tard.*

Nyá mó bínà, nè 'bànggò tó ngbútùmà ngó wòlò mó.

Fò nyá mó bínà, kó mó fé, nè ògèlé wélé wà mí mó, né ndé wà zá sè kò mó 'dú gó, nè ó'bànggò wá nyòngò sè mbúlú mó.

G.n.n. : fò nyá mó bínà, kó mó kpá ngámò, ndé wí gálá sè mó bínà, nè mó sè dǒ wálá wé hò nzà kǒ nè bínà.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí silà, ké ǎ kǒ wé mbà dò ònyá à gó.

"Si tu n'as pas de frère, l'hyène dansera la danse funèbre sur ton cadavre."

Sans frères ou amis, tu ne sortiras pas de tes difficultés.

◇ *Reproche à une personne qui se distancie des autres.*

Wà mǎlǎ dò wí à zǎ wí gó.

Wélé à gálá mó té tò, nè mò té mǎlǎ dò à gó.

◇ Wélé há mó há mó, gènnè kǎ má gǎ gó, nè mò té bàngà gó.

"On ne querelle pas celui qui te donne un lavement."

◇ *Ne te dispute pas avec celui qui vient à ton aide.*

Yènggè zù kpó tǎ gùgùmà. Var. : wí zù kpó, à wí gùgùmà.

Wélé yènggè zù à kpó, kó à kpá ngámò, nè fò sè sáká wí tǎ gùlú nè dé nzà bínà.

G.n.n. : wí silà ké à dé mò vǎ zù à kpó íkó, kó à kpá ngámò ndé, nè fò sè wí gálá à bínà

◇ Wà tǎ mâ dò mbùlǎ ná, wélé à té yènggè zù à kpó gó.

"Qui se promène seul bégayera."

◇ *Reproche à qqn qui veut tout faire tout seul; lors des difficultés, il ne trouvera personne pour lui prêter secours.*

31. Díá yàlí ngbà wi

Amitié

Fálà gònò sàngà mó ngbià à gó'dó gbà mbí tè.

Gbà tè té, nè gó'dó nè dá dé ngó gá wénà, kó mó yóló 'dǒ nè í ngà, yà mó zó sè 'bò ngbà mó 'dǒ nè í gó.

G.n.n. : wélé bǎà ké wà kǎ ngbà wà wénà ní, wà gónó sàngà tè ngbà wà íkó gó; gá gúlú nè ó bóé, sè nè dè.

"C'est la souche d'un grand arbre déraciné qui est l'endroit où les sangliers se séparent."

◇ *Ce n'est qu'une raison sérieuse qui peut séparer de vrais amis.*

Ké 'dà lè dǒ mó à tiki dǒ kéfè. *Var.* : kéfè dǒ tiki wà lá ngbà wà gó.

Var. : Ké 'dà lè dǒ mó à 'bàkà dǒ ngù'dù.

Wà lú kà dǒ tiki, nè wà kótó kà dǒ kéfè, mbè kpó sàngà nè wè tè zǒlǒ nè gó.

Var. : Wélé tàbí sà'dè, 'bàkà à bóé nè ngù'dù à bóé, má fàì fálá nè kpó. G.n.n. : gènè kó ngámó gè ndé, né ndé lè sè dǒ mó fálá nè kpó fàì.

◇ Mè à lénggé bè kǎá wí mó ngbà wí dé 'dà ngbà à.

"Toi et moi, nous sommes le bâton pour remuer la bouillie et la spatule pour puiser la boue." Var. : "Le bâton et la spatule ne se séparent pas."

"Toi et moi, nous sommes l'épaule et la poitrine."

◇ *Même dans les difficultés, nous serons toujours fidèles l'un à l'autre.*

Lè sè dǒ mó fàì ndàkǎ dǒ kpánà.

Ndàkǎ nálá dé tè kpánà ià, ndé má fǒ 'bò tè è gó.

G.n.n. : gènè kó gè ndé, né ndé lè sè dǒ mó fálá nè kpó fàì.

Tàbí : ké mó dǎà dǒ mi gè, mí kǎ mà gó, lè sè dǒ mó ndàkǎ dǒ kpánà sǎè gè, mì lá sè mó gó gbáá nà, mó 'dáfà mè mó 'dàngà mà ní, tàbí lénggé mó tǎà ní, sè nè sǐlǎ mì má gè sè dè.

"Moi et toi, nous serons toujours comme la résine et le pot."

Nous serons toujours ensemble comme la résine collée sur un pot.

◇ *Je serai à tes trousses jusqu'à ce que tu aies réparé le mal que tu m'as fait.*

32. Dùngù nà kò nú félé kùlà

Relations familiales

Yélé yú ndó kò é gò.

Wélé yú lé kò à fàì gò.

◇ Mbè wà tǝ mǝ mbòkò dò zǝ wí kò bē, ké bé 'dà à yú dé gèlé fàlà, nà, 'dò fàlà, nè ǝ sì sè íkó. Nè mbè wà tǝ mǝ wè kò'dò dò wí ké ǝ kùlú dé gèlé fàlà, wè nǝlǝzǝ, tàbì wè lènggé kò nú félé kùlà.

"Le buffle n'abandonne pas le marais où il est né".

Une personne ne quitte pas son village d'origine pour de bon; tôt ou tard elle y reviendra.

◇ *Se dit à un parent dont l'enfant s'est enfui; tôt ou tard il reviendra.*

Ou : se dit comme admonition à une personne qui a quitté soit-disant pour de bon, à cause d'une palabre dans la famille, etc.

Kǝá nwǝ dé gbèlè tè ngó tè gò. (Voir aussi : L'homme n'est pas..., p.64)

Gènè kǝ mǝ yú ówí kò mǝ fàì, sókpó nè vè, mǝ kpǝ nè wǝ íkó, wè ké wélé dé gbèlè tè lé gènè gò.

"Les feuilles ne vieillissent pas sur l'arbre."

On ne vieillit pas à l'étranger; tôt ou tard on retourne dans son propre village.

◇ *Voir le précédent.*

Sègbàndàlì yú nú dǝ ólò bèé é wè gbǝ túǝ wèsé gò.

Sègbàndàlì mǝ ǝ sǝ'dé ké ǝ ó nú lì, tǝ fǝlá ké mǝ gè wénǝ. Kó fǝlá ké wèsé dó ǝ iǝ, nè ǝ fǝ nè fǝlá gǝǝ fǝlá dé tǝ ǝ, nè 'dǝ nè, nè ǝ sì sè dé ólò ǝ, ǝ yú sè dǝ ólò bàǝ ǝ fàì gò.

◇ Wélé wè wè yú nú félé ǝ wè 'dǝ mǝ mǝ kpǝ dí nì gò.

"La fauvette sègbàndàlì ne fuit pas le foyer de son père à cause du soleil brûlant."

◇ *On ne fuit pas sa famille à cause des difficultés.*

Ndélé yú tòǝ mǝ ǝ wè 'dǝlǝ gó'd'ǝ gò.

"L'oiseau ndélé ne fuit pas son nid à cause de ses excréments."

◇ *Voir le précédent.*

Ndélé bǝ gènè bé mǝ ǝ wè 'dǝlǝ gó'dó ǝ gò.

Bǝǝ bé bǝ gènè bé nè ǝ wè wúkúsú déǝ mǝ 'dǝ ǝ gò.

“L’oiseau ‘ndélé’ ne fuit pas ses enfants à cause de leurs excréments”.

◇ *Un père ne peut pas renier son enfant à cause de sa mauvaise conduite.*

Nà mè à mbálá dani, má é gó. *Ou :* – wà élé mà gó.

Gènè kǎ kpá wè hó sàngà ówí nà, né ndè wà gónó sè sàngà tè ngbà wà fàì gó.

◇ Mbè wà tǎ mà há wí kè à fá wè kùlù tòà dé dátì, tǎ wè nǎlǎ, tǎbì wè lènggè tè kó nú félé kùlǎ, nà, mò té là gó, wè kè lènggè nì má é nè.

◇ Nè mbè wà tǎ mà há nàá bē kè bē ‘dà à yù tí à, nè à té ‘dà nyá nàá à. Nè nàá bē kǎ mà gó, nè à mò ngó tǎ ‘dà wè wénà, gúlù kè wà gésé à gó wè gè ndé, ní dò ní. Nè òyálì ngbà nyá nàá bē í mò nì, wà tǎ há à nà, mò té gèsè nú nè gó, wè kè mò tǎ ‘bò nàá bē, gènè kó à tǎ gbáá, má dé sè mò gó, wè kè “Nà mè à mbálá”, nè gónó sè sàngà tè ngbà nè gó.

“Les liens du sang sont comme une cicatrice, ils ne disparaissent pas.” Ou : “ – on ne peut pas l’écailler.”

◇ *Se dit lorsqu’un membre de la famille part à cause d’un désaccord ou d’une dispute, pour dire : ne vous inquiétez pas, il reviendra, parce que les liens du sang restent toujours.*

◇ *Se dit aussi comme admonition : “On ne peut abandonner la maison paternelle pour toujours à cause d’un désaccord.”*

Bókò à kǎlǎ wǎlǎ. *Var. :* bókò à nwá wǎlǎ, *ou :* bókò à kǎlǎ lì.

Wǎlǎ mè à tè má ó pǎi ‘dǎ lì, mò kpá mà, nè mò í nà, lì dí bóé.

Bókò à ó né wǎlǎ, mò hó tí à, ndè mò kpásà ià.

◇ Wà tǎ mà wè dùzù bókó nyá wí kè á bà wíli kó gèlé lè. Kó mò né gènè kó lé nì, kó mò kpá à, nè ndè tè mò zélé sè gó, mò nyòngò sè mò ó díá ó né mò nyóngó mò nú tòà ‘dà mò ngà nì.

“Une femme est un bosquet d’arbres ‘wǎlǎ’.”¹⁵

◇ *Si tu voyages à l’étranger et que tu y trouves une fille de ta famille, tu ne manqueras de rien.*

¹⁵ Wǎlǎ (*ou :* zǎvwà) : est un arbre moyen en terrain marécageux; si un voyageur assoiffé dans la savane voit de loin la cime d’un arbre “wǎlǎ”, il est sûr d’y trouver de l’eau à boire. Si un voyageur affamé arrive dans un village étranger et y trouve une femme de sa famille, il est sûr de trouver de la nourriture chez elle.

Bò á bọ́ mọ́ mọ́, kọ́ mọ́ ló à dò sá'dá kòní, nè ngbà mọ́ á lò sẹ́ à dò dó tè.

Fálá kẹ́ wélé à à wí mọ́ mọ́, ọ́ nè bàá mọ́ tàbí nàá mọ́ tàbí yàá mọ́ tàbí bé 'dà mọ́, kọ́ mọ́ zélé tẹ́ à wénà, tàbí mọ́ dé à dò sà tàbí mọ́ yóndó à wénà, kọ́ gèlẹ́ wínò wà zó ní, nè kẹ́ 'dà wà má sì sẹ́ dò tẹ́ ẹ́, wá zèlẹ́ sẹ́ 'bò tẹ́ à nè ngó kẹ́ 'dà mọ́.

◇ Mọ́ fòmò fálá wí mọ́ mọ́ gọ́, ndé gèlẹ́ wélé wà fómó sẹ́ tẹ́ 'bò fálá à gọ́.

"Si toi, tu lances un épi vide de maïs à un fou qui est ton proche parent, ton voisin lui lancera un bâton."

◇ *Si tu ne traites pas bien un membre de ta famille, les étrangers le traiteront encore plus mal. (Voir aussi : L'éducation, p. 127)*

Lé nà séné mọ́, nè gbógbó zù mọ́ kpólá fúnzà.

Fálá kẹ́ ọ́wí nà mọ́ mọ́ wà séné mọ́ iá, nè gbógbó zù mọ́ 'bú gbútú gbútú ọ́ nè fúnzà ní. G.n.n. : zù mọ́ má mbòkò sẹ́ tẹ́ línggáménò.

Wé kẹ́ wà t́ sẹ́ 'bò díá lènggẹ́ há mọ́ gọ́, nè ọ́gèlẹ́ wínò wá 'bèlẹ́ sẹ́ tẹ́ wà tè mọ́, nè ndé mọ́ dúngú sẹ́ 'bò dò yànggà gọ́, mọ́ sẹ́ dò línggámò wénà.

"Si ta famille te hait, ta tête sera grise comme de la poudre (de chagrin)."

Si ta famille ne t'aime plus, tu seras un solitaire et un homme perdu, car les autres gens ne t'accepteront pas non plus.

◇ *Admonition à une personne afin qu'elle entretienne les liens familiaux.*

Mò ọ́ sálá gògò, yà lèfè wí nyélé tẹ́ nè gò.

'Dá mọ́ nú tóà 'dà mọ́ bóé ndé, yà nú mọ́ gế́ sẹ́ wé t́ nè gò.

◇ Wà t́ má dò mbùlà há wí kẹ́, 'dá mọ́ kọ́ nú fèlẹ́ à bóé, nè à ká mọ́ tẹ́ nè íkó, à wélé wé gọ́ ní.

"Lorsqu'un objet se trouve entre les dents, la langue ne s'en éloignera pas."

C.-à-d. : tant qu'un membre de la famille est en difficulté, toute la famille se souciera de lui.

◇ *Reproche à une personne qui néglige ses devoirs familiaux.*

(voir aussi : L'éducation des enfants, p. 123)

Ź dó ọ́lò bélé nè

Wélé fé, nè ndé ă kùà bẹ́, nè nú fẹ́lẹ́ ọ́lò à má kúmú sẹ́ gọ́.

Okpàsá wínò wá fià, nè ọ́bé ọ́lò wà, wà sánzá dé ọ́lò wà.

- ◇ Mbè wà tǝ mǝ há òbénò ké wèlé wà fiá, ná, nè té lènggè nè gbáá gò, ótálá nú félé kúlànò nè bóé, wǎ zò sè mò tè nè.
- ◇ Nè mbè ònyá wí wà tǝ mǝ wè ngàndà silá ngbà wà, 'dá fálá ké wà zó ná, òfiò wà fé kò nú félé kúlà wà wénà, ná, lò té bì tè lò gò. Nú félé lé kúmú sè gò.
"Les herbes de la savane fleurissent après avoir été brûlées."
Les anciens meurent, les descendants se multiplient.
- ◇ *Se dit pour s'encourager lorsqu'il y a plusieurs décès dans la famille.*

Zèkè lé tǝ, nè wà dúngú nyángá wè dò gbàndòlò.

- Bàá mò fé, né ndé tálá ònyá bàá mò wǎ zò sè mò tè mò.
- "Faute de clair de lune, on s'assoit près du feu grâce à l'étoile du soir."*
- ◇ *Le père mort, c'est l'oncle paternel qui s'occupera de toi.*

Bè mó fiò bíná.

- Owí kò mò wà fé, né ndé ótálá ònyá mò wǎ zò sè mò tè mò.
- "La mort n'a pas d'enfant."*
- ◇ *Il n'existe pas d'orphelins, il y a la famille pour s'occuper des enfants dont les parents sont décédés.*

Sàpè bá lí bàlà wè ndù'bù.

- Bàlà à dò tòà mó à bíná, má ké à ó zǎ ndù'bù íkó, nè sàpè bá lí à wè nè.
- G.n.n. : wí ké ǎ kǝ só wè dè ngbà à á 'dá, né ndé sàpè bá lí à wè dùzù mbè wí ná mó à ké wǎ ì tí ngbà wà dò â wénà nì, nè à dé sè mǝ gò. ǝ né : bè dé 'dá mò, kó gènè bóé, nè bàá à zè sè a gèò wè dùzù sàpè lí gènènò nì.
- "La genette a honte à cause des hautes herbes." C.-à-d. : la genette n'a pas de demeure, elle dort dans les hautes herbes et elle en a honte.*
- ◇ *Se dit de quelqu'un qui renonce à faire du tort à son prochain à cause d'un membre de la famille qu'on aime bien, ou pour ne pas souiller le nom de la famille.*

Wà zǎ kǝ lé ná 'dú gò.

- Mò dúngú kò nú félé kúlà 'dà mò, nè mò té kpà wè, tàbì mò té mǝlǝ dò ònyá mò fài gò. Wè ké mò fé, nè mǝlǝ nè má sì sè zù bènò 'dà mò.
- "On ne creuse pas une fosse profonde dans un village de son clan."*
- ◇ *Ne cause pas de mal aux membres de ton clan, car, après ta mort, ils se vengeront sur tes enfants.*

33. Lè dífí fálá tè kpàsá wínò

Témoignons du respect pour les aînés

Tókó ngànggálá fó nè á kú gò. *Var.* : Zàlà nè ngó zù gò.

Bê wè tè nè ngó kpàsá nè gò. Wélè wè tè nè ngó nwà ngó à gò.

◇ Wà tító mà dò mbùlà há bé ké ă kò wè zèlè nú kpàsá nè gò. Nè mbè, wà tító 'bò mà há kpàsá wi ké ă kò wè zèlè wélè gò.

"Le sang qui coule des mollets n'atteint pas la cuisse."

Var. : *"L'oreille ne dépasse pas la tête."*

Un inférieur ne peut pas surpasser son supérieur : enfant-père, inférieur-chef, etc.

◇ *Respectez le droit d'aînesse.*

Yànggá zé tàà gò.

Gènnè kú yànggá gbíní, nè ndé má zé sè tàà gò, wè ké yànggá à wí nù, nè tàà dé ngó à. Ná mè nì, bê wè tè nè ngó kpàsá nè gò.

*"Le grenier ne frappe pas la maison."*¹⁶

◇ *Voir le précédent.*

Mi há mí sá lí ngòkà dàti há mó. *Var.* : mi há mí zòà sòè dàti há mó.

Ngòkà mè à bé tè, má dé tò wénà, nè má 'bò dò ìnà wénà. Kó mó kú wè ì tí gúlú ngòkà, nè mò ákà òkpàsá wínò, wè ké wă dè zí dò tò wénà, nè wă bè sè gúlú nè há mó.

◇ Mè à lènggè mó kpàsá wi, ké à kó'dó dò bé ké à kò wè zèlè wè nú à gò; tàbì wè kò'dò dò bé ké à nè à zó lènggè nú kpàsá wi lí à yálà íkó.

*"C'est moi qui ai connu l'arbre ngòkà avant toi."*¹⁷

◇ *Reproche de la part d'un aîné à l'adresse d'un plus jeune qui néglige les conseils des aînés.*

Gbángá tè gbàkùlǐ dúngú ngó nè, nè à gómó dò gbálá fó nì bóé.

Gbàkùlǐ nè wè gòmò fó, nè à dúngú ngó mbé gèlè tè, sè nè à gómó dê, wè ké ă wè tè dùngù ngó fó gò.

¹⁶ *Le grenier à maïs ou à millet est une construction sur quatre pieds à l'intérieur d'une case ronde. S'il s'abîme ou tombe, il n'endommagera pas la case, parce qu'il est plus petit.*

¹⁷ *"Ngòkà" est un bois très utile; il est utilisé dans la médecine traditionnelle et dans les rites. Pour en connaître les secrets, il faut s'informer chez les anciens.*

G.n.n. : kpàsa wi gálá bê, sè nè bé wè tè tǒ lènggè dò bòlò nè dê.

◇ Bê ǎ wè tè tǒ lènggè íkó gò, kpàsa nè tǒ há à dàti, sè nè à tǒ dê.

“La tourterelle connaît l’arbre sur lequel elle se perche pour picorer le mil.”

◇ *On a toujours recours à son aîné pour régler ses problèmes.*

Tiki lú, yà kà bóé.

Tiki lú kà gò, yà lè nyóngó sè tǐ ‘bò kà gò.

G.n.n. : fò kpàsa wi bíná, dé mò sè kò nú félé kúlá tàbì tè lé bíná.

“Quand la spatule se met à brasser, il y aura de la bouillie de maïs.”

◇ *Un village où manquent des aînés sera un village désordonné.*

Ká gó’dó gbà tòkò díí wè kpòlòsò.¹⁸

Fò kpàsa wi bíná, nè óbénò wǎ dè sè fá nóé ngó.

Dùngù ‘dà wélé má dé wè dùzù kpàsa wí ké à zó mò tǐ à.

◇ Lè díí fálá tè kpàsa wínò.

“Les tubercules du taro produisent bien grâce au tubercule principal.”

◇ *Un village ne peut prospérer que grâce aux anciens.*

Bé sélé bê dámá zákà n’á fé.

Wí dàmá zákà yà kpàsa nè, nè à dámá mâ íkó gò, à dámá, né ndé ngámò tàbì bòlò bóé. Bê ǐ tí gúlú dàmá zákà gò, kó à dámá íkó, né wínò wǎ lènggè sè ná, bòlò bóé, nè wǎ kàlà sè mò bólónò dé kǒ wà. Kó wà né zò ná, bòlò bíná, bê à há ǎ dámá zákà ní, nè wǎ há sè ngámò há à wéná. G.n.n.: tò ké mâ wià dò kpàsa nè, bê ǎ wè tè dè mâ gò, wè ké à dò há nè bíná.

◇ Wà tǐ mâ dò mbùlà há óbé ngázù ké wǎ kǒ wè zèlè nú kpàsa wi gò.

“L’enfant joue de la flûte d’incantation et meurt.”

◇ *Un jeune ne peut pas usurper le droit d’un aîné.*

Lénggè nú kpàsa wi à kúndú gùbà, mò té dè dò sà gò.

Mbè gò nè mò lénggè ná, è é kúndú gùbà, kó bìndè nè é wá dê, nè mò lá wè dè gèlè tè mò; kó fàlà sá, kó mò né hò tǐ nè, nè mò wá ‘bò zǎà, nè má gáná mò.

G.n.n. : kpàsa wi tǐ wè há mò, nè mò é mâ fálá déá tò dò tǐ, ní gò, kó mò dé ké zǎ mò kǎà ní, nè wá sà sè kò’dà tè mò.

◇ Mè à lénggè kò’dò dò wí ké à zó mbùlà nú kpàsa wi lí à yálá íkó.

¹⁸ Kpòlòsò tòkò mè à dàá tòkò ké tálá líá nè kpó dé tǐ nè : *tubercule principal du taro auquel les autres tubercules sont attachés.*

“La parole d’un aîné est comme la partie du champ qui reste encore à défricher; il ne faut pas la prendre à la légère.”

◇ *Si tu veux réussir dans tes projets, écoute les conseils des aînés qui ont l’expérience.*

Mò né gòmò gbákó tè, nè mò ‘bé tè tóló ké, sè nè mò gómó kúlá ké dê.

Wè ké, mò ‘bé tè kúlá ké, nè má gbini sè dó mò. G.n.n.: mò kó wè dúngú nzà, kó ‘dò mò nyélé, nè mò bá nù dò kpàsá wí, nè mò zélé à.

“Quand tu vas couper les branches de l’arbre, accroche-toi à une branche verte pour couper les branches mortes.”

◇ *Si tu veux une longue vie, écoute les paroles des anciens.*

Mò bá tí ‘báká gbèlè dé ngó, nè mò gómó tìkìsì dê.

Mò bá nù dò kpàsá wí, nè mò gòmó tìkìsì, g.n.n. nè mò zélé sè wè kó zà à dê, sè nè mò í sè tí bóló zù lènggè dê.

“Si tu soutiens un vieillard, tu apprendras ses secrets.”

◇ *Si tu fréquentes les aînés, tu apprendras leur sagesse.*

Sàbèlè mó bē á dê, nè kpàsá wí yú nzà ngó nè.

Var. : bé sélé bē zà sàbèlè, nè kpàsá wí né nzà ngó nè.

Tònò vê má wè ná, kpàsá nè dé mà íkó gò, mbè tònò bē wià tè dẽ nè, nè má gálá kpàsá nè.

◇ Mè á lènggè kò’dò dò kpàsá wínò ké wǎ kò wè hà wàlà há bènò ná wà dé tò, kó wà kpá hà gò.

“Si un cadet construit de bonnes toilettes, un aîné s’en servira”.

◇ *Un travail fait par un plus jeune peut aider un aîné.*

◇ *Il faut donner de la responsabilité aux jeunes.*

Ngbálá fò fá nú kpóló kólá.

Mò wá fò, nè mò sókpó tè fálá ngá zàmò bóé ní, sè á má bià fálá fòè ‘dà mò dò díá nè dê.

G.n.n.: fò kpàsá wí kó nú félé kúlá bíná, ndé fò sè wí bòlò obénò bíná.

◇ Mò bē, mò dúngú, nè mò bá nù dò kpàsá nè, nè mò zélé à, sè nè mò dẽ nè tò á díá dê.

“La limite du champ cherche le bord de la forêt.” Car le bord de la forêt indique clairement la limite du champ.

◇ *Respectons les anciens, ils sont la garantie de la paix dans le village.*

Mbúlú mò dé wè wè lì.

Obénò kó lè wà yó wénà, kó kpàsá wí ó bóè, nè à bóló wálá há wà.

“Une viande pourrie devient bonne à cause de l’eau chaude.”

◇ *Quand les jeunes du village s’égarent, les aînés les redressent.*

Dóá mò ngútú tí kpàsá nè gó.

Kpàsá wí à dúngú wénà ké zǎ wè, kó fálá ké mò fí dóá mò lí wé tí à nì, nè ndé má ngútú sè gó. G.n.n.: díá kpàsá wí kó nú félé kùlá bóé ndé, kó ówélé wá é wé tí à ná, à ‘dáfá mà, nè gènè kó wé nì má á ngá, nè ndé má sòkpò sè vè dò díá nè íkó.

◇ Mè à mbùlú ná, lè dílí fálá tẹ kpàsá wí, wé ké lè má dé wé dùzú wà.

◇ Mè ‘bò à lénggè kò’dò dò kpàsá wí ké à tǔ mbùlú há ónú félé kùlá gó.

“Une chose mise au feu pour griller ne brûle pas sous les yeux d’un vieux.”

◇ *La présence d’un aîné est une garantie pour la stabilité du village.*

Kpè dátí há bé gótó kǎ há mó.

Mò né dè tò, nè wí ké ǎ dèà tòè nì dátí há mó, n’ǎ bè sè há zǎ nè há mó. Tàbì : mó kǎ wé dè tòà kó lè mó ngbà mó, nè ngbà mó ké à á wélé lé nì, ǎ bè sè tèle tẹ wínò kó lé nì há mó, sè nè mò dúngú dǎ wà dò díá nè dè.

◇ Wà tǔ mà wé kò’dò dò wí ké ǎ kǎ wé zèle wé nú wélé gó.

“Celui qui te précède t’indique où se trouve le trou.”

◇ *Reproche à ceux qui ne veulent pas écouter les conseils des aînés ou de gens qui ont plus d’expérience.*

Gbálá kòní liá zǎ gǔ wé zùlá.

Gǔ yó’dó zùlá, ndé ǎ yó’dó tǔ ‘bò gbálá kóni kó zǎ zùlá nì.

G.n.n. : mó ké mò kpàsá nè mó wé só tẹ kpà mà gó nì, mbè nè mó kpà mà dò wálá ‘dà bẹ.

Tàbì : wélé à dé kpàsá iá, à nyóngó mò wé dùzú bènò ‘dà à.

◇ Mè à lénggè òngbò dò bé ké ǎ gálá kpàsá nè.

Tàbì : lè té là fálá gálá òkpàsá bàá lè gó.

“Le grain de maïs est entré dans le ventre du serpent grâce à la souris.”

◇ *On a souvent besoin d’un plus petit que soi.*

◇ *Un vieillard doit pouvoir compter sur les jeunes pour ses nécessités.*

34. Wí zò mò tè mò bínà, ndé mò á wí 'bakô

Orphelin - protecteur

Gbà tè ngó kólá bínà, wà sá lí mâ ná fùtùkúlù. Ou : — kólá déà vú'dà.

Wí zò mò tè mò bínà, nè wélé wă yòndò sè mò wénà.

Kpàsá wí tàbí nwà bínà, nè wínò wà dúngú sè dò díá nè gò.

"Un bois sans grands arbres, on l'appelle taillis."

◇ *Un jeune sans le soutien d'un aîné n'a pas de valeur.*

◇ *Un village sans chef est un village désordonné.*

Bàá mò 'dò mò bínà, yà mò ză kô gbògbò lé 'dú gò.

Var. : bàá mò 'dò mò bínà, yà mò wá kúndú nyèlèkô gbògbò lé má é gò

Bàá mò, tàbí wí 'dò mò bínà, nè mò té fà ngbànggà gò, wé ké fò sè wí gálà mò bínà.

Mò á bé gùlà, nè mò hámá dò dùngí 'dà mò, wé ké fò wí gálà mò bínà.

"Si tu manques de père, tu ne creuseras pas un trou profond au milieu du village."

Var. : "Si tu n'as plus de père, tu ne termineras pas à défricher un terrain rempli d'herbes au milieu du village."

◇ *Si tu n'as personne pour te soutenir, tu ne peux pas te permettre de créer de gros problèmes.*

Nàá mò 'dò mò bínà, nè gbàkàtà félé kô mò nú kálì.

Bé gùlà kpá gbàkàtà, kó à sí dò mâ, kó fò sè wí gí wà há à bínà, kó á wélé nè dò tē à, à gí mâ, nè má 'dàngà sè dô.

G.n.n.: bé gùlà, ké fò wí zò mò tē à bínà, à á bé 'bakô, dé mò mó à sè bínà.

"Si tu n'as pas de maman, les crevettes pourrissent dans tes mains près du charbon ardent."

◇ *Un enfant qui n'a pas de maman est un enfant malheureux.*

Dùngù dé òlò fiò tó ngòsò nú kòé gò.

Var. : Wí dālà bé gùlà tó ngòsò nú kòé gò.

◇ Mò dālā bé gùlà, nè mò té dè sīlā há bé nì gò, dǒ 'bakô bá lí à gò.

◇ Mò kpá gènè, nè mò té hà mò há à dò sòtí zù kô mò gò.

"Remplacer un trépassé ne met pas une fermeture à la gibecière."

Var. : "Elever des orphelins ne met pas —."

◇ *Celui qui remplace des parents décédés doit élever les orphelins comme ses propres enfants.*

◇ *Aussi : Quand tu reçois des hôtes, ne sois pas égoïste.*

Bàngàbingi sé nú tề tề ẻ dò tề ẻ.

Bàngàbingi mề ả nyàkà, má dò tề wénà, nẻ ndẻ gẻlẻ wẻlẻ sé nú nẻ há ả gỏ.

G.n.n. : kpàsí 'dà wẻlẻ má dẻ kỏ ả, má dẻ kỏ gẻlẻ wẻ gỏ.

◇ Mề ả mbủlả há bẻ gủlả dò wẻ nả mó ả wẻ gẻlả ả bínả, wẻ bẻ nả, ả ngándả dò kỏ ả, sẻ nẻ ả kpàsả dẻ.

◇ Mề 'bỏ ả mbủlả há wẻ kẻ ả dẻ tỏ gỏ, nẻ ả á tẻ ả ngỏ óngbả ả nả, wả há wả gẻlả ẻ.

"Une liane à épines aiguise elle-même ses épines."

◇ *Un orphelin doit compter sur ses propres forces.*

Kpỏ bẻlả gẻlả lẻ tẻ sảngả tả gỏ.

Mỏ gẻlả lẻ sảngả tả dò bẻlả, kỏ má ó, kỏ fỏ mbẻẻ nẻ bẻnả, yả mó gẻlả sẻ 'bỏ mbẻ lẻ gỏ. G.n.n. : bẻ kẻ fỏ nyả ả bẻnả, ả tẻ fả wẻ kpả wẻ dò gẻlẻ wẻnỏ gỏ, wẻ kẻ fỏ wẻ 'dỏ ả bẻnả.

"Un gobelet seul ne puisera pas d'eau entre les pierres."

◇ *Un enfant unique ne peut pas chercher à se battre avec d'autres.*

35. Lẻ zẻlẻ nú kpàsả wẻnỏ dò ónwỏnỏ

Obéissance

Sả tẻ bẻ há nyỏngỏ mò dò kpàsả wẻ.

Bẻ kẻ ả dò ndẻ bẻnả nẻ, ả wẻlả tẻ nyỏngỏ mò fẻlả nẻ kpỏ dò kpàsả wẻ.

G.n.n.: bẻ kẻ dẻả mó tẻ ả dẻ wẻnả nẻ, ówẻnỏ vẻ wả kỏ sẻ gẻnẻ ả.

"Un enfant propre peut prendre le repas avec les adultes."

◇ *L'enfant bien éduqué est aimé de tous.*

Lả zẻlả pẻtẻpủlủ fiả lẻ wẻ.

Pẻtẻpủlủ ả tẻ nyỏngỏ kỏ yẻnggả, nẻ ả lả zẻ zẻả wẻ, n'ả tẻ lẻ wẻ, n'ả fẻ. G.n.n. :

bẻ kẻ ả bẻ mbủlả fẻlẻ, ả kpả sẻ ngỏmỏ ólỏ bẻả wẻ 'dả ả.

"Le papillon 'patapulu' désobéissant est mort dans le feu."

◇ *Celui qui néglige les bons conseils en subit les conséquences.*

Gàzá gá zélé ná ọ kọ fá ndà'ba. *Ou* : gázá gá zélé gọ ọ kọ fá gbògbò

Var. : zàlà gá zélé ná ọ kọ fá ndà'ba.

Wí kẹ à zélé lénggẹ kẹ wà gá à wě nẹ ni gọ, ǎ kpà sẹ dò mà ngbànggà.

Gázá wí kẹ wà gá à zàà, nẹ à zélé mò gọ, á kpà nẹ ngbànggà.

◊ Mě à lénggẹ kọ'dò dò wí lá zàlà kẹ à zélé mò gọ ni.

"Les pieds du récalcitrant se trouvent dans le panier d'escargots."

Var.: *"Les oreilles du récalcitrant se trouvent dans le panier d'escargots."*

◊ *Celui qui ne veut jamais écouter sera puni de ses actes.*

Bé yènggè zù gànggàlà, há kpá fiá gàngányà.

Okpàsá wínò wǎ kọ zí nà, ọbénò wà yènggè zù gànggàlà gọ, dǎ kọ wà té, kọ wà kpá ngámò gọ.

◊ Bé kẹ à bẹ mbùlà fàì, ǎ kpà sẹ ngámò ọlò bẹá wé 'dà à.

"L'enfant qui a l'habitude de se promener au bord de la vallée finit un jour par découvrir le cadavre du 'ganganya'¹⁹."

◊ *L'enfant désobéissant est exposé à toutes sortes de malheurs.*

Duà dè dé mò, há nyóngó gbálá ngbà à.

Var. : sà'dè dè dé mò, nyóngó dò ngbà è.

Lá zàlà duà kẹ ǎ kọ wé lẹ bá'dé gọ, wǎ gbẹ sẹ à, nẹ wà nyóngó à, nẹ wà dá bé 'búlú kẹ há ọngbà à duànò nà, wà nyóngó.

◊ Wí dè dé mò, nẹ à gálá ngbà à, ǎ kpà sẹ dé mò ọlò gálá wí 'dà à, 'bà ngá tè wí dè 'dǎ mò mbà.

◊ Mě à lénggẹ kọ'dò dò wí lá zàlà, dò wí kẹ ǎ kọ wé dè dé mò gọ.

"Une chèvre obéissante mange les os (la queue) de son prochain."

◊ *Celui qui fait du bien recevra du bien.*

36. Wé 'dá ọnwànò

Les autorités

Kúsú kàlà ọ lẹ bọà gọ. *Var.* : gbà kàlà ọ 'dá lẹ bọà gọ.

Kọ lẹ kpó, nwà ọ kǎ nẹ bọà gọ.

"Il ne peut y avoir deux hautes collines dans un même village."

¹⁹ Gàngányà mề á ngámò kẹ wélẹ à kpá mà ọlò 'dǎ dẹá mò tè à : *conséquence mauvaise d'un acte insensé; malheur encouru de sa propre faute.*

◇ *On ne peut avoir deux chefs dans un même village.*

Gbà kúlá tè lé ngbè é bòa gò.

Wè ké wǎ gbìnì sè bòa nè.

◇ Kò lé kpó, ònwà wà ó bòa, nè ndè fò sè wí zèlè wà bínà.

◇ Tàbì : 'Dá wí bòa wǎ wè tè dùngù dò ngbà wà dò díá nè gò.

"Deux grands arbres morts ne se soutiennent pas."

◇ *Deux chefs dans un même village ne s'entendront pas.*

◇ *Deux personnes méchantes ne s'entendront jamais.*

Gítí wèlé dì dǒlǒ gò. Ou : wèlé dì, gítí à wéle sè gò.

Nwà ké à bé tǎ à dǒ dǒ, nè à wéle wè wénà, dúngúú à sè 'bò dò dĩ bínà, nè wínò wà zélé sè 'bò wè nú à gò.

◇ Má wè nà, nwà wéle wè dǒ dǒ gò; à dúngú, nè à gé zálà à, kó wè bóé, sè nè à wéle wè dè.

"La voix du chef du clan ne s'entend pas."

◇ *Un chef qui parle beaucoup n'est pas respecté.*

◇ *Un bon chef doit savoir écouter et ne parler qu'après mûre réflexion.*

Bé sélé nwà bínà.

Nwà, gènè kó à à kpàsá nè tábì à à bē, à mé à nwà, lè zélé wè nú à.

◇ Mé à lénggé kò'dò dò wí ké à fá wè yà fálà tòé 'dà à.

"Il n'existe pas de petit chef."

◇ *Petit ou grand, un chef est un chef; il faut le respecter.*

Kílí nò lí bá fòlò wé híá mò dàlè gò.

◇ Nwà zélé wànà gò; à dè tòé 'dà à nè ké à lénggé nà má wià ní.

"L'éléphant qui boit ne se laisse pas déranger par le coassement des grenouilles."

◇ *Un chef fait son travail sans avoir peur des critiques de ses sujets.*

Kénzé òlò gbà lí kóló dǒ gò.

Wè ké gbà lí ósú tǎ 'bò dǒ gò. G.n.n. gǎ wí dé gbà mò wénà, díá kē tábì 'dǎ kē, kó à fé, nè ndè tǎ zù wínò 'dà à élé sè ngó à dǒ gò.

"Le sable d'une grande rivière ne sèche pas vite."

La mort d'un homme important est ressentie pendant longtemps.

◇ *Quand un grand chef meurt, qu'il ait été bon ou mauvais, on ne l'oublie pas vite.*

Gbálá 'bètè dé kpátálá, yá má té kpà ngá tá ò n̄ gò.

Wí kẹ à dé 'dǎ mènò wénà, n̄ à zélé mò gò, yá à té kpà wí kẹ ǎ ngàndà n̄à ngó à ná, à é tè nú à nì gò. N̄ ndé à kpá ngbà à dò wèlè kẹ ǎ ngàndà n̄à ngó à, n̄ zù à á gbèsé n̄ dò tĩ.

"Une noix de palme qu'on n'arrive pas à briser n'a pas encore trouvé une pierre assez dure pour la briser".

◇ *Pour une personne têtue, on trouvera difficilement une personne forte pour la redresser.*

Bé sélé b̄e yóló nú ndògò ià, yá à sá mbilá gò.

Ndògò m̄ à fálá kpàsá wí à dúngú n̄ w̄ zèlè lénggè kẹ wà té dò mà há à nì, n̄ ndé b̄e w̄ té dúngú dí nì gò.

G.n.n. : déá tò nwà w̄ dò b̄e gò, má wíà dò kpàsá n̄ kẹ à í tí mò í nì, s̄ n̄ à dókó w̄ dò wálá òlò n̄ d̄e.

"Un enfant qui se trouve à la tribune du chef ne peut pas pour autant faire des annonces."

◇ *Un jeune inexpérimenté ne peut pas être chef, il faut une personne mûre et qualifiée.*

37. Wè 'dǎ kpà ngbànggà

Querelles, palabres

Tòndò gó'dó tè lé filá nyángá m̄.

Tè lé nyángá m̄, kó m̄ ísí 'bò mà, n̄ má lé 'bò dé dàtì, n̄ má zélé wénà.

G.n.n. : lénggè kẹ má zélé tè mò wénà, kó ngbà m̄ à 'dúsú 'dǎ n̄ fàì, n̄ má gǎ n̄ dé dàtì, n̄ ndòtí n̄ v̄e má hò s̄ ngbànggà.

"En appuyant sur l'épine, on la fait pénétrer davantage dans le pied".

◇ *Raviver d'anciennes querelles finira par créer de grosses palabres.*

'Dòkóló kùndà dǎngá zùgbúlú tè, n̄ tũ tũ à.

Wí 'dǎ 'dòkólò, tàbì wí kẹ owélè wá kò gèn̄ à ngbóó gò, kó b̄e w̄ mó à, n̄ má hó gbà w̄e.

"Un malchanceux grimpe sur une souche et la nuit l'y surprendra."

◇ *Quand un petit problème arrive à un malchanceux, cela devient vite une grosse palabre.*

Gbà guà lé tòà dò kpólò tē é gò.

Wǎ gbà sè sàngá nē, nē wà sékété kpólé tē nē, sē nē wà kálá dé tòà dē.

◇ Wélé kpá gǎ ngbànggà, má wè nà, wà gónó sàngá nē fàlà kpó dò tí gò. Né ndé wà tǐ lènggè ngó nē gbáá, wà sékété tē nē, sē nē dē.

“Une grosse bûche n’entre pas dans la maison avec ses gros noeuds.”

◇ *Une grosse palabre ne s’arrange pas en une fois, on en parlera plusieurs fois avant de prendre une décision.*

Kúlúkúlú dǎngá zú kùlùkùlù.²⁰

Mbé wè gè má tià ngó á kè zí dǎtì nì, má kè má kùlù ngó nì.

◇ Mē à lènggè kò’dò dò wí kè á dǎá ‘dǎ mò, kó wǎ là nì íkó. Kó ‘dǎ nē, nē à dé ‘bó mbé nē, nē ndé kí nì wà lá sē mǎ ní íkó gò.

“La palabre est montée sur la palabre.”

◇ *Une seconde palabre à la suite de la première ne fait qu’empirer la chose.*

Tù kǎ tù zó mò tí gùlù à gò.

Mò tǔ kǎ, nē má yélé dé dǎtì mò, nē ndé má yélé sē tí gùlù mò gò.

G.n.n. : mò kpá wè dò tù, nē mò í sē tí wí kè à nē dē mò ‘dǎngá gò.

◇ Mò yénggè dò tù, nē lí mò sǐ ngó déá mò tē mò, dò lènggè nú mò, dǎ mò kpá wè dò wélé gò

“Celui qui allume une torche ne voit pas son bas-ventre.”

Si tu te bats la nuit, tu ne connaîtras pas ton adversaire.

◇ *Quand tu sors la nuit, sois vigilant et évite les querelles.*

Kòsòngélé hó nzâ mbà gò.

Kòsòngélé hó nzâ, má bé nà, bòlò bóé. G.n.n. : gǎ kpá wè hó, ndé gùlù nē bóé.

Kó kpàkó má é, nē wà fá gùlù nē, sē nē wà ‘dǎfá dē.

“On ne sort pas le grand bouclier sans raison.”

Quand une bagarre éclate, c’est qu’il y a une cause.

◇ *Pour calmer une bagarre, il faut d’abord en chercher la cause.*

²⁰ Kúlúkúlú = mò kè má dé ‘dò ngbè dò ‘dò ngbè : *acte qui se répète plusieurs fois.*

Dò yélè né kùlù ngó, ndé ngámò kpá à.

Wélé dé dǎ, ndé gúlú nè bóé : tǎbì ngámò, tǎbì wélé zélé tǎ à, ní dò ní.

◇ Má wià nà, wà fá gúlú nè, sè nè wà 'dáfá dè.

"Si la queue du buffle se redresse, c'est qu'il est en danger."

Quand quelqu'un est en colère, c'est qu'il y a une cause.

◇ *Si tu veux calmer une personne en colère, il faut chercher la cause de sa colère.*

Ngbià gómó gbà bià mbà gó, ndé wè zǎ à.

Wélé lúngú mò mbà gó, wè zélé à zélà.

"Le sanglier ne bat pas le grand tambour²¹ sans raison, c'est que quelque chose le tracasse."

◇ *Voir aussi le précédent.*

Mó òlò à ngélé nzà à tòkò.

Owélé wà kpá wè, nè má hó bòlò, nè tòkò má à sè nù.

◇ Wà tǎ má dò mbùlǎ nà, lè lá fálá bòlò, wè ké má kó ngbànggà wénà.

"Après la sortie du bouclier, le sang coule."

◇ *Evitons la violence, elle ne fait qu'aggraver les choses.*

Sósó dè nú wè à sósó lí wálá tǎndàlǎ.

Sósó lí wálá tǎndàlǎ, nè má ngbénzé nú à, sè nè à mó ngó hè mò.

G.n.n. : wí ké à kpá wè fǎi, tǎbì à túlú wélé fǎi, ǎ kpà sè gbà wè òlò nè.

"Si l'oiseau mangeur de miel fait beaucoup de bruit, c'est parce qu'il a mangé des graines du piment 'tǎndàlǎ'."

◇ *Un bagarreur finira par avoir de graves ennuis.*

Bè dúngú dò kpà wè gbò gbà sòé, gógò à gbíní tǎ nyòngò fú'dáfú gó.

Bé ké à sí tǎ kpà wè fǎi, wélé kpó há sè nyóngómò há à gó.

G.n.n. : wí ké à kpá wè fǎi, wà sá sè mò há à 'dǎ nyóngómò gó.

◇ Wà tǎ má há wí mbàná, nè wà dó à dò nyóngómò.

"Un enfant qui se dispute en plein jour ne se cassera pas les dents sur la boule de maïs sec."

◇ *Un bagarreur n'est pas invité au repas.*

²¹ Expression qui signifie : *le sanglier grogne, parce que son grognement résonne comme un grand tambour.*

38. Lè dé gbélá ówélé

Hospitalité

Pìpìlì lá dò zù gènnè gò.

Gènnè hó 'dà mò, nè mò 'dáfá fálà òì há à dò díá 'dà fàlà, dǒ tǔ tǔ à dé nzâ, kó gèè bá à gò.

◇ Mò té là gènnè dé nzâ zù à kpó gò, dǒ 'dá mò kpá à gò.

“La petite chauve-souris ne circule pas au-dessus d'un visiteur.”

On ne laisse pas un visiteur seul jusqu'à ce que la petite chauve-souris vole au dessus de sa tête, c.-à-d. jusque tard dans la nuit, de peur qu'il ne lui arrive un malheur.

◇ *Occupe-toi de ton visiteur, afin que rien de mal ne lui arrive.*

'Dángbá zà gènnè hé mò, nè sàpè bá lí wèlé tòà.

Zǎ gènnè hé mò kpùrr, má bé ná ǎ nyòngò mò gò, ní à wèlé tòà há nyóngómó há à gò.

◇ Mè à lènggè kò'dò dò wí ké à ngbá gènnè 'dà à dò lènggè gbáá, né ndè à fá nyóngómò há à dǒ gò.

“Si le ventre du visiteur gargouille, c'est une honte pour l'hôte.”

◇ *Reproche à un hôte qui n'accueille pas bien son visiteur et le laisse affamé.*

Mbísá gènnè nyóngó 'dáfá gò.

Ou : – nyóngó súlú dàm̀bù gò, *ou* : – nyóngó ndàm̀bù gò.

Gènnè mbísá dátí à ià, má wià ná, mò 'dáfá nyóngómò wè dùzù à, wè 'bò 'dà à, nè mò té 'bò ná, à hó, sè nè mò gí há à dé gò.

◇ Gènnè mbísá dátí à ià, nè mò dé gbélá à dò wálá òlò né.

Mbè wà tǒ 'bò gbà wè ní há wélè, wè mbbèsè à wè mò ké má né dè tè è ní, nè tè à ó ngó, nè à 'dáfá wě né. Tàbì wè kò'dò wí ké wà tǒ wè há à, né ndè ǎ kò wè zèlè mà gò, nè à dé 'bò mà gò.

“Un hôte annoncé ne mange pas un repas préparé à la dernière minute.” Ou.

: – des légumes dàm̀bù sans viande. Ou : – des tendons.

Un hôte annoncé ne mange pas un repas insuffisant.

◇ *Reproche à quelqu'un qui n'a rien préparé pour l'arrivée d'un visiteur qui s'est annoncé.*

Le proverbe se dit aussi comme reproche à quelqu'un qui a été averti de ce qui va arriver, mais ne prévoit rien et se laisse surprendre;

ou à qqn qui ne tient pas compte de ce qu'on lui dit ou de ce qu'on lui demande.

Gèlé wí há sí òlò ngbàngbá gògò mò gò.

Mò né gènè 'dà ngbà mò, k'á gálá mò dé wénà, kó fálá ké ngbà mò hó tè mé 'bò 'dà mò ngà, nè mò gálá tè mé 'bò a á díà, né ndé mò té àkà gèlé wélé ná, à gálá gènè 'dà mò òlò mò gò.

"Un étranger ne paiera pas pour vos molaires."

◇ *Tu ne peux pas demander à une autre personne de payer tes dettes ou de récompenser quelqu'un qui t'a fait du bien; tu dois le faire toi-même.*

Nyàkà bà ngàtà lé kò dò ngàtà. (Voir aussi : Amitié mauvaise, p.95)

Fálá ké gèlé nyàkà má hòá dé gúlú ngàtà ià, kó wélé sélé nyàkà nì, nè ǎ mbà nè mà dà ngàtà kpó, n'á sélé mà. G.n.n. :

- bé kpá ngbànggà, nè wǎ sà sè mò há wélé à, nè à mbà sè dò ǎ kó ngbànggà nì, wé ké zùgóló à á dí sè mò bàá à tàbì nàá a;
- gènè hó 'dà mò, kó à kpá ngbànggà, nè wǎ sà sè mò há mò ké mò á wélé tòà nì;
- mò yénggé dò 'dá wí, kó à kpá ngbànggà, nè mò lè sè kǎ nè dò ǎ.

◇ Wà tǎ mà wé mbèsè wélé ná, à hámá dò ówínò nú tǎ 'dá à, dǎ wà dé gèlé mò gò.

"La liane qui grimpe sur la plante 'ngàtà' entre avec elle dans la fosse."

◇ *Ne permets pas que ton enfant ou ton hôte se querelle avec quelqu'un, car c'est toi qu'on interpellera.*

Gènè yá bú.

Mò dá wè, nè fàlà sá, nè mó kàlà sè bú òlò nè, nè mò dá ngó zùbù, yá má ià.

Ná mè nì : gènè hó sòè gè, bìndè ǎ lá ké 'dá à ià.

◇ Gènè hó 'dà mò, nè mò ní sílà mò, nè mò gálá à dò díá nè.

"Le visiteur est comme de la cendre."

◇ *Sois accueillant, gentil avec ton visiteur, il ne tardera pas à partir.*

Gènè 'dá bà nó mǎngà wénà, yá má yúlá kò wò.

◇ Gènè hó 'dà mò, nè mò lénggé dò ǎ, nè mò gálá à ná, dǎ wò bá à gò.

Wà gá dò zúmà ná : "ǎá gènè, gènè sá mbílá wò gò, gènè éé, gènè sá mbílá wò, gènè óó."

“Si le visiteur de (ton) père fume beaucoup, c’est qu’il a faim.”

◇ *Occupe-toi de ton visiteur, surtout nourris-le.*

39. Mò té mòmò ngbà mó ké ǎ kpá ngámò gó

Ne te réjouis pas du malheur d’un autre

Bélà tǎa ná, mó dè há ngbà mó yá mó dè há mó.

Bélà à à sà’dè, wà gbé à wè dè dò ìnà. Má ké bélà tǎ dò gbà wè há mó ná : mé ké mó dé dǎ mi sǎ gè, dúngú, nè wǎ dè sè tǎ ‘bò dǎ mó.

◇ Wà tǎ má wè kò’dò dó wí ké à mómó ngbà à ké à kó ngámò ní

“La fourmi bélà dit : ce qui arrive à un autre t’arrivera aussi.”²²

◇ *Ne ris pas du malheur d’autrui; cela peut bien t’arriver aussi.*

Mè dé zù gbànù gè dé zù kpó wí gó → Kàkàlúkàà !

Gbànù ké zù à kpǎ kpǎlǎ ní, à tǎ má há wí ké à mómó à wè nè ní ná, mò zó mé zù è kpǎlǎ nè gè, má zù mbè wélé bóé.

Fálá ké ngbà mó kpá ngámò tǎbì à kpá ngànggà, yá mò té mòmò à gó, mbè dí nè mó kpá tǎ mé ‘bò kpó mé gè má dǎ à ní.

◇ Wà tǎ má há wí ké à mómó zí ngbà à ‘dà fálá ngámò, nè ndé dí dǎ ní à kpá tǎ mé ‘bò ngámé ní.

“Ce qui est arrivé à la tête de la perdrix n’arrive pas à une seule personne.

Calvitie!”

◇ *Ne ris pas du malheur d’autrui, car cela peut bien t’arriver aussi.*

Sé sé kólò má gǎlǎ tí ì, nè ngànggè zélé, nè à mómó.

Ngànggè mómó gǎlǎ tí ì í, wè ké kólé má à ní, àndáká à té ì ná, bìndè nè kpó kólé má gǎlǎ ní, má mà sè tǎ mé ‘bò è ní gó.

◇ Ngbà mó kpá ngámò, nè mò té mòmò à gó, wè kè kpó ngámé ngbà mó kpá má ní, bìndè nè má kpá sè ‘tǎ ‘bò mó.

“Une pluie légère mouille le poisson “gǎlǎ” sous l’eau, le poisson “ngànggè” s’en aperçoit et se moque de lui.”

²² La fourmi “bélà” est tuée souvent pour en faire un médicament.

◇ *Ne ris pas de ton compagnon qui est dans la même condition que toi et qui est frappé d'un malheur.*

Gbàkàmbú mómó ló'dò ngbè é lí bílí kpító gó. *Ou : - ló'dò kòá lí bílí kpító gó.*

Var.: Kòá mómó ló'dò gbàkàmbú lí bílí kpító gó.

◇ Ngámò kpá ngbà mómó, nè mò té mómó a gó, wè ké mò té fè gó, mbè nè má kpá nè 'bò mò.

"Le grand écureuil (gbàkàmbú) ne se moque pas des testicules de son compagnon qui est pris au piège." Ou : "— de l'écureuil (kòá) qui est pris au piège."

Var. : "L'écureuil (kòá) ne se moque pas des testicules du grand écureuil (gbàkàmbú) qui est pris au piège."

◇ *Ne te moque pas du malheur d'autrui tant que tu ne t'y trouves pas encore. Rira bien qui rira le dernier.*

40. Dùngù kó lé gènè

Aller en visite

Mó hó lé mó ngbà mómó, nè mò gómó zù mò dò yòlà.

Zí dátí wà bá mbúlú yòlà, kó wà té yó nè ní, kó mó lá dò 'dá nè, nè wá kó sè ná, mò té là gó, mò yó té mé 'bò mbè dō wà, sè nè mò lá dē.

◇ Mó dúngú dò wélé kó gélé lé, nè mò dé mbùlà kó lé 'dá wà, dò déá tònò 'dá wà, né ndé mò kpá sè wè dō wà gó.

"Si tu passes dans un village étranger, hoche la tête en dansant."

◇ *Si tu visites un village étranger, adapte-toi à leurs coutumes.*

Tòlò hó lé mó ngbà à, n'á lómbó dò à dé gó'dó à.

◇ Mó né gènè kó lé mó ngbà mómó, nè mò té dè ngátè gó, kó mò gbé nzòlò tè mò, sè á mó dùngù dò wínò í mò dò díá nè dē.

"C'est avec la queue baissée que le chien entre au village de ses compagnons."

◇ *A l'étranger, ne te fais pas valoir, mais sois modeste et respecte les gens que tu visites.*

Nú gélé tòà únú gbà tá bílà.

Mó 'bé té tá bílà, nè má únú nè kà kà kà.

G.n.n. : mó lé kò gèlè tòà, kò òwèlè tòà ni wǎ yènggè dô, kò mó 'bé tè mò òlò wà, kò òwèlè tòà wà né hò ngó nè, nè sàpè bǎ nè lí mó wénà.

◇ Wà tǎ dò mbùlà há gènè nà, à té dè mó mbà mbà nú gèlè tòà gò.

"La maison d'autrui sent la pousse du calebassier."

◇ *Si tu es en visite, ne te comporte pas comme si tu étais chez toi.*

Kpó sóé sǐ mó gènè, n'á sǐ ngó zùbù.

Mó né gènè 'dá wèlè, kò sǐ mó mò, nè mò té là dí tòlè dò ngámò há wèlè tòà gò, ó né 'dàngà mò mó wèlè tòà, tàbì 'bèkè mò kǒ wí lénò, ní dò ní.

"Le jour de son départ, le visiteur défèque dans les ordures."

◇ *N'endommage rien avant de quitter ton hôte.*

Mó 'bàná fà ndǎ'bà, yá mò té sǐ zǎ vúdà gò.

Wè ké mó sǐ dí ní, kò mó lè sè wè fà ndǎ'bà, nè mó mà sè mà íkó.

◇ Wà tǎ mà dò mbùlà há bē tàbì kpásá nè nà, fálà à dúngú dò mà ní, à té tǒ 'dá wè, tàbì gèlè yíá déá mènò há wínò ní gò, dǒ wà séné à gò.

"Si tu n'as pas encore fini de ramasser des escargots, ne fais pas tes besoins dans les broussailles."

◇ *Si tu es encore en visite, n'insulte pas tes hôtes.*

(Voir aussi : Faire des avances à une femme, p.110)

Bilí mó gènè bá nzà gò.

Wè ké nzà à ná wílí sà'dè, kò bilí mó gènè bá à, né ndè wúkó wèlè tòà à dé sè yánggà wè gí há à gò.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò gènè ké déá mò tǎ à má há ngámò há wèlè tòà.

"Le lacet d'un visiteur n'attrape pas une mangouste."

La mangouste est un animal interdit aux femmes; la maîtresse de maison n'aimera pas la préparer.

◇ *Se dit comme reproche à un visiteur qui par son comportement cause des ennuis à son hôte.*

Gènè bá dǎ 'bùlù dǎngá nǎ tǎ gó.

Dǎ 'bùlù mǎ à dǎ kǎ wà dǎ wǎ è dò ndà tǎ fǎ. Kǎ fàlǎ kǎ gènè à bá mǎ, kǎ à dǎngá dò tǎ, kǎ à tǐlǐ dǎndò dò mǎ, nǎ mǎ tǎ sǎ, nǎ kpáná ó, nǎ wúkó wǎlǎ fǎ kǎ sǎ gó.

"Un visiteur ne monte pas une colline en portant la bière de maïs préparée pour un travail commun." Car il risque de glisser, casser la cruche et s'attirer le mécontentement de son hôtesse.

◇ *Voir le précédent.*

Tǎ gènè dǎfǎ ì tǐ kǎlǎ 'dǎ zǐkǐ gó.

Dǎfǎ à à sǎ'dǎ, à yǎnggǎ zǎmò wǎnǎ, nǎ ndǎ mbǎ 'dǎ fǎlǎ kpó, nǎ ǎ wǎ tǎ kǎtò nǎ wǎlǎ òlò à, nǎ à tǎ zǎ gbà 'dú kǎlǎ, yǎ ǎ ì tǐ kǎlǎ nǐ nǎ, zǐkǐ à dí bóé gó, nǎ zǐkǐ bá à, nǎ nǎ nǎngó à.

◇ Mǎ nǎ gènè kǎ lǎ mǎ ngbà à, kǎ mǎ ì tǐ ngbà mǎ dò wǎnò kǎ lǎ nǐ gó, nǎ tǎ mǎ zǎlǎ sǎ wǎnǎ.

"Un singe en voyage à l'étranger ne connaît pas la forêt de l'aigle."

◇ *Si tu te rends dans un village inconnu, tu y risques ta vie.*

Zákáyǎlǎ tǎ ngbǎndó zǎ ngbǎnzǎ gó.

Var. : sǐsǐwǎlǎ tǎ ngbǎndó zǎ ngbǎnzǎ gó. Ou : - sǎ mbǐlǎ zǎ ngbǎnzǎ gó

◇ Mǎ tǎ dǎ ngǎ zǎ tǎ lǎ gènè gó, wǎ kǎ mǎ zǎ mǎ kpó, nǎ mǎ tǎ kpà wǎ dò òdǎlǎ wǎnò gó, wǎ kǎ ngǎwǐ 'dǎ wǎ nǎ sǎ ngó mǎ.

"Un cancrelat ne pousse pas son cri de guerre au milieu des fourmis rouges."

Var. : "Le petit criquet ne lance pas un cri de guerre au milieu des fourmis rouges." Ou : "— n'émet pas de message."

◇ *Quand tu te rends dans un village étranger, ne sois pas arrogant ou têtu, car toi seul tu ne peux pas t'opposer à tout un groupe.*

Tǎ ngòlò mǎ 'bó wǎ dǎzǎ mǎámǐlǎ.

Lǎ mǎ 'bó wǎ dǎzǎ ògènè.

◇ Lǎ dǎ nǎ dò ògènè; mbǎ lǎ kpàsǎ dǎ mǎ dò wǎlǎ 'dǎ wǎ.

"Il y a beaucoup de mouvement autour des nids des tisserins 'ngòlò' à cause des tisserins 'mǎámǐlǎ'."

Des visiteurs amènent beaucoup d'activités dans le village.

◇ *Conseil pour avoir de bonnes relations avec les autres, même avec les étrangers.*

Tòà délé wé gbà gbá.

Wà gbá tòà dé lí ngbè tàbì dé ké zǎ ngbè, nè má délé dè.

Lè gǎ wé dùzù ògènnè wà té wé dè tòà dǒ wà ní.

“A force de ranger les maisons l’une après l’autre, on obtient beaucoup de maisons.”

Un village s’agrandit grâce à l’arrivée de nouveaux habitants.

◇ *Voir le précédent.*

41. Wélé dé dé mò há mọ, nè mò dé tǎ ‘bò dé mò há à

Fais du bien à celui qui te fait du bien

Mò há nzá há wí hà nzá há mọ. *Ou :* wà há nzá há wí hà nzá há wí.

Wélé dé dé mò há mọ, nè mò dé tǎ ‘bò dé mò há à.

◇ Mè à lénggè wé kò’dò dò wí silà ké à kǎ ná, ngbà à há mò há à, né ndé à há mò há ngbà à gọ.

“Donne une mangouste à celui qui te donne une mangouste.”

◇ *Fais du bien à celui qui te fait du bien. Se dit comme reproche à une personne avare.*

Mò dó nyòlǎ há wí dò nyòlǎ há mọ.

“Fais rôtir un oiseau ‘nyòlǎ’ à celui qui le rôtit pour toi.”

◇ *Voir le précédent.*

Dé déá mò má yá búlùti, má tó í mbèé nè kpó gọ.

Dè dé mò há ngbà wí má té ‘dà kpó wélé kpó fàì gọ.

◇ Mè à lénggè wé kò’dò dò wí silà ké à kǎ ná, ngbà à há mò há à, né ndé à há mò há ngbà à gọ.

“Faire du bien est un couteau à deux tranchants.”

◇ *Le bien ne doit pas être à sens unique.*

Lá nwà há sí nwà.

Mè ké wà énzé dò lá nè, má sí tǎ ‘bò dò lá nè. Ngbà mò tómbó mò há mò dò lá, nè mò gésé tǎ ‘bò há à dò lá..

◇ Ngbà mò há dé mò há mọ, nè mò gésé tǎ ‘bò dé mò há à.

Tàbì : lènggè ké nè tǐ mǎ zù nè bǎà, mǎ wè tè hò nzâ sàngá òwélé gò.

“Un colis envoyé emballé revient emballé.”

◇ *Il faut rendre le bien pour le bien.*

Ou : si on te confie une parole secrète, tu ne peux pas la rendre publique.

42. Wè 'dà ò'dá wi dò òwí túnúmò

Les malfaiteurs et les sorciers

Zǐ gǒè dò lí dǎnì, fià gbúlú ngbànzà.

Wí ké à gǒè dò zǐ mò, tàbì dò gèlè 'dǎ mò, ǎ bà sè bílí nè, tàbì ǎ fè sè fió nè.

“Une mouche qui vient continuellement se poser sur une plaie trouve la mort par un balai usé.”

◇ *A force de faire du mal, tu en subiras les mauvaises conséquences.*

Mbúlú sà ó dé lí wèlè nè. *Var. : wí kpà mbúlú mò há gbá zǎ nè.*

Wèlè sà ǎ í nà, sà gè à mbúlú nè, kó ǎ là ní gò, kó à gbá sàngá nè, nè mbúlú nè mǎ ùnù sè à zù à kpó.

◇ *Mó dé mó ké mǎ dè gò nì, nè mó wèlè nè, mó kpà sè 'dǎ mò òló nè.*

“Le fruit de ‘pompon’ pourri s’ouvre à la vue du propriétaire.”

Var. : “Celui qui trouve une chose pourrie doit l’ouvrir lui-même.”

Celui qui commet un délit en portera les conséquences lui-même.

◇ *Le malfaiteur récoltera les fruits de ses méfaits.*

Mó élé gbàdò, nè mó dǎngá ngó dǒndó nè. *Ou : -nè mó zǒló dǒndó nè.*

Wè ké mó élé gbàdò dò tǒló nè, nè tí ngù'dú nè dé dǒndó wénà.

◇ *Mó fá ngámò, nè mó kpǎ nè ngámò, nè mǎ gǎ sè nè ngó ké mó fá mǎ nì. Ǔ nè : mó bē, mó túlú kpàsá nè, nè ǎ zè sè mó, nè mǎ bá tè mó.*

“Si tu enlèves l’écorce d’un arbre ‘gbàdò’, tu glisseras dessus.”

◇ *Qui sème le vent récolte la tempête.*

Dèngbè yènggè 'dó tǎà, nyángá à bá nù bà gò.

Tè dèngbè hàsǎ wénà, kó à yènggè, yà mò zélé gítí nyángá à gò.

Wí zǐ, gítí à dǒlǒ gò. Wí dè 'dǎ mò hé mò zù è gò.

“La petite antilope qui passe derrière la maison marche sans toucher le sol.”

Un malfaiteur ne s’annonce pas, il travaille en cachette.

◇ *Se dit pour mettre une personne en garde contre un malfaiteur.*

Làkà lá 'dò tòà, yà mò zó òlò nyángá à gò.

Wí dè 'dá mò bé tè è gò.

"La petite fourmi qui passe derrière la maison ne laisse pas de trace."

◇ *Voir le précédent.*

Bùlùti ó zà kà, yà bē í gò.

Wélé à kǎ wè dè mò á 'dá, à tǎ sè wě nè há mò dàti gò.

◇ Mè à lénggè wè mbèsè mò nà, lí mò sǔ tè wí gè, wè ké à fá wè dè mò á dá.

"S'il y a un couteau dans la boule de maïs, l'enfant ne le sait pas."

◇ *Sois vigilant! Celui qui te veut du mal ne te préviendra pas.*

Ndí té fǎlò té à, sá wá mbè sòè gè.

A fǎlò ndí té à, nè té à sá wá mbè sòè gè.

◇ Mè à lénggè òngbò dò 'dá wí ké á dèá wá mbè dé mò.

"Le malpropre se lave, il est enfin propre aujourd'hui."

◇ *Se dit pour exprimer son étonnement à la vue d'un méchant qui, enfin, a fait une bonne action.*

Wà ndó bílí wí wíli, nè wà á gbálá kòni lí nè gò.

Wélé kǎ wè dè 'dá mò há ngbà à, n'á dé sè mò ké má fí ngá lí à ni gò.

◇ Wí sènè mò dé dé mò há mò, nè mò té kò gò.

"Quand on tend un piège à un homme, on n'y met pas de graines de maïs."

◇ *Quand ton ennemi cherche à te faire du mal, il ne fera rien qui pourrait te mettre en garde. Sois donc vigilant!*

Dó'bóíó nú bǎ 'bónzóló dé té zù mã. Ou : – zù mó.

Lénggè mó wélé má sókpó dò zù lí à zù à kpó.

◇ Wélé kpá ngbànggà, n'á gámá nè zù à kpó, má é dé zù wélé vè gò.

◇ Wà tǎ 'bò mã wè dùzù wí ké wà sá lí à té ngbànggà fàì, má bé nà, à á dèá mã.

"Les extrémités des bananes convergent."

Les paroles d'une personne ne regardent qu'elle seule.

◇ *Qui encourt une palabre de sa propre faute n'a qu'à se débrouiller seul, cela ne regarde pas les autres.*

◇ *Ton nom est toujours cité lors des palabres, ce qui montre que tu es coupable.*

Wà zú'dú fǒè tè tòlò gó.

Wè ké wǎ lili dò tí ndálá tè tòlò, má ké wǎ kpóló nè tè wà dé tǎ à nè fàì.

'Dá mò ké má gǎ ngó silá wélé ià nì, mò wé sè wé fò mã gó.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí ké ǎ kǒ wè là fálá 'dǎ déá mènò 'dà à gó.

"On n'arrache pas les tiques d'un chien." (Elles reviennent toujours).

Il est impossible de libérer un méchant de ses mauvaises habitudes.

◇ *Se dit à propos d'une personne qui retombe toujours dans ses anciennes habitudes.*

Ngòlò bá mò dè tǎà nú ngbè. Var. : ngòlò bá mò nú ngbè deá tǎà.

Ngòlò né wé fà mò dè dò tǎà 'dǎ à, kó à kpá ngbà à, né ndé à dò mè ní nú à, nè à bá nú à dô, nè à kpóló tǎ à wé dè dò tǎà 'dǎ à, nè ngbà à kpóló tǎ 'bò tǎ à wé fà mbé nè.

◇ Wà tǎ mã há wí ké ǎ kǎ wé bà mò òlò ngbà à, wé mbèsè à ná, mè mò dé nì, mè à déá mò òlò ngòlò, í ná, wélé mè ní bóé.

◇ Né ndé wà tǎ mã wéná wé dùzù fá kò mò ngbà wí.

"Le tisserin prend le matériel pour faire un nid du bec de son prochain."

◇ *Se dit d'un usurpateur qui s'arroge le bien ou le droit d'autrui.*

◇ *Se dit surtout à propos de qqn qui cherche une femme mariée.*

Kíli bá mò lí wè bá kònggò gó.

Kíli bá kònggò wé bà mò zǎ bélé wé gó.

G.n.n. : wí ngá zù à dé kili wé dè 'dǎ mò gó.

◇ Mè à lénggè ké wà tǎ mã ngó wí ké à zó mènò vǎ lí à yálà íkó nì.

"L'épervier n'a pas peur de prendre quelque chose dans le feu."

◇ *Se dit d'un malfaiteur têtu qui n'a peur de rien.*

Mò dó zǎé dátí mò, nè mò dó ké 'dò mò ngà.

Wà tǎ mã há wí ké à kpá wé tè fálànò vǎ, à 'bò dò wí dè nà dò â kpó bíná. Wà sá 'bò lí à nà "Dòlù'dù tàbì Dòbìlì".

"Tu as mis le feu à la brousse devant toi et tu en as mis derrière toi."

◇ *Se dit d'un grand provocateur qui cherche querelle avec tout le monde; il ne peut pas avoir d'amis.*

Zù mò dò sàlà, nè gó'dó mò dò kùnggù.

"Mò kó'bò mò dò dátí mò, nè mò kó'bò mò dò 'dò mò."

◇ Wà tǔ mǎ há wí ké á kǒ wè fà wè wéná, ndò dò nú tǎ 'dá à ngà, dò gèlé wínò vè:

"Ta tête a une fourche et ton derrière un crochet." ◇ Voir le précédent.

Wǎ 'bìlì gùlù nyàkà gò, yà má kóló gò.

Mò ké má à 'dǎ, kó wà fó mǎ dò gùlù nè vè gò, yà má 'bàná sè dò 'dǎ nè fàì.

◇ Wí ngátè, ké wà è tè nú à gò, nè ǎ dè sè ngátè nì fàì.

"Si on ne coupe pas la liane à la racine, elle ne séchera pas."

◇ *Si on n'enlève pas le mal à la racine, il persistera.*

Mò mí fiò fàì, nè tàlá n'á mò.

Owí túnúmò ké wà nyóngó ngbà wà wélé fàì, wǎ fè sè tǔ 'bò.

◇ Mè à lénggè fòmbò dò ódǎ wí dò ówí túnúmò : "Nè dé 'dǎ mò tè ngbà nè fàì, ndòtí nè vè nè kpà sè tǔ 'bò 'dǎ mò."

"Tu ne fais qu'enterrer des morts, et le dernier ce sera toi."

Les sorciers mourront eux aussi.

◇ *Se dit aux malfaiteurs et sorciers; un jour ils paieront leurs méfaits.*

Mílí kǎá ngá'bòlò zǐ nù gò.²³

Wí túnúmò gbé wélé, ndé à hé kǎá tǔ à gò.

◇ Wí ké à zélé tè mó, à kóló sè dǒ mó wè galà mó gò.

"Les larmes du singe de nuit (ngá'bòlò) ne tombent pas par terre."

Le sorcier ne pleure pas la personne qu'il a tuée.

◇ *Celui qui te fait du mal ne viendra pas à ton secours.*

'Bálá gbàsì ngó kǎ. Ou : ǎ lá 'bálá gbàsì ngó kǎ.

Wélé à zǎ gbàsì, nè à kálá gǎ kè, nè à lá 'búlú kè dé tè fàlá à zǎ nè nì.

Wí túnúmò fé, n'á lá túnúmè há bé nè à; nú kpálá ó'dǎ winò kúmú sè gò.

"Il a laissé les déchets des ignames au bord du fossé."

La descendance des malfaiteurs ne s'éteindra jamais.

◇ *Il y aura toujours des malfaiteurs.*

²³ Ngá'bòlò : singe de nuit à queue courte, considéré comme animal de mauvais augure.

43. Mò té kò'bò ngbò dò 'dá wí gó

Amitié mauvaise

Góló zǐ dǒ mó à góló tò nú mó.

- ◇ Mò bá filì dò 'dá wí, nè ǎ yùlù sè mó kò gá ngbànggà.
"L'abeille qui tourne autour de toi te piquera à la bouche."
- ◇ *C'est celui qui te fréquente qui, tôt ou tard, te causera des difficultés.*

Nyáká bà ngàtà, lé kò dò ngàtà. Ou : – lé lì dò ngàtà.

- ◇ Mò bá 'bià dò 'dá wí, nè mó kpá nè ngbànggà dò â fàlá nè kpó.
- ◇ Mò yénggè dò 'dá wí fàì, nè mó gifi sè tǎ 'bò 'dá wí.
"La liane qui grimpe sur la plante 'ngàtà' entre avec elle dans la fosse."
- ◇ *Si tu fréquentes un méchant, tu porteras avec lui les conséquences de ses méchancetés.*
- ◇ *Si tu fréquentes un méchant, tu deviendras comme lui.*
(Voir aussi : Hospitalité, p.86)

Bà wí lǒndó, té dò â.

- ◇ Wí gòè dò 'dá wí, ǎ gifi sè tǎ 'bò 'dá wí.
"Qui essaye de soulever un évanoui tombera avec lui."
- ◇ *Qui fréquente un méchant le deviendra aussi.*

Bé nóè búlú dò 'dá gbà bú kàmbà.

- ◇ Wélé à dé mó ké íkítà zù à kpó à dé só mâ gó, nè ndé tuà wé òngbà à wà sǒé à dò ngá nè.
"Un petit oiseau vole au gré du vent violent."
- ◇ *C'est souvent sous l'influence de mauvais camarades qu'une personne se méconduit.*

Kpàkálà wà kó'bó ngbó yàli bǎà, nè wà lé yólé. ²⁴

- Wélé wà yénggè zù wà bǎà, kó mbè kpó kpá ngbànggà, má kpà sè wà dò bǎálò.
- ◇ Lí mó sǒ té wí ké mó yénggè dò â.

²⁴ Yólé mè à wílí gè, má dǔlù wénà, nè zǎ nè gá bé gó; wà é mâ lí gbàgbà lì : *longue nasse étroite, utilisée pour les grandes rivières.*

◇ *Si tu fréquentes un mauvais ami, tu finiras par subir le même sort.*

Mó bá 'bià dò wí kẹ à dò há wénà, nè ǎ òkòlò sẹ mó fàì gbáá ná, mó tè mó é dé kú à vɛ.

"Si tu te lies d'amitié avec une personne maligne, elle épuisera toute la farine dans la maison de ta maman."

Eviter les malfaiteurs

◇ *Ne te querelle pas avec ton voisin, parce qu'il habite tout près.*

◇ *Un vrai homme se tient loin des dangers.*

◇ *Tout mauvais élément doit être écarté.*

◇ *Il faut écarter de la communauté celui qui fait souffrir les autres.*

Mò félé wí bá sàmbè, nè lí à sá dé tè mò. *Ou: —, né ndé mò félé à dé tè mò.*

Wélé à nó sàmbè, nè má bá à, nè wà pépé à dò ngbànzà, tàbì dò kǎá tè, ná dǎ kó gélé à gbíní, kó à fé gó. Né ndé wí bá sàmbè ní, à zó wí kè à tè pèpè à ní, nè sàpè bá lí à, wè kè à zǎà nà, mò í fálà 'dǎ mé 'dè è iá; nè 'dǎ nè, ǎ fà sè wè dè mò 'dángá, ná dǎ mò tǎ 'dǎ nè dé dǎti gó.

G.n.n. : mò gálá 'dǎ wélé, nè à gésé há mò dò 'dǎ mò.

◇ Wà tǎ má wè kò'dò dò wí kè à gésé 'dǎ mò òlò dé mò.

“Si tu soignes une personne sous l’effet de l’épreuve du poison, il te tiendra à l’oeil.” Car l’épreuve du poison a montré sa culpabilité; or, tu en étais témoin, et, comme cela ne l’arrange pas, il t’en veut.

Fair le bien à un ingrat se paye souvent d’ingratitude.

◇ *Se dit comme reproche à qqn qui rend le bien par le mal.*

Mò kǎ gènè yǎlà mò bé dó wí, nè à fí sélé ngbálá gélé mò.

◇ Mò kǎ gènè 'dǎ wí, nè ǎ dè sè 'dǎ mò tè mò.

◇ Mò kǎ gènè wí ònà, nè ǎ zǔ sè mò kǎ mò.

“Si tu as confiance dans un petit bout d’homme rusé, il te plantera une lance dans la nuque.”

◇ *Si tu te fies à un malfaiteur, il te causera du tort.*

◇ *Si tu te fies à un voleur, il te volera.*

Tè mò dò nyèkèlè, nè mò té hò tí dǔlà mò kímilí'dòlò gó.

Var. : tè mò dò nyènè mò, nè mò té hò nú tǎá 'dǎ nǎá dóá bé gbè gó.”

Tí dǔlà mò kímilí'dòlò mè à fálà à kímilí dò 'dòlò, nè à á dò má ní. Mè à fálà ndí, wélé hó dí ní gó.

Má kè wà tǎ gbà wè ní wè bè nà, mò í nà, wí ní à 'dǎ wí, nè mò té hò fálà 'dǎ à gó, tàbì mò té tǔlù à gó.

◇ Mè à lénggè wè mbèsè wélé nà, à té gǎè dò 'dǎ wí gó.

“Si tu détestes la saleté, ne t’approche pas de la forge du coléoptère bousier.”

Var.: “— de la maison d’une mère avec beaucoup d’enfants.”

◇ *Ne provoque pas un méchant, sinon tu auras des bagarres.*

Wí tò gbà sà'dè 'báná dé òlò nyángá à gó.

Mò kpá wè dò 'dǎ wí, nè mò yú fálà 'dǎ à, dǎ à dé mò 'dángá gó.

“Celui qui a blessé un grand animal ne reste pas sur place.”

◇ *Si tu t’es querellé avec un méchant, ne t’approche plus de lui.*

Kòlà bá ìnà é lí gó'dó nzà gó.

- ◇ Wí kẹ à séné mò wénà, kó à kpá ngámò, nè ndé mò té gálà à gó.
- ◇ Tàbì : gènè kó mò dò ìnà bóé ndé, nè ndé mò té nè té fálà ké má kò mò gó ni gó, nà dǒ mò kpá ngámò gó.
- "La poule ne peut soigner la plaie au derrière de la civette."*
- ◇ *Ne t'approche pas de ton ennemi, ou d'un endroit dangereux.*

Gǒ bà wí ó dǎ gó.

- Gǒ nè bà sà'dè tàbì wélé, nè à hé sè mò gó, dǒ wà í fálà à, kó à kpá ngámò tí kǐ ówélé gó. G.n.n.: wélé à né dè mò á 'dǎ, à mbésé sè mò dàti gó.
- "Le léopard qui attaque une personne ne crie pas."*
- ◇ *Méfiez-vous parfois des gens qui semblent très sérieux.*

Gǒ dò dùà wà ó fálà nè kpó ndé? Var. : gǒ ó kó kǐ dò zùlà gó.

- Wí kẹ mò dò à dò ngbànggà bóé, mò wé sè wé ò dò à kó tòà kpó gó.
- Owí kò bẹ wǎ wé té kǐ nà, bézóngá bé nè wà ó kó tòà dò búlú bẹ gó; wé kẹ má sòkpò sè dò ngbànggà.
- "Léopard et chèvre ne vivent pas ensemble."*
- Var. : *"Le léopard ne loge dans un trou avec les rats."*
- ◇ *Il est imprudent de fréquenter une personne qui veut te faire du mal.*
- Aussi : les parents ne peuvent pas permettre que leur jeune fille dorme dans la même chambre qu'un jeune garçon.*

Olò mò né dǒ mò gó. Ou : yènggè 'dò mò né 'dò mò gó.

- Wí kẹ à ókóló mò, kó fálà ké mò kpá wè, tàbì ngámò, à sè 'dò mò bínà.
- "Qui te trompe ne t'accompagne pas."*
- "Qui se promène derrière toi ne te suivra pas," sous-entendu : quand tu auras des difficultés.*
- ◇ *Qui te pousse au mal t'abandonnera quand tu seras en difficulté.*

Bàlà fáná ziki, nè wǎ ènzé nè à dò nwá wólò.

- Bàlà fáná ziki, nè ziki 'bìlì sè sàngà à vê, nè à nyóngó ké má wià dò à ni, nè à lá 'búlú ké dé dí ni. Nè wí díá 'dòkóló hó ngó nè, nè à kálá mà, nè à ènzé dò nwá wólò sí dò mà.
- ◇ Mò bá nù dò wí sènè mò, nè mò kpà sè ngámò dé kǐ à.

“Si la genette arboricole salue l’aigle, on l’emballera dans une feuille ‘wólò’,” car l’aigle la déchirer, et un passant l’emballera.

◇ *Ne t’approche pas de ton ennemi, sinon il te fera souffrir.*

Sà bàlè há wànzá à fi à tè mò. *Var. : sà bàlè há wí mbàtì à fi à tè mò.*

Wànzá mè à wí ònà, kó mò kǝ gènè à nú tǝà ‘dà mò, kó fǝlǝ kǝ fò mò bínǝ, nè ǝ zù sǝ mǝnò ‘dà mò íkó.

◇ Mò bá ‘bǝà dò wí zǝ, yǝ mò fi à tè mò iǝ, n’ǝ zù sǝ mò kǝ mò.

“Si tu salues ‘wànzá’ (voleur), tu l’auras sur le dos.”

Var. : “Si tu salues un agent de l’Etat, tu l’auras sur le dos.”

◇ *Si tu te lies d’amitié avec un voleur, il te volera un jour.*

Mò gú kpánà zù ‘dá mò, nè má gbé wí mò mò.

Mò úsú zù wí dǝ ‘dá mò kǝ tǝà ‘dà mò, nè òwínò nú tǝà nǝ, wǝ kpǝ sǝ ngámò òlò à.

“Si tu couvres le mal d’une jarre, tu tues ton proche.”

◇ *Si tu caches un mal, tu causeras des ennuis à tes proches.*

45. Wè ‘dà tǝ ngálǝngbǝ dò tǝ tè wí

Médísance

Tǝmbǝlǝ gbǝgbǝ fí zǝká fǝlǝ nú kǝ à. ²⁵

Mò né ndò bilí há gbǝgbǝ, nè mò é wǝlá ngòlǝ lí bilí wǝ tǝmbǝlǝ dò ǝ.

◇ Mǝ à mbúlǝ wǝ mbèsǝ mò nǝ, lí mò sǝ tǝ wí tǝmbǝlǝ mò, dǝ à fí mò lí gǝ ngbǝnggǝ kǝ mò tǝ gúlú nè gǝ nǝ gǝ.

“Flatter une gerboise ‘gbǝgbǝ’, c’est lui mettre un sifflet d’éléphant”.

◇ *Si quelqu’un te flatte, sois vigilant, il te tend un piège.*

Ngálǝngbǝ ‘dǝngǝ gbǝ tǝà ‘dǝngǝ.

Var. : wǝnǝ, wǝnǝ ‘dǝngǝ gbǝ tǝà ‘dǝngǝ.

◇ Ngálǝngbǝ dò wǝnǝ ‘dǝngǝ dǝǝ nǝ sǝngǝ òwínò.

“La médísance détruit une grande maison (grande famille).”

Var. : “Les on-dit détruisent une grande maison.”

²⁵ Zǝká fǝlǝ : sifflet d’éléphant = grand sifflet d’incantation = un piège.

◇ *La médisance et les racontars détruisent la bonne entente dans la famille.*

Nyèlèkó 'dàngà gbà fò, má yólo lí ngbàlà.

Nyèlèkó lià kó fò 'dà ngbà mò, nè ă wà mà gò, nè má lé 'bò kó ké 'dà mò. G.n.n.
: wí tò ngàlàngbà à 'dàngà díá dúngù sàngà ówínò.

"Le paspalum qui ravage un champ commence au bord du champ."

◇ *La dégradation de la bonne entente commence par la médisance.*

Aussi : si quelqu'un se comporte mal, cela lui vient souvent de ses mauvais compagnons.

Nàá ndítàà nyóngó mò, nè à úfú. Ou : wí nà à ndítàà, à nyóngó mò, —.

Mò dò wélé à wí nà, kó dò òlò mò, nè à tó tē mò sàngà òngbà à gbáá, kó à né kpà mò, nè à tó éfè lènggè há mò.

◇ Wà tó mà wè wí ké à témbélé ngbà à dò 'dà há.

"Avant de te mordre, le rat de maison souffle." C.-à-d. il souffle sur l'endroit où il va te mordre, ce qui a un effet anesthésiant.

◇ *Méfiez-vous des flatteurs.*

Wí yàkà gázà 'bána tē nè gó.

Dátí gònò gázánò, má wià nà, wà yáká wà sè. Kó wà gónó wà ià, nè ówí yàkà wà wà lá gázánò dé kó bútu í, nè wà sí ké 'dà wà.

◇ Mè à lènggè ké wà tó mà ngó wí fi bálià sàngà ówélé, kó gó'dó nè gá, ndé fò à bínà.

"Celui qui bouscule les nouveaux initiés n'y reste pas." C.-à-d. : il ne reste pas à l'endroit où il les a bousculés.

◇ *Reproche à un provocateur qui crée la bagarre et qui, quand elle s'aggrave, quitte le lieu.*

'Dènggè wè húa kpólò lí dàálènggò.

Dàálènggò à dénggè tē à fàì nyèngé nyèngé, ó né ké à né bì dò ngbà à nì. Má ké wà tó nà : "Báliá 'dènggè wè fàì, má ké dàálènggò wă bì, nè wà zé lí à, nè má kúsú nzòngbó."

◇ Wí ké à 'dènggè wè wénà, dúngú, nè à wélé nè á kpà sè ngámò òlò nè.

"Ses mouvements d'attaque ont causé la bosse sur la tête de la mante religieuse."

◇ *Qui a l'habitude d'exciter les gens les uns contre les autres en portera un jour les conséquences. Aussi : Qui sème le vent récolte la tempête.*

Nà sènè mò zé mò dò 'dà zè ngándàli. *Ou : – dò 'dà mólá nzò bē.*

Wí ké à séné mò bèléé nì, kó ǎ zǎà ná, mò kpá ngámò, nè má dé tē à wénà, nè à fá wè gǎ 'dǎ nè.

Tàbì : wélé à nzé mò, nè à tǐ 'dǎ wè há mò dò fálá nè nì, nè à lénggé ná, mò í sè fálá nè gó, né ndé fálá ké mò í fálá nè, nè à ví zǔ nè, né ndé mò wélé nè mò í ià.

"Ton ennemi te frappe au moment où la mouche 'ngandali' vient te piquer."

◇ *Celui qui t'en veut profite du moment où tu souffres déjà pour te faire souffrir davantage.*

Tùùlì à zélé gítí túá gbùlá ià, nè à hó wè tò wélé. ²⁶

Wélé séné mò ià, nè à túlú mò, tàkó nú mò né dè 'dú, nè à dé mò á 'dǎ.

"Quand la loutre entend quelqu'un battre l'eau, elle sort pour le piquer."

◇ *Quand ton ennemi voit une occasion de te faire du mal, il en profite.*

Ngbí à tó wélé, sè nè mólì bá à dē. *Ou : ngbí à ngbí wélé, sè nè – .*

Var. : ngbí dólò wélé gó, yà mólì bá à gó.

Wí sènè mò à fá wè dè 'dǎ mò dǒ mò zǎà, nè à tómbó bé tí nyángá à, ó né bé 'dà à ngbóó nì ná, à kpá wè dǒ mò dátì, sè nè à kpá wálá wè dè mò 'dángá dē.

"Le poisson électrique 'ngbí' pique un homme, puis le monstre d'eau 'mólì' l'attrape."

Var. : "Si le 'ngbí' n'avait pas retenu la personne, le 'mólì' ne l'aurait pas attrapée."

◇ *La personne qui veut te faire du mal, mais n'en trouve pas l'occasion, envoie quelqu'un d'autre, par ex. son enfant, pour t'importuner, et si tu ripostes, il aura un motif pour te faire du mal.*

²⁶ Tò gbùlá 'dó lí í = zè biá lí tàbì 'dùmù lí dò kǐ wí, nè má dǎlǐ ó né ké wà zé biá nì : *s'amuser dans l'eau en la battant des mains.*

46. Wè 'dá òngándá wi

Le droit du plus fort

Kpògàlà bá mò nú kpòóndàlà.

Kpògàlà dò kpòóndàlà wà à nòé, né ndé kpògàlà ă gā nēà ngó kpòóndàlà, nè kpòóndàlà ă yòndò 'bò wénà.

◇ Ngándá wi à yóndó wí ké ă ngàndà gò ní.

"Le paon chasseur enlève la chose dans le bec du petit paon pêcheur."

◇ *La raison du plus fort est toujours la meilleure.*

Wèlé bili yà mó ndéłé, kó kòmbò bá kǎ à wé gbà lí nwà.

Wà wá fú kólá, nè má dé bìlì, nè tè ké má hù dátì ngbóó à ndéłé, sè nè kòmbò hù dé, né ndé tè kòmbò ngàlá nēà ngó ndéłé, nè nwá kòmbò gá 'bò nēà ngó nwá ndéłé, má ké wà tǎ ná, kòmbò dúlá zù bìlì kǎ ndéłé.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò ògá nwànò dò ògá wínò ké wà kálá mónò kǎ òbé wínò dò òwí 'dá lénò ké wà dò ngáwì bínà.

"Le petit arbre 'ndéłé' est le propriétaire de la jachère, mais le parasolier lui ravit ce titre à cause de ses grandes feuilles."

◇ *Reproche aux chefs qui s'approprient les biens de leurs subordonnés.*

Gbà gò'dò há lílì ngbà é ngó kpòngbò.

Wí né ngó ngbà à dò ngáwì, há à bá fàlá òlò ngbà a.

"Le gros arrière-train pousse son prochain du siège."

◇ *Le plus fort a toujours raison d'un plus faible.*

Lòmbòdàlè bá mò nú kánggè gó.

Bé wí ă wè tè kpà ngbànggà dò gá wí gó, wé ké ă tè sè lí ngbànggà íkó.

◇ Mó à bé wélè íkó, nè mò té wèlè mò dò gá wí gó.

"Le serpent 'lòmbòdàlè' ne prend pas une proie du bec de l'aspic."

◇ *Un faible n'a jamais raison d'un plus fort.*

Tóló kpánà dé sà dò ké zǎ lí gó.

Wé ké, lí á tè tóló kpánà, nè má 'dàngà sè má íkó.

◇ Bé wí wè tè tǔlù gá wí gó.

"Un pot non cuit au feu ne s'approche pas de l'eau."

◇ *Un faible ne peut pas déranger un plus fort.*

Gbà gbélé ngà'dí bèbèlètò bá yà tò gò.

Wè ké ngà'dí bèbèlètò gá wéná, yà tò wé tẹ̀ bà à gò.

◇ Mò bẹ̀, mò tẹ̀ kpà wè dò kpàsá nẹ̀ gò.

"La sauterelle bèbèlètò ne se fait pas attraper dans une toile d'araignée."

◇ *Un faible ne peut rien contre un plus fort.*

Gbà bà mò mò dùngù fió, nẹ̀ à nyóngó dé 'dò tàà gè.

Dùngù fió mé à wí ké à fió wéná, nẹ̀ à wélé wè ngbóó gò.

Wí ngá nù bá hí tẹ̀ é dò 'dá wélé ké à fió wéná nì, nẹ̀ à má ngó yòndò à.

◇ Wà t́ má há wélé wè mbèsè à ná, lí à ś tẹ̀ mbè wí ngá nù ké à tẹ̀ yòndò à nì.

"Le léopard a pris la nourriture de 'dungu fio'²⁷ et l'a mangée derrière sa maison."

◇ *Une personne tranquille est souvent tourmentée par un imposteur.*

Tes droits ne te seront pas reconnus si tu ne les fais pas valoir.

Mò gbìnì nyángá gbà ngá wí yá ḱá tà'bè.

◇ Wà t́ má há wí ké à zó tẹ̀ à ná, é ngàndá wéná, nẹ̀ ndè mbè gò, bé bẹ̀ sí íkó ǎ wíà tẹ̀ há ngámò há à.

"Ce qui abat le plus fort, c'est l'épluchure d'une banane".

◇ *Le plus faible peut parfois avoir raison du plus fort.*

Wà gbá zà wí wíli, yá wà kpá dónó bẹ̀ tí gúlú à gò.

Ou : mò gbé wí wíli, ndè mò kpá —.

◇ Mè à lénggé ké wí wíli à t́ há ngbà à wí wíli ké à mò ngó tùlú à nì ná : "Mò tẹ̀ tùlú mì ní gò, mì à wúkò gò, mì à kènè mò gò."

"Si on ouvre le ventre d'un homme, on ne trouve pas d'embryon en son sein."
(Voir aussi : Mariage, p. 116)

◇ *Se dit par un homme à son prochain qui l'engueule : "Ne m'engueule pas comme ça, je ne suis pas ta femme, je suis un homme comme toi."*

47. Wè 'dá wí kpámò dò wí sà

Le riche et le pauvre

Wí dùngù tí gúlú fòlò hé ḱá gò.

Wè ké díá nyóngómò dí bóè, à ó wò gò, ní à à hé sè ḱá gò.

²⁷ Dùngù fió : être tranquille, c.-à-d. une personne paisible, tranquille.

◇ Wí ké à dò mò bóé à hé tẹ̀ à gò.

“Celui qui se trouve sous le gril à boucaner de l’éléphant ne pleure pas”.

◇ *Un richard n’a pas à se plaindre.*

Túlú mó wí sà kóló dé gó’dó à.

Wí sà à dò wálá wé kpà gá mò bínà, à kpá bé sí, nè à dúngú nè íkó.

“L’habit d’un pauvre sèche sur son corps.”

◇ *Un pauvre doit se contenter d’un petit rien.*

Wí nyòngò gbà nyóngómò, nyóngó ndákálá nú é gò.

Wí ké ǎ lili wé kpà gá mò wénà nì, à kǎ wé ‘bè tẹ̀ ‘búlú mò gò.

◇ Wà tǎ lènggè nì wé bàngà dò nyóngómò tàbì gèlè mò ké má gá bé gò.

◇ Mè ‘bò à lènggè kò’dò dò wí ké ǎ kǎ wé ‘bè tẹ̀ bé mò gò.

“Une personne qui a l’habitude de manger beaucoup ne se contente pas d’un repas qui ne remplit pas la bouche.”

◇ *Reproche à une personne qui méprise les petites choses.*

Se dit aussi par un riche qui tient à vanter ses richesses.

Gbà fiò fé, yá à mbúlú dé tǎà gò.

Gá wí fé, nè wǎ mì sè à dò wálá òlò nè ngbóó.

◇ Mò à bé wí íkó tàbì wí sǎ, né ndé òwélé wà lènggè sè mò gò; kó mò ǎ dò gá wí, nè wǎ gálà sè mò dǎ, wé ké wǎ ǐ nà mò òlò nè sè bóé.

“Si un homme important meurt, il ne pourra pas dans la maison.”

◇ *Si tu es pauvre, personne ne pense à toi; si tu es riche, tout le monde te court derrière.*

Gbà lì bá ndí né bé lì gò.

◇ Wí kpámò, gènnè kǎ mbè tẹ̀ kpámè ‘dà à ‘dángá, né ndé sǎ bá sè à ǎ né ké ‘dà wí sǎ nì gò.

“Une grande rivière ne devient pas sale comme un petit ruisseau.”

◇ *Un riche qui fait des pertes n’en souffrira pas comme un pauvre.*

Ndò bilí ‘dò tǎà kǎ wí zélé kòyó.

Wé ké à dò wálá wé yènggè yálí bínà, má ké à ndó bilí dé ‘dò tǎà íkó.

◇ Wí ké à dò kpá mò bínà, à kpá bé sí, nè à dúngú nè.

“Tendre des pièges derrière la maison est le sort d’un lépreux”. Il n’est pas capable d’aller aux champs.

◇ *Un pauvre doit se contenter de petites choses.*

Wà kálá tútù tè gbà nòé, yà má é sú gó.

Wí ké à dò kpá mò wéná, nè gènè kó mbèé tè kpámé 'dà à 'dángá, má é sè vè gó, à sè fàì à wí kpá mò íkó.

"Si on enlève le duvet d'un grand oiseau, il en restera toujours."

◇ *La richesse d'un richard ne s'épuise jamais entièrement.*

Túá wèsé é lí nzà gó.

Wèsé tó kó nè vè, gènè kó kólò mbóló mà, nè má tò sè íkó. G.n.n. : wí ké à kpá mò wéná nì, há gènè kó kpá mè 'dà à má 'dángá, né ndé à sè fàì à wí kpá mò, wè ké à kpá sè mbé nè dé dàti íkó.

"Le soleil ne cessera pas de briller."

◇ *Un richard sera toujours un richard; même s'il perd parfois une partie de sa richesse, il s'enrichira encore davantage.*

Tòlò à nyóngó wí dò bílá kà dè kó à gó.

Wí kpá ngbànggà, kó à dò mò fútá nè bóé, wà bá sè ngámò há à gó.

"Un chien ne mord pas la personne avec un pot de boule de maïs en main."

◇ *Quand on a de quoi payer une amende, on ne souffre pas.*

Wà dó kòlálá gbè tè gènè ngó, nè mbòlò bá à. Ou : – nè mbòlò bá à.²⁸

Mò kó wè dè mò ké mó wiá tè dè nè nì, nè mò té zì tè mò gó, mò dé mà dò tí.

◇ Mò wí kpámò gè, mò té dè silá kpámé 'dà mò gó, wè ké fiò kpá mò, nè mó là sè mènò 'dà mò íkó.

"Quand on tarde à tuer une poule pour un visiteur, elle sera prise par la civette." Ou : – le rhume la tue.

◇ *On ne peut pas ajourner le travail qu'on doit faire.*

◇ *Reproche à un avare riche : "Quand tu vas mourir, tu laisseras tes biens."*

Gbà tè má té, nè gá fòlò má níí.

Gá tè yóló ngó, kó má té, nè gènè kó fòlò à à gá sà'dè, né ndé má gbàngà sè à.

G.n.n. : gá wí tàbì wí kpámò fé, nè wínò vè wá gbàngà sè.

"Quand un grand arbre tombe, le pénis de l'éléphant se ratatine."

²⁸ ... nè mbòlò bá à = nè gbànzímbá bá à : *et la peste aviaire la tue;*
ou : nè mbòlò bá à = nè nzàngàtibíà bá à : *et la mangouste la tue.*

C.-à-d. : l'éléphant tressaille.

◇ *La mort d'un richard ou d'une personne importante met tout le monde en émoi.*

48. Wí ò dĩ mò kpó, há à há ngámò há mò

C'est celui qui est proche de toi qui te fait souffrir

Mòli bà wi yá wèlè ké 'dò lí 'dí gò, wèlè ké nzâ ngà há bá wi.

Wè ké wèlè ké nzâ ngà, à à wí sènè mò, sè nè à kífí, n'á lé tí lí 'dí, nè à bá mò dè.

G.n.n. : wí ké ǎ nyèlè dĩ mò há ngámò há mò gò, né ndé wí á wèlè ké nè dò á fàlá nè kpó, há à há ngámò há mò.

"Ce n'est pas le croco dans l'eau qui attrape un homme, mais celui qui est sur la terre ferme."

◇ *Ce n'est pas un étranger qui te fait souffrir, mais un proche parent.*

Kpáná kǐ mò ó nè mò áká ndítà.

'Dá mò nú tǎá 'dà mò bóé, nè mò té àká gèlé wí gò, mò áká ówí ò kǎ nè.

◇ 'Dá mò ó bóé ndé, nè nè 'dáfá dé nú félé kùlà.

"Si ton pot est brisé, questionne le rat (qui vit dans ta maison)."

S'il y a des difficultés (malheurs, maladies, mésententes, etc.) dans ta maison, cherche la cause chez ceux qui y habitent.

◇ *S'il y a une palabre dans ta famille, arrange-la en famille.*

Fɛ mó gbà zèmbè, má yóló nú kàvwú. Ou : ngálángbá tè gbà zèmbè —.

'Dá sàkó lí zèmbè dǎlǎ, yá má yóló dò wálá 'dá kàvwú, wè ké wà ó tí kùkù fàlá nè kpó, nè wà í tí tǎlè tè ngbà wà vè.

◇ Sàkó lí mó 'dángá, ndé má yùlà 'dá òwínò mó lílí tè dúngù dĩ wà ní.

"La mauvaise réputation de la grande anguille lui vient de l'huître" qui vit avec elle.

◇ *La mauvaise réputation de quelqu'un lui vient de ses intimes.*

Fɛ mó gbà tè má yùlà kǐ nyàkà túlù.

◇ Sàkó lí mó 'dángá, ndé má yùlà 'dá wínò mó dúngù dĩ wà ní. Wè ké wǎ tǎ gò, yá gèlé wínò wà í sè fàlá nè gò.

“La mauvaise réputation d’un grand arbre lui vient de la liane ‘túlú’”, qui y grimpe le long.

◇ *Voir le précédent.*

Tòlò tẹ̀mbẹ̀lẹ̀ nyóngó mọ̀, nẹ à kpá nǚ. *Ou : – nẹ à kpá gbàlǎ.*

Tòlò ké à dé sà dǔ mọ̀ à nyóngó mọ̀, nẹ má kpá nǚ.

◇ Yàlì ngbà mọ̀ ké mọ̀ lili dò à wénà, nẹ mọ̀ lénggè nà, à dé sè mọ̀ dò ‘dá mọ̀ fàlǎ kpó gó nì, kó dúngú, nẹ à dǔ ‘dá mọ̀ dǔ mọ̀ ké má wià tè bà ngámò há mọ̀ gá wénà, wè ké ǎ í tí dóló òlò mọ̀ vè.

~ Tàbì : wí ké à ókóló mọ̀ dò ẹ̀fẹ̀ lénggè wénà nì, mọ̀ kǎ mọ̀ má è sè há a.

“Un chien qui te flatte te mord jusqu’au tendon.”

Ou : “– jusqu’à l’os.”

Un flatteur finit par dépouiller celui qui l’écoute.

◇ *Méfie-toi de tes amis proches!*

49. Wè ‘dà ngámò má kpá wélé nì

Le malheur prend l’homme par surprise

Bélé tǎà mbésé kǎ’bélé gó. *Ou : gbà tǎà nẹ̀ bélé nẹ̀, ndé má mbésé – .*

◇ Ngámò nẹ̀ kpà mọ̀, má mbésé mọ̀ dàti gó.

“Quand une grande maison se met à brûler, elle n’avertit pas le lézard.”

◇ *Un malheur ou la mort ne s’annonce pas. Sois vigilant!*

Kùndàmǐlǐ à tó mọ̀ ngbà’dó.

Mǐlǐ nẹ̀ tò mọ̀, yà à mbésé mọ̀ dàti gó, à tó mọ̀ ngbà’dó.

◇ Ngámò nẹ̀ kpà mọ̀, nẹ̀ ndé má mbésé mọ̀ dàti gó.

“Une fourmi te pique brusquement.”

◇ *Un malheur arrive à l’improviste.*

Hà nyángá ndòlò à mọ̀ tià lí. *Var. : dàtí kùndà à mọ̀ tià lí.*

Gá ‘dá mọ̀ má ndó nyángá nẹ̀ dò be ‘dá mọ̀.

◇ Wélé kǎ wè hà gá ngbànggà há ngbà à, nẹ̀ à ndó dò à dò bé sí’bílí lénggè.

◇ Owélé bǎà, tàbì wí wíli dò kénè à, bé lénggè bé sí kè má ngbàlǎ wà nì, kó wǎ kò wè ‘dàfà mà gó, nẹ̀ má gá bé sí bé sí, nẹ̀ ngbàlǎ wà ‘dángá.

“Le début de la cécité est une petite chose qui est entrée dans l’oeil”.

De grands malheurs commencent par de petits.

◇ *Celui qui veut te faire une grande palabre commence par de petites taquineries.*

Pápáná zù 'dòlò mé à sù'di.

Mò né sò 'dòlò, nè sù'dù hó gó'dó mò dàti, g.n.n. :

◇ 'dá mò tàbì ngámò né kpà mò, nè má ndó dò bé mò sí ;

◇ mǎ í fálà mǎlǎ kò zǎ ngbà mò dé 'dà mò, wé gésé lènggè nú à dé 'dà mò.

"La poche d'eaux des selles, c'est le pet."

C.-à-d. : le pet est le signe avant-coureur des selles.

◇ *De grandes difficultés commencent par de petites.*

◇ *Les paroles qu'une personne t'adresse trahissent ses mauvais sentiments à ton égard.*

Wé tè gbá guà té tè gbà gbélé guà, nè má nyé wèlèwèlè.

◇ Bé 'búsúlú lènggè wià wé kò gǎ lènggè.

◇ Tàbì : 'dá mé mò dé nì, má wià wé hà ngámò há gbà délé ówélé.

"Quand le feu d'une brindille gagne un gros bois de chauffage, il ne s'éteint plus."

◇ *Un petit désaccord peut causer une grande palabre.*

Kùndà à mǐlǐ, à tó gó'dó kpó wi gò.

◇ Mò té mòmò ngbà mò ké ǎ kpà ngámò gò, wé ké mbè, nè má kpà sè tǎ 'bò mò.

"Le malheur est une fourmi, elle ne mord pas le derrière d'une seule personne."

◇ *Ne te moque pas de celui qui rencontre un malheur; un jour tu subiras le même sort.*

50. Wé 'dà fà wúkò

Faire des avances à une femme

Bé à fí kǎ à kò kpáná wílí òlò bàá gò.

Mò mó kpásá nè, bé 'bé tǎ nè gò. Bé wé tè ò dò wúkó 'dà bàá à gò.

◇ Wà tǎ mǎ wé dùzú bé ké à lili dè sà dò bé sélé kóé 'da bàá à.

"Un enfant ne met pas la main dans la marmite de son père en son absence."

◇ *Un fils ne peut pas s'amuser avec l'épouse de son père.*

Kéfé kùsì kǎ mó iá, ndé kéfé nú dī bǎ sè gó.

◇ Mó fá wúkô wè bà à bà ndé, nè mò bé tē mó dǎtí há nàá à. Kó nàá à kǎá gènnè mó iá, nè ndé bàá a bǎ sè gó.

“Si la femme au foyer est d’accord, le chef de la maison ne refusera pas.”

◇ *Si tu veux épouser une fille, adresse-toi à sa mère; si celle-ci donne son accord, son père ne s’y opposera pas.*

Ngbòkò ‘dòlò ngbókà à sǎ ‘dángbà.

◇ Mò té hǎlǎ wí bà bókó bé ‘dà mó wè há mbili ‘dòkóló à gó, tuà ké má dè sè kpá wè.

“Si on force pour faire ses besoins, on fait sortir une hernie.”

◇ *Ne presse pas le fiancé de ta fille à verser la dot; cela n’aboutira qu’à des querelles.*

Wèlè mò wélà bá zú kpàkálà.

“Etre trop pressé attrape un poisson kpàkálà.” C.-à-d. : un poisson sans valeur.

◇ *Réfléchis avant de te marier, pour que tu ne le regrettes pas après.*

Mó ‘bána fá ndà‘bà, ndé mó sǎ dé zǎ vúdà gó.

◇ Mó ‘bána fá kô, nè nú mó té bà òwélé wúké gó, dǎ wà ‘dángá wè bá kóé ‘dà mó gó.

“Si tu n’as pas encore fini de ramasser des escargots, ne fais pas tes besoins dans les buissons.”

◇ *Si tu es encore au stade des fiançailles, n’insulte pas les parents de ta fiancée. (Voir aussi : Aller en visite, p.89)*

Wèsé gè gó, ndé wà á wè nú dī gó.

Bè zóngá bé ké à té bà wíli gó, ndé wà kálá mbili ‘dòkóló à gó.

Tabì : Bókó bé ké sábelé ‘dà à té wè gó, má wè nà, à bá wíli gó.

◇ Mè à lénggè kò‘dò dò òwínò wà bé bókó bènò ‘dà wà há wí wíli.

“On n’allume pas le feu devant la maison avant que le soir tombe.”

◇ *Reproche à un père qui empoche la dot de sa fille avant qu’elle soit mariée.*

Aussi : Il n’est pas bon de se marier trop jeune.

Zú wélé bá nù tē nú kà, ndé ǎ zǎ dé kpò.

Wí wíli à né tē nú tǎá ‘dà mbè ngbà à fàì, ndé ǎ zǎ dé mò ‘dí mò

◇ Wà tǎ má wè wí wíli ké à fá wúkô tí ngbà à.

“Si un homme s’assoit près de la boule de maïs, c’est qu’il a vu la bonne viande.”

Si on fréquente une maison, c’est qu’on y a vu quelque chose de bon.

◇ *Se dit d’un homme qui fréquente la maison de son prochain parce qu’il a des vues sur sa fille.*

Wà sáká hí tẹ́ lí fǎ nẹ́ gọ́.

Wà hó nẹ́ lẹ́ ngà, kó wà nẹ́ ngòè kpílí, sẹ́ nẹ́ wà sáká bọ́lọ́ ké dẹ́.

◇ Wà fá wúkò bà à bà tẹ́ lí gbà wàlà gọ́, wà fá à nú tọ̀à.

“On ne trie pas les hampes de flèches à l’endroit où on les cueille.”

◇ *On ne fait pas d’avance à une femme pour l’épouser le long des routes, mais à la maison de ses parents.*

Wà bé gòlé gbà mbìlì kó kòè gọ́.

Wà bé mò gá gòlé dò tí tǔ nẹ́ gọ́.

◇ Wà fá wúkó bà à bá dò úsú nẹ́ gọ́, wà fá à dé nú tọ̀à ‘dà wèlé à.

“On ne présente pas à la vente une chose précieuse dans un sac.”

◇ *Il ne faut pas courtoiser une femme en cachette, mais dans sa famille.*

Kòní ‘bána lí fò, yà wí fǎ nẹ́ à kpó wí gọ́. Ou : – ndẹ́ wèlé nẹ́ à wí kpó gọ́.

Bé zóngà à tẹ́ bà wílí gọ́, yà wí fà à à kpó wí gọ́, òwílí vẹ́ wǎ wíà tẹ́ fà à, sẹ́ nẹ́ à sáká dẹ́.

◇ Mò tẹ́ dẹ́ kílí fà ànggàlà wúkò gọ́, wẹ́ ké wílí à bínà.

“Le maïs qui reste dans le champ appartient à tout le monde.”

◇ *Quand une jeune fille n’est pas encore fiancée, n’importe qui peut la demander en mariage.*

Kúngbá mò zó gè, yà kúngbá òlò ngbà mò. (Voir aussi : “Orgueil”, p.53).

Wélẹ́ hó dé ngó mò òlò ngbà à, má wẹ́ ná, à dé wàli ngó nẹ́ gọ́.

◇ Mè à lẹ́nggẹ́ mbèsè dò wí ké à fá wúkó ké wílí à bẹ́à nì.

“Le mortier que tu vois a été employé par un autre avant toi.”

La femme que tu cherches a été la femme d’un autre homme.

◇ *Se dit d’un homme qui fait des avances à une femme divorcée.*

Bé sélé bẹ́ mífí tọ̀à hó kòlò’dù gọ́. Ou : – hó gǎlọ́ nẹ́ gọ́.

Bẹ́ à dé tò ké má wẹ́ dò ‘dà tẹ́ à gọ́, yà à wẹ́ sẹ́ tẹ́ dẹ́ mǎ gọ́.

Bé búlú bẹ́ wẹ́ tẹ́ è zǎ tẹ́ kpàsá bé zóngà gọ́.

◇ Mè à lénggé bà káfi nú kpásá bé zóngà, ké ă bà ză, nè à 'bílí bèlè nà, wí hà ză ni hà à yà bê.

“Quand un enfant balaye la maison, il n’arrive pas aux coins.”

Un jeune garçon ne peut rendre enceinte une fille plus âgée.

◇ *Se dit d’une grande fille qui prétend être enceinte d’un jeune garçon.*

Wèlé dùgbú kǎ, sè nè nú nè ká’bálá dè.

Mò né bà mò, nè mò áká wèlé nè dàti, kó à kǎ, sè nè mò bá dè.

◇ Mò fá wúkô, nè ndè wúké kǎ, sè nè mò bá à dè.

◇ Wà bá wúkô dò ngá nè gò.

“Si le propriétaire de la machette est d’accord, tu peux l’utiliser.”

◇ *On ne peut pas acquérir une chose sans le consentement du propriétaire.*

◇ *On ne peut pas épouser une femme sans son consentement.*

Gbà filá ngòlóbò, dǎkò ză nè.

Mbè wèlé, mò zó à, nè mò lénggé nà, à à sáká wèlé, kó mò né kǎlò dò â, nè ndè á dè gò.

◇ Wà tǎ mâ wé wúkó ké à dé zóngá wénà, nè ă fèlè wénà, nè ndè á ì tí dè tò gò, tàbì à yénggé ‘bò ví zù yàlí wénà, tàbì ă ì tí gí mò gò, ní dò ní.

“Un grand fruit ‘ngòlóbò’ mûr, mais piqué.”

◇ *Il ne faut pas se fier aux apparences.*

◇ *Se dit à propos d’une fille qui présente bien mais est une paresseuse ou une coureuse, etc., et ne convient donc pas au mariage.*

Gbàzǎ kǎ mbúlú mò.

◇ Wà tǎ mâ wénà wé dǎzù wí wíli tàbì wúkô ké wá kǎ wé bà ngbà wà wé wò tè kili tè wí íkó, nè ndè wà lénggé dò déá mò tè ngbà wà gò.

“La grosse mouche aime la pourriture.”

◇ *Se dit d’un homme et d’une femme qui se marient uniquement pour l’attirance physique, sans tenir compte de la valeur morale, du caractère, de la capacité de travail, etc.*

Lí ndà’bà á tǎ, kó à dàngá zùgbúlú tè. (Voir : Réfléchir avant d’agir, p.41)

◇ Wí tǎ mâ wénà à wúkó ké à kpá ngámò kó bá ngbà wí dò wíli a wénà.

“L’escargot est aveugle et a grimpé sur une souche.”

◇ *Parole de regret d'une femme mariée : "Quand j'ai épousé cet homme, j'étais aveugle."*

Wà kpá mọ̀ fùlù bisà òlò bélé wè gó.

Wè ké bélé wè 'dàngà mà vè ià.

Mò ké ngbà mò dà kǎ à à tǎ nè ià, mò wè tè bà mà wè dè dò tò gó.

◇ Wà tǎ mà wénà wè wí wílí nà, mò wè tè bà wúkó à ké wílí à bǎà nì gó.

"On ne trouve pas de matières pour confectionner un objet de coquetterie après un feu de brousse." (parce que tout a brûlé)

◇ *Se dit d'un homme qui veut épouser une femme renvoyée par son mari.*

Wà kpá dé mò òlò túnú gó.

Wí ké à 'bàná dò túnú lí à, ǎ là sè dé mò há ngbà à íkó gó.

◇ Mè à mbísá wè wà tǎ mà há wí wílí ké à fá wúkó ké wílí à 'bàná nì.

"On n'hérite pas de chose de valeur d'un vivant."

◇ *On ne peut pas faire des avances à une femme dont le mari est encore en vie.*

Wà fá gbàlǎ wè wúkó bà à bà 'dò yòlǎ gó. Ou : — lí wálá gó.

Wè ké mò fá wúkó dí nì, yà mò í sè tí déá mò tǎ à tàbì nú félé à gó

◇ Mò fá wúkó, nè mò fá à dé nú tǎà 'dà wèlè ǎ ngbóó, sè nè mò bá à dè.

"On ne choisit pas une femme à épouser après une fête dansante." Ou : — en route.

◇ *Avant d'épouser une fille, rends visite à sa famille pour pouvoir la connaître.*

Kándóló kpó nù, má ndóló mò kpú'dú gó.

Mò dá kándóló há wèlè ké á nyèlè dǎ mò gó nì, nè má ndóló sè à dò tǐ, má kpú'dú sè gó.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò wí ké á í tí fá kó nà, tàbí ówúkónò ké kpélé tǎánò 'dà à nì, dò tí tǔ nè wénà nì.

"Si la flèche est proche de sa cible, elle ne manquera pas de la toucher."

◇ *Reproche à celui qui a l'habitude de courtiser les filles de sa propre famille ou de son voisinage.*

Wà zé mbú tè á tǎà gó.

Wǎ wè tè 'dàngà mbìlì wè wúkó ké ǎ déá gbélé ià nì gó, à ó sè 'bò ó né òlò tǎ à zí dàtì nì gó.

◇ Wà tǐ mǎ wénà wè kpàsá wúkô ké à bá 'bò wíli, wè bè ná, wà té hà 'bò mbìli 'dòkóló à gò, wè ké à kó sè 'bò gò.

"On ne blanchit pas une maison délabrée."

Dépenser de l'argent pour une vieille personne est peine perdue, elle ne deviendra plus jeune.

◇ *On ne donne pas de dot pour une vieille femme, elle n'aura plus d'enfants.*

51. Wè 'dá bá ngbà wi

A propos du mariage

Kòlǎ kò títòlè 'bána ngó nè gò. *Var.* : kòlǎ kó kpó yà à sí ngó nè gò.

◇ Bé ké ǎ 'bána bé íkó, kó à bá wúkô, à dé sè gbèlè dò wúké ní gò.

"Une poule qui pond le matin ne reste pas dessus."

"Une poule ne couve pas le premier oeuf qu'elle a pondu."

◇ *Un garçon qui se marie jeune ne vieillira pas avec son épouse.*

Mò kǐngíli tè zǎà, yà mò tí nè.

Var. : wà kímíli tíá tè zǎà, ndé zùgbúlú tè tí nè.

◇ Wúkô ǎ bá wíli, nè à né 'dá owélé à, nè ǎ kò wè sí nè gò, má bé ná, gèlé mò bóé, tàbì lènggè, tàbì ǎ ià silá à ngó gèlé wí wíli.

"Si tu n'arrives pas à rouler un tronc d'arbre, c'est qu'il y a qqch en dessous".

Var. : "– c'est qu'il y a une souche en dessous."

◇ *Si une femme mariée refuse de regagner le toit conjugal, il y a une raison, p.ex. : un différend avec son mari, ou un autre homme.*

Wúkô yú ngó kèlèkpá wè fiò bē gò.

Wúkô wè té là wíli à wè ngámò ké má kpá wà nú tǎà 'dá wà ní gò.

~ Wà tǐ mǎ há wúkó ké à fá wè là nú tǎà wí wíli wè bé mólà, fiò bē, tàbì gèlé ngámè ní.

"La femme ne fuit pas le lit conjugal à cause du décès d'un enfant."

◇ *Une femme ne peut pas quitter son mari à cause des difficultés dans le ménage.*

Tè mó dò yù gbà tú 'dóló kòlǎ ndé, mò té fànà gbà dú kálá mò títòlè gò.

Dò títòlè, kòlǎnò wà hǎà nzà 'dá kàlà gò, nè wà té sǎ nè. Né ndé mó kò wè 'bàlà mǎ gò, nè mò 'bó, kó wèsé tó, kó kòlǎnò wà yénggè, sè nè mò fáná kálá mè 'dá

mó dè. Kó mó dé ní, nê ndé mē ké mó fáná nì, má é sè dǔ gò, wè nyéné mē 'dà mó.

◇ Wí wílí à dé nyàkàlì wénà, à kó sè dò kéné dǔó gò, nê à sè dò dǔá bē bínà, yòlò ngó nyàkálí 'dà à.

bé gùlà tàbì à dò wí nà mó à wè galà à bínà, má wià nà, à ngándá dò kǔ à, sè nê à kpásá dè

“Si tu répugnes à la saleté, tu tarderas à avoir des enfants et tu n’en auras pas beaucoup.”

◇ *Ou : si tu as peur des difficultés et des embarras d’un ménage, tu n’auras pas beaucoup d’enfants.*

Kpó kò à silà dèngbè, tòlò bá kǔ mó ià, nê mó sámá kà. Ou : bókò à —

◇ Wúkò à zù à kpó dé kǔ mó, kó mó fòmò à á dià gò, kó à lá kǔ mó ià, nê mó dùngù sè ànggàlà.

“Une seule femme est comme le foie d’une petite antilope : si un chien le prend, tu mangeras la boule sans accompagnement.” Ou : “une fille —.”

◇ *Respecte ta femme et prends soin d’elle, car si elle s’en va, tu seras célibataire.*

Ngúmbá tè wàlà ó kǔ mó, nê mó kpà sè dótòlò.

Dótòlò mē à tè zámò, má ngándà gò, má wè dò ngúmbá wàlà gò.

◇ Wúkó ké mó bà zí à nì, ǎ là mó, wè ké mó dè à dé gò, nê ndé mó bá mbé wúkò, à wè sè kǔ dò á gbélé wèlé kê gò.

“Si le manche de ta houe se casse, tu le remplaceras par un bâton de dótòlò.” (Dótòlò est le nom d’un bois de peu de valeur)

◇ *Prends soin de ton épouse, car, si elle te quitte et que tu en épouses une autre, cette dernière ne vaudra pas la première.*

Kòé mó wí gbè nzà ó dé 'bákà wèlé nê.

◇ Kò mó wílí ó gèlé fàlà gò, à ó kò tǎà 'dà wílí à

“La gibecière du chasseur de civettes se trouve à sa propre épaule.”

◇ *Une femme mariée demeure dans la maison conjugale.*

Bílá lì nyélé nú kòlò nê gò.

“Le gobelet doit se trouver près du récipient d’eau.”

◇ *Voir le précédent.*

Kpílí kò ndèlè kútú, nè mò té dà há zàmbèlè gó.

Wè ké ngáwí inà ià tẽ nè dó'dò, má gbé sè 'bò sà'dè gó.

Mò ké má 'dàngà ià, mò té hà 'bò mà há ngbà mò dò yálà gó.

◊ Wí ké ǎ dèà gbèlè ià, à té fà 'bò wúkò dò yálà gó.

"Si les flèches sont moisies dans le carquois, ne les tirez pas sur une antilope."

Car le poison des flèches n'aura plus d'effet.

◊ *Se dit d'un vieillard qui fait des avances à une femme.*

Wà gbá zǎ wí wílí, yà wà kpá dónò bē tí gúlú à gó.

Ou : mò gbé wí wílí, ndè mò kpá — .

◊ Mè à lénggè ké nàà bē tǔ há wílí à ké à zé bē 'dà wà yálá íkó, wè bē nà : "Mò á mó bà zí tòlò bē nì kò zǎ mò ndè?"

"Si on ouvre le ventre d'un homme, on ne trouve pas d'embryon en son sein."

◊ *Se dit par une maman à son mari qui frappe son enfant. "Ce n'est pas toi qui l'a porté neuf mois en ton sein." (Voir aussi : Le droit du plus fort, p. 104)*

Bē zó kútù kútù, nè à tǔ ná, tià ! *Ou :* — nè à tǔ ná, ǎ tià!

Bē à zó ówí kò à, wà té kpá wè kútù kútù fàì, nè à lénggè ná, bá ngbà wí 'dà wà á 'dàngà ià. Nè ówínò wà tǔ há à ná : "Mò té lènggè dò kí nì gó, bá ngbà wí 'dàngá sè wè kpá wè nì gó".

"Un enfant voit kútù kútù (ses parents qui se querellent) et dit : tombé!"

Un enfant voit ses parents se quereller et pense que le mariage est fini.

Alors les gens lui disent : "Non, un mariage ne se désunit pas suite à des disputes!"

Mò kálá wúkónò dó fěé, ndè mbèé wà à wí gí silà mò.

◊ Wí dò dǎá wúkónò, nè òmbè wǎ zèlè sè tẽ à wénà, nè mbè gó mbèé nè ǎ gbě nè à dò ìnà.

"Si tu épouses beaucoup de femmes, certaines cuiront ton foie."

◊ *Se dit à propos d'un polygame dont les femmes lui causent beaucoup de difficultés.*

Mò ́ ngó kèlèkpá màndélé, ndè mò ́ yàlà gó.

◊ Mò bá wúkò tàbì wí wílí ké à kpá wè dǔ mò fàì, nè tè mò ́fě sè gó.

"Si tu te couches sur un lit avec des punaises, tu ne dormiras pas."

◊ *Si tu épouses une femme acariâtre, tu ne seras pas en paix.*

Ndòtí kònì yà kènggélè. (*Voir aussi : L'homme n'est pas éternel, p.64*)

Kònì hó kènggélè ià, yà má kùà ià, má hó sè 'bò bé bóló nè gò.

Wúkò kùà ià, ă hǎa kpàsá nè ià.

◇ Wà tǝ mǎ hǎ wí wíli tǎbì wúkò ké wǎ kùà bé zǎ wà ià, wè mbèsè wà nà, wà lá fàlà déà mò mó bē, nè wà dé mò tē wà ó nè kpàsá nè.

"La fin du maïs, c'est lorsqu'il fleurit."

La femme qui a accouché perd son éclat.

◇ *Se dit à un père ou une mère d'enfants, pour qu'ils se comportent en adultes responsables.*

Mò máná kùlúsà, nè mò máná dò wálá nè sù. *Var. : wà gbótó tǎ sà dò wálá nè.*

◇ Mò bá wúkò tǎbì wíli òlò ngbà mò, nè mò bá dò bènò 'dǎ à, nè mò gálá wà ó nè ké wà à òbènò 'dǎ mò nì.

"Si tu tires les tiges de la courge, tire-les avec tous les fruits."

◇ *Epouser une divorcée ou une veuve, c'est adopter aussi ses enfants.*

Púpúlúpú 'dǎ mò fò tǎà bíná. *Ou : kpókólókó 'dǎ mò — .*

Lè mílí tǎà dò ngbànzà, nè gènè kó mē à gǎ nè, tǎbì bé dó nè, lí mǎ à ngbànzà, nè lè mílí dò tǎà íkó.

Wúkò, tǎbì à bé sǒló kili tē wí, tǎbì ngúsú nyángá nì, tǎbì ă dē zǒngá gò, nè ndé wà vè lí wà à wúkò, wǎ wià wè gbàkà mò.

◇ Wí tǝ mǎ à wí wíli ké kénè ă ì tí dē tò gò, nè fò gbálǎ zǎ à bíná, nè gèlé wínò wà má ngó à ngàlàngbà nú wí wíli nà à bē à, sē nè wí wíli tǝ gbà wè nì hǎ wà wè bè nà, gènè kó ná mē nì, nè ndé à fàì à kénè è, à gálá è gálà.

"Il n'y a aucun balai inutile."

Il n'existe pas de femme sans valeur, toutes sont utiles.

◇ *Réponse d'un homme marié à ceux qui médisent de son épouse, en disant qu'elle est laide, qu'elle ne travaille pas, etc. Alors le mari cite le proverbe pour défendre son épouse : "Malgré ses défauts, elle me convient."*

Mò kpá kpálá 'dǎ tòlò, n'ǎ díli 'dǒlò gó'd'ǎ nè tí kú mò.

Var. : 'dǎ tòlò yáká mbòè dé tē wèlé à.

Tòlò mò mò bóé, nè dúngú, nè à tē zǔ mò mò ówélè, nè mò fùtǎ sē òlò zǔ mò 'dǎ à fàì.

◇ Mò nè bà wúkò tǎbì wíli, nè mò kènggélè à ngbóó sē, dǎ dò 'dò, kó mò 'bǎ tē mò gò. Wè ké mò bá à wí ké à dé 'dǎ mò wéná, nè ă zèlè sē tē mò wéná

“Si tu as un chien de mauvaise race, il essuiera son cul à ta cuisse.”

Var. : “Un mauvais chien secoue la rosée sur son maître.”

◇ *Une femme qui se méconduit engage toujours son mari dans des palabres.*

52. Wè 'dà dālā óbê

L'éducation des enfants

Gèlé ngbà mò hónó kúlí mò, ndé má 'bélé sè gò.

Mò kó bē, kó gèlé wí dālā à, yà à gá sè dò díá nè gò.

◇ Mè à lénggè kò'dò dò ówí kò bē ké wà lá bē 'dà wà dé kó gèlé wèlé ná à dālā à.

“Si une autre personne couve tes oeufs, ils ne vont pas éclore.”

◇ *Reproche à des parents qui laissent leur enfant dans les mains d'une autre personne pour l'éduquer.*

Gèlé nàà kòlā gú mò, nè sálá 'bàkà mò hó nzà.

◇ Gèlé wúkò à dālā bē mò ngbà à, nè ndé a dālā sè a dò díá nè ó nè wèlé bē ní gò.

“Si une poule étrangère se perche sur toi, tes ailes resteront dehors.”

◇ *Voir le précédent.*

Bé 'bélé kòlā ó kó gèlé tàà gò.

Bé 'bélé kòlā 'báná dé ké zǎ nàà à, nè nàà à gú à dé tí sálá 'bàkà à, nè tē à bá wè, dó kó à fé tē gēè gò.

◇ Mò kó bē, má wíà ná, à ó dé tí mò wèlé à, sè á ǎ í tí mò dē.

“Un poussin ne loge pas dans la maison d'un autre.”

◇ *Un enfant doit habiter chez ses parents pour qu'ils puissent l'éduquer.*

Tòlò gógò fǎlò gáná wèlé nè gò.

◇ Mò kùà óbē, nè mò té dē tǐlǐ dālā wà gò.

“L'éléphant ne se fatigue pas à porter ses défenses.”

◇ *Les parents ne peuvent se lasser d'éduquer leurs enfants.*

Ndélé bē gènè bē nè à wé dùzù 'dòlò gó'd'á gò.

~ Wí kò bē, à bē gènè bē nè à wé wúkúsú déá mò 'dà à gò.

“L'oiseau 'ndélé' ne refuse pas son petit à cause de ses excréments.”

◇ *Un père ne peut pas renier son enfant à cause de ses méfaits.*

Támbálá nyángá nàá kòlá gbé bé nẹ à gò.

Owí kò bẹ wà zé bé nẹ wà fàlà ké à dé 'dá mò, né ndé wẹ gbẹ à gbẹà gò, né ndé wẹ bọlò à tàkó à lá fàlà 'dá mẹ ni dó'dò.

"La patte de la mère-poule n'écrase pas son petit."

Même une punition sévère donnée par les parents ne tue pas un enfant.

◇ *Admonition à un parent de n'être pas trop indulgent envers son enfant.*

Báwẹ li bélé tùlù gò.

Mbùlà ké ówí kò bẹ, tàbì étúmbù wà há há bé 'dá wà ké à dé 'dá mò wénà nì, má gbé sẹ à gò, má é sẹ 'bò dàni tẹ à gò, né ndé má gálá à tàkó à lá fàlà 'dá mènò à dé mà nì.

"L'eau chaude ne brûle pas les habits."

◇ *De sévères punitions pour corriger les enfants ne les tuent pas.*

Se dit parfois d'un fils ou d'une fille qui se méconduit et est morigéné par ses parents, dans le sens de : "Leurs paroles ne me tueront pas."

Wà ndó nyángá dàngà tè dò gùlù nẹ.

◇ Bẹ 'bàná bẹ sí, à tẹ nẹ nò gò, nẹ mò ndó nyángá hà mbùlà há à sí sí dò 'dá gá 'dá à.

"Pour grimper à un arbre, on commence toujours par le bas."

◇ *L'éducation des enfants commence dès le bas âge.*

(Voir aussi : Le travail, p.21)

Lì nẹà zù é kpó nẹ má gù.

◇ Wélẹ tàbì bẹ à dò wí bọlò à bínà, né ndé à dé sẹ gbálá wẹ déá mò gò

"L'eau qui coule toute seule fait beaucoup de méandres."

◇ *Un enfant a besoin d'une personne pour le guider.*

Bé sélé kénzà, nẹ gbà wálá tè nú à.

Bé kénzà bá gbà wálá tè nú à, wẹ ké ă zǎà 'dá ókpàsá wà gè, né ndé má wẹ dò à gò. G.n.n. : bẹ tǎ gbà lènggè, má bé nà, ă zílà mà nú kpàsá wí.

◇ Má wẹ ná, ówí kò bẹ wà té dẹ 'dá mò tàbì wà té tǎ 'dá lènggè dé gbálá bènò 'dá wà gò.

"Un tout petit singe, il a un gros fruit à la bouche."

Tel père tel fils, telle mère telle fille.

◇ *Reproche à un parent qui se conduit mal en présence de ses enfants.*

Wà gá bē nú kǎ kálá gó. *Ou : – nú fǎ kálá gó.*

Wà ámbá bē tē mò ké á í ná má á ngá ní gó, ó nē dē sà dò kálí wè, dà kílánggè, tē gbàgbàú nú kǎ mólì, ní dò ní.

◇ Wà tǎ má wè bē ké zálá à là wéná, ná : “Nè é à, kó à zó ò lí à.”

◇ Wà tǎ gbà wè ní wè bē, nē ndè kpàsá wí à zélé.

“On n’empêche pas un enfant de jouer près du trou de crabes.”

Ou : “– près du panier de crabes.”

Laissez l’enfant expérimenter par lui-même. Il apprendra, suite à des expériences fâcheuses et des contretemps.

◇ *Se dit à propos d’un enfant désobéissant qui ne veut pas entendre raison :*

“Laisse-le faire, il verra de ses propres yeux.”

◇ *Se dit à propos d’un enfant, mais on vise aussi les adultes.*

Wà tǎ mbúlá gbà gbálá kólò há bē kólá tǎà gó.

◇ Wà tǎ mbúlá há bē wè ‘dá mènò vè gó, à dé kpá, kó à kpá zélé tē wè nè, sè nè á í sè fálá nè, nè á yù sè mà.

“On n’avertit pas le poussin des grosses gouttes de pluie qui tombent.”

◇ *On ne déconseille pas à un enfant tous les maux, il expérimentera lui-même les inconvénients. (Voir aussi le précédent)*

Gbàbìlìndì tǎ ná, mò hó mì.

Gbàbìlìndì kótó ‘bètè, n’á dé dò tǎà ‘dá à, n’á kálá otáládòkò, nè à á wà kǎ nè; nè à hónó wà fài, nè wà ‘bélé, nè wà hó bē gbàbìlìndì. Kó òkpàsá wínò wà nē zèlè gítí gbàbìlìndì “hú hú hú” ní, nè wà ná, gbàbìlìndì tǎà há táládókónò ní ná “hó mì, hó mì, hó mì.” Nè táládókè hó gbàbìlìndì, nè à búlú.

◇ Bàá bē fá ná bē ‘dè è hó è, tàbì wí dàlà bē, à dálá bē ná, à gá dò tèle tē à ngbóó:

“La guêpe dit à la larve : sois comme moi!”²⁹

◇ *Un père veut que son enfant devienne comme lui; un initiateur forme son initié à son exemple.*

²⁹ En construisant son nid, dans lequel elle met ses larves, la guêpe chante “hú hú hú.” Alors les anciens prétendent qu’elle chante : “Hó mì, hó mì... (devenez comme moi, devenez comme moi...).” Puis les larves deviennent des guêpes et s’envolent.

Mò dàlà kà 'bá ná nù gò. *Ou* : mò kàmà kà — .

Bé ké mò dálá à fàì, à 'bá ná sè dò bē fàì gò, ǎ gǎ sè, nè à hò sè wí wíli tàbì wúkò. Mbè wà tǔ mǎ wé òngbò tē gǎ tē wélé ké mò zò zì à dò bē.

Né ndé gǎ gúlú né mǎ dèlè wénà :

I. Mè à lénggè àlà nù 'dà wí ké à dálá bē, nè fò wí gálà à tǔ nè bínà. Nè à ná :
"Mbè kǔ tǔ kpó, nè bé gè ǎ gǎ sè, nè nè sèngèlā sè dò à, nè nè tē sè wé à, tàbì nè nè sè 'dà à". Wí tǔ mǎ wénà à :

- nàá bé ké wíli à à lá bènò dé kǔ nàá wà íkó, à gálá à gò;
- tàbì yàá bé ké òwí kò bé wà lá bé dé kǔ yàá à;
- tàbì wí dàlà bé gúlà, nè òwí nà nò 'dà bé nì wà lénggè dò à gò.

Mbè wí dàlà bé nì tǔ 'bò ná : "È nyóngó màkó dé lí à kpá"! , tàbì : "È ngbóló bílā dé zù à kpá!"

II. Mè 'bò à lénggè àlà nù 'dà wínò ké wà dala bē mó gèlè wí. Mbè wà tǔ mǎ há nàá bé ké ǎ kùà zì búlú bé 'dà à dò gèlè wí wíli. Kó ǎ bà 'bò gèlè wíli dò bé dé kǔ à. Né ndé òwèlè wí wíli nì wà dálá bé fàì, mǎ ké wà tǔ ná, lò dálá bé gè dò yálá íkó, à bé mó lò gò, à dúngú dē ó nè dúnggì nì íkó, 'dà kálá sí, nè ǎ là sè 'dà wèlè à íkó.

Mbè nè wà tǔ 'bò ná : "Bé gè à à kámá búlú; bé ngà'bó" tàbì "à à gǎlā dúnggì; à gǎlā nzótéé, 'dà kálá dí yà á búlú, kó á là iá," gúlú nè ná : "à à gèlè wí, wà dálá à, há à gǎ, nè á sì sè 'dà òwèlè à."

"Ce qui est nourri à la boule de maïs ne reste pas petit."

◇ *Se dit pour admirer une personne qu'on a connue comme petit enfant et qui est devenue un grand garçon ou une grande fille.*

Mais souvent le proverbe est cité comme plainte par une personne qui élève l'enfant d'une autre famille dont les membres ne l'aident pas. En citant le proverbe, la personne veut dire : "Un jour, l'enfant sera grand et vous viendrez le reprendre pour qu'il vous aide; et moi, je ne pourrai pas profiter de mon travail."

Mò dálá zùbù, nè zùbù dálá mò.

Mò á wòkòsò ngó zùbù, kó mǎ mbúlú, nè mbúlú wòkòsè nì mǎ dàlà sè nwá sággò há mò. G.n.n. : mò dálá bē, nè bé nì á dàlà sè tǔ 'bò mò.

◇ Mbè wà tǔ mǎ wé ngàndà sílā wí dàlà bē.

◇ Mbè mò tǔ 'bò mǎ há wí ké mò há zì dé mò há à, nè dí dǔ nì, à há tǔ 'bò dé mò há mò.

◇ Nè mbè, wà tǔ 'bò mà wè kò'dò dò wí kè ǎ kǎà nà, ówélé wà gálá à fàì, né ndé à wélé nè à há mò há wélé gò.

"Si tu alimentes un tas de compost, le tas de compost t'alimentera".

Si tu prends soin d'un enfant, il prendra soin de toi plus tard. Ou : si tu aides ton prochain, ton prochain t'aidera à son tour.

◇ *Se dit d'une personne reconnaissante qui te rend un bienfait.*

◇ *Se dit aussi comme admonition à une personne ingrate qui aime recevoir mais ne donne rien aux autres.*

Tòlò kpásá tē wò dò 'dà mbúlú zù gà.

Tòlò dò wò, nè à mó ngó là'dà zù gà à, nè má mbá lí wè kè má bá à ní.

◇ Wí kò bē, à kpásá wè dùzù óbénò 'dà à.

"Un chien échappe à la faim à cause de son pénis flétri."

◇ *Eduquez bien vos enfants, car ce sont eux qui vous aideront dans vos besoins.*

Mò ́ dé salá gògò mó, ndé lèfè mó nyélé tē nè gò.

Bé 'dà mó dé 'dá mò, nè mò té là fálá tò mbùlà há à gò.

◇ Wà tǔ mà dò mbùlà hā bàà bē, kè déá tò 'dà bé 'dà à dè gò, nè à ká mò tē nè íkó, à wélé wè gò ní.

"Lorsqu'un objet se trouve entre tes dents, ta langue ne s'en éloignera pas."

(Voir aussi : Relations familiales, p.71)

Un père ne doit pas cesser de prodiguer des conseils à son fils.

◇ *Reproche à un père de famille qui néglige l'éducation de ses enfants.*

Wà tǔ mbúlá gázá dò kpólò dé gó'dó wí gò.

Kpólò mē à zélé gázá. Kó má dé kè zǎ kú mó, má bé nà, mó dè mbúlá gázá dò díá nè gò, ní à mò té tǔ tē 'bò mbùlà há mbé gázá gò.

◇ Wí kè à dé 'dá mò wénà, ǎ wè tē tǔ mbùlà há gélé wí, tàbì há bē gò.

"Une personne qui a des boutons "kpólò"³⁰ sur le derrière ne donne pas de conseil aux autres."

³⁰ Kpólò : nom donné aux bosses ou boutons sans pus qui apparaissent sur le corps. Cette maladie est attribuée à la non-observance des instructions de l'initiation. Les boutons "kpólò" sur le corps de quelqu'un montrent que celui-ci n'a pas obéi aux instructions de l'initiation et n'a donc pas le droit d'instruire les nouveaux circoncis.

◇ *Un homme plein de défauts ne peut être un bon conseiller ou un bon éducateur.*

Fé mò ó nú zǎ nàà dàfà, má nú zǎ bé nè à.

Var. : fé mò ó zǎ nàà dùà, nè má ó zǎ bé 'dà à.

◇ *Bê dé mò tǎ à né òlò wí kò à.*

"S'il y a une tache blanche sur le nez de la maman-singe, il y en aura aussi une sur le nez du petit." Var. : "S'il y a une tache blanche sur le ventre d'une chèvre, il y en aura aussi une sur le ventre du petit."

Tel père, tel fils; telle mère, telle fille.

◇ *Les enfants héritent les vertus et les vices de leurs parents.*

Bé yélè hó yélè. Var. : bé zǎ tòlò hó tòlò.

"Le petit d'un buffle deviendra un buffle."

Var. : "Le petit d'un chien deviendra un chien."

◇ *Même sens que le proverbe précédent.*

Mó ngbòlò lí 'dò tánà gò, ndé à gò nò gò.

Var. : tánà à ó tí mbúlú tǎ, kó mó yèkè tǎ à gò, ndé à lá sè gò.

Aussi : mó 'dè wè gó'dó kòlì gò, ndé à né nò gò.

◇ *Mó kó bê, kó mó tǎ mbùlǎ há à gò, yà à zélé sè mò gò*

Bê dé 'dá mò, kó mó zè à wè 'dá mè ni gò, ndé à lá sè fàlá nè gò.

Mò tómbó bé, kó à dílí yálà wénà, nè mò ó dà zù à, sè nè à né dè.

"Si tu ne frappes pas la tortue sur le dos, elle n'avancera pas".

Var. : "Si tu ne pousse pas la tortue sous l'arbre pourri, elle ne bougera pas."

Aussi : "Si tu ne mets pas le feu au derrière du mille-pattes, il ne partira pas."

◇ *Si on ne reprend pas un enfant paresseux, il sera désobéissant, il ne fera rien de bon.*

(Voir aussi : Oisiveté, p. 15)

Pòè tǎ póé kóló tǎ gò.

Tǎ gú ià, kó wà bóló, yà má bóló gò.

Bé ké zù à ngándà ià, gènè kó mò tǎ fàl, né ndé à zélé sè mò gò.

◇ *Bê 'bàná bé sí, à té nè nò gò, nè mò ndó tǎ mbùlǎ há à, sè à ǎ zilà mò dè.*

"On ne peut pas redresser un arbre sec."

◇ *Se dit d'une personne qui n'a jamais appris à obéir : il ne pourra plus changer d'habitudes.*

◇ *Aussi : L'éducation des enfants commence dès le bas âge.*

Kpó bē dé làkà zàlá kúlí kòlà gò. Var. : kpó bē dé làkà zàlá gò.

Làkà zàlá kúlí kòlà mē à kúlí kē kòlà á 'bélè sú, nè à lá tálá mâ ni, ndé à 'bélé sē 'bò mâ gò.

◇ Mò kùá bē kpó, nè mò té lèlè à gò, tàbì mò té è tè tí à gò, kó mò dálá à dò díá nè ná, à hó gbàlà wélè, wè ké, fò gèlé bē wè ngbàlà sē nú félé kùlà òlò mò bínà.

"L'enfant unique ne peut pas être comme un oeuf brouillé."

◇ *Si tu n'as qu'un seul enfant, ne le gâte pas, mais veille à ce que son éducation soit assurée, parce qu'il est le seul pour continuer ta lignée.*

Wèlé kòé há à í tí mò kǎ nè.

Wí kò bē, à há à í tí déá tò 'dà bē 'dà à.

◇ Wèlé bē ngbóó, à há à dálá à.

"Seul le propriétaire de la besace en connaît le contenu."

◇ *Comme les parents connaissent le mieux leurs enfants, ils sont les plus qualifiés pour les éduquer.*

Wà dá mò dò 'dà bē, nè wà ló lí à.

◇ Bē dé 'dà mò tè mò, nè mò té zè à dò 'dà ké zà mò nǎlǎ ní gò. Mò dé ní, nè mbè mò zè sē à ngándá wénà, nè mbè à kpá dànì tàbì gbínà, né ndé má hà sē ngámò há à wénà.

"Si on renvoie un objet à un enfant, on risque de lui crever les yeux."

Si tu punis ton enfant trop sévèrement, tu risques de lui nuire.

◇ *Si ton enfant t'a fait du mal, ne le punis pas avec colère, mais corrige-le avec douceur.*

Kpè dāti há kpó mbòé

Wí kpè dāti, à há à dé ngá déá tò.

◇ Kùtí bē kó nú félé kùlà, à kpé dāti òhò dé 'dò à.

"Celui qui est le premier de la file se fait mouiller par la rosée."

◇ *Les parents doivent se donner de la peine pour leurs enfants, les frères aînés pour leurs frères et soeurs cadets.*

Kǎ wí yó lí wálá nú wí fàlà kpó gó.

Gènè kǎ gbà tǔ, nè ndè kǎ mǎ má bǎlò sè dé nú mǎ ngbóó.

Bénò wà yó sè tí òwí kò wà gó, nè òwí kò bē wà yó tí benò 'dà wà gó. Gènè kǎ kò gbà dó, tàbì wǎ gónò sàngá tē ngbà wà 'dǒ nè nyèlè wénà, tē wà élé sè ngó ngbà wà gó.

"La main ne se trompe jamais de chemin vers la bouche."

Même la nuit, la main retrouve la bouche.

◇ *Les enfants et les parents se reconnaissent même dans une foule ou même après une longue séparation.*

Sá'dé kòkò tē é dò nù á sá'dé dè nò.

Bé gùlǎ ké gèlè wélè à zó mò tē à, nè ndè wǎ kǎ sè wé zèlè tē à dò déá tò wénà, ná mē ní nè 'dò fàlà ǎ ǐ sè tí déá tò wénà, nè ǎ kpà sè díá fàlà nēá ngó òbénò ké òwí kò wà wà bóé ní, sì ngó déá mò tē à.

◇ Mē á lénggè òngbò dò díá déá mēnò 'dà bé ké wà zó zì à ó nè ké à dò gùlú nè bíná ní.

"Un animal qui s'enduit de boue est un animal gras."

◇ *Se dit d'un enfant qui a grandi dans une situation précaire et a dû se débrouiller seul. En faisant de petits travaux, et par ses efforts et son intelligence, il arrive à survivre et devient une personne de valeur, à l'étonnement des gens qui l'ont connu comme un petit malheureux.*

Bílí òlò wákálá lí má bá kpòngbòlò.

Wà ndó bìlì òlò wákálá lí há kǎlì dò dà mànggà, nè ndè há kpòngbòlò gó. Kó kpòngbòlò nè là dí ní, nè má bá à òlò wà.

Ngámò ké wí dè 'dǎ mò kpà só mà ní, nè mbè gó, gèlè wélè à kpà mà òlò à íkó.

◇ Mǎ kpà ngbànggà, kó mò yú, nè wǎ bà sè nyá mò.

◇ Tàbì : bàá bē dé 'dǎ mò fàì, nè bé kpà gbílí nè.

"Le piège tendu dans le lit desséché d'une rivière attrape un oiseau 'kpòngbòlò'." C.-à.d. : le piège qui est tendu pour attraper des canards de forêt attrape un oiseau kpòngbòlò, pour lequel il n'est pas tendu.

◇ *Se dit à propos des parents qui payent pour les méfaits de leurs enfants; ou d'un enfant qui subit les conséquences des mauvaises habitudes de son père.*

Gbá guà nyé, nè má té lí kpèkèwèlè.

Gbá guà nyé, nè má té nú gbúlú guà, nè má nyé wèlèwèlè

◇ Bê dé 'dá mò, nè má tè sè zù òwélé à.

"Une brindille brûle, et le feu tombe sur les grosses bûches."

◇ *Lorsqu'un enfant se conduit mal, c'est son père qui en répondra.*

Wà yù bàá wí wè gbà sù'di gó'dó à gò.

Mò té yù bàá mò wè 'dá lénggè à tǐ há mò nì gò.

"On ne fuit pas son père parce qu'il a fait un gros pet."

◇ *On ne quitte pas son père suite à de mauvais propos; il faut supporter les injures de son père.*

Mò ló nàá mò dò sá'dà kòni, nè gèlé wínò wá lò sè à dò tà.

Fàlá ké bê à dónngó kpó nàá à gò, nè gèlé wínò wá dónngó sè tǐ 'bò à gò.

"Si tu lances un épi de maïs à ta mère, les autres personnes lui lanceront des pierres".

◇ *Si tu ne respectes pas ta mère, les autres ne la respecteront pas non plus.*

(Voir aussi : Relations familiales, p.71)

Gbà lí fò, nè má á Yàkòmà. Var. : lí fò, nè má á dàá nè

Bê dé 'dá mò, nè má kpà sè wí kò à.

"Quand une grande rivière coule, elle atteint Yakoma."³¹

Var. : "Un ruisseau coule et rejoint la rivière.

◇ *Ce que fait l'enfant regarde son père; celui-ci en prend la responsabilité.*

53. Wè 'dá òànggàlà

Quelques proverbes et dictons dits comme railleries à l'adresse des célibataires pour les encourager à se marier.

Mò mó ànggàlà à dǎá bǒ, nè à nó lí ngó nè. Var. : ànggàlà nyóngó ndálí bǒ.

Wè ké fò wí gí gbǎlá wè nyóngómò há à bínà.

◇ Wà fí mà dò gbèlègbèsè zù ànggàlà, sè á wǎ bà wúkò dè.

"Un célibataire ne mange que des bananes grillées et boit de l'eau."

Var. : "Le célibataire mange des bananes vertes."

◇ *Le célibataire n'a pas le choix de sa nourriture.*

³¹ Yakoma est une petite ville au bord de la rivière Ubangi, au nord-est de la province de l'Equateur (R.D.C).

Anggàlà kálá dókò tè sálá gò.

Pèpè dókò mè á déá tò mó wúkò, né ndé ànggàlà à dò wúkò wé pèpè wà há à bina.

◇ Mó á ànggàlà, mò té dè tò ké má né ngó ngáwí 'dà mò gò.

◇ Tàbì mò té fà lènggè zù wélé mbàmbà gò, wé ké gó'dó nè gá, nè fò sè wí lènggè dǒ mó bínà

"Un célibataire ne ramasse pas des chenilles velues." Parce que préparer des chenilles velues est le travail d'une femme, et puisqu'il n'est pas marié!! ...

Un célibataire ne doit pas entreprendre un travail qui le dépasse, car il n'a personne pour l'aider.

◇ *N'aspire pas à un travail qui dépasse tes possibilités.*

Anggàlà wè tè lò nú à ngó mò gò.

◇ Angàlà wè tè bè gènè mò nà, má dè gó nì gò.

"Un célibataire ne peut rien refuser."

◇ *Un célibataire doit se contenter d'un petit rien, il n'a pas de choix.*

"Áá wí bà kónò, gidi 'dò ngénzè ili dò dǒá kà'dànggà".

Mè á zúmá 'dà ànggàlànò, wà gá mâ há òwí bà kónò.

"Eh vous, les hommes mariés, un repas de filets du dos de rongeurs se marie avec du manioc grillé."

Chant des célibataires pour se vanter auprès des hommes mariés : on n'a pas besoin d'être marié pour bien vivre.

Table des matières

Introduction

Bibliographie

1. Lí mò sǎ, sè nè 'dòkóló mò nù gè nyélé dê.
Sois vigilant et tu vivras longtemps
2. Mò té kòlò dò mò ké má dò fèná bóé ni íkó gó
Ne brave pas les dangers
3. Wélé kpásá wè í tí mè 'dà à
On apprend par l'expérience
4. Wélé wè té í tí mò vǎ gó
On ne peut pas connaître tout
5. Wí tili kpá dé mò gó
Un paresseux échouera partout
6. Nú mò bá fǎé, ndé mò òló nè bínà
Tu te perds dans de belles paroles vaines, mais tu ne fais rien
7. Wí ké à dé tò, má wè ná à yú zǎlé tǎ kó tòé ké à dé ni gó
Ne craignez pas le travail et les peines
8. Mò dé tò dò há zǎ, sè nè mò kpà sè dé mò òló nè dê
Pour que le travail rapporte, il faut réfléchir
9. Dè tò 'dò ngbè dò 'dò ngbè é gá déá tò
Petit à petit, l'oiseau fait son nid
10. Mò té tili déá tò 'dà mò gó
Ne remets pas le travail à plus tard
11. Wí dè tò, nyóngó mò òló déá tòé 'dà à
Celui qui fait le travail mérite d'en profiter le plus
12. Mò fómó fálá mǎnò 'dà mò, nè mò té 'bè tǎ mò mó ngbà mò gó
Prends soin de tes biens et respecte les biens des autres
13. Wí dè mò wùsù wùsù, dúngú, nè à kpá ngámò

Insouciance, instabilité

14. Wè 'dà òwí yènggè ngó dò gùlú nè bíná
Vagabonder

15. Dátí dè mò, nè mò lénggé mò sè
Réfléchir avant d'agir

16. Wélé dò wélé à 'dáfá wè 'dà à, à té è zù ngbà à gó
Chacun doit prendre la responsabilité de son travail et de ses actes

17. Gò mò gòà kpásá wélé gó
Mendicité

18. Lí mò sù, dǎ dò 'dò, kó mò 'bá tè mò gó
Regret

19. Mò té dè ngà'bà gó
Gourmandise

20. Mò té dè wò té kpá mò wéná gó
Cupidité

21. Mò té dè silà gó
Ne sois pas avare

22. Mò té dè gá zù gó
A l'adresse des orgueilleux

23. Zǎ wélé nǎlǎ, nè mò é à íkó
Colère

24. Wélé dò wélé à dé mò dò tǎlé tè déá tò 'dà à
Chacun a son propre caractère

25. Mò kǎ wè í tí wélé, nè mò bá nù dò a
Pour connaître une personne, il faut la fréquenter

26. Mò kpá wè dò wélé, sè nè mò í tí 'dǎ mò tǎ à dè
Pour connaître les points faibles d'une personne, il faut la déranger

27. Wélé wè té lè kò zǎ ngbà à gó
On ne peut pas connaître les pensées d'un autre

28. Wà tǎ úsú wè sǎngá dò gó

On ne peut pas divulguer ce qui doit rester secret

29. Dúngù nzà mó wélé fàì bínà

L'homme n'est pas éternel

30. Wélé zù à kpó wè tè dè gá déá tò gò

Solidarité et entraide

31. Díá yàlí ngbà wi

Amitié

32. Dúngù nà kó nú félé kùlà

Relations familiales

33. Lè díí fálà tè kpàsá wínò

Témoignons du respect pour les aînés

34. Wí zò mò tè mó bínà, ndè mó à wí 'bakò

Orphelin - protecteur

35. Lè zélé nú kpàsá wínò dò ónwánò

Obéissance

36. Wè 'dà ónwánò

Les autorités

37. Wè 'dà kpà ngbànggà

Querelles, palabres

38. Lè dé gbèlà ówélé

Hospitalité

39. Mò té mòmò ngbà mó ké ă kpà ngámò gò

Ne te réjouis pas du malheur d'un autre

40. Dúngù kò lé gèné

Aller en visite

41. Wélé dé dé mò há mɔ, nè mò dé tɛ 'bò dé mò há à

Fais du bien à celui qui te fait du bien

42. Wè 'dà ó'dá wi dò ówí túnúmò

Les malfaiteurs et les sorciers

43. Mò té kò'bò ngbò dò 'dá wi gò

Amitié mauvaise

44. Mò té kòlò dò 'dá wi gò

Eviter les malfaiteurs

45. Wè 'dà tở ngàlàngbà dò tở tề wi

Médisance

46. Wè 'dà òngándá wi

Le droit du plus fort

47. Wè 'dà wí kpámò dò wí sà

Le riche et le pauvre

48. Wí ò dỏ mỏ kpó, há à há ngámò há mỏ

C'est celui qui est proche de toi qui te fait souffrir

49. Wè 'dà ngámò má kpá wélé ni

Le malheur prend l'homme par surprise

50. Wè 'dà fà wúkô

Faire des avances à une femme

51. Wè 'dà bá 'ngbà wi

A propos du mariage

52. Wè 'dà dàlà òbê

L'éducation des enfants

53. Wè 'dà òànggàlà

Quelques proverbes et dictons dits comme railleries à l'adresse des célibataires pour les encourager à se marier

ESQUISSE DU PARLER DES MÓNGO-LIJJA D'OPALA (Bantou C60-70)

Résumé

L'étude est une esquisse phonologique et morphologique du parler des Móngo-Liinja du Territoire d'Opala, District de la Tshopo en Province Orientale. Ces Móngo-Liinja, pour avoir été traités par l'administration et dans la littérature ethnologique coloniales comme des Mbólé, n'ont même plus eux-mêmes conscience d'être des Móngo. Leur dialecte cependant, quoique parlé presque en dehors des limites orientales de l'aire mónico, atteste de fortes affinités tant sur le plan lexical que grammatical à la fois avec celui des Nkundó de Mbandaka et d'autres groupes occidentaux et avec ceux des Yansanyama, des Boyela et d'autres Bankutsu de la haute Tshuapa. Les données fournies par la présente étude méritent donc, sans conteste, d'être considérées comme l'un des apports les plus précieux aux recherches sur l'histoire du peuplement de la cuvette centrale congolaise.

Mots clés : Móngo, Mbole, Liinja, Dialectologie, Migrations.

Abstract

This is a phonological and morphological study of the linguistic variant spoken by the Móngo-Liinja of the territory of Opala, district of Tshopo in the Orientale province (DR Congo). In the colonial administration and ethnological literature, these Móngo-Liinja were considered to be Mbólé. As a consequence they don't consider themselves Móngo anymore. Nonetheless, even if their dialect is spoken beyond the eastern limits of the Mónico area, it displays unmistakable lexical and grammatical affinities with the linguistic varieties of the Yansanyama, the Boyela and other Bankutsu of the Upper Tshuapa. The data presented here, therefore, must be considered a valuable contribution to our understanding of the history of the populations of the Congolese central basin.

Keywords : Móngo, Mbole, Liinja, Dialectology, Migrations.

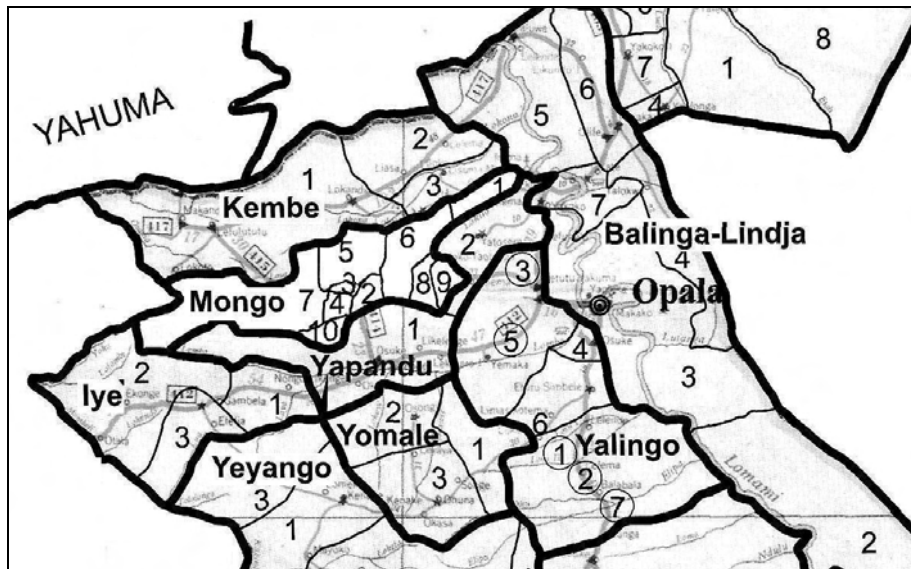
Sommaire

1. Introduction
 2. Phonétique et phonologie
 - 2.1 Voyelles
 - 2.1.1 Inventaire et distribution des voyelles
 - 2.1.2 Règles vocaliques
 - 2.2 Consonnes
 - 2.2.1 Inventaire et statut phonologique des consonnes
 - 2.2.2 Distribution des consonnes
 - 2.2.3 Règles consonantiques
 - 2.3 Tons
 - 2.3.1 Inventaire des tons
 - 2.3.2 Règles tonales
 - 2.4 Syllabes
 3. Morphologie
 - 3.1 Système de classes et d'accord
 - 3.2 Classification nominale
 - 3.3 Monoclasses ou classes isolées
 - 3.4 Déterminants du nom
 - 3.5 L'adjectif
 - 3.6 Pronoms personnels
 - 3.7 Le verbe
 - 3.7.1 Inventaire des morphèmes
 - 3.7.2 Conjugaison
 - 3.7.2.1 Formes verbales indicatives absolutives
 - 3.7.2.2 Formes verbales indicatives relatives
 - 3.7.2.3 Formes verbales non indicatives
 - 3.7.2.4 Copule
 - 3.8 Eléments hors classes
- Appendice I : Phrases de l'Institut Africa
 Appendice II : Vocabulaire comparé liinja-nkundó
 Références bibliographiques

Sigles et abréviations utilisés dans l'études

APPL	: extension applicative	COP	: copule
ASR	: assersif	CS	: comparative serie
AUX	: auxiliaire	D	: ton descendant
B	: ton ou morphotonème bas	DEM	: démonstratif
BV	: base verbale	FUT	: morphème du futur
C	: consonne	FV	: finale verbale
cl.	: classe	H	: ton ou morphotonème haut
COM	: comitatif	IMP	: impératif
CON	: connectif	IMPO	: extension impositive
CONT	: morphème du continu		

LOC	: locatif	Sr	: sonore
M	: ton montant	V	: voyelle
MOT	: motionnel	VOC	: vocatif
N	: nasale	1, 2, 3....	: classe morphologique
NEG	: négateur	Ø	: morphème zéro
PARF	: parfait	x	: contaste tonal
PF	: pré-finale	+	: harmonie tonale
Pfx	: préfixe	~	: forme alternative
PL	: pluriel	↓	: morphème tonal
POS	: possessif	>	: aboutit à
PSF	: extension passive	<	: porvient de
SEP	: extension séparative	*	: forme reconstruite
SG	: singulier		



Extrait et légère adaptation de la carte du territoire de Opala, L. de Saint-Moulin avec la collaboration de J.L. Kalombo, *Atlas de l'organisation administrative de la République Démocratique du Congo*, Cepas, Kinshasa, 2005, p. 112. Villages Mongo : 1. Ikenge ; 2. Ilondo ; 3. Yakumba ; 4. Yamene ; 5. Yambetshi ; 6. Yandja ; 7. Yandjate (village de l'informatrice) ; 8. Yaokasa ; 9. Yaolongo ; 10. Yasonge. Dans le secteur Balinga-Lindja : 3 = Elanga ; 5 = Lokuli. Dans la chefferie Yeyango, 3 = Mongo. Dans la chefferie Yomale, 3 = Yaolonga.

1. INTRODUCTION

Notre présente étude porte sur la langue des Móngo-Liinja du Territoire d'Opala, District de la Tshopo en Province Orientale. D'après De Saint Moulin & Kalombo (2005: 112), la population concernée ici relève du Secteur des Balíngá-Liinja et de la Chefferie des Móngo. Le Secteur des Balíngá-Liinja est composé de groupements suivants :

a. Baloko	e. Lokulu
b. Bokunga	f. Yalukuli
c. Ilanga	g. Yenga
d. Ilanga-Ilongo	

La Chefferie des Móngo, quant à elle, est constituée de groupements ci-après :

a. Ikenge	e. Yanda
a. Ilondo	f. Yandjate
b. Yokumbe	g. Yaokasa
c. Yamembe	h. Yaolonga
d. Yambetshi	i. Yasonge

Selon notre informateur, Julien Okumbe, originaire de Yandjate [Yanjáte] et appariteur au Département des Sciences Politiques et Administratives à l'Université Pédagogique Nationale de Kinshasa, que nous tenons à remercier très sincèrement pour sa permanente disponibilité au moment de l'enquête et à féliciter pour l'intérêt qu'il porte à la culture de sa tribu, il n'existe que deux groupements au sein des Móngo-Liinja : Eyanjá et Oténdé. La répartition des villages dans les deux groupements se présente de la manière suivante :

Groupement Eyanjá

- a. Yamembe
- b. Yanjáte
- c. Yikéngé
- d. Yembenkímá

Groupement Oténdé

- a. Yambecí
- b. Yaolonga
- c. Yaokásá
- d. Yilondó
- e. Yansóngé
- f. Yokúmbé + Yaóphá

Il y aurait donc à craindre que ce fractionnement ou plus précisément le fait de ramener chaque village à un groupement par l'organisation administrative ne trouve son origine dans les manipulations à des fins électorales. Cette situation est effectivement observable chez les Móngo de Yakáta dans le Secteur de Bosô-Símbá, voisin de celui de Bosô-Njanoa dont nous sommes nous-même originaire, où l'on est passé de 13 à 19 groupements (Institut National de la Statistique, 1992: 107-108; De Saint Moulin & Kalombo, 2005: 63). Pour ce qui est de la Chefferie des Móngo en Territoire d'Opala, nous devons toutefois dire que les groupements actuels sont encore les mêmes que ceux qui furent établis depuis l'époque du Congo Belge (De Saint Moulin & Kalombo, 2005: 112). Il convient ainsi plutôt de rappeler avant tout le fait que c'est la colonisation qui a imposé à chacun de se définir par sa « chefferie » et que c'est encore elle qui a fractionné à l'extrême, pour mieux les dominer, les « circonscriptions indigènes » (De Saint Moulin, 1998: 592), et ensuite de retenir cette remarque importante de Vansina (1966: 9) dans son *Introduction à l'ethnographie du Congo* au sujet de la conscience d'appartenance à un groupement donné, reprise par de Saint Moulin (1998: 593) :

Le consensus d'une communauté et de ses voisins change avec le temps et les peuples s'étendent et se contractent, naissent et meurent non pas tellement par des mouvements démographiques et migratoires, mais par des changements dans le consensus de ce qui constitue une nation.

Aussi ne peut-il pas paraître étrange que pour notre informateur il n'existe que deux groupements dans la Chefferie des Móngo et que pour l'administration coloniale en 1927, comme nous allons pouvoir le voir dans la suite, les Móngo d'Opala ne constituaient à cette époque qu'une seule « tribu », celle des Liinja avec comme clans ou chefferies Mbetsí, Lokuli, Elanga, Olonga, Ikéngé et Yanjá. Dans l'organisation actuelle, Elanga et Lokuli relèvent non pas de la Chefferie des Móngo mais du Secteur des Balíngá-Liinja. Il s'agit donc des Móngo qui ont été groupés par l'administration avec les riverains Balíngá. Les noms de villages tels que Móngo dans la Chefferie des Yeyango et Yaolonga, homonyme de celui d'un des villages de la Chefferie des Móngo (De Saint Moulin & Kalombo, 2005:

112), suggèrent qu'il existe bien encore des Móngo dans les autres Secteurs du Territoire d'Opala.

Le but que nous poursuivons en élaborant la présente modeste esquisse est d'apporter non seulement une nouvelle documentation à la dialectologie môngo mais aussi et surtout une contribution en matériaux linguistiques à la reconstitution de l'histoire du bassin central congolais. L'absence d'une documentation substantielle relative aux groupements môngo de l'extrême est a constitué jusqu'ici un écueil grave à cette entreprise. Vansina (1987: 12) a reconnu, en effet, que l'incertitude dans la classification génétique des sociétés môngo qu'il a esquissée concernant les Mbólé et les Bongandó, tribu môngo qu'on trouve à l'ouest et au sud de nos Móngo du Lomame, provient du fait de l'absence de données linguistiques disponibles à Tervuren pour ces groupes. Il aura ainsi tout de même estimé qu'il était possible de combler cette lacune à partir des archives linguistiques du Centre Aequatoria de Bamanya.

Il devrait être facile, à partir de la documentation existante à Mbandaka de combler les lacunes, de raffiner et d'éprouver la classification.

Dans la notice à sa *Carte Linguistique du Congo Belge*, Hulstaert (1950: 23, 26) a dû également reconnaître à plusieurs endroits la précarité de la documentation linguistique relative aux langues parlées dans l'entre-haute Tshuapa-Lomame et dans le bassin du moyen Lualaba en écrivant, e.a., ce qui suit.

Le Lokelé a de fortes accointances avec le Lómóngo, de sorte que, à notre avis, il pourrait être uni à celui-ci. Ceci est dit sans nier les divergences notables, surtout avec les dialectes occidentaux du Lómóngo.

La population qui parle le Lokelé n'est pas nombreuse, mais habitant les bords du grand Fleuve, elle est active et de caractère indépendant et fier [...]

Les Bafoma vivant un peu à l'intérieur des terres parlent le Lokelé avec des différences dialectales. Au même groupe de dialectes Riverains appartient la langue des Basókó, sur laquelle nous avons pourtant trop peu de renseignements pour permettre une classification définitive. Nous la rangeons provisoirement avec le Lómóngo.

Nous avons groupé avec les Móngo non seulement les Bongandó et les Bambólé [...], mais encore les Basóngola de Stanleyville, les Balanga d'entre-Tshuapa-Lualaba, comme aussi les Bambuli et Jóngá de la Haute Tshuapa. A part les Bambuli, les

documents sont pour ainsi dire inexistantes. Notre position est basée uniquement sur une impression générale et donc essentiellement précaire. Une enquête comparative approfondie pourra seule résoudre le problème de la limite orientale du Lómóngo.

C'est peut-être sur la base de ces renseignements que, dans l'article qu'il a consacré à la situation linguistique des anciens vicariats de Stanleyville et de Wamba, le P. M. Rommes (1951: 240) considère également que les Bambólé, les Ngõmbé, les Balanga, Wasõngola et les Bangéngélé parlent des langues qui se rattachent au groupe mónico.

Nous avons pu, quant à nous (Motingea, 1993: 79), sur la base des phrases de l'enquête lancée par le Père Boelaert du Centre Aequatoria à la fin des années 1930 aboutir à la conclusion que la langue des Bambuli n'était à ranger ni avec l'otetela ni avec le lómóngo. Un mémoire que nous avons dirigé sur la langue des Jõngá (Niamasula, 1987) montre toutefois que cette dernière est un dialecte nkutsu, donc mónico au sens large. Il n'y a donc aucune fantaisie dans les récits de ces anciens combattants et porteurs mónico de la première guerre mondiale qui ont relaté que les habitants des environs du camp de Lokandu parlaient une langue à peu près la même que la leur (Hulstaert, 1978: 371).

Si les Mónico d'Opala n'ont pas été pris en considération par Hulstaert (1993), ce n'est vraisemblablement que parce qu'ils ont été rangés par les ethnologues avec les Mbólé (Moeller, 1936: 193; Van Bulck, 1948: 544), en dépit de leur ethnonyme Mónico-Liinja. En effet, même si ces Mónico ont été traités à part par Van der Kerken (1944: 352) – comme l'indique la carte annexe à son ouvrage mémorable *L'ethnie mongo* – en deux sections dont l'une se trouve sur la rive droite du Lomame avec comme voisins à l'est les Babira, au sud de même qu'à l'ouest les Balíngá et l'autre sur la rive gauche entre les rivières Lokuna et Lokilo, mêlés aux Yapandó, Hulstaert (1961: 57) dans son article « Sur quelques langues du Congo » a encore pu souligner que

Les *Liinja* et les *Nkémbé* sont deux sections importantes des *Bambólé*, à ne pas confondre avec les *Mbólé*, vivant entre la Lomela et Loilaka et parlant un dialecte beaucoup plus proche du mónico.

L'Administrateur Territorial Victor Rouvroy, par contre, dans son rapport de sortie de charge du 22 octobre 1927, tout en rappelant que le Territoire des Bambólé constitué le premier janvier 1927 comprend les populations de ce nom relevant des anciens territoires de Lokilo, Opala, Moma, Yolombo et Yokolo ; distingue nettement deux groupes de populations : les Olíngá avec quatre « tribus » (Balíngá, Nkémbé, Yalíngo et Yapandó) et les Móngo constituant une seule « tribu », Liinja avec comme clans ou chefferies Mbetsi, Lokuli, Elanga, Olonga, Ikéngé et Yanjá. Toujours selon l'A.T. Rouvroy, les Olíngá auraient comme idiome *onâkó* et les Liinja *koko* ou plus exactement *koko kúmaká* qui ne signifie autre chose que 'viens par ici', d'après notre informateur. L'A.T. Rouvroy signale encore dans son rapport l'existence de petits groupes non apparentés ni aux Bambólé ni aux Liinja.

Les LOKELE – Représentés par un petit groupe installé à IREMA, à la rive du Lomami.

Les TOOLI – pour lesquels des propositions de passage au District de Stanleyville (Yanonghe) ont été faites.

Les OKOMBO-KOMBO – qui semblent être Mongandu.

Les TOPOKE – dont un groupe déjà (celui de Yaomo) a presque entièrement regagné ses terres d'origine dans la vallée de la Loilo en territoire des Topoké-Lokele (Isangi).

Les MOKUMA – Villages peu importants numériquement dont les clans se trouvent au Maniema.

Tout en précisant qu'il s'agit des villages qui appartiennent aux Bakumu, notre informateur relate qu'à cette époque coloniale le grand chef liinja Osímakă – mais il dit *mbólé* parce que, comme nous l'avons vu, dans la conscience ethnique actuelle créée par le colonisateur les Liinj'ă Móngo d'Opala se disent Mbólé – régnait à la fois sur Okombo-Kombo, Balíngá et Liinja. Après avoir trouvé que c'était trop de travail pour lui, le chef Osímakă demanda au Blanc de n'avoir sous son autorité que sa propre tribu des Liinja. Cette histoire des Móngo d'Opala même mêlée à celle des Mbólé, permet de comprendre les grandes affinités dont nous allons pouvoir nous rendre compte entre leur langue et celles des Boyela et des Nkundó de Mbandaka (Hulstaert, 1972: 58). Cette histoire a été résumée par Moeller dans *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo Belge* (1936: 193) de la manière suivante.

Un sous-clan Mongo, les Olira, suivant vraisemblablement la migration des Mongo de l'Equateur, serait descendu vers le confluent de l'Itimbiri pour y traverser le fleuve et s'enfoncer vers les sources de la Loporé et de la Maringa, où ils furent absorbés par les Boyela de l'Equateur. Ceux-ci voisinent à présent avec les Bambole, dans la vallée de la Tshuapa [...] Les Mongo occupent les vallées de la Lokilo et les sources de la Mokombe, scindant ainsi les Yapandu. Par après, certaines familles Mongo-Lindja repassent via Yanga, sur la rive droite du Lomami.

Il est d'ailleurs encore bon de noter que l'ethnomyme Liinja désigne aussi deux groupements des Bongandó de l'Equateur, dans le Secteur de la Luo (Hulstaert, 1993: 406). On peut même se demander si Okombo-Kombo n'a pas quelques accointances avec Bokumbo portant le numéro 215 sur la liste des dialectes môngo (Hulstaert, 1993: 406), la plupart des langues de cette région frontalière du domaine môngo ayant un préfixe *o-* au lieu de *bo-* (De Rop, 1971; Motinge, 2005). Selon l'organisation administrative actuelle ces Okombo-Kombo sont d'ailleurs nommés Bikombo-Kombo. Ils constituent avec les Bokoka, les Bokutsu et les Bosoku le Secteur de Bosoku en Territoire de Yahuma (De Saint Moulin & Kalombo, 2005: 113).

Nous avons déjà fait constater que dans la même organisation administrative actuelle les Riverains Balíngá constituent avec les Liinja un seul et même Secteur, celui de Balíngá-Liinja à côté de celui des Môngo tout court (De Saint Moulin, 1998: 626; De Saint Moulin & Kalombo, 2005: 112) parmi les onze que compte le Territoire d'Opala. Les neuf autres secteurs sont : Kembe, Iye, Lobaie, Tooli, Yalingo, Yapandó, Yawende-Loolo, Yeyango et Yomale.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que les groupements môngo les plus orientaux de l'ethnie susmentionnés devraient occuper une place beaucoup plus privilégiée dans la recherche sur l'histoire ancienne des Môngo que les Basókó et les Lokelé auxquels allusion a été faite par Hulstaert (1950: 23, 26) ; car même si les Ankutsu-Atetela au Sud-Est ont plus conscience de descendre de l'ancêtre Môngo (Hulstaert, 1978: 371; Hulstaert, 1992: 217-218) que plusieurs groupements môngo de l'Ouest, à part celui du Territoire de Monkoto (De Saint Moulin, 1998: 629, Hulstaert 1992: 218) et peut-être aussi celui de Lisala (Denis, 1930; Motinge, 1989), c'est dans la région d'Opala que l'on trouve des groupements et des villages qui portent explicitement l'éponyme de Môngo.

En effet, comme l'a encore admis Vansina (1987: 32), les données pour les peuples m'ongo m'êmes de l'entre-Lopori-Luwo sont actuellement encore trop maigres. Et, comme l'ont rapporté Van Bulck et Hackett (1956: 82), toute cette partie du bassin du Lomame qui a dû subir des influences linguistiques des Babira et des Babila attend encore une enquête systématique de terrain.

Unfortunately our information on this group is incomplete. As we were unable to get to either Opala or Yahuma, we cannot state precisely where the limits of the group fall. It seems, however, that we should classify as belonging to Lombole the following groups: Lobaye (e.a. Yaamba), Tooli, and Kembe. As far as Yahuma Territory, i.e. the Bongandu, the boundary is indefinite and the same degree of indeterminacy occurs on the south-western, southern, and eastern frontiers of this group.

A part les influences des Babira et des Babila, les présentes notes grammaticales semblent confirmer aussi les contacts que les M'ongo ont pu entretenir avec les populations de l'Aruwimi (Van der Kerken, 1944: 112). Et, c'est peut-être ici qu'il convient de placer cette autre influence sur le liinja du bangála, la langue commerciale de l'Uele, de l'Ubangi et du fleuve Congo (Johnston, 1919: 131).

Its use extends now all over North Central Congoland, east of Stanley Pool, and west of Stanleys Falls, northwards to Mubangi and the frontier of Anglo-Egyptian Sudan. It is an easy and harmonious tongue, sufficiently expressive, and is ousting and killing many languages of great interest to the philologist.

D'après Van der Kerken (1944: 204-203), les gens aux parlers M'ongo qui peuplent aujourd'hui la cuvette centrale congolaise tirent en fait tous leur origine du Nord-Est.

La région délimitée approximativement par les districts actuels du lac Léopold II, du Bas-Congo, du Kwango, du Kasai et du Sankuru, après avoir été occupée par d'anciennes populations (*Négroïdes à peau jaunâtre*, rappelant à certains égards les Boschimans et les Hottentots ; *Nègres de taille inférieure* ; *Pygmoides* et *Pygmées* à peau jaunâtre ou noirâtre, « variétés » de Négroïdes ou Nègres de taille inférieure), a été envahie successivement :

1° Par des populations originaires de l'Ouest à succession matrilineaire, parlant des langues *semi-bantoues*, *bantoides* ou *ouest-africaines*, langues ayant certaines ressemblances avec les langues bantoues (système de classes et lexicographie) et certaines ressemblances avec les langues soudanaises [...]

2° Par des populations originaires de l'Est, parlant des langues bantoues [...]

3° Par les populations du *Grand Groupe Ethnique Mongo*, populations bantoues, originaires du Nord-Est.

4° Par des populations *semi-bantoues* et *bantoues*, ayant habité l'Angola, *refoulées plus tard de ce dernier pays vers le Nord* (dans les districts du Kwango et du Kasai)...

Ce que nous lisons dans cette citation coïncide parfaitement avec les conclusions auxquelles Grégoire (2003: 349) a pu récemment aboutir après une confrontation systématique des principaux faits linguistiques observables actuellement dans le domaine de la forêt équatoriale dans son ensemble.

The forest is not an area of linguistic homogeneity [...]. All types of borders can be found in this biotope: borders between different genetic families, borders between different groups of the same family and borders between the major subgroups that are distinguished within the group of Bantu languages itself.

Déjà bien auparavant, Mölhig (1981: 294) a pu, grâce à la méthode comparative inspirée du modèle de stratification démontrer que les relations génétiques qu'on constate entre les langues forestières et celles de la savane doivent être interprétées comme ayant existé à une époque où les langues bantoues de la forêt n'occupaient pas encore la forêt. On peut noter en corollaire que les Nsongó, que l'on considère dans les traditions orales comme étant les aînés de l'ethnie môngo, décrivent leur habitat ancien comme un pays de grandes plaines et de petites forêts, où se trouvaient de grands troupeaux d'antilopes et un animal plus fort que le léopard (Hulstaert 1972: 57). Van der Kerken (1944: 349) a pu aussi rapporter dans le même sens que les Bongando de Yahuma et de Djolu ont le souvenir d'avoir habité jadis bien au-delà du Lomame, vers l'Est, un pays de plaines.

Ce qui nous paraît encore particulièrement intéressant pour l'histoire est le fait que le parler môngo d'Opala qui nous occupe présente une cohésion externe avec le ngwi de la moyenne Lokenyé (Bastin & al., 1999: 177), provisoirement classé tantôt comme un dialecte du ngol B861 tantôt comme celui du mbete B61 du Congo-Brazzaville (Maho, 200: 642) ou encore comme une langue à part B88 (Bastin & al. 1999: 14). On doit se rappeler que la question d'invasion du bas Kasai par des gens aux parlers môngo n'a jamais été réglée définitivement. Dans deux articles intitulés « Les langues kuba et môngo » et « Qui sont ces Bakongo ? » Hulstaert (1985: 105, 1990:

426) a dû lancer l'appel à une recherche historique et linguistique approfondie sur toute cette région qu'il désigne sous le nom de « Kwilu-Kwango » (Hulstaert, 1985: 105; 1999: 19). Van Bulck (1948: 503-504) a pu pour sa part rapporter dans ses *Recherches linguistiques au Congo Belge* ce qui suit.

Jadis il existait dans la région du Kasayi, des « Kaswa », une population de forgerons, dont l'insigne porté le chef, était le « nindu », le marteau du forgeron. Ils occupaient la rive droite du Kasayi, depuis Luebo, à l'Ouest, jusqu'au Sankuru, à l'Est. Nous connaissons également comme « populations de forgerons » les BaKete, BaSala Mpasu, les BaLwalwa, les BaWongo, les Bashilele. C'étaient en outre toutes des populations à régime matriarcal.

Mais à l'heure actuelle nous ne les retrouvons plus que comme « substrat », car partout des vagues de conquérants les ont assujettis.

Au Nord du Kasayi apparurent les Bushongo, groupe dont les ancêtres étaient venus du Bas-Ruki. Or à cette époque les BaMbala, les BaNgongo et les BaNgende habitaient encore en partie au Nord du Kasayi et du Sankuru. [...] A l'arrivée de ces guerriers, les BaMbala, BaNgongo, BaNgende se retirèrent au Sud du Kasayi. La caste guerrière de BaKongo-Bushongo les y suivit. C'est fut l'origine du Royaume des Bakuba [...]

Considérant l'espace géographique couvert par les gens aux parlers môngo et les analogies nombreuses existant encore aujourd'hui parmi eux dans la culture et dans la langue, Van der Kerken (1944: 294) a pu estimer que

Les peuplades du Grand Groupe Ethnique Mongo possédaient déjà *une culture mongo* et *une langue mongo* lorsqu'elles ont quitté le bassin du bas Aruwimi, traversé le fleuve Congo et pénétré dans le bassin de la haute Maringa-Lopori [...]

Le *Grand Groupe Ethnique des Mongo*, venu de l'Est (région du haut Nil ou des lacs Albert et Edouard) existait probablement depuis longtemps lorsqu'il fut amené à pénétrer dans le bassin du bas Aruwimi.

Les influences subies dans des *milieux différents* et à la suite de *contacts différents* se sont bornées à *différencier* les diverses peuplades à l'intérieur du Grand Groupe Ethnique Mongo, sans détruire celui-ci, résultante d'une histoire déjà longue.

Cette longue histoire – dont la profondeur peut être estimée d'après les calculs glottochronologiques à près de 880 ans av. J.C. (Vansina, 1987: 11) – a fait que Hulstaert (1999: 28), tout ayant la même intuition que lorsque l'on regarde l'ensemble du domaine l'impression est celle de se trouver devant une mosaïque plutôt que devant de grands groupes linguistiques nettement différenciés, ait été amené à exclure de la société môngo actuelle certains groupes qui doivent présenter un très grand intérêt du point de vue de la

linguistique historique (Hulstaert, 1999: 19-20), tels les Batetela et apparentés du Sankuru, les Bakuba et les Boyela de la haute Salonga et Loto.

Nous devons dire, en définitive, que l'interprétation du peuplement de la cuvette par les Móngo proposée par Vansina (1987: 11) selon laquelle la parenté de leurs langues s'expliquerait le mieux en traçant une route consistant en la traversée du fleuve Congo en amont du Kwa, et en l'occupation des terres autour du lac Maïdombe, puis le détachement du groupe Sakata-Ngwi avec extension vers l'Est à la lisière de la forêt pour arriver finalement au Lualaba où les Baómbó en seraient des témoins, reste assez discutable. L'auteur (Vansina, 1987: 27) a d'ailleurs reconnu dans la même étude que

Les traditions parlant d'immigration du nord-est ont été relevées par tous les administrateurs. L'administration discuta aussi pendant longtemps la question de savoir si les habitants de l'est de la cuvette étaient 'Mongo' ou non. A première vue on ne voit pas pourquoi ces gens doivent être classés à part puisque leurs sociétés en général sont fort semblables à celle des Móngo du nord-ouest. Mais certaines différences sont des traces d'une évolution historique importante.

2. Phonétique et phonologie

2.1 Voyelles

Pour ce qui concerne les voyelles, nous allons d'abord procéder à leur inventaire et distribution avant de nous pencher sur les règles qui accompagnent leur réalisation.

2.1.1 Inventaire et distribution des voyelles

Inventaire. Comme dans le reste du domaine de la zone C, le parler des Liinja atteste un système vocalique à sept phonèmes oraux que nous donnons en Tableau 1.

Tableau 1 : Voyelles liinja

i						u
	e				o	
		ɛ		ɔ		
			a			

Toutes ces sept voyelles ont statut de phonèmes.

(1)	φelo	‘face, aîné’	vs.	φelo	‘cuisse’
	mbíla	‘noix de palme’	vs.	mbúla	‘pluie, année’
	mpelí	‘poterie’	vs.	mpéle	‘serpent’
	-lota	‘fuir’	vs.	-lóta	‘rêver’
	lokolo	‘jambe’	vs.	lokułu	‘force’
	-lungga	‘chercher’	vs.	-lóngga	‘trionpher’
	mpósá	‘poil’	vs.	mpósá	‘soif’
	loφuso	‘cour’	vs.	loφoso	‘peau’
	-ósa	‘prendre’	vs.	-usa	‘lancer’

Distribution des voyelles. Il va s’agir ici d’examiner l’aptitude de chaque voyelle à se combiner avec d’autres dans une même racine. Il se constate globalement que plusieurs suites se trouvent exclues. Ces fortes restrictions, dont quelques cas seront observés au paragraphe que nous consacrons aux règles vocaliques, suggèrent l’existence à une certaine époque d’une harmonie vocalique totale. Aussi, en dépit de l’étroitesse des données, les suites ci-après peuvent être considérées comme étant non admises dans le système vocalique liinja : **i – ɛ, i – ɔ, i – u, o – ɛ, o – ɔ, o – u, ɔ – e, ɔ – o, a – ɛ, a – ɔ, e – ɛ, e – ɔ, e – u, ɛ – e, ɛ – o, u – e, u – ɛ, u – ɔ** et **u – i**. Une vue d’ensemble de cette situation est présentée en Tableau 2.

Voyelle antérieure de 1^{er} degré i

Suite **i – i** :

- (2) a. **nsili** ‘véritable, authentique’

Suite **i – e** :

- b. **i-imbé** ‘feu’

Suite **i – o** :

c.	o-niwo	‘viande’	e-ŋito	‘charges’
	o-kil-ó	‘allié’	ŋi-sing-o	‘mort’
	ŋ-ŋlo	‘herbe’	ŋ-ŋso	‘œil’
	mindó	‘saleté’	a-ŋ-iko	‘haut, dessus’
Suite i – a :				
e.	o-sisá	‘racine’	ŋ-ŋna	‘nom’
	i-ŋimbá	‘charges’	m-bíla	‘noix de palme’
	w-ŋm-a	‘avarice’	o-ŋimba	‘entièreté’

Voyelle antérieure de second degré e

Suite **e – e** :

(3)	a.	o-kélé	‘bouture’	ŋi-séké	‘corne’
		w-esé	‘os’	m-péle	‘serpent’

Suite **e – i** :

b.	i-leŋ-i	‘pleur’	m-peŋi	‘poterie’

Suite **e – o** :

c.	ŋelo	‘face, aîné’	o-lem-o	‘travail’

Suite **e – a** :

d.	y-eka	‘aliment’	n-tén-á	‘chambre, pièce’
	o-téma	‘cœur, ventre’	o-séla	‘guerre’
	ŋ-kéma	‘singe’	e-éma	‘quelque chose’

Voyelle antérieure de 3^{ème} degré ε

Suite **ε – ε** :

(4)	a.	ɔ-ndélé	‘homme blanc’	ɔ-tete	‘panier’
		ŋi-yele	‘ville’	ŋi-yéle	‘sein’
		n-kélé	‘palmeraie’	i-kpémbe	‘pagne’

Suite **ε – i** :

b.	ɔ-seng-i	‘potier’

Suite **ε – ɔ** :

c.	lɔ-kend-ɔ	‘voyage’

Suite **ε – a** :

d. **ɔ-hɛnd-á** 'hôte'
m-pekwa 'raphia'

ŋ-késá 'matin'

Voyelle centrale a

Suite **a – a** :

(5) a. **ɲama** 'bête'
ɸaɸá 'papa'
lo-bálá 'clôture'
e-láŋgá 'paniers'
o-kalamba 'arbre'
ɬi-káká 'pieds'
ɬi-kála 'charbon'
a-m-mbata 'canards'

ŋanda 'campement'
yayá 'maman'
lo-sálá 'plume'
m-bala 'fois'
ɬi-sála 'champ'
ɬi-káta 'faim'
ɬi-báŋgá 'pierre'

Suite **a – i** :

b. **ŋ-káŋgi** 'maladie'
o-káɬi 'queue'
lo-kásí 'feuille'

w-ǎɬí 'épouse'
m-pási 'peine'
ŋambí 'vieux'

Suite **a – e** :

c. **lo-ɸancé** 'flanc'
w-ǎné 'jour'
ŋ-kámbeɬi 'chèvre'

ɬi-kas-é 'éternuement'
ŋ-káké 'foudre'
lo-ásé 'éclat de palme'

Suite **a – u** :

d. **i-yáŋg-u** 'course'

ɬi-sáŋgú 'maïs'

Suite **a – o** :

e. **o-sambo** 'chant'

n-dámbo 'petite quantité'

Voyelle postérieure de 1^{er} degré u

Suite **u – u** :

(6) a. **i-kúcu** 'calebasse'
o-cúkú 'dizaine'
e-ɬuŋgú 'chaleur'

i-ɸuɬú 'oiseau'
lo-kuɬu 'force'
ɬi-suki 'morceau'

Suite **u – o** :

b. **lo-ɸus-o** 'cour'

Suite **u – a** :

c. m-busa	‘derrière’	m-bula	‘année, pluie’
e-cúká	‘tribu’	a-úta	‘huile’
fi-cuka	‘pierre’		

Voyelle postérieure de second degré o

Suite **o – o** :

(7) a. a-lóngó	‘sang’	o-tondó	‘totalité’
i-koto	‘boîte’	lo-kolo	‘jambe’
lo-koko	‘flèche’	kónggo	‘houe’
lo-φoφo	‘vent’	o-tókó	‘cendre’
a-sówo	‘médicaments’	o-ólo	‘nez’
lo-φoso	‘peau’	lo-komb-o	‘clôture’

Suite **o – e** :

b. lo-ηongge	‘nuage’	m-poké	‘pot’
fi-yóké	‘paquet’		

Suite **o – i** :

c. o-kocí	‘montagne’	o-ndóki	‘fusil’
l-ósi	‘rivière’	η-kóni	‘bois à chauffer’
fi-tóyi	‘oreille’		

Suite **o – a** :

d. lo-ηgópa	‘félicitation’	m-pósá	‘soif’
m-bóka	‘chemin’	o-φonga	‘riz’
η-konga	‘fer’		

Voyelle postérieure de 3^{ème} degré ɔ

Suite **ɔ – ɔ** :

(8) a. tɔ-tɔkɔ	‘nattes’	ηɔndɔ	‘lune’
sɔkɔ	‘marché’	ɔ-nɔkɔ	‘bouche’
fi-kɔndɔ	‘banane’	η-kɔkɔ	‘poule’
i-lɔɔ	‘sommeil’	isɔ	‘ton père’
fi-ɔngɔ	‘graisse’		

Suite **ɔ** – **u** :

b. n-cɔku	‘éléphant’	i-sɔŋú	‘manioc’
-ɔ́tu	‘faible’	m-pɔu	‘jeunesse’

Suite **ɔ** – **ɛ** :

c. i-lɔmbe	‘maison’	ŋ-gɔ́mbe	‘vache’

Suite **ɔ** – **i** :

d. lɔ-mɔ́ci	‘terre’	n-sɔ́ŋi	‘salive’
ɔ-lɔ́ci	‘bien’	lɔ-kɔ́fi	‘corde’
n-kɔ́i	‘léopard’	ɔ-kɔ́c-i	‘coupeur’
ɔ-lɔ́ci	‘bien’		

Suite **ɔ** – **a** :

e. m-pɔ́sá	‘poil’	fi-kɔ́ŋgá	‘poil’
ŋ-kɔ́la	‘ongle’		

Tableau 2: *Distribution des voyelles liinja*

	V ₂	i	e	ɛ	a	ɔ	o	u
V ₁								
i		+	(+)	–	+	–	+	–
e		+	+	–	+	–	+	–
ɛ		(+)	–	+	+	(+)	–	–
a		+	+	–	+	–	+	+
ɔ		+	–	+	+	+	–	+
o		+	+	–	+	–	+	–
u		–	–	–	+	–	(+)	+

2.1.2 Règles vocaliques

Elision. L’élision consiste en la chute d’une voyelle finale de mot avant la voyelle initiale du mot suivant.

- (9) a. **oɸɔŋg’ámí** ‘mon riz’

o-φoŋga wó+amí
3-riz 3-POS:1SG

ê nd'óolemo w'ênde 'c'est le travail d'hommes'

é-e ndé o-lemo ó-á ende
7-COP ASR 3-travailler-FV 3-CON mâles

ɬ'ikoto (< la ikoto) 'avec une boîte'

t'ilombe (< tá ilombe) 'dans la maison'

lól'úké (< lóle úké) 'vous êtes nombreux'

A l'élision, pourrait s'ajouter le cas d'amuïssement sporadique du préfixe **i** (cl. 5, 8, 19) avant la fricative labiale **ɸ** et la nasale vélaire **ŋ**.

b. **liɸyɔ ~ iɸyɔ ~ ɸyɔ** 'froid'
iɸelo ~ ɸelo 'cuisse'
iŋambí ~ ŋambí 'vieux'

Nous devons noter que ce phénomène a affecté systématiquement le préfixe **i** dans certains parlers nkutsu (Jacobs & Omeonga, 2002: 544-545), tandis que dans d'autres il se trouve encore dans une phase intermédiaire qui a consisté en son remplacement par l'occlusive glottale **ʔ** avant consonnes occlusives entraînant généralement des modifications dans l'articulation de celles-ci (Hulstaert, 1970: 18-19; Motingea, 1992: 281, 370; Motingea, 2007: 375-377).

Quantité. A la suite des élisions, les voyelles perdues conservent leur more. Il se produit ainsi une certaine *longueur compensatoire* (Hyman, 2003: 48).

(10) **ńs'eémala** 'je me lève'
mpáko el'ɔ́lɔ́ci 'le miel est doux'
ɬikɔ́ndo ɬiɸ'ɔ́néné 'la banane n'est pas grosse'
mí'owét'ɔ́kɔ 'je ne vais pas l'appeler'

mí-ɸa	o-ét-é	ókɔ
1SG-COP:NEG	1-appeler-FV	FUT/LOC

Contraction. Deux voyelles en contact peuvent être représentées par une seule.

- (11) **ɲkámbeɲi ólota** ‘la chèvre s’est enfuie’
n-kámbeɲi é-o-lot-a
9-chèvre 9-PARF-fuir-FV

ɲkáké ôyaká lóyi oto ‘la foudre a tué un homme hier’
n-káké é-o-yak-á lóyi oto
9-foudre 9-PARF-tuer-FV hier homme

ende (< a-ende) ‘mâles’
taáŋgáké (< ta-o-áŋg-ak+é) ‘ne crains pas !’
ḃóó cá (< ḃá-ó-cá) ‘elles iront’
ato ḃína (< ḃá-ín-a) ‘les gens dansent’
ḃûsa (< ḃá-us-a) ‘ils tirent’

Mais :

ḃáóḃusa ‘elles planteront’

Dévoicalisation. Les voyelles fermées en contact avec d’autres perdent leur statut de voyelles et deviennent des semi-voyelles.

- (12) **ɲkélé ya mbíla** ‘palmeraie’
ɲgamby’áto y’ámato ‘vieilles femmes’
yěka (< i-ék-a) ‘je parle’

ɬisuky’á pama ‘un morceau de viande’
ɬi-suki í+a pama
5-morceau 5-CON viande

ilɔmbe y’ísé w’isé yamí ‘la maison de mon grand-père’

i-lɔmbɛ	í+a	Ø-isé	o+a	isé	o+amí
19-maison	19-CON	9a-père	1-CON	père	1-POSS:1SG

ńaŋga yôwénáké ‘je désire le voir’

ń-laŋg-a	yó-o-én-ák-é
1SG-vouloir-FV	15-1-voir-PF-FV

ńsw’ěna ‘j’ai vu’

ǎna wa mǎf’wá ‘un petit chien’

o-ána	o+a	mǎf’wá
1-enfant	1-CON	chien

otoŋgi wá tɔlɔmbɛ ‘constructeur de maisons’

o-toŋg-i	ó+a	tɔlɔmbɛ
3-construire-FV	3-CON	maisons

Glides. Le contact de voyelles entraîne parfois aussi la formation des glides.

- (13) a. **iyɛmbi** (< i-ɛmb-i) ‘transporteur’
iyána (< i-ána) ‘petit enfant’
áneí ~ áneyi ‘quatre’
ǎn’ǎ mpɔu ~ mpɔwu ‘enfants’

ńaŋga yôwénáké ‘je désire le voir’

ń-laŋg-a	yó-o-én-ak+é
1SG-aimer-FV	MOT-1-voir-PF-FV

mǎp’owét’óko ‘je ne vais pas l’appeler’

mí-ɸa	o-ét-é	óko
1SG-COP:NEG	1-appeler-FV	FUT

La formation des glides ou prothèse est claire en diachronie : on les trouve là où une consonne s’est amuïe.

- b. **i-yáŋg-u** ‘course, fuite’ < °-**báŋg**- ‘fuir de peur’

i-yemb-i ‘porte faix’ < *-**bemb-** ‘porter’ (Meeussen, 1969: 36)
ɔ-hend-á ‘hôte’ < *-**gend-** ‘marcher, voyager’ CS.807
o-niwo ~ niho ‘viande’ < *-**nɔku** CS.1369

Harmonie. Comme en lonkundó, l’assimilation vocalique la plus régulière est celle du type regressif, c’est-à-dire qui consiste en ce que les voyelles du second degré des affixes pré-radicaux s’adaptent aux voyelles de troisième degré du radical.

- (14) a. **ɲɔkɛná** ‘je t’ai vu’
 ɲí-o-ko-én-á
 1SG-PARF-2SG-voir-FV
- ɲkɔlɔmba** ‘je te demande’
 ɲí-ko-lɔmb-a
 1SG-2SG-demander-FV
- ɔhendá** (<o-hend-á) ‘hôte’
ɔsɛŋgi (<o-sɛŋg-i) ‘façonneur’
lɔmɔci (<lo-mɔci) ‘terre, sol’
ɛwɔ (<e-wɔ) ‘mains’

L’harmonie progressive n’est pourtant pas totalement absente. Comme en lingála courant (Motingea, 2005: 25), cette dernière sans atteindre la finale affecte tout de même les extensions du radical.

- b. **ɲkɔkɔ ékékɛla ekelé** ‘la poule caquette pour les œufs’
 n-kɔkɔ é-kék-el+a ekelé
 9-poule 9-caquetter-APPL-FV œufs
- áa membelá a lóyí** ‘il m’a apporté’
 á-^xv m-emb-el[↓]+ á a lóyí
 1-AUX 1SG-apporter-APPL-FV CONT hier
- tɔkɔlɔlá a lɔkɔ lóyí** ‘nous ronflions le ronflement hier’

tó- ^x V	kɔl-al ^l +á	a	lɔkɔ	lɔyí
1PL-AUX	ronfler-SEP-FV	CONT	ronflement	hier

Il existe en outre plusieurs exemples indiquant l'existence d'autres formes d'harmonie. On devrait ici parler avant tout de l'exclusion de combinaisons des voyelles du 1^{er} degré avec celles du second degré.

- c. **áukúla** (< á-o-kúl-a) 'il l'a frappé'
ocúlu (< o-cúl-i) 'forgeron'
ŭná (< o-íná) 'jour'
ŭké (< o-ík-é) 'multitude'
ŭmoto (< o-ímoto) 'femme'

Avec cette exclusion se range ce que nous avons pris l'habitude de nommer *l'harmonie de Carrington* (1977: 68) qui consiste en ce qu'une voyelle **a** entraîne souvent l'ouverture d'une voyelle **e** en **ɛ** et **o** en **ɔ**.

- d. **ɔna** (< o-ána) 'enfant'
mbúl'ětówaka ɔl'ókɔ 'il pleuvait aujourd'hui'
m-búla é-o-tów-ak+a ɔl'ókɔ
9-pluie 9-PARF-pleuvoir-PF-FV aujourd'hui
ato bôténá lɔyí mbóka 'les gens ont coupé une route hier'
a-to bá-o-tén-á lɔyi mbóka
2-homme 2-PARF-couper-FV hier chemin

Notons que cette forme d'harmonie peut opérer à longue distance.

- e. **ɔcá** (< o-cá) 'tête'
yěka (< i-ék-a) 'je parle'
ɬilóma l'ólému 'sucrer avec la langue'
ɬi-lóm-a la lolému
5-sucrer-FV COM langue

nɔkpaka 'je suis tombé'
 N-o-kpa-ak+a
 1SG-PARF-tomber-PF-FV

2.2 Consonnes

Comme pour les voyelles, nous commençons ici par l'inventaire des consonnes et leur distribution avant de procéder à l'examen des règles qui régissent leur réalisation.

2.2.1 Inventaire et statut phonologique des consonnes

Inventaire. Nous avons perçu en liinja 29 sons consonantiques que nous donnons en Tableau 3.

Tableau 3 : Consonnes liinja

w	l	y		
m	n	[ɲ]	[ŋ]	
[ɓ]	t	[c]	k	[kp]
(f)	(z)			
ɸ	s	[ʈ]		(h)
mb	nd		ŋg	(ŋgb)
(mp)	(nt)	[nc]	(ŋk)	
	(nz)			
[mf ^h]	(ns)			

Quelques observations relatives à notre Tableau 3 des consonnes sont les suivantes.

- **ŋ** ne se perçoit qu'à la suite de l'application de la règle de Meinhof, tandis que les prénasalisées **mp nt ŋk ns** ne peuvent être posées que dans le contexte de combinaison de la nasale préfixe avec les consonnes **p t k s** initiales de thème ou radical.

- L'occlusive explosive sonore **ɓ** n'est régulière comme dans l'ensemble du domaine mɔ́ngɔ́ qu'aux préfixes (15a). Les quelques substantifs donnant son attestation en C₁ sous (15b) peuvent donc être considérés comme des

emprunts à la langue commerciale. Tel nous paraît aussi le cas de **z** et **nz** notés uniquement avec **zómi** ‘dix’ et **mokonzi** ‘chef’.

- (15) a. **ḡḡ’ǎḡé ḡané ~ ané ḡáyáka** ‘seulement deux sont venus’
 b. **o-ḡimba** ‘entièreté’
ḡi-ḡáḡḡá ‘pierre’
lo-ḡálá ‘clôture’
ḡi-ḡwá ‘neuf’

- La fricative laryngale **h** n’ayant été perçue qu’avec deux mots dans l’ensemble du corpus, à savoir **-humb-w-a** ‘voler’ et **-hé-um-a** ‘respirer’, peut être considérée comme étant un phonème marginal.

- Les labiales vélaires **kp**, **gb**, alternent avec les séquences **kw gw**. La prénasalisée **ḡgb**, quant à elle, n’a été notée qu’avec l’idéophone **ḡgba** ‘partout’.

- (16) **okpá ~ okwá** ‘sel’
áokpá ~ áokwá ‘il tomba’
ikpémbe ~ ikwémbe ‘pagne’

- On peut être tenté de poser la nasale palatale **ɲ** comme un phonème dans le système consonantique liinja à partir des items tels que **ɲaḡḡó** ‘mère’, **ɲaḡḡó**, ‘ta mère’, **lo-ḡḡóḡa** ‘félicitation’. Il convient de retenir que **ɲ** n’est que le produit de la *palatalisation* de **n** avant **i**.

- (17) a. **i-tén-i ~ i-tép-i** ‘coupeur’
ḡ-kóḡi ‘bois à chauffer’
n-sóḡi ‘salive’
ǎḡ’iḡaḡḡó (< ǎna iḡaḡḡó) ‘frère/sœur’

Les bases verbales avec **ɲ** doivent donc être considérées comme contenant une extension impositive :

b. -ténɲa (< -tén-i-n-i-a)	‘traverser’
-mɲa (< -min-i-a)	‘moudre’
-úɲa (< ún-i-a)	‘se casser’
-kúɲa (< -kún-i-a)	‘mordre’
-ténɲa (< -tén-i-a-n-i-a)	‘traverser’

Quant aux termes de parenté **ɲaŋgó** et **ɲaŋgó**, nous ne pouvons y voir que des formes complexes contenant le thème **ne** ‘mère’ (Meeussen, 1969: 45) et un possessif.

- La consonne latérale, qui alterne parfois avec zéro, est prononcée comme une fricative avant voyelles fermées **i** et **u**: **l** > **ɬ** / **_i** ou **u**.

(17) a. la ~ a ɲkésá	‘dans la matinée’	ele ~ ée	‘c’est’
b. -ɬɲga	‘chercher’	-ɬúla	‘désirer’
-ɬúwa	‘savoir’	lokuɬu	‘force’
ɬiséké	‘corne’	ɬiyóké	‘paquet’
iɬuɬú	‘oiseau’	wáɬi	‘épouse’
ɬokɬi	‘corde’	ileɬi	‘pleur’

- L’occlusive palatale **c** est allophone de l’alvéolaire **t** avant **i** ou **u**.

(18) a. ɔ-lɔc-i	‘bien’	ɬi-cík-al-a	‘rester’
ɔ-kɔt-i ~-kɔc-i	‘coupeur’	ɬ-móci	‘terre, sol’
o-cúɬ-u	‘forgeron’	ɬi-cuka	‘pierre’
ekúcu	‘calebasse’	ɬi-cumb-a	‘brûler’

Il y a lieu cependant de noter que **c** est parfois plutôt l’aboutissement historique de **t** dans l’environnement entravé ***tVV** et qu’il y a des cas qui restent inexpliqués. La langue indique même des cas d’une évolution plus poussée, jusqu’à **s**.

b. ɔ-cá	< * -tóe CS.1808 ‘tête’

fi-cá < **-tá** < ***-tók-a** ‘aller (dehors)’ (Meinhof & Van Warmelo, 1932: 227)
sɔkɔ ! < Ø-cá[↓]-ak+a) ‘va !’
-cang-o-a ‘se disperser, s’éparpiller’
-cák-ol-a ‘cracher’

Aussi la prénasalisée **nc** est-elle plutôt l’aboutissement historique de ***nj** :

- (19) ***njɔgu** CS.951 > **ncɔku** ‘éléphant’
***lobanjé** CS.56 > **oɸancé** ‘flanc, côté’
***njala** CS.917 > **ncala** ‘faim’

Cette évolution se constate aussi dans les langues de zones D et S.

- (20) Hunde D.51 (Kaji, 1992: 55, 98)
***njila** CS.940 > **nchira** ‘chemin’
***njala** CS.917 > **nchala** ‘faim’

Tswana S.31 (Creissels, 2007: 39)
***njila** CS.940 > **tsila** ‘chemin’

- La prénasalisée **mf**^ɛ, également rare, est l’aboutissement historique de ***mb** en contexte entravé ***mbVV** :

- (21) ***mbóá** CS.174 > **mf^ɛwá** ‘chien’
***mbúe** CS.222x > **mf^ɛwě** ‘cheveux gris’

Le dévoisement des séquences NC[+sr] est régulier dans les langues de l’Afrique australe, tels le tswana S.31 et le sotho S.33 (Hyman, 2003: 52).

- (22) **bón-a !** ‘voie !’ °N- **bón-a** > **mpóná** ‘voie-moi !’
dísa ! ‘regarde !’ °N- **dís-á** > **ntísá** ‘regarde-moi !’

Paires minimales. Le statut de phonème des consonnes retenues peut être illustré par les exemples d’oppositions ci-après:

- (23) **-lúla** ‘désirer’ vs. **-lúwa** ‘savoir’

-éɸa	‘chasser’	vs.	-éka	‘dire, parler’
ɸi-káta	‘main’	vs.	ɸi-kála	‘charbon’
-éla	‘mûrir’	vs.	-éna	‘voir’
-éta	‘appeler’	vs.	-éka	‘dire, parler’
-íka	‘être en vie’	vs.	-íya	‘voler, dérober’
-íma	‘refuser’	vs.	-ína	‘danser’
-óla	‘poindre’	vs.	-óta	‘engendrer’
-keɸa	‘jouer’	vs.	-kela	‘faire, dire’

2.2.2 Distribution des consonnes

Les consonnes sont présentées ici selon leur aptitude à figurer comme C₁ et C₂ de thème ou radical.

Sonante orale labiale w

(24) a.	ɩ-wó	‘bras’	-wá	‘mourir’
	o-wé	‘mal’		
b.	a-sówo	‘médicaments’	o-niwo ~ niho	‘viande’
	-saw-a	‘être content’	-ɩw-a	‘savoir’

Sonante orale alvéolaire l

(25) a.	o-lóɣɣi	‘chasseur’	e-ɩto	‘charges’
	e-láɣɣá	‘paniers’	lo-lému	‘langue’
	o-lem-o	‘travail’	ɔ-lóci	‘bien’
	a-lóɣɣó	‘sang’	i-lóɔ	‘sommeil’
	ɩ-lá	‘rire’	-lá	‘manger’
	-langg-a	‘aimer, désirer’	-lám-b-a	‘cuire, préparer’
	-lek-a	‘(sur)passer’	-lel-a	‘pleurer’
	-lomb-a	‘demander’	-lot-a	‘fuir, courir’
	-lóm-a	‘sucrer’	-lóngg-a	‘piéger’
	-lóngg-a	‘triompher’	-lót-a	‘rêver’
	-ɩúk-a	‘pagayer’	-ɩungg-a	‘chercher’

-túl-a	‘désirer, envier’	-túw-a	‘savoir’
b. m-peí	‘pot’	w-ǎí	‘épouse’
lɔ-kǎí	‘corde’	i-leí-i	‘pleur’
o-kélé	‘bouture’	o-kelé	‘œuf’
m-péle	‘serpent’	lo-ɸalé	‘mal, peine’
ɔ-ndélé	‘homme blanc’	ti-yele	‘ville’
ti-yéle	‘sein’	ŋ-kélé	‘palmeraie’
o-séla	‘guerre’	i-timbá	‘charge’
ti-kála	‘charbon’	-túl-a	‘désirer, envier’
m-búla	‘pluie’ ou ‘année’	ŋ-kóla	‘ongle’
m-bala	‘fois’	m-bíla	‘noix de palme’
lo-bálá	‘clôture’	tɔ-lá	‘rire’
n-cala	‘faim’	-kúl-a	‘frapper’
-él-a	‘mûrir’	-ól-a	‘poindre’
ɸelɔ	‘cuisse’	-kel-a	‘faire, dire’
t-ílo	‘herbe’	o-kil-ó	‘allié’
ɸelo	‘face, aîné’	lo-kolo	‘jambe’
i-ɸutú	‘oiseau’	lo-kuɬu	‘force’
-ɔ́tu	‘faible’		

Sonante orale palatale y

(26) a. i-yángg-u	‘course, fuite’	ti-yele	‘ville’
ti-yéle	‘sein’	ti-yonga	‘bâton’
ti-yóké	‘paquet’	yayá	‘maman’
-yak-a	‘tuer’	-ya	‘venir’
b. ti-tóyi	‘oreille’	yayá	‘maman’
-sey-a	‘détruire’	-íy-a	‘voler, dérober’
y-öyi	‘affaire, mot’		

Nasale labiale m

- (27) a. **lɔ-mɔ́ci** ‘terre, sol’ **-mɛl-a** ‘boire’
 -mɛŋg-a ‘être triste’ **-mɪŋ-a** ‘moudre’
- b. **o-téma** ‘cœur’ **lo-lému** ‘langue’
 o-lem-o ‘travail’ **ɲama** ‘bête, viande’
 w-ĩm-a ‘avarice’ **ěma** ‘quelque chose’
 w-ěm-ém-á ‘position levée’ **ŋ-kéma** ‘singe’
 -lɔm-a ‘sucrer’ **-im-eɬ-i-a** ‘agréer’
 -em-w-a ‘s’éveiller’ **-ém-al-a** ‘se lever’

Nasale alvéolaire n

- (28) a. Les notes ne fournissent aucune attestation de la nasale alvéolaire en C₁.

- b. **o-kánā** ‘neveu, nièce’ **ǔná** ‘jour’
 ǎna ‘enfant’ **w-ǎné** ‘soleil’
 ɬ-ĩno ‘dent’ **ɬ-ĩna** ‘nom’
 n-tén-á ‘pièce’ **-ín-a** ‘danser’
 -én-a ‘voir’ **-kan-is-a** ‘penser’

Fricative labiale ɸ

- (29) a. **o-ɸancé** ‘flanc, côté’ **o-ɸoŋga** ‘riz’
 ɬi-ɸó ‘chevelure’ **ɸelo** ‘face, aîné’
 ɸaɸá ‘papa’ **lo-ɸuɬú** ‘oiseau’
 -ɸás-a ‘arriver’ **-ɸet-a** ‘brûler’
 -ɸél-a ‘interroger’ **-ɸoɸ-a** ‘se mouiller’
 -ɸus-a ‘enterrer, cultiver’ **-ɸus-a** ‘planter’
 lo-ɸoɸ-o ‘vent’ **lo-ɸoso** ‘peau’
 lo-ɸuso ‘cour’ **-ɸy-a** ‘brûler’
 lo-ɸálé ‘mal, peine’ **-ɸás-a** ‘arriver’
 -ɸet-a ‘brûler’ **-ɸél-a** ‘interroger’
 -ɸus-a ‘enterrer, cultiver’ **-ɸá-y-a** ‘donner à’

b.	φαφά	‘papa’	-φοφ-a	‘se mouiller’
	lo-φοφ-o	‘vent’	-έφ-a	‘chasser’
	-fiφ-ol-a	‘ouvrir’		

Fricative alvéolaire s

(30)	a.	o-sɛŋg-i	‘potier’	o-songo	‘canne à sucre’
		sókɔ	‘marché’	o-sambo	‘chant’
		o-séla	‘guerre’	o-sisá	‘racine’
		fi-sála	‘champ’	i-sɔŋgú	‘manioc’
		fi-sáŋgú	‘maïs’	fi-séké	‘corne’
		fi-sing-o	‘mort’	fi-suki	‘morceau’
		fi-swá	‘hache’	a-sé	‘bas’
		-saw-a	‘être content’	-sál-a	‘cultiver’
		-sek-a	‘rire’	-sel-a	‘mettre’
		-sɛŋg-a	‘faire la poterie’	-sey-a	‘détruire’
		-som-a	‘être courroucé’	-song-a	‘laver’
		-sómb-a	‘acheter’	-sal-aŋ-an-a	‘être content’
	b.	m-pási	‘peine’	lo-kási	‘feuille’
		ăsi	‘eau’	isé	‘père’
		w-esé	‘os’	-kas-el-a	‘éternuer’
		o-sisá	‘racine’	ŋ-késá	‘matin’
		m-búsa	‘derrière, cadet’	m-pɔsá	‘poil’
		m-pósá	‘soif’	isó	‘ton père’
		l-iso	‘œil’	lo-φoso	‘peau’
		lo-φuso	‘cour’	-kes-ul-a	‘tousse’
		-ós-a	‘prendre’	-us-a	‘lancer’

Consonne occlusive alvéolaire sourde t

(31)	a.	-táŋg-a	‘compter’	-tek-a	‘être fatigué’
		-ték-a	‘vendre’	-tén-a	‘couper’

-tóngg-a	‘construire’ ¹	-tongg-a	‘construire’ ²
-tók-a	‘piler’	-tów-a	‘pleuvoir’
i-tókó	‘natte’		
b.			
i-koto	‘boîte’	o-káta	‘faim’
fi-káta	‘main’	-át-a	‘fendre’
-ét-a	‘appeler’	-ót-a	‘accoucher’
-ét-am-a	‘se coucher, dormir’		
c.			
-cík-al-a	‘rester’	-cínd-a	‘envoyer, pousser’
-cumb-a	‘brûler’	-cúl-a	‘forger’
-cá	‘aller’	-caṅg-o-a	‘s’ éparpiller’
-cák-ol-a	‘cracher’	o-kocí	‘montagne’

Consonne occlusive vélaire sourde k

(32) a.			
lo-kuḷu	‘force’	o-káta	‘faim’
tɔ-ke	‘jeux’	i-koto	‘boîte’
o-kánā	‘neveu/niece’	o-kil-ó	‘allié
o-konzi	‘chef’	o-kálámbá	‘bâton, arbre’
o-káli	‘queue’	o-kele	‘œuf’
o-kéngé	‘village’	o-kocí	‘montagne’
ɔ-kɔt-i ~-c-i	‘coupeur’	e-kélé	‘boutures’
e-kond-ol-a	‘arbres’	fi-káta	‘main’
fi-káka	‘pied’	fi-kas-é	‘éternuement’
fi-kála	‘charbon’	fi-kɔndɔ	‘banane’
fi-kɔṅga	‘lance’	-kand-a	‘attacher, lier’
-kan-is-a	‘penser’	-kas-el-a	‘éternuer’
-keṇ-a	‘jouer’	-kel-a	‘faire, dire’
-kɛnd-a	‘marcher’	-kes-ul-a	‘tousseur’
-kék-el-a	‘caqueter’	-kɔl-ɔl-a	‘ronfler’
-kúp-a	‘mordre’	-kúl-a	‘frapper’

-ół-i-a	‘cracher’		
b. a-ł-iko	‘dessus, haut’	-cák-ol-a	‘cracher’
-ół-el-a	‘se laver’	i-tókó	‘natte’
łi-cuka	‘pierre’	łi-suki	‘morceau’
łi-séké	‘corne’	łi-yóké	‘paquet’
o-ndóki	‘fusil’	-ók-a	‘percevoir’
-ok-a	‘mordre’	-ék-a	‘dire, parler’
-ík-a	‘être en vie, guérir (intr.)’		

Consonnes prénasalisées sonores mb nd ŋg

(33) a. o-ndók-i	‘fusil’	ɔ-ndélé	‘homme blanc’
-ŋáng-a	‘crier, aboyer’	-ŋgal-a	‘s’asseoir’, être’
-ŋgál-a	‘briller’	-ŋgyá	‘faire jour’
ɔo-ŋoŋge	‘nuage’		
b. i-łimbá	‘charge’	-áng-a	‘craindre’
-émb-a	‘chanter’	-ómb-a	‘balayer’
-emb-el-a	‘apporter à’	mindó	‘saleté’

Comme déjà vu, les consonnes prénasalisées sourdes **mp nt ŋk ns** sont inexistantes dans les racines. La seule qu’on trouve dans ce contexte est **nc**. Les notes n’en fournissent d’ailleurs qu’un seul exemple en C₂ : **loɸancé** ‘flanc’.

2.2.3 Règles consonantiques

Les principales règles consonantiques sont les suivantes: l’aphérèse, la représentation de la consonne latérale après la nasale, celle du préfixe de classe 5 et celle de la nasale homorganique.

Aphérèse. Comme dans les autres dialectes môngɔ, la consonne **ɓ** qui apparaît avec les préfixes d’accord tombe généralement. Elle est parfois représentée par le glide **y**.

- (34) **ḡḡ'ǎḡé ḡané ~ ané ḡáyáka** 'seulement deux sont venus'
aseḡgi yá mpoké 'potiers'
atóngi yá tɔlɔmbe 'constructeurs de maisons'
ǎna y'ēnde 'les garçons'
ũná w'ɔl'ókɔ óle l'etungú 'il fait chaud aujourd'hui'
o-íná wó+a lɔlɔ lɔ-kɔ ḡó-le la etungú
3-jour 3-CON aujourd'hui 11-DEM² 3-COP COM chaleur

La consonne latérale **l** se trouve dans la même situation :

- (35) **ḡi-suky'á pama** 'un morceau de viande'
ḡi-óngɔ y'áúta 'gaisse'
ḡiso y'ũna ḡis'ólā 'le jour a point'
lo-ḡoso á ḡkɔi 'peau de léopard'
ḡiya t'ílɔmbe é-le ~ é-e ɔlɔci 'venir à la maison est agréable'
ḡḡgaláki la ~ a ḡkáḡgi 'elle était malade'

Représentation du préfixe de classe 5. Le préfixe de classe **ḡi-** est représenté directement avant consonnes. Avant voyelles, il se réalise soit **ḡi-** soit **y-**.

- (36) a. **ḡi-ḡáḡgá** 'pierre' **ḡi-káta** 'main'
ḡi-sála 'champ' **ḡi-swá** 'hache'
ḡi-tóyi 'oreille' **ḡi-ḡáyā** 'donner'
ḡi-cuka 'pierre' **ḡi-tung-a** 'chercher'
ḡi-kand-a 'lier, attacher' **ḡi-yéle** 'sein'

Vocaliques:

- b. **ḡi-ílo** 'herbe' **ḡi-ino** 'dent'
ḡi-ina 'nom' **ḡi-óngɔ** 'gaisse'
ḡi-át-a 'fendre' **ḡi-ílo** 'herbe'
y-óyi 'affaire, mot' **y-ḡs-ā** 'prendre'
y-iy-a 'voler, dérober' **y-us-a** 'lancer'
y-ěn-a 'trouver'

La suite °N-I. Cette suite est représentée **nd**.

- (37) **ńdóta** (< ń-lót-a) 'je rêve'
ńdela (< ń-lel-a) 'je pleure'
ále la falánga ńindeka 'il a plus d'argent que moi/me dépasser'
 á-le la falánga ńi-n-lek-a
 1-COP COM argent 5-1SG-passer-FV

Suite °m-ϕ > mp

- (38) mpa lúwi si 'je ne sais pas'
 m-ϕa lúw-i si
 1SG-COP:NEG savoir-FV DEF
 atámpáyá 'il ne m'a pas donné'
 a-tá-m-ϕáy-á
 1-NEG-1SG-donner.à

Représentation de la nasale préfixe. La nasale homorganique, préfixe nominal de classes 9/10 et préfixe verbal et objet de la 1^{ère} personne du singulier est représentée **m** avant consonnes labiales, **n** avant consonnes alvéolaires, **ɲ** avant consonnes vélaires et **ɲ** avant voyelles.

- (39) a. **m-bala** 'fois'
m-bóka 'chemin, route, sentier'
m-búla 'pluie ou année'
m-f^ɛwá ~ m-f^ɛwá 'chien'
m-pási 'peine'
m-pósá 'soif'
m-pekwá 'raphia'
m-petí 'pot'
- b. **n-sé ~ n-sé** 'poisson'
n-tén-á 'pièce, chambre'
n-tongo 'feuille de manioc'
- c. **ɲanda** 'campement'
ɲando 'lune'

ηόμβε ~ ηόμβε	‘vache’
η-καλάηγα	‘arachide’
η-κάμβεí	‘chèvre’
η-κάηγι	‘maladie’
η-κέλέ	‘palmeraie’
η-κέμα	‘singe’
η-κωí	‘léopard’
η-κοηγα	‘fer’
η-κόγι	‘bois à chauffer’

άα ηκελά α λόγí ολεμο ‘il a travaillé pour moi (hier)’

ά-α	n-κελά	α	λόγí	ολεμο
1-AUX	1SG-faire	CONT	hier	travail

ήκωλόμβα ‘je te demande’
ή-ko-λόmb-a
 1SG-2SG-demander-FV

d. **η-αμα** ‘animal, bête’
ηόκενά ‘je t’ai vu’
ή-ο-ko-έν-ά
 1SG-PARF-2SG-voir-FV
ηόκπα λόγí ‘je suis tombé hier’

Cependant:

e **ωíya ά-ο-μ-ένά λόγí** ‘le voleur m’a vu’

Sans doute par analogie aux nombreuses racines qui ont perdu l’occlusive labiale sonore en diachronie, nous trouvons le cas (39f) avec resurgissement de cette consonne après la nasale.

f. **άομβέτα** ‘il m’a appelé’
ά-ο-μ-ét-a
 1-PARF-1SG-appeler

Dans la majorité des dialectes on s'attendrait à **áonjéta**.

Notons, enfin, que la suite de deux nasales est représentée par une seule:

g. °N-ηgal-í > **ηgalí** 'je suis'

Double assimilation ou règle de Meinhof

- (40) a. **anangí** (< a-n-dang-i) si 'il m'aime'
ńanga (< ń-dang-a) 'j'aime'
ηanda (< η-ganda) 'campement'
ηondo (< η-gondo) 'lune'
loηoηge (< lo-ηgoηge) 'nuage'
ηómbε ~ ηómbε (< η-gómbε) 'vache'

En diachornie:

- b. ***mbindo** (> mindo) 'saleté'

A longue distance:

- c. **otéma óle n'ēngalí ándé** 'le cœur est bien là où il est'
o-téma ó-le **ndé** é-ηgal-í ándé
3-cœur 3-COP ASR 7-être-FV lui

Vu la régularité de cette règle le substantif **ndámbo** 'petite quantité' doit être considéré comme un emprunt au lingála.

2.3 Tons

2.3.1 Inventaire des tons

Il existe phonétiquement trois tons en liinja: haut, moyen et bas. Ce dernier ton est marqué par l'absence de tout signe diacritique. Comme plusieurs exemples illustrant ce ton bas et le ton haut abondent dans les notes, nous ne donnons ici que des exemples en rapport avec le ton moyen.

- (41) a. **ɲ-ók-a lofalé tá finō** 'j'ai/sens mal à la dent'
ndámbo y'okpā 'un peu de sel'

wěŋí óngálā	‘la lune brille’
ũmoto ás’ōta ōnā	‘la femme a engendré un enfant’

Ainsi que l’indiquent ces exemples (41), le ton moyen est le réhaussement d’un ton bas dans une séquence °H-B en fin d’énoncé ou dans les unités de citation. Le même phénomène s’observe en soa-sɔkɔ (Motingea, 2002). Comme notre transcription est phonétique, nous marquons tout de même le ton moyen là où nous l’avons perçu, bien que phonologiquement il n’existe que le ton bas et le ton haut.

A l’opposé, les notes suggèrent – à moins d’une erreur de transcription – l’existence du ton bas pausal qui est d’ailleurs régulier en parlers nkutsu (Labaere, 1994: 18; Motingea, 1992a: 320); mais uniquement dans les groupes prépositionnels en fin d’énoncé.

b. la ĩmbé	>	l’ĩmbe	‘avec du feu’
la ocú	>	l’ocu	‘pendant la nuit’
la ŋkésá	>	la ŋkésa	‘dans la matinée’

Quelques exemples d’oppositions tonales sont les suivants:

(42) àówá	‘il mourut’	vs.	áówá (ɔl’ókɔ)	‘il est mort (aujourd’hui)’
ŋókpa	‘je tombe’	vs.	ŋókpa (lói)	‘je suis tombé (hier)’
ńsw’ěna	‘je le vois’	vs.	ńsw’ěna (lói)	‘je le vis’
okélé	‘bouture’	vs.	okelé	‘œuf’
fiyele	‘ville’	vs.	fiyéle	‘sein’
-tēka	‘être fatigué’	vs.	-téka	‘vendre’
ŋkókɔ	‘grand-parent’	vs.	ŋkókɔ	‘poule’
āna	‘enfants’	vs.	āná	‘bière’
sókɔ	‘ville’	vs.	sókɔ	‘va !’

2.3.2 Règles tonales

Les principales règles tonales sont: la fusion, la propagation, la neutralisation et l’harmonie. A celles-ci s’ajoute le morphème tonal.

Fusion. La situation peut être résumée de la manière suivante: °B-B > B, °B-B > D, °H-B > M et °H-H > H.

- (43) a. **ʔikoto** (< la ikoto) ‘avec une boîte’
ato ɓína (< ɓaíná) ‘les gens dansent’
t’elángá (< tá elángá) ‘dans des paniers’
t’ílombe (< tá ilombe) ‘dans la maison’
ɓûsa (< ɓá-us-a) **a** ‘ils tirèrent’
- t’alik’ílombe** ‘au dessus de la maison’
ta aʔiko á ilombe
LOC dessus CONT maison
- ũn’á lóyí** ‘hier/jour d’hier’
o-íná ó+a lóyí
3-jour 3-CON hier
- as’ũna lokolo** ‘il s’est cassé la jambe’
a-sa ún-i-a lokolo
1-PARF casser-IMPO-FV jambe
- yěka** (< i-ék-a) ‘je parle’
ɓisángú ɓis’ěla ‘le maïs est mûr’
ɓi-sángú ɓi-sa éla
5-maïs 5-AUX être.mûr
- lotǎngáké** ‘ne craignez pas !’
lo-ta-ǎng-ak+é
2PL-NEG-craindre-PV-FV
- ɓɔkěná a** ‘je t’ai vu’
ń-o-ko-én-á a
1SG-PARF-2SG-voir-FV CONT

Quoique très rarement en ce parler des Liinja, la proéminence du ton haut fait que les combinaisons °B-H et °H-B soit simplement représentées par H.

b. ɬikɔ́ndɔ ɬite ~ líte	‘celui-ci’
y-ɔ́yi ~ y-óyi	‘affaire, mot’
ólo (< o-ólo)	‘nez’
éolota (< é-o-lot-a)	‘ça s’est enfui’

Persistence et propagation. En cas d’élision ou de contraction vocaliques, le ton de la voyelle élidée n’est jamais perdu: soit il se maintient sur la voyelle résultante soit il se propage à droite.

(44)	ê nd’óolemo w’ênde	‘c’est le travail d’hommes’
	é-e ndé o-lemo ó+a ende	
	7-COP ASR 3-tavailler-FV 3-CON mâles	

ato ðwóca t’óoséla	‘les gens vont à la guerre’
a-to ðá-ó-cá tá oséla	
2-homme 2-PARF-aller LOC guerre	

ńs’êmwa	‘je m’éveille’
ń-sa emwa	
1SG-AUX s’éveiller	

Pont tonal. Il s’agit plus généralement d’un pont qui peut se jeter sur un ton bas entouré de deux hauts.

(45)	okána ámí (< okána ámí)	‘mon neveu/ma nièce’
	ɬic’iyáŋgu	‘courir’
	ɬi-cá iyáŋgu	
	5-aller course	
	kelák’ándé	‘dis-lui !’
	Ø-kel-ák+á [↓] ándé	
	2SG-dire-PF-FV lui	

wěfi ɔ́ḡgálā ‘la lune brille’
 wo-éfi wó-ḡgál-a
 3-lune 3-briller-FV

ḡóocá lóyí t’étóko ‘ils allaient à la source hier’
 ḡá-o-cá lóyí tá etóko
 2-PARF-aller hier LOC source

Harmonie. L’harmonie tonale affecte la pré-finale **-ak-** qui conforme sa tonalité à celle de la finale de même que le morphème connectif **-a** qui prend le ton du préfixe pronominal.

(46) a. **mbúl’ëtówaka ɔl’ókɔ** ‘il pleuvait aujourd’hui’
 m-búla é-o-tów-ak+a ɔl’ókɔ
 9-pluie 9-PARF-pleuvoir-PF-FV aujourd’hui

b. **ḡna wa mḡwá** ‘un petit chien’
 o-ána o+a mḡwá
 1-enfant 1-CON chien

otongí wá tɔlɔmbe ‘constructeur de maisons’
 o-tong-i ó+a tɔlɔmbe
 3-construire-FV 3-CON maisons

Contraste tonal. Ce phénomène qui est l’opposé de l’harmonie est constaté avec l’auxiliaire **-a** ~ **-V** dans la conjugaison du verbe au narratif passé.

(47) **áa mɛmbelá a lóyí** ‘il m’a apporté’
 á-^xV m-bɛmb-el^l+á a lóyí
 1-AUX 1SG-apporter-APL-FV CONT hier

tɔ kɔlɔlá a lɔkɔ lóyí ‘nous ronflions le ronflement hier’
 tɔ-^xV kɔl-al^l+á a lɔkɔ lóyí
 1PL-AUX ronfler-SEP-FV CONT ronflement hier

Morphème tonal. D'après Stappers (1971: 261-262), le morphème tonal consiste, ainsi que l'indiquent déjà nos exemples (47), en ceci: il peut s'associer à plusieurs morphèmes mais exclut tout autre morphotonème. En d'autres termes, le morphotonème du morphème tonal détruit le morphotonème propre de l'élément auquel il est appliqué. Il s'agit donc d'une unité qu'il faudrait en principe traiter dans l'inventaire des morphèmes verbaux.

En liinja le morphème tonal est appliqué à divers morphèmes dans le contexte de la conjugaison: radical, extension, pré-finale et finale.

(48) **tôkɔlɔlɔ a lɔkɔ lóyí** 'nous ronflions le ronflement hier'

tó- ^x V	kɔl-al [↓] +á	a	lɔkɔ	lóyí
1PL-AUX	ronfler-SEP-FV	CONT	ronflement	hier

ńsómábáki 'j'achetai'

ń-sóm-b-ak+í[↓]
1SG-acheter-PF-FV

áṅgaláki (I)a ṅkángi 'elle était malade'

á-ṅgal-ák+í [↓]	la	ṅkángi
1-être-PF-FV	COM	maladie

ètáka londo 'appelle un homme !'

Ø-ét [↓] -ák+á [↓]	londo
2SG-appeler-PF-FV	mâle

sɔkɔ ! (< Ø-cá[↓]-ak-á[↓] < -tɔ[↓]-ak-á[↓]) 'va !'

y'êtake isó 'va appeler/que tu appelles ton père !'

Ø-ya	ó-ét [↓] -ak+e	isó
2SG-aller	2SG-appeler-PF-FV	ton.père

twekelàké 'ne le (lui) dis pas !'

ta-o-e-kel-ak[↓]+é
NEG-2SG-7-dire-PF-FV

takelàké 'ne (le) leur dites pas !'

ta-o-a-kel-ak[↓]+é
NEG-2SG-2-dire-PF-FV

2.4 Syllabes

La syllabe *liinja* est ouverte, c'est-à-dire qu'elle se termine normalement par une voyelle. Les types syllabiques sont donc: V, (N)CV, (N)CSV. Il faudrait cependant mentionner le cas de la nasale syllabique.

- (49) a. **ń.sw'ě.na** 'j'ai vu'
ǎ.na wa m̃.f^ɛwá 'un petit chien'
mpe.kwá 'raphia'
ǵke ? 'quoi ?'

Aux préfixes 9/10, il y a hésitation:

- b. **ǵó.mbē ~ ǵ.gómbē** 'vache'
nsé ~ ñ-sé 'poisson'
mf^ɛwá ~ m̃.f^ɛwá 'chien'
ó.mpá.ké mi 'donne-moi !'
- á.m̃.pá a ló.yí** 'il m'a donné hier'
ó-m-ǵá-ak+é **m̃i**
 2SG-1SG-donner-PF-FV moi

3. Morphologie

3.1 Système de classes et d'accord

Tableau 4: *Affixes de classes en liinja*

Classe	PN	PP	PV	PO
1	o-, wo-/ _V	=	a-	-o-
2	a-	wa-	=	-a-
3	o-, wo-/ _V	wo-	=	-o-
4	e-	=	=	=
5	hi-, y-/ _V	=	=	=
6	a-	=	=	=
7	e-	=	=	=
8	bi	=	=	=
9	N-	e-	=	=
9a	Ø-	e-	=	=
10	N-	i-	=	=
11	lo-	=	=	=
13	to-	=	=	=
(15	yo-, o-	?		)
(16	?	a-	?	)
(17	?	o-	?	)
19	i-	=	=	=

Quelques commentaires sur le Tableau 4 des affixes de classes liinja sont les suivants:

- Pour la tonalité, les préfixes nominaux sont bas, les préfixes pronominaux hauts sauf en classes 1 et 9, tandis que les préfixes verbaux sont hauts ou bas selon la forme verbale.
- La forme vocalique des préfixes nominaux des cl. 1, 3, 4 et 6 rappelle la situation dans les autres parlers nkutsu (Motingea, 1992b: 323; 286-287; 368-370; Labaere, 1994: 204; Jacobs & Omeonga, 2002: 543-544; Jacobs, 2004: 309-310), du yancányáma (Motingea, 2005) et du mbólé (De Rop, 1971: 45-48, 56); mais aussi celle du koyo-ngombé dans la Likouala-Sangha au Congo-Brazzaville (Gazania, 1972: 39-42, 46). Le phénomène s'étend d'ailleurs sur plusieurs langues de zones A et B (Guthrie, 1953: 37, 46, 56, 60, 74; Richardson, 1957: 23, 25).

- Le **a-ɩ-iko** ‘haut’ montre un cas d’addition de préfixe à un substantif entier.

- L’*accord indéterminé* est réglé à l’aide du préfixe de classe 7 **e-**.

- (50) **ɩlámbe yeka é-e nd’ólemo** ‘préparer la nourriture c’est du travail’
ɩya t’ɩlombɛ é-le ɔlótsi ‘venir à la maison c’est agréable’
ɟéna mbo é-le iyōko ‘je pense que c’est juste’

- L’*accord verbal sémantique* qui est systématique en bantou septentrional opère ici en liinja de manière sporadique.

- (51) a. **mpéle áóka a loyí yayá** ‘le serpent a mordu ma mère’
m-péle á-ók-a a loyí yayá
9-serpent 1-mordre-FV CONT hier maman

toɸuɩú bále t’áɩik’ókálámbá ‘les oiseaux sont sur l’arbre’
to-ɸuɩú bá-le tá aɩiko á okálámba
13-oiseau 2-COP LOC dessus 6:CON arbre

ɓōseyá a lóyí asála ‘ils (éléphants) ont détruit les champs’
ɓá-o-seyá a lóyí asála
2-PARF-détruire CONT hier champs

e-láŋgala bá□o□cá ‘les jeunes gens vont’

isé y’okéŋgé ále la tɔlombɛ ‘le chef a des maisons’
Ø-isé e+a okéŋgé á-le la tɔlombɛ
9a-père 9a-CON village 1-COP COM maisons

isé y’ísó atēná a lóyí ‘notre père nous a vus hier’
Ø-isé e+a ísó a-to-én-á a lóyí
9a-père 9a-CON nous 1-1PL-voir-FV TAM hier

Mais :

- b. **ɩ-kambelí é-o-w-á** ‘la chèvre est morte’

η-kókó é-lel-a	‘le coq chante’
ηkámbeñi ólota	‘la chèvre s’est enfuie’
n-kámbeñi é-o-lot-a	
9-chèvre 9-PARF-fuir-FV	

n-cɔku í-yá a lóyí tá ɬisála	‘les éléphants sont venus dans le champ’

- Les classes locatives 16 et 17 sont posées grâce aux traces qui en restent dans les adverbes de lieu **a-né** ‘ici’, **ǫ-ko** ‘là’.

- L’usage secondaire de préfixes (cl.19/13) peut aussi être signalé.

(52) i-yána	‘petit enfant’
ɬá-le tɬu (< to-ɬu)	‘ils sont paresseux/très faibles’

3.2 Classification nominale

Selon l’opposition de singulier à pluriel les substantifs peuvent être rangés dans différents genres ci-après.

Genre o-/a- cl.1/2

Consonantiques:

(53) a. o-kána	‘neveu/nièce’
o-lóŋg-i	‘chasseur, piègeur’
ɔ-hend-á	‘hôte’
o-kiló	‘allié’
o-to	‘homme’
o-to wa nsifi	‘homme’
o-konzi	‘chef’
ɔ-seng-i	‘potier’
ɔ-kɔt-i ~ ɔ-kɔc-i	‘coupeur’
o-tóŋg-i	‘constructeur’

Vocaliques:

b. w-ǎfi	‘épouse’

ŭmoto
 ǎn'á ĩmato
 ǎn'ĩṇaṅgó
 ǎn'ǎ mpɔu
 ǎnā
 a-ĩmato

'femme'
 'jeunes filles'
 'frère/sœur'
 'enfants'
 'enfant'
 'femmes'

Genre o-/e- cl.3/4

Consonantiques:

- (54) a. e-kélé
 e-kond-ol-a
 e-láṅgala
 e-láṅgá
 e-łito
 e-ndóki
 e-songo
 ɔ-cá
 o-cú ~ o-có
 o-ɸancé
 o-ɸoṅga
 o-kałi
 o-kálámbá
 o-kelé/e-kelé
 o-kéṅgé
 o-kocí
 o-lem-o
 ɔ-lému
 ɔ-ndélé
 o-niwo ~ oniho
 ɔ-nɔkɔ
 o-sambo
 o-sélā

Divers

'boutures'
 'arbres'
 'jeunes gens'
 'paniers'
 'charges'
 'fusils'
 'cannes à sucre'
 'tête'
 'nuit'
 'flanc'
 'riz'
 'queue'
 'bâton, arbre'
 'œuf(s)'
 'village'
 'montagne'
 'travail'
 'langue'
 'homme blanc'
 'viande'
 'bouche'
 'chanson'
 'guerre'

o-sisá	‘racine’
ɔ-tetɛ	‘panier’
o-téma	‘cœur , ventre’
o-tókó	‘cendre’

Vocaliques:

b. ũná	‘jour’
w-esé	‘os’
w-ǎné	‘soleil, lumière du jour’
ólo	‘nez’

Genre *ɛ/-a- cl.5/6*

Consonantiques:

- (55) a. **a-mbáta**
a-sówo
ɛi-ɓá
ɛi-ɓáŋgá
ɛi-cúká
ɛi-káká/a-káká
ɛi-ɓó
ɛi-kas-é
ɛi-kála
ɛi-káta
ɛi-kɔndɔ
ɛi-kɔŋgá / a-kɔŋgá
ɛi-sála / a-sála
ɛi-sáŋgú / a-sáŋgú
ɛi-séké
ɛi-siŋg-o¹
ɛi-sukí²

Divers

- ‘canards’
‘médicaments’
‘palmier’
‘pierre’
‘pierre’
‘pied(s)’
‘cheveux’
‘éternuement’
‘charbon’
‘main’
‘banane’
‘lance(s)’
‘champ(s)’
‘maïs’
‘corne’
‘mort’
‘morceau’,

¹ Tofoké: -siŋg-el-a ‘périr’

fi-swá	‘hache’
fi-tóyi / a-tóyi	‘oreille(s)’
fi-yele	‘ville’
fi-yéle	‘sein’
fi-yóngá³	‘bâton’
fi-yóké	‘paquet’
a-tembéle	‘patates’

Vocaliques:

b. fi-ilo	‘herbe’
fi-iso ~ h-iso	‘œil’
fi-ino	‘dent’
fi-ina	‘nom’
y-öyi ~ y-óyi	‘affaire, mot’

Genre e-/i- cl.7/8

**Objets ou réalités considérées
comme telles**

(56) a. e-cúká	‘tribu’
e-ḡambí / ḡambí	‘vieux’
i-ḡimbá	‘charges’
b. ěma	‘quelque chose’
y-eka	‘aliments’

Genre N-/N- cl.9/10:

Divers dont les noms d’animaux

(57) m-bala	‘fois’
m-bíla	‘noix de palme’
m-bóka	‘chemin, route, sentier’
m-búla	‘pluie ou année’

² Nkundó: ‘rejets de souches, d’arbres abattus, ou du tronc d’un arbre’ (Hulstaert, 1957: 1187).

³ Nkundó : ‘bâton fixé dans les couvercles des cavités du soufflet de forge et servant à lui faire produire le souffle par un mouvement alternatif’ (Hulstaert, 1957: 848).

m-búsa	‘derrière, frère cadet’
m-f ^ɛ wá ~ m-f ^ɛ wá	‘chien’
m-pɛkwa	‘raphia’
m-pefi	‘poterie’
m-péle	‘serpent’
m-poké	‘pot’
m-pɔsá	‘poil’
n-cɔku	‘éléphant’
n-dámbo	‘petite quantité’
ɲanda	‘campement’
ɲɔndɔ	‘lune’
ɲɔmbɛ ~ ɲɔmbɛ	‘vache’
ɲ-kaláɲga	‘arachide’
ɲ-káké	‘foudre’
ɲ-kámbeɲi	‘chèvre’
ɲ-káɲgi	‘maladie’
ɲ-kélé	‘palmeraie’
ɲ-kéma	‘singe’
ɲ-késá	‘matin’
ɲ-kɔi	‘léopard’
ɲ-kɔɲga	‘fer’
ɲ-kóɲi	‘bois à chauffer’
ɲ-kókó	‘poule’
ɲ-kóla	‘ongle’
n-sé ~ n-sé	‘poisson’
n-tén-á	‘pièce, chambre’
n-tɔɲgo	‘feuille de manioc’
ɲama	‘animal, bête’

Genre Ø-/ɛa- cl.9a/2:
(58) ɲangó /a-ɲangó
ɲangó-mpáme

Termes de parenté
‘mère(s)’
‘oncle maternelle’

ᵐᵃᵐᵃ	‘ta mère’
ᵐᵃᵐᵃ	‘maman’
ᵐᵃᵐᵃ-ᵐᵃᵐᵃ	‘grang-père’
ᵐᵃᵐᵃ-ᵐᵃᵐᵃ	‘grang-mère’
ᵐᵃᵐᵃ	‘aîné’
ᵐᵃᵐᵃ	‘papa’
ᵐᵃᵐᵃ	‘père’
ᵐᵃᵐᵃ / ᵐᵃᵐᵃ	‘ton père/vos pères’
ᵐᵃᵐᵃ	‘mère’

Genre Ø-/ Ø- cl.9a/10a:

(59) ᵐᵃᵐᵃ
ᵐᵃᵐᵃᵐᵃ
ᵐᵃᵐᵃᵐᵃ
ᵐᵃᵐᵃᵐᵃ

Emprunts

‘marché’
‘mouton’
‘houe’
‘argent’

Genre lo-/N- cl.11/10 :

(60) a. lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ / ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ-o
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ
lo-ᵐᵃᵐᵃ

Divers

‘clôture’
‘mal, peine’
‘vent’
‘peau’
‘cour’
‘feuille’
‘voyage’
‘flèche(s)’
‘jambe’
‘clôture’
‘forêt’
‘ronflement’
‘corde’
‘langue’
‘nuage’
‘plume’

lɔ-wɔ́	‘bras’
Vocaliques:	
b. lo-ásé	‘éclat de palme’
l-ɔ́si	‘rivière’
Genre i-/to- cl.19/13 :	Divers
(61) i-ɸuʔú / to-ɸuʔú	‘oiseau(x)’
i-kpémbe	‘pagne’
i-koto	‘boîte’
i-kúcu	‘calebasse’
i-leʔ-i	‘pleur’
i-lɔ́	‘sommeil’
i-lɔmbɛ / to-lɔmbɛ	‘maison(s), case(s)’
i-sɔŋgú	‘manioc’
i-yáŋgu	‘course’
i-yemb-i ilímbá	‘porte faix’
ɸelɔ	‘cuisse’
tɔ-tɔkɔ́	‘nattes’
tɔ-ke	‘jeux’
tɔ-lá	‘rires’

On peut noter un cas de supplétion: **l-ondo / ende** (< a-ende) ‘mâle(s)’.

3.3 Monoclasses ou classes isolées

Monoclasse 3 :	Abstrait
(62) o-káta	‘faim’
o-tondó	‘ensemble, essain’ ⁴

⁴ Nkundó : **bo-tondó** ‘rameau, branche qu’on tient dans un nid de fourmis *Dorylus* afin que celles-ci y montent et puissent être arrachées en quantité au moyen d’une grande feuille qui est immédiatement fermée emprisonnant les fourmis ; celles-ci seront lâchées dans un étang écopé où elles circuleront en colère mordant tout poisson qu’elles découvriront dans les vases

o-ḡimba	‘entièreté’
ɔ-lóci	‘bien’
o-tálé	‘hauteur’
o-wé	‘mal’
ũké	‘multitude’
w-ĩm-ā	‘avarice’
w-ěm-ém-á	‘position levée’

Monoclasse 6 :

- (63) **a-útā**
a-t-iko
a-sé
ǎná
a-lóngó
ǎsi

Liquides

- ‘huile’
‘le haut’
‘le bas’
‘bière’
‘sang’
‘eau’

Monoclasses 5 et 7 :

- (64) **e-łungú**
łi-f^hwě
łi-f^hyó

Fluides

- ‘chaleur’
‘chevelure’
‘froid’

Monoclasse 9 :

- (65) **mindó**
m-pási
m-pɔu
m-pósá
n-sóji
n-cala

Abstraits

- ‘saleté’
‘peine’
‘jeunesse’
‘soif’
‘salive’
‘faim’

Monoclasse 19 :

et les galeries et que les femmes pourront ensuite capturer sans difficulté’ (Hulstaert, 1957: 340)

(66) **ĩmbé** ‘feu, chaleur’

Monoclasse 11 :

(67) **lo-ngóna** ‘félicitations’
lo-kuḽu ‘force’
lo-móci ‘terre, sol’
lo-ko ‘ronflement’
l-ũnge ‘sable’

3.4 Déterminants du nom

Les déterminants du nom sont: le connectif, le possessif, les démonstratifs et les numéraux.

Connectif. Le connectif se compose du préfixe pronominal et de la ligature -a en harmonie tonale avec le préfixe, mais à cause des élisions et de l’aphérèse l’accord n’est parfois rendu que par la ligature seule.

(68) **ǎna wa mǐf’wá** ‘un petit chien’
ǎn’angóya w’ũmoto ‘enfant de ma mère de femelle/ma sœur’
ǎn’iṅgó wamí wa londo ‘enfant de ma mère de mâle/mon frère’
ǎn’ǎ ṅkókó ‘les poussins’
ǎna y’ēnde ‘enfants de mēles/les garçons’
ḽisuky’á pama ‘un morceau de viande’
ḽiṅgɔ y’áúta ‘gaisse’
ḽiso y’ũna ‘œil du jour/le soleil’
isé y’okéngé ‘père du village/le chef’
pama ya oniwo ‘de la viande’
ekélé yá tɔsɔngú ‘des boutures de manioc’
ṅgamby’áto y’ámato ‘les vieilles femmes’
ǎsi yá ḽimela ‘de l’eau à boire’
yeka á ḽilá ‘de la nourriture à manger’
loḽoso á ṅkɔi ‘la peau du léopard’
ṅaṅgó ya yaya ‘mère de maman’

olemo w'áimato

‘travail de femmes’

Possessif. Le possessif n'est en fait que le connectif du substitutif. Nous donnons les thèmes possessifs aux participants et classe 1 en Tableau 5.

Tableau 5: *Thèmes possessifs liinja*

	SG	PL
1ère	+amí	+asó
2ème	+awé	+anó
3ème	+andé	

(69)	õr'ijangó wamí	‘mon frère/enfant de ma mère’
	mbúsa yamí	‘frère/sœur cadet(t)e’
	φelo yamí	‘frère/sœur aîné(e)’
	ilombé amí	‘ma maison’
	okáná amí	‘ma nièce/mon cousin’
	lɔw'ámi	‘mon bras’
	ɬisála amí	‘mon champ’
	oφancé amí	‘mon flanc’
	oφong'ámí	‘mon riz’
	ilombé amí	‘ma maison’
	ilombé yáwé	‘ta maison’
	ɬisála áwé	‘ton champ’
	akáká áwé	‘tes pieds’
	oφ'áwé	‘ce n'est pas le tien’
	ɬif'wě ándé ɬiφ' ánde	‘ses cheveux’
	ɬiφ'ándé	‘ses cheveux’
	mpekwá yándé	‘son raphia’

Il se constate que la détermination possessive n'est rendue que par la simple juxtaposition du substitutif au substantif déterminé.

(70)	asála ísó	‘nos champs’
	itóo ínó	‘vos habits’

ĩĩmbá íyó	‘leurs charges’
kóngó íyó	‘leurs houes’

Notons l'exemple suivant avec recours au connectif archaïque **-kǎ** :

(71)	ĩlɔmbɛ ɸileka íkǎmi	‘la maison dépasse la mienne’
	i-lɔmbɛ ɸi-leka í-kǎmi	
	13-maison 5-surpasser 13-POSS:1SG	

Démonstratifs: **-né** ‘ce ... ci’, **-kɔ** ‘ce ... en question’, **-te** ‘ce ... là’. Avec le thème **-né** le préfixe d'accord porte un ton bas, tandis qu'avec les thèmes **-te** et **-kɔ** il porte un ton montant.

(72)	ɸi-kɔ ɸi-né	‘la voici/elle est celle-ci’
	ĩ-né i-sɔngu í-le yá yayá	‘ce manioc est celui de ma mère’
	a-né	‘ici’
	ɸikɔndɔ ɸi-te ɸil'ɔɔnéne	‘cette banane-là est grosse’
	ómpáké mi ɸi-te	‘donne-moi celle-là !’
	em'ókɔ óyá	‘me voici qui suis en train de venir’
	ís'ák'ǎyá	‘nous voici qui sommes en train de venir’
	ísó ɸǎ-kɔ ɸá-ya-á	
	nous 2-DEM ² 2-venir-FV	
	íy'ák'ǎyá	‘les voici qui sont en train de venir’
	íyó ɸǎ-kɔ ɸá-ya-á	
	eux 2-DEM ² 2-venir-FV	

Notons en passant que le thème démonstratif **-te** est très commun aux langues du Lomame (Carrington, 1947: 108; Carrington, 1977: 72; Stoop, 1989: 137; Motingea, 2002).

Numéraux. Les nombres avec accord vont de ‘un’ à ‘cinq’. Les thèmes sont les suivants: **-mókɔ** ‘un’, **-ɸé** ‘deux’, **-sáso** ‘trois’, **-nei ~ -neyi** ‘quatre’, **-táano** ‘cinq’.

(73)	a. ɸkéma é-mókɔ	‘un singe’

ot'ɔ-mókɔ	‘un homme’
ncɔku é-mókɔ	‘un éléphant’
ɲgómbe í-φé	‘deux vaches’
ɲkámbeɲi í-φé	‘deux chèvres’
mbala í-φé	‘deux fois’
ɲkókó í-sáso	‘trois poules’
tɔlɔmbe tɔ-nei	‘quatre maisons’
at'ǎ-táano	‘cinq hommes’

A partir de ‘six’ les numéraux sont empruntés à la langue commerciale : ‘six’ **otówá**, **sambo** ‘sept’, **mwambe** ‘huit’, **liḡwá** ‘neuf’ et **zómi** ‘dix’. La dizaine est rendue par le substantif **o-cúkú**.

b. ecúkú é-φé	‘vingt’
ecúkú é-sáso	‘trente’

3.5 L’adjectif

On peut dégager quelques thèmes adjectifs, mais l’accord adjectif est quasi-inexistant. Il n’est effectué que d’une manière lâche dans quelques rares cas.

- (74) a. **ḡále tǎlu** ‘ils sont paresseux’
 ḡá-le **to-ǎlu**
 2-COP 13-faible
- ǎ-le i-ɲǎɲǎ ~ i-saɲi** ‘il est tout petit, maigre’

La qualification est ainsi rendue par des substantifs de qualité ou par des idéophones.

- b. **ḡiḡándé ḡi-le cukuɬu** ‘ses cheveux sont noirs’
 alóngó ḡá-le telele ‘le sang est rouge’
 wesé ó-le ǎló ‘l’os est dur’
 ḡi-te ḡi-l’ɔɔnéne ‘celle-là est grosse’

akáká áwé mindo	‘tes pieds sont sales’
ínó otondó	‘vous tous’
ilombé yáwé í-ḡ’wénéne	‘ta maison n’est pas grand’
mpékwa yándé í-le owé	‘son raphia est mauvais’

La stratégie la plus fréquente est celle qui consiste à recourir à la construction connective.

- (75) a. **li-kondo y’wénéne** ‘donne-moi une grosse banane’
án’ă mpou ‘jeunes gens/enfants de jeunesse’

L’adjectif ‘petit’ se traduit par ‘petit enfant’ :

- b. **i-yána y’ilombé** ‘une petite maison’

3.6 Pronoms personnels

Nous donnons les substitutifs *liinja* aux participants et classe 1 en Tableau 6.

Tableau 6 : *Substitutifs liinja aux participants et classe 1*

	SG	PL
1 ^{ère}	emi ~ mi	ísó
2 ^{ème}	wé	ínó
3 ^{ème}	ándé	

- (77) **em’ókó óyá** ‘me voici qui suis en train de venir’
emí ó-kó ó-ya-á
nous 2-DEM² 1-venir-FV
- ís’ák’ăyá** ‘nous voici qui sommes en train de venir’
ísó bá-kó bá-ya-á
nous 2-DEM² 2-venir-FV
- ínó otondó** ‘vous tous’
otém’ămí óle n’égali ándé/wé ‘j’ai confiance en lui/toi’
eták’ándé ‘appelle-le !’

Double objet :

- (78) **ómpáké mi ĩte** ‘donne-moi/que tu me donnes à moi celle-là !’
 ó-m-phi-ak+é mi ĩ-te
 2SG-1SG-donner-PF-FV moi 5-DEM³

Bien que nous n’ayons qu’un exemple en classe 2, nous pouvons dire qu’aux classes, la structure du substitutif est celle du bantou commun : **ĩ-PP-ǫ** (Meeussen, 1967: 105).

- (79) **ĩy’ák’ăyá** ‘les voici qui sont en train de venir’
 ĩyǫ ăă-ko ăă-ya-á
 eux 2-DEM² 2-venir-FV

3.7 Le verbe

Pour ce qui est de l’étude du verbe *liinja*, nous commençons d’abord par l’inventaire des morphèmes avant d’aborder la conjugaison.

3.7.1 Inventaire des morphèmes

Les éléments qui peuvent apparaître dans une forme verbale selon leur ordre sont les suivants : l’initiale ou préfixe verbale, la post-initiale, le formatif, le préfixe objet et réfléchi, le radical et ses extensions éventuels, la pré-finale et la finale.

Initiale ou préfixe verbal. Nous donnons les préfixes verbaux aux participants en Tableau 7. Les préfixes verbaux aux classes ont été repris en Tableau 4.

Tableau 7 : *Préfixes objets liinja aux participants*

	SG	PL
1 ^{ère}	N-, i-	to-
2 ^{ème}	o-	lo-

- (80) **yěka** (< i-ék-a) ‘je parle’
ícákaka (< í-cá-akak-a) ‘je vais souvent’

ń-sek-a	‘je ris’
tó-mel-a	‘nous buvons’
ś-kes-ul-a	‘tu tousses’
lo-cák-ol-a nsóji	‘vous crachez’

Post-initiale de négation ta-

(81) lotayáké lo-ta-yá-ak+é 2PL-NEG-venir-PF-FV	‘ne venez pas !’
lotǎngáké lo-ta-ǎng-ak+é 2PL-NEG-craindre-PV-FV	‘ne craignez pas !’
atámpáyá a-tá-m-ϕáyá 1-NEG-1SG-donner.à	‘il ne m’a pas donné’
toyáké Ø-ta-o-yá-ak+é 2SG-NEG-venir-PF-FV	‘ne viens pas !’
twekelaké Ø-ta-o-e-kel-ak [↓] +é 2SG-NEG-1-7-dire-APPL-PF-FV	‘ne le lui dis pas !’
takelaké Ø-ta-a-kel-ak [↓] +é 2SG-NEG-2-dire-APPL-PF-FV	‘ne (le) leur dis pas !’

Préfixes objets. Les préfixes objets aux classes ayant déjà été donnés en Tableau 4, nous ne reprenons ici en Tableau 8 que les préfixes objets aux participants.

Tableau 8 : Préfixes objets *liinja* aux participants

	SG	PL
1 ^{ère}	-N-	-to-
2 ^{ème}	-ko-	-wo-

- (82) **ó-m-páké mi fite** ‘donne-moi à moi celle-là !’
ó-m-páyáké ewó ‘aide-moi !’
ló-m-páyáky’áyi ewó ‘aidez-moi !’
wíya á-o-m-éná lóyí ‘le voleur m’a vu’
á-a m-bét-á a lóyí ‘et il m’a appelé hier’
yokóko yó-m-páyáké ewó ‘viens m’aider !/me donner la main’
yokóko áyi ló-m-páyáky’áyi ewó ‘venez m’aider !’

áa membélá a ‘il m’a apporté’

á-a m-emb-el+á a
 1-AUX 1SG-porter-APPL-FV CONT

áa ηkelá a lóyí olemo ‘il a travaillé pour moi (hier)’

á-a n-kelá a lóyí olemo
 1-AUX 1SG-faire CONT hier travail

atámpáyá lóyí emá ‘il ne m’a rien partagé’

a-tá-m-φáy-á lóyí emá
 1-NEG-1SG-donner.à hier quelque.chose

ηōkěná ‘je t’ai vu’

ń-o-ko-én-a
 1SG-PARF-2SG-voir-FV

ηkólómba ‘je te demande’

ń-ko-lómb-a
 1SG-2SG-demander-FV

isé y’ísó atěná a lóyí ‘notre père nous a vus hier’

áa tétá a lóyí ‘et il nous a appelés hier’

táa wéná a ~ táwéná a lóyí ‘nous vous avons vus hier’
 tó-a lo-én-á a lóyí
 1PL-AUX 2PL-voir-FV TAM hier

áa tètaka a ηkesa-ηkésá ‘et il nous appelés ce matin’
 á-a to-ét-ak+a la ηkesa-ηkésá
 1-AUX 1PL-appeler-PF-FV à matinx2

Exemples d’emploi de préfixes objets aux classes :

(83) **sokɔ yôwété** ‘va l’appeler !’

Ø-sokɔ yó-o-ét-é
 2SG-aller.IMP MOT-1-appeler-FV

ńsw’ěna lóyí ‘je l’ai vu hier’
 ń-sa o-éna lóyí
 1SG-AUX 1-voir hier

aoφá a lóyí longóna ‘il l’a félicité’
 a-o-φá a lóyí longóna
 1-1-donner CONT hier félicitation

twekelàké ‘ne le lui dis pas !’
takelàké ‘ne le leur dis pas !’

tâwétá a lóyí ‘nous les avons appelés hier’
 tó-a-étá a lóyí
 1PL-2-appeler-FV CONT hier

Formatifs : -o- (parfait 1), -ó- (parfait 2) et futur.

(84) **ḡá-ɔ-teka ~ ḡóteka** ‘ils sont fatigués’
á-ó-menga ‘il est triste’
á-ó-soma ‘il est courroucé’
ḡá-ó-φusa la ηkésa ‘elles planteront le matin’

Radicaux. Nous répartissons les radicaux selon leurs types structurels en -CVC-, -VC- et -CV.

Radicaux -CVC- :

(85) a. -cínd-	‘envoyer, pousser’
-cumb-	‘brûler’
-cúl-	‘forger’
-φás-	‘arriver’
-φet-	‘brûler’
-φél-	‘interroger’
-φoφ-	‘se mouiller’
-φus-	‘enterrer, cultiver, planter’
-kand-	‘attacher, lier’
-keɲ-	‘jouer’
-kel-	‘faire, dire’
-kil-	‘s’abstenir’
-kənd- ~-hənd-	‘marcher’
-komb-	‘clôturer’
-kuɲ-	‘mordre’
-kúl-	‘frapper’
-laŋg-	‘aimer, désirer’
-lámb-	‘cuire, préparer’
-lek-	‘(sur)passer’
-lel-	‘pleurer’
-ləmb-	‘demander’
-lot-	‘fuir, courir’
-lóm-	‘sucrer’
-lóng-	‘piéger’
-lóng-	‘triompher’
-lót-	‘rêver’
-lúk-	‘payer’
-mel-	‘boire’
-məŋg-	‘être triste’
-mɪɲ-	‘moudre’
-ŋág-	‘crier, aboyer’
-ŋgal-	‘s’asseoir, être’
-ŋgál-	‘briller’

- ḥung-	‘chercher’
- ḥúl-	‘désirer, envier’
- ḥúw-	‘savoir’
- sámb-	‘témoigner’
- saw-	‘être content’
- sál-	‘cultiver’
- sək-	‘rire’
- sel-	‘mettre’
- səŋg-	‘faire de la poterie’
- sey-	‘détruire’
- som-	‘être courroucé’
- song-	‘laver’
- sómb-	‘acheter’
- táŋg-	‘compter’
- tek-	‘être fatigué’
- ték-	‘vendre’
- tén-	‘couper’
- tóng-	‘construire’
- tong-	‘construire’
- tók-	‘piler’
- tów-	‘pleuvoir’
- yak-	‘tuer’

Radicaux -VC- :

b. - áŋg-	‘craindre’
- át-	‘fendre’
- éφ-	‘chasser’
- ék-	‘dire, parler’
- él-	‘mûrir’
- émb-	‘chanter’
- én-	‘voir’
- ét-	‘appeler’

-ík-¹	‘être en vie, guérir (intr.)’
-ík-²	‘être nombreux’
-ím-	‘refuser de donner’
-ín-	‘danser’
-íy-	‘voler, dérober’
-ók-¹	‘écouter, percevoir’
-ók-² (lǒmó)	‘souffler, sortir (le souffle ?)’
-ók-³	‘mordre’
-ól-	‘poindre’
-ómb-	‘balayer’
-ós-	‘prendre’
-ót-	‘accoucher, engendrer’
-us-	‘lancer’
-új-	‘se casser’

Radicaux -CV- :

c. -cá	‘aller’
-φy-	‘brûler’
-kpa-	‘tomber’
-lá-	‘manger’
-γγyá-	‘faire jour’
-wá-	‘mourir’
-ya-¹	‘venir’
-ya-²	‘aller’

Extensions. Ces éléments ne sont ici surtout établis que d’un point de vue formel.

(86) -emb-el- (applicatif)	‘apporter à’	-emb-	‘(ap)porter’
-ók-el- (applicatif)	‘se laver’		
-im-el-i- (applicatif)	‘agréer’		
-kas-el- (applicatif)	‘éternuer’		

-kék-el- (applicatif)	‘caqueter’		
-φά-y- (impositif)	‘donner à’	-φά-	‘donner’
-ól-i- (impositif)	‘cracher’		
-én-is- (causatif)	‘montrer’	-én-	‘voir’
-sámb-is- (causatif)	‘juger’	-sámb-	‘témoigner’
-kan-is- (causatif)	‘penser’		
-fiφ-ol- (séparatif)	‘ouvrir’	-fiφ-	‘fermer’
-kol-ol- (séparatif)	‘ronfler’		
-cák-ol- (séparatif)	‘cracher’		
-cangg-o- (intransitif)	‘se répandre’		
-humb-w- (intransitif)	‘voler’		
-em-w- (intransitif)	‘s’éveiller’		
-ém-al- (extensif)	‘se lever’	-ém-	‘être debout’
-cík-al- (extensif)	‘rester’	-cík-	‘laisser’
-ét-am- (statif)	‘se coucher, dormir’		
-téj-aη- (intensif)	‘traverser’	-tén-	‘couper’
-hé-um- (?)	‘respirer’		
-sal-aη-an- (?)	‘être content’		
-kes-ul- (?)	‘touser’		

Pré-finale -ak-. Elle indique la durée, mais on la trouve aussi dans les formes de l’impératif et de l’optatif.

- (87) a. **mbúl’êtówá lóyí** ‘il a plu hier’
m-búla é-o-tów-á lóyí
9-pluie 9-PARF-pleuvoir-FV hier
- mbúl’êtówaka ol’ókɔ** ‘il pleuvait aujourd’hui’
m-búla é-o-tów-ak+a ol’ókɔ
9-pluie 9-PARF-pleuvoir-PF-FV aujourd’hui
- ńsómbáki** ‘j’achetai’
ń-sómb-ak+í[↓]
1SG-acheter-PF-FV

áṅgaláki (l)a ṅkáṅgi ‘elle était malade’

á-ṅgal-ák+í[↓] la ṅkáṅgi
1-être-PF-FV COM maladie

Avec l’optatif et l’impératif :

b. **lotāṅgáké** ‘ne craignez/que vous ne craigniez pas !’

lo-ta-āṅg-ak+é
2PL-NEG-craindre-PV-FV

y’êtake isó ‘va appeler/que tu appelles ton père !’

Ø-ya ó-ét[↓]-ak+é[↓] isó
2SG-aller 2SG-appeler-PF-FV ton.père

ètáka londo ‘appelle un homme !’

Ø-ét[↓]-ák+á[↓] londo
2SG-appeler-PF-FV mâle

ètákà ṅangó ‘appelle ta mère !’

ḡnák’ilombe ámí ‘vois/voici ma maison !’

lotákà ‘cours !’

selákà yeka okpá ‘mets du sel dans les aliments !’

Le redoublement de la pré-finale **-ak-** indique l’habitude.

(88) **tócákaka tá ḡsála** ‘nous allons souvent au champ’

tó-cá-akak-a tá ḡsála
1PL-aller-PF-FV LOC champ

La pré-finale **-akak-** redoublée pour marquer l’habituel est aussi attestée en boa (Motingea, 2005: 99).

Finales. Les finales ou désinences verbales ont la forme vocalique : **-a** (neutre), **-á** (éloigné), **-í** (récent), **-é** (optatif, motionnel).

(101) **ń-sek-a** ‘je ris’

ḡ-tén-a ‘couper’

á-o-tén-a loásé	‘il a cassé un éclat de palme’
á-a η-kel-á a lóyí olemo	‘il a travaillé hier pour moi’
η-ém-ál-í	‘je suis levé’
a-tonḡ-í si ilombe	‘il a construit la hutte’

soko yôwété	‘va l’appeler !’
Ø-soko	yó-o-ét-é
2SG-aller.IMP	MOT-1-appeler-FV

êtake isó	‘que tu appelles ton père’
ó-ét [↓] -ak+é [↓]	isó
2SG-appeler-PF-FV	ton.père

3.7.2 Conjugaison

A côté des formes simples, la conjugaison en *liinja* recourt aux auxiliaires: **-a** (une sorte de copule), **-ηgala** ‘être, s’asseoir’ (progressif) et **-sa** ‘être déjà fait (inceptif)’. Ce dernier auxiliaire est aussi d’attestation dans plusieurs langues du domaine, même périphériques comme le *sakata* (Mose, 1987: 100) et le *boa*. La conjugaison fait aussi intervenir, ainsi que nous l’avons déjà constaté, l’emploi d’un certain nombre de particules: **ôko** (futur), **si** (défini) et **a** (imperfectif, continu).

3.7.2.1 Formes verbales indicatives

AFFIRMATIVES

Présent simple. Le présent simple se compose d’un préfixe verbal haut, de la base verbale et d’une finale **-a** à morphotonème bas. Structure : H-BV-**a**.

(102) η-ók-a lofalé tá ĩnō	‘j’ai/sens mal à la dent’
ń-sek-a	‘je ris’
ńdela (< ń-lel-a)	‘je pleure’
η-kɔ-lómb-a	‘je te demande’
ńdóta (< ń-lót-a)	‘je rêve’
yěka (< i-ék-a)	‘je parle’

ókésula	‘tu tousses’
tólá atembéle	‘nous mangeons des patates’
tómela äsi l’änä	‘nous buvons de l’eau et de la bière’
locákola nsóni	‘vous crachez’
wǎlí álámbe nãma ya oniwo	‘l’épouse cuit de la viande’
álámbe aútã	‘elle prépare l’huile’
átókã isóngú	‘elle pile le manioc’
ámipa asángú	‘elle moule le maïs’
ácómba lofuso	‘elle balaie la cour’
átókã äsi t’íkúcu	‘elle puise l’eau avec laalebasse’
ocútu ákela tofaká l’akóngã	‘le forgeron forge des couteaux et des lances’
ón’angóya w’úmoto ákela otete	‘ma sœur tresse des paniers’
ato bína (< bá-ín-a)	‘les gens dansent’
ókela ñke ?	‘qu’es-tu en train de fabriquer ?’
tókasela ñikasé	‘nous éternuons’
tóhéuma	‘nous respirons’
ato báñángã ntá ñkē ?	‘pourquoi les gens crient-ils ?’
báñángã	‘ils ont peur’
ñiso y’üná ñngálã	‘le soleil brille’
ngondó éngálã – wěfi óngálã	‘la lune brille’
lofófo lókela	‘le vent souffle’
ĩmbé ífeta	‘le feu brûle’
ato básála ñisála	‘les gens font un champ’
ende bátóngã lokombo	‘les mâles sont en train de
~ lobálã	construire une clôture’
átépana lösi	‘il est en train de traverser la rivière’
mfwá yângã (< é-ang-a)	‘le chien aboie’
ñkókó ékékelã ekelé	‘la poule caquette (les œufs)’

ηκóκó élela	‘le coq chante’
ǎn’ǎ ηκóκó bálá asángú	‘les poussins mangent du maïs’
ǎn’á mpowu bálá mpáko	‘les enfants mangent du miel’
bákela ɬisála y’ísé y’okéngé	‘ils travaillent le champ du chef’
básámbisa yöyi	‘ils jugent une palabre’
ǎn’ǎ mpou bákɛɲa	‘les enfants sont en train de jouer’

Progressif. Le progressif se compose d’un préfixe haut, de la marque **-o-** (en contraste tonal avec le radical (?), de la base verbale et d’une finale **-a** à morphotonème bas. Structure : **H-o/ó-BV-a**.

- (103) a. **ato bá-ó-ya ~ bóóya** ‘les gens viennent’
ɲ-ó-ɲgal-a asé ‘je m’assieds’
- b. **tôcá yétama** ‘nous allons aller dormir’
tó-o-cá yó-ét-am-a
1PL-PRO-aller MOT-dormir-PSF-FV
- ɲóoc’ólá yeka** ‘je vais aller manger’
ní-o-cá o-lá yeka
1SG-PRO-aller 15-manger aliments
- ɲóocá** ‘je vais’
ɲôkpá ‘je tombe’
tóoc’iyáangū ‘nous courons vite’
toôcá lekísó ‘nous allons chez nous’
tôcá t’ílombɛ y’ôkonzi ‘nous allons à la maison du chef’
tôcá yétama ‘nous allons aller dormir’
bôcá yósonga tɔtɔkó ‘elles vont aller laver les nattes’
bôcá lokonda ‘ils vont chasser’
ato bʋó-cá t’óoséla ‘les gens vont à la guerre’

L’exemple (103c) indique la possibilité de substitution du progressif par le présent simple.

c. **eláŋgala bá cá ~ bá ó cá** ‘les jeunes gens vont’

Un autre progressif a pu être obtenu à l’aide de l’auxiliaire *-ŋgala* ‘être’ :

d. **ńs’óŋg’ocá sika** ‘je m’en vais d’ici tout de suite’

ń-sa	ó-ŋgala	o-cá	sika
1SG-AUX	15-être	15-aller	maintenant

Habituel. L’habituel est marqué par la pré-finale renforcé (l’intensif) **-akak-**.
Structure: H-BV-**akak-a**.

(104) **ń-c-ákak-a tá ŋkélé ya mbíla** ‘je vais habituellement à la palmeraie’
tó-c-ákak-a tá ńsála y’èsongo ‘nous allons souvent au champ de cannes à sucre’

Inceptif. L’inceptif est rendu par l’auxiliaire **-sa** ‘être déjà fait’ suivi immédiatement de la base verbale, c’est-à-dire d’un infinif à préfixe zéro.
Structure : H-**sa** + Ø-BV-**a**.

(105) **ń-sa éna lóyí ínó otondó** ‘je vous ai (déjà) tous vus’
ńs’óka ‘j’entends (déjà)’

ń-sa	óka
1SG-AUX	percevoir

ńs’émwa ‘je m’éveille’

ń-sa	emwa
1SG-AUX	s’éveiller

ńsw’ěna (< ń-sa o-én-a) ‘je le vois’

ńs’étama ‘je dors’

ńs’éémala ‘je me lève’

ńs’ěk’a ŋkésá-ŋkésá ‘je parlais ce matin’

as’ũpa lokolo ‘il s’est cassé la jambe’

ũmoto ás’óta ńnā ‘la femme a engendré un enfant’

bas’éemba kóngó íyó ‘ils portent leurs houes’

ńiso y’ũna ńs’ólā ‘le jour a point’

ũná wós’ila ‘il s’est couché’

sik'ané as'ika	'elle est guérie maintenant'
ηkókó es'ōta ekelé	'la poule pond des œufs'

Parfait hodiernal. Structure: H-o-BV-a.

- (106) a. **yayá á-o-cá sókɔ** 'ma mère est allée au marché'
okpá wôsila (< wó-o-síl-a) 'le sel est fini'

ηkámbeñi ólota	'la chèvre s'est enfuie'
n-kámbeñi é-o-lot-a	
9-chèvre 9-PARF-fuir-FV	

áoténa loásé	'il cassa un éclat de palme'
áokwá ~ áokpá	'il tomba'
wôsoma tá ηke ?	'pourquoi est-il fâché ?'
ũná wōngyá	'le jour a point'
ḡáɔteka ~ ḡóɔteka	'ils sont fatigués'
áocá lekándé	'il est revenu de chez lui'
itoo ínó yôφoφa	'vos habits sont mouillés'
ηkambeli y'ōnangóya éowa	'la chèvre de mon frère est morte'

On doit dire que la structure du parfait hodiernal est identique à celle du progressif. Nous ignorons si les deux marques **-o-** sont d'origine différente. En outre, à cause sans doute de la propagation tonale à droite, les exemples (106b) ont été fournis avec une marque **-o** à ton haut.

- b. **áowá ɔl'ókɔ** 'il est mort aujourd'hui'
ehendá wóyá (< wó-ó-yá) 'un étranger est venu'
ehendá yóyá (< é-ó-yá) 'des étrangers sont venus'
okúmí wóóya 'une grande palabre est arrivée'
áósawa 'il est joyeux'
áócíkala ané 'il est resté ici'
áómeηga 'il est triste'
áósoma 'il est courroucé'

Parfait hesternal. Le parfait hesternal ne diffère du hodiernal que par la tonalité haute de sa finale. Structure : H-o-BV-á.

- (107) a. **ato ñténá lóyí mbóka** ‘les gens ont coupé une route hier’
a-to ñá-o-tén-á lóyí mbóka
2-homme 2-PARF-couper-FV hier chemin
- ñkěná lóyí** ‘je t’ai vu hier’
ń-o-ko-én-á lóyí
1SG-PARF-voir-FV hier
- ñkáké òyaká lóyí oto** ‘la foudre a tué un homme hier’
n-káké é-o-yak-á lóyí oto
9-foudre 9-PARF-tuer-FV hier homme
- wíya áoméná lóyí** ‘le voleur m’a vu hier’
áoyá lóyí ? ‘est-il venu ?’
ñkápá lóyí ‘je suis tombé hier’
yayá áoṅṅgá lóyí ‘ma mère a crié’
ána y’ènde ñóóká lóyí t’étóko ‘les garçons allaient à la source hier’

Ainsi que l’indiquent certains exemples, l’adverbe **lóyí** est en voie d’être grammaticalisé. Par ailleurs, le parfait s’emploie aussi avec la particule du continu et/ou de l’imperfectif **a**.

- b. **òfá a lóyí náyí ñiyóké ?** ‘à qui as-tu donné le paquet ?’
ó-o-fá a lóyí náyí ñiyóké
1SG-PARF-donner CONT hier qui paquet
- áombétá a lóyí** ‘il m’a appelé’
á-o-m-wét-a a lóyí
1-PARF-appeler CONT hier
- tó-ṁ-kólól-á a lóyí l’ocu** ‘nous ronflions cette nuit’
ḡ-ô-sey-á a lóyí asála ísó ‘ils ont détruit nos champs’

á-o-kel-á a lóyí ímbé	‘il a fait du feu’
a-o-φά a lóyí longópa	‘il l’a remercié/félicité’

L’exemple (107c) montre que l’auxiliaire **-sa** peut aussi servir à exprimer le parfait hesternal.

c. ńsw’ ená lóyí	‘je le vis hier’
ń-sa o-én-á	lóyí
1SG-AUX 1-voir-FV	hier

Parfait révolu. Le parfait révolu se caractérise par le morphotonème bas, aussi bien sur le préfixe que sur la finale. Structure : **B-ó-BV-a**.

(108) à-ó-wá	‘il mourut’
à-ó-sómb-a ηómbé íφé	‘il acheta deux vaches’

Statif. Le statif se compose d’un préfixe verbal bas, de la base verbale et d’une finale **i** à morphotonème haut. Structure : **B-BV-í**.

(109) ń-ém-ál-í	‘je suis levé’
ηgalí asé	‘je suis assis’
N-ηgal-í asé	
1SG-être/s’asseoir-FV bas	

Narratif passé. Il se compose du préfixe verbal à ton haut, de la base verbale et de la finale **-a** à morphotonème haut suivie de la particule **a** et de l’adverbe **lóyí**. Structure : **H-BV-á + a lóyí**.

(110) a. ńéná a lóyí íφuú yá telele	‘j’ai vu un oiseau rouge’
ńéná a lóyí toφuú á telele	‘j’ai vu beaucoup d’oiseaux rouges’
ńéta a lóyí áímato	‘j’ai appelé les femmes’
tóyaká a lóyí ηkókó ũná á lóyí	‘nous avons tué une poule hier’
tóyaká a lóyí ηkókó ísáso	‘nous avons tué trois poules’
ńsómbá a lóyí ísuky’á ńama	‘j’ai acheté un morceau de viande’
tókelá a lóyí olemo lóyí	‘nous travaillâmes hier’

tóyaká a lóyí ncɔku émɔ́kɔ	‘nous avons tué hier un éléphant’
těmbá a lóyí asángú t’ělángá	‘nous avons transporté du maïs dans des paniers’
téná a lóyí ɲkámbeŋi	‘nous avons vu hier une chèvre’
téetá a lóyí ato	‘nous avons appelé les gens’
wéná a lóyí náyi ?	‘qui as-tu vu ?’
áembélá a lóyí ɔ́ndélé f’íkoto	‘il a apporté la boîte au Blanc’
á-u-kúlá a lóyí	‘il l’a frappé hier’
a-m̃-pá a lóyí ɔ́na wa m̃f^hwá	‘il m’a donné un petit chien’
olóngi ayaká a lóyí ɲkɔi	‘le chasseur a tué un léopard hier’
ɓáyaká a lóyí ɲkéma ũké	‘ils ont tué beaucoup de singes hier’
ɓáyaká a lóyí ɲkéma émɔ́kɔ	‘ils ont tué un singe hier’
isé y’ísó á-t-ěn-á a lóyí	‘notre père nous a vus hier’
mpéle á-ók-á a lóyí yayá	‘le serpent a mordu ma mère’
ncɔku iyá a lóyí tá ɲisála ísó	‘les éléphants sont venus dans notre champ’

Dans quelques cas l’adverbe **lóyí** est omis :

b. ɓ-ūs-á a akɔ́ngá	‘ils lancèrent des lances’
áɲiɓólá a ɔ́nɔkɔ	‘il a ouvert la bouche’

Et, enfin, certaines formes indiquent l’emploi de l’auxiliaire **-a : H-a BV-á + a lóyí**.

c. táa wétá a lóyí	‘nous les avons appelés hier’
tó-a wa-ét-á a lóyí	
1PL-AUX 2-appeler-FV CONT hier	
oto ɓáa yaká a lóyí ũn’á lóyí	‘un homme a été tué (le jour d’) hier’
ɓáa yaká a lóyí oto	‘on a tué hier un homme’
ɔ́hendá áa sómbá a lóyí ambáta	‘l’étranger a acheté des canards’
áa m-embelá a lóyí ɲisuki á ɲama	‘il m’a apporté de la viande’

áa m-embéla a lóyí isɔŋgú	‘il m’a apporté le manioc’
áa ŋkelá a lóyí olemo	‘il a travaillé pour moi’
áa fá a lóyí isé y’okéngé loφoso á ŋkɔi	‘il a donné une peau de léopard au chef’
áa tétá a lóyí	‘(et) il nous a appelés hier’
áa téná a lóyí okálámbá	‘il a coupé un arbre hier’

On peut supposer que les formes sous (110a) sont le produit de la contraction vocalique ; ce qui semble d’ailleurs se confirmer par l’exemple (110d).

d. táa wéná a ~ táwéná a lóyí	‘nous vous avons vus hier’
tó-a wo-én-á a lóyí	
1PL-2PL-voir-FV CONT hier	

Notons de toutes les façons que ce type d’auxiliaire-copule est régulier en bantou septentrional : parlers boa (Motingea, 2005: 93, 153) et tofoké (Motingea, 2008), par exemple.

Passé récent perfectif. Il est constitué d’un préfixe verbal bas, de la base verbale et d’une finale **i** à morphotonème haut suivie de la particule **si**.
Structure : B-BV-**i** + **si**.

(111) atɔŋgí si ilɔmbɛ la lɔmɔci	‘il a construit la hutte avec de la terre’
olɔŋgí si náyi ?	‘qui désires-tu ?’
olɔŋgí si ŋke ?	‘que désires-tu ?’
naŋgí (<N-lɔŋg-i) si nsé	‘je désire du poisson’
anangí (< á-N-lɔŋg-i) si	‘il m’aime’
baembí si ~ bembí si iŋimbá íyɔ	‘ils apportent leurs charges’

Passé récent imperfectif. La structure de ce passé peut être posée H-BV-**ak+a**.

(112) a. isé y’isó átɛnaka ɔl’ókɔ	‘notre père nous a vus aujourd’hui’
átɛtaka ɔl’ókɔ	‘(et) il nous a appelés aujourd’hui’
ŋg’ăfé bané ~ ané báyáka	‘seulement deux qui sont venus’

ηκάμβελι ίφέ βιγυακα ɔl'ókɔ a ηκésá â ηκésá ‘deux chèvres ont été volées hier très tôt le matin’

Les exemples (112b) tout en ayant la pré-finale **-ak-** montrent un recours tantôt à l’auxiliaire **-a** tantôt à la marque du parfait **-o-**.

b. **áá tétaka a ηkesa-ηκésá** ‘il nous a appelés ce matin’

á-a	to-ét-ak+a	la	ηkesa-ηκésá
1-AUX	1PL-appeler-PF-FV	COM	matin ^{x2}

ηókpaκα ɔl'ókɔ	‘je suis tombé aujourd’hui’
N-o-kpa-ak+a	ɔl'ókɔ
1SG-PARF-tomber-PF-FV	aujourd’hui

Passé éloigné perfectif. Il est quant à lui constitué d’un préfixe haut, de la base verbale et d’une finale **-a** à morphotonème haut. Structure : H-BV-**á**. Ce tiroir alterne avec B-**ko**-BV-**a**.

(113) **áyá ηγάνé** ‘il est venu ici’
mí^εwá é-η-kup-á lóyi (B ?) ‘le chien m’a mordu hier’
tóyá ~ to-ko-φás-a at’ǎtáano ‘nous sommes venus/arrivés cinq personnes’

Passé éloigné imperfectif. Ce passé se compose d’un préfixe verbal haut, de la base verbale, de la pré-finale **-ak-** et d’une finale **i** à morphotonème haut. Ce dernier ton haut est cependant détruit par le morphème tonal ([↓]). Structure : H-BV-**ak+i[↓]**.

(114) **ńsómákí ηómbē** ‘j’achetai une vache’

ń-sóm-ak+i [↓]	ηómbē
1SG-acheter-PF-FV	vache

óηgalákí wēmémá φelo ya líbá ‘tu étais debout devant le palmier’
tósómákí asówō ‘nous avons acheté des médicaments’
áηgalákí wēmémá oφancé ámī ‘il était debout à côté de moi’
áyákí t’éko ecúká ‘il est venu de la (cette ?) tribu’

Futurs. Les différences de nuances ne sont pas claires.

- (115) a. **ᵐᵃᵐᵃ ḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡḡḡ** ‘ta mère viendra demain’
 Ø-ᵐᵃᵐᵃ ḡ ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡḡḡ
 1-a-ta.mère 1-venir FUT/LOC COM matin
- ḡḡḡḡ ḡ ḡḡḡḡ ḡḡḡḡ** ‘il a dit qu’il vient/qu’il viendra’
- b. **ḡḡḡḡḡḡ ekélé ḡḡḡḡḡ** ‘elles planteront des boutures de manioc demain’
 ḡḡḡḡḡḡ ekélé ḡḡḡḡḡ
 2-FUT-planter boutures COM matin
- c. **okána ámí ḡḡḡ ḡḡḡ ḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ** ‘ta mère viendra demain’
 o-kána o+ámí ḡḡḡḡḡ ḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡ
 1-sœur 1-POS:1SG 1-venir-FV TAM jour.de.demain

INDICATIF NEGATIF

Il y a très peu de formes verbales négatives dans les notes, mais cela ne nous empêche pas d’en cerner l’allure générale.

Présent, parfait et futur éloigné négatifs. Ces temps sont rendus par la conjugaison périphrastique à l’aide de la copule négative **-ḡḡ** : H-**ḡḡ** + BV-**í** + **si**. Ainsi qu’on le voit, à part l’absence du préfixe verbal, le verbe principal a la même structure que le passé récent perfectif.

- (116) **ḡḡḡḡḡḡ-í si ḡḡḡḡḡ** ‘ils ne dansent pas aujourd’hui’
ḡḡḡḡ ḡḡḡḡ-í si ‘je ne (le) sais pas’
ḡḡḡḡ ḡḡḡḡ ḡḡḡḡḡḡ-é-tám-í si ‘les petits enfants ne dorment pas’
ḡḡḡḡ cí si, ḡḡḡḡ cí si ‘si vous n’allez pas, je n’irai pas’

Futur proche. Le futur proche négatif fait également recours à la copule **-ḡḡ**, mais son verbe principal est marqué par la finale **-é**. Structure : H-**ḡḡ** + BV-**é** + **ḡḡḡ**.

- (117) **ḡḡḡḡḡḡḡḡḡḡḡ** ‘je ne vais pas l’appeler’

mí-φa	o-ét-é	ókɔ
1SG-COP:NEG	1-appeler-FV	FUT

Passé. Le passé négatif est constitué d'un préfixe verbal bas, de la post-initiale de négation **-tá-**, de la base verbale et d'une finale **-a** à morphotonème haut. Structure : B-**tá**-BV-**á**.

- (118) **n-tá-lá lóyí likɔndɔ** 'je n'ai pas mangé la banane'
ot'ɔmókɔ a-tá-ya (B pausal ?) 'personne n'est venue'
a-ta-yá lóyí ũná lóyí l'ǎnke ? 'pourquoi n'est-il pas venu ?'
a-tá-m-páy-á lóyí èmá 'il ne m'a rien partagé'

3.7.2.2 Formes indicatives relatives

La documentation ne nous fournit aussi ici que très peu d'exemples.

- (119) **n'óné olá lóyí likɔndɔ ?** 'qui est celui qui a mangé la banane ?'
n'ón'òyá a lóyí ? 'qui est celui qui est venu hier ?'

ŋg'ǎfé ðané ~ ané ðáyáka	'seulement deux qui sont venus'
em'ók'ɔyá	'me voici qui suis en train de venir'
ís'ák'ǎyá	'nous voici qui sommes en train de venir'

ísó	ðǎ-kɔ	ðá-ya-á
nous	2-DEM ²	2-venir-FV

íy'ák'ǎyá	'les voici qui sont en train de venir'

íyó	ðǎ-kɔ	ðá-ya-á
eux	2-DEM ²	2-venir-FV

otéma óle n'ɛngali ándé	'le cœur est bien là où il est'

o-téma	ó-le	ndé	é-ŋgal-í	ándé
3-cœur	3-COP	ASR	7-être-FV	lui

3.7.2.3 Formes non indicatives

Les formes non indicatives sont: l'optatif, l'impératif et l'infinitif.

Optatif. H-BV[↓]-ak+e ou H-BV-ak+é avec préfixe objet.

(120) a. **y'ètáke isó** 'va appeler/que tu appelles ton père !'

Ø-ya	ó-ét [↓] -ak+é [↓]	isó
2SG-aller	2SG-appeler-PF-FV	ton.père

y'ètáke yi aisó 'allez appeler/que vous appeliez vos pères !'

Ø-ya	ó-ét [↓] -ak+é [↓]	yi	aisó
2SG-aller	2SG-appeler-PF-FV	VOC:PL	vos.pères

áyake 'qu'il vienne'

á-ya-ak+é [↓]
1-venir-PF-FV

b. **lómpáyáky'áyi ewó** 'aidez-moi/que vous me donniez la main !'

ló-m-φáy-ak+é	áyi	ewó
2PL-1SG-donner-PF-FV	VOC:PL	mains

Impératif. Il est partout construit avec la pré-finale **-ak-** et un morphème tonal est appliqué au radical verbal et à la finale. Structure: Ø-BV[↓]-ak+á[↓].

(121) **ètáka londo** 'appelle un homme !'

Ø-ét [↓] -ák+á [↓]	londo
2SG-appeler-PF-FV	mâle

ètákà pangó 'appelle ta mère !'

èták'ándé 'appelle-le !'

òtákà 'entre !'

èná'ák'ílombé ámí 'vois/voici ma maison !'

ènáka oφonga ámí 'voici mon riz !'

lotákà 'cours !'

selákà yeka okpá 'mets du sel dans les aliments !'

kelák'ándé áyake 'dis lui qu'il vienne !'

sómbáká (T) ndámbo y'okpá 'achète un peu de sel !'

Formes défectives :

- a. **sɔkɔ !** < Ø-cá[↓]-ak-á[↓] < -tó[↓]-ak-á[↓]) 'va !'
y'okóko 'viens (par ici) !'

L'impératif est marqué au pluriel par le morphème vocatif **yi ~ áyi**.

- (122) **lotáká yĩ** 'courrez !'
kendáká yi 'allez !'
ètáká y'ándé 'appelez-le !'
ètáká yi ende 'appelez les hommes !'
y'okóká yi 'venez (par ici) !'

Avec préfixe objet, l'impératif est structurellement un optatif.

- (123) **ómpáké mi lite** 'donne-moi à moi celle-là !'
ómpáké ási yá ñimela 'donne-moi de l'eau à boire !'
ómpáké yeka á ñilá 'donne-moi de la nourriture !'
ómpáyáké ewó 'aide-moi/donne-moi la main !'
ómpáyáké ewó 'aide-moi !'
lómpáyáky'áyi ewó 'aidez-moi/donnez-moi la main !'

Impératif négatif. L'impératif négatif est lui aussi l'optatif. Au singulier, le négateur **ta** est pré-initiale tandis qu'au pluriel il apparaît en position post-initiale. Structure: **ta-B-BV-ak+é** et **B-ta-BV-ak+é**. Il semble que le morphème tonal agit sur la pré-finale lorsque la forme contient un préfixe objet.

- (124) a. **toyáké** 'ne viens pas !'
ta-o-yá-ak+é
NEG-2SG-venir-PF-FV

taáṅgáké 'ne crains pas !'
ta-o-áṅg-ak+é
2PL-NEG-craindre-PF-FV

twekelaké ‘ne le lui dis pas !’
 ta-o-e-ǎŋg-ak[↓]+é
 NEG-2SG-1-7-dire-PF-FV

takelaké ‘ne (le) leur dites pas !’
 ta-o-a-kel-ak[↓]+é
 NEG-2SG-2-dire-PF-FV

b. **lotǎŋgáké** ‘ne craignez pas !’
 lo-ta-ǎŋg-ak+é
 2PL-NEG-craindre-PF-FV

lo-ta-y-ák-é ‘ne venez pas !’

La tonalité dans les exemples (124c) est incertaine. Peut-être qu’il s’agit ici d’un sens hortatif.

c. **tócake** ‘ne va pas !’
tókendake ‘n’allez pas !’ = SG ?

Infinitif simple. Il entre en classe 5, mais il s’agit en fait d’un gérondif.

(125) **ǎsi yá ǎi-mel-a** ‘de l’eau à boire !’
yeka á ǎi-lá ‘choses à manger/aliments’
ǎi-lámb-a yeka ‘préparer la nourriture/préparation de de la nourriture’
ǎi-kót-a ekálámbá ‘abattre les arbres/abattage des arbres’
ápha laŋgi si ǎi-sak-ol-a ‘il ne veut pas me (le) dire’
ilómbé il’ónéne ǎi-lek-a íkǎmi ‘la maison est plus grande que/dépasser la mienne’
ǎi-ya t’ílómbé éle olóci ‘venir à la maison est agréable’
ǎi-cá mpási, y-úta olóci ‘aller est dur, rentrer est agréable’

L’infinitif simple en citation est toujours suivi d’un objet obligatoire :

(126) **yépha pama** ‘chasser (la bête)’
ǎi-pha ǎi-sála ‘cultiver (un champ)’
ǎi-pha ekálámbá ‘planter (un arbre)’

ḥilá yeka	‘manger (‘de la nourriture)’
ḥilóma l’ólému	‘sucrer (avec la langue)’
ḥimela āsi	‘boire (de l’eau)’
yōḥia ḥikōlu	‘cracher (le crachat)’
yōka lõmó	‘souffler (le souffle)’
yōta ōna	‘accoucher (d’un enfant)’
ḥiṅgala asé	‘s’asseoir (en bas)’
yētama l’ōmōci	‘se coucher (par terre)’
yētama ilō	‘dormir (le sommeil)’
ḥiwá losiṅgo	‘mourir (la mort)’
ḥiyaka pama, oto	‘tuer (une bête, quelqu’un)’
yusa ḥicuka	‘lancer (la pierre)’
ḥicinda l’akási	‘pousser (par la force)’
yēm̐ba osambo	‘chanter (le chant)’
yina tōke	‘danser (le jeu)’
ḥikepa tōke	‘jouer (le jeu)’
ḥiseka tōlá	‘rire (le rire)’
ḥilela ileḥi	‘pleurer (pleur)’
ḥilúla ěma	‘désirer (quelque chose)’
ḥilaṅga oto	‘aimer (quelqu’un)’
yēka yói t’ōnōko	‘dire (affaire dans la bouche)’
yēna la hiso	‘voir (avec les yeux)’
yēnisa ěma	‘montrer (quelque chose)’
yōka l’atōyi	‘entendre, écouter (avec les oreilles)’
ḥitēna ěma	‘couper (quelque chose)’

Les notes fournissent tout de même des cas d’infinitif simple en classe 15 :

(127) jóoc’ólá yeka	‘je vais aller manger’		
ń-o-cá	o-lá	yeka	
1SG-PARF	15-manger	aliments	
ḥs’ōṅg’ocá sika	‘je m’en vais d’ici tout de suite’		
ḥ-sa	ó-ṅgala	o-cá	sika
1SG-AUX	15-être	15-aller	maintenant

Il convient de mentionner aussi le cas du préfixe zéro à l'infinitif avec l'auxiliaire -sa.

- (128) **ás'ōta ōnā** 'elle a engendré un enfant'
 á-sa Ø-ó-ta ōna
 1-AUX Pfx-engendrer enfant

Infinitif motionnel : yó-BV-a.

- (129) **ôcá yó-songg-a tótókó** 'elles vont aller laver les nattes'
tôcá y-ét-am-a 'nous allons aller dormir'

Infinitif de but : yó/yô-BV-(ak)-é.

- (130) **y'okóko yó-m-páy-ák-é ewó** 'viens m'aider/me donner la main !'
ńaŋga yô-w-én-ák-é 'je désire le voir'
sókó yô-somb-ak-e (T) 'va acheter !'
sókó yô-w-ét-é 'va l'appeler !'

Ce dernier infinitif semble donc contenir une marque -o-.

3.7.2.4 Copule

Présent affirmatif : -le ~ -e ou Ø

- (131) a. **ále ɬ'iyána y'ilombe** 'il a une petite maison'
ále oto wa ɬúɬú 'il est un homme blanc'
ałúkí bále ɲáŋkáyi ? 'combien de payeurs y a-t-il ?'
low'ámi lól'otáletale 'mon bras est long'
ɬif^ɛwě ándé ɬil'a mɬ^ɛwě 'ses cheveux sont blancs'
ɬif^ɛ w'ándé ɬile cukutu 'ses cheveux sont noirs'
ũná w'ɔl'ókó óle l'etungú 'il fait chaud aujourd'hui'
alóngó bále telele 'le sang est rouge'
wesé óle ɔló 'l'os est dur'
ɬil'ɔnéne ~ ále ɔnéne ? 'est-t-il gros ?'
lakó, ále ɪŋɔŋɔ – isaɬi 'non, il est petit'
kasi ále la loku 'mais il est fort'

okálambá óle aliko	‘l’arbre est haut’
lokási lóle ási á ntongo	‘la feuille est verte/eau de feuilles de manioc’
ɬilamba yeka ê nd’óolemo	‘préparer la nourriture c’est du travail’
ɬiya t’ílombe éle ɔlɔtsi	‘venir à la maison c’est agréable’
ɬi-te ɬil’ɔnéné	‘celle-là est grosse’
iné isongú í-le yá yáyá	‘ce manioc est celui de ma mère’
ɬisála áwé ɬil’ɔnéné	‘ton champ est grand’
ɬisála ámi ɬile ɪnɔɔ	‘mon champ est petit’
mpák’él’ɔlɔci	‘le miel est bon/doux’
mpekwa yándé íle owé	‘son raphia est mauvais’
b. ɬiko ɬiné	‘elle est celle-ci’
mbíla y’ɔndélé	‘ce sont les noix de palme du Blanc’
ɲama ũké tá lokonda	‘il y a beaucoup d’animaux en forêt’
ɬicá mpási, yūta ɔlɔci	‘aller est dur, rentrer est agréable’
akáká áwé mindo	‘tes pieds sont sales’
ɬín’áwé náyi ?	‘quel est ton nom ?’
ɬín’ámí Mbóyó	‘mon nom est Mboyó’

Présent négatif: H-*ɸa*.

(132) ɬáɸ’ũké	‘ils ne sont pas nombreux’
ílombe yáwé iɸ’ɔnéné	‘ta maison n’est pas grande’
ɬiné ɬikɔndo ɬiɸ’ɔnéné	‘cette banane n’est pas grosse’
oɸ’ă we (oɸonga)	‘ce n’est pas le vôtre (le riz)’

Copule passée et stative : -ngala, comme en tofoké (Motingea, 2008)

- (133) a. **yayá ángaláki (l)a ɲkáŋgi** ‘ma mère était malade’
yayá á-ŋgal-ák+í^l la ɲkáŋgi
maman 1-être-PF-FV COM maladie
- b. **á-o-ŋgalá a ɲkáŋgi kala** ‘il était malade autrefois’
c. **otéma óle n’é-ŋgal-í ándé** ‘le cœur est bien là où il est’

3.8 Eléments hors classes

Il s'agit des prépositions, des conjonctions, des adverbes et des idéophones.

Prépositions : comitatif **la ~ a** et locatif **tá.**

- (134) **tɔkɔlɔlá a lɔkɔ lóyí l'ocu** 'nous ronflions pendant cette/à la nuit
ũná w'ɔl'ɔkɔ óle l'eʎungú 'il fait chaud aujourd'hui'
áa tětaka la ~ a ŋkɛsa-ŋkɛsá 'et il nous appelés ce/à le matin'
yayá ángaláki (l)a ŋkáŋgi 'ma mère était malade'
áukúlá a lóyí l'okálámbá 'il l'a frappé avec un bâton'
áa téná a lóyí okálámbá la ɥiswá 'il a coupé l'arbre avec une hache'
tócákaka tá ɥisála 'nous allons souvent au champ'
tá mbóka 'sur le chemin'
t'ásé ya mpoké 'au dessous du pot'

Conjonctions. Coordination de deux termes d'une même proposition **la**, entre deux propositions **Ø**, opposition **kasi** et déclaration **mbɔ ~ Ø**.

- (135) **ŋkámbeɥi la kɔndólá** 'une chèvre et un mouton'
ási l'áná 'de l'eau et de la bière'
áɔmɛná lóyí, áombéta 'il m'a vu hier et il m'a appelé'
ále ɪpɔpɔ, kasi ále la lokuʎu 'il est petit, mais il est fort'
ɥéna mbɔ éle iy'òko 'je pense que c'est juste'
ŋkanisa mbɔ áy'òko 'je'espère qu'il viendra'
as'eka mb'ac'òkɔ 'il a dit qu'il n'ira pas (ira ?)'
áéká a lóyí áyá 'il a dit qu'il vient'

Adverbes. Il y a une bonne gamme d'adverbes : temps **ɔl'ɔkɔ** 'aujourd'hui', **lóyí** 'hier/demain', **sika** 'maintenant', **kala** 'autrefois' ; lieu **ané** 'ici', restriction **ŋgá** 'seulement', négation **lakó** 'non', assertion **ndé** 'bien' et surtout des interrogatifs caractérisés en général par la terminaison **yi** (136b) **móyi ?** 'comment ?', **ŋke ?** 'quoi ?', **náyí ?** 'qui ?', **ŋkéyi** 'où ?', **ŋáŋkáyí ?** 'combien ?'

- (136) a. **ɔl'ókɔ ɸɸyɔ** 'aujourd'hui (il fait) froid'
okána ámí áyá lóyí ùn'á lóyí 'ma cousine viendra demain'
āna y'ēnde bóócá lóyí t'étóko 'les garçons allaient à la source hier.
tókelá a lóyí olemo lóyí 'nous travaillâmes hier'
wīya áoméná lóyí 'le voleur m'a vu hier'
áócíkala ané 'il est resté ici'
sik'ané ás'íka 'maintenant elle est guérie'
ḡḡ'āphé bané ~ ané báyáka 'seulement deux qui sont venus'
áongalá a ḡkángi kala 'il était malade autrefois'
otém'āmí óle n'ēngali ándé 'j'ai bien confiance en lui'
lakó, ále ḡḡḡḡ ~ isali 'non, il est petit'
ē nd'óolemo 'c'est bien du travail'
b. **ókelá ḡke ?** 'qu'es-tu en train de fabriquer?'
olangí si ḡke ? 'que désires-tu ?'
ato báḡángga tá ḡke ? 'pourquoi les gens crient-ils ?'
n'ón'ōyá a lóyí ? 'qui est venu hier ?'
olangí si náyi ? 'qui désires-tu ?'
ḡn'āwé náyi ? 'quel est ton nom ?'
isó ále ḡkéyi ? 'où est ton père ?'
áéká a lóyí móyi ? 'qu'a-t-il dit ?'
ałúkí bále ḡḡkáyí ? 'combien de payeurs y a-t-il ?'

Idéophones. Quelques cas dans les notes sont : **ḡgba** 'partout', **cukulu** 'noir', **ḡúḡú** 'blanc' et **telele** 'rouge'.

- (135) **ḡḡ'ándé ḡle cukulu** 'ses cheveux sont noirs'
ále oto wa ḡúḡú 'il est un homme blanc'
alóngó bále telele 'le sang est rouge'
ḡi-cangg-o-a ḡgba 'se disperser partout'

APPENDICE I : PHRASES DE L'INSTITUT AFRICA

Si nous nous résolu de publier intégralement ces phrases de l'Institut Africa de Londres, c'est surtout en vue de donner au-delà de nos analyses linguistiques la possibilité aux locuteurs m'ongo de rendre compte des affinités qui existent entre les divers parlers qui constituent leur langue.

lɔw'ámi lól'otáletale

Mon bras est long.

póka lofalé tá finō

J'ai mal à la dent.

as'ũpa lokolo

Il s'est cassé la jambe.

ɸif'wě ándé ɸil'a mf'wě

Ses cheveux sont blancs.

ɸif'w'ándé ɸile cukuɸu

Ses cheveux sont noirs.

alóngó bále telele

Le sang est rouge.

wesé óle óló

L'os est dur.

áɸiɸólá a ɔnɔkɔ

Il a ouvert la bouche.

toôcá lekísó

Nous allons chez nous.

tóccá t'ɸlɔmbe y'òkonzi / isé y'okénggé

Nous allons à la maison du chef.

ũmoto ás'òta ɔnā

La femme a engendré un enfant.

ɔhendá wóyá

Un étranger est venu.

ɛhendá yóyá

Des étrangers sont venus.

ato báńąąga ntá ɸkē

Pourquoi les gens crient-ils ?

baąąga

Ils ont peur.

ále oto wa ɸúɸúú

Il est un homme blanc.

ɸiso y'ũna ɸis'ólā – ũná wōnggyá

Le jour a point.

ũná wōnggyá – ũná wós'ila

Le jour s'est levé – il s'est couché.

ũná w'ɔl'ókɔ óle l'eɸungú

Il fait chaud aujourd'hui.

ɔl'ókɔ ɸiɸyó

Il fait froid aujourd'hui.

ɸiso y'ũná ɸiggálā

Le soleil brille.

ngɔndɔ éngálā – wěɸi óngálā

La lune brille.

loɸoɸo lókela

Le vent souffle.

mbúl'êtówá lóyí – ũná lóyí

Il a plu hier.

mbúl'êtówaka ɔl'ókɔ

Il pleuvait aujourd'hui.

ɸkáké ôyaká lóyí oto

La foudre a tué un homme.

ĩmbé ɸɸeta

Le feu brûle.

ási bále ɸ'ɸyó

L'eau est froide.

ási ál'ĩmbé

L'eau est chaude.

ato ɸôténá lóyí mbóka

Les gens ont coupé une route hier.

ato básála ɸisála

Les gens font un champ.

ómpáké ási yá ɸimela

Donne-moi de l'eau à boire !

ómpáké yeka á ɸilá

Donne-moi de la nourriture !

yayá áocá sókó
 Ma mère est allée au marché.
pama ùké tá lokonda
 Il y a beaucoup d'animaux en forêt.
yayá áṅgaláki (l)a ṅkángi
 Ma mère était malade.
sik'ané ás'ika
 Elle est guérie maintenant.
ḡaḡá ále tá ḡiyele
 Mon père est en ville.
ḡaḡá ále tá ṅanda
 Mon père est au campement.
selákà yeka okpá ~ okwá
 Mets du sel dans les aliments!
okpá wósila
 Le sel est fini.
sómbákà ndámbo y'okpā – sókó
y'ósòmbake
 Achète un peu de sel ! Va acheter ...
ṅkoṅga éle òlò
 Le fer est dur.
ṅkoṅga ele f'imbē
 Le fer est chaud.
ṅkoṅga éḡa f'imbē
 Le fer n'est pas chaud.
ḡikála ḡile cukulu
 Le charbon est noir.
tósómbáki asówō
 Nous avons acheté des médicaments.
ńsómbáki ṅḡómbē
 J'achetai une vache.
ḡṅ'ṅṅagó wamí wa londo aósómba
ḡómbé íḡé
 Mon frère a acheté deux vaches.
isé y'okéṅḡé ále f'ilómbe y'ónénē
 Le chef a une grande maison.
isé y'okéṅḡé ále la tólómbe tónēi
 Le chef a quatre maisons.
tokoḡása ~ tóyá at'átáano
 Nous sommes venus cinq personnes.

ilómbe ámi il'ónéne
 Ma maison est grande.
ilómbe yáwé íḡ'ónéne
 Ta maison n'est pas grande.
ato ḡwóca t'óoséla
 Les gens vont à la guerre.
ḡakúlá endóki
 Ils tirèrent au fusil.
ḡúsá akongá
 Ils lancèrent des lances.
mf'wá yāṅga
 Le chien aboie.
mf'wá éṅkupá a lóyí
 Le chien m'a mordu hier.
ṅkámbeḡi ólota
 La chèvre s'est enfuie.
ṅkókó ékékelá ekelé
 La poule caquette.
ṅkókó es'òta ekelé
 La poule pond des œufs.
ṅkókó élela
 Le cop chante.
ḡáyaká a lóyí ṅkéma émókó
 Ils ont tué un singe hier.
ḡáyaká a lóyí ṅkéma ùké
 Ils ont tué beaucoup de singes hier.
ncóku íyá a lóyí tá ḡisála ísó
 Les éléphants sont venus dans notre champ.
ḡōseyá a lóyí asála ísó
 Ils ont détruit nos champs.
tóyaká a lóyí ncóku émókó
 Nous avons tué hier un éléphant.
toḡulú bále t'áḡik'ókálámá
 Les oiseaux sont sur l'arbre.
ān'ā ṅkókó ḡálá asāṅḡú
 Les poussins mangent du maïs.
mpéle áóka a loyí yayá
 Le serpent a mordu ma mère.
yayá áoṅāṅḡá lóyí
 Ma mère a crié.

ηkambefi y'ōnaggoya éowá
 La chèvre de mon frère est morte.
an'ā mpowu bálá mpako
 Les enfants mangent du miel.
mpáko él'wólóci
 Le miel est doux.
olóngi áyaká a lóyí ηkoi
 Le chasseur a tué un léopard hier.
áa fá a lóyí isé y'okéngé lofoso á ηkoi
 Il a donné la peau du léopard au chef.
isé y'okéngé áofá a lóyí lonngóna
 Le chef l'a remercié.
olóngi amembelá a lóyí ηisuki á pama
 Le chasseur m'a apporté de la viande.
nsómbá a lóyí ηisuky'á pama
 J'ai acheté un morceau de viande.
ηil'wónéne ~ ále wónéne ?
 Est-t-il gros ?
lakó, ále ηn̄n̄ ~ isali
 Non, il est petit.
kasi ále la lokuṭu
 mais il est fort.
okálambá óle aḥiko
 L'arbre est haut.
lokási lóle āsi á ntongo
 La feuille est verte.
asánggú – ηisánggú ηis'ēla
 Le maïs est mûr.
aímato bēmba ηkóni
 Les femmes apportent du bois.
tótéka ηkalánga
 Nous vendons des arachides.
ēnáka ofong'āmi
 Ceci est mon riz.
of'āwé
 Ce n'est pas le vôtre.
iné isongú ile yá yayá
 Ce manioc est celui de ma mère.
mbíla y'ōndélé
 Ce sont les noix de palme du blanc.
ηisála áwé ηil'wónéne
 Ton champ est grand.
ηisála āmi ηile ηn̄n̄

Mon champ est petit.
mpékwá yándé ile owé
 Son raphia est mauvais.
ato báóya ~ bóóya
 Les gens viennent.
baembí si ~ bembí si ηimbá iyó
 Ils apportent leurs charges.
báwteka ~ bōwteka
 Ils sont fatigués.
nsa éna lóyí inó otondó
 Je vous ai tous vus.
itoo inó yōwōwā
 Vos habits sont mouillés.
akáká áwé mindo
 Tes pieds sont sales.
elánggala báca ~ báocá
 Les jeunes gens vont.
bas'ēemba kóngo iyó
 Ils portent leurs houes.
ómpáyáké ηikōndó y'ōnéne
 Donne-moi une grosse banane.
ηiné ηikōndó ηif'wónéne
 Cette banane n'est pas grosse.
ηite ηil'wónéne
 Celle-là est grosse.
ómpáké ηite; ómpáké mi ηite – ηiko
ηiné
 Donne-moi celle-là; la voici...
ηéná a lóyí ipulú yá telele
 J'ai vu un oiseau rouge.
ηéná a lóyí tofulú á telele
 J'ai vu beaucoup d'oiseaux rouges.
ále f'iyána y'īlōmbe
 Il a une petite maison
ηōkēná lóyí
 Je t'ai vu.
wiya áoméná lóyí
 Le voleur m'a vu.
áombéta lóyí
 et il m'a appelé aujourd'hui.
ηswēna lóyí
 Je l'ai vu hier.
téná a lóyí ηkámbeηi la kōndólá
 Nous avons vu une chèvre et un mouton.
wéná a lóyí náyi ?
 Qui as-tu vu ?

táa wéná a ~ táwéná a lóyí tá mbóka

Nous vous avons vus sur le chemin.

téetá a lóyí ato

Nous avons appelé les gens.

táwétá a lóyí

Nous les avons appelés hier.

isé y'isó átēnaka ol'ókó

Notre père nous a vus aujourd'hui.

isé y'isó atēná a lóyí

Notre père nous a vus hier.

átētaka ol'ókó

et il nous a appelés aujourd'hui.

átētá a lóyí

et il nous a appelés hier.

átētaka a ŋkesa-ŋkésá

et il nous appelés ce matin.

lól'úké

Vous êtes nombreux.

ḡáḡ'úké

Ils ne sont pas nombreux.

toyaká a ŋkókó la ~ a ŋkésa-ŋkésá

Nous avons tué une poule ce matin.

tóyaká a lóyí ŋkókó úná á lóyí

Nous avons tué une poule hier.

tóyaká a lóyí ŋkókó isáso

Nous avons tué trois poules hier.

jíéta a lóyí áimato

J'ai appelé les femmes.

ḡhendá áa sómbá a lóyí ambáta

L'étranger a acheté des canards.

ilombe y'isé y'okéngé il'onéne hileka

íkāmi

La maison du chef est plus grande que ma

maison.

ále la falánga hindeka

Il a plus d'argent que moi.

ḡákela hísála y'isé y'okéngé

Ils travaillent un champ pour le chef.

āḡkelá a lóyí olemo

Il a travaillé pour moi.

áukúlá a lóyí l'okálámbá mbala íḡé

Il l'a frappé avec un bâton deux fois.

áa téná a lóyí okálámbá la hísá

Il a coupé l'arbre avec une hache.

atongí si ilombe la lomóci

Il a construit la hutte avec de la terre.

tēmbá a lóyí asáḡḡú t'éláḡḡá

Nous avons transporté du maïs dans des

paniers.

áembélá a lóyí ɔndélé t'íkoto

Il a apporté la boîte au Blanc.

áa membélá a lóyí isáḡḡú

Il m'a apporté le manioc.

umoto ále t'ilombe

La femme est dans la maison.

ān'ā mpou ḡále mbúsa y'ilombe

Les enfants sont derrière la maison.

íḡulú íle t'āhik'ilombe

Un oiseau est sur la maison.

áḡa t'āhiko

Il n'est pas au dessus...

áokelá a lóyí ímbé t'ásé ya mpoké

Il a fait du feu au dessous du pot.

āḡḡaláki wēmémá ɔle ḡḡāmí ~ oḡancé

āmí

Il était debout à côté de moi.

ōḡḡaláki wēmémá ḡelo ya hḡḡá

Tu étais debout devant le palmier.

ḡásámbisa yōyi

Ils jugent une palabre.

okúmí wóoya

Une grande palabre est arrivée.

ḡáa yaká a lóyí oto

On a tué hier un homme.

oto ḡáa yaká a lóyí ūn'á lóyí

Un homme a été tué hier.

ŋkámbeḡi íḡé ḡíyaka ol'ókó a ŋkésá ā

ŋkésá

Deux chèvres ont été volées hier.

em'ókó óyá

Je suis en train de venir.

ís'āk'āyá

Nous sommes en train de venir.

iy'āk'āyá

Ils sont en train de venir.

ān'ā mpou ḡákeḡa

Les enfants sont en train de jouer.

ende ḡátóngga lokombo – loḡálá

Je me lève, je suis levé.
ɲɔkpá, ɲɔkpá lóyí, ɲɔkpaka ɔl'ókɔ
 Je tombe, je suis tombé hier, je suis
 tombé aujourd'hui.
tɔhéuma
 Nous respirons.
ókésula
 Tu tousses.
locákola nsóni
 Vous vrachez.
tókasela híkasé
 Nous éternuons.
tɔkɔlɔlá a lɔkɔ lóyí l'ocu
 Nous ronflions cette nuit.
ńseka
 Je ris.
ńdela
 Je pleure
ńkɔlɔmba
 Je te demande.
ńs'étama
 Je dors.
ńdóta
 Je rêve.
ńs'émwa – ńs'éémala
 Je m'éveille, je me lève.
áɔɔgalá a ɲkáɲgi kala
 Il était malade autrefois.
àówá, áówá ɔl'ókɔ
 Il mourut, il est mort.
yěka – ńs'ěk'a ɲkésa-ɲkésá
 Je parle – je parlais ce matin.
ńs'oka
 J'entends.
ńsw'ěna – ńsw'ená lóyí
 Je le vois – Je le vis.
anaggí si
 Il m'aime.
tɔlá atembéle
 Nous mangeons des patates.
tómela ási l'áná
 Nous buvons de l'eau et de la bière.
wǎfí álámbe ɲama ya oniwo
 L'épouse cuit de la viande.
álámbe aútā

Elle prépare l'huile.
átóka isɔɲgú
 Elle pile le manioc.
ámíɲa asáɲgú
 Elle moud le maïs.
áómba loɔuso
 Elle balaie la cour.
átóka ási t'íkúcu
 Il puise l'eau avec la calebasse.
áokwá ~ áokpá
 Il tomba
áoténa loásé
 Il cassa un éclat de palme.
ocúlu ákela toɔpaká l'akɔɲgá ~ la
ɲkoko/lokoko (SG)
 Le forgeron forge des couteaux et des
 flèches
ǎn'angóya w'umoto ákela ɔtete
 Ma sœur tresse des paniers.
ókelá ɲke ?
 Qu'es-tu en train de fabriquer?
áócíkala ané
 Il est resté ici.
ato bína
 Les gens dansent.
ɔáɔ'íní si ɔl'ókɔ
 Ils ne dansent pas aujourd'hui.
ámɲá a lóyí ɔna wa mɲ'wá
 Il m'a donné un petit chien.
ɲín'áwé náyi ?
 Quel est ton nom ?
ɲín'ámí Mbóyó
 Mon nom est Mboyó.
isó ále ɲkéyi ?
 Où est ton père ?
ńangga yówénáké
 Je désire le voir.
áéká a lóyí móyi ?
 Qu'a-t-il dit ?
áéká a lóyí áyá
 Il a dit qu'il vient.
keláká ándé áyake

Va lui dire qu'il vienne.

n'ón'òyá a lóyí ?

Qui est venu hier ?

mpa lúwi si

Je ne le sais pas.

ot'omókò atáya

Personne n'est venu.

olangí si náyi ?

Qui désires-tu ?

olangí si ñke ?

Que désires-tu ?

nanngí si nsé

Je désire du poisson.

atúkí bále ñáñkáyí ?

Combien de payeurs il y a-t-il ?

ñg'áfé ñané ~ ané ñáyáka

Seulement deux sont venus.

ñále tšlu

Ils sont paresseux.

ilómbe yá náyi ?

De qui est cette maison ?

ilómbe y'isé w'isé yamí

C'est la maison de mon grand-père.

òfá a lóyí náyi liyóké ?

A qui as-tu donné le paquet ?

atayá lóyí ùná lóyí l'ñke ?

Pourquoi n'est-il pas venu ?

enák'ilómbe ámí, otákà

Voici ma maison ? Entre !

nténá yándé ek'éko

Sa chambre est là.

ós'imelyä ?

Etes-vous d'accord ?

tós'imelya, ñs'imelya

Nous sommes d'accord.

míp'imeti si

Je ne suis pas d'accord.

óosilā

C'est fini.

ñikòta ekalámbá ê nd'óolemo w'ênde

Abattre les arbres est un travail

d'hommes.

ñilámba yeka ê nd'óolemo w'áimato

Préparer la nourriture est le travail de

femmes.

ñiya t'ilómbe éle olóci

Venir à la maison est agréable.

ñicá mpási, yūta olóci

Aller est dur, rentrer est agréable.

iténí ~ iténi ekalámbá

Coupeur d'arbres

otóngi wá tólómbe

Constructeur de maisons

asengi wá mpoké, mpefi y'asengi

Potier

oto wa lókendo

Voyageur

iyembi ifimbā

Le portage de fardeaux

okoti ~ okoci ekondola

Coupeur d'arbres

atóngi ya tólómbe

Des constructeurs de maisons

asengi yá mpoké – mpefi

Des potiers

at'ā lókendo

Des voyageurs

iyembi efito

Un porteur de faix

áósawa

Il est joyeux.

áómeñga

Il est triste.

áósoma

Il est courroucé.

w'ósoma tá ñke ?

Pourquoi est-il fâché ?

félákà ándé

Demande-lui ?

áfa langi si ñsakola

Il ne veut pas me le dire.

tósalanggana

Nous sommes contents.

atámpáyá lóyí émā

Il ne m'a rien partagé.

ále wímá

Il est avare.

otém'ámí óle n'éngali ándé/wé

J'ai confiance en lui/toi.

w'ólóggā

Tu as raison.

emí nńókpá
 J'ai tort.
ńńéna mbo éle iy'ńko
 Je pense que c'est juste.
ńńéna/ńńkanisa mbo áy'ńko
 J'espère qu'il viendra.
áa kelá ~ ákelá a lńyń tá mpń yamń
 Il l'a fait pour moi.
ńńńkońa lonńńńa
 Je te remercie.
mbńsa yamń ya londo
 Frère cadet
ńńelo yamń ya londo
 Frère ańné
ńńelo ya ńńańa ya londo
 Frère ańné du père
mbńsa ya ńńańa ya londo
 Frère cadet du père
ńń'ńńańńń w'ńmoto wa ńńańa – oseka

Sœur du père
ńń'ńńańńń wa londo wa yaya
 Frère de mère
ńńé w'ńńé ya ńńańa – ńńńńń-ńńé
 Grand-père
ńńańń ya ńńańa – ńńńńń
 Père de mère
ńńańń ya yaya – ńńńńń-ńńańń
 Mère de mère
ńń'ńńańńń w'ńmē – okilń
 Frère du mari
okilń
 Sœur du mari
okilń
 Frère de l'épouse
okilń
 Sœur de l'épouse

APPENDICE II : VOCABULAIRE COMPARE LIINJA – NKUNDO

Le présent vocabulaire comparé est basé sur la liste de 200 mots de Swadesh. En vue de rester plus proche du lonkundó tel qu'il est parlé dans la région de Mbandaka, les correspondances avec le liinja sont puisées dans le *Dictionnaire français-lomongo* (Hulstaert, 1952) et non dans le *Dictionnaire lomongo-français* (Hulstaert, 1957) qui contient des termes d'origines très diverses. Nous nous sommes tout de même servi de ce dernier dictionnaire dans la classification nominale pour indiquer des termes présentant un certain intérêt pour la sémantique historique. Pour les infinitifs nkundó, nous les donnons tels qu'ils apparaissent dans le dictionnaire, c'est-à-dire sans redoublement partiel du radical ni leur préfixe de classe 9. Les divergences orthographiques en ce qui concerne les consonnes **ɸ**, **ɲ** et **c** n'ont aucune importance. Hulstaert (1957: xix-xx) donnait déjà lui-même dans son premier dictionnaire les précisions suivantes :

f fricative bilabiale sourde. La jeunesse tend, sous l'influence du français et de la prononciation fautive des Européens, à la remplacer par la fricative labio-dentale du français [...]

ny nasale palatale, comme fr. *gn* [...]

ts affriquée sourde : dentale, alvéolaire ou postalvéolaire selon la voyelle qui suit ; devant *i* elle est presque comme dans *tsé-tsé*, devant *u* ou *w* presque comme angl. *church*.

<i>Glosse</i>	<i>Liinja</i>	<i>Lonkundó</i>
bouche	ɔnɔkɔ	bomwa
oeil	ɸiso	líso
tête	ɔcá	bɔtsá
poil	mpɔsá	bɔsá ~wɔsá, lonkunja
cheveu	ɸiɸó	libwó
plume	losálá	losálá
dent	ɸino	líno
langue	lolému	lolém(i) ~ lolému
nez	ólo	jólo
oreille	ɸitóyi	litói
sein	ɸiyéle	liéle

griffe	ḡkóla	lókóla
ongle	ḡkóla	lókóla
cuisse	ḡelɔ	efelɔ
pied	ḡikáká	likáká
ventre	otéma	botéma ~ likunjú
main	ḡikata	(l)ikata
sang	alóngó	balóngó
os	wesé	wesé
peau	loḡoso	lofoso
corne	ḡiséké	liséké
queue	okáli	bɔngɔngɔ
personne	oto	bonto
homme	oto wa nsili	jwende
femme	ũmoto waḡi	bómoto
mari	õme	bóme, mbáli
épouse	waḡi	wáli
père	isé	isé
mère	ḡangó	nyangó
enfant	õna	bóna
nom	ḡina	lína
nuit	ocó	botsó
lune	ḡɔndo	nsóngé
soleil	ḡiso y'ũná wăné	jéfa
nuage	loḡoḡge	lituté
pluie	mbúla	mbúla
saison des pluies	ekɔlɔ ă mbúla	yóló

saison sèche	ekɔlɔ ă elɔŋga	bokótú
an	mbúla	mbúla
terre, sol	lɔmóci	lɔmótsi ~ bamótsi
sable	lũŋge	byútú
Pierre	ɬiɓángá	ekénjé
montagne	okocí	nkéka
chemin, sentier	mbóka	mbóka
eau	ăsi	bási
maison, case	ilɔmbe	ilɔmbe
village	okéŋgé	bobila, esé
feu	ĩmbé	tsă
cendre	otókó	botókó
couteau	iɸaká	ifaká
corde	lɔkɔfi	bokulu
guerre	osélá	etumba
pagne	ikpémbe	ifúta
animal, gen.	ɲama	nyama
viande	oniho	nyama
chien	mɛ́wá	mbwá
éléphant	ncɔku	njɔku
chèvre	ŋkámbeɽi	ntaa
oiseau	iɸulú	mpulú, ifulú
serpent	mpele	njwá
poisson	ɲsé	nsé
boeuf, vache	ɲómbé	ngómbé
oeuf	okelé	bokelé

arbre	okálámbá	botámbá
bâton	liyónggá	nganja
feuille	lokási	lokásá
racine	osisá	wili
herbe	ñilo	boyau
graisse	ñínggɔ y'áúta	lɔfóngɔ
huile	aúta	baúta
froid	ɸyɔ	lompíɔ ~ lɔmpyɔ
chaud	eɬungú	ǎngala
faim	okáta, ncala	ɲjala, bonkáta
soif	mposá	mpósá
bois	ɲkóni	lokónyi
maïs	lisángú	lisángú
noir	cukuɬu	bompíndo, tuu, yɔ
blanc	ɸuɸuɬu	wěɬɔ
rouge	telele	ngóla
1	ɔmɔ	-mɔ
2	áɸé	-fé
3	ásáso	-sáto
4	áneyi	-nɛi
5	átáano	-tâno
6	otówá	botóá
7	sambo	nsaambo
8	mwambe	bonânei
9	ñíɓwá	liboá ~ iboá
10	zómi	jómi ~ jóm

20	ecúkú éfé	ntúkú ífé
venir	y'okóko	-yá
envoyer	ḥicínda	-tóma, -tsínda
marcher	ḥikenda	-kenda
courir	ḥicíy'ángu	-úkumwa
tomber	ḥikpá	-kwé
partir	soko	-kenda
arriver	ḥiφásā	-kita
voler (oiseau)	ḥihumbwa	-fumbwa
frapper	ḥikúlā	-kúnda
mordre	ḥikúnā, yōka	-lámata
laver	ḥisonga	-sola, -sukola
se laver	yōkela āsi	-ya-sola, -ya-sukola
couper	ḥiténā	-téna
fendre	ḥiátā	-áta
lier, attacher	ḥikanda	-lemba, -túngya
prendre	yōsā	-kola
donner	ḥiφáyā	-kaa
chercher	ḥiḥunga	-asa
trouver	yēna (voir)	-tána
voler, dérober	yīya	-íya
chasser (aller à la chasse)	ḥicá lokonda ~yéφa nama	-(b)enga
cultiver	ḥiφusa ḥisála	-óna
planter	ḥiφusa ekálámbá	-óna
enterrer	ḥikunda	-kunda

cuire/préparer le repas	ɬilám̥ba yeka	-lám̥ba
brûler	ɬicumba, ɬif ^ɛ yá	-tumba
manger (de la nourriture)	ɬilá yeka	-(l)lilé
boire	ɬimela ási	-mela
sucer	ɬilóma l'ólému	-ém̥ba, -lóma (têter)
cracher	yǒtia ɬikɔ́lú	-tónya
souffler	yǒka lõmó	-fɛfa, -fufa
accoucher	yǒta ǎna	-(b)óta
engendrer	yǒta ǎna	-(b)óta
s'asseoir	ɬing̃ala asé	-kisa, -sókama
se lever	yěmala	-ém̥ala
être assis	ngaláka asé	-kisa, -sókama
être debout	ěmáláka wěmémá	-ém̥ala
se coucher	yětama l'ɔmɔci	-(b)étama
dormir	yětama ilóɔ	-ɔnga, -imbwa
mourir	ɬiwá losiŋgo	-(b)wá
tuer	ɬiyaka pama, oto	-(b)oma
lancer (pierre)	yusa ɬitsuka	-líka
pousser	ɬicínda l'akási	-tsínda, -sókola
chanter	yěmba osambo	-ém̥ba
dancer	yĩna tɔke	-bína
jouer	ɬikepa tɔke	-saa
rire	ɬiseka tɔla	-seka
pleurer	ɬilela ilefi	-lela

vouloir	ɬilanga	-langa
désirer	ɬilúla ěma	-kómbola
aimer	ɬilanga oto	-langa
dire	yěka yói t'ŋɔkɔ	-sanga, -kela
voir	yěna la hiso	-éna
montrer	yěnisa ěma	-éneya
entendre, écouter	yǒka l'atóyi	-óka
savoir	ɬilúwā	-éa
compter	ɬitángā	-(b)anda, -tángā
couper	ɬiténa ěma	-téna

Références bibliographiques

Carrington, John F.,

1947: Notes sur la langue olombo. *Aequatoria* 10: 102-113.

1977: Esquisse morphologique de la langue likile (Haut-Zaïre). Dans *Africana Linguistica* VII, pp. 65-87. (Annales, 90.) Tervuren: Musée Royal de l'Afrique Centrale.

Creissels, Denis,

2007. L'influence des voyelles sur l'évolution des consonnes en tswana (S31). *Africana Linguistica* 13: 33-52.

De Rop, Albert,

1971: Esquisse de grammaire mbólé. *Orbis* 20: 34-78.

Denis [Charles],

1930: Notes sur la langue des Bapoto et des Mongo. Ms., Archives Aequatoria.

de Saint Moulin, Léon,

1998: Conscience nationale et identités ethniques. Contribution à une culture de la paix. *Congo-Afrique*, n. 330: 587-630.

de Saint Moulin, Léon & Jean Claude Kalombo,

2005: *Atlas de l'organisation administrative de la République Démocratique du Congo*. Kinshasa: Centre d'Etudes Pour l'Action Sociale – CEPAS.

Gazania, Rolande,

1972: Aspects phonologiques et morphologiques du Koyo (Langue Bantoue de la République Populaire du Congo). Thèse de doctorat de troisième cycle, Grenoble.

Grégoire, Claire,

- 2003: The Bantu languages of the forest. Dans *The Bantu languages*, édité par Derek Nurse & Gérard Philippson, pp. 349-370. London: Routledge.
- Guthrie, Malcolm,**
 1948: *The classification of the Bantu languages*. London: International African Institute.
 1953: *The Bantu languages of western Equatorial Africa*. London – New York – Toronto: Oxford University Press for International African Institute.
- Hulstaert, Gustave,**
 1950: *Carte linguistique du Congo Belge*. (Mémoires, 19-5.) Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.
 1952: *Dictionnaire français-lomongo*. (Annales, 2.) Tervuren: Musée Royal du Congo Belge.
 1957: *Dictionnaire lomongo-français*. (Annales, 16.) Tervuren: Musée Royal du Congo Belge.
 1961: Sur quelques langues bantoues du Congo. *Aequatoria* 24: 53-58.
 1970: *Esquisse du parler des Nkengo*. (Annales, 66.) Tervuren: Musée Royal du Congo Belge.
 1972: Une lecture critique de l’Ethnie Mongo de G. Van Der Kerken. *Etudes d’Histoire africaine* 3: 27-60.
 1993: Liste et carte des dialectes mongo. *Annales Aequatoria* 14: 401-406.
- Hyman, Larry M.,**
 2003: Segmental phonology. Dans *The Bantu languages*, édité par Nurse Derek & Gérard Philippson, pp. 43-58. London – New York: Routledge.
- Institut National de la Statistique,**
 1992: *Totaux définitifs, Groupements/Quartiers. Volume I: Kinshasa, Bas-Zaïre, Bandundu, Equateur, Haut-Zaïre*. Kinshasa.
- Jacobs, John & Barthelémy Omeonga,**
 2002: Texte et lexique indanga (Kɔlɔmɔnyi, Kɔlɛ, Kasai Oriental. *Annales Aequatoria* 23: 537-552.
- Jacobs, John,**
 2000: Classes nominales et radicaux en lombole (Katako-Kombe), Sankuru, Kasai Oriental, *Annales Aequatoria* 21: 69-82).
 2004: Lonkucu: texte et lexique. (Iwaji, Kɔlɛ, Kasai Oriental, R.D. du Congo. *Annales Aequatoria* 25: 303-316.
- Kaji, Shigeki,**
 1992: *Vocabulaire hunde*. (African Languages and Ethnography, 24.) Tokyo: Institut for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa.
- Labaere, Hubert,**
 1994: *Grammaire de la langue tetela, Bantu C71 (72-73)*, 2ème édition. Wezembeek-Oppem: Pères Passionnistes.
- Maho , Johni,**
 2003. A classification of the Bantu languages: an update of Guthrie’s referential system. Dans *The Bantu languages*, édité par Nurse Derek & Gérard Philippson, pp. 639-651. London – New York: Routledge.
- Meihnof, Carl & Nicolas J. van Warmelo,**
 1932: *Introduction to the phonology of the Bantu languages*. Berlin: Dietrich Reimer and Ernst Vohsen.
- Meeussen, Achille E.,**

- 1967: Bantu grammatical reconstructions. Dans *Africana Linguistica III*, pp. 79-121. Tervuren: Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- 1969: Bantu lexical reconstructions. Tervuren: pro manuscript. [(Archives d'Anthropologie, 27.) Tervuren: Musée Royal de l'Afrique Centrale.]
- Mölig, Wilhelm J.D.,**
1981: Stratification in the history of the Bantu languages. *Sprache und Geschichte in Afrika* 3: 251-316.
- Mose Ikamba,**
1987: *Eléments de grammaire sakata (BC34) (Parler de Mongombe) (Rép. du Zaïre)*. (Série 3, Volume 15.) Bandundu: Centre d'Etudes Ethnologiques de Bandundu.
- Motingea Mangulu,**
1992a: Le parler des Indanga: un des dialectes mongo les plus méridionaux. Dans *Forshungen in Zaïre, in memoriam Erika Sulzman (7.1.1911 – 17.6.1989)*, pp. 311-344, édité par Ernst Wilhelm Müller & Anna-Maria Brandstetter (Mainzer Beiträge, 1.). Münster – Hamburg: Lit.
- 1992b: Esquisse de trois parlers de la Lokenye: *Annales Aequatoria* 13: 277-414.
- 2002: Contributions aux études linguistiques sur le haut Congo. Manuscrit, Kinshasa.
- 2003: Le lombuli du Kasai Oriental est-il un dialecte môngo ? *Afrikanistische Arbeitspapiere* 33: 61-82.
- 2005: La langue des Yacányáma. Dans *Contact et évolution des langues dans la Haute-Tshuapa*. Ms. Kinshasa.
- 2007: Lombole (Bantou C60-70). Le dialecte des Loelé. *Annales Aequatoria* 28: 333-414.
- 2008: La langue tofoké: grammaire, textes et lexique. Manuscrit, Kinshasa.
- Niamasula Manwana,**
1987: Esquisse grammaticale de la langue lǒngá. Mémoire, ISP/Mbandaka.
- Richardson, Irvine,**
1957: *Linguistic survey of the northern Bantu borderland*, Vol. 2. London – New York – Toronto: Oxford University Press for International African Institute.
- Rommes, M.,**
1951: La situation linguistique dans les Vicariats de Staleyville et de Wamba, *Kongo-Overzee*, 12: 3, 240-49.
- Stappers, Leo,**
1971: Esquisse de la langue lengola. Dans *Africana Linguistica V*, pp. 255-307. (Annales, 72.) Tervuren: Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- Stoop, Henk,**
1989: Les préfixes du sogo (C53). *Annales Aequatoria* 10: 128-140.
- Van Bulck, Gaston,**
1948: *Les recherches linguistiques au Congo Belge: résultats acquis, nouvelles enquêtes à entreprendre*. (Mémoires, 16.) Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.
- Vansina, Jan,**
1966: *Introduction à l'ethnographie du Congo*. Kinshasa, Kinshasa – Kisangani – Lubumbashi, Éditions universitaires du Congo.
- Vansina, Jan,**
1987: Vers une histoire des sociétés môngo. *Annales Aequatoria* 8: 9-57.

SEMBENE OUSMANE OU L'HEROÏSME FEMININ AU QUOTIDIEN

Résumé

Sembène Ousmane, romancier et cinéaste Sénégalais, est concerné par le sort des femmes dans la plupart de ses romans et ses films parce que les femmes représentent la catégorie sociale la plus dominée et exploitée en Afrique dans leur vie quotidienne. En dépit du fait que d'autres institutions traditionnelles comme modernes soient aussi indexées par Sembène Ousmane, c'est surtout le mariage dans sa forme polygamique que la femme est sujette à plus de domination masculine. A la femme dominée et soumise Sembène Ousmane cherche à substituer la femme révoltée qui prend son destin entre ses propres mains et qui lutte pour se libérer de la domination masculine. Souvent leurs actions réussissent non seulement à les libérer mais aussi à extraire les hommes de la domination des institutions traditionnelles qui les écrasent eux aussi. Ainsi réussissent-elles à transformer toute la société, en éliminant les pratiques surannées et asservissantes.

Mots-clés : Tradition, polygamie, domination, soumission, révolte.

Abstract

In most of his novels and films, Sembène Ousmane, the Senegalese novelist and film-maker, is mostly concerned about the suffering of women, the most dominated class in Africa. Without shunning problems brought about by modernization, he focuses his attack on traditional institutions. One of such institutions is marriage, which, in its polygamous form, subjects women most to male domination in Africa. To the dominated and docile women Sembène Ousmane seeks to substitute the rebellious type; women who take their destiny in their own hands by fighting to free themselves. Their action often succeeds in liberating them as well as the men from those traditional institutions that weigh heavily on them also. By so doing these women are able to rid the entire society of age-old enslaving customs and practices.

Keywords: Tradition, polygamy, domination, submission, revolt

Introduction

Sembène Ousmane est un romancier - cinéaste africain redouté par les milieux nantis ou officiels mais admiré par certains! au sein de la société civile pour son militantisme et son engagement social indéfectible. Qu'il soit nommé «*homme au franc-parler* » par beaucoup, «*homme rebelle, qui avait une haute conscience de sa mission d'homme de culture et de pédagogie* » (Badiane 2007) ou «*militant obstiné construisant son œuvre multiforme sur son engagement politique et social* » (Badiane 2007), c'est, sans doute, l'image d'un individu décidément engagé sans répit, un non-conformiste, voire une figure de proue que Sembène Ousmane s'est faite de lui-même dans l'espace littéraire africain et dans l'arène de la lutte émancipatrice de l'Afrique. Il sera donc, comme le reconnaît Ousmane Aledji (85) à tout vrai créateur, «*un danger, une menace non négociable pour toutes les formes d'aveuglement délibéré, toutes les formes de mépris et d'insulte* ».

On peut le surnommer l'écrivain du peuple, c'est-à-dire, un écrivain qui s'est engagé sans compromission au côté du peuple dans une lutte qui vise à libérer ce dernier de l'oppression des puissants. Sembène Ousmane prône donc une action révolutionnaire qui oppose les oppresseurs puissants et les opprimés faibles de tel enseigne qu'on note visiblement une opposition binaire oppresseurs–opprimés ou puissants-faibles dans son œuvre. Du côté des oppresseurs et des puissants se recrutent souvent les Blancs, les colons, les rois et les khalifes, les élites, les hommes ou les riches. Sont opposés à eux, les opprimés et les faibles dont les Noirs, les colonisés, les sujets et les fidèles, les masses, les femmes ou les pauvres.

Il consacrera son œuvre à la peinture de la vie des victimes de l'injustice dont les femmes. Sa préoccupation majeure sera donc d'armer les opprimés psychologiquement et intellectuellement et les rendre capables physiquement de prendre leur destin entre leurs propres mains. Ainsi Eustace Palmer (1979, 85) reconnaîtra-t-il qu'il «*se situe à la grande lignée des écrivains prolétariens, de Maxime Gorke à Richard Wright* ». Pour Sembène Ousmane alors, créer, «*c'est participer à l'évolution des masses, c'est-à-dire essayer d'être, selon lui, l'ingénieur des âmes ou le forgeron de caractère* »¹. Si parmi les opprimés les femmes occupent une place de choix chez l'écrivain, c'est parce que, dans son optique révolutionnaire, celles-ci sont

¹ La citation est de Sembène Ousmane. Nous l'avons recueillie de l'article de Pierrette Herzberger- Fofana intitulé «*Sembène Ousmane (1923-2007), l'ingénieur des âmes* » du site <http://www.grioo.com/info10826.html>

parmi les opprimés les plus faibles et les plus exploités en Afrique. Il n'y a pas de doute que le sort réservé aux femmes en Afrique traditionnelle est détestable. Sembène Ousmane consacrera, alors, une grande partie de son œuvre à la lutte pour leur émancipation.

Pour lui, si l'action féminine doit triompher, les femmes, elles-mêmes, doivent être capables de se défendre. Pour leur victoire, elles auront besoin d'exemples à suivre. C'est ainsi que, dans son œuvre, Sembène Ousmane s'évertuera à peindre des images « *émancipatrices et rétroactives* » (Gadjigo 2007) servant à inciter et faire comprendre aux opprimés, surtout aux femmes, que leur sort dépend d'eux-mêmes; ou pour montrer aux femmes qui, dans leur grande majorité, subissent leur sort sans broncher, qu'elles peuvent prendre leur destin entre leurs propres mains.

C'est ainsi que, de temps en temps, il élève, parmi elles, des femmes, lasses du lot quotidien d'injustice et d'exploitation masculines, à la dimension d'héroïnes, en les faisant s'engager dans des activités extraordinaires, jamais vues, et braver le sort pour dire non à l'oppression. Ce sont ces actes individuels de bravoure, qui sont réalisés dans la vie quotidienne de ces femmes émules, que nous désignons ici héroïsme féminin au quotidien.

Il serait pertinent de rappeler que dans une réflexion sur les types d'héroïsme dans le théâtre américain moderne Adam (1991) en a su identifier quatre : l'héroïsme dû à la poursuite d'un idéal par le héros ; l'héroïsme d'un individu qui se sent martyrisé par un groupe social ou par son propre sentiment de culpabilité ; le héros aux prises avec son passé qui se donne à l'introspection ; et enfin l'héroïsme d'un individu originaire en lutte pour sa survie. C'est cette dernière catégorie que l'on retrouve chez Sembène Ousmane.

En effet, dans une interview offerte à *Afrik.com* et recueillie par Valérie Ganne, Sembène Ousmane précise : « *Cette évolution lente de l'Afrique, c'est ce que j'appelle « l'héroïsme au quotidien », ce sont ces gens dont on ne parle jamais et qui font bouger l'Afrique* ».

Il s'agit véritablement d'actes des individus ordinaires tel que l'explique Sembène Ousmane dans l'avertissement qui introduit le récit dans *L'Harmattan* (10).

« *Les hommes, les femmes et les enfants évoqués en ces pages sont nés de ma plume et des faits que j'interprète. Je n'aime pas les héros, ils meurent jeunes ; ceux-ci n'en sont pas. Les personnages sont mes enfants.*

Pour nous, des compagnons, avec nos défauts, nos ambitions, nos désirs et nos rêves pour l'avenir ».

Parler, donc, d'héroïsme féminin au quotidien, c'est sans doute évoquer la vie des femmes soumises par la domination masculine, domination ayant essentiellement pour fondement une vieille tradition qui ne réserve qu'une place peu enviable aux femmes. C'est aussi et surtout parler de la révolte des femmes ; de leur refus de l'injustice perpétrée par les hommes.

La tradition et le sort des femmes

Sembène Ousmane sera aux prises avec la société traditionnelle parce qu'elle maintient des institutions sociales ataviques qui entretiennent des rapports sociaux basés sur des principes phallocratiques et patriarcaux qui entérinent l'oppression, surtout des femmes. L'une de ces institutions, et d'ailleurs la plus coupable, est le mariage sous sa forme polygamique telle qu'elle est pratiquée en Afrique traditionnelle, surtout arabophone.

Le sort ignoble, qui est le lot quotidien des femmes prises dans le piège de la polygamie, et qui est si bien radiographié dans le recueil de nouvelles, *Voltaïque*, sera repris et amplifié dans les romans comme dans les films de Sembène Ousmane.

Dans « *Ses trois jours* » (*Voltaïque*, 43-71) on nous apprend que la polygamie a « *des lois qu'il sied de respecter* » (58) ; mais il faut reconnaître d'emblée que ces lois sont imposées par les hommes et expriment une volonté chez ceux-ci à renforcer leur domination dans la société au détriment des femmes et des enfants. Ainsi les hommes peuvent se permettre tout, même battre leurs épouses sans que ces dernières s'inquiètent. La place que le code de la polygamie réserve aux femmes est celle de soumission totale aux autorités des hommes.

Le cas d'Assitan, vieille femme parmi des jeunes révolutionnaires dans *Les Bouts de bois de Dieu*, est très à propos quand on évoque l'image de la femme traditionnelle en Afrique. Selon Sembène Ousmane, « *Elevée selon les anciennes coutumes, Assitan était toute réserve et vivait en marge de la vie de son mari, une vie de labeur, de silence et de résignation (364-65).* »

Pour Adja Awa Astou (*Xala*), sa vie effacée est dictée par le désir d'être « *une femme selon les canons de l'Islam* » ; ce qui fait taire en elle « *toute velléité de la haine à l'encontre de la seconde épouse* » et renforce sa soumission à son mari. Ainsi « *La religion, l'éducation de ses enfants devinrent les raisons de son existence* » (43).

Certes, les femmes elles-mêmes reconnaissent que ce code n'est pas en leur faveur. Cependant, elles croient qu'elles ne peuvent rien faire pour se soustraire à son emprise puisque cela en est ainsi depuis l'antiquité ou parce que c'est la tradition qui l'a établi ainsi. Ainsi se culpabilisent-elles et donnent-elles toujours raison aux hommes même si ceux-ci enfreignent au code établi par l'usage. Même quand l'homme saute les jours des autres femmes en faveur de la nouvelle, les femmes ne lui rendent pas le tort. Le narrateur ne fait pas économie de cela dans « *Ses trois jours* ». Il précise que « *Quand les femmes se mettaient à faire le procès de la polygamie, le verdict tombait sur les femmes ... surtout celle qui osait porter le coup irrégulier...L'homme était blanchi* » (Voltaïque, 58).

On n'est pas alors surpris quand les femmes, surtout les vieilles, qui acceptent les us et coutumes de manière religieuse, manifestent une vivacité sans borne à accepter l'injustice perpétrée par les hommes contre elles. A titre d'exemple, quand Souleymane bat l'une de ses épouses, les autres se mettent à la persuader d'accepter cette insulte. La consolant, elles la poussent à la compromission: « *C'est notre lot de femmes. Nous devons être patientes. Les hommes sont nos maîtres, après Dieu. Quelle est l'épouse que son mari n'a jamais touchée ?* » (Voltaïque, 141)

Ouhigoué, la mère de Tioumbé, donne à peu près le même conseil à sa fille quand celle-ci est battue par son père : « *Ne dit rien. C'est ton père. C'est un homme. Nous les femmes, c'est notre lot d'être battues. Aucune femme ne peut se vanter de n'être jamais battue par son mari* » (Harmattan 237).

Ainsi sous la pression de la tradition dictée par les hommes, comme le reconnaît Gallimore (1994, 58), « *les femmes ont fini par rationaliser et par accepter consciemment ou inconsciemment la prédominance du masculin sur le féminin* ».

Malgré cet enthousiasme à accepter leur sort, dans l'œuvre de Sembène Ousmane, les femmes, au sein du foyer polygamique, font figures de victimes prises dans un piège, celui de la polygamie. Jeunes et les dernières des épouses, elles sont « *objets désirés, convoités, choyés pendant un temps* » (Voltaïque, 62) et puis délaissés. La vérité en est que les femmes en souffrent énormément mais reconnaissent que la tradition en est, a été, ainsi et qu'elles doivent s'y conformer.

Noumbé, la troisième femme de Moustaphe, par exemple, souffre énormément de cette situation quand son mari vient d'épouser Voulimata, la quatrième. Mais chose bizarre, les autres femmes la consolent et la

persuadent d'accepter ce sort. C'est surtout Aïda, la deuxième, qui s'empresse à faire avaler la pullule amère à la troisième qui vient d'être détrônée tel que cette dernière l'a fait à elle. « *Il ne faut pas s'en faire, dit encore Aïda. Toutes les femmes sont passées par là. Certes que c'est pas agréable !* » (Voltaïque, 67).

C'est ainsi que Noumbé se souviendra-t-elle qu'elle faisait sauter les trois jours de la deuxième quand elle était la préférée et choyée. Elle comprendra maintenant que c'est son tour de souffrir tel qu'elle avait fait souffrir la deuxième. Elle comprendra que le comportement de la deuxième « *comme une incision à froid* » n'est qu'un cruel jeu de « *perfidie des paroles* », d'« *hypocrisie de la rivalité* », qui lui donne « *envie de sortir du cercle de la polygamie* » et la fait crier avec amertume, « *pourquoi acceptons-nous d'être le jouet des hommes* » (Voltaïque, 61).

Décidément, ces femmes à la dérive, n'ont d'autres choses contre lesquelles s'appuyer, pour ne pas « *descendre plus bas* » que « *ce qui leur restait, c'est-à-dire, à sauver leur reste de dignité dans des paroles fausses, des avantages acquis au détriment de l'autre... C'était dans cette fausseté que résidait le reste de la flamme de dignité* » (Voltaïque, 62), soulignera Sembène Ousmane. Mais beaucoup sont celles qui se résignent à leur sort et se noient dans un silence morbide ou dans le soin de leurs progénitures.

Dans ce cas on se rappelle l'image de la vieille Assitan mais aussi celle de Adja Awa Astou, première femme d'El Hadji (*Xala*) qui maigrit de chagrin et qui vend ses biens pour remplir les trous laissés par son mari sans protester. Malgré le fait qu'elle souhaite « *être une épouse selon les canons de l'Islam* », la jalousie l'oblige à quitter le lieu du mariage de son mari avec N'Goné. C'est aussi le cas de Mamie (*Faat Kiné*), la vieille grand-mère d'Aby et mère de Faat Koné, qui accepte avec fatalité son destin.

On se serait trompé alors si l'on concluait que, par leur résignation fataliste, les femmes s'habituent, avec le temps, à cette vie à laquelle elles font semblant de s'accoutumer. Car au-dessous de toutes ces apparences se cachent une mascarade et une perfidie qui permettraient aux femmes d'avalier la pullule fielleuse, que constitue pour elles le partage d'un homme. D'ailleurs Sembène Ousmane n'en est pas dupe ; pas plus que les femmes elles-mêmes. Il fera le narrateur commenter et mettre à nu l'attitude de ces victimes de la polygamie : « *Elles comprenaient, tout était limpide...Elles ne leurraient personne, pas même elles-mêmes. Chacun savait que l'autre mentait, mais, elles ne pouvaient consentir à plus d'humiliation, autrement ce serait l'anéantissement complet* » (Voltaïque, 63).

L'homme se présente alors comme un carnassier rapace, « *un charognard rassasié* » (62) qui les dédaignent après « *en laissant à sa place dans leur cœur le venin du chagrin et de la comédie* » (Voltaire, 62). Le cas de Moustaphe est très révélateur. Quand Noumbé, sa troisième femme souffre, ce qu'il a pu faire, c'est d'ordonner, tout en s'éloignant, qu'on lui donne de la cendre. Irresponsable qu'il est, il n'a même pas le temps de compatir à la douleur de sa femme.

Des fois la tradition permet aux hommes assez avancés en âge d'épouser des jeunes filles sans même les connaître. Dans le cas de Nafi dans « *Lettres de France* » (Voltaire, 73-116), le mariage était conclu quand son père lui avait « *montré une photo d'un certain homme* » nommé Demba, qui paraissait « *beau sur la photo* » mais qui, en vérité était un chômeur âgé de 73 ans vivant en France. Nafi se sent victime de ce mariage. Elle est alors inconsolable dans son regret : « *Je le confesse. Je suis victime d'un mariage (78)...Je me console d'avoir été l'artisan de mon malheur...Mais de savoir que j'ai chu dans une conspiration dont l'élément dynamique a été mon père, mon propre père, cela je ne peux y croire* » (83).

Ce vieux, qui a l'âge de son père, n'arrive à satisfaire ni aux besoins sexuels ni aux autres besoins conjugaux de cette jeune conjointe. Il fait souffrir la jeune fille de sorte que celle-ci souhaite sa mort : « *Le soir, c'est le moment le plus dur pour moi. Lorsqu'il gagne le lit, il ne pense qu'à se coucher. On dirait qu'il cherche un héritier. Je le déteste au point que je hais son corps. Sa mort serait une délivrance pour moi* » (83).

Il n'est pas surprenant alors que, même dans les milieux intellectuels, c'est-à-dire, parmi les élites, la polygamie soit de mise. Plus surprenant encore ce sont des femmes, des vieilles et dociles, celles qui sont acquises aux valeurs patriarcales, qui encouragent les hommes à épouser les jeunes filles. N'oublions pas, toute fois, que, des fois, les deux partis comptent en tirer des avantages certains.

Dans le cas de N'Gone, troisième épouse d'El hadji (*Xala*), par exemple, c'est la Badiène qui pousse le grand homme à accepter la jeune fille comme troisième épouse pour des fins matérialistes sans doute. Elle se fonde sur la tradition et la religion, mais aussi sur l'orgueil d'El Hadji pour le convaincre : « *N'était-il pas musulman ? Fils de musulman ? Pourquoi repousserait-il ce que Yalla souhaiterait ? Etait-il un toubab pour consulter ses épouses ? Le pays avait-il perdu ses hommes d'hier ? Ses hommes valeureux dont le sang coulait dans les veines ?* » (20).

Cependant, toujours est-il que El Hadji lui-même nourrissait des désirs concupiscentiels non assouvis pour la jeune fille de l'âge de sa fille, Rama. Celle-ci n'a-t-elle pas « *La saveur d'un fruit que ses femmes avaient perdue depuis longtemps. La chair ferme, lisse, l'halène fraîche (qui) l'attiraient vers elle ?* » (18).

Vraiment beaucoup de jeunes intellectuels prennent les femmes comme un simple objet de jouissance. Dans *O pays mon beau peuple!* Diagne représente cette catégorie de jeunes intellectuels. A cause de leur égoïsme, ils sont même contre l'éducation des jeunes filles au point qu'Agnès se sent scandalisée par leur attitude : « *Diagne, les femelles te disent merde...Non ! Je ne sais qu'une chose : sous prétexte de ne pas envoyer vos filles en classe, vous les gardez pour avoir chacun trois ou quatre femmes. Vous savez très bien que lorsqu'elles ont acquis le moindre bagage intellectuel, il vous est impossible de les faire entrer dans la ronde de la polygamie* » (98).

Par cette intervention d'Agnès on comprend que seule l'éducation sera capable de protéger la femme contre la domination et l'exploitation éhontée des hommes et que Sembène Ousmane est un partisan convaincu de l'éducation des jeunes filles.

Il est sans doute vrai que « *la polygamie a existé dans toutes les nations* » (*O pays mon beau peuple !* 98). Cependant sa pratique en Afrique, selon Sembène Ousmane, avilit la femme et retarde le progrès. C'est pourquoi, par la bouche d'Agnès, il sera dur envers les jeunes intellectuels qui s'y livrent sans vergogne.

« *Mais vous tant que vous ne considérerez pas les femmes comme un être humain et non comme un instrument de vos viles passions, vous piétinerez. Les femmes constituent la majeure partie du peuple. Il n'y pas de plus puissant obstacle que la polygamie en ce qui concerne l'évolution* » (98).

La polygamie n'est pas la seule pratique de la société traditionnelle qui fait souffrir les femmes. Il y existe d'autres qui relèvent, elles aussi, de la domination des hommes mais aussi de leur égoïsme. Parmi elles on compte l'inceste (*Véhi-Ciosane*), l'incision (*Moolaadé* 2004) et l'abandon des femmes par les hommes irresponsables, qui laissent celles-ci à s'occuper seul des enfants nés de leurs aventures amoureuses avec elles. Le problème de la femme mère célibataire (*Faat Kiné*) occupe donc l'attention de l'auteur.

Le monde moderne n'échappe non plus à la plume de Sembène Ousmane quant à l'injustice faite aux femmes. Il évoquera des femmes

écrasées par le poids des impôts (*Emitai*) ; des femmes qui souffrent de la revendication salariale de leurs maris (*Les Bouts de bois de Dieu*) ; des femmes, telle que Isabelle, soumises au chauvinisme racial de leurs compatriotes ou des proches de leur mari ou bien celles soumises à l'exploitation économique (*O pays mon beau peuple !*).

Sembène Ousmane n'invoque pas ces images de la femme pour le plaisir de les soumettre à la contemplation de ses lecteurs tel que l'ont fait les chantres de la négritude. Il cherche plutôt à les cabrer pour la lutte. C'est pourquoi à la domination il oppose la révolte. Dans ces romans et ses films on note donc un contre courant de refus de la domination masculine initié par des femmes. Souvent ces actes de femmes réussissent à changer leur sort et en même temps à libérer les hommes aussi de la domination des institutions traditionnelles qui les écrasent, malheureusement, eux aussi.

La révolte des femmes

Point n'est besoin de souligner que Sembène Ousmane a la même vision de l'écriture que Jacques Stephen Alexis² pour qui l'écriture « *n'est pas seulement témoignage, description mais action, une action au service de l'homme, une contribution à la marche en avant de l'humanité* ». ³ Ce que vise, alors, son art, c'est le meilleur devenir pour son Afrique. Ce rêve ne pourra se réaliser sans la réorganisation des rapports d'inégalité qui retardent le progrès ; sans l'élimination de l'inégalité ; sans l'établissement d'un équilibre entre les différentes couches sociales.

Le plus visible de ces rapports d'inégalité se manifeste entre les hommes et les femmes. Sembène Ousmane s'érige alors contre le rôle traditionnel réservé aux femmes en Afrique pour créer une nouvelle image de la femme africaine : la femme rebelle.

² Jacques Stephen Alexis est cité dans « Archives, vol. no.1, pages 33-41: Où va le roman – Jacques Stephen Alexis » in *Boutures*. Téléchargé mardi 20 mai 2008 du site http://www.lehman.cuny.edu/file.en.ile/boutures/0101/11_alexis.html

³ Cette conception du roman, Sembène Ousmane la partage certainement avec Alexis. Car, il fera dire à l'un des personnages de *L'Harmattan*, : Je rêve de devenir ingénieur (...). Je dois connaître la nature du sol...la semence. Il en est de même pour le médecin ; pour le maçon ; pour le forgeron, le syndicaliste. Il faut savoir la maladie et les remèdes. Mais quel est l'homme qui pourrait apprendre l'homme à travers sa charpente son état d'âme, sa grandeur, sa faiblesse? Qui nous parle de demain? Qui voit mieux la révolte de demain, sinon l'écrivain? (137)

L'image de la femme rebelle se présente sous diverses formes dans l'œuvre de Sembène Ousmane. Dans la nouvelle « *La mère* » (*Voltaïque* 37–42), il fait état d'une jeune mère qui s'est opposée à l'édit d'un roi imbu de son importance et de son autorité. Que son acte puisse entraîner la révolte populaire contre le roi, libérant ainsi tout le peuple de l'arbitraire du despotisme, démontre la volonté chez Sembène Ousmane de faire sauter les institutions ataviques qui confient des privilèges et des pouvoirs non mérités à des individus démesurément puissants mais peu évolués qui s'en abusent pour satisfaire leur égoïsme.

Que le décret du monarque qu'« *aucun homme n'épousera une fille sans qu'il soit le premier à passer la première nuit avec elle* » (38) touche aussi bien les femmes que les hommes est certain. Qu'il ne tienne pas compte de la dignité et de la liberté de l'individu de disposer de sa personne comme lui plaît démontre son capricieux. Si cet arbitraire passe pour loi c'est que dans la société traditionnelle « *on ne contredit pas un monarque* » (38). Il prendra le courage de cette femme ordinaire, une mère anonyme, qui refuse que sa fille soit soumise à la volonté du roi, pour mettre fin à cette pratique qui défie tout entendement. Son incitation à la révolte sera entendue par le peuple tout entier: « *Vous fûtes témoins quand il se servit de vos sœurs, sur ses ordres vos pères furent assassinés. Et maintenant il s'en prend à vos mères et vos sœurs. A vous voir, tous, on dirait que vous ne possédez plus de dignité* » (41).

Par son audace, cette pauvre mère parvient à faire prendre conscience à ses compatriotes, hommes et femmes confondus, qu'ils doivent agir pour se libérer ; que la désobéissance est des fois un acte libérateur ; car, quand le monarque ordonne qu'on la tue « *l'assistance n'obéit pas* » (38) parce que ses paroles de femme avaient touché (38). Sembène Ousmane sera très fier de cet acte de femme. C'est pourquoi à la fin du récit il place un poème qui rend hommages à ces individus qui initient la révolte : « *Gloire à ceux et celles qui ont eu le courage de braver les calomnies, Soyez louées, femmes, sources intarissables, vous qui êtes plus fortes que la mort* » (42).

La même figure de femme rebelle se présente dans le film *Moolaadé* (2004) quand Collé, elle-même victime de l'incision (Salinde), soustrait sa fille unique à cette pratique cruelle que l'on désigne rite de purification. Elle ira plus loin pour recueillir quatre autres fillettes échappées à la cérémonie et demande que le droit d'asile (Moolaadé), reconnu par la tradition, leur soit accordé. Cette requête divise l'opinion publique et attire les représailles non

seulement de la part du pouvoir traditionnel mais aussi des hommes. Les radios seront confisquées aux femmes, pour prévenir leur conversion à la cause que défend Collé, et entassées devant la mosquée pour marquer une édition moderne de l'autodafé antique du monde occidental. Persuadée par des amis, dénoncée par les siens, menacée par les autorités traditionnelles, battue par son mari, elle refuse de renoncer à son acte. Son courage finit par obtenir l'adhésion de tous pour mettre fin à cette pratique éhontée. Car, comme l'avoue Sembène Ousmane : « *Cette oppression des femmes est aussi une oppression des hommes : le père dit à son fils qu'il ne peut pas épouser celle à qui il était promis car elle est « bilakoro, c'est-à-dire non excisée »* » (Afrik).

Dans la nouvelle, « *Souleymane* », (Voltaïque, 139-156) la révolte prend une tournure non seulement originale mais aussi intrigante. Lasse d'être l'épouse malheureuse d'un vieil hypocrite et faux dévot, Yacine N'Doye, quatrième femme de Souleymane, demande le divorce. Dans ce cas le code demande qu'elle rembourse la dot à son mari. Ce qui n'est pas connu du code du mariage est l'apport de la femme au mariage. Il ignore qu'en concluant le mariage, la femme aussi perd sa virginité, chose plus chère que la dot. Quant à Yacine, elle ne l'ignore guère.

Alors, quand Souleymane demande que le code soit appliqué à la lettre, Yacine réclame sagement ce qu'elle a aussi apporté à ce mariage, sa virginité. Elle n'aimera pas que l'homme puisse se permettre le loisir de jouir d'elle sans penser à la dédommager dans le cas du divorce qu'il fût demandé par la femme. Quant à elle, la justice ne sera pas faite si elle rembourse la dot sans que le mari lui rembourse sa virginité : « *Si vous voulez, et vous trouverez juste...j'en serai d'accord qu'à condition que Souleymane me rende ma virginité* » (154) insiste-t-elle.

La victoire remportée par Yacine N'Doye, prononcée par le verdict de Sérigne Froh Toll, homme érudit, qui s'appuie sur les écritures saintes, refusant de se laisser tromper par les dispositions légales injustes de la tradition, marque un temps important dans la vie conjugale des femmes. Elles auront maintenant la liberté de demander le divorce sans penser à rembourser leurs maris indignes. Désormais la justice sera faite aux femmes ; le code tiendra compte de la contribution de la femme au contrat du mariage.

Sembène Ousmane est beaucoup plus apprécié pour les rôles, traditionnellement réservés aux hommes, qu'il a assignés aux femmes dans son roman, *Les Bouts de bois de Dieu*. Les femmes prennent la parole

désormais dans les meetings après l'audace de Hadi Dia (150-151) que les hommes traitent d'« *une de ces écervelées de femmes* ». Si « *chacun était troublé en lui-même de cette nouveauté : des femmes qui venaient de prendre la parole au milieu des hommes* » (151), c'est que, pour les hommes, « *ces écervelées* » n'ont pas droit à la parole.

Encouragées par l'audace de Hadi Dia, les femmes vont désormais prendre des initiatives qui culmineront dans la grande marche qu'elles ont entreprise. Ainsi, au début, simples témoins, elles vont devenir des actrices, des participantes qui feront triompher la grève. Dans leur nouveau rôle, elles frappent par leur esprit de sacrifice, de courage et d'endurance. Sans elles la grève n'aura pas connu une fin heureuse pour les grévistes. Ramatoulaye explique pourquoi les femmes sont arrivées à relever le défi quand elle se confie à son audience : « *Quand on sait que la vie et le courage des autres dépendent de notre courage, on a plus le droit d'avoir peur. Même si on a très peur. Ah ! Nous vivons des instants cruels, nous sommes obligés de nous forger une dureté, de nous raidir* » (117).

Les femmes seront conscientes de leur nouveau rôle et du changement qui s'opère désormais dans leur vie, de la transformation de leur destin, avec toutes ses conséquences pour les hommes et l'évolution sociale : « *Tu verras qu'à la prochaine grève, les hommes nous consulteront. Avant ils étaient fiers de nous nourrir, maintenant c'est nous, les femmes, qui les nourrissons* » (87).

La grève voire l'action ou l'engagement a donc un rôle important à jouer dans la prise de conscience des individus, et ici des femmes. Elle anéantit la passivité qui les atèle à la soumission pour les hisser désormais au rang des actants, c'est-à-dire, des artisans de leur propre destin.

Par cette peinture des femmes qui sortent « *des canons de la passivité, pour conquérir leur moi* » (Harmattan 85) ou pour exprimer leur refus sans ambages de la domination et de l'injustice, Sembène Ousmane réussit à mettre en cause, selon Taiwo (1984), « *Le chauvinisme des hommes et réussit à élargir le rôle politique et social de ses femmes. Celles-ci lancent un défi aux forces de la loi et agissent de façon indépendante pour faire raisonner les agents des forces de l'ordre et à attirer le respect et l'attention de tous* » (12).

C'est cette même audace que les femmes démontrent dans le film *Emitaï*. Après le massacre, c'est celles-ci qu'on voit en marche vers les collecteurs d'impôts contre l'image des chefs coutumiers qui ne savent pas encore ce qu'ils doivent faire.

Avant ces femmes, qui emboîtent la voie de la lutte, Tioumbé, la jeune institutrice et secrétaire régionale du Front (*Harmattan*), s'est déjà distinguée dans la campagne contre le « oui » par ses convictions révolutionnaires, ce qui l'oppose à son frère Joseph Koéboghi qui collabore avec l'Administration et l'église. De même Rama (*Xala*) fait tête à son papa en lui exprimant son sentiment contre la polygamie.

En tout cela, l'objectif ultime de Sembène Ousmane est de faire sauter les vieilles institutions et les rapports malsains entre les différentes couches sociales pour établir un équilibre. Pour lui le devenir de la société humaine dépendra de ce changement dans les rapports. Cela n'est possible que quand les victimes des institutions traditionnelles asservissantes prennent conscience de leur situation et réclament le changement dans les rapports. C'est cette perspective qu'il envisage dans *Véhi-Ciosane*.

Victime du comportement indigne de son mari et de sa petite fille, touchée dans sa dignité de femme noble, Ngoné War Thiandum (*Véhi-Ciosane*) est obligée de remettre en cause son rôle traditionnel qui la condamne à une vie d'épouse soumise et obéissante qui n'a pas le droit d'exprimer son propre opinion. Elle choisit la mort qu'elle-même se donne. Mais sa mort va entraîner celle de son mari pour mettre fin à une génération ; la génération fondée sur l'inégalité des rapports ; et marquer le début d'une nouvelle vie pour l'enfant qui naît de l'inceste, en exil : un commencement non prédéterminé. C'est ce même redémarrage que Sembène Ousmane souhaite pour son Afrique. Car, l'inceste et ses conséquences fatales ont occasionné la naissance, certes, de Véhi-Ciosane, mais aussi d'une société nouvelle désormais basée sur le mérite individuel et non sur le rang ou le sang.

Conclusion

Bien que Sembène Ousmane ne présente pas de façon radicale la femme africaine tel que Alex La Guma a su élever Moua-Tau en un symbole de la résistance, il réussit cependant à les peindre d'un réalisme épatant, évocateur du vécu africain; réussissant par-là à offrir à ses lecteurs la peinture la plus percutante d'un écrivain africain de la condition féminine. Son originalité réside dans la passion et la véracité par lesquelles il séduit ses lecteurs et les intéresse aux préoccupations émancipatrices qu'il partage avec d'autres écrivains qui défendent la cause des femmes : la nécessité de libérer les femmes de la domination des hommes mais aussi des femmes patriarcales qui acceptent et œuvrent pour pérenniser la domination de l'homme; le

besoin d'abattre les pratiques et les institutions traditionnelles qui asservissent la femme ou la font souffrir inutilement pour satisfaire à l'égoïsme des individus mâles ; la dénonciation des tortures et des mutilations des jeunes filles...

Son intérêt n'est cependant pas de provoquer le scandale ou d'éliminer les hommes du monde en les tuant, tel que l'on observe chez Calixthe Beyala. La présence littéraire de Sembène Ousmane, il faut le rappeler, se laisse sentir par ses choix de thèmes et les sentiments que ceux-ci éveillent dans ses lecteurs aussi bien que son engagement à voir son Afrique se débarrasser des pratiques indésirables pour libérer l'individu de leur emprise.

Il est évident que les femmes font partie des individus soumis aux caprices des hommes et des institutions traditionnelles aussi bien que modernes. Pour Sembène Ousmane, donc, faire sauter les institutions rétrogrades et stériles, qui retardent le progrès, constitue l'option la plus sûre de créer les conditions favorables à l'émancipation de la femme dans sa dimension sociale et non seulement dans ses relations étroites avec l'homme.

L'œuvre entière de Sembène Ousmane participe alors d'une vaste campagne de détoxification des individus conditionnés par leur existence quotidienne à obéir ou bien à conformer à une tradition qui valorise la masculinité, le rang, le sang, le pouvoir, la richesse ou même la race. La détoxification est censée leur conférer le vouloir et la capacité de se libérer. Elle participe alors d'un processus de transformation. De simples victimes, les opprimés sont transformés désormais en acteurs ; des rebelles qui disent non à l'opresseur. Ainsi s'érigent-ils en héros dans leur vie quotidienne. Ceci étant, ils réussissent à transformer non seulement leur sort mais aussi leur société tel que l'on observe chez les femmes rebelles dans son œuvre et que nous l'avons exposé dans ces pages.

Références

- Adam, Julie, 1991,** *Versions of Heroism in Modern American Drama*, London, Macmillan.
- Aledji, Ousmane, 2006,** « La parole à Ousmane Aledji » in *Théâtre du Sud 1990-2006. Notre librairie* n° 162, juin-août; 85-86.
- Badiane, Ousmane, 2007,** « Hommage à Sembène Ousmane : Le Baobab géant au milieu du fleuve s'est affaissé » in *Futurs Medias: L'Observateur*. Téléchargé lundi 12 novembre 2007 du site <http://www.lobservateur.sn/articles/showit.php?id=13573&cat=contribution>

- Boutures, 2001**, « Où va le roman – Jacques Stephen Alexis » in *Archives*, 1, no.1, 33-41.
Téléchargé jeudi 21 février 2007 du site
http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/boutures/0101/11_alexis.html
- Diagne, Ismaila, 2004**, *Les Sociétés africaines au miroir de Sembène Ousmane*, Paris, Harmattan.
- Gadjigo, Samba, 2007**, « Sembene Ousmane: The life of a Revolutionary Artist » in *California Newsreel*. Téléchargé vendredi 25 janvier 2008 du site
<http://www.newsreel.org/articles/OusmaneSembene.htm>
- Herzberger-Fofana, Pierrette, 2007**, *Sembène Ousmane (1923-2007), l'ingénieur des âmes*.
Téléchargé mercredi 5 mars 2008 du site <http://www.grioo.com/info10826.html>
- Gallimore, R.B., 1994**, « De l'aliénation à l'appropriation chez les romancières de l'Afrique noire francophone », *Notre Librairie* 117, pages 54-60.
- Ganne, Valérie, 2004**, « Sembene Ousmane combat l'excision dans son dernier film, « Moolaadé », présenté au Festival de Cannes » in *Afrik.com*. Téléchargé lundi 12 novembre 2007 du site www.afrik.com/article7294.html.
- La Guma, Alexandre, 1978**, *Time of the Butcherbird*, London-Ibadan-Nairobi, Heinemann.
- Palmer, Eustace, 1979**, *The Growth of the African Novel*, London, Ibadan, Nairobi, Heinemann.
- Sembène, Ousmane, 1957**, *O pays mon beau peuple!* Paris, Amiot-Dumont.
- Sembène, Ousmane, 1960**, *Les Bouts de bois de Dieu*, Paris, Le livre Contemporain.
- Sembène, Ousmane, 1962**, *Voltaïque*, Paris, Présence Africaine.
- Sembène, Ousmane, 1964**, *L'Harmattan*, Paris, Présence africaine.
- Sembène, Ousmane, 1966**, *Véhi-Ciosane*. Suivi du *Mandat*, Paris, Présence africaine.
- Sembène, Ousmane, 1973**, *Xal*, Paris, Présence africaine.
- Taiwo, Oladele (1984)**, *Female Novelists of Modern Africa*, New York, St. Martin's Press.
<http://Wikipedia>

Annales Æquatoria 29(2008)381-423
Joseph **KONI MULUWA** & Koen **BOSTOEN**

UN RECUEIL DE PROVERBES MBUUN D'IMBONGO (RD CONGO, BANTU B87)

Résumé

Cet article présente 125 proverbes recueillis chez les Mbuun d'Imbongo, un peuple bantouphone de la Province du Bandundu en République Démocratique du Congo. Chaque proverbe est présenté dans la langue d'origine, le mbuun, suivi d'une traduction littéraire aussi proche que possible de la traduction littérale et d'un commentaire sur la signification et son contexte d'usage. En vue d'une exploitation linguistique ultérieure de ce corpus, chaque proverbe fait également l'objet d'une analyse morphologique préliminaire.

Mots-clés : mbuun, bantu (B87), proverbes, littérature orale, RD Congo.

Abstract

This paper presents 125 proverbs collected among the Mbuun of Imbongo, a Bantu-speaking people from the Bandundu Province in the Democratic Republic of the Congo. Each proverb is given in the original language, Mbuun, followed by a literary translation which is as close as possible to the original proverb and by a comment on its signification and context of use. With a view to further linguistic research, a preliminary morphological analysis of each proverb is also given.

Keywords : Mbuun, Bantu (B87), proverbs, oral literature, DR Congo.

Introduction

La plupart des proverbes que nous présentons dans le présent article ont été recueillis auprès de locuteurs Mbuun qui vivent au secteur d'Imbongo au moyen d'enquêtes participatives que le premier auteur a effectuées sur le terrain en 2007. Toutefois, une quinzaine a été tirée du mémoire de licence de Iketsh Mbung (2003). Pour ces proverbes, le choix est basé sur la possibilité d'analyse morphologique et sémantique. Cet auteur a travaillé dans le même groupe de Mbuun que celui que nous avons étudié, c'est-à-dire ceux qui vivent à l'Est de la ville de Kikwit dans le secteur d'Imbongo, territoire de Bulungu, district de Kwilu. Les données démographiques ne nous ont pas été fournies par les dirigeants qui les ignorent eux-mêmes. Les personnes interrogées se répartissent en trois groupements : Ebana, Mampungu et Minkwamwem. Les limites naturelles du secteur d'Imbongo sont, à l'Ouest, la rivière Kwilu à l'Ouest, qui les sépare des Nsong, Mbala, Mpiin et Hungaan du secteur de Kipuka ; au Sud, la rivière Lutete qui les sépare des Pende de Gungu ; au Nord, la rivière Mosango qui les sépare des Yans de Nkara, tandis qu'à l'Est, le pays mbuun s'étend jusqu'à la zone d'Idiofa.

Le mbuun est une langue bantoue que Guthrie (1971) a classée dans le groupe Tende-Yans (B80) sous le sigle 'B87'. Cette langue est aussi connue sous le nom de 'mbunda', à ne pas confondre avec la langue mbunda (K15) parlée en Angola et en Zambie. Les Mbuun eux-mêmes appellent leur langue 'embuun'. La documentation ainsi que la description de la langue mbuun sont relativement pauvres, eu égard à sa forte communauté de locuteurs. Toutefois, il existe plusieurs travaux de mémoire inédits réalisés dans des universités et instituts supérieurs pédagogiques, par exemple ceux de Mundeke (1979, 2006) sur la variante d'Idiofa.

Un des objectifs de cet article est d'enrichir la documentation sur cette langue. Dans ce but, chaque proverbe présenté ci-dessous est décomposé en morphèmes. Une étude détaillée de certains aspects de la grammaire de la langue reste à faire. Ces proverbes pourraient donc servir à une telle analyse grammaticale plus approfondie. En même temps, une meilleure connaissance de la grammaire pourrait également entraîner des modifications dans la décomposition des morphèmes et leur interprétation sémantique. La notation tonale reflète la réalisation en surface. Un tableau des classificateurs figure en annexe 2.

Tout comme notre article sur les proverbes en nsong (Koni Muluwa & Bostoen 2007), cet article a bien évidemment aussi une vocation plus large que linguistique. Il vise également à contribuer à la conservation du patrimoine oral des Mbuun et à une meilleure connaissance de leur sagesse populaire, valeurs morales, normes sociales, traditions judiciaires, connaissance de l'environnement naturel et pratiques culturelles qui sont véhiculées par ce genre littéraire (Arewa & Dundes 1964 ; Ngal 2006 : 279 ; Rodegem & Bapfutowabo 1961). Nous ne faisons pas de lecture critique de la littérature sentencieuse des Mbuun. Notre intention est simplement de publier ici quelques proverbes afin de montrer comment d'autres peuples voient et gèrent les expériences humaines. L'interprétation est plurielle, tout comme le texte est polysémique. Les interprétations que nous donnons ici sont celles des personnes qui nous ont transmis ces proverbes dont elles ne sont pas elles-mêmes les auteurs. Elles les ont reçus de générations antérieures et les transmettent à d'autres.

Nous présentons ici un petit recueil de 125 proverbes sur cinq lignes :

- 1) le proverbe en mbuun
- 2) la traduction littéraire aussi proche possible de la traduction littérale
- 3) le commentaire fait par les informateurs eux-mêmes
- 4) la décomposition morphémique de l'énoncé
- 5) l'identification des morphèmes

Remerciements

La recherche pour cette étude a été menée dans le cadre du projet doctoral « Noms de produits forestiers en bantu : une étude comparative dans quelques langues du Bandundu (RDC) ». Ce projet se présente comme le volet linguistique d'un projet pluridisciplinaire promu au Musée Royal de l'Afrique Centrale (MRAC) de Tervuren et financé par l'accord-cadre entre le MRAC et la DGCD (Direction Générale de la Coopération au Développement) : « Soutien interdisciplinaire pour la gestion durable des forêts et populations de poissons dans le bassin du Congo ». Nous tenons à remercier les personnes suivantes d'avoir accepté de nous livrer et expliquer les proverbes publiés ici : Pascal Mukubi (°1935) et Augustin Mbala (°1956), chefs traditionnels mbuun, et leurs chefs de villages et notables suivants : Martin Miningulu (°1925), Théo Katunda (°1930), Eugène Kayenge (°1930), Tryphon Ibilabila (°1933), Fidèle Kungaleta (°1939), Clavaire Musengi (°1941), Jonas Mwananganga (°1952), Ibanga Ongang (°1965), Modeste Kabawa Ikwots (°1957), Gaby Kazika (°1960), Mulungeni Mudiandambu (°1940), Imbaka Oboy (°1965), Denis Samano (°1944), Kombanga Kots (°1967), Félicienne Mbawamwan (°1958), Jean Kikwitsi (°1952), Antol Mbumb (°1963), Apeka Mutsinga (°1957), Jean Mfuboni (°1938), Pascal Mimbata (°1936), Paulin Masenge (°1950), Ruphin Kafungu (°1952), Robert Lakalita (°1942), Théo Kandanda (°1953), Mabamba Ngambuun (°1941), Odon Ifukyele (°1944), Jean Mpuntampele (°1944), Léonnie Atela (°1930), Ekwalang Malonga (°1961), Nicaise Manzala (°1949), Docitée Kapata (°1948), Ernest Kisongo (°1952). Nous souhaitons remercier Léon Mundeke Otom'si Ebok (Centre de Linguistique Théorique et Appliquée, Kinshasa), linguiste et locuteur natif du mbuun d'Idiofa, d'avoir contribué à l'analyse morphologique et à la traduction de certains proverbes problématiques ainsi que Muriel Garsou, Anneleen Van der Veken et Yvonne Bastin d'avoir relu et corrigé une première version du présent article.

Abréviations

ASSOC	associatif (= avec)
AUX	auxiliaire
CONN	connectif (suivi du numéro de la classe nominale du nom auquel il s'accorde, si le connectif prend la forme / PP-a / ; tel quel si le connectif ne s'accorde pas au nom précédent et prend la forme invariable / a / ou / la / ; présenté comme un PP suivi du numéro de la classe nominale du nom auquel il s'accorde, s'il prend cette forme)
CONJ_{comp}	conjonction de la subordonnée complétive
CONJ_{cond}	conjonction de la subordonnée conditionnelle
CONJ_{oppos}	conjonction de la subordonnée d'opposition
CONJ_{temps}	conjonction de temps
DEM	démonstratif (suivi du numéro de la classe nominale)
EXT_{appl}	extension verbale de l'applicatif
EXT_{caus}	extension verbale du causatif
EXT_{récip}	extension verbale du réciproque
EXT_{révers}	extension verbale du réversif
FN	finale verbale
INTERJ	interjection
INTER	interrogatif
NEG	morphème de négation (soit dépendant, soit indépendant)
PA	préfixe adjectival (suivi de la classe nominale)
PFN	post-finale
PN	préfixe nominal (suivi du numéro de la classe nominale)
PO	préfixe objet (suivi du numéro de la classe nominale à laquelle il s'accorde ou de 1sg / pl ou 2sg / pl pour les participants)
POSS	possessif
PRES	présentatif
PP	préfixe pronominal (suivi du numéro de la classe nominale)
PV	préfixe verbal (= marqueur sujet) (suivi du numéro de la classe nominale à laquelle il s'accorde ou de 1sg / pl ou 2sg / pl pour les participants)
REFL	marqueur du réfléchi
SUB	substitutif (= pronom personnel libre) (suivi du numéro de la classe nominale du nom auquel il se substitue ou de 1sg / pl ou 2sg / pl pour les participants)
TAM	marqueur de temps, aspect ou mode

1. mpũ awín mbîn: nza l a mɔ:y kembísáwu.

Comme un rat qui est entré dans unealebasse, je ne sens plus la peur.

☛ Un rat qui est une fois entré dans unealebasse et qui en est sorti n'a plus peur d'y retourner, puisqu'il sait qu'il n'y a rien qui puisse le tuer là-dedans. Ce proverbe est utilisé par quelqu'un qui se voit obligé de comparaître en justice, après avoir demandé vainement que le problème soit réglé à l'amiable. Celui qui le prononce se compare au rat pour avertir l'autre partie qu'il accepte toutes les retombées quelles qu'elles soient, et qu'il ne reviendra plus à sa première proposition, comme pour dire 'advienne que pourra'.

N-pũ / a-wín / N-bîn / N-za l / a / mɔ-y /

PN_{1n}-rat / PV₁-entrer / PN₉-alebasse / PN₉-soif (faim) / CONN / PN₃-peur

ka- N-bísá-wu

NEG-PV_{1sg}-TAM-sentir

2. alá bá nka:, nze abúmú mbwím!

Tu poursuis un pangolin et tu tires des rameaux!

☛ On attrape un pangolin en suivant les traces que laisse au sol sa queue. Si on tire un rameau en le cherchant, on brouillera cette trace et on ratera la proie. En justice ou dans la vie pratique, on ne peut pas chercher le dénouement d'une affaire en brouillant les pistes disponibles. On ne peut pas vouloir une chose et son contraire en même temps.

a-lá b-á / N-ka: / nze / a-búm-ú / N-bwím

PV_{2sg}-suivre-FN / PN_{1n}-pangolin / SUB_{2sg} / PV_{2sg}-tirer-FN / PN₁₀-rameau /

3. ɔléy á alúm, ɔsá wá mbă nga wá.

La brousse du cimetière, c'est son propriétaire qui y met du feu.

☛ Brûler un cimetière est un crime très grave aux yeux de la tradition. Toutefois, le propriétaire de la savane où se trouve un cimetière a le droit d'y mettre le feu saisonnièrement suivant certains rites. Dans la vie, il faut éviter de s'octroyer des droits qu'on n'a pas pour s'éviter des ennuis.

ɔ-léy / a / a-lúm / ɔ-sá / ɔ-a / N-bă

PN₃-brousse / CONN / PN₆-cimetière / PP₁-mettre / PP₃-DEM / PN₉-feu /

N-ga / ɔ-a

PN_{1n}-propriétaire / PP₃-DEM

4. ɔbál, ɔtɛ́y a alúm, ɔʃén antɛy.

L'étranger qui participe au cortège funèbre ne peut pas prendre le devant.

☛ Dans la vie, quand on vit à l'étranger, on doit éviter de prendre le devant dans certaines circonstances qui nécessitent la connaissance des traditions autochtones.

ɔ-bál / ɔ-tɛ́y / a / a-lúm / ɔ-ʃén

PN₁-étranger / PN₃-cercueil / CONN / PN₆-cadavre / PV₁-transporter

a-N-tɛ́y

PN₁₆-PN₉-derrière

5. nkus kɔnzɛnz abwírí ?

Le perroquet, a-t-il donné naissance dans une terre étrangère ?

☛ On n'est jamais mieux que chez soi. Si quelqu'un va à l'étranger, il ne se sent jamais tout à fait à l'aise. Il ne pourra jamais dévoiler tous ses secrets aux habitants de sa terre d'accueil.

N-kus / ka-ɔ-nzɛnz / a-bur-í

PN_{1n}-perroquet / PN₁₇-PN₁₄-étranger / PV₁-enfanter-FN

6. tswé bwól, lakwŭn ; engí kědzuyye mŭr

Allons à deux, c'est l'amour ; sinon, la solitude ne tue personne.

☛ Il y a des services qu'on demande à un ami non parce qu'on n'est pas capable de le faire seul, mais parce qu'on veut manifester son amour envers lui. Il n'est donc pas prudent de refuser de rendre un service à quelqu'un car on risque de perdre l'amitié du demandeur.

tswé / bá-wól / la-kwŭn / e-ngí / ka-é-dzu-yye

Allons / PA₂-deux / PN₁₁-affection / PN₇-solitude / NEG-PV₇-tuer-EXT_{applic}

mu-u r

PN₁-personne

7. ntŭm nses, lakwŭn ; nses kădzí odzur.

Aide-moi à soulever l'antilope naine, c'est l'affection. Elle n'est pas lourde.

☛ Si quelqu'un te demande un service, ce n'est pas qu'il soit forcément incapable de le faire lui-même, mais c'est peut-être par plaisir qu'il te le demande. Ne le lui refuse donc pas.

N-t ûm / N-s ε s / l a-kwŭn / N-s ε s
 PO_{1sg}-soulever (IMP) / PN_{1n}-antilope / PN₁₁-affection / PN_{1n}-antilope
 k a-á-dz í / o-dz u r
 NEG-PV₁-être / PN₁₄-lourdeur

8. mvúl á bwân, akúnó: ɔngwε ɔpεp

La pluie sage tombe juste après le vent.

☛ La pluie qui tombe juste après que le vent se lève surprend les gens. Par analogie, quelqu'un de malicieux cache ses mauvaises actions derrière une autre personne jusqu'au dernier moment.

N-vúl / á / bɔ̄-a n / a-kú-nó: / ɔ-N-gwε
 PN₉-pluie / CONN / PN₁₄-sagesse / PV₁-TAM-pleuvoir / PN₁₈-PN₉-derrière
 ɔ-pεp
 PN₃-vent

9. l a t á m l á k ŭ l l a y í l n g w á ɔ s ε s .

La plante du pied démange fréquemment.

☛ Les pieds peuvent mener un homme là où il pensait ne jamais aller. Tant qu'on est en vie, on ne doit pas s'imaginer passer toute sa vie à un seul endroit. L'avenir nous réserve des surprises dont il ne faut pas s'étonner.

l a-t á m / l á / k u-ú l / l a-y í l / n g w á / ɔ-s ε s
 PN₁₁-pied / PP₁₁ / PN₁₅-jambe / PV₁₁-être / très / PN₁₄-démangeaison

10. l a:mɔ̄n ɔ̄ban, ayáky a y i m a s!

Si tu vois une vallée, tu vas descendre vers l'eau.

☛ Pour débiller une affaire, il faut bien déceler les indices. Ne commencez pas une enquête sur quelque chose sans avoir une piste.

l ε / a-mɔ̄n / ɔ̄-b a n / a-y á-k y a / y í / m a-s
 CONJ_{cond} / PV_{2sg}-voir / PN₃-vallée / PV_{2sg}-TAM-descendre / ASSOC / PN₆-eau

11. n z ŏ n k á b ú s , n g o m w e d z w í n k á b w í .

Le léopard ne tombe pas dans un trou, lorsque le guépard est devant lui.

☛ Le guépard, dit-on, marche devant le léopard comme un éclaireur. Quand on l'a vu, on peut être sûr de voir un léopard après lui. Dans le domaine de la justice, un homme qui a un soutien, un 'parapluie', ne se verra pas condamné à de très fortes peines ni infligé de lourdes sanctions, quelque soit la faute qu'il aura commise.

N-zǝn / kǎ-bús / N-gɔ / mɔ-e-dzwín
 PN_{1n}-guépard / PN₁₇-devant / PN_{1n}-léopard / PN₁₈-PN₅-trou
 ka-ǎ-bɔ-í
 NEG-PV₁-tomber-FN

12. ɔbɔl kantsí lǎmbâ nǎ: bɛ kabóm kalim.

Le paresseux m'a mis sous pression : ' que vous arrêtiez de cultiver'.

☛ Si on veut travailler sérieusement, il faut éviter de se faire entourer d'un paresseux. Sa paresse vous contaminera.

ɔ-bɔl / ka-N-sa-í / lǎ-mbâ / nǎ / bɛ
 PN₁-paresseux / PV₁-PO_{1 sg}-mettre-FN / PN₁₁-pression / CONJ / SUB_{2pl}
 ka-bóm / ka-lim
 PN₁₅-laisser / PN₁₅-cultiver

13. ntsól á nku, nze lǎ:dya yi ɔkét sǎ, ɛyâm yi mín á mpɛŋ

La larve du fond (du palmier), si tu la manges avec ta femme, l'héritage est pour tes neveux.

☛ Les larves au fond du palmier sont considérées comme les meilleures. Ce proverbe fait allusion aux règles de succession dans une société matrilineaire. Les enfants n'héritent pas de leur père mais de leur oncle maternel. On doit jouir de la vie présente avec sa femme et ses enfants, mais ses biens sont à laisser aux enfants de sa soeur.

N-t sól / á / N-ku / nze / lɛ / a-di-a / yi
 PN_{1n}-larve / CONN / PN₉-fond / SUB_{2 sg} / CONJ_{cond} / PV_{2sg}-manger-FN / ASSOC
 ɔ-két sǎ / ɛ-yâm / yi / mín / á N-mpɛŋ
 PN₁-épouse / PN₅-héritage / ASSOC / PN₄-enfant / CONN / PN_{1n}-sœur

14. aloy mǎná kapé ampé:n, mǎná kapé ambuun

Il (= l'homme blanc) a donné les mêmes enseignements aux Pende et aux Mbuun.

☛ Si on veut être un bon dirigeant, on doit accorder les mêmes droits à tout le monde sans exception. On doit être juste et équitable.

a-loy / mǎ-ná / ka-pa-i / a-mpé:n / mǎná
 PN₆-enseignement / PP₆-DEM / PV₁-donner-FN / PN₂-Pende / PP₆-DEM
 ka-pa-i / a-ambuun
 PV₁-donner-FN / PN₂-Mbuun

15. awóbít kǒfun, nga nzó afí

Si tu as dormi dans un coin de la maison, c'est parce que le propriétaire de la maison t'y a mis.

☛ Si tu dépends de quelqu'un et que tu es sans ressources, contente-toi de ce qu'il t'offre sans en demander plus. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras!

a-wóbít / ka-ó-fun / N-ga / N-zó

PV_{2sg}-TAM-dormir / PN₁₇-PN₃-coin / PN_{1n}-propriétaire / PN₉-maison

a-sa-í

PV₁-mettre-FN

16. ɔtí ka:yûm o:kún ákun, mund ebal o:sís ásis

Un arbre dans un village abandonné, quelqu'un l'a planté ; un homme, on l'y a laissé.

☛ S'il y a une affaire à régler, il ne faut plus chercher les aïeux ; ceux qui sont en vie peuvent la résoudre, ce sont leurs descendants. La vie est une continuité, il ne faut pas regretter ce qui s'en va, d'autres restent.

ɔ-tí / ka-a-yûm / a-o-kún / á-kun / mu-nd

PN₃-arbre / PN₁₇-PN₆-ruines / PV₂-PO₃-planter / PV₂-planter / PN₁-personne

e-bal / a-o-sís / á-sís

PN₅-mâle / PV₂-PO₁-laisser / PV₂-laisser

17. ayûm má, akúb asís, ayûm á ambên kǎdzí

Les anciens villages, les vieux les ont laissés. Les vestiges des jeunes n'existent pas.

☛ Les vestiges d'anciens sites villageois sont vus comme un signe de civilisation ancienne. Dans les conflits des générations, les vieux s'appuient sur ce proverbe comme un argument pour brandir leur droit d'ânesse.

a-yûm / má / a-kúb / a-sís / a-yûm / á

PN₆-ruines / DEM₆ (= PP₆) / PN₂-vieux / PV₂-laisser / PN₆-ruines / CONN

a-mbên / ka-á-dzí

PN₂-jeunes / NEG-PV₆-être

18. ɔkánd kɔɪsál, ɛbal akɔnd

Si une femme se lève pour palabrer, il n'y a pas d'homme disponible.

☛ Dans cette société, la femme ne doit pas prendre la parole en public lors des jugements coutumiers. S'il y en a une qui parle, c'est que dans son clan, il n'y a plus d'homme qui soit capable de le faire.

ɔ-kánd / kɔ-ɪ-sál / ɛ-bal / a-kɔnd

PN₁-femme / PN₁₇-PN₇-lieu de jugement / PN₅-homme / PV₁-manquer

19. mbil a mund kǐbásis ífi

Il n'y a aucun milieu où il n'y ait pas de clan semblable.

☛ Parmi tous les peuples de cette région, il existe les mêmes clans souvent avec des appellations différentes, mais qui gardent les mêmes totems. N'importe où qu'on aille, on trouvera les siens.

N-bil / a / mu-nd / ka-í-bá -sis / í-fi

PN₉-coutume / CONN / PN₁-personne / NEG- PV₉- NEG-laisser / PN₇-milieu

**20. ngwûm yí ñkwaŋ tɛ kǎbábûn útúŋ na ɛfwá kǐ kambîl
keyí sâmbâ nkɪ?**

Si la perdrix et la pintade ne sont pas apparentées, pourquoi leurs pattes se ressemblent-elles alors ?

☛ En justice, si tu dis être innocent, alors qu'il y a chez toi des preuves semblables à celles vues chez d'autres condamnés, tu es aussi coupable.

N-gwûm / yí / ñ-kwaŋ / tɛ / ka-á-bá-bûn

PN_{1n}-perdrix / ASSOC / PN₇-pintade / CONJ_{cond} / NEG-PV₂-NEG-assembler

ú-túŋ / na / ɛ-fwá / kǐ / ka-mbî-íl

PN₁₄-parenté / alors / PN₇-ressemblance / DEM₇ / PN₁₇-PN₄-jambe²

ke-ya-i / sâmbâ / á / nkɪ

PV₇-venir-FN / à cause / CONN / quoi

¹ Nous avons noté une variante de ce proverbe: ɔkáɾ kǎ:sál kǎn abal.

² Dans cette variante du mbuun, la réalisation du préfixe de la classe 4 est particulière dans le mot pour 'jambe'. Le singulier de ce mot appartient à la classe 15 : kûl / kû-u1/. Dans la variante d'Idiofa, une alternance similaire a été décrite : kwôl/mbýêl (Mundeke 2006 : 98-99). Dans des langues étroitement apparentées, comme le nsong et le ngong, nous avons noté la paire kûl/mǐl. Le mpiin correspond au mbuun : kûl/mbǐl.

21. olúŋ úmvúl, kădyĩlle kangwey ifi:

La dette de la pluie, on ne refuse pas de la payer sous prétexte de la saison sèche.

☛ Dans ce climat tropical, la saison des pluies dure neuf mois contre trois pour la saison sèche. Si, allégoriquement, on a contracté une dette auprès de la pluie, on ne peut pas en son absence – pendant la saison sèche – croire qu'elle ne reviendra plus. Il faut, par conséquent, honorer ses engagements.

o-lúŋ / ú / N-vúl / ka-á-di-i l / ka-ngwey

PN₁₄-dette / PP₁₄ / PN₉-pluie / NEG-PV₂ -manger- EXT_{applic} / PN₁₇-derrière

i-f i:

PN₇-saison sèche

22. labéts lé:tul, eyal lá angúl ; mbôm á angúl, pé:léy édi

La cour est un lieu de repos, le lieu d'immondices est pour les cochons ; c'est là où le museau des cochons cherche sa nourriture.

☛ Comme le chef siège à sa cour, les cochons cherchent leur nourriture dans les immondices. Chacun a sa place. Le chef est garant de l'ordre social. Il ne faut pas morceler son pouvoir.

la-béts / lá / e-tul / e-yal / lá / a-ngúl

PN₁₁-cour / CONN₁₁ / PN₇-repos / PN₅-poubelle / CONN₅ / PN₂-porc

N-bôm / á / a-ngúl / pa-é-léy / é-di

PN₉-nez / CONN / PN₂-porcs / PP₁₆-PV₉-chercher / PN₈-vivres

23. kɛtá: nkír, ngwá: ndûm

Ton père est sacré, ta mère est un cadavre.

☛ Une femme enceinte risque toujours de mourir en couches. Elle est donc considérée comme un cadavre potentiel. Vu qu'elle est disposée à se sacrifier pour toi, il faut la respecter. Comme ses capacités sont limitées pendant la grossesse, l'homme doit la protéger. Il peut regarder devant et derrière. Il est censé voir le passé et l'avenir. Un enfant ne doit donc désobéir ni au père ni à la mère.

Ø-kɛtá: / N-kír / N-gwá: / N-dûm

PN₁-ton père / PN₉-sacré / PN_{1n}-ta mère / PN₉-cadavre

24. ɔbêts awíb ngúl, edzi lă:lís a ɔbêts lawén ɔngúl.

Le malade vole un cochon. La cotisation qu'on allait lui donner (pour son enterrement) sera restituée au cochon.

☛ De son vivant, il vaut mieux vivre correctement pour mériter un enterrement digne. Ne laisse pas ta progéniture dans le déshonneur ou les dettes, le jour de ta mort.

ɔ-bêts / a-wíb / N-gúl / e-dzi / le-a-lí-sa

PN₁-malade / PV₁-voler / PN_{1n}-porc / PN₅-cotisation / PP₅-PV₂-TAM-mettre

ɔ-bêts / la-wén / ɔ-N-gúl

PN₁-malade / PV₅-partir / PN₁₈-PN_{1n}-porc

25. mbwá anúr anúr, akunúr ámpɪ l yí ámbom.

Le chien renifle partout. (Un jour) il reniflera les vipères et les pythons.

☛ Il ne faut pas fourrer son nez partout de peur de s'en sortir très mal.

N-bwá / a-núr / a-núr / a-ku-núr / a-mpɪ l / yí

PN_{1n}-chien / PV₁-renifler / PV₁-renifler / PV₁-TAM-renifler / PN₂-vipère / ASSOC
a-mbom

PN₂-python

26. ngyéy eyí mpíts, bul álɔŋ

Dans l'air, l'homme se tient grâce à des piliers ; au village, grâce aux conseils.

☛ Dans la vie en société, les hommes doivent suivre les préceptes établis, les lois et les conseils des autres pour maintenir l'harmonie du groupe.

N-gyéy / e-yí / N-mpíts / bu-l / álɔŋ

PN₉-ciel / PV₉-être / PN₁₀-poteau / PN₁₄-village / PN₆-enseignement

27. élǝm, nze kámáts atúl? kembátul. a! lí lásál?

Oiseau élom, as-tu été à la rivière ? Je n'y suis pas arrivé. Et à qui est cette plume ?

☛ Une personne qui a commis un forfait et qui refuse d'admettre sa culpabilité alors qu'elle y a laissé des indices est bête comme un oiseau. Les preuves tangibles le confondront.

élǝm / nze / kámáts / a-túl

PN₇-oiseau sp. / SUB_{2sg} / PN₁₇-PN₆-rivière / PV_{2sg}-arriver

ka-N-bá-tul / a! / lí / lásál

NEG-PV_{1sg}-NEG-arriver / INTERJ / DEM₁₁ / PN₁₁-plume

28. o s ú r á n z é a w ó l , m p e n k ó r é m e

Tu prends ta forêt, donne-moi ma machette.

☛ A chacun ce qui lui revient. On ne doit pas accaparer tout pour soi-même.

o-s ú r / á / n z é / a-w ó l / N-p e / N-k ó r

PN₃-forêt / CONN / SUB_{2sg} / PV_{2sg}-prendre / PO_{1sg}-donner (IMP) / PN₉-machette /
é / m e

PP₉ / SUB_{1sg}

29. n t f ε : í n d z ε t s , o s ú r n g ó - n w i n

La brousse appartient aux grillons, la forêt à l'oiseau-léopard.

☛ Tous les grillons de la savane se ressemblent, comme le chant d'une espèce donnée d'oiseau est le même dans toutes les forêts où il se trouve. Ce proverbe s'utilise dans un contexte judiciaire pour souligner que chaque cas a ses particularités en dépit des ressemblances apparentes. La similitude n'égale pas l'identité.

N-t f ε : / í / N-d z ε t s / o-s ú r / N-g ó -n w i n

PN₉-brousse / PP₉ / PN₁₀-grillon / PN₃-forêt / PN_{1n}-‘oiseau-léopard’ (oiseau sp.)

30. e k ú b e n d í n d w é t s k ā n ú r o l y u m

Un adulte barbu ne renifle pas la glu.

☛ Un adulte barbu sait bien qu'en reniflant la glu, celle-ci collera à son menton. De même, un adulte sait discerner le bien du mal. Par conséquent, il ne fait pas le mal pour éviter des poursuites.

e-k ú b / e n d í / N-d w é t s / k a -ā -n ú r / o-l y u m

PN₅-adulte / ASSOC / PN₉-barbe / NEG-PV₁-renifler / PN₃-glu

31. m b i t s á n t s í k ā k u d y a ε n g á b ú l á

Un animal totémique, on le mange avec le propriétaire du village.

☛ Manger un animal interdit entraîne des pénalités. Mais certaines personnes violent parfois ces interdits, lorsqu'elles sont sûres que personne ne peut les trahir. Pour un étranger qui veut faire de même, il doit associer le chef dans des affaires prohibées pour que ce dernier le protège contre toute poursuite.

N-b i t s / á / N-t s í k / ā -k u -d i -a / ε

PN_{1n}-animal / CONN / PN₉-interdit / PV₂-TAM-manger-FN / ASSOC

N-g á / b ú -l á

PN_{1n}-propriétaire / PN₁₄-village

32. ǫk i l á mbwa k a t s ú l n k u m m w ε s

La queue du chien, on la coupe d'un seul coup.

☛ Pour mettre un signe distinctif sur son animal domestique, notamment le chien, on a l'habitude de tracer une marque sur son corps. On coupe un bout d'oreille ou un autre membre. Et pour ce faire, on le fait d'un seul coup pour ne pas faire souffrir longtemps son animal. De même, s'il y a une affaire à régler, il vaut mieux le faire une fois pour toutes

ǫ-k i l / á / N-bwa / k a - t s ú l / N-k u m / ε / m w ε s

PN₃-queue / CONN / PN_{1n}-chien / PN₁₅-couper / PN₉-fois / PP₉/ une

33. ɔkwε s, dyá ɔkyé, o f ĩ l ngá n z ɔ.

L'oseille, manges-en un peu, laisses-en aussi au propriétaire de la maison.

☛ Par oseille, on sous-entend toute nourriture. Si tu es invité chez quelqu'un, ne sois pas glouton, mange avec modération.

ɔ-kwε s / d i - á / ɔ-k y é / o - s a - í l

PN₁₄-oseille / manger-FN (IMP) / PA₁₄-petit / PO₁₄-laisser-EXT_{appl} (IMP)

N-g á / N-z ɔ

PN_{1n}-propriétaire / PN₉.maison

34. n z é m w â n n g a ŋ a l û m, n k á w ú n á n á o m v ú n ? ɔ k ɔ ɔ n z é ?

Toi, enfant, expert-chasseur, qui est ce grand-père-là au champ ? Ton beau-père ?

☛ La charité bien ordonnée commençant par soi-même, un beau-fils ne peut pas laisser son beau-père souffrir de faim. Il a l'obligation de le nourrir.

n z é / m ɔ - a n / N-g a ŋ / a / l û m / N-k á

SUB_{2sg} / PN₁-enfant / PN_{1n}-spécialiste / CONN / lancer / PN_{1n}-grand-père

w ú n á / n á / o - N - v ú n / ɔ - k ɔ / ɔ / n z é

PP₁-DEM / qui / PN₁₇-PN₉-champ / PN₁-beau-parent / CONN₁ / SUB_{2sg}

35. ɔ k ɔ e n í m b w a, ɔ k ɔ k á b í ŋ n g w û m y i e k o p é t y ε r

Si le beau-fils a un chien, le beau-père ne chassera pas la perdrix avec une branche d'Hymenocardia acida.

☛ Si un beau-fils possède de l'argent, il ne peut pas laisser son beau-père souffrir, il a l'obligation de l'assister financièrement.

ɔ-kɔ / ení / N-bwa / ɔ-kɔ / ka-á-bíŋ
 PN₁-beau-fils / ASSOC / PN_{1n}-chien / PN₁-beau-père / NEG-PV₁-chasser
 N-gwûm / yi / e-kop / é / tye r
 PN_{1n}-perdrix / ASSOC / PN₇-branchage / PP₇ / *Hymenocardia acida*

**36. etír étsít nze atɛ:l olwîf ɔ kwên, nze eyí ení étir é
 né n olwîf lá n zé**

Tu vois un brin d'herbe dans l'œil d'autrui, alors que tu as une grosse herbe dans le tien.

☛ Tu vois la paille dans l'œil de l'autre et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien.

e-tír / é-tsít / nze / a-tɛ:l / o-lu-i f / ɔ / kwên
 PN₇-herbe / PA₇-petit / SUB_{2sg} / PV_{2sg}-voir / PN₁₈-PN₁₁-œil / PP₁₈ / autrui /
 nze / a-yí / ení / é-tir / é-nén / o-lu-i f
 SUB_{2sg} / PV_{2sg}-être / ASSOC / PN₇-brin d'herbe / PA₇-grand / PN₁₈-PN₁₁-œil
 lá / n z é
 PP₁₁ / SUB_{2sg}

**37. (ambíts) a mpéts la:yá mbá:, anga abɔr awí ngûm
 (kudʒí:)**

Si les animaux à sabots sont consommés par le feu, ceux à pattes seront exterminés.

☛ Les animaux à sabots comme les antilopes sont plus rapides que ceux sans sabots comme les singes. Si les premiers ne peuvent pas échapper au feu a fortiori ceux qui sont moins rapides. Si un plus fort ne peut pas vaincre, un faible le pourra-t-il ?

(a-mbíts) / a / N-péts / lɛ / a-yá / N-bá:
 (PN₂-animal) / CONN / PN₁₀-sabot / CONJ_{cond} / PV₂-brûler / PN₉-feu
 a-nga / a-bɔr / a-wa-ɪ / N-gûm
 PN₂-propriétaire / PN₆-patte / PV₂-aller-FN / PN₉-extermination

38. ankáŋ kangyéy, nze alim (ntsyé) nzu kamén

Les pintades dans l'air, toi tu cultives ton champ d'arachides au sol !

☛ Si tu plantes les arachides lorsque les pintades sont dans l'air, elles mangeront tout. Par analogie, c'est très imprudent d'échafauder un plan contre quelqu'un pendant que lui ou un des siens te voit le faire. Ce n'est pas non plus prudent de déposer quelque chose à la vue des prédateurs.

a-nkǎŋ / ka-N-gyéy / nzɛ / a-lim / (N-tsyé)
 PN₂-pintade / PN₁₇-PN₉-ciel / SUB_{2sg} / PV_{2sg}-cultiver / (PN₉-champ)
 N-zu / ka-ma-in
 PN₁₀-arachide / PN₁₇-PN₆-terre

39. adzwin á bul, képur ínkyèn

Les trous du village, creusons-les peu profonds.

☛ Les problèmes entre les gens d'un même village se règlent à l'amiable.

a-dzwin / á / bu-l / ké-pur / ínkyèn
 PN₆-trou / CONN / PN₁₄-village / PV_{1pl}-creuser (IMP) / peu profond

40. nsan lǎŋ lǎ nsâm

Les ennuis sont comme le rameau d'un palmier.

☛ Les rameaux du palmier sont ballottés à coups de vent. De même, les problèmes n'arrivent pas qu'à une seule personne, tout le monde peut avoir des ennuis dans la vie. Il ne faut pas se moquer de celui qui est dans le pétrin, car demain ça pourrait être ton tour.

N-san / lǎ-ŋ / lǎ / N-sâm
 PN₉-problème / PN₁₁-rameau / PP₁₁ / PN₉-palmier à huile

41. mbwá ukódyá ákyɛ, kǎbákúbôm mbú yá

Le chien qui mange les œufs n'oubliera jamais l'endroit en question.

☛ Celui qui est habitué à quelque chose ne rompt pas facilement avec ses habitudes. Qui a bu boira. Il faut se méfier des gens qui se disent convertis, car chasse le naturel, il revient au galop.

N-bwá / u-kó-dí-á / á-kyɛ / ka-á-bá-kú-bôm
 PN_{1n}-chien / PP₁- TAM -manger-FN / PN₆-œuf / NEG- PV₁-NEG- TAM -laisser
 N-bú / í-á
 PN₉-endroit / PP₉-DEM

42. nzǎ ketú:y ómbim a mvúl, ndzîm ketyé l ómbim a nsan

Nous construisons une maison à cause de la pluie ; nous cherchons l'argent à cause des problèmes.

☛ Comme on a besoin d'une maison pour s'abriter des intempéries, on a besoin d'argent pour surmonter divers obstacles.

N-zǝ / kɛ-tú:-y / ó-N-bim / a / N-vúl
 PN₉-maison / PV_{1pl}-construire-EXT_{appl} / PN₁₈-PN₉-raison / CONN / PN₉-pluie
 N-dʒîm / kɛ-tia-i l / ó-N-bim / a / N-saŋ
 PN₉-argent / PV_{1pl}-descendre-EXT_{appl} / PN₁₈-PN₉-raison / CONN / PN₉-palabre

**43. ntǎ:f ko:dzî t á mwân, lakál alúmɛ, ná vngwá ɔkas, lá:bom
 ná vngwá níŋ**

Une fourmi soldat (se trouve) à l'anus de ton enfant. Si tu l'enlèves, (on dira) que tu es impudent ; si tu la laisses, (on dira) que tu es méchant.

☛ En cas de dilemme, il vaut mieux adopter d'abord la solution salvatrice, peu importe ce qu'on peut en dire par la suite.

N-tǎ:f / ka-o-dzî t / á / mɔ-an / lakál
 PN_{1n}-fourmi soldat / PN₁₇-PN₃-anus / CONN / PN₁-enfant / CONJ_{temps}
 a-lúm-ɛ / ná / v-ngwá / ɔ-kas / lɛ
 PV_{2sg}-enlever-FN / CONJ_{comp} / PN₁-propriétaire / PN₃-impudeur / CONJ_{cond}
 a-bóm / ná / v-ngwá / N-íŋ
 PV_{2sg}-laisser / CONJ_{comp} / PN₁-propriétaire / PN₉-méchanceté

44. ndâ á nken, kasá nswóy!

On n'aiguise pas le problème d'autrui !

☛ Lorsqu'une querelle oppose des personnes, il ne faut pas l'aiguiser. Il faut la résoudre pour que la paix soit rétablie.

N-dâ / á / N-ken / ka-sá / N-swóy
 PN₉-palabre / CONN / PN_{1n}-autrui / NEG-mettre (IMP) / PN₉-comméragé

45. nsús v núŋ, ɕkyɛ l akv:lɔŋ

La poule têteue, le 'sel traditionnel' l'éduquera.

☛ Traditionnellement, les Mbuun extraient une épice de la laitue d'eau (*Pistia stratiotes*) dont le goût est comparable au bicarbonate de cuisine. Tout comme la poule têteue terminera dans la casserole, une personne qui n'écoute pas les conseils, s'en mordra les doigts.

N-sús / v / N-núŋ / ɕ-kyɛ l / a-kv-v-lɔŋ
 PN_{1n}-poule / PP₁ / PN₉-turbulence / PN₃-laitue d'eau / PV₁-TAM-PO₁-enseigner

46. nsús ónzèts, akúbír mō:dz i

La poule étrangère passe la nuit en laisse.

☛ On attache une poule nouvellement arrivée pendant quelques jours pour qu'elle ne se perde pas. De même, un étranger doit accepter de se laisser guider par les autochtones, s'il ne veut pas se perdre dans ce qu'il ne connaît pas.

N-sús / ó-nzèts / a-kú-bír / mō-o-dz i

PN_{1n}-poule / PN₁-étranger / PV₁-TAM-dormir / PN₁₈-PN₃-laisse

47. nsús ónzèts kǎbákutél mpɛs

La poule étrangère ne regarde pas le cafard.

☛ Une poule récemment introduite dans un nouvel environnement ne sachant pas où s'approvisionner ne prendra pas le temps de regarder un cafard qui passe. Elle le mangera tout de suite de peur de mourir de faim. Toutefois, un homme étranger ne devrait pas se conduire comme elle. Il doit être réservé et ne pas réagir sur tout ce qu'il observe. Il doit éviter de s'immiscer dans les affaires des autochtones.

N-sús / ó-nzèts / ka-ǎ-bá-ku-tél / N-mpɛs

PN_{1n}-poule / PN₁-étranger / NEG-PV₁-NEG-TAM-regarder / PN_{1n}-cafard

48. nsús ónzèts kǎté lǎbɪl

Un coq étranger ne chante pas (dans son milieu d'accueil).

☛ Il n'est pas vrai qu'un coq ne chante pas à l'étranger. En tant qu'animal, il chante partout. Par contre, un humain qui s'installe dans un pays étranger ne devrait pas prendre ni donner des directives aux autochtones sans leur permission.

N-sús / ó-nzèts / ka-ǎ-ta-í / lǎ-bɪl

PN_{1n}-poule / PN₁-étranger / NEG-PV₁-dire-FN / PN₁₁-communiqué

49. ngwôts endí bwân, olyum osîl kanfjĩn á:tɛ

L'oiseau 'ngwots' est sage, mets-lui la glu en dessous des ailes.

☛ Si tu te disputes avec un sage, sois très sage. A malin, malin et demi.

N-gwôts / endí / bɔ-ân / o-lyum / o-sá-i l

PN_{1n}-oiseau sp. / ASSOC / PN₁₄-sagesse / PN₃-glu / PO₁-mettre-EXT_{appl} (IMP)

ka-N-fjĩn / á / a-tɛ

PN₁₇-PN₉-sous / CONN / PN₆-ailes

50. nsandɔŋ yí mwǎnámpu: anwíll ɔlám á nzɔ:

Nsandong et Mwanampu se sont disputé le tribut d'éléphant.

☛ Nsandong est un nom propre qui désigne à l'origine une espèce d'oiseau non encore identifiée. Mwanampu (littéralement : le petit du rat) est aussi un nom propre, mais pas un nom d'animal. Ce sont des personnages littéraires, deux cousins, dirigeants de deux clans. Si vous êtes des frères, vous ne devriez pas vous disputer des tributs, surtout pas si le tribut est aussi gros que l'éléphant. C'est une honte.

nsandɔŋ / yí / (mɔ-an á mpu:) / a-nwíll / ɔ-lám / á

Nsandong / ASSOC / Mwanampu / PV₂-se disputer / PN₃-tribut / CONN

N-zɔ:

PN_{1n}-éléphant

51. katómá bwân, ebí tɛ mbîl bwɛl

Ce n'est pas du fait de longues jambes qu'on saute, on saute par intelligence.

☛ Être naturellement doté de certaines qualités ne vous avantage pas forcément. Quand on est moins doué, il faut user de son intelligence pour compenser ce manque.

ka-tóm-á / bɔ-ân / ebí / tɛ / mbîl / bwɛl

PN₁₅-sauter-FN / PN₁₄-sagesse / NEG / CONJ_{comp} / PN₄-jambe / long

52. ɪnkúl kó:sur, mbwé:ɪnkul kǎsyé lankɔb

On ne met pas la laisse au cou du chien dont le propriétaire est à la forêt.

☛ Tu ne prendras ni ne vendras le bien d'autrui en son absence.

ɪ-nkúl / ka-ó-sur / N-bwa / á

PN₇-propriétaire de chien / PN₁₇-PN₃-forêt / PN_{1n}-chien / CONN

ɪ-nkul / ka-á-sa-i y-é / la-nkɔb

PN₇-propriétaire de chien / NEG-PV_{2sg}-mettre-EXT_{applic}-FN / PN₁₁-lasso

53. mbwîl akú:tú pɛyámbá:

Le chef, on l'insulte dans une clairière.

☛ Ce proverbe s'utilise pour dire qu'on doit être réservé vis-à-vis du chef. Et même s'il n'est pas là, il ne faut pas avoir la langue bien pendue. Si on ourdit un complot contre un chef, il faut le faire dans un endroit désert, loin des gens. Sinon, il y aura un traître et on s'en trouvera mal.

N-bwî l / a-kú-u-t ú / pa-é-y ámbá:
 PN_{1n}-chef / PV₂-TAM-PO₁-insulter / PN₁₆-PN₇-clairière

54. nt syé, aká l eyí mbá:, mpil á ntse ɔ t í ɔ kwó k akúbwá r
Lorsqu'une brousse a pris feu, c'est le Strychnos cocculoides qui fait son deuil.

☛ Cet arbre résiste au feu quand tous les autres arbres de la savane brûlent. Dans un clan, si quelqu'un meurt, ce sont les personnes les plus âgées qui porteront le deuil qui est entouré de plusieurs interdits. Ce ne sont pas les tout jeunes, parce qu'ils ne vont pas respecter les interdits à cause de leur incontinence.

N-t sy é / a k á l / e-y a-í / N-b á: ,
 PN₉-brousse / CONJ_{temps} / PV₉-brûler-FN / PN₉-feu
 N-p i l / á / N-t s e / ɔ -t í / ɔ -kwó k / a-k ú -bwá r
 PN₉-deuil / CONN / PN₉-brousse / PN₃-arbre / PN₃-*Strychnos cocculoides* / PV₁-TAM-porter

55. mb í t s mb ê t s, mǎ n mbú ŋ ; ʋ k á r ng á n z ɔ .

Le couteau est pour la viande, le verre pour le vin. Pour épouser une femme, tout dépend de son tuteur.

☛ On ne peut pas épouser une femme sans l'accord de ses autorités claniques. Un mariage doit être célébré selon les traditions du clan de la femme qu'on veut épouser. Sinon, il sera considéré comme nul et non avenu.

N-b í t s / N-b ê t s / mǎ -n / N-b ú ŋ / ʋ -k á r
 PN_{1n}-animal / PN₉-machette / PN₆-vin / PN₉-gobelet / PN₁-femme
 N-g á / N-z ɔ
 PN_{1n}-propriétaire / PN₉-maison

56. a t swí kǎ s ú n ʋ t sw e

Les oreilles ne dépassent pas la tête.

☛ Comme les oreilles ne dépassent jamais la tête, un enfant ne devrait pas mettre en cause l'autorité parentale. Par conséquent, il doit écouter les instructions et enseignements de ses parents.

a-t sw í / k a-á -s ú n / ʋ -t sw e
 PN₆-oreille / NEG-PV₆-dépasser / PN₃-tête

57. mwăn á nkôm kakúpfá zǎŋ, mpat s as í kamba:

Un chevreau très sautillant a mis ses sabots dans le feu.

☛ Un enfant turbulent ne manquera pas de s’attirer des ennuis.

mɔ-ǎn / á / N-kôm / ka-kú-pf á / -zǎŋ

PN₁-enfant / CONN / PN_{1n}-chèvre / PV₁-TAM-mourir / sautillement³

N-pat s / a-sa-í / ka-N-ba:

PN₁₀-sabot / PV₁-mettre-FN / PN₁₇-PN₉-feu

58. lapás lá báŋbáŋ lasól alwôm

Un mauvais pion de jeu entraîne des complications.

☛ Un enfant qui n’est pas contrôlé attire des problèmes.

la-pás / lá / báŋbáŋ / la-sól / a-lwôm

PN₁₁-pion de jeu / PP₁₁ / vide / PV₁₁-entraîner / PN₆-complication

59. ayél ná atél nze ǎnsɔŋ eǰím lá kwîl ?

Par quelle sagesse vois-tu les Nsong sur l’autre rive de la rivière Kwilu ?

☛ Les Nsong vivent sur la rive gauche du Kwilu, les Mbuun sur la rive droite. Ce proverbe s’utilise pour dire qu’on ne peut le savoir ce qui se passe au loin, si on en est informé par quelqu’un. On le dit lors d’un jugement pour découvrir le mouchard ou l’espion qui livre des secrets ou donne des nouvelles.

a-yél / ná / a-tél / nze / a-nsɔŋ / e-ǰím / lá / kwîl ?

PN₆-intelligence / quel / PV_{2sg}-voir / SUB_{2sg} / PN₂-Nsong / PN₅-rive / PP₅ / Kwilu

60. mbwîts á mpúr εtyél ákwɛn

Le bon soleil ne brille que pour les autres !

☛ C’est la lamentation de celui qui pense qu’il a la guigne et que les mauvaises choses n’arrivent qu’à lui, les bonnes aux autres.

N-bwîts / á / N-púr / ε-tyél / á-kwɛn

PN₉-lumière solaire / CONN / PN₉-bon / PV₉-descendre-EXT_{appl} / PN₂-autrui

³ Si le verbe *-pfá* ‘mourir’ est suivi de certains compléments, il perd son sens ordinaire et véhicule l’idée de posséder de manière excessive la qualité exprimée par le complément.

61. éndél myámyá, aputuluges nkûm ása

Ils sont tous des Blancs entre eux, même si certains sont appelés Portugais.

☛ Malgré la différence de noms ou de clans, plusieurs personnes peuvent toutes avoir une même origine. Il ne faut pas se séparer des membres de son clan parce qu'ils portent des noms différents.

é-ndél / mi-á-mi-á / a-putuluges / N-kûm / á-sa

PN₄-Blanc / PP₄-a-PP₄-a / PN₂-Portugais / PN₉-nom / PV₂-mettre

62. mbíts kădzím aǰín ámpats, mund kădzím ndzíl á nzɔ á bá

L'animal n'oublie pas les traces de ses sabots ; l'homme n'oublie pas le chemin qui mène chez lui.

☛ Où qu'un homme puisse aller, il n'oubliera jamais ses origines.

ɲ-bíts / ka-á-dzím / a-ǰín / á / N-pats,

PN₁-animal / NEG-PV₁-oublier / PN₆-dessous / CONN / PN₁₀-sabot

mu-nd / ka-á-dzím / N-dzíl / á / N-zɔ / á

PN₁-homme / NEG-PV₁-oublier / PN₉-chemin / CONN / PN₉-maison / CONN

bá

SUB_{3pl}

63. kedzú ũkets ɔsaŋ ɔnzɛts

Ne tuons pas la femme à cause d'un hôte.

☛ Si un jour, il t'arrive de manquer de nourriture chez toi pendant que tu as un visiteur, ne te fâche pas trop contre ta femme. Chez lui aussi, il y a des jours où il manque de quoi manger.

ka-e-dzú / ũ-kets / ɔ-N-saŋ / ɔ-N-zɛts

NEG- PV_{1pl}-tuer (IMP) / PN₁-femme / PN₁₈-PN₉-cause / PN₁-étranger

**64. nwin ayítúŋmwetí énzé, ayíb nkí te ka:fí nzá kǔ:súr
ɛtí kădzí**

Un oiseau a construit son nid sur un arbre chez toi. Comment sais-tu qu'en forêt d'où il vient, il n'y a pas d'arbre ?

☛ Si quelqu'un vient chez toi, ne le méprise pas croyant qu'il lui manque un logis là d'où il est venu. C'est peut-être pour ton bien qu'il est là.

N-wi n / a-y i / t ú ŋ / mɔ-ε-t í / é / n z é
 PN_{1n}-oiseau / PV₁-AUX_{venir} / construire / PN₁₈-PN₄-arbre / PP₄ / SUB_{2sg}
 a-y í b / nk í / t ε / k a-a-f a-í / n z á
 PV_{2sg}-savoir / quoi, comment / CONJ_{comp} / PP₁₇-PV₁-quitter-FN / SUB_{3sg}
 k a-ɔ-s ú r / ε-t í / k a-a-d z í
 PN₁₇-PN₃-forêt / PN₄-arbre / NEG -PV₁₇ -être

65. ngáŋ ímbáŋ, kămwén ε t ε s l ɔ:

Un devin coûteux n'a pas vu de clients.

☛ Un marchand qui vend très cher ses articles fera fuir ses clients.

N-g á ŋ / í m b á ŋ / k a-á-mɔn-i l / ε-t ε s / l ɔ:

PN_{1n}-devin / coûteux / NEG-PV₁-voir-EXT_{applic} / PN₄-client / NEG

66. mpú: á mbe:n akúból kamyǒ, nsaŋ á mbe:n ekúból mombûn

Le rat du jeune pourrira dans ses mains ; le problème du jeune pourrira dans son ventre.

☛ Si un enfant a attrapé un petit gibier, il manquera de pâte de manioc pour l'accompagner, puisqu'il ne sait pas en préparer. De même, un enfant qui veut poser son problème le gardera dans son cœur par crainte des vieux.

N-p ú: / á / N-b ε:n / a-k ú-b ɔ l / k a-m i-ǒ

PN_{1n}-rat / CONN / PN_{1n}-jeune / PV₁-TAM-pourrir / PN₁₇-PN₄-main

N-s a ŋ / á / m b ε:n / e-k ú-b ɔ l / m o-N-b u:n

PN₉-affaire / CONN / jeune / PV₉-TAM-pourrir / PN₁₈-PN₉-ventre

67. mbε t s á kakó: l á mwǎn ɔnkyε, akúwól yɪ etín ɔ t ɪ

La machette entre les mains d'un enfant, on la prend avec un bâton.

☛ Si un enfant tient une machette ou un autre objet dangereux, il faut la lui arracher pour qu'il ne se blesse pas. Il faut lui donner quelque chose en échange. De même, si tu as un problème avec quelqu'un et que tu lui dois beaucoup, propose-lui d'abord quelque chose en compensation. Il l'acceptera peut-être.

N-b ε t s á / k a-k a-ɔ: / l á / m ɔ-á n / ɔ-n k y ε,

PN₉-machette / PN₁₇-PN₁₅-main / PP₅ / PN₁-enfant / PA₁-petit /

a-k ú-w ɔ l / y ɪ / e-t í n / ɔ-t ɪ

PV₂-TAM-prendre / ASSOC / PN₇-morceau / PN₃-arbre

68. ε bá e:l uŋ byê l, nsâm; υ ká r adím bwô l, ɔ mbân

Le palmier (qui porte) deux calebasses est le palmier à huile. La femme (qui a) deux maris est une prostituée.

☛ Les Mbuun distinguent deux espèces de palmier : le palmier à huile et le palmier à raphia. Il n'y a que le palmier à huile qui peut porter plusieurs calebasses pour tirer du vin. Le palmier à raphia n'en porte qu'une seule. Ce proverbe condamne l'adultère d'une femme. Parfois, il est également utilisé pour comparer un juge au palmier à huile. Il ne doit pas s'arrêter à écouter une seule partie. Il doit écouter toutes les parties en cause.

ε - bá / e:- l u ŋ / b í - ε l / N - s â m ;

PN₅-palmier / PN₈-calebasse / PA₈-deux / PN₉-palmier à huile

υ - k á r / a - d í m / b á - o l / ɔ - m b â n

PN₁-femme / PN₂-mari / PA₂-deux / PN₁-prostituée

69. a t é l b í n á ε : y á o b ú l á l w ê m, e k í n á a f i n ?

Tu vois les choses qui viennent du village lointain de Lwem. Et cette chose-ci, qui va l'offrir ?

☛ Si tu te vantes de bien savoir ce qui se passe ailleurs, les gens ne vont pas t'avertir s'il y a quelque chose de tout proche qui t'échappe. Il n'y aura plus personne pour te conseiller ou te dire quoi que ce soit.

a - t é l / b í n á / ε :- y á / o - b u - l / á / l w ê m / e k í

PV_{2sg}-voir / DEM₈ / PV₈-venir / PN₁₇-PN₁₄-village / CONN / Lwembe / DEM₇

n á / a - f i n

INTER / PV₁-donner

70. l á m í n ó k u l, a w í s m b ô

Si tu avales une pierre, avertis le gosier.

☛ Si tu veux réaliser quelque chose de singulier, il faut d'abord demander l'avis de ceux avec qui tu veux le faire. Sinon, ton projet risque de s'arrêter en chemin.

l ε - á - m í n / ó - k u l / a - w u - í s / N - b ô

CONJ_{cond}-PV_{2sg}-avalier / PN₃-pierre / PV_{2sg}-écouter-EXT_{caus} / PN₉-gosier

71. n k í m o t ú ó : s υ : a k ú d y á l a y ε l

Le singe qui sort dans la clairière mange le fruit « ayel ».

☛ Qui cherche trouve. Et dans sa recherche, il ne doit pas hésiter à aller plus loin si cela s'avère nécessaire.

N-kɪm / o-tú / ó-o-sɔ : / a-kú-di-á / la-yɛ l

PN_{1n}-singe / PP₁-sortir / PN₁₈-PN₃-clairière / PV₁-TAM-manger-FN / PN₁₁-fruit

72. nt ên, obuŋ ɪya l, ngɔ l adyá apful

Le sage est comme un vieux palmier des bords de rivière qu'aiment manger les larves.

☛ L'homme sage dit beaucoup de bonnes choses, mais il n'a pas une longue vie. Le sage est souvent combattu par certaines personnes à cause de la vérité qui est en lui : celles-ci arrivent quelque fois à précipiter sa mort.

N-t ên / o-buŋ / ɪ-ya l / N-gɔ l / a-di-á

PN_{1n}-sage / PA₁-vieux / PN₅-palmier sp. / PN₉-force / PV₆-manger-FN

a-pful

PN₆-larve de palmier

73. ɪbál mɛ ɪbun ɪbwa mɛ ngúsú mwân, siná vlɔŋ á:nzɔ:

J'avais pensé que c'était un bon endroit pour cacher mon enfant, alors que c'est un lieu de passage des éléphants.

☛ J'avais cru que c'était quelqu'un de bien à qui je pouvais me confier. Ce n'était qu'un traître. Dans la vie, il faut éviter de faire confiance à n'importe qui.

ɪ-bál / mɛ / ɪ-bun / ɪ-bwa / mɛ / N-gú-sú

PV_{1sg}-dire / SUB_{1sg} / PN₅-bosquet / PA₅-bon / SUB_{1sg} / PV_{1sg}-AUX_{aller}-mener

mɔ-an / siná / vlɔŋ / á / a-nzɔ:

PN₁-enfant / CONJ_{oppos} / PN₃-piste / CONN / PN₂-éléphant

74. akál tɛ ɪkɔ:n ɔʃɛ l, nze sɛ bɔ:l bɛʃí kamba:

Si le bananier est un bois de chauffe, coupe-le toi aussi et mets-le au feu !

☛ Lorsqu'on veut signifier à une personne qu'elle est en train de subir un traitement analogue à celui qu'elle avait fait subir à quelqu'un d'autre, on lui cite ce proverbe.

akál / tɛ / ɪ-kɔ:n / ɔ-ʃɛ l / nze / sɛ

CONJ_{temp} / CONJ / PN₅-bananier / PN₃-bois de chauffe / SUB_{2sg} / aussi

bɔ:l / bɛ-sa-í / ka-N-ba:

couper (IMP) / PV_{2pl}-mettre-FN / PN₁₈-PN₉-feu

75. επάη επάη káyí ní ekúl

Il y a un coin pour chaque herminette.

☛ Chaque clan a son "kaolin" (argile blanche qu'on utilise pour bénir les membres d'un clan). Il est souvent pris, pars pro toto, pour l'ensemble de fétiches légués par les ancêtres et gardés par le chef de clan ; ceci constitue la source traditionnelle des bénédictions pour tous les membres dudit clan. Et dans chaque clan, même si les membres sont très nombreux, chacun a son oncle direct qui le bénit et de qui il héritera.

ε-πάη / ε-πάη / kέ-yí / ní / e-kúl

PN₇-herminette / PN₇-herminette / PV₇-être / ASSOC / PN₇-coin

76. ɔnkɔnd mbɔŋ akúbɔŋ mwé lúm é mbyúŋ

Celui qui n'a pas d'argent n'est accepté que le jour où il apporte des chenilles.

☛ Dans la société, le pauvre est méprisé de tous ; mais le jour où il trouve un trésor, il est accepté par tous.

ɔ-nkɔnd / N-bɔŋ / a-kú-bɔŋ / mo-é-lúm / é

PP₁-manque / PN₉-argent / PV₁-TAM-être agréable / PN₁₈-PN₇-jour / CONN₇

N-byúŋ

PN₁₀-chenille

77. akím nzô:, nze ɔkyísí

Tu fais paître un éléphant ! C'est toi-même qui l'auras voulu.

☛ L'éléphant est un animal qu'on ne guide pas comme une vache, il ne peut pas obéir à un homme comme une vache à un bouvier, du moins dans cette société. Mais si tu veux t'hasarder à le faire, ce sera à tes risques et périls. C'est une sentence qu'on peut dire à celui à qui on a conseillé de ne pas faire quelque chose, mais qui s'est entêté.

a-kím / N-zô: / nze / ɔ-kyísí

PV_{2sg}-paître / PN_{1n}-éléphant / SUB_{2sg} / PV_{2sg}-accepter-FN /

**78. lá:dyá ádi:, keléb abó:pa ; ngom ebálí te keléb mǎrá
tswé kekín**

Lorsque vous mangiez énormément vous n'aviez pas donné à Keleb ; le tam-tam retentit, vous lui demandez de se lever pour aller danser avec vous.

☛ Dans la vie, il faut soigner ses relations avec les gens non pas au moment où on a besoin d'eux mais bien avant et d'une manière désintéressée.

lɛ / á-d i-á / á-d i-i / kɛ l ɛ b / a-b á-o-p a
 CONJ_{temps} / PV_{2pl}-manger-FN / PV_{2pl}-manger-FN / Keleb / PV₂-NEG-PO₁-donner
 N-g ɔ m / ɛ-b á l-í / t ɛ / kɛ l ɛ b / m á r-á / t s w é
 PN₉-tambour / PV₉-résonner-FN / CONJ / Keleb / se lever-FN (IMP) / allons
 k ɛ-k i n
 PV_{1pl}-danser (IMP)

79. ɛ t ɛ r ɪ l ɔ y, m w â n ɔ w í n d â.

Je donne l'instruction à l'enfant qui écoute les conseils.

☛ C'est un proverbe éducatif qui met l'enfant au centre de l'éducation. Un enfant qui écoute les conseils fait honneur à ses éducateurs et encourage ceux-ci à continuer leur action éducative.

e-t ɛ r / ɪ-l ɔ y / m ɔ-â n / ɔ-u-í / N-d â ?

PV_{1sg}-vanter / PN₅-instruction / PN₁-enfant / PP₁-entendre-FN / PN₁₀-conseil

80. v k y é l á b í s ɛ y á s, m b â m a b w í m w e w a l-ɔ p ɪ ŋ

Notre 'sel traditionnel' a de la chance, un varan a été pris au piège.

☛ Le sel traditionnel, comme le kaolin, est utilisé lors des cérémonies traditionnelles de bénédiction collective du clan. Lorsque après cette cérémonie, il y a des femmes qui accouchent et des chasseurs qui attrapent du gibier, cela signifie que les ancêtres ont exaucé les vœux des vivants. Le varan est un gibier signe de cette bénédiction.

v-k y é l / á / b í s / ɛ-y á s / N-b â m / a-b u-í

PN₃-laitue d'eau / CONN / SUB_{1pl} / PN₅-chance / PN_{1n}-varan / PV₁-tomber-FN

m ɔ-ɛ-w a l / ɔ-p ɪ ŋ

PN₁₈-PP₇-prendre / PN₃-nasse

81. m ɛ n g i m b u l : é k u d y á k a n z y ú ŋ á b u l

Je suis un chacal, j'ai l'habitude de manger dans les alentours du village.

☛ Il n'est pas bon pour un homme d'être comme un chacal, c'est-à-dire de naître, grandir, mourir dans le même milieu. Il faut voyager afin de découvrir d'autres réalités.

m ɛ / N-y i / N-b u l / é-k u-d i-á / k a-N-z y ú ŋ

SUB_{1sg} / PV_{1sg}-être / PN_{1n}-chacal / PV_{1sg}-TAM -manger-FN / PN₁₇-PN₁₀-environ

á / b u-l

CONN / PN₁₄-village

82. ɪʃîŋ umón nkúl, mân ayínwá a ndey

L'écureuil qui transporte les noyaux de noix de palme, boit du vin sur demande.

☛ L'écureuil est un gros mangeur de noix de palme. Les noyaux de celles-ci tombées à terre germent et font pousser de nouveaux palmiers. Dans cet ordre d'idées, c'est l'écureuil qui apporte les noyaux d'où poussent les palmiers et il serait le premier bénéficiaire du vin qu'on en tire, ce qui n'est pas le cas. Dans la vie pratique, on cite ce proverbe à quelqu'un qui devrait être l'héritier de premier ordre, voire le propriétaire de quelque chose, mais qui arrive à en jouir secondairement et non plus de droit. La personne a négligé ses droits du vivant de ceux dont elle devait hériter.

ɪ-ʃîŋ / u-món / N-kúl / má-aŋ / a-yí-nu-á / a

PN₇-écureuil / PP₁-voir / PN₁₀-noyau / PN₆-vin / PV₁-AUX_{venir}-boire-FN / CONN

N-dɛy

PN₉-demande

83. mbáŋ ábí ma:yúmú nsáŋ á dya

Le rat rayé est resté sur les ruines de l'ancien village pour manger.

☛ Le rat rayé est un rat qui par la beauté de son pelage attire l'attention de tout le monde. Il n'a pas un comportement spécial différent des autres rats, mais il est le plus souvent utilisé comme personnage littéraire animalier, tout comme l'antilope, le lion etc. On le dit à propos du doyen d'âge d'un clan. Il a le droit de percevoir les tributs, les droits fonciers, les compensations matrimoniales versées pour les mariages des filles du clan sans aucune restriction. C'est la consécration de son droit d'aînesse qui écarte toute contestation.

N-báŋ / á-be-i / mɔ-a-yúmú / N-sáŋ / á / dí-a

PN_{1n}-rat rayé / PV₁-rester-FN / PN₁₈-PN₆-ruine / PN₉-cause / CONN / manger-FN /

84. okyis olum mpa:s, ʃtɪ

Si tu veux tirer sur un buffle, il faut monter sur un arbre.

☛ Si tu veux affronter un plus fort, il faut te ménager à l'avance une protection. Tu veux porter plainte contre quelqu'un en justice, il faut être sûr de tes témoins.

o-kyis / o-lum / N-pa:s / ʃ-tɪ

PV_{2sg}-vouloir / PV_{2sg}-tirer / PN_{1n}-buffle / PN₃-arbre

85. ním é t í akwilí akwilí, ná ɔmɔn ndêm ?

La civette a frotté sa queue contre tous les arbres ; verras-tu son chemin ?

☛ Ceci se dit d'une affaire où les juges trouvent que toutes les pistes de solution sont brouillées et que l'issue est difficile comme dans un labyrinthe. En effet, dans la jungle, le chien de chasse poursuit la civette en suivant les arbres par où elle est passée y laissant son odeur. Et si tous les arbres sentent la civette, le chien ne peut plus s'y retrouver.

N-ím / ε-t í / a-kwí l-í / a-kwí l-í / ná / ɔ-mɔn

PN_{1n}-civette / PN₄-arbre / PV₁-frotter-FN / PV₁-frotter-FN / CONJ / PV_{2sg}-voir

N-l êm

PN₁₀-trace

86. ʋkí l á ŋka: yáŋ akúpa

La queue du pangolin, on la donne à un chasseur.

☛ On ne prête qu'à celui qui sera capable de rendre un autre jour.

ʋ-kí l / a / N-ka: / Ø-yáŋ / a-kú-p-a

PN₃-queue / CONN / PN_{1n}-pangolin / PN₁-chasseur / PV₂-TAM-donner-FN

87. ntî n, pá ntsa, kabɔŋ apá ntsûm

Donne la rapidité à l'antilope et la beauté au céphalophe à front noir.

☛ Dans la vie, la nature a doté tout le monde de qualités particulières. Il ne faut pas se plaindre des qualités que l'on n'a pas et que l'on retrouve chez l'autre, il vaut mieux cultiver celles que l'on possède.

N-tî n / pá / N-ntsa / ka-bɔŋ / a-pá

PN₉-vitesse / donner (IMP) / PN_{1n}-antilope / PN₁₅-beauté / PV_{2sg}-donner

N-t s ûm

PN_{1n}-céphalophe à front noir

88. ntsib kadyá kadyá mɜ:léy, kakull ndzil

L'aulacode mange régulièrement dans la brousse et trace en même temps son chemin.

☛ Quand l'aulacode broute l'herbe de la brousse, il la détruit, tout en se frayant le chemin par lequel il y revient. Ceci veut dire que son action destructrice sur la brousse ne l'en sépare pourtant pas. De même, dans une communauté humaine, quels que soient les différends qui puissent subvenir, les membres de cette communauté restent frères et ne doivent en aucun cas se séparer.

N-t s i b / k a - d i - á / k á - d i - á / m o - ʋ - l é y
 PN_{1n}-aulacode / PV₁-manger-FN / PV₁-manger-FN / PN₁₈-PN₃-brousse
 k a - k u l - i l / N - d z i l
 PV₁-tracer-EXT_{appl} / PN₉-chemin

89. t s ô s a t é o m ĩ s á n z û n ?

Tu as tendu un piège sous les regards de la loutre ?

☛ On ne dévoile pas ses plans aux proches de ses adversaires.

ø - t s ô s / a - t a - í / o - m a - í s / á / N - z û n ?

PN₅-nasse / PV_{2sg}-tendre-FN / PN₁₇-PN₆-oeil / CONN / PN_{1n}-loutre

90. ɪ m p y ɔ b a k á l k i t é l á b ɪ l , m ʋ : l é y k i s a l á k â n

Si l'alouette caquette dans la brousse, c'est qu'il y a ses petits et qu'elle défend donc d'y mettre le feu.

☛ Un oncle, chef de clan, doit pouvoir protéger les membres de son clan en leur prodiguant des conseils mais aussi en les avertissant des dangers qui peuvent les guetter.

ɪ - m p y ɔ b / a k á l / k i - t a - í / l á - b ɪ l / m o - ʋ - l é y

PN₇-alouette / CONJ_{temps} / PV₇-dire-FN / PN₁₁-communiqué / PN₁₈-PN₃-brousse

k i - s a / l á - k â n

PV₇-mettre / PN₁₁-protection

91. n k ó m v w a p é n k w i l , a w é n a y á n g y e y ; m w e r a n k ʋ k w a p é ʃ l ɔ l , a t ú l a w á n d ɔ ŋ i : s w ɔ m

Le calao à qui on avait donné le tambour parlant l'a emporté au ciel, l'oiseau « mwerankuk » à qui on avait donné le cri (pour annoncer la mort) est allé aux marais des anguilles.

☛ Lorsque quelqu'un a eu un problème, et n'en a pas parlé aux autres, tout en se plaignant de ne pas avoir été assisté, on lui cite ce proverbe pour lui signifier que l'on n'avait pas été averti.

N - k ó m v / ɔ - a - p a - í / N - k w i l / a - w é / n a / y á

PN_{1n}-calao / PP₁-PV₁-donner-FN / PN₉-tambour / PV₁-partir / ASSOC / DEM₉

N - g y e y / m o - ɛ r a n k ʋ k / ɔ - a - p a - í / ʃ - l ɔ l / a - t ú l

PN₉-ciel / PN₃-oiseau sp. / PP₁-PV₁-donner-FN / PN₃-cri / PV₁-sortir

a / w á / N - d ɔ ŋ / i / i - s w ɔ m

ASSOC / DEM₃ / PN₉-marais / CONN₉ / PN₄-anguille /

92. nze oyí nkul: lăbwă, bwî, lafumá, úbwa óbab

Tu es l'ombrete : quand elle se pose, elle est noir ; quand elle vole, elle est rouge !

☛ Cela se dit des gens versatiles qu'on voudrait dénoncer.

nze / o-yí / N-kul / : lε-á-bu-á / bɔ-î

SUB_{2sg} / PV_{2sg}-être / PN_{1n}-ombrete / CONJ_{cond}-PV₁-tomber-FN / PN₁₄-noir

lε-a-fum-á / ú-bu-a / ó-bab

CONJ_{cond}-PV₁-voler-FN / PV₁-devenir-FN / PN₁₄-rouge /

93. ɪsuts adzúts, ɪkyes atín mwôy

Le fretin a mordu. Tu fuiras la carpe de peur.

☛ Si tu as été battu par un plus faible, tu auras d'office peur d'un plus fort.

ɪ-suts / a-dzúts / ɪ-kyes / a-tín / mʊ-ôy

PN₇-fretin / PV₁-mordre / PN₇-carpe / PV_{2sg}-fuir / PN₃-peur

94. ntáf, amwén asábók mwets, ifín ókɔ:

Si tu vois une fourmi soldat traverser une rivière, c'est qu'elle est montée sur une bûche.

☛ Il n'y a pas de fumée sans feu, comme il n'y a pas d'effet sans cause. Dans toute affaire, il faut d'abord rechercher les causes proches ou lointaines.

N-táf / a-mɔn-i / a-sábók / mɔ-ɛts

PN_{1n}-fourmi soldat / PV_{2sg}-voir-FN / PV_{3sg}-traverser / PN₃-rivière /

i-fín / ó-kɔ:

PN₇-raison / PN₃-bûche

95. ladzím otí:, awis ɪkál-ndzîl

Si tu as oublié la saison, dis-le au grand coléoptère noir.

☛ Cette espèce de coléoptère n'apparaît que pendant la saison sèche. Son apparition annonce le passage de la saison des pluies à la saison sèche. Si dans une situation donnée, tu manques de repères, il faut retourner aux sources.

lε / a-dzím / o-tí: / a-wʊ-i s

CONJ_{cond} / PV_{2sg}-oublier / PN₃-saison / PV_{2sg}-écouter-EXT_{caus}

ɪ-kál-ndzîl

PN₇-grand coléoptère noir sp.

96. ladzím óti:, amwén lákung

Si tu as oublié la saison, regarde les fleurs du chrysanthème.

☛ Comme le scarabée *ekal-ndzi*, le chrysanthème est une plante saisonnière qui fleurit au début de la saison sèche. Ce proverbe se dit de quelqu'un qui a une très bonne mémoire et qui se rappelle tous les détails d'une situation. Il est considéré comme une référence à consulter en cas d'oubli de certains faits historiques.

lɛ / a-dzím / ó-ti: / a-mɔn-i / lá-kung

CONJ_{cond}-PV_{2sg}-oublier / PN₃-saison / PV_{2sg}-voir-FN / PN₁₁-chrysanthème

97. ɔnan á ndzung kakwé ka lûm mwet í kená

Le coléoptère *ndzung* frivole va pondre ses oeufs sur n'importe quel arbre.

☛ Dans la vie pratique, la femme trompée le dit à son mari frivole lorsqu'elle veut le priver soit de nourriture soit de vie intime. De même, dans cette société matrilineaire, les mères préféreraient donner les choses de valeur à leurs filles, puisque celles-ci sont supposées continuer la lignée, que de les donner à leurs fils, puisque ceux-ci en se mariant donneront des enfants aux clans de leurs femmes.

ɔ-nan / á / N-dzung / ka-kwé / ka-lûm

PN₁-frivole / CONN / PN_{1n}-coléoptère sp. / PV₁-AUX_{aller} / PN₁₅-pondre

mɔ-ɛ-tí / ka-ɛ-ná

PN₁₈-PN₄-arbre / PN₁₇-PP₄-INTER

98. i:sa abɔmmi pá kankul, nze akumínná: akál ábwa, na kapfá kápfa

Tu laisses les chenilles ici-bas, tu veux monter plus haut. Si tu tombes, tu vas mourir.

☛ Les chenilles *i:sa* ont une particularité : lorsqu'elles arrivent à maturité, elles quittent le haut du feuillage et descendent vers le bas de l'arbre. Elles perdent leurs poils de jeunesse et, cuites, elles deviennent farineuses à la bouche et sont donc très appréciées. Mais les plus jeunes gardent encore leurs poils et vivent au sommet de l'arbre. Si on les cueille à ce stade, elles ont un goût moins exquis. On dit ce proverbe à l'homme adultère qui laisse sa belle femme à la maison et va mourir pour une femme moche ailleurs. Pourquoi courir le risque d'aller chercher si loin alors qu'on a mieux à sa portée ?

i:-s a / a-bom / mi / pá / ka-N-kul / n z ε
 PN₄-chenille / PV_{2sg}-laisser / DEM₄ / DEM₁₆ / PN₁₇-PN₉-bas / SUB_{2sg}
 a-ku-mín-i l-á / aká l / á-bu-a / ná / ka-pf á
 PV_{2sg}-TAM-monter-EXT_{appl}-FN / CONJ_{cond} / PV_{2sg}-laisser-FN / CONJ / PN₁₅-mourir
 ká-p f a
 PN₁₅-mourir

99. t suŋ mpǔ, a twomá twom apásín

Secoue le rat et que les fourmis se dispersent!

☛ Les juges le disent au président de tribunal coutumier après la levée de séance d'un jugement, pour lui demander de partager l'argent (amendes perçues auprès des inculpés) entre les juges, et que ces derniers retournent chez eux.

t suŋ / N-pǔ / a-twomá twom / a-pás-ín
 (IMP) secouer / PN_{1n}-rat / PN₂-fourmi sp. / PV₂-disperser-EXT_{récip}

100. b é kadyá nt ɪ n, kamón adzín ngan

Vous qui mangez les fruits de cet arbre, c'est vous qui aurez des grincements de dents.

☛ C'est la personne qui s'est méconduite qui mérite d'être sanctionnée et non pas un autre membre de la famille, ce qui signifie que l'infraction est individuelle.

b é / ka-di-á / N-t ɪ n / ka-món / a-dzín / N-gan
 SUB_{2pl} / PN₁₅-manger-FN / PN₁₀-fruit sp. / PN₁₅-voir / PN₆-dent / PN₉-aigre

101. l á dya l á ba, a t ɔ n ɔ ná:pe ?

Lorsque tu manges une noix de palme, qui remercies-tu ?

☛ Il faut savoir remercier les gens qui vous ont rendu des services et donc être reconnaissant.

l ε / á-di-a / l á-ba / a-t ɔ n
 CONJ_{cond} / PV_{2sg}-manger-FN / PN₁₁-noix de palme / PV₆-remerciement
 ɔ / ná / a-pa-i
 PP₁ / INTERR / PV_{2sg}-donner-FN

102. mbém uf í ma t s ná: ngwo:n abé l eku: ; n z e ná: ɪ kús

Le varan qui revient de la rivière dit que le crocodile souffre de la gale; toi, tu dis non.

☛ Un témoin oculaire qui dit ce qu'il a vu mérite d'être entendu plutôt qu'être contredit par celui qui n'a pas vécu la situation.

N-bém / u-fa-í / ma-t s / ná: / N-gwo:n / a-bé l

PN_{1n}-varan / PP₁-revenir-FN / PN₆-rivière / CONJ / PN_{1n}-crocodile / PV₁-souffrir

e-ku: / n z e / ná: / ɪ-kús

PN₇-gale / SUB_{2sg} / CONJ / PN₅-mensonge

103. ɪ ʃŋ ɛ:lá bu l l ʋ s ʃ r ʃ n s ɔ

Tous les écureuils de la forêt ont des intestins amers.

☛ Les membres d'une même appartenance ont tous un même langage. Il vaut mieux être prudent quand on prend leurs témoignages. Les Mbuun disent que toutes les femmes sont les mêmes.

ɪ-ʃŋ / ɛ:lá / bu-l l / ʋ-s ʃ r / ʃ-n s ɔ

PN₇-écureuil / PN₈-intestin / PA₁₄-amer / PN₃-forêt / PA₃-tout

104. ka:bwá mbá l, ka:sá ámbwa

A l'instant même où descend le chat sauvage, on lâche les chiens.

☛ Il ne faut pas attendre longtemps pour intervenir sur un cas urgent.

ka-a-bu-a / N-bá l / ka-a-sá / á-mbwa

PP₁₇-PV₁-tomber-FN / PN_{1n}-chat sauvage / PP₁₇-PV₂-mettre / PN₂-chien

105. ʋ t í kábwa, bɔ: s e ʋ m é n á ?

Le champignon pousse-t-il sur l'arbre aussitôt qu'il tombe à terre ?

☛ Les conséquences de certains actes sont lentes à venir, mais ce n'est pas une bonne raison pour ne pas les poser.

ʋ-t í / ká-bu-a / bɔ-ɔ / s e / ʋ-m é n -a

PN₃-arbre / PV₁-tomber-FN / PN₁₄-champignon / CONJ_{temp} / PV₁₄-pousser-FN /

106. u d í ɛ bwá n k ɔ, k a b í s í k a b í s í

Qui a mangé le matin avait réellement fait conserver sa nourriture.

☛ Qui prend ses précautions s'évite de mauvaises surprises. Il faut savoir faire des provisions pour ne pas être à court.

u-d í -í / ɛ-bwá n k ɔ / ka-bi-í s -í / ka-bi-í s -í

PP₁-manger-FN / PN₇-matin / PV₁-dormir-EXT_{caus}-FN / PV₁-dormir-EXT_{caus}-FN

107. ka:sá mpíŋ á mêt s, kǎbí sá t om óku l

La où on met unealebasse d'huile, on ne jette plus de pierre.

☛ Il n'est pas conseillé d'avoir des conflits avec les membres de la belle-famille où une fille du clan est mariée, afin de protéger sa progéniture qui appartient coutumièrement à sa famille d'origine.

ka-a-sá / N-píŋ / á / ma-i t s / ka-á-bí sá-t om

PP₁₇-PV₂-mettre-FN / PN₉-alebasse / CONN / PN₆-huile / NEG- PV₂-TAM -lancer
ó-ku l

PN₃-pierre

108. la t ém lá ngo, ʋl ʋl á sa, kǎbákupful mats

La trace du léopard, (si tu la vois), il faut crier, mais ne pas y mettre d'eau.

☛ On crie au secours lorsqu'un danger est imminent, on ne garde pas le silence de peur de subir des dommages.

la-t ém / lá / N-ngo / ʋ-ʋl / á-sa

PN₁₁-empreinte / PP₁₁ / PN_{1n}-léopard / PN₃-cri / PV₂-mettre

ka-á-bá-ku-pful / ma-t s

NEG-PV₂-NEG- TAM-jeter / PN₆-eau

109. akál mats así ndâ, ʋt í ayí kánsin

Si l'eau qui coule fait du bruit, c'est qu'il y a une bûche en-dessous.

☛ Il n'y a pas de fumée sans feu.

akál / ma-t s / a-sa-í / N-dâ, / ʋ-t í / a-yí

CONJ_{cond} / PN₆-eau / PV₆-mettre-FN / PN₉-parole / PN₃-arbre / PV₁-être

ká- N-s in

PN₁₇-PN₉-fond

110. lápín lá mwés labákusím nsin

Un seul doigt ne peut pas ramasser un pou.

☛ L'union fait la force.

lá-pín / lá / mw-és / la-bá-ku-sím / N-s in

PN₁₁-doigt / CONN₁₁ / PA₃-un / PV₁₁-NEG-TAM-saisir / PN_{1n}-poux

111. ʋt í kábwa, kawém ʋmwǎn á bá ʋt í

Un arbre qui tombe se penche sur un autre arbre.

☛ Un homme ne peut compter que sur ses confrères. Il ne faut pas mettre sa confiance en des inconnus.

ʋ-tɪ / kǎ-bu-a / ka-wém / ʋ-mɔ-ǎn / á / bá
 PN₃-arbre / PV₁-tomber-FN / PV₁-s'appuyer / PN₁₈-PN₁-enfant / CONN / SUB_{3pl}
 ʋ-tɪ
 PN₃-arbre

112. mwêm u:diŋ kawúŋá

Le seul remède contre la fumée, c'est la fuite.

☛ Si la tentation est très forte, l'adversaire très fort, la seule solution est la fuite.

mɔ-ɛm / u-u-diŋ / ka-wúŋ-á
 PN₃-médicament / CONN₃-PN₃-fumée / PNV₁₅-fuir-FN

113. mu:r ukúbúr ambyɛl akúbir lakékɛl

La femme qui accouche de jumeaux dort sur le dos.

☛ Une femme qui accouche de jumeaux dort dans une position telle que les deux enfants puissent être allaités au même moment, l'un à gauche, l'autre à droite. De même, un juge doit être sans parti pris vis-à-vis des justiciables, s'il veut rendre un jugement équitable.

mu-u:r / u-kú-búr / a-mbyɛl / a-kúbir
 PN₁-personne / PP₁-TAM-accoucher / PN₂-jumeau / PV₁-TAM-dormir
 la-kékɛl
 PN₁₁-dorsal

114. ngyey í mvɛ ngɔl anwéy mvul

D'un bon ciel tombe souvent la pluie.

☛ Il pleut très souvent après un beau temps. Le malheur atteint souvent le juste.

N-gyey / í / N-vɛ / N-ngɔl / a-nwéy / N-mvul
 PN₉-ciel / PP / PA₉-bon / PN₉-force / PV₁-pleuvoir / PN₉-pluie

115. ɔlɔl usí akár, aba:l awí ngwûm

Le cri qu'avaient poussé les femmes a conduit les hommes à s'entretuer.

☛ Ce proverbe est surtout utilisé par les hommes qui trouvent que les femmes s'alarment parfois pour rien. Il souligne qu'il vaut mieux réfléchir deux fois avant de réagir aux appels au secours. Si on agit dans la précipitation, on risque de se causer du tort à soi-même alors que la sois-disante victime restera tranquille.

ṣ-1ṣ1 / u-sa-í / a-ká r / a-ba:l / a-wa-í
 PN₃-cri / PP₃-mettre-FN / PN₂-femme / PN₂-homme / PV₂-terminer-FN
 N-gwûm
 PN₉-extermination

116. **ɪ:sa ɛ:móná ũkét s, údím akúbwa kangyey**
C'est souvent la femme qui voit les chenilles et c'est l'homme qui tombe de l'arbre.

☛ Cette espèce de chenilles, arrivée à maturité, descend d'elle-même aux pieds de l'arbre où on peut la cueillir sans difficulté. Si on monte pour la cueillir, on court inutilement le risque de tomber. Certains hommes sont prêts à faire l'impossible par amour pour leurs femmes. Toutefois, même en amour, il faut éviter d'agir par passion. Il faut garder la raison.

ɪ:-sa / ɛ:-món-a / ũ-két s / údím / a-kú-bu-a
 PN₈-chenille sp. / PP₈-voir-FN / PN₁-épouse / PN₁-mari / PV₁-TAM-tomber
 ka-N-gyey
 PN₁₇-PN₉-ciel

117. **mwǎn á ntswis awúl nzuŋ, ngwân wú káns in**
Si un poussin emplit une casserole, sa mère est au fond.

☛ Ce proverbe se dit de quelqu'un qui avoue avoir agi seul alors que visiblement il n'en est pas capable. Cela appelle à la recherche des vrais commanditaires d'un délit.

mɔ-án / á / N-tswis / a-wúl / N-zuŋ / N-gwân
 PN₁-enfant / CONN / PN_{1n}-poule / PV₁-remplir / PN₉-marmite / PN_{1n}-sa mère
 wú / ká-N-s in
 être / PN₁₇-PN₉-fond

118. **ɪkyé ɪkyé lwôn**
Marcher petit à petit c'est toujours marcher.

☛ Il vaut mieux avancer petit à petit dans ce que l'on fait que de s'asseoir carrément.

ɪ-kyé / ɪ-kyé / la-wôn
 PN₁₄-lenteur / PN₁₄-lenteur / PN₁₁-marche

119. kɔːmekyé s lá nsâm, á t ú s aː vkyé

Une main prise dans les épines d'un palmier doit être retirée lentement.

☛ Si on se trouve dans une situation très embarrassante, il faut garder son sang-froid et en sortir calmement sans brusquer les choses. Sinon, on peut s'en sortir mais avec des conséquences catastrophiques pour soi-même.

k a-ɔ / mɔ-ε-kyé s / l á / N-sâm

PN₁₅-bras / PN₁₈-PN₅-épine / PP₅ / PN₉-palmier à huile

á-t ú-u s-a-a / v-kyé

PV_{2sg}-sortir-EXT_{caus}-FN-PFN / PN₁₄-lenteur

120. mbɪn ɛkélé ébwɛl, ɪkwɪb kewíye

La calebasse dans laquelle il y'avait du poivre ne perd jamais son odeur.

☛ Il est difficile d'abandonne complètement et en peu de temps ses vieilles habitudes. Le changement est quelque chose qui s'installe dans la durée.

N-bɪn / ɛ-kal-i / é-bwɛl / ɪ-kwɪb / ka-e-wa-í-e

PN₉-calebasse / PP₇-être-FN / PN₇-poivre / PN₇-odeur / NEG-PV₇-finir- FN - PFN

121. ñkáː akwódzú ukíl bwɛl, kǎdíye ŋnkɛr á muːr

Le pangolin, on le tue pour sa longue queue. Il ne mange jamais la nourriture d'autrui.

☛ Il y a des gens qu'on condamne gratuitement à cause de leurs apparences ou suite à des préjugés ou clichés, alors qu'en réalité, ils sont de simples innocents.

N-kaː / a-ku-o-dzú / u-kíl / bwɛl

PN_{1n}-pangolin / PV₂-TAM-PO₁-tuer / PN₃-queue / long

ka-á-dí-i-e / ŋ-nkɛr / á / mu-ur

NEG- PV₁-manger-FN- PFN / PN₃-chose / CONN / PN₁-personne

122. kínzɛ kínzɛ, kínkɛn kínkɛn

Ce qui est à toi est à toi ; ce qui est à autrui n'est pas à toi.

☛ Contente-toi de ce qui est à toi plutôt que de compter sur ce qui n'est pas à toi.

kí-nzɛ / kí-nzɛ / kí-nkɛn / kí-nkɛn

PP₇-SUB_{2sg} / PP₇-SUB_{2sg} / PP₇-autrui / PP₇-autrui /

123. útúŋ údya, útúŋ ubír nzál, lakwún lútúŋ layí kwŋn ?

Un parent mange, l'autre dort affamé, où se trouve l'affection parentale ?

☛ En famille, les parents doivent s'entraider.

útúŋ / ú-di-a / útúŋ / ú-bír / N-zál

PN₁₄-parenté / PV₁₄-manger-FN / PN₁₄-parenté / PV₁₄-dormir / PN₉-faim

la-kwŋn / la / útúŋ / la-yí / kwŋn

PN₁₁-affection / PP₁₁ / PN₁₄-parenté / PV₁₁-être / INTERR

124. ólin kădzí ngí mîs, ndzil εsyey akúté:l énkí ?

(Si) le Dioscorea praehensilis n'a pas d'yeux, avec quoi voit-il le chemin de l'Erythrophleum africanum ?

☛ Le *Dioscorea praehensilis* est une plante rampante qui se développe toujours en s'enroulant sur les branches d'arbres. Comme l'oiseau, dit-on, ne se pose pas sur un arbre inconnu, l'homme ne se fie pas à un inconnu.

ólin / ka-ă-dzí / ngí/mi-i s

PN₃-*Dioscorea praehensilis* / NEG-PV₁-être / ASSOC / PN₄-œil

N-dzil / ε-syey / a-kúté:l / é-nkí

PN₉-chemin / PN₇-*Erythrophleum africanum* / PV₁-TAM-voir / ASSOC / INTERR

125. ákwé yi mur, otsúŋ; ákwé yi mbwá, lábil.

(Si) tu pars avec quelqu'un, tu dois rendre compte ; avec un chien, tu dois l'appeler.

☛ Si un homme a une femme ou des enfants et qu'il leur arrive un problème, il doit en rendre compte aux autorités claniques. Contrairement à cela, si un homme traîne un chien, il ne fait que l'appeler pour le retrouver. Il n'a aucun compte à rendre.

a-kwé / yi / mu-r / o-tsúŋ / a-kwé / yi

PV_{2sg}-aller / ASSOC / PN₁-personne / PN₃-rapport / PV_{2sg}-aller / ASSOC

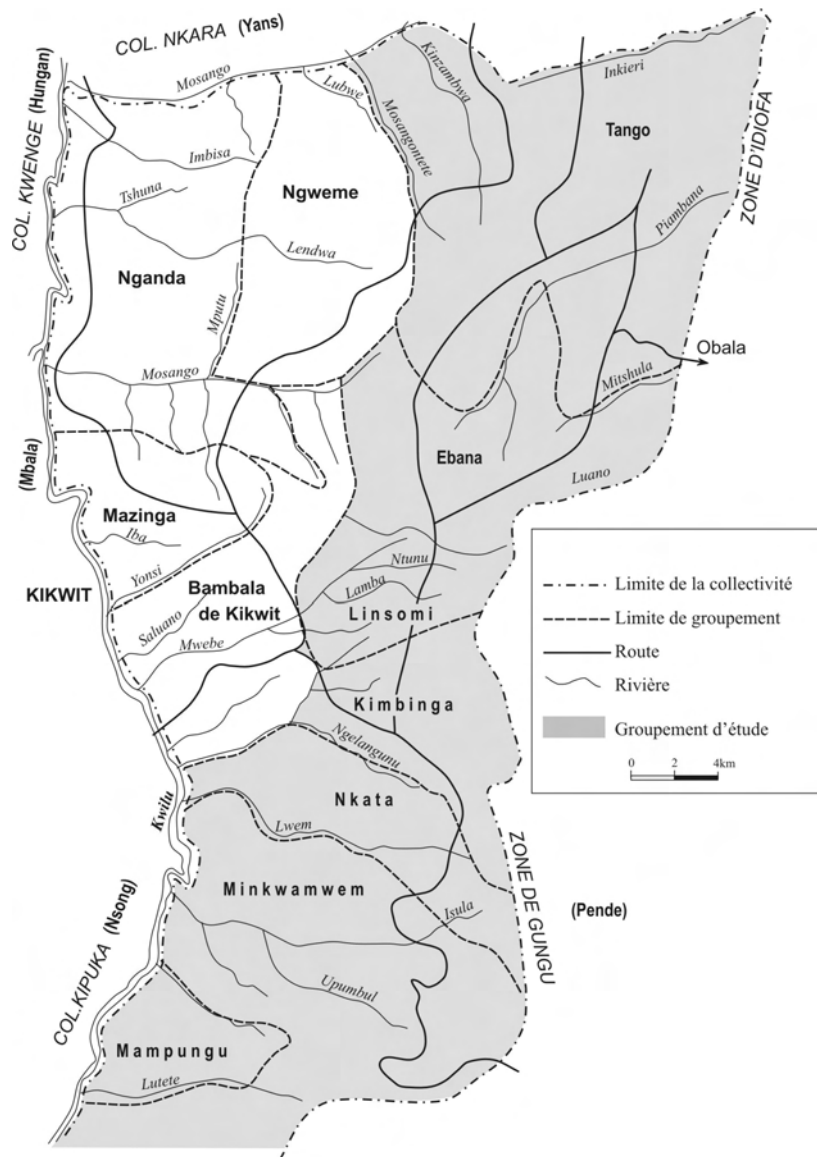
N-bwá / lá-bɪl

PN₁-chien / PN₁₁-cri

Références

- AREWA E. Ojo & DUNDES Alan. Proverbs and the Ethnography of Speaking Folklore. *American Anthropologist* (New Series) 66 (6) : 70-85.
- GUTHRIE Malcolm. 1971. *Comparative Bantu : An Introduction to the Comparative Linguistics and Prehistory of the Bantu Languages, Volume 2*. London : Gregg International.
- IKETSH MBUNG, C. 2003. Aspect didactique dans quelques proverbes de palabre mbuun, Secteur d'Imbongo. Mémoire de Licence. ISP de Kikwit
- KONI MULUWA, J. & BOSTOEN KOEN. 2007. Un recueil de proverbes nsong (RD Congo, bantu B85d). *Annales Aequatoria* 28 : 521-578.
- MUNDEKE OTOM'SI EBOK. 1979. Esquisse grammaticale de la langue mbuun (parler d'Eliob). Mémoire de licence. Lubumbashi : Université nationale du Zaïre.
- MUNDEKE OTOM'SI EBOK. 2006. Eléments de phonologie et de morphologie de la langue mbuun (B.87) : Approche structuraliste. Mémoire de DEA. Lubumbashi : Université de Lubumbashi.
- NGAL Georges. 2006. Les soleils des indépendances. In Papa Samba Diop (ed.), *Croire en l'homme. Mélanges offerts au professeur Georges Ngal*, 277-283. Paris : L'Harmattan.
- RODEGEM Firmin & BAPFUTWABO Jean. 1961. *Sagesse kirundi : proverbes, dictons, locutions usités au Burundi*. Tervuren : MRAC, *Annales Sciences humaines* 34.

Annexe 1 : Carte du secteur Imbongo



Annexe 2 : Tableau des classificateurs en mbuun

Classe	PN	PA	PV	PP	PO
1	mʊ, ʊ	ú, a	a, ɔ, ka	ú, o	mɔ, u, ɔ
1a	∅	ú, a	a, ɔ, ka	ú, o	mɔ, u, ɔ
1n	N	ú, a	a, ɔ, ka	ú, o	mɔ, u, ɔ
2	ba, a	bá, a	ba, a	bá, a	ba, a
3	mʊ, ʊ	ú	a	ú, o	u, o
4	mɛ, ɛ	mé	mi, mɛ, ɛ	mí, mɛ, ɛ	mɛ, ɛ
5	lɪ, ɪ, ɛ	lá	la, lɪ	lí, lɪ	li
6	ma, a:	á	a	má, a	ma, a
7	ɪ	ɛ, ɪ	kɛ, ki, ɛ	kɛ, ki	kɛ, ɛ
8	ɪ:, ɛ:	é:	ɛ:	ɛ:	ɛ:
9	N	N	ɛ	í, ɛ	ɪ
10	N	N	ɪ	í	ɪ
11	la	lá	la	lá	la
14	bɔ, ʊ	ʊ	ʊ	ʊ	ʊ
15	ka	ká	ka, e	ka	ka
16	pa	×	×	pa	×
17	ka, ɔ	×	×	ɔ	×
18	mʊ, ʊ	×	×	mʊ, o	×

Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren, Belgique)
 Université libre de Bruxelles (Belgique)
 jkonimul@ulb.ac.be
koen.bostoen@africamuseum.be

LES PREMIERES EXPLORATIONS ARABES DU
CONGO D'APRES UNE SOURCE OMANAISE :
le Juhaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār
de Saʿīd bin ʿAlī al-Muġīrī

Résumé

Les historiens s'intéressant à l'arrivée des premiers Arabes et Swahilis en Afrique centrale sont largement tributaires des sources occidentales, ou alors des témoignages arabes et swahilis recueillis et suscités par les Européens au 19^e et au 20^e siècle. Un chapitre du *Juhaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār*, un imposant livre à propos de la présence arabe en Afrique rédigé par l'Omanais Saʿīd bin ʿAlī al-Muġīrī à la fin des années 1930, nous livre la vision omanaise de l'arrivée des premiers Arabes et Swahilis dans l'est du Congo. Le présent article propose une traduction de ce chapitre et une confrontation des informations qu'il contient avec les sources européennes et africaines recueillies à l'époque coloniale et postcoloniale.

Mots-Clés : Congo – Maniema – islam – Oman – Swahilis – commerce.

Abstract

The sources at the disposal of the historians dealing with the first arrival of the Arab and Swahili traders in Central Africa are mainly Western sources, or African testimonies recollected by Westerners in the 19th and 20th centuries. A chapter of the *Juhaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār*, written in the late 1930 by Saʿīd bin ʿAlī al-Muġīrī, gives us the Omani point of view about these events. In this article, I intend to offer a translation of the text and to compare it with the information given by the European sources as well as the African testimonies collected during the colonial and post colonial periods.

Keywords: Congo – Maniema – Islam – Oman – Swahili – Trade.

1. Introduction

Les récits des premiers Européens explorant l'Afrique Centrale à partir de la côte orientale fourmillent de références à la présence des « Arabes » - essentiellement des Omanais – et des « Arabisés » – les musulmans africains de la côte et de l'intérieur. Ils nous donnent des informations intéressantes sur leur organisation commerciale et politique, ainsi que les noms de nombreux commerçants musulmans qui circulaient alors dans une zone allant de la côte orientale au Maniema.

Parallèlement, il existe également quelques sources arabes et swahilies à ce sujet. Toutefois, la plupart d'entre elles ont été suscitées – et éditées – par des Européens. Ainsi, le récit de la double traversée de l'Afrique par Sa'īd bin Ḥabīb al-'Afīfī de 1842 à 1860, fut recueilli par le consul anglais à Zanzibar.¹ Les récits de divers commerçants arabes et swahilis furent également récoltés puis édités par W. C. Velten, interprète officiel du gouverneur de l'Afrique orientale allemande de 1893 à 1896.² Quelques années plus tard, Ḥamad bin Muḥammad al-Murjabī, alias Tippu Tip, a rédigé son autobiographie suite aux encouragements du diplomate allemand Heinrich Brode (Bontinck, 1974 : 9). Mentionnons aussi le cas du récit de l'installation de 'Abdullah bin Sulaymān et de ses compagnons dans le nord-est de la Zambie, consigné par un administrateur britannique anonyme en 1913 (Roberts, 1967 : 241 sq).

Nous proposons ici la traduction d'une source similaire, si ce n'est qu'elle a cette fois été consignée puis transcrite par un historien omanais. Il s'agit en l'occurrence du récit des premières explorations arabes du Maniema tel qu'il est présenté par Sa'īd bin 'Alī al-Muġīrī dans son ouvrage « *Juḥaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār* », récit qu'il dit tenir de compatriotes qui auraient été contemporains de ces événements.

¹ Narrative of Said bin Habeeb, an Arab Inhabitant of Zanzibar, in *Transactions of the Bombay Geographical Society*, XV, 1860: 146 à 148.

² Velten, W. C., *Safari za Wasuaheli*, Göttingen, 1901 et *Desturi za Wasuaheli*, Göttingen, 1903.

2. L'auteur

Le šayḥ Sa'īd bin 'Alī al-Muġīrī est un historien renommé à Oman.³ Il naquit en 1882 à Falaj al-Mašāyih, dans le district de Ja'lān, situé dans la Province orientale (*al-Šarqiyya*) du sultanat d'Oman. En 1905, son père l'envoya chez son cousin le šayḥ Muhammad bin Jum'a bin 'Alī al-Muġīrī, à Pemba, *al-Jazīra al-Hadrā'* en arabe (littéralement « l'île verte »). Il finit par s'établir là-bas, mais il retourna à deux reprises à Oman, en 1905 puis en 1914, afin de rendre visite à son père. Il effectua par ailleurs le pèlerinage à la Mecque en 1911. Plus tard, en 1937, il accompagna le sultan de Zanzibar lors d'une visite officielle en Europe, à l'occasion du couronnement de Georges VI en Grande-Bretagne. Il mourut à Oman en 1958.

En dehors de son travail d'historien, Sa'īd bin 'Alī al-Muġīrī était aussi un propriétaire terrien, qui possédait des plantations de girofliers et de noix de coco, et qui participait à la vie politique de son île d'adoption. C'est ainsi qu'en 1932, il devint membre du Parlement de Zanzibar. Il a par ailleurs financé de son vivant la construction de divers monuments sur l'île : mosquée, école, oratoire...

3. Le livre

L'ouvrage intitulé « *Juḥaynat al-aḥbār fī tarīḥ Zinjibār* » (« Les sources fiables à propos de l'Histoire de Zanzibar ») est consacré à l'Histoire de la présence arabo-musulmane en Afrique de l'Est, en particulier à Zanzibar. Le manuscrit original contient 573 pages, basé sur différentes sources : les souvenirs et les expériences de l'auteur, les témoignages d'Omanais ayant vécu en Afrique – à travers les discussions et correspondance qu'il entretenait avec eux – mais aussi des sources livresques antérieures, européennes – les récits de voyage de R. Burton par exemple – et arabes – il a notamment bénéficié de documents qui lui furent confiés par le Sultan de Zanzibar Ḥalīfa bin Ḥarīb lui-même, tirés de sa bibliothèque personnelle.

Le livre, rédigé de manière manuscrite par l'auteur pendant les années 1938 et 1939, a été imprimé et publié à plusieurs reprises par le Ministère du Patrimoine national et de la culture d'Oman, la première édition remontant à 1979. L'intérêt de cet ouvrage est qu'il donne un écho original à

³ Sauf indication contraire, les informations concernant l'auteur et son ouvrage sont tirées de la préface à la première édition du *Juḥaynat al-aḥbār*, rédigée par 'Abd al-Mun'im 'Amir.

l'Histoire de l'Afrique, faisant le pendant aux sources européennes, d'autant plus que l'auteur n'aborde pas uniquement la présence arabe en Afrique, mais aussi la présence européenne – décrivant notamment le processus de colonisation, ou encore les conflits entre les Allemands et les Britanniques au Tanganyika par exemple. Il livre aussi ses observations personnelles sur l'influence européenne dans la région, y compris au sein de la communauté omanaise.

Un court chapitre de son livre, intitulé « un étrange récit à propos de l'Afrique de l'Est », est consacré à l'arrivée des premiers Omanais au Congo, événement qu'il décrit en se basant sur des témoignages oraux qu'il aurait recueillis auprès de vieillards ayant fréquenté directement ces premiers aventuriers omanais, d'où l'intérêt de ce texte. C'est de ce chapitre que nous proposons ci-après une traduction française intégrale.

4. « Un étrange récit à propos de l'Afrique de l'Est »

4.1. Remarques sur la transcription

Les noms d'origine africaine ne sont pas toujours aisément identifiables dans le texte arabe, en raison des difficultés de transcription. D'une part, l'arabe note les consonnes et les voyelles longues (ā, ī, ū), mais pas les voyelles brèves, qui sont par ailleurs au nombre de trois seulement (a, i, u). D'autre part, plusieurs phonèmes du swahili et des autres langues africaines n'existent pas en arabe, et sont donc rendus par d'autres phonèmes considérés comme proches, ce qui élargit encore les possibilités de lecture. Ainsi, *b* et *g* peuvent se lire respectivement [b] ou [p] et [g] ou [ng]. Quant au [g], il est généralement rendu tantôt par *q*, tantôt par *j*, ces deux graphèmes pouvant effectivement être prononcés ainsi en arabe dialectal. Enfin, l'auteur utilise parfois deux graphies différentes pour le même terme : *Bāḡamūyū* et *Bāj Mawyaw* pour Bagamoyo ou *Anyā Nagūra* et *Anyagūra* pour Vinya-Njara par exemple (voir plus bas).

4.2. Traduction

« Quelques vieux Arabes, qui ont connu directement les explorateurs arabes du continent africain, m'ont rapporté l'étonnant récit que je vous livre ici.

Sa'id bin Muḥammad al-'Aysari, Ḥabīb bin Sālīm al-'Afīfī et leur serviteur Sitaga (*Sītaqa*)⁴ furent les premiers Arabes à pénétrer au Congo (*al-Kūngū*). Puis vinrent Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Isa bin 'Abdallah al-Ḥarūsī, 'Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī, originaire de Sūr, à Oman, Kibonge (*Kibūnga*) et Muḥammad bin Aḥmad le Comorien, ami de 'Ubayd Allah bin Sālīm. Ils s'établirent d'abord à un endroit nommé Nyangwe (*Niyāngwa*), une ville du Congo, tandis que Jum'a bin Sālīm al-Kibrī, originaire de Nizwā à Oman, s'était installé à un endroit nommé Kombe (*Kūmba*)⁵, une autre ville du Congo.

Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Ubayd bin Sālīm al-Ḥadūrī, 'Isā bin 'Abdallah al-Ḥarūsī et son ami Kibonge le Comorien découvrirent un fleuve appelé Lualaba (*al-Qarāwa*) et le territoire qui le reliait au Lomami (*Rumāmī*) et à Kisangani (*Kisangānī*). Durant six mois, ces quatre hommes marchèrent avec leurs serviteurs en direction de l'Ouest, traversant fleuve sur fleuve, forêts et montagnes, parmi les lions sauvages, les grands éléphants hostiles et d'autres animaux sauvages, ainsi que parmi les Noirs⁶ sauvages et cannibales. Les Noirs, lorsqu'ils rencontrèrent ces Arabes portant des habits et ayant un autre teint qu'eux, leur demandèrent : « D'où venez-vous ? Etes-vous descendus du ciel ? ». Un jour, ces Arabes atteignirent un espace assez large et dégagé, près de la rive du fleuve, et ils y trouvèrent de l'ivoire, amassé comme s'il s'agissait de bois de chauffe. Ils firent halte et campèrent à cet endroit, qui s'appelait Kirundu (*Kirūdū*), puis ils montèrent leurs tentes qui les protégeaient de la chaleur comme du froid. Après s'être reposés, ils se mirent à rassembler l'ivoire⁷, car à l'époque l'ivoire n'était pas recherché par les gens [du pays] et même inconnu, et donc si un éléphant mourait ses défenses restaient à même le sol. S'ils chassaient un éléphant, ils en mangeaient la viande puis ils jetaient l'ivoire au loin, car pour eux les défenses ne valaient pas plus que les os. Mais lorsque les gens constatèrent que les Arabes rassemblaient l'ivoire, ils leur demandèrent : « Que voulez-

⁴ Nous indiquons entre parenthèses la transcription arabe de chaque nouvelle occurrence d'un terme africain.

⁵ Nous ne sommes pas parvenus à identifier ce toponyme. Peut-être est-ce une déformation de Kabambare ?

⁶ *Zunūj* (sg. : *zanjī*) dans le texte arabe.

⁷ Le texte arabe précise que l'ivoire est récolté *min al-zanājil*. Le dernier terme est obscur, peut-être s'agit-il d'une corruption de *zanājīr*, « chaînes », ou de *zunūj*, « Africains », ce qui donnerait « l'ivoire rassemblé à l'aide de chaînes » ou « l'ivoire rassemblé auprès des Africains ».

vous faire de ces os ? Nous avons mangé la viande de l'éléphant, et ces os ne peuvent même pas servir à construire une maison ». A quoi les Arabes répondirent : « Nous en avons besoin ». Alors quelques Noirs se mirent à les aider à récolter l'ivoire dans la savane et les forêts.⁸ Ils appartenaient à une tribu du Maniema (*Manyama*) qui s'appelle Bukusu (*Būkūsū*), et à une tribu voisine qui s'appelle les Basongola (*Usunqūra*), tous du Maniema, dont les chefs se nommaient Fawānba Sāmba. Ils étaient de teint rougeâtre et clair.

Les Arabes restèrent toute une année à Kirundu pour rassembler l'ivoire. Ils en récoltèrent tellement que les tas ressemblaient à des collines. Quelquefois, les habitants du pays venaient attaquer les Arabes pour les tuer puis les manger, mais l'un de leurs notables dit à ses amis : « Laissez-moi d'abord leur demander s'ils ont l'intention de s'installer dans notre contrée et estimer leur armement ». Leur chef se rendit donc chez les Arabes et il leur demanda d'abord quelle était l'arme qui leur avait permis de pénétrer dans cette contrée sauvage. 'Isa bin 'Abdallah al-Harūsī lui répondit : « Si tu veux connaître les armes et la force qui nous ont permis d'arriver jusqu'ici, reviens ici demain avec vingt des meilleurs hommes de ton peuple, tandis que le reste de tes hommes se tiendra à distance ». Alors le chef répondit « *tah* », ce qui signifie « d'accord », puis il retourna auprès de son peuple et il les informa de la réponse des Arabes. Alors ils se séparèrent et s'éloignèrent jusqu'au lendemain, au moment du rendez-vous avec les Arabes. Ils vinrent tôt au rendez-vous, encore plus nombreux que la veille, avec des représentants de tout le Maniema. 'Isā dit aux compagnons du chef : « Je veux les quatre hommes les plus grands parmi vous ». Ceux-ci se présentèrent à lui, et il leur demanda : « Que voulez-vous de nous ? », à quoi ils répondirent : « Nous voulons savoir quelle est votre arme, comment l'utilisez-vous pour abattre un éléphant ou pour tuer un homme ».

Les Arabes avaient un fusil avec eux, qu'on appelle *guma guma*, dont le projectile a la taille d'un citron, conçu spécialement pour abattre

⁸ Dans ses mémoires, Tippo Tip rapporte un récit similaire quant à l'absence de valeur marchande attribuée à l'ivoire lors de son arrivée dans le Maniema : « Ici les indigènes ne savaient pas encore que l'ivoire avait une valeur commerciale. Au Rumami, quand on abattait un éléphant, on mangeait la viande ; les défenses, on les mettait dans les cases pour en barricader l'entrée ; avec d'autres, on faisait des pilons pour réduire les bananes en pâte dans les mortiers ; d'autres servaient à faire des trompes, tandis que d'autres encore étaient tout simplement jetées en forêt (...) » (Bontinck, 1974 : 110). L'ivoire récupéré de la carcasse d'un éléphant et non juste après sa mise à mort est appelée *ivoire mort*, et est considéré comme étant de moindre qualité car plus dur et donc plus difficile à travailler.

l'éléphant. 'Isa leur dit alors : « Apportez-moi un récipient plein de terre et d'herbe et une tête de chèvre », ce qu'ils firent. Puis il leur dit : « Placez le récipient et la tête de chèvre éloignés l'un de l'autre. Quant à vous disposez-vous en rang, mais ne vous mettez pas dans le champ du récipient et de la tête de chèvre, mettez vous sur les côtés, à gauche et à droite », ce à quoi ils répondirent « tah », c'est-à-dire « d'accord ». Ils se disposèrent alors en rangs, comme une nuée de sauterelles, et ils mirent le récipient et la tête de chèvre au loin, comme l'avait ordonné 'Isā, puis ils regardèrent ce qu'il allait faire. Après un bref instant, 'Isā prit le fusil et le régla en visant la cible, puis il tira en direction du récipient et de la tête de chèvre en même temps, et il les atteignit. Les Noirs furent vraiment surpris, et lorsqu'il repoussa son arme ils se jetèrent au sol, effrayés. Certains s'enfuirent même de peur.

'Isā leur dit : « Voyez donc l'effet de notre arme ». Le coup de feu avait même résonné dans les montagnes alentour, de même que dans le cœur des Noirs, lesquels tremblaient de terreur. La balle avait touché le récipient et la tête de chèvre, et avait même coupé quelques branches des arbres. Trois jours plus tard, trois Noirs vinrent les voir en leur disant : « Nous sommes les chefs de cette contrée, vous êtes désormais sous notre protection, les seuls êtres que vous devez craindre ici sont les lions, les éléphants et les autres bêtes sauvages ».

Les Arabes amassèrent alors de grands tas d'ivoire. Le tas d'ivoire rassemblé par 'Ubayd Allah bin Sālim al-Ḥadūrī était tellement grand qu'il lui fallait une échelle pour en atteindre le sommet. Un beau jour, il prit sa natte, l'étendit au pied de son tas d'ivoire, se jeta dessus et se mit à chanter de joie. L'un de ses compagnons l'interpella : « Mais qu'est-ce qui te prends, 'Ubayd ? Tu chantes alors que nous sommes dans cette contrée sauvage, que nous sommes sur la route depuis des mois sans même savoir exactement où nous trouvons ».

'Ubayd lui rétorqua : « Si Dieu nous vient en aide dans ce pays et que nous parvenons à retourner sur la côte sains et saufs, avec tout ce que nous avons amassé, nous aurons largement de quoi vivre jusqu'à la fin de nos jours. Maintenant, laisse-moi me remémorer les beaux jours passés à Ṭīwī et à Ṣūr⁹ ».

Un autre jour, 'Isa bin 'Abdallah al-Ḥarūsī alla chez ses compagnons et leur dit : « L'un d'entre vous veut-il encore amasser plus d'ivoire ? », à

⁹ Ṣūr est un port situé à 300 km au sud-est de Mascate, à Oman. Ṭīwī se trouve à 30 km de Sur.

quoi ils répondirent : « Non, nous en avons assez ». Puis il leur dit : « Savez-vous dans quelle partie du monde nous nous trouvons ? ». Ils répondirent : « Non, nous ne le savons pas ». Il reprit : « J'ai une idée ». « Laquelle ? ». « Construisons une embarcation ». Or, ils avaient emporté avec eux du matériel de menuiserie : des scies, des haches, des clous... Car les gens qui sont habitués à naviguer ont toujours avec eux le matériel de voyage nécessaire sur terre comme sur mer. Ils se mirent alors à construire cette pirogue. Quant ils eurent fini, six de leurs serviteurs la portèrent sur le dos jusqu'au rivage. Puis ils écrivirent un message sur une peau de chèvre, utilisant une encre végétale. Ils dirent aux serviteurs : « Allez sur l'autre rive, et cherchez après l'endroit d'où nous sommes venus, appelé Vinya Njara (*Anyāqūra*).¹⁰ Si par l'aide de Dieu vous arrivez là-bas sains et saufs, expliquez où nous sommes et ce qui nous est arrivé à Sitaga, qui est le serviteur de Ḥabīb bin Sālīm al-‘Aḥḥī ». Les six Africains se dirigèrent vers l'est. Le serviteur Sitaga n'avait plus aucune nouvelle de ses maîtres et ne savait même pas où ils étaient. La nouvelle de leur absence s'était répandue et avait même atteint Zanzibar, puis Oman, et les gens avaient imaginé qu'ils étaient tous morts, si bien qu'à Oman comme à Zanzibar on avait déjà organisé les funérailles de Nāsir bin Sayf al-Mi‘marī et de ses compagnons. On raconte qu'ils avaient été absents durant quatre années, et leur serviteur Sitaga avait imaginé que les lions avaient mangé ses maîtres, ou encore que les Maniema les avaient mangés. Cependant, il avait envoyé des hommes jusqu'au bord du fleuve. Mais par un heureux hasard, les envoyés des Arabes rencontrèrent les envoyés de leur serviteur Sitaga, à Arua (*Arwah*), sur le fleuve même.

Les hommes se rencontrèrent après plusieurs jours de voyage le long du fleuve et ils échangèrent leurs informations. Puis ils décidèrent de se rendre tous ensemble chez Nāsir bin Sayf al-Mi‘marī. Ils se rendirent donc à l'endroit où se trouvaient les Arabes, appelé Kirundu. Entre-temps, les Arabes avaient décidé de fabriquer chacun une pirogue, afin d'emmener autant d'ivoire que possible avec eux. Lorsque tous les messagers les avaient rejoints et les informèrent de la manière dont s'était déroulée leur mission, Nāsir bin Sayf, ‘Ubayd bin Sālīm et ‘Isā bin ‘Abdallah décidèrent de quitter cette contrée sauvage pour retourner vers leur étape précédente. Ils montèrent alors sur leurs pirogues en y plaçant autant d'ivoire que possible. Quant à ‘Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī, il avait laissé son compagnon

¹⁰ Vinya Njara ou Kasuku, à mi-chemin entre Riba-Riba et Kirundu, sur la Lualaba.

Kibonge dans la contrée – dans laquelle ont avait placé un étendard rouge – pour qu'il la dirige.

Kibonge le Comorien devint donc le gouverneur de cette grande région du Congo, sous les ordres du šayh 'Ubayd bin Sālim. Mais les Arabes rencontrèrent encore de nombreuses difficultés, voyageant jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils arrivent, sains et saufs et heureux, au village de Vinya Njara (*Anyā Nağūra*).

Après leur voyage de Vinya-Njara, arriva un homme nommé Mwenye Mohara, un Bū Rumādī venu de la région de Dar es Salam. L'homme, accompagné de dix personnes, dit au serviteur Sitağa : « Je veux que tu me donne un endroit où je pourrais m'installer ». Il l'autorisa à s'installer dans la région et il lui donna la partie ouest du village de Vinya-Njara, séparée du reste une rivière. Mwenye Mohara acquit alors beaucoup de pouvoir et devint le maître des Noirs, il était désormais le voisin des šayhs Nāsir bin Sayf et 'Isā bin 'Abdallah, et son pays était encore plus développé que celui des Arabes.

Revenons à l'épisode de l'ivoire qui était resté à Kirundu. Ils se mirent à le ramener dans leur village de Vinya-Njara, jusqu'à la dernière pointe. Puis ils transportèrent encore une fois leur cargaison à Bagamoyo (*Bāğamūyū*), dans le district de Dar es Salam¹¹, puis à Zanzibar, où ils vendirent le tout à un très bon prix, Dieu les ayant ainsi récompensés de leurs efforts. Puis, 'Isā bin 'Abdallah quitta Vinya-Njara pour s'installer à un endroit appelé Kambare (*Kambāra*). 'Amīr bin Ḥamad al-Hārithī, qui avait été le meneur du groupe, s'installa avec lui, tandis que le šayh Nasir bin Sayf al-Mi'marī s'installa dans un lieu appelé Uvira (*ūfira*), une île située non loin d' Ujiji (*al-Ujījī*).

Mon informateur a ajouté que Muḥammad bin Sa'īd al-Murjabī, Muḥammad bin Ḥalfān al-Barwānī et Hamīd bin Muḥammad al-Murjabī s'étaient associés pour rassembler des richesses et découvrir de nouveaux endroits, mais qu'ils sont arrivés dans le Maniema après les gens que nous avons cités plus haut.

Muhammad bin Sa'īd pénétra dans le Maniema et en contrôla plusieurs parties, il devint le maître d'une grande partie du Congo, mais toujours sous l'autorité du sultan de Zanzibar. Quant à Muhammad bin Ḥalfān, il avait conquis Ujiji, qu'il contrôlait désormais. Les deux hommes se mirent à

¹¹ L'auteur nomme la ville *Bandar as-Salām*, le « port de la paix » - *Dār as-Salām* signifiant en arabe « la cité de la paix ». Sur l'appellation de Bandar as-Salām, voir Hartnoll, 1937 : 117.

guerroyer dans le Maniema et à amasser une grande fortune. Ils bénéficiaient à Ujiji et au Congo d'un grand pouvoir et de nombreux biens. Puis vinrent Ḥabīb bin Salīm al-Ḍanakī, Sālīm bin Muḥammad Al-Hudaylī, Ḥamīd bin Rāšid al-Murjabī, Šābūr le serviteur de la famille Sa'd, Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī, puis Sa'īd et Sālīm les fils de Sulṭān bin Sālīm al-Ġaythyān, qui étendirent leur pouvoir sur le Maniema, tandis que Simba (*Sīmbā*), le *mawlā* de Sa'īd bin Ḥabīb al-'Afīfī, contrôlait Tanga Yanga (*Tāngā Yāngā*), également dans le Maniema.

Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī, lui, contrôlait Kasongo (*Kasūngū*) et les contrées qui en dépendaient. Il y construisit de hautes maisons et y fit régner l'ordre. Ḥalfān bin Zāhir al-Riyāmī, 'Alī bin Sālīm al-Ḥirāsī, Sa'īd bin Sālīm et 'Alī bin Jum'a al-Kinānī s'y installèrent aussi, tandis que Sa'īd et Sālīm, les fils de Sulṭān bin Sālīm al-Ġaythyān allèrent habiter près de Kasongo, avec un groupe de Baloutches. Ḥalfān bin Zāhir al-Riyāmī y édifia une très grande demeure, que les Belges voulurent racheter au prix de quinze milles¹², ce qu'il refusa. Mais lorsque les Arabes furent chassés de cette région et que le gouvernement belge l'occupa, la maison fut habitée par l'un de leurs hommes.

Ensuite, Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī alla du Congo à Ujiji, sur la route vers la côte, et il y resta deux mois, puis il retourna à sa station. Sur le trajet, il passa par Tabora (*Tābūra*), puis se dirigea vers Ujiji, emportant environ cinq cents esclaves avec lui. Il y avait entre Tabora et Ujiji un fleuve appelé Malagarasi (*Marajarās*), où résidait un chef noir qui ne laissait passer aucun Arabe, sauf s'il lui payait une importante caution.¹³ Ce chef était puissant et avait de nombreux hommes sous ses ordres.

Lorsque Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī arriva à cet endroit et qu'il voulut payer au chef la caution qu'il exigeait habituellement des Arabes, le chef en question refusa. Il resta donc plusieurs jours à tenter de l'amadouer et à demander une audience, mais ses démarches étaient vaines. Ḥamīd, qui était accompagné d'un grand nombre de serviteurs, était très en colère contre ce chef et, touché dans sa fierté et son honneur proprement arabes, il décida de lui déclarer la guerre. Ils se livrèrent un combat qui dura plusieurs jours, mais Ḥamīd comprit que l'armée de l'ennemi était supérieure en nombre et

¹² La monnaie n'est pas précisée, il s'agit probablement de thalers à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche-Hongrie, en cours à l'époque dans la région (Bontinck 1974 : 187 n. 37).

¹³ Allusion au *hongo*, droit de passage payé par les caravanes aux chefs locaux pour franchir leurs territoires.

qu'il ne pourrait par conséquent pas le défaire. Il envoya donc un message, par une autre voie, à Muḥammad bin Ḥalfān al-Barwānī, à Ujiji, l'informant de ce qui s'était passé et lui demandant de l'aider à vaincre ce chef tyrannique.

Muhammad rassembla rapidement une armée importante à Ujiji et dans les environs, et il marcha jour et nuit jusqu'à ce qu'il rejoigne Ḥamīd, accompagné de son armée. Ils attaquèrent immédiatement le chef, qui se replia. Les Arabes occupaient de larges portions de son territoire, tandis que lui s'était retranché dans son *boma*. Muḥammad poussa alors un grand cri de guerre à ses hommes : « *bānda šarwah* », qui se dit *maliza* [en kiswahili], soit « Achevez ce qu'il reste ». Le chef de l'armée était un esclave de Muḥammad bin Ḥalfān répondant au nom de Kakono (*Kakūnū*). Ils attaquèrent très tôt à l'aube, et le soleil n'était même pas encore levé que les Arabes occupaient déjà tous les territoires du chef. Depuis lors, *Maliza* devint le surnom de cet homme intrépide qu'était Muḥammad bin Ḥalfān.

Une fois cette guerre terminée, Muḥammad bin Ḥalfān et Ḥamīd bin Muḥammad retournèrent à Ujiji, tandis que Muḥammad continua sa marche à travers le Congo. Muḥammad bin Ḥalfān et Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī étaient désormais les deux personnages les plus influents de la région, ayant joué le rôle le plus important dans la conquête de l'ensemble du Maniema. Ces deux hommes jouèrent en outre un grand rôle dans la guerre de résistance contre les Belges, comme l'a retenu l'Histoire.

On raconte aussi que Sālim bin Ḥabīb al-ʿAfifī et Muhammad bin Saʿīd al-ʿAysarī se rendirent à un endroit nommé Warda (*Warda*), à l'intérieur du Congo, où ils découvrirent une source de laquelle coulait de l'eau mêlée à de l'or. Ḥabīb récolta de l'or de cette source pour une valeur de quatre mille riyals, tandis que Muḥammad en récolta pour une valeur de mille riyals. Ils projetèrent alors de creuser cette petite source pour en augmenter le débit et en tirer encore plus d'or. Mais lorsqu'ils commencèrent les travaux, l'eau diminua jusqu'à ce que la source se tarisse et qu'il n'en sorte plus qu'une argile verdâtre. Cette situation illustre bien notre proverbe omanais : « celui qui veut tout, perdra tout ».

On raconte aussi qu'il y avait à Kasongo une mine de fer qui permettait aux habitants de fabriquer des lances et des haches, et une autre mine encore située à un endroit appelé « Safana Safana ».

A l'époque, on payait une piastre pour une esclave ou pour six esclaves mâles. Le paiement était effectué en tissu ou en perles. C'est ainsi que se termine notre étrange récit, Dieu a créé des choses étonnantes.¹⁴

Quant aux découvertes faites par les Arabes dans l'Unyamwezi (*īnmwanzīyya*), elles eurent également un grand impact sur les tribus arabes, car cette région est très proche de la côte à partir de laquelle démarraient les caravanes se rendant dans l'intérieur du continent. Les Arabes se dispersèrent donc dans tous les coins de l'Unyamwezi, et y fondèrent leur capitale – Tabora – point névralgique de leur commerce et de leurs expéditions. Cette ville devint pour eux un centre de première importance, point de départ de leur commerce en Ouganda (*ūḡandā*), vers le nord, à Ujiji dans le sud, au Congo à l'ouest et dans l'Ururi (*ūrūrī*) au sud.

A l'époque arabe, les deux ports principaux desquels partaient les caravanes allant dans l'intérieur du continent africain étaient Bagamoyo et Pangani (*Bangānī*). Ces deux villes étaient situées près de la capitale, Zanzibar, où l'on rassemblait les marchandises. Lorsque l'Allemagne prit Dar es Salam comme capitale de ses colonies africaines et y installa le chemin de fer, Pangani et Bagamoyo déclinèrent. On y établit deux garnisons, et les prix des marchandises périclitèrent, toute l'activité commerciale s'étant déplacée vers Dar Es Salam. Gloire à l'Eternel, Celui qui accomplit tout ce qu'il veut. »

5. Commentaire

5.1. Les sources de l'auteur

L'auteur dit tenir ces récits de « quelques vieux Arabes, qui ont connu directement les explorateurs arabes du continent africain », hélas il ne fournit ni leurs noms, ni la date à laquelle il les a rencontrés. Il a dû recueillir ses informations entre 1905, date de son arrivée à Pemba, et 1938-1939, date de la rédaction de son livre. Si l'on considère que les événements auxquels il fait référence se sont déroulés entre 1860 et 1870 – période généralement avancée par les auteurs européens à propos de l'arrivée des Arabes dans le Maniema, en se basant sur les témoignages de Livingstone, Stanley, Cameron et les autres Européens ayant visité la région à partir de la même

¹⁴ *li-llahi fī ḥalqī-hi shu'ūn*, littéralement « Dieu a créé toutes sortes de choses ». Expression souvent utilisée pour clôturer un récit étrange.

époque – il a dû les recueillir auprès de gens nés au plus tard vers 1840 ou bien auprès de gens plus jeunes ayant eu l'occasion de fréquenter les « explorateurs » arabes de la génération précédente.¹⁵ Le fait qu'il se soit basé sur des témoignages de gens ayant connu les héros de son récit est donc tout à fait plausible.

5.2. Les faits

Al-Muġīrī considère que l'exploration du Congo par les Omanais et les Swahilis s'est faite en plusieurs vagues successives. Il y eut d'abord Sa'id bin Muḥammad al-'Aysari, Ḥabīb bin Sālīm al-'Afīfī et leur serviteur Sitaga, qui furent suivis par Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Isa bin 'Abdallah al-Ḥarūsī, 'Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī, Kibonge et Muḥammad bin Aḥmad le Comorien. Les premiers établissements de ces Arabes furent Nyangwe et Kombe. Ensuite, Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Isa bin 'Abdallah al-Ḥarūsī, 'Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī et Kibonge découvrent le fleuve Lualaba et le territoire le reliant au Lomami et à Kisangani, et vont jusqu'à Kirundu. Kibonge reste à Kirundu, qu'il administre, tandis que ses trois compagnons retournent à Nyangwe. Mwenye Mohara arrive ensuite et s'installe dans la région de Vinya-Njara, avec l'autorisation de Kibonge. Puis, 'Isā bin 'Abdallah et 'Amīr bin Ḥamad al-Ḥārithī fondent Kambare et Nāsir bin Sayf al-Mi'marī s'installe à Uvira. Ce n'est qu'après ces événements que Muḥammad bin Sa'id al-Murjabī, Muḥammad bin Ḥalfān al-Barwānī et Ḥamīd bin Muḥammad al-Murjabī – le fameux Tippo Tip – s'installent dans la région. Après eux viendront encore d'autres commerçants, comme Ḥabīb bin Sālīm al-Ḍanakī, Sālīm bin Muḥammad Al-Hudaylī, Ḥamīd bin Rāšid al-Murjabī, Sa'id et Sālīm les fils de Sulṭān bin Sālīm al-Ġaythyān.

5.3. L'identification des anthroponymes, toponymes, hydronymes et ethnonymes

Les Omanais sont généralement cités par al-Muġīrī par leur prénom, suivi de l'expression *bin* (« fils de ») et du prénom de leur père, ainsi que par leur *nisba*, c'est-à-dire leur nom de famille, généralement lié à leur tribu ou leur village d'origine à Oman : Amīr bin Ḥamad al-Ḥārithī, Ḥamīd bin

¹⁵ L'auteur utilise le terme *'āṣarū*, qui signifie littéralement « être contemporain, vivre à la même époque ».

Muḥammad al-Murjabī, ‘Isā bin ‘Abdallah al-Ḥarūsī... Quelques-uns sont mentionnés soit selon leur nom swahili, soit selon leur surnom local. C'est le cas de Kibonge – qui s'appelait en réalité Ḥamad bin ‘Alī – et de Mwenye Mohara.

La grande majorité des Omanais et des Swahilis cités par Al-Muḡīrī sont connus par ailleurs, soit via les récits des voyageurs occidentaux comme Burton, Stanley ou Cameron, puis des administrateurs européens, soit via l'autobiographie de Tippu Tip. Nous reviendrons plus loin sur les principaux personnages du récit de l'historien omanais.

En ce qui concerne les toponymes et les hydronymes africains, la plupart d'entre eux sont aisément reconnaissables, car ils sont proches ou identiques des noms utilisés ensuite par l'administration coloniale puis par les états africains indépendants. Bien qu'un peu altéré, Al-Qarāwa – Al-Garāwa dans sa prononciation dialectale – est aisément identifiable comme étant le Lualaba : Cameron rapporte les graphies Ugarowwa et Ugarowwa pour ce fleuve, précisant qu'il s'agissait là de la prononciation arabe (Cameron, I : 310), Stanley fait la même observation sous la forme Agarowa (Stanley, Despatches, 339), tandis que Livingstone note le nom arabe et ngwana du fleuve comme étant Ugarowa ou Logarawa (Livingstone, I, 226). De même, le Rumāmī est forcément le Lomami, l'alternance entre r et l étant fréquente dans les langues bantoues. Dans son autobiographie, Tippu Tip utilise d'ailleurs la même graphie pour nommer ce fleuve (Bontinck, 1974 : 87 et n. 239). Quelques noms comme Al-Warda sont tout de même plus problématiques.

A propos des ethnonymes du Maniema, Al-Muḡīrī cite les Bakusu et les Basongola, deux populations du Maniema, très tôt en contact avec les musulmans et d'ailleurs largement islamisées. Il utilise également parfois le terme Maniema pour désigner les habitants de la région du même nom. Il précise aussi que parmi les « explorateurs » omanais figuraient deux Comoriens (*Anjazījī* dans le texte arabe, *mwangazija* en swahili), Muḥammad bin Aḥmad et Kibonge (voir plus haut). Quelques Comoriens figuraient effectivement parmi les commerçants musulmans installés dans le Maniema, cités par Tippu Tip et par de nombreux Européens (voir notamment Bontinck, 1974 : 295 n. 89 bis). Un dernier groupe, ni arabe, ni africain, est mentionné par l'auteur, qui dit que les deux fils de Sultān bin Sālim al-Ġaythyān s'installèrent à Kasongo « en compagnie d'un groupe de Baloutches ». Ces derniers, originaires du Baloutchistan, et plus précisément du Makrān (aujourd'hui au Pakistan), province autrefois sous domination

omanaise, étaient appréciés à Oman pour leur qualités militaires. Un premier groupe de Baloutches s'installa à Zanzibar en 1837 en tant que gardes du corps du Sultan (Topan, 1996 : 643). Ensuite, d'autres se rendirent à l'intérieur du continent, escortant notamment les caravanes. Ils sont encore nombreux aujourd'hui à Oman comme en Afrique, notamment à Mombasa.

Quant aux divers termes en langues africaines cités par l'auteur, il ne nous a pas été possible de les identifier. L'auteur ne mentionne pas la ou les langues auxquelles il fait allusion. Par ailleurs, leur notation en arabe et le fait qu'il ne les a pas relevés lui-même a probablement contribué à leur altération – si tant est qu'il ne s'agit pas de digressions imaginées par l'auteur ou ses informateurs, à l'image de quelques-uns des toponymes précités.

5.4. Le récit d'Al-Muġīrī face aux sources coloniales européennes et à la tradition orale africaine

Plusieurs explorateurs européens du Congo mentionnent la présence de commerçants omanais arrivés quelques années avant eux, en particulier Livingstone, Stanley, Cameron, Burton et Wissmann (voir bibliographie). ensuite, des administrateurs belges de l'Etat Indépendant du Congo puis du Congo belge et des religieux ont également fourni des informations sur les premiers Omanais et Swahilis au Congo, en se basant sur les traditions orales locales. Citons par exemple les sœurs blanches (1948) pour Kasongo, Dallons et Cornet (1949 : 525 sq) et Graeffe (1955) pour Nyangwe et Weis (1959) pour Uvira.

Après la période coloniale, des enquêtes similaires ont été faites auprès de musulmans de Kisangani (Rzewuski, 1974 et Bibeau, 1975) et de Kasongo (Luffin, 2007), mais l'écart chronologique rend ces dernières sources difficilement utilisables pour l'étude des premiers temps de la pénétration musulmane dans la région.

Selon Al-Muġīrī, Sa'īd bin Muḥammad al-'Aysari, Ḥabīb bin Sālīm al-'Afīfī et leur serviteur Sitaga, ainsi que Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Isa bin 'Abdallah al-Ḥarūsī, 'Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī, Kibonge et Muḥammad bin Aḥmad le Comorien furent les premiers à arriver au Maniema et à s'installer à Nyangwe. Dans la *Maisha*, Tippo Tip mentionne pour la première fois Nyangwe lors de son troisième voyage, de 1870 à 1882. Il mentionne Mwinyi Dungumbi, Sa'īd bin Ḥabīb al-'Afīfī et 'Ubayd Allah bin Sālīm al-Ḥadūrī et Mwinyi Mohara comme étant les personnalités importantes de la ville (Bontinck, 1974 : 98).

Les informations recueillies par les Belges sont un peu différentes. D'après Wauters, Nyangwe fut fondée par Mwenye Mohara et le grand-père de Tippu Tip, Rajab bin Muḥammad al-Murjabī (Wauters, 1894 : 17). Selon Graeffe, ce fut Abed ben Salim, accompagné de Manara, Pene Senga et de son frère Simba, originaires de la région de Tabora, et de Dungumbi, appelé aussi Lembalemba, un métis, qui arrivèrent les premiers à Nyangwe. Plus tard, ils furent rejoints par Said ben Abedi et Mohara (Graeffe, 1955 : 6). Selon Dallons et Cornet, c'étaient des Arabes venus de Kabambare – Manara, Dungumbi et Abedi bin Salum – envoyés par Tippu Tip avec des esclaves et des étoffes (1949 : 525 sq). La seule personne commune aux trois récits est 'Ubayd Allah bin Sālim al-Ḥadūrī – Abed ben Salim ou Abedi ben Salum dans les sources européennes. Le personnage est bien connu des premiers voyageurs occidentaux. Livingstone le rencontra à Nyangwe en 1871, de même qu'après lui Cameron en 1874, Stanley en 1876 et Wissmann en 1882. Wissmann écrit lui aussi qu'il est le fondateur de Nyangwe, où il serait arrivé en 1860 (Bontinck, 1974 : 250 n. 280). Le problème posé par les autres noms recueillis par Graeffe et Dallons et Cornet est qu'il s'agit des surnoms swahilis de ses compagnons, et que les autres sources ne mentionnent pas leurs équivalents arabes. Dungumbi par exemple est bien connu des historiens, mais on ignore son nom arabe. On pourrait imaginer que Muhammad Al-'Aysari ou 'Isā bin 'Abdallah al-Ḥarusī, inconnus par ailleurs et apparemment personnages importants, n'étaient autre que Dungumbi et Manara, mais rien ne permet de l'affirmer. Concernant les autres personnages cités par Al-Muḡīrī, on connaît bien Kibonge le Comorien, sur lequel nous allons revenir un peu plus loin, quant à Ḥabīb bin Sālim al-'Afīfī, il s'agit très probablement du père de Sa'īd bin Ḥabīb al-'Afīfī, mentionné plus haut, qui effectua la double traversée de l'Afrique, se rendant de Zanzibar à Benguela, en Angola, avant de retourner à Zanzibar, de 1842 à 1860. Nāsir bin Sayf al-Mi'marī n'est pas connu par ailleurs, par contre plusieurs sources occidentales citent des membres de la famille al-Mi'marī en Afrique centrale, notamment Sa'īd bin Sayf al-Mi'marī, surnommé Kipanda, actif sur les bords du Lac Victoria – très probablement son frère, vu l'articulation de son nom.

Concernant Kirundu et Kisangani, ce furent Nāsir bin Sayf al-Mi'marī, 'Ubayd bin Sālim al-Ḥadūrī, 'Isā bin 'Abdallah al-Ḥarusī et Kibonge le Comorien qui, selon Al-Muḡīrī, découvrirent le fleuve Lualaba et le territoire qui le reliait au Lomami et à Kisangani. Après la découverte, Kibonge resta à Kirundu, qu'il administra pour le compte de 'Ubayd bin

Sālim. Les sources européennes des années 1880 décrivent effectivement Kibonge comme le chef de Kirundu, qui fut fusillé le 1^{er} janvier 1895 par les forces de l'EIC, suite au meurtre d'Emin Pasha (Bontinck, 1974, 295 n. 89bis). Pour la suite, le texte est plus obscur : l'auteur nous dit que Nāsir bin Sayf al-Mi'marī et ses compagnons découvrirent « le territoire reliant le Lualaba au Lomami et à Kisangani », il ne nous dit pas pour autant qu'ils sont allés jusqu'à Kisangani. Or les sources orales africaines notées par Bibeau considèrent que c'est un certain Bwana Mkubwa Masaba – surnom swahili d'un Arabe non identifié – qui fut le premier blanc à arriver à Kisangani. Il venait de Kasongo et était l'associé de Bwana Nzige. Il était accompagné de Salamu ben Ali, Saidi ben Abedi, Amisi ben Selemani, Abdallah Mbaruku, ainsi que des Nyamwezi, des Swahili et des Maniema (Bibeau, 1975 : 186). Aucun de ces noms ne correspondent à ceux cités par Al-Muğīrī. Par contre, selon Livingstone, Dungumbi et ses hommes avaient quitté Nyangwe en 1872 pour se rendre jusqu'au Lomami. Or, dans le récit d'Al-Muğīrī, la seule personne non identifiée par ailleurs et mentionnée à la fois dans l'aventure de Nyangwe et dans celle de la Lomami est plutôt 'Isā bin 'Abdallah al-Harusī, ce qui va dans le sens de l'identification de ce personnage à Dungumbi (Livingstone, II, 187).

On retrouve aussi un parallèle intéressant entre le récit de la démonstration des armes à feu, décrit par Al-Muğīrī et un récit similaire rapporté par Dallons et Cornet. Plusieurs éléments sont identiques dans les deux récits : la demande émane des chefs locaux, qui n'ont jamais vu d'armes à feu auparavant ; on utilise une chèvre comme cible ; les indigènes s'enfuient, effrayés par la détonation. Mais il y aussi quelques différences : selon Al-Muğīrī, la démonstration était orchestrée par 'Isa bin 'Abdallah al-Harusī et eut lieu à Kirundu alors que selon les deux Belges elle se déroula à Nyangwe et c'était Manara qui en fut l'auteur.

Al-Muğīrī ne parle de Kasongo qu'à partir de l'époque de Tippu Tip et ne dit rien des premiers Arabes s'y étant rendus, ce qui est dommage car nous avons plusieurs récits locaux recueillis à l'époque coloniale concernant cet événement. Par exemple, Selon les Sœurs Blanches établies à Kasongo, qui ont rassemblé la tradition orale locale, la région s'appelait d'abord Mamba, du nom de son peuple. Les Mamba venaient du sud, des environs du Lac Moero. Leur chef était Kasongo Luhusu, un homme très puissant. Les Arabes seraient arrivés à Kasongo en 1842 : il y eut d'abord Kurukuru, un métis de Zanzibar qui ne resta pas longtemps, venu échanger des étoffes et des perles contre des perroquets et de l'ivoire. Quelques mois plus tard arriva

de la côte un véritable arabe : Bwana Njike.¹⁶ Bien plus tard, en 1874, ce fut au tour de Tippo Tip, venu depuis Nyangwe. Enfin, d'autres Arabes suivirent : Katonga, Nassor ben Massudi, Musongela, Said Ben Sabiti, Selimani Luhe, Ali ben Mohamed... (Sœurs blanches, 1948 : 3 sq).

En ce qui concerne la ville d'Uvira, il semble que les sources européennes, en se basant sur les sources orales de la région, ne soient pas parvenues à identifier les premiers Arabes et Swahilis qui s'y installèrent (Bishikwabo, 1987 : 99). Le récit d'Al-Muġīrī, qui fait du šayḥ Nāsir bin Sayf al-Mi'marī le premier Arabe à s'installer à Uvira, constitue donc des informations précieuses.

Al-Muġīrī nous dit aussi que Mwenye Mohara, originaire de la région de Dar Es Salam, s'installa à Vinya-Njara à la suite de 'Ubayd bin Sālim et de ses compagnons, et qu'il y acquit beaucoup de pouvoir. Plusieurs voyageurs européens le croisèrent effectivement à Nyangwe, où il était considéré comme le chef de Nyangwe et de tout le pays situé à l'est du Lomami, au nord du Lac Landji et au sud de Riba-Riba (Bontinck, 1974 : 241 n. 281).

Les informations concernant Ḥamid bin Muḥammad Al-Murjabī, alias Tippo Tip, correspondent également aux sources occidentales : après nous avoir précisé que Tippo Tip ne faisait pas partie de la première vague d'explorateurs arabes, et qu'il était associé à Muḥammad bin Sa'īd al-Murjabī et à Muḥammad bin Ḥalfān al-Barwānī, Al-Muġīrī nous dit qu'il contrôlait Kasongo et ses environs. Le récit qu'il fait du combat de Tippo Tip accompagné de Muhammad bin Ḥalfān al-Barwānī contre un chef refusant de le laisser passer sur ses terres, près du fleuve Malagarasi, correspond certainement à la campagne décrite par Tippo Tip dans sa Maisha, qu'il mena avec Muhammad bin Ḥalfān al-Barwānī contre kasanura, le chef des Wavinza (Bontinck, 1974 : 119 sq).

Al-Muġīrī nous livre aussi l'origine du surnom de Muhammad bin Ḥalfān al-Barwānī, connu localement sous le nom de Rumaliza. L'auteur nous explique que lors d'une bataille livrée contre un chef africain de la région d'Ujiji, il aurait crié à ses hommes *bānda šarwah* en langue locale, soit *maliza* en swahili, ce qui signifie « terminez » ou « achevez-les ». Or, « Rumaliza » (parfois orthographié Rumariza ou Lumanisha) deviendra effectivement le surnom de Muhammad bin Ḥalfān al-Barwānī.¹⁷ Il est

¹⁶ C'est-à-dire Bwana Nzige, le frère de Tippo Tip.

encore connu sous ce nom aujourd'hui en Afrique, on l'explique localement par sa cruauté, qui le poussait à « achever » ses ennemis, même si selon Trivier ce nom lui vient du fait qu'une fois chargé par Tippu Tip de pacifier le Maniema, il mena sa mission à bonne fin (Trivier, 1891 : 215, 231). La première expression est plus problématique : elle ressemble étrangement à « Mpanda Sharo », surnom de Kirunga, frère de Mirambo, chef de l'Unyamwezi. Mpanda Sharo ou Mpanda Tchalo signifierait « cultivateur des campagnes » (Bontinck, 1974 : 257 n. 351). Al-Muġīrī – ou l'un de ses informateurs – a peut-être confondu ou mélangé deux histoires différentes, liées à la même aire géographique.

Le récit de la mine d'or de Warda, quant à lui, semble plutôt relever de l'imagination des informateurs d'Al-Muġīrī : le toponyme n'a pu être identifié, tandis que la source qui se tarit ressemble fort à un motif légendaire.

Quelques autres éléments apparaissant dans le récit d'Al-Muġīrī valent la peine d'être relevés ici. Par exemple, l'auteur décrit la nature du commerce développé par les Omanais, à savoir l'ivoire et les esclaves. Il précise qu'au départ les populations locales ne tiraient aucun profit de l'ivoire et que c'est l'arrivée des commerçants omanais qui les poussèrent à le récolter. Concernant les esclaves, il donne le prix des esclaves à l'époque – une piastre pour une esclave ou pour six esclaves mâles – et mentionne la présence de cinq cents esclaves dans l'une des caravanes que Tippu Tip ramenait du Congo à Ujiji.

6. Conclusion

Le chapitre du *Juḥaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār* de Saʿīd bin ʿAlī al-Muġīrī concernant l'arrivée des premiers Omanais au Congo est intéressant à de nombreux égards. D'abord, il s'agit d'une nouvelle source arabe – ou arabo-swahilie – à propos de l'Afrique des Grands Lacs, non encore diffusée parmi les chercheurs occidentaux. En outre, contrairement aux précédentes elle n'a pas été suscitée par des Occidentaux, mais constitue une initiative personnelle de l'auteur. Un autre élément digne d'intérêt est que le récit d'Al-Muġīrī se base apparemment directement sur la tradition orale omanaise, de surcroît de la génération concernée ou au plus tard de la suivante.

En ce qui concerne le contenu du récit, ce dernier s'attarde plus sur les premières vagues de voyageurs arabes au Congo que sur l'époque de Tippu Tip, ce qui est bien sûr très intéressant car il s'agit d'une période moins

bien documentée du côté européen. Il rejoint sur plusieurs points les informations historiques recueillies par les voyageurs européens puis par les officiers et les administrateurs belges en poste au Congo. Mais il apporte également des éléments nouveaux. Ainsi, il donne de nombreux noms complets de commerçants omanais, ainsi que parfois leur ville d'origine. Il fait aussi du šayḥ Nasir bin Sayf al-Mi‘marī le premier Arabe à s'installer à Uvira, alors que les sources européennes, même celles basées sur la tradition orale locale, considéraient que l'on ignorait le nom des premiers Omanais venus à Uvira.

7. Bibliographie

- Abel, A., *Les Musulmans noirs du Maniéma et de la Province Orientale*, Bruxelles, 1959.
- Aubin, J., *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan indien*, Paris, 1988 : 237 à 252.
- Bibeau, G., La communauté musulmane de Kisangani, in *Kisangani 1876-1976* (éds. Verhaegen et alii), Kinshasa, 1975, 181-238.
- Bishikwabo, C., « Aux origines de la ville d'Uvira selon les explorateurs et les pionniers de la colonisation belge au Zaïre (1840–1914) », dans *Civilisations*, 38, 1 (1987), p. 83–126.
- Bontinck, F. (éd.), *L'autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip* (ca 1840–1905), Bruxelles, 1974.
- Burdo, A., *Les Arabes dans l'Afrique Centrale*, Paris, Dentu, 1885.
- Burton, R. et Speke, J., *Aux sources du Nil*, Paris, 1991 (édition française).
- Cameron, V. L., *A travers l'Afrique. Voyage de Zanzibar à Benguela*, Paris, 1878.
- Ceulemans, R. P. P., « L'introduction de l'influence de l'islam au Congo », dans Narrative of Habeeb, S. Bin, an narrative of Said Bin Habeeb, an Arab Inhabitant of Zanzibar, in *Transactions of the Bombay Geographical Society*, XV, 1860: 146 à 148.
- Lewis, I. M., (éd.), *Islam in Tropical Africa*, Londres, 1966, p. 174-190.
- Ceulemans R. P. P., *La question arabe et le Congo (1883–1892)*, Bruxelles, 1959.
- Chrétien, J.-P., Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les « compagnons obscurs » des « explorateurs », *Afrique et Histoire*, 4, 2005 : 37 à 72.
- Cornet, R., *Maniema. Le pays des mangeurs d'hommes*, Bruxelles, 1952.
- Dallons et Cornet, L'arrivée des Arabes dans la région de Kasongo, *Bulletin Militaire*, 37, 1949.
- Graeffe, H., Nyangwe, capitale arabe du Maniema, *Courrier d'Afrique*, 26 juillet 1955 : 6 ; 27 juillet 1955 : 6 ; 28 juillet 1955 : 6 ; 1 août 1955 : 6.
- Hartnoll, M., A story of the Origin of the Name of Bandar-es-Salaam, *Tanganyika Notes and Records*, 3, 1937: 117 à 119.
- Hinde, S. L., *La chute de la domination des Arabes au Congo*, Bruxelles, 1897.
- Kagabo, J., Les réseaux marchands arabes et swahili en Afrique orientale, in Lombard D. et Aubin J. (éds), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques*, paris, EHESS, 1988 : 237 à 252.
- Livingstone, D., *Le dernier journal de Livingstone*, Paris, 1999.

- Luffin, X., Historiographie coloniale. La présence arabo-musulmane au Congo, in *La revue Nouvelle*, 12 (décembre 2002), p. 70–81.
- Luffin, X., L'islam congolais : le cas particulier des Basonge de Kasongo, Maniema, in *Islam et sociétés au sud du Sahara*, Paris, 2007 : 117-164.
- Marechal, P., *De « Arabische » Campagne in het Maniema-gebied (1892-1894). Situering binnen het Kolonisatieproces in de onafhankelijke Kongostaat*, Annales des sciences historiques du MRAC, 18, Bruxelles, 1992.
- Meyers, J., *Le prix d'un empire*, Bruxelles, 1964.
- Muġīrī (al-), S. A., *Juhaynat al-ahbār fī tarīḥ Zinjibār*, Mascate, 2001.
- Raucq, P., *Les Noirs du Maniema*, Liège, 1948.
- Raucq, P., *Notes de géographie sur le Maniema*, Bruxelles, 1952.
- Rzewuski, E., Asili ya Bangwana: enregistrement de la tradition orale relative à l'histoire de la communauté musulmane de Kisangani, *Africana Bulletin*, 21 1974 : 117-148.
- Sœurs blanches, Kasongo, in *Série trait d'union*, 1948 : 3 à 10.
- Stanley, H. M., *À travers le Continent mystérieux*, Paris, 1879.
- Topan, F., East Africa: Baluchi and Farsi Communities, in *Encyclopedia Iranica*, 7, 1996 : 643 a-b.
- Trivier, E., *Mon voyage au continent noir*, Paris – Bordeaux, 1891.
- Velten, W. C., *Desturi za Wasuaheli*, Göttingen, 1903.
- Velten, W. C., *Safari za Wasuaheli*, Göttingen, 1901.
- Wauters, A. J., Les Arabes du Haut-Congo, *Le Congo illustré*, I, 1892 : 130-131.
- Wauters, A. J., Les chefs arabes du Haut-Congo, *Le Congo illustré*, III, 1894 : 17 à 20.
- Weis, G., *Le pays d'Uvira*, Bruxelles, 1959.
- Wissmann, H. von, *My Second Journey through Equatorial Africa from the Congo to Zambesi*, Londres, 1891.

THE CAUSATIVE CONSTRUCTION IN LINGÁLA

Résumé

Le causatif en lingála, marqué par le déverbatif *-is-*, est soumis à une analyse approfondie. D'abord, la morphologie de quelques verbes irréguliers est décrite. Ensuite, la fonction du causatif en lingála est analysée. Il est premièrement expliqué que le causatif ne peut être utilisé pour l'adjutif, l'imitatif, l'intensif et l'instrumentatif. Deuxièmement il est démontré que l'usage du double causatif, c'est-à-dire deux instances consécutifs du même morphème *-is-*, peut être soit de nature conceptuelle soit de nature 'formelle'. Dans l'usage formel aucun sens de 'double causation' n'est impliqué. Troisièmement, différentes façons dont interagissent le causatif et l'applicatif sont exposées. Finalement, l'analyse traite du caractère et du comportement des compléments de la construction causative.

Mots-clés: lingála, dérivation verbale, causatif, applicatif.

Abstract

This study of the causative verbal derivation in Lingála, marked by the postradical morpheme *-is-*, opens with a discussion of irregular causative morphology in some frequently used verbs. Then, it is demonstrated that, in contrast with what is the case in other Bantu languages, the Lingála extension *-is-* cannot be used for the adjunctive, the imitative, intensive, or the instrumentative. The use of two consecutive instances of the same morpheme *-is-* is then discussed. This 'double causative' is either conceptually motivated or fulfils a purely grammatical function, i.e. not involving any speaker intention to express double causation. Subsequently, the interaction of the causative and applicative is analysed, and attention is devoted to the behaviour of the complements in a causative construction.

Keywords: Lingála, verbal dérivation, causative, applicative.

1. Introduction

In the Bantu language Lingála (C26 in Guthrie 1948; C36d in Maho 2003) causatives are derived from verb roots by means of the morpheme *-is-*. In Meeuwis (1998), a number of formal and semantic characteristics of the causative were described, systematizing the information available in sources published before 1998 as well as adding some own observations. In this contribution, I wish to share insights on the causative which have been obtained since 1998 and which so far remain uncovered in the literature.

The understanding of the causative as proposed in Meeuwis (1998) can be recapitulated as follows. First of all, like all Lingála verbal extensions, the deverbative morpheme *-is-* is positioned immediately after the verbal root and before the tense and aspect suffixes. Secondly, *-is-* is tonologically neutral: in surface realization it receives its tone from the subsequent morpheme (rearward tone spread). These two observations are exemplified in (1) and (2).

- (1) ko-báng-a > ko-báng-is-a
 INF-fear-FV INF-fear-CAUS-FV¹
 'to fear' 'to frighten'
- (2) Na-báng-ís-ákí yé
 1SG-fear-CAUS-PAST 3SG
 'I frightened him'

Third, the causative derivation of some frequently used verbs is morphologically irregular. In Meeuwis (1998), I mentioned *ko-li-a* 'to eat' > *ko-le-is-a* 'to feed',² *ko-yá-a* 'to come' > *ko-yé-is-a* 'to make come, to bring', and *ko-swá-a* 'to bite' > *ko-swé-is-a* 'to make bite'. As I will explain below, two of these irregular forms are in need of revision, while more verbs have to be added to the list.

¹ Abbreviations used in the glosses are: 1, 2, 3 = grammatical person; APPL = applicative; CAUS = causative verbal extension; CONN = connective; FUT = future; FV = final vowel; INF = infinitive marker; INTRANS = intransitive; PAST = past; PL = plural; SG = singular; SUB = subjunctive; TRANS = transitive.

² In Meeuwis (1998), I identified the infinitive as *ko-líy-a* and the causative as *ko-lé-is-a*. I have come to realize, however, that in Kinshasa Lingála, the variant on which my linguistic descriptions are based, the most common manifestation of the verb is *ko-li-a* (low toneme, no glide).

Fourth, certain causatives are defective forms, i.e. the root is unattested in present day language use. Examples are *ko-kanis-a* 'to think' (**ko-kan-a*) and *ko-límbis-a* 'to forgive' (**ko-límb-a*).

Finally, in addition to productive *-is-*, Lingála grammar and lexicon feature the unproductive formal extension *-ol-*, also carrying causative meaning. This morpheme cannot freely be added to a verbal root, but always appears in commutation with reversive *-w-*, with reversive *-w-* and passive *-am-* combined, or with other extensions and extension combinations. Instances include *ko-dónd-w-a* 'to jump' <> *ko-dónd-ol-a* 'to cause to jump', *ko-long-w-a* 'to depart' <> *ko-long-ol-a* 'to remove', and *ko-nyók-wam-a* 'to suffer' <> *ko-nyók-ol-a* 'to distress'.

Section 2 will elaborate on the issue of irregular causative morphology. In section 3 I turn to function, demonstrating that, in contrast with other Bantu languages, the causative extension in Lingála cannot be used to express adjunctive, imitative, intensive, or instrumentative meanings. Section 4 deals with the 'double causative' used to express layered causation, i.e. the causation of an event or state which is itself the result of a causation. However, 'double causatives' also appear to fulfil grammatical functions that are not conceptually based, i.e. where no meaning of layered causation is intended by the speaker. Cases of this 'formal' or 'grammatical', as opposed to 'conceptual', use of the double causative surface in the interaction between the causative and the applicative (section 5), as well as in strategies to mark which complement in the causative construction (section 6) qualifies as the 'subject' of the event or state expressed in the verbal root.

2. Irregular morphology

In addition to *ko-le-is-a* and *ko-swé-is-a* mentioned above, the verbs *ko-li-a* 'to eat' and *ko-swá-a* 'to bite' also have *ko-li-es-a* and *ko-swís-a* as causative derivations. The allomorph *-es-* in *ko-li-es-a* is tonologically neutral, whereas *-ís-* in *ko-swís-a* is always high: it is the result of toneme maintenance in the contraction of the final root vowel *á* and the extension vowel *i*.

- (3) Na-le-ís-ákí / na-li-és-ákí mwána
1SG-eat-CAUS-PAST child
'I fed the child'

- (4) Na-swé-ís-ákí / na-swís-ákí mbwá
 1SG-bite-CAUS-PAST dog
 'I made the dog bite'

The verbs *ko-ti-a* 'to put', *ko-kend-a* 'to go', and *ko-zw-a* 'to fetch' need to be added to the list of verbs with irregular causative morphology. The causative of the first is *ko-ti-es-a*. In addition to their regular forms *ko-kend-is-a* and *ko-zw-is-a*, *ko-kend-a* and *ko-zw-a* also have the causative derivations *ko-keis-a* and *ko-zweis-a*.

- (5) O-ti-és-ákí yé mbelí na mésa
 2SG-put-CAUS-PAST 3SG knife on table
 'You made her put the knife on the table'
- (6) To-ko-kend-is-a / to-ko-keis-a mwána na internat
 1PL-FUT-go-CAUS-FV child to boarding_school
 'We'll make the child go to boarding school'
- (7) A-zw-ís-ákí / a-zweis-ákí mwána mbelí
 3SG-fetch-CAUS-PAST child knife
 'He made the child fetch the knife'

Considering these cases together with the cases mentioned in the introduction, a first morphonological conclusion one can draw is that *-is-* is avoided after a root ending in *-i*. Either the root vowel is altered to *e*, as in *ko-li-a* > *ko-le-is-a*, or *-es-* is used as an allomorph of *-is-*, as in *ko-li-a* > *ko-li-es-a* and *ko-ti-a* > *ko-ti-es-a*. A second conclusion is that the open vowel *a* in the root has tendency to close towards *e* under the influence of *-is-*, as in *ko-yá-a* > *ko-yé-is-a* and *ko-swá-a* > *ko-swé-is-a*. Third, the form *ko-keis-a* can be explained as based on the irregular form of the present perfect (whose general structure is: sujet marker - root - *i*) of *ko-kend-a*, which is not **na-kend-i* but *na-keí*. *Ko-zweis-a*, then, could be accounted for as formed by analogy with *ko-keis-a*.

Special attention must be paid to verbs containing the formal, unproductive extension *-uk-*. Verbs displaying this extension were borrowed in their derived form from Kikongo. In Kikongo, *-uk-* is the (productive) extension for the reversive (Mbiavanga 2008). Examples of such verbs in Lingála are *ko-lamuk-a* 'to awaken (INTRANS)' and *ko-kawuk-a* 'to dry (INTRANS)'. The causative of these verbs is derived either regularly, i.e. by

adding the extension *-is-* to the formal extension *-uk-*, or by replacing *-uk-* with *-us-*. This is demonstrated in (8b).

- (8a) A-lamúk-ákí na tóngó
 3SG-awaken-PAST in morning
 'He woke up in the morning'
- (8b) A-lamúk-ís-ákí / a-lamús-ákí ngái na tóngó
 3SG-awaken-CAUS-PAST 1SG in morning
 'He woke me up in the morning'

The morpheme *-us-* may be explained as a morphonological contraction of *-uk-is-*. Since the verbs were borrowed from Kikongo in the derived form (with *-uk-*), i.e. since root forms such as **ko-lam-a* and **ko-kaw-a* are unattested in Lingála, *-uk-* and *-us-* can be said to be in a relation of commutation with one another.

I would like to conclude this section with an observation on the interpretation of borrowings from French. Cases are documented where the French affix *-iser*, which in French is used to derive processual, change-of-state verbs from adjectives and nouns (as in *dramatique* > *dramatiser*, *banal* > *banaliser*), is parsed as containing the causative extension *-is-*. One example is *ko-bat-is-a* 'to baptize', borrowed from French *baptiser*. Rearward tone spread is applied to *-is-* in *ko-bat-is-a*.

3. Causative, adjunctive, imitative, intensive, and instrumentative

In Lingála, the causative construction conveys that the referent of the grammatical subject does not perform the event or undergo the state expressed in the root (henceforth, 'root situation', whereby 'situation' is a cover term for 'events' and 'states'), but causes it. Compare (9a) and (9b).

- (9a) Sendi a-báng-ákí
 Sendi 3SG-fear-PAST
 'Sendi feared'
- (9b) Sendi a-báng-ís-ákí yé
 Sendi 3SG-fear-CAUS-PAST 3SG
 'Sendi frightened him'

Whereas in (9a) Sendi undergoes the state of being scared, in (9b) he does not; instead, he causes this state to take place. Thus, the use of the causative extension results in a change of 'subject' for the root situation (henceforth 'root subject'): the root subject in (9a), Sendi, becomes the subject of the overall causation in (9b), while another entity, implicitly invoked or explicitly mentioned (see 6.1), now undergoes the root state.

Schadeberg (2003) mentions that in some languages, the causative extension is used for an 'adjutive', 'imitative', 'intensive', or 'instrumentative' function. The data show that none of these four types occur in Lingála. The grammatical semantics of the extension *-is-* is limited to the causative function *per se*.

The category 'adjutive' is close to the causative: it indicates that the subject referent of the construction helps with or facilitates the situation to take place, or, in other words, that the subject referent makes its realization possible, rather than causing it to actually happen. In Lingála, the morpheme *-is-* always denotes the full causation of the situation, not its mere facilitation. A sentence such as (10)

- (10) Jacky a-lámb-ís-ákí ngái fufú
 Jacky 3SG-cook-CAUS-PAST 1SG fufú
 'Jacky made me cook porridge'

cannot be used to express that Jacky saw to a number of minimal conditions allowing me to prepare the porridge, such as making available the ingredients and kitchen appliances, for example. Instead, it always expresses that she acted in such ways that I actually cooked it.

In the 'imitative' function, the subject referent imitates the referent (or designatum) of the complement, as in 'talk like my father' or 'walk like an antelope'. The subject referent of the construction is identical with the subject referent of the root situation (or, in the case of generics, with an instance of it). In Lingála, in contrast, the causative construction involves two separate (and actual) subject entities. Thus, the imitative is not possible in Lingála: sentence (11) can only be used to convey that Jacky caused a man to speak, not that she imitated the voice of a man (actual or generic).

- (11) Jacky a-lob-ís-ákí mobáli
 Jacky 3SG-speak-CAUS-PAST man
 'Jacky made the man talk'

With the 'intensive' function, the lexical meaning of the root situation is reinforced. As with the imitative, the intensive maintains the subject of the root situation: it is still the original subject referent of the unextended verb which carries out the root event or undergoes the root state, but it does so 'intensively'. In Lingála, *-is-* never fulfils this lexically intensifying function.

The root subject is also maintained in the 'instrumentative'. It expresses that one of the complements that follow the verb is used as a kind of tool in the situation. The Lingála extension *-is-* cannot be used for this purpose. A sentence such as

- (12) Pierre a-bét-ís-ákí ngái ebendé
 Pierre 3SG-hit-CAUS-PAST 1SG iron_bar
 'Pierre caused me to hit the iron bar'

cannot be used to express that Pierre hit me with an iron bar. It can only be used to convey that Pierre made me hit a bar.

4. Layered causation

It is possible to express causation of a situation that itself results from a causation. Consider (13a) and (13b).

- (13a) na-kit-ís-ákí sandúku
 1SG-descend (INTRANS)-CAUS-PAST suitcase
 'I brought the suitcase down'

- (13b) Charles a-kit-ís-ís-ákí ngái sandúku
 Charles 3SG-descend (INTRANS)-CAUS-CAUS-PAST 1SG suitcase
 'Charles made me bring down the suitcase'

In (13a) the root event, 'to descend', 'to come down', is caused to be performed. In (13b), this resulting event, 'to bring down', is in its turn caused to be performed, i.e. by means of the second instance of *-is-*. The effect is a meaning of layered causation.

A similar example is (14a and b).

- (14a) Pauline a-táng-ís-ákí ngái Lingála
 Pauline 3SG-study-CAUS-PAST 1SG Lingála
 'Pauline taught me Lingála'

- (14b) Pierre a-táng-ís-ís-ákí Pauline ngái Lingála
 Pierre 3SG-study-CAUS-CAUS-PAST Pauline 1SG Lingála
 'Pierre made Pauline teach me Lingála'

In the following sections, it will become clear that the double causative construction may also be used for purely syntactic purposes. In those cases, no layered causation is conceptually involved in the use of *-is-is-*.

5. Causative and applicative

5.1. Causative-applicative constructions

The applicative extension in Lingála is *-el-* (Rapold 1997; Meeuwis 1998). It is used to increase the valency of a verb, more specifically to engage an additional item (beneficiary, recipient, prepositional, locational, or other) into the range of the verb's complements. An applicative extension can be added to a causative, as in (15).

- (15) Charles a-kit-ís-él-ákí ngái sandúku
 Charles 3SG-descend(INTRANS)-CAUS-APPL-PAST 1SG suitcase
 'Charles brought the suitcase down for me'

The order of the extensions is conceptually motivated. The root is first extended to a causative ('to come down' > 'to bring down'), then the causative is extended to an applicative. In other words, the valency of the causative verb *-kit-is-* 'to bring down' is increased in order to involve the complement *ngái* in this event.

5.2. The root subject in causative-applicative constructions

In (15), the subject of the root event 'to come down' is expressed as a complement of the overall causative-applicative construction, namely *sandúku* 'suitcase'. However, the root subject is not always expressed.

- (16) Papá a-tong-ís-él-ákí ngái ndáko
 Father 3SG-build-CAUS-APPL-PAST 1SG house
 'Father made sure that a house was built for me'

In (16), neither the referent of the complement *ngái* 'I' nor that of *ndáko* 'house' performs the event of building a house. If a speaker opting for a causative-applicative construction wishes to explicitly identify the root subject, for instance *basáli* 'workers' in (16), s/he cannot add it to the list of complements (16'). Native speakers judge this type of constructions to be confusing or even ungrammatical. In fact, it appears that the causative-applicative verb cannot be followed by three complements (see also section 6).

- (16') ??Papá a-tong-ís-él-ákí basáli ngái ndáko
 Father 3SG-build-CAUS-APPL-PAST workers 1SG house

Alternatively, the speaker has two possibilities to express the root subject. A first one is to lift it out of the range of core complements of the construction and to mention it as an oblique at the end of the sentence, i.e. in a prepositional phrase with *na* ('by') or a phrase with *epái ya* ('place of'). This is shown in (17).

- (17) Papá a-tong-ís-él-ákí ngái ndáko na / epái ya basáli
 Father 3SG-build-CAUS-APPL-PAST 1SG house by / place CONN workers
 'Father had the workers build me a house'

A second option is to maintain the root subject as a core complement of the construction, but to make use of the double causative construction, with the root subject as its first complement, as in (18).

- (18) Papá a-tong-ís-ís-ákí basáli ngái ndáko
 Father 3SG-build-CAUS-CAUS-PAST workers 1SG house
 'Father had the workers build me a house'

The double causative here fulfils a formal function and is not conceptual. The speaker does not wish to communicate a meaning of layered causation. The *-is-is-* construction thus appears as a linguistic mechanism available to the speaker for circumventing the impossibility of having a causative-applicative verb followed by three complements.

5.3. The applicative of double causatives

A conceptually motivated double causative, as exemplified in (13b), cannot be made applicative. Thus, if the number of arguments of the verb in (13b) needs to be increased, the speaker cannot construct **a-kit-ís-ís-él-ákí*, which is ungrammatical. S/he will have to resort to periphrasis, i.e. the use of an auxiliary verb to convey one of the two causative meanings, as in (19), or an oblique prepositional phrase to convey the applicative meaning, as in (20).

- (19) Charles a-tínd-ákí ngái ná-kit-is-el-a mamá sandúku
Charles 3SG-send-PAST 1SG 1SG.SUB-descend(INTRANS)-CAUS-APL-FV
mother suitcase
'Charles instructed me to bring down the suitcase for mother'
- (20) Charles a-kit-ís-ís-ákí ngái sandúku pó na mamá
Charles 3SG-descend(INTRANS)-CAUS-CAUS-PAST 1SG suitcase for to
mother
'Charles made me bring down the suitcase for mother'

5.4. The formal impossibility of applicative-causative

If a speaker wishes to make an applicative construction as the one in (21) causative, i.e. to communicate that someone else made Cathy write me a letter, s/he is faced with yet another problem of ungrammaticality.

- (21) Cathy a-kom-él-ákí ngái mokandá
Cathy 3SG-write-APPL-PAST 1SG letter
'Cathy wrote me a letter'

It is formally excluded to use the causative extension *-is-* after the applicative extension *-el-*. The question arises, then, as to how native speakers express that a situation expressed by a verb whose valency is increased by means of an applicative is caused to take place. There are two possibilities.

First, the conceptually logical, but ungrammatical, order of the morphemes **-el-is-* is inversed, resulting in the grammatical, but conceptually unintended, order *-is-el-*, and the root subject is identified not as a core complement of the construction but by means of *na* or *epái ya*.

- (22) Mamá a-kom-ís-él-ákí ngái mokandá na / epái ya Cathy
Mother 3SG-write-CAUS-APPL-PAST 1SG letter by / place CONN Cathy
'Mother made Cathy write me a letter'

Note the semantically 'inconsistent' nesting of the extensions: although the causative extension *-is-* comes first in the construction, it is not the speaker's intention to express that first the event 'to write' is caused to be performed and that then the resulting event 'Cathy writes' is 'done for me'. Instead, the valency of writing is first increased to include 'me' and the resulting event 'writing-to-me' is subsequently imposed upon Cathy to perform.

This inversion mechanism leads to indistinctness. The causative derivation of an applicative verb such as *batongélákí* in (23)

- (23) Basáli ba-tong-él-ákí ngái ndákó
 workers 3PL-build-APPL-PAST 1SG house
 'The workers built me a house'

is (24)

- (24) Papá a-tong-ís-él-ákí ngái ndáko na / epái ya basáli
 father 3SG-build-CAUS-APPL-PAST 1SG house by / place CONN
 workers
 'Father had the workers build me a house'

But this is identical with the applicative derivation of the causative verb, as was exemplified in (16) and (17). Such ambiguity is harmless in most of everyday language use, as the detailed difference between the causation of an applicative situation and the 'application' of a causation is seldom perceived as relevant.

A second option to circumvent the ungrammaticality of **-el-is-* is to use the double causative construction. As in (18), the subject of the root situation comes first in the complement order. Sentence (21) thus leads to (25).

- (25) Mamá a-kom-ís-ís-ákí Cathy ngái mokandá
 Mother 3SG-write-CAUS-CAUS-PAST Cathy 1SG letter
 'Mother made Cathy write me a letter'

As in 5.2, the double causative is not conceptually based. It is again used as a formal mechanism allowing the speaker to avoid what would otherwise be a ungrammatical morphological structure — in this case, the impossibility of **-el-is-*.

6. The complements of causative constructions and identifying the root subject

6.1. *One complement*

In many causative constructions with only one complement, this complement is the root subject. This is the case in (13a), where the suitcase performs the event of 'coming down', in (3), where the child 'eats', and in many other examples mentioned above.

This, however, is not at all the rule. In (26), for example,

- (26) Mamá a-kom-ís-ákí mokandá
mother 3SG-write-CAUS-PAST letter
'Mother had a letter written'

the complement is the object of the root event 'to write'. Incidentally, causative constructions such as (26), in which the subject is left unmentioned, are quite frequent in everyday conversation.

Interpretive decisions on whether the complement is subject or object of the root situation appear to be made on the basis of world knowledge and lexical semantics: a letter is known to be something that is written, not something that writes, a house is something that is built, not something that builds, etc. There are, however, cases of potential ambiguity. In (27), for example, it may not be clear, in every context and to every hearer, whether the complement Sendi is subject or object of the root situation. Was Sendi instructed to insult other people, or were unspecified others instigated to abuse Sendi?

- (27) Bo-fíng-ís-ákí Sendi
2PL-insult-CAUS-PAST Sendi
'You made Sendi insult (people, someone) / You made people insult Sendi'

In such cases, the double causative is used as a mechanism to identify the (only) complement as the root subject.

- (28) Bo-fíng-ís-ís-ákí Sendi
2PL-insult-CAUS-CAUS-PAST Sendi
'You made Sendi insult (people, someone)'

Again, no double causation is intended by the speaker.

6.2. Two complements

Sentences (7) and (10) above are examples of causative verbs followed by two complements. As can be seen, the subject of the root situation comes first in the series of complements. In (7), *mwána* 'the child' is the root subject, in (10) *ngái* 'I' fulfils that role. This order of complements is preferential, if not obligatory.

In spite of the preferential complement order, native speakers have articulated doubts as to whether sentences such as (29) are fully unambiguous in terms of identifying the subject and object of the root situation.

- (29) Bo-fíng-ís-ákí balakisi ngái
2PL-insult-CAUS-PAST teachers 1SG
'You made the teachers insult me / You made me insult the teachers'

At least two strategies can be used to disambiguate the complements in this type of constructions. One is, again, the use of the formal double causative (no meaning of double causation being involved). The complement that comes first is the subject of the root situation.

- (30) Bo-fíng-ís-ís-ákí balakisi ngái
2PL-insult-CAUS-PAST teachers 1SG
'You made the teachers insult me'

Another way is not to include the root subject among the complements of the construction, but to bring it as an oblique to the end with *na* or *epái ya*.

- (31) Bo-fíng-ís-ákí ngái na / epái ya balakisi
2PL-insult-CAUS-PAST 1SG by / place CONN teachers
'You made the teachers insult me'

6.3. Three complements

Only double causative verbs, be they 'conceptual' or 'formal', can take three complements. Examples above are (14b), (18), and (25). In the case of formal double causatives, as in (18) and (25), the subject of the root situation always comes first (*basáli* 'workers' and *Cathy*, respectively), followed by the beneficiary of the situation (*ngái* and *ngái*), and finally its direct object (*ndáko* and *mokandá*).

In the case of a conceptually based double causative, matters are more complex. Example (14b) demonstrates that, in addition to the subject of the caused causative situation, which is represented in the grammatical subject of the entire construction (*Pierre*), there are not one but two other subjects involved, namely the subject of the root situation (*ngáí*) and the subject of the 'first' causative (*Pauline*, subject of 'to make study'). The rule, as is shown in (14b), is that the subject of the first causative appears in the first complement slot, the subject of the root situation in the second, and the direct object in the last.

7. Conclusions

The causative construction in Lingála is marked by the extension *-is-* and is used for the causative meaning only, not for adjacent meaning categories such as adjunctive, imitative, and others. A noteworthy usage type is that of the double causative. In its conceptually overt use, speakers express that an event or state resulting from the causation of another event or state is itself caused to take place. But the double causative is also employed with a purely grammatical or formal function. In these cases, no meaning of layered causation is involved. Instead, the double causative serves to solve a range of morphological and syntactic 'problems'. Throughout the examples presented above, four such problems were distinguished.

Three of these problems can be grouped together, as they are all related to the inclusion or identification of the subject of the root situation among the complements of the construction.

A first problem was that the root subject cannot be complemented to a causative-applicative verb that is already followed by two complements (none of which is the root subject). Instead, the double causative construction has to be used. This was explained by means of examples (17) and (18) in section 5.2. The root subject of such a double causative construction, which maintains its causative-applicative meaning, then appears as the first complement after the verb.

Causative verbs followed by only one complement (example (26), section 6.1) presented a second problem, namely one of ambiguity regarding the role of that complement. In order to make it clear that the complement is the subject and not an object of the root situation, a speaker can use the double causative construction. This unmistakably identifies the complement as the root subject.

Third, in causative constructions with two complements (section 6.2), complement order in most cases, but not always, indicates which one of the two complements is the subject of the root situation. A speaker who wishes definitively to disambiguate these matters may choose to use the double causative, even though no meaning of layered causation is involved. No ambiguity as to the subject of the root situation remains: the first complement in the construction is the root subject.

Finally, there is the problem of the morphological ungrammaticality of **-el-is-*. One strategy to circumvent this problem if one wishes to express the causation of an event or state referred to by an applicative verb, is to invert the order of the morphemes. Another one is to use the double causative. This was demonstrated in example (25), section 5.4.

References

- Guthrie, Malcolm. 1948. *The classification of the Bantu languages*. London: OUP.
- Maho, Jouni. 2003. A classification of the Bantu languages: An update of Guthrie's referential system. In: Derek Nurse & Gerard Philippson (eds), *The Bantu languages*, p.639-651. London: Routledge.
- Mbiavanga, Fernando. 2008. *An analysis of verbal affixes in Kikongo with special reference to form and function*. Ph.D. dissertation, University of South Africa.
- Meeuwis, Michael. 1998. *Lingala*. München: Lincom.
- Rapold, Christian. 1997. *The applicative construction in Lingala*. Leiden, M.A. Thesis.
- Schadeberg, Thilo. 2003. Derivation. In: Derek Nurse & Gerard Philippson (eds), *The Bantu languages*, p.71-89. London: Routledge.

COMMENT MENER UNE RECHERCHE SUR LES MANUELS SCOLAIRES DU CONGO BELGE?

Résumé

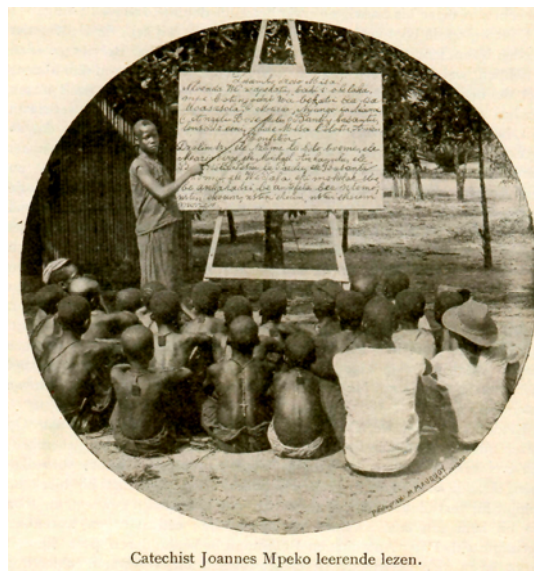
Les caractéristiques du livre scolaire au Congo belge évoluent parallèlement au développement du système scolaire et à la structuration politico-sociale de la colonie. Jusqu' à la première convention avec l'Etat en 1928, l'objectif religieux prime, et la bible, le catéchisme et l'Histoire Sainte sont les manuels de base dans de l'école primaire. À partir de ce moment aussi, une idéologie coloniale se met en place et s'impose toujours plus fortement, avec dans son sillage, un nationalisme (belge) aliénant, imposé aux Congolais. Les auteurs des livres scolaires sont, sans exception, des étrangers et souvent fort éloignés de la culture locale. Parmi les conséquences les plus importantes, on doit nommer l'usage, dans les manuels en langues africaines, d'une langue godiche et d'une terminologie scolaire déficiente. Par contre, le lien avec le livre scolaire belge semble limité. Les évolutions dans la science et la pratique pédagogiques sont ralenties dans par les conditions coloniales et perdent ainsi de leur force. Dans son ensemble, la production des livres scolaires est d'un niveau d'amateur, à quelques exceptions près (dans les grandes congrégations enseignantes). Le tirage restreint, relaté aux régions linguistiques limitées, a une influence sur la culture matérielle du livre d'école. Jusqu'en 1960, on trouve encore beaucoup de livres mal imprimés et non illustrés et même ronéotypés ou dactylographiés. Un programme de recherche comprend: la confection d'un inventaire et la localisation des manuels dans les bibliothèques ou archives; l'établissement des généalogies de manuels; l'étude monographique d'un manuel; une analyse idéologique et comparative; l'exploration de la littérature contextuelle; établissement des concordances avec les programmes scolaires; les conditions de l'usage du manuel scolaire dans la classe coloniale.

Mots clés : Manuels scolaires; Congo belge; écoles missionnaires; enseignement colonial.

Abstract

Schoolbooks in the Belgian Congo changed in accordance with the development of the colonial school system and with the changing social-political organization of the colony. Up until the first convention with the State in 1928, the religious objective prevails, and the Bible, the catechism and the history of Saints are the basic manuals in primary schools. From that moment on, a colonialist ideology increasingly comes to the fore, with in its wake a (Belgian) nationalism imposed onto the Congolese children. The authors of the schoolbooks are, without exception, foreigners often unfamiliar with local culture. One of the noteworthy consequences in the schoolbooks in African languages is the use of an oafish style and a deficient school vocabulary. On the other hand, the link with Belgian schoolbooks is limited. On the whole, the production of schoolbooks is amateurish, a few exceptions in the larger congregations notwithstanding. Low circulations, due to the linguistic fragmentation in the region, has an impact on the material characteristics of the schoolbook. Until 1960, many of the schoolbooks are still poorly printed, devoid of illustrations, and even roneotyped or machine typed. A research project involves: inventory and localisation of schoolbooks in libraries and archives; genealogy of the schoolbooks; in-depth study of individual schoolbooks; ideological and comparative analysis; contextual literature; concordance with the school system; conditions of use in the classroom.

Keywords : schoolbooks, Belgian Congo ; missionary schools ; colonial education



Catechist Joannes Mpeko leerende lezen.

Leçon de lecture à Bamanya. Photo: *Onze Kongo*, 2(1911) p. 357

1. Introduction

Très peu de recherches ont été faites sur les livres scolaires coloniaux d'Afrique sub-saharienne¹, sauf peut-être concernant l'Afrique du Sud². Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la bibliographie sur le web, très développée et néanmoins incomplète, intitulée : *Using textbooks as a research Resource : A Bibliography*³. Elle permet de voir que l'Afrique coloniale est pour ainsi dire totalement absente de cette recherche au niveau mondial. Pour la colonie belge, cette recherche était inexistante avant que le Centre *Æquatoria* à Bamanya ne l'entreprenne à partir de 1995⁴.

L'accès à ces documents reste difficile du fait que la plupart sont rédigés en langues africaines. De fait, jusqu'à ce jour, n'ont été étudiés qu'un petit nombre de manuels utilisés à Kinshasa, dans le Nord-Ouest du Congo et au Kivu ; c'est-à-dire pour le domaine linguistique du lingala, du lomongo et dans une mesure très restreinte du kiswahili. Mais pour les importantes

¹ Il existe quelques études brèves: S.A. Klitgaard, *Educational Books in West, Central and East Africa*, London, G. Harrap & Unesco, 1966. S.A. Klitgaard, *Four Booklets on Libraries, Printing, and Reading in Africa*, Copenhagen, Akademisk Forlag, 1966. R.L. Megroz, *Schoolbooks and Education in West Africa*, *West Africa Review* 27, 1956, 687-690.

² En Afrique du Sud, la recherche est dominée par la problématique de la *bantu-education* et le contenu raciste des livres scolaires. E. Dean, *History in Black and White: An Analysis of South African Schools History Text-Books*, Paris, United Nations, 1983. Nous devons au linguiste Doke une collection ancienne et importante de manuels, conservés par l'université en Rhodésie (Harare) avec un catalogue: Anonyme, *Catalogue of the C.M. Doke Collection of African Languages of the University of Rhodesia*, Boston, Hall, 1972.

³ *Using textbooks as a research Resource: A Bibliography*, Last updated: September, 2001, <http://digital.library.pitt.edu/nietz/webbibn.html>, et *Textbooks and Schoolbooks: Resources for Scholars and Researchers* <http://digital.library.pitt.edu/nietz/othercollections.html>. (1 mars 2007).

⁴ Voyez www.abbol.com (1 mars 2007). Déjà 12 manuels scolaires, traduits en français, sont sur le site et une dizaine d'autres sont en préparation. Des livrets scolaires du Congo belge, accompagnés de commentaires, ont été publiés dans: K.M. Kita, *Les livrets de lecture des Pères Blancs au Kivu (1910-1950)*, dans: M. Depaepe, J. Briffaerts, Pierre Kita, Honoré Vinck, *Manuels et Chansons scolaires au Congo Belge*, Leuven, Presses Universitaires de Louvain, 2003, 95-132; H. Vinck, *Manuels scolaires coloniaux*. Un Florilège, *Annales Æquatoria* 19, 1998, 3-166; H. Vinck, *A l'école au Congo Belge*. Manuels scolaires de 1933-1935. Introduction, texte, notes et commentaire, *Annales Æquatoria* 23, 2002, 21-193; H. Vinck & B. Bofeko Etaka, *Un livre scolaire au Congo belge*. 1932. *Mambi ma botangi ndenge na ndenge*. *Buku ya basatu*. Introduction, commentaire et traduction, *Annales Æquatoria* 25, 2004, 7-93 et H. Vinck, *Un livre scolaire au Congo belge: 1932 - Deuxième partie - Mambi ma botangi ndenge na ndenge*. *Buku ya babale*. Introduction, commentaire et traduction, *Annales Æquatoria*, 27, 2006, 173-217.

aires linguistiques du kikongo, du tshiluba, et de quelques langues moins répandues dans le Centre et le Sud et même pour l'aire du kiswahili, cette étude doit pratiquement encore commencer.

Au Congo, sous la colonisation, ce sont presque exclusivement les missionnaires chrétiens qui ont composé les livres scolaires. En ce qui concerne les écoles catholiques, on doit encore commencer l'étude des manuels des Jésuites dans le Kwango, des Scheutistes dans le Kasai et le Mayombe, de nombreuses autres congrégations et des écoles de Frères, tels que les Frères des Ecoles Chrétiennes, des Frères de la Charité, des Frères Maristes et des Frères de Saint-Gabriel.

Du côté protestant, la recherche au Centre Aequatoria n'a englobé que les éditions de la Congo Balolo Mission, des Disciples of Christ Congo Mission et de la Baptist Missionary Society. On ignore à peu près tout des livres scolaires utilisés par la Force Publique, dans les écoles privées des grandes entreprises industrielles et dans les écoles officielles après 1954.

2. Importance de l'étude des livres scolaires coloniaux

Plus personne ne contredira que l'étude des livres scolaires peut être une source d'informations variées. Il eût été dommage de laisser en friche un champ de recherche si large, alors qu'il peut renouveler notre connaissance de l'histoire coloniale belge, de la linguistique, de la pédagogie et de l'idéologie coloniale. C'est d'autant plus intéressant que le livre scolaire avait une fonction spécifique dans la politique coloniale. Il devait contribuer à répandre l'idéologie coloniale de soumission à l'autorité de l'occupant.

L'étude des livres de lecture les plus anciens est indispensable pour l'histoire récente des langues d'Afrique Centrale. Les premières éditions, qui datent de la fin du 19^e siècle, constituent en fait la première mise par écrit de parlers qui n'existaient jusqu'alors que confinés à l'oralité. C'est là que nous trouvons les premières versions de tous les genres possibles de la littérature orale, les premières leçons de lecture étant basées sur les fables, les proverbes, les épopées, récoltées sur place.

C'est là aussi qu'on peut voir naître et se développer les nouvelles langues intertribales et commerciales, appelées parfois *linguae francae*. Les recherches sur l'origine et le développement progressif du lingala, ont révélé que les livres de lecture et les grammaires scolaires en constituent un chaînon incontournable. On parle à nouveau de réintroduire les langues africaines dans le système scolaire. Cela pose le problème crucial de la

terminologie scolaire, scientifique et technique⁵. Les livrets scolaires coloniaux offrent une moisson extraordinairement riche, fruit d'expériences qui s'étalent sur une période d'à peu près 60 ans dans toutes les langues congolaises et dans toutes les matières enseignées dans l'enseignement primaire.

L'anthropologie sociale peut y lire comment on présentait le contraste entre la culture d'«outremer» et la culture locale sous toutes ses facettes: les institutions sociales, telles que les structures familiales et les systèmes politiques, les manifestations artistiques et spirituelles, telles que la religion et la cosmologie. Les leçons d'histoire portant sur la Belgique, le Congo et sur d'autres parties du monde trahissent le point de vue idéologique des auteurs.

Les livrets scolaires reflètent l'absence ou la présence des théories pédagogiques qui furent appliquées en Afrique⁶. Ils permettent de vérifier comment des personnes venant d'horizons culturels très différents ont mis en œuvre ces mêmes théories pédagogiques⁷. En plus, un certain amateurisme, qui a, pendant une première période au moins, présidé à la confection de ces livrets, a eu entre autre comme conséquence de retarder fortement les innovations pédagogiques.

⁵ La terminologie du lomongo a été étudiée par J. Van Avermaet, Over inlandse taal in het onderwijs [De la langue indigène dans l'enseignement], *Æquatoria*, 4, 1941, 61-67 et *Idem*, Spraakkundige termen in het Lomongo [Termes grammaticaux en lomongo], *Æquatoria*, 5, 1942, 21-25; 6, 1943, 49-50. H. Vinck, Terminologie scolaire en lomongo, *Annales Æquatoria*, 11, 1990, 281-325; N.O. Muwoko, Petit lexique de la terminologie grammaticale du lingala, *Annales Æquatoria*, 12, 1991, 486-496.

⁶ J. Briffaerts, M. Depaepe & P. Kita Kyankenge Masandi, Das koloniale Schulbuch und die Spannung zwischen pädagogischer Überlieferung und didaktischer Innovation. Meta-Reflektionen über drei Fallstudien von durch Missionare verfassten Lesebüchern in Belgisch-Kongo, 1910-1950, dans E. Matthes & C. Heinze (rédacteurs.) *Didaktische Innovationen im Schulbuch*, Bad Heilbrunn, Klinkhardt, 2003 222-232.

⁷ Frans Maes a soumis les élèves de l'école de Boteka aux tests classiques et a publié: Tests d'attention des élèves indigènes, *Æquatoria*, 14, 1951, 13-17; *Idem*, Le calcul chez les élèves indigènes, *Æquatoria*, 15, 1952, 141-145.

3. Caractéristiques du livre scolaire colonial congolais⁸

Le livre scolaire colonial au Congo présente quelques caractères spécifiques. On ne s'étonnera pas d'y trouver un lien évident avec le livre scolaire de la métropole. Il est également manifeste que l'idéologie coloniale a nettement influencé leur contenu. Un grand nombre de manuels ont été composés par des non-professionnels. Le grand nombre des langues auxquelles on a été confronté, a posé des problèmes très spécifiques. Peu d'auteurs européens les maîtrisaient, ne fût-ce que dans leurs rudiments, ce qui a eu comme conséquence que la langue des manuels laissait souvent à désirer.

3.1. Liens avec le livre scolaire de la métropole

L'étude systématique des rapports entre les livres scolaires belges et congolais reste à faire. Mais nous pouvons déjà affirmer que, jusqu'aux années cinquante, très peu de manuels belges ont été importés et utilisés dans la colonie. Cela tient à la politique linguistique belge qui voulait conserver et promouvoir les langues africaines dans le système scolaire. Les livres de lecture congolais de la première génération sont, presque exclusivement, des collections de légendes locales et des descriptions de la nature environnante. Il n'y est question ni de l'Escaut ni de la Meuse, mais de l'Ubangi, de l'Uele, de la Ruki, ... Mais, dans la deuxième période, entre les deux guerres, on voit apparaître beaucoup plus d'éléments et de textes provenant des modèles belges. La plupart des livres de lecture reproduiront les mêmes fables de La Fontaine que celles utilisés dans les manuels belges, avec de légères adaptations. Par contre on n'ira pas jusqu'à proposer, comme exercices, des phrases où les enfants jouent dans la neige.

Les missionnaires anglais, américains ou scandinaves présentaient différemment l'entreprise coloniale belge, alors qu'eux-mêmes venaient de traditions scolaires différentes. Les missionnaires américains avaient nettement plus d'intérêt pour l'hygiène, la biologie, les sciences naturelles et la formation historique générale, que les autres associations. On trouve un accent panafricain chez les auteurs anglo-saxons. Dans plusieurs cas, ils utilisent des textes qui n'avaient pas été composés pour le Congo, mais pour

⁸ Le paragraphe suivant peut être utilement complété par: H. Vinck, Livrets scolaires au Congo Belge. Méthodes d'analyse et herméneutique, *History in Africa*, (Boston), 1999, 379-408.

les colonies anglaises en Afrique. Ces livres étaient traduits dans une langue congolaise et parfois légèrement adaptés.

De nombreux manuels trahissent la nationalité de l'auteur. Le sujet britannique qui a rédigé le *Bonkanda wa nsango* [Le livre des nouvelles] explique aux enfants que la Belgique se trouve près de l'Angleterre. Et dans *Bonkanda wa baoci b'anto* [Le livre des peuples], A. Mathers explique qu'en Inde on parle anglais et que les gens y font preuve de beaucoup de respect pour la reine d'Angleterre.

La spiritualité particulière des congrégations catholiques est presque toujours présente dans les textes. Mill Hill proposera toujours une leçon sur saint Joseph, le saint patron de leur Société religieuse. Hulstaert⁹ réussira à introduire dans son livret scolaire le titre de 'Notre-Dame du Sacré Cœur', titre en usage dans sa Congrégation.

Le contexte social que l'auteur a connu dans sa jeunesse, mérite dans un certain nombre de cas, d'être examiné. La lutte d'émancipation flamande transparaît dans le livret de lecture *Buku ea mbaanda* [Livre pour la lecture] (1935), de Hulstaert. Il s'en prend ouvertement à la manie de vouloir parler le français ou le lingala. Les enfants y apprennent que leur langue est une des plus belles du monde et qu'on sait exprimer absolument tout à travers d'elle et que cette langue est un don de Dieu.¹⁰ L'idée que la langue est un don fait par Dieu à chaque peuple n'est pas une invention de Hulstaert. Ce concept appartient déjà au mouvement flamingant de la fin du 19^e siècle et trouve une expression bien connue dans ces vers de Guido Gezelle, des vers, que Hulstaert a certainement appris par cœur: "*Mijn Vlaanderen spreekt een eigen taal; God gaf elk land de zijne en, laat ze rijk zijn, laat ze kaal: ze is vlaamsch, en ze is de mijne!*" [Ma Flandre parle sa propre langue; Dieu a donné à chaque pays la sienne; qu'elle soit riche, qu'elle soit pauvre: elle est flamande, et c'est la mienne.]

3.2. Idéologie coloniale

La justification de la colonisation était un thème omniprésent¹¹. Mais on y parle avec encore bien plus d'insistance de l'autorité: comment la justifier?¹².

⁹ H. Vinck, Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert, *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, 2000, 208-236. H. Vinck, A l'école au Congo Belge, *Annales Æquatoria*, 23, 2002, 21-196.

¹⁰ Vinck, A l'école au Congo Belge, *Annales Æquatoria*, 119-120.

¹¹ H. Vinck, The Influence of Colonial Ideology on School Books in the Belgian Congo, *Paedagogica Historica* 23, 1995, 355-406.

Dès les premières éditions, on consacre de nombreuses pages à exposer les rapports entre l'autorité et les sujets, l'utilité des coutumes introduites par la colonisation et leur justification. Les livres reflètent même fidèlement les évolutions qu'a connues le pouvoir colonial. C'est ainsi que le concept de communauté belgo-congolaise y est exposé dans les années cinquante¹³.

Les nouvelles institutions sociales occidentales, telles que la religion universaliste, l'éducation scolaire, le droit écrit, le travail contractuel et l'économie monétaire, y sont présentées comme supérieures aux pratiques et aux valeurs traditionnelles qui ont cours dans ces mêmes domaines. Ce qui était propre aux enfants congolais leur devient étranger et ils doivent s'approprier des attitudes et des valeurs étrangères¹⁴. Même les théories racistes du 19^e siècle, fondées sur le darwinisme biologique et social, sont encore présentes dans un certain nombre de manuels anciens¹⁵.

3.3. L'influence tardive des innovations pédagogiques

Maurits Schrurs, ancien instituteur, missionnaire à Lisala depuis 1927, était au courant des évolutions en pédagogie, mais n'était certainement pas pressé de s'y engager. Dans un bulletin pédagogique de 1936 publié par les 'Pères enseignants' du Vicariat de Lisala, il écrit ce qui suit :

"Nous sommes probablement à la veille d'une réforme des matières d'enseignement. Elle a commencé en Belgique et nous allons probablement suivre le mouvement ; (voyez les articles de Docens et Paedagogus dans «Courrier d'Afrique»). Il sera probablement question qu'au premier degré, on regroupe dans une seule branche qui s'appellera 'connaissance de la réalité' ou "connaissance du milieu" les leçons d'observation, d'hygiène et les éléments de géographie, etc. Les idées de Dewey [=John Dewey](Américain), Ker-Neisteier-Glaube [=Georg Kerschensteiner] (Allemand), Clapède [= Edouard Claparède], Ferrière [Adolphe] (Français) et Decroly [Ovide] (Belge) sont bonnes, mais beaucoup les ont radicalisées et

¹² H. Vinck, Le concept et la pratique de l'autorité tels qu'enseignés dans les livrets scolaires du Congo Belge, *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, 1997, 115-128.

¹³ A. Prignon, En marge des manuels et du matériel des écoles primaires congolaises, *Problèmes d'Afrique Centrale*, 8, 1955, 16-27.

¹⁴ H. Vinck, The Whiter the Better. African Colonial Schoolbooks: A path to a new Identity, in Eva Matthes et Carstens Heinze (rédacteurs), *Interkulturelles Verstehen und kulturelle Integration durch das Schulbuch? Die Auseinandersetzung mit dem Fremden*. [Internationale Schulbuchforschung, Augsburg 28-29 september 2003], Bad Heilbrunn/obb, Verlag Julius Klinkhardt, 2004, 271-297.

¹⁵ H. Vinck, Le mythe de Cham dans les livrets scolaires du Congo Belge, *Canadian Journal of African Studies*, 33, 1999, 642-674. H. Vinck, Théories racistes dans les livrets scolaires du Congo Belge, *Revue Africaine de Théologie*, 1998, 104-115.

absolutisées. Mais elles finiront par s'imposer ici. Nous devons les examiner, les juger, en tirer le meilleur parti et surtout les mettre au service de la foi, comme le firent A. Vandeveldé¹⁶ et Verschoore en Belgique"

En 1937, le Frère Bernardin [Nys] présente son *Tokoyekola lingala. Buku ya yambo* [Nous apprenons le lingala. Premier livre], professant son attachement aux théories les plus modernes de la pédagogie:

"Utilisation du manuel. Voici un premier fascicule d'une petite grammaire lingala que nous avons voulu rendre la plus simple et la plus attrayant possible. Nous avons essayé de réaliser dans ce manuel les grands principes dont s'honore la pédagogie moderne: méthodes actives, école pour la vie, concentration de l'enseignement. Voilà pourquoi l'on trouvera ici en plus des notions grammaticales élémentaires, des lectures, des causeries, de nombreux exercices d'application, des dictées, des morceaux de diction et des chants. Chaque chapitre représente une série de leçons pivotant autour d'un même "centre d'intérêt", choisi autant que possible dans le milieu où vit l'enfant."

A partir de 1948, les programmes parlent de 'connaissance de la réalité' et les livres scolaires sont adaptés en ce sens. Ce n'est qu'à partir de cette année aussi que les directives officielles pour la première année permettent que pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, on recourt aussi à la 'méthode globale'.

3.4. Travail d'amateurs?

Les premiers compositeurs de livres scolaires n'avaient d'autres compétences pédagogiques ou rédactionnelles que leur propre expérience scolaire qui, pour certains, remontait à une cinquantaine d'années. Les prêtres-missionnaires catholiques avaient bénéficié chez eux d'une formation sacerdotale classique qui ne comportait pas l'étude de la pédagogie scolaire. Mais il y eut des exceptions. M. Schrurs, scheutiste, arriva au Congo en 1920 avec une formation d'instituteur et quelques années de pratiques d'avant son entrée en religion. Il avait donc des notions de méthodologie pédagogique et connaissait d'expérience les livres scolaires utilisés dans les écoles primaires en Flandre. A son arrivée au Congo, il devint immédiatement le pivot de toute l'entreprise scolaire dans la région de Lisala. Il retravaille les vieilles

¹⁶ Traduit du néerlandais. *Periodicum Sti Canisii*, 1936, n. 15, citation de la page 2. Arseen Vandeveldé (1894-1987), enseignant et inspecteur de religion. Verschoore (Verschore ?) n'a pas pu être identifié.

éditions des manuels de Mgr De Boeck et rédige une nouvelle série de livres pour la lecture et l'apprentissage des langues. C'est seulement dans les années cinquante que nous aurons des missionnaires qui ont fait des études pédagogiques universitaires. Certains seront 'régents', d'autres 'licenciés en pédagogie' et quelques rares, 'docteurs'.

De l'autre côté, les Frères et les Sœurs missionnaires, engagés dans l'enseignement avaient généralement un diplôme d'instituteur ou institutrice. *L'Annuaire des Missions Catholiques au Congo Belge* ne signale que sporadiquement les diplômes du personnel. Ainsi peut-on compter dans le Vicariat de Coquilhatville, parmi les Frères des Ecoles chrétiennes et parmi les Sœurs, en 1935 quatorze et en 1949, dix-sept diplômes de l'enseignement. Ce qui explique que ce sont souvent des Sœurs qui, dans les missions, dirigent les écoles, même celles des garçons. Mais je n'ai pas encore rencontré de manuels composés par des Sœurs. C'était le travail des Pères inspecteurs, qui souvent n'avaient aucune formation pédagogique.

Nous sommes tout aussi mal informés sur les connaissances pédagogiques ou la formation professionnelle des missionnaires (protestants) anglo-saxons et scandinaves. Mais les neuf rapports sur la *Congo Missionary Conference*¹⁷ entre 1902 et 1924 et ceux de l'*Education Conference* de 1928, 1931 et 1933, montrent que cette question les préoccupait beaucoup et qu'il y avait parmi eux plusieurs personnes bien versées en la matière. Quelques missionnaires anglais et écossais de la Baptist Missionary Society et de la Congo Balolo Mission avaient acquis chez eux une expérience pédagogique dans l'organisation des 'écoles du dimanche'.

Les missions protestantes utilisaient souvent des livres scolaires rédigés et utilisés dans les colonies anglophones d'Afrique. On n'a pas encore pu étudier le professionnalisme de ces manuels. Les articles parus durant cette époque dans «Africa» (Londres) proviennent de ces mêmes milieux. Ils reviennent plusieurs fois et de façon détaillée sur la nécessité de composer des manuels de qualité.

3.5. Multiplicité des langues et terminologie à inventer

Un autre caractère du livre scolaire congolais est l'emploi de nombreuses langues africaines. Sur ce point, les conventions scolaires

¹⁷ Ces rapports, imprimés au Congo, sont très difficiles à trouver. La série la plus complète se trouve dans les archives de la Baptist Missionary Society à Oxford.

avaient des règles souples, adaptées à chaque renouvellement de la Convention. Pour des raisons pédagogiques et pratiques, on opta pour la langue vernaculaire, jusqu'à ce qu'en 1954, quand on permit de suivre aussi le programme belge selon lequel le français était de règle dès la première année.

L'Eglise catholique, influencée par ses missionnaires 'indigénistes' et les Protestants de tradition anglo-saxonne, handicapés par leur connaissance limitée du français, se servaient aussi principalement des langues locales ou régionales. A cela s'ajoute que, durant les premières décennies, le personnel enseignant indigène lui-même ne maîtrisait pas le français. On fit l'inverse dans les colonies françaises, où le français était imposé, bon gré mal gré, comme la langue usuelle. Dans les colonies anglaises, la langue africaine primait. On sent ici l'influence de l'*International African Institute* à Londres, qui considérait la promotion des langues africaines dans l'enseignement, comme un de ses objectifs.

Durant les 80 années qu'a duré la colonisation belge, un nombre respectable de langues bantoues, soudanaises et sahara-nilotiques, ont fait leur apparition dans les livres scolaires. La *Bibliography of Congo Languages* de Fr Starr signale en 1905 de textes imprimés en 32 langues. Une étude de 1930 signale des publications dans 15 langues locales¹⁸. Dans l'*Essai de Bibliographie des Missionnaires de Scheut* on trouve, en 1938, des éditions scolaires en une vingtaine de langues congolaises. Les archives *Æquatoria* à Bamanya possèdent des textes en 35 langues.

L'enseignement en langue populaire posait un défi particulièrement passionnant: la recherche d'une terminologie scolaire. En quelques endroits, les différentes matières ont été enseignées durant tout le cycle des études secondaires dans une langue congolaise. Il a donc fallu traduire les termes propres à toutes les branches. Pour ce faire, on s'inspirait généralement du néerlandais, du français ou du latin. On imagina parfois des solutions très originales du point de vue linguistique, solutions qui répondaient parfaitement à la spécificité des langues bantoues¹⁹. Un grand nombre de grammaires, de manuels de biologie, d'hygiène, de géographie, etc. ont produit une multitude de nouveaux mots et expressions en langues bantoues.

¹⁸ Anonyme, L'activité littéraire des missionnaires, *Missions de Scheut*, 38, 1930, 153-161.

¹⁹ Parmi les tentatives les plus réussies, on doit signaler celles expérimentées au Petit Séminaire de Bokuma où on enseignait les humanités latines en lomongo.

4. Pour un programme de recherche²⁰

Un programme de recherche comprend nécessairement: la confection préalable d'un inventaire et la localisation des manuels dans les bibliothèques ou dépôts d'archives; l'établissement des généalogies de manuels, l'étude monographique d'un seul manuel, une analyse idéologique et comparative, l'exploration de la littérature contextuelle, l'établissement des concordances avec les programmes scolaires, les conditions de l'usage du manuel scolaire dans la classe coloniale, sont autant d'étapes à parcourir.

4.1. *Inventaire et localisation*

Faire des recherches scientifiques, c'est aller à la source et utiliser une méthode logique et éprouvée. On trouve encore des livrets scolaires de la période coloniale encore en beaucoup d'endroits au Congo: sur les étagères de certaines écoles, au marché, et dans quelques bibliothèques. Au Congo même, on trouve de petites collections de livres scolaires chez certaines sociétés missionnaires, telles que les Salésiens²¹ à Lubumbashi et les Jésuites à Kimwenza²². Le Centre Æquatoria dispose d'une collection d'environ 600 unités, qui a été systématiquement rassemblée et décrite²³. La bibliothèque du Centre d'Etudes des Problèmes Sociaux Indigènes (CESPI) à Lubumbashi possédait en 1954 une collection de 1861 livres scolaires²⁴. Existents-ils encore? En ce moment un projet est en cours au Centre de Historische Pedagogiek de la Katholieke Universiteit Leuven qui travaille à un inventaire exhaustif de tous les manuels scolaires utilisés au Congo belge²⁵. Mais il reste certainement encore une large place pour la recherche des manuels au Congo même.

²⁰ Voir également les considérations de M. Depaepe, *An Agenda for the History of Colonial Education*, dans: A. Novoa, M. Depaepe, E. V. Johannigmeier (éditeurs), *The Colonial Experience in Education*, (Paedagogica Historica, Supplementary Series, Volume I), Gent 1955, p. 15-21.

²¹ A. Verbeek, *Les Salésiens de l'Afrique Centrale, bibliographie 1911-1996*, Roma, Instituto Storico Salesiano, 1998, 113-118.

²² H. Vinck, *Manuels scolaires dans les bibliothèques des Jésuites à Kimwenza et à Heverlée*, *Annales Æquatoria* 22, 2001, 433-435.

²³ Catalogue sur : www.Æquatoria.be/archives_project/English/EGindex.html

²⁴ Signalé dans *Bulletin du CEPSI*, n. 28, LXIX, 1955.

²⁵ Un projet de répertoire des manuels scolaires du Congo Belge, *History of Education and Children's Literature*, 2,1(2007) sous presse.

4.2. Problèmes de traduction

Un livre scolaire n'est pas un objet solitaire. Il était écrit principalement en une langue africaine. L'utilisation de ces langues à peine mises par écrit et mal maîtrisées par les auteurs des livrets pose plusieurs problèmes spécifiques d'interprétation et de traduction. Le chercheur qui veut travailler avec ces livrets doit donc ou bien maîtriser la langue ou bien disposer d'une traduction. Pour le traducteur les problèmes qui se posent sont ceux de la spécificité de la langue utilisée. Souvent la langue était enfantine, les premiers missionnaires ayant appris la langue principalement par les enfants, ou bien elle est archaïque quand des textes de la tradition orale ont été utilisés en notation directe. Il faut donc commencer à décoder le langage tout en traduisant. Le traducteur devra également être conscient des variantes dialectales utilisées dans les livrets d'un même groupe linguistique.

L'utilisation d'une *lingua franca* à la place d'une langue vernaculaire pose autant de problèmes pour la compréhension et interprétation correcte du texte. Ce genre de langues était rarement utilisées par l'élève et pour certains, elle était totalement étrangère. De l'autre côté, souvent cette *lingua franca* était en pleine formation et à une distance de quelques décennies en a pu changer de manière notable le vocabulaire et la grammaire. Donc en partant de la forme actuelle de cette langue on n'a pas de garanti d'un accès correct au texte.

4.3. Généalogie des manuels

Un livre scolaire n'est pas un solitaire. Il fait partie d'une famille. Il est nécessaire d'aller à la recherche de ses parents, ses frères et soeurs et ses enfants pour en saisir toute la personnalité et pour donner une correcte interprétation des textes. Dans plusieurs cas, l'éditeur vous est déjà venu en aide en signalant la date de publication, le numéro de suite de la réédition, la place que prend le volume dans une série. Mais souvent ce n'est qu'une critique littéraire interne qui permettra de définir l'interdépendance des textes. La meilleure approche est d'aborder l'étude descriptive de tout un groupe à la fois (comme dans le livre édité récemment en collaboration avec les professeurs Depaepe et Kita²⁶). On trouve également un exemple d'arbre

²⁶ Les livres scolaires des Trappistes à Bamanya dans: M. Depaepe, J. Briffaerts, Pierre Kita, Honoré Vinck, *Manuels et Chansons scolaires au Congo Belge*, [Studia Paedagogica-33] Presses Universitaires de Louvain, 2003, 95-132; Les livres scolaires des MSC, *ibi*, p. 133-166.

généalogique des manuels scolaires en lingala de Scheut de Lisala dans *Annales Aequatoria* 25(2004)92. Ce n'est qu'après qu'on pourra entamer avec fruit l'analyse d'un seul manuel.

4.4. Etude monographique d'un seul manuel

Quel peut être le but de la description et de l'analyse d'un seul manuel? Elle est simplement nécessaire à toute étude comparative tant de l'aspect littéraire du texte que du contenu. Quand vous abordez un livre en français, ou en langue africaine maternelle, vous avez déjà franchi un grand pas. Mais même un Congolais ne connaît pas toutes les langues du pays. Il faut donc le traduire en français ou en anglais. Et cela n'est pas aussi simple qu'il paraît. Faites attention à l'évolution des langues congolaises, elles vieillissent et il se peut que vous ne connaissiez plus certains mots utilisés en votre langue maternelle il y a 100 ans. Sachez aussi que les auteurs, presque toujours des étrangers, ne connaissaient pas toujours bien la langue qu'ils y utilisaient. Reste le problème de la terminologie grammaticale utilisée au début du 20^e siècle et qui même en français ne correspond pas totalement à celle actuellement en usage.

Ensuite on doit chercher à définir le genre du manuel en présence. Il est facile de distinguer entre un livre de calcul, de religion, d'hygiène et autres. Mais à une certaine époque, le livre qualifié de 'lecture' pouvait contenir la matière de plusieurs branches du programme (grammaire, exercice de lecture, géographie, histoire, biologie, religion.) Plus tard, ces différents sujets feront l'objet de manuels séparés.

4.5. Analyse idéologique

L'analyse idéologique d'un texte semble facile, mais il faut veiller à ne pas se fier à son intuition, souvent vague et incomplète. Une recherche plus précise s'impose pour connaître l'apparition d'une idéologie à une date déterminée et pour en reconnaître la présence parfois mutée, dans le manuel. Cette idéologie s'articule dans les manuels congolais autour de la justification de la colonisation, de la supériorité de la culture occidentale, du retard technologique des Congolais et de tant d'autres thèmes semblables. Le colonialisme est l'idéologie la plus évidente, mais il peut y avoir d'autres comme le nationalisme (belge), le régionalisme (local), le racisme, le capitalisme, le communisme.

4.6. Objectifs éducatifs

Plusieurs manuels présentent des leçons explicites sur le but de l'éducation scolaire. Les textes sur les bâtiments de l'école, sur l'aménagement de la classe et surtout sur les caractéristiques du bon élève (en contraste avec le mauvais élève) comportent nombre de renseignements sur les conceptions pédagogiques de l'auteur et de l'époque de l'édition du manuel. Il est particulièrement instructif de suivre l'évolution des textes et des idées au fil des rééditions d'un même livre et cela sur la période entière de la colonisation. Des comparaisons horizontales entre les publications de groupes pédagogiques différents peuvent nous réserver bien des surprises. Les buts de l'éducation scolaire et consécutivement les méthodes pédagogiques, s'avèrent parfois être en opposition. C'est le cas des différends entre le missionnaire-inspecteur Hulstaert et les Frères des Ecoles Chrétiennes à Coquilhatville dans les années 1940, le premier insistant sur une formation culturelle générale, les derniers s'orientant vers une formation pratique et utilitaire (aux besoins de l'Administration et de l'économie de la colonie.)²⁷.

4.7. Etude comparative

L'étude comparative des manuels scolaires est un terrain fructueux. Il peut s'appliquer aux aspects idéologiques, aux dépendances textuelles, aux qualités pédagogiques et à tant d'autres thèmes intéressants, comme par exemple la représentation de la traite, le concept d'autorité, de l'Etat, etc. Mais il faut prendre soin à s'appuyer sur des bases solides. Comparer deux inconnues ne nous avancera pas dans la connaissance du manuel scolaire colonial. Donc, on ne peut s'appliquer à la recherche comparative qu'après bien d'études monographiques. Pour bien comparer, il faut disposer d'un matériel comparable. Quand on compare des textes distants de plusieurs décennies, ou de provenance religieuse ou idéologique très différente, il faut bien un long travail préparatoire pour être en mesure de tenir compte de ces variables.

²⁷ Voir H. Vinck, Assimilation ou inculturation. Conflits entre les Frères des Ecoles Chrétiennes et l'Inspection diocésaine à Coquilhatville (Congo Belge) 1930-1945, *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, Kinshasa, n° 19, décembre 2003, 107-141.

4.8. Terminologie scolaire

Des recherches sur la terminologie scolaire demandent nécessairement une connaissance sérieuse de la linguistique bantoue. Ce qui plus est: il faut savoir sur quelle langue occidentale l'auteur s'est appuyé pour forger la terminologie dans une langue congolaise. Les missionnaires anglo-saxons, flamands, francophones, partent chacun de la terminologie en usage dans leurs langues d'origine. Si en outre on voulait utiliser les résultats de cette recherche, il faudrait encore voir dans quelle mesure la terminologie actuelle a changé. Il n'est pas sûr que les deux se recouvrent exactement.

4.9. Littérature contextuelle

Il existe au Congo belge une littérature pédagogique et autre qui peut nous éclairer dans la compréhension correcte des textes. Plusieurs écoles normales, des inspections, des missions, publiaient des périodiques dans lesquels auteurs et utilisateurs des manuels écrivaient des réflexions pédagogiques et les premières ébauches des manuels mêmes. Il est vrai que l'accès à ces publications est très difficile car elles sont souvent écrites dans une langue locale et rares sont les bibliothèques ou archives qui en ont conservé une collection plus ou moins complète. Mais aussi dans la littérature, les romans et essais, surtout ceux composés pendant les années soixante et soixante-dix, comme chez les Mongo Mbeti et les Mudimbe, on trouve les réminiscences scolaires (parfois très négatives) des auteurs.

4.10. Concordance avec les programmes scolaires

Les programmes scolaires sont attachés aux conventions entre l'Administration coloniale et les Missions catholiques (1924/28, 1938, 1948, 1954) et précisés dans des Instructions ultérieures des Inspections de l'Etat ou des Missions. Il est indiqué de les confronter avec les manuels pour déceler en quelle mesure ces derniers suivent les prescriptions. On trouve maintenant tous ces textes sur le website d'Abbol (www.abbol.com).

4.11. Iconographie

A partir des années vingt, les illustrations font leur apparition dans les manuels. Très souvent les clichés sont empruntés aux manuels occidentaux. Dessins et photos sont généralement de piètre qualité. Parfois ils sont bien illustratifs pour le texte, parfois ils s'y rapportent mal servant plutôt les intérêts de la propagande coloniale qui a fourni les clichés. Les photos des autorités ecclésiastiques et civiles dominent la scène, suivies des

représentations dévotionnelles. L'étude de cet aspect peut nous informer sur l'importance qu'on donne à une certaine époque à l'expression figurative comme méthode pédagogique.

4.12. Le manuel scolaire dans la classe

Le milieu naturel d'un manuel scolaire n'est pas une bibliothèque ou d'un dépôt d'archives. Il a sa place primordiale dans le local de la classe. Pour le comprendre vraiment, il faut donc restituer la pratique scolaire et la situation matérielle des écoles coloniales et y remettre le manuel "à sa place", en son milieu précis et même localisé si possible (circonscrire l'endroit où il a été en usage). Comment s'y prendre? Il y a encore un certain nombre d'enseignants et d'anciens élèves qu'on peut interroger. Mais ils deviennent rares. Heureusement trouve-t-on dans les rapports d'inspection, dans des rapports aussi des missionnaires itinérants et autres, conservés dans les archives diocésaines ou d'instituts religieux, des indications utiles.

Dans la classe, l'enseignant est l'acteur principal et c'est lui qui fait fonctionner le manuel. Il est donc indispensable de savoir comment on a appris à utiliser le manuel dans les Ecoles Normales et comment dans pratique le maître s'en sert plus tard devant les élèves. On trouve ces informations dans les manuels de l'Ecole Normale, dans les manuels de l'enseignant, dans des revues pédagogiques de l'époque et surtout dans les rapports d'inspections.

4.13. Auteurs

La plupart des livres scolaires du réseau catholique sont anonymes. Une recherche plus poussée permet cependant d'identifier un certain nombre d'auteurs. Les publications mentionnent presque toujours les noms des auteurs. Ils avaient généralement aussi un nom congolais qu'ils utilisaient pour les éditions scolaires, parfois seul, parfois combiné avec leur vrai nom. Ainsi le *Bekolo lima Bekili Bel'esi* [Fables du village] est signé : 'Nyang'ea Lokange, Mme C.P. Hedges'. Presque tous les auteurs des livres scolaires congolais sont probablement des missionnaires. Nous n'avons trouvé qu'un seul inspecteur de l'Etat comme auteur d'un livre de lecture²⁸. Dans cette recherche biographique, il faut surtout examiner leurs qualifications pédagogiques, leur attitude idéologique envers la colonisation et leur

²⁸ J.-B. Hautefelt, *Livre de lecture Français-Swahili pour indigènes du Congo Belge. Traduction du Swahili par le R.P. Van den Eynde*, sans date (à dater entre 1935-1938).

connaissance générale de l'Afrique et leurs autres publications. Les auteurs expriment le mieux leur relation avec leur manuel dans la préface ou l'introduction. N'oublions pas de les lire.

Le manque de connaissance par les auteurs de la vision du monde et de la cosmologie locales, combiné encore avec les modes spécifiques de relation, dans la langue et la littérature, entre le signifiant (une fable, un proverbe) et le signifié (une leçon morale), peut avoir pour effet que le texte d'une fable ou d'un proverbe d'origine locale ait compris de travers en son temps et que nous aussi en l'interprétant aujourd'hui, tombons dans le piège. Dans l'intention d'un auteur du manuel, une fable peut être choisie pour illustrer la nécessité de la justice, mais en fait, l'enfant peut y trouver un encouragement à la fourberie. Les fables judiciaires en donnent plusieurs d'exemples.

4.14. Les manuels et les cartes

Les manuels de lecture et de calcul étaient souvent complétés par des extraits imprimés sur un carton de grand format. La Mission de Bolenge (Disciples of Christ Congo Mission) en publiait pendant les années trente, une série complète pour le cycle primaire. Leur relation avec les manuels était décrite dans les termes suivants: "Les instituteurs ne doivent pas employer des livres sans avoir présenter [sic pour présenté] les cartes particulières, auxquelles ils ont rapport."²⁹ Leur utilisation dans la classe congolaise ne me semble pas encore été étudiée. On les voit souvent dans des images de l'intérieur des écoles missionnaires. Aucun inventaire ne m'en est connu.

5. Conclusion

5.1. 'Decolonizing the Mind'

'*Decolonizing the Mind*', le titre du plus célèbre livre de Ngũgĩ wa Thiong'o, doit nous mettre en garde contre le mauvais usage de la critique historique. Suffit-il de reconstituer le contexte colonial pour comprendre un texte de l'époque de manière objective? Nous sommes maintenant plus équipés de techniques d'analyse des textes (la *Pragmatique/Pragmatics* ou l'*analyse*

²⁹ *Bonkanda wa Cartes. Etat'e'asato ea Cartes*, DCCM, Bolenge 1930 [Livre des cartes. Troisième partie des cartes]. Citation de l'Introduction.

*du discours*³⁰) pour ne pas seulement comprendre ce que disent les textes, littéralement et historiquement, mais pour en dégager aussi les sous-entendus conscients et inconscients, le compris et l'incompris, et pour en circonscrire et mesurer les effets multiples et variés sur les 'consommateurs' contemporains du texte. Un simple exemple nous fait comprendre la mesure du problème. Souvent les missionnaires supprimaient dans la littérature traditionnelle des éléments qui ne s'accordaient pas avec le christianisme (éloge de la polygamie, etc...) ce qui en altérait souvent profondément le sens. Qu'ont compris effectivement les élèves d'une fable à laquelle a été collée une conclusion morale (chrétienne) n'accordant pas avec la signification traditionnelle du texte ?

Une des étapes pour atteindre ce niveau de discernement est de déchiffrer le '*Colonial speak*' omniprésent dans les textes de l'époque. Parmi ses caractéristiques on peut nommer: la terminologie inappropriée pour décrire des réalités inconnues par les auteurs comme la terminologie classificatoire familiale, les concepts d'autorité, de propriété, la cosmologie, la moralité et la séparation du monde entre blanc et noir divisant à priori toutes les réalités en deux camps (inégaux). En lisant, par exemple, le mot 'autorité' dans un manuel scolaire de 1935, principalement quand il est traduit en une langue africaine, nous devons réaliser qu'en utilisant ce concept, l'auteur y a mis ce qu'il en entendait lui-même et qu'ainsi il ne couvrait qu'une fraction la réalité indigène qu'il visait néanmoins à exprimer. De l'autre côté en parlant de sa propre histoire et culture, l'auteur colonial utilise d'habitude un langage hyperbolique, fictif et même mensongère. Par exemple en '*colonial speak*' la phrase: '*Tous les rois belges sont généreux, bons pères de famille, et même des très bons chrétiens et au-dessus de tout, ils aiment les Noirs comme leurs propres enfants*', doit être comprise comme: '*Bien que les souverains belges soient symboles de l'exploitation de votre pays, bien qu'ils aient un comportement peu vertueux, il faut les aimer et leur être soumis*'.

5.2. Comprendre la culture contemporaine de l'Afrique centrale

Les 80 années de colonisation ont marqué une phase de transition des cultures africaines traditionnelles vers la participation intense à la culture occidentale. Pour comprendre les mécanismes qui ont provoqué cette

³⁰ "The study of language as it is used in a social context, including its effect on the interlocutors" (<http://www.thefreedictionary.com/pragmatics>).

reconversion mentale et culturelle, il faut remonter aux sources qui en ont fourni les modèles et soutenu le processus d'imprégnation dans les esprits. Il s'avère qu'elle s'est faite selon les lignes tracées par la pédagogie occidentale, exprimées pour une bonne partie dans les manuels scolaires. Ainsi le manuel scolaire colonial est une des sources de l'histoire culturelle du Congo colonial et post-colonial.

Tout a commencé avec l'apprentissage de l'abc. Lire et écrire selon l'alphabet occidental entraîne l'insertion dans la science et la littérature occidentales et donc dans une certaine structure mentale. L'adoption du système décimal pour le calcul et les autres opérations mathématiques ont donné accès à la connaissance et aux acquis du monde occidental sur le plan technique. L'intégration dans une religion et une structure d'Eglise universelles a stimulé puissamment le passage d'une cosmologie locale à une vision du monde planétaire. Cette transition a cependant eu son prix : l'abandon au moins partiel, des traditions, des langues et de la culture propres.

On n'a pas encore exploré la façon dont s'est faite la transition du livre scolaire colonial au manuel post-colonial³¹. En 1963, la loi congolaise a imposé le français comme seule langue d'enseignement dès la première année primaire, ainsi qu'un programme entièrement belge. Mais, comme il n'y avait que peu ou pas de manuels en français, beaucoup de livres scolaires coloniaux sont restés encore longtemps en usage. En 1986, on est revenu partiellement à l'utilisation des langues africaines dans l'enseignement primaire.

Dans les livres scolaires coloniaux et à bien d'autres endroits encore, peu d'efforts ont été faits pour réaliser un métissage fructueux entre les deux cultures. Il y eu quelques tentatives limitées, mais les contraintes économiques, les choix de la politique coloniale et l'idéologie de la domination 'pour servir', ont étouffé toute volonté de respecter radicalement les langues, les cultures et les structures sociales des peuples colonisés.

De l'autre côté, on ne doit pas se laisser aller trop vite aux généralisations et aux condamnations comme le font un bon nombre d'auteurs contemporains en considérant les manuels scolaires coloniaux

³¹ Il existe une bonne liste, mais très limitée dans le temps, des livres scolaires congolais d'après l'indépendance: P Le Boul & Kadiondo Mbelo, *Bibliographie des manuels scolaires en usage en République du Zaïre (1972-1977)*, Lubumbashi, Université de Lubumbashi, Celta, Collection Textes et Documents, 1977.

comme les pires expressions d'un colonialisme honteux. Souvent ces auteurs ne font montre que de leur ignorance en la matière. A ma connaissance, on n'a pas fait lire aux enfants du Congo belge que leurs "ancêtres étaient des Gaulois." Bien au contraire, il y a plusieurs auteurs qui expriment leur estime pour les langues et cultures africaines et qui essaient d'en imprégner les enfants. J'en veux pour preuve la conclusion du manuel d'histoire de la sixième année primaire rédigé à Boteka (Province de l'Equateur) qui proclame en 1958:

"A l'issue de la lecture de mon histoire, je comprends maintenant que et les ancêtres et les Blancs ont des qualités et des richesses. (...) Somme toute, j'aime profondément et j'apprécie beaucoup:
La Langue que ma mère m'a apprise;
Le Travail, auquel mon père m'a initié;
La Terre où ont vécu mes ancêtres, cette terre pour laquelle je serai armé de flèches pour la défendre et devant les autochtones et devant les étrangers pour la gloire de son divin Créateur."

Recherche sur le web

On trouve plusieurs websites spécialisés en la matière. Ainsi ceux des grands centres de recherches sur les manuels comme en France Emmanuelle (<http://www.inrp.fr/emma/web/>), en Espagne Patre-Manes (www.uned.es/manesvirtual/portalmannes.html), en Afrique du Sud: SACHES; au niveau international, IARTEM (The International Association for Research on Textbooks and Educational Media, www.iartem.no).

**Mgr. Gabriel Grison
et la Mission des Stanley – Falls (Haut-Congo):
Lettres et documents inédits (1897 – 1918).**

Résumé

A l'occasion du centenaire de l'évangélisation du Haut-Congo en 1997, Savino Palermo publia en trois volumes des lettres et des documents rédigés par différents missionnaires de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur pendant ces cents ans. Soixante-deux textes de Mgr Grison écrits entre 1897 et 1918, et non reproduits dans l'ouvrage de Palermo, figurent en annexes de la présente contribution. Nous nous proposons de présenter prochainement les documents qu'il a rédigés de 1919 jusqu'à la fin de sa vie en 1942. Cette deuxième partie sera précédée d'une introduction où une analyse approfondie des écrits de Mgr Grison sera proposée.

Mots-clés: Gabriel Grison ; Prêtres du Sacré-Cœur ; Missions des Stanley-Falls ; Haut-Congo.

Abstract

More than 10 years ago, on the occasion of the centennial of the Christianization of the Upper Congo (started in 1897), Savino Palermo published three volumes with letters and documents written by the Priests of the Sacred Heart during those 100 years. The present contribution adds 63 texts which Mgr Grison wrote between 1897 and 1918 and which were not included in Palermo's volumes. In a second publication currently in preparation, documents which he wrote between 1919 and 1942 (the year he deceased) will be presented. That publication will also offer an introduction and an in-depth analysis of Grison's writings.

Keywords: Gabriel Grison , Priests of the Sacred Heart, Stanley-Falls Missions Stations, Haut-Congo.

Abréviations

B.C.B. = *Biographie Coloniale Belge - Belgische Koloniale Biografie*, 1948-1958, Tomes I-V/Delen I-V, Falk - Van Campenhout./Institut Royal Colonial Belge - Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut/Académie Royale des Sciences d'Outre Mer - Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen, Brussel / Bruxelles.

B.B.O.M. = *Biographie belge d'Outre-Mer / Belgische Overzeese Biografie*, 1968-1998, Académie Royale des sciences d'Outre-Mer - Academie voor Overzeese Wetenschappen, volumes VI à VIII, Brussel / Bruxelles.

Introduction

Il y a une dizaine d'années, nous avons eu la chance de nous procurer un livre intitulé « Souvenirs de l'Équateur par Mgr Gabriel Grison S.C.J. Vic. Ap. Stanley-Falls (Congo Belge) ». Quand, quelques années plus tard, nous nous sommes lancé dans la rédaction d'un article sur la Mission des Stanley-Falls et que nous avons repris en mains cet ouvrage, notre étonnement fut immense? En effet, là où nous espérions lire sur 'notre' Équateur, nous ne rencontrions que des noms de localités étrangères comme Cuenca, Quito, Porto Viejo ou Bahia. Le récit se déroulait en Amérique du Sud.¹

Avant de se rendre au Congo, Émile Grison (1860-1942) avait fait une expérience missionnaire en Équateur. Embarqué à Saint-Nazaire le 10 novembre 1888, il était arrivé à destination le 15 décembre 1888. Après huit ans, une Révolution mit fin à sa vie missionnaire dans ce pays. Il quitta Bahia le 12 juin 1896 à la suite de la publication d'un décret d'expulsion par le gouvernement « anticlérical » équatorien.²

Nous tenons à rappeler ici que le Père Grison avait pris le bateau à St-Nazaire. Le nom de ce port français nous fit également sourciller. Nous sommes allé aux renseignements et nous avons appris qu'il était originaire de Saint-Julien dans le diocèse de Verdun ; il était donc de nationalité « Française » ! C'est ce constat qui, à dire vrai, nous a bouleversé un peu, persuadé que nous étions de la méfiance totale du Roi Léopold II, Souverain de l'État Indépendant du Congo [É.I.C.], à l'égard des congrégations et des missionnaires français. La congrégation des Spiritains avaient payé le prix fort pour les relations trop chaleureuses que le missionnaire de choc, Mgr. Prosper Augouard (1852-1921), entretenait avec Savorgnan de Brazza (1852-1905)³: Léopold II avait remué ciel et terre afin d'obtenir du Saint-Siège le départ des Spiritains et leur remplacement par la congrégation belge de Scheut.⁴

En ce qui concerne la Société des Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique, elle aussi d'origine française, elle a pu conserver les établissements qu'elle possédait dans l'É.I.C. grâce à la sagesse de son fondateur, le cardinal Charles Lavigerie, qui avait accepté de n'y envoyer

¹ Mgr. Gabriel Grison, *Souvenirs de l'Équateur*, Rome, 1931.

² Marthe Coosemans, art. Grison Émile, dans : B.C.B.-IV, col. 360-363.

³ R. Cambier, art. Pierre Savorgnan de Brazza, dans: B.C.B.-I, col. 165-171.

⁴ Marthe Coosemans & Fred Dellicour, art. Augouard Prosper, dans: B.C.B.-I, col. 42-45.

que des membres belges de sa Société missionnaire. En plus, les missions des Pères Blancs demeureront confinées à l'est de l'É.I.C., donc loin de l'embouchure du fleuve Congo où la France et Portugal avaient de grandes ambitions !

Le Père Grison s'embarqua pour les Stanley-Falls le 6 juillet 1897. Sa congrégation, française d'origine car fondée le 28 juin 1878 par l'abbé français Léon Dehon (1843-1925), y avait été invitée par le gouvernement du Roi-souverain. Nous ne pouvons pas nous défaire de l'idée que derrière tout cela il y avait une stratégie bien précise de la part de Léopold II. N'oublions pas que le Père Edmond Jeanroy (1851-1925 ; Vincent, en religion), lui aussi d'origine française, s'était installé en 1895 à Bruxelles afin d'y établir une communauté de sa congrégation. En 1896, il devint le procureur des missions, une fonction qu'il occupa jusqu'en 1922. Et au cours de la même année, Edmond Van Eetvelde (1852-1925)⁵, secrétaire d'État de l'É.I.C., était parti pour Rome solliciter auprès de la Propaganda ? Fide de nouveaux missionnaires pour le Congo. Là, il eut notamment un entretien avec Léon Dehon, supérieur général des Prêtres du Sacré-Coeur et il l'informa du désir de Léopold II de voir de nouvelles missions catholiques s'implanter dans la région des Falls.⁶

Comme il a été dit plus haut, les Prêtres du Sacré-Coeur avaient été expulsés de l'Équateur au courant de la même année 1896. Léon Dehon accepta de céder deux de ces hommes revenus de l'Équateur à l'évangélisation du Congo. Sa congrégation possédait alors 14 maisons réparties entre la France, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, le Brésil et l'Italie. À ce moment, la moitié des deux cents religieux, dont soixante-cinq étaient déjà prêtres, était d'origine française, l'autre moitié étant composée d'Allemands.

Le Père Grison arriva aux Stanley Falls, en compagnie du Père Jacques Lux (1869-1943), le 21 septembre 1897. Pour raison de santé, l'Allemand Jacques Lux rentra déjà le 17 octobre de la même année en Europe. Cet ancien des missions équatoriennes, comme Gabriel Grison, ne retournera plus au Congo mais partira en juin 1903 au Brésil où il restera jusqu'à sa mort en 1943.⁷

⁵ Jean Stengers, art. Van Eetvelde, dans : B.C.B.-II, col. 327-353.

⁶ Vincent Jeanroy, *Sept ans au Congo: notice sur la Mission des Falls*, Bruxelles, 1904, p. 2.

⁷ Marthe Coosemans, art. Lux Jacques, dans B.C.B.- IV, col. 550-551.

Quoique « Gabriel » fût le nom religieux des Pères Grison et Lux, ce n'est pas la raison pour laquelle la première fondation congolaise des Prêtres du Sacré-Coeur fut baptisée « Saint Gabriel ». Ce nom fut choisi en l'honneur de Gabriel, l'archange de l'annonciation, parce que la décision d'envoyer une première caravane de religieux vers les Stanley-Falls avait été prise, en accord avec le gouvernement congolais, le 25 mars 1897, jour de la fête de l'Annonciation.

Dès le départ, Gabriel Grison était le supérieur de la mission qui dépendra encore pendant quelques années du Vicariat Apostolique des Pères de Scheut. Il fut nommé Préfet apostolique lorsque la mission des Prêtres du Sacré-Cœur fut élevée au rang de Préfecture apostolique le 3 août 1904. Par un bref de la Propaganda Fide du 12 mars 1908, la Préfecture Apostolique devint un Vicariat Apostolique. Gabriel Grison fut promu Vicaire apostolique. Il donna sa démission en 1933 mais resta sur place jusqu'à sa mort en 1942.⁸

Nous nous fixons comme objectif de rassembler un maximum de lettres et de documents rédigés par celui qui a dirigé et géré les missions du Haut-Congo pendant presque quatre décennies.

Comme un grand nombre de ces textes est reproduit dans le livre publié par Savino Palermo publiés en 1997 à l'occasion du centenaire de l'arrivée des premiers Prêtres du Sacré-Cœur dans le Haut-Congo⁹, il nous a semblé suffisant de ne proposer ci-après que les documents qui n'ont pas été intégrés dans cet ouvrage.¹⁰

Vu la masse considérable de documents qui restent encore inconnue, nous les présenterons, pour des raisons pratiques, en deux parties. Le présent volume contient en annexe les documents produits par Émile Grison entre 1897 et 1918, à l'exception du mémoire qu'il a composé sur la période initiale de la présence des Prêtres du Sacré-Cœur au Congo. Ce mémoire auquel Palermo renvoie succinctement, a fait l'objet d'une série d'articles

⁸ *Een pionier : Mgr Gabriel Grison, stichter van de Stanley-Fallsmissie in Belgisch Kongo*, Éd. Prêtres du Sacré-Cœur, Tervuren, s.d.

⁹ Savino Palermo, *Pour l'amour de mon peuple : Cent ans d'évangélisation au Haut-Zaïre, 1897-1997*, Edizioni Dehoniane Roma, 1997, 3 volumes.

¹⁰ Plusieurs de ces textes ont été de nouveau rassemblés *pro manuscripto* par Albert Perroux, *Père Gabriel Grison: Textes (lettres, 'journal'), de 1897 à 1901*, novembre 2008.

parus pendant presque dix ans, de 1936 à 1945, dans « Le Règne du Sacré-Cœur ».¹¹

Une copie dactylographiée de ce mémoire se trouve dans les papiers de l'officier Auguste Gilliaert (1894-1973) conservés dans les Archives du Musée Royal de l'Afrique Centrale [AMRAC]. Il n'y a pas le moindre doute que les deux personnalités, Mgr Grison et Gilliaert, se connaissaient car ce dernier a pris le commandement du 3^{ème} Groupement de Stanleyville le 5 avril 1937 et il deviendra, pendant la Seconde Guerre mondiale, le commandant supérieur des Troupes du Nord-Est avec la mission de combattre les Italiens, de concert avec les alliés britanniques.¹²

Il convient de noter que Mgr Grison venait de publier ses souvenirs équatoriens en 1931. Tout porte à croire que quelques années plus tard, à l'époque où il venait de donner sa démission comme Vicaire apostolique, en 1933, il préparait également la publication de ses souvenirs congolais de la première heure. Alors ce mémoire et d'autres écrits de Mgr Grison, datant principalement de 1919 à 1942, constitueront la seconde partie de notre publication.

Savino Palermo ne propose qu'une partie des lettres de Mgr Grison sans pour autant préciser les critères qu'il a hanté pour arriver à cette sélection. D'une part, il n'est pas sans intérêt non plus de souligner que ses recherches n'ont été uniquement faites que dans les revues de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur comme « Le Messager », « Le Règne du Sacré-Cœur de Jésus », « Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique »

¹¹ Mgr Grison, art. Histoire des débuts de la Mission des Falls, dans: *Le Règne du Sacré-Cœur*, n° 10, octobre 1936, p. 237-247 ; n° 11, septembre 1936, p. 268-280 ; n° 12, décembre 1936, p. 299-308 ; n° 1, janvier 1937, p. 11-24 ; n° 2, février 1937, p. 43-52 ; n° 3-4, mars-avril 1937, p. 77-88 ; n° 5, mai 1937, p. 108-117 ; n° 6, juin 1937, p. 135-143 ; n° 7, juillet 1937, p. 170-183 ; n° 8-9, août-septembre 1937, p. 217-220 ; n° 10 octobre 1937, p. 248-249 ; n° 11, novembre 1937, p. 281-284 ; n° 12, décembre 1937, p. 306-310 ; n° 1, janvier 1938, p. 16-18 ; n° 2, février 1938, p. 40-44 ; n° 3-4, mars-avril 1938, p. 93-96 ; n° 6, juin 1938, p. 181-184 ; n° 7, juillet 1938, p. 207-212 ; n° 8-9, août-septembre 1938, p. 277-282 ; n° 10, octobre 1938, p. 294-297 ; n° 1, janvier 1939, p. 11-13 ; n° 2, février 1939, p. 52-55 ; n° 3-4, mars-avril 1939, p. 115-118 ; n° 5, mai 1939, p. 153-156 ; n° 6, juin 1939, p. 185-188 ; n° 8-9, août-septembre 1939, p. 279-283 ; n° 11, novembre 1939, p. 336-340 ; n° 1, janvier 1940, p. 24-27 ; n° 2, février 1940, p. 56-58 ; n° 3-4, mars-avril 1940, p. 117-118 ; n° 7, juillet 1941, p. 201-208 ; n° 10, octobre 1941, p. 279-285 ; n° 11-12, novembre-décembre 1941, p. 332-334 ; n° 1, janvier 1942, p. 30-32 ; n° 5, mai 1942, p. 120-124 ; n° 6, juin 1942, p. 153-156 ; n° 10, octobre 1942, p. 239-240 ; n° 11-12, novembre-décembre 1942, p. 261-262 ; n° 1, janvier 1943, p. 13-14.

¹² G. Van Cools, art. Gilliaert Auguste, B.B.O.M. – VIIb, col. 148-152.

ou « Bulletin de la Mission des Falls », « L'Almanaque du Congo » etc. Ainsi, nous avons découvert quelques articles intéressants de Mgr Grison, par exemple, dans « La Belgique coloniale » et dans « Le Mouvement antiesclavagiste ».

D'autre part, il n'y a pas à s'étonner non plus qu'il ait borné ses investigations aux seules archives de sa congrégation. De nos recherches dans d'autres archives résultent plusieurs écrits de Mgr Grison. La récolte a été très bonne dans l'AMRAC où sont conservés les Papiers Gilliaert dont il est question plus haut. Parmi les documents inédits qui n'ont pas été insérés dans l'ouvrage de Palermo, se trouve également une lettre de l'officier Léon Hanolet (1859-1908) qui a été Inspecteur d'État dans le Haut-Congo.¹³

C'est surtout dans les « Papiers Sillye » que nous avons récolté un nombre intéressant de lettres écrites par Mgr Grison : huit au total. Il s'agit de Sillye Albert (1867-1929), officier de la Force Publique, qui arriva à Boma le 30 mars 1893 et fut commissionné pour les Falls. Il fit son dernier terme de service, de 1904 à 1907, dans la Province Orientale. Mgr Grison n'avait pas seulement noué des contacts chaleureux avec son « ndugu » [ami en swahili] Albert Sillye car dans ce fonds d'archives se trouve également une lettre adressée à madame Sillye.¹⁴

La Mission des Falls s'inscrivant à ses débuts dans la juridiction ecclésiastique du Vicariat apostolique desservi par les missionnaires de Scheut, nous avons aussi consulté les archives de cette congrégation. Nous n'y avons puisé aucun document datant de cette période. Toutefois, nos efforts ont été récompensés car nous avons exhumé deux lettres que Mgr Grison a envoyées au Père Léon Lemaire, supérieur provincial des missionnaires de Scheut à partir de 1916.¹⁵

Nous présentons tous ces documents de divers genres quelque peu en vrac. Les uns sont adressés au supérieur général Léon Dehon ou au procureur des missions Vincent Jeanroy qui, dans une de ses publications confesse que le grand bâtisseur qu'était Émile Grison le persécutait inlassablement pour que l'on lui envoie des étoffes ou d'autres ressources matérielles.¹⁶ Le Père Jeanroy s'est avéré comme l'historien des missions congolaises de sa congrégation en publiant à l'occasion du septième et du

¹³ A. Engels, art. Hanolet Léon, dans: B.C.B. – II, col. 448-452.

¹⁴ Marthe Coosemans, art. Sillye Albert, dans : B.C.B. –II, col. 856-860.

¹⁵ F. Scalais, art. Lemaire Léon (1877-1935), dans: B.C.B.-III, col. 536-537.

¹⁶ Vincent Jeanroy, *Sept ans au Congo: Notice sur la Mission des Falls*, Bruxelles, 1904, p. 20-21.

vingt-cinquième anniversaire de la fondation de ces missions respectivement une brochure et un ouvrage où il a utilisé de larges extraits des lettres de Mgr Grison ou d'autres missionnaires.¹⁷

Plusieurs lettres sont expédiées à ses confrères, à des enfants, à des amis et à sa famille, surtout à ses parents. Mais Mgr Grison tenait dès son premier départ un journal qu'il envoyait régulièrement à Bruxelles où il était copié. De longs extraits en paraissaient dans diverses revues. Il y décrit même ses nombreux voyages à l'intérieur du Haut-Congo, sur les rivières Aruwimi, Lindi, Tshopo e.a. et les excursions qu'il entreprenait jusque dans l'Ituri. Et il faut avouer qu'il avait une très bonne plume et qu'il se laissait souvent séduire par la comparaison des natures luxuriantes de l'Afrique et de l'Amérique du Sud.

Ajoutons à cela les quelques notices « ethnographiques » constituant parfois des récits vivants et pittoresques. Il s'intéressait aux mœurs et aux coutumes, aux cultures vestimentaires et alimentaires ou aux coiffures des populations locales. Il était apparemment obsédé par la soi-disante pratique de cannibalisme de certains groupes.

Pour la présentation de cette édition, nous procédons de la manière suivante. Les documents sont reproduits chronologiquement. Nous indiquons à chaque fois le nom de l'auteur, c'est-à-dire de Gabriel Grison, celui du destinataire, s'il n'est pas anonyme bien entendu, l'endroit où le texte a été écrit et la date de son expédition. Suivent alors le titre de la revue ou la référence au fonds d'archives d'où le document a été tiré.

Nous avons essayé d'identifier les personnes dont il est question dans les textes. Pour l'identification de celles qui n'étaient pas membres de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, nous avons fait des recherches dans la « Biographie Coloniale Belge [B.C.B.] / Biographie Belge d'Outre-Mer [B.B.O.M.] ». Nous sommes conscient que les multiples fautes d'orthographe parsemées dans les documents ont rendu les recherches très difficiles. Les identifications sont mises dans les notes infra-paginales.

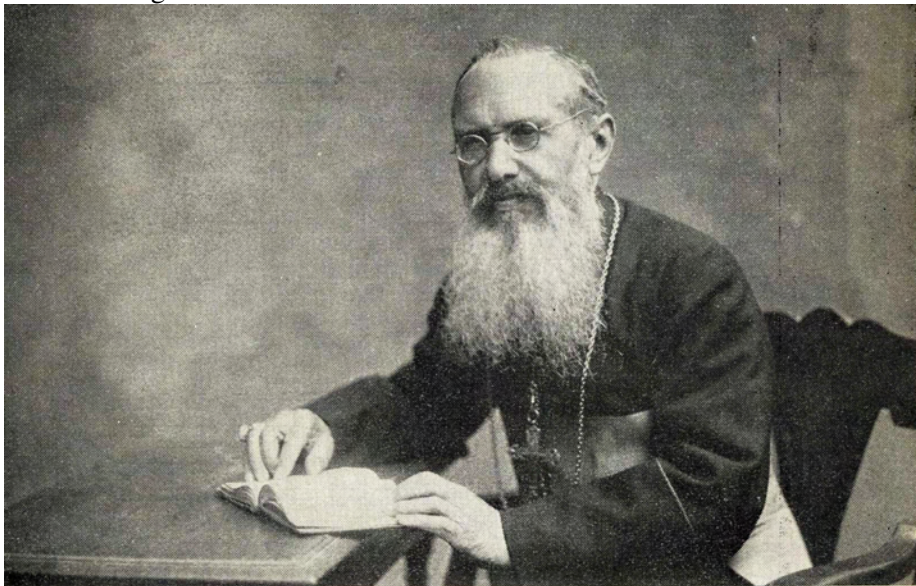
Il était plus aisé d'identifier les missionnaires – Prêtres du Sacré-Cœur dont les noms sont mentionnés dans les documents. Toutefois, nous avons préféré de proposer une liste de noms avant la présentation des sources, indiquant de chaque missionnaire successivement la date de sa

¹⁷ Marthe Coosemans, art. Jeanroy Edmond, dans : B.C.B. – V, col. 482-483. Vincent Jeanroy, *Sept ans au Congo : notice sur la mission des Falls*, Bruxelles, 1904 ; Id., *Ving-cinq ans de Mission au Congo : Histoire de la Mission des Falls*, Bruxelles-Paris, 1923.

naissance, de son premier départ pour le Congo et de sa mort. Nous avons estimé intéressant de noter aussi la nationalité. Et toutes ces informations nous apprennent que les Belges étaient vraiment minoritaires jusqu'à l'époque de la Première Guerre mondiale et que les Allemands étaient majoritaires. Les Français et les Hollandais étaient également en assez grand nombre. Leurs communautés au Congo étaient vraiment cosmopolites.¹⁸

Nous avons également jugé utile d'insérer une carte du territoire où les missions et les fermes-chapelles des Prêtres du Sacré-cœur étaient implantées. On peut y remarquer les onze postes fondés entre 1897 et 1916 et que nous proposons, avec les dates exactes de leurs fondations, sur une liste précédant l'édition des textes. En outre, elle permet de mieux situer les nombreuses rivières dont il est question dans différentes narrations.

Il n'y a pas lieu ici de faire des analyses en profondeur. Elles seront faites lors de l'édition de la seconde partie des lettres et des documents inédits de Mgr Grison.



Mgr Gabriel Grison, selon la photo dans la brochure *Kisangani 1897 - 1967*, *Kisangani*, 1967, Kisangani, 1967, s.a., p. 12.

¹⁸ Les renseignements sont incomplets pour ces missionnaires qui ont quitté la congrégation. Quant à la référence à la nationalité, exception est faite pour ceux qui étaient originaires de l'Alsace et de la Lorraine car ces deux régions françaises ont été annexées par l'Allemagne entre 1871 et 1918.

Liste des Prêtres du Sacré-Cœur, missionnaires au Congo entre 1897 et 1918

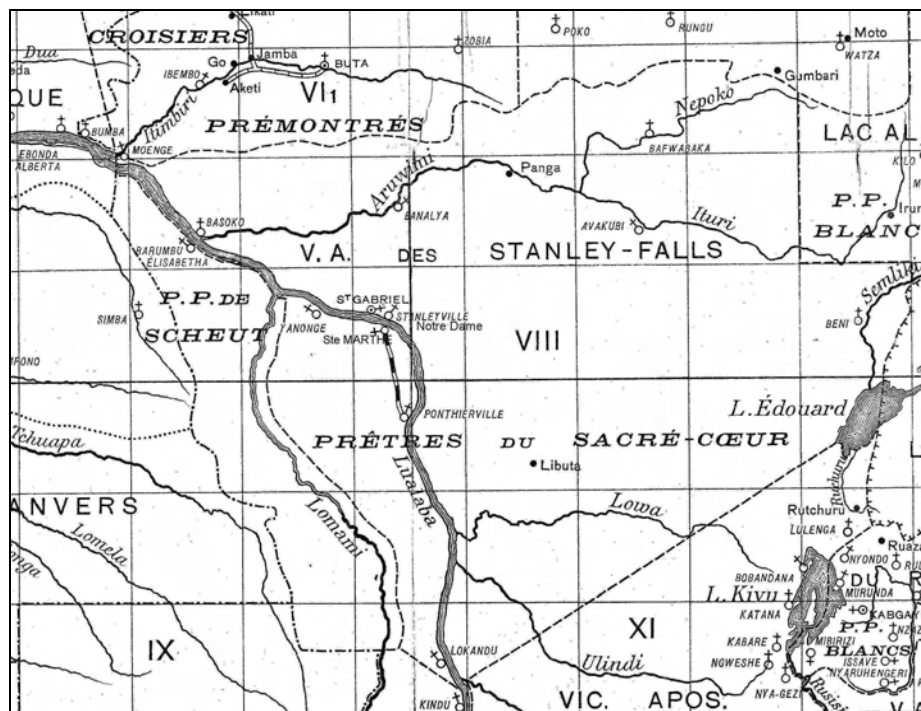
Noms	Né	1 ^{er} dép.	Déc.	Nat.
Émile Grison (Gabriel)	1860	1897	1942	Fr
Jacques Lux (Gabriel)	1869	1897	1943	Ger
Joseph Winz (Boniface)	1867	1898	1899	Ger
Jacques Reelick (Willibrord)	1847	1898	1931	Nl
Pierre Henning (Bonaventure)	1870	1898	1898	Nl
Clemens Tillmann (Liborius)	1872	1899	1934	Ger
Léonard Van Winden (Frédéric)	1866	1899	1942	Nl
Victor Berlings (---)	?	1899	?	
Melchior Goerke (---)	?	1900	?	
Jean Wulfers (Laurent)	1872	1900	1908	Ger
Pierre Keyser (Jean)	1870	1901	1902	Lux
Herman Kohl (Philippe)	1874	1901	1941	Ger
Joseph Justen (---)	1872	1901	1935	Ger
Jules Farinelle (Léon)	1874	1902	1909	Be
Jean Hentz (---)	?	1902	?	
Joseph Slangen (Pancrace)	1876	1902	1955	Nl
Bernard Heuvels (Alexis)	1874	1902	1903	Nl
Joseph Steinmetz (David)	1875	1903	1940	Alsace
Dominique Gautier (---)	(?)	1903	(?)	
Pierre Massmann (Léonard)	1874	1903	1918	Ger
Hubert Wijzen (Édouard)	1880	1903	1956	Nl
Hippolyte Aubert (---)	1856	1903	1939	Fr
Joseph Fassbender (Benoît)	1865	1903	1904	Ger
Clemens Britzen (Castor)	1875	1903	1948	Ger
André Heintzen (Alexis)	1876	1903	1903	Ger
Henri Hebermehl (Majella)	1882	1903	1938	Lux
Théodore Lambert (Michel)	1867	1904	1953	Be
Joseph Barth (Luc)	1871	1904	1907	Alsace
Wilhelm Bittkau (Anastase)	1875	1905	1905	Ger
Pierre Justen (Placide)	1876	1905	1905	Ger
Joseph Frässle (Clément)	1878	1905	1929	Ger
Jean Mulder (Cornelius)	1868	1906	1925	Nl
Onésime Carton (Michel)	1865	1906	1907	Fr
Paul Gontier (Théophanus)	1875	1906	1959	Fr
Joseph Lens (Philomène)	1881	1906	1926	Be
Léon Cambron (Adolphe)	1882	1906	1943	Be
Fernand Germain (Pierre-Chanel)	1881	1906	1907	Be
Joseph Manderscheid (Paul)	1876	1906	1910	Ger
Albert Kuck (Serapion)	1881	1907	1935	Ger

Gerard Lennartz (Thomas)	1879	1907	1939	Ger
Auguste Männersdörfer (Kilianus)	1882	1907	1960	Ger
Pascal Lacroix (Jean de la Croix)	1879	1907	1963	Lorraine
Frank Van Emmerick (Plechelmus)	1867	1907	1907	Nl
Corneil Machielse (Maternus)	1872	1907	1908	Nl
Alfred Dalher (---)	?	1907	?	
Grégoire Czogalla (---)	?	1908	?	
Joseph Bollinger (Eugène)	1882	1908	1949	Lorraine
Joseph Bünn (Adrien)	1881	1909	1931	Fr
Frank Jantz (Bavo)	1883	1909	1912	Nl
Théodore Theunissen (Dominique)	1885	1909	1915	Ger
Modeste D'Hossche (---)	1874	1909	1947	Be
Gerard Schultz (Majella)	1886	1909	1961	Ger
Joseph Schürmann (Aloysius)	1882	1909	1951	Ger
Joseph Plissonneau (Donatien)	1883	1910	1948	Fr
Bernard Stallherm (Augustinus)	1878	1910	1944	Ger
Théodore Muller (Joseph)	1884	1910	1942	Lorraine
Victor Mailier (Remi)	1878	1911	1921	Be
François Berger (Salesius)	1882	1911	1930	Fr
Henri Kawaters (---)	1885	1911	1946	Ger
Joseph Haurand (---)	1885	1911	1961	Ger
Jean Betin (Bernard)	1861	1911	1926	Fr
Antoine Van Meel (---)	?	1911	?	
Herman Stäpel (---)	?	1912	?	
Paul Lapointe (Aloysius)	1886	1912	1959	Fr
Toussaint Reynaud (Stephan)	1870	1912	1927	Fr
Jean Zjezdrzalka (Casimir)	1882	1912	1938	Pol
Rumoldus Caudron (---)	?	1913	?	
Jean Schepers (Alphonse)	1876	1913	1959	Be
Léonce Lebrun (Bruno)	1885	1913	1963	Fr
André Roblot (Modeste)	1885	1913	1962	Fr
Christian Fassbender (Carol-Marie)	1883	1913	1945	Ger
Jean-Baptiste Kawaters (Boniface)	1885	1914	1953	Ger
Léonard Debouge (Benoît-Labre)	1888	1915	1931	Be ¹⁹

¹⁹ *Necrologium congregationis sacerdotum a Sacro Corde Jesu*, vol. I *Primum Saeculum 1878-1978*, Rome, 1978. Liste des abbreviations des pays d'origine: Be = la Belgique ; Fr = la France ; Ger = l'Allemagne ; Nl = les Pays-Bas ; Lux = le Grand-Duché du Luxembourg ; Pol = la Pologne.

Liste des postes fondés par les Prêtres du Sacré-Cœur de 1897 à 1918

Stanleyville Saint-Gabriel	25 décembre 1897
Stanleyville Notre-Dame du Saint-Rosaire	21 décembre 1899
Basoko Notre-Dame de l'Immaculée Conception	6 janvier 1902
Yanonge Sacré-Cœur de Jésus	6 janvier 1902
Banalia Sainte-Élisabeth	7 juillet 1903
Stanleyville Sainte-Marthe (rive gauche)	4 janvier 1904
Avakubi Sacré-Cœur de Jésus	18 janvier 1904
Beni Saint-Gustave	24 septembre 1907
Lokandu Sept Douleurs de la Vierge Marie	14 décembre 1907
Ponthierville Saint-Joseph	15 décembre 1912
Bafwabaka Saint-Michel	26 juin 1916



Extrait de la carte *Missions catholiques au Congo belge 1923*, Etablissements cartographiques, E. Patesson, Bruxelles, attachée à *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge, première année, 1924*, Librairie Albert Dewit, Bruxelles. Addition des noms de paroisses à Stanleyville.

I. « En route pour le Congo », journal de Gabriel Grison, dans : *Le Règne du Sacré-Coeur*, septembre 1897, p. 430-434 ; octobre 1897, p. 512-514 ; novembre 1897, p. 514-515 ; janvier 1898, p. 32-35 & p. 35-38; février 1898, p. 89-94 ; avril 1898, p. 181-186 & p. 186-187.²⁰

À bord de l'Albertville, en face des côtes d'Afrique, le 12 juillet 1897. Me voici donc encore une fois à bord d'un vapeur sur ces beaux flots de l'Atlantique qui me font rêver à tant de choses. Selon ma coutume, je vous envoie mon journal.

6 juillet : - Nous sommes au vapeur dès 9 heures, mais on n'est pas prêt. La foule est immense malgré la pluie et sur le quai et sur le navire où l'on se coudoie partout. Deux pauvres mamans tout en pleurs me recommandent leurs fils qui partent avec nous. Ce sont deux jeunes gens qui vont au Congo ; je comprends tout ce que doit éprouver le cœur d'une mère en ce moment et à ce endroit ; je réconforte ces dames autant que je le puis et leur promets de les remplacer pour le voyage. Nous autres, qui sommes embarqués tant de fois, nous sommes chez nous. Quelques-uns s'étonnent de notre calme ; beaucoup nous serrent la main ; tous nous saluent avec respect.

4 heures ½ - Le sifflet de la machine jette pour la troisième fois une note aiguë : c'est l'heure de la séparation, les larmes coulent de tous les côtés. Parents et amis repassent l'un après l'autre la petite passerelle qui relie le vapeur au quai. J'embrasse le Père J. [Edmond Jeanroy ?] qui veut sortir le dernier. Quelques instants après, je l'aperçois qui me sourit dans la foule : la fanfare militaire nous salue, elle est couverte par les cris d'adieux ; mouchoirs et chapeaux s'agitent. Le vapeur se détache du quai ; nous partons. Notre mission est bien noble, mais je n'éprouve pas ce qu'on pourrait éprouver en pareil cas, si l'on partait pour la première fois.

Pauvres mères, qui restent là sur le rivage, je comprends bien leurs angoisses. Tout à l'heure, un officier de chasseurs me recommandant son fils, me disait : « Voyez-vous, mon Père, je suis soldat, je comprends le devoir et j'aimerais mieux voir mon fils frappé d'une balle, que déshonoré par une action indigne. Mais je suis père et cela est dur ». – Cela est vrai. Mais il y a un Dieu qui est aussi près de nous au Congo qu'ici ou ailleurs.

Anvers s'éloigne. Le vapeur tout à l'heure rempli de monde n'a plus que ses passagers. Nous sommes soixante-dix, presque tous religieux ou soldats, six prêtres, dont un évêque, le nôtre, Monseigneur Van Ronslé²¹, quelques Frères, cinq religieuses, quelques commerçants ; tous les autres sont officiers ou sous-officiers. Nous descendons l'Escaut devant une longue file de vapeurs de tous les pays. Les élèves d'un collège d'Anvers en promenade maritime nous croisent en nous saluant par des hurrahs frénétiques.

²⁰ Une partie de ce journal a été publiée dans « Messenger », une autre revue des Prêtres du Sacré-Coeur.

²¹ F. Scalais, art. Van Ronslé Camille (1862-1938), dans : B.C.B.-III, col. 747-750.

9 heures ½ du soir. – Nous sommes à Vlissingen (Hollande). Nous allons entrer dans la mer. Les quais illuminés et les phares me rappellent mille souvenirs de mes autres voyages. Le vapeur commence à balancer et le pilote qui doit nous conduire à travers la manche monte à bord. Je me promène tout seul sur le pont, rêvant à Bahia, au Pacifique, au Congo et aux mille émotions que j'ai éprouvées depuis le jour où je suis allé à Saint-Julien. Cet air si pur de la mer vivifie.

7 juillet, 8 heures du matin. – Nous longeons les côtes de l'Angleterre ; on aperçoit au loin celles de la France. Ça et là quelques navires sillonnent la Manche : un trois-mâts avec ses belles voiles blanches comme la neige, et plusieurs vapeurs. C'est beau, un vapeur sur l'Océan. Je n'en puis voir sans me prendre à rêver : cette colonne de fumée qui s'élève droite dans une limpide, cette marche rapide au milieu des vagues, ces passagers de tous pays, cet amas de choses innombrables renfermées dans le sein d'un navire : que d'intérêts divers, que d'espérances, que de pensées, que de sciences sur ce petit point noir que j'aperçois là-bas !

Nous avons eu le bonheur de célébrer la sainte messe dans nos cabines. Jusqu'ici, personne n'est malade. La vie à bord est toujours la même. Ceux-ci causent et font connaissance ; ceux-là jouent, quelques-uns lisent, quelques autres braquent leur longue-vue sur les côtes de l'Angleterre. Tous se distraient avec le cigare ou la pipe.

11 heures. – Le vent est violent ; il fait meilleur dans les salons que sur le pont. Un officier raconte à côté de moi une anecdote très intéressante sur le caractère de nos futurs paroissiens. Un caisse de vin de Porto (chose précieuse au Congo) étant égarée, il fait un voyage de quinze jours pour la retrouver et la retrouve en effet. Il la confie au meilleur porteur qu'il peut trouver, lui recommandant de la traiter avec tout le respect possible. « Oui, maître, compris ». – C'était si bien compris qu'à la prochaine halte, la caisse n'avait plus besoin de porteur.

3 heures ½. – La Manche est magnifique. Nous n'avons que quelques malades. Il est doux d'être bercé sur les flots quand on va là-bas avec une mission d'honneur. Que Notre-Seigneur soit béni ! Pourtant je n'oublie pas mon peuple à Bahia et, tout en fouillant l'horizon avec ma jumelle, je ne puis m'empêcher de penser au passé !

8 juillet, 9 heures. – En face de l'île d'Ouessant, à la hauteur de Brest. Temps magnifique, mer superbe. L'île apparaît avec ses phares, ses rochers en sentinelle sur le rivage, ses teintes grises, son aspect desséché et ses barques de pêcheurs. Les malades sont plus nombreux. À la France, qui est là, mon dernier adieu – ou au revoir selon la volonté de Dieu.

3 heures. – L'officier de quart aperçoit le cadavre d'un matelot flottant sur l'eau, malheur qui en signifie peut-être bien d'autres. Je récite le De Profundis.

9 juillet, midi. – Voici les côtes d'Espagne. Toutes les lunettes sont braquées sur le rivage qui se perd encore dans la brume. C'est aujourd'hui la fête des prodiges de la sainte Vierge. Il y a un an, à pareil jour, nous arrivions à Paris. Daigne la Vierge Marie nous conduire toujours !

3 heures. – Nous longeons les côtes de l'Espagne : montagneuses, desséchées, elles me rappellent les côtes de Manabi.

9 heures ½. – Soirée délicieuse avec un jeune officier du bord, Anglais de naissance, mais d'origine française. Son père s'est promené sur tous les champs de bataille du second Empire : Inkermann, Sébastopol, Magenta, Solferino. Ce jeune homme voulait entrer dans l'armée française, ce qui a été impossible, grâce à l'incurie d'un consul. Le jeune officier belge qui m'a été confié me disait tout à l'heure qu'il avait un scapulaire, et qu'avec cela, il ne craignait pas les balles congolaises. Voilà de braves jeunes gens, de vrais militaires chrétiens.

Dimanche 11 [juillet], 4 heures du soir. – Nous avons célébré la sainte messe tous les jours dans nos cabines. Aujourd'hui, on l'a célébrée dans le grand salon. Tout le monde y assistait. Nous sommes en face des côtes du Maroc. Nous passons les soirées, tous les prêtres ensemble. C'est délicieux. Monseigneur Van Ronslé est très aimable. Nous devons nous arrêter à Madère, mais nous irons jusqu'à Las Palmas, aux Canaries. Les jours diminuent de 8 à 10 minutes matin et soir depuis que nous nous dirigeons vers le Sud.

12 juillet, au soir. – Hier, un petit incident de machine jeta l'émoi parmi les passagers qui n'ont pas encore voyagé. Nous nous arrê tâmes une heure. Beau coucher de soleil. Dans ces parages, c'est toujours magnifique. Les poissons volants ont fait leur apparition. Nous nous éveillerons aux Canaries.

[suite] J'ai profité de notre passage à Las Palmas aux Canaries pour vous envoyer mes premières nouvelles ; je pense que vous avez reçu ma lettre ; je vais toujours bien. Dans trois ou quatre jours nous serons à Boma d'où je vous enverrai cette lettre. – Je la prépare d'avance en profitant des loisirs que nous avons à bord. Je reprends donc mon journal où je l'ai laissé.

13 juillet. – La cessation du bruit monotone et régulier de l'hélice me réveille. Il est minuit et demi ; le vapeur est arrêté et nous sommes à Las Palmas aux Canaries, je me lève et je monte sur le pont. La terre est à 200 mètres. Le vapeur a jeté l'ancre dans une petite anse aux rivages illuminés. La demi-clarté de la lune permet d'apercevoir à une faible distance des montagnes assez hautes.

Le matin nous allons à terre ; je suis un peu désappointé, je m'étais représenté une île fortunée, des rivages enchantés, la belle végétation des tropiques un peu tempérée. Rien de tout cela.

L'île paraît brûlée. Tout est sec et désolé. Sur les bords de la mer, rien que du sable ; au-delà, un terrain volcanique et noirci avec des nuances rougeâtres de pierres brûlées ; mais les montagnes qui forment de très près le fond de la scène lui donnent quelque chose de grandiose. La ville est bâtie en amphithéâtre et regarde l'océan : ses maisons blanches sans toits et leurs terrasses sur lesquelles on peut se promener, lui donnent un cachet oriental. Débarqués à une petite lieue de la ville, nous y allons en voiture, poursuivis par une bande de gamins malpropres et mal vêtus qui crient : Vive la République d'Allemagne ! vive tout ce qu'on leur fait crier, n'importe quoi. Se défier des bateliers et des cochers qui sont prêts à exploiter si on ne s'entend d'avance sur le prix.

Dans les rues, les costumes et les physionomies sont bien espagnols ; les femmes et les jeunes filles portent la mantilla, voile modeste et gracieux qui retombe sur les épaules et les bras et se croise souvent sur la poitrine ; celles-ci le portent blanc, celles-là noir. Il me semble que je suis à Bahia. Nous visitons la cathédrale, style Renaissance, mais elle est ornée de très belles colonnes, superbes palmiers de pierre qui convienne à la cathédrale de Las Palmas (Des Palmes). Le maître-autel est recouvert d'argent et il y a au lutrin de véritables antiquités (livres et bancs). Un colonel belge en retraite, Monsieur Walton, nous invite à passer chez lui. – Réception cordiale et aimable. La caserne de Las Palmas est splendide.

11 heures. – Nous venons de rentrer et nous allons partir, l'île nous apparaît en ce moment dans toute sa sévère majesté ; jusqu'ici un léger brouillard avait voilé le sommet de ces montagnes. Il paraît qu'au-delà, il y a de fertiles vallées où l'on cultive tous les fruits de l'Europe et des Tropiques, et que l'intérieur de l'île est un paradis . Le fait est que les Anglais y viennent volontiers passer l'hiver. – Nous saluons au loin le Pic de Ténériffe que nous voyons très bien, mais un peu voilé par la brume.

14 juillet, 10 heures. – Tout à l'heure au déjeuner, quand je suis dans la salle à manger, j'ai été assez agréablement surpris d'entendre jouer la Marseillaise ; on m'avait mis des fleurs dans ma cabine. Je vois que les officiers belges sont très aimables, j'accepte ces hommages pour la France, tout en protestant que je veux un autre jour pour la fête de ma patrie. La fête de la France doit être la fête de Jeanne d'Arc [30 mai]²².

10 heures du soir. – Soirée vraiment délicieuse, la lune monte doucement dans le ciel, la mer est très belle ; bercés sur ces flots bleus, nous chantons nos vieux Noël's et l'O Sanctissima. Un officier danois nous accompagne avec la mandoline et nous charme avec les airs mélodieux du Nord. Cet officier est protestant ; j'espère bien que la sainte Vierge lui saura gré d'avoir chanté ses louanges à bord de l'Albertville.

15 juillet. – Nous allons passer la ligne des Tropiques. En ce moment, l'attention des passagers est attirée par les méduses que le vent berce sur la mer. Avec leurs petites conques roses, elles ressemblent à ces bateaux en miniature que les enfants font voguer sur les bassins.

16 juillet, 8 heures. – Fête de Notre Dame du Carmel. Nous saluons la terre continentale d'Afrique que nous apercevons à quelques kilomètres de nous. Nous sommes au Sénégal à la hauteur du Cap Vert. Dakar est derrière cette falaise abrupte, dans une petite presqu'île. Cette terre est française. Nous voyons le petit îlot appelé « l'île de Guinée », et dans la mer quelques rochers aux formes bizarres.

²² Jeanne d'Arc, née à Domrémy le 6 janvier 1412, est décédée à Rouen le mai 1431. Elle est un symbole politique en France depuis l'époque de Napoléon Bonaparte et a été canonisée par le Pape Benoît XV en 1920. Voir *Grand Dictionnaire Encyclopédique*, t. VIII, Paris, 1983, p. 5839-5840.

17 juillet, 8 heures. – Un troupeau de marsouins prend ses ébats autour du vaisseau ; il fait très chaud.

4 heures du soir. – Il pleut depuis midi. Un malheureux s'est embarqué en cachette à Las Palmas pour se faire conduire gratis à Matadi, on l'a découvert et on le débarquera demain à Sierra-Leone, un pays dont il ne connaît ni la langue ni les usages. Nous faisons une petite collecte pour lui.

[suite] 18 juillet. – À Freetown, Sierra Leone, terre anglaise, 7 heures du matin. Coup d'oeil splendide. Freetown est étendu au bord de la mer dans un magnifique berceau de verdure et abritée par des montagnes élevées en amphithéâtre et couvertes par la belle végétation des Tropiques. – Nous descendons à terre ; au port, dans les rues, un vrai carnaval. La population est noire et vêtue à sa manière, à la chinoise, à l'arabe, à l'européenne, robes bleues, blanches, rouges, jaunes ; toques de toutes nuances et de toutes formes, c'est vraiment curieux. Ce qui nous frappe le plus, c'est l'air d'importance que se donnent sottement les Noirs vêtus à l'européenne.

Je reconnais nos arbres de l'Équateur : les manguiers, l'arbre à pain, le cocotier, l'amandier et d'autres. Nous faisons visite aux Pères du Saint-Esprit qui dirigent cette mission. Leurs enfants nous saluent très gentiment en français. Nous entrons dans leur chapelle ; on y chante la messe. Les négresses en robe à la mode et chapeaux sont d'un parfait ridicule. Une centaine de nègres s'embarquent pour le service du vapeur et pour le chemin de fer du Congo.

20 juillet, 3 heures du soir. – Mauvaise mer. Nous entrons dans le golfe de Guinée. Voir et entendre les Noirs à bord, voilà une récréation très goûtée. Ils passent leurs journées à frotter les ponts, ils travaillent en chantant et sont paresseux et insoucients au-delà de toute expression. – Hier, nous remarquons chez eux un enfant dont les vêtements étaient un peu sommaires, les Soeurs lui font de petits pantalons. Il paraît que ce vêtement est singulièrement gênant, car je viens d'apercevoir le petit aussi bien vêtu qu'hier.

21 juillet. – Fête nationale de la Belgique, petite fête très aimable à bord. Notre capitaine est l'un des hommes les plus aimables que j'ai jamais rencontrés : l'urbanité anglaise personnifiée et avec une nuance d'amabilité charmante.

10 heures du soir. – Le vapeur court au milieu des flammes. Il y a plus d'étoiles sur la mer qu'au ciel, j'ai rarement vu un aussi bel effet de phosphorescence.

Je vous continuerai le récit de mon voyage dans une prochaine lettre. Après-demain nous serons à Banana où nous resterons deux jours et de là nous commencerons à remonter le Congo. J'ai confiance que Notre Seigneur nous bénira et que tout ira bien. Nous avons une belle mission à remplir, mais elle est difficile ; priez pour moi. Dimanche 25 [juillet], 11 heures du matin. – Nous sommes en face de Banana. Voici notre nouvelle patrie.

[suite : lettre de Gabriel Grison à ses parents, Moanda, 1^{er} août 1897.

Mes chers parents,

Je commence cette lettre à Moanda, sur le bord de la mer. Je ne sais pas encore où je l'achèverai, peut-être à Boma, peut-être à Matadi. Notre véritable voyage va seulement commencer ; quoi qu'il en soit, j'espère que nous serons aux Falls dans le courant de septembre. N'ayez aucune inquiétude : tout va bien. J'ai terminé ma dernière lettre dans le port de Banana, celle-ci est la troisième que je vous écris depuis que je me suis embarqué, je pense que vous avez tout reçu. Je continue donc mon journal.]

23 juillet, 8 heures ½. – Nous apercevons dans la brume l'île San-Thomé (Portugal) ; on dit autour de nous que cette île est merveilleuse et qu'on y cultive la vigne, grâce à l'altitude de ces montagnes.

Nous avons en effet devant nous un panorama magnifique. Il semble qu'il y ait près du rivage (sud-ouest de l'île) un volcan sous-marin, car on en voit sortir au milieu des vagues comme des jets de vapeur.

Nous allons passer la Ligne.

24 juillet. – Hier, très belle fête à bord, commencée par le burlesque et terminée par un acte de charité. Baptême de la Ligne pour ceux qui ne l'ont pas encore passée (ce qui n'est pas notre cas ; c'est la huitième fois que je vais passer l'Équateur en mer, et je ne sais combien de fois je l'ai passé à cheval).

Vers 3 heures, Neptune, trident en main, la couronne d'or sur la tête, promène sa cour par tout le vaisseau. Sa grande robe flotte au vent, sa longue barbe est blanchie par les siècles, il vient s'asseoir sur trône devant un grand réservoir d'eau où prennent leurs ébats trois ou quatre solides gaillards, sans doute ses serviteurs.

À l'appel de leur nom, tous les passagers qui voient l'Équateur pour la première fois, devant se présenter à lui, sont immédiatement gratifiés d'un remède qu'on leur met dans la bouche, (sans doute contre le mal de mer), badigeonnés couleur blanc et rose en pleine figure, et précipités dans le bassin dont les serviteurs de Neptune leur font tous les honneurs. Après un certain nombre d'immersions, ils en sortent pour s'engouffrer dans un immense ventilateur où les cataractes du dieu des mers achèvent de les purifier complètement.

Au milieu de toutes ces cérémonies, il y a généralement des surprises improvisées : au moment où l'attention des spectateurs est la plus captivée par l'étrangeté du spectacle, ils reçoivent tout à coup sur la tête des douches d'eau tiède qui paraissent tomber du ciel ; ou ils voient subitement se diriger contre eux les canules de pompes puissantes.

Mais assurément la surprise la plus inattendue est celle dont Neptune lui-même a été la victime ; subitement arraché de son trône, il fut précipité dans le bassin où ses ordres avaient jeté tant de malheureux ; ce coup de théâtre mit fin à la pièce.

Le soir, au salon, les passagers artistes sont priés d'intéresser la société : il y a programme, musique, chansons et champagne. On boit au Congo, à la Belgique et à toutes les nations représentées dans l'assistance. Neptune distribue les certificats de passage de la Ligne dans le golfe de Guinée et la fête se termine par une collecte en

faveur des orphelins de la Compagnie à laquelle appartient le vaisseau. Comme de coutume, le capitaine, Monsieur Blake, s'est montré charmant et généreux.

25 juillet, 11 heures du matin. – Nous sommes au port de Banana dans les eaux du Congo. Voilà donc cette terre d'Afrique à laquelle nous allons désormais consacrer notre vie. J'éprouve en ce moment quelque chose d'indéfinissable et d'un peu pénible. On croirait, à s'y méprendre, avoir devant soi les rives du Chonos avec leurs manguiers plongeant dans l'eau ; il me semble que je vais apercevoir là-bas la tour de notre collège et les toitures blanches des maisons de Bahia : mais hélas ! ces vagues ne sont pas celles du Pacifique ; enfin, le bon Dieu l'a permis et c'est sa main qui nous a conduits ici. Nous allons fouler pour la première fois le sol de notre nouvelle patrie et ce n'est pas le lieu ni le moment de regretter l'Équateur !

Ce panorama de Banana est très beau, c'est une presqu'île toute couverte de cocotiers et de manguiers ; au loin, des collines où il n'y a que la brousse, tranchant par leur couleur grise sur la verdure du rivage. Au moment où nous jetons l'ancre, un vapeur, l'Edouard Bohlen, part pour l'Europe.

8 heures du soir. – Je suis allé dans l'après-midi avec Monseigneur visiter le Gouverneur qui se trouve accidentellement à Banana. Il m'a parlé de notre mission aux Falls comme répondant à une nécessité urgente à cause de l'influence arabe. C'est vrai au point de vue, car le Noir converti au Coran est à peu près réfractaire à l'Évangile. Stanley-Falls est l'un des plus beaux points de l'Afrique Équatoriale, terre vierge, avec une population intéressante et intelligente : nous nous donnerons cœur et âme à cette nouvelle mission que nous confions à la sainte Vierge. Notre premier poste s'appellera Saint-Gabriel, car c'est le 25 mars que tout s'est décidé.

27 [juillet], 10 heures du matin. – Nous sommes à Moanda chez les Pères de Scheut. Moanda est à deux heures au nord de Banana sur le rivage de la mer. Nous y sommes venus hier avec Monseigneur qui est maintenant chez lui. Il y a ici un orphelinat de garçons dirigés par les Pères et un orphelinat de filles dirigées par les Soeurs de Charité de Gand.

La mission présente un aspect si agréable que le premier désir qu'on éprouve en arrivant ici est d'y rester. De longues et belles avenues perpendiculaires l'une à l'autre et bordées de cocotiers, de palmiers et manguiers divisent le jardin en carrés où croissent les bananiers, le manioc et les ananas. Les bâtiments sont séparés les uns des autres, ce qui donne l'illusion d'un petit village : au milieu la chapelle ; là, le logement des Pères ; ici, celui des Frères ; ailleurs les dortoirs, les magasins, les granges, tout cela forme un ensemble d'un aspect agréable. Les Soeurs sont établies d'une manière analogue, à deux ou trois cents mètres d'ici.

[suite] Hier, quand nous sommes débarqués à Banana, une quinzaine d'enfants nous attendaient, ils se jetèrent à genoux et demandèrent la bénédiction de Monseigneur ; ils paraissaient gentils et sont tous très robustes. En un instant, nos malles et autres bagages ont été mis en place. Il y a déjà un petit village à côté de la mission, formé par les mariages entre les orphelins recueillis par les Pères et par les Soeurs.

Hier nous avons fait une promenade ; toutes les maisons sont pavoisées ; il suffit de voir ces figures noires qui ont quelquefois une expression remarquable, l'ordre qui règne dans l'alignement de leurs cases, les petits travaux d'agriculture commencés, en un mot, la vie chrétienne naissante, pour se rendre compte de l'étonnante puissance civilisatrice du Christianisme : ces jeunes gens (les premiers mariages ont eu lieu seulement l'an dernier) auraient été des sauvages dégradés, peut-être anthropophages, et les voilà à la tête d'une petite famille où l'on voit poindre l'ordre, la paix et le vrai bonheur de la terre.

5 heures du soir. – Promenade aux alentours avec le Père Lux. Nous avons l'illusion de l'Équateur : même ciel, même soleil, même climat et même aspect. Çà et là, des termitières en forme de champignons énormes.

28 [juillet]. – Nous assistons à la mise en mer du bateau de la mission. Les enfants sont là sur la plage, attendant le Frère qui doit diriger le travail. À la vue du bateau doublé de cuivre qui pèse au moins deux mille kilos, je dis à l'un des plus grands qu'ils ne sont pas assez forts pour manoeuvrer avec un pareil poids.

Un éclat de rire accueille mes paroles. En vingt minutes, ce bateau est mis en place aux applaudissements de la petite bande ; ce qui frappe, c'est l'esprit pratique de ces enfants.

J'avais quelques médailles en poche, mais pas assez pour tout ce monde. Je ne voudrais pas faire de jaloux, leur dis-je. « Père, jetez-les au vent à qui les aura ». Voilà qui n'est pas trop mal pensé et qui est fait ; il faut dire cependant pour être juste qu'il n'est pas toujours aisé de les conduire.

3 août. – Après-demain, de grand matin, nous continuons notre voyage. Nous avons assisté à plusieurs scènes de la vie indigène : palabre, justice rendue, marché. – Mais ici nous sommes encore trop près de l'Europe. Il faut s'écarter des rivages de l'Atlantique, pénétrer dans l'intérieur du pays pour voir les Noirs chez eux.

Aujourd'hui un jeune Père de Scheut, notre compagnon de voyage, fait un premier baptême : un bon et beau petit enfant de sept à huit ans qui avec sa belle robe blanche ressemblait à un petit ange. La première maison que nous avons rencontrée en allant visiter le village de Moanda est celle d'un négrier, elle est abandonnée et en ruine. Voilà le présent et le passé, quel sera l'avenir ? Car trop souvent les Blancs oublient leur mission. Les Portugais l'ont trop oubliée, et qui sait les horreurs qu'a peut-être vues ce village de Moanda. Je suis bien aise d'avoir passé ici quelques jours, car cela m'a permis de connaître un peu le système employé par les Pères de Scheut pour leurs orphelinats.

C'est seulement regrettable qu'il y ait ici tant de chiques (on appelle « chique » une puce qui se trouve surtout dans le sable et qui pénètre dans la chair des pieds ou des genoux, le plus souvent dans les ongles des pieds ; si on ne la retire pas à temps, elle peut causer une plaie). Je viens de m'en faire tirer deux et j'ai le pied un peu tuméfié, assez pour devoir recourir au sublimé corrosif.

À Bahia, nous connaissions ces vilains insectes, mais ils étaient moins nombreux qu'ici : un Frère vient de s'en faire tirer une douzaine ; les Noirs sont très entendus pour faire cette opération.

Je conversais tout à l'heure avec le Père Directeur de la Mission. Un Noir vient nous interrompre ; c'est un jeune marié du petit village chrétien qui commence à côté de la Mission. Il vient se plaindre de sa femme qui l'a battu et même mordu et s'est enfui avec le souper, mais demain ils seront réconciliés.

Le climat est délicieux, les nuits sont fraîches et je supporte très bien mon manteau matin et soir. Le danger que présente le climat à un Européen (et ce danger est grand) ne réside pas dans la chaleur, qui bien que très forte n'est pas lourde. Le froid est ici peut-être plus redoutable que le soleil, car cette transition presque brusque d'une température très élevée à une autre qui oblige à prendre son manteau est certainement dangereuse, et, en tout cas, elle m'a fort enrhumé. D'ailleurs je ne puis pas encore porté de jugement bien précis sur le climat, car nous sommes ici sur le bord de la mer où il est toujours plus ou moins maritime.

5 août. – En vapeur sur le Congo. Nous sommes partis ce matin à cinq heures, et après une course assez fatigante, parce qu'il fallait marcher dans le sable, nous sommes arrivés à Banana juste pour nous embarquer.

Le Congo est un fleuve splendide : ici, près de son embouchure entre la pointe de Banana au nord et celle de Saint-Antonio au sud, il a au moins seize kilomètres de largeur et un peu plus haut, vingt. Les rives sont basses et couvertes de palétuviers et de manguiers : elles présentent un spectacle magnifique. Il y a à bord quatre Noirs enchaînés pour crime d'anthropophagie : on les accuse d'avoir mangé un Portugais à Cabinda (depuis, j'ai su que c'était faux). Il fait si frais que je suis obligé de mettre mon manteau.

10 heures. – Nous côtoyons des îles merveilleuses dont les rivages se reflètent dans les eaux tranquilles du fleuve. Les dédales des îles, les colonnades formées par les palétuviers le long des rivages, les borosses, la végétation luxuriante des Tropiques : ça et là quelques crocodiles sur lesquels tirent inutilement les voyageurs, voilà ce qui captive notre attention depuis le matin.

4 heures. – Toujours des îles, mais le pays est découvert. La forêt a disparu, il semble qu'on aperçoit de loin les rives d'Europe.

L'Albertville, qui devait nous conduire à Matadi et qui nous avait quitté à Banana, est là, devant nous, cloué sur un banc de sable. Il faudra le décharger pour le délivrer. Les passes du fleuve sont dangereuses pour un grand vapeur.

6 août. – Nous sommes à Boma. On vient de chanter un Te Deum pour remercier Dieu de l'arrivée de Monseigneur. Belle cérémonie. – Je suis stupéfait des résultats qu'on a obtenus ici en dix ans. Je viens de voir défiler les enfants de la colonie (sorte d'orphelinat dirigé par les Pères de Scheut) avec leur fanfare, leur bataillon militaire, leurs gracieux costumes. Tout cela fait rêver, ce ne serait pas mieux dans une ville d'Europe. On a mis, il y a cinq mois seulement, les instruments de musique entre les mains de ces enfants et ils jouent très bien.

L'aspect de Boma est très agréable. Dans les environs de l'église, on croirait se promener dans un parc immense où l'on aurait semé de gracieuses villas. Le cadre est tropical, mais le génie européen se révèle partout.

[suite : Le sifflet du tramway à vapeur, la régularité des rues, la beauté des maisons, le clairon, le coup de canon qui annonce midi, tout cela au milieu des champs de bananes et de palmiers et la belle flore tropicale, voilà assurément de quoi faire un beau tableau, et c'est Boma.

J'ai vu de nombreuses villes sous les Tropiques, je ne sais si j'ai trouvé rien de mieux organisé.

Hier, nous avons été invités à dîner chez le Gouverneur [Théophile Wahis]²³ et aujourd'hui nous avons passé la journée à la colonie. Les résultats qu'on peut obtenir avec les petits Noirs nous encouragent. Ceux qu'a obtenus le Père de Cleene²⁴ sont admirables, mais il faut dire que c'est un homme comme il n'y en a pas beaucoup. Voilà, chers parents, une longue lettre. Nous continuerons notre chemin jeudi probablement. On nous donne deux petits Noirs pour nous accompagner.]

12 août. – Nous venons d'aller visiter le fort de Boma. À l'heure qu'il est, un fort mérite toujours une visite, lorsqu'elle est permise. Celui-ci est une oeuvre merveilleuse. Quand on songe qu'on foule le sol de l'Afrique tropicale et qu'on voit ces immenses canons Krupp ; ces formidables obus à la confection desquels, hélas ! les plus belles sciences ont travaillé ; ces galeries creusées à la dynamite dans le quartz et le gneiss, on est stupéfait et l'on admire l'énergie qui a fait surgir de ce sol granitique et barbare ces magnifiques constructions.

Monsieur le commandant Deuster²⁵ nous a reçus très gracieusement et nous a fait voir les travaux. Trois cents Noirs travaillent dans la roche qu'on fait sauter à la dynamite tous les jours à 11 heures et à 6 heures. Il a été difficile au commencement de mettre ces pauvres gens au travail ; ils sont naturellement très paresseux et ils se blessent avec les outils ; aujourd'hui ils savent très bien s'en servir, mais ils ne se rendent pas compte de ce qu'on leur fait faire. Cependant l'autre jour, l'un d'eux disait à ses camarades que ces grands fusils (les canons) devaient servir seulement contre les Blancs, car ils n'étaient pas nécessaires contre les Noirs.

Hier, je venais de célébrer la sainte Messe et je passais devant le soldats qui faisaient l'exercice dans la rue ; un petit bambin de 12 à 13 ans commandait un peloton et il fallait voir avec quel sérieux et quelle précision il faisait manoeuvrer ses hommes. Depuis j'ai su son histoire : c'était un pauvre enfant abandonné comme il y en a tant en Afrique. Malade, il avait été recueilli à l'hôpital de Boma. À sa sortie de l'hôpital, il vient trouver l'officier européen qui commande les troupes du district et lui demande un vêtement militaire ; l'officier, par compassion, le lui donne ; le

²³ Fred Dellicour, art. Wahis Théophile (1844-1921), dans: B.C.B.-I, col. 939-946.

²⁴ Fred Dellicour, art. De Cleene Natalis (1870-1942), dans : B.B.O.M.-VI, col. 216-220.

²⁵ Georges Moulaert, art. Deuster Ferdinand (1858-1916), dans: B.C.B.-II, col. 287-288.

samedi suivant mon petit bonhomme se présente à la paie et la reçoit encore ; il reste à la caserne, rend aux soldats mille petits services, et vient de nouveau le samedi réclamer sa paie. Cette fois on ne voulait pas la lui donner. « Je veux être soldat comme tous les autres, dit l'enfant, donnez-moi un engagement ». Le cas était intéressant ; l'officier accepte et fait donner un petit fusil à son protégé. L'enfant n'en veut pas, il lui faut un grand fusil comme les autres. Bref, aujourd'hui le bambin est sergent instructeur.

13 août. – Nous partons demain pour Matadi ; je ne me figurais pas qu'il fallait un si grand attirail pour voyager en Afrique. Nous emportons nos chaises pliantes, nos lits de camp, lanternes, cantine, (un vrai trésor : marmites, casseroles, assiettes, poêle, tasses, etc., etc.) plus, du vin et des vivres pour trois mois.

Nous qui comptions voyager avec nos valises, nous voilà embarrassés d'une trentaine de charges, grâce à la prévoyance de Messieurs Gilain²⁶, Vandamme²⁷ et Thibbaut²⁸ qui nous ont bien conseillés et tout préparé avec une sollicitude plus qu'amicale.

Depuis j'ai vu qu'il nous manquait encore une tente, chose indispensable pour le voyage que nous entreprenons. On nous a donné deux petits Noirs de la région des Falls pour nous accompagner. L'un s'appelle Yabo et l'autre Macuzuri. – J'espère bien leur donner d'autres noms.

15 août. – C'est aujourd'hui le beau et saint jour de l'Assomption qui me rappelle personnellement de bien doux souvenirs. Nous voici à Matadi où j'ai chanté la sainte Messe ce matin. Nous sommes partis hier de Boma et aujourd'hui, malgré la sainteté de ce grand jour que j'ai toujours aimé à célébrer, nous avons dû courir toute l'après-midi pour préparer notre départ de demain. Il a fallu tout régler, faire des lettres et passer la journée dans l'agitation, mais peu importe, nous nous agitons pour le bon Dieu.

On nous fait tant de recommandations, on nous donne tant de conseils que, par prudence, nous les suivons en partie, bien que nous les croyons un peu exagérés ; car en définitive nous avons passé 8 ans à l'Équateur et nous connaissons parfaitement les Tropiques. Cependant, il faut le reconnaître, beaucoup de ceux qui entreprennent le voyage que nous faisons restent en route. Deux Pères Trappistes qui ont passé ici, il y a trois mois, ne sont pas arrivés à destination et nous allons bien plus loin qu'eux. Aussi, je veux être prudent.

Le voyage de Boma à Matadi n'offre rien de remarquable. Le fleuve coule entre des coteaux assez élevés, jetés pêle-mêle les uns sur les autres, jaunis ou brûlés et noircis par le soleil et l'incendie des herbes. C'est la brousse qui nous donne l'illusion des paramos du plateau des Andes. Le courant est très rapide surtout près de Matadi où

²⁶ Théo Heyse, art. Ghislain Louis (1856-1917), dans: B.C.B.-II, col. 406-408.

²⁷ Marthe Coosemans, art. Van Damme Maurice (1865-1935), dans : B.C.B.-IV, col. 170-172.

²⁸ Marie-Louise Comeliau, art. Thibaut Émile (1873-1941), dans : B.C.B.-IV, col. 874.

il fait brusquement un coude en angle droit. Cet endroit est dangereux et on l'appelle le « Chaudron d'enfer ».

Nous sommes arrivés ici à 3 heures. Le Révérend Père d'Hoogh²⁹, un bon et saint prêtre de Gand, la providence des missionnaires, nous attendait au quai. Nous avons trouvé ici un Missionnaire du Saint-Esprit, de la Mission de Brazzaville, très maltraité par le climat d'Afrique. Il retourne en France y chercher un peu de santé. C'est un enfant de la Bretagne. Un autre prêtre du diocèse de Gand, le Père Jansen³⁰, accompagne le Père d'Hoogh. Ces prêtres sont d'un dévouement admirable et font ici beaucoup de bien.

17 août. – À Kisantu chez les Pères Jésuites. – Deux journées de chemin de fer. Il est difficile d'exprimer ce que l'on éprouve en un pareil voyage. Ce chemin de fer, jeté hardiment comme un défi à la barbarie africaine, en plein pays sauvage, à travers monts et vallées, avec ses admirables ponts au milieu des précipices, au-dessus des rivières et des torrents, avec des panoramas incomparables, tantôt sauvages comme le sommet des hautes montagnes, tantôt gracieux comme nos prairies et nos campagnes d'Europe, est un travail de géant, une oeuvre splendide en l'honneur du génie européen. Quand on voit les difficultés de toute nature qu'il a fallu vaincre pour réaliser ce grand travail, on s'enthousiasme pour cette Belgique qui a fait ici tant de grandes choses en un laps de temps si court. (Il n'y a pas encore 20 ans que l'Européen a foulé pour la première fois ce sol vierge).

À la sortie de Matadi, le chemin de fer se jette à travers les montagnes du Palabala, les contourne, les escalade, passe et repasse sans cesse la Neposo [Mposho], tantôt tranquille, tantôt tumultueuse et roulant ses eaux comme un torrent au milieu des rochers amoncelés. Les panoramas sont sévères et grandioses. Il y a là le pic Cambier desséché par le soleil où la roche nue et noircie rappelle les vieilles forteresses du Moyen Âge. Nous avons couché le premier jour à Tumba chez le Père Berthe³¹, encore un prêtre de Gand. Ces Pères de Gand sont adorés des ouvriers qui travaillent au chemin de fer et qui sont tous des Noirs de Sierra Leone et du Sénégal. De Tumba à Gongola [Ngongo ou Ngungu = Thysville], point terminus de la ligne exploitée, les panoramas se succèdent, gracieux et splendides. On passe de coteaux en coteaux, tantôt dans la forêt vierge, tantôt dans la brousse, et l'on voit d'immenses plaines qui s'étendent au loin et qui sont semées de bois nombreux. La brousse jaunie par la saison fait penser aux blés mûrs, et l'on s'attend à chaque instant à voir surgir ici et là la flèche de quelque clocher. Mais hélas ! il n'y a rien, rien que la barbarie.

On a écrit qu'il n'y a pas de fleurs en Afrique, celui-là a voyagé sans doute quand ce n'était pas le temps des fleurs. La forêt vierge est magnifique : j'aperçois ça et là des

²⁹ Jean Cuvelier, art. D'Hooghe Octaaf (1857-1899), dans : B.C.B.-III, col. 447-449.

³⁰ Maurice De Meulemeester, art. Janssens Philippe (1868-1919), dans : B.C.B.-IV, col. 441-442.

³¹ F. Berlemont, art. Bert Armand (1869-1953), B.B.O.M.-VI, col. 54.

arbres roses, rouges, blancs, jaunes. Souvent le sol est tapissé de liserons roses et des lianes fleuries courant de branches en branches vont étaler leurs fleurs jusqu'au plus haut sommet des arbres. Des montagnes roses (sans doute de l'oxyde de fer avec du sable blanc), des vallées, des campagnes que l'on croirait couvertes de moissons ; des arbres superbes, parmi lesquels le parasol, l'éléis, le botchal ; le long de la voie, des ouvriers noirs qui nous regardent passer, immobiles et silencieux, voilà ce qui captive l'attention du voyageur qui passe à toute vapeur au milieu de ce beau pays.

Mais l'on est frappé de ne voir aucun village ; les indigènes ont fui le voisinage du chemin de fer, soit à cause de la terreur que leur inspirent ces puissantes machines, soit plutôt pour échapper à la rapacité des ouvriers noirs employés aux travaux.

Les Pères Jésuites ont ici une magnifique colonie ; leurs enfants viennent nous saluer et nous prennent la main. Cette mission est une oasis au milieu de la barbarie, car tout aux alentours, c'est cela ; et ces enfants qui viennent nous saluer d'une manière si aimable ont goûté la chair humaine, du moins un certain nombre.

Il y a deux mois, à quelques kilomètres de Kisantu, quatre femmes ont été enterrées vivantes à l'occasion de la mort d'un chef. On réprime avec force de pareilles coutumes et là où est le Blanc, elles tendent à disparaître.

Six de nos caisses sont restées en route, nous les attendrons ici.

Kimuenza, 23 août, sur la route des caravanes. – Nous sommes partis de Kisantu, samedi, en compagnie du Père De Vos³² qui va à Kimuenza ; sans compter que ce cher Père De Vos est le plus aimable des hommes, c'est pour nous un grand avantage de voyager avec lui, car il sait la langue du pays. – 40 porteurs nous accompagnent. L'administration du chemin de fer nous fait la faveur de nous conduire jusqu'au bord du rail, sur la partie de la ligne non encore exploitée, ce qui nous épargne une journée de marche. Nous partons sur un fourgon découvert ; il fait du vent et mon casque va malencontreusement se placer sous les roues de la machine ; heureusement, j'ai un autre chapeau. À l'extrémité du rail, nous organisons immédiatement notre caravane.

Moi en tête, le Père De Vos et le Père Lux à l'arrière-garde. Ils se sont mis en laïque, c'est plus commode ; moi, je reste en soutane, mais depuis le jour de l'Assomption, je suis en soutane blanche. Et nous voilà en route. Nous marchons jusqu'à 5 heures du soir, montant, descendant à travers collines, vallées, la brousse et la forêt jusqu'à N'Tampa où nous arrivons moulus et brisés, si fatigués que nous sommes obligés de renoncer à dire notre bréviaire.

Yabo et Macazuri nous préparent à souper, dressent nos lits de camp : notre petite table de voyage, nos lanternes, nos cantines sont mises à réquisition. Nous soupçons comme des rois, nous fumons un cigare, nous disons nos prières et nous passons une nuit délicieuse. – Le lendemain de grand matin, nous sommes debout, je m'aperçois que nos petits serviteurs nous seront précieux : le café et le riz sont prêts et à 6 heures nous partons.

³² Edouard Parein, art. De Vos Stanislas (1859-1932), dans : B.B.O.M.-VI, col. 1090-1095.

Nous rencontrons de nombreux porteurs et nous les saluons toujours : Mbote mingi (beaucoup de bonheur à vous) ; ils répondent : Mbote sala (bonheur à vous, Père). Je parlerai plus tard des indigènes. – Ils ont fui également la caravane. – Nous rencontrons la place déserte de nombreux villages. Leurs cimetières sont curieux : les tombes sont couvertes de bouteilles cassées, d'assiettes, de cruches, de verres, tout est cassé ou au moins percé ; souvent les cruches et les assiettes sont enfilées sur une planche plantée sur la tombe. Ce sont les richesses du défunt qu'on a mises sur son tombeau.

Nous sommes arrivés ici, à Kimuenza, tout à l'heure ; demain, nous continuerons notre voyage vers Léopoldville où nous devons nous embarquer pour les Falls. – La route des caravanes est très intéressante mais très fatigante ; combien d'Européens y sont morts ! Un jeune homme venu avec nous sur l'Albertville est malade ici et ne peut continuer.

[suite] 25 août, Léopoldville. – Hier, notre dernier jour d'étape sur la route des caravanes. Nous sommes seuls avec nos porteurs, moi en tête, le Père Lux à l'arrière-garde. Le Père De Vos est resté à Kimuenza, sa résidence. Nous nous arrêtons de temps en temps pour nous reposer, car le soleil est chaud et la marche pénible, et nous essayons d'entrer en relation avec les hommes. Je perds mon chapelet, ce qui me contrarie fort ; aussitôt, sans que j'aie rien demandé, un Noir retourne sur le chemin que nous venons de faire et me le rapporte bientôt. J'étais content et de l'avoir retrouvé et de ce que je le devais à un acte spontané de bonne volonté ; aussi, je donnais aussitôt quelques biscuits et une conserve, récompense hautement appréciée.

Tous les agents du gouvernement et le gouvernement lui-même portent le nom de Boula Matari (briseurs de rochers) ; c'est le nom que les indigènes donnèrent à Stanley³³, lors de ses premiers travaux d'ingénieur quand il traça la route de Matadi à Léopoldville ; le nom est passé depuis à tous ceux qui représentent l'autorité civile ; il est craint, mais pas aimé ; au contraire, les Noirs qui ont connu les Missionnaires les aiment et les respectent, et quand dans une de ces conversations que nous essayons de lier avec eux, je leur disais que nous n'étions pas des « Boula Matari », ils répétaient entre eux : Boula Matari ve, ils ne sont pas des agents de l'État, ils sont des « Blancs de Dieu » [en kikongo « ve » exprime la négation].

Nous arrivons à Léopoldville à 1 heure. Nous occuper de nos bagages, préparer notre départ de demain, deux ou trois visites et voilà la journée finie ! Je viens d'envoyer un mot à Saint-Julien et à Saint-Quentin.

29 août. – C'est aujourd'hui la fête de Saint-Julien. Sans aucun doute, à ce moment, l'on pense à moi, là-bas, et l'on dit : « Pourquoi n'est-il pas resté ici ? » Mais au fond, l'on est content ; et de fait, qu'importent les distances ? Notre Seigneur est partout et, en Lui, nous sommes toujours chez nous.

³³ A. Lacroix, art. Henry-Morton Stanley (1840-1904), dans: B.C.B.-I, col. 864-893.

Le vapeur vient de s'arrêter parce que le vent est trop fort : nous n'avancions plus. Les Noirs qui font le service du bateau sont descendus sur le rivage où ils sont étendus nonchalamment. Pauvres gens ! ils ont grandement besoin que l'Évangile luise enfin sur eux ; les femmes surtout paraissent profondément dégradées, bien plus que les hommes : elles portent au cou des colliers de perles ou d'énormes anneaux de cuivre ; elles ont des bracelets aux bras et aux jambes. Les hommes sont affreusement tatoués au front et sur les tempes, ce qui est le signe distinctif des Bangalas. On leur a frisé la chair avec des fers chauffés à blanc : quelques-uns se rasent complètement la tête avec des verres de bouteilles ; d'autres se tracent sur la tête, également avec des verres cassés, des dessins géométriques assez réguliers, surtout des lignes parallèles ; ceux-là se tressent des cornes, ceux-ci se bâtissent des troncs de pyramides : tous ont un grand soin de leur chevelure.

Nous sommes partis de Léopoldville depuis cinq jours. Vers 4 heures de l'après-midi, le vapeur s'arrête, et les Noirs vont faire du bois dans la forêt pour le chauffage de la machine ; on repart le lendemain vers cinq ou six heures. Nous avons aperçu un crocodile, vu les traces du passage d'une troupe d'éléphants dans les hautes herbes, et l'on a tué quelques pintades qui ont reçu les honneurs de la table.

Le panorama est toujours le même : un fleuve splendide, des rives désertes, des collines fermant l'horizon souvent assez près de nous, la brousse ou la forêt, mais plus souvent la forêt.

Mon bateau est un hôpital. La plupart des passagers sont malades. C'est la fièvre qui domine ; mais il y a un cas d'hématurie et un autre de dysenterie. Nos compagnons de voyage l'ont été déjà pour la plupart sur l'Albertville. Ce sont des jeunes gens qui viennent pour la première fois au Congo et qui paient les droits d'entrée et leur tribut au climat. Pour nous, jusqu'aujourd'hui, nous avons joui d'une excellente santé. (Excusez cette vilaine écriture, le vaisseau tremble à plaisir). Il est assez intéressant de descendre à terre quand le vaisseau est arrêté, mais on le paie aussitôt : les fourmis vous envahissent et vous font ensuite passer une nuit aussi désagréable que possible. Ce qui est mon cas aujourd'hui.

Le vent est tombé et les eaux du fleuve sont calmes et magnifiques comme celle d'un lac ; nous continuons notre voyage à toute vapeur.

En ce moment, des nuées de sauterelles s'abattent sur les bois qui bordent le rivage ; l'air en est obscurci. Ici, où nous sommes, (à quelques kilomètres en aval de l'embouchure du Kasai), se sont noyés un officier et un missionnaire français en passant le fleuve en pirogue. Ils ont été pris par une tornade qui les a engloutis.

1^{er} Septembre. – Deux jours de fièvre ; le vapeur ressemble à un hôpital ; aujourd'hui je vais bien, nous arrivons au poste de Bolobo, trois ou quatre cents indigènes sont là sur le rivage attendant l'arrivée du vapeur ; ils ont apporté du manioc, de la canne à sucre, du tabac, des chèvres et des poules. (Ces dernières sont attachées à leur ceinture tout autour de leurs corps). Les femmes portent au cou d'énormes colliers de cuivre pouvant peser de 20 à 25 livres. Nous abordons : les

Noirs qui sont au service du bateau descendent avec du fil de laiton (des mitakos) et des étoffes et le marché commence au milieu d'un brouhaha et d'une agitation indescriptibles. Un des enfants que j'emmène avec moi est tombé malade et je viens de lui faire prendre un vomitif, mais l'enfant souffre bien plus de ne pouvoir descendre à terre que du remède et de la maladie.

Il y a des types, surtout des femmes, parmi cette multitude qui méritent la photographie, à cause de leur laideur idéale : j'aperçois en ce moment une vieille femme qui ressemble à une apparition du diable sur le théâtre : un énorme collier de cuivre au cou, une grande pipe à la bouche, un bonnet à poil de grenadier sur la tête, d'horribles tatouages sur la poitrine ; pour tout vêtement, un pagne rouge et noir, un air hardi et impudent ; elle gesticule, elle crie sans s'adresser à personne, vraiment jamais je n'ai vu plus laide personne. Ces gens-là sont très défiants : je viens de voir un indigène qui n'a pu vendre son tabac, parce qu'il voulait qu'on lui en mît le prix dans la main avant de le livrer.

Les Sœurs qui se sont embarquées avec nous à Anvers sont descendues avant-hier à Berghe-Sainte-Marie. Elles ont souffert gaiement et courageusement les inconvénients de la route. – Avis à nos Sœurs. Elles vont se reposer ici quelques jours, puis elles remonteront le Kasai pendant vingt jours suivis de huit autres jours de caravane.

Un Frère de Scheut qui les accompagnait est tombé malade. Nous avons pu saluer les Pères de Berghe-Sainte-Marie ; mais nous n'avons pas eu le temps de visiter leur Mission. Il paraît qu'il y a ici, parmi les Noirs, une singulière maladie, celle du sommeil : on dort, et malgré tous les remèdes, on finit par dormir pour toujours.

Le Père nous dit qu'il a perdu de cette manière une cinquantaine d'enfants. Cette maladie existe en Europe, mais c'est un cas excessivement rare.

L'un de nos compagnons de route a dû descendre et s'aliter dans un poste. Il est atteint d'une hématurie. En ce moment, les eaux du Congo sont agitées comme celle de la mer. Partout, les îles couvertes d'une végétation exubérante de prairies, de grands bois, quelque village, au moins quelques fermes aux toits rouges, mais il n'y a rien. Il n'y a là d'autres habitants que des crocodiles, des hippopotames et des millions de moustiques.

Des îlots d'herbes flottantes descendent lentement le fleuve ; ça et là, quelques plantes aquatiques, dont la couleur fraîche tranche vivement sur celles des eaux qui sont boueuses.

Un tronc d'arbres entraîné par le courant, au loin les lignes d'un panorama merveilleux, un ciel très brillant malgré de nombreux cumulus amoncelés à l'horizon : tout cela serait enchanteur sans la fièvre, le mal de tête, les fatigues de la navigation qui est très pénible, plus pénible que sur la mer.

Ce qui frappe, c'est l'absence de l'homme. Je croyais que les deux rives du Congo étaient très peuplées ; or, il semble que l'on voyage dans un pays désert. Les indigènes ont fui à l'intérieur. C'est toujours le même phénomène que sur la route des caravanes et le long du chemin de fer.

3 Septembre, premier vendredi du mois. – Quel premier vendredi allons-nous passer ? La chaleur, le mal de tête, la fatigue, peut-être la fièvre nous accablent, mais Notre Seigneur fera la part des circonstances ; car c'est pour Lui que nous avons entrepris cet interminable voyage. Hier, nous nous sommes arrêtés auprès d'une île en partie submergée pour y faire la provision de bois. Sur le pont, la nuit était délicieuse, le ciel pur, avec un beau clair de lune, les eaux tranquilles et brillantes comme un miroir. On entendait le chant d'un rossignol africain et les reniflements des hippopotames.

Un de ces énormes pachydermes est venu nous montrer son museau à la distance de moins de cinq mètres. C'était une bonne fortune pour lui que nous n'attendions pas sa visite : c'eût été d'ailleurs de la poudre brûlée en vain, car l'animal, même blessé à mort, s'éloigne à de grandes distances, il est très rare de le voir couler à fond.

Le règlement nous oblige à rentrer dans nos cabines pour y passer la nuit, car il est dangereux de dormir sur le pont. Cette fraîcheur si délicieuse est traîtresse. Mais les cabines sont de véritables enfers, il est impossible d'y fermer l'œil. La chaleur y est intense, mais cela ne serait rien sans une armée de moustiques qui dansent une sarabande infernale autour de nos têtes ; ni chasse, ni moustiquaires n'y peuvent rien. Il faut prendre le parti de se laisser dévorer en silence. Avis à ceux qui viendront. La navigation sur le haut fleuve exige une bonne provision de patience, elle est plus pénible que la route des caravanes – mais voici ce qui console : nous allons aux Falls, aux avant-postes de la civilisation pour y planter le drapeau de l'Évangile.

Les Noirs ont le génie du commerce ; à peine les deux vapeurs étaient-ils en présence, que les échanges commençaient. Ceux qui descendaient ont du « ngola », teinture rouge très puissante qu'on retire de l'écorce d'un arbre et avec laquelle les indigènes se peignent le corps des pieds à la tête dans certaines cérémonies. Les nôtres en font une ample provision qu'ils paient avec des vivres, des étoffes et du laiton.

[Suite : Lettre de Gabriel Grison à ses parents :

Mes chers Parents,

Nous voici au centre de l'Afrique équatoriale. Ce voyage est splendide mais un peu dangereux, comme vous le verrez par mon journal. Pourtant n'ayez aucune inquiétude. La Providence veille sur nous, nous sommes en bonne santé, et je pense qu'en dix jours nous serons aux Falls. Tous nos compagnons de route, excepté un, nous ont quittés, et nous restons presque seuls. Nous ne sommes que cinq Blancs sur le bateau, le capitaine, son mécanicien et nous trois avec 200 nègres.

C'est un voyage aussi intéressant que possible, mais pour dire tout, il faudrait écrire un ouvrage ; jusqu'ici, j'ai trouvé qu'il était déjà bien difficile de faire mon journal. Sans doute nous sommes un peu blindés contre le climat, mais sur un petit vapeur, comme celui-ci, où nous ne pouvons pas nous retourner, et où nous sommes comme des prisonniers, sous ce soleil de feu, qui chauffe les cabines comme des salles de bain à vapeur, il est à peu près impossible de travailler.

Enfin voici mon journal, je reprends mon récit à l'endroit où je l'ai laissé dans ma dernière lettre.]

4 Septembre. – Nous sommes arrivés hier à Lukulela [Lukolela]. Ici, la forêt est magnifique et ne le cède presque pas à la grande forêt équatoriale américaine. Le poste y est très bien tenu. On y fait sur une grande échelle des expériences d'agriculture et nous y avons vu de superbes plantations de café et de cacao. On y exploite aussi la forêt ; il y a une grande scierie et les bois coupés sont envoyés à Léopoldville pour les constructions. Monsieur de Jacquier de Lomprez qui dirige le poste nous invite à visiter ses jardins et ses pépinières et nous donne une bonne provision de tabac de Lukolela, le meilleur du Congo. En réalité ce tabac n'est pas cultivé en cette localité mais par les indigènes de la rive française.

Quels beaux arbres ! 40 mètres de hauteur en moyenne. Mais ce que je trouve de plus beau en ce moment, ce sont les papillons qui se baignent dans la rosée matinale. Ils sont si richement parés, qu'on ne sait dire quelle est leur couleur. Quelle belle collection on pourrait faire ! mais pour moi j'aime mieux voir un papillon sur une fleur que 600 au bout d'une épingle.

Hier, grosse discussion avec nos compagnons de voyage sur la fin qu'on doit se proposer en venant en Afrique. Hélas ! nous sommes loin d'être d'accord et voilà comment à la longue les civilisés dans les pays sauvages ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Le gibier abonde par ici : on y chasse l'antilope et le buffle pour la cuisine quotidienne, mais il y a aussi des éléphants et des léopards et hier encore les habitants d'un village voisin venaient prier Monsieur de Lomprez de les aider à chasser un léopard qui leur avait emporté un homme ces jours derniers.

9 Heures. – Une femme se jette à l'eau, on arrête le vapeur et on parvient à la repêcher – triste histoire des misères humaines – je comprends très bien la situation et j'y compatis, mais j'aimerais mieux être Missionnaire dans un pays où il soit impossible aux autres Blancs d'avoir accès, car trop souvent ils sont un obstacle au véritable bien.

5 Heures. – C'est la journée des noyades : une chèvre ayant trop soif, se jette à l'eau ; on s'arrête et on la repêche, mais nous perdons le reste de la journée ; le passage où nous allons entrer étant trop dangereux pour s'y engager, on avait juste le temps de le franchir, maintenant on ne l'a plus.

5 Septembre au matin. – Nous passons devant Liranga, mission française des Pères du Saint-Esprit. Je salue de loin Notre Seigneur qui est là dans son tabernacle. Quand lui donnerai-je moi aussi, une belle chapelle et un peuple ! Ici, nous ne pouvons pas même célébrer la sainte Messe, c'est absolument impossible.

Nous voici à l'embouchure de l'Ubangi. C'est ici que finit la rive française du Congo. Nous la côtoyons depuis douze jours. La France sait inspirer l'amour de sa nationalité aux peuples qu'elle civilise, et c'est un grand malheur qu'elle n'ait pas assez de colonies, hélas ! par sa faute ! Nous avons rencontré sur la route beaucoup de Sénégalais qui travaillent au chemin de fer. On les reconnaît de suite : ils sont si

fiers de nous appartenir qu'ils méprisent les autres Noirs. Ceux que nous avons embarqués à bord de l'Albertville, dès le premier jour, sont venus trouver le capitaine pour lui demander une table séparée : un Noir de Sierra-Leone disait qu'il ne pouvait manger avec un Sénégalais.

Le fleuve est splendide, c'est une glace immense reflétant les profondeurs du ciel, les nuages brillants et dorés du matin, les grands arbres du rivage et des îles, celles-ci très nombreuses donnant un charme merveilleux au panorama. Le bon Dieu, à qui les richesses ne coûtent rien, a jeté là une poignée d'émeraudes et les a incrustées sur un fond magnifique d'or, d'azur et d'argent.

6 Septembre. – Nous avons passé hier à Iribu [Irebu] et un peu plus loin, nous avons rencontré le Stanley, petit vapeur du haut fleuve. C'est le troisième ou quatrième vapeur que nous rencontrons. Ce qui indique déjà une grande activité européenne sur ce Congo, naguère traversé uniquement par des pirogues sauvages. Ces trois coups de sifflet lancés par la machine pour saluer, et répétés par les puissants échos de ces solitudes, impressionnent vivement et il semble que si les forêts séculaires qui bordent le rivage pouvaient parler, elles s'étonneraient de l'audace du Blanc ; mais malgré bien des désordres inévitables dans la phase actuelle, les anges du Congo sont heureux de nous voir passer et nous bénissent.

4 Heures. – En ce moment l'orage éclate sur nos têtes ; il fait si frais que les passagers s'enroulent dans leurs couvertures.

Nous arrivons à une factorerie hollandaise, une foule de Noirs attendent sur le rivage ; quelques-uns se sont peints en rouge, d'autres ont leurs lances ; il y en a qui se sont tressés des cornes de bélier sur la tête ; j'aperçois une femme qui porte d'énormes jambards de cuivre, de véritables bottes massives.

Ici, il pleut à peu près tous les jours et la pluie est habituelle, mais accompagnée d'orages ; les éclairs et les coups de tonnerre sont formidables ; on prétend que cela tient au voisinage de l'Équateur ; mais ce n'est pas exact, car je n'ai pas vu un seul orage pendant les huit ans que j'ai passé à Bahia et cependant nous étions là aussi, sous la ligne équatoriale. La grande forêt, la direction des vents et la chaleur, ces trois causes réunies expliquent suffisamment, me semble-t-il, cette différence de climat.

7 Septembre. – Hier soir, nous sommes arrivés à Coquilhatville, chef-lieu du district de l'Équateur. On nous invite à souper à la station. Les plantations et les jardins sont magnifiques et l'aspect de la colonie est de toute beauté.

Nous venons de quitter Coquilhatville et nous côtoyons des rivages enchanteurs. Des grottes profondes, des draperies veloutées et fleuries, des arcades, des arabesques de verdure, des arbres roses, des jasmins blancs ; toutes les splendeurs d'une nature souriante, tel est le spectacle qui se déroule en ce moment sous nos regards émerveillés. Ici, comme sur les grandes vagues du Pacifique, la majesté, la grandeur et la puissance s'unissent aux grâces les plus délicates dans une harmonie splendide ; mais la fièvre règne sur ces beaux lieux, et peu nombreux sont les passagers qui sont en état de partager mon admiration.

[Suite et fin]

5 Heures. – Nous avons longé de nombreux villages : voici les rives du Congo telles que je me les suis représentées. Nous rencontrons souvent des pirogues indigènes. L'une d'elles, mal dirigée par ses rameurs – ou plutôt par ses rameuses – vient de se briser contre notre vapeur. Heureusement, ces gens-là savent nager comme des poissons.

Ici les femmes semblent absolument dégradées. Il y en a quelques-unes sur la barque qui nous accompagne. Elles sont certainement inférieures à leurs compagnons. Leurs rires éclatants, leurs gestes exagérés, leurs cris, leur regard sans intelligence, leur puérile vanité ; tout indique une dépression profonde et à leur vue, les portraits que l'auteur sacré a si fortement tracés reviennent involontairement à la mémoire.

Nous allons nous arrêter ; des bandes de singes font l'exercice au sommet des arbres. Un coup de fusil jette parmi eux l'effroi et peut-être la mort. Mais voilà ce que je désapprouve. Qu'on les tue par nécessité pour se nourrir de leur chair qui n'est pas mauvaise, c'est très bien, mais qu'on use de son plomb et de sa poudre uniquement pour le plaisir de tuer un animal inoffensif et intéressant, voilà qui est absurde.

9 Septembre. – Hier c'était la fête de la très sainte Vierge. Nous n'avons pas même pu célébrer la sainte Messe, mais c'est quand même la fête de la très sainte Vierge : elle nous protègera.

Nous avons longé de nombreux villages du district des Bangala. Il y a là de beaux hommes, qui malheureusement se tatouent d'une manière affreuse. Ils se burinent sur la figure une ligne de traits parallèles partant du milieu du front jusqu'au sommet de la tête et se mettent deux feuilles de palmier aux tempes. Les femmes portent une sorte de crinoline ou costumes de danseuses en fibre de racine. Ils paraissent doux et de bonne compagnie.

Hier, j'ai dû apprendre à l'un d'eux la manière de faire prendre une allumette, il la mit aussitôt à sa bouche, la prenant, sans doute, pour une cigarette.

Nous sommes en vue de Nouvel-Anvers, capitale du district : un ciel noir et sillonné d'éclairs couvre la colline.

10 Septembre. – Hier, nous sommes descendus à Nouvel-Anvers ; malgré la pluie les Pères de Scheut, accompagnés du chef du district, ont eu l'amabilité de venir nous chercher. Nous avons visité la colonie qui est très belle et nous avons soupé ensemble. Il y a ici une communauté de Sœurs franciscaines pour un orphelinat de petites filles. Si nos Sœurs ne peuvent venir avec nous, ces bonnes Sœurs franciscaines pourront s'établir à Stanley-Falls et nous accompagner.

Nous sommes ici au dernier poste des missions catholiques sur le Congo, mais bientôt, si le bon Dieu le veut, la limite sera reculée.

Deux Pères et un Frère ont à s'occuper de 300 enfants, aussi l'ouvrage ne manque pas. Nous avons visité le village chrétien qui est en voie de se former par les mariages d'orphelins et d'orphelines. Tout ce petit monde est gai, content, heureux. Les Pères et les Sœurs aussi. Nous avons passé là une soirée délicieuse ; mais ces

belles maisons sont des oasis au milieu du désert. On me racontait tout à l'heure qu'une vingtaine d'hommes ayant passé pour affaire à l'autre rive, quatre seulement étaient revenus, les autres ont été tués et dévorés par les gens du pays.

Nous embarquons 200 soldats noirs pour le camp d'Umangi et autres postes. Le vapeur est absolument rempli.

11 Septembre. – Hier, la nuit était splendide, nous l'avons passé près d'un village où nous sommes descendus. Les huttes sont très basses et nous voyons aux portes de dieux fétiches du foyer, de petits morceaux de bois plantés au sommet. La cuisine est devant la porte et consiste simplement dans un peu de feu qu'on allume à terre. Les femmes préparent le souper et les hommes assis à terre ne font rien, ce qui est leur coutume, ou fument leur pipe, une grande corne d'antilope percée près de sa pointe par deux trous, l'un pour mettre le tabac, l'autre pour activer la ventilation, ou pousser la fumée par le gros bout de la corne ; une bouffée formidable, mais une seule et on passe la pipe à son voisin.

Tout à l'heure, une barque nous a accostés. Ce sont des amis qui viennent apporter du « malafou » à nos soldats. Le malafou est le vin de palmier ; il a un goût de petit lait acidulé, paraît inoffensif, mais monte très vite à la tête.

Quel dommage que nous ne puissions pas causer avec ces gens-là ; malgré leurs affreuses coutumes ils ont des qualités précieuses : très courageux, très fiers, ils sont bons compagnons, si on leur donne une friandise, tout le monde a sa part.

13 Septembre, 8 heures. – Tout à l'heure notre vapeur s'est engagé sur un banc de sable ; il faisait froid ; les Noirs hésitaient à se jeter à l'eau pour le dégager, mais leurs chefs (indigènes) n'y vont pas de main morte et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tout le monde est à l'eau, tirant, poussant, et nous sortons du mauvais pas.

En ce moment, nous apercevons une bande de singes qui jouent avec des vautours au sommet d'un arbre. Le capitaine tire sur un crocodile et je crois que le monstre est atteint, car il bondit dans l'eau.

4 Heures. – Nous arrivons à Liranga sur la rive gauche du fleuve, au pays des Mongos. Les hommes sont horriblement tatoués par toute la figure. Il y a quelques jours deux hommes et sept femmes ont été tués tout près d'ici à l'occasion des obsèques d'un chef, mais les habitants paieront leur barbarie. Je rencontre ici un compatriote, un Lorrain, qui me raconte avoir assisté à des festins cannibales horribles sans pouvoir les empêcher. Que faire quand on est seul ? Cependant les chefs de Liranga viennent tous saluer au bateau. Oui, la moisson est mûre, les protestants nous ont devancés partout. Heureusement leur action est à peu près nulle sur les indigènes. L'Angleterre et les Etats-Unis leur donnent des millions. Nous, catholiques, nous sommes fiers des six millions que recueille chaque année l'œuvre de la Propagation de la Foi. Nous le serions un peu moins si nous voyions le budget des missions anglaises et américaines. Il y a ici environ 11.000 âmes.

14 Septembre. – Nous venons de partir d'Umangi où nous avons laissé la plupart de nos compagnons de voyage ; deux lieutenants arrivent à leurs postes, et trois sous-

officiers. L'un des lieutenants est cet officier danois qui charmait nos soirées à bord de l'Albertville en jouant sa mandoline. Ici encore, bien souvent, le soir il nous jouait les airs mélancoliques et doux de sa patrie, mais le climat lui a été terrible et hier encore, je craignais de le voir mourir dans mes bras, mais aujourd'hui il est très bien et il va se refaire ici. C'est la navigation du Congo qui l'a rendu si malade.

Nous restons seulement trois à bord avec deux chefs indigènes qui sont assis sur le plancher du pont à côté de moi et qui en ce moment me regardent écrire, se demandant, sans doute, ce que je peux bien faire.

Tout à l'heure, quand je suis descendu à terre, j'ai été aussitôt entouré par une douzaine de Noirs qui me demandaient des médailles ; c'étaient des chrétiens du Bas-Congo qui ont été baptisés à Boma et qui sont en garnison à Umangi. C'est ainsi que les idées chrétiennes se disséminent rapidement et que la bonne semence germera rapidement partout.

15 Septembre. – Nous sommes arrivés hier vers deux heures à Mongo ; un orage épouvantable nous a obligés d'y rester. La foudre est tombée deux fois à côté de nous ; sur le soir, nous sortons pour aller visiter une factorerie en nid d'aigle sur une colline élevée qui domine le fleuve. On nous dit que de là-haut, nous jouirons d'un panorama incomparable. – C'est vrai, il est regrettable seulement que l'horizon soit si troublé à cause de la tempête.

Le fleuve atteint ici, et surtout un peu plus haut, une largeur de plus de 40 kilomètres. J'ai rencontré le grand saint Nicolas en personne, un de ces petits roitelets des environs à qui le premier Blanc qui l'a vu a donné le nom du grand évêque à cause de son étrange accoutrement. Le nom lui est resté même parmi les siens. Il a une barbe très longue, ce qui est rare chez un Noir. Cette barbe est nouée en tresses nombreuses et chaque tresse porte à son extrémité deux ou trois boules de caoutchouc. Vous voyez d'ici l'effet quand le bonhomme parle ou mange. De plus il porte par derrière attaché à son pagne une grosse clochette en sorte que sa Majesté ne saurait faire un pas sans que ses sujets en voient avertis. Ce ridicule personnage est un chef assez puissant qui, il y a quinze jours seulement, voulait faire la guerre aux Blancs de la factorerie. Ses conseillers lui ont fait comprendre que, même vainqueur, il finirait par payer les pots cassés et il est resté ami.

Nous apprenons ici que les Batetela viennent d'être écrasés, ce qui rend la situation des Falls moins dangereuse. Ce matin, un Bangala de notre équipage est mort subitement après avoir déjeuné en mangeant un chien, volé sans doute pendant la nuit. Le chien est un mets délicieux chez les Bangala ; nous avons d'abord cru à un empoisonnement, et même je lui ai fait prendre un vomitif, mais après renseignements plus exacts, nous avons su qu'il était victime d'une maladie de cœur. Les Bangala m'ont vu soigner et remettre en place un des petits Noirs qui nous accompagnent, et me prenant pour un médecin, ils sont venus déjà plusieurs fois me demander des remèdes.

17 Septembre. – Hier et aujourd’hui nous avons rencontré de nombreux villages et nous venons de nous arrêter dans la solitude. La forêt est si touffue qu’il faut s’y reprendre à trois fois pour s’y ouvrir un passage et y entrer.

18 Septembre. – Nous voici à Basoko. La station présente d’ici un aspect magnifique et presque européen. Des postes militaires flanqués d’une tour sur un font tropical donnent au paysage un aspect très singulier et très agréable. La population indigène est très considérable, mais il paraît que le séjour de Basoko est très dangereux pour les Européens. Des messieurs, un médecin et un employé, montent à bord pour les Falls. Nous entendons des détails intéressants sur le pays que nous allons évangéliser. Un petit serviteur du médecin n’ayant jamais vu de prêtre, demande à son maître qui je suis (je suis seul en soutane), on lui répond que je suis un Mzambi ganga : un Blanc de Dieu [Nzambi Nganga]. – Ah ! dit-il, c’est un de ceux qu’on appelle : Mon Père, ceux-là sont bons et gentils. – Voilà qui prouve l’influence latente, mais réelle du prêtre à de grandes distances et dans des pays où il n’a pas même pénétré.

Nous sommes ici à deux jours de la dernière mission catholique. Les types ne sont pas très beaux et paraissent plus sauvages. Nous apprenons des détails intéressants sur la révolte des Bangalas [Batetela ?] et sur les mœurs des indigènes, mais je ne puis écrire un livre.

Nous approchons de la région des Falls appelée la zone arabe. Les villages sont très nombreux le long du fleuve. Hier, nous rencontrons à Ionaguni [Yanonge ?] la Ville d’Anvers qui descend le fleuve : sept à huit cent Noirs enthousiasmés, sans doute, par la présence de deux vapeurs, chantent, dansent et battent des mains, cela dure jusqu’à notre départ ; battements de mains, danses et chants sur un rythme très mesuré, très gai et infiniment agréable. Au point de vue de l’art, il y a de quoi s’étonner. Nous avons eu tout à l’heure le même spectacle. Ces populations paraissent très gaies et sont plus décentes ; les vêtements reparaissent. Dans deux jours, nous serons aux Falls !

II. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Stanley Falls, 1^{er} octobre 1897, dans : *Le Messenger*, septembre 1898, p. 264-265.

[...] Je suis aux Falls depuis dix jours, après un voyage de trois mois moins quelques jours. Je joins à cette lettre le reste de mon journal. Puisse-t-il vous arriver pour la fête de Noël : il charmerait très agréablement votre veillée.

Nous sommes arrivés ici le 21 septembre par un jour de pluie comme lorsque nous sommes partis d’Anvers, et nous avons été reçus de la manière la plus aimable par Monsieur le commandant Malfeyt³⁴ qui dirige la zone des Falls. Mon confrère était malade : pour moi jusqu’aujourd’hui j’ai joui d’une bonne santé, je me sens fait pour les tropiques.

³⁴ A. Engels, art. Malfeyt Justin (1862-1924), dans : B.C.B.-III, col. 588-592.

Deux jours après notre arrivée, nous nous sommes mis à la recherche d'un terrain pour notre mission. Nous nous établirons à six ou sept kilomètres en aval de Stanley-Falls sur l'emplacement d'un ancien village, Bakumu, qui est allé se fixer sur l'autre rive du fleuve.

C'était le 24 septembre, en la fête de Notre Dame de la Merci, jour que j'ai toujours célébré avec solennité en mission. Notre Dame de la Merci est la patronne de Bahia. J'ai voulu célébrer la sainte Messe ici pour la première fois ce jour-là et j'espère que la très sainte Vierge bénira notre choix et notre entreprise. Nous allons faire débayer le terrain, nous bâtirons provisoirement en pisé et plus tard en briques.

Hier, nous avons eu à déplorer un malheur dû à la sauvagerie de ces malheureuses populations. Nos travailleurs Waggenia étant allés demander à un village Bakumu, qui est en face de notre propriété de l'autre côté du fleuve, des pièces de bois nécessaires à leur travail, ont été reçus en ennemis. L'un d'eux a été frappé à mort et deux autres ont été blessés plus ou moins grièvement. Aussi ai-je l'intention m'établir le plus tôt possible là-bas pour empêcher de pareils incidents. La présence du Blanc, à plus forte raison du prêtre, contient les indigènes ; je reviendrai coucher ici chaque soir jusqu'au moment où j'aurai une maison.

Les populations qui entourent les Falls sont cependant très pacifiques ; aussi doit-il y avoir dans l'affaire d'hier quelque rancune personnelle. Il n'en est pas de même des peuplades qui sont plus au sud sur le Lomami. Avant-hier, un agent est revenu ici après avoir tenté de remonter cette rivière, il a été recueilli avec des volées de flèches et après avoir perdu plusieurs hommes, il a dû battre en retraite. Ces tribus sont redoutables, à cause de leurs flèches empoisonnées qui foudroient à la moindre blessure, quand le venin est frais. En quelques secondes on est mort, mais encore quelque temps et ces gens-là seront soumis. Ici, la station a été sur le qui-vive pendant cinq ou six mois à cause de la révolte des Batetela. Elle se ressent beaucoup de ce contretemps ; l'on s'attendait toutes les nuits à une attaque, et au lieu de construire des maisons, on se fortifiait. Mais la défaite essuyée par ces sauvages, il y a trois semaines, rend aux Falls toute sécurité.

J'ai trouvé ici des enfants charmants, de petits Noirs arabisés au type vraiment superbe. Tous les jours, ils viennent me voir et nous essayons de lier conversation. Il est possible que je les conduirai avec moi à Saint-Gabriel aussitôt que j'aurai une maison.

Il y a aussi à Saint-Gabriel deux enfants d'un grand chef du Manyema tué dans l'expédition contre les Arabes. On voudrait élever ces enfants à l'européenne et les renvoyer plus tard gouverner leur pays pour le compte de l'État indépendant. Ces enfants sont très souvent ici dans la journée. Ils viennent régulièrement nous saluer tous les matins, je leur donne une petite classe de français et j'apprends avec eux le swahili. On peut faire ici un bien immense ; la population qui entoure les Falls est très considérable. Je l'ai déjà parcourue en partie ; au bas mot, il y a de quinze à vingt mille âmes. Nous sommes évidemment l'objet de la curiosité universelle. Jamais ces pauvres gens n'ont vu de prêtres, et quand on leur dit que nous venons

instruire leurs enfants, ils répètent tous « mzuri, wema », c'est beau, c'est très bien [en swahili : -zuri = beau ; -ema = bon]. – Partout on nous salue respectueusement.

Ce pays serait le paradis des chasseurs : dimanche on a tué un hippopotame et nous en avons mangé pendant deux jours ; avant-hier c'était le tour d'une antilope et hier, celui d'un grand singe, un chimpanzé.

Cette lettre et mon journal pourront vous occuper au moins pendant deux heures – c'est assez long. Je pense que je vais rester ici peut-être tout seul, mais je vais faire venir mon personnel immédiatement, je préfère retourner en Europe plus tard. N'ayez aucune inquiétude. Il y a moins de danger ici pour nous qu'à l'Équateur, et puis quand je vois ce que font des soldats, des commerçants, pour une fin bien noble, je me demande s'il serait possible de n'en pas faire autant pour étendre le règne de notre bon Maître et je suis heureux d'être ici aux avant-postes de la chrétienté, je ne changerais pas ma mission pour une couronne. Cette lettre vous arrivera, je pense, à la fin de décembre. Puisse Notre Seigneur vous bénir, vous récompenser des sacrifices que vous avez faits pour lui et vous accorder avec la santé une année de paix et de bonheur.

Priez pour moi et pas d'inquiétude. Le bon Dieu et la sainte Vierge veillent sur nous [...]

III. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 10 novembre 1897, dans : *Le Messenger*, octobre 1898, p. 281-283.

[...] Je vous écris ces lignes sous une tente de feuillage au milieu de mes défrichements et de mes ouvriers. En ce moment j'ai ici cent trente ouvriers ; les uns abattent la forêt, les autres construisent ; et j'espère bien que dans une quinzaine de jours je serai définitivement logé ici à Saint-Gabriel dans ma propre maison. Je vous avoue que j'aspire avoir un chez moi, car voici déjà plus de quatre mois que je suis chez les autres.

J'ai commencé par faire abattre ici quatre ou cinq hectares pour m'orienter et savoir où je dois construire. Nous avons bien choisi ; l'emplacement est de toute beauté : nous construisons à cent soixante-dix mètres du fleuve : une belle avenue de manguiers conduira de la rive à la maison. J'ai déjà planté moi-même ces arbres. Cette semaine, je n'ai fait que tirer des lignes au milieu des arbres abattus.

Au-delà des habitations futures, coule un petit ruisseau qui nous donnera une eau très pure ; celle du Congo est mauvaise.

Je retournerai en Europe un peu plus tard, quand tout sera fini et lorsqu'il faudra aller chercher des Soeurs. J'espère que mes confrères seront ici à la fin d'avril. En attendant, je resterai tout seul. On m'a donné pour m'aider un jeune sous-officier intelligent et actif, et avec mes cent trente travailleurs – bien qu'ils soient passablement paresseux, - je pense que nous allons faire de la besogne. Nous allons construire les maisons secondaires en pisé, la principale et la chapelle seront en briques. Il nous en faut pour commencer deux cents mille au minimum. Vous voyez que le travail ne manque pas.

On ne saurait dire que le climat est bon, bien qu'il soit agréable, et l'autre jour à Stanley-Falls nous étions presque tous au lit : la fièvre et surtout la dysenterie sont le fléau des Blancs.

Je ne sais où j'ai lu qu'il n'y avait pas beaucoup de serpents au Congo, celui qui a écrit cela craint sans doute d'effrayer les colons. La vérité est que les serpents sont très nombreux. Nous en avons déjà tué trois ou quatre ici, et l'autre jour, aux Stanley-Falls, j'en trouvais un vilain noir au pied de mon lit le matin en me levant. Je suis accoutumé au voisinage de ces méchantes bêtes, car à l'Équateur elles ne manquent pas, mais je vous avoue que depuis, je ne dors que d'un oeil : avant de me coucher, je passe une revue consciencieuse de ma chambre et si pendant la nuit je suis éveillé par les rats et les lézards (ce sont nos hôtes habituels) j'allume vite une lampe et je passe une seconde inspection.

J'ai voulu reconnaître exactement la situation de la Tshopo, je me suis donc enfoncé dans la forêt, boussole en main. Nous avons un terrain vraiment superbe : une forêt splendide avec des éclaircies où il y a des bananiers, restes d'anciens villages disparus. J'ai été arrêté par des marécages qui sans aucun doute avoisinent la Tshopo. Il serait imprudent de voyager seul ou sans armes dans ces grands bois. Je me suis jeté sur une bande de singes de la taille d'un homme (des chimpanzés), le jeune Noir qui portait mon fusil fit feu, mais le blessé nous échappa, la forêt étant trop impénétrable pour le poursuivre.

Nous avons plusieurs milliers de bananiers en notre possession, mais je fais tout abattre, d'abord pour voir clair et ensuite pour nettoyer le terrain ; ils repousseront vite et nous rendront d'immenses services.

La langue du pays n'est pas aisée et je ne sais si je pourrai l'apprendre. Je m'essaye cependant à catéchiser un peu mes « boys » (les Blancs donnent ce nom à leurs petits serviteurs noirs), et l'autre jour je leur racontais la création. « Mais, me dit l'un d'eux, si nous sommes tous enfants d'Adam et Ève, pourquoi êtes-vous blanc, et pourquoi sommes-nous noirs ? » Ce sont les Waggénias qui me conduisent tous les jours ici, en pirogue. Grands enfants, tout à fait insouciant, ils chantent toujours en ramant, ils chantent nos louanges : « Le Blanc est beau, le Blanc est un grand chef, il nous donnera des perles, il nous donnera des étoffes ». Le fait est qu'ils ont grand besoin d'étoffe. L'autre jour, ils m'entourent et me demandent de leur raconter encore les choses de Dieu : j'enrageais de ne pouvoir parler. Que le bon Dieu tienne sa promesse : « Ils parleront toutes les langues » !

Une autre fois, on me demandait si en Europe les perles tombaient du ciel avec la pluie. Ces perles sont une des très nombreuses monnaies du pays.

Cette naïveté primitive disparaîtra vite. Il y a aux Falls près de 500 Noirs, (sans compter leurs femmes et leurs enfants) qui servent comme soldats. Ils viennent de tous les points du Congo, parlent trois ou quatre langues différentes mais se mettent vite au patois kiswahili qu'on parle ici. – Ces gens-là, anthropophages d'hier et peut-être d'aujourd'hui, vous saluent militairement, font l'exercice comme des soldats d'Europe, se mettent en tenue le dimanche et deviennent rapidement des sauvages à

l'euro péenne. Il faut que les missions se multiplient, autrement ces gens-là prendraient vite les vices des Européens sans rien perdre des leurs.

Nous avons de violents orages chaque deux jours au moins : il pleut beaucoup et toujours en tempête, cela dure une heure ou deux, puis le temps redevient beau. On comprend qu'avec ces pluies fréquentes et un climat de feu, la végétation soit d'une exubérance extraordinaire.

Au moment où je trace ces lignes, la charpente de ma maison s'achève, elle a dix-neuf mètres de long et huit de large, y compris les vérandas, trois salles : une chambre, une petite chapelle provisoire et une salle à manger. Je viens de jeter un coup d'oeil sur le travail : eh bien ! sans vanité, ce sera joli, surtout à cause du panorama. Dans une prochaine lettre je vous donnerai mes plans. J'ai une douzaine de maisons à construire et il faut que ce soit à peu près fini au mois d'avril.

Je salue très affectueusement Monsieur le Curé, nos voisins, parents et amis. Priez bien pour moi ; il y a aujourd'hui neuf ans que je me suis embarqué pour la première fois à Saint-Nazaire ; qui aurait jamais pensé alors que je viendrai commencer une mission ici au coeur de l'Afrique ?

Voilà ce que c'est que la vie, nous ne voyons pas deux pas devant nous, mais la divine Providence nous conduit, c'est pour cela qu'il ne faut avoir aucune inquiétude à mon sujet.

Au revoir, mes chers parents, je vous embrasse très affectueusement. J'ai reçu votre bonne lettre d'août ; merci [...]

IV. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Stanley-Falls, 10 décembre 1897, dans : *Le Messager*, décembre 1898, p. 311-313.

[...] Je vous écrivais dans ma dernière lettre que j'irais me fixer à Saint-Gabriel le jour de l'Immaculée Conception, car ce jour-là m'est très cher, mais cela n'a pas été possible ; les constructions ne sont pas assez avancées et je dois attendre.

Mais j'aurai le plaisir d'y célébrer pour la première fois en la sainte nuit de Noël et vous savez bien si cette nuit-là m'est chère, elle aussi. Je penserai à vous et sans doute votre pensée sera avec moi. J'attendrai donc à cette heure-là mes trente-sept ans. Je m'en aperçois bien à ma barbe. Ici, je la porte toute entière et j'y vois déjà de nombreux fils blancs. Mais je suis heureux de blanchir un peu plus tôt sous ce soleil des tropiques.

Je vous ai dit qu'on m'avait adjoint un jeune sous-officier pour m'aider dans la construction de nos maisons, mais il a été rappelé à Boma et me voilà de nouveau tout seul avec mes cent trente Noirs. Malheureusement ils ne travaillent pas pour quarante Européens et je perds souvent la patience.

Ces braves gens n'ont absolument besoin de rien. Le bananier, le manioc et l'éléis leur donnent une nourriture suffisante : ils n'ont besoin ni de vêtements, ni de ces mille choses dont nous ne savons pas nous passer : aussi ce travail est-il pour eux une mauvaise corvée à laquelle ils s'efforcent d'échapper autant qu'ils peuvent.

Nous avons cependant déjà trois maisons sur le chantier : celle qui me servira de maison provisoire et qui sera plus tard une lingerie et une infirmerie. Une autre qui servira de magasin pour les étoffes et les articles de ménage et enfin un atelier. Pour le moment je vais faire de cette dernière un séchoir pour la fabrication des briques, car je veux construire en brique la chapelle et la maison principale. J'espère commencer ce travail dans une quinzaine de jours quand j'habiterai définitivement Saint-Gabriel ; je continue à y aller tous les jours ; je pars le matin de Stanley-Falls et j'y retourne le soir en voyageant en pirogue et conduit par mes braves Wagenia.

Je viens de parler de magasin pour articles d'échange : si vous achetez quelque chose à un Noir, il ne veut pas d'argent, et s'il l'accepte, c'est la plupart du temps pour le fondre et en faire des objets d'ornement ou des fétiches – cependant on commence à connaître sa valeur. La monnaie courante est la brasse d'étoffe – surtout les perles blanches, les fils et les anneaux de laiton, les petits miroirs et autres articles de bazar. –J'ai acheté de très belles nattes avec des bouteilles vides.

Ce qui me contrarie le plus en ce moment, c'est le manque d'outillage : pas de scies, ni de marteaux, ni d'échelles ; pas de charpentiers ni de maçons : seulement de petits apprentis qui révèlent un certain goût pour ces métiers. Nous coupons des arbres que leurs poids permet de transporter, nous les assemblons avec des lianes, nous faisons des treillis, du pisé avec de la terre glaise ; les feuilles de palmier nous servent à faire des toits et voilà une maison. Mais quand j'aurai des briques (et j'en aurai bientôt) et surtout quand j'aurai mon personnel et un outillage, nous ferons autre chose.

Parmi les travailleurs, j'ai une quarantaine de femmes, ce sont elles qui préparent la terre et la portent : elles travaillent mieux que les hommes en règle générale et sont meilleures que celles dont je vous ai parlé et que j'ai rencontrées sur le fleuve ou dans les stations, voire même à Stanley-Falls ; elles sont naïves et bonnes. Tous les jours, à midi, après mon dîner je fais une distribution de bananes ou de biscuits à leurs petits enfants et quelquefois je donne deux cuillerées de perles aux mamans ; elles sont aussitôt enfilées sur des crins de bananiers pour former de beaux colliers qu'on se met immédiatement au cou, aux bras, aux jambes ou à la ceinture.

Une question qu'il m'était difficile de résoudre et qui est maintenant en partie résolue (du reste si j'avais été au courant des usages de la station, elle n'aurait pas été difficile), c'est celle du lavage du linge : je n'y entends absolument rien et à qui le donner ?

Mais je me promenais l'autre jour dans les environs et je ne retrouvais pas mon chemin : je rencontre un petit Noir à qui je le demande. L'enfant me plaît : « Veux-tu venir avec moi ? » lui dis-je. La crainte de son maître lui fit répondre : « Non ».

Mais deux jours après, il désertait la maison du patron et venait se réfugier chez moi, et maintenant Ngueletcha (c'est son nom) lave mon linge – plus ou moins bien -, apprend à me faire la cuisine et commence à me servir la Messe. Il n'y a plus que le repassage qui m'embarrasse. Je veux que mon linge de chapelle, au moins, soit repassé, mais nous finirons par nous tirer d'affaire.

Vous voyez que la vie de missionnaire en Afrique touche à bien de métiers. Mais le Noir s'assimile vite à ce qu'on lui enseigne, du moins dans un certain ordre d'idées ; aussi j'ai pu me faire faire une belle soutane blanche, ici même, à Stanley-Falls, par un jeune homme qui assurément n'en avait jamais fait et sans doute, n'en avait jamais vu. Je vous enverrai mon portrait, quand nous aurons un appareil photographique. J'ai reçu votre bonne lettre du mois de septembre.

Je salue très affectueusement Monsieur le Curé, Paul Cavelier, Monsieur Lacronique. – Mes meilleurs bonjours à tous mes parents et amis. Priez tous pour moi. Je crois que mes lettres vont assez rapidement en Europe, car les vapeurs descendent le Congo deux fois plus vite qu'en le remontant. Les vôtres mettent soixante-dix, soixante-quinze jours pour faire le voyage, mais bientôt, grâce au chemin de fer que l'on termine dans le Bas-Congo, nous communiquerons plus rapidement et nous pourrons toujours communiquer immédiatement en nous mettant à genoux devant un Crucifix.

Au revoir, mes chers Parents, puisse ma lettre vous trouver en bonne santé, joyeux et contents. Je vous embrasse affectueusement [...]

V. Lettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 8 janvier 1898, dans : LAD, B 103/1, inv. 01150.04.

[...] J'ai sous les yeux votre lettre d'octobre en réponse à celle que je vous ai écrite de Kisantu sous l'influence de ce que me disaient les Pères Jésuites. Mais je vous ai écrit quelques jours plus tard de Léopoldville sous l'influence du commandant Bodart³⁵ qui arrivait des Falls. Cette dernière lettre aura, je pense, un peu neutralisé l'effet de la première.

Combien dépenserons-nous ? Je n'en sais rien, mais je crois qu'avec l'appui de l'État et 20 à 30.000 francs on peut fonder un poste. Il est vrai qu'il faut compter en plus les voyages et l'envoi des charges – et c'est là peut-être le plus gros du budget. – Le Haut-Congo ne ressemble en rien au Bas et j'espère que nos enfants ne nous coûteront pas beaucoup grâce à la fertilité des sols. Il n'y a que le personnel blanc qui sera à la charge de la mission. C'est pourquoi il faut planter du café aussitôt qu'on aura fait des plantations nécessaires pour la vie et dès cette année j'en planterai un hectare devant la cour de la mission comme plantes d'ornement. (Le café planté ici n'est pas le même que celui de l'Équateur, c'est un arbuste magnifique qu'on pourrait cultiver uniquement pour sa beauté et le parfum de ses fleurs).

Ce qui m'épouvante, c'est le travail : il y en a trop. Comment défricher la forêt avec des enfants ? Il ne faut pas trop compter sur l'État. L'État ne peut faire ici ce qu'il veut et il est lui-même bien souvent en peine. Je n'ai pas à me plaindre de la station : on m'a donné beaucoup de choses, des articles d'échanges, des outils, mais l'État ne nous aide en dehors de ces choses – qu'en imposant les habitants, ce qui est

³⁵ Marthe Coosemans, art. Bodart Henri (1859-1931), dans: B.C.B.-II, col. 67-69.

ennuyeux. On m'a promis des briques et je n'en ai pas encore reçu, ni briques ni personnel pour en faire – nous sommes arrivés dans un très mauvais moment aux Falls. Stanley- Falls est une des premières stations du Congo, mais elle est nouvelle et a toujours été un centre stratégique : elle a été détruite lors de la première guerre avec les Arabes et l'an dernier si les indigènes qui se sont révoltés avaient été plus intelligents elle l'aurait été de nouveau. C'est ici que se sont formées toutes les grandes expéditions qui ont rayonné dans la zone arabe – qui est immense, et dans le Nord-Est vers le Nil. Il faut donc compter avec cette situation pénible et en prendre son parti. Nous ferons comme nous pourrons. Je pense que nos Pères partiront le 6 février.

Dans les commencements deux Pères suffiront dans chaque poste. Ce dont nous avons le plus besoin, ce sont des Frères intelligents et de métiers. Les Pères Jésuites ont des Frères mécaniciens, jardiniers, d'autres capables de lever un plan à la boussole et d'agir par eux-mêmes. Voilà ce qu'il nous faut.

Il faut prier pour que nous ayons des Soeurs le plus tôt possible. C'est une question capitale et de moralité : il faut marier les Noirs à 14 ou 15 ans au plus. Pour moi, la plus grosse difficulté en ce sens est de leur construire des maisons convenables. Je ne connais pas encore notre terrain, il faudrait abattre 20 hectares et leur faire des maisons en briques dans un endroit convenable. Or pour cela nous ne pouvons compter sur la station. C'est-à-dire sur le gouvernement, quelque bonne volonté qu'il ait. Si la Providence veut que nous ayons des Soeurs elle nous aidera.

Vous me parlez de l'Aruwimi. Nous avons trois routes ouvertes devant nous et que dans tous les cas il faudra prendre l'une ou l'autre. Devant nous, au-delà des chutes la route de Nyangwe – là il y aura de grandes difficultés pour le transport des charges. Mais nous sommes un pays où l'État peut nous aider et où la vie est plus ou moins facile.

On m'a indiqué un terrain magnifique et défriché au-delà de Ponthierville. En second lieu la route de l'Aruwimi – il y a également de grandes difficultés pour le transport des charges à cause des rapides. J'ai vu dernièrement Monsieur le commandant Kaiser³⁶, commissaire de district de Basoko, il m'a dit que pour le moment ce serait dangereux d'aller s'établir parmi ces gens-là qui ne sont pas encore soumis, mais que dans un an tout sera tranquille. Il venait chercher des fusils et des hommes pour organiser une petite expédition – je parle du Bas-Aruwimi. Le Haut-Aruwimi est occupé par les agents des Falls d'où on y va par une route de 21 ou 24 jours à travers la forêt. Le point terminus de cette route est Avakubi que vous pouvez voir sur la carte.

Enfin il y a le Lomami. Ces tribus sont intéressantes mais pas encore soumises grâce à leurs flèches empoisonnées. Mais on pourrait s'établir pas très loin de l'embouchure du fleuve où la Société Anonyme Belge a déjà un poste.

³⁶ Marie-Louise Comelieu, art. De Keyzer Henri (1861-1941), dans: B.C.B.-V, col. 501-502.

Je vous envoie mon compte de conscience. Je suis ici depuis le jour de Noël. Je reçois continuellement des lettres de Belgique et je sais tout ce qui s'y passe – on a publié une lettre que j'étais censé écrire à Sittard – lettre qui compromettait un certain nombre de messieurs à Bahia – en particulier l'administrateur de la douane qui a été arrêté et destitué – or je n'ai rien écrit du tout. Et cela, j'en suis persuadé, uniquement pour donner des preuves de notre complicité avec les contre-révolutionnaires du gouvernement français. C'est pour cela que j'insiste. Daignez agréer, très vénéré Père, l'hommage de mon profond respect et de mon affection.

Père Gabriel Grison

Les petits billets ci-joints vous donneront quelques détails. J'écris les autres au Père Jeanroy dans la lettre à mes parents. J'écris à Monsieur Hanoteaux³⁷ pour protester contre la réponse du gouvernement équatorien. Je vous envoie la lettre. Vous lui ferez parvenir si vous le jugez à propos. Seul le christianisme peut civiliser ces peuples. Vous avez vu à Tervuren ces braves Congolais qu'on y a conduits pour leur faire voir l'Europe dans sa splendeur. Ils reviennent ici ayant retenu surtout que les Européens mangent beaucoup de viande. Et ils ont plus admirés les boucheries que les palais. Un chef voisin qui est allé là-bas, à peine rentré, s'est fait servir un festin de chair humaine. Voilà le résultat de la visite à l'exposition.

VI. Lettre de Gabriel Grison à Alphonse Rasset, 10 janvier 1898, dans : *Le Règne du Sacré-Coeur*, juin 1898, p. 299-304.

[...]

10 Janvier. – Nous faisons sauter trois termitières. Quarante-cinq kilogrammes de poudre pour détruire l'ouvrage des fourmis et encore nous le détruisons mal. Il faudra trente hommes et trois ou quatre jours de travail pour tout niveler.

11 Janvier. – Hier soir, nous étions encore occupés avec nos termitières, quand les indigènes qui ont des yeux de lynx, se mettent à crier : « Masuwa, masuwa ya ulaya » - Le vapeur, le vapeur [en swahili : masuwa = le bateau, le vapeur ; ulaya = l'Europe]! En effet une demi-heure après la Ville d'Anvers, s'écartant de son chemin, se dirigeait droit sur nous. J'attendais que les eaux fussent tout à fait basses pour faire les sondages et voir si les vapeurs pouvaient aborder. Le problème est résolu. Le capitaine Yorguesin³⁸, un Norvégien, qui n'a pas froid aux yeux, à la seule couleur des eaux jugea qu'il pouvait venir me souhaiter le bonsoir. – « Je passe la nuit chez vous », me dit-il ; j'en étais très content. C'est le premier vapeur qui aborde Saint-Gabriel. Déjà les indigènes me demandaient si c'était le mien. J'en profite aujourd'hui pour aller aux Falls.

³⁷ Hanoteaux Gabriel (1853-1944), historien et homme politique français, Ministre des Affaires Étrangères presque sans interruption de mai 1894 à juin 1898. Cfr. Grand Dictionnaire Encyclopédique, t. VII, Paris, 1983, p. 5142.

³⁸ R. Dewaelhens, art. Jorgensen Berthel (1865-1902), dans : B.C.B.-IV, col. 450-451.

14 Janvier. – Les charges, envoyées de Bruxelles, ne sont pas arrivées. Nous sommes au pays de la sainte patience. Hier, accident terrible aux Falls. Monsieur Klinkenberg³⁹ a été emporté par une fièvre violente, qui l’a tué en deux jour. Il était venu passer la nuit de Noël ici. Il faut être prêt partout et toujours, mais surtout au Congo. La fièvre, l’hématurie et la dysenterie fauchent les Européens, et renversent plus de vies que les balles.

17 Janvier. – Ces deux derniers jours, beaucoup de difficultés. Qui bâtit, pâtit, surtout ici.

Tout à l’heure, visite du chef Moula qui demeure en face de chez moi, sur l’autre rive du fleuve. Il m’apporte une antilope, pour laquelle il veut des étoffes. Mais que ferais-je d’une antilope ! La viande ne saurait se conserver. J’ai quatre jeunes gens avec moi ; ils me décident à l’acheter, en me disant qu’ils se chargent de la faire disparaître en un jour. De fait, ces bons Noirs ont tous un estomac d’une capacité étonnante.

Moula aperçoit mon crucifix suspendu au fond de mon petit salon, sur un cadre de soie rouge. « Qu’est-ce que cela ? », me dit-il. La vue de la petite statue de Notre-Dame de Lourdes, qui est sur ma table, leur inspire toute sorte de questions. Je réponds comme je puis, mais avant de catéchiser sérieusement, il faut s’établir et savoir parfaitement la langue : alors nous sèmerons. Je commence déjà petit à petit, et je crois que le terrain n’est pas mauvais.

26 Janvier. – Huit jours de fièvre. Quand on a des ouvriers et qu’on est tout seul, c’est très intéressant. Mais le bon Dieu nous donne ce qui convient et je crois qu’on fait plus pour le ciel et pour les âmes avec une bonne petite fièvre, au moins patiemment supportée, qu’en se démenant au milieu de ses ouvriers. Ce qui ne m’empêche pas de dire que je n’aime pas du tout la fièvre.

28 Janvier. – Visite de Blancs. Nombreuses difficultés. J’ai planté hier une partie de mon jardin. Monsieur le commandant Malfeyt m’a donné de nombreuses graines d’Europe, mais la pluie se fait attendre. Nous avons en ce moment une petite saison sèche d’un mois et demi, mais cela va finir. Nous avons tué hier et aujourd’hui deux serpents.

Les Wagenia me font des questions étonnantes ; une lettre, un journal est pour eux une chose absolument mystérieuse. Je leur enverrai des catéchistes plus tard.

Nous terminons aujourd’hui la charpente de notre dortoir.

Je viens de lire un peu d’Écriture sainte. C’est vraiment le Verbe de Dieu qui est là ; foyer de lumière et d’amour. Ceux qui font des objections contre nos saints Livres ne les ont jamais lus.

29 Janvier. – Cette nuit on est venu me voler mes poules. Le poulailler est loin de ma maison et je n’ai rien entendu. Ah ! si j’avais ma bonne bobine de Ruhmkorff de Bahia, les voleurs n’y reviendraient plus. Il faut donc aviser.

³⁹ A. Lacroix, art. Klinkenberg Louis (1872-1898), dans : B.C.B.-II, col. 540.

30 janvier. – J’ai voulu reconnaître le terrain environnant et je me suis aventuré dans un ruisseau, n’ayant pas d’autre chemin à suivre. Au bout d’un quart d’heure, j’ai dû battre en retraite. Les arbres tombés l’un sur l’autre, enlacés par des lianes, recouverts de plantes parasites, me barraient le passage à chaque instant, en formant des ponts naturels, au-dessus de l’eau, mais si bas qu’il aurait fallu ramper dans l’eau et la vase pour passer. Je crains trop les serpents pour m’aventurer de la sorte sous ces labyrinthes, et j’attendrai que nous ayons le temps de déboiser.

2 février. – J’ai commencé aujourd’hui à faire l’école. Puisse la sainte Vierge me bénir et bénir ces enfants (je parle des quatre jeunes gens que j’ai avec moi).

Nous avons eu de la pluie, des coups de tonnerre formidable et mon petit jardin pousse à merveille : fèves, carottes, aubergines, tout est levé.

J’apprends que nos voisins de l’autre côté du fleuve se sont battus. Deux villages incendiés et six morts, et cela à quelques pas des Falls, sous les yeux des Blancs. Que doit-il se passer dans l’intérieur de cette forêt ténébreuse ?

5 Février, 11 heures du soir. – Impossible de dormir. Pour passer le temps je rédige mon journal. Aujourd’hui nous avons beaucoup travaillé. Nous avons achevé un petit palais pour les pigeons, et nous l’avons mis en place en le suspendant aux branches de deux arbres parasols. La pénurie de vivres pour les Blancs m’oblige à penser à l’avenir. J’ai passé le reste de la journée à mesurer sur le terrain les dimensions de notre future maison et à faire des travaux de nivellement. Si mon baromètre est exact, nous sommes à quatre cent vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer et à vingt mètres au-dessus de celui des eaux du fleuve.

On travaille activement au dortoir des orphelins que l’on nous confiera : un beau dortoir, aux proportions européennes, quarante mètres de long sur neuf de large. Les Noirs, qui ne sont pas habitués à voir de semblables maisons, sont dans l’admiration. Et de fait, les pauvres enfants qui vont venir ici, accoutumés à leurs misérables huttes, seront dans un palais.

Je ne puis me déranger d’un travail pour aller en inspecter un autre sans être escorté de tous les « nyamparas ». Les ouvriers sont divisés par groupes, ayant à leur tête un chef qu’on appelle « nyampara » et qui n’a d’autre travail que de surveiller son monde. Pour m’en débarrasser, je leur donne une commission quelconque. – (Un incident qu’il faut mettre au 26 janvier et que, par distraction, j’ai omis en copiant le journal) :

Ces jours derniers, visite du chef Matende, accompagné d’une suite nombreuse. Un homme qui aurait été beau, sans ses horribles tatouages. La lèvre supérieure s’avance de cinq centimètres sur la lèvre inférieure et porte, incrustée dans les chairs, une plaque d’ivoire grosse comme une pièce de deux francs. Les bras sont recouverts jusqu’au coude avec des brassards de cuivre et les jambes portent d’énormes anneaux de laiton. Sa mine est spirituelle, mais tout à fait défigurée. Après quelques paroles de salutation, voyant sur sa poitrine toute espèce d’objets suspendus en sautoir avec une corde :

- « Qu’est-ce donc que cela ? » lui dis-je.

- « Ce sont des remèdes pour la guerre (des fétiches).
- « Et ce sont des bons remèdes » ?
- « Oh ! avec cela je suis invulnérable ».
- « Écoute, lui dis-je, je veux voir. J'ai là un petit fusil très fort ; je vais t'envoyer une balle pour voir si les remèdes sont bons ».

Il aurait fallu voir la figure de mon visiteur, qui me prenait au sérieux.

- « Non, ne fais pas cela, il n'y a pas de remèdes pour les balles des Blancs ».

Je lui fais cadeau d'un verre de sel. (Le sel est pour les Noirs ce que le sucre est pour les enfants). Il voulut emporter le verre et j'eus bien de la peine à le lui faire rendre. Un verre ici est une chose absolument précieuse.

Je reprends mon journal du 5 février. Encore un incident qui me rappelle que je suis ici en pays tout à fait sauvage. L'autre jour, un homme remontait le fleuve avec deux femmes ; en passant ici sur l'autre rive, ils ont été arrêtés par les indigènes. Je ne sais ce qu'on a fait de l'homme ; les femmes ont été vendues. L'une d'elles se trouve parmi mes ouvrières ; elle est venue se plaindre et me raconta le fait. J'y vais mettre bon ordre. Cette pauvre femme a été vendue 10 shoka, c'est-à-dire à peu près 3 francs 75. Mon Dieu, quel pays ! Ici, la femme tient le milieu entre la bête de somme et l'homme. On l'achète, on la vend et on la revend, comme chez nous l'on achète et l'on vend un cheval ou un autre animal quelconque.

Il est près de minuit ; je n'ai pas sommeil, et il me semble qu'on me pique avec des aiguilles par tout le corps. Gare à la fièvre urticaire.

7 Février. – Je ne me suis pas trompé, j'ai la fièvre. Je trouve qu'elle revient un peu trop souvent, mais ce n'est pas étonnant au milieu des défrichements et avec ce soleil qu'il est impossible d'éviter. À la garde de Dieu ! Il sait ce qui nous convient et en tout temps béni soit son saint nom !

9 février. – J'ai coupé la fièvre, mais je ne suis pas très bien.

Les Noirs sont essentiellement mendiants. Hier, l'un d'eux m'apporte son enfant malade : une plaie affreuse au ventre qui aurait déterminé la mort à bref délai. Je passe un quart d'heure à la désinfecter et à la panser selon toutes les règles. Au lieu de me dire merci, le père me demande un cadeau. J'ai pris un bâton et je l'ai mis à la porte. Je reçois presque tous les jours de nombreux malades. C'est regrettable que mes remèdes soient très limités. L'iodoforme et le sublimé font des merveilles.

Cher Père Alphonse, voici une lettre qui en vaut deux, mais si je n'écris pas trop souvent, ne m'en voulez pas. Je fais comme je puis.

Si vous étiez ici, vous seriez dans l'admiration de trouver, au milieu de ces peuples, une langue aussi belle et aussi riche que le kiswahili. Je ne la saurais jamais, je crois, mais je vois combien elle est belle. D'ailleurs ce sont les Arabes esclavagistes qui l'ont apportée. Les indigènes parlent entre eux autant de langues qu'il y a de tribus. Les Wagenia et les Vuakuma [Bakumu ?], qui sont à deux heures de distance, ne se comprennent pas entre eux. C'est un idiome absolument différent. Mais tous comprennent un kiswahili grossier où l'on retrouve des mots anglais, portugais, espagnols, et déjà quelques mots français. Bref, une langue nouvelle en formation ;

mais le vrai kiswahili est vraiment harmonieux. J'ai traduit le Pater et l'Ave, et nous les disons tous les soirs et tous les matins avec nos enfants. C'est une grosse difficulté pour moi d'apprendre cette langue.

VII. Lettre de Gabriel Grison à un Frère, Saint-Gabriel, 26 septembre 1898, dans : *Le Règne du Sacré-Cœur*, janvier 1899, p. 18-19.

[...] Ayez la bonté de m'excuser si je réponds seulement aujourd'hui à votre charmante et poétique lettre. C'est elle qui s'est arrêtée en route, je ne sais où, car elle est arrivée ici seulement à la fin d'août, et depuis j'ai été un peu souffrant.

En ce moment, il est dix heures du matin. Le ciel est vraiment splendide, et je ne sais si votre ciel d'Italie lui est comparable, mais il lui arrive aussi de se voiler et de se mettre en colère. Alors c'est épouvantable et terrible. Je n'ai jamais entendu nulle part des coups de tonnerre comme ici. Hier encore, la foudre est tombée trois ou quatre fois autour de nos maisons, et dernièrement dix fois en moins de trois heures. À Bahia, c'était le même ciel, mais avec la tranquille sérénité du Pacifique, jamais je n'y ai vu de vagues.

Depuis deux heures, il pleut des papillons blancs : c'est l'illusion complète de la neige qui tombe à gros flocons. Nous avons souvent ce spectacle. Il semble que le bon Dieu veuille nous faire traverser une période d'épreuves. Voici déjà quatre mois que nous ne pouvons célébrer la sainte Messe, n'ayant point les choses nécessaires. Elles sont encore en route. Il faut être privé de la divine Eucharistie pour savoir quel vide elle laisse dans notre vie, à tout point de vue.

Beaucoup de nos enfants sont malades. Quand c'est fini avec les uns, il faut recommencer avec les autres. Je n'aurais jamais pensé que les Noirs fussent si maladiers. Notre plus grande ennemie est la dysenterie ; ensuite viennent les chiques qui produisent des plaies affreuses chez les petits négligents qui se laissent envahir. Nous avons beau punir l'incurie, celui-ci ou celui-là nous échappe.

J'ai commencé hier cette lettre, je l'achève aujourd'hui. Je viens de planter des caféiers avec le Frère Weyland. Deux enfants nous aidaient, et il est très intéressant de les entendre converser entre eux. L'un est Bakousou [Bakusu], l'autre Topoto.

- « Chez nous, disait le premier, nous avons des poules, des chèvres, du maïs ; chez vous il n'y a que les bananes ».

Et le second de répondre :

- « Ce n'est pas vrai, je connais bien ton village, j'y suis allé ».
- « Si tu étais venu chez nous, reprit l'autre, tu ne serais pas ici ».

Et l'autre, piqué au vif :

- « Allons donc, lui dit-il, c'est nous qui mangeons les autres ».

Vous voyez qu'ils ne se font pas de scrupule de s'entre-dévorer. J'entrais dans la conversation pour interroger et instruire. Malgré ces goûts de race, nos enfants en général sont bons et dociles, un peu espiègles et grands joueurs. Nous en avons déjà baptisé quelques-uns et j'ai l'espérance que le jour de Noël nous pourrions en baptiser d'autres.

Si le bon Dieu bénit nos projets, les Sœurs seront ici dans six mois et notre second poste commencera à prendre. Nous avons aussi commencé à préparer le terrain à nos catéchistes futurs au milieu des populations voisines. Nous allons fréquemment visiter les villages pour y voir les malades, prêchant seulement par la charité ; plus tard nos catéchistes sèmeront. La semaine dernière j'ai conduit nos Pères chez Moula. J'avais pris ma pharmacie de voyage. On m'amena ou l'on m'apporta bien vite tous les malades de l'endroit, et je m'installais au milieu de la rue pour faire des pansements, donner des remèdes et faire des ordonnances, entouré d'une foule nombreuse et curieuse.

Priez pour moi. Je salue affectueusement nos Pères et nos Frères de Rome [...]

VIII. Lettre de Gabriel Grison à anonyme, Saint – Gabriel – lez - Falls, 17 – 29 octobre 1898, dans : *Le Mouvement Antiesclavagiste*, mars 1899, p. 25-30.

[...] Je vous écris ces lignes, au milieu de la forêt, à l'ombre d'un arbre et du sommet d'une termitière d'où je surveille mes ouvriers. En ce moment ils sont occupés à déblayer le terrain pour la construction de la mission des sœurs qui doivent venir prochainement partager nos travaux d'apostolat.

Un ciel brillant et profond, la forêt africaine dans sa royale splendeur, une pluie de papillons blancs qui fait rêver à la neige tombant à gros flocons ; là-bas, à travers un rideau d'arbres abattus et entassés pêle-mêle, les eaux du fleuve. Voilà le cadre du panorama restreint, mais superbe qui m'entoure.

Je vous remercie, mon bien cher Monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire et j'accepte avec reconnaissance le plaisir de correspondre avec vous. La jeunesse studieuse de Louvain a eu là une belle et noble pensée et cette initiative témoigne à tout point de vue en sa faveur –sans compter qu'aider les missions catholiques, c'est prendre le chemin le plus sûr et le plus court pour conduire ces pauvres noirs à la civilisation.

Voici donc quelques détails :

La création d'une mission aux Falls ayant été décidée le 25 mars dernier, deux pères s'embarquèrent le 6 juillet suivant à Anvers pour venir ici même choisir un emplacement favorable. Nous sommes arrivés aux Falls, le 21 septembre, après un voyage fatigant mais bien intéressant, malheureusement le P. Lux mon confrère était tombé malade.

Il ne nous fut pas difficile de trouver ce que nous cherchions. Nous n'avions que l'embarras du choix, car toute la région est très fertile et assez peuplée. Sous l'influence de ce soleil équatorial et de pluies très fréquentes (ici la saison des pluies dure à peu près toute l'année), la végétation atteint des proportions colossales et une forêt magnifique, presque comparable à celles du Nouveau Monde, recouvre tout le pays.

Nous nous sommes décidés pour un bel endroit, situé à 7 kilomètres en aval de Stanley-ville sur la rive droite du fleuve.

Notre voyage n'était qu'un voyage de reconnaissance ; aussi, préoccupé de la santé de mon confrère, je le laissai, retourner en Europe pour y faire les préparatifs nécessaires ; mais pour moi, je me décidais à rester. Grâce à l'appui cordial de l'aimable Commandant des Falls M. Malfeyt et de ses principaux agents, je pus me mettre immédiatement à l'oeuvre. Je dois à ces messieurs une reconnaissance d'autant plus grande qu'ils durent se gêner beaucoup pour me rendre service, car la station des Falls se trouvait encore sous le coup de la révolte des Batetela ; il fallait reconstruire les maisons abattues pour les nécessités de la défense et nous venions à un moment inopportun, mais je ne m'en suis pas aperçu.

Je commençais par faire abattre quatre ou cinq hectares de forêt pour voir clair et m'orienter et je me mis à construire au milieu des arbres abattus aussi activement que le permettent les obstacles inhérents à l'état primitif du pays, au manque d'outillage et d'ouvriers spéciaux. Néanmoins quand mon personnel arriva le 11 mai dernier, la mission était construite assez vaste pour le loger lui et 200 enfants.

A commencement, je venais des Falls tous les matins et j'y retournais le soir en pirogue, je m'étais construit une petite tente de feuillage où je passais les heures les plus chaudes de la journée. C'était assez intéressant. Les Waggenia qui m'amenaient ici restaient couchés tout le jour. (Ces messieurs auraient cru qu'on dérogeait à leur droit si on leur avait demandé un autre travail que le maniement de leurs rames – cependant dans la suite, ils nous ont donné de fameux coups de main. Les Waggenia, dis-je, m'entouraient alors et me tenaient compagnie, j'avais avec eux de singulières conversations. Ce sont de grands enfants dans toute la simplicité naïve d'une nature primitive et bien douée. Au commencement je causais difficilement avec eux, mais peu à peu je pus tenir conversation et j'essayai de les catéchiser. Payeurs intrépides et pêcheurs très habiles, ils sont les rois du fleuve. On a besoin d'eux pour le passage des chutes et pour ce motif ils n'ont eu à souffrir d'aucune domination ; ils ont été respectés par les Arabes et ils sont les amis du Blanc.

29 octobre :

Je laisse dormir cette lettre depuis 10 jours. Nous avons commencé à construire pour les Sœurs. Il faut être là du matin au soir pour surveiller et diriger le travail, autrement les choses se font de travers, mais en ce moment, il pleut et il tonne et j'en profite pour continuer cette lettre. Nous avons ici des 'tornades' formidables et très fréquentes. En 2 heures la foudre est tombée 10 fois autour de nos maisons. Il pleut toute l'année, cependant décembre, janvier, février sont relativement secs, septembre, octobre, novembre particulièrement pluvieux.

Le climat néanmoins est très agréable. La tempête quelque violente qu'elle soit dure peu et le ciel est habituellement beau ; un ciel magnifique dont la splendide lumière inondant cette végétation grandiose offre aux yeux un charme incomparable. Ce qui n'empêche pas la fièvre et la dysenterie d'habiter cette belle région. Mais ceci n'est qu'une parenthèse et je continue.

J'eus donc bientôt ici un logement et une petite chapelle. Je pus venir m'y fixer définitivement pour la sainte nuit de Noël et la première messe que j'y célébrais a

été celle de minuit. Ces Messieurs des Falls vinrent m'installer et nous passâmes délicieusement la nuit ensemble.

Un soir, je m'étais égaré et je rencontrais un bel enfant à qui je demandais mon chemin. Il m'accompagne un quart d'heure pour me remettre en bonne voie. Deux jours plus tard l'enfant fuyait de chez son maître et se réfugiait chez moi. Je le libérais et ce fut le commencement de ma petite famille. Je lui trouvais quelques compagnons, l'État me confia d'autres enfants et bientôt j'en eu 40 à qui je commençais à faire le catéchisme et la classe tous les jours. J'en ai baptisé une douzaine, le 23 mars et le Saint jour de Pâques.

Un matin, je constatais à l'appel l'absence de l'un de ces pauvres petits. Il s'était écarté dans la forêt et n'était pas rentré. Je me mis immédiatement à sa recherche et je le trouvais baignant dans son sang, le crâne fendu, un bras cassé auprès d'une bande de cannibales qui avaient déjà allumé du feu pour le faire cuire. J'envoyais tous ces bandits bien enchaînés aux Falls. Malheureusement le pauvre enfant n'était pas baptisé. J'eus ensuite à lutter contre la dysenterie qui se mit parmi mon petit monde. J'étais seul, j'avais 130 ouvriers et tous les travaux de constructions sur les bras ; aussi je passais quelques jours pénibles, mais en isolant les malades je parvins à enrayer le mal et deux enfants seulement en moururent –baptisés. Ce sont des anges au ciel.

Tous ces enfants appartiennent aux tribus de la zone des Falls. Victimes des razzias esclavagistes ou des guerres qui ont ensanglanté le pays durant ces dernières années, ils sont ici au paradis terrestre. Dociles, assez travailleurs, un peu espiègles et grands joueurs, ils appartiennent presque tous à des races intelligentes et guerrières. Il n'y a guère que les Mobalis qui fassent exception. Ces derniers sont en général voleurs, menteurs avec des instincts grossiers et un tempérament maladif. Il paraît qu'ils se transforment avec l'âge. Mais parmi les Bakusus, les Batetelas, les Balubas, il y a de véritables types de beauté et l'intérieur répond à la régularité des lignes de la physionomie.

Cette lettre est déjà longue. – La pluie a cessé et je vais mettre mes ouvriers au travail.

Je vous prie d'agréer, mon cher Monsieur, pour vous et l'association que vous représentez, l'hommage de ma reconnaissance et l'expression de mes sentiments respectueux.

IX. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 5 novembre 1898, dans : *Le Messager*, février 1899, p. 345-346.

[...] J'ai reçu votre bonne lettre du mois d'août. Elle est arrivée ici précisément à l'heure où il fallait pour me faire du bien.

Depuis cinq mois, il nous est impossible de dire la messe, nos charges étant restées je ne sais où. Cela nous crée une situation difficile et gênée. Nous avons en ce moment 100 enfants qu'il faut nourrir, vêtir, et qui n'ont autre chose que ce que

nous pouvons bien leur donner. Depuis quelques jours, j'ai repris mon journal, je vous l'envoie pour vous donner de mes petites nouvelles.

21 Octobre [1898]. – Aujourd'hui j'ai mesuré sur le terrain la dimension de la maison des Sœurs. L'emplacement est magnifique. C'est aujourd'hui la fête de sainte Ursule et de saint Hilarion, les patrons de la vie religieuse et de la virginité chrétienne.

27 Octobre. – Nous avons tué deux serpents très dangereux. L'un d'eux avait deux petites cornes sur la tête ; il était très gros et assez grand – genre trigonocéphale. La morsure de ce vilain animal est foudroyante, ce qui n'a pas empêché les Bakumu de lui donner une place d'honneur, j'allais dire sur leur table, mais ils n'en ont pas. Ces gens-là trouvent partout de quoi se faire un festin. Les souris abondent. Il paraît que c'est un mets délicieux qui rappelle le poulet ; les chenilles frites dans l'huile de palme font engraisser et les termites elles-mêmes ne sont pas à dédaigner. Hier un Bakumu m'interpelle : « Mon Père, regarde » ! Une souris se promenait au sommet d'un arbre – et il aurait fallu permettre la suspension du travail pour aller lui donner la chasse.

30 Octobre. – Nous avons travaillé très activement cette semaine. Les gens de Chibalanga et les Wagenia nous apportent les matériaux, les Bakumu construisent sous ma direction et l'ouvrage avance assez rapidement. C'est le travail de l'an dernier à recommencer. Nous sommes très occupés : nos enfants défrichent et plantent, d'autres font des briques, d'autres des chemins. Quand le soir arrive, nous sommes fatigués.

31 Octobre, 10 heures du soir. – Journée fatigante. J'ai été debout du matin au soir au milieu de mes ouvriers. Tout en surveillant et en dirigeant le travail, je cause avec eux et j'essaie de les catéchiser. J'ai appris, aujourd'hui, des détails intéressants sur l'arrivée de Stanley parmi eux. C'était le premier Blanc que l'on voyait au pays. Tous étaient terrifiés ; ils m'ont raconté aussi l'histoire de Stanley-ville (c'est maintenant le nom de Stanley-Falls). Ces gens-là ont une manière de raconter très intéressante.

1^{er} Novembre. – C'est aujourd'hui la belle fête de Toussaint, quel malheur de ne pouvoir célébrer la sainte Messe. Il y a aujourd'hui trente ans que je l'ai servie pour la première fois.

Je viens d'apprendre par une lettre venue des Falls la mort d'un agent arrivé ici depuis un mois à peine. C'est le cinquième que je vois emporté par le climat depuis le 1^{er} janvier. Mais il me semble que ces pauvres jeunes gens ne sont pas assez prudents et s'affolent trop vite quand ils se sentent pris.

Quoi qu'il en soit, il faut toujours être prêts. Ici, nous avons nos petites fièvres, nos Frères ont déjà ressenti les atteintes de la dysenterie, c'est à peu près fini.

3 Novembre. – Je trace ces quelques lignes assis sous un arbre abattu, au milieu de mes ouvriers qui travaillent à la charpente de la maison des Sœurs.

Il faut être là pour diriger le travail ; autrement il se ferait de travers. Les femmes démontent une termitière et en portent la terre dans la maison pour surélever le sol ; bonne précaution contre l'humidité.

Il fait très chaud ; le panorama qui m'entoure est restreint, mais superbe. C'est là, tout près, la forêt serrée et impénétrable ; au-dessus de ma tête, un beau ciel brillant et profond et là-bas à travers un rideau d'arbres abattus et entassés pêle-mêle les eaux du Congo.

Nos ouvriers ont mauvaise réputation. Ce sont eux qui m'ont tué deux Wagenia dans les commencements et dernièrement leur village a été incendié à la suite d'un accident semblable avec les gens de l'État. Mais je crois qu'ils sont meilleurs que leur réputation. En les prenant par la douceur et en les conduisant paternellement, l'on en ferait ce qu'on voudrait, comme je le constate depuis quinze jours.

Ils sont intelligents et causent volontiers. J'ai appris par eux bien des détails sur la vie indigène, sur leurs idées religieuses.

Je termine brusquement cette lettre, car j'ai une nombreuse correspondance à régler.

Je vous embrasse affectueusement [...]

X. Lettre de Gabriel Grison à Léon Hanolet, Falls, le 26 novembre 1898, dans : MRAC, Fonds L. Hanolet, dossier 51.33.8.

[...] Je reçois votre charmante et très aimable lettre du 26 octobre et je vois que vous savez manier la plume aussi bien que l'épée. Aussi je voudrais que vous deveniez un Xénophre ou un César. Voyez-vous des « Souvenirs d'Afrique » après quelques campagnes feraient merveille en Europe.

Je n'ai pas reçu les graines d'arbres à pain ni le couteau bangala que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je pense qu'il y a eu quelque erreur commise ou quelque négligence de la part d'un boy et j'attends ces choses par un autre vapeur peut-être le prochain qui suit de très près la « Ville de Bruxelles ».

Si elles étaient encore à Bangala je vous prierais d'y joindre quelques boutures de bambous de Chine. Mais je ne veux plus abuser de votre extrême bienveillance. D'ailleurs j'apprends que vous allez sortir de Bangala pour prendre le commandement en chef de l'expédition du Nil. Cela ne m'étonne pas et c'est très bien. J'en suis heureux et je vous en félicite cordialement. Ce sont de nouvelles fatigues, mais aussi d'autres lauriers. Vous voyez bien que la roche Sarpoiem est plus loin du Capitole que vous ne pensez. Mais il est vrai ; (et c'est dans ce sens que je comprends votre pensée) – il est vrai, dis-je, qu'il est toujours utile, au faite de la puissance de se souvenir qu'il est facile de tomber. Quoiqu'il en soit, je vous souhaite succès, santé et gloire et je prie Dieu de réaliser mon souhait.

Je vais aller, dans quelques jours, me fixer au lieu de ma mission à 7 kilomètres en aval des Falls sur un beau terrain que nous avons choisi avec Monsieur le Commandant Malfeyt. J'espère que tout ira bien, j'attends mon personnel pour le mois d'avril.

Dieu nous protège, Cher Monsieur Hanolet. Pour moi, je suis de plus en plus enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je garde précieusement votre pipe qui m'est d'un service quotidien.

Bon succès, bonne santé, des lauriers et des palmes, mais c'est sûr, vous en aurez, et sinon, vous seriez au-dessus d'un revers.

Daignez donc agréer, mon cher Commandant, avec l'expression de ma reconnaissance, l'hommage de mes sentiments respectueux [...]

XI. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Stanleyville, 3 décembre 1898, dans : *Le Messenger*, mars 1899, p. 361-363.

[...] J'ai sous les yeux votre bonne lettre du 30 septembre qui m'est arrivée tout à l'heure et qui m'a un peu consolé au milieu de tous mes tracas.

Plusieurs de mes confrères sont malades et l'un d'eux est en danger ; nous avons sur les bras un travail immense. Des pluies continuelles nous arrêtent à chaque instant ; les outils que nous attendons depuis si longtemps n'arrivent pas. Mais l'on ne saurait faire le bien sans souffrances et sans difficultés de toute nature.

Je reprends mon journal où je l'ai laissé le mois dernier.

9 Novembre. – Hier voyage aux Falls, j'apprends la mort de trois Blancs. Deux d'entre eux sont passés chez nous il y a quelques semaines pleins de santé et très gais. Le troisième a été foudroyé par une fièvre hématurique qui l'a tué en deux heures. J'ai travaillé aujourd'hui à faire des lits. Ces jours passés nous avons reçu vingt-cinq enfants qu'il faut caser. Ce soir, pluie diluvienne.

10 Novembre. – Il y a aujourd'hui dix ans que j'ai quitté l'Europe pour la première fois. Quel voile impénétrable nous dérobe la vue de l'avenir ! Là-bas sur les rivages lointains du Pacifique, la nuit, à la vue de la lune qui s'élevait à l'est des grands bois, je rêvais aux scènes sanglantes qu'elle éclairait peut-être au milieu des forêts africaines. Qui m'aurait dit alors que j'y viendrais commencer cette mission ?

Aujourd'hui, même occupation qu'hier. Les enfants qui travaillent avec moi me posent toutes sortes de questions. On me demandait si nous retirions de la mer ou des fleuves ces belles étoffes que nous apportons ici ; si les Blancs naissent petits enfants comme les Noirs et s'ils vivent en famille, etc., etc. Dieu bénisse ces chers enfants ! Il est si doux de s'entendre saluer par eux, même par les plus petits qui vous disent si gentiment : Bonsoir, mon Père. – Je viens de les conduire au dortoir.

19 Novembre. – Mardi dernier je suis allé fêter le roi Léopold II, aux Falls. Les noirs nous ont donné le spectacle des régates et des jeux antiques de la Grèce. Onze villages étaient représentés. Les mieux musclés de chaque village s'essayaient à des combats singuliers et le vainqueur était salué par les hourras frénétiques de sa tribu ; mes vieux souvenirs d'Homère me revenaient à la mémoire et de fait il a chanté ce que j'ai sous les yeux.

Hier un homme est venu me raconter que sa femme, qu'il avait vendue à un certain Balangombe, avait été mangée par ce dernier, lequel se refusait depuis à payer la note de son festin. – Il venait se plaindre, je l'ai envoyé aux Falls. Monsieur le

Gouverneur Van Gele⁴⁰ est revenu aux Falls bien malade, ces jours derniers. Ce pauvre Monsieur a eu ici bien des peines ; c'est dommage, car c'est un noble cœur. Je cherche à connaître les mœurs familiales des Bakumu ; j'entends divers jugements, mais je veux voir par moi-même ce qu'il en est, ce qui n'est pas aisé. Les tribus nouvelles appelées par l'État autour des Falls, font entrer dans les coutumes des éléments nouveaux, et nous nous trouvons au milieu d'une période de transition violente. Tout en faisant travailler mes ouvriers aux constructions des Sœurs, je les interroge.

20 Novembre. – J'écris ces lignes assis sur un arbre abattu par la tempête. Les papayers que j'ai plantés répandent déjà leur parfum qui rappelle celui de nos primevères.

Je viens de me promener et j'ai trouvé dans le bois une sorte de raisin sur une liane. C'est absolument le goût de la réglisse. Devant moi une végétation exubérante et sauvage ; la chaleur est intense, mais par intervalle une brise fraîche venant du Nord la tempère un peu. Le ciel est bleu profond. Ça et là, quelques nuages qui pourront bien se battre se soir. Les oiseaux se sont tus. On n'entend plus que les perroquets babillards au milieu du bourdonnement d'un nombre infini d'insectes.

Un petit ruisseau court là à quelques pas sur les cailloux et des papillons de toutes les couleurs folâtent le long de ses rives. J'ai beau chercher dans l'année européenne quelque temps ou quelque paysage qui ressemble à cette belle nature. Le ciel est celui de juillet, mais le décor est différent. En ce moment chez nous, il pleut et il vente. Pluies, vents et tempêtes, bénissez le Seigneur, et vous aussi soleil brûlant.

Ça et là, quelques arbres foudroyés sans branches ni feuilles, debout comme des colonnes ; ceux-ci ressemblent aux arbres du printemps quand ils bourgeonnent, ceux-là ont leur parure de l'été et d'autres font penser à l'automne. C'est le cachet de la nature tropicale d'offrir en un seul tableau permanent les spectacles successifs des régions tempérées.

21 novembre, au milieu de mes ouvriers. – Nous venons de mettre en place une poutre énorme de 6 à 7 mètres de long. Il y avait quelque travail et même quelque danger à l'opération : elle s'est faite rondement. Dans l'admiration de leur force musculaire, les Bakumu éclatent en applaudissements et leurs femmes font chœur en dansant et en frappant des mains. Quoi qu'il en soit, ma poutre est en place.

Tout à l'heure on me demandait combien coûtait une femme en Europe. (Il y en a qui coûtent assurément cher à leur mari, mais ce n'est pas dans ce sens qu'on me posait la question). J'ai là une vingtaine de femmes qui pétrissent la terre pour faire du pisé : elles chantent une grande partie de la journée, ou bien discourent avec de grands gestes, sont très gaies et quelques peu railleuses. Ce sont de très bonnes natures, et quand la lumière de l'Évangile aura dissipé les ténèbres qui remplissent leur âme, elles seront de bonnes chrétiennes.

⁴⁰ A. Engels, art. Vangele Alphonse (1848-1939), dans : B.C.B.-II, col. 928-937.

24 Novembre. – Monsieur Van Gele m’envoie un jambon. – Il pleut.

1^{er} Décembre. – Jour d’épreuve. Notre Frère Bonaventure a été renversé par une fièvre violente et j’ai cru un instant qu’hier serait son dernier jour. – J’ai dû lui proposer la nuit passée de lui donner les derniers sacrements. Il était prêt. – Ce matin, il va mieux. Il mérite d’être la première victime, mais ce serait bien fâcheux pour nous.

2 Décembre. – Mauvaises nouvelles. Plusieurs Blancs ont été tués par les Batetela. Quatre autres blessés, sont arrivés hier aux Falls ; l’un est blessé gravement.

4 Décembre. – Le Frère Bonaventure est toujours en danger.

5 Décembre. – Je viens de donner les derniers sacrements à notre bon Frère. Il est admirable de résignation. Nous ne désespérons pas de le sauver.

J’arrête mon journal, et je vous embrasse de tout cœur [...]

XII. Journal de Gabriel Grison, Mission Saint - Gabriel (Stanley - Falls), dans : *Le Messager*, mai 1899, p. 390-395 ; dans : *Le Mouvement Antiesclavagiste*, n° 3, juin 1899, p. 81-87.

[...] Vous désirez que je vous dise quelques mots sur les derniers moments de notre Frère Bonaventure et que je vous raconte mon voyage, je le veux bien, et je reprends mon journal où ma dernière lettre l’a laissé.

7 décembre. - Aujourd’hui, à 4 heures du soir, est mort dans la paix du Seigneur notre bon et cher Frère Bonaventure aux premières vêpres de la fête de l’Immaculée Conception. J’ai la douce espérance qu’il ira, demain, la célébrer là-haut avec les anges, dans la gloire de la céleste patrie. Néanmoins, je suis accablé et je pleure.

9 heures du soir : Je viens de réciter mon bréviaire auprès de notre cher défunt : sa physionomie s’est transfiguré, elle semble sourire et je ne sais quelle majesté et quelle paix éclairent ce front pâle, - je l’ai trouvé si beau que j’ai appelé les autres pour le leur montrer.

Après la mort du Frère, j’ai voulu aller aux Falls prévenir ces messieurs du malheur qui nous frappe ; mais j’ai été arrêté au milieu du chemin par une tornade effrayante et subite qui m’a fait courir à moi-même un grand danger.

Nos enfants et nos ouvriers sont vivement frappés. Ils gardent le silence et voient une relation entre la mort du Frère et la tempête si soudaine et si violente qui l’a suivie. Ici je dois ouvrir dans mon journal une parenthèse pour suppléer à sa brièveté : Ce bon Frère Bonaventure était un modèle, et je l’ai pleuré comme l’on pleure un ami dévoué. Nous avons passé cinq ans ensemble à Bahia, au milieu de travaux, de luttres et de conditions d’existence absolument inoubliables.

Il vint me rejoindre, au mois de mai dernier, uniquement par devoir d’obéissance et avec le sentiment très vif du sort qui l’attendait : « Je vais là-bas », disait-il en partant, à un ami, « je vais là-bas par obéissance, mais je n’y serai pas longtemps, vous verrez, c’est moi qui mourrai le premier. » Et, en effet, c’est ainsi qu’il en est arrivé. C’est lui qui a consacré notre mission et il méritait cet honneur. Toujours gai, toujours content, malgré des accès très fréquents de fièvre bilieuse, il était

infatigable et je dus intervenir pour l'obliger à prendre plus de précautions de sa santé. Le jour même de son arrivée à Saint - Gabriel, il s'installait au milieu des noirs, un calepin et un crayon à la main, au travail que je lui avais désigné et, en très peu de temps, il ajoutait la connaissance du kiswahili à celles des nombreuses langues qu'il parlait déjà. Son dévouement était sans borne ; en ces derniers temps, nous avions un petit malade dont les plaies gangrenées soulevaient le cœur et il m'arriva en les soignant de me trouver mal. « Attendez, me dit le bon Frère Bonaventure, moi-même j'arrangerai votre malade », et tous les jours il venait m'aider, prenant pour lui la partie la plus ingrate du pansement. L'enfant mourut quelques jours avant le Frère, s'en allant au Ciel lui préparer la fête. Toujours obéissant à toutes les prescriptions de la règle et du règlement de la maison, s'il lui arrivait d'y manquer, il venait humblement me le dire avant d'aller se coucher.

La fièvre bilieuse qui l'a enlevé a été courte et très douloureuse. À la fin de novembre, je dus l'obliger à se lever après et à se coucher avant les autres, car au Congo la fraîcheur du matin et du soir constitue peut-être le plus grand danger du climat. Le samedi 26 novembre, le Frère eut un accès de fièvre qui, pensais-je, passerait comme les autres, mais le lundi soir vers 11 heures, je perdis toute espérance. Ne pouvant dormir et l'entendant se plaindre, j'allais passer la soirée avec lui ; tout à coup son regard prit cette expression effrayante que connaissent ceux qui assistent souvent les moribonds. Je lui dis aussitôt familièrement : « Cher Frère, votre regard n'est pas bon, par précaution demain il faudra signer vos passeports. » J'avais le droit de lui parler de la sorte, car la pensée de la mort nous est familière et fait très souvent le sujet de nos entretiens : nous sommes sur le champ de bataille. « Mais oui, me dit-il, oh ! cela ne me fait rien de mourir ; mais je souffre trop. » Le pauvre Frère vomissait tous les quarts d'heure, toutes les vingt minutes, et nous ne pouvions lui donner les remèdes qu'en injections hypodermiques. Le lendemain je lui donnais l'extrême-onction. Lui-même répondit à toutes les prières. Il demeura cinq jours encore dans cet état lamentable avec d'horribles souffrances qu'il offrait pour la mission et la société.

Pour moi, je n'avais plus d'espoir et je voyais la mort planer sur notre maison. Cependant les deux derniers jours il souffrit moins ; mais ses lèvres noircies et un affreux hoquet permettaient difficilement l'espérance. (En cas de fièvre, le hoquet est un des symptômes les plus graves.) Il m'appelait très fréquemment, mais uniquement pour me dire qu'il souffrait et je l'exhortai à offrir ces cruelles épreuves selon la fin de notre vocation. Deux heures avant sa mort, j'allais le trouver : « Frère, lui dis-je, nous avons là-bas un travail qui exige absolument ma présence, à moins que ce ne soit nécessaire, ne m'appellez - pas. –Oh ! oui, me répondit-il, je sais bien que si vous n'êtes pas là, ces gens-là feront tout de travers ou ne feront rien du tout. »

Je partis, le laissant à la garde des Pères Boniface et Willebrord. Deux heures plus tard, on m'appelait et quand j'arrivai, mon pauvre Frère venait d'expirer ; je fondis

en larmes, mais c'est un de plus de ceux qui m'appartiennent, dont le sort est à jamais assuré. Ici je ferme ma parenthèse et je reprends mon journal.

8 décembre. - Ce beau et grand jour me semble aujourd'hui bien triste. Nous avons enterré ce matin notre pauvre Frère. MM. De Snerte, Bure⁴¹, Van Housen, Vuylsteke⁴² assistaient à l'enterrement. Mais, quam tristis est anima mea ? le Frère Bonaventure n'est pas à plaindre.

J'ai pris tout à l'heure la résolution d'aller en Europe chercher des Soeurs, un personnel pour le second poste et tout ce qu'il faut pour ne pas piétiner sur place.

Nos ouvriers Bakumu m'ont profondément émus tout à l'heure : ils m'avaient vu triste toute la journée, ils sont venus ce soir sous la véranda comme s'ils avaient une requête à me présenter. « Que voulez-vous, mes amis ? » leur demandai-je. Et eux de me répondre : « Ce jour d'aujourd'hui est pour toi un jour de malheur et de tristesse et nous venons te consoler. » Voilà qui prouve que nous ne perdrons pas notre temps au milieu de ces gens-là et que, quels que soient les inconvénients qu'il faille surmonter, il ne faut pas se décourager.

9 décembre. - Épouvantable tornade. Quatre de nos hommes viennent de se noyer ; toute une pirogue a été roulée dans l'eau. Cette tempête était satanique. Effrayés par les coups de foudre qui se succédaient sans interruption, foudroyant les grands arbres tout autour de la maison, nous nous sommes mis à genoux pour dire le chapelet. La tempête a cessé aussitôt comme par enchantement.

11 décembre. - Visite de M. le commandant Long⁴³ et de M. Goetman. M. Long arrive de Kabambaré et semble profondément découragé à cause du désastre que l'État vient d'essuyer là-bas. M. Goetman nous fait ses adieux. Cet aimable et distingué jeune homme a grandement tort de monter en expédition, car sa santé ne le lui permet pas. (Depuis, j'ai appris sa mort.)

13 décembre. - À bord du Stanley. Je suis parti hier de Saint - Gabriel à 3 heures. Le matin, le gouverneur M. Vangermée⁴⁴, accompagné de MM. Vandamme et Malfeyt, nous ont fait l'honneur de leur visite et le soir je suis parti. Tous nos enfants étaient sur la rive, me souhaitant un heureux voyage et un prompt retour. J'emmène avec moi Ngueleza et le sergent des gens de Chibalanga. Nous sommes six passagers à bord, quatre valides, MM. Vuylsteke, Long, Hopperade⁴⁵ et moi, et deux blessés de Kabambaré : d'Adlershåle et Van Heck⁴⁶.

⁴¹ Marcel Walraet, art. Bure Hubert (1867-1935), dans : B.C.B.-IV, col. 80-81.

⁴² Marthe Coosemans, art. Vuylsteke Arthur (1867-1900), dans : B.C.B.-II, col. 965-966.

⁴³ A. Engels, art. Long Albert (1858-1932), dans : B.C.B.-II, col. 641-646.

⁴⁴ Georges Moulaert, art. Wangermée Émile (1855-1924), dans : B.C.B.-I, col. 951-956.

⁴⁵ Georges Moulaert, art. Hoppenrath Axel (1865-1932), dans : B.C.B.-III, col. 449-450.

⁴⁶ Marthe Coosemans, art. Van Hecq Célestin (1859-1910), dans : B.C.B.-II, col. 460-462.

Ces deux messieurs ont chacun une balle dans l'épaule. Le docteur Vuylsteke les accompagne jusqu'à Boma, mais nous craignons qu'ils n'y arrivent pas. Je viens de passer à La Romée où M. Ambroise⁴⁷ m'a donné une commission pour sa famille.

14 décembre. - Hier soir, nous sommes arrivés à Isangi dans un site incomparable à l'embouchure du Lomami. Le coucher du soleil était féerique, il semblait qu'on avait jeté sur les eaux du fleuve, en traînée lumineuse, des lames d'or aux reflets pourpre et rose. Et ce matin, au lever du soleil, dans une brume diaphane, c'était un spectacle qui nous tenait muets d'admiration. Le fleuve a ici 10 à 12 kilomètres de large avec des îles sans nombre. Ca et là, la fumée des huttes et des pêcheries s'élève blanche et droite dans la brume lumineuse du matin et il y a sur ses eaux un charme immense et indéfinissable.

Hier soir nous avons soupé chez M. Baltus, qui a été très aimable à mon égard. Bien qu'il fut accablé de travail, il m'a retenu après le souper pur me donner les adresses des fabriques où je pourrais acheter ce qu'il est nécessaire pour nos travaux.

Nous sommes au milieu d'un peuple cannibale. Ici il n'y a pas de cimetières ni de tombes. Quand quelqu'un meurt, il est expédié à la tribu voisine qui en fait un festin, et cela bien entendu avec titre de réciprocité. La maison du chef du village est pavée de crânes, et il a soin de vous expliquer qu'il ne place là que les crânes de ceux qui ont passé par sa marmite. Pourtant, à voir ces gens-là, jamais l'on ne croirait pareille chose. Hier soir, je me promenais dans leur village avec mon Ngeleza. Tout à coup je fus entouré et ils me demandèrent s'il y avait vraiment des hommes là-haut, et ils montraient le ciel. « Assurément, leur dis-je, et vous-mêmes, vous irez si vous voulez être bon. » Et je commençais à les catéchiser quand ces messieurs vinrent m'appeler. Voilà des gens qui ont entendu parler déjà de notre enseignement, car pourquoi cette question faite à moi et pas à un autre. Nous sommes ici aux confins des pays où l'on parle le kiswahili ; à Isangi, on parle indifféremment le kiswahili ou le bangala. Nous courons à toute vapeur vers Basoko.

16 décembre. - Hier, nous sommes passés à Basoko et nous avons dormi à Torumbo où il y a une magnifique plantation de caféiers. Autour de Basoko, les populations sont toutes très hostiles. Nous arrivons à Bumanga où nous prenons du bois ; les indigènes admirent ma barbe ; je fais des petits cadeaux et je prête ma longue-vue.

Samedi 17 (décembre), Saint-Lié. - A Lie, M. Le Lorrain monte avec nous, mais il sera le seul à qui nous ferons ce privilège et c'est moi qui le lui obtient. Notre bateau est consigné à cause de nos pauvres malades. Nous sommes passés à Jaminga, Bumba, N'Dogo, Mongo, Umanghi. Tous ces pays sont absolument sauvages. À N'Dago, les blancs craignent une attaque.

20 décembre. - Nous allons sortir de cette immense forêt équatoriale dont la splendeur est au-dessus toute description et revoir les pays de plaines découvertes. Il faudrait noter mille petits incidents, mais j'ai déjà fait ce voyage, je connais plus ou moins toutes ces populations, j'ai déjà noté autrefois ce qui m'a le plus frappé chez

⁴⁷ Marthe Coosemans, art. Ambroise Félix (1860-1914), dans : B.C.B.-V, col. 9.

elles et je n'y prends plus garde, et puis il est impossible d'écrire sur ce vapeur. Nous sortons de Coquilhatville où nous venons de refuser le vapeur à un monsieur qui se dit envoyé en mission scientifique. S'il avait été plus poli hier, il aurait pu aujourd'hui nous édifier sur ces connaissances en pisciculture. (Il vient étudier les poissons du Congo.) Un jeune homme nommé Paul et baptisé à Boma demande un chapelet. Ne pas l'oublier au retour.

24 décembre. - Nous avons voyagé de nuit et, en douze jours, nous sommes venus de Stanley - Falls au Stanley-Pool. C'est un voyage extra rapide. Nos deux blessés vont bien, mais il faut reconnaître qu'ils ont été soignés comme par leurs mamans. Le commandant Hoppenrade vaut une sœur de charité. Voici les blanches falaises et, là-bas dans la brume azurée, Léopoldville au versant d'une colline aux tons clairs. C'est aujourd'hui la veille de Noël. Ce beau ciel bleu et lumineux, cet immense lac, ces bois couverts de sombre verdure et semés comme des îles au milieu des collines ondulées. Quel cadre pour ce jour ! J'espère aller célébrer la belle fête de demain avec Monseigneur Augouard⁴⁸, à Brazzaville [...]

XIII. Lettre de Gabriel Grison à Edmond Jeanroy, à bord de l'Anversville (sur l'Atlantique), 16 août 1899, dans : *Le Messenger*, octobre 1899, p. 471-473.

[...] De Lisbonne, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, je vous ai envoyé un billet pour vous donner quelques nouvelles. Tout va bien : temps superbes, mer magnifique, un voyage splendide.

Je vous envoie mon journal :

10 août. - Nous venons de quitter Anvers ; nous apercevons encore dans le lointain la splendide tour de Notre-Dame. Départ magnifique : au ciel un soleil radieux, une foule nombreuse sur les quais, de la musique, de nombreux amis : adieu ou au revoir, comme il plaira à Notre Seigneur. Il y a dans l'atmosphère de l'enthousiasme, de la tristesse, mais une grande paix. Je me sens plus impressionné qu'au dernier départ. Anvers disparaît ; nous descendons dans nos cabines pour y réciter un Magnificat et regarder [?] notre itinéraire. Que Dieu nous protège et nous conduise Lui-même au terme de notre lointain voyage !

5 heures. - Tout à l'heure nous sommes passés à Flessingue où nous laissons le pilote qui nous a conduits sur l'Escaut. Je reçois deux lettres de Fayet. Elles sont allées au Congo, revenues en Europe, elles viennent me trouver à bord. Bonnes et belles lettres que la divine Providence m'envoie, car elles répondent admirablement aux sentiments qui remplissent mon âme.

Nous entrons dans la Mer du Nord. Je suis heureux : tous les tracas et tous les ennuis de ces jours passés et en général de l'Europe s'envolent au souffle de cette délicieuse brise de mer.

⁴⁸ Marthe Coosemans & Fred Dellicour, art. Augouard Prosper (1852-1921), dans : B.C.B.-I, col. 42-45.

J'ai trouvé à bord l'aimable Monsieur Ghislain qui m'a si bien préparé au voyage il y a deux ans à Boma. Il est nommé inspecteur général du Haut-Congo et vient avec nous aux Falls : c'est très heureux.

Il y a dans le bréviaire des trésors de lumière. J'ai lu tout à l'heure ceci : *Potens est autem Deus gratiam abundare facere in vobis ; ut in omnibus semper sufficientiam habentes abundetis in omne opus bonum* [Dieu est assez puissant pour faire abonder en vous la grâce ; afin qu'étant vous-même comblés de ses dons, vous fassiez aussi pour les autres des œuvres nombreuses de salut].

11 août, 5 heures du soir. – Dans la Manche, mer magnifique, temps superbe ; tout le monde est content ; nous avons d'excellents compagnons de voyage. – Un des petits chats que je conduis aux Falls s'est suicidé en se jetant à la mer.

12 août. – Dans le golfe de Gascogne (rarement le golfe est aussi paisible nous balançons un peu, mais habituellement ici on danse sans violon (ce qui pourtant ne serait pas le cas, car je crois qu'il y a beaucoup d'instruments de musique à bord). Le capitaine a eu l'amabilité de nous donner un salon pour célébrer la sainte Messe : nous sommes un peu à l'étroit dans nos cabines.

Dimanche [12 août]. – Hier soir, un peu de pluie, mer magnifique ; aujourd'hui matin fort brouillard : la sirène devait siffler toutes les cinq minutes. Ça et là sur la mer quelques cachalots qui jettent leur colonne d'eau. – Nous venons de sortir de la sainte Messe qui a été célébrée pour tout le monde au grand salon des premières. Nous avons un peu de tangage. Néanmoins de ma petite colonie personne n'a encore le mal de mer. Nous avons passé tout à l'heure le cap Finistère et nous apercevons les côtes d'Espagne. J'étais souffrant, fatigué et sans appétit, je suis guéri ; je savais bien que mon meilleur remède était l'Océan.

14 août, 11 heures du matin. – Nous longeons à six cents mètres de distance de la côte du Portugal. Les côtes desséchées par les vents de la mer ont un aspect gris et terne, mais les lignes de la Sierra qui les dominent sont bien tranchées et hardiment découpées, quelques sapins rabougris bordent le rivage. Ça et là quelques villages. Nous sommes au cap Blanco [en portugais : Branco] et nous apercevons au sommet de la Sierra qui le couronne le château historique de Cintra, résidence d'été des rois du Portugal.

Peu à peu la Sierra descend et fait place à un plateau boisé où les toits de maisons rouges tranchent vivement sur la verdure des bois. C'est Cascas, une ville d'eau, près de l'embouchure du Tage. L'ensemble du château que nous avons sous les yeux est d'un pittoresque magnifique. Nous entrons dans le Tage. À gauche le Fort de Belem et au fond de la scène Lisbonne en amphithéâtre sur une colline qui domine le Tage.

Midi et demi. – Nous voici à Belem, faubourg de Lisbonne, Belem avec sa belle tour blanche qui est une merveille, son palais royal, ses nombreux clochers, ses dômes et ses coupoles blanches comme la neige. C'est splendide.

Lisbonne s'étend mollement au pied du fleuve sur le penchant d'une colline élevée, il y a dans ce panorama des couleurs très vives, de la verdure, de la blancheur, le rouge vif des toits et des monuments mauresques magnifiques.

Devant nous une église magnifique en style arabe avec une belle coupole : on nous dit que c'est la plus belle du Portugal.

3 heures. – Deux jeunes filles viennent nous donner une sérénade et font une ample moisson de petites pièces blanches. De nombreuses méduses se promènent autour du bateau. Messieurs Thys⁴⁹, Mabille⁵⁰ et Delcommune⁵¹ montent à bord. Monsieur Thys est accompagné de ses deux enfants.

15 août. – En la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge. Nous avons célébré la sainte Messe au grand salon. Le capitaine tenait le piano et Monsieur Meyer un écrivain anglais qui va à Las Palmas refaire sa santé nous a chanté un Pater délicieux. – C'est bien le cas car nous sommes ici un peu de toute nation.

Rien n'est imposant comme le spectacle du saint Sacrifice entre le ciel et la mer. – La mer est bleue, le ciel est beau. Nous chantons les cantiques de Marie. On se sent vivre au souffle de cette brise.

10 heures. – Soirée délicieuse et musicale. – Nous aurons demain grand concert en faveur des orphelins de la compagnie à qui appartient notre bateau. Nous serons demain dans la nuit aux Canaries.

Vous voyez, cher Père, que tout est pour le mieux, je vous écrirai de nouveau de Matadi.

Un salut affectueux à nos Pères. Je vous recommande nos envois et je compte sur vous. Au revoir, cher et vénéré Père Jeanroy, priez bien pour nous. Je vous embrasse affectueusement.

Père Gabriel Grison

Le Père Tilleman et les frères vous saluent affectueusement.

XIV. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, à bord de l'Anversville (dans le Golfe de Guinée), 26 août 1899, dans : *Le Messager*, novembre 1899, p. 487-489.

[...] Je vous commence cette lettre à cheval sur l'Équateur, et cela dans le sens absolu du mot. Le canon de l'Anversville vient de nous annoncer à l'instant que nous passions la ligne équinoxiale. Je vous écris de Las Palmas ; notre voyage continue paisiblement et après-demain nous mettrons le pied sur le sol africain ; mon journal vous donnera mes nouvelles ; que dire à bord d'un bateau, quand on y est monté tant de fois ?

Néanmoins ce voyage est très agréable et me fait du bien. Je suis parti sans appétit, presque malade. Le grand air de l'Océan m'a remis de suite. J'aime la mer, ses

⁴⁹ Léon Anciaux, art. Thys Albert (1849-1915), dans: B.C.B.-IV, col. 875-881.

⁵⁰ Marie-Louise Comelieu, art. Mabille Valère (1840-1909) ; dans : B.C.B.-V, col. 567-568.

⁵¹ F. Van der Straeten, art. Delcommune Alexandre (1855-1922), dans: B.C.B.-II, col. 257-262.

vagues, ses couleurs changeantes, ses horizons et son immensité. Je reprends donc mon journal où je l'ai laissé lors de ma dernière lettre.

17 août, aux Canaries en face de Las Palmas. – Nous sommes arrivés ce matin à 6 heures. Première nouvelle. Personne ne peut descendre à terre. Nous sommes mis en quarantaine. Ah ! et pourquoi ? Parce que nous sommes passés à Lisbonne et que la peste est à Oporto [Porto ?]. Voilà une nouvelle très désagréable surtout aux huit passagers qui viennent précisément à Las Palmas. Ils devront aller à Sierra Leone et peut-être au Congo, car si l'on ne veut pas nous recevoir ici, il est probable que ce sera de même ailleurs. Il y a, en particulier, un Espagnol qui rentrait chez lui, il peut voir d'ici le toit de sa maison ; mais la consigne est formelle : personne ne descend. On refuse même de nous donner du charbon. Je suis passé à Las Palmas, il y a deux ans. C'est ici qu'une bande de gamins poursuivait notre voiture en criant : « Vive la république allemande ! ». L'île présente un aspect montagneux, aride, desséché et sévère, mais il paraît qu'à l'intérieur le décor de la scène est très différent et qu'on y retrouve les sites enchanteurs des Îles fortunées.

La ville en amphithéâtre sur les premières assises des montagnes s'étend le long de la mer qui entoure d'une ceinture bleue ses maisons blanches. Derrière la ville : des montagnes sombres cachent front dans les nuages. Le panorama rappelle celui du pic de Ténériffe qui cependant est plus beau et plus grandiose. Je me souviens qu'en passant à Ténériffe, nous étions accompagnés d'un petit Noir. Nous étions arrivés en vue de l'île pendant la nuit. De grand matin je montais sur le pont et je rencontrais sur l'escalier notre petit compagnon noir émerveillé et quelque peu effrayé (Il n'avait jamais vu de grandes montagnes). – Viens, viens voir, mon Père, c'est la maison des esprits. Je montais et devant moi se dressait, dans les premières lueurs du jour, majestueuse et splendide, la cime blanche du Ténériffe.

La cathédrale de Las Palmas domine la ville. Elle est surtout remarquable par ses piliers qui figurent le palmier royal ; mais je ne sais pourquoi ce nom de Las Palmas, car il n'y a pas un palmier sur le rivage.

Hier, concert sur le pont en faveur des orphelins de la compagnie et de la Croix rouge. Cela a été très intéressant, très gai et je crois que les organisateurs sont contents de leur collecte.

11 heures. – Nous allons partir. Définitivement pour ces braves gens de Las Palmas, nous sommes des pestiférés. Ils ont pris tout à l'heure nos correspondances avec des pincette et ils ont jeté à l'eau toutes les cordes qui ont servi à nous hisser des vivres frais.

19 août. – Nous venons de passer la ligne des Tropiques. Ça et là sur l'Océan quelques poissons. Le vent est très fort et les passagers prennent sur le pont un bain d'air frais bien oxygéné.

20 août, en face du Cap Vert. – Le moindre incident est un sujet de distraction : des marsouins se jouent autour du bateau. Des hirondelles qui nous accompagnaient depuis plusieurs jours se laissent tomber mourantes sur le pont : on leur donne à boire et on leur rend la liberté ; mais un gros oiseau pêcheur qui s'est réfugié à bord

pendant la nuit à cause du mauvais temps y est fait prisonnier. – Nous avons célébré la sainte Messe au grand salon des premières. Ces messieurs ont organisé un chœur magnifique.

21 août. – Temps superbe. De nombreux cachalots lancent au-dessus des vagues et sur les passagers leurs colonnes d'eau. Un cormoran fatigué se laisse prendre ; il paraît que les matelots doivent respecter ces oiseaux sous peine de malheur et pour cela le cormoran est remis en liberté.

22 août. à Sierra Leone. – Le panorama est merveilleux et d'une couleur tropicale foncée, mais nous avons une pluie battante. La saison des pluies suit le soleil ; elle passe avec lui ou un peu après l'Équateur le 21 mars pour le nord et le 21 septembre pour le sud. Sur l'Équateur même, quand le climat est continental, les tornades règnent toute l'année. Les Noirs de Sierra Leone ne nous mettent pas en quarantaine, ce qui est fort heureux pour ces Messieurs qui devaient descendre à Las Palmas. Ils descendront ici et retourneront demain aux Canaries, ou en Angleterre si la quarantaine s'étend à tous les navires.

Nous perdrons ici le charmant et très aimable docteur Van Heck nommé par son gouvernement membre d'une commission internationale pour l'étude de l'influence des moustiques sur les fièvres paludéennes. Sierra Leone est très bien choisi pour ce but, mais le climat y est redoutable.

Nous nous séparons également avec regret de Monsieur Meyer, écrivain anglais qui va refaire sa santé aux Canaries et de Messieurs Cambier, père⁵² et fils, qui y vont en villégiature pour une quinzaine de jours. Un bateau est l'image du monde : on s'y rencontre de tous pays et de toute classe ; on s'y lie ; après quelques jours il semble qu'on a toujours vécu ensemble et qu'on ne se séparera jamais. Le fait est que j'éprouve une certaine peine à me séparer de ces Messieurs qui sont vraiment charmants.

Nous apprenons ici que la peste est réellement à Lisbonne, que la guerre est sur le point d'éclater entre le Transvaal et l'Angleterre et que l'affaire Dreyfus n'est point terminée.

25 août. – Tous ces derniers jours mauvais temps ; quelques cas de mal de mer.

27 août. – Nous passons l'Équateur (juste au moment où j'ai commencé cette lettre), grande cérémonie à bord pour ces Messieurs qui n'ont pas encore traversé la ligne (je vous ai conté autrefois cette cérémonie et je n'y reviens pas ; c'est toujours la même chose).

28 août. – Je vais terminer cette lettre déjà longue. Demain à midi nous serons à Banana sur le sol africain. Je vous écrirai de Léopoldville, j'espère que nous ferons un très heureux voyage. Nous aurons le plaisir de remonter le Congo avec Monsieur Ghislain, inspecteur d'État, ce qui sera très heureux pour la solution des difficultés matérielles que nous préparent nos bagages.

Adieu, priez pour moi,

⁵² Th. Heyse, art. Cambier Ernest (1844-1909), dans: B.C.B.-III, col. 118-126.

Votre fils dévoué [...]

XV. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Matadi, 12 septembre 1899, dans : *Le Messager*, décembre 1899, p. 506-510.

[...] Je suis ici depuis huit jours, attendant l'Anversville qui doit nous amener toutes nos charges. Je pourrais monter de suite aux Falls, mais je préfère rester un mois de plus en route et ne rien abandonner, car Dieu sait quand cela nous arriverait. Excepté des douleurs d'estomac, ce à quoi vous me savez bien habitué, ma santé est bonne. Je continue donc mon journal où je l'ai laissé en vue de Banana.

29 août, 4 heures et demi du soir. – Nous apercevons les maisons blanches de Banana. Depuis longtemps déjà, les eaux du grand fleuve africain brunissent les vagues de l'Océan. Bien que nos yeux ne vissent encore aucun rivage, toutes les jumelles cherchent à l'horizon les lignes bleuâtres qui dessinent au loin le premier contour des côtes. Enfin les voilà encore indécises d'abord, puis de plus en plus nettes. Voici Banana, là-bas la falaise rouge de Moanda, ici la pointe des cocotiers avec des maisons blanches ; l'immense embouchure du fleuve, les îles couvertes de palétuviers au-dessus desquels planent des aigles blancs.

J'éprouve un sentiment indéfinissable et doux. J'aime la belle et pure lumière des tropiques, leurs cieux brillants, les couleurs vives et leur exubérante végétation. L'Europe est trop froide. Depuis tantôt onze ans voici deux fois que j'y retourne. J'y ai chaque fois souffert : ma tête s'y remplit de brouillard et j'y suis gelé. Vive l'Afrique ! peut-être est-ce là un sentiment trop matériel, mais puisque le bon Dieu m'a logé sous le grand soleil de l'Équateur, j'aurais tort d'en être mécontent.

5 heures et demi. – Impossible d'entrer dans le port de Banana. Il faut attendre jusqu'à demain que la marée haute nous en permette l'entrée.

30 août, le soir. – Nous sommes à Banana ; nous venons de faire une excursion à terre et nous rentrons au bateau où nous apprenons que nous pourrions bien rester ici quinze jours. Il faut décharger douze ou quinze tonnes de charbon. Le matériel du port est mal organisé pour cela et puis, dit-on, les eaux du fleuve sont actuellement trop basses pour que l'Anversville puisse remonter jusqu'à Boma. Allons, commençons à entamer nos provisions de patience, nous sommes désormais sur le sol africain. Tout à l'heure en nous promenant sur le bord de la mer nous rencontrons épars les débris d'un bateau qui a dû naufrager dans les environs. Je demande des explications à un Bangala qui passait. Ah ! me dit-il, c'est un enfant de bateau qui est mort ici – pour me dire que c'était un petit bateau qui avait péri.

2 septembre. – Ennui général à bord. Quand on marche en pleine mer, on cause, on devise, on se promène, on fume et le temps passe rapidement ; mais rester à l'ancre, dans un port en face du même panorama, si beau soit-il, cela devient monotone et fastidieux. Le Père Tillmann et le Frère Frédéric ont voulu aller à Moanda. Partis trop tard, ils ont été surpris par la nuit. Rien ne sert de se presser il faut partir à temps. Crainte de s'égarer ils sont revenus sur leurs pas. J'avoue qu'il est assez difficile de s'égarer en allant à Moanda, mais nous sommes au pays des léopards et

des crocodiles ; qui sait ce que l'on peut rencontrer la nuit sur son chemin ? Les nouveaux venus en règle général sont très prudents et le Frère Frédéric n'était pas très sûr de revoir le bateau. Ils sont rentrés à bon port.

Je vais partir pour Boma sur l'Hirondelle, petit bateau qui fait le service entre Banana, Boma et Matadi. Mes confrères resteront ici pour la surveillance de nos bagages.

3 septembre. – Je suis à Boma. Le voyage de Banana à Boma est intéressant quand on le fait pour la première fois. C'est le grand fleuve aux rives boisées et sauvages, aux eaux brillantes et un peu houleuses, aux îles nombreuses et magnifiques.

À Boma. Monsieur Vandamme attendait notre inspecteur Monsieur Ghislain. Il m'apprend que le télégramme si longtemps attendu par moi y est arrivé dix jours après mon départ et que Monsieur le baron Dhanis⁵³ a battu les révoltés au Tanganika. Ce sont de bonnes nouvelles. Le Père Dierkens⁵⁴, le nouveau curé de Boma, me reçoit en père.

Au port, j'aperçois parmi les Noirs Fataki, un des enfants que j'ai recueilli en rentrant en Europe et que j'ai laissé à Boma avec Ngeleza. Ce petit bout d'homme qui peut avoir huit ans au plus est un vaillant. L'an dernier, il a fait le coup de feu sur les révoltés de l'affaire de Kalambare. Le commandant Long lui avait donné un albin et trente cartouches, une demi-heure après l'enfant venait réclamer d'autres cartouches, les siennes étant déjà épuisées. Je l'envoie de suite chercher ses compagnons qui, paraît-il, ont tous fait l'école buissonnière durant mon absence ! Ah ! voici mon Ngeleza ; je ne puis exprimer la joie enfantine de ces petits Noirs en me revoyant. Eh bien, es-tu chrétien ? Non Père, mais je vais t'expliquer. C'est toi qui me baptiseras. Pourquoi es-tu resté si longtemps en Europe ? Je revois ce petit monde avec le plus vif plaisir. Informations prises, je baptiserai Ngeleza le jour de la Nativité de la sainte Vierge s'il sait bien son catéchisme.

3 septembre. – J'ai été dîner à la colonie chez le bon Père de Cleene. Cet établissement est un petit paradis : il faut voir tous ces enfants joyeux et caressants avec leur bel uniforme militaire et leur bon sourire.

Ah ! quand donc tous comprendront-ils que seul le christianisme peut civiliser les peuples et leur donner le bonheur ? En dehors de lui, il n'y a plus parmi les hommes que lutte d'intérêts et souvent la tyrannie en haut, la révolte ou l'esclavage en bas et partout l'égoïsme. Il y a ici un Frère artiste qui a formé, il y a deux ans, une superbe fanfare. Le Père de Cleene me fait donner un concert dont le bouquet est l'hymne national de la France. Merci. C'est aujourd'hui la fête de saint Julien ; il est six heures du soir. Peu s'en est fallu que je remplisse la place vide depuis si longtemps. Sans doute en ce moment la famille aurait été au complet. Belle et bonne fête ! Je suis avec vous avec la pensée et l'amour du bon Dieu entre nous ; c'est tout ce qu'il faut.

⁵³ Marie-Louise Comelieu, art. Dhanis Francis (1862-1909), dans : B.C.B.-I, col. 311-326.

⁵⁴ F. Scalais, art. Dierkes Bernard (1856-1902), dans : B.C.B.-II, col. 292.

J'ai été rendre visite à Monsieur le Gouverneur et à Monsieur Vandamme. Il est heureux que je rencontre ici, précisément les mêmes personnes qui, il y a deux ans lors de mon premier voyage, m'ont rendu de si grands services et d'une façon si aimable. Je ne saurais dire ce que je dois de reconnaissance à ces deux messieurs et Monsieur Ghislain avec qui nous allons monter aux Falls. Maman n'aurait pas mieux préparé mon voyage.

Si je voulais écouter toutes les demandes qui me sont faites, je pourrais retourner à la mission avec toute une escorte. Voici déjà une dizaine d'enfants qui sont venus me supplier de les emmener. Ce n'est pas précisément par affection pour moi. Mais ces pauvres enfants du Haut-Congo, où les vivres sont nombreux et bon marché, ont du mal à se mettre au régime de Boma. J'irai demain à Matadi où j'attendrai l'Anversville.

4 septembre, à Matadi. – J'y suis arrivé ce midi avec le Père de Cleene. De Boma à Matadi le Congo rappelle les paysages du Rhin entre Bonn et Linz, moins les châteaux. Ce sont des collines élevées et rocheuses, grises ou brûlées en saison sèche, vertes pendant la saison des pluies. Vu du fleuve le panorama de Matadi semble désolé : des maisons blanches éparpillées sans ordre apparent sur le fond gris des rochers. Mais quand on fait un tour de promenade dans la ville, la scène change et devient très pittoresque. Ce grand fleuve resserré entre ses deux digues de rochers, ces grands et beaux magasins, ces belles maisons en pierre et en fer jetées çà et là comme sur les degrés d'un immense amphithéâtre ; ces assises de quartz et de grés, ce chemin de fer qui s'élance hardiment à l'assaut du Palabala, tout cela a une certaine grandeur et l'on voit dans le mirage de l'avenir une grande ville commerçante comme Anvers et pittoresque comme Luxembourg.

6 septembre. – Hier visite à notre consul Monsieur Kerkiadi qui représente dignement la France ici et qui est un monsieur charmant. Un petit bateau m'amène le Père Tillmann et les Frères. L'Anversville s'est débarrassé de ses passagers en les envoyant tous ici. Je renvoie le Père à Boma ; il faut surveiller nos bagages, autrement nous aurons des difficultés.

8 septembre. – Je suis heureux ; j'ai baptisé tout à l'heure Ngeleza à qui j'ai donné le nom de Joseph-Marie. C'est le premier enfant que j'ai recueilli. J'étais égaré dans la forêt et je ne retrouvais pas la direction des Falls. Je rencontre un bel enfant à qui je demande mon chemin. Non seulement il me l'indique, mais il m'accompagne jusqu'au village, où je ne pouvais plus m'égarer. Trois jours après l'enfant m'appartenait. Il avait alors sept ou huit ans. Je lui appris à me servir la messe ; je fus souvent malade, il me soigna comme s'il eût été mon enfant, et de fait, j'étais son père et sa mère, car il n'avait plus personne au monde. L'autre jour dès mon arrivée il me demanda le baptême. Je lui fis passer un examen en règle et je viens de le baptiser. Avec son costume oriental, il est délicieux à voir et je vais le faire photographier. C'est l'un des beaux jours de sa vie et la grâce du bon Dieu répand un charme infini sur son front rayonnant, le charme de candeur sur le front un jour de première communion ou de première messe et qui est un reflet du ciel.

12 septembre. – Mes chers Parents. Cette lettre est déjà longue et cela suffira pour cette fois. J'espère partir pour Léopoldville avant huit jours. J'attends le vapeur, car je veux m'assurer que toutes nos charges sont arrivées.

J'espère monter à Léopoldville vendredi. Je vous écrirai de là, si j'en ai le temps. Je crois que nous avons un vapeur qui monte, le 20 septembre. Ordre est donné d'embarquer immédiatement nos affaires en sorte que j'espère partir ce jour-là.

Priez bien pour moi. Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai pas loin du terme de mon voyage.

Au revoir, cher père et chère mère, je vous embrasse affectueusement [...]

XVI. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Bumba (à bord du Hainaut), 29 octobre 1899, dans : *Le Messager*, janvier 1900, p. 522-527 ; *Le Mouvement Antiesclavagiste*, n° 1, 15 février 1900, p. 8-13.

[...] Je ne sais si vous pouvez facilement me lire, le bateau tremble à plaisir et il n'est pas aisé de diriger sa plume ; mais, avec un peu de bonne volonté vous arriverez à me lire, moi à vous écrire ; nous aurons le plaisir de converser ensemble à deux mois et à douze mille heures de distance.

Je vous ai envoyé mes dernières nouvelles de Matadi où j'ai passé quinze jours chez les Pères Rédemptoristes. (Ils y sont établis depuis six mois).

Je crois vous avoir dit que j'avais eu la consolation de baptiser, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, mon petit Ngeleza à qui j'ai donné les noms de Joseph-Marie.

Je suis heureux de vous le présenter dans son gracieux vêtement de baptême. (Je l'ai fait photographier par M. Scharling⁵⁵, officier de l'armée belge, aussitôt après la cérémonie.) Cérémonie magnifique, celle du baptême des adultes ! J'interrogeai l'enfant dans sa langue et c'était touchant de voir avec quel accent de vérité et de piété il répondait à mes questions. Voyez quelle noblesse et quelle grâce dans ce visage d'enfant de 8 ans, Ngeleza appartient à cette belle et terrible race des Batétélas. Le Frère Vitus qui m'accompagne a été son parrain.

Je continue mon journal.

Matadi, 15 septembre : Je suis allé au bateau ce matin ; nombreuses difficultés pour en retirer nos charges. C'est contrariant, car le gouverneur a donné ordre à Léopoldville de prendre tous nos colis sur le bateau qui va monter dans le Haut - Congo. La difficulté est de les retirer d'ici et de les faire monter rapidement à Léopoldville, je crains que ce soit impossible.

16 septembre : Visite à l'hôpital de Kikanda en compagnie de m. le juge de Matadi. C'est un bel établissement tenu par les Sœurs de Charité de Gand et situé à 3 kilomètres d'ici sur un plateau qui domine le Chaudron d'enfer (un coude du Congo

⁵⁵ Nous pensons qu'il s'agit du capitaine de la Force Publique Jean-Désiré Scheerlinck, qui a condamné à mort et fait fusiller Ngongo Leteta le 15 septembre 1893. Il est rentré au Congo en août 1899 comme directeur de la Société Commerciale et Agricole d'Alima. Cfr. R. Cambier, art. Scheerlinck Jean-Désiré (1864-1910), dans : B.C.B.-I, col. 816-822.

auquel l'on a donné ce nom à cause des remous et des tourbillons qui rendent ce passage dangereux). L'air de Kikanda est assez vif et l'on y respire un luxe de propreté et de gaîté champêtre qui fait presque désirer d'être malade pour y venir se reposer.

18 septembre : L'inspecteur M. Ghislain arrive à Matadi avec une vingtaine de blancs et 250 soldats noirs. Il m'amène les enfants que j'ai laissés à Boma, excepté le pauvre petit Fataki qui y est resté malade. Nous allons monter ensemble à Léopoldville. Je laisserai ici le P. Tillmann et le Frère Frédéric pour surveiller les charges qui sont encore à bord. Le Frère Vitus qui doit monter avec moi tombe malade. J'aurais dû me mettre en route aujourd'hui, j'ai été retenu par la nouvelle qu'il y avait déjà trop de monde à Léopoldville et que je n'y trouverais pas de logement.

19 septembre : Journée énervante. J'ai dû m'occuper seul toute cette après-midi de mon expédition de demain. Tous mes confrères sont souffrants ; j'ai soigné énergiquement le Frère Vitus et j'ai l'espérance que, demain, il sera assez rétabli pour me suivre. Demain, nous partirons à 6 heures et demie du matin. Voici quinze jours que je suis chez les bons Pères Rédemptoristes qui nous ont donné la plus cordiale hospitalité.

Tumba, 20 septembre : Nous avons voyagé toute la journée en chemin de fer. Le Frère Vitus allait mieux et j'ai cru pouvoir le prendre avec moi, mais je suis un peu inquiet au sujet des autres. Nous venons de nous installer dans les appartements réservés au juge de Tumba. (Il n'y a pas encore de juge ou bien il est absent.) En arrivant, nous rencontrons un Père Trappiste qui retourne en Europe pour y refaire sa santé.

Au moment où je vous écris ces lignes, on vient m'appeler pour soigner un noir qui vient de se blesser. Je suis médecin à bord ; dans le royaume des aveugles ... et le reste. Mon homme est pansé et je continue.

De Matadi à Tumba, s'il n'était si fatigant, le voyage serait une partie de plaisir à cause de la beauté et de la diversité des sites qui se déroulent rapidement sous les yeux émerveillés du voyageur. On escalade d'abord par des courbes sans fin et souvent le long des précipices les flancs du Palabala dont l'aspect sévère fait penser aux panoramas des Andes. Puis l'on traverse des plateaux accidentés semés de plaines et de bosquets qui rappellent nos beaux sites européens, en été, quand les bois sont verts et les blés mûrs ! Mais ici les blés ne sont qu'une brousse desséchée et jamais la main intelligente et laborieuse de l'homme n'a ouvert le sillon au milieu de ces plaines.

J'ai voyagé avec MM. le capitaine Ghislain et le lieutenant Delwart⁵⁶ en charmante et aimable compagnie.

⁵⁶ A. Lacroix, art. Delwart Paul (1874-1900), dans: B.C.B.-II, col. 271-272.

Il y a trois trains. Nous occupons le premier avec ces messieurs et les autres blancs. Des soldats remplissent les autres trains qui nous suivent à une heure et une heure et demie de distance.

Léopoldville, 20 septembre : Nous arrivons à la nuit tombante. Je suis heureux de retrouver ici mon ami, M. Houben⁵⁷, qui commande la station.

21 septembre : Nous logeons à bord du Hainaut avec le Frère Vitus et quelques autres. Léopoldville est remplie de gens qui montent ou qui descendent. Belle station, mais qu'il faudra sans doute transporter à Ndolo, ce qui rendra le port plus sûr et le chemin de fer moins long.

Nous avons reçu tout à l'heure la visite de quelques jeunes gens chrétiens qui se trouvent ici. C'est un plaisir de voir avec quel respect et quelle affection ils viennent nous serrer la main. Il y aura bientôt une mission ici, la maison est prête ; les Pères de Scheut y sont venus s'établir.

23 septembre : Le P. Tillmann m'arrive avec le Frère Frédéric vers le soir.

24 septembre : Fête de Notre-Dame de la Merci, notre bonne patronne de l'Équateur. Il y a aujourd'hui deux ans que je choisisais aux Falls l'emplacement de notre mission. Je suis contrarié de l'état de santé du P. Tillmann. Mauvaise nouvelle : le bateau qui doit nous conduire de Bumba aux Falls doit revenir ici pour réparation et il est le seul pour faire le service. Comment faire ? On télégraphie à Boma pour demander remède au mal.

25 septembre : Nous sommes allés aujourd'hui visiter Mgr Augouard, à Brazzaville. M. Houben avait gracieusement mis à notre disposition une baleinière montée par trente soldats pour payer. Nous avons failli avoir un grave accident. Il y a bien des bouées qui indiquent le chemin à la sortie de Léopoldville, mais au delà des bouées, il faut suivre encore longtemps la rive gauche du fleuve pour éviter le courant formidable qui se précipite en tourbillon dans les chutes de Léopoldville. Or, cette rive est semée de rochers dissimulés sous l'eau ; personne de nous ne sachant exactement le passage, nous venons nous planter sur un rocher. Heureusement, la tôle de la baleinière a résisté au choc et, grâce aux bras vigoureux de nos payeurs, nous avons pu nous tirer du mauvais passage. J'ai passé la fête de Noël, l'an dernier, à Brazzaville. La mission est magnifiquement située sur un plateau qui domine le fleuve et d'où l'on jouit d'un panorama incomparable. J'étais heureux de voir Mgr Augouard qui est l'un de nos plus vaillants missionnaires. Il a fait la campagne de 1870 au régiment des zouaves. Nous trouvons un phonographe chez un ami. Il fallait voir l'ahurissement de nos soldats devant cet instrument qui leur jouait leurs sonneries militaires. Le P. Tillemann va bien.

26 septembre : J'ai passé une partie de la journée au milieu des jardins de Léopoldville pour y chercher des plantes que je veux transporter aux Falls. J'ai des aloès, des lauriers roses et plusieurs autres fleurs qui brilleront bientôt au jardin de Saint - Gabriel.

⁵⁷ A. Lacroix, art. Houben Jean (1868-1906), dans: B.C.B.-III, col. 456-457.

27 septembre : Nous partons de Léopoldville, le Frère Vitus et moi. Le P. Tillemann et le Frère Frédéric attendent le reste de nos charges et doivent nous rejoindre à Bumba. Bonne nouvelle ! Le gouverneur a permis à M. Ghislain de prendre la Ville – de - Bruges, actuellement au port de Léopoldville, pour remplacer le bateau démonté dont j'ai parlé. Les Pères nous rejoindront à Bumba avec la Ville – de - Bruges et nous irons peut-être ensemble aux Falls.

29 septembre : Sur le fleuve. Deux jours de magnifique voyage sur les rives enchantées du Congo. Tout à l'heure un immense cri s'élève de notre bateau. Les yeux de lynx des noirs ont aperçu un point flottant à la surface de l'eau. Peut-être est-ce un hippopotame, ce serait un superbe pour le ravitaillement de nos noirs. On stoppe et une barque se dirige vers le point signalé. Dix minutes plus tard, nos hommes reviennent avec un immense poisson qui se débat inutilement entre leurs mains.

Voici une lettre assez longue. Je vous écrirai de Bumba ou des Falls. Au revoir, mes chers Parents ...

XVII. Lettre de Gabriel Grison à la Supérieure de Berlaymont, Stanleyville, (fin octobre 1899 ?), dans : *Le Messager*, février 1900, p. 540-544.

[...] J'ai promis de vous écrire et quand même je ne serais pas lié par cette promesse, je le devrais faire encore par reconnaissance. Sur un bateau, l'on a toujours des loisirs, surtout quand l'on est cloué sur un banc de sable comme nous le sommes en ce moment, et bien qu'ici il en coûte de les occuper, beaucoup plus que vous ne sauriez croire, j'en veux profiter pour vous envoyer quelques lignes.

Grâce à votre belle chapelle, j'ai pu célébrer la sainte Messe tous les jours à bord de l'Anversville. Merci, et puisse notre bon Maître acquitter ma dette de reconnaissance envers vous ; pour moi je vous promets de penser à vous et aux vôtres toutes les fois que je monterai à l'autel, revêtu des saints ornements que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Vous allez voyager quelques instants avec moi, vous et vos enfants, sur le Congo. Rien n'est ensemble si pénible et si agréable que le voyage de Léopoldville à Stanley-Falls (les indigènes diraient de Kitambo à Kisangani) mais je vous épargnerai les fatigues du voyage.

Trop souvent le bateau devient un véritable hôpital ; les cabines sont trop étroites et quelquefois si embrasées qu'on y fond comme la cire au feu ; le régime y est plus ou moins africain, c'est-à-dire qu'il laisse toujours à désirer, et la fièvre règne partout sur les rives enchantées du Congo. Naguère, quand on faisait encore la route des caravanes, les nouveaux arrivés savaient dès lors à quoi s'en tenir sur les inconvénients du climat ; aujourd'hui, grâce au chemin de fer, ils arrivent à Léopoldville frais et dispos, et c'est seulement sur le bateau du haut fleuve qu'ils commencent à s'apercevoir pratiquement qu'ils ne sont plus en Europe. Le centre de gravité des maladies africaines s'est déplacé pour eux de Léopoldville vers Bumba

et les Falls ; aussi depuis que nous sommes partis de Léopoldville nous avons continuellement de nouveaux malades.

On commence par éprouver une certaine lourdeur de tête, un peu d'embarras gastrique, une lassitude, un malaise général ; deux ou trois heures après, le patient sait à quoi s'en tenir ; il est étendu sur son lit avec une fièvre de 38, 39 et 40 degrés. Ce sont habituellement les nouveaux venus qui sont les premières victimes et si la fièvre prend une teinte de fièvre bilieuse (ce qui a été la normale cette fois-ci), beaucoup laissent tomber à l'eau toute leur assurance, ils se croient perdus, déraisonnent et maudissent la résolution qui les a jetés si loin de leur pays. Que venaient-ils faire dans cette galère ! – L'un d'eux menaçait l'autre jour de se jeter à l'eau, si l'on ne voulait pas le débarquer. Mais après quelques jours le courage et la raison renaissent avec la santé et ils sont les premiers à rire de leurs terreurs passées. Je suis médecin à bord. – Vous savez le proverbe : Dans le royaume des aveugles, etc. De fait, j'ai un tempérament tropical, éprouvé de longue date, et je préfère le beau ciel bleu du Congo au ciel nébuleux et froid de Bruxelles.

Nous voyageons sur le Hainaut, l'un des plus beaux bateaux de la flotille du Haut-Congo (50 mètres de long, 10 de large, 250 à 300 tonnes). Nous sommes 400 passagers à bord dont 25 blancs. C'est l'expédition qui, sous les ordres de Monsieur l'inspecteur Ghislain, monte à Kabambare pour y faire face à la fameuse révolte des Batetela.

(En ce moment, après dix heures de manœuvre, nous parvenons à démarrer de notre banc de sable et nous allons continuer notre voyage ; c'est une journée perdue).

Mais si beau et si spacieux que soit le Hainaut, il n'expose pas moins ses passagers aux mille inconvénients du voyage. Ses cabines ont deux mètres de long, deux de large, et contiennent deux lits, un lavabo et trois placards. Lorsque deux hommes y sont renfermés, vous voyez qu'ils n'ont guère de place pour s'y retourner, et si par malheur l'un des deux est malade, l'autre n'y est pas absolument à son aise, surtout si les moustiques veulent être de la compagnie. Mais pour quelqu'un qui a l'habitude des voyages et qui jouit d'une bonne santé, tout cela est un détail.

Ce fleuve merveilleux, ces belles prairies, ces splendides forêts, ce ciel profond et lumineux sont pour les yeux une fête ininterrompue et aussi pour le cœur quand l'âme est tranquille. On a écrit que cela est monotone. Pour moi les beaux sites ne me lassent jamais et je passe des heures à rêver devant cette nature exubérante et magnifique. Je ne veux pas dire que c'est l'idéal ; j'ai vu au sommet des Andes, sur les rivages du Pacifique, aux Antilles dans des cadres plus grands, des panoramas plus beaux ; ici les montagnes manquent au décor, mais ce fleuve immense ne perd rien pour cela de ses charmes enchanteurs.

Représentez-vous un lac aux rivages lointains, aux contours sans cesse changeants et fuyant devant vous, ordinairement calme et poli comme une glace, quelquefois agité et couvert de vagues comme la mer. Là se reflètent, aux différentes heures, toutes les teintes du ciel : les couleurs roses du matin, les ors et les pourpres du soir, l'azur

profond et les nuages brillants du jour ; la nuit, quand elle est belle, les étoiles y brillent comme des perles d'or.

Çà et là, des îles merveilleuses, presque toujours couvertes d'une forêt puissante et séculaire ; mais quelquefois ce n'est qu'un banc de sable nu ou déjà envahi par la prairie dans les parties hautes, une émeraude enchâssée dans un cercle d'or et jeté dans la nuit et les crocodiles y dorment le jour sur le sable doré.

Nous longeons tantôt les îles, tantôt les rives du fleuve. Le spectacle est le même et l'on comprend que ces îles sont pour la plupart des parties de terre qui ont résisté victorieusement à l'invasion des eaux ; quelques-unes ont été formées d'alluvions par les sables et les boues que charrient les eaux du fleuve.

Jusqu'aux environs de Lukolela, la rive est boisée seulement par intervalles ; ce sont des collines dénudées, des brousses, des bruyères, des prairies semées d'arbres et bordées au loin par les bois. Nous avons salué dernièrement à coups de fusil une troupe de buffles roux qui paissaient près de la rive. La troupe affolée fondit droit sur nous ; mais quelques balles qui leur sifflèrent aux oreilles leur firent comprendre d'où venait le danger ; ils tournèrent brusquement et s'enfuirent dans un bosquet qui était au milieu de la prairie. Il paraît que ce jour-là était un jour de chasse. Le matin, nos hommes avaient capturé d'énormes poissons avec une corde armée d'appâts. Un peu plus tard, nous tirions sur des crocodiles dont nous apercevions la croupe sinieuse au-dessus des eaux et le soir, nous vîmes une troupe d'hippopotames qui prenaient leurs ébats aux rayons déjà attiédés du soleil à son déclin.

À partir de Lukolela, la scène change et la grande forêt équatoriale règne partout sur les rives du Congo. Ce sont des forêts inextricables, dominées par des arbres gigantesques et de toute forme au milieu desquels brille l'éléïs avec sa gracieuse et élégante couronne. Des plantes grimpantes, des lianes de toute sorte enlacent, recouvrent les taillis et escaladent les plus hauts sommets qu'elles couvrent de fleurs, des grottes de verdure, des arabesques infinies, des draperies veloutées et fleuries, des festons gracieux, des retraites profondes où s'amuse les papillons éclatants et mille insectes aux cuirasses d'or, d'azur et d'acier. Voilà la rive du Congo. Des aigles blancs et noirs planent royalement au-dessus de ces belles forêts, tandis que les blancs marabouts, les hérons gris, les grands oiseaux pêcheurs règnent sur les bancs de sable et sur les eaux.

Je vous écris ces dernières lignes dans les environs d'Umangi où le fleuve est vraiment un labyrinthe au milieu des îles ; un peu plus haut à Upoto, il atteint 35 à 40 kilomètres de largeur. Nous entrons dans l'une des contrées les plus sauvages de l'Afrique équatoriale.

Les gens y sont horriblement tatoués et les femmes n'y ont d'autres vêtements qu'un collier de perles. Si j'en crois ce qu'on m'a raconté, ces tribus ont des coutumes horriblement cruelles, en particulier celle de ne donner la mort à leurs malheureuses victimes qu'après d'indicibles souffrances.

Le temps se couvre et nous menace d'une tornade. Quand cela arrive, comme c'est arrivé dimanche dernier, en quelques minutes le ciel devient noir, le fleuve se couvre

de vagues, les coups de tonnerre sont formidables ; une pluie diluvienne les accompagne ; les rives, les îles, tout disparaît dans une épaisse brume de novembre, et l'on a l'illusion d'être en pleine mer. Les rafales d'ouragan soulèvent une vapeur d'eau qui court, en moires fantastiques sur la surface du fleuve.

Voici près de trois semaines que nous sommes partis de Léopoldville et nous serons aux Falls dans une quinzaine de jours, si nous n'avons pas d'accidents.

Nous allons assez lentement à cause des bancs de sable et d'un accident de machine. Tous les soirs, nous nous arrêtons dans un poste de bois ou au coin de la forêt. Nos hommes descendent, se logent comme ils peuvent sous bois, allument leurs feux, étendent leurs nattes et dorment sous la feuillée enroulés dans leur couverture. Les gens du bateau préparent le bois pour la course du lendemain. Rien n'est pittoresque comme ces camps improvisés sous bois avec leurs feux nombreux dans l'ombre de la nuit.

Mais ce qui manque à ces belles rives, c'est l'homme. Il semble que nous voyageons dans un désert – retranchez les postes de l'État, des missionnaires et des sociétés, les bords du fleuve sont presque inhabités et il faut aller jusque dans la région des Falls pour voir des rives vraiment peuplées. Nous avons passé aux belles stations de l'Équateur et de Bangala, aux camps d'Yunbi [Yumbi ?], d'Umangi et d'Ysangila [Isangi] et aux magnifiques maisons de Berghe-Sainte-Marie et de Nouvelle-Anvers. La première est bien éprouvée. Située dans un endroit incomparable au confluent du Kasai et du Congo, elle se voit dans la nécessité de se déplacer à cause de la maladie du sommeil. Quand nous y sommes passés, il y avait près de 80 personnes atteintes de cette étrange maladie qui consiste à dormir des jours et des jours sans pouvoir s'éveiller ; on meurt de faim – ou plutôt, car le malade n'éprouve pas la faim – faute d'aliment. Un de nos hommes est mort de cette manière l'autre jour ; nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'éveiller, ça a été impossible.

Il y a hélas ! tout le long du Congo, trop de missions protestantes (elles sont plus nombreuses que les catholiques) soutenues par l'or de l'Angleterre et des États-Unis qui les pourvoient largement. Fort heureusement, leur influence ne répond pas à leur nombre et à leurs ressources.

Demain nous arriverons à Bumba où nous devons attendre quelques jours le bateau qui nous conduira aux Falls où j'espère être dans tous les cas pour la fête de la Toussaint. Vous recevrez cette lettre à la fin de décembre. Bonne, heureuse et sainte année à vous et à toute votre communauté. Je me recommande à vos saintes prières, aux vôtres, à celles de vos consœurs et de vos enfants, et je voudrais bien en particulier, que vous fissiez pour nous à la sainte communion le jour des Rois. Nous allons travailler là-bas, semer le bon grain, mais c'est la prière qui fécondera notre travail et fera germer la semence.

Je présente mes hommages respectueux et reconnaissants à Madame de T'Serclaes. Daignez agréer, Madame la Supérieure, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'hommage de mon profond respect [...]

XVIII. Lettre de Gabriel Grison à l'abbé Thierry, Saint - Gabriel, 19 novembre 1899, dans : *Le Messager*, avril 1900, p. 572-575 ; *Le Règne du Sacré-Cœur*, avril 1900, p. 201-205 ; *Le Mouvement Antiesclavagiste*, n° 1, 15 février 1900, p. 14-16.

[...] Je vous écris de Saint - Gabriel où nous sommes heureusement arrivés à bon port dans la soirée du 27 octobre. Le voyage a été assez long, mais très heureux, sauf au passif de mes confrères, quelques accrocs de santé, ce que les nouveaux arrivants peuvent difficilement éviter. Pour moi, depuis que je suis sorti d'Europe, je jouis d'une bonne santé et j'ose dire que je préfère ce beau ciel au ciel nébuleux et froid de Bruxelles.

Il était temps que nous arrivions : j'ai trouvé ici deux cents enfants ou jeunes gens, garçons et filles. Depuis, nous en avons reçus une centaine et si je le voulais, ou pour parler plus exactement, si je le pouvais, j'en aurais plus de mille avant un an.

Que le Seigneur daigne nous venir en aide s'il veut accroître sa petite famille, je m'en remets à son aimable Providence.

L'influence chrétienne se répand avec une étonnante rapidité dans les tribus du Haut - Congo. À Bumba, où je suis resté quelques jours, j'ai trouvé une douzaine de chrétiens qui ont été baptisés dans les missions du Bas - Congo. Ils enseignent eux-mêmes le catéchisme aux autres et se réunissent tous les soirs en plein champ pour réciter le chapelet avec leurs catéchumènes.

À Basoko, on me réclamait un prêtre ; un peu plus haut, près d'Isangy, les indigènes, voyant le P. Tillmann debout près de moi, disaient : « C'est ton fils, laisse-le ici avec nous. » Ici, nous avons la consolation de voir de nombreux jeunes gens faire tous les jours le trajet de Stanleyville à la mission pour se faire instruire. Aussi vais-je envoyer un Père aux Falls et un autre dans les environs d'Isangy.

À Bumba, j'ai fait baptiser une jeune fille que j'ai trouvée assez bien instruite et je l'ai mariée à un jeune chrétien de l'endroit.

Un matin, je me promenais aux alentours de la station. Je rencontre quelques ouvriers dont l'un avait une pipe monumentale. Comme j'admirais cette pipe, le propriétaire me fit remarquer qu'elle était vide. Je cherche dans ma poche et je la bourre consciencieusement.

La pipe passe aussitôt de bouche en bouche à la ronde comme chez les Indiens. Cela se fait même avec une certaine solennité ; chacun aspire une formidable bouffée et passe la pipe à son voisin. Jugez de mon étonnement en voyant plusieurs des assistants faire un grand signe de croix avant d'aspirer leur bouffée. « Vous êtes chrétiens ? leur demandai-je. Non, me répondirent-ils, mais nous voulons le devenir. » Quel bien un prêtre ne ferait-il pas au milieu de ces pauvres gens !

Je suis arrivé ici par un jour de pluie. Nos enfants dansaient de joie sur la rive et battaient des mains. À peine étais-je descendu à terre, que tous se rangèrent sur deux lignes, s'inclinant sur mon passage en demandant ma bénédiction. C'est ainsi que j'arrivais à la maison en compagnie de M. le commandant Delwart, un peu

étonné de cette cérémonie, d'autant plus intéressante d'ailleurs qu'elle n'avait été nullement préparée.

Nous sommes arrivés avec de nombreuses charges. La statue de Notre – Dame de Lourdes – une autre du Sacré – Cœur et une autre de l'Enfant Jésus sont arrivées sans la moindre cassure. Nous les déballons. D'abord, ce fut un moment de stupeur : tous, la bouche ouverte, regardaient avec de grands yeux. Nous avons bien expliqué à nos enfants ce que c'est qu'une statue, mais l'effet n'en était pas moins surprenant. Ce fut une procession ininterrompue pendant trois ou quatre jours, les gens des alentours venant voir « Dieu », disaient-ils, et ils restaient devant ces belles statues la bouche ouverte sans dire un mot. « Père, me disaient nos plus petits enfants, n'est-ce pas que nous mourrons tous, si nous faisons tomber cette statue. »

Un autre, un chef indigène, me demandait si c'était une personne vivante. Je garderai l'endroit où j'ai célébré la première messe ici, c'était il y a deux ans, en la sainte nuit de Noël, et j'en ferai un petit sanctuaire où j'y mettrai cette belle Vierge et l'Enfant Jésus. Le Sacré – Cœur restera dans notre grande chapelle.

J'ai reçu la visite de tous les chefs indigènes, à qui j'ai fait la distribution d'un certain nombre de cadeaux pour les services rendus autrefois, à celui-ci une capote militaire qui a eu l'honneur de faire autrefois avec un officier anglais une campagne en Égypte ; à celui-là un paletot que m'a donné un avocat de Bruxelles, à d'autres des casques de pompiers et des vieux chapeaux ou toques qui ont eu leur temps de splendeur et qui vont le retrouver.

Depuis que je suis rentré, nous avons de fréquentes tornades et le temps est très dangereux, aussi avons-nous de nombreux malades. La petite variole et la dysenterie règnent dans la région et font de grands ravages, de telle sorte que l'une de mes occupations les plus absorbantes depuis mon retour est le soin des malades. Toutes les fois qu'une colonie nouvelle vient accroître notre nombre, elle nous amène toujours un contingent de petits malheureux qui nous demandent quatre ou cinq mois de soins assidus. Mais ordinairement, grâce à un bon régime et à une vie régulière, nous parvenons à triompher des maladies et c'est là précisément un des plus beaux aspects de notre sainte vocation : nous devons nous dévouer à un grand nombre et nous sommes, pour ces pauvres gens, père, mère, instituteur, directeur, médecin, quelque chose comme la Providence du bon Dieu.

La vocation apostolique a cet immense avantage d'être un exercice continu d'une charité multiple.

Nos enfants, grands et petits, ont assiégé ma porte pendant huit jours, me demandant ce que je leur avais rapporté, ce que m'avaient dit mes parents en me voyant, pourquoi j'avais tardé si longtemps. Je leur prépare une belle fête de Noël, un arbre de Noël avec de nombreuses surprises. J'aime ces enfants, malgré leurs défauts. Quand ils arrivent ici, ils nous donnent fort à faire. Ces jours derniers, j'ai dû en punir un qui avait tenté d'empoisonner ses camarades avec des herbes vénéneuses. Mais, après quelques mois, ils changent et ils finissent par avoir une telle confiance en nous qu'ils viennent nous dire les choses les plus personnelles.

Daignez agréer, cher Monsieur l'Abbé, ...

XIX. Extraits du journal de Gabriel Grison (à ses parents), dans : *Le Mouvement Antiesclavagiste*, n° 5, 1 septembre 1900, p. 213-216.

[...] 21 novembre [1899] : C'est aujourd'hui la fête de la Présentation de la sainte Vierge. Toutes les fêtes de Marie me sont chères, mais celle-ci évoque en moi des souvenirs délicieux. Nous la célébrions si pieusement et si joyeusement au Grand Séminaire de Verdun ; ce jour-là, nous renouvelions nos promesses cléricales, et il me semble assister encore à ce beau chant de complies si pieux, si pénétrant, et si poétique. C'était le printemps de ma vie ; maintenant, c'est le soleil du Midi qui dessèche mon âme et la rend si aride –mais c'est la loi de la nature ; il arrive un moment où il faut porter le poids de la chaleur et du jour.

22 novembre : Le Père Boniface est tombé hier soir atteint d'une nouvelle hématurie. C'est très grave. Quelle situation ! Le Frère Frédéric est inutilisé par le climat, le Père Tillmann et le Frère Vitus ont la fièvre. La petite vérole et la dysenterie sévissent parmi nos noirs dont le nombre s'élève aujourd'hui à 355, soit 168 garçons, 141 filles et 23 ménages. La mort me semble préférable à la vie.

30 novembre : Le Frère Frédéric vient de perdre l'usage de ses sens ; il ne voit plus, n'entend plus, ne parle plus. Que faire ? Le Père Boniface va mieux. Le commandant des Falls, M. Tilmont, a été renversé hier par une hématurie . Son état est très grave.

1er décembre : Le Frère Frédéric est sorti de sa léthargie, mais il est si faible qu'il ne saurait se tenir debout. Les autres sont malades. Seul le Père Willibrord est debout ; celui-là est un vaillant avec un cœur d'or et une âme d'acier. C'est un ancier zouave de Pie IX, plusieurs fois décoré par ce grand pontife.

8 décembre : J'ai administré aujourd'hui le Père Boniface, -avec la persuasion que c'est une précaution inutile, mais il l'a voulu, et en cela, il a raison, car ça été un spectacle très édifiant qui a beaucoup impressionné nos enfants.

9 décembre : Le Père Boniface voulait absolument mourir hier. Le Père Willibrord et moi, nous l'avons veillé jusque 11 heures, et nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant son mécontentement. Je crois qu'il en veut un peu à la sainte Vierge de ce qu'elle n'est pas venue le chercher hier. De fait, c'était un beau jour pour mourir et, si j'étais à sa place, je ne serais pas content non plus. –Mais le mieux est de se remettre entre les mains de Dieu à la vie et à la mort.

14 décembre : Nombreuses difficultés ; nombreux malades. Le pauvre commandant Tilmont est mort. Presque tous les agents des Falls sont renversés par la fièvre. J'isole nos varioleux ; nous travaillons activement. Les Waggenias nous donnent un coup de main et construisent pour nos enfants.

Hier, j'ai baptisé un homme qui est maintenant au Ciel. Il m'appelle le matin ; j'étais dans l'impossibilité de partir de suite. Je lui renvoie un chrétien avec ordre de le baptiser en cas de danger extrême et je promets d'y aller le soir. Mon brave malade refuse de recevoir mon envoyé, lui disant qu'il veut être baptisé par moi, parce que

c'est plus sûr. J'arrive le soir : je trouve une foi admirable dans cet homme, catéchumène seulement depuis huit jours. Il fallait voir avec quel accent il me répondait : « Père, donne-moi vite le baptême. Je crois en Dieu. » - « C'est bien, mon enfant, tu seras avec lui en paradis aujourd'hui ou demain. » Il y était une heure après.

15 décembre : Recrudescence de la petite vérole, je perds un enfant. Le Père Willibrord fait ses préparatifs pour aller s'installer aux Falls où je vais l'envoyer. Les gens des Falls ont été admirables et méritent que nous leur donnions un prêtre. Depuis cinq mois ils viennent ici tous les jours, par tous les temps et par de mauvais chemins à travers bois et marais, faisant leur douze kilomètres pour assister au catéchisme que nous faisons tous les matins à nos enfants.

Ceux qui ne peuvent venir tous les jours viennent le dimanche : nous en avons déjà inscrit plus de cent cinquante. L'Esprit de Dieu souffle où il lui plaît ; je croyais ces pauvres gens réfractaires à la prédication de l'Évangile et ce sont eux qui viennent les premiers.

17 décembre : Nous avons eu l'autre jour une épouvantable tempête qui a renversé notre chapelle, un hangar à briques, et endommagé tous nos toits. -Je n'ai jamais vu un ouragan semblable. Je suppose que le diable n'est pas content et qu'il fait ce qu'il peut pour nous ennuyer, mais peu importe. - Je suis en bonne santé et nous commençons à construire en briques. C'est un gros travail.

21 décembre : Le Père Willibrord vient de partir aux Falls pour s'y établir définitivement. -Je suis un peu triste, car ici je suis seul debout aujourd'hui, mes confrères étant tous malades. Mais il ne faut pas se laisser abattre et marcher quand même en avant. C'est pour cela que, malgré la gravité de la situation, je n'ai pas hésité à laisser partir le Père.

22 décembre : Le Père Boniface délire, mais chose étonnante, le thermomètre accuse une baisse de température dans la fièvre.

23 décembre : Hélas ! c'est fini ; le pauvre Père vient de rendre son âme à Dieu aujourd'hui à 1 heure. Je ne pensais pas que le dénouement serait si rapide, car le thermomètre indiquait cette nuit que la température de la fièvre baissait.

Aussi, ce matin, ai-je profité du passage du vapeur pour aller à Stanleyville, voir comment y est logé le Père Willibrord. Je n'y étais que depuis une heure qu'un billet m'annonce la triste nouvelle. Nous sommes revenus de suite et tous ces Messieurs des Falls qui n'étaient pas malades ont voulu nous accompagner. Le Père semble ne pas s'être reconnu ; il a cependant eu comme une lueur avant d'expirer, mais il était prêt et avait fait plusieurs fois le sacrifice de sa vie pour cette Mission et notre Société.

26 décembre : J'ai baptisé hier onze de nos plus grands garçons, cela avec un détail de circonstances qui m'a causé un vif plaisir. Il y a quelque temps ces enfants viennent me trouver : « Père, me disent-ils, donne-nous le baptême le jour de Jésus (le jour de Noël). » Les trouvant assez grands pour se marier, je pense le faire d'abord et les baptiser ensuite pour éviter l'empêchement de disparité de culte. « Si

je vous baptise maintenant, leur dis-je, vous devez attendre au moins un an avant de vous marier, car je ne veux pas baptiser nos filles avant ce laps de temps ; mais je vous laisse libre. » « Père, donne-nous le baptême, nous attendrons que les filles soient chrétiennes pour nous marier. »

« C'est bien, leur dis-je, réfléchissez, vous me donnerez une réponse définitive plus tard. » Le soir même ils revenaient. « Père, nous voulons être baptisés le jour de Jésus, nous attendrons pour nous marier. »

Avant-hier, nous avons distribué les cadeaux que j'avais apportés et, pour éviter toute dispute, j'ai fait tirer au sort. Une petite fille tombe sur un numéro qui lui donne une pipe. « Mon enfant, lui dis-je, les pipes ne sont pas faites pour les petites filles, prends autre chose à ton choix. » « Non, mon Père, donne-moi la pipe, je la vendrai un shoka. » Nos chrétiens ont passé la veillée de Noël en chantant des cantiques auprès du feu ; ils se sont confessés et tous ceux qui pouvaient communier ont communiqué à minuit.

Nous avons décoré la chapelle comme il convenait à ce beau jour et nous avons placé sur le maître-autel une délicieuse statue de l'Enfant Jésus. L'illumination, les fleurs, les chants, les souvenirs, tout cela formait autour du radieux Enfant une atmosphère brillante et respirant les parfums de Noël.

Un païen de passage à la Mission entra par hasard à la chapelle. Il resta là ébloui et comme pétrifié jusqu'au moment où on le fit sortir à cause de la consécration.

M. Rüe, le chef intrépide et travailleur de Ponthierville, est nommé chef du district des Falls ; j'ai appris hier de lui-même cette bonne et heureuse nouvelle et je regarde cette nomination comme un cadeau de l'Enfant Jésus : on ne pouvait faire un choix meilleur.

14 janvier : Je suis accablé et dois laisser mon journal. J'ai dû envoyer en Europe ces jours passés le pauvre Frère Frédéric qui ne pouvait absolument pas supporter ce climat brûlant. Le Frère Vitus est malade. Nombreuses difficultés ; mais le soir, quand je vais faire une tournée d'inspection après le coup de cloche qui sert de couvre-feu, je suis consolé de tous mes ennuis. De toutes parts au village de nos jeunes mariés, chez nos ouvriers, chez nos enfants, chez nos petites filles, la prière monte vers le ciel pieuse, recueillie, aimable.

Ils prient tous à haute voix, à genoux devant leur lit, chaque groupe dans sa maison respective, chaque famille dans sa demeure. C'est absolument délicieux et il me semble que Jésus doit sourire du haut du ciel à tous ces enfants.

16 janvier : Nous sommes obligés de cesser la célébration quotidienne de la sainte messe, que nous dirons seulement le dimanche, faute du nécessaire.

J'apprends que le chef noir du village de la Lindi (une rivière qui passe près d'ici) vient de tuer une femme pour se faire quelques bouillons réconfortants. Il croyait sa santé délabrée et il paraît que la chair humaine est un tonique de première force.

17 janvier : J'ai tout à l'heure entendu une belle réponse ; j'exhortais un enfant à me dire la vérité sur un point que je voulais éclaircir : « Père, me dit-il, je suis chrétien, un chrétien ne ment pas. »

Mes chers parents, le vapeur étant un peu en retard, je puis vous envoyer ce supplément de journal et doubler votre plaisir.

XX. Rapport de Gabriel Grison aux membres du Conseil de la Propagation de la Foi, Saint-Gabriel, 31 janvier 1900, dans : *Le Règne du Sacré-Cœur*, juin 1900, p. 293-299 ; *Le Messager*, octobre 1900, p. 667-671.

[...] Je vous ai donné une fois déjà des nouvelles de notre mission alors naissante. Depuis je suis retourné en Europe, où votre générosité est venue à mon secours et m'a permis de rentrer ici avec un personnel plus nombreux. Aussi est-il juste que je vous envoie quelques lignes. C'est remplir un devoir de reconnaissance.

Je commence cette lettre sous le coup de la vive émotion qui nous a tous tenus éveillés cette nuit. Vous pourriez difficilement en Europe vous faire une idée des tempêtes qui désolent habituellement ce beau pays et qu'on appelle tornades, sans doute parce qu'elles sont accompagnées d'un ouragan furieux, qui saute brusquement et souffle en un moment de tous les côtés. Au milieu de ce déchaînement, une pluie diluvienne et violente et des coups de foudre écrasants.

Cette nuit, c'était épouvantable ; les éclairs, se succédant de seconde en seconde, embrasaient le ciel dans un vaste incendie ; des coups formidables dominaient le roulement du tonnerre et je crois que le diable en personne soufflait dans l'ouragan. Tous nos toits sont endommagés ; un hangar à briques a été renversé et notre chapelle s'est écroulée, écrasant de ravissantes statues que j'avais rapportées. Tel était le fracas de la tempête, que nous n'avons pas entendu cet effondrement. Mais j'avais le pressentiment du malheur et dès qu'on put mettre le pied dehors, j'allai mesurer ce qu'il en était. Hélas ! je ne m'étais trompé et, au milieu de la nuit, nous retirâmes le tabernacle du milieu des décombres.

J'avoue que la plainte est montée à mes lèvres. En ce moment nous sommes, comme vous le verrez, accablés par le travail, le climat et les circonstances. Pourquoi donc ce surcroît d'ennuis et de travaux ? Cette absence et cet abandon de Notre Seigneur ? Est-ce qu'Il ne pouvait pas commander au vent et à la tempête et sauver sa propre maison ? Mais ces plaintes sont absurdes. Soumettons-nous humblement à la divine Providence, qui connaît ce qui nous convient.

D'ailleurs, c'est en mourant et en mourant sur la Croix, que Jésus a sauvé le monde. Ceux à qui il fait l'honneur de continuer son œuvre, n'ont pas à marcher par un autre chemin. Leur voie est la voie royale du Calvaire. Par conséquent, *Benedicite, fulgura et nubes, Domino*, et en avant ! Nous sommes en bon chemin.

Quelque temps après que je vous eus écrit, nous avons perdu un confrère, le Frère Bonaventure. Il avait été mon compagnon à l'Équateur, et je crois qu'il méritait d'être la première victime et de consacrer le sol de la mission. Depuis, un autre, le Père Winz⁵⁸, est tombé, également renversé par le climat. Il est mort le 23 décembre dernier. J'ai dû ensuite en renvoyer un autre, que j'avais amené avec moi lors de

⁵⁸ Marthe Coosemans, art. Winz Joseph (1867-1899), dans: B.C.B.-III, col. 930.

mon retour. Il est resté ici à peine deux mois, et déjà nous avons choisi entre sa perte ou son départ.

Il faut dire qu'aux dangers déjà redoutables du climat se sont ajoutés en ces derniers temps de nombreuses épidémies. Petite vérole, dysenterie, hématuries, fièvre bilieuse, tout cela pleuvait par toute la région, renversant Blancs et Noirs, et malheureusement ce n'est pas fini. Ce mois de janvier, nous avons perdu six enfants de la petite vérole ou de la dysenterie.

Depuis mon retour aux Falls dans les derniers jours d'octobre, j'ai dû recevoir ici 200 enfants, sur lesquels je ne comptais pas. De là une certaine gêne au point de vue des vivres, du vêtement et de l'outillage. Si nos ressources nous l'avaient permis, j'en aurais pu recevoir six ou huit cents. En ce moment nous avons 400 petits garçons ou petites filles, petit peuple qui ignore sans doute les soucis qu'il nous donne, surtout en ce temps d'épidémie qui décime les populations. Ces enfants arrivent ici, beaucoup du moins, malingres, souffreteux, avec des ulcères, et c'est seulement au bout de six mois qu'ils commencent à prendre racine.

Messieurs, la moisson est grande ; elle est belle et mûre. Donnez-nous des ouvriers, c'est-à-dire des ressources : celles-ci sont au-dessous des nécessités, ceux-là trop peu nombreux.

Au milieu de nos travaux et de nos épreuves, Dieu nous donne de douces consolations, et c'est ineffable de constater l'action puissante de la grâce sur ces natures arriérées et sauvages, de voir tout naître et pousser vers le ciel : nos arbres, nos campagnes défrichées et les âmes de nos néophytes.

Quelques faits vous marqueront mieux l'avilissement de ces pauvres tribus et la puissance de l'action surnaturelle, qui prépare leur relèvement et leur transformation.

Ces enfants qui nous arrivent ici sont en général voleurs et menteurs, et toutes les fois qu'une colonie nouvelle vient accroître notre jeune famille, nous sommes sûrs d'être volés tous les jours pendant quelques mois. Je dois reconnaître que cela se fait avec adresse et diplomatie, et que ces espiègles sont malins comme les singes de leurs forêts et rusés comme des diables. Cette lettre est trop sérieuse pour que j'ose me permettre d'entrer dans les détails ; mais si je le faisais, je vous ferais rire.

Peu à peu ces enfants s'appriivoisent, la conscience s'éveille, et je reçus l'autre jour cette belle réponse d'un enfant baptisé le jour de l'Épiphanie. Je l'exhortais à me dire la vérité sur un point que je voulais éclaircir : « Père, me dit-il, tu sais bien que je suis chrétien : un chrétien ne ment pas ».

1^{er} février. – Décidément, je crois que le diable veut renverser notre mission. Cette nuit, à la même heure qu'hier, à la seconde près, seconde édition de la tornade de la nuit précédente. C'était effrayant. Mais laissons le diable tempêter tant qu'il voudra, et continuons.

Un jour un individu vient me trouver : « Père, me dit-il, rends-moi justice. J'ai vendu ma femme à un tel. Il l'a tuée et mangée et il ne veut plus me payer ». – Ces jours passés j'apprenais qu'un chef de village des bords de la Lindi (petite rivière,

qui coule près d'ici), voyant sa santé délabrée, avait tué un de ses femmes pour se faire quelques bouillons réconfortants ; et nous avons ici le fils d'un grand chef du Manyema, qui a commis tous les crimes ; il arrachait les yeux de ses victimes et les martyrisait cruellement avant de leur donner la mort. L'enfant est un de nos meilleurs. Mais ces faits peuvent vous servir de thermomètre.

Et voici maintenant l'action de la grâce. Les gens des Falls sont venus ici tous les jours, pendant cinq mois, par tous les temps et par de mauvais chemins, à travers bois et marais, faisant leurs douze kilomètres pour assister au catéchisme, que nous faisons tous les matins aux gens de la mission. D'autres, ne pouvant venir tous les jours, venaient le dimanche. Pour récompenser leur générosité, je leur ai envoyé un prêtre, le Père Willibrod (un ancien zouave de Pie IX, plusieurs fois décoré par ce grand pape). Il a actuellement deux cents catéchumènes, qui font sa consolation.

L'Esprit de Dieu souffle où il veut. Je pensais que ces gens seraient les derniers à venir nous écouter, mais je suis certain que le jour où nous pourrions nous établir au milieu des villages indigènes, nous aurons le même succès. —(Les gens des Falls sont des gens de l'État, venus de tous les points du Congo. Je les ai jugés sévèrement dans ma lettre précédente).

Je revenais ici et nous passions par un village, dont les habitants ont mauvaise réputation. Voyant près de moi le Père Tillmann, que j'amenais de l'Europe : « Ah !, voilà ton fils, me dirent-ils, laisse-là chez nous pour nous instruire ».

Vous voyez, Messieurs, que j'ai raison de dire que la moisson blanchit. Ici, nous avons déjà baptisé 130 enfants, adultes en danger de mort, et nous avons perdu un certain nombre de familles chrétiennes. Tout ce petit monde fréquente régulièrement les sacrements sans que nous l'ayons jamais pressé. Il suffit que tel jour est une fête, pour qu'on vienne se confesser la veille et communier le lendemain, du moins ceux qui le peuvent.

Une mission est une ruche d'abeilles, et c'est un plaisir de voir l'activité qui y règne de toute part. — En ce moment nous préparons, depuis mon retour, notre troisième fournée de briques, et chaque fournée est de 40 à 50.000. Nous commençons à construire notre mission en briques. Nous avons une équipe qui va tous les jours dans une île du fleuve y chercher les pierres pour les fondements des maisons ; une autre maçonne, une troisième construit des maisons en pisé pour nos jeunes ménages, trois autres travaillent aux défrichements et aux plantations, et nous aurons bientôt des scieurs de long, des charpentiers et des tailleurs.

Les enfants, mis au travail, y prennent goût, travaillent gaiement, jouent avec ardeur dès que le travail est terminé, et se reposent entièrement sur nous pour le reste. De fait, ils sont très heureux, mais je voudrais qu'ils le fussent davantage. O fortunatos nimium sua si bona norint !

J'allais oublier un fait qui m'a fait plaisir et qui marque l'action de la grâce sur ces jeunes âmes. Quelques jours avant Noël, une dizaine de nos plus grands garçons viennent me trouver pour me demander le baptême. N'ayant pas de filles chrétiennes à leur donner, je pensais les marier d'abord, et les baptiser ensuite à Pâques.

- « Mes enfants, leur dis-je, si je vous donne le baptême maintenant, vous devrez attendre au moins un an pour vous marier, car je ne veux pas baptiser nos filles avant ce laps de temps. »
- « Donne-nous le baptême, nous attendrons pour nous marier que les filles soient chrétiennes. »
- « C'est bien, mais réfléchissez et donnez-moi une réponse définitive dans deux jours ! »

Dès le soir ils étaient de nouveau chez moi.

- « Donne-nous le baptême le jour de Jésus (Noël) » et je les ai baptisés ce jour-là.

Je suis retourné en Europe avec l'intention de ramener des Sœurs. Nous les aurons bientôt.

Nous donnons à chaque ménage une maison et un champ, et nous les laissons se tirer d'affaire comme ils l'entendent, ce qui d'ailleurs ne leur est pas difficile, étant donné la fertilité prodigieuse de cette splendide région.

Ce qui nous ruine ici, c'est le climat. Beaucoup meurent, beaucoup doivent retourner rapidement, quelques-uns s'affolent, perdent toute énergie et deviennent des hommes inutiles. – D'autre part, les voyages coûtent des prix fabuleux ; le transport des charges également, et il en faut. Nous devons payer en étoffes et en verroteries, la nourriture et le travail de nos enfants. Que faire avec quatre cents enfants, si les outils font défaut – surtout dans la situation, qui est la nôtre, en présence de toutes sortes de travaux. – Ici, tout est à faire.

J'ai actuellement 200 enfants, qui n'ont pas de couvertures et qui doivent coucher à terre. J'avoue qu'ils y sont habitués, mais si les maladies font de si grands ravages parmi les Noirs, c'est précisément parce qu'ils ne prennent aucune précaution et s'occupent fort peu de leur santé.

Le bon Dieu, qui habille les lys, ciselle la feuille des arbres, et peint les fleurs, saura bien fournir à nos enfants, comme à nous-mêmes, ce qui est nécessaire.

Messieurs, cette lettre est déjà longue. La bienveillance avec laquelle vous avez écouté la demande de notre Supérieur Général, me faisait un devoir de vous dire où nous en sommes, et je pense que ces lignes suffiront pour vous donner une idée nette de notre situation.

Daignez agréer, Messieurs, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'hommage de mon profond respect [...]

XXI. Lettre de Gabriel Grison à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 13 mai 1900, dans : *La Règne du Sacré-Cœur*, septembre 1900, p. 457-462 ; *Le Messager*, novembre 1900, p. 679-682.

[...] J'ai reçu votre bonne lettre du 31 janvier. Merci. Si vous avez l'occasion de voir ces messieurs les Curés dont les noms me rappellent ce passé déjà lointain d'Étaves, dites-leur que je les remercie de leur bon souvenir. Vous dont la vie a été plus uniforme que la mienne et qui êtes resté dans le milieu du pays, il doit vous

sembler que c'était hier ; moi, pauvre feuille emportée par le vent de rivage en rivage, je suis bien loin d'Étaves et de Beautroux, mais j'ai le souvenir très vif des heures que nous avons passées ensemble.

Je suis très fatigué, je vais donc simplement vous copier mon journal – ce que me donnera de plus l'avantage de compléter les nouvelles succinctes que j'envoie au très bon Père.

12 avril, Jeudi Saint. – Hier soir nous avons commencé les offices de la semaine sainte. J'ai toujours aimé ces beaux chants si expressifs, si doux et si pleins de douleur, qui portent la pensée si haut et qui évoquent de si grands souvenirs. Une semaine sainte bien passée vaut une retraite. Nos enfants écoutaient religieusement. Après les ténèbres, je leur adressais quelques paroles sur les grands mystères du jour et je sentais au silence religieux qui planait sur mon jeune auditoire que ma parole pénétrait vivement et profondément dans ces âmes toutes neuves. Quatorze d'entre eux ont fait aujourd'hui leur première communion. C'est la troisième fois depuis un an que nous avons cette belle et sainte cérémonie.

14 avril, Samedi Saint. – Nous avons baptisé ce matin 45 enfants. C'était en ce jour que, dans la primitive Église, l'on baptisait les catéchumènes ; nous sommes dans la situation des premiers fidèles et nous faisons comme eux. Nous avons passé l'après-midi à confesser et à parer notre chapelle pour le grand jour de demain – travail identique – confesser ou mettre des fleurs sur l'autel c'est honorer le temple du bon Dieu.

15 avril, Saint Jour de Pâques, fête magnifique. – Nous avons chanté l'O filii, qui, paraît-il, plaît beaucoup à nos petits musiciens, car ils ont chanté des alleluias toute la journée. Le soir j'ai donné 330 scapulaires – ce qui me restait. Ce jour est le nôtre car nous assistons à une grande résurrection.

16 avril, jour de congé. – Il ne faut pas rompre avec les bonnes traditions. Je suis allé me promener dans la campagne. La grande forêt est tombée et là où il n'y avait que des fourrés impénétrables croissent partout les bananiers, le riz, le manioc, les patates, le maïs et la canne à sucre. Nos jeunes ménages travaillent bien, sachant qu'ils travaillent pour eux. Ils ont abattu plus de 25 hectares, ne laissant çà et là que quelques oasis de bois qui rappelleront à ceux qui viendront après nous la splendeur idéale de ces forêts. Mais quelle belle campagne !

Nous avons acheté tout à l'heure un gong 'c'est un tronc d'arbre creusé et sur lequel on frappe avec des marteaux en caoutchouc). Meuble indispensable dans tout village indigène ; le gong remplace nos cloches, notre tambour et nos télégraphes. Il appelle les gens au travail, envoie les nouvelles aux villages environnants et sert aux danses indigènes. Nos enfants viennent de demander à l'étranger de suite en organisant une danse. Accordé ! et en ce moment tout le monde danse, les garçons chez eux et les petites filles chez elles au son du tam-tam.

17 avril. – Encore la petite vérole. Voici déjà deux fois que nous vaccinons nos enfants inutilement. Le vaccin qui vient d'Europe est stérilisé quand il arrive chez nous. Cependant nous avons perdu relativement peu de monde : une dizaine

d'enfants qui étaient déjà malades, tandis qu'aux Falls on comptait 15 morts et plus par jour. Nous employons un remède très simple mais très efficace : une tasse d'eau chaude toutes les heures avec des onctions d'huile boriquée quand les pustules commencent à s'ouvrir. Ce remède est presque infaillible, car les enfants que nous avons perdus sont morts plutôt des complications de la maladie que de la maladie elle-même.

20 avril. – Nous allons inaugurer ici le style gothique. J'ai passé la journée à dessiner des arcs et des rosaces. Le Frère Vitus exécutera le travail sur bois et le Père Tillmann avec des briques. Je crois que ce sera très beau.

21 avril. – Visite au Père Willibrord. Tout va bien à Stanleyville. Le Père est très content de ses nombreux catéchumènes.

27 avril. – Nombreux travaux. Nous faisons des tuiles et scions des arbres. Que de difficultés ! enfin, nous en sortirons.

28 avril. – Au tour du Père Tillmann ; il est au lit et je suis seul à table. Je vais passer ma récréation avec nos enfants. Quels diables !

30 avril. – Le Père va mieux mais le Frère est fortement pris. Je fais un cantique en Kiswahili pour inaugurer ce soir le mois de Marie. J'irai la voir un jour :

1. Nitakwenda mbinguni
Kuona Mariamu
2 fois

J'irai aux cieux
voir Marie

Refrain :
Mbinguni, mbinguni
Nataka kuenda
Mbinguni, mbinguni
Sultani mama.

Aux cieux, aux cieux
Je veux aller
Aux cieux, aux cieux
Ma Mère est Reine

2. Nitakwenda yulu
Kuimba na malaika
Ya mama wetu
Mapendo na sifa.

J'irai là-haut
Chanter avec les Anges
de Notre Mère
L'Amour et la gloire.

3. Mama wetu, wewe
Ee Mama wa Yesu
Mimi, ndugu yaka
Mbingu, inchi yangu

Tu es ma Mère
Oh Mère de Jésus
Moi, je suis son frère
Le ciel est ma patrie.

4. Nakupenda wewe
Ee sultani nzuri
Lojo yangu nawe
Milele mbinguni.

Je T'aime
Oh belle Souveraine
Mon cœur est à Toi
Pour toujours dans les cieux.

6 mai. – J’ai été malade à mon tour. Il y avait longtemps que je n’avais pas reçu la visite de la fièvre. C’est fait. Je vais mieux. Le Frère Vitus est guéri.

7 mai. – Je viens de rentrer dans ma chambre. Quel beau ciel et quelle nuit magnifique ! La croix du Sud (constellation) y brille dans toute sa splendeur. C’est la croix de mai, car en ce moment elle se lève quand le soleil se couche et reste au-dessus de l’horizon toute la nuit. Vénus est si brillante qu’elle occasionne de l’ombre. *Coeli enarrant gloriam Dei* !

9 mai. – Épouvantable tornade. Nos toits sont encore endommagés. C’est mon cauchemar. Comment trouver moyen de résister à ces ouragans ? Nous avons placé aujourd’hui notre première fenêtre gothique. C’est d’un effet très beau. Le Frère Vitus et le Père Tillmann ont monté ce soir la chaudière de notre machine à vapeur.

10 mai. – J’envoie Joseph Ngueleza faire le catéchisme au village d’Apache et Ferdinand Lupungu au village de Mwandiki. Ce sont de très bons jeunes gens qui savent lire et écrire et qui nous rendront de grands services. (Ngueleza est mon premier enfant ; Lupungu est le fils d’un célèbre roi du Maniema mort pendant la campagne arabe).

11 mai. – Encore une tornade violente. Hâtons nos constructions en briques.

Voilà, cher Père Alphonse, une lettre toute faite. Elle vous arrivera quelques jours avant le 2 août. Heureuse, bonne et sainte fête. Si vous avez l’occasion de voir le Père Mathias, ayez la bonté de lui dire que j’ai reçu ses lettres. Je lui écrirai plus tard. En ce moment je dois me borner strictement à ma correspondance obligatoire car ma tête n’en veut plus. C’est purement nerveux et un effet de mon mauvais estomac. Mais il faut se prendre comme l’on est.

Mes hommages respectueux à nos Pères du Sacré-Cœur et en particulier au Bon Père Blancal. Ne m’oubliez pas auprès du docteur Billaux. Il m’est impossible de faire les expériences qu’il m’a demandées parce que nous n’avons ici que des fièvres rémittentes ou passagères ou tellement graves qu’il serait absolument imprudent de faire une expérience. Il faut recourir de suite aux traitements les plus énergiques. J’ai encore vu dernièrement un jeune homme emporté en trois jours. Dans un cas comme celui-là on ne peut se permettre une expérience.

Priez pour nous. Daignez agréer, cher Père Alphonse, l’hommage de mon affection et de mes sentiments respectueux.

Je vous embrasse [...]

XXII. Lettre de Gabriel Grison au chanoine Le Roy, Saint – Gabriel – lez – Falls, s.d., dans : *Le Mouvement Antiesclavagiste*, n° 6, 1 novembre 1900, p. 270 – 274.

[...] Notre Père Procureur de Bruxelles [Jeanroy Edmond] m’a écrit que vous avez donné 10.000 francs à notre Mission pour la fondation d’un poste auquel nous donnerons le nom de Saint – Léopold. Je m’empresse de vous en exprimer ma profonde reconnaissance.

Je vous écris ces lignes sous le « barasa » (sorte de salon couvert en plein air) de notre maison, par un temps gris, une journée de juin au ciel couvert. Ces jours sont rares ici où nous avons le plus souvent un ciel magnifique et un soleil brûlant.

Devant moi, à 170 mètres, le grand fleuve roule ses eaux brunes et brillantes, tranquilles en apparence, mais, en réalité, violentes et emportées par un courant rapide que dissimule l'immense nappe des eaux. Des barques nombreuses montent et descendent et quelquefois passe une île flottante, bateau de verdure où s'embarquent les papillons et les libellules.

Au fond, sur la rive opposée, la grande forêt vierge étend son rideau vert et sombre le long du fleuve. J'aperçois ce petit panorama à travers une avenue bordée de manguiers, que j'ai plantés il y a deux ans, mais qui portent déjà une superbe couronne, car, ici, la végétation est exubérante et très rapide, et la campagne admirablement belle avec des sites ravissants.

Nous avons abattu la forêt laissant seulement les grands arbres et quelques oasis pour rappeler à ceux qui viendront après nous ce qu'étaient ces bois sauvages. Aujourd'hui, les plantations de riz, de manioc, de maïs et de patates douces, les bananiers, les caféiers, les cannes à sucre et les beaux arbres fruitiers des tropiques remplacent la forêt sauvage. Je vous souhaite autour de votre séminaire un parc aussi agréable et une richesse végétale aussi variée.

L'heure de la cessation du travail vient de sonner : nos enfants rentrent chez eux pour préparer leur dîner : les plus petits me voyant écrire s'arrêtent et entourent ma table. Ils me regardent en silence de leurs beaux yeux vifs et intelligents. Ce sont de petits espiègles, malins comme les singes de leurs forêts. -Mes enfants, que voulez-vous ?- Mais, rien. -Alors, pourquoi vous arrêter et m'empêcher d'écrire ? -Ah ! est-ce que tu n'es pas notre père ? Nous ne pouvons pas rester sous ta « barasa » ? Que voulez-vous dire à cela ?

Nous en avons environ quatre cents, et je vais en recevoir encore cinquante. Assurément, ce ne sont pas des saints et je puis même dire qu'ils exercent largement notre patience ; mais, en même temps, ils nous donnent de douces consolations, et c'est certes une consolation ineffable de voir les sentiments chrétiens, sous l'action de la grâce d'en haut, germer et poindre dans ces jeunes âmes.

Samedi dernier, nous en avons baptisé quarante-six et le mois passé tout autant : je pense qu'à la fin de l'année nous aurons baptisé, tant aux Falls qu'ici, au moins six à sept cents personnes.

Il est de toute évidence qu'un courant de grâces passe sur ces pauvres tribus et tourne les esprits vers un avenir meilleur ; j'ai dû envoyer un Père aux Falls où nous avons plus de trois cents catéchumènes. Ces braves gens venaient ici tous les jours, faisant leur douze ou treize kilomètres pour assister chaque matin au catéchisme que nous faisons à nos enfants et je connais tels et tels indigènes qui, actuellement, font un voyage de deux jours pour venir passer quinze jours ou trois semaines à Stanleyville, afin de s'y instruire des vérités de notre sainte Religion ; cela est beau et ces braves gens méritent que nous leur donnions un prêtre.

Aussi, allons-nous essayer de nous établir à Isangy, à l'embouchure du Lomami et à Ponthierville ou à Banalya, selon la concession qui nous sera faite ; je voudrais établir un orphelinat à l'un de ces deux endroits.

Depuis mon retour, nous avons été presque continuellement sous le coup de l'épreuve, mais c'est là précisément la condition sine qua non de tout apostolat. L'on ne saurait rien fonder de durable sans sacrifice, ni implanter la croix dans un pays sans la croix elle-même.

Nous avons eu la douleur de perdre un de nos Pères qui nous a été enlevé rapidement à la suite d'une hématoxémie ; j'ai dû en envoyer un autre en Europe, car le climat l'aurait tué à bref délai. Ceux qui sont venus avec moi ont souffert dans les commencements pendant quelques mois, mais aujourd'hui ils dominent la situation, et bien qu'ils reçoivent encore de temps à autre la visite de la fièvre, ils peuvent se considérer comme acclimatés.

De fait, le climat est redoutable et trop nombreuses sont ses victimes, mais il est très agréable : on se fait en Europe une idée inexacte des températures tropicales ; j'ai passé huit ans à l'Équateur, sur les bords du Pacifique, jamais je n'y ai vu le thermomètre au-dessus de 29°C. Ici, le thermomètre maxima marque au plus 32°C ; un beau ciel d'un azur brillant et profond ; un air que l'on respire à pleins poumons et qui n'est jamais lourd comme chez nous en été, des nuits incomparables d'une fraîcheur délicieuse. Voilà notre climat toute l'année. Quel dommage que la fièvre soit toujours à l'affût des pauvres blancs, qu'elle renverse quand ils y pensent le moins ; il y a aussi un autre revers à la médaille : nous avons fréquemment des tempêtes dont vous vous représenterez difficilement la violence, j'ai compté jusqu'à soixante-six éclairs en une minute : c'est une pluie diluvienne, un roulement continu du tonnerre avec des éclats épouvantables et souvent un ouragan qui renverse les arbres et les maisons ; j'ai vu la foudre tomber dix fois en deux heures, dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de la Mission. Il y a deux mois, par une tempête comme celle dont je viens de parler, notre chapelle a croulé écrasant de magnifiques statues que j'avais rapportées d'Europe avec le plus grand soin. Mais nous avons commencé à construire en briques et j'espère qu'avec l'expérience acquise nous saurons résister au vent et à la tempête.

Nous avons jeté aussi les fondements d'une église où, si nous réussissons, l'arc ogival inaugurera le style gothique au Congo, mais quel travail ; de ces pauvres enfants qui sortent de leurs forêts, il faut faire des briquetiers, des maçons, des menuisiers, des charpentiers, quand nous sommes nous-mêmes des ouvriers improvisés ; il est vrai que les missionnaires ont des grâces spéciales d'état.

XXIII. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 17 septembre 1900, dans : *Le Messager*, janvier 1901, p. 714-715.

[...] Je vous ai envoyé une simple carte au dernier courrier car je n'avais pas le temps d'écrire. Six Sœurs nous sont arrivées et un Père, mais le même vapeur qui les

a amenées a emporté le Père Tillmann que j'ai dû laisser retourner en Europe, car s'il était resté ici, il aurait été bien vite au cimetière.

Depuis mes confrères sont tombés malades. L'un a la dysenterie, et l'autre avait la fièvre en sorte que j'étais seul avec toute la maison sur les bras. Dans ces conditions il n'y a pas moyen de faire de longues lettres.

Pour comble de malheur une tornade a renversé l'autre jour notre four à briques, et deux hangars et notre nouvelle maison en briques restent découverts parce que nous ne pouvons faire de tuiles, il faut refaire le four et les hangars.

De plus il faut construire une maison en briques pour les Sœurs. C'est trop d'un coup. Encore si nous étions en bonne santé. Mais depuis mon retour d'Europe, nous n'avons jamais été sans malades, j'ai dû enterrer un de nos confrères, en renvoyer deux et les autres sont souvent malades. C'est très pénible, mais c'est à ce prix que nous achetons les âmes. Nous avons déjà six postes qu'il faudrait visiter, je n'ai pas le temps.

L'autre jour, de braves gens sont venus me demander un catéchiste. Ils sont à deux jours d'ici. Je leur ai donné un de nos enfants, et dès que je pourrai m'absenter j'irai voir ce qui se passe là-bas.

Je pense que le jour de Noël nous baptiserons six à sept cents personnes. Nous en avons déjà baptisé plus de deux cents depuis le 1^{er} janvier.

C'est la grâce du bon Dieu qui passe, nous ne sommes que de pauvres instruments. Priez pour moi ; il y a des moments où je trouve que la situation est bien pénible et tout le poids en pèse sur mes épaules, mais à la garde de Dieu, on ne doit jamais se décourager, et il est tout naturel que nous ayons des difficultés. Chose étonnante, les Sœurs se portent à merveille et n'ont pas encore été malades, pas même pendant le voyage, ce qui est très surprenant. Quand nous avons remonté le Congo l'an dernier, nous étions vingt-deux ; dix-neuf ont été malades.

Vous voyez que les Sœurs ont de la chance et que leurs bons anges les ont conduites.

Mes hommages à nos parents et amis. J'embrasse Camille, Marie et leurs enfants.

Agréez, mes chers parents, l'hommage de mon affection filiale et de mes sentiments respectueux.

Je vous embrasse [...]

XXIV. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 8 octobre 1900, dans : *Le Messager*, février 1901, p. 731-732.

[...] Depuis longtemps il m'est impossible de rédiger mon journal et de me tenir au courant de ma correspondance. Je suis accablé de travail ; depuis le 11 juillet j'ai toute la mission sur les bras, des confrères gravement malades et des difficultés de tous les côtés.

Une tornade a renversé notre four à briques. Je viens de perdre toute une fournée de tuiles et notre maison en briques reste à découvert au risque de crouler. Nous avons des tempêtes tous les jours et nos toits n'y peuvent résister. Je ne sais que faire.

En ce moment, beaucoup de travaux manquent de surveillance, se font de travers et il faut les recommencer. Il est impossible d'être partout, et tout cela, sans compter les difficultés de tous les jours, car les Noirs ne vous laissent pas un instant de repos, et il y a des jours où je suis obligé de me cacher pour dire mon bréviaire.

Le jour du Saint Rosaire nous avons baptisé 35 personnes mais la plupart n'appartiennent pas à la mission Saint-Gabriel et viennent des autres postes (Saint-Jean ou Saint-Léon).

Je suis allé il y a quelque temps à Saint-Léopold à une journée d'ici ; il y a là de nombreux catéchumènes qui savent bien leur catéchisme et le jour que j'ai passé là j'ai reçu la visite de plus de 100 indigènes qui sont venus me demander à étudier le catéchisme.

C'est la même chose chez les Bakumu, seulement ces derniers ne veulent pas que leurs femmes apprennent avec eux le catéchisme, je ne sais trop pourquoi. Quand j'irai chez eux je réglerai la question.

Le Père des Falls à 860 catéchumènes instruits et il commence ses baptêmes. Nous serions 5 ou 6 prêtres, nous ne serions pas de trop, sans compter le travail d'ici qui est immense.

Deux villages de Bakumu sont venus me demander des catéchistes, mais depuis trois ou quatre mois je ne puis faire la classe et je n'en ai pas.

La moisson est grande ! que le bon Dieu aie pitié de nous et qu'il nous envoie de bons ouvriers.

Je ne puis entrer dans les détails et je vous écris en courant. Mais cela suffit. Puisse cette petite lettre vous trouver en bonne santé.

Les Sœurs jusqu'ici ont mieux supporté le climat que les miens. Nous travaillons à leur installation. Elles seront logées dans une belle et grande maison en pierres et en briques, mais quel travail !

Priez bien pour moi.

Au revoir, mes chers Parents, je vous embrasse bien affectueusement [...]

XXV. Lettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 12 décembre 1900, dans : *Le Règne du Sacré-Cœur*, avril 1901, p. 200-201.

[...] Je vous envoie quelques renseignements sommaires sur la mission. Ici, à Saint-Gabriel, quelques difficultés avec nos mariés parce qu'ils ne travaillent pas assez, pour le reste tout va bien. Fête de l'Immaculée Conception splendide, belle procession où nous avons inauguré nos sept bannières et notre beau drapeau (bleu et blanc avec le Sacré-Cœur au milieu). Il a été brodé par les Sœurs de Luxembourg. Quelques baptêmes ce jour-là. Nous aurons une fête de Noël magnifique. La maison des Sœurs commence à s'élever. Il n'y en aura pas beaucoup de pareilles au Congo. Nous travaillons à notre chapelle.

Falls. – Le P. Willibrord est content, mais il veut attendre pour baptiser, c'est une station de travail. Beaucoup ne font qu'y passer. Et puis grosses difficultés pour les mariages. Là est le grand obstacle. Le Père a près de 900 catéchumènes.

Saint-Léon. – Cela languit un peu, parce que nous n'avons pas le temps d'y aller régulièrement. Néanmoins les nouveaux chrétiens viennent régulièrement ici tous les dimanches. Je compte y faire quelques baptêmes à Noël.

Sainte-Adélaïde. – Là c'est un plaisir. Il faut voir ces Bakumu vous écouter, quand vous faites le catéchisme, et leurs acclamations quand on leur raconte les faits de l'histoire sainte ! Ils m'ont déjà demandé le baptême, mais il faut y aller tout doucement. Dans un an on verra.

Saint-Léopold. – C'est à 2 jours d'ici en pirogue. Je tâcherai d'y aller passer 15 jours après Noël. Ils nous ont envoyé une députation l'autre jour pour demander le baptême, mais c'est encore trop tôt, et ils n'ont eu aucune explication.

Le Père Laurent est arrivé hier à bon port et en bonne santé. Je voudrais que vous voyiez la joie de tous nos enfants.

Le gouvernement m'écrit qu'il ne veut plus donner de concessions de terrains dans la Province Orientale mais que pour les missions on pourra leur donner une concession pour 20 ans, d'ailleurs on envoie ma demande à Bruxelles.

Aussitôt donc que vous pourrez m'envoyer du monde nous pourrons passer les chutes ou nous diriger vers l'est ou le nord. Je m'entendrai avec M. Malfeyt.

Votre bien dévoué [...]

XXVI. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 12 décembre 1900, dans : *Le Messager*, mars 1901, p. 747-749.

[...] Il y a quelque temps que je ne vous ai pas écrit. Excusez-moi, je fais comme je puis : si vous saviez quelle est ma vie depuis quelques mois. J'ai perdu tous ceux que j'ai amenés d'Europe l'an dernier et ceux qui sont venus au premier départ sont morts excepté le bon Père Willibrord qui est aux Falls et qui malgré ses 54 ans supporte vaillamment le climat de cette région meurtrière. Et voilà comment ceux qui restent sont accablés de travail. Je n'ai plus le temps d'écrire mon journal et je suis obligé de m'enfermer ou même de me cacher pour dire mon Bréviaire. Je vous donnerai en quelques lignes rapides les nouvelles de la mission, poste par poste.

Saint-Gabriel. – Fête magnifique le jour de l'Immaculée Conception. Nous avons fait seize baptêmes. Le soir, procession splendide par les avenues de la propriété, la première que nous faisons ici. Nous avons sept bannières que nous ont brodées les Dominicaines de Luxembourg (bleu sur blanc avec l'image du Sacré-Cœur au milieu entourée de deux palmes et au-dessus l'étoile d'or du Congo, derrière, le monogramme du Christ), chants et cantiques en latin, en français et en kiswahili. Nos jeunes gens étaient émerveillés. Nous avons eu plus de trois cents chrétiens, ce qui forme une belle procession. Si vous aviez vu nos douze enfants de chœur avec leur petite tête de bronze, leurs soutanes rouges et bleues, leurs blancs surplis ! Et il y a trois ans c'était la forêt. Sans aucun doute, Dieu nous a bénis.

Nous aurons le jour de Noël une autre belle fête. Nombreux baptêmes, premières communions (c'est la quatrième fois cette année), et une surprise que nous allons faire à nos enfants. Nous avons reçu de nombreux cadeaux. Nous illuminerons un

arbre de Noël et il y aura une loterie où tout le monde gagnera, sans compter une magnifique crèche avec vingt et une figures. Tout cela est enfantin, n'est-ce pas ? – mais il faut se faire enfant avec les enfants, ce qui ne me coûte guère, je l'avoue, et puis c'est par ces moyens qu'on enracine profondément dans les cœurs des peuples nos belles traditions chrétiennes et l'amour de nos grandes solennités ; je suis sûr que nos enfants rêvent déjà de Noël.

La maison des Sœurs commence déjà à s'élever et aussi les piliers de notre église.

Hier j'ai eu le plaisir de recevoir le Père Laurent qui nous arrive d'Europe ; si vous aviez vu la joie de nos enfants ! Ils sont venus en courant m'avertir, et la vue de toutes les caisses qu'on déchargeait du bateau excitait encore leur enthousiasme. Nous avons de grosses difficultés, mais en même temps des consolations qui valent leur peine. L'autre jour un enfant insistait pour recevoir le baptême que je lui refusais, le pauvre petit pleurait.

- « Mais enfin, lui dis-je, pourquoi veux-tu le baptême tout de suite ? »
- « Père, tu m'envoies tous les jours dans le bois : quand le diable m'ennuie, je n'ai rien à dire ; si j'étais chrétien il aurait peur de moi. »

Voilà une réponse singulière, n'est-ce pas ? Je lui ai donné le baptême.

Saint-Léon. – C'est là qu'est Joseph Ngelaza. Il y a déjà quelques chrétiens qu'il faudrait visiter plus souvent, mais nous faisons comme nous pouvons. Ils viennent ici tous les dimanches.

Saint-Jean. – J'éprouve la plus douce consolation quand j'y vais. Ce sont de braves gens dont quelques-uns sont chrétiens et chrétiennes fervents. Ils ont construit une belle salle de catéchisme et je tâche d'y aller tous les quinze jours. Après la classe je règle les différends, et je vois les malades. J'irai célébrer la messe pour la première fois le jour de la Saint-Jean leur patron.

Saint-Adèle. – Là aussi tout va bien. Il faut pour y arriver escalader une berge de trente mètres à pic qui me rappelle en miniature l'ascension du cratère de Pinchincha où jadis j'ai failli laisser ma peau, mais quand vous arrivez là-haut ces braves gens vous entourent, vous serrent la main et vous reprochent de ne pas venir assez souvent. Et dire qu'il y a trois ans ils ont accueilli mes gens à coups de lance, et ont tué deux de mes ouvriers. C'est un plaisir quand on leur explique le catéchisme. Ils sont intelligents et assez naïfs bien que très rusés.

Saint-Léopold. – Cette station est à deux jours d'ici ; j'aurais voulu y mettre un prêtre ; sa maison est faite, mais je n'ai personne. Ils m'ont envoyé ces jours derniers une députation pour me demander le baptême. C'est trop tôt, j'irai après Noël y passer une quinzaine de jours.

Falls. – Le pauvre Père Willibrord a trop de travail : 900 catéchumènes. Vous voyez, la moisson est vaste. C'est regrettable que le climat soit si impitoyable pour les missionnaires. Priez pour moi qui en ai grande nécessité. Au milieu de tout ce travail et des obstacles incessants que nous rencontrons l'on est souvent porté au découragement, malgré tout ce que je viens de vous dire car c'est là le beau côté, mais nous ne devons pas nous décourager et il faut nous soutenir par la prière.

Adieu, mes chers Parents. Priez pour notre mission. Recevez l'expression de ma profonde tendresse et mes meilleurs embrassements [...]

XXVII. Lettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 27 décembre 1900, dans : *Le Règne du Sacré-Cœur*, mai 1901, p. 236-237.

[...] Je vais aller passer 15 jours à Saint-Léopold, où j'espère avoir un peu plus de loisirs. Je voudrais bien recevoir une somme de 12.000 francs de quelques bienfaiteurs pour Stanleyville. Le pauvre Père Willibrord est toujours logé dans la maison que lui a prêtée le Commandant des Falls.

Si M. Tilmant n'était pas mort, le Père aurait eu son église et sa maison de suite. Mais depuis, les Falls ont passé entre plusieurs mains, et nous ne pouvons pas raisonnablement demander au Commandant actuel, M. Rue, quoi que ce soit ; il est surchargé de travail ; on veut qu'il fortifie la station, qu'il construise ceci et cela : des travaux considérables. D'ailleurs, il fait pour nous tout ce qu'il peut en construisant aux Sœurs une maison magnifique en pierres et en briques. Nous aurions été plus d'un an pour faire une maison pareille, et même je doute que nous ayons pu la faire, n'ayant que des enfants et des jeunes gens pour ouvriers. Nous ne pouvons exiger plus de M. Rue.

D'autre part, le Père ne peut rester dans la situation actuelle. Il lui faut une église, une chapelle et une maison (et aussi un peu de personnel). Nous avons été obligés d'ajourner beaucoup de baptêmes, car les nouveaux baptisés en devenant chrétiens, seraient obligés d'assister à la messe le dimanche, et il n'y a pas de local suffisant pour les recevoir. Si quelques bienfaiteurs voulaient me donner les 12.000 francs, dans un an l'église serait debout et probablement aussi la maison du Père.

J'ai pris possession de notre nouvelle maison en briques, et je vous écris ces lignes dans ma chambre ; la maison est très jolie (portes et fenêtres avec l'ogive gothique et la fleur de trèfle). J'ai voulu que les indigènes voient une différence entre nous et les autres Blancs.

Quelle fête de Noël ! nombreux baptêmes – premières communions – messe de minuit – chapelle étincelante – chants magnifiques. Le P. Goerke vous contera tout cela, moi aussi peut-être, mais pas aujourd'hui.

XXVIII. Lettre de Gabriel Grison à un élève de l'école apostolique de Fayet, Saint – Léopold (Janonge), 25 janvier 1901, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 2, septembre 1901, p. 6-9.

[...] J'ai reçu votre belle et aimable lettre et bien que cette réponse ait un long retard, la voici :

À Saint – Gabriel, j'ai trop d'occupations et je ne puis y faire que les lettres absolument nécessaires, mais je suis depuis quelques jours à Janonge (prononcez gué) où j'ai plus de loisirs ; j'y ai apporté les lettres auxquelles je n'avais pas répondu et j'ai la vôtre en ce moment sous les yeux. Je vous remercie

affectueusement et vous prie d'excuser l'heure un peu tardive de la réponse. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

Saint – Léopold (Janonge) est un village de la tribu des Lokélé situé à une journée de vapeur de la mission – je suis venu y passer une dizaine de jours pour voir ce que font nos catéchumènes et leur expliquer ce que notre catéchiste leur a appris par cœur.

J'en ai baptisé avant-hier neuf, grands garçons et grandes filles – et j'aurais pu baptiser tout le monde, mais on exige au moins un an de catéchisme – et plusieurs autres conditions sur lesquelles il faut être sévère. Si j'avais un prêtre disponible, je l'envverrais de suite ici, car Yanonge peut être un centre d'apostolat à cause des nombreux villages qui sont par ici le long du fleuve, soit à l'intérieur. Mais, hélas ! je n'ai personne. Cette année pas un instant de répit : nous avons eu continuellement des malades à la maison, quelquefois des mourants et de ceux que j'ai amenés l'an dernier il ne reste personne. Le climat bien qu'il soit agréable est meurtrier et bien peu nombreux sont ceux qui échappent à l'impitoyable fièvre. Cependant, malgré ces ennuis, - peut-être serait-il plus juste de dire, à cause de ces ennuis – l'oeuvre de notre apostolat ne s'est point ralentie.

Nous avons baptisé cette année (1er janvier – 3 décembre) trois cent soixante-dix-sept personnes et fondé quatre nouveaux postes. Ce qui fait qu'actuellement nous en avons six.

Messis multa : la moisson est mûre partout et il nous faudrait de nombreux ouvriers – j'ai demandé cinq missionnaires cette année au Révérend Père Général, j'en ai reçu deux et j'en ai perdu trois.

Je vous écris ces lignes dans un salon ouvert avec une magnifique vue sur le fleuve et j'ai des distractions continuelles. Du matin au soir il y a du monde qui passe devant moi. Beaucoup s'arrêtent, entrent, s'asseoient par terre et quand je leur demande ce qu'ils veulent : Rien, te voir seulement, répondent-ils. Les chefs ont des coiffures étranges : peaux de léopards, de singes, calottes de caoutchouc où brillent des plumes d'oiseaux avec des dents d'animaux. Mais tous ont un costume plus que sommaire et ne doivent pas faire de grandes dépenses chez leur tailleur.

Les petits enfants du village voisin (Yakutu : u = ou) sont ici à peu près toute la journée ; charmants petits chérubins noirs, intéressants au possible. Quand je suis allé visiter leur village pour la première fois, tous prirent la fuite, y compris leurs mamans. Depuis je les ai apprivoisés et quand je vais me promener là-bas, j'ai toujours une nombreuse escorte. J'attends le vapeur pour retourner à Saint – Gabriel, mais s'il tarde trop je ferai le voyage en pirogue et tous ces pauvres petits se sont déjà offerts pour me reconduire. Il y a une bonne volonté évidente. Ces braves gens ont demandé un catéchiste ; quand je suis venu voir comment il était installé, j'ai eu le plaisir de trouver une maison construite exprès pour moi, deux chambres et le salon où je vous écris. Il est vrai que le chef du village est un noir très intelligent parlant le français, l'anglais et toutes les langues du pays. Il n'est pas chrétien, il ne

vient pas au catéchisme et je ne l'y appelle pas. Il faut laisser à la grâce le temps d'agir.

Je pourrais vous donner beaucoup d'autres détails, mais j'ai écrit passablement ces jours-ci profitant de mes petites vacances, et vous le verrez dans la Revue, car l'on ne manquera pas d'en publier quelque chose.

Je vous salue affectueusement – vous et toute l'école Saint – Clément. Priez pour nous, ou plutôt continuez à prier pour nous comme vous le faites si bien. Je vous embrasse [...]

XXIX. Lettre de Gabriel Grison aux membres de l' Œuvre de la Propagation de la Foi, Saint-Léopold, janvier 1901, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 1, juillet 1901, p. 7-12.

[...] Deux fois déjà j'ai eu l'honneur de vous envoyer un rapport sur cette mission. La reconnaissance m'en faisait un devoir. Depuis j'ai su que vous aviez eu l'obligeance de les publier et je vous en remercie.

Cette fois je viens solliciter un secours et faire appel à la générosité de vos pieux lecteurs. C'est une corvée ennuyeuse qui coûte plus que je ne saurais dire ; mais notre maître, le grand apôtre, l'a faite avant moi et vous êtes accoutumés à ces sortes de lettres qui vous arrivent des quatre coins du ciel. Voici donc sans plus de préambule ce que je désirerais : Si vos lecteurs voulaient me faire plaisir, ils me donneraient une maison, une école et une église à Stanleyville. Il nous faudrait pour tout cela de 12 à 15.000 francs. Avec cette somme tout serait construit en briques et en pierres. Pour les encourager je vais leur donner le bilan de l'année et vous dire où nous en sommes.

Du 1^{er} janvier au 30 décembre, nous avons baptisé trois cent soixante dix personnes et fondé quatre nouveaux postes : Saint-Jean, Saint-Léon, Saint-Léopold et Sainte-Adèle. Le poste de Stanleyville qui date seulement d'un an a pris une extension considérable. Il compte une dizaine de familles chrétiennes et 1.040 catéchumènes. Or le Père Willibrord qui le dirige est toujours logé dans la maison qu'on lui a prêtée et qui lui sert tout ensemble d'habitation, de salle de catéchisme et de chapelle. Cette situation, magnifique pour commencer, ne saurait durer. Donnez-moi la somme demandée et l'année prochaine, si je suis encore en vie, je vous annonce que nous sommes en pleine construction à Stanleyville.

Nous avons été très malmenés par ce climat meurtrier. En deux ans et demi, sur onze Pères et Frères qui sont venus ici, j'en ai perdu sept : trois sont morts et quatre sont rentrés en Europe, deux mourants et deux assez malades pour ne plus pouvoir nous rendre service ici. Nous restons à quatre. Cette année nous n'avons pas eu de répit, et nous n'avons pas pu passer quinze jours tranquilles. Toujours des malades entre la vie et la mort à la maison. Tout cela double le travail de ceux qui restent debout et rend la situation très pénible pour tout le monde.

Du premier départ (6 février 1898), il ne reste que le Père Willibrord des Falls. Celui-ci cuirassé contre la fièvre, toujours gai et content comme le meunier de Sans-

Souci, tourne les ailes de son moulin au vent qui souffle et pourrait bien finir, malgré ses 54 ans, par nous enterrer tous. Ce que d'ailleurs je lui souhaite de tout cœur.

Du second départ (août 1898), il ne reste personne. Fort heureusement six religieuses Franciscaines de Marie et deux Pères sont venus remplacer ceux qui sont tombés et affermir la Mission. Celles-là résistent vaillamment au climat, mieux que nous, du moins jusqu'à présent.

Nous avons suppléé au manque de personnel en formant des catéchistes. C'est ainsi que nous avons pu fonder les postes que j'ai nommés. Quand un de nos enfants sait à peu près lire et écrire, qu'il est intelligent et bon, et autant que possible marié, je l'envoie dans un des villages environnants où il commence à faire le catéchisme. Cela a si bien réussi que ces jours derniers deux autres villages sont venus me demander des catéchistes. À mon retour je satisferai à leur demande.

À ce moment je suis à Saint-Léopold, à une journée de vapeur de Saint-Gabriel sur la rive droite du fleuve. Il y a quelque six mois, les gens de ce village sont venus me demander un de nos enfants pour les instruire, disaient-ils, des choses de Dieu. Je leur accordais de suite et avec le plus grand plaisir ce qu'ils me demandaient, et quand je vins ici voir comment était installé mon jeune homme et ce qu'il y faisait, j'eus la satisfaction d'y trouver une belle et bonne maison, à deux pièces, salon ouvert et vue magnifique sur le fleuve pour le missionnaire. C'est ici même que je vous écris ces lignes. Je suis venu passer une dizaine de jours au milieu de ces braves gens pour leur expliquer ce que mon catéchiste leur avait appris par cœur. Aujourd'hui de très grand matin, tous sont venus faire leur prière. Qu'il est consolant de voir ces sauvages d'hier prier comme ils prient !

Mais l'endroit que je préfère entre tous est Sainte-Adèle chez les Bakumu. La première fois que mes gens eurent occasion de se mettre en relation avec ces derniers, ils revinrent avec deux morts et plusieurs blessés. Aujourd'hui quand j'y vais, je suis entouré, ces braves gens me serrent la main ; ils me dévorent des yeux quand je leur explique le catéchisme, et je vous avoue que des larmes me sont venues quand je leur ai entendu réciter pour la première fois l'Ave Maria.

Mais, chose singulière, quand je veux prendre leurs noms, (évidemment ce sont encore des sauvages), presque tous se retirent tant ils craignent une feuille de papier. Ce serait trop long de vous dire pourquoi. C'est pourtant une race intelligente. Il y a un revers de médaille – et ce qui serait étonnant c'est qu'il n'y en eût pas. - Il faut des années, voire même des siècles pour transformer les peuples, surtout quand il faut les relever de si bas. Ces gens se mangeaient hier et probablement se mangent encore quand ils peuvent le faire impunément. Il n'y a donc lieu de s'étonner de rien.

La plus grosse difficulté que nous rencontrons chez nos néophytes tient à la question du mariage. La femme a toujours été considérée comme un article de vente et d'achat, et ni elle, ni l'homme qui la prend n'entendent se lier pour toujours quand ils s'unissent. Si quelqu'un a plusieurs femmes il consentira assez facilement à vivre

avec une seule et à renvoyer les autres, mais s'astreindre pour la vie, voilà la difficulté, et je ne saurais vous dire combien de temps nous perdons à remettre la paix dans les ménages. Perdre son temps n'est pas précisément l'expression exacte, car le temps donné au règne de la paix n'est pas perdu, mais je préférerais qu'elle fût troublée moins souvent.

Dernièrement un catéchumène de Saint-Jean vint me trouver. Je lui ai refusé le baptême le jour de Noël parce qu'il y avait seulement deux ou trois jours qu'il avait renvoyé sa seconde femme et que je jugeais l'épreuve insuffisante.

- « Vois, me dit-il, dans quelle situation tu m'a mis ; tu m'as obligé à renvoyer ma seconde femme l'autre jour, et aujourd'hui l'autre s'est enfuie après m'avoir volé. Que veux-tu que je fasse maintenant ? »

La réponse n'est pas difficile, mais vous voyez à quel genre de difficultés nous avons à faire.

Nous sommes accablés de travail ; nous construisons à trois ou quatre endroits ; nous faisons des briques, des tuiles, des planches. En ce moment nous construisons notre église, une maison pour les Sœurs et des maisons pour nos jeunes ménages ; nous avons déjà 36 familles chrétiennes à Saint-Gabriel.

Nous donnons à chaque ménage une maison, un champ, des instruments indispensables pour la culture. Si le jeune marié n'a pas de métier, il travaille pour son compte ; s'il a un métier, il continue à travailler pour nous, car au milieu de tous nos travaux nous avons besoin de tous nos ouvriers.

Nous sommes occupés du matin au soir et nous serions bien aises de nous reposer le dimanche ; or dimanche dernier à Saint-Gabriel, j'avais certainement reçu cent personnes avant midi ; ils viennent de tous côtés pour régler leurs « palabres » et pour demander des choses les plus invraisemblables. Celui-ci veut une aiguille, celui-là désirerait une chemise (vêtement d'honneur qui se porte par-dessus tous les autres, malgré toutes nos protestations), un autre demande un chapelet ou désire qu'on lui raccommode le sien, tous veulent des images, surtout celles de leurs patrons ; et à ce propos je remarque que si deux Noirs reçoivent le même nom, ils se regardent liés comme par une certaine parenté, aussi le dimanche nos enfants viennent-ils demander la permission d'aller voir à Stanleyville ou ailleurs un tel qui porte le même nom chrétien. Ceux qui ont des images de trop peuvent les envoyer, nous n'en aurons jamais assez.

Nous avons célébré la belle et sainte fête de Noël avec la plus grande solennité. Depuis trois semaines nos enfants nous demandaient combien de jours pour la grande fête de Jésus. Quand, il y a trois ans, je disais à pareil jour la messe pour la première fois au milieu de la forêt, je n'aurais jamais pensé voir une pareille transformation en un laps de temps si court. Cette fois c'était vraiment Noël, le beau jour de Noël de nos aïeux, chapelle étincelante, nombreux baptêmes, nombreuses communions, première communion à minuit, chants délicieux, crèche ravissante digne de figurer dans une grande église européenne. Sans doute il manquait à la grande fête le décor traditionnel, un ciel froid, de la neige sur les sapins, la grosse

bûche du foyer, mais c'était Noël quand même, avec son atmosphère de parfums célestes, ses joies innocentes et délicieuses.

Ce jour-là nous avons inauguré notre première maison en brique et pour la circonstance j'avais invité Monsieur Rue, le commandant des Falls, notre insigne bienfaiteur. Lui aussi était ravi. C'est ainsi qu'on crée et qu'on enracine profondément dans le cœur des peuples les douces, saintes et grandes traditions de nos belles solennités chrétiennes.

La crèche ravit surtout les Bakumu, ils vont la voir et restent là debout un quart d'heure sans rien dire ; puis lorsqu'ils sont sortis, il leur échappe des exclamations qui sont intraduisibles.

Le Père à Stanleyville ne pouvait célébrer la messe de minuit, mais dès huit heures du soir sa maison était remplie par ses néophytes qui lui déclarent que leurs frères de Saint-Gabriel ne dormaient pas et qu'eux ne voulaient pas dormir non plus, car c'était la grande nuit de Jésus, et bon gré mal gré, le pauvre Père dut passer une nuit blanche.

Je prie vos lecteurs de ne pas permettre que la même chose arrive l'année prochaine. Daignez agréer, Messieurs, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'hommage de mon profond respect [...]

XXX. Extraits d'une lettre de Gabriel Grison [sans indication du destinataire], [avril – mai] 1901, dans : *Le Règne du Sacré-Cœur*, juillet 1901, p. 354-355.

Nos santés sont bonnes et la mission se développe tous les jours. J'ai envoyé un catéchiste chez M'Vula et je vais en envoyer deux autres dans deux villages, cela nous fera neuf stations. Nous avons déjà une centaine de ménages chrétiens.

J'ai découvert que la circoncision existe chez ces tribus et qu'elles connaissent et observent les empêchements de mariage entre parents, je veux examiner la chose et voir ce qu'il en est.

Je vous envoie deux photographies : notre grande maison en briques et notre chapelle en construction. Tous les piliers de l'église sont déjà élevés et nous commençons la toiture. Ces grandes constructions émerveillent tous nos Noirs qui n'ont jamais rien vu de semblable.

La mission s'affermi, l'État du Congo lui a donné 400 hectares de terrain en propriété. Ces jours derniers les journaux belges donnaient cette nouvelle. La personnalité civile vient d'être accordée à la mission des Révérends Pères Prémontrés, dont le siège principal est à Ibembo, et à la société des Prêtres du Sacré-Cœur, dont le siège principal est à Stanley-Falls.

Le dernier départ de nos missionnaires à Anvers a été bien émouvant. Ils étaient trois, deux prêtres et un Frère : les Pères Philippe Kohl et Johannes Keyser et le Frère Joseph Justen. Plusieurs Pères de la Congrégation assistaient avec nous à leur départ. Tous les trois sont partis joyeux et souriants, bien qu'ils connussent tous les périls qu'offre pour leur santé cette mission lointaine sous un ciel brûlant.

Les bonnes Sœurs Missionnaires de Marie leur ont donné l'hospitalité la veille du départ et leur ont confié leurs commissions pour les Sœurs courageuses qui sont déjà là-bas. Le bateau l'Albertville ne comptait qu'une soixantaine de passagers. Nos Pères étaient les seuls missionnaires à ce départ.

La Compagnie de navigation laisse visiter le bateau avant le départ. Il y eut un grand concours de visiteurs. Cela aide à distraire les partants. La musique militaire jouait sur le quai. La musique a là son rôle, elle soutient les nerfs et fait diversion aux préoccupations pénibles des partants. La population d'Anvers vient en foule. Le quai est couvert de monde et longtemps les mouchoirs s'agitent au départ.

Les missionnaires n'ont pas besoin de tous ces adoucissements. Ils partent conduits par une pensée généreuse. Ils ont désiré depuis leur enfance ce beau jour du sacrifice définitif. Ils sentent comme les autres la séparation de leurs proches et de leur patrie, mais ils ont au cœur une joie intime. Ils partent pour le service de Dieu et pour le salut des âmes. Ils sentent aussi qu'ils mettent leur salut en sûreté car ils pourront dire à Dieu comme les apôtres : Nous avons quitté pour vous et nous attendons avec confiance une couronne dans votre royaume.

XXXI. Lettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint – Gabriel, 5 juin 1901, dans : *Le Sacré – Cœur au centre de l'Afrique*, n° 2, septembre 1901, p. 1-3.

[...] C'est aujourd'hui la veille de la fête - Dieu. Demain, première communion, inauguration de notre belle église, première procession solennelle du Saint – Sacrement. Il faut préparer tout cela et c'est un grand travail. Je vous écris cependant quelques lignes pour profiter du bateau. J'aurais mille choses à vous dire, ce sera pour une autre fois.

Le Père Laurent est parti à Saint – Léopold pour instruire les catéchumènes. Nous sommes parfois mécontents de nos grands garçons. Nous sommes obligés de lutter contre une coutume terrible, celle de fumer le chanvre qui rend l'homme sot et méchant.

Vous savez que notre station de Janonge (Saint – Léopold) avait pris un rapide développement. Pour plusieurs motifs, une partie des chrétiens de Janonge sont allés se fixer à Banalya, où il y a aussi de nombreux catéchumènes. C'est au-dessus des premières chutes. Nous serons obligés de faire là une station, aussitôt que nous aurons la permission de Monseigneur et de l'État.

Une Soeur a été assez gravement malade, elle a eu une hématurie. Elle va mieux. Le médecin voudrait la renvoyer, mais elle tient à rester ici, même si elle doit y mourir. Elle ne veut pas perdre la grâce de mourir en mission.

Jusqu'à présent nous sommes absorbés par nos constructions. Même en Europe, une église est une grosse affaire ; or je puis vous affirmer que notre église sera plus grande et plus belle que beaucoup d'églises européennes. Après cela, il faudra une seconde maison pour nous, une chapelle pour les Soeurs, des magasins, etc. etc., sans compter les habitations à construire continuellement pour les nouveaux

ménages. Donnez-moi des Frères de métier pour diriger les travaux et guider les noirs. L'élevage du bétail réussira ; nous allons commencer.

Ci-joint une photographie où vous me verrez avec le bon Père Willibrod et nos jeunes chrétiens de Saint – Léopold.

Vous voyez que nos stations se multiplient. Nous avons des catéchistes maintenant dans les villages de Saloum, de Moula, de Mukonyama et de Senge. Pour aller à ce dernier poste avec une pirogue, il faut une journée. Une barque à vapeur économiserait bien du temps, mais qui nous la donnera ?

Je vous envoie une petite carte de la région des Falls avec nos dix stations. Nous vous enverrons bientôt une carte plus détaillée.

La maison des Soeurs est finie – 41 mètres de long sur 10 de large. Il n'y a guère comme cela au Congo : corridor fermé, véranda et barasa magnifiques.

Dernièrement nous avons été vivement impressionnés. Un bateau nous arrive à 9 h 30 du soir. Je descends à la rive avec le Père Goerke. Les eaux du fleuve sont hautes comme jamais et le grand arbre de la rive est dans l'eau. À voir l'allure du bateau, je crie au capitaine de faire attention. Personne ne répond ! Deux fois je répète mon avertissement, car j'avais peur que le bateau ne vint donner contre l'arbre. Figurez-vous notre stupéfaction en constatant qu'il n'y avait pas de blancs à bord. Les noirs nous crient que leur M'Zugu [en swahili : mzungu = le blanc] est mort. En un clin d'oeil je suis sur le pont. J'entre dans la cabine du capitaine, que je trouve couché sur son lit, un Mauser entre les jambes. Il s'était brûlé la cervelle dans un accès de fièvre. Le corps était encore chaud. Je lui fermai les yeux. Il s'était tué près de l'île qui est au devant de la mission. J'envoyai le bateau aux Falls. Mais je n'ai plus le loisir de vous donner d'autres nouvelles. Je suis tout à la belle fête de demain. Ces beaux jours nous consolent de nos fatigues et de nos difficultés.

Agréez l'hommage de mon profond respect [...]

XXXII. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint – Gabriel – lez – Falls, s.d., dans : *Le Règne du Sacré – Coeur*, novembre 1901, p. 1-3.

[...] Veuillez d'abord excuser le retard de cette lettre, lequel est dû au retard du bateau lui-même. Nous sommes sans vapeur depuis plus d'un mois. Je vous envoie quelques photographies dont je vais vous donner l'explication.

1° Notre chapelle en construction : Nous avons commencé par les piliers qui sont tous debout, afin de faire le toit d'abord et de travailler à l'abri. Il faut venir en Afrique pour commencer les maisons par le toit, mais c'est comme cela. Je crois que la chapelle sera très belle, mais c'est un gros travail.

2° Une photographie de Saint – Léopold : J'ai visité ce poste intéressant avec le bon Père Willibrod. C'est lui que vous voyez à côté de moi. Nous sommes entourés de nos jeunes chrétiens et catéchumènes qui, vous le voyez, n'ont pas trop mauvaise mine.

J'ai un peu de fièvre ces jours-ci, mais en règle générale, sauf le mal d'estomac, je suis en bonne santé. La maison des soeurs va être finie ; elles seront magnifiquement

logées. Tout marche, mais comme toujours au milieu des tracas et des ennuis de toutes sortes.

Je suis rentré heureusement à Saint-Gabriel quelques jours après vous avoir écrit. Depuis, nous avons établi un nouveau poste et bientôt nous en aurons deux autres. Je pense que ce sera fait dans quelques jours. Puisse cette lettre vous trouver en bonne santé !

J'apprends que le bateau qui doit venir aux Falls est resté sur un banc de sable ; je ne sais donc quand nous aurons de vos bonnes nouvelles, mais je profite d'une occasion pour vous envoyer cette lettre. ...

Je reçois à l'instant votre aimable lettre. Nous ne sommes que deux à la mission, le Père Laurent étant parti à Saint – Léopold. C'est aujourd'hui la veille de la Fête – Dieu ; nous allons inaugurer demain notre chapelle où il y a encore du travail pour six mois, mais on peut dès maintenant commencer à y célébrer. C'est vous dire que nous allons avoir une journée extra - fatigante, mais je ne veux pas vous faire attendre.

Nous aurons demain une splendide procession, la première du Saint – Sacrement qui se fasse ici. Nous aurons aussi une première communion et des baptêmes. Notre église sera très belle : 38 mètres de long, 10 de large, avec 18 piliers et tout en briques.

Je regrette que les photographies que je vous ai envoyées soient endommagées. Elles ont bien de la peine à faire un si long voyage.

... Je n'écris plus que les lettres que je ne puis omettre car je suis trop fatigué. Le soir, je ne puis écrire, ni même lire longtemps, et toute la journée se passe au milieu d'occupations de toutes sortes. Nos grands garçons nous donnent du fil à retordre ; les instincts sauvages reviennent avec l'âge ...

Je vous embrasse bien affectueusement [...]

XXXIII. Lettre de Gabriel Grison à plusieurs de ses amis de Belgique, dans : *Le Règne du Sacré – Coeur*, novembre 1901, p. 4-8.

[...] J'ai reçu votre aimable lettre du 27 octobre ; merci ; mais est-ce que le commencement de cette lettre n'est pas une épigramme ? Car, si j'ai bon souvenir, cette promesse-là, c'est moi qui l'avais faite. En tout cas, je pourrais commencer cette réponse sur le même ton ; je préfère vous déclarer franchement qu'il m'est impossible d'exécuter les promesses que j'ai pu faire à mes amis d'Europe. Est-ce fatigue ou paresse ? J'ai contracté une véritable horreur du papier à lettre.

Le fait est que nous avons un travail surmenant. Nous sommes venus onze ici ; nous sommes encore quatre. Cette année, je n'ai pas eu un instant de répit et j'ai dû laisser reprendre le chemin de l'Europe à tous ceux que j'ai emmenés l'an dernier. Cela double, triple le travail de ceux qui restent et rend à tous la situation très pénible.

En semaine, nous sommes occupés, du matin au soir, au milieu de toutes sortes de travaux, et le dimanche où nous pourrions espérer quelque loisir, les noirs ne nous laissent pas un instant de tranquillité. Ils viennent de tous les côtés, sans compter les

enfants de la Mission, qui ont une prédilection particulière pour notre barasa. Il faut écouter les palabres, remettre la paix dans les ménages, agréer ou refuser gentiment la demande de celui-ci, causer avec celui-là, se faire tout à tous. Bref, cette journée est peut-être plus agréable, mais elle est aussi fatigante que les autres.

Cependant, malgré ce que j'ai écrit tout à l'heure, et tant il est vrai que dans les oeuvres de Dieu, les moyens humains viennent au second plan, l'œuvre de notre apostolat ne s'est pas trop ralentie.

Nous avons baptisé cette année (1er janvier – 31 décembre) 377 personnes, fondé quatre nouveaux postes, et nous allons en établir d'autres incessamment. Nous avons suppléé au manque de personnel en formant des catéchistes. Dès qu'un enfant sait lire et écrire, qu'il est bon et intelligent, nous l'envoyons dans un des villages voisins où il commence à faire le catéchisme. Et à moins que ce soit trop loin, comme ici, nous tâchons d'aller expliquer ce qu'on a appris par coeur tous les huit ou quinze jours. Cela a si bien réussi que ces jours derniers plusieurs villages sont venus nous demander des enfants pour les instruire. C'est ainsi que nous avons établi les postes de Saint – Léon, Saint – Jean, Saint – Léopold et Sainte – Adèle.

Celui de Stanleyville, fondé l'an dernier, après mon retour d'Europe, est en pleine prospérité : 50 chrétiens, 1.040 catéchumènes.

Je vous écris ces lignes d'Yanonge, village qui s'appelle maintenant Saint – Léopold, à une journée de Saint – Gabriel, en aval, sur la rive droite du fleuve. Ces braves gens, sachant notre intention de faire quelque établissement par ici, ont pris les devants et m'ont demandé un catéchiste. Quand je suis venu voir comment mon jeune homme y était installé et ce qu'il y faisait, j'ai trouvé une maison pour le missionnaire, et c'est d'ici même que je vous écris, profitant des loisirs que me donnent les quelques jours que j'y suis venu passer.

Tout en vous écrivant, j'ai de grandes distractions : il y a là autour de moi une dizaine de chérubins noirs que je ne veux pas chasser et à qui j'ai du mal d'imposer silence. Ce sont des Lokele, charmants petits garçons d'un village très proche, nommé Yakutu. Ils viennent me voir quinze fois par jour, et je les baptiserai l'année prochaine, moi ou un autre. Bien que je sois assez connu, quand je suis allé voir ce village, l'autre jour, femmes et petites filles prenaient la fuite, mais je les ai apprivoisées et, quand j'y vais, j'ai de suite une nombreuse escorte.

Hier, je rencontre une petite fille ; elle vient à moi et me prend la main en riant aux éclats ; je lui dis quelques mots en kiswahili, mais elle ne sait que le lokele ; bref, je sais qu'elle me demande un pagne, ce dont elle a certainement grand besoin. Je l'ai habillée en blanc et je voudrais que vous vissiez combien elle est charmante. De plus, j'ai gagné dans l'estime de tous.

J'attends le vapeur pour remonter chez nous ; mais s'il tarde trop, je ne manquerai pas de payeurs pour y retourner ; tous les gamins d'Yakuku veulent m'accompagner ; évidemment, ce n'est pas par pure affection pour ma personne, néanmoins ce sont de gentils enfants.

23 janvier :

J'ai baptisé aujourd'hui neuf grands garçons ou grandes filles pour inaugurer le règne du christianisme dans cette région ; quelques-uns de ces braves jeunes gens sont venus au catéchisme jusque Stanleyville, faisant deux jours de pirogue pour se faire instruire.

En ce moment, passent devant ma porte des indigènes, venus des villages environnants (ma porte n'est pas le mot exact, car je vous écris dans un grand salon ouvert, avec une vue magnifique sur le fleuve) ; les chefs ont les coiffures les plus étranges, en peau de léopard et de singe, des enduits de caoutchouc avec des perles et des dents d'animaux ; mais ces messieurs ne doivent pas faire de grosses dépenses chez leur tailleur.

Saint – Jean est à une heure de chez nous, en aval, sur la même rive du fleuve. Ce sont les soldats du commandant Henri. Ils ont fait assez parler d'eux, il y a trois ans, pour que je me dispense de faire leur éloge. Je leur ai donné pour catéchiste, le fils du fameux Ngongo Luteté, et il y a déjà une quinzaine de chrétiens.

Saint – Léon est entre les Falls et la Mission, il y a également une quinzaine de chrétiens.

Sainte – Adèle, en souvenir de la bienfaitrice qui nous a envoyé les Soeurs, est située sur l'autre rive, chez les Bakumu. J'éprouve une certaine prédilection pour ce poste fondé d'hier. La première fois que les miens ont été en rapport avec ces braves gens, ils sont revenus avec deux morts et plusieurs blessés ; aujourd'hui, quand j'y vais, je suis entouré, ils me prennent la main, et c'est un plaisir de leur expliquer le catéchisme, ils nous dévorent les yeux. Cette race est intelligente et belle, mais ils ont de singuliers caprices, comme celui-là de ne pas vouloir que leurs femmes apprennent le catéchisme et de fuir quand je veux prendre leur nom ; je sais pourquoi, mais cela finira bientôt.

Je viens d'écrire à la direction de l'Oeuvre de la propagation de la Foi, pour lui demander de nous aider à construire à Stanleyville, une maison, une école et une église.

Le pauvre Père Willebrord est toujours logé dans la maison qu'on lui a prêtée et qui lui sert tout ensemble d'habitation, de salle de catéchisme et de chapelle. Cette situation ne peut durer. D'autre part, il serait cruel de demander quoi que ce soit à monsieur Rue, commandant des Falls, qui fait pour nous ce qu'il peut, en construisant une magnifique maison aux Soeurs, et qui est accablé par les travaux qu'on lui impose à Stanleyville. Personne ne s'entend comme lui à organiser une station et l'État en profite.

Monsieur le chanoine Leroy et son séminaire nous aident à nous établir définitivement ici à Saint – Léopold. À vous de nous donner un coup de main pour passer les chutes. Il faudrait établir un centre nouveau d'apostolat, dans la région de Ponthierville et un autre sur l'Aruwimi, à Banalya.

Je voudrais vous dire comment nous avons passé la fête de Noël. Mais ce serait trop long et cette lettre l'est déjà trop. Chapelle étincelante et magnifiquement parée, nombreux baptêmes, première communion à minuit, chants délicieux, cadeaux à

tous sous forme de loterie, où tous gagnaient (même une surprise désagréable pour ceux qui l'avaient méritée, mais réjouissante pour l'assistance). Il manquait bien le décor traditionnel : un ciel froid, des stalactites aux maisons, de la neige sur les arbres et la bûche du foyer, mais c'était Noël quand même, avec ces joies délicieuses et son atmosphère embaumée de parfums célestes. Quand il y a trois ans, je célébrais ici pour la première fois au milieu de la forêt, je ne pensais pas à une transformation si rapide.

À tout cela, il y a des revers de médaille, et ce qui serait étonnant, c'est qu'il n'y en eut pas. Il faut des années, voire même des siècles pour transformer les peuples, et je ne comprends pas l'article sottement ridicule d'un journal couleur rouge que je lisais l'autre jour. Comment il y a des journalistes qui, dans notre siècle de lumière, voient encore double ; et voudraient qu'après quelques années d'évangélisation, les noirs fussent des hommes parfaits.

Vous savez que les Soeurs Franciscaines de Marie, nous sont arrivées il y a quelques mois. Jusqu'aujourd'hui elles ont mieux résisté au climat que nous et dès un mois après leur arrivée, elles se mettaient vaillamment à faire le catéchisme.

Agréez, messieurs, l'hommage de mes sentiments affectueux [...]

XXXIV. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 10 octobre 1901, dans : *Le Sacré-Cœur au Centre de l'Afrique*, n° 5, mars 1902, p. 5-11 ; n° 6, mai 1902, p. 11-14 ; n° 1, juillet 1902, p. 6-12 ; n° 2, septembre 1902, p. 7-10 ; n° 3, novembre 1902, p. 13-14 ; n° 4, janvier 1903, p. 9-13 ; n° 5, mars 1903, p. 6-9.

[...] Je suis rentré à la Mission depuis deux jours. Nous avons fait un magnifique voyage où le bon Dieu nous a donné de délicieuses consolations. Il daigne faire lui-même notre travail là-bas, j'oserai presque dire, sans nous, car jamais missionnaire n'est allé dans l'Aruwimi et cependant nous y avons trouvé des postes florissants comme vous le verrez par la lecture de mon journal.

Nous avons été stupéfaits des spectacles de foi que nous avons vus et nous avons admiré la divine Providence qui fait surgir des épreuves les plus douloureuses, en apparence les plus opposées au but que nous poursuivons, des sources de grâces puissantes et fécondes. Ce qui prouve que nous ne sommes que de pauvres instruments, qu'il ne faut pas se décourager quand on croit reculer et enfin que le moyen le plus efficace de l'apostolat, c'est la croix. Ce dernier point est très facile à comprendre, très difficile à mettre en pratique.

Je viens de recevoir votre bonne lettre de juillet, merci. [Ce pieux et aimable sanctuaire de Benoîte-Vaux, moi aussi je l'aime et quand j'ai eu le plaisir d'y aller vous voir, je n'ai guère laissé passer l'occasion d'y aller célébrer la sainte Messe.]

Je commence donc mon journal :

10 septembre [1901], mardi matin. – Préparatifs de voyage. En Europe on prend son porte-monnaie, sa valise, au plus une malle. Vite à la gare, et en route. Ici c'est autre chose. Voici ce qu'il faut préparer :

1° Une malle avec du linge (prévoir la pluie, les marécages, la fièvre qui vous oblige à changer deux ou trois fois dans une seule nuit).

2° Une pharmacie de voyage où la quinine et le sel anglais doivent tenir la place d'honneur.

3° Un lit de camp avec les accessoires et un bon moustiquaire, sous peine d'être dévoré par des insectes anthropophages ou de voir vous tomber sur la figure quelque serpent en villégiature sous les toits. Il y a aussi les rats et les souris qui pullulent et qui aiment à se promener sur votre tête. Ne pas oublier l'éclairage, - les nuits ici sont toujours de douze heures.

4° Une table de voyage et une chaise-longue.

5° Une caisse de vivres. Ne pas trop compter sur les indigènes qui souvent n'ont autre chose que du manioc, et sont paresseux au-delà de toute comparaison.

6° Des étoffes, du shoka, du sel, des miroirs, etc. Ceci est le porte-monnaie. Il faut payer les payeurs, les porteurs de caravane, et acheter en route, si l'on peut le trouver, ce qui est nécessaire. Le shoka est un morceau de fer pesant environ 250 à 300 grammes et dont les indigènes font leur haches. De là le nom de shoka qui signifie hache.

7° Tout ce qu'il faut pour écrire (et lire quand on voyage en pirogue).

8° Notre chapelle portative avec tout ce qui est nécessaire pour célébrer la sainte messe et administrer les sacrements.

Si l'on voyage en forêt, et c'est notre cas, il est utile de prendre un fusil ou du moins un bon revolver.

La plupart de ces titres ont des subdivisions auxquelles il faut penser si l'on ne veut pas éprouver en route de nombreux désagréments et peut-être courir des dangers plus ou moins graves. - Il est vrai que l'industrie moderne sert admirablement le voyageur. Ainsi cette pharmacie de voyage, cette petite cantine sont des merveilles. Une cantine (c'est moins volumineux qu'un seau ordinaire) contient un chaudron, une cuvette, deux casseroles, une cafetière, une poêle à frire, un gril, deux verres, deux tasses à café, deux assiettes plates, quatre assiettes creuses, deux couteaux, deux cuillères, deux fourchettes, plat, salière, poivrière, ouvre-boîte. - Tout ce qu'il faut pour se mettre à table et au besoin d'inviter l'ami que l'on rencontre en route. Grâce au P. Goerke tout est prêt. - J'emporte ma cithare pour charmer les loisirs de la route.

Le P. Willibrord nous arrive. Je l'ai invité à m'accompagner pour lui ôter la soif d'un grand voyage de cinq ou six mois qu'il voudrait entreprendre et où je crains qu'il ne reste.

Le capitaine Joubert⁵⁹, son ancien compagnon d'armes aux zouaves, habite au Tanganika. Le Père voudrait aller lui serrer la main et réaliser la prédiction du Cardinal Lavigerie⁶⁰ qui a dit qu'un jour les missionnaires venus de l'occident et

⁵⁹ Marthe Coosemans, art. Joubert Léopold (1842-1927), dans: B.C.B.-II, col. 517-521.

⁶⁰ P.M. Vanneste, art. Lavigerie Charles (1825-1892), dans: B.C.B.-III, col. 504-518.

ceux venus de l'orient se donneraient la main au centre de l'Afrique. La prédiction est à peu près réalisée.

Nous allons partir, mais le commandant des Falls m'écrit que si nous voulons attendre une heure, nous aurons la compagnie du Dr Moriondo⁶¹, appelé ce matin à Ringamisa [Bengamisa]. Magnifique ! Hier je faisais dire au docteur que je serais charmé de faire le voyage avec lui. Nous serons quatre jours ensemble.

Une heure et demi. – En pirogue. – Nous partons avec une demi-heure de retard causée par l'imprévoyance de nos boys. Le docteur nous est arrivé à midi. Nous amenons avec nous deux familles originaires du pays de Monguelimas qui désirent revoir leur patrie. C'est Joanny Kalendula et sa femme, Joan Jokolokolo et la sienne ; Kalendula est le chef du village de Muandeke (Saint-Jean) ; ancien soldat, il est décoré et a gagné le grade de sergent-major, bâton de maréchal du noir. Maintenant il cultive ses champs et il est resté auprès de nous pour obtenir le baptême. C'est un bon chrétien.

J'emmène aussi mon catéchiste de Saint-Jean, Bernard Kadogo, pour le récompenser de son travail intelligent et sérieux, - plus, trois de nos enfants et un jeune homme des Falls Sindano qui doit s'occuper de notre cuisine.

Nous récitons notre itinéraire pendant que nos voyageurs chantent à tue-tête selon leur coutume. Il fait très chaud, mais la pirogue est surmontée d'un toit en feuilles de palmiers et la brise du fleuve est délicieuse. Nous descendons le Congo jusqu'à l'embouchure du confluent de la Lindi et de la Chopo [Tshopo] que nous allons remonter tout à l'heure à 3 ½ h. – Nous y sommes.

À l'embouchure des deux rivières il y a une grande île appelée par les Wagenia « Yila » et « Kungulu » par les Lokele. Elle semble séparer les deux rivières qui, en réalité, coulent ensemble au-delà de l'île sur une distance de 6 à 7 kilomètres depuis le village de Yatumbu sur la Lindi à la hauteur de Saint-Jean sur le Congo, (je ferai la carte).

La Lindi a été remontée pour la première fois il y a trois ans par M. de Gillage⁶². Nous remercions Dieu de la grâce qu'il nous fait d'être ses premiers envoyés dans cette région. Je veux prendre ma cithare, mais, toutes les cordes sont détendues et il serait dangereux d'accorder l'instrument en pirogue.

Sept heures du soir à Yatumbu. – Nous sommes arrivés ici à 5 heures, Yatumbu est situé sur la rive droite de la Lindi à l'endroit où elle se mêle à la Tshopo. Celle-ci venant de l'Est, celle-là venant du Nord. La berge est très élevée, le paysage superbe. Les deux rivières se mêlent en formant un rapide qui donnerait, quand on le passe l'illusion, des vagues de la mer, sans ces grandes et sombres forêts qui bordent les rives et ferment l'horizon de toutes parts.

À peine les indigènes nous ont-ils aperçus qu'ils sonnent le gong (je vous dirai des choses curieuses sur ce gong) – et descendent rapidement à la rive pour nous

⁶¹ C. Pulieri, art. Moriondo Mansueto (1868-?), dans: B.C.B.-III, col. 640.

⁶² A. Lacroix, art. Ferdinand Deghilage (1858-1909), dans : B.C.B.-II, col. 243-244.

recevoir. Le chef se présente et nous serre la main. Kalindula et Jokolokolo restent de sentinelles dans la pirogue et ne doivent en sortir que lorsque la dernière charge sera portée à la maison où nous venons passer cette nuit. Nos boys montent nos lits, le docteur et moi faisons une distribution de riz à nos payeurs, - et le P. Willibrord organise le souper ; nous congédions la foule curieuse accourues pour nous voir et nous voilà chez nous. En attendant le souper nous allons faire une promenade dans le village.

11 Septembre, à Yatumbu à 6 ½ heures du matin. – Nous allons partir ; nous sommes levés à 5 heures, à 5 ¼ heures notre toilette est faite, nous sommes frais et dispos, bien bottés et en costume de voyage. – Moustiquaires, couvertures, lits de camp, tout est replié et emballé par nos enfants, tandis que Sindano nous prépare une tasse de café et des œufs et que nous commençons de suite notre bréviaire, crainte de ne pouvoir le dire tout à l'heure. Prime est une prière magnifique pour commencer la journée et toute de circonstance dans notre cas.

Iam lucis orto sidere.

Deum precemur supplices

Ut in diurnis actibus.

Nos servet a nocentibus

À six heures moins le quart nous déjeunons et avec le décorum qui convient à des Européens. Notre petite table est couverte d'une nappe, et nous avons nos chaises, nos serviettes et nous ne sommes pas obligés, comme certaine autre fois, à nous partager un couvert en trois. J'ajoute que peu d'hôtels, même dans une capitale, pourrait offrir à leurs hôtes le splendide décor qui ravit nos yeux.

À nos pieds les eaux bouillantes du rapide : devant nous les deux rivières, enchâssant d'un bord d'argent l'émeraude des bois ; la forêt en amphithéâtre qui sépare la Tshopo de la Lindi avant qu'elles se réunissent, avec ses géants, ses massifs, ses grottes et ses draperies de verdure. Tout cela est gazé par une brume diaphane où le soleil levant jette des teintes d'or, de pourpre et de rose ; un jeu de lumière qui nous donne un spectacle de rêve. J'ai vu dans les Andes et sur la mer des Antilles de splendides levers de soleil. Ce petit coin de la Lindi nous donne quelque chose de comparable. Quel peintre magnifique est le bon Dieu : *Fecisti mirabilia, Deus, quis similis tibi ?*

Pendant que nos boys replient la table et mettent tout en place, nous nous partageons nos payeurs, le docteur et nous, car nous avons deux pirogues. Les Wagenia qui nous ont amenés hier retournent chez eux, et ce sont les gens de Yatumbu qui vont nous conduire à l'étape suivante. Nous sommes en pirogue, et nous partons ; les femmes apportent de la « chikwangue » (espèce de pain de manioc très grossier) à leurs hommes pour le voyage. Il y a là une maman qui fait la toilette de son enfant et le baigne dans l'eau de la rivière.

Sept heures : Nous voici dans les rapides, nous sommes descendus sur un rocher au milieu de la rivière, les indigènes tous à l'eau, essaient de faire passer à force de bras

la pirogue à travers les pierres, la faisant glisser, tantôt à droite, tantôt à gauche, et cherchent un passage plus aisé.

J'écris ces lignes assis sur une roche au milieu des eaux bouillonnantes. Le Père et le Docteur debout à côté de moi suivent d'un œil curieux le travail des indigènes. La rivière doit avoir ici environ 300 mètres coulant vers le sud. On appelle ce rapide Mwambo Nimlu (Mwambo veut dire chute). Il y a près de nous une assez grande île appelée Revapo.

Dix heures. – Pour la troisième fois dans les rapides. Ici c'est formidable, il semble que des géants y ont voulu arrêter le cours de la Lindi, et amonceler les rochers pour lui opposer une digue puissante. C'est le bruit des vagues au bord de la mer.

Partout des trous où l'eau mugit, des cascades, des canaux, des chaudières de géants. Les rayons du soleil renvoyés par toutes ces eaux en ébullition se reflètent en moires magnifiques sur les parois des rochers. Grand Dieu ! quand il faudra descendre au milieu de ce chaos ! Cette chute porte le nom de Sioli.

[suite]

11 Heures. – De nouveau en pirogue. Le Père Willibrord a la fièvre. Je lui donne une bonne dose de quinine et je calfeutre la pirogue avec des couvertures. C'est sans doute un effet du changement de régime ; il y a longtemps que le Père n'a pas fait un si long voyage.

Deux heures après-midi. – Le Père va mieux. Nous arrivons au village de Bamanga, nom et de ce village et de la tribu qui habite les rives de la Lindi. C'est le premier village que nous rencontrons depuis le matin, mais peut-être y en a-t-il dans la forêt. Les maisons sont très curieuses. Un carré de 2 m de côté et de 0.40 m d'élévation au-dessus un grand cône de feuilles de 4 à 5 m de haut, avec une petite ouverture à la base, juste ce qu'il faut pour laisser passer un homme.

On doit entrer en rampant dans ces pauvres maisons qui rappellent un peu les huttes de nos charbonniers dans les bois. Encore celles-ci seraient-elles luxueuses auprès de celles-là. Je me demande comment ces maisons peuvent soutenir le choc de l'ouragan. Des légions d'enfants n'ayant pour tout vêtement que leur innocence nous dévorent des yeux.

Cinq heures, à Kaporata. – Nous venons d'arriver à l'étape. Un Kusu habillé d'une grande chemise blanche et soi-disant arabe nous reçoit à la rive et nous conduit à notre maison.

L'État a fait construire une maison en pisé à toutes les étapes, ce qui est précieux et dispense le voyageur d'emporter une tente. On nous apporte des bananes et des patates douces et notre bonne chance veut qu'un indigène ait tué un sanglier à la chasse. Nous en prenons un gigot qui figurera avec honneur sur notre table ce soir et demain matin.

À ce propos il est utile de remarquer qu'un noir ne fait jamais de cadeau, surtout à de grands chefs comme nous, sans l'intention de recevoir au moins le double de ce qu'il a donné. C'est pourquoi, en règle générale, je n'accepte pas de cadeau, je

préfère acheter. Mais cette fois, vu les circonstances, nous ouvrons le porte-monnaie et nous retirons une pièce d'étoffe et quelques miroirs.

Dernièrement, un noir vient me dire : « Père, j'ai donné une poule à un de tes enfants. Il y a déjà six mois de cela et, jusqu'ici, il ne m'a rien donné. »

- « Mais, mon ami, est-ce que tu lui as vendu cette poule ? »
- « Non, je la lui ai donnée et je viens la lui reprendre, parce qu'il ne m'a pas fait de cadeau. »

J'eus bien de la peine à lui faire comprendre que donner et vendre étaient deux choses différentes.

Le P. Willibrord va bien en ce moment ; il organise notre souper.

Kaporata est habitée non pas par des gens de la Lindi, mais par des noirs qui ont vécu avec des blancs et des Arabes et, pour cela, ne nous offrent pas beaucoup d'intérêt.

Nous devons nous rendre à Bingamisa [Bengamisa] par voie de terre à travers la forêt à cause des nombreuses chutes de la Lindi. Nous renvoyons donc nos payeurs et nous cherchons des porteurs.

12 septembre, 11 ½ heures. – À Buigamosa [Bengamisa ?] – Nous sommes partis ce matin de Kaporata et nous avons fait l'étape à pied. La belle forêt ! Partout des arbres gigantesques dont on fait de magnifiques pirogues, mesurant 25 m. de long (la pirogue est un tronc d'arbre creusé au couteau ou à la hache). C'est l'unique moyen de transport sur ces rivières où les vapeurs ne sauraient naviguer.

Nous avons traversé quatre villages : Ngoya, Yagene, Bangole et Lukumbu, situés à 1 ou 1 ½ heure de distance l'un de l'autre. Nos porteurs de Kaporata sont venus jusqu'à Ngoya, où ils ont été remplacés par ceux de ce village et ainsi de suite jusqu'à l'étape. C'est très bien organisé et peu fatigant, puisque le porteur ne marche qu'une heure, et cela se fait rapidement. Dès que nous arrivons, on sonne le gong, les nouveaux porteurs arrivent, prennent les charges et nous continuons notre chemin. Ces villages sont très populeux, avec une seule rue bordée de chaque côté d'une rangée de maisons coniques comme celles que nous avons vues hier.

Cette rue mesure à peine deux mètres de large ; toute la population est dehors et nous sommes évidemment l'objet d'une vive et universelle curiosité. Bien peu de blancs ont passé ici. Ces gens paraissent très sympathiques et très doux. Comme les Wagenia et les Lokele et nombre de tribus africaines, ils aiment à se peindre le corps en rouge avec du ngula. C'est une poudre d'un rouge vif faite avec une écorce d'arbre moulue.

À Yagene, on nous demande qui nous sommes :

- « Vous êtes des Anglais ? »
- « Non, nous ne sommes pas Anglais. »
- « Alors, vous êtes Boula Matari ? »
- « Non plus. »
- « Mais qui êtes-vous donc ? »

Pour ces pauvres gens, le blanc est nécessairement Anglais, c'est-à-dire commerçant ou Boula Matari, c'est-à-dire agent de l'État (Boula Matari est le nom indigène de Stanley).

À Lukumbu, un jeune homme me dit :

- « Toi, tu es un grand chef. »
- « Comment vois-tu cela ? lui demandai-je (nous sommes vêtus en laïcs).
- « Parce que tu as une grande barbe. »
- « En effet, je suis un grand chef, je suis Gunga-Zambi [Nganga Nzambi]. »
- « Ah oui ! nous savons ; alors dis-nous si cela est vrai : on nous a dit que si une femme allait te parler chez toi, le diable lui casserait la vaisselle. »
- « Dame, fis-je, je vois que nous avons une singulière réputation. »

[suite]

Nous avons passé deux petites rivières, dont la Lipari roule des eaux très limpides sur un sable fin, près de Ngoya. Les indigènes nous affirment qu'elle vient de Papaie. Il est difficile d'admettre cette assertion, car Papaie est sur l'Aruwimi et loin d'ici.

Quand on sort de la forêt toute sombre, où le soleil ne pénètre jamais, où l'horizon est très étroit et que l'on aperçoit tout à coup un plateau déboisé, la jolie station de Bengamisa, avec ses maisons blanches, ses bananiers et ses caféiers, on éprouve un sentiment de surprise agréable qui fait oublier toutes les fatigues de la marche.

Nous arrivons et nous trouvons le capitaine Poortman⁶³, chef du territoire de la Lindi, occupé à faire une distribution de sel à ses gens. Il nous reçoit à bras ouverts et, pendant qu'il achève à la hâte son travail, nous allons saluer M. Vonnèche, pour qui le Dr Moriondo a été appelé. Il a une pneumonie. Nous trouvons le malade beaucoup mieux que nous ne pensions et le docteur croit que tout va bien et que le malade est entré déjà dans la période de convalescence.

- « Père, me dit M. Vonnèche, j'ai bien failli casser ma pipe. »
- « Vous avez bien fait de la conserver, lui répondis-je, car ici il n'y a pas de rechange. »

Nous nous retirons et nous trouvons sous notre barza le capitaine Poortman avec une bouteille de champagne sous le bras.

- « Voici, dit-il, du médical confort qui vous remettra le cœur en place, après les fatigues de la course.

C'est après ce salut cordial de bienvenue que j'écris ces lignes.

Bengamisa, le 12 septembre, six heures du soir. – Hélas, nous nous sommes trompés. M. Vonnèche qui nous semblait guéri a été frappé comme d'un coup de foudre vers 2 heures, et il vient de mourir sans avoir paru recouvrer ses sens. Que s'est-il passé ? A-t-il commis une imprudence ? Ou est-ce une congestion cérébrale

⁶³ Marthe Coosemans, art. Poortmans Émile (1863-1943), dans : B.C.B.-IV, col. 719-720.

subite ? Le docteur est très contrarié, mais que faire ? Nous sommes au Congo où ces dénouements sont à l'ordre du jour.

13 septembre. – Nous avons conduit ce matin M. Normèche [Vonnèche] à sa dernière demeure. Il est le premier blanc qui meurt à Bengamisa. Il a fallu, à cause des fauves qui viennent la nuit jusque dans les stations, recouvrir sa tombe d'un monceau de pierres en attendant qu'on la lui arrange convenablement. Dès notre arrivée, l'aimable M. Poortman nous avait invités à rester aujourd'hui. Vu les circonstances nous avons une nouvelle raison de passer cette journée avec lui. Le Père Willibrord vient de baptiser un soldat, le clairon de la station, son ancien catéchumène de Stanleyville.

14 septembre. – Nous venons de quitter M. Poortman. Le docteur a repris le chemin des Falls et nous, nous continuons à remonter la Lindi. Il est regrettable que M. Moriando doive retourner aux Falls, car c'est un très distingué et très aimable compagnon de voyage.

Les environs de Bengamisa sont très agréables. Ici, les liserons blancs, les fougères arborescentes, les lianes à fleurs, les colosses qui bordent la rive nous font oublier la violence du courant contre lequel nos payeurs luttent de toutes leurs forces.

En pirogue. – 3 heures après-midi. – Après une heure de pirogue, les rapides deviennent dangereux. Nos payeurs nous prient de descendre et d'aller par un sentier de la forêt les attendre au village voisin. En règle générale il faut dans les passages dangereux, se laisser conduire par l'indigène qui connaît très bien la rivière, le laisser faire comme il l'entend et même lui obéir. C'est pour avoir méconnu cette règle que l'ingénieur M. Cotte⁶⁴ s'est noyé dans ces mêmes rapides. Nous voilà donc au milieu de la forêt où règne une fraîcheur délicieuse. Mais au lieu d'un quart d'heure que nous pensions y rester, nous avons dû marcher 2 ½ heures pour arriver au village de Mtabia.

Mêmes constructions que celles des autres villages de la Lindi : une rue étroite entre deux files interminables de huttes coniques. À l'entrée et à l'extrémité du village, quelquefois au milieu quand la population est considérable comme ici, il y a une sorte de hangar, c'est-à-dire, une toiture en feuilles plantée sur des piquets. C'est tout ensemble la maison municipale, le palais de justice et l'hôtel de l'endroit.

Les étrangers peuvent y passer la nuit ; on y règle les procès et on y décide des affaires publiques. Nous enfilons ce long village, attirant la même curiosité, mais pas la même sympathie qu'ailleurs. Au bout du village, nous nous faisons conduire au fleuve entièrement caché par un rideau de la forêt.

Ces villages sont noyés dans les bois qui commencent immédiatement auprès des maisons. Les champs, s'il y en a, sont au loin. Notre pirogue n'est pas arrivée. Nous fouillons l'horizon avec nos jumelles, mais rien n'apparaît que l'eau qui court.

Force est donc d'attendre. Nous retournons au village où les indigènes nous invitent poliment à continuer notre route.

⁶⁴ Marthe Coosemans, art. Cote Zoé-Romain (1862-1900), dans : B.C.B.-I, col. 271-272

- « Non, leur dis-je, nous attendrons ici notre pirogue où sont nos vivres et toutes nos affaires. Nous y avons même laissé notre civière croyant y rentrer de suite. »

La pluie commençait à tomber, nous nous refugions à la maison municipale que j'ai mentionnée tout à l'heure. Nos sauvages qui commencent à s'approprier et que nos jumelles ont jetés dans l'admiration, nous apportent des nattes et les étendent devant nous. Je m'y assois sans façon par terre. Le Père Willibrord préfère le tronc d'arbre qui règne tout autour de l'aire et nous voilà au milieu d'une centaine et plus d'indigènes, grands et petits, hommes et femmes qui nous regardent de tous leurs yeux et des pieds à la tête.

- « Voilà une belle occasion de faire à ces gens-là un peu de catéchisme, me dit le bon Père Willibrord. »

J'avais précisément la même pensée et de suite je réclame le silence. Tout le monde se tait :

- « Mes enfants, leur dis-je, comprenez-vous tous le Kingwana [Swahili]? »
- « Non, mais plusieurs l'entendent. »
- « Très bien, ceux qui le comprennent répéteront aux autres ce que [je] vais dire. »

Il y avait là un jeune homme que j'avais déjà remarqué, car il était un peu plus vêtu que les autres (qui ne l'étaient pas ou presque pas). C'était en effet le fils d'un chef.

- « Parle, me dit-il, je traduirai de suite tout ce que tu diras. »

Je commençais donc :

- « Tout à l'heure, vous avez eu l'air de vouloir nous chasser. Ce n'est pas bien : si vous saviez qui nous sommes, vous auriez cherché plutôt à nous retenir chez vous. »

Nous étions vêtus en laïcs – il est difficile de voyager en soutane au milieu de ces forêts souvent marécageuses.

- « Voyez cette pluie qui tombe et qui fait pousser vos bananes et vos grands arbres. Connaissez-vous qui la fabrique là-haut et la fait tomber ? Et ce beau soleil qui reviendra tout à l'heure et qui nous donne l'éclat du jour, savez-vous qui l'a allumé ? Qui a fait les étoiles et la lune dont la lumière vous rend si joyeux ? (Ils dansent toutes les nuits de lunes). Assurément, vous n'en savez rien. »
- « C'est vrai, nous ne savons pas. »
- « Eh bien, celui qui a fait cela et tout le reste, c'est lui qui nous a envoyés aux noirs pour leur apprendre son nom, parce qu'il est leur Père et qu'il veut que tous ses enfants le connaissent. »

Et je leur parlais sur ce ton pendant plus d'une heure, leur racontant la création du monde, l'histoire d'Adam et Ève, etc.

Tout ce que je disais, était immédiatement traduit en Bawango et accueilli souvent avec des interjections intraduisibles. Ils écoutaient à ravir.

La pluie ayant cessé, le P. Willibrord retourna au débarcadère prendre des nouvelles de la pirogue.

- « Quel dommage, me dit un indigène, que tu ne saches pas le Bawanga. »
- « Mon ami, lui répondis-je, à tout il faut un commencement. »

Je tirai de ma poche mon carnet de voyage et je mis à écrire une centaine de mots Bawanga, demandant le nom de tout ce que je voyais. Après quoi je leur relisais tout ce que j'avais écrit pour savoir si c'était bien comme cela.

Cette fois j'étais leur homme et j'avais gagné l'estime universelle. Alors se passa une scène étrange et curieuse qu'il serait peut-être mieux de taire. Mais non, je la raconterai honnêtement.

Nous sommes au milieu des peuples primitifs qui entendent la morale à leur manière, mais qui sont peut-être au-dessus de la corruption de certaines villes : *corruptio optimi pessima*. Il y avait donc là un chef tout vieux, à cheveux blancs. Il se lève, prend une jeune fille par la main, me la présente et me l'offre gracieusement en me disant ce qu'Homère et Moïse écriraient sans doute mais qui affaroucherait nos oreilles européennes trop délicates.

« Vieillard, lui répondis-je, je te remercie, mais Ganga N'Zambi [Nganga Nzambi] n'est pas l'homme d'une femme, c'est l'homme de tout le monde ; jeunes hommes, jeunes filles, enfants et vieillards, grands et petits. Tous l'appellent : « Mon Père ». Vous êtes tous mes enfants. C'est pour cela que je n'ai point d'autre famille et que je n'accepte pas ton joli cadeau.

Évidemment il ne comprit pas toute ma pensée, mais il comprit du moins que nous devions être d'autres blancs que ceux qu'il avait pu voir.

J'allais rejoindre le P. Willibrord. La pirogue n'était pas encore en vue. Mon interprète me dit alors : la pirogue ne vient pas. Veux-tu manger ? Nous t'apporterons des bananes.

On m'apporte en effet des bananes que je mets dans ma poche.

- « Pourquoi ne manges-tu pas, est-ce que tu dédaignes la nourriture des sauvages ? »
- « Non, mon enfant, mais je n'ai pas encore faim, je mangerai tes bananes tout à l'heure. »

Enfin, vers 1 ½ heure, la pirogue vient nous rejoindre. Au moment où nous allions nous embarquer le chef du village nous fit un petit discours :

- « Étrangers, nous dit-il, vous êtes les premiers blancs qui soyez venus chez nous sans armes et sans soldats. Vous avez eu raison d'avoir confiance en nous. Nous n'aimons pas que le blanc vienne chez nous avec des soldats qui nous prennent ce que nous avons ; tu es resté sous notre toit et tu nous as bien parlé. Nous voudrions que tous les blancs fissent de même. »

Je lui promettais de repasser, je donnais quelques cuillerées de sel à mon interprète et un miroir à la jeune fille dont nous avons parlé tout à l'heure.

Il pleut, nos enfants viennent d'étendre quelques couvertures sur nos têtes ; car cette pirogue n'a qu'une toile légère pour nous préserver des rayons du soleil, mais insuffisante contre la pluie.

Sept heures et demi du soir. – Nous sommes à Digu depuis 5 heures. Il a plu à peu près tout l'après-midi, ce qui est très désagréable en voyage. À l'arrivée, distribution de riz à nos payeurs qui l'ont bien mérité, réception des autorités et malgré la pluie, de nombreux curieux.

Nos enfants préparent nos cases, montent nos lits, mettent en ordre nos bagages. Le cuisinier s'occupe du souper. Et nous, en vue de la fièvre à venir et du mauvais temps, nous recourons au médical confort, nous trinquons à notre santé et nous prenons une bonne dose de quinine.

Après le souper nous allons faire une promenade dans le village. Arrivé au centre, je demande au chef où est sa maison.

- « J'en ai sept, me répond-il, autant que j'ai de femmes. »

Et il me dit cela avec une certaine emphase et pour me faire entendre qu'il n'est pas le premier venu.

- « Mon ami, lui dis-je, il est inutile de t'en orgueillir du nombre de tes femmes ; si tu n'étais pas un sauvage, tu n'en aurais qu'une. »
- « Oui, me répond-il, les soldats de Boula Matari n'ont qu'une femme, mais moi je ne suis pas soldat. »
- « Soldat ou non, la règle est la même pour tous : un homme, une femme. Quand le Bon Dieu a créé nos premiers parents, il a fait un seul homme. »

Et là-dessus je leur ai fait un bout de catéchisme.

Nous venons de rentrer et nous préparons ce qui est nécessaire pour célébrer la Sainte Messe demain-matin. C'est dimanche, nous voulons célébrer aussi matin que possible pour n'être pas gêné par les indigènes.

[à suivre]

15 septembre, 6 heures du soir à Gwama. – Étape longue et pénible. J'ai célébré la Sainte Messe de grand matin.

À 7 heures nous étions en pirogue : ici la Lindi est déserte et sauvage, nous avons rencontré seulement deux villages, l'un sur la rive droite appartenant encore à la tribu des Bawanga, l'autre sur la rive opposée et appartenant déjà à la tribu des Manguelima, tout près d'ici. Le courant est extrêmement violent, nous avons passé presque toute la journée au milieu des rapides. Quelques-uns comme celui de Yabenjia ont 400 mètres de long. L'eau bouillonne au milieu des rochers et il semble qu'on voyage sur les vagues de la mer. On a l'illusion de monter une côte, je dis « illusion », c'est peut-être à tort, car en réalité on remonte une longue colline et si l'on peut affronter le courant, cela tient à ce que la Lindi est ici très large, (peut-être 6 à 700 mètres) plus large qu'à son embouchure. Nous sommes restés onze heures en route sans descendre, jouissant de ce spectacle sauvage : un fleuve en colère, des rives désertes et couvertes de forêts vierges, nos payeurs à l'eau sautant de rocher en rocher et traînant la pirogue au milieu des pierres et des vagues

blanches d'écume ; pas une pirogue, pas d'oiseau, pas même ces petits singes semblables aux écureuils qui égaient parfois la rive en dansant dans les arbres. Nous avons rencontré un cadavre flottant. Les noirs qui ont le malheur de se noyer deviennent blanc quand le cadavre remonte à fleur d'eau.

[16 septembre] Gwania, 5 ½ heures du matin. – Il a plu cette nuit ce qui rendra sans doute la marche plus pénible. Adieu Lindi et pirogue.

Des porteurs Manguelima remplacent nos payeurs Mabanga. Les voilà tous là en ligne attendant qu'on leur désigne leur charge. Je prie Ivany Kalindula qui est maintenant sur le territoire de sa tribu, de régler tout ce qui les concerne et de diriger la marche. Il organise le départ. Nous lisons notre bréviaire, nous prenons une tasse de café et en avant. Voilà la grande forêt de l'Aruwimi.

Quatre heures du soir. – Étape de 7 heures sous une ombre impénétrable. *Ibant obscuri sub noctem.*

Nous avons traversé de nombreux ruisseaux, pataugé au milieu des marais, fait de la gymnastique dans la boue et nous sommes arrivés à l'étape vers 1 heure, remplis de boue, harassés de fatigue et trempé de sueur. Pas un village, partout la forêt sombre, humide et silencieuse.

L'étape est une simple cabane au milieu de la forêt. En arrivant nous avons commencé après la distribution du riz, par nous changer des pieds à la tête. D'ailleurs voyage très agréable.

Cette forêt a ses splendeurs. Nous fredonnions un cantique à la Sainte Vierge. Nous nous rappelions nos courses à travers les forêts vierges de l'Équateur ; le P. Willibrord me promenait par les poétiques chemins de l'Italie et me racontait en particulier les faits et les gestes du noble et fameux colonel Bec de Lièvre, un homme, celui-là, qui n'avait pas froid aux yeux et qui appelait les choses par leur nom.

Un jour le clairon du régiment donna une note fausse – *inde irae*. Le jeune soldat s'excusa sur sa moustache. Je laisse à ceux qui ont su l'anecdote, le plaisir de se rappeler la formidable réponse du colonel. Cela ne peut se dire que de vive voix et devant de vieilles moustaches.

L'Uellé [Uele] a été depuis quelques années pour les Congolais la route du Haut-Nil. En ce moment, on voudrait faire l'essai du chemin que nous suivons, et qui sert déjà pour l'Ituri. Je crois que ce serait un tort et qu'il vaudrait mieux choisir la voie fluviale de l'Aruwimi.

Ce serait plus court, moins coûteux, moins dangereux et plus humain. Les charges sont aussi exposées dans les rapides de la Lindi que dans ceux de l'Aruwimi et l'on éviterait de la sorte ce malheureux portage extrêmement pénible par ces chemins interminables et marécageux, d'autant plus que les porteurs sont le plus souvent des porteuses qui ajoutent à leurs charges celle de leur enfant.

J'arrête toutes ces pauvres femmes que je rencontre dans ce cas et je leur donne une ration de riz. Peu habituées sans doute à cette largesse, elles acceptent sans mot dire, mais leur sourire et leurs yeux me disent merci.

Nous dînons, nous récitons notre bréviaire et pour egayer les loisirs du voyage autant que pour laisser cours aux sentiments qui remplissent mon âme, je prends ma cithare et j'envoie aux échos de la forêt le beau magnificat du 6^{ième} ton royal, et les cantiques à la Vierge qui me reviennent en mémoire. C'est sans doute la première fois que les bois de l'Aruwimi entendent les louanges de la Sainte Vierge, du moins sur des lèvres humaines, car il me semble que les anges chantent partout la gloire de Marie et que tous les êtres, chacun dans son ton et à sa manière, les accompagnent pour célébrer la reine de l'univers.

De suite un grand cercle s'est formé autour de moi ; ils écoutent ravis pendant plus d'une heure. De fait la cithare à arches est un bel instrument ; la mienne a un son très pur et très fin. Quel dommage qu'il nous soit impossible de faire un peu de catéchisme à ces gens-là, mais ils ne comprennent pas le kiswahili.

Ce pourquoi je me mets à écrire ces notes.

Dans la forêt le 17 septembre, à 10 ½ heures du matin. – Nous sommes assis à l'ombre de grands arbres dans un bel endroit près d'un ruisseau. Nous prenons une tasse de café que la prévoyance du bon Père Willibrord met à notre disposition, et nous mangeons une langue de bœuf fumé, cadeau de M. Poortman, laquelle vient à point, car cinq heures de marche ont aiguisé notre appétit. C'est regrettable que ce soit un peu trop salé, mais l'eau ne manque pas dans ces forêts.

[à suivre]

Nous avons envoyé ce matin un billet au capitaine Friard⁶⁵ qui commande à Banalya pour le prévenir de notre arrivée. Tout à l'heure nous avons rencontré des traces toutes fraîches d'éléphants ; une heure plus tôt peut-être nous les aurions surpris. Nous venons de traverser un village indigène. Tout le monde savait déjà que nous étions de braves gens – à cause du riz distribué hier, aussi avons-nous été accueillis avec enthousiasme. Une bonne vieille femme à qui j'avais fait déposer son fardeau, trop lourd, pour en charger un grand gaillard qui n'avait presque rien à porter, me prend les mains et me fait une démonstration bruyante de reconnaissance.

Tout à l'heure nous pataugeons dans un marais, sautant d'une racine sur une autre pour ne pas enfoncer dans la boue.

- « Père Gabriel, me dit tout à coup le Père Willibrord, qu'est-ce que vous dites de mes vieilles jambes ? »
- « Vous le voyez bien, répondis-je, j'ai toujours pris le devant parce que si vous marchiez le premier nous serions deux heures trop tôt à l'étape. »

(Le fait est que je dois faire deux pas quand le Père Willibrord en fait un).

- « Eh bien, reprend le Père, vous ne direz plus qu'il est facile de régler un voyage dans sa chambre. C'est ici, quand nous sommes dans le pétrin, que je vous rappelle la poignée de main à donner au capitaine Joubert. »

C'est le malheureux voyage au Tanganika qui revient sur le tapis. Et moi qui croyais que la forêt de l'Aruwimi guérirait le Père Willibrord.

⁶⁵ Marthe Coosemans, art. Friard Félix (1870-1902), dans: B.C.B.-II, col. 390-393.

Banalya 17 septembre, 3 heures. – Nous sommes arrivés. Je suis encore tout ému de la réception que nous ont faite nos chrétiens et nos catéchumènes. Notre courrier est arrivé une heure avant nous. Les chrétiens, les catéchumènes fous de bonheur se précipitent au devant de nous et nous arrivent comme une trombe. On nous prend par les mains, par les bras, on se jette à genoux dans la boue, on se félicite, on crie et bref je sentais les larmes me monter aux yeux. Nous apprenons que le capitaine Friard et son collègue M. Tortone sont en expédition contre les Babua, qu'il ne reste qu'un blanc à Banalya et que nous allons le voir, car lui aussi vient à notre rencontre, mais nos chrétiens courant de toutes leurs jambes l'ont devancé de 20 minutes.

En effet, voici M. Vreesweck qui nous arrive. C'est un compatriote du Père Willibrord. Je laisse à penser la joie et nous entrons à Banalya entourées d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants fous de plaisir de nous voir.

Nous sommes absolument stupéfaits car nous apprenons qu'à Yambuya à deux jours en aval c'est la même chose.

[à suivre]

Voici ce qui s'est passé : Quelques-uns de nos chrétiens de Saint-Léopold, à la suite d'une épreuve douloureuse et d'une palabre qui est tout à leur honneur, ont demandé à se retirer de là. Ce sont des gens de l'État ; ils ont été envoyés à Banalya, ils étaient onze ou douze.

Dès leur arrivée, ils se réunirent tous les jours, matin et soir pour la prière, ils firent du zèle, d'autres vinrent, puis d'autres encore. Plusieurs catéchumènes du Père Willibrord envoyés à Banalya augmentèrent leur nombre. Parmi les chrétiens, deux avaient appris à lire tant bien que mal auprès de mon pauvre petit catéchiste de Saint-Léopold, Kakesse qui n'a pourtant pas inventé la poudre.

Ils se mirent à faire le catéchisme, l'un des deux et trois ou quatre autres furent envoyés il y a quelques mois à Yambuya. Ce qui s'est fait ici recommença là-bas.

Voilà comment, sans même que nous le sachions, le Bon Dieu, tirant le bien de ce que nous regardions comme un malheur, nous fonde deux postes florissants sur l'Aruwimi.

Cela étant, nous ne retournerons pas à Saint-Gabriel par la Lindi, mais nous descendons l'Aruwimi pour visiter ces braves gens.

Banalya, 19 septembre au soir. – Nous sommes étonnés et ravis du spectacle que nous avons sous les yeux. C'est la première fois que le missionnaire vient dans cette région et nous y avons cent septante à cent quatre-vingts personnes au catéchisme. Il paraît que c'est la même chose à Yambuya, où sont allés se fixer quatre ou cinq de nos chrétiens de Saint-Léopold. Ce qui plus est, c'est qu'ils savent la lettre du catéchisme et les prières récitées matin et soir en public.

Nous faisons le catéchisme à 11 ½ h et à 5 ½ h, après la cessation du travail. Aussitôt que le gong sonne la fin du travail, ils accourent de tous côtés, ils nous arrivent essoufflés.

- « Bonjour, mon Père, nous voici. »

Le P. Willibrord fait le catéchisme aux femmes et moi aux hommes. Aujourd'hui, les chrétiens sont venus nous éveiller à 4 ½ h du matin pour assister à la sainte messe. Dans les stations, le travail commence à 6 h. Il faut donc que la sainte messe soit terminée à 5 1/2h pour donner le temps à ces braves gens de déjeuner avant l'appel. Hier soir j'ai commencé à leur apprendre des cantiques à la Sainte Vierge, en leur langue. Je m'accompagnai avec ma cithare ; je crois que j'aurais pu retenir mes gens jusqu'à minuit si je l'avais voulu. J'avais bien dit la petite prière finale, mais personne ne voulait partir.

M. Vreesweck nous a conduits chez les Banalya, dont le village, à droite et en avant de la station, ressemble à ceux de la Lindi ; longue rue étroite, maisons coniques en feuilles, hangars à l'entrée, à la sortie et au milieu du village.

Le fer abonde dans l'Aruwimi et c'est même une des causes des difficultés que l'on rencontre dans cette région. Le fer, transformé en lances, en couteaux et en haches, est une source de richesses pour les habitants du pays (la hache ou shoka est la monnaie courante parmi les noirs de ces contrées). Ces braves gens ayant peu de besoins et se procurant avec abondance tout ce qui leur est nécessaire se refusent au travail.

À l'entrée du village de Banalya, il y a une forge primitive dans le genre de celles que nous avons vues chez les Bakumu et les Lokele ; un trou en terre rempli de charbon, deux soufflets en peau, quelquefois de simples feuilles de bananiers, d'énormes marteaux, et quatre solides gaillards si occupés qu'à peine prennent-ils garde à notre arrivée. Je pense qu'ils sont fiers de leur savoir-faire et qu'ils veulent que nous les admirions à l'œuvre.

Le chef du village s'appelle Lupu. C'est une célébrité du pays où il eut jadis des jours de gloire. C'est lui qui, autrefois, a barré aux Arabes la route de l'Aruwimi (ce pourquoi les gens du pays ne comprennent pas le kiswahili). Il a, paraît-il, rendu service à Stanley lors de sa fameuse expédition à la recherche d'Emin Pacha.

Ce serait un bel homme si son visage n'était affreusement tatoué et littéralement criblé de trous. Son regard est terrible. Il est venu nous faire visite hier, entouré de toute sa cour, des gaillards taillés en Hercules, qui s'étaient mis en frais de représentation pour la circonstance. Lupu s'était fait dessiner sur le cou et le long du dos de grandes et grosses lignes avec de l'huile noire et épaisse ; toute sa chevelure avait été enduite de la même matière et ruisselait ; il était absolument dégoûtant. O vanité humaine ! Ses femmes avaient passé peut-être une heure ou deux à lui faire cette toilette avec laquelle il pensait nous éblouir.

Quelques-uns de ces guerriers étaient peints en rouge de la tête aux pieds ; tous portaient aux jambes d'énormes anneaux de fer massif, taillés selon des lignes irréprochables et si brillants que je me refusai à croire que c'était du fer.

Nous traversons le village. Les enfants courent dans les rues, les hommes sont assez vêtus et portent, comme tous les indigènes qui ne sont pas au service du blanc, une assez longue bande d'étoffe qui passe entre les jambes et qui est retenue des deux côtés par une ceinture, c'est-à-dire une liane quelconque, quelquefois ornées de

petits anneaux de cuivre. Quelques-uns cependant ont une bande en cuir de peau de buffle ou de léopard. Ils ont de même un baudrier d'où pend sur le côté un couteau renfermé dans une large gaine en bois et toute couverte de clous dorés. La tête est toujours bien soignée. Beaucoup arrangent leur chevelure comme les Lokele, avec une pâte épaisse, noire et huileuse. Tout cela forme avec les cheveux une masse compacte à laquelle on donne la forme préférée. La plus répandue rappelle la casquette allemande, moins la visière. Cette pâte devient très ferme et la coiffure peut durer longtemps. On m'a dit que, pour ne pas l'endommager, ils dorment sur des morceaux de bois qui maintiennent la tête haute et la coiffure libre. *Vanitas vanitatum* !

D'autres portent des mîtres, de vraies mîtres faites avec des osiers très fins, tressés et colorés en jaune pâle et en rouge. C'est d'ailleurs une coiffure qui ne manque pas d'élégance.

Au bout du village, Lupu s'offre à nous ramant en pirogue pour nous faire voir, dit-il, de front son grand village, et nous voilà défilant devant Banalya avec une quarantaine de payeurs.

L'ensemble présente un front de trois à quatre kilomètres de rive. En amont, le village de Banalya ; au milieu, la station avec ses maisons blanches construites sur les thermitières ; en aval, un grand village de soldats licenciés rentrés chez eux, je veux dire dans leur tribu et réunis autour du blanc dont ils préfèrent l'autorité immédiate à celle des chefs de leurs anciens villages. Si nous nous fixions ici, tous ces gens viendraient à nous. Ce sont des frères de nos chrétiens de Saint-Jean.

Nous rentrons à 11 h ½ pour le catéchisme.

Banalya, comme poste de l'État, n'existe que depuis trois ou quatre ans. Il a été fondé par le capitaine Nahant⁶⁶ et M. Tortine. Je me souviens qu'étant un jour aux Falls, le commandant Malfeyt me retint à dîner, me disant que j'aurais le plaisir de voir à table le capitaine Nahant qui venait d'arriver de Banalya par une route nouvelle deux fois plus courte que celle de l'Aruwimi (la route de la Lindi que nous avons suivie).

M. Nahant me dit tant de bien de Banalya que je formai aussitôt le projet d'y établir une mission. Il avait amené avec lui quelques gens de l'endroit. Je les conduisis à Saint-Gabriel où je leur fis quelques petits cadeaux. Voilà comment nous avons été mis en relation avec ce poste.

20 septembre. – C'est aujourd'hui l'anniversaire de la prise de Rome par les Piémontais. Il y a trente-et-un ans, à pareil jour, le P. Willibrord, zouave de Pie IX, brûlait une dernière cartouche contre les soldats de la Révolution et de la franc maçonnerie. Il me rappelle avec quel sacrifice de douloureuse obéissance les zouaves déposèrent leurs armes, quand le saint et grand Pontife qui voulait seulement protester à la face de l'Europe contre la sacrilège invasion, fit donner l'ordre de cesser le feu.

⁶⁶ Marthe Coosemans, art. Nahan Paul (1867-1930), dans : B.C.B.-II, col. 729-731.

Aujourd'hui, nous sommes sur un autre champ de bataille, mais avec le même ennemi en face. Que le diable s'appelle Crispi, Garibaldi, qu'il soit franc-maçon ou sorcier africain, c'est toujours le diable. Nous admirons cette grande force qu'est l'Église catholique. Ils lui ont pris Rome, ils ont cru ce jour-là que c'était fini d'elle et aujourd'hui comme hier nous, ses soldats, nous sommes debout partout, au nord, au midi, aux quatre coins du monde. *Asisterunt Reges terrae ...*

[à suivre]

Yamboli, 6 octobre. – Nous partons à 6 ½ heures après une distribution de sel à nos payeurs. Tout le village est sur la rive. Debout dans la pirogue je salue militairement. On me répond par des applaudissements frénétiques. Il fait une fraîcheur délicieuse.

9 heures. – Nous arrivons à Isangi, c'est jour de marché. Nos payeurs nous demandent une demi-heure d'arrêt pour faire leurs achats. Nous aussi nous avons la curiosité de faire un tour sur la place qui est noire de monde. Il y a une trentaine de pirogues à la rive. Les vendeuses et les vendeurs sont accroupis à terre au milieu de leurs marchandises, les acheteurs debout discutent les prix avec animation ; on vend des bananes, du manioc, du maïs, un peu de tabac, des articles de toilette pour les chevelures, du ugula [ngula] (poudre rouge provenant d'une écorce d'arbre broyée et servant également à la toilette) ; les noirs mêlent cette poudre à l'huile de palme et se teignent en rouge des pieds à la tête. Nous avons du mal d'arracher nos payeurs du marché. Vers 10 heures nous reprenons notre route.

Yagundi, 5 heures du soir. – Nous sommes passés devant Isangi où du milieu du fleuve le passage est très agréable, à cause de la variété que présente la largeur du fleuve, les îles et les accidents du terrain. Nous passons devant Yubuli, Yapolo, Yagambi [Yangambi] où les enfants pullulent. Ils accourent à la rive n'ayant d'autres vêtements que leur innocence et ils font le salut militaire. Dans deux ou trois mois nous aurons ici un beau poste.

Nous venons d'arriver à Yagunda où nous allons passer la nuit.

C'est aujourd'hui jour de paie (samedi). Je vais faire la distribution des vivres puis nous irons nous promener dans le village qui est très grand et très peuplé.

Dimanche 7 octobre, à 10 heures du matin. – Violente tornade cette nuit. Impossible de célébrer la Sainte Messe ce matin. Nous avons essayé deux ou trois fois, le vent soufflait les cierges et menaçait d'emporter l'autel portatif.

Hier soir, promenade intéressante dans le village. Le R.P. Laurent est venu ici il y a deux mois, bientôt il pourra rayonner parmi tous ces villages. Les jumelles du bon P. Willibrord ont eu un grand succès de curiosité. J'ai laissé les miennes à Mogandjo.

Nous allons nous mettre en route ; ce soir, nous serons à Romée et demain à la nuit à Saint-Gabriel.

Voilà, mes chers Parents, le récit de ce beau voyage, où une chose nous a frappé par-dessus tout, c'est que « la moisson est mûre ». Il est temps de se mettre à l'ouvrage. J'ai en ce moment – comme à peu près toujours du reste – du travail par-dessus la tête. Nous construisons devant notre église un grand escalier de 25 mètres de long et

je suis obligé d'être là à tout moment, le noir faisant invariablement les choses de travers, si l'on n'est point là pour le redresser. Tout à l'heure, j'examinais le travail quand un de mes petits maçons dit à un autre :

- « Interroge-le donc là-dessus. »
- « Sur quoi ? dis-je. »

Et l'on me fit une question assez singulière et à laquelle je ne savais que trop répondre :

- « Est-ce que le jour de la Résurrection nous serons encore noirs ? Nous serons blancs, n'est-ce pas ? »
- « Ma foi, mon enfant, je n'en sais rien, je sais seulement que si vous voulez être gentils et bons, vous serez beaux comme des anges. »

Il y a là devant moi, une cinquantaine de petites filles qui apportent de la terre pour faire du remblai. Elles chantent à tue-têtes. Tout à l'heure je leur ai dit de danser sur la terre apportée pour la tasser.

- « Père, donne-nous tes souliers, ça ira mieux. »

J'ai trois ou quatre paires de souliers antiques qu'elles ont aperçus quelque part dans ma chambre.

- « Mais vous voyez bien que ces souliers sont trop grands pour vous. »
- « Cela ne fait rien, donne toujours. »

Et ainsi fut fait.

Quand les enfants sont petits, ils sont charmants, très aimables, espiègles et ne manquent pas d'esprit. Pas toujours pourtant. On nous a envoyé – je ne sais trop pourquoi – car ils n'appartiennent pas à notre territoire, une trentaine de Bangala. Je n'ai jamais vu d'enfants aussi indomptables : une des dernières nuits ils ont tué et mangé quatre chèvres, des canards, des poules, sans compter le reste. Je les ai punis sévèrement, cependant, ils sont encore sortis la nuit dernière, ont volé et tué un mouton, trois chèvres deux canards et quantité de poules. Ce sont des voleurs incorrigibles et je ne sais vraiment pas ce que nous en pourrions faire.

Il y a des tribus où le vol est en honneur. Il faut avoir fait des exploits de Mandrin pour avoir le droit de se dire un homme.

Nous avons perdu ces jours derniers une pauvre femme – (la femme de l'un de nos charpentiers). Elle voulait revoir son village. En route à deux jours d'ici, elle a été tuée et dévorée par les Torumbu, (ce sont actuellement les paroissiens du P. Laurent). Ces braves gens ont besoin qu'on leur apprenne que le temps de se mettre les uns les autres à la marmite, est passé.

Les PP. Goerke et Laurent nous sont revenus l'un de Basoko, l'autre de Saint-Léopold, très contents de leurs débuts. Ils ont chacun plusieurs centaines de catéchumènes et ils sont repartis hier pour leurs postes respectifs pleins d'espérance [...]

XXXV. Lettre de Gabriel Grison à une bienfaitrice, Saint – Gabriel, 15 août 1901, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 6, mai 1902, p. 1-2.

[...] J'ai reçu votre carte du 12 mai, au sujet d'une somme versée par vous à la procure de cette mission dans l'intention de faire baptiser un noir sous le nom de Michel.

Je viens vous donner des nouvelles de votre protégé. Il s'appelle de son nom payen Poliopote, et il a été baptisé le 14 juin dernier, sous le nom de Michel comme vous l'avez désiré.

C'est un enfant de huit à neuf ans (supposez quinze à dix-sept en Europe pour vous le représenter exactement ; la plupart de nos enfants se marient vers douze au plus). Il est très intelligent et même nyampara, c'est-à-dire chef de section ; au moment où je vous écris ces lignes, il est occupé à recouvrir un grand hangar à sécher les briques et c'est ce bambin qui dirige le travail.

Ici, nous n'avons que des enfants, mais vous seriez absolument stupéfaite si vous les voyiez au travail. Ils font des briques, ils maçonnent, ils jardinent, mieux sans aucun doute qu'ils ne sauraient le faire plus tard, car avec l'âge les instincts du sauvage repousseront avec vigueur et il faudra longtemps, peut-être des siècles pour transformer complètement ces peuples, plongés, depuis quelle époque, Dieu seul le sait, dans la plus affreuse barbarie.

Michel Poliopote est de la tribu des Bangobango, (qui vivent au Sud de la province orientale de l'État), il a été victime d'une razzia faite par les Arabes sur sa tribu comme la plupart des enfants qui vivent à la mission.

Je voudrais pouvoir vous envoyer sa photographie et si l'occasion s'en présente, je le ferai. Je ne promets pas parce que (et c'est notre cas) les produits qui servent à la photographie arrivent ici très souvent en mauvais état.

Je vous remercie, Mademoiselle, de l'aumône que vous avez faite à cette mission, Dieu vous le rende, et conserve bon, comme il l'est maintenant, l'enfant que vous avez adopté. Il fera sa première communion très probablement le jour de Noël à la messe de minuit. Je lui recommanderai ce jour-là de penser à vous.

Agréez, Mademoiselle, avec l'hommage de ma reconnaissance, l'expression de mes sentiments respectueux [...]

XXXVI. Mettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 15 mars 1902, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 1, juillet 1902, p. 3.

[...] J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer. Le P. Keyser est mort hier vendredi, à 5 heures du soir, et nous venons de l'enterrer. Le bateau va passer et je vous donne en hâte la nouvelle. À plus tard les détails. Du moins, voici les principaux : Il a été très peu de temps malade ; il n'était pas bien samedi dernier, cependant il a encore confessé pendant deux heures. Dimanche, il avait la fièvre, mais une fièvre ordinaire comme celle que nous avons fréquemment.

Hier matin encore, il n'avait que 38°, ce qui n'est rien ; à 9 ½ h, 39° ; à 11 ½ h, 39° ½ ; à 2 h., 41 ½ . De suite, je lui donne les derniers sacrements, qu'il reçoit dans des dispositions admirables. Ému et pleurant, je me trompais ; il rectifiait lui-même et a

répondu à toutes les prières. Il a gardé sa connaissance jusqu'à 3 ½ heures, puis un moment d'agonie et une mort très calme.

Le P. Keyser était entièrement dévoué à son devoir, et c'est pour nous une perte cruelle.

[suite dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 3, novembre 1902, p. 7-10]

Notre vie est entre les mains de Dieu. Pensez à remplacer le P. Keyser, le plus tôt possible. Un autre frère, comme le bon frère Joseph, nous serait très utile. Je vous dis pas davantage, car c'est un jour de tracas et de presse.

Le P. Laurent, nous est arrivé juste pour assister aux derniers moments du pauvre P. Keyser. Le P. Goerke est dans l'Aruwimi.

Nous sommes en semaine sainte. Si en ce moment, votre bon ange vous transportait à l'église de Saint-Gabriel, je crois que vous seriez quelque peu étonné et agréablement surpris. En tout cas, sans la couleur noire des adorateurs qui sont devant le saint Sacrement, il faudrait faire un effort d'imagination pour vous figurer que vous êtes au milieu de l'Afrique équatoriale. Peut-être aussi, les nombreux bouquets de fleurs qui ornent l'autel où est le reposoir, vous diraient que vous n'êtes pas en Europe, au mois de mars.

Ce matin, nos enfants et les chrétiens des villages environnants, remplissaient notre église, et toute la journée, ils sont venus en adoration chacun à leur tour. C'est bien la grande semaine sainte des peuples chrétiens, recueillie, émouvante, avec ses lamentations, ses cérémonies extraordinaires et son atmosphère de prières et de recueillement. Nous allons chanter l'office des Ténèbres.

Je vous ai annoncé, l'autre jour, en quelques lignes rapides, la mort du P. Keyser. Il a été emporté en quelque sorte subitement à la suite d'une complication dont nous ne connaissons pas la cause. Il était malade depuis six jours, il est vrai, mais avec une fièvre ordinaire de 38° à 38 ½ °. Je voulais lui donner un vomitif. Si je l'avais fait, je l'aurais sauvé ; mais le médecin des Falls qui lui-même était malade ne l'a pas conseillé, et je l'ai écouté dans la crainte d'encourir la responsabilité des suites. Mais j'ai la persuasion que je l'aurais sauvé avec ce remède, comme cela m'est déjà arrivé avec un autre malade que le médecin avait abandonné. Le malheur est que nous n'avons pas vu la gravité de la situation. Le jour où le Père est mort, il avait, le matin, une petite fièvre de 38° qui en quelques heures a monté jusqu'à 42 sans arrêt, malgré la quinine, l'antipyrine et les autres remèdes que nous lui avons donnés.

Le Père était un peu agité et inquiet le matin. Dès que je lui eus révélé la gravité de la situation, il est devenu très calme. Il a reçu les sacrements avec toute la lucidité de son esprit, il a eu une demi heure de délire ou d'agonie, mais il est redevenu très calme. Nous le pensions sauvé ; toutefois, il mourut une heure après, sans plus avoir dit une seule parole.

Après lui avoir administré l'Extrême Onction je lui ai demandé s'il était bien tranquille.

- « Oh ! oui, m'a-t-il répondu. Je me sens mal, mais pour le reste, je suis tout à fait tranquille ».

Il est mort à 5 heures. J'ai de suite prévenu le P. Willibrord qui nous est arrivé le soir vers 9 heures. Le commandant Sandelin a apporté au nom de la station de Stanleyville, une magnifique couronne et nous avons fait l'enterrement le lendemain matin.

Sans avoir rien dit à nos enfants, ils ont récité ensemble, le soir, chez eux, le chapelet pour le Père ; et tous les jours je les ai entendu ajouter à leurs prières, une dizaine de chapelet, récitée au pied de leur lit avant de se coucher. C'est d'autant plus consolant que je n'ai rien demandé. Le lendemain de la mort, je leur ai seulement dit qu'il était bon de prier pour le Père.

Ce n'est pas un homme qu'il nous faut, c'est cinq ou six au moins. Je vous ai déjà dit qu'il faudrait un prêtre avec le P. Goerke, un autre avec le P. Laurent, un troisième avec le P. Willibrord, deux à Banalya et ici deux frères, ou au moins un – de toute nécessité.

Nous, prêtres, nous avons trop de travail. Nous avons autour de nous plus d'un millier de chrétiens qui fréquentent les sacrements, qu'il faut préparer à la sainte communion, qui ont de nombreuses palabres à régler tous les jours ; avec cela il faut faire des briques, aller chercher des pierres, construire. Nous allons commencer une grande maison pour nous – après, la chapelle des sœurs, une infirmerie, puis continuellement des maisons pour les nouveaux ménages. S'il faut mettre en valeur la propriété, il faut de toute nécessité que vous nous donniez un frère qui s'entende à la culture. Bon gré, mal gré, il nous est impossible de faire face à tout.

Tenez, j'ai commencé cette lettre jeudi – c'est aujourd'hui le mercredi de Pâques et s'il n'y a pas beaucoup d'ordre dans ce que j'écris, attribuez-le à une des distractions que me causent à chaque instant, les indigènes qui m'arrivent et qu'il faut écouter.

Le P. Philippe a déjà envoyé à un savant professeur des pièces d'entomologie, et des notices sur de vraies découvertes qu'il a faites. Mais le cher Père a bien de la besogne maintenant.

Daignez agréer, mon vénéré Père, l'humble hommage de mon affection filiale et de mon profond respect [...] ⁶⁷

XXXVII. Lettre du Père Gabriel aux élèves de l'École Apostolique de Saint - Clément, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 2, septembre 1902, p. 1-4.

[...] J'ai reçu une lettre du F. Raymond m'écrivant au nom des Enfants de Saint-Clément, je sais qu'il est à Lile, c'est pourquoi je vous adresse cette lettre.

Il est 9h1/2 du soir, le tonnerre gronde et la pluie tombe, mais pas une de ces pluies diluviennes comme nous en avons ici ; c'est un orage paisible et tranquille.

Tous les soirs, je suis très fatigué et j'ai du mal de faire même ma lecture spirituelle et ma petite étude d'Écriture sainte. Aujourd'hui ma tête n'en voulait pas. Alors

⁶⁷ La première partie de cette lettre est reproduite dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 1, juillet 1902, p. 3.

pour me secouer j'ai pris ma cithare et je me suis mis à faire l'essai d'un cantique que j'ai composé ces jours-ci. La musique m'a fait du bien et je suis si éveillé que je ne saurais plus dormir. Je profite du bon état de ma tête pour vous écrire en hâte ces quelques lignes.

Voulez-vous essayer mon cantique vous verrez combien le kiswahili est doux : prononcez u comme ou et de même w, mais cette dernière lettre forme avec celles qui suivent une seule syllabe, m' = mu.

Je vous donne seulement le refrain et sa traduction :

Mapendo na sifa kwa Jesu Mungou wetu
Hapa bulongoni, yulu mbinguni
Hukumu heshima kwa Jesu ndugu wetu
Hapa siku zote, yulu kwa milele.

Amour et gloire à Jésus notre Dieu
Ici-bas sur la terre, là-haut dans les cieux
Puissance et vénération à Jésus notre frère
Ici-bas tous les jours, là-haut pour l'éternité.

Je vais leur apprendre cela dimanche.

Le bon P. Mathias me dit que les enfants de St-Clément sont très nombreux cette année. Dieu en soit béni et restez tous fidèles au bon Maître quels soient les événements qui éclatent au-dessus de vos têtes. En ce moment, il y a en France un gros orage ; il passera comme tous les orages. Il faut se tenir bien uni à Jésus pour n'être emporté par l'ouragan. Quand vous serez plus âgés, si l'on vous chasse là-bas, vous viendrez ici : il y a de la place au grand soleil d'Afrique.

Que vous dirais-je ? à Saint-Gabriel, c'est tout comme à Saint-Clément : les jours se suivent et se ressemblent malgré le proverbe.

Pourtant ces jours derniers nous avons eu un accident. – Une femme de la mission a voulu revoir son village ; elle s'est mise en route, mais en chemin elle a été tuée et mangée par les Torumbu : j'ai pris des informations pour tâcher de prendre les coupables. J'ai fait avec le P. Willibrord un beau voyage dans l'Aruwimi. C'était la première fois que les missionnaires entraient dans ce pays et Dieu nous a donné la consolation d'y trouver de nombreux catéchumènes à qui des chrétiens que nous avons baptisés l'an dernier faisaient le catéchisme.

Nous avons célébré la sainte fête de Noël avec splendeur, cinq cents personnes assistaient à la messe de minuit où deux cents reçurent la sainte communion ; ils étaient venus de Saint-Jean, de Saint-Léon et de Sainte-Adèle. Messe en musique, chants délicieux, illuminations splendides, rien ne manquait.

Après la messe, j'ai donné aux enfants pour faire le réveillon un gros et vieux bouc qui a toute une histoire. C'est un bouc célèbre qui a dignement terminé sa carrière

cette nuit-là. Comme l'an passé, nous avons fait sous forme de loterie, une distribution de cadeaux à tous nos enfants, proportionnant les dons aux mérites.

Quelques pauvres femmes de Saint-Jean n'avaient pu communier, elles vinrent me trouver à 4 heures du matin, je leur célébrai la messe de l'aurore et je leur donnai la sainte Communion. – C'est fini, la tradition est établie et trois mois avant Noël, les enfants comptent les jours.

Nous avons baptisé cette année 455 personnes. À Saint-Adèle le catéchiste découragé s'était retiré : ses catéchumènes vinrent me trouver :

- Père, nous voulons le baptême, nous allons rester chez toi, jusqu'au moment où tu nous baptiseras.

J'objectai que chez eux ils ne travaillaient que très peu et qu'ici, je voulais que tout le monde travaillât.

- Nous travaillerons, nous ferons tout ce que tu voudras.

Et sur leur demande, je les mis aux briques. Nous les avons baptisés le jour de Noël.

Le Père Goerke est établi à Basoko, sur l'Aruwimi et le P. Laurent à Romée. On va construire au P. Willibrord une belle église. La nôtre est achevée, nous venons de la terminer. Il ne reste plus qu'à paver et à blanchir à l'intérieur. Il faudrait aussi faire des voûtes, mais c'est un travail si difficile que je n'ose pas encore l'entreprendre n'ayant pas sous la main ce qu'il faut, mais tôt ou tard nous en viendrons à bout.

Priez bien pour nous et que Notre-Seigneur vous conserve tous en son saint amour [...]

XXXVIII. Rapport présenté au Conseil de la Propagation de la Foi, par Gabriel Grison, en pirogue sur le Congo vers Saint-Gabriel-lez-Falls, 4 février 1902, dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 3, novembre 1902, p. 1-10.

[...] Permettez-moi de profiter des loisirs d'un voyage pour vous donner, comme la reconnaissance m'en impose le devoir, les nouvelles de notre mission. Je vous écris ces lignes installé devant une petite table fixée au milieu de ma pirogue. Ici, personne ne vient me déranger et bercé sur les flots bruns du Lukalaba [Lualaba], au chant de mes payeurs, au bruit cadencé des rames, je puis m'absorber dans mes pensées comme je l'entends.

Il y a bien là-bas quelques Lokele à la chevelure enduite d'ocre rouge et d'huile de palme qui relèvent les filets qu'ils ont tendus hier soir. Des marchands Bakusu soi-disant Arabes vont vendre leur riz dans les factoreries ou ailleurs. Je croise aussi des travailleurs qui se rendent aux îles du fleuve pour y surveiller leurs plantations ou leurs troupeaux et j'aperçois sur les rives des Nausicaas aux bras noirs qui lavent le linge en frappant sur des pierres ; mais ici personne ne vient m'ennuyer pour régler sa palabre, je n'ai rien à surveiller et je suis tout à mes loisirs. Il est huit heures du matin, une délicieuse fraîcheur et une brise légère règnent sur le fleuve, une brume diaphane voile d'une gaze blanche l'azur du ciel, mais elle ne tardera pas à disparaître aux feux du soleil, comme a disparu déjà l'épais brouillard qui couvrait tout à l'heure les eaux du fleuve.

Je vous ai écrit ma dernière lettre de Saint-Léopold. Une épreuve terrible, cause de nombreux ennuis, a mis en péril l'existence de ce poste ; mais bénie par Dieu dont la Providence sait tirer le bien du mal, renverser les obstacles et les transformer en éléments de succès, cette épreuve est devenue, comme vous allez le voir, une source de bénédictions.

Nous avons à Saint-Léopold en janvier et mars une quinzaine de baptêmes. Une de nos jeunes chrétiennes ayant refusé de se prêter à une infamie fut, pour ce fait et sur l'ordre du chef du village, battue et mise à la chaîne. Les chrétiens, indignés, prirent fait et cause pour la victime. De là, une violente palabre et une situation tendue qui nous a causé toutes sortes de tracas et d'ennuis. Les nécessités de la situation politique et le défaut de preuves juridiques ne me permirent pas de faire punir le coupable comme il le méritait, et une dizaine de chrétiens qui travaillaient sous ses ordres pour le compte de l'État demandèrent à se retirer, ce qui leur fut accordé. On les envoya à Banalya où, depuis longtemps déjà, nous avions le désir de fonder un centre de mission. C'est un poste qui est situé sur la rive gauche de l'Aruwimi à huit jours des Falls. Tout ceci se passa au mois d'avril.

En août, nous reçûmes la visite de Mgr Van Ronslé qui vint confirmer nos chrétiens. Il en confirma chez nous quatre cents et me donna l'autorisation d'aller confirmer ceux qui étaient trop éloignés. Accompagné du P. Willibrord de Stanleyville, je me mis en route pour Banalya. C'était la première fois que les missionnaires pénétraient dans l'Aruwimi. Les consolations ineffables que nous avons éprouvées en ce merveilleux voyage nous en ont fait oublier les fatigues et les dangers, - je dis dangers, car sans compter ceux auxquels est exposé le voyageur au milieu des rapides violents de la Lindi, nous avons failli passer par la marmite. J'ai raconté notre voyage ailleurs, je n'entre dans aucun détail ne touchant qu'aux sommets des choses.

Nous avons remonté tantôt en pirogue, tantôt à pied, quand les rapides étaient trop dangereux, la rivière torrentueuse de la Lindi. Depuis son embouchure jusqu'à Gwania cette partie de la rivière est connue seulement depuis trois ans. Je crois que M. de Ghillage est le premier blanc qui l'ait parcourue. Arrivés à Gwania, nous nous sommes engagés dans la forêt de l'Aruwimi, sombre, sauvage et marécageuse, où il faut faire de la gymnastique dans la boue sous le dôme des grands et beaux arbres qui la remplissent.

Nous ne savions pas au juste ce qui se passait à Banalya, nous avons entendu dire seulement que nos chrétiens s'y soutenaient très bien, et qu'ils avaient gagné plusieurs catéchumènes.

Ces braves gens apprirent notre arrivée quand nous n'étions plus qu'à une heure et demie de Banalya. Juste au milieu d'un marais nous les vîmes arriver à notre rencontre comme une trombe, riant, chantant, nous prenant par les mains, par les bras et se jetant dans la boue pour nous demander notre bénédiction, et c'est au milieu d'une foule ivre de joie que nous entrâmes à Banalya.

Parmi les jeunes gens qui étaient venus de Saint-Léopold, deux avaient appris à lire de mon petit catéchiste qui, pourtant, n'était pas très fort lui-même, Antonio Bulafia et Joseph Fataky. Dès leur arrivée, les chrétiens se réunirent matin et soir pour faire la prière en commun. Peu à peu, d'autres se joignirent à eux, et Antonio se mit à leur apprendre le catéchisme. La Providence voulut que Joseph Fataky fut envoyé à Yambuya avec quatre autres chrétiens. Ce qui s'était passé à Banalya recommença à Yambuya et avec le même succès. C'est ainsi que le bon Dieu faisait notre ouvrage à notre insu et nous donnait deux grands postes dans l'Aruwimi – ou plutôt trois, car nous avons eu, quelques jours plus tard, la même surprise à Basoko .

À la nouvelle de ce qui se passait à Yambuya, nous prîmes la résolution de descendre l'Aruwimi, et de retourner chez nous par Basoko afin de visiter tous nos catéchumènes. Nous en avons inscrit 150 à Banalya, 80 à Yambuya et nous en avons trouvé près de 200 à Basoko, où une jeune femme, baptisée l'an dernier à la mission, ne sachant pas lire, faisait du moins réciter les prières tous les jours, matin et soir. Bref, nous sommes rentrés stupéfaits des merveilles que la grâce du bon Dieu opérait au milieu de ces pauvres gens.

Depuis, et sur le désir de Mgr. Van Ronslé, j'ai envoyé un missionnaire, le P. Melchior, à Basoko et un autre, le P. Laurent, à Saint-Léopold, pour y remettre les choses en ordre.

Outre ces trois postes de l'Aruwimi, nous en avons cette année créé trois autres : deux en aval de notre mission sur la rive gauche du Congo chez les Bakumu, Saint-Vincent et Saint-Edmond et un autre à Ponthierville et les Falls près de la seconde chute à Bamia Lukula où il y a déjà une trentaine de chrétiens. Cela nous fait maintenant 13 postes en tout.

Le saint jour de Noël, nous avons baptisé les premiers catéchumènes de Sainte-Adèle. Leur catéchiste découragé nous était revenu à la mission. Ses catéchumènes les plus fervents l'y suivirent et vinrent me trouver :

- « Père, me dirent-ils, notre catéchiste nous a abandonnés, mais nous, nous voulons le baptême, nous allons demeurer chez toi jusqu'au jour où tu pourras nous baptiser. »

Deux ou trois jours plus tard, le chef du village vint les rechercher au nom de leurs parents, mais ils tinrent ferme et se mirent à travailler avec nos enfants et le jour de Noël ils reçurent le baptême. Ils retournèrent aussitôt chez eux avec leur catéchiste et depuis ils nous arrivent tous les samedis soir pour passer le dimanche avec nous.

Nous avons baptisé cette année, du 1^{er} janvier au 31 décembre, 455 personnes. À Saint-Gabriel, nos enfants nous donnent de grandes consolations ou de gros ennuis, suivant qu'ils sont sous l'influence de la grâce ou d'une nature sauvage et maudite.

On nous a envoyé, je ne sais pourquoi, car il y a des missions dans leur pays, une trentaine d'enfants, venant des environs de Bangala, je n'ai jamais rencontré d'enfants aussi indomptables. Une de ces dernières nuits, ils ont volé et tué des chèvres, des poules et des canards. Tous attachés par punition à une chaîne commune, ils sortaient la nuit suivante et volaient dans un village voisin un mouton,

trois chèvres, des canards et des poules en quantité. De pareils garnements sont une grosse charge, ils volent tous les jours, nous ne savons qu'en faire.

Par contre, les enfants du Haut-Congo sont bons et ont de suite l'instinct des coutumes chrétiennes. C'est ainsi que beaucoup, sans qu'on le leur ait jamais dit, demandent la bénédiction avant d'aller se coucher, qu'ils se confessent fréquemment et viennent au moindre doute nous demander si telle ou telle coutume indigène, qu'ils ont prise dans leur village, n'est pas un péché. Dans le même ordre d'idées, ils regardent comme une double faute le fait de se disputer ou de se battre le dimanche, considèrent comme leurs parents ceux qui reçoivent le même nom au baptême et s'exagèrent un peu la responsabilité et les droits ou les devoirs des parrains ou des marraines. Leurs conversations tombent très souvent sur nos enseignements. Hier, nos scieurs en long et nos charpentiers vinrent me trouver. Il s'agissait de savoir si Notre Seigneur avait fait des planches, ce que prétendaient les premiers, ou s'il avait été seulement charpentier, ce que voulaient les seconds. Je les mis d'accord en leur disant qu'il avait probablement fait l'un et l'autre travail. Un autre jour, nos petits maçons discutaient la question de savoir s'ils ressusciteraient, au jugement dernier, noirs ou blancs. Je dus leur avouer que je n'en savais rien du moins qu'ils seraient beaux comme des anges qu'ils voulaient rester les amis du bon Dieu.

En règle générale, nous sommes contents de nos chrétiens adultes de Stanleyville, de Saint-Léon et de Saint-Jean ; mais nous devons intervenir assez souvent pour maintenir la paix dans les ménages. Ici, à Saint-Gabriel, nous remarquons que, lorsque les enfants deviennent grands, les instincts sauvages ont une tendance à reparaître.

D'ailleurs, nous n'avons pas d'illusions sur l'avenir. Nous avons vu ailleurs des populations noires, chrétiennes déjà depuis plusieurs siècles : c'étaient toujours les fils de Cham. Eux seuls, ou à peu près, ont pratiqué l'anthropophagie – ce qui me fait souvenir qu'il y a quelques semaines, la femme d'un de nos ouvriers a été victime de cette horrible coutume. Ayant voulu revoir son village, elle a été tuée et mangée à deux jours d'ici par les Torumbu.

Nous venons d'achever notre église ; elle est grande et aussi belle que nous l'avons pu faire, nous avons commencé par les piliers et par le toit pour l'utiliser le plus vite possible et travailler à l'ombre. Ci-joint la reproduction d'une photographie prise le jour où nous l'avons inaugurée, alors les murs sortaient seulement de terre, aujourd'hui elle est achevée. Il ne reste plus que les voûtes à construire ; mais c'est un travail que nous devons remettre à plus tard. Voici une autre gravure représentant notre première maison en briques. L'église de Stanley-Falls est en construction et, si je ne me trompe, également celle de Basoko.

Voilà, Messieurs, à grands traits le bilan de l'année, je vous suis infiniment reconnaissant de l'appui généreux que vous avez prêté à cette mission, et je recommande à votre bienveillance les populations qui nous entourent. Vous avez pu voir par ces quelques lignes qu'elles la méritent, la moisson est mûre.

Daignez agréer, Messieurs, avec l'hommage de ma vive reconnaissance, l'expression de mes sentiments respectueux [...]

XXXIX. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint-Gabriel, 13 juin 1902, dans : *Le Sacré-Coeur au centre de l'Afrique*, n° 4, janvier 1903, p. 1-2.

[...] Veuillez excuser la forme de ce papier à lettre, je n'en ai pas d'autre. J'ai reçu hier votre bonne lettre de fin mars ; je vous ai envoyé une petite carte ces jours-ci. Je suis très paresseux pour écrire, ma tête n'en veut plus et j'ai horreur du papier à lettre. Pourtant, il faut ce qu'il faut.

Je suis en bonne santé, mais, à cause de mon estomac, très fatigué. En ce moment, nous faisons une grande maison, dix chambres, et nous allons essayer un système de tuiles ; nos toits nous causent de vrais cauchemars à cause des ouragans et des tornades ; jusqu'ici, nous avons essayé divers systèmes, mais aucun n'est bon ; cependant je crois que cette fois nous réussirons.

Si vous aviez été ici le jour de la Fête-Dieu, je crois que maman aurait pleuré de joie. À la sainte messe, trois à quatre cents communions. Les Soeurs avaient habillé de beaux petits chérubins noirs avec des robes blanches, des ceintures bleues, des couronnes de roses, et les avaient placés sur les marches de l'autel ; ils jetaient des fleurs à Notre-Seigneur qui devait sans doute leur sourire. Parmi eux deux charmants petits enfants, prémisses de Saint-Vincent (nom d'un village que j'ai baptisé ainsi en l'honneur du R.P. Jeanroy), Joseph et Maria, beaux comme des anges. Et quelle splendide procession le jour de la fête du Sacré-Coeur : chemins semés de verdure, guirlandes, beaux reposoirs, beaux cantiques en kiswahili, trente à quarante bannières, une légion d'enfants couronnés de fleurs, une Fête-Dieu des temps antiques au centre du continent noir. C'était délicieux et splendide.

Avez-vous reçu les belles photographies que je vous ai envoyées ?

En ce moment, nous allons tous bien, mais ici l'on n'est jamais sûr du lendemain. Dernièrement, un officier du génie passait chez nous se rendant à Lomami pour y chercher la voie d'un chemin de fer qui partirait de Romée pour se diriger sur Ponthierville ; il est mort dans la brousse après une fièvre de quarante-huit heures, et voilà le troisième ou le quatrième que nous voyons disparaître de la sorte depuis le 1^{er} janvier.

Je souhaite que ce billet vous trouve en bonne santé et contents. Au revoir mes chers parents, je vous embrasse de tout cœur [...]

XL. Lettre de Gabriel Grison au Père Alphonse, Saint-Gabriel, s.d., dans : *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n° 4, janvier 1903, p. 3-5.

[...] Vous vous demandez peut-être si je suis encore de ce monde. Hélas oui ; et veuillez simplement m'excuser, moitié négligence, moitié fatigue, le peu d'envie que j'ai d'écrire quand je suis aux prises avec de trop nombreuses difficultés, en voilà assez pour vous expliquer mon trop long silence.

Je vous écris ces lignes par un temps gris qui n'a rien de la couleur locale du pays, sous ma « baraza », je ne sais comment dire en français, car, chez nous, le climat ne permet pas de semblables constructions. Il y a bien les kiosques, mais ce n'est pas encore cela. En avant de ma chambre, j'en ai une seconde fermée de trois côtés seulement par des colonnes, ce qui me permet, tout en restant chez moi, de jouir de cette belle campagne et de surveiller mes petits ouvriers qui travaillent dans les environs. Je vois d'ici le fleuve qui roule ses flots bruns, en apparence paisibles et tranquilles, en réalité emportés par un courant violent et rapide. En deçà, tout autour, nos caféiers, nos orangers, nos manguiers, nos palmiers, nos arbres à pain, qui poussent vigoureusement et commencent à nous récompenser de la peine que nous avons prise à les planter.

Je suis en bonne santé, bien que toujours souffrant et fatigué. Le P. Goerke lutte avec énergie, et non sans avantage contre le climat et je crois qu'il finira par dominer la situation.

Le P. Laurent, dont la santé n'avait subi aucun accroc jusqu'ici, vient d'être gravement malade.

Nous rayonnons dans les villages environnants où nous avons envoyé des catéchistes. Je tâche d'aller toutes semaines ou tous les quinze jours, selon mes loisirs, faire le catéchisme dans ces villages. Nous avons ainsi une douzaine de stations secondaires.

Ces jours passés, j'étais chez un chef nommé Saloum et j'expliquai à ses gens ce qu'était le mariage chrétien : un homme, une femme, et jusqu'à la mort :

- « Ça, me dit-il, c'est trop dur ».
- « Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas moi qui ai établi cette loi, le Bon Dieu l'a faite pour tous les hommes et il sera encore plus dur d'aller servir de bois à brûler au diable pendant toute l'éternité. »

D'ailleurs, les Juifs faisaient la même réflexion à Notre Seigneur.

Aussi, avons-nous continuellement à intervenir pour rétablir la paix dans les ménages. Et cela devient parfois si obsédant qu'on perd patience et qu'on envoie les plaignants aux calendes grecques.

Les enfants sont, en règle générale, bons et très aimables, mais avec l'âge reparaissent parfois les instincts du sauvage.

Dans les villages indigènes (par opposition aux postes et villages formés par des noirs venus de tous les côtés à la suite des blancs), les femmes consentent difficilement à se faire instruire. Ce sont elles pourtant qui y sont les plus intéressées. Là, elles craignent qu'on les enlève pour les conduire au loin ; ici, elles disent que le catéchisme les ferait mourir ; ailleurs, que celles qui le suivent sont exposées à toutes sortes d'accidents. C'est évidemment satanique.

Les Bakumu me disaient l'autre jour : « Pour ce qui est du diable, nous y croyons ; nous l'avons souvent vu dans nos forêts. » C'est peut-être vrai.

Je commence à connaître quelque chose de la théologie des noirs ; j'en ai interrogé un certain nombre de diverses tribus. Presque tous (Mambetu, Mambuta, Bakumu,

Bakusu, Monguelima, Lomami) croient à l'immortalité de l'âme. Après la mort, l'âme devient diable (Mambetu, Monguelima), ou va séjourner chez lui.

Les Mobali et les Urumbi (peuples qui, à en juger par les enfants que nous avons ici, sont très abrutis) nient l'existence de l'âme. Les derniers n'ont pas même de mot pour exprimer la divinité, ou plutôt, pour eux, Dieu et le diable c'est tout un. Ils appellent le diable « Kundji » ; les uns le regardent comme favorable, les autres comme ennemi.

Ce nom de Kundji est le nom de Dieu chez les Monguelma – du vrai Dieu qui a fait les hommes. Cette tribu, ainsi que celle des Bakusu, croit en un Dieu personnel et unique (chez les Bakusu Dieu s'appelle « Vité ») et on retrouve chez elle quelque croyance à la métempsicose.

Mais aucun culte, aucune prière, si ce n'est quelques pratiques de fétichisme et quelques coutumes en l'honneur des morts, ou plutôt pour se préserver de leur funeste influence.

Il faudrait étudier chaque tribu en particulier, faire une étude comparée. Ceux qui viendront après nous pourront se livrer à ces travaux très intéressants. Pour nous, nous sommes des pierres de fondation, et nous préparons le sol pour les autres. Nous n'avons pas assez de loisirs au milieu des travaux qui nous absorbent pour poursuivre un travail d'études suivies.

J'ai laissé mon pauvre journal depuis longtemps et j'ai la tête vide. J'ai tout simplement voulu vous dire que, malgré ce long silence, je ne vous oublie pas ; je pense même souvent à vous. Mais maintenant, j'ai en horreur le papier à lettre.

Mes hommages et mes meilleurs souvenirs à nos Pères et surtout au bon P. Blancal. Son crucifix est là sur ma table pour me rappeler son aimable souvenir.

Daignez agréer, cher et vénéré Père Alphonse, l'hommage de mes sentiments affectueux et respectueux [...]

XLI. Lettre de Gabriel Grison à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 16 août 1902, dans : *Le Sacré-Coeur au centre de l'Afrique*, n° 5, mars 1903, p. 1-2.

[...] J'ai sous les yeux votre aimable lettre du 20 mai, merci : Ici tout va bien. Nous avons eu la fièvre, le F. Joseph et moi, mais c'est fini.

Hier, fête de l'Assomption, nous avons fait quelques baptêmes, dix-sept, et j'ai distribué la sainte communion à 300 personnes au moins.

Notre église se prête au décor et c'était splendide. Les soeurs ont fait de magnifiques tapis. Nous avons remplacé les voûtes à faire plus tard quand nous serons moins pressés, par des dômes en étoffe rouge. C'est beau, mais le plus bel ornement ce sont les fidèles qui remplissent l'église, et cet ornement-là, nous l'avons ; bientôt notre église sera trop petite.

Pour votre consolation, voici le bilan de l'année, du 1^{er} juillet 1901 au 1^{er} juillet 1902, pour toute l'étendue de notre mission :

Baptêmes	613
Familles chrétiennes	163

Catéchumènes

2155

Chrétiens en vie dans nos postes

1023

Il y en a beaucoup d'autres, mais ils sont partis pour d'autres provinces.
J'attends du renfort pour fonder le poste de Banalya et doubler les autres.
Bénissez vos enfants dévoués [...]

XLII. Lettre de Gabriel Grison à Madame la Comtesse Maria Térésia Ledochowski, s.l., s.d., dans: *Le Sacré-Cœur au centre de l'Afrique*, n°6, mai 1903, p. 5-7.

Nous avons eu ces derniers temps la profonde douleur d'apprendre la mort de votre vénéré et saint oncle, le Cardinal Ledochowski⁶⁸.

C'était notre chef, un vaillant chef consacré par les chaînes qu'il a portées pour notre Seigneur. À nos yeux, cette persécution l'entourait d'une auréole belle et brillante, plus encore peut-être que l'éminente et haute dignité dont l'avait revêtu le saint Pontife Pie IX. C'est une perte cruelle pour l'Église. Dès que nous avons appris cette douloureuse nouvelle nous avons tous célébré la Sainte Messe pour le Cardinal.

Que le Dieu Tout-Puissant répande ses consolations à profusion dans votre âme et vous donne la douce récompense promise aux miséricordieux.

Cette mission a contracté vis-à-vis de vous, une grande dette de reconnaissance. Chaque année, grâce à vous et à vos nobles associées, nous avons pu célébrer la fête de Noël, ici au milieu de ces forêts sauvages, avec une splendeur que pourraient nous envier nombre de paroisses européennes.

Naguère encore, nous avons reçu de vous mille belles et bonnes choses, qui nous permettent de continuer la tradition déjà si vivante de notre grande fête. De fait, Noël est bien la fête de cette mission. C'est en ce jour, il y a cinq ans, que j'ai eu le bonheur de célébrer ici pour la première fois et prendre, au nom de Notre Seigneur, possession du pays. Alors il n'y avait pas un seul chrétien dans toute la région. Aujourd'hui nous avons construit une grande église qui demain sera trop petite ; nous avons rayonné dans tous les environs et même déjà à de grandes distances.

Nous avons commencé à créer autour de nos solennités chrétiennes ces traditions antiques qui, là-bas, les environnent comme d'une atmosphère toute parfumée de foi et de joie délicieuse.

Le Saint jour de Noël nous donnons à nos enfants tous les cadeaux que vous daignez nous envoyer ; aussi ces pauvres petits rêvent longtemps de la grande fête et comptent les jours cinq mois d'avance. Ce matin encore une petite fille me demandait quand donc on célébrerait le jour de Jésus. Je voudrais que vous fussiez

⁶⁸ B. Stasiewski, art. Ledóchowski Muscyslaw Halka (1822 -22 juillet 1902), dans: *New Catholic Encyclopedia*, 2ième édition, t. VIII, p. 444. Il a été Préfet de la Congrégation de la Propaganda Fide de 1892 à 1902: P. Molinari, art. Ledóchowska Maria-Térésia (1863-1922), dans: *New Catholic Encyclopedia*, 2ième édition, t. VIII, p. 443. Elle est la fondatrice de la Société Saint-Pierre Claver.

ici ce jour-là ; vos yeux se mouilleraient de larmes de joie et vous goûteriez le bonheur de faire du bien et des heureux.

Merci à vous, Comtesse, et aux nobles dames qui partagent votre apostolat. Daignez agréer avec l'expression de nos vives condoléances, l'hommage de mes sentiments de reconnaissance et de profond respect.

XLIII. Mgr Gabriel Grison, art. "Notes ethnographiques congolaises, dans: *La Belgique Coloniale*, n° 11, dimanche 15 mars 1903, p. 124-126.

J'ai recherché quelles langues parlaient les enfants de la mission de Stanleyville. Ils sont de vingt-cinq races différentes ! En voici dix-neuf échantillons. [Voir annexe I.] Les Arabes ont imposé à toutes ces populations la connaissance du kiswahili, et ainsi ils ont permis aux missionnaires, sans le vouloir, de faire connaître facilement l'Évangile et d'être compris de tous. Où en serions-nous, si nous devions apprendre dix-neuf langues pour parler à nos noirs ? Imposer le français serait long et difficile. L'invasion arabe a été un fléau dévastateur pour nos malheureuses populations, mais la sagesse toute puissante de Dieu a fait tourner le mal au bien et nous voyons ici une magnifique application de la grande loi qui régit les destinées du monde : à savoir que tous les événements qui remplissent l'histoire, celle des temps antiques comme celle des temps modernes, se rapportent directement ou indirectement au règne du Christ.

Ces langues, qui semblent si différentes, doivent cependant avoir une origine commune, comme l'indiquent, dans le tableau précédent, les mots, *pluie, dents, enfant, père*, qui, bien qu'avec des variantes sensibles dans les différentes tribus, sont à peu près partout les mêmes. Il y aurait là aussi une indication précieuse pour commencer à reconstituer l'histoire des tribus, si l'on pouvait tirer quelque chose de ces gens ignorants ou trop réservés qui ne savent rien de leur passé ou qui se refusent à toute explication. Ainsi les Mobali, les Monguelima et les Bakumu, bien qu'ils occupent géographiquement des régions très différentes, semblent avoir une commune origine, comme l'indiquent les mots *odu, lulu, dudu* (terre), *koba, toba, luba* (ciel) et beaucoup d'autres. De même les Balumbi et les Mabilu, qui d'ailleurs vivent les uns à côté des autres sur les rives de la Nepoko, les Wagenia et les Wasongola (les Wagenia ont eu certainement des rapports avec les Babuya qui vivent pourtant dans une région très éloignée de la leur), les Bakusu et les Tapoke, les Malela et la Baluba. Ces divers groupes ont des rapports de langage frappants, surtout les Mabilu et les Balumbi.

J'ai recherché, en interrogeant nos enfants, quelles sont les coutumes et les croyances de ces différents peuples. D'abord, il est assez difficile d'obtenir les renseignements qu'on désire, les noirs étant très réservés sur ce sujet ; j'ai cependant entendu des choses très curieuses, grâce à la confiance qu'ont en nous les enfants de la mission et, ailleurs, les nouveaux chrétiens.

Tous les noirs qui nous entourent sont monothéistes, et, oserai-je-dire, connaissent le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Ils sont certainement, relativement au

dogme, au-dessus des peuples de Rome, d'Athènes et d'Égypte, qui adoraient de vaines statues, des dieux personnifiant tous les vices, voire même les animaux et les légumes de leur jardin ; relativement à la morale, ils méritent le reproche de saint Paul aux peuples antiques : S'ils connaissent le vrai Dieu, ils ne l'adorent pas, ils adorent ce qu'ils craignent, et ce qu'ils craignent surtout c'est le diable qu'ils appellent mauvais esprit ; aussi presque partout dans les tribus, si l'on y fait des sacrifices, c'est au mauvais esprit qu'ils sont offerts – ou aux morts. Partout on croit à l'immortalité de l'âme et dans de nombreux endroits à la métempsycose.

Voici ce que m'ont dit les Bakumu, nos voisins. (Les Bakumu sont ici des étrangers ; quand on leur demande d'où ils viennent, ils montrent l'est et les Monguelima qui doivent avoir avec eux, comme je l'ai fait, des rapports d'origine, ajoutent qu'ils sont partis du pays des grandes eaux. Est-ce la région des lacs, ou l'océan, ou la mer Rouge ? Le langage des Bakumu n'a presque aucun rapport ni avec celui des Wagenia, ni avec celui des Lokele, leurs voisins en amont ou en aval du fleuve.) Voici donc ce qu'ils m'ont dit : Dieu est unique, son nom est Mukongo, c'est lui qui a fait tout ce que nous voyons ; il a créé d'abord un homme et une femme et ceux-ci ont engendré tous les autres. Le premier homme s'appelle Ntôambo (o très long) et la première femme Neabe Ntôambe veut dire un autre homme, Neabe signifie je suis ici, me voici.

Dieu leur a donné un champ immense, un vase de terre, leur a commandé de faire une maison et leur a appris ce qu'ils devaient manger. Les Monguelima ajoutent que ces deux premiers hommes ont fait la guerre à Dieu et les Mobali disent des choses plus étranges et plus curieuses, mais je parlerai d'eux plus tard.⁶⁹ Il y a deux diables ; le premier s'appelle Kiti et l'autre Chombu ; ils courent les bois la nuit pour frapper les hommes qu'ils rencontrent. Quand un homme meurt, s'il est un grand chef, il devient léopard, sinon il se transforme en un animal moins noble, beaucoup en souris. (Ce qui ne les empêche pas de m'ennuyer pour avoir des chats.)

Les Bakumu ont la circoncision ; l'époque de la puberté est célébrée, pour les hommes et pour les femmes, par une sorte de retraite durant laquelle ils restent dans les bois. Les hommes y sont circoncis et n'en sortent que lorsqu'ils sont complètement guéris ; j'ignore ce qui se passe pour les femmes ; je sais seulement qu'elles restent ensemble retirées pendant deux ou trois mois, se soumettant à certaines cérémonies.

Les Bakumu sont assez superstitieux ; j'ai vu un chef de village renoncer à un voyage commencé parce qu'il avait rencontré un hibou ; ils se croient le pouvoir de faire la pluie et le beau temps. Pour faire fuir les orages, on répand de la cendre dans

⁶⁹ Les Mobali disent que Dieu (Nabundji), habitant les cieux, veut que tous les hommes soient égaux ; qu'ils ne fassent pas d'esclaves ; il a dit aux hommes : C'est moi qui vous a faite, moi, sans mains, sans pieds, sans corps. Un jour il reviendra ; alors tous les hommes mourront et ils iront avec lui au ciel.

toute la maison, et l'on place en terre un petit morceau de bois sur lequel on met du poivre rouge [...]

XLIV. Lettre de Gabriel Grison au Comité directeur de l'Oeuvre des Missions Catholiques au Congo, Saint - Gabriel, 13 avril 1905, dans : *Le Mouvement des Missions Catholiques au Congo*, n° 6, juin 1905, p. 178-179.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 8 février dernier où vous avez l'obligeance de m'apprendre que l'Oeuvre des Missions Catholiques au Congo a daigné nous donner la somme de 2.000 francs pour une « ferme-chapelle » sous le nom de Louvain-Notre-Dame.

Je vous remercie, Messieurs, de cette agréable et bonne nouvelle et j'adresse à votre Comité directeur l'expression de ma vive et profonde reconnaissance.

Je donne le nom de Louvain-Notre-Dame à notre poste de Panga sur l'Aruwimi, auprès de la chute de ce nom.

Panga est un beau poste fondé, il y aura bientôt dix ans, par M. le capitaine Natran [Nahan], le premier, je crois, qui ait remonté l'Aruwimi dans ces parages après Stanley. C'est un endroit magnifique d'où l'on domine un panorama de toute beauté : une campagne cultivée en avant du poste ; la chute elle-même ; puis, au delà, sur l'autre rive, une belle colline boisée qui s'élève en amphithéâtre auprès de la rivière.

La chute de Panga est formée par trois formidables escaliers où les eaux de l'Aruwimi s'engouffrent avec violence, jetant des tourbillons d'écume au milieu des blocs de gneiss, de quartz et de grès rose ou violet qui émergent.

J'ai passé deux fois déjà à Panga, et chaque fois, le matin surtout, ce spectacle me ravissait, quand les premiers rayons du soleil déchirent la gaze légère qui enveloppe la chute et se reflètent sur les facettes brillantes des vagues ou dans les perles des tourbillons. Cela vous donne un paysage de rêve. Voilà Louvain-Notre-Dame.

Je suis allé là-bas il y a deux ans et j'y ai célébré la sainte messe pour la première fois le 24 mai 1903. C'était aussi la première fois qu'un prêtre entrait dans ce pays.

J'y suis resté trois jours et j'y ai inscrit comme catéchumènes presque tous les gens du poste, près de quatre-vingts personnes. Depuis nous avons créé à Banalya un grand centre qui a Pangu dans son rayon. Les Pères de Banalya y vont tous les mois ou toutes les six semaines. Nous y avons une maison et une chapelle.

J'irai là-bas en juillet et je vous écrirai de Louvain-Notre-Dame des détails plus précis.

Permettez-moi un mot au sujet de ce terme « ferme-chapelle », car je tiens à être très loyal, attendu qu'il s'agit de secours d'argent. Je ne sais pas au juste pourquoi l'on donne à nos postes le nom de fermes-chapelles, car l'idée de ferme suppose l'agriculture, et dans les circonstances présentes, l'agriculture enseignée. Cela nous ne l'avons pas. Nous avons des catéchuménats, des chrétientés, mais pas autre chose. Nous allons visiter un poste de l'État ou un village indigène, nous y

inscrivons un certain nombre de catéchumènes, nous leur donnons un catéchiste, nous essayons d'y avoir une chapelle et une maison pour le missionnaire de passage, mais c'est tout.

Évidemment, nous prêchons le travail aux Noirs, car l'une des plus grandes plaies morales de la population, c'est la haine instinctive et violente de tout travail : mais nous ne joignons pas à nos postes une école d'agriculture. Ce qui d'ailleurs n'est pas nécessaire, car les Noirs de la province orientale, quand ils veulent travailler, savent très bien cultiver leurs champs.

Je tenais à vous dire ce qui précède pour éviter toute équivoque.

Daignez agréer, Messieurs, avec l'expression de ma profonde reconnaissance, l'hommage de mes sentiments respectueux [...]

XLV. Gabriel Grison, « En tournée apostolique » Avakubi, 22 juin 1905, dans : *Le Règne du Sacré – Cœur*, janvier 1906, p. 3-7 ; février 1906, p. 19-21 ; mars 1906, p. 34-38 ; avril 1906, p. 49-51 ; mai 1906, p. 65-67 ; juin 1906, p. 81-86 ; juillet 1906, p. 97-98.

Depuis mon retour d'Europe, je ne fais que voyager. Je suis arrivé ici il y a dix jours, venant de Stanleyville, après une marche de trois semaines à travers la forêt équatoriale ; je vais descendre l'Aruwimi jusqu'à son embouchure à Basoko où j'attendrai un vapeur pour remonter à Falls. Mon journal de voyage et la statistique que j'y joins vous feront connaître l'état actuel de la plupart de nos missions.

Si nous n'avions pas eu le malheur de perdre cette année huit missionnaires sur vingt-un (trois morts et cinq repartis malades, et j'en ai laissé deux gravement atteints à Saint – Gabriel et Romée) j'aurais continué mon voyage jusqu'au lac Albert – Édouard pour préparer des fondations futures à Béni et à Irumu. Mais la Providence en nous privant de notre personnel, nous indique pour le moment un temps d'arrêt. Je commence cette lettre, assis sur un arbre tombé au milieu des plantations qui entourent déjà notre mission naissante d'Avakubi. Cette dernière station est la capitale d'un immense territoire que nous appelons ici zone de l'Ituri, du nom de la rivière torrentueuse qui la traverse. Ce pays s'étend immédiatement au Nord de l'Équateur du 27°30 au 31 de longitude Est jusqu'au lac Albert – Édouard. Autour de moi, la grande forêt vierge ferme complètement l'horizon, excepté à l'ouest où une trouée laisse apercevoir là-bas, près de la rive, les toits gris des habitations d'Avakubi. Il est cinq heures du soir ; le soleil descend rapidement vers le sommet des grands arbres et la lumière commence à prendre cette teinte d'or et pourpre qui, sous ces beaux cieux, fait le charme de tous les soirs ; les grillons préludent au milieu des mousses à leurs chansons nocturnes, les perroquets jasant au sommet des arbres, la fraîcheur descend et l'heure est délicieuse ; mais, comme ici-bas, les choses ont toujours un vilain côté, les maringoins commencent à mordre très fort.

Voici mon journal.

Samedi 20 mai :

J'abandonne à regret les nombreux travaux de la mission dont j'avais pu m'occuper pendant trois semaines ; je fais mon testament dans le cas où je ne reviendrais pas et j'achève mes préparatifs. Vraiment, nous autres blancs, nous avons trop de besoins. Un noir entreprend sans hésiter un long voyage, n'emportant avec lui que le pagne qui le couvre : il saura toujours se tirer d'embarras. À nous, il nous faut lit, table, chaise, pharmacie, cuisine, vivres, chapelle, livres, articles de bureau, sans compter un formidable porte-monnaie renfermant pièces d'étoffes, touques de sel, morceaux de fer, verroteries et n'oubliez rien, pas même un peloton de fil ou une bougie, vous auriez lieu en cours de route de regretter votre imprévoyance.

Je fais mettre en pirogue tous ces impédiments et je pars, vers deux heures de l'après-midi, à Stanleyville où je prendrai mes porteurs.

Dimanche 21 mai :

Je suis arrivé hier à quatre heures ; j'ai rejoint de suite le Père Slangen à l'église où il confessait. Fort heureusement, je suis venu à temps pour l'aider, car nous sommes restés tous les deux au confessionnal jusqu'à 9 heures du soir, sans arrêt. Ce matin, j'ai confirmé 205 personnes et le soir, le Père a baptisé 45 catéchumènes.

Toutes ces braves gens m'entourent et me promettent de réciter le chapelet pour que le Bon Dieu m'accorde un heureux voyage. Confirmés et baptisés sont tous en blanc et beaux comme des anges.

Lundi 22 [mai] :

Au village de Mabruki. Mes porteurs étaient prêts ce matin à 10 heures. Obligé de faire une visite, je leur recommande de m'attendre ; je constate à mon retour qu'ils sont partis, emportant quatre ballots d'étoffe et une caisse qui ne m'appartient pas et que je dois renvoyer aux Falls, en arrivant à l'étape.

C'est fait, mes colis sont placés en ordre et comme ce sera à recommencer tous les jours, je donne la distribution du travail. Permettez-moi d'abord de vous présenter mon personnel.

Voici Yoanny Makutubu, soldat licencié, père de famille, habitant du village de Saint-Jean, mais Monguelima d'origine. Comme je passerai dans son pays, il est très heureux de m'accompagner. Pauli Alasa est un brave homme que j'ai rencontré autrefois à Banalya et qui vit de ses rentes à Falls après avoir servi l'État en qualité de cuisinier ; il m'a déjà accompagné, il y a deux ans, dans une course apostolique. Joseph Birika et Joseph Boikodogo sont des enfants de Saint - Gabriel. Enfin Antonio Mulevi, d'Avakubi, profite de mon voyage pour retourner dans son pays.

Makutubu et Birika monteront et démonteront mon lit, m'apporteront de l'eau et prépareront ma lampe ; de plus, Makutubu, en qualité d'ancien soldat, prendra mon fusil et, si l'occasion se présente, nous fournira des vivres frais. Boykidogo doit défaire mes malles, s'occuper de mon linge, au besoin faire ma lessive, mettre sur ma table papier, plumes, encre et livres et tout ranger au départ. Alasa et Mulevi iront chercher du bois et feront la cuisine. Chacun ayant sa besogne, je fais la mienne et je prends mon bréviaire. Un cercle d'indigènes se forme autour de moi ; ils me regardent silencieusement et attendent patiemment que j'aie fini.

- « Je pense, mes enfants, que vous m'avez assez vu ? leur dis-je, en déposant mon livre.
- « Nous voudrions que tu nous fasses le catéchisme. »
- « Ah ! vous savez ce que c'est que le catéchisme ? »
- « Oui, Makombo nous a déjà instruits, mais il nous a abandonnés. »

Je cherche à me rappeler celui qui a jeté les premières semences et je m'installe avec eux au milieu de la rue, la fraîcheur du soir modérant déjà l'éclat des rayons du soleil. Je leur rappelle les vérités les plus essentielles et j'éprouve un délicieux plaisir à voir leur attention. Il y avait là des gens de tout âge. À l'heure de la prière du soir, mes auditeurs se joignent à mes gens et nous récitons tous ensemble les prières sans une hésitation, tout aussi bien que dans une mission. « *Cantabiles mihi erant justificationes tuae, in loco peregrinationis meae.* »

Mercredi 24 [mai] :

Hier, je me suis arrêté au village de Musa où j'ai dû me constituer juge entre deux chasseurs : l'un avait blessé à mort une antilope, l'autre l'avait retrouvée quatre jours après. Dieu sait dans quel état ; mais les noirs n'y regardent pas de si près. J'ai décidé qu'il fallait partager la proie.

Malheureusement, elle n'existait plus et c'était là la vraie cause du différend. Je conclusais à une légère indemnité, mais je ne sais si mon arrêt a été exécuté. Aujourd'hui, nous avons traversé quatre ou cinq villages Bakumu admirablement tenus, j'oserais dire mieux tenus que nombre de villages européens, et nous sommes au village arabisé de Lomata, où nous passerons la nuit.

Dès l'arrivée, un spectacle étrange frappe nos regards. Des femmes, la figure barbouillée de blanc, la tête couverte de poussière, avec des guirlandes de feuillage autour des reins, font des contorsions plus ou moins grotesques, plus ou moins décentes, dansent, chantent, rient et pleurent, l'une suivant l'autre dans un grand cercle. Je demande une explication. Ce sont les pleureuses officielles d'un chef mort il y a trois jours. Et cela doit durer sept jours du matin au soir. Encore un souvenir des coutumes juives dont nous retrouvons ici de nombreuses traces. Mais il ne s'agit pas de prier pour le mort ; on le supplie, lui, de vouloir bien rester où il est et de ne pas venir importuner les vivants. Partout, nous trouvons parmi ces tribus la croyance à l'immortalité de l'âme (de même celle à un Dieu unique, créateur de toutes les choses qui existent) mais souvent mêlée de métempsycose. Comme il est impossible de voyager au milieu de ces forêts avec une soutane, surtout avec une soutane blanche, je revêts à l'étape l'habit religieux.

Cette transformation suffit pour attirer autour de moi des indigènes qui sont tous très curieux. Les arabisés sont plus réservés, ils m'ont laissé parfaitement tranquille cet après-midi et c'est seulement tout à l'heure après la prière du soir que nous disons ensemble et à voix haute que ces messieurs se sont approchés. Ce spectacle étrange pour eux les avait attirés et rendus sympathiques. Je leur demande ce qu'ils veulent :

- « Te voir, me répondent-ils. Nous voyons bien que tu es un grand personnage. »

- « Je suis Ganga-Zambi (prêtre). Je suis venu ici pour apprendre aux noirs le vrai chemin du ciel. Vous autres arabisés, vous vivez ici comme si la terre était notre vrai séjour. Cela n'est pas ! Nous sommes sur la terre comme moi en ce moment chez vous, pour une nuit et en passant. »

Incidentement, quelqu'un me demande de combien de mois se compose une année.

- « De douze mois ; nos mois sont solaires et non lunaires comme les vôtres. »

On venait d'allumer ma lampe : je leur demande une boule de terre : la faisant tourner entre mes doigts et autour de la lampe, je leur explique ce qu'est un jour, une nuit, une année et je leur indique sur la boule les différentes parties du monde, toute une petite leçon de cosmographie et de géographie qui nous ramène doucement à l'histoire de la création et à l'enseignement religieux.

Je crois qu'ils m'auraient écouté jusqu'à minuit et nous nous séparâmes enchantés les uns des autres. C'est la première fois que j'avais des arabisés pour auditeurs. Peut-être, malgré les expériences faites ailleurs, ne seraient-ils pas réfractaires à l'enseignement chrétien, mais il faudrait vivre au milieu d'eux. *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Nous appelons arabisés les gens des anciens esclavagistes, plus ou moins musulmanisés. On les reconnaît de suite à leur longue chemise blanche et au turban qui orne leur front.

L'indigène n'est presque pas vêtu, et les autres noirs qui ont été ou qui sont au service du blanc ont un autre costume. Les arabisés ont d'immenses plantations de riz. Les soldats licenciés, eux aussi, cultivent le riz. Peut-être l'État, en les protégeant, pourrait-il obtenir d'eux le riz qu'il demande aux arabisés. Ceux-ci étaient des ennemis et dans l'occasion le seraient encore, les autres sont de vieux serviteurs.

Jeudi 25 [mai] À Lisumu:

Village arabisé. Étape formidable à travers une forêt marécageuse, sombre, déserte, mais splendide et merveilleuse. C'est là qu'habitent les rois de la grande forêt, des arbres gigantesques dont les dômes magnifiques triomphent de l'éblouissante lumière du soleil africain. Sous leur ombrage éternel règne seulement un demi-jour crépusculaire qui fatigue et obsède. Nous arrivons à l'étape vers une heure de l'après-midi, brisés et moulus.

Le soir, après souper, j'appelle le chef du village, qui est un ancien esclavagiste : il a vu Stanley et il connaît l'histoire de la région. Je lui offre un cigare et nous conversons jusqu'à l'heure du coucher. Tout à coup, une voix de stentor éclate sur la place. Je la reconnais de suite ; c'est celle de Ngeleza, le nyampara ou chef de mes porteurs : « Écoutez tous, vous, gens d'Apache et de Kitengue, et vous, porteurs de mon Père Mukubua [en swahili : -nkubwa = grand], sachez que vous devez prendre vos précautions maintenant et ne pas sortir cette nuit de vos maisons. Les tigres ont fait de nombreuses victimes dans les villages voisins. À vous d'être sur vos gardes. Le tigre n'existe pas ici, il s'agit du léopard à qui les indigènes donnent le nom de tigre. En tous cas, je crois que mon Ngeleza est un fier poltron.

Vendredi 26 [mai] à Bongena :

Étape assez agréable, moins longue que celle d'hier et par de beaux chemins, mais toujours en forêt. Bongena m'est apparue dans un site assez pittoresque et rappelant celui d'un grand village européen noyé dans les arbres. Confirmation des méfaits du léopard. Le chef de Mutejimba que nous traverserons demain, a réuni ses hommes et leur a tenu ce petit discours : « Vous voyez que, tous les jours, le tigre fait des victimes parmi nous. C'est quelqu'un d'entre vous qui l'a appelé et qui est cause de nos malheurs. Que celui-là se fasse connaître. » Comme personne ne répondait, tous ont dû passer par l'épreuve du poison et l'un est mort. C'est évidemment le coupable. Ce soir, violente tornade.

(L'épreuve du poison est d'une coutume générale dans les tribus de l'Afrique centrale. Elle consiste à absorber une infusion de racines vénéneuses pour prouver son innocence ; quand l'on est accusé d'un crime, si l'on succombe, c'est qu'on est coupable.)

Samedi 28 [?] à Panya :

Ce matin, par mesure de précaution, j'ai sorti mon revolver et j'y ai glissé six balles. C'est un « en tout cas » pour traverser la zone infestée. Nous arrivons au village de Mutejimba dont j'ai perlé hier ; il est complètement désert ; tous les habitants s'en sont retirés à cause du léopard. Cette nuit, l'animal est venu de nouveau dans le village ; grâce à la pluie d'hier, nous pouvons, à la trace de ses pas, suivre ses allées et venues. C'est une femelle, elle est accompagnée de son petit ; ce qui explique sa férocité. Un peu plus loin, nous traversons une belle rivière aux eaux noires et torrentueuses : la Kuma qui va grossir les eaux de la Tshopo. Nous trouvons près de l'autre rive les gens de Mutejimba occupés à refaire leur village ; ils ont mis la rivière entre eux et leur ennemi. Les voyant si nombreux, je ne comprends pas comment ils ne soient pas capables de tenir tête à un léopard. Nous passons au milieu d'eux. Les petits garçons accourent, se mettent en ligne et en bel uniforme de simple et innocente nature, me font le salut militaire ; spectacle qui se renouvelle à Obanjao près de Panya. Ce dernier village est arabisé. Les gens m'y apportent beaucoup de vivres, mais ayant aperçu ma pharmacie de voyage, ils me demandent des remèdes.

Dimanche 29 [28 |septembre] à Mwinyi-Katoto :

Le matin, de très bonne heure, j'ai célébré la sainte Messe sous ma barza, au milieu des chrétiens qui m'accompagnent. C'est aujourd'hui dimanche, nous ne faisons qu'une étape de trois heures et nous arrivons au village arabisé de Mwinyi-Katoto. À l'entrée du village, nous rencontrons un personnage étrange ; enfariné, empoussiéré, vêtu d'oripeaux flamboyants, de grandes plumes sur la tête, les yeux hagards, avec des castagnettes et des grelots aux poignets et aux jambes, il se livre à des contorsions affreuses, se frappe la poitrine, se jette en avant, revient en arrière et brandit une lance contre un ennemi invisible. Je demande quel est ce personnage. C'est leur médecin, me répond-on. Je suis à peine installé que je reçois la visite du chef du village Mwinyi-Huma, un zanzibarite encore imberbe, à la figure intelligente, mais

peu franche. Il s'installe sans plus de façon sous ma barza et s'y asseoit sur un petit siège qu'il se fait apporter. C'est un peu trop familier et comme je récite mon bréviaire, je ne m'occupe pas de lui et il se retire. Après le dîner, il revient avec sa chaise et quelques compagnons.

- « Il paraît, lui dis-je, que vous avez ici un drôle de docteur ? »
- « C'est le docteur de la mort, me répond-il. »
- « Comment le docteur de la mort ? »
- « Oui, un tel est mort malgré tous les remèdes qu'on lui a donnés et maintenant le médecin éloigne l'esprit du défunt. »
- « Ah ! c'est pour cela qu'il faisait un si grand tapage tout à l'heure ; alors, sans doute, vos femmes vont pleurer et danser pendant sept jours ? »
- « Certainement, c'est bien cela. »
- « Mais moi, je serais heureux de voir votre médecin et de lui parler. »
- « Très bien, je vais chercher son mari. »
- « Son mari ? »
- « Oui, c'est une femme. »

J'avoue que je ne l'avais pas remarqué. Le mari de madame le docteur arrive : un grand et gros noir d'une quarantaine d'années. Il me dit humblement :

- « Père (ils savent déjà que c'est ainsi qu'on m'appelle), nous autres, nous sommes de pauvres noirs, nous savons peu de chose, mais si tu avais un remède contre les morts ? »
- « Comment, contre les morts ? »
- « Oui, pour les éloigner et les empêcher de nous nuire ? »

Mais Mwinyi-Huma a vu sur ma table une grosse loupe que j'ai prise pour examiner en cours de route les cristaux de roches.

- « Qu'est-ce cela ? », demande-t-il.
- « C'est une sorte de lunette, qui grossit les objets pour les mieux voir et qui sert aussi pour allumer du feu. »
- « Ca, c'est du feu ? »
- « Non, mais cela sert à faire du feu, » et j'allume devant lui un cigare. Stupéfaction générale ; le cercle qui entourait allait grossissant. Mwinyi-Huma montre la loupe à ceux qui arrivent :
- « Regardez ce miroir, c'est une chose merveilleuse, c'est du feu. » Évidemment, personne n'y veut toucher.
- « Touchez, n'ayez pas peur ; » et pour montrer son savoir-faire, il prend le pagne de son voisin et y met le feu. Tous étaient dans l'admiration.
- « Oui, dis-je, cela est beau, mais tout à l'heure, vous m'avez demandé un remède contre les morts. Vous avez tort de craindre les morts. Ce qu'il faut craindre, c'est de mourir quand on est méchant. »

J'étais sur mon terrain et je commençais le catéchisme. Mwinyi-Huma m'approuvait en disant :

- « C'est bien cela, on m'a dit ces choses à Zanzibar. »

- « Assurément, lui dis-je, la vérité est la même partout. »

Je lui explique que les remèdes de leur prétendu médecin n'en sont pas ; que les vrais remèdes ne sont pas affaire d'incantation, mais des choses de science, variant selon les maladies.

- « Oui, me dirent-ils, nous savons que tu as d'excellents remèdes ; tu en a donnés hier à Panya, reste du jour à bander des plaies et formuler des recettes. Après souper, Mwinyi-Huma revint avec ses gens, il me prie de lui donner une tasse de café, et nous nous séparâmes, les meilleurs amis du monde. Je le répète : on pourrait agir sur ces pauvres gens en commençant par la charité ; mais il faudrait du monde et des ressources.

Lundi 29 [septembre] à Bafwaboli :

Nous partons de Mivinyi-Katoto avant 6 h. et nous entrons bientôt sur le territoire des Mobali, tribu intéressante qui occupe tout le pays depuis cet endroit de la Tshopo jusqu'à l'Aruwimi, dans les environs de Panga, mais mêlée aux arabisés disséminés tout le long de la route des Falls à Avakubi. On reconnaît de suite un Mobali au tatouage caractéristique qu'il porte sur la poitrine et le ventre. Ce sont des ronds concentriques de trois à quatre centimètres de diamètre faits au couteau sur la chair vive. Quand les enfants ont l'âge de supporter l'opération, on les étend sur le dos et par terre, les mains et les pieds solidement liés à des piquets ; l'opérateur les frappe assez pour tuméfier la partie sur laquelle il veut opérer, puis il trace au couteau les cercles concentriques dont je viens de parler. Celui qui se refuserait à ce supplice serait renié par son père.

J'ai rencontré un pauvre malheureux ; son père l'avait chassé après lui avoir fait prendre un breuvage empoisonné. Il n'en était pas mort, mais il en était resté estropié pour la vie. Dès que les patients sont guéris, ils sont reçus par tout le village en fête avec des danses extrêmement curieuses et auxquelles les hommes seuls peuvent prendre part. J'ai eu l'occasion d'assister à ce spectacle. Tout le sexe masculin depuis le vieillard à cheveux blancs jusqu'aux plus petits garçons, capables à peine de se tenir debout sur leurs jambes, y prennent part. Les héros de la fête ont des couronnes sur la tête et des guirlandes autour des reins ; les autres, les adultes, y portent leur grand costume de guerre : plumes sur la tête, lances ou couteaux à la main, arc et carquois en bandouillère, quelques-uns peints en rouge ; tous dansent au son du tam-tam, l'un suivant l'autre, dans un immense monôme qui déroule ses orbes capricieuses sur la place publique au milieu d'un tapage infernal. Ils me firent l'honneur d'évoluer plusieurs fois devant moi.

Les femmes se contentent d'admirer et d'applaudir. Les Mobali sont très doux, quelquefois très beaux, ont des idées religieuses remarquables ; mais précisément à cause de leur caractère timide et conciliant, ils ont été souvent victimes de leurs turbulents voisins et sont encore à l'heure actuelle taillables et corvéables à merci. Leurs femmes sont un peu mieux vêtues que chez les Bakumu, mais elles ont la mauvaise coutume de se défigurer avec un affreux péléle. C'est un disque d'ivoire ou de bois (j'ai vu ce disque remplacé par le couvercle d'une boîte de confiture)

qu'on incruste dans la lèvre supérieure en l'étirant petit à petit, jusqu'à onze et douze centimètres au-dessus de l'autre. C'est hideux.

Vers 9 h et demie, nous arrivons au village de Kalenga, bâti en amphithéâtre sur la rive gauche de la Tshopo, que nous retrouvons ici (elle se jette dans le Congo avec la Lindi assez près de notre mission de Saint – Gabriel). Le paysage est superbe ; la rivière sort des profondeurs de la forêt et y rentre après avoir parcouru deux kilomètres à ciel ouvert ; ses eaux ont une couleur sombre et courent tumultueusement ; sur l'autre rive, qui est assez élevée en face de Kalenga, le poste blanc, gracieusement construit en briques rouges apparaît dans un bosquet de palmier. Une barque nous transporte de l'autre côté, et nous sommes reçus à la rive par monsieur Kloss et son adjoint qui dirigent le poste.

Malgré l'aimable hospitalité de monsieur Kloss, je partirai ce soir et ferai aujourd'hui même la moitié de l'étape de demain. Si le séjour de Bafwaboli est enchanteur pour les yeux, il est insupportable à ceux qui sont, comme moi, trop sensibles à la piquûre des insectes. Ni moustiques ni maringoins, ce serait encore acceptable, car ces insectes ne sont ennuyeux que le matin et le soir. Ici, c'est un petit vampire, gros comme la tête d'une épingle qui vous dévore depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Impossible de faire aucun travail. S'il en est ainsi toute l'année, le poste devrait être déplacé. J'ai trouvé à Bafwaboli une dizaine de catéchumènes venus de Falls. L'un d'eux sait lire ou à peu près ; je lui ai donné un catéchisme. Nous aviserons à mon retour.

Jeudi 1^{er} juin :

C'est aujourd'hui le saint jour de l'Ascension. Je me trouve bien seul au milieu de ces sauvages et de cette interminable forêt. Hier, je suis arrivé à Bébéné où j'ai eu tort de m'installer. C'est un bel endroit sur les bords d'une rivière sauvage comme la sombre forêt où elle roule ses flots tumultueux. Nous l'avons suivie hier pendant une heure ; l'épaisseur de la forêt ne permettait pas de la voir, mais nous entendions les mugissements de ses cascades. Elle s'appelle la Lombaya. Les chimpanzés, les crocodiles et les éléphants paraissent aimer ces parages. Le revers de la médaille est que les petites mouches piquantes y sont encore plus nombreuses qu'à Bafwaboli. La nuit, c'a été une sarabande de lucioles, d'éphémères, de moustiques et de tous les insectes de la création. Je me suis levé de grand matin pour célébrer la Sainte Messe avant de lever des indigènes ; je l'ai commencée, mais je n'ai pu continuer. Tous ces petits êtres ailés se précipitaient en bataillons serrés sur les cierges et les éteignaient à mesure que nous les rallumions. J'ai fait une petite étape de deux heures et je suis venu passer la fête à Bapendi, encore un village arabisé où j'ai fait le médecin et le catéchiste, mais cette dernière fonction sans beaucoup de succès.

Mardi 6 [juin] :

Tous les jours se ressemblent ; c'est pourquoi j'ai laissé dormir mon journal. De grand matin, nous disons la prière, je prends une tasse de café, je marche quatre ou cinq heures, j'arrive à l'étape, j'attends mes porteurs, je dis mon bréviaire, je donne des remèdes, je fais le catéchisme et le soir arrive. À Batama, où j'ai célébré la

Sainte Messe dimanche, j'ai pu acheter des vivres pour plusieurs jours ; par contre, le lendemain à Bafwaboli, j'ai dû me fâcher pour en faire donner à mes porteurs et je n'ai pu leur en obtenir qu'à 9 h. du soir.

Il y avait mauvaise volonté chez le chef du village qui avait avec mes gens une querelle déjà ancienne. Nous avons eu deux longues et pénibles étapes à cause du mauvais état des chemins et de la pluie qui les avait détrempés. Ce matin, tornade interminable et je n'ai pu sortir de Chamionge qu'à 11 heures. Je viens d'arriver à Bayulu.

Vendredi 9 juin à Boyawa :

Hier, j'ai réconforté les quelques chrétiens et catéchumènes que j'ai rencontrés à Bafwasende et leur ai promis qu'avant peu, ils auraient une mission chez eux. Ce qui sera. Bafwasende est bâti sur la rive droite de la Lindi, je viens d'arriver ici harrassé de fatigue après cinq heures de marche.

Mardi 13 juin :

Je suis arrivé ce matin à notre mission d'Avakubi. Elle est située à 1200m au-delà de la station en pleine forêt sur la route des grands lacs. J'ai été très agréablement surpris, en traversant le village des travailleurs du poste (il est situé entre la station et la mission) de voir tout le monde, hommes, femmes, enfants, se mettre à genoux en pleine rue sur mon passage. Habillé en laïque, botté et casqué, j'étais quelque peu gêné pour donner des bénédictions à droite et à gauche, mais les noirs n'y regardent pas de si près. J'ai surpris nos Pères en plein travail. Bientôt, tous leurs petits ouvriers m'entouraient et me dévoraient des yeux, de leurs beaux grands yeux noirs si expressifs.

La mission est bien organisée, les constructions provisoires et en pisé sont celles de toute mission naissante, mais les Pères vont se mettre aux briques. La mission est entourée d'une petite campagne conquise sur la forêt abattue et où croissent avec vigueur, bananiers, manioc, haricots, patates douces, voire même les pommes de terre d'Europe.

Dimanche 25 juin, Avakubi :

Les chrétiens et les catéchumènes d'Avakubi sont édifiants. Tous les matins, avant le jour et malgré la distance, ils viennent à la mission pour la prière et la Sainte Messe. Ils y sont de nouveau à midi pour le catéchisme et le soir pour la prière et ces pauvres gens sont travailleurs de l'état : ils doivent être à 6 heures du matin à l'appel et ils prennent sur le temps de leur repos le catéchisme de midi.

C'était pour eux, aujourd'hui, un grand jour : le matin, le Père en a baptisé une vingtaine et j'en ai confirmé trente ce soir. Ce sont les prémices de la mission. Ces néophytes étaient rayonnants de bonheur et de grâce. Il y avait en particulier deux petits enfants baptisés avec leur papa et leur maman sous les deux noms de Vite et d'Agnès. Ils étaient charmants et c'était un plaisir de voir ces petits anges. Ici, chrétiens et catéchumènes saluent le prêtre en lui disant : « Tumusifu Jesu-Christi : Loué soit Jésus Christ ». On répond : « Kwa milele : À jamais ».

Si vous passez dans le village des travailleurs, tous les enfants accourent, filles et garçons, se mettent en ligne, inclinent la tête et vous donnent tous ensemble un gracieux salut.

La mission d'Avakubi a un grand avenir ; à peine née, elle a rayonnée jusqu'à Nepoko (à dix jours de marche au nord) et au sud jusqu'à Makala et à Bafwasende, à cinq ou six jours de marche. Mais la situation de ces postes secondaires est encore mal affermie à cause du manque de personnel.

Je quitterai demain Avakubi : les pertes successives que nous avons faites cette année ne me permettent pas d'aller en avant. Je vais descendre l'Aruwimi où nous avons de nombreuses missions. Le Père Gautier m'accompagnera jusqu'à Bomili.

Dimanche 2 juillet, Panga :

Je suis parti lundi et il m'est arrivé en route quelques contretemps. Le Père, les chrétiens et un blanc d'Avakubi, chargé gracieusement par le commandant, Chef de zone, de voir si nos embarcations étaient prêtes, sont venus nous accompagner jusqu'à l'embarcadère qui est à cinq ou six kilomètres en aval de la station. Les payeurs ne sont pas là ; vers midi, je renvoie tout le monde après avoir béni mes néophytes. Enfin, voici nos payeurs qui nous ont fait attendre deux heures et demie en plein soleil.

Vers 3 heures, nous arrivons au rapide de Bafwasobanga qui est infranchissable. Il faut décharger la pirogue et transporter les charges au-delà de l'obstacle. Pas de porteurs ; après une longue attente, ils nous arrivent et nous finissons par nous mettre en route. Nous arrivons à l'embarcadère ; nos charges sont rentrées dans la pirogue, mais autre contretemps : la tempête s'élève et nous oblige bon gré, mal gré, à passer la nuit à Bafwasobanga.

Je ne sais pourquoi Stanley a donné le nom d'Aruwimi à cette grande rivière ; jusqu'aux environs d'Avakubi, les indigènes l'appellent le Lohali : au-delà d'Avakubi, c'est l'Ituri. Personne ne connaît l'Aruwimi.

C'est une magnifique rivière ayant ici une largeur moyenne de 600 à 700 mètres. Malheureusement, elle est coupée de nombreux et formidables rapides qui en rendent la navigation très pénible et dangereuse. Les accidents sont très fréquents. Dans les endroits pas trop dangereux, on décharge les pirogues ; on transporte les charges au-delà des obstacles par un petit sentier qui longe la rive dans la forêt. Vous passez à pied et vous remontez en pirogue quand les eaux sont devenues plus calmes.

Des îles magnifiques, des rochers de gneis, de quartz et de grés émergent au milieu des flots ; l'apparence continuelle d'un lac, à cause des méandres nombreux de la rivière ; quelquefois, les flots bouillonnants comme les vagues de la mer ; l'illusion que l'on descend une colline liquide ; des rives de toute splendeur, d'une verdure éternelle, semée ça et là de liserons roses, de landolphas blanches, des arbres gigantesques dont les cimes se reflètent dans l'eau, des lianes de la grosseur de la jambe d'un homme, courant d'une colonne à l'autre, escaladant les plus hauts sommets, retombant au-dessus des eaux en festons et en draperies de verdure, jetant

des ponts entre les arbres, formant mille arcades gracieuses, mille arabesques fantastiques, ici et là, des hippopotames qui jouent sur un banc de sable, un éléphant qui se baigne près de la rive, un crocodile qui dort paresseusement au soleil sur un rocher. Voilà l'Aruwimi dans ces parages.

J'ai trouvé à Bomili Saint – Louis une assez nombreuse communauté de catéchumènes. Nous y avons une chapelle et une maison en briques construites par le chef de poste de l'endroit. Les catéchumènes que j'ai inscrits moi-même, quand je suis venu pour la première fois à Bomili, ont tous été dispersés, mais plusieurs sont entrés dans d'autres missions.

Puisse Notre Seigneur nous envoyer de nombreux ouvriers ; la moisson est immense et nous sommes en trop petit nombre. Le Père Gautier restera ici une quinzaine de jours, mais c'est un mois qu'il faudrait demeurer au milieu de ces braves gens pour les reconforter et achever de les instruire. Je suis arrivé hier à Panga Notre – Dame où j'ai trouvé le Père Steinmetz qui était venu de Banalya pour y préparer les chrétiens à la confirmation.

Pour se rendre compte de l'évangélisation, il suffit de dire que Panga est à six jours de Banalya et que ce voyage est agrémenté par des rapides dont trois sont formidables. Dernièrement le Père Steinmetz a chaviré dans celui de Mandidi à 1 h. du matin ; et il doit être reconnaissant à la Providence s'il n'y est pas resté.

Il est vrai qu'il commettait une grosse imprudence en voyageant de nuit dans un endroit aussi dangereux ; j'ai passé plusieurs fois ces rapides en plein jour et j'avoue que même à la belle clarté du soleil, on est loin d'y être à son aise.

Mais on oublie tous ces dangers, quand on se voit, comme nous l'étions, entouré d'une belle couronne de braves gens, vous écoutant avec une attention religieuse et soutenue, buvant en quelque sorte vos paroles. Pour eux le prêtre est tout : l'ami, le père, le protecteur, le confident, le médecin. S'ils ont une difficulté, c'est à vous qu'ils viennent s'adresser ; s'ils sont malades, c'est chez vous qu'ils viennent chercher le remède. Il y a des choses intimes de familles qu'ils ne diront à personne, mais ils viendront vous les communiquer. Nous sommes quelquefois étonnés de la foi naïve de ces gens-là, plus vive que la nôtre, qui sommes l'instrument bien qu'indigne dont le bon Dieu s'est servi pour la leur donner ; tant il est vrai que l'âme humaine est naturellement chrétienne.

Il m'est arrivé, en prêchant nos saintes vérités à ces braves gens, d'entendre un de mes auditeurs m'interrompre pour s'écrire : « Cela est certainement vrai. » Dernièrement, j'ai vu à la compagnie des chemins de fer des Lacs, de braves chrétiens faire leurs 60 kilomètres pour assister à la messe et ils ne se doutaient pas qu'ils faisaient là quelque chose d'extraordinaire. Ces braves gens avaient travaillé toute la semaine, ils étaient libres seulement le samedi à 5 heures du soir. Ils voyageaient la nuit, faisant leurs 30 kilomètres, assistaient à la messe et retournaient chez eux pour reprendre leur travail le lendemain à 6 h. du matin. Cela est admirable. Cependant, pour dire la vérité complète, quand il s'agit d'accorder avec leur foi leur conduite au point de vue moral, c'est une autre question.

L'indissolubilité du mariage est pour eux une épreuve pénible et il faudra du temps pour former sur cette matière une opinion publique semblable à celle que nous avons en Europe. Panga est situé sur la rive gauche de l'Aruwimi en face de la chute du même nom. L'Aruwimi se précipite par trois escaliers gigantesques, au milieu des rochers et retombe en bouillonnant à 10 ou 12 mètres plus bas. Le panorama ne manque pas de grandeur, surtout dans le cadre splendide qui l'entoure.

Mardi 4 juillet :

J'apprends que les indigènes en aval de Panga sont en ébullition ; on veut me donner une escorte pour descendre à Banalya. C'est inutile. Je connais assez les Monguelimas pour passer au milieu d'eux.

27 juillet, Basoko :

Je suis depuis quelques jours à Basoko où je vais attendre un bateau. S'ils n'en ont pas, je devrai retourner en pirogue à Saint – Gabriel.

Je suis parti le 5 courant de Panga, par un brouillard épais qui donnait sur les rives de l'Aruwimi des formes fantastiques. Voici quelques détails sur mon voyage. Un peu en aval de Panga, un serpent voulait absolument faire l'assaut de notre pirogue ; deux coups de rame lui rendirent la chose impossible. Les serpents que j'ai vus, soit dans l'océan, soit dans les rivières, ont tous les mêmes couleurs : jaune et noir. En-dessous de Banalya, dans un tournant, à la pointe d'une île, nous nous trouvons à vingt mètres d'un éléphant qui cueillait avec sa trompe des fruits sur un arbre. Il tourna lentement la tête, nous regarda un instant et rentra aussitôt dans la forêt. (On ne saurait attaquer un éléphant avec un fusil de chasse ordinaire.)

Nous arrivons au rapide de Begbwode entre Banalya et Yambuya. J'étais avec monsieur Thiebaut, chef du territoire de Banalya. Talonnés par une tornade menaçante qui courait sur nous, nous risquons le passage du rapide pour ne point perdre de temps. Nous aurions bien voulu, quelques minutes plus tard, ne pas nous être engagés dans ce dangereux endroit ; les eaux grossies bouillonnaient, le vent se levait, et les tourbillons nous jetaient des vagues ; nous passâmes, mais sans profit, car nous étions déjà mouillés et nous ne pûmes éviter la tornade qui acheva de nous tremper aussi en arrivant à Yambuya : je dus me coucher ; j'avais la fièvre.

Les payeurs de l'Aruwimi et ceux de la Lindi menacés par une tornade la conjurent en sifflant toutes les deux ou trois minutes ; en même temps celui qui est à l'avant fait de grands signes avec la main vers les nuages.

Ici, quand on arrive dans un rapide, les payeurs lui adressent en chantant une sorte de prière : « Nous voici, nous sommes chez nous, ne nous engloutis pas, laisse-nous passer sains et saufs. »

À deux ou trois heures de marche au nord de Banalya, il y a de l'autre côté de l'Aruwimi un poste nommé Mogandjoro. Le blanc qui le dirige avait fait prier le Père de venir le soigner. Celui-ci y court et le soir entend réciter la prière tout comme à Banalya. Le blanc lui apprend que tous les jours, matin et soir, il en est ainsi. C'était un fugitif de Saint – Gabriel qui avait quitté autrefois la mission y abandonnant sa femme ; cet homme, engagé à l'État, faisait le catéchisme aux

autres. C'est étrange, mais voilà ce qui prouve la vérité des réflexions que j'ai faites plus haut ; quoi qu'il en soit, je vais demander l'autorisation de faire construire à Mogandjoro une maison et une chapelle.

Nos chrétiens de Banalya ont toujours été notre consolation. Cette mission s'est fondée seule en quelque sorte et la première fois que le missionnaire y est arrivé, il y a été reçu en triomphe. Le jour de mon départ, tous ces braves gens étaient là me souhaitant un heureux voyage. Il y avait dans la foule un petit enfant de cinq à six ans qui voulait absolument venir avec moi parce qu'il s'appelle Gabriel (ici deux personnes qui reçoivent au baptême le même nom, se regardent comme parents et il y a un terme pour désigner cette parenté – cela s'est fait de soi-même et nous n'y sommes pour rien. Évidemment, la maman de Gabriel ne voulait pas consentir au départ de l'enfant et j'avais beau répéter à ce dernier qu'il me suivrait plus tard quand il serait grand, il n'entendait rien et répétait : « je vais avec toi » ; à la rive, il sauta dans ma pirogue et il fallut l'en arracher pour le rendre à sa mère.

Le Père Barth qui est ici seulement depuis quelques mois me disait que de sa vie il n'avait éprouvé autant de bonheur qu'au milieu de ces braves gens ; je le crois sans peine. Il aura ses épreuves, mais il est certain qu'il y a ici des joies ineffables pour le missionnaire.

Les Monguelima ont d'étranges habitations qui donnent à leur village un cachet particulier et un aspect très pittoresque. Représentez-vous un carré de 2m50 de côté, fermé par des pieux de 0m50 de haut et rempli de terre tassée.

On entoure ce carré avec de grandes perches de 5 m. toutes réunies au sommet et coiffées d'un pot de terre retourné. On le recouvre d'un treillis très serré fait avec des lianes et sur le treillis on imbrique des feuilles très larges appartenant à une plante ornementale qui croît dans la forêt. (Je l'appelle ornementale parce qu'elle est magnifique, mais elle est inconnue en Europe et appartient au groupe des plantes nouvelles découvertes au Congo, son nom scientifique est *Sacophrynium arnoldionum*). La maison a l'aspect d'un cône avec un trou à la base de 0m40 de haut servant de porte. Il faut se coucher pour entrer dans ces maisons qui d'ailleurs ne servent que la nuit.

Un village ainsi construit présente un spectacle très curieux. Mais nos chrétiens et gens de l'État renoncent à ces constructions et je dois dire que le village de nos néophytes de Banalya peut rivaliser avec un village européen.

À Yambuya, on reconstruisait la chapelle que je n'ai pu inaugurer à cause de la fièvre ; j'ai trouvé le Père Britzen, de Basoko, qui y était venu préparer les chrétiens à la confirmation et nous sommes redescendus ensemble jusqu'à Basoko.

À Mogandjo où je n'avais trouvé, il y a deux ans, qu'un faible commencement, deux cents personnes nous attendaient. Nous y restâmes trois jours et j'y confirmai 38 chrétiens, prémices de la mission.

À Basoko, j'ai été vraiment surpris de l'action de la grâce sur ces pauvres gens. Je dois dire d'abord que les gens de Basoko sont travailleurs, ce qui est une qualité très rare chez les noirs ; ainsi tous les ouvriers du Père sont des enfants d'un village

indigène voisin de la mission. Ils y sont venus volontairement, y travaillent toute la journée et y couchent. Les mamans viennent quelquefois réclamer, mais les enfants tiennent bon ; d'ailleurs ils peuvent aller chez eux tous les jours à midi.

Hier encore, j'ai vu arriver six enfants de Yamemengery qui venaient s'installer chez le Père pour y apprendre, disaient-ils, le catéchisme un peu plus vite. Yamemengery est à deux jours d'ici.

Dimanche dernier, le père fit un certain nombre de baptêmes et baptisa entre autres le chef d'un village de licenciés, avec sa femme et ses deux enfants. Il restait seulement dans ce village trois familles païennes. Après la cérémonie, les chrétiens représentèrent aux chefs de ces familles qu'il n'était pas convenable qu'eux seuls fissent exception ; que tout le village étant chrétien, ils ne pouvaient rester païens.

Dès dimanche soir, les trois pères de famille venaient se faire inscrire pour le baptême. Le Père allant à Yahila pour la première fois y a trouvé soixante personnes qui récitaient matin et soir leurs prières comme dans les grands centres (yahila est à quatre jours d'ici et il paraît qu'il en est de même à Mapalma où l'on n'est jamais allé).

Des hommes et des ressources : avec cela nous transformerions le pays.

Saint – Gabriel, le 9 août :

J'ai dû venir de Basoko à Saint - Gabriel en pirogue. Deux grands bateaux sont allés sur les pierres et sont fort endommagés. De là, du retard dans le service. En passant à Yapolo chez les Lokélés, j'ai trouvé une foule de catéchumènes qui m'ont reconnu de suite, bien que je n'aie passé qu'une fois chez eux et que je m'y sois arrêté seulement quelques minutes. Voilà trois ans, me disent-ils, que nous savons notre catéchisme, pourquoi ne nous donne-t-on pas le baptême ? Hélas ! il faut être ici très prudent, les femmes ne veulent pas entendre parler de catéchisme ; nous voudrions que tous ces gens-là aient leur femme avant le baptême pour éviter plus tard des difficultés insolubles. D'autre part, la mission de Romée dont ils dépendent a été malheureusement éprouvée.

Voilà quatre prêtres qui y tombent l'un après l'autre coup sur coup victimes du climat. Le Père Lambert que j'y laisse en partant a dû reprendre le chemin de l'Europe et plût à Dieu qu'il y arrive ! Néanmoins, je promets à ces bons catéchumènes de leur envoyer quelqu'un dans la quinzaine pour les baptiser. Le pays est contaminé par le protestantisme qui depuis deux ans fait tous ses efforts pour la conquérir et je dois dire que ces messieurs disposent de ressources considérables venues d'Angleterre.

En passant à Yalucha, j'y ai confirmé quelques chrétiens ; à Yanonge où nous avons eu toutes sortes de difficultés, la situation redevient prospère.

J'ai passé quelques jours à Romée où j'ai trouvé le Père Farinelle qui était venu m'y recevoir. Après y avoir fait la confirmation, je l'ai envoyé aux catéchumènes de Yapolo et je suis arrivé hier ici après avoir souffert en route une tornade qui m'a arrêté et obligé de rentrer de nuit.

Ce matin, j'ai été agréablement surpris de trouver à la mission les enfants de Mabruki à qui j'avais promis d'envoyer un catéchiste à mon retour. Ils sont venus s'établir ici pour y suivre le catéchisme, ils y resteront jusqu'à leur baptême et en attendant, ils apprennent en même temps à lire et à écrire. Tout va bien à Stanleyville et au chemin de fer.

Malgré les difficultés auxquelles j'ai quelquefois fait allusion, cette année est prospère et nous devons des actions de grâces au Dieu de toute miséricorde. Nous avons baptisé plus de mille personnes, comme vous avez pu le voir dans la statistique publiée il y a quelques mois. Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam [...]

XLVI. Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint – Gabriel, 21 avril 1906, dans : *Le Règne du Sacré – Cœur*, août 1906, p. 113-115.[...] J'ai sous les yeux votre bonne lettre du 16 février, et pour y répondre, j'ai dû me cacher ici, à la bibliothèque, car ces braves gens de noirs ne me laissent pas un instant de repos sous ma barza. C'est aujourd'hui samedi ; ils nous arrivent de tous côtés, catéchumènes et chrétiens : les premiers pour le catéchisme du samedi que nous faisons à tous les villages réunis, les seconds, pour assister à la messe le dimanche. Tous viennent nous saluer, et, si vous avez beaucoup de travail, ce qui est presque toujours le cas, cela devient un exercice de patience. Celui-ci a besoin d'une consultation médicale, celui-là veut régler une palabre ; un autre vous demande un livre, une image ; un autre ne veut rien, mais il trouve qu'il fait bon chez vous, et il s'y installe. Bref, j'ai pris la fuite pour vous écrire cette lettre.

Quelquefois ils nous font de singulières réponses. L'autre jour, un enfant d'une dizaine d'années me priait de l'envoyer faire le catéchisme dans un village indigène. Il sait lire, écrire et ne manque pas d'intelligence.

- « Continue ta classe, lui dis-je ; vous autres, dès que vous savez lire un peu, vous croyez tout savoir ; nous, nous allons à l'école dix ans avant d'enseigner les autres. »

Et mon bonhomme de répondre sans sourciller :

- « Ca, ce n'est pas étonnant ; vos pays sont trop froids ; nous autres, le soleil nous mûrit très vite. »

Tous veulent savoir lire : aussi notre école marche très bien. De vieux soldats font tous les jours une heure de marche pour y venir et s'y mêlent, sans aucun respect humain, aux petits enfants. Il est vrai que le bon P. Aubert (du Havre) qui leur fait la classe, s'y donne de tout coeur.

Notre petit catéchiste de St –Léon, qui est un enfant de l'endroit même, était l'autre jour en procès. Un grand gaillard encore païen vint le trouver.

- « Tu vas m'apprendre à lire, lui dit-il, et je te donnerai douze dotis (une trentaine de francs). »

Le marché fut conclu ; mais quand l'élève sut lire, il ne voulut pas payer, et fut traduit en justice par son jeune maître.

- « Mais, déclara-t-il, je veux bien le payer, seulement, il ne m'a appris à lire que les livres, et moi, je veux savoir lire aussi les lettres. »

Ce brave homme a raison, après tout.

Nous avons fait une quarantaine de baptêmes, samedi dernier, dont plusieurs familles entières : papa, maman et leurs petits enfants. Il y avait là une petite Madeleine qui était délicieuse à croquer avec son beau vêtement blanc et sa petite tête de lutin. Elle a quatre ans. Quand elle vient à St-Gabriel (elle est de St-Charles) elle est de suite chez moi et me demande un morceau de sucre ; tout comme aurait fait Melle Jeanne, il y a deux ans.

Le jour de Pâques, cinquante néophytes ont fait leur première communion ; autant l'avaient faite à Noël ; et, demain, je confirmerai tous ces braves gens.

Dimanche prochain, ce sera le tour des Falls ; puis je prendrai la route de Ponthierville, et j'irai jusqu'à l'extrémité de notre territoire. Mais il m'est presque impossible de m'absenter. Nous avons trop de travail. Je vais recevoir du monde ; hélas ! c'est seulement pour réparer les brèches ! Cependant, cinq soeurs vont organiser l'hôpital de Stanleyville Rive gauche, mais nous sommes trop peu nombreux.

Quelle belle et magnifique fête de Pâques ! Notre chapelle est vaste : elle était remplie. Ces grandes fêtes frappent l'imagination des noirs et les prennent tout entiers. Le jour de la Passion, j'avais oublié de dire aux gens d'apporter des rameaux à la messe du dimanche suivant ; mais tous le savaient déjà, et chacun vint avec sa palme. Ce jour des Rameaux, notre église présente un spectacle absolument curieux : c'est une forêt toute drue de jeunes palmiers.

Puisse ma lettre vous trouver tous en bonne santé. Je vous salue affectueusement, et je vous embrasse de tout coeur.

P. Gabriel Grison

Le jour où vous m'écriviez la lettre que j'ai sous les yeux, était le 33^{ième} anniversaire de ma première communion. Ce jour-là a décidé de ma vocation ; mais qui m'aurait dit que je viendrais ici ! alors, cette région était encore inconnue ; aucun Européen n'était venu à Stanley-Falls et pourtant il était dans les desseins de la Providence de m'y envoyer : j'ai célébré ma première messe le jour même de la fondation des Falls. Que Dieu daigne nous conduire jusqu'à la fin et nous réunir tous là-haut !

XLVII. Lettre de Gabriel Grison au Père Jeanroy, s.l., s.d., dans : *Le Règne du Sacré – Coeur*, n° 6, 25 août 1906, p. 115-117.

[...] Je réponds à votre aimable lettre du 21 février. Tout d'abord, merci pour votre aimable poisson d'avril. Je n'avais pas compris le passage de votre dernière lettre où vous me parliez de poisson d'avril. C'est là une vieille chose que j'avais oubliée depuis longtemps.

En voyant ces deux volumes, j'y ai été pris : « Voilà de magnifiques et très utiles ouvrages, dis-je au frère Joseph qui déballait la caisse : ceux-là, au moins, ne sont pas des livres inutiles » et je les pris pour les ouvrir. C'était assez difficile et c'est

alors seulement que je compris. Je trouvai une quantité de belles et bonnes choses, merci en particulier pour les bagues que nous donnons en cadeau à nos jeunes mariées et qui leur font grand plaisir.

Notre grotte de Notre-Dame de Lourdes est jolie, malgré la rareté des matériaux dont nous pouvons disposer ; je l'ai construite à l'endroit même où j'ai célébré la sainte Messe pour la première fois en la nuit de Noël 1897.

Si nous avions du zinc pour couvrir nos hangars et nos maisons ! ... Nos hangars (et il en faut pour les tuiles et les briques) sont à recommencer chaque année, charpentes et couvertures. C'est à se décourager. Je vais dans dix jours à Ponthierville, je pousserai jusqu'à l'extrémité sud de la mission. Les Pères Farinelle et Wijssen sont repartis : donc, aucun gain avec les nouveaux arrivants. Le Père Philippe va de suite reprendre son poste à Romée. Le Père Mulder ira rejoindre le Père Slangen à Ponthierville qui est maintenant définitivement fondé. Le Père Gauthier est à Falls où il faut deux Pères à cause de l'école qu'on y construit. Il faudrait un Père pour l'hôpital des soeurs. Il m'en faudrait un autre ici. Le Père Aubert s'occupe de l'école et des Soeurs.

Tout le travail retombe sur les deux frères Joseph et Majella et sur moi, et, quand je dois m'absenter, ce qui est souvent nécessaire, les deux pauvres frères sont accablés. Si le Père Willibrord arrive ici en juillet avec le Père Carton, j'irai à Béni, je fonderai le poste et j'y attendrai le retour du Père Farinelle. S'il tarde trop, il faudra m'envoyer deux Pères, via Mombassa, qui viendront me rejoindre. En revenant, je visiterai tous les postes de l'Aruwimi : ce sera pénible et long, car, rien que pour Avakubi, c'est une affaire de deux mois. (Il y a dix jours pour aller à Nepoko et six pour aller à Makala.)

Tout cela évidemment si le bon Dieu me prête vie, sinon, je serai heureux de mourir dans une marche en avant.

Au revoir, cher Père Jeanroy, je vous salue très affectueusement et je vous embrasse.
P. Gabriel

Je reviendrai sur la fondation de Béni dans ma prochaine lettre.

XLVIII Lettre de Gabriel Grison à ses parents, Saint – Gabriel, s.d., dans : *Le Règne du Sacré – Coeur*, n° 9, 25 septembre 1906, p. 129-131.

[...] Je suis fatigué et aux prises avec de nombreuses difficultés. J'ai trois confrères gravement malades. L'un est depuis neuf semaines cloué sur son lit à la suite d'une hématurie ; un autre a une hépatite, peut-être un abcès au foie et un troisième la dysenterie. Sans compter ces accidents qui imposent à ceux qui restent debout un surcroît pénible de tracas et de travail, nous avons sur les bras tous les travaux de la mission qu'il faut continuellement surveiller et diriger, plus une douzaine de postes aux alentours que nous ne pouvons abandonner et dont les chrétiens ou catéchumènes croient que nous n'avons autre chose à faire que de nous occuper d'eux. Sans compter encore une trop nombreuse correspondance, des visites

fréquentes, les heures de fièvres, etc. ; malgré tout, je veux vous faire ma lettre de Noël. C'est notre belle fête ici à la mission comme là-bas dans la famille.

Dix jours avant Noël, de nombreuses députations de catéchumènes nous arrivent de tous les villages des alentours demandant le baptême. J'en ai examiné moi-même une centaine et j'en ai reçu quarante. Les autres revenaient tous les jours, bruyants, presque insupportables : raison de plus pour tenir ferme. À Pâques, nous verrons ; car il faut être très prudent. La veille de Noël, nous avons confessé jusqu'à dix heures du soir. Le docteur Veroni (de Rome)⁷⁰, qui soigne nos malades avec un dévouement admirable, nous arrivait pour passer la nuit avec nous. Ce qu'il y avait du monde, cette nuit-là à la mission, je n'en sais rien. Ces braves gens s'étaient établis partout, dans les avenues, sur les pelouses, dans les cours ; chaque groupe autour de son feu. À onze heures trois quarts, un coup de cloche, des coups de fusils pour saluer l'heure bénie et tout ce monde remplit l'église qui est vaste et cependant trop petite. Nous avons une crèche ravissante, l'illumination est magnifique, les autels disparaissent sous les fleurs. Les bonnes Soeurs y ont mis tout leur coeur et toutes mes roses. Je me demande ce que ces pauvres noirs peuvent bien penser ; en tout cas ils sont heureux. On chante Minuit, chrétiens, puis la sainte messe de minuit, la messe des anges. – Cinq à six cents communions. Le missionnaire est heureux, mais trop fatigué pour jouir de son bonheur. Après la messe, ne pouvant dormir, je suis allé m'asseoir au milieu d'un groupe. C'étaient nos chrétiens de la Tshopo. La nuit était magnifique et les étoiles brillaient. « Vous voyez, mes enfants, leur dis-je, comme le bon Dieu a écrit son nom là-haut ! » Et l'un de me répondre (textuellement) : « Oui, Père, il faut être sot pour dire que Dieu n'est pas. » Ces gens sont intelligents : l'un d'eux me demande où finit la terre. – Partout, mon enfant, la terre est une sphère, une boule qui finit partout où chacun se trouve. – Je leur raconte que je suis allé de l'autre côté de cette boule, qu'elle tourne, etc. ; et je leur promets de leur expliquer tout cela quand le jour sera venu. (Nous avons un globe terrestre). Après la messe du matin, ils vinrent me demander les explications promises. J'admirais ces braves gens, tous convenablement vêtus de leurs habits de fête, quelques-uns déjà avec souliers, guêtres et chapeaux. Nous avons fini cette sainte journée avec nos enfants par une séance de projection lumineuse.

Mais hélas ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, je recevais un billet du chef de poste de Romée, qui m'appelait en toute hâte pour le P. Farinelle. Celui-ci y était tombé malade en revenant de Basoko et y délirait. J'y courus avec le docteur Veroni et il était temps. Nous avons ramené le Père ici, où il est plus facile de le soigner.

Je viens d'aller faire le catéchisme à la Chopo et j'en reviens. C'était mon jour de catéchisme ; mes malades n'étaient pas plus mal ; il m'était bon de sortir un peu de l'atmosphère d'épreuve qui pèse sur la mission et je suis parti. Le chemin est plutôt ennuyeux à travers forêts et marécages ; mais quel charme pour le missionnaire de

⁷⁰ Marthe Coosemans, art. Veroni Nicola (1874-1934), dans: B.C.B.-IV, col. 920.

converser avec ces braves gens ! Il y a là d'assez nombreuses familles. Les papas, quelques-uns du moins, sont baptisés, les enfants aussi, les mamans le seront à Pâques. Vous n'êtes pas encore arrivé, que les petits enfants vous entourent, fouillent vos poches, montent sur vos genoux, tirent votre montre pour voir si elle parle encore, caressent votre barbe et quelles conversations ! Les parents, rappelés par le gong, arrivent des champs. On fait le catéchisme, on cause. J'avais porté avec moi mon dîner. Ce petit voyage m'a fait du bien.
Je me recommande à vos bonnes prières [...]

II. Lettre de Gabriel Grison, St-Gabriel, le 2 août 1906, dans : *Le Règne du Sacré – Coeur*, n° 10, 25 octobre 1906, p. 148-150.

Merci pour votre bonne lettre de juin. Puisse celle-ci vous trouver tout à fait guéri et même avec la santé dont parlait le Docteur Veroni.

Je pars à Béni. Seulement je ne sais si je pourrai passer. Voici trois mois qu'on se bat là-bas et la route est abandonnée depuis un an et demi au moins par les blancs. Nous verrons quand nous serons sur place.

Je pense que les deux Pères que j'ai demandés sont partis. S'ils ne l'étaient pas, il faut les mettre en route de suite. Je n'ai des vivres que pour quatre mois et il est presque impossible de faire un ravitaillement d'ici pour Beni. Quand le recevrai-je ? et dans quel état ? Nous ne pouvons souder ici des caisses en zinc, et la route suivie par les colis est de trois mois et plus. Bref, que deux Pères se mettent en route immédiatement et qu'ils apportent ravitaillement et outillage selon vos prescriptions. Dès que votre séjour en Europe sera suffisant, venez prendre la direction de la mission. Je crois qu'il ne faut pas s'établir à Beni même, où le climat passe pour mauvais et où les Kimputu sont dangereux. Nous verrons quand nous serons là-bas.

Je laisse ici le P. Mulder avec les frères. Il ne sait pas encore la langue, mais il aura une belle occasion de faire de rapides progrès. Le Père Aubert est à l'hôpital. Le P. Doyen a pour vicaire le P. Gonthier à cause de l'école. Le Père Gauthier est à Ponthierville et le P. Carton à Banalya. Ici les Soeurs font la classe et très bien. Il vient du monde de tous les villages. Les Chilalanga eux-mêmes y viennent avec leurs enfants. La Supérieure est une femme d'initiative et fait marcher les élèves. L'ancienne est à la tête de l'hôpital dont tous les blancs sont ravis. Bref, tout va bien.

Nous faisons des ponts (briques et pierres). Le zinc des soeurs est arrivé, demain on commence à couvrir leur maison ; - mais ces malheureux hangars ! – et d'ailleurs partout nous avons eu de la pluie, de la pluie à crier miséricorde.

Mes amitiés au P. Slangen s'il est à Bruxelles et si cette lettre vous trouve chez vous, mes hommages à vos parents. Au revoir à Beni, cher Père Farinelle, mais ne tardez pas trop, car je n'y serais plus, à moins que la Providence ne vienne directement à mon secours là-bas.

Je vous salue affectueusement [...]

L. Récit de voyage de Gabriël Grison, dans : Le Règne du Sacré – Cœur, mai 1908, n° 5, p. 66-70 ; juin 1908, n° 6, p. 81-83 ; juillet 1908, n° 7, p. 97-99 ; août 1908, n° 8, p. 113-118 ; septembre 1908, n° 9, p. 131-135 ; novembre 1908, n° 11, p. 145-147.

Nous avons la bonne fortune de publier un récit de voyage, d'autant plus intéressant qu'il s'agit de régions peu connues, et que les voyageurs Européens fréquentent rarement. On y retrouvera les qualités habituelles d'humour, d'élégance, et de clarté qui rendent les récits de l'auteur si captivants et si palpitants d'intérêt.

Il s'agissait de traverser tout le centre de l'Afrique, 600 kilomètres environ, à pied, par des chemins très difficiles, à travers la forêt équatoriale, pour aller retrouver à Beni, les missionnaires que nous y avions envoyés par la côte orientale, et de fonder avec eux une mission nouvelle, près des Grands Lacs, aux pays si longtemps enveloppés de mystères, où le Nil prend sa source.

8 août 1906 : Je pars à Saint – Gabriel ; y reviendrai-je ? à la garde de Dieu ! J'accomplis les ordres du Bon Maître ; cela suffit. Il est doux de se confier à l'aimable Providence de Dieu. Les Pères ont appelé tous nos enfants ; ils sont là sur deux lignes, se mettant à genoux sur mon passage ; les Sœurs elles-mêmes sont venues au quai. Vraiment, tout le monde veut donc mettre de la solennité dans mon départ et cela fait que je suis plus ému que je ne le laisse paraître. Ici-bas, nous n'avons pas de demeures permanentes et toute la vie est un voyage. Pour un chef de mission, cela est vrai au sens propre et au sens figuré plus encore que pour les autres.

À Falls, mes porteurs ne sont pas là ; ils arrivent seulement à la nuit tombante. Comme le chemin est bon et qu'ils le connaissent, nous partirons quand même ; sinon c'est une journée perdue. L'essentiel dans ces longs voyages, c'est de démarrer. Monsieur le Comandant Sillye, qui nous a retenus à dîner, me prête son cheval pour regagner le temps perdu. Je le lui renverrai demain.

9 août : Je suis arrivé hier de nuit chez Mabruki. Ce matin, je fais le contrôle de mes charges, l'appel de mes porteurs et en route ! Je constate que nos chrétiens de Mabruki ont besoin d'être soutenus et j'envoie avant de partir un billet à la mission, pour qu'on leur donne un enfant de leur propre village comme catéchiste.

Le temps est délicieux, la route très agréable ; je rencontre une femme qui travaille dans un champ de riz et qui me salue très respectueusement. « Qui es-tu ? » lui demandai-je. « Ne vois-tu pas que je suis ton enfant ? » me répond-elle ; en effet, elle porte le chapelet au cou.

10 août : Chez Lomata. Hier, j'ai reçu la visite de quatre soldats chrétiens venant du Haut Ituri, où ils ont accompagné l'Inspecteur Henri⁷¹ et tout à l'heure celle d'une pauvre veuve également chrétienne qui vient de Kilo-mine, où elle a perdu son mari, victime d'un accident de travail. Elle retourne à Stanleyville où elle a été baptisée.

⁷¹ Fred Dellicour, art. Henry Eugène (1862-1930), dans: B.C.B.-IV, col. 390-394.

Elle m'apporte une assiette d'arachides ; au nom de Notre – Seigneur, j'accepte l'obole de la veuve. L'an dernier, je n'ai pas rencontré de chrétien sur cette route avant Bafwasende ; le nombre de nos enfants s'est multiplié ; nous avons baptisé cette année 1493 personnes. Hier soir, un ménage de Saint – Léon m'a rejoint ; Joseph et Marie ; ils veulent m'accompagner ; mais ils arrivent avec trois malles ; je ne veux pas d'impedimenta en cours de route pour un si long voyage et je les prie de retourner chez eux.

Ce matin, le chef de mes porteurs et deux d'entre eux manquaient à l'appel ; j'ai fait partir quand même les autres et j'ai attendu les retardataires que j'ai punis sévèrement pour n'être plus obligé de le faire. Ces bons noirs ont toujours la tentation de vous essayer au commencement. Si vous êtes faible, ils en prennent dès lors très à leur aise.

Il y a entre Musa et Lomata de grands villages Bakumu, auxquels il faudrait envoyer des catéchistes. Mais la question du portage, qui est inévitable dans tout voyage fait par un blanc, est à peu près insoluble pour nous autres. Musa est un noir de Lagos qui a pour mission de faire récolter le caoutchouc par les indigènes. Lomata est un arabisé.

15 août à Babwaboli : J'ai célébré la messe de grand matin chez Mwinyi-Katoto et je viens d'arriver à Bafwaboli. C'est aujourd'hui la belle et sainte fête de l'Assomption. Hélas ! je l'ai passée bien sèchement ; mais c'est pour que d'autres la célèbrent avec joie et amour dans un avenir plus ou moins proche. Pour le moment, je recommence un voyage que j'ai fait l'an dernier ; aussi, jusqu'à Avakubi, mon journal sera très sobre. Les braves gens avec qui j'ai fait connaissance l'année passée, s'étonnent de me voir revenir si vite. « Comment, disent-ils, nous t'avons vu aller du côté où le soleil se lève et voilà que tu reviens déjà du côté où il se couche ? » De fait, comme les rois-mages, je suis rentré à Saint – Gabriel, j'ai pris un autre chemin. Ils n'ont qu'une idée très vague de la géographie de leur pays et ils me proclament un grand voyageur. Tous ces villages sont entre les mains des arabisés et il en est ainsi tout le long de route. On dit que la conversion de ces gens-là est difficile. Si nous pouvions vivre au milieu d'eux, peut-être serait-elle aisée. Ils nous connaissent déjà, car ils me disent que c'est la cinquième fois que nous passons chez eux. Ce qui est exact, en comptant les voyages de nos Pères de Béni.

24 août, à Boyulu : Je viens d'arriver à Boyulu, où est enterré un pauvre blanc, assassiné par les arabisés, monsieur Van der Snick⁷², l'un des cinq blancs qui m'ont installé à Saint – Gabriel, dans la nuit de Noël, en 1897 ; je suis allé réciter un *De Profundis* sur la tombe de ce malheureux agent. Hier, scène très intéressante à Bafwapala. Mon petit boy Mikaël Masikini est de ce village. Son histoire est celle de tant d'autres. Enlevé par les Arabes qui avaient tué son père, il a passé de maître en maître jusqu'au jour où, pour son bonheur, il est arrivé à la mission. Il était très heureux de m'accompagner pour revoir son village où, pensait-il, sa mère vivait

⁷² Marthe Coosemans, art. Van der Snickt Georges (1869-1899), dans: B.C.B.-V, col. 766.

peut-être encore. Nous y arrivons hier à midi. Mais il y a deux Bafwapala : l'un arabisé sur la route, l'autre mobali, un peu à l'écart. C'est à ce dernier que l'enfant devait aller. Je lui dis de s'habiller convenablement et de m'amener sa mère, s'il la retrouve.

À 5 heures, il n'avait pas encore bougé.

- « Enfin, lui dis-je, c'était bien la peine de se réjouir si longtemps d'avance ; est-ce que tu as oublié ta mère ? »
- « Je ne reconnais pas mon village, dit-il, et je n'ose y aller. »
- « Allons, viens. »

Je prends ma canne et nous partons. Je fais prévenir le chef du village qui prend la fuite. Après avoir assuré les gens qui étaient là, de mes intentions pacifiques, je fais revenir le chef à qui je reproche sa pusillanimité et je lui demande s'il reconnaît cet enfant.

- « Non, me dit-il. »
- « C'est cependant un de tes sujets : son père s'appelait un tel, et sa mère une telle. Vit-elle encore ? »

Il cherche dans ses souvenirs, consulte les autres.

- « Ah ! oui, dit-il, j'y suis. Sa mère est morte depuis longtemps ; il a encore un oncle, mais qui est à deux jours d'ici, au Caoutchouc. Si l'enfant veut rester, son oncle reviendra bientôt. »

Je regarde mon pauvre petit Mikaël.

- « Veux-tu rester, lui demandai-je. Nous ne sommes pas loin de Bafwasende où les Pères d'Avakubi viendront de temps en temps ; tu irais les voir quand ils seront là-bas ? »
- « Moi, rester avec les sauvages ! non, je vais avec toi. Si maman était ici, nous l'aurions emmenée ; elle est morte, c'est fini. »

Le chef, charmé sans doute de ma manière d'agir, m'offre une poule.

- « Donne-la à l'enfant de ton village, » lui dis-je et je l'invitai à me suivre chez moi, où je lui rendis son cadeau. »

30 août à Bungwita : Je suis resté une journée à Bafwasende, où il y a de nombreux catéchumènes et un poste secondaire de mission ; mais, hélas ! trop abandonné. Ces pauvres gens n'ont vu le prêtre qu'en passant, et d'autre part, nos Pères d'Avakubi, trop peu nombreux, sont accablés. Que Notre – Seigneur daigne envoyer des ouvriers à sa vigne ! Depuis Bafwasende, j'ai souffert de fréquentes tornades, ce qui rend la marche pénible, et donne à cette grande forêt un caractère de tristesse infinie. 3 septembre, à Avakubi : J'ai surpris le bon Père Wulfers au travail ; il est occupé à construire une vraie cathédrale, qui sera la merveille du pays, et sans doute l'une des plus belles églises du Congo ; mais il faudrait du zinc pour couvrir de si belles constructions : un toit de feuilles, à recommencer chaque année, ne les préservera pas de la pluie. Monsieur Lund⁷³, chef de zone de l'Ituri, m'offre deux cho-box pour

⁷³ Marthe Coosemans, art. Lund Olaf (1874-1933), dans: B.C.B.-III, col. 573.

mon voyage ; mais en même temps, il m'apprend qu'il a donné des ordres à Mawambi pour me faire donner une escorte, et la compagnie d'un blanc, car, au-delà, la route n'est plus sûre et le pays en révolte. Je préfère rester ici, plutôt que d'accepter une escorte.

5 septembre : Je vais me mettre en route. Il y a, paraît-il, à Mawambi, une vingtaine de soldats de Béni même qui attendent un blanc pour rentrer chez eux. Les soldats ne voyagent jamais seuls, sans blanc. Soit ! je serai leur blanc et dans ces conditions j'accepte l'escorte.

6 [septembre] à Baïlu : J'avais distribué moi-même mes charges à Avakubi, mettant deux porteurs aux plus lourdes. Nous étions depuis 10 minutes en route quand on rappelle tous mes hommes ; ils doivent prendre une direction différente et moi un autre personnel.

Le blanc qui les rappelle me prie de continuer mon chemin ; il arrangera lui-même mes affaires. Résultat : un porteur reçoit une charge trop lourde. Je dois l'attendre deux heures à mi-étape, et quand il arrive, il est trop fatigué pour continuer. Il faut donc passer la nuit chez Kabambola, arabisé, chargé de percevoir le caoutchouc chez les Mobali, pour le compte de l'État. Je me console, en admirant la chute sauvage que fait l'Ituri en cet endroit. Pluie toute la nuit ; la hutte où je suis abrité n'a ni porte ni fenêtres ; la pluie continue le matin, ce qui m'oblige à retarder mon départ ; j'arrive vers 10 h. 30 chez Fariola où je devais venir hier, je veux aller jusque Bailu que ma carte indique à 1 h. 30 seulement de Fariola. Mes porteurs réclament, me disant que nous arriverons seulement la nuit. Bref, je crois qu'ils me trompent et je fais continuer la marche. Hélas ! ils avaient raison, c'était la carte qui était en défaut. Quel terrible voyage ! La pluie a transformé le chemin en un interminable marécage et sans compter les cours d'eau sans pont, cette sombre forêt est effrayante. Enfin nous venons d'arriver à Baïlu, harassés de fatigue : pour comble de malheur, le chef arabisé me dit qu'il n'a pas de vivres pour mes gens. Je me suis fâché et j'ai fini par trouver ce qu'il me fallait ; j'ai fait amende honorable à mes porteurs en leur permettant de régler désormais la marche sur leur propre itinéraire. J'ai vu en effet que j'avais affaire à de braves gens. Malgré la fatigue, j'éprouve une indicible joie en récitant mon bréviaire, à la pensée que sans doute, c'est pour la première fois que nos belles et saintes prières liturgiques montent de ce point du globe vers le ciel et ce sera tous les jours de même, car aucun prêtre n'a passé dans ce pays.

8 [septembre] chez Njilipanda : Je viens d'arriver ici trempé et par une pluie battante. Hier je suis arrivé chez Baïka –chemin épouvantable- impossible de trouver des vivres au village arabisé qui d'ailleurs est à peu près désert. J'envoie au village indigène Mobali qui est comme toujours un peu à l'écart. Le chef de ce village vient lui-même m'apporter des racines de bananiers.

Ce matin, j'ai célébré la sainte messe avant de partir ; il avait plu une partie de la nuit ; nous nous mettons en route par des chemins détrempés. Dix minutes après notre départ, la pluie commence à tomber, une pluie battante qui nous a accompagnés jusqu'à l'étape. Les ruisseaux sont transformés en torrents ; j'ai passé

la Baïka (20 mètres de large) sur un arbre tombé ; la pluie rendant l'arbre très glissant, je n'ai pas osé passer debout ; et je me suis laissé glisser sur l'arbre au-dessus des tourbillons de la rivière torrentueuse.

9 septembre, sur les bords de la Lenda : Petite rivière qui mesure ici 120 mètres de largeur et qui, sortant des profondeurs de la forêt, va porter ses eaux à l'Ituri.

Hier, j'ai fait allumer un grand feu pour tout sécher, linge, caisses, étoffes et malles ; puis, après avoir changé des pieds à la tête et dîné, je prends ma cithare ; un peu de musique repose des fatigues d'une longue marche sous une pluie diluvienne et puis je veux solenniser le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, en chantant ses cantiques. La maison d'étape à Nyapanda est un peu à l'écart sur une petite élévation qui domine le village, dont les premières cases sont à une cinquantaine de mètres. Au premier coup d'archet, les têtes sortent des portes ; on écoute, on se rapproche et bientôt j'ai tout un cercle d'auditeurs autour de moi.

- « Que c'est beau ! » me dit celui-ci. « Jamais nous n'avons vu d'instrument comme celui-là. »
- « Mais, leur dis-je, c'est votre propre lyre, seulement elle a été construite par des Européens. »

Les noirs ont en effet plusieurs sortes d'instruments à cordes en forme de guitare et de cithare, mais ils ne savent pas accorder leurs cordes et leur musique est insignifiante : « Ca, me répond-on, nous ne l'avons pas chez nous et nous ne l'avons jamais vu. » Je les régale de musique, puis ils me demandent, si j'ai des remèdes et je fais le médecin pendant une heure.

Je suis trop fatigué pour essayer de les catéchiser ; d'ailleurs, je ne fais que passer et préparer les voies. C'est la première fois qu'ils voient un prêtre, il suffit qu'ils en gardent un heureux souvenir. D'autres viendront après moi, qui mettront la charrue dans le sol. Ce matin, j'ai célébré la sainte messe avant le jour et je me suis mis en route. Les chemins sont encore boueux par intervalle, mais bien meilleurs que ces jours-ci, parce que plus sablonneux.

Je suis en ce moment entouré d'arabisés qui me regardent curieusement. Ils ont peut-être vu, et en tout cas, ils ont entendu parler de nos Pères d'Avakubi et ils me demandent si ce sont mes frères, je leur réponds par l'affirmative. (Ici, tous les gens d'un même village, voire même d'une même tribu, sont frères). Je constate avec plaisir que la belle église que le bon Père Laurent est en train de construire est une éloquente prédication. L'on en parle dans tous ces villages comme d'une chose extraordinaire qui donne une haute idée et de l'ouvrier et de l'hôte divin qu'elle doit recevoir.

12 [septembre] à Kasanga : Au delà de la Lenda, le terrain change complètement d'aspect ; il devient tout à fait sablonneux ; partout des quartz et du granit, montées et descentes. Je rencontre une petite rivière de vingt-cinq à trente mètres de large ; pas de pont, mais elle coule sur un sable très fin au milieu de blocs de quartz d'une éclatante blancheur entre des rives verdoyantes et un peu déboisées, du moins à l'endroit où je la rencontre. Mes gens me font remarquer qu'en temps sec, ce n'est

qu'un simple ruisseau. Donc, la rivière accidentelle doit être peu profonde ; je fais passer devant moi quelques porteurs, je me déchausse, relève mes pantalons au-dessus des genoux et je passe sans autre incident.

Tous les jours, nous avons une tornade, habituellement la nuit ; aussi la forêt est-elle d'une humidité pénétrante. Ah ! cette éternelle forêt avec ses géants séculaires, ses abîmes de verdure, ses dômes impénétrables, son jour crépusculaire, sa vie intense, ses mille bruissements, ses rivières mystérieuses, souvent invisibles, trahies seulement par le murmure des eaux au milieu des rochers, la grande forêt équatoriale, quand le ciel est pur, a, comme l'Océan des charmes infinis ; elle est bienfaisante au voyageur qu'épuiserait bien vite les ardeurs d'un soleil impénétrable. Il fait bon aux premières heures du jour respirer son air plein de fraîcheur et jouir de sa douce lumière si éclatante là-haut, mais ici tamisée et filtrée en pluie d'or et d'azur à travers l'épaisseur du feuillage. Je comprends que le noir né dans ce milieu ait partout, dès qu'il en sort, la nostalgie de la grande forêt.

Mais si le ciel devient sombre, si la tempête est proche, plus encore pendant les longues heures d'une pluie tranquille, alors la forêt dans cette demi-obscurité verdâtre, qui n'est ni le jour, ni la nuit, revêt une tristesse angoissante qui pèse sur le voyageur et lui étreint le cœur, malgré lui - et telle a été mon étape aujourd'hui.

Je préfère en forêt une tempête violente qui dure peu. Nous étions ce matin assez près de l'étape ; la pluie avait cessé et le ciel commençait à s'éclaircir. Tout à coup une ondée nous tombe sur la tête et un bruit assourdissant éclate au sommet des arbres. C'était une bande de petits singes gris, à nez blanc, appelés Kima par les noirs et Pains à cacheter par les blancs. Effrayés ou rendus furieux par notre arrivée, ils secouaient au-dessus de nous les branches des arbres chargés de pluie. Déjà mon boy Mwahbu les couchait en joue. « Laisse ces jolies petites bêtes, lui dis-je ; elles font plaisir à voir et ce serait dommage de leur faire du mal. »

J'ai eu le plaisir tout à l'heure de me voir rapporter un objet volé par un de mes porteurs. Ce sont de braves gens, bien qu'arabisés, mais enfin ce sont des noirs. Je me suis aperçu du vol dès l'arrivée à l'étape. Je les appelle tous.

- « Avez-vous à vous plaindre de moi, leur demandais-je ? »
- « Non, me répondent-ils, tu nous traites bien et tu es un homme bon. »
- « Alors pourquoi me volez-vous ? »
- « Nous, te voler ? »
- « Oui, l'un de vous m'a volé, et c'est très mal d'abord en soi et ensuite parce que je suis en voyage et que je n'ai avec moi que les choses nécessaires. Si vous me les volez où les retrouverais-je dans cette forêt, »

...

et je leur fis un sermon sur le vol. Une heure après, l'objet m'était rendu.

13 [septembre] à Mawambi, poste d'État : Mawambi est bâti dans un endroit très pittoresque à 30 mètres de hauteur au-dessus et sur la rive droite de l'Ituri qui l'environne en demi-cercle, d'une ceinture d'acier bruni. Au-delà, sur l'autre rive, des collines boisées en amphithéâtre et courant parallèlement à la rivière. La

dernière étape pour y arriver n'est que montées et descentes et se termine par le passage de l'Ituri.

On se reposerait volontiers dans un endroit si joli et de fait le chef de poste, monsieur Athanasoff, (un Bulgare, qui parle le français comme un Parisien), m'invite à rester un jour avec lui ; j'accepte. À partir d'ici, mon chemin sera difficile ; il est abandonné depuis deux ans et dans trois jours je n'aurai plus que la forêt sans aucun village. Ceux qui autrefois étaient le long de la route se sont révoltés et retirés. Mais il y a ici vingt soldats de Béni qui attendent un blanc pour y retourner, car les soldats ne peuvent voyager seuls. C'est donc moi qui les conduirai et j'aurai ainsi, mais sans inconvénient, l'escorte que le commandant Lund voulait m'imposer.

14 septembre : Hier, je venais d'arriver, j'avais eu à peine le temps de changer et de revêtir ma soutane ; les gens du poste étaient déjà à ma porte. Depuis trois jours, ils savaient que j'allais arriver et m'attendaient avec impatience. J'avais en cours de route rencontré des gens qui m'avaient dit : Tes enfants de Mawambi savent que tu arrives ; ils vont danser quand ils te verront. Mes enfants de Mawambi ? Je ne suis jamais venu ici, ni aucun missionnaire, et cependant c'est la vérité ; nous avons ici de nombreux enfants qui prient tous les jours, matin et soir, tous ensemble. D'ailleurs, ils ne savent que leurs prières et c'est un catéchumène d'Avakubi qui, de passage ici, les leur a apprises. Je leur ai fait le catéchisme hier et aujourd'hui ; deux fois je leur ai promis de leur faire donner un catéchiste à mon retour. C'est un prêtre qu'il nous faudrait, me disaient-ils. Hélas ! si nous étions plus nombreux. Monsieur Athanasoff, bien qu'il ne soit pas catholique, peut-être à cause de cela (il est grec-orthodoxe), m'avait prié de lui permettre d'assister à mon catéchisme.

Tornade la nuit dernière et visite du léopard dans le poste même. Cet animal aime la pluie et la nuit obscure.

15 [septembre] à Mohara : Longue étape par un sentier fangeux. Ce matin, avant cinq heures, mes catéchumènes, sachant que je voulais partir de bon matin, étaient déjà là devant ma porte. Puisse le bon Maître augmenter le nombre de ses ouvriers ; nous ne suffisons à la tâche.

J'ai appelé tout à l'heure, comme je le fais tous les soirs, mes boys pour réciter la prière en commun. Tous les soldats qui m'accompagnent se présentent avec eux pour la réciter. Alors, leur dis-je, vous aussi vous voulez vous faire instruire ? Certainement, Père, nous savons déjà un peu nos prières. Eh bien, nous allons commencer de suite le catéchisme de Béni. Je pris un cahier tout neuf et j'écrivis en tête : « Liste des catéchumènes de Béni. » Je pris leurs noms et je fis le catéchisme.

Nous allons avoir une tempête formidable ; nous sommes entourés d'un vrai cercle de feu et de tous les côtés nous entendons le bruit lointain du tonnerre.

16 [septembre], en forêt sous la tente : Journée très pénible. La tempête a fait rage toute la nuit, le matin, la pluie continue. Il faut pourtant partir ; nos vivres sont mesurés et nous ne pouvons nous attarder ; à 7 heures, il pleut toujours, mais pas très fort. Je fais boucler les charges et je donne l'ordre du départ. Il faut d'abord repasser

l'Ituri et les gens de Mohara n'ont qu'une barque ; on fait plusieurs voyages et à 8 heures nous sommes tous sur l'autre rive ; il pleut toujours ; nous allons donc rentrer dans cette terrible forêt où le chemin n'est plus qu'un sentier envahi ici par des herbes de trois mètres qu'il faut écarter pour passer ; plus loin nous pataugeons dans les marécages ; enfin nous voici sous la haute futaie dans un sentier boueux défoncé par les pluies et par les éléphants ; des amas de lianes arrachées aux arbres et amoncelées par ces géants, des arbres renversés par les ouragans et tombés en travers du chemin, nous arrêtent à chaque instant, nous montons, nous descendons, nous passons de nombreux ruisseaux, quand ils sont trop larges, je fais jeter un arbre en travers pour passer ; nous sommes tous tombés dans la boue et j'entends mes porteurs se raconter et compter leurs chutes, avec des éclats de rire ; celui-ci est tombé seulement deux fois, un autre quatre.

Pour moi, je ne suis tombé qu'une fois, mais je n'ai rien à porter et dans quel état vont se trouver mes pauvres ballots d'étoffe ! Enfin, vers une heure, nous arrivons les rives de l'Yakutu, petite rivière qui va grossir la Viena, affluent très considérable de l'Ituri. Il y a sur les deux rives, sous les grands arbres, un endroit magnifique pour y camper. Je m'arrête et j'attends que mes porteurs m'aient rejoint. Tous me supplient de faire halte, me disant qu'ils n'en peuvent plus, et assurément ce doit être vrai. « Eh bien, nous dormirons ici ; mais comme cette forêt est une cuve à tempête et que cette nuit nous pouvons avoir de la pluie, vous allez tous vous construire une hutte avec des feuilles. (Partout dans la forêt il y a de ces immenses feuilles à toit, que je voudrais bien voir à Saint – Gabriel). Je ne veux pas que vous couchiez à belle étoile, pour vous réveiller sous un déluge d'eau ; les soldats feront de même. » ; et je donne l'ordre à mes boys de dresser ma tente face à la rivière. Les soldats ont un sergent et un caporal qui me paraissent, surtout le dernier, de très braves gens. Celui-ci me dit aussitôt : Père, c'est nous qui dresserons la tente tous les jours. Dresser les tentes est l'un de nos exercices et nous nous y entendons mieux que tes boys. De fait, en un instant la tente est dépliée, quatre hommes d'un côté, quatre hommes de l'autre, et la voilà dressée et assujettie solidement à ses vingt ou trente piquets ; le tout par commandements brefs en français.

Mes porteurs, (ce sont encore des arabisés et très débrouillards à ce que je vois), font leur camp à gauche, les soldats à droite. En deux heures, tout le monde est à l'abri et les marmites sont sur le feu. J'ai distribué à mes gens, avant de partir 150 kilogrammes de riz avec défense d'y toucher avant que je le dise. Je m'assure par une petite inspection que mes ordres sont exécutés et nous voilà tous aussi commodément installés sous le ciel redevenu bien à l'ombre des grands arbres, que dans le meilleur hôtel du monde. Tous vont prendre un bain à la rivière. Je fais passer à l'eau mes vêtements de marche, couverts de boue et au milieu de toutes ces occupations, le soir arrive.

8 heures du soir : J'ai sous les yeux le spectacle le plus étrange qu'on puisse imaginer. La nuit est très sombre ; j'écris ces lignes à la lumière de mon photophore, sur ma petite table de voyage, dressée devant ma tente. Une douzaine de feux sont

allumés ça et là près des huttes improvisées ; autour de chaque feu cinq ou six hommes causent, rient, mangent, ou fument sans aucun souci. Les feux, dans l'obscurité profonde de la forêt et de la nuit, éclairant les grands arbres qui s'élèvent tout autour de nous et donnant une couleur d'un blanc étrange à la voûte de feuillage qui là-haut à vingt mètres de hauteur couvre nos têtes présente un spectacle fantastique qui prête à l'imagination et fait rêver à un paysage de Dante. Faiblement éclairés par ces lumières vacillantes, les arbres paraissent d'immenses fantômes qui semblent nous demander pourquoi nous venons troubler leur demeure. Mais non, nous avons tout à l'heure récité la prière du soir tous ensemble et sans doute, cette nature sauvage a tressailli en entendant pour la première fois depuis de longs siècles, peut-être depuis toujours, sur des lèvres humaines le nom de son Créateur. Les anges de la forêt se sont réjouis et se sont unis à notre prière.

Ces feux du soir, cette faible lumière dans les profondeurs ténébreuses, c'est ma présence au milieu de ces pauvres gens. Ils ne savent pas, au juste, qui je suis, ni ce que je veux ; néanmoins, ils mettent une différence entre un blanc de l'État et moi ; ils savent vaguement que je suis venu les obliger à penser et à agir autrement qu'ils le font. Ils ont cru ce que je leur ai dit, peut-être sans trop comprendre, ils ont prié avec moi. La lumière de la grâce commence à briller dans la nuit et bientôt peut-être l'aurore du grand jour éternel se lèvera brillante sur ces pauvres tribus.

19 [septembre], en forêt, sous la tente, près de la Viena : Tiré avant-hier de nuit sur deux éléphants qui s'étaient trop approchés ; ils ont été blessés, mais je n'ai pas permis la poursuite ; c'était de nuit ; les léopards foisonnent dans ces parages, et puis nous entrons dans la zone dangereuse ; aussi cette nuit je mettrai trois sentinelles, l'une devant le camp des porteurs, l'autre près des soldats et la troisième devant ma tente.

Hier et aujourd'hui, marches formidables. Nous arrivons sur les bords de la Viena, à 3 heures de l'après-midi et nous marchons depuis le matin.

Ma tente était à peine dressée quand nous avons été surpris par une tornade ; elle a duré une heure et en ce moment les feux du soleil couchant colorent les eaux de la rivière en pourpre flammes et or. La Viena mesure 150 à 200 mètres de large. Fort heureusement nous ne sommes pas obligés de la passer, car je ne vois pas comment nous nous y prendrions pour le faire. Quel étrange spectacle que ces grandes rivières à peine entrevues courant silencieusement au milieu de ces forêts sauvages et solitaires ! Je vais appeler nos gens pour la prière.

20 septembre, sur l'emplacement de l'ancien village de Mabilanga : Quelle terrible journée ! Ce matin à 6 heures nous partons en longeant les bords de la rivière dont nous nous écartons bientôt. Un quart d'heure plus tard aucune trace de chemin, des lianes entrelacées, entassées par les éléphants au-dessus d'un marais ; du moins elles nous servent de ponts ; mais les pauvres porteurs s'empêchent au milieu de ces filets ; un peu plus loin c'est un étang formé par les pluies : nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture ; enfin nous sortons de ce mauvais passage pour monter et descendre sans cesse par un sentier boueux où nous rencontrons mille obstacles :

arbres tombés, amas de lianes, la brousse reprenant son empire. Partout des traces de léopard ; ils sont venus près de notre campement cette nuit. J'ai entendu leur cri pour la première fois. C'est un miaulement puissant et sinistre mais doux. Nous avons passé trois fois l'Ituba affluent considérable de la Viena, sans pont, nous aidant des arbres tombés, des rochers qui émergent, faisant de la gymnastique et nous prêtant secours les uns aux autres. Enfin nous venons d'arriver à l'emplacement d'un ancien village. Les gens révoltés contre l'État l'ont abandonné.

3 heures du soir : Hier j'ai permis d'attaquer notre réserve de riz, mais j'ai moi-même mesuré à chaque homme sa provision ; car le noir n'a aucune prévoyance et je ne veux pas que mes gens souffrent de la faim, mais aujourd'hui la Providence vient à mon secours. Tout à l'heure nous étions occupés à notre installation quand deux hommes sortent de la forêt et se dirigent vers moi : leur physionomie est assez avenante : « Blanc, me dit l'un d'eux, je suis Mabilanga chef du village que tu vois abandonné et voici mon collègue Kokonyange, chef d'un village également abandonné que tu trouveras demain sur la route. Tous ses gens sont allés rejoindre les révoltés sur cette montagne que tu vois là-bas – un grand nombre de mes hommes ont fait de même. Je n'ai plus que moitié de mes gens et nous occupons une vallée qui n'est pas loin d'ici. Nous voulons faire la paix avec Bula Matari ; mais nous sommes abandonnés par les nôtres qui veulent la guerre. Si Bula Matari ne nous soutient pas, nous serons obligés de suivre les révoltés, sinon nous serons leurs victimes. Mabilanga, lui répondis-je, je ne suis pas Bula Matari, ni même un de ses agents ; va voir le Blanc de Mawambi, mais je crois qu'il ne pourra te protéger qu'autant que tu te rapprocheras de lui, car il est seul et vous êtes trop éloignés de tout centre européen. Pour moi, je vais à Beni : tu vois mon nombreux personnel ; il n'y a pas de vivres dans cette terrible forêt ; pourrais-tu m'en procurer ? – Très peu, me répondit-il, nous construisons notre village, nous n'avons pas encore eu le temps de faire des plantations ; mais je puis te donner des patates. – Va pour les patates, c'est toujours autant de gagné ; je te paierai bien. » - Une heure après, les patates arrivent, je donne une ration à chaque homme et je paie avec du beau sel blanc d'Europe. – Que nos femmes vont être contentes, me dit Mabilanga en se mettant un peu de sel aux lèvres et en léchant ses doigts, il y a un an que nous n'avons plus goûté de sel ; nous en avions de Katwe (Lac Albert Edouard). Mais à cause de la guerre, il n'en vient plus. » - Les femmes furent si contentes en effet que les vivres affluèrent bientôt, je pus acheter du maïs et des arachides pour deux jours, j'offris un peu de tabac aux deux chefs qui tout en fumant leur pipe, me mirent au courant de leurs griefs, de la situation politique du pays et aussi de sa géographie. Malheureusement et sans doute à cause de la fatigue et des bains forcés pris en cours de route, je sens la fièvre m'envahir. – Depuis quand je suis revenu, j'ai constaté de visu que les craintes de Mabilanga étaient fondées. Les révoltés, sachant qu'il avait des velléités de faire la paix, tombèrent sur son nouveau village, l'incendièrent et l'emmenèrent lui et tout son personnel. Je n'ai plus trouvé qu'un amas de cendres à la place de son village.

22 Septembre à Kickwa cha Tembo [en swahili : kichwa = la tête ; cha = de ; tembo = l'éléphant] – sous la tente. Je viens d'arriver à l'étape, après une des journées les plus fatigantes de tout mon voyage – mais je reprends mon journal ; je ne m'étais pas trompé, j'avais la fièvre. Il fallait à tout prix m'en débarrasser pendant la nuit, car il est impossible de s'arrêter dans cette forêt : nos vivres sont limités, je pris donc vomitif, purgatif, quinine tout ensemble et je passais une nuit blanche. – Le matin, j'étais mieux, - à la garde de Dieu, me dis-je, et en route. Mais nous sommes maintenant en plein pays révolté : il faut prendre les précautions voulues, je mets 6 soldats en avant, 6 en arrière, les autres sont disséminés dans la colonne : défense aux porteurs de passer en avant, de rester en arrière ou de s'écarter ; tous doivent marcher à la file indienne sans solution de continuité. (J'ai su depuis combien la mesure était prudente. Un agent arrivant à Beni par le sud pour ne l'avoir pas prise a perdu plusieurs de ses porteurs restés en arrière et massacrés par les indigènes.)

Nous marchons trois heures, puis nous commençons à escalader une rampe très raide ; je n'en puis plus ; la fièvre me reprend et je dois m'arrêter. On m'affirme qu'au sommet de la rampe, dans une demi-heure, nous arriverons à un plateau où nous pourrions au besoin camper ; je me repose 10 minutes et nous continuons l'ascension de cette côte.

Nous arrivons en effet sur un magnifique plateau déboisé, ancien emplacement du village de Kokonyange que j'ai vu hier et que tous ses gens ont abandonné. Je fais arrêter notre caravane ; nous nous reposerons une demi-heure et si possible nous continuerons notre route, car l'étape n'est pas suffisante. La vue est magnifique : Depuis le commencement de mon voyage je n'ai pas atteint une si grande altitude et l'endroit étant déboisé sur une grande étendue nous voyons à nos pieds cet océan de forêts vierges que nous venons de traverser et dont les ondulations se perdent bien loin au nord et à l'ouest dans un horizon bleuâtre, mais je suis brusquement tiré de la contemplation de ce beau panorama : une troupe de buffles se lève à 100 mètres, nous regarde un instant et prend la fuite vers une colline qui s'élève à notre droite : Les soldats ont déjà sauté sur leurs fusils mis en faisceaux. « Père, tu permets ? – Certainement, mais soyez prudents, car si vous les manquez eux ne vous manqueront pas. » - La chasse aux buffles est en effet très dangereuse. Les chasseurs disparaissent dans les hautes herbes, mais les bufflets aux jarrets d'acier escaladent rapidement les flancs de la montagne, s'arrêtent pour regarder en arrière et reprennent leur course folle. Évidemment ils n'ont pas l'habitude d'être ainsi dérangés. Une demi-heure plus tard mes gens revenaient sans avoir tiré un seul coup de fusil : mais la diversion m'a fait du bien ; nous continuerons notre étape ; je me lève et reprends le chemin de l'est. – « Regarde, me dit-on, voilà la montagne de Beni. » Je vois au loin, une série de collines ondulées qui s'étend à perte de vue devant nous, je calcule le nombre de séries et je demande si, c'est à la 4^{ième} ou à la 5^{ième} que se trouve Beni ; mais l'on ne me comprend pas. Tout à coup la brume lumineuse qui fermait l'horizon se déchire, je jette un cri d'admiration : Voilà le Rivenzori [Ruwenzori] aux neiges éternelles, la montagne de Beni que leurs yeux

perçants avaient entrevue avant moi. Je restais cloué sur place dans une admiration muette. Devant moi surgissait brusquement au milieu d'un océan lumineux cette splendide montagne, aux masses bleuâtres, aux innombrables contreforts, aux sombres gorges, avec ses pics, ses dômes, ses champs de neiges, ses lignes hardies et sublimes. La brume qui l'avait voilée se condensait rapidement en gros nuages blancs attachés ça et là aux flancs de la montagne. Leur couleur tranchait vivement sur le fond bleu, sombre des contreforts et des gorges et donnait à l'ensemble l'aspect d'une apparition féerique. C'était la majesté et la grandeur dans la gloire. Autrefois j'ai éprouvé le même sentiment quand au détour d'une colline, à la sortie d'un long corridor, au milieu des rochers amoncelés, je vis pour la première fois le Chimborazo, roi des Andes qui porte sous l'Équateur ses trois splendides coupoles, couvertes d'une neige éternelle à 6.500 m d'altitude dans l'azur d'un ciel ineffablement pur – *Mirabilis in altis Dominus*. – Et quelle harmonie parmi la hiérarchie des êtres. Les hauts sommets de la terre sont purs. Celle qui est la cime des ouvrages du Très-Haut et le sommet radieux où la terre touche le ciel s'appelle l'Immaculée ; c'est pour cela sans doute qu'il est dit que le Seigneur l'a établie sur ses saintes montagnes et qu'elle a été comme les hautes cimes éclairée avant tous les autres par les premiers feux du divin soleil de l'éternité. Mais ce n'est point le moment des élévations religieuses. Nous rentrons bientôt dans la forêt. Une heure plus tard nous nous arrêtons près d'un ruisseau pour y établir notre camp. La fièvre me reprend de plus belle, il faut entrer de suite sous la tente, me coucher et recourir aux remèdes les plus énergiques : j'étais redescendu dans la vallée des larmes. Sur le soir, une tornade violente inonda la région. Aujourd'hui matin, je me suis levé après une nuit d'insomnie et très fatigué. Néanmoins à 6 h nous étions en route dans une boue gluante de glaise rougie par l'oxyde de fer. Nous passons deux ruisseaux, puis nous voilà engagés dans un épouvantable marais. – Plus de sentier, chacun s'en tire comme il peut, un de mes porteurs s'enlise jusqu'au ventre, heureusement j'arrivais près de lui, les autres le regardant sottement sans oser venir à son secours, car l'on ne sait pas où l'on pose le pied. Nous le tirâmes de ce mauvais pas et après trois mortelles heures de gymnastique effrénée nous rentrions dans un sentier boueux défoncé par les pluies et les éléphants, obstrué par les lianes et les arbres tombés, mais infiniment plus solide que les marécages que nous venions traverser. Un peu plus loin, un troupe de buffles coupe notre caravane ; mais ce ne fut qu'une trombe vue seulement par ceux qui étaient proches. Je ne comprends pas comment ces animaux peuvent voyager de la sorte dans ces foreêts touffues au milieu des mille lianes qui courent d'un arbre à un autre et des vieux géants de la forêt, tombés ça et là et couverts de plantes fossiles de toute sorte. Vers midi nous arrivions auprès d'une rivière torrentueuse : je fais passer deux soldats bons nageurs pour savoir à quoi m'en tenir : ils ont de l'eau seulement jusqu'à la poitrine, je passe à cheval sur deux fusils servant de brancart et nous sommes arrivés tout à l'heure, moulus, à un endroit déboisé, emplacement sans doute d'un ancien village, appelé Kichua cha tembo, tête d'éléphant parce qu'on y

voit encore un crâne d'éléphant qui y a été tiré autrefois. Je n'en puis plus ; mais ma fièvre est finie.

23 Septembre aux Matestes. Hier soir, un homme nous est arrivé de Beni, j'apprends par lui que le chef de la Zone de Ruchuru à laquelle appartient Beni vient d'y arriver ; c'est très heureux pour moi. L'homme en question ajoute qu'il a été attaqué le matin, j'en doute, mais enfin s'il nous arrive un accident, nous sommes assez nombreux pour nous défendre. Après souper, je m'approche du groupe de mes porteurs. L'un d'eux raconte ses exploits d'antan, il avait suivi les Arabes : en ce temps-là, on brûlait les villages, on ne faisait pas la guerre comme les blancs, on tuait, on pillait, on massacrait jusqu'aux petits enfants. L'orateur parlait avec une certaine jactance et faisait allusion à la révolte des Wanandés. Les Arabes, disait-il, en auraient fini avec eux en 8 jours. – Et tu trouves braves, ces gens-là, lui dis-je ? – C'est la guerre, me répondit-il, surtout avec des sauvages comme ceux qui nous entourent. – D'abord, lui dis-je, ces sauvages ne vous faisaient pas la guerre ; c'est vous qui la leur faisiez pour leur voler leurs femmes et leur ivoire. Se battre avec des hommes armés, ce peut être très glorieux, mais tuer des gens sans défense et surtout les petits enfants, c'est le fait des lâches. – Les soldats qui s'étaient rapprochés pour nous écouter, applaudirent en disant : « Cela est très vrai, on nous a toujours reommandé de ne pas tuer les petits enfants. – Oui, repris-je et vous autres Arabes, vous vous êtes conduits comme des bandits et vous méritiez tous d'être pendus. On vous a pardonné, il ne faut pas vous vanter de vos crimes. » Mon interlocuteur pour s'excuser me dit qu'il n'était pas arabe et qu'il avait seulement exécuté les ordres reçus.

Depuis quelques jours, je remarquais que la forêt n'était plus la même, les arbres étaient moins élevés, moins gros, la clarté plus grande. Nous étions aux limites de cet océan de forêts vierges qui couvre toute l'Afrique Centrale sur un diamètre de 1400 kilomètres. La dernière heure de l'étape d'aujourd'hui, nous avons voyagé dans une haute brousse formée par des herbes géantes et rigides de 4 à 5 mètres de haut appelées ici les matete (roseaux) et qui est, me semble-t-il, le petit bambou dont on fait les cannes.

Le soir, tornade et nouvelle apparition du Ruenzori, dont les neiges, au clair de la lune, sont féeriques.

LI. Lettre de Gabriel Grison au Père Mathias, Banalya, 10 septembre 1907, dans : *Le Règne du Sacré - Cœur*, novembre 1907, p. 161-162.

[...] Le Père Général et le Père Jeanroy vous ont appris déjà sans doute la foudroyante nouvelle de la mort du Père Barth, mais sans aucun détail, car je n'en avais aucun quand je leur ai écrit.

Après un douloureux et pénible voyage de neuf jours, je viens d'arriver à Banalya, où hélas ! je ne trouve plus personne.

Voilà deux missionnaires que j'y perds en deux mois : la veille de l'Assomption, le Père Barth se trouvait un peu souffrant, il renvoya les chrétiens qui voulaient se

confesser en leur disant que peut-être, le lendemain, il pourrait en confesser un certain nombre avant la messe.

À 10 h. du soir, il avait une hématurie laquelle, dès le surlendemain, se compliquait d'une anurie. Aussi, je pense que, dès ce moment, le pauvre Père ne dut plus avoir aucun doute sur son sort (l'anurie est mortelle). Il appela les chrétiens, se recommanda à leurs prières, en leur disant de réciter beaucoup de chapelets pour lui. Cependant, le jour même de sa mort, vers midi, il croyait se trouver mieux –ce qui voulait dire pour ceux qui connaissent cette terrible maladie que la catastrophe finale était proche. Le Père perdit connaissance vers 3 h. de l'après-midi et expira vers 5 h. sans secousse et sans souffrance.

L'anurie a cela de particulier qu'elle tue comme un poison narcotique ; elle endort sa victime. C'était donc le jeudi, 22 août, en l'octave de l'Assomption à 5 h. du soir. Un seul blanc se trouvait à Banalya, monsieur Dubois, qui a soigné le Père avec beaucoup de dévouement.

Un peu avant de mourir, le Père appela ses boys et leur recommanda de ne pas avoir peur de lui après sa mort ; il leur donna quelques instructions pour son ensevelissement, puis le bénit. Il était allé se confesser à Basoko, une dizaine de jours auparavant, je crois.

Voilà, cher Père, la vraie mort d'un missionnaire, à son poste, seul, mais calme et tranquille, car notre cher défunt, qui ne pouvait se faire aucune illusion sur l'issue de sa maladie, est resté jusqu'au bout en pleine possession de lui-même.

Pour nous, la perte est irréparable. Le Père Barth s'était donné tout entier à sa mission : vous connaissez ses talents : les noirs l'aimaient – pour lui, c'est la récompense du sacrifice qu'il a fait il y a trois ans, en s'arrachant au calme de la vie européenne pour se donner aux travaux plus pénibles de l'apostolat.

Je vous serais infiniment reconnaissant si vous vouliez bien communiquer ces quelques détails à son frère et par ce dernier à sa famille à qui je présente l'expression de mes sentiments de profondes et très vives condoléances.

Je me recommande, Vénéré Père, à vos bonnes prières et vous prie d'agréer l'hommage de mes sentiments les plus affectueux [...]

LII. Lettre de Gabriël Grison au Père Jeanroy, (sous la tente, à Mambosasa, sur la Lindi), 30 décembre 1907, dans : *Le Règne du Sacré – Cœur*, avril 1909, p. 50-51.

[...] Tous les Pères que vous nous avez envoyés sont à leur poste, ou en route pour y arriver. Vous avez appris au dernier courrier la mort du pauvre Frère Van Emmerich, emporté par la fièvre typhoïde, trois jours après son arrivée à Saint – Gabriel. Le pauvre garçon avait une fièvre de 40° ; il n'a pas vu la mission ; il est mort tout à fait tranquille et résigné. C'est moi-même qui lui ai fermé les yeux, le 15 décembre, à 2 heures du matin. Je le veillais avec le Père Lennartz.

Les Pères Steinmetz et Lacroix sont à Banalya ; Kuck et Dahler à Basoko ; Lennartz et Männersdörfer à Avakubi ; le Père Slangen est retourné à Ponthierville (ou

Lokandu), et je compte envoyer le Père Massman à Romée. Le Frère Maternus restera ici.

Il manque encore un Père à Lokandu, un à Banalya, au moins un à Stanleyville, un ou deux à Romée, un pour me remplacer ici, si je dois retourner en Europe. En tout cas, je ne puis partir avant d'avoir reçu du renfort. Il nous faudrait encore cinq ou six missionnaires nouveaux.

Quelle merveilleuse fête de Noël à Saint – Gabriel : 750 à 800 communions. Et encore, nous n'avons pu finir les confessions. Quelle foule, quelle joie et quel pittoresque ! Impossible de voir cela en Europe. –Je parle de Saint – Gabriel seul.- À Stanleyville, ce devait être la même chose. Au revoir, cher Père Jeanroy, je vous embrasse. Ne m'oubliez pas auprès de monsieur l'Abbé Gras. J'aurais dû lui écrire, mais je suis surchargé et je me suis enfui de Saint – Gabriel pour me reposer deux ou trois jours, et en même temps faire le catéchisme à de pauvres gens que l'éloignement de la mission et les difficultés du voyage ne permettent de visiter que très rarement. D'ailleurs, ils sont venus eux-mêmes me chercher.

J'ai commencé l'année sous la tente, et je la finis également sous la tente. Au revoir ! Bonne année ! Priez pour moi.

+ Gabriel Grison

Que de choses intéressantes j'aurais à vous dire, si on voulait les noter ; mais rien ne nous frappe plus, et nous avons trop de travail pour songer à écrire.

Tâchez d'aider le Père Gontier, qui aura de la peine à achever son église à Stanleyville, et qui aurait grandement besoin d'un secours exceptionnel ; trouvez-lui quelques bienfaiteurs !

Songez à mon personnel ; des Frères nous seraient également nécessaires.

LIII. Lettre de Gabriel Grison à monsieur Sillye, Saint Gustave – lez –Beni, le 20 mars 1909, dans : MRAC, Fonds Sillye, 51.18.102-103.

[...] J'ai écrit avant hier à monsieur Vervloet et je l'ai prié s'il vous rencontrait de vous présenter mes hommages. Mais grâce à Dieu il me reste cette après-midi et je ferai moi-même ma commission.

Je vous ai envoyé plusieurs cartes en cours de route à Port Saïd, Mombasa, Entebbe, Toro. Me voici donc arrivé à Saint Gustave où, il y a deux ans et quelques mois, je dormais sous la tente avec monsieur Vervloet⁷⁴. Je me souviens de l'heure où nous avons découvert ce beau pays (car il est vraiment beau) après une chaude étape et avec le sentiment qu'il était inutile de chercher davantage car ce pays était un désert. Depuis les maisons en briques et de beaux arbres ont poussé sur le sol.

C'est ici qu'un jour j'ai reçu deux magnifiques dames jeunes de café que votre aimable providence m'avait fait envoyer.

⁷⁴ Marthe Coosemans, art. Vervloet Joseph (1866-1931), dans: B.C.B.-II, col. 889-891.

Voici donc que j'ai traversé l'Afrique d'un Océan à l'autre. L'on m'avait vanté cette route de l'Ouganda comme une partie de plaisir et même le Colonel Bastien⁷⁵ m'avait dit qu'il suffisait de s'y laisser porter. Néanmoins je puis vous assurer que je n'y repasserai plus du moins en route de caravane ; en automobile passe encore mais avec des porteurs Banyankole, jamais ! et vive nos sentiers en forêt congolaise et nos porteurs qui du moins arrivent avant 8 h. du soir, et nos gîtes d'étape où le voyageur est chez lui.

L'Ouganda est cependant un pays magnifique, très bien organisé, et on l'on trouve à chaque pas la preuve de l'habileté anglaise en matière de Colonie. Néanmoins attendez pour y amener madame Sillye que la route d'automobile qui reliera Entebbe au Toro soit terminée.

Nous avons rencontré en route le colonel Harrison chargé d'accompagner le [...] Roosevelt qui est peut-être déjà à Nairobi. Il y a si peu de blancs dans l'Ouganda qu'il est rare de rencontrer quelqu'un en cours de route.

J'ai trouvé à Kasindi monsieur Rolfs, le fils du député ou sénateur et le capitaine Van Gele, le fils de l'ex-gouverneur. Le chef de zone, monsieur Bandelet, est à Beni où il réside habituellement de préférence à Ruchuru. Je le verrai dans 3 jours. Nous entrons en saison de pluies, ce qui rendra mon voyage vers Avakubi et Falls plus ou moins agréable.

Je vous écrirai de Falls. Ici le pays est à peu près pacifique, le drapeau belge flotte au-dessus des postes.

Merci, mon cher commandant, pour le joli et aimable souvenir que vous m'avez donné quand nous nous sommes quittés.

Je souhaite de tout coeur que cette lettre vous trouve en bonne santé, vous et madame Sillye, à qui je présente l'hommage de mon respect. Je ferai la commission qu'elle m'a donnée quand je serai à Falls.

Mes hommages à vos beaux-parents quand vous aurez l'occasion de les voir. En attendant le plaisir de revenir frapper à votre porte, je vous prie d'agréer, mon cher commandant, pour vous et pour madame Sillye, l'hommage de mes sentiments les plus affectueux [...]

LIV. Lettre de Gabriel Grison à monsieur Sillye, Saint Gabriel, 12 juin 1908, dans : MRAC, Fonds Sillye, 51.18.104-105.

[...] Je viens de recevoir tout ensemble vos deux aimables cartes et votre bonne lettre. Je vous en remercie. Comme vous le voyez par l'entête de celle-ci, je suis rentré à Saint Gabriel et non sans plaisir je vous ai écrit de Saint Gustave. De la pluie à peu près tous les jours de Beni à Avakubi où j'ai trouvé le Commandant Engt à la veille de son départ. Nous sommes descendus presque ensemble l'Aruwimi et probablement quand vous recevrez cette lettre vous aurez déjà eu le plaisir de sa visite.

⁷⁵ A. Engels, art. Bastien Julien (1865-1914), dans: B.C.B.-III, col. 33-35.

Je crois que le Père Wulfers a été simplement victime d'un accident peut-être d'une congestion, maladie de laquelle il était sujet, ou de sa charité vis-à-vis du nyampara de ses porteurs qui ne savait pas nager et qu'il a voulu sauver.

La mission Adam prospecte dans l'Aruwimi sur une île située à 2 heures en aval de Panga.

Milis et sa femme en résidence nominale à Banalya y sont plutôt rarement. Ils étaient chez les Popoie quand j'étais à Banalya. C'est incroyable comme les agents sont vite oubliés : j'ai rencontré un nouveau personnel à Bomili et Panga. Ces messieurs ne connaissaient pas même de nom ceux qui étaient là il y a 2 ans quand je suis revenu de Beni !

Au lieu de descendre à Basoko, ce qui m'aurait pris un mois de plus, je suis revenu à Saint Gabriel par la traverse, c'est-à-dire par la Lindi et comme personne ne m'attendait par ce chemin là, j'ai surpris tout le monde. Je suis arrivé un beau matin en costume de voyage botte, casque, quand tous étaient au travail, ce qui simplifie tous les préparatifs de réception. J'ai refusé les honneurs officiels qu'on voulait me rendre à Stanleyville où je suis allé comme simple particulier selon ma bonne et vieille habitude. C'est plus simple et surtout plus loyal entre gens qui ne sont pas fait pour s'entendre.

Monsieur Adam⁷⁶ était déjà parti au-devant du Prince Albert attendu ici le 1 juillet. Adolphe à son tour est parti ces jours derniers. Il paraît que ces deux messieurs ne s'entendaient plus du tout à cause de certaines arrestations arbitraires faites par le second sur le territoire du premier. Celui-ci aurait riposté en refusant son bateau à Ponthierville. Je n'étais pas ici. Quoiqu'il en soit ils se sont rencontrés.

Il semble que depuis quelques mois De Meulemeester a repris son genre autoritaire et cassant. Ce qui lui suscite des difficultés et lui aliène ses propres agents. Il est très mal en particulier avec le Docteur Trolli⁷⁷ qui vient de lui jeter sa démission à la figure. Monsieur Malfeyt lui a écrit qu'il allait reprendre le gouvernement de la province agrandie. Serait-ce pour cela qu'il est de mauvaise humeur ?

Plus aucune dame à Stanleyville rive droite exceptée madame Hill, la fille de monsieur Dhegers, venue avec son mari rejoindre son père dans sa factorerie. À Stanleyville rive gauche, madame Vervloet se porte très bien.

Allons-nous vous revoir ? S'il est vrai que monsieur Malfeyt reprend la province, ce serait peut-être aussi pour vous une raison de ne pas revenir si vite, car je crois que vous n'étiez pas très d'accord. Mais ces choses sont d'autrefois et finies. Peut-être le présent serait-il meilleur.

Ici tout va comme toujours. Monsieur Engt⁷⁸ saura mieux que moi vous raconter par le [...] toutes les petites nouvelles. J'ai rencontré à Avakubi monsieur Lippens qui allait prendre le secteur de Nepoko. Il était brillant de santé.

⁷⁶ Georges Moulaert, art. Adam Auguste (1865-1940), dans: B.C.B.-III, col. 5-7.

⁷⁷ P. Gérard, art. Trolli Giovanni (1876-1942), dans: B.C.B.-IV, col. 885-887.

⁷⁸ Marthe Coosemans, art. Engh Martin (1874-1942), dans: B.C.B.-IV, col. 287-288.

Puisse ce billet, vous trouver vous même et madame Sillye et excellente santé, je présente l'hommage de mon respect à madame Sillye et vous salue affectueusement [...]

LV. Lettre de Gabriel Grison à monsieur Sillye, Saint - Gabriel, 14 octobre 1909 ; dans : MRAC, Fonds Sillye, 51.18.18-19.

[...] J'ai reçu votre bonne et longue lettre du 30 juillet –un peu en retard parce que j'étais absent et que mon courrier au lieu de me suivre s'était fourvoyé dans les bureaux de Falls. Je vous remercie et je suis très heureux d'apprendre que vous et madame Sillye vous êtes en bonne santé. Mais est-ce que vous ne songez plus à revenir ? Les bateaux nous arrivent bondés. Hier nous avons vu des revenants Croybre Ellen, Gaume. Van der Cruyssen⁷⁹ est allé faire une tournée d'inspection dans l'Uelle ; mais il paraît qu'il va venir prendre le commandement de la Province. Monsieur Malfeyt est dans le Kassay. Si le gouvernement ou mieux si le Parlement y consentait ou diviserait le territoire congolais en trois ou quatre provinces et alors monsieur Malfeyt aurait la Province Orientale, le Kivu, l'Uele et peut-être le Katanga. C'est ce que l'on dit.

Rien de bien nouveau à Falls. L'on continue à diriger des troupes sur le Kivu ou l'on dit que messieurs les Anglais ont violé la frontière.

Adjoint supérieur, chef de zone, chef de secteur se promènent au loin. Adolphe est seul à Falls. Il va bientôt nous quitter pour rentrer en Europe via Mombassa. Il a demandé cette faveur à monsieur Renkin⁸⁰ qui la lui a accordée. Monsieur Adam est heureux de voir ses projets soutenus par le Prince Albert. Il vient de faire un travail considérable et très intelligent pour démontrer par a + b qu'il y aura tout avantage à expédier les minéraux du Katanga par le chemin de fer des Grands Lacs.

Nous avons donc reçu la visite du ministre des Colonies. Il paraissait ravi et disait qu'il n'avait pas cru que le Congo fut si avancé. Monsieur de Meulemeester⁸¹ a pris le ministre, mais pas autant encore que monsieur Adam qui est un homme d'une intelligence supérieur doublé d'un parfait gentleman. Madame Renkin disait devant moi qu'elle voudrait pour l'un de ses fils une carrière aussi belle que celle de monsieur Adam et l'oeuvre magnifique accomplie par lui au Congo. Et tout cela n'est pas exagéré car je crois moi aussi qu'il a peu d'hommes au Congo de la taille de monsieur Adam.

Je viens de rentrer ces jours derniers à Saint Gabriel où je vais rester au moins un an. Je suis allé dans le Lomami, puis dans l'Aruwimi et j'ai terminé ainsi la visite de mon territoire. J'étais en route depuis le 10 janvier. Il est temps de reprendre une vie un peu plus calme.

⁷⁹ R. Moris, art. Van der Cruyssen Maurice (1871-1914), dans: B.C.B.-II, col. 213-215.

⁸⁰ Fred Dellicour, art. Renkin Jules (1862-1934), dans: B.C.B.-IV, col. 748-753.

⁸¹ Alfred Moeller de Laddersous, art. De Meulemeester Adolphe (1870-1944), dans: B.B.O.M.-VI, col. 727-732.

Nous attendons avec impatience les changements que va faire le Gouvernement. Monsieur Renkin a écouté tout le monde : on lui dit sans [...] des choses bien contradictoires et finalement nous pourrions bien rester dans le statu quo. Mais ce serait cet argument terrible pour l'Angleterre qui paraît avoir une envie féroce de prendre ce magnifique morceau de la carte africain. Attendons.

La cathédrale de Stanleyville avance tout doucement ; mais elle sera belle. Elle a déjà été abattue deux fois, je pense que pour celle-ci le travail sera définitif. Nous continuons nos voûtes à la chapelle de Saint Gabriel. Nous avons interrompu ce travail il y a deux ans pour des travaux plus importants ou mieux nécessaires. Ce sera très beau. Monsieur Vervloet m'a donné un magnifique banc de communion fait en ciment par un artiste italien du Chemin de fer. C'est un travail magnifique. Monsieur Adam fera la charpente de l'Église de Stanleyville.

Voilà, mon cher monsieur Sillye, toutes les petites nouvelles qu'aime madame Sillye à qui je présente l'hommage de mon respect. Je serais si heureux de vous voir arriver un de ces jours, mais pour rester à Falls. Quoiqu'il en soit et en attendant, je vous salue très affectueusement tous les deux et je vous serre cordialement la main [...]

LVI. Lettre de Gabriel Grison à monsieur Sillye, Saint Gabriel, 17 décembre 1909, dans : MRAC, Fonds Sillye, 51.18.98-99.

[...] Je vous ai envoyé dernièrement une carte pour vous présenter mes vœux de Nouvel An ; je suis très pressé, néanmoins je veux répondre à votre carte du 10 octobre et à votre aimable lettre du 26 que j'ai reçue hier en même temps.

Ici, tout est calme. De Meulemeester est parti depuis le 28 novembre pour l'Aruimi et l'Ituri via Bengamisa et Gwania. Il remontera jusqu'à Irumu et de là il prendra le chemin de l'Ouganda pour rentrer en Europe. C'est le chemin que j'ai suivi il y aura tantôt un an. Le Docteur Veroni l'accompagne jusqu'à Avakubi d'où il reviendra à Falls par voie de terre.

Pauvre Docteur ; fort heureusement qu'il s'est muni d'un excellent hamac. C'est le Docteur Trolli qui le remplace tout en restant au lazaret. Vous savez qu'on a construit une maison en brique au débarcadère de l'ancien village d'Apache. C'est là que loge solitaire le Docteur Trolli, près de son lazaret. En voilà encore un qui ne porte pas Adolphe dans son cœur. Mais il va rentrer ; son remplaçant le Docteur Grossula de Basoko est arrivé hier.

Nous apprenons aujourd'hui que Monsieur Malfeyt nous arrivera le 28 décembre pour reprendre le gouvernement de la Province Orientale en attendant mieux sans doute.

Monsieur Adam qui avait fait une fugue dans le sud revient samedi pour recevoir le Commissaire de District de Léo, monsieur Moulaert⁸² et s'arranger avec lui afin d'activer les transports. Il voudrait arriver au Katanga avant les Anglais. En ces

⁸² R. Vanderlinden, art. Moulaert Georges (1875-1958), dans: B.B.O.M.-VI, col. 758-762.

derniers temps il a bloqué comme à la veille d'un examen, pour démontrer par a + b au ministre des Colonies que son chemin de fer sera le moins coûteux de tous ceux qu'on projette de construire vers le Katanga.

Monsieur Adam a fait une impression magnifique sur le prince Albert et aussi sur le ministre. Monsieur Renkin en était enthousiasmé. Et c'est justice car peu d'hommes ont sa taille et je ne sais pas s'il y en a beaucoup au Congo qui soient de sa force. Cet homme a une intelligence d'intuition ; ce qui ne l'empêche pas d'être plus aimable qu'un Commissaire Général.

Moi aussi, je suis un peu étonné du retour de monsieur Fuchs⁸³. Il semble que plus ça change, plus c'est la même chose. Mais vous est-ce que vous ne revenez pas ? Je suis certain que ce n'est pas Madame Sillye qui vous en empêche. Je serais bien heureux de vous revoir à Saint Gabriel. Nous allons y recevoir en juillet tous les supérieurs de mission. Ce sera le second concile congolais. Nous vous plaignez du froid, ici nous pourrions vous passer quelques calories.

Je souhaite de tout cœur que ce billet vous trouve en bonne santé tous les deux. Je présente l'hommage de mon respect à Madame Sillye et je vous remercie tous deux des vœux que vous voulez lui faire pour moi.

Au revoir, mon cher Commandant, je vous salue très affectueusement et vous serre cordialement la main [...]

LVII. Lettre de Gabriel Grison au commandant Sillye, Bruxelles, 28 novembre 1914, dans : MRAC, Fonds Sillye, 63.71-123.

[...] Hier, votre vaillante femme m'a apporté vos nouvelles, de vraies, d'authentiques nouvelles. Il est inutile de vous dire avec quelle joie j'ai appris que vous étiez en bonne santé et que vous restiez calme au milieu de la tempête déchaînée.

Il n'y a rien de tel que de savoir [piquer] une tête dans les rapides congolais pour se forger un caractère de bronze. Merci pour votre aimable et précieux souvenir ; j'en suis tout ému et je prie Dieu de vous protéger et de vous conserver de toutes manières.

Qui m'aurait dit quand j'ai quitté Stanleyville ce que j'allais trouver en Belgique. Si j'avais su lire l'heure de demain, je serais resté là-bas : mais quels que soient les événements qui nous arrivent, Dieu les fait tourner au bien de ceux qui l'aiment. Ceci, je me le dis à moi-même et je l'applique à la patrie. Quelle page dans son histoire ; jamais parçille ne fut écrite, pas même la première et ceux qui viendront après nous, eussent-ils une plume d'or, ne sauront pas en écrire une plus belle.

J'ai revu vos bons parents, les années semblent les rajeunir.

Je vous dirai pour votre consolation que votre route de Stanleyville à Saint – Gabriel est journellement sillonnée par les cyclistes – parmi lesquels vous pourriez voir votre humble serviteur ; malgré mes cinquante et quelques printemps je me suis mis

⁸³ Fred Dellicour, art. Fuchs Félix (1858-1928), dans: B.C.B.-I, col. 389-394.

à la bicyclette et cela ne va pas trop mal. Un évêque en bicyclette, ceci paraîtrait plutôt étrange ici. Les arbres ont grandi. Quand j'ai quitté Stanleyville on construisait le long des boulevards tracés par vous derrière la station. Les arbres qui si magnifiques dessinent admirablement les plans tracés autrefois ; mais je vous parlerai de tout cela bientôt, je l'espère.

Au revoir, et à bientôt, je vous salue avec un affectueux respect [...]

LVIII. Lettre de Gabriel Grison à L. Lemaire, Saint-Gabriel, 21 octobre 1916, dans : KADOC, Archives CICM, O.II.C.1.1.2.2.1.

[...] Tout d'abord permettez-moi de vous présenter mes plus cordiales félicitations pour l'heureux choix de vos supérieurs. Ils vous ont mis sur les épaules une charge assez lourde et peut-être ennuyeuse, mais Dieu vous la rendra douce et légère si vous l'acceptez en esprit de foi et d'obéissance.

Présentez à Mgr. Van Ronslé, s'il est encore chez vous, l'hommage de mon affectueux et profond respect et dites lui que je serais très heureux de le recevoir s'il voulait pousser une pointe jusque Stanleyville.

Je voudrais vous voir à Barumbu le plus tôt possible pour prendre le Lomami où les Protestants ont carte blanche. En tout cas, quand vous y viendrez, si vous voulez bien nous faire le plaisir de venir jusqu'aux Falls, nous serons très heureux de votre aimable visite. Nous vous ferons les honneurs de la station et peut-être pourrions-nous vous conduire jusqu'à Ponthierville.

Je vous expédie 400 nouvelles feuilles de papier, je ne les ai pas reçues de l'État mais je les ai achetées aux f. [Frères] Maristes qui ont reçu une imprimerie en ces derniers temps.

Dernièrement j'ai écrit à vos bonnes sœurs pour leur annoncer que je leur enverrais une tonne de riz (dans un mois, disais-je). Malheureusement le soleil s'est mis en grève et le ciel en révolution. Il pleut tous les jours - autant et plus qu'en novembre. Le temps absolument anormal m'oblige à retarder l'envoi de la tonne promise, car le riz ne saurait mûrir au milieu de ce déluge d'eau. Ayez l'obligeance de m'excuser auprès d'elles et de leur dire que j'accomplirai ma promesse aussitôt que possible.

Je ne saurais vous dire, très révérend et bien cher Père, combien je vous suis reconnaissant pour le service que vous avez eu l'amabilité de me rendre en faisant imprimer mon catéchisme. J'avais voulu faire l'essai de celui de Mgr. Roelens⁸⁴, mais nos noirs n'ont pu y mordre et j'apprends avec plaisir qu'ils reçoivent le mien avec enthousiasme. En fait, je l'ai composé avec eux, ils n'auront donc aucune difficulté à le comprendre et j'espère que les Frères de Stanleyville pourront m'en faire bientôt une seconde édition.

Veuillez agréer, mon très Révérend et bien cher Père Lemaire, avec l'expression de ma gratitude l'hommage de mes sentiments affectueusement respectueux [...]

⁸⁴ Norbert Laude, art. Mgr Roelens Victor (1858-1947), dans: B.B.O.M.-VI, col. 861-864.

LIX. Lettre de Gabriel Grison à madame Sillye⁸⁵, Avakubi, 20 novembre 1916, dans : MRAC, Fonds Sillye, 63.71-124.

[...] J'ai reçu votre admirable lettre au moment même où je comptais mes colis pour les remettre à mes porteurs et j'explique à votre cher « Grand » comment il m'a été impossible de vous répondre avant d'arriver à Avakubi. Même ici, je ne puis écrire qu'à bâton rompu au milieu des noirs qui ne me laissent pas un instant tranquille. Je vais à Irumu et à Beni.

J'ai vu votre papa quelques jours après votre départ. Comme je connaissais très bien la Congolaise, je n'ai pas été surpris de votre audacieuse résolution et j'ai applaudi votre vaillance. Quelques jours plus tard, un billet m'apprenait que vous aviez réussi et que vous aviez passé la fête de Noël avec votre mari au front belge.

Pour moi je suis resté caserné à Bruxelles jusqu'au mois d'août ; comme nous avons une bonne bibliothèque, je ne m'y suis pas trop ennuyé, mais mon devoir me rappelait au Congo. D'abord je voulais aller à Saint – Quentin où la guerre avait surpris notre Supérieur Général ; ce ne fut pas possible ; j'eus l'honneur de voir son Excellence le baron Von Bissing (les Bruxellois disaient irrévérencieusement Bisinge), il voulut bien m'exempter de la corvée imposée à mes compatriotes d'aller se présenter à la police tous les mois et après plusieurs lettres de réclamation, il me fit donner mes passeports pour retourner au Congo, mais à condition que je passerais pas par la Hollande où je voulais aller. Je dus donc passer par l'Allemagne et la Suisse.

Je partis de Bruxelles le 29 août, quelques jours plus tard, j'étais à Paris d'où j'allais dans la Meuse sur la ligne de feu pour serrer la main à mon vieux père ; tout est détruit chez moi ; nos gens se sont réfugiés à quatre kilomètres de là et attendent au milieu des soldats avec lesquels ils vivent le jour où ils pourront relever leurs murailles : je n'ai pas entendu une plainte et j'étais ravi de la gaîté ; de la belle insouciance, et de la sublime simplicité avec lesquels nos soldats allaient se faire tuer. Nous étions à huit kilomètres des batteries allemandes établies à [Mont...] près d'Apremont. Je revins à Paris où je vis monsieur Renkin et j'allais attendre mon bateau à La Rochelle. La veille de notre départ le 11 septembre, deux bateaux sautaient en face de La Rochelle et deux autres près de Bordeaux torpillés par des sous-marins allemands. Il fallut attendre dix jours.

Enfin je pus m'embarquer et je me retrouvais dans un milieu absolument congolais. Voilà mon odyssée. Traverser l'Allemagne sans savoir un mot d'allemand en temps de guerre, cela ne me souriait pas du tout, mais je voulais partir et la Providence vient à mon secours. Je trouvais à la gare de Bruxelles une dame allemande, qui vivait depuis trente ans dans la capitale. Elle était amie de la famille de monsieur Adam, qu'elle connaissait très bien. C'est elle qui m'a piloté à la frontière.

⁸⁵ Madame Sillye, née Gabrielle Deman, à Bruxelles le 27 janvier 1881. Nous n'avons pas trouvé le lieu et la date de sa mort.

En [...] j'ai trouvé un peu partout des Allemands qui parlaient français et avec lesquels j'eus des conversations très curieuses. Je constatai que ces gens-là étaient complètement trompés et quelque peu hypnotisés par la silhouette de leur Kaiser – mais ils me rendirent service et m'aidèrent à traverser leur pays sans encombre. Le ciel est encore sombre, mais prenons patience – l'année qui va commencer sera celle du triomphe. Que Dieu protège votre cher mari et sa vaillante petite femme et qu'il vous ramène tous les deux au milieu des vôtres. Quelle sublime épopée vous venez d'écrire et quelle gloire rayonne désormais sur le front de la patrie belge. Nous sommes trop près des événements pour juger de leur grandeur, il faut attendre que le canon se soit tu, que nous soyons un peu plus loin et que le temps soit calme, mais que l'avenir sera lumineux. Au revoir ma chère madame Sillye, je vous félicite cordialement de votre vaillance, de la noblesse et de la beauté de vos sentiments et de votre endurance, vous vous [...] dans votre lettre et je vous salue bien affectueusement [...]

LX. Lettre de Gabriel Grison au commandant Sillye, Avakubi, 20 novembre 1916, dans : MRAC, Fonds Sillye, 63.71-124.

[...] Je ne saurais vous dire la surprise et le plaisir que m'ont causés [sic pro causé] vos aimables lettres. Je les ai reçues juste au moment de mon départ de Stanleyville pour Avakubi, Irumu et Beni. Je n'ai pu vous répondre en cours de route, car, hélas, ma barbe a blanchi et les années tropicales pèsent lourdement sur mes épaules ; après l'étape je n'en puis plus : un pareil voyage est un tour de force que j'essaie encore de faire, mais pour la dernière fois. Je ne reviendrai plus ici si je n'ai pas le chemin de fer.

À vous je vais parler du Congo, nous causerons de l'Europe avec Madame Sillye. D'abord, si vous reveniez, vous ne reconnaîtriez plus votre Stanleyville, mais ce que vous y avez fait demeure et sert de cadre à la nouvelle ville. Vos arbres ont grandi et le long des boulevards que vous avez tracés s'élèvent d'élégants et nombreux cottages. Le quartier où se trouve l'Église est d'une élégance européenne ; à côté de l'Église les Frères, les écoles, la Banque, un grand et magnifique magasin anglais ; à la place de l'ancienne maison de monsieur Malfeyt, le palais du Gouvernement et tout cela n'est rien auprès des travaux projetés. On construit fiévreusement partout : il y aura un grand bâtiment où seront réunis tous les services du Gouvernement. L'on fera au milieu d'un parc magnifique un nouveau palais au gouverneur, l'ancien devenant la résidence du commissaire de district. Nous aurons un grand hôpital pour les blancs, la gare etc. etc. Boma et Léopoldville, pâlisseront à côté de la capitale de la Province Orientale.

J'ai l'espérance de rencontrer monsieur Siffer à Irumu. Je lui lirai vos lettres. Monsieur Malfeyt nous a quittés, il y a quelques mois et je doute qu'il revienne. C'est le Commissaire Général Bertrand – un ancien de l'Uele qui gouverne la Province. Monsieur Adam est à Paris (Rue de Lubeck 33 – XVI). Monsieur Vervloet et sa femme sont également rentrés. En ce moment, le chemin de fer a de gros

demêlés avec la justice parce que, paraît-il, ses agents se sont livrés à un commerce effrené. Vous voyez que tout n'est pas changé, mais comme il y a deux cents blancs à Falls, rive droite et rive gauche, c'est à peine si l'on se connaît et Stanleyville tend de plus à prendre l'aspect de la ville européenne.

Le Père Wilibrord est un jeune homme de septant ans, toujours alerte, toujours vaillant et toujours gai ; il a neigé sur sa tête, mais le cœur reste jeune.

Ma situation est très délicate, comme vous le devinez bien ; mais j'ai l'espérance que tous mes allemands vont devenir belges et que Cologne et Aix-la-Chapelle feront très bonne figure sur la carte de la Belgique agrandie. Il y a à peine un siècle que ces gens là sont inféodés à la Prusse, et ce que je viens de dire ne serait que le recommencement de l'histoire.

Mon cher et vaillant commandant, je souhaite que cette lettre vous trouve toujours debout à votre poste d'honneur. J'ai l'espérance que vous rentrerez bientôt dans votre magnifique capitale à la suite d'Albert le Grand oh quelle fête ce jour là ; mais il faudra prendre garde car vous risquerez d'être étouffé et ce serait désastreuse de finir ainsi une campagne de gloire. Mon cher monsieur Sillye, vous êtes entré dans la légende : pendant un siècle on se racontera vos exploits au coin du feu pendant les veillées de l'hiver. Que la petite Belgique est grande aujourd'hui ! honneur, gloire et paix à son vaillant peuple. Au revoir, mon cher monsieur Sillye, que Dieu vous protège au milieu des effroyables dangers de cette terrible guerre. Je vous salue affectueusement [...]

LXI. Lettre de Gabriel Grison à L. Lemaire, Saint-Gabriel, 18 février 1918, dans : KADOC, Archives CICM, O.II.C.1.1.2.2.1.

[...] Je vous remercie de votre aimable lettre du 6 février et je suis très heureux du témoignage que vous voulez bien donner à M. Tombeur⁸⁶. Je le connaissais un peu pour avoir voyagé avec lui une fois, mais pas assez pour ne pas rester dans l'expectative de ses actes. Je vous suis donc infiniment reconnaissant de l'avis que vous avez la bonté de me donner.

Mais non, cher Père, je n'ai jamais entendu parler du beurre végétal, ou plutôt si, mais alors il s'agit du fruit de l'avocatier et je pense que ce n'est pas de cela que vous voulez parler.

Je sais aussi qu'il existe de la margarine et une graisse tirée de la noix du coctier mais si j'en ai goûté, c'est sans le savoir et malheureusement je n'ai pas le n° du Bulletin agricole dont vous me parlez.

Assurément je vous serais très reconnaissant si vous aviez l'obligeance de m'envoyer un échantillon de ce produit. Mais s'il vient d'un végétal, peut-on cultiver cette plante ici ? et la fabrication de ce beurre est-elle une chose bien compliquée ?

⁸⁶ Fred Dellicour, art. Tombeur Charles (1867-1947), dans: B.B.O.M.-VI, col. 1022-1026.

À mon tour, très Rév. Père, de m'excuser pour le temps que je vous vous fasse prendre, mais vous vous y prêtez de si bonne grâce que je n'hésite pas à user de votre bienveillance.

Veillez agréer, très Révérend et bien cher Père Lemaire, avec mes plus vifs remerciement l'hommage de mon affectueux respect [...]

Puisque Stanleyville vous a plu, venez nous surprendre quand vous reviendrez dans nos parages (et que ce ne soit pas du 1 au 8 décembre, où, chaque année, nous faisons notre retraite) alors nous irons ensemble saluer le vieux zouave de Ponthierville. C'est un voyage qui s'impose car le chemin de fer des Grands Lacs est une des merveilles de cette belle colonie.

LXII. Lettre de Gabriel Grison au commandant Sillye, Saint Gabriel, 19 novembre 1918, dans : MRAC, Fonds Sillye, 63.71.124.

[...] C'est avec une joyeuse surprise que j'ai reçu votre aimable lettre du 7 novembre. Je n'avais plus de nouvelles de vous depuis deux ans et la dernière fois que je vous ai écrit, j'étais à Avakubi en route pour Irumu et Beni.

Votre lettre m'arrive à une heure où ici tout est à la joie. Si les journaux mettent dès mois et des mois à nous parvenir, du moins la télégraphie Sans Fils nous tient journallement au courant des grands événements qui se passent là-bas. Or, il y a aujourd'hui huit jours, vingt-quatre heures juste après les événements, nous recevions la foudroyante nouvelle que la guerre était finie, la Belgique délivrée et les Allemands dans une situation désastreuse.

Ce jour-là j'étais allé à Stanleyville et j'allais retourner à la mission (je parcours votre route en bicyclette – vingt minutes en allant doucement) quand arrive le porteur de télégramme. C'était un coup de tonnerre. Je fais sonner les cloches et je cours chez le Gouverneur (Monsieur De Meulemeester). Déjà le drapeau des grands jours flottaient au-dessus du grand mât de la T.S.F., à la Banque, chez les commerçants.

« Mais c'est un télégramme officieux, » me dit monsieur De Meulemeester, « il faut attendre », et l'État attend, mais pas les autres. Enfin jeudi soir la confirmation officielle nous arrive vers 3 h et le lendemain, précisément en la fête du Roi Albert, nous avons chanté au milieu de l'allégresse universelle le Te Deum triomphal de la Victoire.

Quels événements, mon cher monsieur Sillye, ils dépassent en tragique grandeur tout ce que les peuples ont jamais vu et ils deviendront légendaires. L'on se les racontera d'âge en âge au foyer domestique durant les veillées de l'hiver.

Vous avez donc été blessé et assez grièvement pour ne pouvoir peut-être continuer votre carrière militaire. Permettez-moi de m'incliner devant vous avec un affectueux respect. Gloire à ceux qui ont souffert pour la patrie.

Je vous prie de présenter à madame Sillye et à madame sa mère l'hommage de mes condoléances pour la perte douloureuse que vous avez faite. Je ne sais pas si je

reverrai la Belgique, mais si j'y retourne, l'une de mes premières visites sera pour vous.

Vous recevrez sans doute cette lettre à Bruxelles, cependant par mesure de prudence je vous l'envoie à l'adresse indiquée.

Veuillez agréer, mon cher monsieur Sillye, pour vous et pour votre vaillante femme l'hommage de mon affectueux respect [...]

Annexe I: Vocabulaire comparé

	Kiswahili.	Wabutu. (O. lac Albert, H.-Aruwimi.)	Waleka. (Est Pon- thierville.)	Wasongola. (Pays de Ponthierville.)	Wagenia. (Falls.)	Babuyu. (O. Tanganika.)	Bakumu. (Falls, Chopo, Lowa.)	Bakusu. (Haut-Lomami, Haut-Congo.)	Baluba. (Kasai.)
Dieu . . .	Munga.	Assubii.	Kalaga.	Mulekomo- umukunda.	Mungu.	Kapejan- panga.	Mukondja.	Nile.	Maweza.
Diable . . .	shetani.	abea.	mashumbu.	musumbu.	basumbu.	mika.	chumbu et kiri.	elimu.	mulusi.
Père . . .	baba.	aba.	tatali.	asa.	tata.	tata.	abe.	pepa.	tata.
Mère . . .	mama.	inao.	male.	mgu.	m'ma.	m'ma.	adji.	nyai.	mao.
Frère . . .	ndugu.	aya.	yeyile.	muanaama.	maratata.	kuluani.	moto.	onele.	mwaneta.
Terre . . .	bulongo.	itaka.	inchi.	museke.	nzeke.	bitete.	odu.	ketché.	zsi.
Ciel . . .	mbingu.	eko.	ngulu.	yulu.	oboa.	ngula.	koba.	lola.	yulu.
Soleil . . .	yua.	epa.	muzi.	dzuba.	luuba.	dyuba.	mani.	yani.	iba.
Lune . . .	mwezi.	uyi.	munge.	musunge.	meli.	muezi.	shungi.	ueli.	mwezi.
Homme . . .	mwana m'me.	ngue	mulume.	mwana mulumie.	amume.	numeana.	muku.	pame.	baiani.
Femme . . .	mwana m'ke.	musamuke. muy.	mukekulu.	mwana mukali.	amiokali.	nkajana.	inke.	alimutu.	mukajani.
Nuit . . .	yua yulu.	epa.	mosi.	dzubayulu.	lisautu.	mbuingi.	somani.	yalinati.	dibaikayulu.
Matin . . .	usiku.	mubutu.	mukindi.	budzu.	butu.	butchuku.	kiva.	utchu.	bufuku.
	assubui.	kuba.	musindu.	mokesi.	upendu.	alokelo.	maama.	lususi.	kasika.
Eau . . .	may.	mepo.	masi.	mandzi.	maali.	masi.	ibu.	achi.	mema.
Pluie . . .	mvula.	obaa.	mbulo.	mvula.	mbua.	mbula.	mbua.	mvula.	mpesi.
Maison . . .	nyumba.	ekaa.	numba.	ndabo.	lumba.	numba.	ndabo.	luum.	izubu.
Arbre . . .	m'ti.	mukakaa.	moti.	miti.	tchiti.	nti.	mi.	otii.	miti.
Enfant . . .	mtoto.	mwana.	mwana.	mwana.	maana.	mwana.	miki.	ona.	mwana.
Mains . . .	mikono.	ekonda.	maboko.	kaboko.	koboko.	maboko.	njaka.	loo.	dikasa.
Pieds . . .	miguu.	mitindi.	maguluu.	migeta.	mau.	magulu.	itindi.	lokolo.	maulu.
Nez . . .	poa.	mau.	mimba.	moembe.	muembe.	meube.	eo.	yulu.	dyulu.
Dents . . .	meno.	menio.	meino.	manio.	meno.	meno.	minio.	anio.	minu.
Feu . . .	moto.	ia.	keia.	kaia.	kaa.	kaia.	icha.	ia.	kalibu.
Nourriture.	chakula.	idio.	dya.	bikucha.	kua.	bilibua.	baeka.	ma.	schima.
Banane . . .	ndizi.	liboko.	maoma.	makondo.	toshi.	ibogu.	likondo.	likondo.	makunenda.
Couteau . . .	kisu.	idoko.	muele.	moe.	muele.	mbako.	lukula.	laete.	laete.
Plaie . . .	kidonda.	epi.	kasili.	puta.	m'puta.	kidonda.	ebuu.	yhumu.	m'puta.

	Balumbi. (Nepoko.)	Bango-Bango. (Kabambare.)	Lomami. (Près de Bakusu.)	Lokele. (Congo, (Lomami.)	Malela. (Sud-O. de Nyangwe.)	Mobali. (Chepo, H.-Aruwimi.)	Monguelima. (Aruwimi jus- qu'à Panga.)	Mabilu. (Nepoko.)	Topoke. (Congo, riv. g., Lomami.)	Bamanga. (Lindi.)
Dieu . . .	Nabwara.	Kabeja- lungu.	Witcha- kalo.	yadiimbi.	Efele.	Nakundji.	Kuudji.	Mangiada.	—	—
Diable . . .	nope.	miizi.	busuku.	mulimu.	kikuli.	inju ou njib.	elimu.	nope.	bulimu.	—
Père . . .	apa.	tata.	papa.	papa.	same.	aba.	abba.	papa.	papa.	ata.
Mère . . .	aya.	nayo.	yaya.	ya.	tabo.	ama.	amma.	yaya.	muyu.	aya.
Frère . . .	yandengwa.	nguzimani.	muhulay.	itunganiame.	mukwetu.	shunjakama.	mamani.	musianda.	wakugnami.	yabia.
Terre . . .	nape.	navu.	madji.	niele.	senga.	lulu.	dudu.	nape.	kongo.	bigi.
Ciel . . .	noro.	ulu.	lola.	buzi.	kyulu.	toba.	luba.	noo.	lubwa.	iligi.
Soleil . . .	nikilu.	y b a.	loa.	loa.	kegnia.	mani.	moni.	niriko.	wani.	haladi.
Lune . . .	nanawe.	mwezi.	ngondo.	ueli.	mwezi.	shingi.	teembe.	nanawe.	ngondo.	hee.
Homme . . .	nshwako.	mulume.	mutolomi.	mulume.	metu.	mulu.	yanici.	mpuame.	kia.	kia.
Femme . . .	nando.	mokazi.	lohali.	wali.	mokasi.	m'koli.	inke.	nando.	waito.	nzu.
Midi . . .	nilikunubu.	yubaskoyulu.	likiliki.	lua.	kegnia- kyulu.	asekunagoti.	mani.	niriko.	wani.	kubuge.
Nuit . . .	nkini.	bufu.	butihu.	butchu.	bufuku.	tuku.	biti.	ikini.	botcho.	dologe.
Matin . . .	lubulubu.	luelo.	buhuma.	nongo.	makasika.	maeza.	nisa.	nobolu.	elea.	njogue.
Eau . . .	eguu.	mema.	mayi.	balia.	mema.	dibu.	liba.	egu.	basi.	ngome.
Pluie . . .	ekuma.	mvula.	mvula.	mvula.	mpesi.	mbula.	mbua.	ekuma.	mvula.	mba.
Maison . . .	negio.	nyende.	mele.	ndako.	sibo.	ndabo.	mbali.	egio.	lubuu.	elage.
Arbre . . .	nihu.	muti.	busungu.	fute.	muti.	banga.	ombao.	nekile.	mote.	ui.
Enfant . . .	nengangwe.	mwana.	bona.	wana.	mwana.	muzi.	umii.	nengangwe.	bona.	bia.
Mains . . .	nete.	uboo.	yoo.	muzambali.	mboko.	kubogo.	teze.	nete.	dikasa.	kwe.
Pieds . . .	ezo.	kuulu.	mugulu.	bakulu.	miboko.	magulu.	matindi.	noonjo.	beko.	kuzi.
Nez . . .	namo.	muembe.	bema.	poazi.	moembe.	mamio.	mizu.	nenguo.	dyulu.	ombo.
Dents . . .	eki.	meno.	maino.	mainio.	meno.	maenza.	ayno.	ese.	ayno.	seze.
Feu . . .	naki.	mulibo.	une.	bosa.	kalo.	roko.	umua.	naki.	icha.	uu.
Nourriture.	unio.	kiliwa.	nekayanu.	yeka.	brachi.	dia.	yeli.	nianianio.	toma.	zane.
Banane . . .	neboka.	inde.	bakondo.	likondo.	makondo.	bugu.	yiliboko.	ebuku.	akondo.	bosi.
Couteau . . .	negu.	loete.	kime.	kembe.	lohete.	mbako.	mbao.	nide.	ikua.	shaka
Plaie . . .	nebi.	busungu.	puta.	futa.	kidonda.	poa.	epola.	nepi.	mputa.	ou ko.

Annexe II: Table chronologique des lettres et des documents

1897

Lettre - journal de route, 6 juillet – 18 septembre.
Lettre à Jules [?], à bord de l'Anversville, 12 juillet, Savino Palermo, o.c., p. 54-56.
Lettre à Léon Dehon, Kisantu, 19 août, Savino Palermo, o.c., p. 56-59.
Lettre à ses parents, Stanley-Falls, 1 octobre.
Lettre à Léon Dehon, Stanley-Falls, 2 octobre, Savino Palermo, o.c., p. 59-63.
Lettre à Léon Dehon, Stanley-Falls, 6 novembre, Savino Palermo, o.c., p. 65-68.
Lettre à Léon Dehon, Stanley-Falls, 10 novembre, Savino Palermo, o.c., p. 68-69.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 10 novembre.
Lettre à [?] Legrand, Saint-Gabriel, 6 décembre, Savino Palermo, o.c., p. 69-72.
Lettre à ses parents, Stanley-Falls, 10 décembre.
Lettre à Léon Dehon, Falls, 12 décembre, Savino Palermo, o.c., p. 73-74.
Lettre à des amis, Saint-Gabriel, 25 décembre, Savino Palermo, o.c., p. 75-78.

1898

Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 8 janvier.
Lettre à Léon Dehon, s.l., 10 janvier, Savino Palermo, o.c., p. 79-80.
Lettre à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 10 janvier.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 13 février, Savino Palermo, p. 80-82.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 5 mars, Savino Palermo, p. 82-84.
Lettre à un Père [?], Saint-Gabriel, 25 mars, Savino Palermo, p. 84-86.
Lettre à un séminariste [?], Saint-Gabriel, 15 juin, Savino Palermo, p. 86-89.
Rapport à la Propaganda Fide, Saint-Gabriel, 17 juin, Savino Palermo, p. 89-94.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 2 juillet, Savino Palermo, p. 94-96.
Lettre à un Frère [?], Saint-Gabriel, 26 septembre.
Lettre à un anonyme, Saint-Gabriel, 17-29 octobre.
Lettre à Alphonse Rasset, Stanley-Falls, 1 novembre, Savino Palermo, p. 99-102.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 5 novembre.
Lettre à Edmond Jeanroy, Stanley-Falls, 7 novembre, Savino Palermo, p. 103-104.
Lettre à Léon Hanolet, Falls, 26 novembre.
Lettre à Léon Dehon, Stanleyville, 1 décembre, Savino Palermo, p. 104-106.
Lettre à la Supérieure Générale des Dominicaines, Stanleyville, 3 décembre, Savino Palermo, p. 106-108.
Lettre à ses parents, Stanleyville, 3 décembre.
Journal [7 – 24 décembre 1898], Stanley-Falls.

1899

Lettre - journal [10 – 15 août] à Edmond Jeanroy, à bord de l'Albertville, 16 août.
Lettre – Journal [17 – 28 août] à ses parents, à bord de l'Albertville, 28 août.
Lettre – Journal [29 août – 12 septembre] à ses parents, Matadi, 12 septembre.

Lettre – Journal [15 – 29 septembre] à ses parents, Bumba, 29 octobre ?
Lettre à la Supérieure de Berlaymont, Stanleyville, fin octobre.
Lettre à l'abbé Thierry, Saint-Gabriel, 19 novembre.

1900

Lettre – Journal [21 novembre 1899 – 17 janvier 1900] à ses parents, Saint-Gabriel, s.d.
Rapport aux membres du Conseil de la Propagation de la Foi, Saint-Gabriel, 31 janvier.
Lettre à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 3 mars, Savino Palermo, p. 114-116.
Lettre à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 30 avril, Savino Palermo, p. 116-117.
Lettre – Journal [12 avril – 11 mai] à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 13 mai.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 8 juin, Savino Palermo, p. 117-119.
Lettre – Journal [17 juin – 19 juillet] à ses parents, Saint-Gabriel, 19 juillet, Savino Palermo, p. 119-123.
Lettre au chanoine Le Roy, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 17 septembre.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 8 octobre.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 12 décembre.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 12 décembre.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 27 décembre.

1901

Lettre à un élève de l'école apostolique de Fayet, Saint-Gabriel, Yanonge, 25 janvier.
Lettre aux membres de l'œuvre de la Propagation de la Foi, Saint-Léopold, janvier 1901.
Extraits de lettre à anonyme, [avril-mai].
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 5 juin.
Étude sur certaines croyances des Noirs, Savino Palermo, p. 125-128.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à plusieurs de ses amis de Belgique, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à une bienfaitrice, Saint-Gabriel, 15 août.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 1 septembre, Savino Palermo, p. 128-130.
Lettre à un Frère [?], Banalya, 22 septembre, Savino Palermo, p. 132.
Lettre - journal [10 septembre -] à ses parents, 10 octobre, Savino Palermo, p. 132-136.

1902

Étude sur les croyances et les mœurs de certaines populations du Congo, Saint-Gabriel, 1902, Savino Palermo, p. 148-154.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 4 février, Savino Palermo, p. 155.
Rapport – Minute envoyé au Conseil de la Propagation de la Foi, Saint-Gabriel, 4 février.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 15 mars.
Lettre aux élèves de l'École Apostolique de Saint-Clément, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 13 juin.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 29 juillet, Savino Palermo, p. 167-168.
Lettre à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 16 août.
Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 19 octobre, Savino Palermo, p. 171-173.
Rapport à la Propaganda Fide, Stanleyville, 17 novembre, Savino Palermo, p. 176-178.

1903

Lettre à Madame la Comtesse Ledochowski, Saint-Gabriel, s.d.
Notes ethnographiques congolaises, Saint-Gabriel, s.d.
Lettre à Alphonse Rasset, Saint-Gabriel, 1903, Savino Palermo, p. 179-180.
Lettre à un curé [?], Romée, 21 mars, Savino Palermo, p. 182-185.
Lettre à Léon Dehon, Banalya, 17 mai. Savino Palermo, p. 185-186.

1904

Rapport à la Propaganda Fide, Saint-Gabriel, 1904. Savino Palermo, p. 191-195.
Lettre à Alphonse Rasset, Bruxelles, 27 mai. Savino Palermo, p. 200-201.
Lettre-circulaire, Bruxelles, 22 août. Savino Palermo, p. 205-206.
Lettre à Alphonse Rasset, Rome, 22 septembre. Savino Palermo, p. 207-208.
Lettre à Alphonse Rasset, Bruxelles, 6 décembre. Savino Palermo, p. 208-209.

1905

Lettre au Comité directeur de l'œuvre des Missions Catholiques au Congo, Saint-Gabriel, 13 avril.
Lettre – journal ...
Lettre et journal, Avakubi, août. Savino Palermo, p. 216-228.
Lettre à Alphonse Rasset, Basoko, 26 juillet. Savino Palermo, p. 229-230.
Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 8 septembre. Savino Palermo, p. 230-234.

1906

Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, 21 avril.
Lettre à Edmond Jeanroy, Saint-Gabriel, s.d.

Lettre à ses parents, Saint-Gabriel, s.d.
 Lettre à anonyme, Saint-Gabriel, 2 août
 Lettre au Père Matthias, Banalya, 10 septembre..
 Récit de voyage, 8 août – 23 septembre.
 Lettre à Léon Dehon, Beni, 28 septembre. Savino Palermo, p. 259-261.
 Lettre à [?], Kasindi, 8 octobre. Savino Palermo, p. 266-269.
 Lettre à Léon Dehon, Beni, 5 décembre. Savino Palermo, p. 270-272.

1907

Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 14 mars. Savino Palermo, p. 279-281.
 Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 22 novembre. Savino Palermo, p. 281-282.
 Lettre à Edmond Jeanroy, Mambosasa, 30 décembre.

1908

Lettre à Léon Dehon, Saint-Gabriel, 8 janvier. Savino Palermo, p. 286-288.
 Lettre au Père Kohl, Bengamisa, 14 février. Savino Palermo, p. 289.
 Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 12 mai. Savino Palermo, p. 293-295.
 Lettre à ses parents, Rome, 7 octobre. Savino Palermo, p. 296-297.
 Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 29 décembre. Savino Palermo, p. 297-299.

1909

Lettre à Albert Sillye, Beni, 20 mars.
 Note aux Pères Blancs, Panga, 11 mai. Savino Palermo, p. 301-302.
 Lettre à Albert Sillye, Saint-Gabriel, 12 juin.
 Notes de voyage, Romée, 26 août. Savino Palermo, p. 303-305.
 Lettre à Albert Sillye, Saint-Gabriel, 14 octobre.
 Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 21 octobre. Savino Palermo, p. 305-307.
 Lettre à Albert Sillye, Saint-Gabriel, 17 décembre.

1910

Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 15 novembre. Savino Palermo, p. 320-321.

1911

[Extraits de] lettre à un chanoine de Verdun, Licke-Lomami, janvier. Savino Palermo, p. 336-338.
 Lettre à sa sœur Marie [Grisson], Basoko, 20 janvier. Savino Palermo, p. 338-339.
 Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 8 mars. Savino Palermo, p. 340.
 Rapport à la Commission pour la Protection des Indigènes, Saint-Gabriel, avril. Savino Palermo, p. 341-347.
 Lettre à Léon Dehon, Léopoldville, 28 mai. Savino Palermo, p. 349-350.
 Rapport à la Propaganda Fide, Beni, 27 septembre. Savino Palermo, p. 353-356.

Lettre à Léon Dehon, Beni, 5 octobre. Savino Palermo, p. 357-359.

1912

Lettre à son père et à sa sœur, Saint-Gabriel, 9 janvier. Savino Palermo, p. 366-367.
Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 16 février. Savino Palermo, p. 368-370.
Lettre au sénateur Bast, Léopoldville, 24 mai. Savino Palermo, p. 370-373.
Rapport à la Propagation de la Foi, Basoko, 13 août. Savino Palermo, p. 373-376.
Lettre à sa famille, Saint-Gabriel, 18 octobre. Savino Palermo, p. 376-377.
[Extraits de] lettre à ses confrères religieux, Saint-Gabriel, 16 décembre. Savino Palermo, p. 379-380.
Lettre à sa famille, Saint-Gabriel, 30 décembre. Savino Palermo, p. 381-382.

1913

[Extraits de] lettre à des lecteurs [?], Lokandu, 1913. Savino Palermo, p. 389-391.
Lettre à sa famille, Saint-Gabriel, 7 mai. Savino Palermo, p. 392-393.
Lettre à sa famille, Kwa Alasa, 25 juin. Savino Palermo, p. 395-396.
Lettre à Jules Renkin, Saint-Gabriel, 11 août. Savino Palermo, p. 396-397.
Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 4 novembre. Savino Palermo, p. 402-404.

1914

Lettre à l'abbé Vannesson, Lokandu, 26 janvier. Savino Palermo, p. 409-414.
Lettre-circulaire, Yanonge, 25 mars. Savino Palermo, p. 416-420.
Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 18 avril. Savino Palermo, p. 421-422.
Lettre à Albert Sillye, Bruxelles, 28 novembre 1914.

1915

1916

Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 6 juillet. Savino Palermo, p. 423-425.
Lettre à L. Lemaire, Saint-Gabriel, 21 octobre.
Lettre à Madame Sillye, Avakubi, 20 novembre.
Lettre à Albert Sillye, Avakubi, 20 novembre.

1917

Lettre-circulaire, Saint-Gabriel, 16 mai. Savino Palermo, p. 426-428.

1918

Lettre à L. Lemaire, Saint-Gabriel, 18 février.
Lettre au Cardinal Van Rossum, Saint-Gabriel, 25 avril. Savino Palermo, p. 429-430.
Lettre à Albert Sillye, Saint-Gabriel, 19 novembre.

CHRONIQUE

LE CENTRE ÆQUATORIA

Nos visiteurs

La renommée du centre Aequatoria commence de nouveau à attirer beaucoup de gens : professeurs, chercheurs, touristes et autres personnalités de passage à Mbandaka. Certains n'ont pas manqué de laisser leurs impressions dans notre Cahier «*A Nos Visiteurs*». Pour la plupart c'était une surprise de trouver un temple du savoir, une chambre à trésors dans une région très reculée et très enfermée comme celle de Bamanya. Leurs souhaits étaient de rester un peu plus longtemps et que cette œuvre puisse continuer malgré les conditions difficiles auxquelles le bibliothécaire est confronté.

Ont visité le centre Aequatoria le dernier temps :

-*Grégoire Basua-Babu* professeur de droit et de science politique de l'Université Internationale du Congo et de l'Université de Kinshasa, visiteur à l'Université de Mbandaka. Le Professeur Basua-Babu estime que le fond des connaissances congolaises y est très bien représenté. De son retour à Kinshasa, il nous envoya son livre intitulé: *Vie Internationale*. Un ouvrage de 237 pages de format Folio, avec une bibliographie de 236 titres et une bibliographie spécifique de 40 ouvrages, publié en 2004 par la Presse de l'Université Internationale du Congo à Kinshasa.

-*Thérance Mwanza* et *Alain* de Guide touristique *Go Congo* de Kinshasa.

-Une équipe de touristes belges (Huit) dirigée par *Paul Pakening*.

-Monsieur *Jacques Moens* de La Hulpe Belgique a visité aussi la bibliothèque Aequatoria.

- *Piet Clement* de nationalité belge mais travaillant à Bâle en Suisse et son compagnon *Michel Helaers* de VOCB, Mechelen en Belgique, ont passé quatre nuits au centre Aequatoria.

- Le Professeur *Jean Omasombo* de l'Institut Africain ex CEDAF a été notreôte. Il a été guidé par nous et étonné de trouver un centre historique très riche à Bamanya. Aequatoria est une surprise pour lui. Il a promis de

repasser avant la fin de l'année pour un séjour un peu long et travailler avec nous.

Statistiques

Notre registre d'inscription compte aujourd'hui 6408 noms depuis 1980 date de l'ouverture de la bibliothèque.

Guillaume Innocent Essalo vingt ans au Centre Aequatoria

Guillaume Innocent Essalo; dit Gies, vient de totaliser vingt ans de service ininterrompu au Centre Aequatoria comme Bibliothécaire-documentaliste. Engagé le 1er juillet 1988, comme travailleur qualifié, il a appris la bibliothéconomie sur le tas comme on le dit. Il a ensuite suivi une formation d'informatique et en anglais à Kinshasa. Il a aussi suivi les études supérieures de gestion. Il est depuis 1996 gradué en sciences commerciales, option gestion financière. Il a franchi les étapes, conformément à la législation du pays et a été confirmé cadre de collaboration en 2002. Guillaume travaille seul depuis le départ du Père Honoré Vinck et Charles Lonkama. Il tient le coup malgré les mauvaises conditions de travail qu'il traverse. Il essaye de maintenir quelques contacts avec l'extérieur. Les usagers de la bibliothèque Aequatoria peuvent estimer son rendement pendant vingt ans comme bibliothécaire et dix ans comme seul gestionnaire du centre. Guillaume Essalo garde de bons comme des mauvais souvenirs. Il continue à travailler par amour et par reconnaissance à son maître le Père Vinck. Pour des raisons de modestie, il ne parle pas des mauvais souvenirs. Les bons souvenirs sont nombreux. Il se réjouit d'abord d'avoir travaillé longtemps aux côtés du Père Honoré Vinck et ensuite de voir son nom immortalisé dans le monde scientifique (Voir le web site <http://www.aequatoria.be>.)

Nouvelles acquisitions

L'acquisition des nouvelles publications est un épineux problème qui ne semble pas trouver, demain une solution. Nous remercions nos amis de CTA de Wageningen qui ne cesse pas de nous envoyer leurs publications. Cette année nous avons reçu seulement dix nouveaux ouvrages. Sept viennent d'eux.

Nomination d'un nouveau directeur adjoint du centre Aequatoria de Bamanya

Le Père René Koyalula Alawe a été nommé directeur adjoint du centre Aequatoria par le Supérieur de District et Directeur d'Aequatoria, le Père Toussaint Iluku, résidant à Kinshasa. Cette nomination intervient juste après le départ du Frère Apollinaire Kabaselle pour le Sénégal. Il est à signaler que depuis sa nomination, intervenue le 12 /09/2007, le Père René n'a pas encore eu le temps de s'imprégner des réalités du centre. Son état de santé ne lui permet pas encore de rester à Bamanya pour faire bien son travail. Nous lui souhaitons bonne guérison.

ACTIVITES SCIENTIFIQUES A MBANDAKA

L'Institut Supérieur Pédagogique

L'Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka vient de totaliser quarante ans d'existence. La cérémonie a eu lieu dans la grande salle des conférences où étaient associées d'autres institutions d'enseignement supérieur de la ville: Institut Supérieur de Développement Rural et Institut Supérieur de Techniques Médicales, pour la fermeture de leur année académique 2007-2008.

Nouveaux instituts supérieurs à l'Equateur

Un institut supérieur vient de voir le jour à Bolenge dans la banlieue de Mbandaka. Le CT Ikiyo José a été désigné Directeur Général. L'autorité morale est confiée à l'Eglise de Bolenge. Un autre fonctionnera à Boende Chef lieu de la Tshuapa. Celui-ci, Institut Supérieur du Commerce, est appelé à former des cadres gestionnaires compétents. Il sera dirigé par Mr Bokako Lombe Leddy qui venait de défendre son mémoire pour l'obtention du diplôme d'études approfondies option langues et civilisation africaines à l'Université Pédagogique Nationale de Kinshasa-Binza. Fonder un Institut supérieur à Boende c'est bien. L'initiateur du projet a résolu un problème pour la population de cette contrée. Mais il en crée d'autres. Il faut donc trouver des solutions durables pour que le projet soit viable et accepté par tous les habitants de la Tshuapa. Il faut des infrastructures adéquates, les enseignants permanents, des fonds pour résoudre d'autres problèmes ...? Bonne chance !

Guillaume Innocent Essalo, Bibliothécaire, 23/08/2008

RECENSIONS et REVUE DES LIVRES

RECENSION

Annales Æquatoria 29(2008)673-675

Xavier LUFFIN

Muḥammad Al-Maḥrūqī (éd.), *Muḡāmir ‘umānī fī adḡāl Ifrīqyā. Ḥayāt Ḥamad bin Muḥammad bin Jum’a Al-Murjabī (1840-1905), al-ma’rūf bi-Tībū Tīb* [Un aventurier Omanais au cœur de l’Afrique. La vie de Ḥamad bin Muḥammad bin Jum’a Al-Murjabī (1840-1900), connu sous le nom de Tippo Tip], Cologne, Al-Kamel, 2006 (210 p.).

Ce livre est la première traduction arabe de l’autobiographie de Ḥamad bin Muḥammad bin Jum’a Al-Murjabī, alias Tippo Tip, le célèbre commerçant swahili qui « régnait » sur le Maniema à l’époque de la pénétration européenne au Congo. Tippo Tip avait rédigé ce livre en 1901, en kiswahili noté à l’aide de caractères arabes, sous l’impulsion du diplomate allemand H. Brode. Le texte swahili et sa traduction allemande furent publiés l’année suivante, par le même Brode. En 1959, W. H. Whiteley en publia la première traduction anglaise, tandis que F. Bontinck se chargea de la traduction française en 1974.

L’auteur de la traduction arabe, Muḥammad Al-Maḥrūqī, est un intellectuel omanais qui a défendu une thèse de doctorat sur la poésie arabe à la *School of Oriental and African Studies* (Londres) et qui est maintenant professeur assistant au Département de langue et littérature arabes de l’Université Sultan Qaboos, à Mascate (Oman). Il porte un intérêt particulier à la présence omanaise en Afrique de l’Est, et a d’ailleurs publié en 2000 un essai sur la poésie d’Abū Muslim Al-Bahlānī, un poète d’origine omanaise vivant autrefois en Afrique de l’Est.

Le livre dont il est question ici est composé de deux introductions à la première et à la seconde édition de l’ouvrage (pp. 9-29), de la traduction intégrale de l’autobiographie de Tippo Tip, d’une annexe – une notice biographique de Tippo Tip rédigée en arabe il y a un siècle (pp. 185-197) – d’une brève bibliographie d’ouvrages de référence en anglais (p. 207) et en arabe (p. 208). En outre, quelques cartes et photographies – la plupart issues du fond du MRAC de Tervuren – illustrent le livre.

Cette version arabe de l’autobiographie de Tippo Tip a connu un rapide succès à Oman, puisque, selon Al-Maḥrūqī, la première édition de février 2005 s’est écoulée en moins de deux mois. Elle fut donc rééditée l’année suivante, enrichie de quelques corrections et notes supplémentaires. Il faut dire que les Swahilis constituent une communauté importante au Sultanat d’Oman. Appelés localement *Zinjibāriyyīn*, c’est-à-dire « Zanzibarites », ce sont les descendants de familles omanaises installées depuis plusieurs générations en Tanzanie, au Kenya, mais aussi au Burundi, au Rwanda et au Congo. Ils continuent à parler le kiswahili (mais aussi le kirundi, le kinyarwanda ou le lingala) – certains ouvrages sont même imprimés dans cette langue à Oman – ils conservent aussi des coutumes, des usages, des goûts musicaux et des habitudes culinaires hérités d’Afrique. D’autres livres consacrés au « passé africain » des Omanais ont été traduits récemment en arabe ou sont en passe de l’être. Ainsi, « Mémoires d’une princesse arabe de Zanzibar », un livre rédigé en 1886, en allemand, par Emily Ruete, est disponible en arabe depuis 2002, et a même été réédité en 2006 (Emily Ruete n’était autre que Sayyida Sālīma, fille du Sultan Sa’īd de Zanzibar, qui s’était enfuie avec un commerçant allemand dont elle s’était éprise). En outre, Muḥammad Al-Maḥrūqī

ambitionne de traduire prochainement, de l'anglais vers l'arabe, deux témoignages de l'histoire plus récente de Zanzibar, ceux de 'Ali Muḥsin Al-Barwānī et de Mawlid Ḥājj, tous deux anciens ministres de l'île.

Dans son introduction, Al-Maḥrūqī insiste sur le rôle joué par les Arabes dans les campagnes européennes d'exploration de l'Afrique Centrale, et en particulier par Tippu Tip. Il revient aussi sur la manière dont son aide fut officiellement demandée par le roi des Belges – par l'intermédiaire de H. M. Stanley – pour l'édification de l'Etat Indépendant du Congo, ainsi que sur l'absence d'éléments, selon l'auteur, prouvant l'implication de Tippu Tip dans le commerce d'esclaves.

La traduction arabe de l'autobiographie de Tippu Tip est basée sur le texte swahili en caractères latins établi d'abord par Brode – le texte manuscrit original, en caractères arabes, n'ayant pas encore été localisé – et sur sa traduction anglaise de Whiteley. Le texte est divisé en douze chapitres, eux-mêmes subdivisés en cent soixante-treize paragraphes numérotés. La division en paragraphes correspond à celle établie par Whiteley, respectée par Bontinck dans sa traduction française.

Les toponymes et anthroponymes africains et européens sont transcrits en arabe et aussi en caractères latins mis entre parenthèses – même si certains sont orthographiés différemment dans le même chapitre. Lorsque Al-Maḥrūqī rencontre un anthroponyme arabe qui lui semble « étrange », il mentionne les deux versions swahilie et anglaise qui l'attestent, et propose parfois une autre lecture possible.

Dans l'ensemble, la traduction arabe est très fidèle au texte original. On note bien quelques différences de traduction par rapport aux textes établis par Whiteley ou Bontinck, mais il s'agit généralement de points de détail. Par exemple, selon la traduction arabe Tippu Tip explique au §16 que les porteurs surnommaient son frère « Kumba Kumba » parce qu'ils les avaient enchaînés, alors que selon le texte français « on le surnommait [ainsi] partout où passait sa caravane ». Au § 32, Tippu Tip envoie une lettre à Muḥammad bin Ṣāliḥ, tandis qu'il s'agit d'un message oral dans la version arabe. Au § 36, lorsque Tippu Tip explique que de nombreuses personnes viennent l'accueillir à son retour à Dar Es Salam, il parle dans la version arabe « d'Arabes de Banians et d'Indiens venant de Zanzibar, d'Européens venus de Lamu et de Mombasa (...) », tandis que la version française mentionne « des Arabes, des Indiens et des Banians [de Zanzibar] mais aussi des Européens, des gens de Lamu et de Mombasa (...) ». De même, dans le § 107 la version arabe considère que le riz produit à Kasongo s'appelle localement bungala, alors que dans le texte français on apprend que « les gens venaient de Nyangwe à Kasongo pour acheter du riz et ils nommaient la région : le Bengale, à cause de l'abondance du riz ». Dans le § 159, le texte arabe nous apprend que le Sultan Bargāš offre une bague sertie d'un diamant et une épée à Stanley et la même bague, ainsi qu'une montre en or et deux mille roupies à Tippu Tip, alors que le texte français ne mentionne que la montre en or et les deux mille roupies pour Tippu Tip. Il faut aussi noter quelques confusions quant aux noms de monnaies utilisés par le traducteur, qui parle parfois de riyals là où Bontinck parle de dollars (§ 11).

On notera aussi quelques éléments de traduction intéressants. Ainsi, alors que Bontinck conserve le terme swahili « Wangwana », qu'il glose dans les notes, Al-Maḥrūqī le rend directement par le terme arabe *aḥrār*, c'est-à-dire « hommes libres ». De même, il traduit directement le terme « Besar » par '*abīd* (§ 18), c'est-à-dire « esclaves », là où Bontinck a préféré garder le terme original en le glosant encore une fois dans les notes.

Le texte arabe est étayé par de nombreuses notes, mais elles sont généralement assez brèves. Outre la traduction elle-même, un élément intéressant apporté par ce livre est le texte en annexe, une notice biographique rédigée par un Omanais nommé Nāsir bin Sulaymān Al-Lamkī, et publiée en 1906 dans la revue cairote *Al-Hilāl*, ce qui montre que Tippo Tip et la présence belge en Afrique Centrale avaient un certain écho dans le monde arabe.

REVUE DES LIVRES

Annales Æquatoria 29(2008)675-682

1. Léon Verbeek (Direction), 2008, Les arts plastiques de l'Afrique contemporaine. 60 ans d'histoire à Lubumbashi, R.D.C, L'Harmattan, Paris, ISBN: 978-2-296-05319-9.

Cette étude concernant l'histoire des arts plastiques de l'Afrique contemporaine constitue une véritable banque de données sur la peinture et la sculpture telles qu'exercées à Lubumbashi (R-D Congo) entre 1945 et 2004. Mais c'est, au fond, des conditions de production du savoir dont il est question ici. Lubumbashi, métropole ouvrière du Katanga, capitale économique de l'ex Congo Belge enrichie par son développement industriel post-guerre, offrait un terrain fécond pour cette recherche alliant la tradition orale aux enquêtes sur la mémoire sociale de ses habitants. A travers une dizaine de contributions d'auteurs variés, on assiste à la naissance d'un projet de longue haleine ainsi qu'à sa mise en forme dont le premier volet, essentiel, est la sauvegarde du patrimoine étudié (plus de 7000 oeuvres seront ainsi acquises par Léon Verbeek. La vie sociale des créateurs, leur formation, l'exercice de leur art et métier, sont retracés, de même que les lieux où ils exposent et vendent leur production. Les associations de soutien aux artistes indépendants (du pouvoir politique) et les relations avec les pouvoirs publics sont passées au crible ainsi que la circulation/commercialisation et la réception des oeuvres par le public local ou extérieur. Le site internet *Lubumarts* ouvert récemment par le MRÂC (Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren en Belgique), déploie la totalité des banques de données formant la documentation-fleuve ainsi que l'iconographie correspondante. (Texte repris de la couverture)

Sommaire

Léon Verbeek, Introduction: d'une thèse de doctorat à la constitution d'une banque de données: naissance d'un projet de recherche et d'une équipe

Jean-Pierre Kalembwe Longwa, La vie sociale de l'artiste lushois

Sylvestre Cabala Kaleba, La formation de l'artiste lushois

Jean-Pierre Kalembwe Longwa, Les ateliers d'art

Jean-Pierre Kalembwe Longwa, Les associations des artistes plasticiens de Lubumbashi:

Essai d'une analyse socio-historique

Dominique Musonda, Controverse autour du rôle des pouvoirs publics

Léon Verbeek, Thématique de l'art plastique de Lubumbashi

Dominique Musonda Milundu, La circulation des objets d'art. La commercialisation

Léon Verbeek, Promotion et mécénat:

Sylvestre Cabala Kaleba Jean-Pierre Kalembwe Longwa — Léon Verbeek, L'art dans l'espace privée ou publique. L'art dans la vie privée

Léon Verbeek, L'art dans la vie publique. Lubumbashi et son hinterland: urbanisme, architecture et décoration

2. Laurent Fourchard (Direction), 2007, Gouverner les villes d'Afrique. État, gouvernement local et acteurs privés, Karthala, Paris. ISBN 978 2 84586 877 9.

Cet ouvrage privilégie un objet — la ville et ses pratiques de gouvernement — en combinant les jeux d'échelles (globale, nationale et locale) et les jeux d'acteurs (publics/privés). Sont analysés ici les liens entre l'Etat et le gouvernement local autant que les relations des acteurs privés (individus, associations, syndicats, milices) avec les différents échelons de l'Etat. La ville est considérée comme un terrain d'expression des rapports de pouvoir entre des coalitions d'acteurs dont rend bien compte la multiplicité des secteurs analysés (services urbains, gestion des marchés et des gares routières, gestion foncière, politiques de propriété, plans d'aménagement, réformes institutionnelles, sécurité, gestion des héritages de l'apartheid). La diversité des terrains observés en Afrique de l'Ouest (Nigeria, Ghana, Guinée, Burkina Faso) et en Afrique australe (Afrique du Sud, Namibie, Zambie, Mozambique) montre l'impact inégal des politiques de décentralisation en ville, le poids relatif des normes internationales ainsi que la prégnance d'arrangements locaux locaux. La combinaison du temps court et de la moyenne durée permet d'identifier l'émergence ou non de nouveaux acteurs. Cet ouvrage est l'aboutissement de plusieurs programmes de recherche internationaux et d'enquêtes de terrains menés entre 2002 et 2004. Géographes, historiens, politistes, sociologues et urbanistes contribuent ensemble à une analyse pluridisciplinaire du gouvernement urbain en Afrique anglophone, francophone, et lusophone. (De la couverture).

3. Africana Linguistica, Vol. XIV, 2008, Royal Museum for Central Africa, Belgium. ISSN 0065-4124. ISBN 978 90 747 5244 2.

Devos, Maud, The expression of modality in Shangaci

Kawasha, Boniface, Relative Clauses and Subject Inversion in Chokwe, Kaonde, Lunda and Luvale

Kutsch Lojenga Constance, Nine vowels and ATR vowel harmony in Lika, a Bantu language in D.R. Congo

Nzang-Bie Yolande, La dérivation causative dans les langues bantu du groupe A70

Ricquier, Birgit & Bostoen, Koen, Resolving phonological variability in Bantu lexical reconstructions: the case of 'to bake in ashes'

Seidel, Frank, The hodiernal past domain and the concept of recentness in Yeyi

Van de Velde Mark, Un cas de changement phonologique par réanalyse morphologique en éton

4. André Motingea, 2006, Lingála courant. Grammaire Pédagogique de Référence, Research Institute for Languages and Cultures of Asia and African (ILCAA), Tokyo University of Foreign Studies, Tokyo, ISBN: 4-87297-958-3.

Pour servir à la fois à la recherche et à l'enseignement nous avons voulu proposer ici une grammaire pédagogique de référence. D'après Kadima, en effet, à la différence des *grammaires pédagogiques programmées* qui sont des manuels de grammaires scolaires élaborés conformément aux programmes officiels et, en même temps qu'elles visent la compétence, cherchent à faire acquérir aux apprenants une formation intellectuelle par la découverte réfléchie des mécanismes de la langue; les *grammaires pédagogiques de référence* sont des études qui cherchent à donner une information sur les structures et les mécanismes de fonctionnement d'une langue et qui s'adressent à un large public, composé de locuteurs natifs et non natifs. Elles répondent à plusieurs exigences, notamment:

- être aussi exhaustives que possible,
- illustrer chaque règle par des exemples abondants,
- comporter des textes illustratifs aux différents chapitres,
- être rédigées en une langue accessible à un large public, débarrassée autant que possible de termes techniques;
- comporter des types d'exercices.

Nous nous sommes efforcé autant que faire se peut de nous conformer à ces exigences. Il reste pourtant un problème pendent, celui de l'absence d'une littérature écrite sur laquelle toute grammaire pédagogique doit s'appuyer. La plupart des exemples sont ainsi puisés dans la chanson moderne, dans le théâtre télévisé et dans les textes non *hindoubili* des bandes dessinées. Nous nous sommes servi également des textes de littérature orale recueillis par Comhaire-Sylvain auprès des écoliers de Kinshasa en 1943. Comhaire-Sylvain écrit que ces textes ne sont pas «des échantillons du beau langage, mais des spécimens du lingala parlé par la jeunesse, avec ses imperfections, ses emprunts au français et au kikongo.» Il nous semble au contraire que ces morceaux constituent une véritable mime pour une description synchronique et diachronique objective du lingala, parce qu'ils relèvent de la langue effectivement parlée «par la grande masse en tant que la langue seconde ou, par une partie croissante des jeunesses citadines, comme langue maternelle ou langue unique ; c'est-à-dire la population dont c'est la langue, qui donc doit être considérée comme parlant le vrai Lingala. » (Hulstaert, 1989: 109). (De la préface, p. 9).

5. André Motingea Mangulu, 2008, Initiation à la linguistique par les langues du Congo-Kinshasa et pays avoisinants, Research Institute for Languages and Cultures of Asia and Africa (ILCAA), Tokyo University of Foreign Studies, Tokyo, ISBN: 978-4-87297-959-6.

Le présent modeste manuel est constitué d'informations générales concernant les langues africaines avec une attention particulière sur celles qui sont parlées en République Démocratique du Congo. Il s'agit d'abord d'une présentation de leur situation, c'est-à-dire de leur répartition géographique et linguistique, et ensuite d'un examen des éléments qui régissent leur structure tant phonologique que morphosyntaxique. Les premiers travaux réalisés bien avant nous dans cette perspective furent ceux de Burssens (1954), *Inleiding tot de studie van de Kongolese Bantoetalen* (Introduction à l'étude des langues bantoues congolaises); de Van Bulck (1954a), *Manuel de linguistique bantoue* et de De Rop (1963), *Introduction à la linguistique bantoue congolaise*. Ces outils ont été évidemment conçus à une époque où les données de description satisfaisantes ne concernaient que ce qu'il était convenu d'appeler avant l'accession du pays à l'indépendance les grandes langues du Congo et du Ruanda-Urundi: bangala (bobangi), ciluba, kikongo, kingwana (swahili), kirundi, lomongo, otetela, kinyarwanda. (...) L'objectif poursuivi par notre présente contribution à ces études antérieures est donc double: Primo: fournir, de manière aussi simple et claire que possible, au jeune chercheur, à l'étudiant en sciences humaines en général et à celui en linguistique en particulier de même qu'au professeur de langues nationales du niveau secondaire des indications nécessaires sur ces milliers de langues qui se parlent en Afrique dans l'espoir que celles-ci pourraient les aider à mieux comprendre les problèmes qui se posent en matière de langue dans nos pays, dans nos systèmes éducatifs; à participer à un débat sur les questions de planification linguistique, d'utilisation des langues locales dans l'enseignement, d'alphabétisation, etc. Secundo: donner à ces personnes la possibilité de

s'imprégner de la richesse structurelle des langues congolaises. (...) Nous osons espérer, en définitive, que les présentes notes de cours montées progressivement au cours de notre carrière d'enseignement de linguistique africaine, pourront bien aider nos étudiants et assistants à aborder les langues congolaises avec un peu plus d'efficacité grâce à une information fondée sur l'état actuel de la recherche linguistique en Afrique Noire dans son ensemble. Aussi est-il nécessaire de conseiller aux étudiants des Départements de Lettres et Civilisations Anglaises et à ceux d'Anglais et Culture Africaine dans les Instituts Supérieurs Pédagogiques, la lecture, si possible, d'un autre manuel du même genre que celui que nous proposons ici, *An introduction to African linguistics* qui est déjà à sa seconde édition, élaboré par notre compatriote Mutaka Ngessimo, Professeur de linguistique africaine à l'Université de Yaoundé-1, en collaboration avec Pius Ngwa Tamanji (2000). Ce dernier manuel présente en outre l'avantage d'offrir aux étudiants un certain nombre d'exercices à l'issue de chaque chapitre. (De l'Avant-propos de l'auteur, pp. 7-9).

6. Marcel Henrix, Karel van den Eynde, Michael Meeuwis, 2007, *Description grammaticale de la langue Ngbaka. Phonologie, tonologie et morphosyntaxe*, LINCOM, Studies in African Linguistics 70, ISBN: 978—3-89586-180-2.

The language described here is Ngbaka (/Ngbaka minagende/), spoken in the centre of the Ubangi region in the Democratic Republic of Congo by approximately one million speakers. The language constitutes a subgroup, designated as "Gbaya-Manza-Ngbaka, belonging to the Ubangi branch within Adamawa-Ubangi (formerly Adamawa-Eastern). The description is based on the first author's field work and linguistic immersion, over fifty years, in the Ngbaka community. The grammar has three parts: Phonology and tonology; Non-verbal morphosyntax; Verbal morphosyntax. In the first part the phonemic and tonemic system of Ngbaka is described, and a full account of syllable structure is given. The morphosyntactic parts offer a form-based description (positions, tone patterning, combinatory processes, formal and functional proportionality). The description of the non-verbal morphosyntax proceeds from the notion of "referential group" (consisting of a "referential base" and an optional "referential extension"). For both the referential base and its extension a constituency analysis is offered. The other categories of non-verbal constituents (prepositions, ideophones, adverbs, ...) are dealt with in the last subsection of part 2. Part 3 offers a detailed account of verbal morphosyntax. After the discussion of the general characteristics (phonemic/tonemic/morphosyntactic) of the verb forms and conjugation patterns, follows the description of complex predicates. The final subsection of part 3 deals with the free morphemes expressing tense, aspect and modality. (From the cover).

7. Tumba Rob Matamba, 2006, Le développement du Congo Promesses, faillites et défis. Essai. Préface de Lye Mudaba Yoka, Kinshasa, Calmec.

En quatre chapitres écrits d'une main alerte sur un ton volontairement provocateur qui n'enlève rien à la pertinence du débat ni à l'élégance du style, Tumba diagnostique le malaise congolais et pronostique sur les chances de sortie d'une crise aiguë. Le malaise, pour lui, s'exprime d'abord en quelques faits et chiffres évocateurs. «Le revenu annuel moyen par tête d'habitant est passé de 400 dollars à 80 dollars. Le produit intérieur brut a chuté de vingt milliards à quatre milliards de dollars par an. Entre-temps, la cohorte des fonctionnaires à charge du trésor public est passée de 20.000 hommes à 600.000.» Le malaise n'est pas seulement affaire de chiffres et de tableaux sombres; il l'est surtout dans les conséquences sociales, comme l'indexe l'auteur: «Conséquences les salaires versés aux fonctionnaires sont devenus plus que dérisoires; la misère, plus noire que la couleur des habitants du pays; la prostitution, une banalité; la corruption, un sport national; la mendicité, une vertu...» Bob Tumba remonte aux origines proches et lointaines de la crise et du malaise. Origines lointaines: l'histoire et la géographie d'un sous-continent livré dès le départ aux convoitises des grandes puissances, mais aussi aux chocs terribles des civilisations, avec la traite négrière et l'esclavage ou avec la colonisation, toutes formes d'exploitation de l'homme par l'homme, malgré la cohérence et la relative stabilité des royaumes de la savane, pour paraphraser Jan Vansina. Et comme origines proches: une indépendance chaotique et des rémanences néfastes du tribalisme. (...) Mais alors, que retenir de l'essai de Bob Tumba? Un vrai cri du cœur et un appel de raison d'un intellectuel angoissé par le *développement du sous-développement* d'un pays pourtant promis aux plus hautes destinées géopolitiques. (De la Préface de Lye Mudaba Yoka, pp. 12, 16).

8. Ngoanamadima Johannes Sello Mathabatha, The Struggle over Education in the Northern Transvaal: The Case of Catholic Mission Schools, 1948 to 1994, SAVUSA / NIZA, Amsterdam, Rozenberg Publishers, ISBN: 90 5170 198 6.

Catholic mission schools in South Africa have resisted the clamping influence of the Apartheid state for many years, especially after the introduction in 1953 of the Bantu Education Act. They refused to hand over their schools to the authorities, as many other churches did in those days. This was due to their unbending convictions about the necessity to retain a culture of learning and teaching, and to keep pupils and teachers separated, as much as possible, from the corrupting influences of wider society. Furthermore, the primacy of religion over politics helped preventing the occurrence of political debates and mobilisation within the mission school. The book explores this theme within the context of the northern Transvaal between 1948 and 1994. Not much scholarly work has been published in this field. Therefore, this book fills a gap in exploring the dynamics of traditions of struggle, resistance and compliance in the context of missionary education. (From the cover).

9. Édouard Flory Kabongo, 2008, Le rite zaïrois, Son impact sur l'inculturation du catholicisme en Afrique, «Dieux, Hommes et Religions» n° 13, Peter Lang, Bruxelles. ISBN 978 90 5201 385 5

Pour la première fois dans les temps modernes, une église locale, l'église du Congo (ex-Zaïre), a créé pour son peuple un rite de la messe qui lui est propre dans la fidélité à la liturgie chrétienne et au génie culturel africain. L'histoire de ce rite comporte des aspects non seulement liturgiques et pastoraux, mais aussi strictement théologiques; l'identité de l'église

locale dans la communion de l'Église universelle en est le principal enjeu. En effet, à l'heure où la réflexion sur la relation théologiquement fondée entre Église universelle et église locale paraît préoccupante, l'auteur propose une étude qui retrace le chemin de l'église locale du Congo et en même temps amorce une inculturation de la théologie eucharistique à partir du rite célébré et en lien avec les mentalités du peuple. L'intérêt de cette étude dépasse le cadre de la seule église du Congo et s'étend à toutes les églises locales en quête d'identité.

10. Henk van den Heuvel, Mzamo Mangaliso and Lisa van de Bunt (Editors), 2006, *Prophecies and Protests: Ubuntu in Glocal Management*, Rozenberg Publishers, Unisa Press, Amsterdam – Pretoria, ISBN 978 90 5170 949 0 & ISBN 978 186888 455 1.

What can n-angers around the globe learn from the indigenous African term *ubuntu* ('humane-ness')? For the first time ever, 'African management' advocates, interpretative scholars, and academic sceptics, are brought together in a unique book, displaying the richness of the debate on Afrocentric management vision. This debate is characterised by polarisation, cultural protest, emancipatory aspiration, mystification, and opportunism. *Prophecies and Protests: Ubuntu in Glocal Management* offers a broad spectrum of remarkably diverse views from different backgrounds, and could be seen as an important step to foster the dialogue between protagonists and critics, between practitioners and academics. Especially today, the central theme of the book is relevant, in an era of globalisation, with on-going disputes over clashes between civilisations, worldwide cultural diffusion, and a longing for authenticity and romanticised histories.

11. Marcel Verhulst, 2008, *Vie et oeuvre des premiers missionnaires salésiens au Congo, Lubumbashi (R.D.C.)*, Editions Don Bosco (Collection: Maisha n° 3). Figures et oeuvres d'Eglise en Afrique Centrale.

Si quelqu'un observe aujourd'hui l'extension qu'a prise l'oeuvre des salésiens de don Bosco en République Démocratique du Congo, avec plus de 200 confrères, en grande majorité congolais, ses nombreuses communautés (plus de 20), les milliers de jeunes attirés par leurs activités scolaires, parascolaires et extrascolaires, il a de quoi s'émerveiller de la croissance d'une entreprise qui a débuté, il y a moins de cent ans. Avec l'implantation, au Congo, de la congrégation des *Saiésiens de don Bosco*, est allée de pair celle des autres branches de la famille salésienne: la congrégation des *Filles de Marie Auxiliatrice*, l'institut séculier des *Volontaires de don Bosco*, l'association des *Coopérateurs salésiens*, la confédération des *Anciens élèves de don Bosco* qui, elles, ont favorisé un rayonnement toujours plus large du charisme salésien dans ce pays et dans les deux pays limitrophes: le Rwanda et le Burundi. A partir de 1959, les salésiens des trois pays ont constitué une province autonome, appelée: province d'Afrique Centrale (AFC en sigle). Ce n'est que récemment, en 2006, que le Rwanda et le Burundi (avec l'Ouganda) ont commencé à former une province autonome, appelée: «Afrique des Grands Lacs» (AGL en sigle). Il reste que cette nouvelle province est née de celle qui avait son épiscopat en République Démocratique du Congo, plus particulièrement dans la province du Katanga. Tout cela a commencé un jour, précisément le 10 novembre 1911, par l'arrivée d'un premier groupe de missionnaires salésiens à Lubumbashi (alors appelée Elisabethville). On a pris l'habitude de les appeler "les pionniers", c.-à-d. ceux qui ont été les premiers à lancer l'oeuvre salésienne dans une aire géographique où elle était totalement inconnue et qui ont frayé un chemin pour d'autres. (...) Notre but est de présenter les six pionniers en ce qu'ils ont eu de plus personnel ou de plus typique. (...)

Dans la documentation qui nous a servi d'appui, nous avons eu le souci d'aller au-delà des articles déjà parus dans des revues ou livres, pour exploiter - autant que possible - les pièces gardées aux archives. Il s'agit pour la plupart de celles qui sont conservées dans les archives de la province salésienne d'Afrique Centrale, à Lubumbashi. Cette documentation écrite nous a paru suffire à notre propos. Ça et là cependant, nous avons comblé quelques lacunes par des éléments provenant d'une tradition orale. (De la préface).

Adresses des collaborateurs aux *Annales Aequatoria* 29(2008)

Asaah Augustine H.

Professeur associé
Department of Modern Languages
University of Ghana
P.O. Box LG 207
Legon-Accra
Ghana-West Africa
E-mail:asaah@ug.edu.gh or asaahaug@yahoo.fr

Bostoën Koen

Université libre de Bruxelles (Belgique)
Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren, Belgique)
Service de Linguistique (Anthropologie Culturelle)
Leuvensesteenweg 13
3080 Tervuren - België
koen.bostoën@africamuseum.be
Tel. : +32 2 769 56 74

Depaepe Marc

Subfaculteit Psychologie en Pedagogische Wetenschappen, Etienne Sabbelaan, 53, B-8500
Kortrijk, België
Centrum voor Historische Pedagogiek
Vesaliusstraat 2, bus 3763
B-3000 Leuven, Belgium
Tel. 016 32 62 02
marc.depaepe@kuleuven-kortrijk.be

Essalo Lofele Guillaume

B.P. 276 Bamanya
Mbandaka
RDC
essalofele@yahoo.fr

Henrix Marcel

Zavelstraat, 78,
3010 Kessel-Lo
marcelhenrix@gmail.com

Korse Piet

Johannahoeve 2,
6861 WJ Oosterbeek.
Tel. 026-3398053
p.korse@jozefmhm.nl

Luffin Xavier

Chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles (U.L.B.)
ULB – CP 175
50 avenue Roosevelt
1050 Bruxelles
xluffin@ulb.ac.be

Meeuwis Michael

Ghent University
Department of African Languages and Cultures
Rozier 44
B - 9000 Ghent, Belgium
Tel.: +32 264 9 3808
Michael.Meeuwis@UGent.be

Motingea Mangulu

Université Pédagogique
Kinshasa
motingea@hotmail.com

Muluwa Koni Joseph

Université libre de Bruxelles (Belgique)
Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren, Belgique)
Service de Linguistique (Anthropologie Culturelle)
Leuvensesteenweg 13
3080 Tervuren - België
jkonimul@ulb.ac.be
Tel : +243 81 389 69 83

Pomevor Ekpe Komlavi

Department of French Education
University of Education, Winneba
P.O. Box 25, Winneba, Ghana
Email: epomevor@yahoo.fr

Vinck Honoré

Stationsstraat 48
B-3360 Lovenjoel, Belgium
Vinck.aequatoria@skynet.be
abbol.com *et* www.aequatoria.be

Zana Etambale

Senior Researcher Faculteit Sociale Wetenschappen KU Leuven
Parkstraat 45 bus 3600
3000 Leuven
Zana.Etambala@soc.kuleuven.be

Annales ÆQUATORIA

ISSN 0254-4296

Centre Æquatoria Bamanya 29(2008) Mbandaka R. D. Congo



MARC DEPAEPE	Congo belge: manuels et écrits psychopédagogiques
PIET KORSE	Proverbes Mongo de Basankusu - II
XAVIER LUFFIN	Premières explorations Arabes du Congo
ZANA ETAMBALA	Grisson: lettres
MOTINGEA MANGULU	Parler des Mongo-Liinja
MARCEL HENRIX	Proverbes Ngbaka
EKPE KOMLAVI POMEVOR	Sembène Ousmane ou l'héroïsme féminin
HONORE VINCK	Manuels scolaires du Congo belge
AUGUSTINE H. ASAAH	Traces et énoncés d'autrui Beyala
JOSEPH KONI & KOEN BOSTOEN	Proverbes mbuum
MICHAEL MEEUWIS	Causative lingála

ANNALES ÆQUATORIA 29(2008)

Continuation de Æquatoria (1937-1962) fondée par E. Boelaert et G. Hulstaert. Editée par le Centre Æquatoria de Bamanya (Mbandaka-R.D. du Congo) depuis 1980. Edition annuelle unique d'environ 500 pages. ISSN 0254-4296. Rédaction 29(2008) terminée le 30 janvier 2009.

Rédaction

Rédacteur en chef: Honoré Vinck

Rédacteur en chef adjoint: Michael Meeuwis (Gent)

Documentaliste: G. I. Essalo, Bamanya, R. D. du Congo

Conseillers à la rédaction: Kamba Muzenga (Lubumbashi), Lufungula Lewono (Kinshasa), Motengea Mangulu (Kinshasa), Tshonga Onyumbé (Mbandaka), Mumbanza mwa Bawele (Kinshasa)

Administration et souscription

Au Congo: -Mbandaka : Centre Æquatoria, B.P. 276

-Kinshasa : T. Iluku, Limete, 19, 3ème rue, BP 779 Kin I

Vente: Au Congo: Librairie St Paul à Kinshasa

Hors du Congo: Æquatoria, Te Boelaerlei 11, B-2140 Borgerhout, Belgique

vinck.aequatoria@skynet.be

Compte bancaire / Account number 068-2106176-42

Dexia, Pachecolaan 44, B-1000 Brussel, Belgium

IBAN BE77-0682-1061-7642 SWIFT / BIC GKCCBEBB

Please, do not send checks to our address in Belgium

USA et Canada: Checks should be made payable and sent to: M.S.C., 305 S.Lake St., Box 270, Aurora, Illinois 60507 (With mention: "Æquatoria")

Editeur responsable: Honoré Vinck, Stationsstraat 48, B-3360 Lovenjoel

Websites: <http://www.aequatoria.be> & www.abbol.com

Annales Æquatoria is indexed by: *International Bibliography of Social Sciences*, London School of Economics and Political Science; *A Current Bibliography of African Affairs*, Amityville, USA; *Cambridge Scientific Abstracts*, San Diego USA.; AJOL (African Journals on line) South Africa; Afrikainstituut Leiden.; Francis database, INIST-CNRS, France. Library of Congress Office, Nairobi, Kenya.

Couverture: H. Delobel & J. Vanderstraeten, *Knap & Klaar. Rekenen, Metriek Stelsel en Vormleer. Voor lagere scholen en voorbereidingsklassen van het M.O. (IV).* Lier, Jozef van In & C°, 1950, p. 7.

Annales
Æquatoria

29

2008